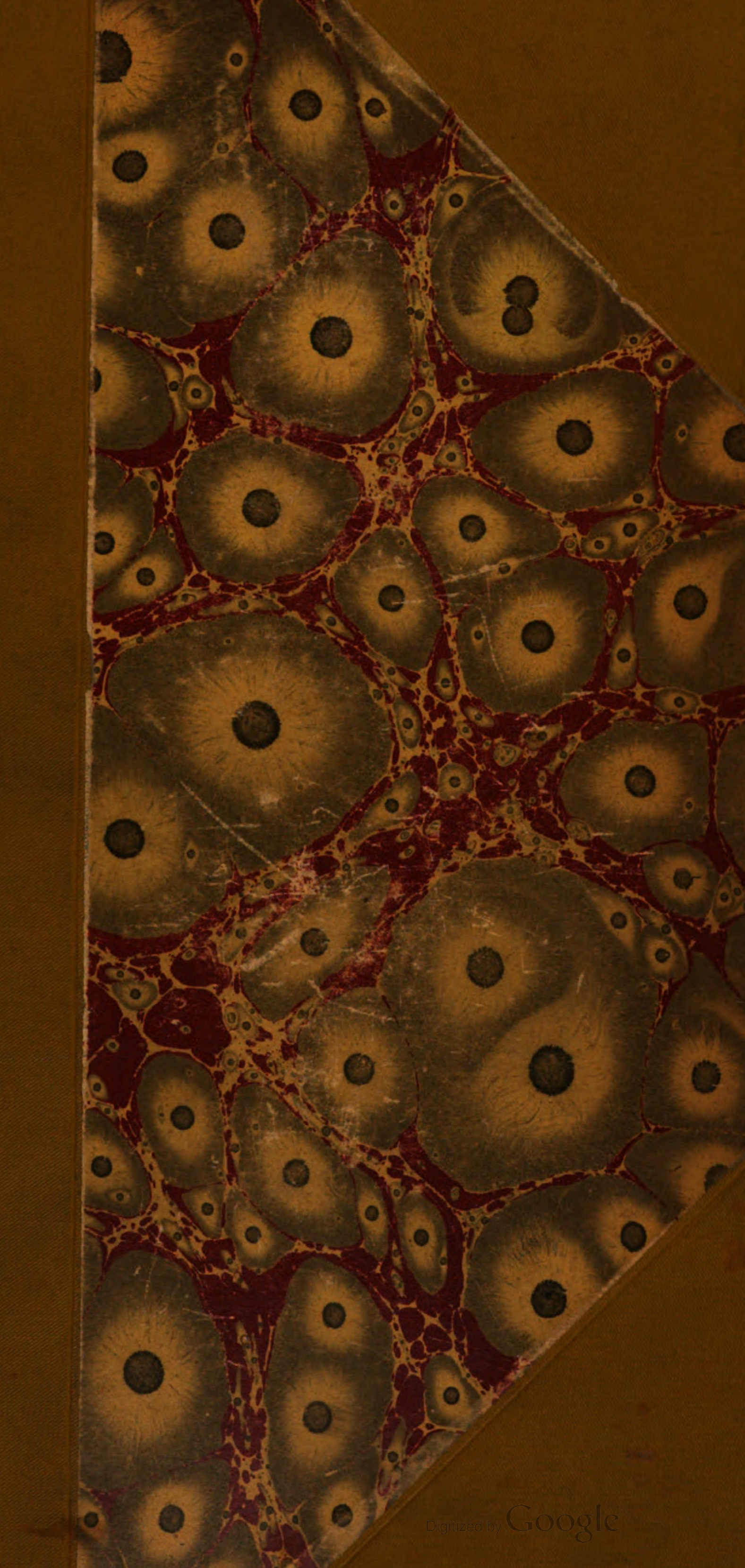
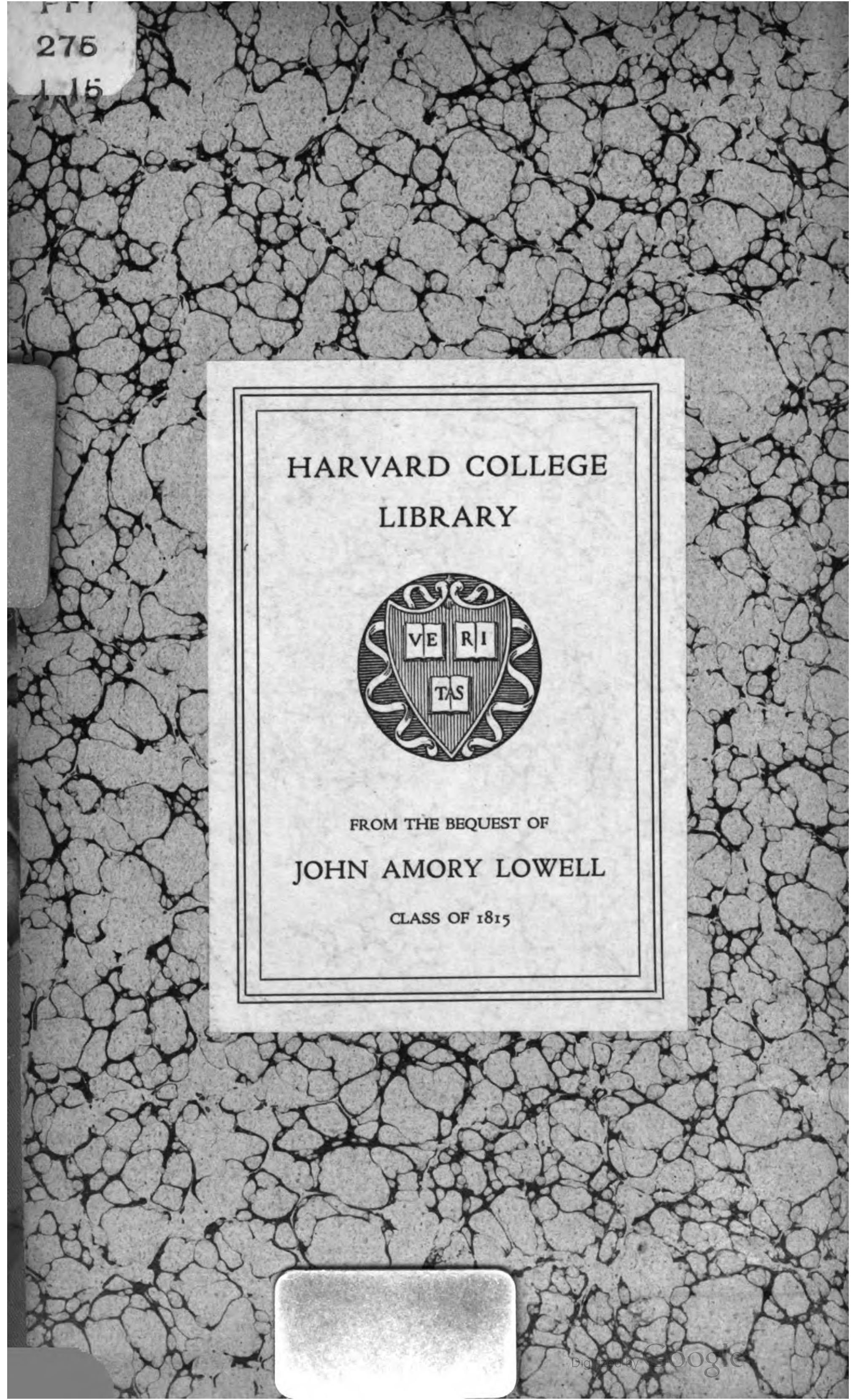
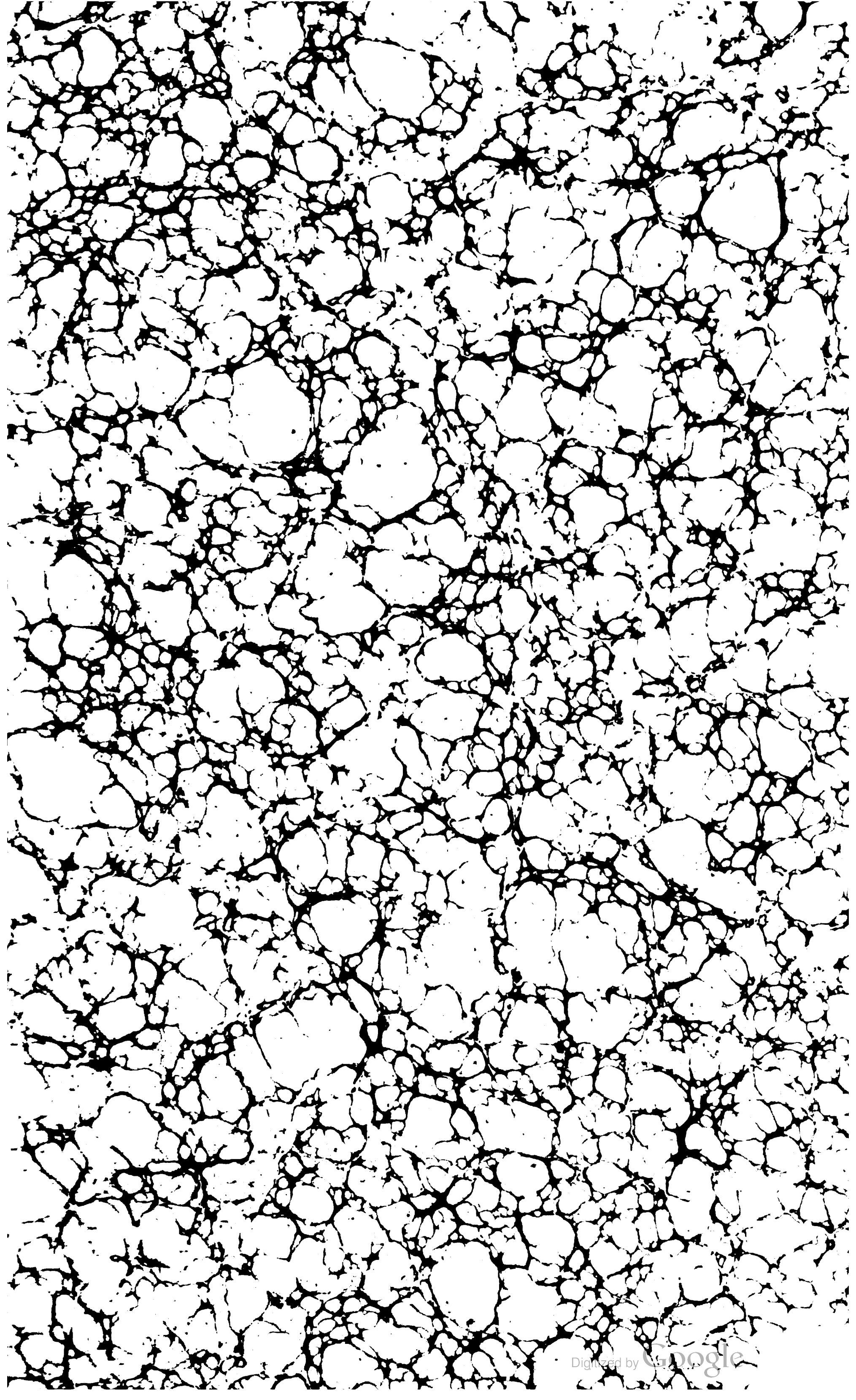




275
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
VE RI
TAS
FROM THE BEQUEST OF
JOHN AMORY LOWELL
CLASS OF 1815
Digitized by Google



Octobre-Décembre — Tome XL

# MERCVRE

DE

# FRANCE

**Fondé en 1672**

*(Série Moderne)*




HENRI ALBERT, ANDRÉ BEAUNIER, LÉON BLOY, R. DE BURY, JEAN CARRÈRE, ALEXANDRE COHEN, MARCEL COLLIÈRE, GASTON DANVILLE, HENRY-D. DAVRAY, LUCIE DELARUE-MARDRUS, J. DREXÉLIUS, LUCILE DUBOIS, EDOUARD DUJARDIN, LOUIS DUMUR, GEORGES EEKHOUD, ANDRÉ FONTAINAS, MAXIME GORKI (S. KIKINA et P. G. LA CHESNAIS *trad.*), REMY DE GOURMONT, CHARLES GUÉRIN, FRANK HARRIS (HENRY-D. DAVRAY *trad.*), A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, VIRGILE JOSZ, CHARLES KŒCHLIN, GIORGIOS LAMBELETIS, PHILEAS LEBESGUE, MARIUS-ARY LEBLOND, HENRI MAZEL, JEAN MÉLIA, CHARLES MERKI, STUART MERRILL, FRANCIS DE MIOMANDRE, WILLIAM MORRIS (P. G. LA CHESNAIS *trad.*), DOCTEUR ALBERT PRIEUR, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, YVANHOÉ RAMBOSSON, HENRI DE RÉGNIER, ANDRÉ RIVOIRE, CARL SIGER, ADRIEN SOUBERBIELLE, LES XIII, ÉMILE VERHAEREN, ÉPHREM VINCENT, LOUIS WEBER, LUCIANO ZUCCOLI.

*Vignettes nouvelles de* J. AARTS *et* A. DONNAY.

PARIS-VIe

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

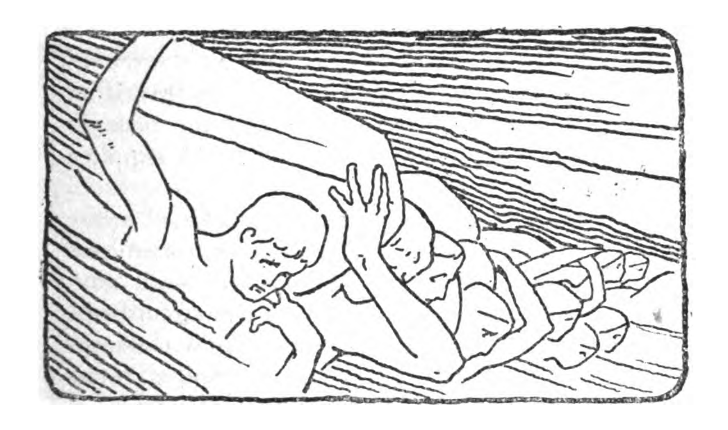
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCMI

# MERCVRE DE FRANCE

TOME QUARANTIÈME

**Octobre-Décembre 1901**



LA

# JEUNE FILLE D'AUJOURD'HUI

—

Παρθένος, puella, virgo, pulcella, pucelle, demoiselle, fille, jeune fille, et tous les noms de cet état en toutes les langues vieilles ou neuves : une idée commune et exclusive permet de les traduire l'un par l'autre ; mais la traduction, vraie pour le fond de l'idée, serait fausse pour l'aspect que prend cette idée selon les civilisations et leurs moments. Présentement, une femme de condition moyenne passe à l'état de jeune fille le tiers de sa vie sexuelle et quelques-unes des années le mieux faites pour l'amour, souvent presque toutes. Une fille qui se marie à vingt-huit ans a passé quatorze ans à ne pas vivre, car, hors de l'amour, il n'y a point de vie pour la femme. Ce délai entre la fin de l'éducation et le mariage était fort écourté sous l'ancien régime ; parfois nul. La fillette devenait femme

sans avoir été jeune fille. Une pénible transition lui était épargnée ; car, cela est certain, pour la plupart des jeunes filles, leur état est un supplice dès qu'il se prolonge.

Il y eut cependant des jeunes filles jadis, et même au dix-huitième siècle. Toutes ne se mariaient pas au lendemain de leur nubilité, arrachées du couvent pour cette nouvelle communion où se confirme la première. On en voit passer quelques-unes dans les comédies, les romans, les mémoires ; mais leur caractère se distingue mal de celui des jeunes femmes. Elles n'ont jamais de pruderie et parfois très peu de retenue. Dès qu'elles sont admises dans le monde, elles en vivent la vie ; on n'a souci de leur cacher ni les intrigues, ni les fugues, ni les plaisirs ; elles sont des convives qui attendent qu'on les serve, sans impatience, étant sûres d'être servies. Celles que l'on oublierait se serviraient elle-mêmes, et presque personne n'en serait surpris. A la veille de la révolution, en ces années de paradis dont la douceur fit paraître plus cruels les premiers jours sombres, la virginité n'est pas d'un grand prix ; il y a un désir universel de céder à la nature. Aujourd'hui, un Casanova ne vaincrait que des femmes ou des filles ; la jeune fille lui échapperait. Il en mit à mal un grand nombre, et cela seul, précise coïncidence avec les mœurs du temps, affirmerait la véracité de ses admirables et délicieux mémoires. Un témoin de l'étage inférieur, Restif de la Bretonne, confirme cette facilité de la jeune fille du dix-huitième siècle. Elle se donne par sentiment et acquiert très vite le goût précieux de la sensualité, car tout ce qui l'entoure, mœurs, art, littérature, la pousse à une vie païenne, mais relevée d'un peu de rêverie. La jeune fille de Laclos est d'un monde qui touche à la cour ; elle

diffère à peine de celle de Casanova et de celle de Restif.

A ce moment-là, il est bien évident que l'éducation ne dispose d'aucun moyen sérieux pour tenir la jeune fille. De là les mariages précoces. Les parents sont heureux d'être délivrés de leur responsabilité et les maris, sans illusions sur l'avenir, épousent une fillette pour s'assurer du moins un ou deux enfants légitimes. Cette pratique, en sauvegardant la partie essentielle des droits de l'homme, respectait autant qu'il se peut la liberté de la femme. On ne la laissait pas libre, ou bien rarement, de choisir son mari ; mais elle choisissait son amant, et à un âge où c'est un pur plaisir d'amour bien plus encore qu'une nécessité sexuelle. A vingt-deux ou vingt-trois ans, la femme du dix-huitième siècle avait épuisé ses devoirs naturels. Elle avait des enfants, souvent quatre ou cinq ; que lui demander de plus ? Son mari, fatigué d'elle, la laissait, lasse de lui, avec l'espoir de quinze ou vingt ans de vie amoureuse. A l'âge où une jeune fille d'aujourd'hui s'épuise à des études stériles, et pires, abêtissantes, la femme de jadis était en pleine floraison de maternité. En province et en des milieux sévères, cette floraison se continuait fort longtemps, ne laissant place à des plaisirs extérieurs ni pour la femme, ni peut-être pour le mari. On obtenait ainsi ces familles patriarcales dont l'idée nous effraie et très justement, car l'état social n'en permet plus l'épanouissement. Des provinces, jusqu'aux premières années de ce siècle, gardèrent la tradition des unions précoces. J'ai connu dans mon enfance Mme de L... mariée à quatorze ans, Mme de M... mariée à quinze. L'une avait eu beaucoup d'enfants ; l'autre deux seulement. Ni l'une ni l'autre ne se souvenaient

d'avoir été jeunes filles et elles considéraient avec une pitié tendre leurs petites filles qui, à vingt ans passés, rougissaient aux histoires galantes qu'elles contaient sans scrupule. Il n'y avait pas eu pour elles d'interrègne entre la vie des saints et les romans à la mode; elles avaient passé, d'un saut, de la poupée au mari, de la puérilité à la maternité. Elles avaient eu la pudeur des jeunes femmes; la pudeur des jeunes filles était pour elles tout à fait énigmatique.

En résumé, il y eut des jeunes filles au dix-huitième siècle, et avant, et toujours. Il n'y eut pas « la jeune fille ». La jeune fille est une création du siècle dernier. Elle est née tout naturellement des mariages tardifs, comme les mariages tardifs sont nés de la suppression des situations héréditaires. La naissance de cette nouvelle unité sociale se marquerait, si on voulait bien la rechercher, à quelques années près. Les *Lettres à Émilie sur la mythologie*, de Demoustier, sont de 1798 ; Les *Contes à ma fille*, de Bouilly, sont de 1809. Le premier de ces livres est destiné aux jeunes filles, à celles du dix-huitième siècle, à celles qui sont sensibles, qui parlent de l'amour et peut-être sans ignorance ; il ne convient pas à « la jeune fille ». Demoustiers prépare à la volupté ; Bouilly prépare au devoir ; il s'adresse à un être nouveau : « la jeune fille ». Vers cette date, les livres abondent dans le goût de ceux de Bouilly, qui est un mélange affreux de raison et de sentimentalisme. Des femmes, dont la Genlis est le type, travaillent pour la créature nouvelle, pour la vierge qui doit passer cinq ou six ans dans le monde à un âge où naturellement elle ne pense qu'à l'amour. Il faut tromper cette tendance, la dévier vers l'étude, vers la sen-

timentalité pieuse, vers le rêve éthéré. Tout sera bon qui détournera la jeune fille de l'amour, qui lui enseignera la résignation, la modestie, l'obéissance, le sentiment du devoir et une quantité innombrable de vertus dont la plupart ne sont que des paralogismes ou un assemblage de syllabes sans aucun sens appréciable.

Comment cette littérature a fructifié, on le sait. Le livre pour jeune fille est l'objet d'un commerce important, encouragé annuellement par l'Académie et plusieurs autres sociétés de bienfaisance. C'est pour la jeune fille que l'on a traduit les tristes romans des Cumming et des Wood; pour elle que l'on a transformé en manuel de morale les anciennes anthologies; pour elle que les journaux et les revues qui veulent être « oubliés sur la table du salon » travestissent la vie en une répugnante berquinade; pour elle que l'on a poursuivi *Madame Bovary*, et pour elle que l'on fait le silence sur des écrivains français qui n'ont point montré une convenable réserve sur l'article des mœurs; pour elle que l'on a ôté leurs poches aux robes des femmes (ceci est regardé comme une grande conquête par les dames pieuses qui ont lu en cachette les « Mémoires du comte de Grammont »); pour elle que les théâtres subventionnés châtrent Shakespeare; pour elle que l'on a fait du siècle de Louis XIV une époque de vertu et de dignité morale; pour elle que se sont affadis l'art et la littérature et que l'homme a été blessé dans la première des libertés, la liberté des mœurs.

Si la jeune fille ne nous a pas fait plus de mal, c'est qu'une scission s'est produite. Avec Gautier, Flaubert, dans le roman, avec Baudelaire dans la poésie, une littérature nouvelle s'est créée — qui ne

tient plus compte de la jeune fille, ni de la famille dont elle est devenue l'âme et le centre. La littérature pouvait évoluer avec une aise suffisante si on ne lui avait demandé que de ménager les pudeurs de la femme; mais on la pria aussi de respecter la pudeur des vierges. Voilà l'origine de la révolte, et le prétexte de la préface à *Mademoiselle de Maupin* qui est un des plus beaux morceaux de la libre littérature française. Parfois, depuis trente ans, la littérature « littéraire » a côtoyé la littérature licencieuse. C'est que l'écrivain se croit le droit de tout dire qui n'a plus qu'un public d'hommes. Ceux que la jeune fille a exclus de la « table du salon » (où je ne vis jamais, moi, que des fleurs, des cartes ou des bibelots) n'ont plus songé aux mains des jeunes femmes. D'aucunes se brûlèrent à cet enfer; d'autres y trouvèrent un rafraîchissement. Il y a des jeunes femmes fort honnêtes dans le public de la littérature sensuelle; il y a même des jeunes filles. Les unes et les autres ont préféré de la bonne littérature qui choque un peu leur cœur à de la mauvaise qui, satisfaisant leur sensibilité, souillerait leur intelligence. L'esprit aussi a sa pudeur.

Ces femmes courageuses sont rares. La plupart, engagées à choisir entre une œuvre moralisante, donc médiocre, et une œuvre belle, mais trop libre, n'ont pas voulu choisir. Le séjour de la jeune fille dans la famille en a chassé tous les livres. On ne lit plus en France. Non qu'il se publie moins de livres ou qu'il y ait un public moins disposé à lire; mais il y a un désaccord profond entre les livres et ceux qui pourraient se plaire aux longues lectures. On s'est accoutumé, assez facilement, à d'autres activités, et même à l'ennui. La province s'ennuie, parce que M. Ohnet est stupide et M. Paul Adam, immo-

ral. La province voudrait un genre moyen et honorable où le génie de Balzac s'allierait à la candeur de Fénelon. Nourries de cette idée que le talent est une faveur de la divine providence, les familles chrétiennes attendent la venue de l'homme qui n'abusera pas, pour de vaines promesses littéraires, des dons que Dieu lui aura départis, dans sa bonté.

Toutes les familles sont chrétiennes, même celles qui le nient à haute voix. Voyez M. Jaurès, dont on ne peut arriver à savoir si la fille est élevée au Sacré-Cœur ou au lycée Molière. Que de prudence en ces asiles de la Virginité ! Ni l'un n'a osé dire : je l'ai ! Ni l'autre : je ne l'ai pas. Les asiles attendent leur proie et la pension, qui se paie par trimestre, et d'avance. Mais qu'importe ! Pour une forte éducation chrétienne, pascalienne, évangélique, j'aurais plus de confiance peut-être au lycée Molière qu'au Sacré-Cœur. Il y a bien du paganisme et bien de la volupté mystique chez des religieuses vouées à l'amour de Jésus. Ce sont leurs mains pieuses et pures qui ont pétri le cœur de toutes les grandes amoureuses. La première communion est un mariage blanc, une préparation lointaine au sacrifice nuptial. Dans toutes les familles, quel que soit le degré de la foi, la morale est la même, parce que la jeune fille est là, toujours la même, morale vivante et gardienne aux grands yeux clairs. Dès qu'elle entre, un pacte muet s'établit entre la vierge et le milieu où elle respire. A défaut d'air pur, on lui fait respirer une douce atmosphère d'hypocrisie. Il est convenu qu'elle ne sait rien. Ce qu'on appelait le plaisir, quand elle n'était pas là, devient le mal. La jeune fille ignore le mal. Elle est un ange. Mais un ange terrestre et fragile qui peut se

casser les ailes. On en a vu des exemples. A cette idée, il y a des frissons et les voiles s'épaississent, car un ange qui s'est cassé les ailes n'a plus aucune valeur.

Tout ce que l'on dénomme chez la jeune fille : vertu, candeur, innocence, ignorance, modestie, pudeur, obéissance, timidité, piété, tous ces mots, dont presque aucun ne conviendrait à une jeune femme, ne sont que des euphémismes. Ils permettent de ne pas prononcer celui qui affirme trop brutalement l'idée nette d'intégrité corporelle. La jeune fille, qui crée la famille, est une création de l'homme, du mâle. Tant que les hommes désireront être les pères de leurs enfants, ils approuveront tous les moyens que l'expérience a suggérés pour préserver la virginité des filles. C'est pourquoi le politicien anti-clérical fait élever son Elodie chez les bonnes sœurs. Ainsi il donne à son produit une marque supérieure et qui en augmente le prix. Le lycée que patronne Sganarelle ou le Cocu imaginaire n'a pas encore fait ses preuves, sa marque est inconnue ou suspecte. Les hommes demeurent fidèles aux conséquences d'une croyance atavique, longtemps après qu'ils ont brisé le principe même de la vieille croyance. Il est vrai que le procédé de culture comme le sol influe sur la qualité du produit. Le jus de la vigne est du vin, d'où qu'il vienne; mais que de nuances! En France nous sommes habitués à un type de jeune fille qui sera longtemps encore le type dominant. Ses caractéristiques, un livre récent nous les donne, formulées par la jeune fille elle-même (1).

Curieux d'apprendre de leur bouche si les jeunes

(1) Olivier de Tréville : *Les Jeunes filles peintes par elles-mêmes*, 1901.

filles d'aujourd'hui étaient devenues très différentes de celles d'hier, M. de Tréville ( que ses occupations disposaient bien à cette tâche) en a interrogé, dit-il, « plusieurs milliers ». Ses questions, au nombre de soixante, portent sur des sujets fort variés, les parfums aussi bien que la religion, le bal aussi bien que la littérature. Les réponses, au nombre de deux mille, peut-être, ont un air parfait d'authenticité. Aucun génie n'aurait pu imiter avec cette perfection la délicieuse et fraîche sottise de ces charmantes petites âmes. C'est la candeur dans toute sa rouerie, le mensonge dans toute son innocence, l'ignorance dans tout son orgueil, le psittacisme avec tout son gonflement de plumes. Aucun livre documentaire ne m'avait tant réjoui depuis bien des années. Et quelle mine pour la psychologie des femmes ! C'est là-dessus qu'il faudra s'appuyer désormais pour établir la distinction entre la personnalité et le caractère. Il y a des mots pour nommer les différents caractères ; il n'y en a pas pour distinguer entre elles les personnalités. Cela serait inutile, puisqu'une personnalité ne ressemble à aucune autre, est unique. Le nom d'une personnalité, c'est le nom même de la personne.

Rare chez les hommes, la personnalité n'existe presque pas chez les femmes, et jamais chez la jeune fille. On distingue des caractères, des tempéraments : voici des genres, des espèces et des variétés : d'individus, point. C'est très curieux. Non, comme le dit l'enquêteur, elles n'ont point d'idées subversives. Ah ! qu'elles sont sages, qu'elles sont obéissantes, qu'elles sont jeunes filles ! Je les aime ainsi, je l'avoue, n'ayant jamais demandé aux femmes que d'être de belles fleurs. Il y a des fleurs

qui ont des yeux si doux! La personnalité n'est aucunement nécessaire à la perfection de la vie sociale; au contraire, elle serait plutôt anti-sociale, car deux personnalités ne peuvent vivre en contact permanent sans se déclarer la guerre. La personnalité qui n'implique pas l'égoïsme le crée très souvent. Il est donc tout naturel que la femme, l'être social par excellence, soit et très peu égoïste et très mal douée de personnalité. Mais le caractère s'affirme en elle avec d'autant plus de force, comme à l'état d'exemple, de synthèse. L'homme à demi chaste est commun. La femme va vite à l'extrême. Les demi-vertus féminines ne sont peut-être que des hypocrisies audacieuses.

La première question posée a précisément permis à plusieurs jeunes filles d'affirmer leur caractère. Elles l'ont fait avec une simplicité passionnée. C'est que la question était bien ingénieuse: « Type idéal de la jeune fille. Comment la voudriez-vous, la jeune fille moderne? » Chacune a fait son propre portrait. Nous avons là une trentaine d'images de miroirs des plus amusantes, — parce qu'elles sont presque toutes semblables. Ou bien si on voulait les classer, il faudrait le faire selon des types; on aurait : la jeune fille douce et affectueuse; la jeune fille énergique; la sérieuse et la rieuse; la ménagère et la coquette; celle qui met avant tout la piété ou l'instruction, etc. Il vaut mieux essayer d'une autre méthode. Par exemple, quelles sont les qualités les plus estimées des jeunes filles et dans quel ordre? La statistique des mots sera ici conforme avec les plus vieilles associations d'idées. La classe des mots les plus fréquents (31) sont : bonté, dévouement, charité, affection, sensibilité. Voilà pour le sentiment. La jeune fille se reconnaît donc ou se souhaite

un cœur tel que tout homme le voudrait rencontrer en elle. Vient ensuite (30), et c'est logique, la classe : bien élevée, respectueuse, modeste, douce, simple. L'accord continue avec la troisième classe (19) : aimable, gracieuse, un peu coquette. Ici, il faudrait peut-être décomposer : aimable (8), gracieuse (7), un peu coquette (4). La religion n'est pas oubliée. Aucune n'y est hostile, mais ce qu'il leur faut maintenant c'est « une religion éclairée », « une piété solide ». Si l'on avait donné un chiffre particulier à chacun des mots, au lieu de les grouper par classes, la religion l'emporterait sur tous les autres (14). L'instruction a presque autant de partisans (13); mais sept d'entre elles ajoutent : sans pédantisme (7). Voilà une crainte salutaire. Le clan des femmes fortes est important (13): énergie, volonté, courage, force, dignité, fierté, tel est son langage . Sérieuse, aspirations élevées (13); franchise et gaieté (11) ; femme d'intérieur, bonne ménagère (8); intelligence, jugement, curiosité d'esprit (7). On voit qu'elles ont plus de souci de leur cœur que de leur cerveau et aussi que la charité les exalte davantage que la cuisine. Elles sont tout en amour, ces jeunes créatures ; elles sont comme on voudrait qu'elles fussent, décidément. La musique a beaucoup baissé dans l'estime de la jeune fille (2); quelques-unes préfèrent la peinture (4) ou même la poésie (6). Deux d'entre elles disent : un peu de sport ; et deux autres : pas de sport. Et tout cela est si peu révolutionnaire que cela pourrait se passer sous la reine Amélie ou du temps que la reine Berthe filait.

Il resterait à savoir de quel milieu viennent ces réponses. Elles sont si ternes, si convenables, si « jeune fille » que je n'ai pu m'en faire une idée

précise. Il est français, traditionnel et provincial. Il est celui, très probablement, que l'on atteindrait avec les adresses d'un bon journal de modes répandu en province. Les deux mille et six jeunes filles de M. de Tréville, ce don Juan de l'Enquête, ont toutes reçu une excellente éducation et une instruction sérieuse. Elles sont lettrées, hélas ! Elles l'ont prouvé en répondant avec abondance à plusieurs questions touchant le style, la poésie nouvelle, les littératures du nord. Je ne voudrais avoir l'air de m'égayer de l'innocence littéraire de tant d'êtres charmants, et dont la destinée heureuse est de vivre loin de toute littérature. Mais elles affectent sur ces sujets un pédantisme vraiment bien ridicule. Qu'on enseigne donc de singulières choses à la jeunesse ! Sans doute, cela est sans importance, puisqu'il s'agit seulement de passer le temps, d'occuper l'activité bizarre de l'âge ingrat.

Puisque cela est sans importance, ne pourrait-on varier un peu cet enseignement suranné? Est-il nécessaire de cultiver avec tant de soin dans les jeunes esprits la haine du nouveau? Cette haine du professeur contre ce qui est venu au monde depuis qu'il a conquis ses diplômes est très naturelle. Peu d'hommes maintiennent leur instruction au courant de la science.

Un professeur âgé de cinquante ans enseigne ce qu'on lui enseigna il y a trente ans ; mais cette science qui lui fut donnée par un vieillard était déjà ancienne quand il la reçut. L'orientation des esprits change à peine deux fois par siècle. La philosophie universitaire, par exemple, ayant secoué la tradition de l'éclectisme, explique depuis cela le catéchisme de Kœnigsberg et récuse toute idée nouvelle. On n'apprend un peu de science fraîche que

dans les livres, dans les revues, dans les laboratoires. Il y a aussi des laboratoires de littérature et de philosophie. Les jeunes gens dans les collèges ne reçoivent que de vieilles notions, que les leçons des littératures mortes ; quant aux jeunes filles on ne leur fait pas même voir les momies sous leurs bandelettes ; il ne leur est permis que d'en contempler l'image ou d'en apprendre par cœur la description. Leurs idées littéraires ne sont pas nulles, elles sont vagues ; ce sont des reflets. Et ces reflets, avec quel soin elles en ont fait un calque, un décalque et une mise au net ! On devine des cahiers de littérature propres et sages avec un titre en gothique mouchetée. Il y a là-dedans tout ce qu'il faut pour n'avoir pas l'air effaré quand le receveur de l'enregistrement raconte qu'il a vu Mounet-Sully dans le *Cid*, à sa dernière fugue à Paris. Cet homme grave qui est un lettré, s'il se tait au whist, dit volontiers, à l'écarté : Rodrigue, as-tu du cœur ? C'est tout ce qu'il resterait de Corneille, avec deux ou trois autres centons, s'il n'y avait pas le « cahier de littérature » de la jeune fille. Ayant entendu cela, elle repasse l'analyse du *Cid*, dictée par son professeur pour le brevet, et elle fait une réponse qui attire l'attention et peut-être décide de son mariage. La vie de province est assez unie pour que de telles futilités fassent anecdote.

Elle est donc lettrée, elle aussi, la jeune fille de M. de Tréville, et elle déteste ce que l'enquêteur appelle, d'un mot bien vieilli, « l'écriture artiste ». Il y a là une suite de réponses dont il faut tirer quelques phrases. Cela servira moins pour la psychologie de la jeune fille que pour celle du professeur de la jeune fille. La question est celle-ci : « L'Ecriture artiste. — Sous prétexte de rajeunir

les vieux moules de notre musicale langue, certains écrivains, rompant avec le passé et pensant sans doute qu'il en est du style comme de la mode capricieuse, se sont mis à bouleverser la syntaxe et à tourmenter à un tel point la période qu'en les lisant on marche le plus souvent dans l'obscur, l'incompréhensible. On appelle cela « l'écriture artiste ». « Votre avis, s'il vous plaît? » Cette question est déjà une réponse et, adressée à des écolières à peine libérées, une réponse comminatoire. Cependant la femme, c'est la forme de sa liberté intellectuelle, a l'esprit de contradiction. Voici les gazouillements :

« — Laissons au style son gracieux naturel.

— Si les auteurs modernes veulent rajeunir les vieux moules, c'est que tout tend vers le progrès... à reculons.

— N'imitons pas ces soi-disant écrivains, phraseurs éloquents, griffonneurs de papier, qui se croient autorisés à bouleverser, à corrompre notre belle langue française.

— Je n'admets pas ce renouveau dans l'art littéraire; les écrivains qui marchent sur les traces de leurs ancêtres et puisent dans notre dictionnaire seront encore les plus sentis et les mieux goûtés.

— Hélas! qu'est devenu le style des grands maîtres?

— Aristote, Quintilien, Cicéron ne sont rien pour ces libres génies; les vieilles règles tant préconisées sont des hochets passés de mode : en un mot, tout est sacrifié à l'effet.

— Que vois-je dans les œuvres de la nouvelle école? De menues fantaisies qui s'égrènent ou s'effeuillent, suivant le caprice de l'imagination et des sens.

— A la porte! à la porte! Gâter ainsi notre belle langue française, amie jurée du naturel!

— Oh! ces pauvres auteurs modernes, qui vous font parcourir le labyrinthe inextricable de leurs nouvelles locutions!

— Le style de nos écrivains modernes est un cliquetis brillant.

— Clarté et simplicité, telles sont les qualités qui constituent le génie de notre belle langue.

— Il me semble que le style simple, facile, naturel...

— Le naturel et la simplicité...

— En souvenir des heures ou plutôt des minutes de franche gaieté que m'ont fait passer ce pauvre Stéphane Mallarmé et ses disciples...

— Le beau n'est jamais vieux, pourquoi vouloir le rajeunir?

— Et du style!... je pense qu'il est frère de celui des Vadius, Trissotin, and C°.

— Ce que je pense de l'écriture artiste? que le mot est aussi horrible que la chose.

— Ce que je pense de la langue moderne? Oh! pas beaucoup de bien.

— Le naturel, la simplicité...

— Sarcey avait raison d'être l'ennemi...

— ... Marchandise bonne tout au plus pour l'exportation.

— Puisse donc cette période de décadence...

— Le style grand et simple...

— Un jargon de convention.

— Si Corneille et Racine n'avaient jamais existé...

— Que nous sommes loin de Corneille!

— Vous voulez rectifier nos vieux moules? Inutile!

— La précision, le naturel et la clarté.

— Le plus grand mérite d'un écrivain est de pouvoir être compris de tout le monde.

— La simplicité... Voyez Bossuet et Chateaubriand.

— Ce style bizarre, aujourd'hui en vogue...

— Il n'y a pas à dire, notre belle langue s'en va.

— Rien de plus agréable qu'une lecture facile et intéressante.

— Ce charme discret de simplicité et de naïveté...

— Siffler la nouvelle école des poètes ratés. »

J'ai résumé vingt pages extrêmement compactes. La haine du nouveau y chante sans répit et sans esprit. Un seul joli mot : « Le beau n'est jamais vieux, pourquoi vouloir le rajeunir? » Seulement, cela conduit au nirvâna, — et au surmoulage. Une de ces jeunes filles a échappé au fléau. Sa réponse est d'une ingénuité presque divine : « J'ai voulu analyser ce qu'on nomme l'écriture artiste. J'ai lu plusieurs pages des Goncourt, qui sont, m'a-t-on dit, les maîtres de cette école. Je ne vois ni période tourmentée, ni phrase travaillée, ni absence de naturel ; le style est joli, fin, brillant, nouveau sans doute; les termes sont clairs, la phrase nette. On me l'avait dépeint obscur, je l'ai trouvé lumineux. Aucun mot n'est resté dans l'ombre: tous parlent. » Voilà peut-être ce qu'on a dit de mieux sur le style des auteurs de *Renée Mauperin*. Il est d'une jeune fille inconnue qui pourrait ouvrir, pour ses maîtres d'hier, une classe de jugement et de bonne foi.

Mais si elles détestent la littérature nouvelle, quelles sont leurs amours ? Les jeunes filles d'aujourd'hui aiment en littérature ce qu'on leur a dit d'aimer ; et, obéissantes, elles adorent, comme elles détestent, de confiance et les yeux clos. J'ai re-

cueilli et classé leurs aveux. Ce catalogue de noms, suivi du nombre exact des adoratrices, n'est pas sans intérêt :

| | |
|---|---|
| Racine | 19 |
| Corneille | 17 |
| Bossuet | 11 |
| Sévigné | 10 |
| Molière | 9 |
| Lamartine | 8 |
| Chateaubriand | 7 |
| Boileau | 6 |
| Lafontaine | 5 |
| Hugo | 4 |
| Fénelon | 3 |
| Maintenon | 3 |
| Malherbe | 3 |
| Ronsard | 2 |
| Staël | 2 |
| Jules Verne | 2 |
| Musset | 2 |
| Rostand | 2 |

Nommés une fois seulement : Walter Scott, Eugénie de Guérin, Madame de Ségur, Perrault, Andersen, Michelet, Montaigne, Zénaïde Fleuriot, Tolstoï, Buffon, Daudet, Sarcey, B. de Saint-Pierre, les Goncourt, Joinville, Coppée, Pascal, Charles d'Orléans, — et un poète nouveau « mort récemment ».

Ce tableau nous renseigne sur les limites de l'instruction donnée aux jeunes filles. Elle porte uniquement sur le XVIIe siècle français. Quelques professeurs doivent y joindre deux ou trois noms romantiques. Sur le reste, le silence semble complet. L'ignorance, du moins, est totale, ou à peu près : sur l'antiquité (quoique une espiègle ait cité d'affilée cinq ou six poètes et orateurs grecs); sur la littérature du moyen-âge et du XVIe siècle ; sur celle du XVIIIe siècle ; sur celle du XIXe, principalement à partir de 1850. Du grand siècle lui-même la plupart de ces jeunes cœurs n'ont gardé le souvenirs que des poètes qui parlent de l'amour. Corneille, pour elles, c'est Chimène ; et Racine, c'est Iphigénie et Bérénice. Celle qui a eu le courage d'entr'ouvrir Goncourt n'en a lu que des pages. Celle qui a découvert « un poète mort récemment» n'en a lu que « cinq ou six poésies ». La mieux partagée n'a donc pas reçu une véritable culture littéraire, ni même une méthode de culture litté-

raire. Il semble que tous les efforts de leurs maîtres aient tendu à leur imposer une rigoureuse discipline de préservation. On les a imperméabilisés avant de les lancer sur les flots du siècle. Ni la pluie du ciel, ni l'écume des vagues ne toucheront leur peau. Elles s'en iront vers la mort, douces, souriantes ou en larmes, sans avoir éprouvé, de l'école à la tombe, une seule impression esthétique. Il n'y a de vraie beauté que la beauté nouvelle ; c'est dans l'œuvre d'aujourd'hui et dans celle de la veille qu'il faut chercher l'émotion pure, celle qui n'est déterminée par aucun préjugé d'éducation. Qui oserait s'avouer à soi-même, sans précautions, qu'il s'est ennuyé à Shakespeare, à Racine, à Chateaubriand? N'est-ce point un signe d'intelligence et de haute spiritualité que de se plaire en ces œuvres où n'ose entrer la multitude? La péronnelle qui veut me faire accroire qu'elle prend plus de plaisir à Corneille qu'à Verlaine ne fait que m'avouer son ignorance ou son obéissance excessive. Elle ne sait pas, ou bien elle répète pieusement une leçon trop bien comprise. Quand aurons-nous des maîtres qui, ayant enseigné une méthode et des principes, ajouteraient: « Lisez vous-même et jugez. L'art n'a de valeur que comme source d'émotions intellectuelles. Ne confondez pas cela avec l'émotion sentimentale. Ce qui touche d'abord la sensibilité n'est pas toujours de l'art ; ce qui ne touche que la sensibilité n'est jamais de l'art. Ce qui ne touche que l'intelligence n'est pas de l'art non plus. Tenez-vous-en à l'expression d'émotion intellectuelle. Ce qu'elle a d'incorrect vous aidera à la retenir et ainsi vous pourrez mesurer la qualité de vos tressaillements. »

La jeune fille d'aujourd'hui, jugée d'après l'en-

quête de M. de Tréville, n'a aucune culture littéraire, ni aucune curiosité d'esprit; elle ne souffre donc pas de l'infériorité où la laissent ses années de pension.

Persuadée d'avoir atteint le plus haut degré d'instruction qui soit permis aux femmes, elle n'est pas sans vanité intellectuelle. La femme aime à juger; son esprit est vif; elle est prompte aux décisions. Des études incomplètes, mais prolongées, très appuyées en de certaines directions, ne peuvent avoir qu'une influence très mauvaise sur les jeunes filles elles-mêmes et sur leur entourage.

Sans doute il faut que la femme soit conservatrice, mais non rétrograde. La jeune fille, c'est la maison; or, le moyen de faire entrer une idée nouvelle dans une maison où l'on croit que toute la pensée française depuis un demi-siècle n'a été que démence ou acrobatie? Au moindre contact la sensitive va se replier; la lumière même, si elle est trop vive, resserre ses fibres. La jeune fille pourvue d'une bonne et solide éducation est aussi peureuse et aussi prompte à rentrer ses antennes. On n'a obtenu la sécurité matérielle qu'en dressant les organes du contact à se dérober à la moindre alerte. De tous les contacts superficiels, de tous les frôlements, le plus difficile à obtenir d'une jeune fille, c'est le contact intellectuel. Elle donne beaucoup au bal et rien à la causerie. La main, les cheveux, ceci ou cela, il y a toute une hiérarchie de jeux sans perversité; mais le jeu intellectuel est impossible. Il semble bien que cela soit par l'intelligence qu'on les dompte bien plus que par le sentiment. La religion amollit les jeunes filles, tout en leur fournissant certaines armes délicates et assez solides; le cœur a trop de part en des croyances qui font appel

à l'amour. Longtemps, on s'était contenté de cette prison douce; elle n'est tout à fait bonne qu'entourée d'un fossé profond. La culture de l'intelligence consiste à faire creuser ce fossé par l'intelligence elle-même. Ce sera un fossé, ou ce sera une muraille; ce qui importe, c'est le travail bien plus encore que la forme de la défense. On remuera de la terre ou des pierres; on bourdonnera autour d'une littérature ou d'une histoire. Le chantier se croit occupé d'un travail utile. Telles, les abeilles qui depuis des milliers d'années ne savent pas encore qu'on leur vole leur miel, — et qui ne le sauront jamais. Il s'agit de creuser une douve ou d'élever un mur qui ait exigé des travailleurs un tel labeur qu'elles ne puissent douter de l'importance de leur œuvre. Ce sera l'œuvre, celle qui seule existe, celle qui annihile toutes les autres, celle qui s'étend comme une conquête sur la nature. Ainsi l'on creuse dans les pensionnats la littérature du XVII^e^ siècle français.

Le choix est bon. A cette période, la langue est assez obscure pour que l'on puisse donner, sans être suspect, le sens le plus convenable à toute expression équivoque; elle est assez claire pour n'être pas rebutante; et la pensée est assez morale et assez religieuse pour que l'on puisse soutenir sans démence que son seul but est d'exalter la religion et la morale. Ainsi on incorpore à l'intelligence les notions qui lui sont le plus étrangères. La morale devient la floraison naturelle d'un grand esprit et la religion la forme supérieure de la raison. Cinq ou six ans de ces inhalations méthodiques suffisent à dompter les natures les plus sauvages. Elles se plient au joug de l'uniformité parce qu'il leur est offert comme le signe de l'élection et de la nobles-

se. De jeunes âmes, qui consentiraient à n'être pas tout à fait semblables à des âmes voisines dont elles connaissent les faiblesses, rougissent qu'on les suppose incapables d'égaler, au moins d'intention, les belles âmes de jadis. La vie des saints leur a donné des modèles d'amour; la vie des poètes leur donnera des modèles d'intelligence. Corneille n'enseigne-t-il pas le sacrifice? Ne voit-on pas en Bossuet unies la raison et la piété? C'est ainsi que la littérature devient un mur ou une cave. La tour d'où sœur Anne regarde au loin les actions des hommes est rentrée sous terre et devant les fenêtres ouvertes à notre prison une prodigieuse muraille s'est épaissie, qui nous cache le ciel et la vie.

Ces réflexions ne veulent pas dire que l'on ait tort d'utiliser comme un caveçon la littérature dans l'éducation des jeunes filles. On ne blâme pas la méthode, mais son hypocrisie; et encore tout bas, car il est clair qu'elle n'est efficace qu'en demeurant secrète. La vérité est qu'il est impossible d'instruire une jeune fille sans la déflorer. Ce mot est mis à dessein. Les natures délicates se corrompent par la tête, comme les roses qui commencent à se faner par la pointe des feuilles. Une intelligence cuirassée assure la défense de l'organisme tout entier. Ouverte et libre, elle semble inviter l'ennemi. La curiosité sensuelle est très rare chez les vierges, et les émois de leur cœur superficiels et fugitifs. Quand elles succombent, c'est par ignorance ou par sottise. C'est pourquoi on leur donne des principes. Ils ne seront jamais trop sévères et, en vérité, tous les moyens sont bons qui cultivent leur défiance et fortifient leur esprit.

Tant que la civilisation européenne n'aura pas été profondément modifiée, la jeune fille devra res-

ter ce qu'elle est et maintenir son état dans un rapport sans équivoque avec l'idée qu'éveille le nom même qu'elle porte. C'est là l'obstacle aux progrès du féminisme. Même sur les bancs de la Sorbonne, et mêlée à six mille jeunes gens sans mœurs, il faut que l'étudiante ait des mœurs. Il faut qu'elle reste une jeune fille. Elle doit craindre un contact, un regard trop prolongé, une parole douteuse. Elle est libre, comme une perdrix dans le chaume ; elle est une proie. L'homme aussi est une proie; mais sa capture ne lui enlève qu'un peu de force absolue. Sa force relative n'est pas atteinte, puisque tous ses frères tombent aux mêmes rets. Mais la jeune fille, si elle est prise, se perd toute. Elle n'a plus de valeur; ou sa valeur, de sociale devient antisociale. Ce jeune homme, même le plus sérieux et le moins sensuel, n'aura-t-il pas eu quelque liaison, n'aura-t-il pas fait quelques visites aux amours faciles? Mais le contraire même lui serait une tare et le rendrait ridicule, ce qui, en France, est pire que d'être odieux. Cette jeune fille, son camarade d'études : oh! la sagesse même! En quatre ans elle n'a eu qu'un amant et cinq ou six passades. Voilà la limite du féminisme, et posée par la société elle-même. Bref une jeune fille est une jeune fille — ou une fille.

Si la civilisation pourrait s'arranger d'un dilemme moins strict, il est tout à fait inutile de le rechercher. Sans doute, une classe de courtisanes instruites, savantes même, et habiles en tous les arts et dans la poésie, on peut rêver cela. Une civilisation dégagée du christianisme verrait sans peur l'amour élégant devenir pour quelques jeunes filles une profession charmante. Le spectacle d'ailleurs ne serait pas nouveau; des sociétés qui valaient

bien les nôtres ne méprisèrent pas plus les courtisanes que nous ne méprisons aujourd'hui les actrices et les danseuses. Mais ceci même ne supprimerait pas la jeune fille. Au contraire, la distinction n'en serait que plus marquée entre la fille vivant à sa guise dans le monde et la fille confinée dans sa famille. Bien entendu que je ne fais aucune allusion à ce libertinage universel que des sociologues déments appellent « l'amour libre ».

Tout en restant très fidèle aux vieux principes qui caractérisent et garantissent son état, la jeune fille d'aujourd'hui se réjouit qu'on lui ait enfin accordé une plus grande liberté d'allures. Elle ne rêve ni de féminisme ni d'émancipation totale. La femme n'a aucun goût pour l'émancipation. Elle se veut esclave, au contraire, esclave nominale, pour acquérir ainsi le droit de tyranniser l'homme qui lui est échu par le sort. Il ne semble pas que l'on ait bien compris ce dessous du caractère féminin. La jeune fille rêve ce qui sera le bonheur de la femme. Elle veut être la maîtresse d'une maison. Prête à subir les charges du commandement, elle en exige les charmes; il faut qu'on lui obéisse. La femme française mènerait la politique même, si la politique ne se faisait en dehors de la maison. Elle n'y a la main qu'à demi. Toute décision prise à la maison est l'œuvre de la femme : c'est pourquoi les lycées de garçons se dépeuplent; les lycées de filles seraient vides s'ils n'étaient des externats. Les jeunes filles ne demandent donc pas à être libres : « Une liberté relative, » dit l'une; « la fenêtre entr'ouverte, » dit l'autre. Aucune n'est féministe. Comme tout le monde en France elles croient que les jeunes Anglaises et surtout les Américaines sont élevées dans une liberté extrême; elles igno-

rent que dans les pays anglo-saxons il y a un tyran plus dur que toutes les lois, tous les règlements, un tyran de toutes les minutes, l'opinion. Et ce tyran, qui prend plus de formes que n'en connaissait Protée, fait de la liberté anglo-saxonne une chose mystérieuse et fugitive qu'aucun homme de civilisation latine n'a jamais pu ni voir ni comprendre. En réalité, les jeunes filles sont élevées en France d'une façon fort libérale. La confiance que l'on a dans les principes de plus en plus solides dont elles sont pourvues a remplacé partout les barrières matérielles. Les seules libertés qu'elles n'aient pas sont celles-là même que leurs principes leur défendent de prendre. Quelques-unes semblent regretter qu'on surveille leurs lectures. Mais cela, c'est le caveçon; c'est la clef du système.

On pourrait, en suivant l'énorme tome de M. de Tréville, faire encore bien des remarques curieuses sur la psychologie de la jeune fille moderne. Mais ce qu'on en a dit doit suffire à donner une impression générale et exacte de ses « aspirations ». Elle aspire à l'amour, tout simplement. On lui demande : « La fortune fait-elle le bonheur? » Et c'est comme un jaillissement : Non! non! non! Elles ont eu peur, tout d'un coup, qu'on ne leur arrache les ailes. Le chapitre est bien intéressant. Il suffirait seul à montrer combien la jeune fille de France est restée naïve et saine. A lire leur littérature et surtout leurs opinions littéraires, on éprouve un véritable agacement. Ce sont des cruches, — de délicieuses cruches, des amphores! Mais dès qu'il est question de tout ce qui est l'essence de la féminité, l'amphore redevient une belle jeune fille à la gorge émue et aux yeux inquiets. On dirait que l'intelligence n'a été donnée à la femme que comme le

don du miel a été donné à l'abeille : don funeste à leur liberté. Mais l'amour leur appartient, et rien ne peut l'arracher de leur cœur, — de ce cœur qui a tant aimé les hommes.

REMY DE GOURMONT.



# CONFESSION

—

Je passai ma première jeunesse et mon adolescence à Brighton. J'entrai au collège de la ville à dix ans et je suivis toutes les classes d'enseignement moderne pendant les sept années habituelles. Je dis ceci pour montrer seulement, dès le début, que mon père me destinait aux affaires et que je n'étais pas particulièrement transcendant en matière de savoir. J'aimais le foot-ball autant que je détestais le français et j'appris plus de règles de jeux en une demi-heure que je ne savais d'allemand après huit ans de leçons. De fait, si ce n'avait été les mathématiques, je n'aurais pu réussir aux examens de fin d'année comme je le fis régulièrement. J'avais des quantités de condisciples qui pouvaient me battre à l'étude, mais il y en avait peu d'aussi forts, d'aussi adroits au jeu; j'aurais été capitaine de l'école si Wilson, qui était un des meilleurs crosseurs de son temps, n'eût pas été mon contemporain. Je n'avais pas non plus mauvaise mine, sans vouloir dire par là que je fusse beau garçon ou autre chose de ce genre; non, j'étais grand et brun, mes traits étaient assez réguliers et comme j'avais plus de moutaches qu'aucun de mes camarades, je n'étais pas exempt d'une certaine fatuité.

Quand je quittai le collège de Brighton, mon père me trouva une place de commis chez Lawrence, Lowenthal et Cie, agents de change à Copthall Court. Mon père était recteur d'une paroisse de Brighton

et il connaissait M. Lawrence qui était un de ses fidèles paroissiens. Les deux vieillards étaient grands amis parce que, disait mon père, ils étaient tous deux de vrais protestants et non pas des catholiques déguisés; mais j'ai toujours pensé que la sympathie de mon père pour le porto de M. Lawrence et le respect de M. Lawrence pour la naissance et le savoir de mon père provenaient beaucoup plutôt de leur estime mutuelle. Quoi qu'il en soit, le vieux Lawrence favorisa avantageusement mes débuts et je sus en profiter. Tout de suite, je m'intéressai aux affaires. Les études de grec et de latin n'avaient eu aucune signification pour moi; mais dans la Cité les résultats tangibles de l'énergie et de l'habileté s'étalaient devant mes yeux, me fascinant en dépit de moi-même et m'excitant à faire de mon mieux. Bientôt la rivalité vint m'apporter un nouveau stimulant. Dans Throgmorton Street, mes principaux compétiteurs étaient de jeunes juifs allemands extrêmement doués pour tout ce qui concernait les affaires et surnaturellement prédisposés à flairer le profit personnel. Leur vivacité et leur hardiesse m'intéressaient: j'entretins des relations suivies avec eux, ramassai à grands efforts une connaissance suffisante de l'allemand conversationnel, et j'appris bientôt de mes mentors comment on fait fortune. Quelques-uns d'entre nous réunirent leurs économies et nous nous mîmes à spéculer; après une série de gains et de pertes qui se balancèrent à peu près également, notre capital se trouva décuplé par un coup de bourse sur les chemins de fer américains. Notre succès était dû à Waldstein, le Julius Waldstein qui a fait depuis lors une fortune colossale, et sur lequel j'aimerais bien un jour ou l'autre écrire quelque chose, car je le considère comme un des

grands génies financiers de notre époque. Mais je dois continuer mon histoire.

Ce fut une remarque que je risquai après ce coup heureux qui attira l'attention de M. Lawrence et me fit faire mon premier pas dans la maison. J'étais entré dans son cabinet avec quelques transferts à signer. Il lisait une lettre; au milieu de sa lecture, il sonna le premier commis et lui demanda:

— Comment vont les Louisvilles?

— Je vais voir, — répliqua le vieux Simkins.

Et il revint une minute ou deux après en disant:

— Ferme à 48.

— Ils seront plus fermes à 35, — ne puis-je m'empêcher de dire à mi-voix.

— Qu'est-ce que vous en savez? — demanda Lawrence avec un air de surprise amusée.

Son ton me donna du courage et je lui exposai mes raisons, ou plutôt celles de Waldstein, et il vit bientôt que je savais de quoi je parlais. Un an après j'étais, moi aussi, premier commis et membre du Stock Exchange et depuis lors je n'ai jamais éprouvé de difficultés à mettre une somme de côté tous les ans. Il est curieux de voir comment l'habitude d'épargner s'empare de vous; mais j'oublie mon histoire.

A mesure que je m'intéressais à mon ouvrage et que s'affermissait ma confiance dans le succès, je désirais avoir quelqu'un à qui causer, devant qui me glorifier s'il faut dire la vérité, et la vie, comme je l'ai remarqué souvent, nous fournit généralement l'occasion de satisfaire nos désirs. J'avais conservé l'habitude d'aller dans ma famille à Brighton, du samedi au lundi. Un dimanche, à la sortie de l'église, ma sœur me présenta à des personnes pour lesquelles je me pris immédiatement

d'amitié, Mrs. et Miss Longden. Mabel Longden était grande et jolie, mais trop brune pour mon goût. Pourtant, nous fûmes bien vite camarades et nous nous entendîmes mieux peut-être que si nous étions tombés amoureux l'un de l'autre à première vue, chose d'ailleurs à laquelle je n'ai jamais cru. Mrs. Longden était la veuve d'un major de l'armée et elle habitait une petite maison dans Kemp Town; elle n'avait plus que deux ou trois mille francs de revenus en plus de sa pension et sa seule ambition était, pour elle et ses deux filles, de tenir le rang des dames distinguées. Son amour de la distinction était si passionné que lorsque le bruit courut qu'elle était la fille d'un petit commerçant tout le monde y ajouta foi. Mabel avait une sœur que je n'ai pas encore mentionnée, sans doute parce que je la vis fort peu les premiers temps, et le peu que je vis d'elle n'éveilla pas mon intérêt. Elle ne devait guère avoir plus de treize ou quatorze ans quand je la rencontrai pour la première fois et elle me parut être l'ordinaire petite pensionnaire, toute en côtes et en chevilles. Sa figure n'était même pas jolie; ses yeux gris et larges avaient un certain charme, mais le nez menaçait d'être épais et l'ovale de la face était trop étroit : les joues semblaient pincées en dedans et cette particularité lui donnait un air désagréablement malicieux. Elle était de toute façon une enfant extraordinaire et elle ne me plaisait pas. Je me souviens exactement de la première fois que je la remarquai. J'avais parlé d'affaires avec Mabel, lui racontant de quelle façon j'avais déjoué un personnage qui avait essayé de me tromper, lorsque, tournant soudain la tête, j'aperçus Blanche qui me fixait. Quand nos yeux se rencontrèrent, elle regarda tranquillement ailleurs,

puis se leva et sortit, me laissant sous l'impression qu'elle me désapprouvait ou que ce que j'avais dit lui avait déplu. Je trouvais que c'était là un singulier toupet qui méritait d'être rabroué; mais elle ne me fournit jamais l'occasion de le faire; elle paraissait plutôt m'éviter.

Quelques semaines plus tard, une après-midi, j'attendais, dans le petit salon, Mabel qui était montée s'habiller pour sortir avec moi, quand tout à coup Blanche entra, le teint animé et criant :

— Où est mère ?

Elle revenait de patiner et ses yeux étincelants et ses riches couleurs amélioraient tellement son aspect que je m'exclamai :

— Bonjour, Blanche, vous êtes tout à fait jolie !

Je suppose que le ton de ma voix marquait par trop mon étonnement, car ses yeux exprimèrent de l'indignation, le rose de ses joues s'enflamma, puis elle tourna les talons et se glissa hors de la pièce le menton en l'air. Une enfant absurde !

Elle m'ennuyait sans m'intéresser et je résolus de ne plus faire attention à elle. Il me fut aisé de tenir cette résolution, car, vers cette époque, ma camaraderie avec Mabel devint plus intime : en fait, je commençais à lui faire la cour et nous essayâmes bientôt de nous croire fort amoureux l'un de l'autre ; mais il manquait quelque chose à notre intimité, et, maintenant que je fais ce retour, je vois qu'il n'y avait entre nous aucun lien solide et je commence à croire que les baisers tiennent souvent lieu de sympathie pour la jeunesse. Car, même si je le voulais, je ne pourrais rien raconter de ma flirtation avec Mabel Longden. Il était agréable de la regarder et d'être avec elle, mais son tempéra-

ment était trop uniformément égal pour qu'elle eût jamais beaucoup tenu à moi, j'imagine ; je ne sais rien de son vrai caractère et de son tempérament réel, sinon que l'amour n'était pas en elle, l'amour avec son terrible besoin de se trahir. Il y avait des moments, il est vrai, où nous paraissions être attirés l'un vers l'autre, des moments où ses yeux cherchaient les miens avec un abandon timide et où l'orgueil de sa beauté et la pitié de sa faiblesse éveillaient en moi une tendresse désintéressée ; mais ce sentiment n'avait aucune force durable, aucune racine vitale, et quelques jours de séparation nous glaçaient tous les deux. Je suis heureux maintenant de penser que ce jeu n'était qu'une pure comédie de part et d'autre, bien qu'alors je fusse parfois désappointé de notre réciproque éloignement et j'essayais, en me remémorant sa beauté, de susciter en moi l'ardeur passionnée que j'eusse dû éprouver pour elle. Mabel ne m'aima réellement jamais ; au plus fort de notre intimité, je remarquais qu'elle m'amenait habituellement à parler de la fortune que je ferais, du train de maison, des chevaux et des voitures que nous aurions, et il me semble maintenant, bien que j'aie honte de le dire, que c'était l'espoir de robes, de joyaux et d'une vie luxueuse qui la faisait s'efforcer de m'aimer. En tout cas, il ne vaut pas la peine d'y penser plus longtemps et je ne le mentionne ici que parce que cela appartient à mon histoire.

Il y avait presque deux ans que je connaissais Mabel Longden et depuis cinq ou six mois j'avais passé avec elle les trois quarts du temps que je consacrais à mes visites à Brighton, lorsque, me présentant un samedi soir chez elle, on me dit qu'elle était sortie. J'étais quelque peu vexé, plus dans ma

vanité que dans mon affection, je pense, et désappointé aussi, ce que je pris comme une preuve de mes sentiments amoureux, alors que cela résultait simplement d'une habitude contrariée. A vrai dire, j'arrivais plus tard, beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire; mais mon père m'avait retenu pour parler de mon frère cadet Tom, et je m'étais procuré des billets de théâtre pour me faire pardonner plus facilement mon arrivée tardive. Il me fut difficile de déguiser ma mauvaise humeur en apprenant que Mabel était absente et ne rentrerait probablement pas avant onze heures.

— Vous comprenez — commença Mrs. Longden en manière d'excuses, — vous n'aviez pas prévenu et je présume qu'elle aura pensé que vous ne viendriez pas.

Tandis qu'elle parlait, mes yeux, errant par la pièce pour dissimuler mon hésitation et mon ennui, découvrirent soudain une expression de mépris indigné sur la figure de Blanche, assise devant le feu.

— Mais que vais-je faire de ces billets? — demandai-je dans mon irritation impuissante.

Au moment où je parlai, Blanche donna un coup de pied dans le garde-feu et se leva brusquement; cela me donna une idée.

— Voulez-vous me permettre d'emmener Blanche ? — dis-je en me tournant vers Mrs. Longden.

— Oui, — répondit-elle après un moment d'hésitation remarquable seulement à cause de son ordinaire urbanité, — oui, certainement ; je pense que Blanche y prendra grand plaisir. Elle aime la musique.

— Eh ! bien, Blanche ? — demandai-je.

Mais il n'y avait pas besoin de réponse, car les yeux de la jeune fille dansaient.

— Oh! — fit-elle à voix basse comme pour excuser sa joie, — on donne les *Noces de Figaro* en italien, n'est-ce pas? J'adore la musique et la Titiens et la Trebelli sont de la pièce. Oh! — soupira-t-elle en battant des mains, — comme c'est gentil à vous!

— Quelle robe allez-vous mettre, ma chérie? — demanda la mère.

La figure de la jeune fille prit à ces mots un air si lugubre que je ne pus n'empêcher de rire.

— Mettez n'importe quoi, il faut que nous partions tout de suite, — dis-je en les poussant vers l'escalier.

J'aime la musique autant que d'autres, mais j'aime aussi causer pendant les entr'actes et ma compagne, ce soir-là, était plus que silencieuse; pourtant la Titiens réussit à être excellente en dépit de ses formes massives et la Trebelli fut le page le plus enchanteur qu'on pût voir. Quand elle chanta : « Voi che sapete » avec sa voix angélique, je fus transporté.

Au moment où elle termina le morceau, ma compagne éclata d'un petit rire nerveux et bizarre qui fit tourner les têtes vers elle. Je vis que l'enfant était excédée de fatigue; sa figure était pâle et tirée et ses yeux brillaient.

— Allons-nous-en, Blanche, voulez-vous? — murmurai-je.

— Oh! non, — dit-elle, — c'est trop beau, ne partons pas, je vous en prie.

— Si nous restons, — insistai-je, — il ne faut pas crier comme cela. Tout le monde nous regarde.

— Qu'est-ce que tout le monde peut nous faire?

— me lança-t-elle ; puis, d'un ton de prière, elle ajouta : — Je vous en prie, laissez-moi écouter.

Naturellement il n'y avait rien de plus à dire et nous restâmes jusqu'à la fin.

La nuit était splendide et je la reconduisis à pied en lui donnant le bras.

— Etes-vous contente que je vous aie emmenée? — demandai-je, voulant avoir le plaisir de l'entendre me remercier.

Elle me serra le bras. Je voulais qu'elle parlât et je continuai.

— La pièce vous a plu, n'est-ce pas?

Cela la mit en train : elle était si agitée d'enthousiasme et d'admiration qu'elle parla jusqu'à s'essouffler.

— La musique, — dit-elle, — était divine : si belle qu'elle faisait mal. J'en suis encore toute endolorie. Jamais, jamais, je ne l'oublierai.

Je me moquai de ses exagérations et la ramenai à plus de bon sens, et elle se mit alors à attaquer le scénario.

— Le livret est ignoble, s'il vous plaît ! Ce n'est que mensonge, fourberie et trahison. J'espère que la vie n'est pas comme cela, — éclata-t-elle, — ou alors, je la détesterai. Comment Mozart a-t-il pu faire cette parfaite musique sur ces horribles paroles et ces horribles gens?

Il semblait y avoir quelque vérité dans ce qu'elle disait, mais, comme je n'étais pas des mieux renseignés sur ce point, je préférai changer de sujet et la conversation cessa peu à peu.

Quand nous arrivâmes devant sa maison, je la laissai à la porte. Je ne me sentais guère enclin à rentrer et à arranger mon petit différend avec Mabel. Il me semble, maintenant, que notre éloignement

date de ce soir-là, mais, à vrai dire, je ne m'en tourmentai pas beaucoup, ni alors ni plus tard; et ce ne fut aucune affection naissante pour Blanche qui me fit moins penser à Mabel : non, l'enfant avait excité ma curiosité et c'était tout; elle était évidemment intelligente et cela me plaisait, mais elle était aussi intensément émotionnelle, ce qui me semblait plutôt étrange qu'agréable.

Je fus quelques semaines sans rendre visite aux Longden et quand j'y allai je remarquai que Mabel affectait à mon égard des manières et un langage inaccoutumés. Sa froideur ne m'inquiéta pas ; en fait, je me sentais soulagé, mais ses poses gracieuses et ses petites phrases d'argot distingué me parurent ridicules. Je m'étonnai qu'elles ne m'eussent pas encore désagréablement impressionné. Je compris aussi que cette attitude était parfaitement caractéristique; Mabel était affectée et vaine. Je ne cherchai pas à être seul avec elle, et, bien que nous passâmes ensemble plusieurs après-midi, je conservai mon attitude d'indifférence polie. Mabel sembla à peine remarquer mon changement de manières; elle se trouvait souvent absente quand j'arrivais, et je trouvai l'idée excellente de demander à Blanche de nous accompagner chaque fois que Mabel sortit avec moi. D'abord, Blanche refusa tout net; mais, comme je revins à la charge, elle consentit de temps à autre, évidemment d'accord avec sa sœur; à vrai dire, Mabel la pressa souvent d'accepter.

Je me rappelle les avoir emmenées un samedi soir dîner chez Mutton. Nous eûmes un salon particulier et le meilleur dîner que le restaurant pouvait offrir; car le succès et l'exemple de Waldstein m'apprenaient à être extravagant dans ces matières. La semaine avait été pour moi particulièrement heu-

reuse; j'avais encaissé vingt-cinq mille francs de profits et j'étais naturellement fier comme un coq, sans cependant ignorer moi-même et cacher aux jeunes filles que mon succès était dû à Waldstein. Vers la fin du dîner, je leur exposai l'ensemble de son plan et leur expliquai toutes les raisons qu'il avait d'agir ainsi. Au bout d'un instant, il était impossible de ne pas voir que Blanche seule continuait à m'écouter. Mabel faisait aux bons endroits des exclamations polies, mais mon récit l'ennuyait manifestement, tandis que Blanche me posait des questions sur tout ce qu'elle ne comprenait pas et paraissait être réellement captivée par les éléments dramatiques de la lutte pour la richesse. Piqué par l'attitude de Mabel, je fis de mon mieux pour intéresser Blanche et j'y réussis, je suppose, car Mabel finit par se lever de table et alla se mettre à tambouriner sur les vitres pour indiquer son impatience.

— Il faut que je parte, — exclama-t-elle enfin. — J'attends le capitaine Borroughs ce soir, à la maison, pour étudier avec moi un morceau de chant et je ne veux pas être en retard.

Après cela, il ne nous restait plus qu'à mettre nos manteaux et à rentrer. J'avais plus d'une fois rencontré le capitaine Borroughs chez les Longden, mais je n'avais pas fait attention à lui. C'était un homme d'aspect ordinaire, pensais-je, n'ayant rien de particulier en sa personne, sinon qu'il était soigneusement mis et avait de grands yeux bleus. Maintenant que Mabel avait parlé de lui, son image me revenait à l'esprit et je me rendais compte qu'il était bel homme, pour elle excessivement attrayant, et que la cour qu'il lui faisait l'avait à demi consolée de mon inattention. Peut-être même qu'elle

avait repris son indépendance avant que j'aie pensé à reprendre la mienne. Oui, c'était vrai; cent mille petits signes restés inaperçus jusqu'alors me l'assuraient. Cette découverte me soulagea et me fit un sensible plaisir ; j'en fus très ému, et me montrai envers elle tout à fait cordial. Elle était belle fille après tout et méritait d'avoir pour mari un bel homme comme Borroughs. Etait-ce cette exaltation ou le vin que j'avais bu qui me fit agir ? Je ne sais; les faits ne sont guère flatteurs pour moi, mais je dois les exposer. Mabel sortit du salon la première, ayant hâte de retrouver son capitaine; elle disparut au moment même où je prenais la jaquette de Blanche pour l'aider à la remettre. Comme la jeune fille se retournait devant moi, je remarquai pour la première fois qu'elle avait une figure, une figure qui promettait d'être très jolie, et, après lui avoir remis son vêtement, je ne pus m'empêcher de prendre dans mes mains sa taille frêle. Naturellement je dus dire quelque chose pour couvrir ma hardiesse : « Allons vite, rattrapons Mabel » ou quelque phrase de ce genre ; mais les mots s'arrêtèrent sur mes lèvres, car elle me fit face brusquement et me dit d'un ton impérieux :

— Voulez-vous finir !

— Allons, vous n'êtes qu'une enfant, dépêchons-nous.

Elle s'éloigna d'un air hautain, sans un mot, et suivit sa sœur dans l'escalier.

Le cab nous attendait et aussitôt que nous y fûmes installés j'entamai avec Mabel une conversation forcée sur le morceau de chant et la voix du capitaine Borroughs.

Après cet incident, Blanche m'évita avec persistance. D'abord, ne me sentant pas très à l'aise, je

n'étais pas fâché de me tirer d'une explication délicate. Mais à mesure que mon sentiment de honte s'effaçait, je me mis à chercher les occasions d'être seul avec elle.

— Je ne tiens nullement à cette enfant, — me disais-je à moi-même, — mais je ne veux pas qu'elle me croie un vilain monsieur.

Malgré cela, je pensais assez souvent à elle, et elle savait au moins piquer ma vanité en m'irritant continuellement. Elle y réussissait, mieux qu'elle n'aurait pu le faire quelques mois auparavant, car maintenant je n'allais jamais chez elle sans trouver Mr. Borroughs dans le petit salon du rez-de-chaussée, occupant auprès de Mabel la place que j'avais tenue autrefois. Vers cette époque, Mrs. Longden me confia que les jeunes gens étaient fiancés et, lorsque je complimentai Mabel, je remarquai qu'elle était plus jolie et moins affectée que je ne me l'étais imaginé. L'amour est comme la jeunesse pour cacher les défauts et rehausser les mérites. Après cet événement, mes chances de rencontrer Blanche seule devinrent trop rares pour valoir le risque de troubler les amoureux et j'abandonnai mes visites régulières à leur maison. Le simple hasard me fut bientôt plus favorable que ne l'avaient été tous mes desseins. Une après-midi, comme je me présentais tard chez les Longden, je trouvai sur la porte la servante qui m'annonça que tout le monde était sorti, sauf miss Blanche. J'étais fort heureux de cette nouvelle. Blanche se trouvait seule dans le salon : au moment où j'entrai, elle se leva vivement, me rendit mon salut et ajouta froidement.

— Je vais voir si ma mère et Mabel sont là.

Mais je l'arrêtai devant la porte et dis :

— Ne voulez-vous pas me parler, Blanche? Si je

vous ai offensée, je vous en demande pardon. Pardonnez-moi et soyons bons amis.

Je surpris dans mes paroles une émotion beaucoup plus forte que je n'avais voulu l'y mettre et comme sa figure ne se déridait pas et qu'elle gardait les yeux obstinément fixés sur le plancher, je repris avec une vivacité et une ferveur extraordinaires :

— Pourquoi persister à me garder rancune? Je n'avais pas idée que vous fussiez si vindicative. Rappelez-vous seulement la bonne conversation que nous eûmes ce soir-là et pardonnez-moi.

Mais ce fut le même silence et la même petite figure penchée, à peine visible dans l'ombre qui s'épaississait. Je repris encore :

—Réellement, Blanche, vous devriez avoir honte de vous-même. C'est enfantin de bouder ainsi. Oui, enfantin ! — répétai-je, car elle avait enfin levé la tête. — Si vous étiez plus âgée, vous sauriez qu'une femme pardonne toujours quand l'homme s'excuse et demande pardon.

Elle me regarda droit dans les yeux, mais ne dit rien. Mon ardeur à plaider ma cause m'avait-elle surexcité, ou quel autre mobile me poussa, je ne sais; mais je recommençai sur un ton différent :

— Sur ma parole, si vous ne voulez pas me parler, je vais vous traiter comme on traite les petites filles et vous embrasser jusqu'à ce que vous soyez de bonne humeur.

— Vous n'oseriez pas, — fit-elle sans broncher.

— Ne me mettez pas au défi !

Et je passai mon bras gauche autour de sa taille, tandis que de la main droite j'attirais sa tête vers moi. D'abord, elle se débattit désespérément, de telle sorte que je pouvais à peine la tenir. Mais graduellement je vins à bout de ses luttes et l'em-

brassai à maintes reprises. Je ne saurai jamais décrire l'étrange et âpre plaisir que j'eus au contact de ses lèvres, non plus que le délice intime et intense que j'éprouvai à tenir dans l'obscurité, contre moi, sa poitrine délicate et haletante. Tandis que je la serrais et l'embrassais encore, il me sembla m'apercevoir que sa résistance n'était plus que formelle ; qu'elle n'essayait plus d'éviter mes lèvres. Aussitôt, ma conscience me reprocha ce que je faisais et je sentis que je n'étais qu'une brute. Aucune sorte d'excuse pour moi, aucune. Je me maîtrisai e cessai de l'embrasser. Puis, je me remis à m'excuse:

— Petite Blanche, m'avez-vous pardonné ? Sommes-nous redevenus bons amis ? Ne voulez-vous pas me parler maintenant ?

Je posai ma joue contre la sienne : la figure de la jeune fille était mouillée et je compris avec un serrement de cœur qu'elle pleurait en silence. Cela était pire que tout ce que je pouvais redouter, et je me sentis sincèrement désolé.

— Oh ! Blanche, — m'écriai-je, — si vous saviez combien je suis fâché ! Je vous en supplie, ne pleurez pas ! Je ne voulais pas vous offenser ; je suis vraiment peiné. Que puis-je faire ? Je ne me le pardonnerai jamais, jamais !

Elle se glissa hors de mes bras et se dirigea vers la porte.

— Blanche ! — continuai-je, car je ne pouvais la laisser s'en aller ainsi, — vous me détestez pour me quitter de cette façon ; ne voulez-vous pas me dire que vous me pardonnerez ? Je vous en prie !

Elle s'arrêta, tenant la porte à demi ouverte ; puis, je l'entendis qui disait, presque à voix basse :

— Je n'ai rien à vous pardonner... Ce n'est pas votre faute.

Le porte se referma derrière elle, me laissant dans l'obscurité, à demi chagrin et doutant à demi du sens de ses paroles, bien que le ton de sa voix m'eût en partie rassuré.

Après qu'elle m'eut quitté, le démon de l'agitation sembla avoir pris possession de moi. Je me promenai sur l'Esplanade, me reprochant ce que j'avais osé. Je n'avais que faire de l'embrasser. C'était honteux. Je me rendais très clairement compte que des baisers signifiaient pour elle infiniment plus de choses que pour sa sœur. Qu'allais-je faire? Je ne l'aimais pas, et cependant je n'avais jamais embrassé personne avec une pareille passion. Elle était pour moi un mystère impénétrable. Pourquoi avait-elle pleuré? Me détestait-elle? S'était-elle fatiguée à se défendre ou avait-elle simplement affecté de lutter en désirant pendant tout ce temps être embrassée? Cette flatteuse hypothèse me semblait être la vraie; mais alors pourquoi s'était-elle mise à pleurer? Et si son chagrin lui avait arraché des larmes, pourquoi avait-elle dit qu'elle n'avait rien à me pardonner et que ce n'était pas ma faute? Je ne pouvais résoudre cette énigme qui restait cependant trop fascinante pour être laissée sans réponse. J'aurais voulu retourner auprès d'elle et la voir ne fût-ce qu'un moment, mais cela eût été manquer d'amour-propre. Je résolus de lui écrire. Elle était un mystère et ce mystère avait pour moi une attraction que je ne pouvais m'expliquer et dont je ne voyais pas la cause. Cette nuit-là, je regagnai ma petite chambre et m'installai devant ma table pour lui écrire; mais je m'aperçus bientôt que c'était là une tâche extrêmement difficile. Un mo-

ment je m'adressais à elle comme si j'eusse été amoureux et, l'instant d'après, je l'avertissais que je ne l'aimais pas encore. Enfin, je commençai à me calmer. Pourquoi lui écrire, après tout? Mais, je ne pouvais la laisser sans un mot et je me décidai finalement à lui envoyer une brève note, disant combien je serais fâché de l'offenser ou de la blesser en aucune façon et la prévenant que je lui rendrais visite dans l'après-midi du samedi prochain, aussitôt que je serais arrivé à Brighton. J'avais commencé en l'appelant : « Chère petite Blanche, » et terminé en disant : « Je penserai à vous pendant toute cette semaine, votre Will Rutherford. »

La semaine s'écoula comme beaucoup d'autres semaines, avec cette différence cependant que, dès le lundi, je pensai avec une impatience de plus en plus grande à ma prochaine rencontre avec Blanche. Je ne lui écrivis pas dans l'intervalle pour lui raconter l'état d'âme où je me trouvais, en partie par prudence et en partie pour me réserver de le lui dire moi-même. Aussitôt que j'arrivai à Brighton, le semedi suivant, je me rendis en hâte chez les Longden. Je trouvai la mère dans le salon.

— Où est Blanche ? — demandai-je gaiment.

— Blanche? — répéta Mrs. Longden avec un léger accent de surprise ; — elle est partie à la campagne pour quelque temps chez des amis.

— A la campagne? — balbutiai-je, confus. — Mais où?

— Près de Winchester, — répondit-elle très calmement.

— Elle n'a laissé aucun message pour moi, aucune lettre?

— Non, pas que je sache, — répliqua Mrs. Longden en souriant. — Je ne savais même pas que,

vous prissiez suffisamment d'intérêt l'un à l'autre pour vous écrire ou échanger des messages.

Et ce fut tout. Je m'en allai plus désorienté que jamais, mais mon orgueil était cruellement atteint et je résolus de chasser complètement de mon esprit tout souvenir de Blanche. Cela me sembla tout d'abord assez facile, mais avec le temps ce devint de plus en plus malaisé. Le mystère m'attirait toujours plus et ce brusque départ piquait ma curiosité. A mesure que les semaines passaient et que je me rappelais nos rencontres et nos conversations, je commençais à voir qu'elle était très intelligente et très généreuse. A la fin, je n'y tins plus. Je lui écrivis, lui disant combien constamment je pensais à elle et la priant de me permettre d'aller la voir. Je portai la lettre à Mrs. Longden, qui me promit de la faire parvenir en demandant aussi à Blanche d'y répondre. La semaine suivante, Mrs. Longden me montra la fin d'une lettre que sa fille lui avait envoyée : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez transmise. Voulez-vous lui dire qu'il n'y a pas de réponse. Je n'ai rien à dire. »

J'étais allé aussi loin que mon amour-propre pouvait me le permettre. De ce jour, je ne retournai plus chez les Longden; je me donnai tout entier à mes occupations, et, peu à peu, la fascination des affaires me ressaisit tout entier. Quatre ou cinq ans plus tard, je me mariai et achetai une petite maison de campagne près de Winchester. Une année ou deux après, j'emmenai ma femme à un bal donné par les officiers d'un régiment de hussards en garnison dans la ville de la fameuse cathédrale. Je connaissais la plupart des invités et, comme j'aime beaucoup la danse, je me promettais de me divertir, sûr que ma femme trouverait de son côté

suffisamment de distraction. Après la seconde ou troisième danse, un certain capitaine Wolfe vint à moi.

— Vous avez de la chance, mon ami,—medit-il, — je viens vous chercher pour vous présenter à la reine du bal.

Avec quelques protestations amusées, je le suivis et il me présenta en disant simplement :

— Voici Mr. Rutherford.

La jeune femme méritait certainement le compliment du capitaine : elle était une de ces personnes étonnamment jolies comme on peut en voir de temps à autre en Angleterre et nulle part ailleurs dans le monde. Je ne puis la décrire sinon en disant qu'elle était de taille moyenne, avait une figure parfaitement ronde avec la plus jolie expression que j'aie jamais vu.

— Pardonnez-moi, — dis-je, — mais le capitaine Wolfe a oublié de me dire votre nom.

— Ne le savez-vous pas ? — demanda-t-elle, tandis que ses yeux bleus dansaient de plaisir.

— Non, — répliquai-je, — comment le saurais-je? Je ne vous ai encore jamais vue.

Je parlais avec une conviction absolue.

— Quel mauvais compliment... m'oublier et me renier ! N'êtes-vous pas honteux ? — ajouta-t-elle en faisant une moue adorable.

— Le meilleur des compliments, — rétorquai-je vivement; — la certitude que si je vous avais déjà vue je n'aurais jamais pu vous oublier.

Elle me fit une profonde révérence puis, avec une soudaine gravité :

— Permettez-moi de me présenter moi-même, Miss Blanche Longden, à présent Miss Longden.

J'étais stupéfait. La grâce, le charme, le sang

froid, même le joli visage, tout cela je pouvais le comprendre, mais nullement le changement d'expression. Le nez de Blanche avait été plutôt lourd et informe, et maintenant il était délicatement découpé; le menton pointu s'était arrondi, l'ovale de la face rempli, les yeux étaient assurément plus foncés, le teint, qui avait été terne, était éblouissant et même ces extraordinaires transformations ne pouvaient expliquer sa beauté. J'étais émerveillé.

D'un air amusé elle se mit à rire de monembarras :

— Vous ne me reconnaissez pas encore ?

— Non, — confessai-je piteusement. — Vous êtes absolument changée. Jusqu'à votre voix qui est devenue méconnaissable !

— Asseyons-nous, — dit-elle, — et causons, si vous n'êtes pas engagé pour cette danse.

Je m'assis à côté d'elle, ne me souciant même pas de savoir si j'étais libre ou non. Enfin, j'allais avoir la clef du mystère. De quoi causâmes-nous ? D'abord des choses habituelles. Sa sœur, m'apprit-elle, était mariée et avait trois enfants. Elle était à présent aux Indes avecson mari et Mrs.Longden, installée maintenant en Bretagne, gardait les trois petits. Finalement, je posai ma question.

— Pourquoi êtes-vous partie de Brighton et n'avez-vous jamais répondu à mes lettres ?

— J'ai répondu... Mère m'a dit qu'elle vous avait montré ma réponse.

— Cela n'était pas une réponse. Vous ne pouvez vous imaginer combien j'étais vexé, désappointé, combien votre silence m'affligea !

Je ne pouvais m'empêcher de parler avec un ton plus chaleureux que je n'en avais le droit.

— Mais, —continuai-je, — dites-moi pour quelle

raison vous m'avez quitté ainsi et je vous pardonnerai !

Elle parut peser la question et répondit :

— Je ne sais pas... Il n'y avait rien à dire... Vous êtes marié, n'est-ce pas? — fit-elle tout à coup et elle continua après que j'eus fait un signe de tête affirmatif : — Je voudrais connaître votre femme; il faudra que vous me présentiez...

— Avec plaisir, — répliquai-je, — mais je veux ma réponse; il faut que vous m'expliquiez maintenant le mystère.

— Mais vous devez avoir compris ?

— Non, pas du tout, je vous l'assure, et en ce moment même je ne puis deviner pourquoi vous avez agi comme vous l'avez fait.

— C'est étrange.

Elle se mit à rire en détournant les yeux. En y réfléchissant plus tard, il me sembla que son rire avait quelque chose de contraint, mais je puis me tromper et, sur l'instant, je ne remarquai pas la fausse note.

— C'est bien étrange, — répéta-t-elle; puis avec une soudaine gravité elle continua : — Faut-il que je mette les barres aux t et les points sur les i et que je me confesse ? Je me demande si cela me fera du bien à l'âme. La vérité est très simple, et cependant fort malaisée à dire. Je vous aimais, oh ! je veux dire comme une enfant, certes, et d'une passion idéale. Vous ne l'aviez jamais deviné ? J'en suis heureuse. Savez-vous, je crois que cela se fit ce fameux soir où vous m'aviez emmenée au théâtre. Vous avez bénéficié quelque peu du charme de cette musique fatale qui me paraissait la voix même de tout le désir de mon être. Elle me transformait; ces flots d'harmonie me pénétraient, s'agitaient en moi

et me transportaient jusqu'à ce que de douces larmes vinssent brûler mes yeux et m'étreindre le cœur. Après cela, je ne fus plus en garde contre vous. La route était libre et vous aviez pris possession d'un trône vide. Comme je vous aimais ! Je vous parais de toutes les grâces et de tous les dons; mais vous étiez le bloc de glaise et moi l'artiste. Pardonnez-moi, je ne veux pas vous blesser, mais c'est la vérité. Vous apportiez dans ma vie renfermée et étroite l'air frais de la lutte et du triomphe... Je faisais de vous un héros, et c'est tout...

» Je crois que j'ai commencé par avoir pitié de vous; même en jupe courte, nous avons quelquefois des sentiments maternels. Je voyais que Mabel ne vous aimait pas et j'étais indignée de sa conduite. Quand je vous voyais avec elle, mon cœur souffrait pour vous et je sortais du salon détestant ses semblants de façons amoureuses et je m'arrêtais dans le vestibule, pour causer à votre pardessus. Oh ! comme je l'embrassais, le caressais, le pressais contre ma joue, lui murmurant de douces choses ! Dis-lui, cher vêtement, lui répétais-je sans cesse, que je l'aime et qu'il ne doit pas être triste ni se sentir isolé. Dis-lui que je l'aime... J'étais persuadée que, sans en avoir conscience, vous éprouveriez quelque réconfort de ces assurances...

» Vous rappelez-vous le dîner où vous m'aviez prise par la taille ? Je vous arrêtai : j'étais si heureuse au fond du cœur que je dus feindre d'être en colère de peur que vous ne comprissiez. Et cette après-midi où vous m'avez embrassée ? Je vous avais provoqué... Exprès ? Je ne sais. Je sais seulement que je résistai autant que je pus et, quand cela ne me fut plus possible, c'est vous qui vous êtes arrêté. Comme la honte me blessa alors !

Je pensais en mourir, puis je songeai à la douce et secrète affection que je vous avais donnée... morte... et déjà et les larmes vinrent....

» Eh! bien, voilà ma confession. Vous comprenez maintenant que je ne pouvais pas répondre à vos lettres. J'avais à regagner le respect de moi-même et je l'ai reconquis... »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est là toute l'histoire. Je sais que je l'ai très mal racontée, mais j'ai fait de mon mieux. Que ne lui dis-je encore? Je me conduisis comme un sot. Je ne pouvais rien trouver de sensé à lui dire. Je pris ma tête dans mes mains et murmurai :

— Et maintenant ?

— Et maintenant, — répéta-t-elle souriant malgré ses yeux humides, — j'ai grandi et vous êtes marié...... et je désire connaître votre femme.

— Et c'est tout ? — ajoutai-je stupidement.

— Tout ! — fit-elle. — C'est tout... et c'est assez, je pense!

Sa voix s'était changée et devenait très dure ; même enfant, elle était déjà d'un caractère emporté.

— Savez-vous, — reprit-elle, — que je vous regarde sans pouvoir dire ce qui me possédait alors, ce que je pouvais avoir vu en vous? Vous ne ressemblez même pas à l'image mentale que je m'étais faite. Je ne comprends pas comment j'ai pu vous revêtir de tant d'oripeaux héroïques. En vous voyant, je m'étonne moi-même. Il faut vraiment que je demande à votre femme ce qu'elle voit en vous. Je vais.....

Enfin, je repris conscience de moi; le joli jeu était fini. Je l'avais offensée ; mais elle allait trop

loin dans ses représailles : les mots me vinrent d'eux-mêmes :

— Si vous continuez à me blesser, je vais croire que vous me mettez de nouveau au défi ?

Le rouge lui monta jusqu'aux oreilles, elle se leva, prit le bras d'un homme qui passait et disparut à ma vue ; et avec elle le roman s'effaça de ma vie et les murs gris de l'ordinaire se rapprochèrent et m'enfermèrent pour toujours.

Dans les années qui se sont écoulées depuis, mes habitudes d'homme d'affaires m'ont souvent obligé à des inventaires : je suis plus riche d'un merveilleux souvenir et appauvri par le sentiment d'une perte inappréciable.

Quelquefois, j'essaie de me consoler avec la pensée que c'est là, peut-être, tout ce que peut accorder la vie, même aux plus heureux d'entre nous...

FRANK HARRIS.

*Traduit de l'anglais par* HENRY-D. DAVRAY.



# LECONTE DE LISLE
## SOUS LA SECONDE RÉPUBLIQUE
### ET SOUS L'EMPIRE [1]

Pour se rendre assez compte de l'importance du rôle de Leconte de Lisle en 1848, il faut se rappeler que malgré l'éloquence des rapports de Schœlcher et d'innombrables pétitions des départements, l'esclavage, aboli depuis 1835 aux colonies anglaises, subsiste dans celles de France. Même inquiets de réformes partielles, les propriétaires envoient à Paris des avocats pour défendre activement l'ancien régime colonial. Sur ce, 1848 éclate. Le 28 février, les délégués des Antilles et de la Réunion adhèrent à la République et promettent leur concours pour l'émancipation. Mais les avocats ne comprennent point que leur rôle est fini et vont, au sein de la commission, jusqu'à mettre en doute la compétence du gouvernement provisoire (12 mars). Les journaux les attaquent et raillent : l'opinion courante est que les colonies sont uniquement habitées par des nobles et des bourgeois cupides, ennemis acharnés de la République ; et c'est pourquoi des fils de famille créoles résidant à Paris s'agitent, voulant affirmer en face de cette sénile reproduction coloniale les idées libérales d'une jeunesse fervente de l'abolition. Leconte de Lisle convoque les compatriotes qu'une haine de l'esclavage égale à la sienne pourrait animer. On se réunit rue de Grenelle, sous la présidence d'Henri de Guigné, plus tard maire de Saïgon, et directeur du *Moniteur créole*. A côté de lui, Leconte de Lisle qui prend la parole (2). Il fait ressortir

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 141.
(2) M. de Mahy assistait à la réunion. Sur cette question d'esclavage, cf. son *Discours à l'inauguration de la statue de F. Arago* et *l'Esclavage à la Réunion* de Benjamin Laroche (1849).

qu'à la Réunion même (1), l'opinion est préparée : une jeunesse ardemment démocratique y représente et défend les idées libérales, il dit la population déjà en grande partie favorable à la suppression de l'esclavage et la honte de voir persister dans une colonie française un ordre de choses disparu des autres pays. Il rédige une lettre d'adhésion au Gouvernement provisoire que signent les assistants. Et l'on se rend en bande à l'Hôtel de ville. On y entre : Vinson et Leconte de Lisle se détachent pour présenter la requête des créoles.

Voici cette adresse — dont ses amis et biographes ont gardé un souvenir quelque peu vague, et généralement qualifié par eux de « lettre éloquente » :

« Aux citoyens membres du Gouvernement provisoire :

« Citoyens,

« Les soussignés, jeunes créoles de l'île de la Réunion, « présents à Paris, viennent porter leur adhésion com- « plète, sans arrière-pensée, au Gouvernement de la « République.

« Nous acceptons la République dans toutes ses consé- « quences.

« L'abolition de l'esclavage est décrétée, et nul « Français n'applaudit plus énergiquement que nous, « jeunes créoles de l'île de la Réunion, à ce grand acte « de justice et de fraternité que nous avons toujours de- « vancé de nos vœux.

« Nous tenons pour insensés et ennemis de leur pays « ceux qui oseraient opposer une résistance coupable au « décret libérateur du Gouvernement provisoire.

« Que nos frères de France ne suspectent pas notre « bonne foi ! Qu'ils songent combien il serait injuste de « faire peser sur nous la responsabilité d'une iniquité

(1) Il s'y était dessiné un mouvement socialiste assez important. Des hommes de réelle valeur, le Dr Reilhac, Barquissau, Legras, Cotteret, etc., — auxquels d'ailleurs Laverdan a consacré une notice dans la *Démocratie pacifique*, initiaient aux questions sociales dans le *Moniteur Colonial* et le *Courrier républicain* de Saint-Paul.

« séculaire dont nous n'avons point accepté l'héritage..

« Nous sommes les enfants du présent ; nous nous « constituons ici les représentants de l'idée nouvelle dans « les colonies, et, à ce titre, nous nous présentons devant « vous dans l'espoir que vous nous permettrez de nous « associer au grand mouvement que la France vient « d'imprimer au monde entier.

« A. Lacaussade, Lépervanche, G. Vinson, Dubourg, Gaillande, Leconte de Lisle, Martin, Boursault, Barbaroux, Simon, G. Toulorge, G. Bédier, A. Reilhac, Sully Brunet, B. Houarau, Lecoutour, P. Deheaulme, G. Laprade, D. Laprade, Deville, Lejeune, Loupy, Amelin, Potier, R. Royer. »

Toute la fortune de la famille de Leconte de Lisle consistait autrefois en terres que mettait en valeur le travail des esclaves. Son père en avait aliéné la plus grande partie, mais il avait acquis un assez imposant nombre de noirs qu'il louait aux voisins; il en avait même dressé quelques-uns et certains ouvriers habiles ou contremaîtres expérimentés se vendaient, paraît-il, jusqu'à une dizaine de mille francs. L'abolition de l'esclavage devait ruiner ce père qui depuis si longtemps attend impatiemment le moment où il pourra regagner la France après fortune faite (1), qui regarde la colonie comme une prison, qui maintenant va s'y voir indéfiniment retenu. L'initiative libératrice de Leconte lui devait valoir la colère paternelle avec les représailles. Mais l'idée domine les contingences égoïstes. Au 27 avril, le Gouvernement provisoire décrète que l'esclavage sera entièrement aboli deux mois après promulgation.

Le commissaire de la République, Sarda Garriga, est à cet effet envoyé à la Réunion. Sans trahir son mandat, comme il lui fut plus tard si injustement reproché, il use d'une délicate politique de conciliation qui veut ménager ensemble les intérêts des deux populations blanche et noire. Pour que les colons ne soient point, par une brusque privation de l'indispensable main-d'œuvre,

(1) Voir les lettres de 1837 publiées par M. Tiercelin.

complètement et brutalement ruinés, et qu'en même temps les esclaves grisés par la liberté nouvelle n'éprouvent pas la misère du vagabondage, il rend le travail obligatoire par une mesure analogue à celle que dans des conditions analogues appliquait récemment le général Galliéni à Madagascar. Gagnée par la douceur de son apostolat, initiée par le bienfait du sentiment de la reconnaissance, la population noire obéit en un empressement spontané aux ordres du « père ». Par une modération comme on n'en connut d'autre exemple qu'au début de la Révolution en France, elle va jusqu'à comprendre que l'indemnité promise aux colons ne leur étant pas encore payée, elle doit continuer de travailler à un prix très modeste (1) et elle attend souvent avec patience la rémunération. Au moment où Sarda Garriga est rappelé, au mois de mai 1850, la colonie est tranquille, règne le travail, et les propriétaires plus que de résignation offrent l'apparence d'une sûreté confiante. Aussi bien, il n'est donc pas vrai de dire avec un biographe de Leconte de Lisle que « préparés par l'excès de servitude aux entraînements de la paresse et de la dégradation, les noirs refusèrent le travail libre, que la disparition subite de la main-d'œuvre rendit précaires les anciennes exploitations (2) ».

L'administration ensemble supérieurement démocratique et sagement opportuniste de Sarda Garriga préserva l'île Mascareigne des troubles qui longuement agitèrent les colonies d'Occident. Sans doute, la plupart des propriétaires furent ruinés, mais déjà une excessive prodigalité avait dilapidé leur fortune; dans l'habitude du commandement les énergies s'étaient amollies et la concurrence avec les anciens sujets, transformables en petits planteurs, allait exiger des forces nouvelles; l'entêtement dicta les mesures de la plus folle imprévoyance; ceux qui avaient été les maîtres ne voulaient pas reprendre comme ouvriers libres ceux qui avaient été les esclaves; la plupart préférèrent encore la main-d'œuvre indienne,

(1) Le salaire est de 5 à 10 fr. par mois.
(2) Calmettes.

infiniment plus coûteuse, mais dont se chargeait l'agent de change. Des spéculateurs abusèrent de l'inquiétude et de la surexcitation des esprits; les nouvelles les plus diverses ébranlèrent la confiance; beaucoup de propriétaires, habilement persuadés qu'aucune promesse d'indemnité ne serait effective, vendirent pour des sommes dérisoires leurs droits sur leurs esclaves, et la colère des dupés se reporta sur les signataires de l'adresse au Gouvernement, « assassins de leur patrie ». M. Leconte de Lisle supprima à son fils la pension qu'il lui faisait et rompit toute relation avec lui (1).

Sans place, sevré de pension, c'est à la misère que le voici jeté. Les premiers rayons de la liberté éclairent sa détresse. Ce devait être longtemps les jours d'infortune amère non pour le corps de si peu content, mais pour le cœur impuissant à réconforter des êtres chers. Lui personnellement était si peu sensible aux factices séductions du luxe bourgeois : un repas par jour, quelques livres et dix sous de tabac, c'était assez. Mais après la mort de son père il recueillit sa mère, ses sœurs, son frère dont la mauvaise administration avait parfait la ruine commune. Il connut l'ennui des démarches nécessaires à placer ses neveux et adopta sa nièce.

§

Mars-avril 1848. — Les élections à la Constituante sont prochaines et il importe d'assurer une représentation sincèrement et profondément républicaine. Paris donnera l'exemple du civisme, mais la province ne laisse pas d'inquiéter. On éprouve alors comme matériellement l'éloignement dans lequel le système d'excessive centralisation tient la province. Il ne faut pas que la province, — la majorité! — abolisse au moment critique l'œuvre

(1) « Leconte de Lisle, écrit Mme Dornis, dont le témoignage a de l'importance, rédigea la requête des créoles. Entraînés par son exemple, beaucoup signèrent avec lui qui désavouèrent plus tard leur adhésion... Ses parents conçurent contre lui une profonde rancune .. Du jour au lendemain on lui retira tout subside; il se fit répétiteur de latin et de grec et traducteur. »

péniblement élaborée de la capitale, compromette à jamais l'avenir de la République. Le *Club des Clubs* à cet effet concentre deux cents des si nombreux clubs parisiens; les forces intellectuelles se groupent et se scrutent; il est urgent de choisir parmi les clubs des délégués qui iront, forts et fiers de la foi républicaine échauffée et purifiée au centre intellectuel, instruire, éclairer la Province. Les clubs ont été les conciles démocratiques où les discussions théoriques poursuivies en commun trempaient et confirmaient les fois. Ils ont fait leur œuvre. Le moment est venu où les individualités éparses aux différents points de la patrie doivent se trouver face à face avec elles-mêmes et avec l'action toute d'initiative personnelle. Leconte de Lisle est un de ces délégués.

Il faisait partie du comité du Club central républicain siègeant au Palais-National, fondé en mars 1848 et ayant pour président Romain (1). Ce club avait d'abord voulu contraliser l'action de tous les clubs démocratiques. N'y ayant pu réussir, il prit à la fin le parti de s'affilier à la Société des Droits de l'homme. Ses délégués dans les départements furent les citoyens Delisle, hommes de lettres, rue du Pot-de-Fer, 2, envoyé à Saint-Brieuc et à Sauvenoy; Jobbé-Duval, artiste peintre, rue du Cherche-Midi, 76; Rouvière, négociant, rue de Bondy, 13; Dozon, étudiant en droit.

« Le Comité révolutionnaire avait adopté comme exposé de ses principes la Déclaration des Droits de l'Homme présentée à la Convention par Maximilien Robespierre » (Lucas), et l'on peut se rappeler à ce propos combien était vivace le culte robespierriste de Leconte de Lisle, le fanatisme, disaient même ses amis. — Leconte de Lisle reçoit comme délégué des instructions précises qu'a rédigées Laugier, neveu d'Arago. Il doit

(1) A. Lucas, *Clubs et clubistes*, p. 54. On trouve à une autre page de l'ouvrage, unique et précieuse source, sous le même titre : « *Republicain* (Comité central), rue N.-D.-des-Victoires, 5, fondé en mars 1848, président : Baudin ; vice-président, Aristide Grammont. Républicain modéré. » Mêmes délégués dans les départements.



« bien se pénétrer de cette idée que son caractère de missionnaire officieux du républicanisme ne doit pas être connu ; il est censé voyager pour ses propres affaires, ou pour *visiter ses amis, ses parents* ou même pour son plaisir, et non dans un but politique avoué, ostensible. Toutefois il se mettra en relation avec les autorités locales, s'il y a lieu de leur offrir son concours. Après avoir provoqué les renseignements les plus précis et de toute nature sur l'esprit des populations, sur leurs tendances il stimulera les tièdes, il soutiendra et secondera les ardents, *il surveillera les réactionnaires patients et occultes.* — C'est ce qui fait qu'on a été jusqu'à traiter Leconte de Lisle « d'espion » ! — Qu'il « se garde, dans une propension trop commune, de céder à un semblant d'autorité qu'il aurait à exercer en quelque occasion que ce soit, car il n'a que la puissance de la conviction ; c'est la seule qu'il laissera pressentir, car l'assentiment donné par le Gouvernement à la mission qui lui est confiée ne lui défère aucune fonction ; il est plus, il ne relève que du républicanisme ; l'apôtre ne commande pas, il prêche, il persuade ». Il n'est « ni agent avoué, ni secret du Gouvernement, il est revêtu du caractère d'envoyé des ateliers et des corporations, caractère officieux ; il n'est pas salarié et conserve son caractère de spontanéité patriotique... Il s'abouchera avec des personnes influentes républicaines ; si au contraire ces influences sont hostiles, il les minera par une tactique habile, en exploitant leurs actes, en commentant leur biographie politique, en dévoilant leurs tendances rétrogrades ». « Ne pas perdre une minute, créer des clubs, associer les électeurs, unir les républicains, faire pénétrer le républicanisme par tous les pores »,... « *ménager son pécule pour ne pas s'exposer à manquer de moyens de transport, d'action, mis à sa disposition* »,... « adresser chaque jour à la Commission du Comité Révolutionnaire un rapport détaillé sur l'état de l'opinion de la localité qu'il aura visitée, les démarches faites, signaler les obstacles rencontrés, les résultats

obtenus ainsi que ceux qu'il attend de sa mission. Il doit être précis, pas de phrases, beaucoup de faits. »

Le terrain échu à Leconte de Lisle n'est pas des meilleurs : plus qu'aucune autre région de France, on peut craindre que la Bretagne ne se soit laissé impressionner devant la brusque révolution de 48, par les souvenirs de 1793 : l'ancienne ténacité irraisonnée subsiste et la masse n'est guère plus éclairée qu'en 1789. Pourquoi Leconte de Lisle s'offrit-il à être le délégué du Gouvernement Provisoire? Parce que, sans doute, il ne s'apparaissait pas à lui-même comme le républicain seulement fervent d'inspiration, de rêves généreux, naturellement répulsif de toute action, qu'on s'est appliqué à faire de lui ; parce que ses articles de la *Démocratie Pacifique* n'étaient pas de la simple littérature, du pathos dans lequel ne gronde l'accent d'aucune sincérité. Le moment critique depuis longtemps prévu était venu. Il avait demandé l'action : il crut pouvoir agir ; il le voulut.

Pourquoi se dirigea-t-il vers la Bretagne? Il est malséant d'écrire à ce propos : « Il fut expédié vers plusieurs centres de la Bretagne *qu'il était censé* bien connaître. » Sans doute il ne la connaît peut-être point parfaitement, mais il la connaît, l'ayant parcourue quand, vendues les correctes mises commandées par l'oncle (1), il en employait l'argent à de longues et fantasques excursions, bâton en mains, par les champs et par les grèves, par la Basse Bretagne, avec l'ami Villebranche comme plus tard avec Th. Rousseau : nuits en les hospitalières granges paysannes, romanesques aventures de périls au caprice de la mer au Mont-Saint-Michel, — et aux rivières les pêches pittoresques pour les repas simples, à la Jean-Jacques. Surtout c'est la région de France qu'il connaît le mieux : sa jeunesse s'y est écoulée; c'est le pays dont il a également une sorte de magnétique intuition, étant la terre originale. Il la choisit donc et il ne faut voir que son ardent besoin de s'affirmer aux heures de lutte active

(1) C'est du moins ce qu'affirmait M. Louis Leconte à des parents.

autrement que par la propagande spirituelle. Il n'y a pas un mois il suscitait le mouvement anti-esclavagiste de la jeunesse créole. En crise, le saisit et le soulève le besoin de l'action. L'ironie est déplacée ici, mais la raillerie jappera toujours à l'enthousiasme.

Il revoit Dinan. Il y a 10 ans il y débarquait. La province stagnait, et la France — universellement provinciale — stagnait, molle et indolente, sous la lâcheté du gouvernement de Louis-Philippe. Son cœur attendait quand même l'avènement de la République; la voici apparue frémissante qu'il faut retenir et fermement fixer. Les espérances ne mentaient point : l'âme se prend de foi, l'enthousiasme redresse l'être. Car le Dieu que cherchait l'homme angoissé (*la Recherche de Dieu*), le Dieu s'est annoncé.

Dinan s'émancipe à peine de l'administration de son oncle, M. Louis Leconte ; maire depuis 1837, décoré chevalier de la Légion d'honneur en 1845, il a donné sa démission en 1847. Mais ses créations ne laissent pas d'entretenir par toute la ville le souvenir « d'un homme d'initiative qui apporta à la Mairie les ressources d'une intelligence distinguée et la sagacité que réclame l'administration d'une importante cité (1). » L'Hôtel de Ville entièrement dégagé et paré, le petit monument élevé à Duclos-Pinot au rond-point des Fossés, le Musée Public fondé et heureusement enrichi, le presbytère de Saint-Sauveur, salle d'asile de l'Enfance, collège Emmanuel logé en les bâtiments de la Victoire, sont à jamais, entre autres legs, les marques de sa main pieuse, consciencieuse et intelligente : on peut fixer à quel chiffre il étendit encore le nombre des réverbères et nommer les rues qui lui durent d'être pavées. Quand Leconte de Lisle arrive à Dinan, la mémoire de son oncle jouit donc de la plus reconnaissante faveur, encore que de neuves et plus frétillantes sympathies s'apprêtent à entourer le nouveau maire, M. Joseph Lesage, qui doit, au fond des proches

(1) Joseph Lesage: *Coup d'œil rétrospectif sur la ville de Dinan.*

événements, se montrer digne de son poste et de la population qu'il représente.

On a de cette époque des lettres à Louis Ménard.

Dinan, 6 avril 1884.

« J'ai trouvé moyen, mon cher ami, de sortir de la stupide position dans laquelle m'ont jeté ces têtes vides du club révolutionnaire. Bien fin qui me rattrappera à me faire le délégué de brutes semblables. Je partirai, selon toutes les probabilités, demain matin, dimanche, 7; mais je ne pense pas être à Paris pour la fête du 10 par le motif suivant : je vais visiter en passant à Mortain-Mauche — un de mes vieux amis, D..., qui vient d'être nommé substitut du procureur de la République dans la ville ci-dessus. Je serai à Paris le 11 ou le 12 au plus tard. Attendez-moi, que diable! Laissez-moi au moins vous dire adieu ou partir avec vous, qui sait? — Ne vous donnez plus aucune peine pour me faire arriver des fonds; j'ai ce qu'il me faut.

Mes amitiés à nos amis.

Maron est toujours un infâme de ne m'avoir pas répondu. »

Le 13 avril arrivent à Dinan le commissaire de la République pour le département des Côtes-du-Nord, et M. Rocher, commissaire général des cinq départements de Bretagne. M. le maire illustre l'entrée des fonctionnaires d'un discours de savante modération et le 14 c'est la cérémonie qu'immortalisa l'historien de *Bouvard et Pécuchet :* la plantation du Chêne de la Liberté. Sur la place du Guesclin, au milieu d'une foule pressée, l'arbre symbolique s'arbore solennellement. L'un des vénérables pasteurs de l'endroit prononce un « excellent discours sur la vraie liberté, l'égalité et la fraternité »; le clergé, la Garde nationale, les pompiers et toutes les autorités sont en présence (1). L'odieux comique des simagrées officielles, amplifié par le masque de routine de la vieille province, dut frapper autant que Flaubert le démocrate

(1) Lesage, *id.*

affiné du plus ironiste des grotesqueries humaines. La glorification de la République par un membre du clergé, en cette partie de la France noircie par le cléricalisme, dut lui être un singulier symbole, le bourgeoisisme du milieu achevant de solenniser la fête patriotique de tristes attitudes et cérémonial d'enterrement.

Il ne se découragea point malgré que les prochaines élections ne lui promissent depuis longtemps rien de bon; ses efforts, qui ne sont pas connus dans leur détail, s'émoussèrent dans l'hostile inertie du milieu, s'épuisèrent dans le silence lourd de la province. Assurément — des lettres et des souvenirs l'attestent — il connut le contact de la masse, la sentit, l'éprouva et la pénétra; il connut la grave douleur de ne pouvoir conduire autrui dans le sûr chemin du Bonheur, l'amère saveur de s'en voir incompris et maltraité, le vertige de l'unité ardente d'intelligence et de foi devant la majorité brute et sombre de la foule entêtée. Il éprouva tout cela, livré à lui-même, sevré de toute relation avec Paris, claquemuré dans une ville où s'est comme recueillie l'essence bourgeoise réactionnaire. Parce qu'il ne réclama jamais la parcelle de gloire d'avoir travaillé pour la bonne cause, parce que la lumière des grands centres n'a pas photographié ses attitudes pour les livrer à la postérité, parce que ses efforts se noyèrent dans la torpeur ingrate du coin provincial, et parce que la douleur de ne pouvoir réussir fut muettement contenue en son âme, on sourit de sa campagne de propagande politique, on eut des mots petits pour ridiculiser sa tentative. L'élection des Représentants du Peuple à l'Assemblée Constituante se passa au milieu d'un « ordre » parfait. Ce furent des propriétaires, des maires et des ex-députés qui furent élus : représentation nullement socialiste, pas même républicaine. « Il provoqua de détestables élections, » écrit M. Calmettes. Le jugement est bref et facile; se suffisant à lui-même, il se passe d'être motivé. En face de quoi cependant ce qu'écrit Leconte de Lisle, « commis voyageur du radicalisme extensif, » peut être de quelque et utile clarté.

Dinan, 30 avril 1898.

« Mon cher ami,

Le citoyen Maron a dû recevoir une de mes lettres il y a 10 jours au moins; ne vous l'a-t-il pas montrée, comme je lui recommandais? Je me suis éreinté ici sans autre résultat que la fondation d'un *Club républicain démocratique* à Dinan; et peut-être suis-je un des plus heureux parmi tous les délégués du Club révolutionnaire. Jacquemart est à Ploërmel dans la même situation.

Que le grand diable d'enfer emporte les sales populations de la province ! Vous vous figurerez à grand'peine l'état d'abrutissement, d'ignorance et de stupidité naturelle de cette malheureuse Bretagne.

Par suite d'exécrables élections que je ne prévoyais que trop, je serais déjà de retour à Paris, si le Club des Clubs ne jugeait pas à propos de me laisser sans une seule réponse et sans le sou. Je suis claquemuré à Dinan, faute d'argent.

J'ai écrit à de Flotte. Voyez-le donc et priez-le d'aiguillonner ce sacré Club de tonnerre de Dieu !

Vous rejoignez, dites-vous, votre régiment. Qu'avez-vous et quelle mouche vous pique? Payez donc, si possible, un remplaçant et restez à Paris. Tout est peut-être à recommencer. Il est clair comme le jour qu'on veut nous escamoter la Révolution. L'Assemblée sera composée de bourgeois et de royalistes. Elle votera de belles et bonnes lois réactionnaires, laissera l'ordre social et politique existant sous Louis-Philippe subsister indéfiniment et, qui sait? nous imposera bientôt une autre royauté. Eh! bien, on en verra de rudes. Je ne désespère pas pour mon compte d'aller crever au Mont-Saint-Michel.

Que l'humanité est une sale et dégoûtante engeance ! Que le peuple est stupide! C'est une éternelle race d'esclaves qui ne peut vivre sans bât et sans joug. Aussi ne sera-ce pas pour lui que nous combattrons encore, mais pour notre idéal sacré. Qu'il crève donc de faim et de

froid, ce peuple facile à tromper, qui va bientôt se mettre à massacrer ses vrais amis !

**Voici que la réaction m'a rendu communiste enragé.**

Tout cela n'empêche pas, mon ami, que je ne vive toujours sur les hauteurs intellectuelles dans le calme, dans la contemplation sereine des formes divines. Il se fait un grand tumulte dans les bas-fonds de mon cerveau, mais la partie supérieure ne sait rien des choses contingentes.

Le peuple français a grand besoin d'un petit comité de salut public qui le *force*, comme disait cet autre au club Blanqui, d'après M^me^ de Staël, « à faire un mariage d'inclination avec la République. »

Le coup d'œil est, sinon froid, net et pénétrant; Leconte de Lisle a vu que la Révolution va être « escamotée » et parfaitement déterminé les causes de la réaction : la nation fut de tout temps trop aveuglément abandonnée à son ignorance, à ses préjugés, à son naturel penchant d'analogies et de généralisations élémentaires et inébranlables ; et particulièrement la population bretonne opposa une inertie toute désespérante : Leconte de Lisle n'exagère nullement ; le prouve assez ce que, observateur tout désintéressé, Renan, natif de ce même département des Côtes-du-Nord, écrit en 1849 de cette population bretonne :

« Vous n'imagineriez jamais l'état de ce pays, et je ne saurais vous le peindre, car les catégories y sont radicalement différentes de celles que nous avons habituellement sous les yeux. Est-on légitimiste? Non. La portion de la population qui est attachée à la branche aînée ne forme pas un quart, un cinquième. Est-on orléaniste? pas davantage. On regrette Louis-Philippe, voilà tout. Est-on bonapartiste? On n'y pense pas. Et avec tout cela les candidats légitimistes ont passé avec 50.000 voix de majorité. L'évêque fait la liste avec ses curés de canton, on la prêche au prône, les bourgeois l'acceptent, et elle passe sans opposition. Hélas! cela ne s'explique que

trop bien, et je n'ai jamais mieux compris que *la nullité intellectuelle et administrative des provinces est le plus grand obstacle au progrès des idées modernes...* Quant au socialisme, le croiriez-vous ? Il n'existe ni amour ni haine, car il est absolument inconnu : le nom même ne révèle aucune idée, *et quant au peuple, je ne sais même si on trouve chez lui l'aspiration vague à un état meilleur.* Il est vrai que ce pays est peut-être celui de France où il y a le moins de misère : mais la position du peuple serait cent fois pire qu'il l'accepterait comme la fatalité; sans s'en prendre à personne, ni sans songer qu'il y a un remède possible... Ce qui manque radicalement à ce pays (et j'ai pu m'assurer que ce mouvement s'applique à tout l'Ouest), c'est l'initiative,l'éveil. *La vie s'y passe dans la somnolence et on ne s'indigne que contre ceux qui viennent troubler ce nonchalant repos.* »

C'est ce terrain que Leconte de Lisle dut travailler : sous la faible couche de terre, traîtreusement molle, des bancs de roc dur repoussent l'outil et font se reculer l'homme, brisant l'effort. L'inculte végétation obstinée, courbée, pressée, réunie en faisceaux inextricables par les traditions héréditaires, comme aux falaises les peuples d'arbustes domptés, façonnés et emmêlés par le vent éternel, fouette des tiges et des branches qui tente de la pénétrer, en épuise les énergies. Leconte de Lisle dut fuir la foule décidée à quelque acte inepte de brutalité. Un soir qu'il avait avec la rude franchise habituelle dit la vanité de ses religions la foule voulut le lapider. Il dut se dérober, sauter par les fenêtres et ne put même échapper définitivement à tout danger que grâce au sous préfet Janvier de la Mothe, qui favorisa son départ (1).

§

L'on ne sait s'il avait pris part aux journées de Février. Il importe cependant de ne rien conclure de ce que le

(1) D'après des parents eux-mêmes renseignés par M. Louis Leconte, et M. de Heredia.

silence et l'ombre nous voilent sa conduite en ces jours. La lumière qui éclaire pour ceux de l'avenir de telles journées n'agit que comme les feux tournants d'un phare : la distribution en est tout arbitraire et fortuite. Celui-ci, passant d'une minute, se trouve illuminé d'une lueur d'apothéose, à jamais dramatisé en un héroïque décor, qui ne fut souvent des plus ardents ni fermement convaincus, tandis que non loin, en des parties où la lumière ne se projette pas pour ressusciter, se battent obstinément des êtres qui agissent sous l'impulsion constante d'une] foi assurée. Au carrefour de Buci, le 24 février au soir, au milieu d'une foule qui venait de piller une boutique d'armurier, se distingua un homme qui criait beaucoup et ne voulait rien entendre aux voix prudentes de ses amis. Il portait une arme neuve, vierge de tout usage, et s'écriait : « Je viens de faire le coup de fusil ! » Il répétait encore exalté : « Il faut aller fusiller le général Auspick ! » C'était Baudelaire.

Aux journées de Juin l'on a seulement écrit que Leconte de Lisle se présenta aux barricades avec Louis Ménard et que tous deux se contentèrent de porter aux insurgés la formule du coton-poudre. On trouva qu'à ce leur rôle s'était singulièrement « borné » et l'on montra les deux amis rentrant « chacun chez soi » — refrain de vaudeville — après le dilettantisme d'une errance sceptique de barricade en barricade.

Or encore, en ces mêmes journées (1), après la reddition du faubourg Saint-Antoine, on rencontra, compagnon d'insurrection de Pierre Dupont, un citoyen nerveux, excité, fébrile. Baudelaire pérorait, déclamait, se

(1) Nous ne pouvons ici que rapporter les mots de M. Calmettes. Qui a-t-il interrogé ? Mystère... M. de Heredia dit que Leconte de Lisle faillit être tué en compagnie de Poulet-Malassis. Les autres amis de Leconte ne savent rien de précis. Mme Dornis : « On le vit sur les barricades en compagnie de Paul de Flotte. Les deux amis apportaient de la poudre aux insurgés. Ils se battirent. Un jour Leconte de Lisle fut arrêté et fouillé; il avait de la poudre dans les poches; on le mit en prison. Pendant 48 heures, « les plus longues de ma vie — disait-il, — je demeurai sous les verrous ; cependant comme on m'avait laissé mes livres, je continuai tranquillement de traduire Homère. »

démenait vers le martyre. « On vient d'arrêter de Flotte, criait-il, est-ce parce que ses mains sentaient la poudre? Sentez les miennes. » Suivaient des fusées socialistes, l'apothéose de la banqueroute sociale. C'était la deuxième fois que ses attitudes saillaient de l'ombre commune d'une action immense et confuse, le publiaient fanatique exalté par l'action jusqu'au rêve du martyre.

On rapporte, d'autre part, que, certain « deuxième *ou* troisième soir de la bataille », par une ombreuse petite rue du faubourg Saint-Germain, rue Taranne *ou* du Vieux-Colombier, Leconte de Lisle subit les mauvais traitements d'une patrouille de gardes-nationaux, soupçonnant en lui quelque insurgé. Mme Dornis ayant même dit qu'il fut incarcéré pendant quarante-huit heures, l'on reproduisit cette assertion afin de pouvoir écrire spirituellement : « Ce fut donc un émeutier fort peu redoutable! » Mais on discuta ensuite son incarcération et finalement on constata « qu'il n'eut même pas les honneurs de la prison » (1). Cuisine comique, grotesque même, des sublimes soulèvements de peuple que ces incarcérations ou ces manifestations purement fortuites, faibles et dérisoires manifestations de la force hasard, tandis que s'affirment et s'enlèvent, impérieuses, fécondes, celles de la force Intelligence et Conscience.

Mais la postérité qui aime singulièrement à rapprocher pour des comparaisons les idées et les vies et qui, par une fausse classification universitaire, les a déjà confondues dans un même vague groupement de « théoriciens de l'art pour l'art », cherchera en cela matière à quelque parallèle entre Leconte de Lisle et Baudelaire. Baudelaire ne fut républicain que par crise; son dandysme se plut au décor humanitaire des blouses d'ouvriers (2); ce fut un brusque feu — en 1846 il était nettement anti-républicain — un feu de folle paille : dès 1852 il n'y a plus de place pour la politique dans sa vie intellectuelle et il n'analysait plus ses émotions de 1848

(1) D'après le récit de Crépet.

(2) Voir son portrait dans le volume *les Fleurs du mal*.

qu'à la façon de quelques jours d'ivrognerie. « Mon ivresse de 1848 : de quelle nature était cette ivresse? Goût de la vengeance, plaisir naturel de la démolition. Ivresse littéraire, souvenirs de lectures. Les horreurs de juin : folie du peuple et folie de la bourgeoisie, amour naturel du crime! » Imagine-t-on un Leconte de Lisle, républicain depuis son enfance, capable d'écrire jamais : « 1848 ne fut amusant que parce que chacun y faisait des utopies comme châteaux en Espagne », ni d'affirmer : « Etre un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux. »

De vrai il n'y eut jamais de plus frappant contraste — et qui nécessite qu'on y insiste — frappant et révélateur. Baudelaire, nature généreuse mais inconstante, était essentiellement artificiel. Il n'a jamais été consciencieux que comme artiste, encore est-ce parce que l'art n'était pour lui qu'une somme d'artifices. Leconte de Lisle est avant tout *naturel*. Baudelaire goûte la civilisation décadente, fardée, peinturlurée et cosmétiquée, les aristocraties en décomposition, les femmes maquillées et leurs manières simiesques. Leconte de Lisle rêve la jeune Humanité de la préhistoire, une robuste démocratie et la beauté naïve des vierges pures. Baudelaire ne sera républicain qu'un jour de bruit, de fumée et de poudre. Leconte de Lisle profondément et avec constance.

1848 lui fut un symbole et un enseignement. La révolution échouait malgré l'énergie des convictions. Pourquoi l'amélioration sociale était-elle indéfiniment ajournée? La masse était brute, inerte, l'intelligence n'éclairait point le courage; la foule n'était pas soulevée et tendue en élans méthodiques et conscients. Pas assez intelligente pour se livrer sans crainte à son instinct, pas assez intelligente pour seconder, servir les chefs dirigeants, elle manquait de fine souplesse, elle n'avait pas le sens d'harmonieuse adaptation. L'effort calculé du dirigeant s'émoussait, voire s'anéantissait dans la confusion aveugle de son concours, souvent même elle ne dis-

cernait pas le geste qui la conviait et la dirigeait. Il fallait désormais avant toute chose élaborer, modeler une conscience nationale délibérément républicaine.

Cela, il l'éprouva très nettement et par une intelligence très politique des temps, car l'un des grands hommes d'action de 1848 sentit au même moment exactement les mêmes choses. Blanqui distingua que l'action qui désormais s'affirmait immédiatement nécessaire était l'instruction de la masse.

D'ailleurs Leconte de Lisle ne vit pas moins nettement que la masse ne fut pas seule fautive en 1848. Certes, elle ne sut point servir les dirigeants, mais aussi les dirigeants ne surent point la « prendre » et la tenir. Ils manquaient eux-mêmes d'intelligence. Et ils n'avaient foi qu'en la seule « action, » dédaignaient la science souple et ample, ou du moins se restreignaient à de trop froides, trop limitées études d'économie politique. Pas de variété ni de largeur dans leur culture : de là un esprit tranchant; « ce sont des haches, » dira Leconte de Lisle. Les dirigeants ne doivent pas être uniquement des professionnels : ce sont les politiciens qui mènent à mal la République.

Leconte de Lisle ne hait pas la politique, mais les politiciens. Sans doute il ne mesura pas assez exactement le niveau intellectuel des hommes politiques de son temps : il ne pouvait en effet savoir quel profond penseur, quel génie rêveur était Blanqui, celui-là même en qui il personnifia l'action brute, car cela fut révélé depuis par Gustave Geffroy, dont la monographie est un des vingt beaux livres du siècle. Il n'est que trop vrai, les chefs populaires de 1848 furent en général assez médiocres, intelligences bornées, esprits dénigreurs; leurs vanités se complurent à des jalousies et à des calomnies qui révoltaient Leconte de Lisle. Puis, comme Vigny, celui-ci s'indignait de ce que le poète fût écarté de la république et il en voulut à ceux qui prétendaient monopoliser la direction des affaires et gouverner sans y avoir été préparé par l'initiation au culte du Beau. Aussi

s'emporte-t-il avec autant de véhémence contre ceux qui s'occupent exclusivement de politique que contre ceux qui, comme Proudhon, veulent tout asservir à leurs théories.

Dans les lettres suivantes, surtout la seconde, quelques mots sont d'une violence extrême, mais il ne faut pas oublier que ce sont des lettres, et écrites au plus sûr des amis, au noble et libéral Louis Ménard, poète et socialiste, frère d'armes, frère d'intelligence et frère de cœur, celui avec qui on s'épanche comme en soi-même, pour dégager le trop plein.

Paris, 17 avril 1849.

« Cher proscrit,

Nous savions déjà par ton frère le succès de ta fuite illégitime vers les rives fleuries de l'Escaut. La lettre confirme cette heureuse nouvelle, et nous t'offrons en en chœur le tribut de nos félicitations. Te voilà donc réduit à manger, pour ton argent, le pain de l'étranger, et à monter l'escalier d'autrui. Cette destinée dantesque t'était réservée, hélas! jeune insensé, qu'as-tu fait?

Louis Ménard, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir notre encens, notre amour et nos soins?

Hélas! nous ne te verrons plus, apparition légère, passer drapé dans ta cape, le chef couvert du chapeau révolutionnaire et lançant au nez des bourgeois épouvantés la fumée provocatrice de ton coroso écourté! O malheureux, tu ne ne jouiras plus de l'aspect auguste de Proudhon!!

Sans doute tu viens d'effacer par l'héroïsme de ta fuite la vieille renommée des dix mille ; mais tu n'en es pas moins exilé sur la rive étrangère, comme dit la romance, et l'exil est impie, comme dit Hugo :

Le redoutable andalou auquel les humains mortels qui habitent vers la colonne d'Héraclès ont donné le nom de X que sa mère plongea jeune encore dans les eaux limpides du Guadalquivir au beau cours, afin de le rendre loquace et opiniâtre, se propose de t'adresser ci-

jointe, une épître de son cru, dans laquelle tu reconnaîtras tout d'abord la trempe biblique de son esprit ossianique, et la pensée gothique qui se plaît à revêtir de forme particulièrement claires, propres à Lao-Tseu.

Du reste, notre héroïque ami, dont la métaphysique est appuyée sur le rocher des siècles, persiste à ne pas sortir de l'identité absolue. Le seul objet concret et singulièrement dodu qui, jusqu'ici, ait eu le talent de l'émouvoir, n'est pas autre que le nez exorbitant de la rubiconde Ursule, jeune vierge qui habite les lieux enchantés où la rue Saint-Benoit opère sa jonction avec la rue Tavanne. L'affreuse image de cette enfant disgraciée de la nature poursuit sans relâche notre docte et sensible ami ; mais l'ingrate dédaigne ses soupirs et continue d'engraisser sans pitié aux yeux concupiscents de son bilieux observateur.

Si déjà l'ennui expiatoire te prend à la gorge au point de te donner le désir de savoir ce qui se passe dans les étoiles, va en Suisse et fais des vers. *Sic itur ad astra.*

Quant à la politique, voici : — la Banque du peuple n'existe plus. — Proudhon a suivi ton exemple. Nous intervenons en faveur du Pape.

A bientôt une lettre plus sérieuse et plus longue.

Tout à toi de cœur.

Envoie-moi quelques lignes pour Darimon, je les lui remettrai. Je ferai toutes tes commissions. Mes amis te serrent cordialement la main. »

Paris, 15 juillet 1889.

« La Montagne et le Peuple ont indignement trahi la République, et Proudhon avait préparé la chose de longue main, dans une série d'articles abrutissants où 89 était conspué et les Pères de la Révolution journellement insultés. Notre pauvre République n'a-t-elle pas été depuis 18 mois la proie constante des crétins et des traîtres, et n'était-ce pas à désespérer de l'intelligence humaine que de voir les destinées de la démocratie commises à la foi d'un misérable économiste ? Aussi, qu'est-il arrivé ? Cet homme a tellement énervé et perturbé

l'esprit du peuple, il l'a tellement mis en défiance à l'égard des journalistes qui persévéraient dans la trois fois sainte tradition *conventionnelle* que ce peuple stupide s'est croisé les bras en face du hideux royalisme qui conspire en plein jour pour la ruine de la République et qui la déshonore à l'étranger par une guerre lâche et infâme — la campagne de Rome — violatrice de la liberté et de tout sens moral.

Je ne saurais t'exprimer, mon ami, toute la rage qui me brûle le cœur en assistant, dans mon impuissance, à cet égorgement de la République qui a été *le rêve sacré de notre vie*. Nous étions tous résolus, le 13, avant cette inepte manifestation pacifique, qui a tout perdu, à racheter notre déplorable abstention de l'année dernière par une lutte suprême.

Mais que veux-tu ? Le Peuple a été balayé sur les boulevards par 4 hommes et un caporal, et le peuple est rentré chez lui, froid, indifférent et inerte.

Je te dis que les masses sont stupides. Je ne sais plus ce que nous avons à faire. La contre-révolution est installée au pouvoir, la France est déshonorée en Europe et nous n'avons plus de sang dans les veines. Si j'avais de l'argent, j'irais au diable, je ne sais où:.. je serais, je crois, capable, dans mon désespoir, d'épouser Inez de Castro.

Bermudez est expulsé : tu le verras dans 8 jours. Thalès s'imagine que tout l'univers est à ses trousses ; il couche à tort et à travers et dîne en ville. Quant à Maron et à moi, nous sommes en train d'écrire l'histoire re des guerres sociales, depuis les ilotes jusqu'aux anabaptistes inclusivement. Je suis abruti de prose ; envoie-moi des vers ou la mort. Je t'expédierais bien une série de strophes, antistrophes et épodes que j'ai achevée, mais tout cela demande à être revu et travaillé sérieusement. Ce sera pour plus tard. Mon poème des vierges de... souffre de mon travail historique.

Ecris-moi par ton père ; je ferai de même. Bermudez te portera une lettre. Je serais toujours charmé que tu

devinsses mon beau-frère; il ne te reste plus qu'à partir pour Bourbon. Si tu es riche comme moi, nous nous bâtirons une case dans les bois, et nous fumerons le calumet de paix à l'ombre des nattes et des tamariniers. Nous serons heureux et nous aurons beaucoup d'enfants; notre vie sera douce et tranquille, notre vieillesse sera honorée ; et quand l'heure viendra nous nous en irons ensemble dans Jupiter — hélas !

Adieu, mon bonhomme, ne t'ennuie pas trop et fais des vers, c'est le seul moyen de vivre un peu. »

Paris, 7 septembre 1849.

« Je comprends qu'on ait foi en quelques principes supérieurs, généraux, abstraits, à l'aide desquels on édifie spéculativement un système d'idées politiques et sociales. Non seulement je pense qu'il est permis à l'artiste de professer de tels principes, mais encore je lui en sais gré. Ce qui élargit le sens moral et élève l'intelligence est digne de désirs, d'attention sérieuse et d'études constantes. *Il peut même descendre en un moment donné, dans le tumulte des choses passagères, afin de témoigner en passant et de sa sincérité et de sa foi et de son aptitude à vivre, s'il le voulait, de la vie vulgaire.*

Ce que je comprends moins, ce que ne puis m'empêcher de considérer comme étant un acte coupable, un oubli irréligieux du devoir peu élevé qu'il est spécialement donné à l'artiste de remplir, par le fait même de l'organisation particulière dont il est doué, c'est qu'il délaisse, par caprice ou par lassitude, la sphère de son développement intellectuel, et qu'il s'absorbe volontairement en des préoccupations d'un ordre secondaire, préoccupations sujettes à varier, tant de fois au gré des sympathies et des antipathies individuelles, et sous l'empire desquelles on vient à subordonner les principes aux hommes et les idées aux faits.

Comment ne voit-il pas que tous ces hommes voués aux brutalités de l'action, aux divagations banales, aux rabâchages éternels des mesquines et pitoyables théories contemporaines, ne sont pas pétris du même limon que

le sien ? Comment ne s'aperçoit-il pas que ces hommes paraissent s'inquiéter de la réalisation d'un idéal quelconque, parce qu'ils ont beaucoup plus de sang dans les veines que de matière cérébrale dans le crâne ? La grossièreté de leurs sentiments, la platitude et la vulgarité de leurs idées ne le blessent-elles point ! La langue qu'ils parlent est-elle semblable à la sienne ? Comment peut-il vivre, lui qui était l'homme des émotions délicates, des sentiments raffinés et des conceptions lyriques, au milieu de ces natures abruptes, de ces esprits ébranchés à coup de hache toujours fermés à toute clarté d'un monde supérieur ? Une loi de nécessité harmonique n'enveloppe-t-elle pas et ne dirige-t-elle pas ce qui est? Les hommes ont été confinés par elle aux infimes échelons de la grande hiérarchie humaine.

Ne me dis pas que la lutte est ouverte entre les deux principes moraux que nous confessions tous deux et les iniquités sociales de ce temps. Il y a bien des siècles que cette lutte est commencée et elle se perpétuera jusqu'au jour où le globe s'en ira en poussière dans l'espace. *Mais il n'est pas qu'une seule façon d'y prendre part. Les efforts et les modes d'efforts varient en raison de la diversité et de la hiérarchie des esprits et les grandes œuvres d'art pèsent dans la balance d'un autre poids que cinq cents millions d'almanachs démocratiques et sociaux.* J'aime à croire — et puisse le rapprochement monstrueux m'être pardonné — que l'œuvre d'Homère comptera un peu plus dans la somme des effets moraux de l'humanité que celle de Blanqui.

En vérité, n'es-tu pas souvent pris comme moi d'une immense pitié, en songeant à ce misérable fracas de pygmées, à ces ambitions malsaines d'êtres inférieurs? Ne t'enfonce pas dans cette atmosphère où tu ne saurais respirer. Je te le dis sincèrement, la plus grande peine que je pourrais éprouver serait de te voir, toi que j'aime et que j'estime entre tous, comme homme et comme poète, descendre pour toujours dans ces bas-

fonds de *notre malheureuse époque de décadence*, pour y consumer en efforts stériles, en déviations déplorables, ta jeunesse et ton intelligence. La promptitude avec laquelle tu t'enthousiasmes pour ces hommes d'action m'inquiète. Vas-tu passer ta vie à rendre un culte à Blanqui, qui n'est ni plus ni moins qu'une sorte de hache révolutionnaire, hache utile en son lieu, je le veux, mais hache enfin! *Va! le jour où tu auras fait une belle œuvre d'art, tu auras plus prouvé ton amour de la justice et du droit qu'en écrivant 20 volumes d'économie.*

*Donnons notre vie pour nos idées politiques et sociales*, soit; mais ne leur sacrifions pas notre intelligence, qui est d'un prix bien autre que la vie et la mort, car c'est grâce à elle que nous secouerons sur cette sale terre passionnée la poussière de nos pieds pour monter à jamais dans les magnificences de la vie stellaire. Ainsi soit-il. »

§.

Parce qu'il tente de ramener son ami au culte de la Poésie, de le détacher de l'action qui absorbe vainement la vie et ne peut valoir que lorsqu'on y apporte une âme sublimée par les hautes et pures conceptions, d'arracher aux politiciens une intelligence et un talent qu'il estime entre tous, faut-il dire que, désillusionné, il s'écarte des préoccupations sociales pour s'abstraire dans un dédaigneux olympisme? Il faut plutôt se rappeler avec quel empressement trop unanime en 1848 l'on oubliait les Lettres pour ne plus s'adonner qu'à la politique. Il est vrai qu'on y avait été conduit par les Lettres; mais une fois pris par la politique, on ne retournait guère aux Lettres. Or l'indifférence, l'oubli de l'art menaçaient de se changer aisément en mépris à la faveur de la platitude bourgeoise. Et vraiment quelle victoire eût-ce été pour le progrès ? La médiocrité avide de péroraisons démagogiques imposait le silence aux Lettres. De ce silence souffrit entre tous Balzac ,qui en jugea mal la révolution de

1848 (1). Il terrifia Leconte de Lisle qui devait encore longtemps plus tard déplorer la perte que fit alors la poésie en Lamartine, qui n'admettait point la vie sans art et sans beauté, qui toujours redouta le triomphe de la laideur et de la bêtise bourgeoises sur l'intelligence et la beauté. Plus que tout autre le moment critique ne permettait point que l'Intelligence s'éparpillât, s'affaiblît, abdiquât.

De même encore, parce qu'il ne pouvait vivre avec les démocrates de l'époque, trop exclusifs et vainement bruyants, faut-il conclure qu'il n'aime plus la Démocratie, qu'il ne croit plus en son triomphe futur? Lui-même répond : et, particulièrement, les derniers mots de la lettre du 8 novembre sont une déclaration claire et catégorique.

27 septembre 1849.

« En vérité, je te le dis, tu te perds à plaisir, et tu finiras par prendre en haine et en mépris tes beaux vers parce qu'ils ne parlent ni de Barbès ni de Blanqui.

Tu appelles Barbès, Blanqui et le reste, *tes maîtres, tes guides* (2), les Confesseurs de la foi, des *christs transfigurés* (2)! Comment feras-tu pour te pardonner cela un jour?

Mais pourquoi te blâmerais-je? Tu dois *passer* (2) par là, et toutes mes lamentations n'y feraient rien.

Tu me reproches d'avoir quitté la Réforme, et ton reproche est injuste. M. Lamennais a jugé le premier que je ne devais pas y rester, ce prêtre a des retours de catholicisme et de légitimisme (3); il ne veut pas que je *blesse* (2) les défenseurs de ces idées qui ont été les siennes; à la

(1) Gabriel Ferry : *Balzac en 1848*. (*R. Hebdomadaire*.)
(2) Souligné par L. de L.
(3) Leconte de Lisle avait profondément admiré Lamennais et lui conservait une estime toujours vive. La vivacité même des sentiments qu'on a pour des amis fait qu'en certains moments et pour de passagers désaccords, on se plaît à les « attraper ». Ainsi Leconte de Lisle en cette lettre à Ménard dont quelques mots très durs sur Lamennais ne sont visiblement que des boutades, violemment pittoresques ainsi qu'il en faut pour relever le ton des lettres entre intimes.

bonne heure; quand déjà on a été apostat deux fois, je ne vois pas pourquoi on ne le serait pas une troisième. Si ce vieillard atrabilaire a peur de l'enfer, ce n'est pas une raison pour que je partage son épouvante. Quant à écrire dans la *Cité du Peuple*, je m'en garderai bien; je n'y resterais pas deux jours.

La Révolution s'accomplira parce que l'humanité contient actuellement un dogme nouveau qui ne se manifestera qu'après une période normale de gestation. L'ordre social sera anéanti par tous les moyens, parce qu'il est irréligieux c'est-à dire stupide et mauvais; mais *pas un seul des démocrates actuels n'a le sens de cette transformation magnifique*. Ils sont trop bêtes et trop ignorants. Il m'est *impossible* (1) de vivre avec eux. Ce qui n'empêche pas,au contraire, que je sois *très révolutionnaire* (1) et irrévocablement dévoué à la réorganisation future et supérieure de la société européenne, c'est-à-dire à la théocratie nouvelle.

P. S. — J'ai revu Thalès; nous avons causé paisiblement. Il a été convenu que nous ne pouvions plus vivre ensemble par suite de la divergence de nos idées.

Bermudez a perdu ta lettre et tes caricatures. Je ne sais s'il a reçu ton portrait.

Une de mes sœurs s'est mariée ; elle est en France et viendra cet hiver à Paris. »

Paris, 8 novembre 1849.

« Le grande facilité que tu possèdes de t'assimiler les idées les plus hétérogènes, et de te livrer aux études les plus opposées avec le même goût et la même passion ont développé en toi une excessive mobilité à laquelle tu ne prends pas assez garde, car c'est d'elle que proviennent et ton engouement subit pour tel homme et telle doctrine et ton détachement tout aussi prompt de ce même homme et de cette même doctrine. Tu portes dans la science et dans l'art, comme dans la politique, cette fatigue de tout effort suivi, ce désir invincible auquel tu obéis toujours, de changer de culte au gré de ton

(1) Souligné par L. de L.

caprice. *Agir* AINSI, mon cher ami, c'est disperser tes forces, c'est répandre ton esprit en libations stériles, c'est appeler en toi, avant l'âge, *la lassitude de l'intelligence* et *le dégoût de la vie*. Or, tu es jeune, tu es instruit, tu as une haute moralité esthétique, tu as un talent plein de distinction et d'éclat ; donc, tu n'es pas fait pour mourir de la vie que tu mènes.

Tu me réponds à cela que personne n'a lu tes vers, si ce n'est moi. Voilà une magnifique raison. Qui diable a donc lu les miens ? Toi et de Flotte. Au surplus qu'est-ce que celà fait à tes vers et aux miens ? Tout est-il perdu parce que 3 ou 4 ans se seront écoulés sans qu'on ait fait attention à nous ? Tu sais bien que tout ceci rentre dans l'ordre commun. Se désespérer d'un fait aussi naturel, aussi normal, aussi universel, c'est se plaindre de ne pouvoir décrocher une étoile du ciel, se frapper la tête contre les murs pour l'unique plaisir de la chose.

En deuxième lieu, *tu passes tes journées* à discuter avec Cazavant (1) et autres *ejusdem farinæ*. Quand je songe à cela j'entre contre toi en d'épouvantables colères. Enfin, tu vas écrire, dis-tu, une histoire de la Révolution. Rien de mieux pourvu que, dans ton adoration actuelle de Louis Blanc, tu ne fasses pas un résumé de son livre, surtout de ses prolégomènes qui, entre nous, sont purement et simplement emphatiques et d'une vérité historique fort contestable.

Je donnerais beaucoup pour être certain du travail qu'on me promet. J'irais passer un ou deux mois à Genève où tu viendrais me rejoindre. Nous nous retremperions tous deux. Tu me dis à ce propos que j'eusse mieux fait de rester à la Réforme que d'*implorer* la protection d'un réactionnaire qui me donne de l'eau bénite de cour. Je réponds victorieusement, d'une part, que le vieux Lamennais m'ayant très catégoriquement prié de partir, il m'était assez difficile de me cramponner à son journal quand même ; et, d'autre part, que, loin d'*implorer* la protection *de n'importe qui* (2), ce que *je n'ai jamais*

(1) Consulter *l'Enfermé* de Geffroy.
(2) Souligné par L. de L.

*fait*, c'est le réactionnaire en question qui m'a *imploré* afin que je me laissasse protéger par lui. — Je suis de ce côté en paix avec ma conscience. Voilà ce que j'avais à te dire. Tu ne m'en voudras pas de ma franchise et tu reconnaîtras, au contraire, en lisant mes récriminations, que je suis à toi de cœur.

Ecris-moi donc.

Rabuan assiste à la rédaction de ceci, enfoncé dans la lecture peu convaincante de Proudhon. Il me charge de le rappeler à ton souvenir, et il te serre cordialement la main...

Je deviens chaque jour moins *sectaire* en fait de socialisme : si j'avais le temps et l'espace je t'expliquerais *comment et pourquoi je suis socialiste*. Je désire vivement connaître ton opinion à cet égard...

Adieu, mon pauvre proscrit, je te serre la main bien fort et t'embrasse de tout mon cœur.

§

Comment et pourquoi il fut socialiste?

Après la noble échauffourée de 1848, Leconte de Lisle découragé renonça-t-il définitivement à l'action, ainsi qu'il fut dit. Non vraiment si, selon le mot pénétrant d'Anatole France, l'action, pour lui, c'étaient les vers. Mais il ne se mêle plus à aucun mouvement de rue. D'abord tous les mouvements de rue dont s'illustrèrent les années suivantes ne furent point populaires, encore moins socialistes. Le 2 décembre n'a été qu'une défaite de la bourgeoisie et les ouvriers y restèrent très justement indifférents. Et Leconte de Lisle n'admettait point qu'on se dépensât autrement que pour les grandes causes et dans les grandes journées.

Toutes les énergies se concentrèrent vers la propagation de l'idée. Sa jeunesse déjà avait été essentiellement métaphysique et idéenne, nullement pratique; il était de nature porté vers l'idée, non au *fait*. Il a dit, en partant de l'île où s'épanouit son adolescence, dans quelques vers qu'il ne publia point :

Le monde où j'ai vécu n'a point quelques coudées,
On ne le trouve en aucun lieu.
*C'est l'empire infini des sereines idées*
Et, calme, on y rencontre Dieu (1).

Maurice Spronck a fait ressortir avec force que (plus tard) ce fut l'idéen du brahmanisme qui l'attira et qu'il y alla *spontanément*. S'il n'a pas agi davantage au sens *physique* du mot, c'est qu'il était éminemment métaphysicien. « Il considère, dit Paul Bourget, que *les idées seules* sont réelles et que les faits aussitôt évanouis qu'apparus ne valent pas qu'on essaye de construire un monument avec leur poussière. » Cela est exagéré, par suite en un certain sens cela est un peu faux, cela n'est pas plus la vérité que le squelette, qui est l'armature du corps, n'est le corps. En réalité il voulait agir et il agit. Mais il se rendait compte que l'heure de l'action propre n'était pas venue. Il fallait exercer la masse à l'idée et par l'idée. Il la prépara : il agit. Il était de nature expansive, active, et il s'imposa l'abstinence d'action physique comme un jeûne. Et c'est pour cela que ce qu'il avait en lui d'ardent, d'actif, de combatif, se recueillit et s'épancha dans sa manifestation littéraire, en une action littéraire. Hugo et Lamartine ont eu une vie politique plus agitée, mais leur poésie est aussi moins gonflée d'ardeurs de foi, de fécondité. Du cratère du vers lislien le vin fort déborde : « Le sieur de Lisle me plaît, écrivait Flaubert, d'après ce que tu m'en dis. J'aime les gens tranchants et énergumènes; on ne fait rien de grand sans le fanatisme. Le fanatisme est la religion. — J'ai lu Leconte; eh bien, j'aime beaucoup ce gars-là, il a plus d'élévation dans l'esprit que de suite et de profondeur. Il est plus *idéaliste* que philosophe, plus poète qu'artiste. » *Poète..*, *agisseur*, créateur, démiurge.

(1) Et sur la puissance invincible de l'idée, ces vers de 1846 :

A l'encontre du blâme et du rire envieux
L'idée éclate en moi d'une explosion telle
Qu'elle emporte, au delà d'un horizon trop vieux,
L'esprit contemporain, dans sa fuite immortelle.

§

Sous le Bas-Empire, donc, Leconte de Lisle s'abstient de toute action, mais l'idée n'abdique pas. L'œuvre publiée est essentiellement révolutionnaire. Les critiques ne semblent guère s'en être doutés. Presque tous, — et point ceux-là seuls qui écrivaient au lendemain de la publication des *Poèmes Antiques* et des *Poèmes Barbares*, mais ceux qui ont fait travail patient et conscencieux, qui ont eu trente ans et plus pour lire attentivement l'œuvre qu'ils proclamaient supérieure, — ne voient que l'artiste, ou le panthéiste, ou le phénoméniste. Pour n'en citer qu'un, et je prends celui qui avait à exprimer en quelques mots les caractères essentiels de l'œuvre, M. Faguet dans son chapitre de l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, sur la poésie sous le Second Empire (1), écrit ces lignes pauvres: «Ses *Poèmes* sont des œuvres un peu monotones *où il n'a pu ou voulu mettre que des effets de couleur, de relief et de rythme* »; — on lui en veut d'autant plus qu'il est un des critiques les plus avisés, qu'en général l'idéen des œuvres le frappe plus que le pittoresque et qu'il s'est enfin tout spécialement occupé des écrivains politiques de ce siècle.

La critique littéraire, fût-elle même portée, comme à l'ordinaire, à négliger la pensée pour ne s'attacher qu'à la forme, ne devait-elle point remarquer que Leconte de Lisle est socialiste par son genre d'imagination même et jusque par la manière particulière de son pittoresque : ses poèmes, ses grands poèmes sont en général des fresques — c'est-à-dire des peintures épiques — où l'individu s'efface dans la foule, où du moins il ne vaut que comme élément de la foule, où tous les mouvements particuliers, quoique divers les uns des autres et profondément originaux, se groupent ou s'isolent pour composer un effet général, où la beauté même est une beauté d'ensemble : le *Runoia*, le *Massacre de Mona*, la *Vision de Snorr*, les *Eléphants*, le *Soir d'une Bataille* même

(1) Tome XI.

*Quain*, dont la puissante voix n'est que le cri de toute l'humanité souffrante, dont l'altière figure ne peut s'abstraire du grandiose tableau où grouille par imposantes masses confuses la sauvage humanité primitive. Il n'est point jusqu'aux petites pièces de thème essentiellement lyrique, l'*Épée d'Angantyr*, le *Cœur de Hialmar*, où le héros disant ses émotions n'évoque à chaque mot le souvenir de ses compagnons.

Seul presque, par ces quelques lignes, Paul Bourget fait exception à la règle générale : « Aucune intelligence n'est plus nettement caractérisée que la sienne par le goût et le pouvoir des larges conceptions d'ensemble. Ce qui le frappe dans l'humanité, ce sont les vastes formes de *la vie collective*, symboles pieux ou métaphysiciens... ce qui le laisse tout au contraire indifférent jusqu'à l'oubli, c'est l'individu, *la personne isolée et séparée*. »

Il n'est plus besoin après Brunetière de faire valoir le caractère d'impersonnalité de son œuvre, mais il n'est que juste de le rappeler. Et remarquons que des poètes du siècle les plus lyriques sont les plus bourgeois, les plus égoïstes ou les plus égotistes, un Hugo, un Musset, que ce sont les dernières œuvres de Lamartine, contemporaines de sa foi démocratique, qui sont les moins lyriques, que cela est aussi vrai de George Sand, et que l'impersonnalisme de Leconte de Lisle n'est pas le moins du monde, comme on l'a trop dit, une question plus ou moins technique d'art pour art, mais de tempérament, d'imagination et de sensibilité, dérive directement de son socialisme.

On a donc généralement méconnu ou déformé les caractères essentiels de son œuvre.

On a fait ressortir son pessimisme sans se préoccuper d'en rechercher les causes ou en imaginant des causes d'une fantaisie un peu trop théâtrale (M. Spronck surtout). Mme Dornis, dont la main fut plus délicate, a dit que la disproportion entre son génie et sa destinée lui fut douloureuse et elle s'appuie à ce propos sur des pièces telles que les *Montreurs* et le *Dies Iræ*. Peut-on y

voir rien de tel? Que Leconte de Lisle eût désiré à certaines époques de sa vie une situation lui permettant une action efficace et de répandre l'idée autrement que par la littérature, qu'il ait regretté de n'avoir jamais pu faire comme un Lamartine écouter une grande et pure voix libérale, cela est très probable, mais il n'y eut jamais de vanité, même d'orgueil froissé. On a été jusqu'à dire qu'il haïssait la démocratie, qu'il méprisait le peuple. C'est sottise. Leconte de Lisle n'a jamais haï le peuple. Il lui a en a seulement voulu — parfois avec force — de se laisser indignement, stupidement martyriser par une « élite » bête, de se laisser encore domestiquer. Un peu en artiste aussi il lui en voulait de rester immobile après 1848, parce que, malgré toute l'inharmonie de sa brutalité, il avait au moins en 1848 la beauté des poussées gigantesques, des efforts totaux. Par-dessus tout, ce qui l'horrifiait c'était la laideur « moderne » et le mercantilisme contemporain : ainsi faut-il s'expliquer l'âpreté de certaines œuvres, *Aux Modernes* sur toutes.

Sa haine du siècle, très visiblement, se confond avec son horreur du bourgeoisisme. Voyez précisément son *Dies Iræ* qui date *de 1852 :* s'il s'écrie :

Oui ! le mal éternel est dans sa plénitude !
L'air du siècle est mauvais aux esprits ulcérés.
Salut, oubli du monde et de la multitude !

c'est parce qu'il déplore :

Les Muses, à pas lents, mendiantes divines,
S'en vont par les cités en proie au rire amer ;

et loin de se lamenter encore comme Vigny sur la médiocrité du rôle du poète dans la vie contemporaine, il estime que cela même n'a *plus* de dignité :

Ah ! c'est assez saigner sous le bandeau d'épines,
Et pousser un sanglot sans fin comme la mer.

Si souvent il maudit la race humaine, pour reprendre ses expressions dont l'amertume est celle ordinaire des boutades, qui sont même d'autant plus amères qu'elles sont plus évidemment des boutades, c'est pour plusieurs



raisons dont l'une est, par exemple, le vandalisme exercé contre la nature (la *Forêt Vierge*), vandalisme qui aujourd'hui encore indigne précisément les génies les plus philanthropes, un J.-H. Rosny, c'est surtout par rousseauisme, cela est indéniable, on l'a vu dans ses lettres écrites en 1845 à la Réunion, on le voit également dans ses poèmes publiés sous le second Empire.

Leconte de Lisle n'y glorifie point seulement comme Rousseau la bonté de la vie libre des premiers hommes, mais sa beauté, sa jeune beauté d'or vierge, la simplicité grande, noble et calme de l'existence biblique. Il l'exalte avec la hauteur et la pureté d'émotion d'un Puvis de Chavannes en même temps qu'avec une certaine mâle âpreté qui est d'une plus grande puissance de réalisme. Rousseau et Puvis de Chavannes s'unissent, se complètent, s'harmonisent en lui. Il y a dans *Dies Iræ* d'immortels vers qui célèbrent avec une ineffable verdeur d'enthousiasme l'inépuisable beauté de

La jeune humanité sur le jeune Univers.

Ce sont accents d'un profond lyrisme pieux que retrouvera seul plus tard le poète de *Vamireh* et *Erimah :*

Il n'avait point taché sa robe irréprochable.
Dans la beauté du monde il vivait fortement.
... Pourquoi s'est-il lassé des voluptés connues ?
Pourquoi les vains labeurs et l'avenir tenté ?
Les vents ont épaissi là-haut les noires nues ;
Dans une heure d'orage ils ont tout emporté.
Oh ! la tente au désert et sur les monts sublimes,
Les grandes visions sous les cèdres pensifs,
*Et la Liberté vierge* et ses cris magnanimes,
Et le débordement des transports primitifs !

Et encore, dans cette pièce, l'on voit bien nettement que s'il avait un tel culte pour la Grèce antique, c'est qu'il regardait la vie grecque comme un idéal de jeunesse fière et candide contenue dans une calme beauté de lignes pures, — et que la nudité de la beauté antique était comme le symbole de la liberté d'une vie sans entraves, et que le peuple le plus enthousiaste de beauté

était le plus ivre de liberté, que les deux grands cultes sont nécessaires l'un à l'autre. Et s'il se détacha quelquefois des foules hurlantes, c'est parce que n'étaient pas encore venues pour elles les heures purificatrices et de beauté qui succèdent à celles de la vengeance. Ce qui l'effarouchait dans le monde moderne, plus que la décomposition des faces indicatrices,c'était la laideur de la médiocrité, la grotesquerie des siestes épaissies des bourgeois repus, l'étal des vulgaires égoïsmes et des torpides digestions de la gloutonnerie. En une envolée d'âme, il retourne à la vie des premiers hommes.

Reprends-nous, ô Nature, entre tes bras sacrés ! (1)
Dans ta klamyde d'or, Aube mystérieuse,
Eveille un chant d'amour au fond des bois épais !
Déroule encor, Soleil, ta robe glorieuse !
Montagne, ouvre ton sein plein d'arome et de paix !

Et ce pessimisme dont on a tant parlé n'a donc rien de commun avec celui d'un Schopenhauer ni même d'un Vigny. Les célèbres vers de la fin si souvent cités et qui sont même presque seuls connus de nos professeurs de philosophie comme *Midi* de nos professeurs de littérature, cités comme les « cris du plus profond pessimisme », ne sont en somme que de magnifiques imprécations contre la stupidité de cette vie sociale que réprouve également un Tolstoï (préjugés, misères, iniquités, sotte destruction des beautés naturelles). C'est seulement si le monde ne veut vraiment point revenir à la vie simple primitive qu'il appelle la mort, préférable alors à cette vie moderne faite d'insatiable désir de nouveautés artificielles et de cruauté de peuples efféminés, décadents. (Relisez l'*Anathème* publié cinq ans après *Dies Iræ :* cela est très manifeste dans les quatre dernières strophes).

Oui la mort est préférable à cette décomposition où s'attardent les peuples dégénérés. Dans *A l'Italie*, après avoir appelé l'Italie à quelque farouche redressement :

(1) Le sens de ce vers a presque toujours été complètement faussé, parce que cité isolé. Il n'est nullement pessimiste.

Hérisse de fureurs tes cheveux par les airs,
Reprends l'ongle et la dent de la louve du Tibre,
Et pousse un cri suprême en secouant tes fers.
Debout! debout! Agis. Sois vivante, sois libre!
Quoi! l'oppresseur stupide aux triomphants hourras
Respire encor ton air qui parfume et qui vibre!
Tu t'es sentie infâme, ô Vierge, entre ses bras!
Il ronge ton beau front de son impure écume,
Et tu subis son crime, et tu le subiras!

il la supplie, si elle se sent vraiment trop abaissée pour pouvoir se relever,

Si tu ne peux revivre, et si le ciel t'oublie,
Donne à la liberté ton suprême soupir...

qu'au moins elle sache mourir noblement! Dans le *Sacre de Paris*, écrit en janvier 1871, alors que les horreurs du siège lui rappelaient à la fois les affres et les héroïsmes de la Patrie en danger en 1793, il crie à Paris de mourir plutôt que d'accepter la servitude. La mort, qu'invoquèrent tant de fois et que tutoyèrent sublimement ses maîtres, les hommes de la Révolution, il ne voit en elle que la Libératrice. Ses appels à la mort sont des appels à la Liberté.

Or tel est donc son pessimisme. On en voit la nature et la source. Il était en germe dans la rousseauisme dont son adolescence était déjà imprégnée ainsi que du sel amer de l'océan hindou, mais il ne date réellement que de 1848, de ce qui fut alors pour tous la banqueroute des justes espérances socialistes. Encore n'est-ce nullement un pessimisme irréductible : ce n'est ni un pessimisme psychologique, ni un pessimisme métaphysique, ni un pessimisme historique s'appuyant sur la connaissance du passé pour nier l'impossibilité de la paix terrestre; il croit seulement que la société est détestable et il ne se désespère qu'en tant qu'il se demande si le retour au primitivisme est possible : c'est donc une sorte de pessimisme social ou socialiste.

Son anticatholicisme, qui se rattache étroitement à son pessimisme, ne fut guère mieux compris. M. Faguet continue probablement à n'y voir que « couleur, relief,

et rythme » pittoresques (1). A la vérité son pessimisme vient aussi en grande partie de son horreur de la brutalité et de la férocité des « hordes catholiques » (le *Chapelet des Mavromikhalis*, etc.).S'il a parfois clamé « l'horreur d'être un homme », c'est parce qu'il se souvenait des œuvres de l'homme qui aujourd'hui encore pèsent le plus sur la masse :

Tandis que de leurs yeux sinistres et jaloux
Ils (les moines) le mangeaient déjà comme eussent fait [des loups
*Et la honte d'être homme* aussi lui poignait l'âme.
(*L'Holocauste*.)

Il faut bien d'ailleurs se garder de confusion : son anticatholicisme n'est nullement haine du Christ. Personne au contraire n'eut dévotion plus attendrie de Jésus et plus large gratitude. Relisez la strophe de *Dies Iræ.*

Figure aux cheveux roux, d'ombre et de paix voilée,
Errante au bord des lacs sous ton nimbe de feu,
Salut! l'humanité, dans ta tombe scellée,
O jeune Essénien, garde son dernier Dieu

Relisez tout ce bel hymne, le *Nazaréen*, qui n'a de comparable que deux ou trois pages de Renan, et sa lamentable évocation du Mont des Oliviers (2).

(1) Parmi les jugements des écrivains catholiques, il n'en est point qui mérite davantage d'être rapporté que celui de Barbey d'Aurevilly sur le 1er volume de « M. Leconte de L'Isle » : « La pièce (*Midi*) superbe comme description, finissait par des bêtises panthéistiques... — M. Leconte de L'Isle appartient aux sceptiques du XIXe siècle.C'est un chrétien qui croit que le Christianisme, comme le Polythéisme, est une religion flambée. Il a écrit une pièce qu'il intitule assez irrévérencieusement *le Nazaréen*, dans laquelle on lit des vers comme ceux-ci (et il souligne les mots italiqués) :

Ton Eglise et ta gloire...
Peuvent, ô Rédempteur, *sombrer* aux flots mouvants ;
L'homme *peut* sans frémir *rejeter* ta mémoire,
Comme on livre une cendre *inerte* aux quatre vents ;
Car tu sièges auprès de TES EGAUX ANTIQUES
Sous tes longs cheveux roux, dans ton ciel chaste et bleu...

(2) Le Christ, dit Jean Dornis, lui apparaissait comme une victime dont le supplice ne finit pas. Il a pleuré sur son gibet, sur ses blessures, sur son sang, mais surtout sur cette trahison qui. *selon lui*, avait défiguré sa doctrine, sur ce mensonge de charité qui abritait toutes les vanités, toutes les cruautés des « siècles maudits ».

Dans l'*Holocauste*, il accuse le contraste représentatif entre « le ciel pur et rayonnant » et la tumultueuse haine noire de la foule des moines, meute hurlante traînant la victime au bûcher.

Anticatholicisme, c'est-à-dire très exactement antipapisme, haine des puissants, des césars ecclésiastiques comme des rois dévorateurs de peuple (le *Talion*), haine qui n'a d'autre source, d'autre réservoir qu'un incommensurable amour des humbles : nulle part on ne le voit mieux que dans les *Siècles maudits*, « siècles du goupillon, du froc, de la cagoule », siècle où régnait « la goule (1) romaine, ce vampire ivre de sang humain ».

Hideux siècles *de foi, de lèpre et de famine*,
Que le reflet sanglant des bûchers illumine!
Siècles de désespoir, de peste et de haut-mal,
Où le Jacque en haillon, plus vil que l'animal,
Geint lamentablement sa pitoyable vie !
Siècles de haine atroce et jamais assouvie,
Où, dans les caveaux sourds des donjons noirs et clos
Qui ne laissent ouïr les cris ni les sanglots,
Le vieux juif, pieds et poings ferrés, et qu'on édente,
Pour mieux suer son or cuit sur la braise ardente !
Siècles de ceux d'Albi scellés vifs dans les murs...

Cependant, cela se voit mieux encore dans la *Bête écarlate* et dans chacun de ses vers, qu'il faudrait donc citer tout entière, la Bête écarlate qui est l'image apocalyptique même du Clergé. Il n'y a rien de comparable à ce poème de poignante satire, même dans le meilleur de ces trop inégaux *Châtiments;* la parabole du Christ épouvanté par la vision de ses successeurs dépasse en lugubre grandeur l'*Expiation* de Hugo de toute la distance qu'il y a entre le grand tyran et le divin prophète socialiste. Son antipapisme s'affirme à toutes les occasions ; ces deux vers:

O Rome qu'un vil moine en sa chaise curule
Etrangle avec l'étole et marque avec la croix

(1) La rime de *goule* avec *cagoule* est assez significative, suivant le procédé hugolien.

sont le leitmotiv du magnifique chœur des Césars dans les *Deux Glaives*. L'*Agonie d'un Saint*, c'est le jugement par Dieu d'un des plus grands pontifes dont s'honore le papisme, c'est sa condamnation. Cela est très net : nul antichristianisme, mais antipapisme. « Il manque à son pessimisme, formule Brunetière en son *Manuel*, de s'être dégagé plus librement de *l'antichristianisme*, et de s'être changé plus souvent en pitié des « souffrances humaines » ; — il faut d'ailleurs imputer cette dureté de Leconte de Lisle non point du tout à son insensibilité personnelle, mais à son *parti pris* de ne prêter son vers qu'à l'expression des misères de l'humanité, non des misères de l'individu » (p. 500). Et voici qui n'est point assez explicite. Sans nul doute le socialisme de Leconte de Lisle n'a rien de larmoyant, mais cela même en fait la force et la hauteur de caractère. L'apitoiement sur l'individu est-il plus « attendrissant » que l'universelle pitié, le vaste humanitarisme ? Il n'y a rien de plus émouvant — largement et profondément — dans toute la poésie française que les pièces où Leconte de Lisle revit les misères du moyen-âge. Et ce qui fait la puissance, la grandeur de son antipapisme, c'est précisément qu'au contraire des traditions littéraires et des règles du genre dramatique trop souvent intronisées dans toute la poésie, il ne concentre pas sa pitié sur tel ou tel martyr (voir dans V. Hugo), mais il en répand l'ample débordement sur la commune masse des victimes du régime. Son anticatholicisme, c'est le masque vindicateur de son amour des Jacques. Il exècre le clergé parce qu'il se gorgeait des misères du peuple ; quand il parle de moine, il voit rouge, il voit le moine ensanglanté de la douleur des petits. Oh! cette infinie pitié du Jacque, qui jaillit sauvagement de son cœur, combien plus sincère, plus simple, plus profonde, plus éloquente, — criante, — que la grimaçante philanthropie d'un Voltaire, que l'oratoire humanitairerie d'un Hugo.

Or, chacun subissait les communes épreuves,
Le bourgeois dans sa ville et le sire en sa tour.

Mais les Jacques, Seigneur ! Dévorés de famine,
Ils vaguaient au hasard le long des grands chemins,
Haillonneux et geignant et se tordant les mains,
Et faisant rebrousser les loups, rien qu'à la mine !
L'été durant, tout mal est moindre, quoique amer;
On se pouvait encor nourrir malgré le Diable ;
Mais où la chose en soi devenait effroyable,
Sainte Vierge ! c'était par les froids de l'hiver.
De vrais spectres, s'il est un nom dont on les nomme,
Par milliers, sur la neige, étiques, aux abois,
Râlaient. On entendait se mêler dans les bois,
Les cris rauques des chiens aux hurlements de l'homme...

(*Un acte de Charité.*)

Et ce n'est pas seulement le moyen-âge qu'emprisonna, qu'envoûta le catholicisme, c'est toute l'humanité depuis le premier siècle. Il fut impitoyable pour les autres religions qui elles aussi étaient chacune une des mille figures du Dieu infini, qui avaient leurs poésies fières et douces, leur précieuse originalité, leur noblesse, leur idéalisme : — paganisme scandinave (le *Runoia*), paganisme hellénique (*Cyrille et Hypatie*).

Dans ce *Cyrille et Hypatie*, un de ses plus considérables poèmes, se voit le mieux combien son anticatholicisme n'avait rien de brutal ni de grandiloquent, ne se réduisait pas seulement comme celui de Hugo à des sermons laïcs contre la simonie ni n'était uniquement dû à une sorte de fauve, rouge ou même noir anarchisme, mais à son culte de la beauté autant qu'à son amour des humbles. Et cela encore fait ressortir la parenté de son pessimisme et de son anticatholicisme : il reprochait au catholicisme d'être une religion de laideur, de deuil et de mort, d'être contre la beauté, contre la nature et contre la vie, alors que lui avait un tel culte de la libre vie primitive. Dans *Cyrille et Hypatie*, la nourrice dépeint avec horreur les moines qui

*Blasphèment* la *beauté*, la *lumière* et la *vie !*

et voyez en quel terme, par antithèse, elle glorifie la religion antique, « ce passé si *beau* ».

L'amour de la patrie et de la liberté
Triomphant sur l'autel de la Sainte Beauté.

Déjà dans *Hypatie* (1852) il en veut au catholicisme de ce que :

Le souffle de Platon et le corps d'Aphrodite
Soient partis à jamais pour les beaux cieux d'Hellas...
...L'impure laideur est la reine du monde
Et nous avons perdu le chemin de Paros.

Son anticatholicisme a donc de multiples raisons, et des raisons sociales, dont l'une est son patriotisme, très intense, le vrai patriotisme n'étant inconciliable avec aucun socialisme, surtout avec le socialisme de 1848. Son sentiment de la patrie était assez exactement celui de Renan, dont il se rapproche par bien des points, et qui a été aussi celui des socialistes de 1848, très nettement patriotes, Blanqui, Barbès, George Sand, Pierre Leroux. Mais son patriotisme était plus fortement trempé que celui de Renan de l'amour des petits, de la pitié des paysans qui saignèrent en le royaume de France. *Les Paraboles de dom Guy* en est une expression de toute beauté. Il y a flétri Isabeau de Bavière avec la puissante et âpre passion d'un Michelet et ce poème eût rallié les plus bruyantes admirations s'il eût été seulement signé du nom d'un Henri de Bornier.

Un de ses principaux griefs contre les religions officielles, c'était qu'elles fussent antipatriotiques et pour ce il condamnait aussi en bloc le moyen-âge (1). Que le paysan français souffrît en 1793 pour la défense de la liberté, c'était beau ; ce qui fait l'horreur de sa misère au moyen-âge, c'est qu'elle ne profitait pas à la patrie, mais uniquement à une classe « dévoratrice » (2). Ana-

(1) « Un seul poète, alors, a su voir le Moyen-Age directement (c'est-à-dire sans subir Hugo).... c'est Leconte de Lisle. Ce n'est point par là que Leconte de Lisle a fait époque ; des gens qui ne savent pas lire ne sont pas loin même de le prendre pour un imitateur de la *Légende des siècles*. » X. de Ricard, *Revue indépendante*, juin 1892.

(2) Cf. *Le soir d'une bataille...*
Ils sont morts, liberté, ces braves, en ton nom,
Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire !

tole France lui a reproché de « ne voir au moyen-âge que les famines, l'ignorance, la lèpre et les bûchers ». « Je sais bien, dit-il, qu'ils étaient violents, mais j'admire les hommes violents qui travaillent d'un cœur simple à fonder la justice sur la terre et servent à grands coups les grandes causes. » Des cœurs simples, ceux que marqua la haine du poète : Balthazar Cossa, Isabeau, Grégoire! En admettant que Leconte de Lisle ait vu un peu trop noir le moyen-âge, cela même ne fait-il pas ressortir davantage le caractère socialiste de la conception! A France plus encore qu'aux autres il faut reprocher de n'avoir point senti de quelle nature et de quelle portée était l'œuvre.

§

Si la beauté des vers éblouissait les intelligences au point de les empêcher de voir les idées sous la magnificence de la forme, les préfaces et les articles critiques de Leconte de Lisle ne les exposaient-ils point en toute clarté de nudité?

Mais on ne les lisait point : la critique aujourd'hui est encore bien insuffisamment consciencieuse, scientifique; les universitaires ou les poètes seuls la détiennent qui les uns s'arrêtent, effrayés déjà de leur audace, à la préface de Cromwell, et les autres dédaignent de remonter au delà de leurs propres poétiques.

Dans la préface des *Poèmes Antiques* (1852), Leconte de Lisle réclame l'impersonnalisme dans l'art, parce que l'art, réduit à n'être plus que le déversoir des passions et des intérêts individuels, n'a plus ce caractère de largeur, d'universalité qui lui permet d'être un haut et grand enseignement. Comment l'art élèvera-t-il l'homme, s'il ne fait que s'alanguir sur l'infirmité sentimentale de quelques hommes?

C'est ici que sa théorie de l'art pour l'art s'élargit hors de l'étroitesse où elle se desséchait dans la traduction des commentaires pédantesques et se distingue parfaitement de celle d'un Baudelaire, d'un Gautier : « Des commen-

taires sur l'Evangile peuvent bien se transformer en pamphlets politiques; il y a ici agression et lutte *sous figure* d'enseignement, mais de tels *compromis* sont interdits à la poésie. *Moins souple* et moins *accessible* que les formes de polémique usuelle *son action serait nulle et sa déchéance plus complète.* » Le *compromis* n'est point dans l'application de l'art à l'enseignement, mais dans la fausse application et dans l'assimilation, stériles. Il ne faut point se méprendre sur le sens et surtout la portée de telles paroles. Leconte de Lisle veut dire non pas que la poésie ne doit pas être du tout un enseignement, mais qu'elle ne doit pas devenir uniquement utilitaire, qu'il ne faut pas sacrifier l'art à l'utile, faire de l'art, comme il le dira en 1855, un formulaire de « périphrases didactiques » sur la merveille de la vapeur et de la télégraphie électrique. « Le juste et le vrai ont *droit de cité* en poésie, mais ils *ne* doivent être perçus et sentis *qu'*à travers le beau » (1855). Ce n'est pas du tout vouloir abstraire de la poésie les passions humaines. Ne devait-il pas dire au contraire : « L'histoire de la poésie répond à celle des phases sociales, des événements politiques et des idées religieuses; elle en exprime le fonds mystérieux et *la vie supérieure;* elle est, à vrai dire, l'histoire sacrée de la pensée humaine dans son épanouissement de lumière et d'harmonie ». « Le beau n'est pas le serviteur du vrai, écrira-t-il encore en 1864, *car il contient la vérité divine et humaine.* » Contenant la vérité *divine* et *humaine*, il ne faut pas qu'il soit le serviteur de ce que nous considérons, nous, comme le vrai et qui peut tout au plus être seulement la vérité humaine, qui même risque fort d'être seulement celle d'un moment de l'humanité.

Leconte de Lisle ne veut pas que le poète soit l'éducateur des passions *du moment*, un maestro d'actualité, mais un « éducateur des âmes », s'occupant de « principes éternels ». « Le clairon de l'archange ne s'embouche pas comme une trompette de carrefour »; mais d'autre part (étude sur Barbier) ceci très important: « On ne

peut assez louer l'indignation qui fait des vers irréprochables. » Et dans la même étude : « Entre toutes les passions qui sont autant de foyers *intérieurs* d'où jaillit la satire, *la passion politique est une des plus âpres et des plus fécondes*. Haine de la tyrannie, amour de la liberté, goût de la lutte, ambition de la victoire ou du martyre, tout s'y donne rendez-vous et s'y rencontre. Les forces de l'âme s'y retrempent et l'ardeur du combat s'y ravive. Je ne pense pas que ceci soit contestable. » Mais il faut que l'âme soit déjà assez forte, le talent assez puissant pour qu'il ne se noie point et ne s'émiette dans le violent courant populaire. Il faut que la poésie se livre préalablement à un travail d'éducation classique et de purification technique pour redevenir plus tard « le verbe inspiré et immédiat de l'âme humaine », ce qu'elle ne peut pas être maintenant, à une époque de « tumulte d'idées incohérentes ». C'est à son caractère d' « actualité » que (en 1855) Leconte de Lisle attribuera l'infériorité de la *Divine Comédie*, « cauchemar sublime » qui « porte partout l'empreinte d'une grande confusion d'idées, de sentiments et d'impressions ».

Comme au temps du Dante, nous sommes dans un siècle d'individualités mesquines cantonnées en les horizons étroits de leurs passions égoïstes. Il faut se fondre dans la masse et pour ce remonter à l'antiquité si peu égotiste et à la primitivité. Le rousseauisme s'épanche très librement dans la préface de 1855. Leconte de Lisle qui, dans son discours à l'Académie, devait revendiquer « l'imagination vierge d'un jeune sauvage vivant au milieu des splendeurs de la poésie naturelle », s'y plaint d'entendre à peine « les premiers chants de la poésie humaine, les seuls qui méritent d'être écoutés, grâce aux clameurs barbares du Pandémonium industriel », car il croit que « à génie égal les œuvres qui nous retracent les origines historiques, qui s'appuient des traditions anciennes, qui nous reportent au temps où l'homme et la terre étaient jeunes et dans l'éclosion de *leur force* et de *leur beauté*, exciteront toujours un intérêt plus

profond et plus durable que le tableau daguerréotypé des mœurs et des faits contemporains ». Il hait son temps parce que l'utilitarisme y tue la poésie comme fit au moyen-âge le christianisme :

« En général, tout ce qui constitue l'art, la morale et la science était mort avec le Polythéisme. Tout a revécu à la Renaissance. C'est alors seulement que *l'idée de la beauté reparaît dans l'intelligence et l'idée du droit dans l'ordre politique*. En même temps que l'Aphrodite Anadyomène du Corrège sort pour la seconde fois de la mer, le sentiment de la dignité humaine, véritable base de la morale antique, entre en lutte contre le principe hiératique et féodal. Il tente, après trois cents ans d'efforts, de réaliser l'idéal platonicien, et l'esclavage va disparaître enfin de la terre. » La Justice et la Beauté sont sœurs jumelles qui ne peuvent subsister l'une sans l'autre. Et ce siècle bourgeois a chassé l'une avec l'autre. Il faut que la Beauté revive parmi nous pour que la justice y revienne. Le rôle social du poète est de faire revivre la beauté. Tout poète qui y manque est indigne. Toute poésie qui n'est point imprégnée de beauté est néfaste au peuple, « n'est pas populaire ».

Cette idée est si manifeste dans l'article sur Béranger qu'il en est même le manifeste. Article très clair, lumineux. Leconte de Lisle y définit nettement le sens qu'il faut donner au mot : *populaire* et qui est à peu près celui de : socialiste. Il appelle encore « vrais poètes *populaires* et *nationaux*, dignes de sympathie et d'admiration » ceux qui « écoutent et savent comprendre les voix mystérieuses qui montent du passé ou qui murmurent autour d'eux », ceux qui expriment « les traditions qui survivent, les tristesses vagues, les rêveries confuses, les dures misères et les joies rapides *de la foule* ». Béranger ne peut être populaire, puisqu'il est le poète d'un temps « de bon sens bourgeois », « où les imaginations s'éteignent, où les suprêmes pressentiments *du Beau* se dissipent, où la fièvre de l'Utile, les convoitises d'argent, l'indifférence et le mépris de l'Idéal s'installent victorieusement

dans les intelligences même lettrées et, à plus forte raison, dans la masse inculte. » Béranger ne peut être populaire (ou socialiste), puisqu'il est le poète d'un temps où la foule « n'aime pas assez la liberté pour que le goût capricieux qu'elle nous inspire puisse nous relier énergiquement dans une exaltation *commune* et durable ».

« Aux époques vivaces où les rêves, les terreurs, les espérances, les passions vigoureuses des races jeunes et naïves jaillissent de toute part en légendes pleines d'amour ou de haine, d'exaltation mystique ou d'héroïsme, récits charmants ou terribles, joyeux comme l'éclat de rire de l'enfance, sombres comme une colère de barbare et, flottant, sans formes précises, de génération en génération, d'âme en âme, et de bouche en bouche; dans ces temps de floraison merveilleuse de poésie primitive, il arrive que certains hommes, doués de facultés créatrices, vastes esprits venus pour s'assimiler les germes épars *du génie commun*, en font sortir des théogonies, des épopées, des drames, des chants lyriques impérissables. Ce sont les révélateurs antiques du Beau, ceux qui poussent à travers les siècles les premiers cris sublimes de l'âme humaine, *les grands poètes populaires et nationaux.* »

Est-ce assez précis? Dans l'avenir donc, le poète national, populaire, sera celui qui de nouveau révèlera le Beau à la foule. Révéler le beau, c'est l'unique rôle du poète, de l'artiste. L'artiste est l'éducateur de Beauté. « Le poète satirique, dit Leconte de Lisle dans l'article sur Barbier, est un moraliste par excellence »... mais « dès qu'il *monte en chaire*, l'artiste meurt en lui, *sans profit pour personne;* car *il n'existe d'enseignement efficace que dans l'art qui n'a d'autre but que lui-même.* »

L'art qui n'a d'autre but que lui-même est un enseignement efficace! L'art de Leconte de Lisle fut donc un enseignement efficace. Il visa sans cesse à l'être, éducateur à la fois de Beauté, de Liberté et de Fraternité.

MARIUS-ARY LEBLOND.

# LES BUTS DE L'ART[1]

—

En examinant les Buts de l'Art, c'est-à-dire pourquoi les hommes laborieusement chérissent et pratiquent l'Art, je me vois forcé de généraliser à partir du seul exemplaire humain dont je sache quelque chose : moi-même. Or, si je me demande ce que c'est que je désire, je trouve que je ne puis lui donner d'autre nom que : le bonheur. Je désire être heureux, tant que je vis ; quant à la mort, je trouve que, ne l'ayant jamais éprouvée, je n'ai aucune idée de ce que cela signifie, et que je ne puis pas même, par suite, amener mon esprit à s'en occuper. Je sais ce que c'est que vivre ; je ne peux pas même deviner ce que c'est que d'être mort. Donc, je désire être heureux, et même quelquefois, disons, en général, être joyeux ; et je trouve difficile de croire que tel n'est pas le désir universel : en sorte que tout ce qui tend vers cette fin, je le chéris de toute mon ardeur. Puis, si j'examine ma vie de plus près, je découvre, ou crois découvrir, qu'elle est sous l'influence de deux humeurs dominantes, qu'à défaut de mots meilleurs il me faut

(1) Parmi les pamphlets et conférences de William Morris, *Les Buts de l'Art* exposent le plus complètement, sous forme dogmatique, la conception d'un art idéal, dans une Société où l'art n'existerait plus, parce qu'il serait devenu toute la vie. C'est cette même conception qu'il a développée sous une autre forme dans son célèbre « roman d'utopie », les *Nouvelles de Nullepart*, dont des extraits viennent de paraître en volume dans la « Bibliothèque Socialiste » de la *Société nouvelle de Librairie et d'Edition*, en attendant la prochaine traduction complète.

appeler l'humeur énergique et l'humeur paresseuse: ces deux humeurs, tantôt l'une, tantôt l'autre, clament toujours en moi pour être satisfaites. Si l'humeur énergique me possède, il faut que je fasse quelque chose, ou je m'attriste et deviens malheureux; si l'humeur paresseuse m'envahit, je trouve vraiment dur de ne pouvoir me reposer, ou laisser mon esprit errer parmi les tableaux variés, charmants ou terribles, que ma propre expérience ou ma communion avec les pensées d'autres hommes, morts ou vivants, y ont formés; et lorsque les circonstances ne me permettent pas de cultiver cette humeur paresseuse, je trouve qu'il me faut tout au moins traverser une période pénible, jusqu'à ce que je puisse arriver à exciter mon humeur énergique, afin qu'elle remplace l'autre, et me rende heureux de nouveau. Et lorsque je n'ai pas de moyens pour stimuler cette humeur énergique à faire son devoir en me rendant heureux, et qu'il me faut peiner, tandis que me possède l'humeur paresseuse, alors je suis vraiment malheureux, et je voudrais presque être mort, quoique je ne sache pas ce que cela veut dire.

Ensuite, je trouve que, dans l'humeur paresseuse, le souvenir me divertit, dans l'humeur énergique, l'espérance m'anime; espérance parfois grande et sérieuse, et quelquefois vulgaire, mais sans elle il n'y a pas d'énergie heureuse. Puis, je trouve que si je peux quelquefois satisfaire cette humeur en l'occupant simplement à un travail sans effet au delà du moment passager — bref, à un jeu — cependant elle s'en fatigue bientôt et languit, l'espérance qui y est contenue étant trop vulgaire, parfois même à peine réelle; et, en somme, pour satisfaire l'humeur, mon maître, il faut ou bien que je

fasse quelque chose, ou bien que je me donne l'illusion de faire quelque chose.

Eh bien, je crois que les vies de tous les hommes sont composées de ces deux humeurs dans des proportions diverses, et que cela explique pourquoi ils ont toujours, avec plus ou moins de travail, aimé et pratiqué l'art.

Pourquoi s'en seraient-ils occupés autrement, et auraient-ils ainsi ajouté au labeur qu'ils ne pouvaient éviter pour vivre? Il faut qu'ils l'aient fait pour leur plaisir, puisque ce n'a été que dans des civilisations très compliquées que des hommes ont pu être entretenus par d'autres uniquement pour produire des œuvres d'art, tandis que tous les hommes qui ont laissé des traces de leur existence ont pratiqué l'art.

Je pense que personne ne sera tenté de nier que la fin visée par une œuvre d'art est toujours de plaire à la personne dont les sens doivent en prendre conscience. Elle était faite *pour* quelqu'un, qu'elle devait rendre plus heureux ; de qui l'humeur paresseuse ou paisible devait en être divertie ; en sorte que la vacuité, qui est le mal menaçant de cette humeur, puisse être remplie par une contemplation charmée, du rêve, ou ce que vous voudrez ; et par ce moyen on n'est pas rejeté aussi vite dans l'humeur énergique et laborieuse : on a plus de plaisir, et il est meilleur.

Contenir l'activité incessante est donc un des buts essentiels de l'Art, et peu de choses pourraient ajouter au plaisir de la vie, plus que celle-ci. Il y a, à ma connaissance, des gens doués, aujourd'hui vivants, qui n'ont pas d'autre vice que celui de l'activité incessante, et apparemment aucun autre fléau dans leurs vies pour les rendre malheureuses :

cela suffit; c'est « la petite fente dans le lut ». L'activité incessante en fait des hommes malheureux et de mauvais citoyens.

Mais si vous accordez, comme je pense que vous le ferez tous, que cela est pour l'Art une très importante fonction à remplir, vient ensuite la question: à quel prix obtenons-nous ce résultat? J'ai admis que la pratique de l'Art a augmenté le travail des hommes, bien que je croie qu'à la longue il n'en sera pas ainsi; mais en augmentant le travail de l'homme, a-t-elle augmenté d'autant sa peine? Il y a toujours eu des gens qui auraient tout de suite répondu oui à cette question; il y a eu et il y a deux catégories de personnes qui détestent et méprisent l'art comme une folie embarrassante. Outre les pieux ascètes, qui le regardent comme une complication mondaine qui empêche les hommes de tenir leurs yeux fixés sur les chances de leur bonheur ou leur malheur individuels dans l'autre monde; bref, qui haïssent l'Art parce qu'ils croient qu'il augmente le bonheur terrestre de l'homme — outre ceux-là, il y a aussi des gens qui, regardant la lutte de la vie du point de vue le plus raisonnable qu'ils connaissent, méprisent les arts parce qu'ils croient que ceux-ci ajoutent à l'esclavage de l'homme en augmentant le total de son labeur pénible : si tel était le cas, ce serait encore, à mon sens, une question, de savoir s'il ne vaudrait pas la peine de supporter le surcroît de travail, par égard pour le surplus de plaisir ajouté au repos; en supposant, pour le moment, égalité de condition parmi les hommes. Mais il me semble que tel n'est pas le cas, et que la pratique de l'Art n'augmente pas le labeur pénible; bien plus, je crois que, s'il en était ainsi, l'Art ne serait jamais né, ne serait certainement pas percep-

tible, comme il l'est, parmi des peuples chez lesquels n'existent que des germes de civilisation. En d'autres termes, je crois que l'Art ne peut pas être le résultat d'une contrainte extérieure. Le travail consacré à le produire est volontaire, en partie entrepris pour le travail lui-même, et en partie par l'espoir de produire quelque chose, une fois achevé, d'agréable à qui s'en servira. Et, de nouveau, ce surcroît de travail est entrepris avec le but de satisfaire cette humeur énergique, en l'utilisant à la production de quelque chose qui en vaille la peine, et qui par suite maintiendra l'ouvrier dans un vif état d'espérance pendant son travail; et aussi en lui donnant à faire de l'ouvrage dans lequel il y a absolument plaisir immédiat. Peut-être il est difficile d'expliquer à l'habileté non artistique que ce plaisir sensuel défini est toujours présent dans le geste de l'ouvrier adroit, lorsqu'il réussit son travail, et qu'il augmente en proportion de la liberté et de la personnalité de l'ouvrage. Et puis, vous devez comprendre que cette production d'art, et le plaisir consécutif dans le travail, ne sont pas limités à la seule production de choses qui sont des œuvres d'art, comme des peintures, des statues, et ainsi de suite, mais ont été et devraient être une partie de tout labeur, sous une forme ou une autre : ainsi seulement on satisfera aux clameurs de l'humeur énergique.

Ainsi le But de l'Art est d'accroître le bonheur des hommes, en leur donnant la beauté et l'intérêt fortuit pour divertir leur oisiveté et les empêcher de se fatiguer même du repos, et en leur donnant l'espérance et le plaisir physique dans leur travail ; ou, en peu de mots, de rendre le travail de l'homme heureux et son repos fertile. Par conséquent, l'Art

naturel est une pure bénédiction pour la race humaine.

Mais comme le mot « naturel » est un qualificatif large, il faut que je demande la permission d'essayer de tirer quelques conclusions pratiques de cette affirmation touchant les Buts de l'Art, ce qui, je pense, ou même je l'espère, nous conduira à quelque débat sur la question; car il est futile de croire que quelqu'un va parler d'art, — sinon de la façon la plus superficielle — sans rencontrer ces problèmes sociaux auxquels pensent tous les hommes sérieux; puisque l'Art est ou doit être, soit par son abondance ou sa stérilité, dans sa sincérité ou sa fausseté, l'expression de la société parmi laquelle il existe.

Et d'abord, il est évident pour moi que, à l'époque actuelle, ceux qui voient les choses du regard le plus large et le plus pénétrant, sont tout à fait mécontents de l'état actuel des arts, de même qu'ils le sont aussi de la situation sociale actuelle. Je dis cela au nez de la soi-disant renaissance d'art qui a eu lieu ces dernières années : en fait, cette agitation même au sujet des arts parmi une partie des gens cultivés d'aujourd'hui ne fait que montrer sur quelle base solide repose le mécontentement dont je viens de parler. Il y a quarante ans, il était beaucoup moins question d'art, et on le pratiquait beaucoup moins qu'aujourd'hui; et cela est particulièrement vrai des arts de l'architecture, dont j'aurai surtout à parler maintenant. Des gens se sont consciencieusement efforcés depuis lors de ranimer les morts en art, et avec quelque succès superficiel. Pourtant, malgré cet effort conscient, je dois vous dire que l'Angleterre, pour une personne qui sait sentir et comprendre la beauté, était

un pays moins déplaisant à habiter alors que maintenant; et nous qui sentons ce que signifie l'Art, nous savons bien, quoique nous n'osions pas souvent le dire, que dans quarante ans elle nous sera un pays encore plus déplaisant, si nous continuons dans la même voie. Il y a moins de quarante ans — trente environ — je vis pour la première fois la ville de Rouen, qui à cette époque était encore, dans son aspect extérieur, un morceau du moyen-âge: des paroles ne sauraient vous exprimer combien je fus pris par ce mélange de beauté, d'histoire et de légende; je peux dire seulement ceci, que, en jetant en arrière un regard sur ma vie passée, je trouve que ce fut le plus grand plaisir que j'aie jamais eu: et maintenant c'est un plaisir que personne ne peut plus avoir : cela est perdu pour le monde à tout jamais. Dans ce temps-là, j'étais étudiant à Oxford. Moins étourdissant, moins romantique, ou, à première vue, moins médiéval que la cité normande, Oxford conservait pourtant encore en grande partie son ancien charme: et le souvenir de ses rues grises, telles qu'elles étaient alors, a été une joie de ma vie, sur laquelle il a exercé une influence permanente, qui serait plus grande encore, si seulement je pouvais oublier ce qu'elles sont aujourd'hui — chose de beaucoup plus grande importance que n'aurait pu être pour moi d'aucune manière le soi-disant enseignement du lieu, mais personne n'essaya de me l'enseigner, et je n'essayai pas de l'apprendre. Depuis lors, les gardiens de cette beauté et de ce romantisme si fertile en enseignements, bien que par profession enrôlés dans « l'enseignement supérieur » (selon le sobriquet du futile système de compromis qu'ils suivent), les ont ignorés absolument, ont fait céder

leur conservation à la pression d'exigences commerciales, et sont visiblement résolus à les détruire totalement. C'est une autre joie anéantie pour le monde; là encore, la beauté et le romantisme, sans utilité, sans motif, ont été très stupidement gaspillés.

Ces deux exemples ont été donnés simplement parce qu'ils se sont fixés dans mon esprit; ce ne sont que deux échantillons de ce qui se passe dans toute la civilisation : partout le monde devient plus laid et plus banal, malgré les efforts conscients et très énergiques d'un petit groupe de personnes pour faire revivre l'Art, efforts qui ne correspondent si évidemment pas aux tendanees de l'époque, que les gens sans culture n'en ont pas même entendu parler, et la masse des gens cultivés les considère comme une plaisanterie, dont même on commence à se fatiguer.

Eh bien, s'il est vrai, comme je l'ai affirmé, que l'Art naturel est une pure bénédiction pour le monde, voilà un fait grave; car, à première vue, cela montre, semble-t-il, qu'il n'y aura bientôt plus d'art du tout dans le monde, qui ainsi perdra une pure bénédiction; il peut mal en supporter la perte, je crois.

Car l'Art, s'il doit mourir, s'est consumé, et son but sera une chose oubliée; et son but était de rendre le travail heureux et le repos fertile. Tout travail va-t-il donc devenir malheureux, et tout repos stérile? Oui, si l'Art doit périr, il en sera ainsi, à moins que quelque chose le remplace — quelque chose jusqu'ici sans nom, dont on n'a pas rêvé.

Je ne crois pas que quelque chose remplacera l'Art; non que je doute de l'ingéniosité de l'homme — elle me paraît sans limite, dès qu'il s'agit pour lui

de se rendre malheureux — mais parce que je crois que les sources de l'Art sont impérissables, et aussi parce qu'il me paraît facile de voir les causes de l'actuelle oblitération des arts.

Car nous, gens civilisés, nous ne les avons pas abandonnés délibérément, de notre plein gré ; nous avons été *obligés* de les abandonner. Peut-être je peux illustrer cela par le détail de l'application du machinisme à la production de choses qui se prêtent à quelque forme artistique. Pourquoi un homme raisonnable se sert-il d'une machine? Certainement pour économiser son travail. Il y a des choses qu'une machine sait faire aussi bien que la main de l'homme, avec un outil. Il n'a pas besoin, par exemple, de moudre son blé dans un moulin à bras : un petit courant d'eau, une roue, et quelques combinaisons simples en viendront à bout parfaitement, et le laisseront libre de fumer sa pipe, de penser ou de sculpter le manche de son couteau. Jusque-là, il n'y a que bénéfice à l'emploi d'une machine — toujours, ne l'oubliez pas, en supposant l'égalité de condition parmi les hommes ; aucun art n'est perdu, du loisir ou du temps pour plus de travail agréable est gagné. Peut-être un homme tout à fait raisonnable et libre s'en tiendrait là dans ses rapports avec le machinisme ; mais tant de raison et de liberté sont plus qu'on ne peut espérer, suivons donc notre inventeur de machines un peu plus loin. Il veut tisser du drap uni, et il trouve, d'une part, qu'il est très ennuyeux de le faire, d'autre part, qu'un métier mécanique tissera le drap presque aussi bien qu'un métier à main : alors, afin de gagner plus de loisir, ou du temps pour plus de travail agréable, il se sert d'un métier mécanique, et abandonne le faible avantage d'un peu de surcroît d'art dans le

drap. Mais, ce faisant, il n'obtient pas, en ce qui concerne l'Art, un pur bénéfice ; il a passé un marché entre l'Art et le travail, et par suite il a fait un pis-aller. Je ne dis pas qu'il ne peut pas avoir raison en agissant ainsi, mais il a perdu en même temps que gagné. Eh bien, c'est là le plus loin que puisse aller un homme appréciant l'Art et raisonnable, en fait de machinisme, *tant qu'il reste libre* — c'est-à-dire, tant qu'il n'est pas *forcé* de travailler au profit d'un autre homme; tant qu'il vit dans une société qui *a accepté l'égalité des conditions*. Faites faire à la machine employée au lieu d'art un pas de plus, et il devient un homme déraisonnable, s'il apprécie l'Art et est libre. Pour éviter tout malentendu, je dois dire que je pense en ce moment à la machine moderne, qui est comme vivante, et dont l'homme est le servant, et non de la vieille machine, outil perfectionné, servante de l'homme, et qui travaille seulement tant que sa main dirige ; cependant je remarquerai que même cette forme élémentaire de machine doit être délaissée quand nous arrivons aux formes d'art plus hautes et plus compliquées. Quant aux machines proprement employées pour l'Art, lorsqu'il ne s'agit plus d'une production nécessaire pour laquelle une certaine beauté est accessoire, un homme raisonnable avec un sentiment artistique ne s'en servira que s'il y est *forcé*. S'il pense qu'un ornement lui plairait, par exemple, et s'il sait que la machine ne le ferait pas convenablement, et s'il ne se soucie pas de perdre du temps à le faire convenablement, pourquoi le ferait-il ? Il ne diminuera pas son loisir pour fabriquer quelque chose dont il n'a pas besoin, à moins qu'un homme ou un groupe d'hommes ne l'y force ; ou bien il se passera d'ornement, ou bien il sacrifiera un peu de

son loisir pour l'avoir naturel. Ce sera alors un signe qu'il en a grand besoin, et que cela vaut la peine de se déranger : auquel cas encore, le travail qu'il y consacrera ne sera pas un pur dérangement, mais l'intéressera et lui plaira en satisfaisant les besoins de son humeur énergique.

Voilà, dis-je, comment agirait un homme raisonnable, s'il était libre de toute contrainte humaine; n'étant pas libre, il agit d'une façon bien différente. Il a depuis longtemps dépassé le stade où les machines ne sont employées que pour faire le travail qui répugne à la moyenne des hommes, ou pour faire ce qui pourrait être fait aussi bien par une machine que par un homme, et il s'attend instinctivement à voir inventer une machine toutes les fois qu'un produit industriel commence à être recherché. Il est esclave du machinisme; il *faut* que la nouvelle machine soit inventée, et une fois inventée, il *faut* — je ne dirai pas qu'il s'en serve, mais qu'elle se serve de lui, que cela lui plaise ou non.

Mais pourquoi est-il l'esclave du machinisme? Parce qu'il est l'esclave du système à l'existence duquel l'invention du machinisme était nécessaire.

Et maintenant il faut que je laisse de côté, ou plutôt j'aurais dû laisser de côté la supposition de l'égalité des conditions, et je dois vous rappeler que, bien qu'en un sens nous soyons tous les esclaves du machinisme, il y a cependant des hommes qui le sont directement, sans la moindre métaphore, et ce sont précisément ceux dont dépend le grand corps des arts — les ouvriers. Il est nécessaire pour le système qui les maintient dans leur position de classe inférieure, ou bien qu'ils soient eux-mêmes des machines, ou qu'ils soient les servants des machines, sans prendre, dans les deux cas, au-

cun intérêt à la chose ouvrée. Pour leurs employeurs ils sont, en tant qu'ouvriers, une partie du machinisme de l'atelier ou de la manufacture; à leurs propres yeux, il sont des prolétaires, êtres humains qui travaillent pour vivre, afin de pouvoir vivre pour travailler : leur rôle d'artisans, de fabricants d'objets par leur propre volonté libre, est aboli.

Au risque d'être accusé de sentimentalisme, je dirai que puisqu'il en est ainsi, puisque le travail producteur d'objets qui devraient être sujets d'art n'est qu'un fardeau et un esclavage, je triomphe du moins en ceci, que cela ne peut pas produire de l'Art; que tout ce qui peut en sortir est compris entre un franc utilitarisme et un stupide faux-semblant.

Est-ce en vérité purement sentimental? C'est plutôt, je crois, que nous, qui avons appris à voir le lien entre l'esclavage industriel et la décadence des arts, avons appris aussi à espérer en un avenir pour ces arts; car le jour viendra certainement où les hommes secoueront le joug, et refuseront de subir la contrainte purement artificielle du marché du jeu, qui les force à user leurs vies dans une fatigue incessante et sans espoir; et lorsque viendra ce jour, les instincts de beauté et d'imagination libérés en eux, produiront l'art qu'il leur faut; et qui peut dire qu'il ne surpassera pas l'Art des époques précédentes autant que celui-ci surpasse les pauvres restes que nous en laisse l'âge du commerce?

Un mot ou deux sur une objection qui m'a été souvent faite lorsque j'ai traité ce sujet. On peut dire, et on le fait souvent : vous regrettez l'art du moyen-âge (je le regrette, en effet), mais ceux qui le produisaient n'étaient pas libres; ils étaient serfs,

ou artisans de corporations entourés par les murs d'airain des réglementations commerciales; ils n'avaient aucuns droits politiques, et étaient exploités par leurs maîtres, la caste noble, de la façon la plus douloureuse. Eh bien, j'admets parfaitement que l'oppression et la violence du moyen-âge ont eu leur influence sur l'art de cette époque, et que ses insuffisances leur soient imputables; elles comprimaient l'Art de certains côtés, je n'en doute pas; et c'est pourquoi je dis que si nous secouons l'oppression actuelle, comme nous avons secoué l'ancienne, nous pouvons compter que l'art des temps de liberté véritable s'élèvera au-dessus de celui de ces anciens temps de violence. Mais je dis qu'il était possible alors d'avoir un art social, organique, plein d'espoir, progressif; tandis qu'aujourd'hui les pauvres bribes qui en restent sont le résultat d'efforts individuels et vains, sont rétrospectives et pessimistes. Et cet art plein d'espoir était possible au milieu de l'oppression d'alors, parceque les instruments de cette oppression étaient grossièrement manifestes, et étaient extérieurs au travail de l'artisan. C'étaient des lois et des coutumes manifestement destinées à le voler, et franche violence de l'espèce des vols de grand chemin. Bref, la production industrielle n'était pas l'instrument dont on se servait pour voler les « classes inférieures » ; c'est aujourd'hui l'instrument principal de cette honorable fonction.

L'artisan du moyen-âge était libre dans son travail, par suite il le rendait aussi amusant pour lui-même qu'il pouvait; et c'était son plaisir et non sa peine qui rendait belles toutes choses, et prodiguait des trésors d'espérance et de pensée humaine sur tout ce que faisait l'homme, depuis une cathé-

drale jusqu'à une marmite. Voyons, exprimons cela de la manière la moins respectueuse pour l'artisan du moyen-âge, et la plus polie pour les « bras » modernes : le pauvre diable du quatorzième siècle, son travail était de si peu de valeur, qu'il lui était permis de le gaspiller à l'heure en faisant plaisir à lui-même... et aux autres; mais les minutes de notre ouvrier surmené sont trop chargées de la richesse de l'éternel profit pour qu'il lui soit permis d'en gaspiller une pour l'Art ; le système actuel ne lui permet pas — ne peut pas lui permettre — de produire des œuvres d'art.

En sorte que cet étrange phénomène s'est produit, qu'il y a maintenant une classe de dames et de messieurs, très raffinés, il est vrai, quoique peut-être moins éclairés qu'on ne le suppose en général, et dans cette classe raffinée beaucoup aiment vraiment la beauté et l'imprévu — c'est à dire l'Art, et feraient des sacrifices pour l'obtenir ; et ceux-ci sont guidés par des artistes d'une grande habileté manuelle et d'une haute intelligence, tout cela constituant une demande considérable de cet article. Et pourtant l'offre n'arrive pas. Oui, et bien mieux, ce grand corps de demandeurs enthousiastes ne sont pas de simples gens pauvres et impuissants, des paysans ou pêcheurs ignorants, des moines à moitiés fous, des étourneaux de sans-culottes — bref, aucun de ceux dont les besoins exprimés ont si souvent secoué le monde jusqu'ici, et le secoueront encore. Non, ils font partie des classes dirigeantes, des maîtres des hommes, de ceux qui peuvent vivre sans travail et avoir ample loisir pour combiner l'accomplissement de leurs désirs; et

pourtant je dis qu'ils ne peuvent avoir l'art auquel ils aspirent tellement, bien qu'ils lui fassent si dure chasse par le monde, tout en sentimentalisant à propos des vies sordides des misérables paysans de l'Italie, et des prolétaires affamés de ses villes, maintenant que tout pittoresque a disparu, qui entourait les pauvres diables de nos propres campagnes et de nos propres bouges. Vraiment, peu de réalité leur reste où que ce soit, et ce peu se flétrit rapidement devant les besoins de l'industriel et son régiment déguenillé d'ouvriers, et devant l'enthousiasme du restaurateur archéologue du passé mort. Bientôt rien ne restera que les rêves endormis de l'histoire, le misérable sauvetage de nos musées et de nos galeries de peintures, et les intérieurs soigneusement parés de nos salons esthétiques, chimériques et absurdes, dignes témoignages de la vie de corruption qui s'y étale, si gênée, maigre et lâche, avec sa manière de cacher et d'ignorer, plutôt que d'exclure les désirs naturels; ce qui n'empêche pas une faiblesse gloutonne à leur égard, lorsque seulement cela peut être caché décemment.

L'Art est donc aboli, et ne peut pas plus être « restauré » suivant ses contours anciens qu'une construction du moyen-âge. Les riches et les raffinés ne peuvent l'obtenir, quoique beaucoup d'entre eux, croyons-nous, le voudraient. Et pourquoi? Parce que les riches ne permettent pas à ceux qui pourraient le leur donner de le faire. En un mot, l'esclavage est entre nous et l'Art.

J'ai été jusqu'à dire que le but de l'Art est de détruire la malédiction du labeur en faisant du travail la satisfaction agréable de notre tendance à l'énergie, et en donnant à cette énergie l'espoir de

produire quelque chose qui vaut la peine de l'exercer.

Je dis donc maintenant que, puisque nous ne pouvons avoir d'art en courant après ses manifestations purement superficielles, puisque nous ne pouvons avoir ainsi que sa caricature, il nous reste encore à voir ce qui arriverait si nous laissons l'ombre à elle-même, pour essayer, si possible, de nous saisir de la substance. Pour ma part, je crois que si nous essayons de concevoir les buts de l'Art sans beaucoup nous préoccuper de ce que sera l'aspect de l'Art lui-même, nous trouverons que nous aurons ce qu'il nous faut à la fin : que cela doive être appelé art ou non, ce sera du moins de la *vie ;* et, après tout, c'est ce qu'il nous faut. Cela peut nous conduire à de nouvelles splendeurs et beautés d'art visible ; à une architecture d'une magnificence multipliée, sans le curieux inachèvement et les défauts de celle produite par les temps antérieurs — à une peinture unissant à la beauté atteinte par l'art du moyen-âge, le réalisme auquel tend l'art moderne ; à une sculpture unissant la beauté des Grecs et l'expression de la Renaissance à quelque troisième qualité encore à découvrir, de façon à nous donner les images d'hommes et de femmes splendidement vivants, mais aptes à former, comme le devrait toute sculpture véritable, ornement architectural. Tout cela peut arriver ; ou bien, d'autre part, nous pouvons être conduits au désert, et l'art peut sembler être mort parmi nous ; ou faire de faibles efforts douteux dans un monde qui en aura totalement oublié les gloires passées.

Pour ma part, avec l'art tel qu'il est aujourd'hui, je ne peux me résoudre à croire qu'il importe beaucoup de savoir laquelle de ces deux sentences

l'attend pourvu que chacune comporte quelque espoir de ce qui doit venir; car en cela, comme pour les autres choses, il n'y a d'espoir qu'en la Révolution. L'art ancien n'est plus fertile, il ne nous offre plus que d'élégants regrets poétiques; stérile, il n'a plus qu'à mourir, et la question du moment est de savoir comment il mourra, *avec* ou *sans* espoir.

Qu'est-ce, par exemple, qui a détruit le Rouen, l'Oxford, de *mon* élégant regret poétique? Ont-ils péri à l'avantage du peuple, ou ont-ils lentement cédé devant une intelligente transformation grandissante et un nouveau bonheur? ou ont-ils été pour ainsi dire frappés de la foudre par la tragédie qui généralement accompagne quelque grand enfantement?

Nullement. Phalanstère ni dynamite n'ont balayé leur beauté, leurs destructeurs n'ont pas été les philanthropes ni les socialistes, les coopérateurs ni les anarchistes. Elle a été vendue, et un prix modique, vraiment : barbotée par l'avidité et l'incompétence d'idiots qui ne savent ce que signifient la vie et la joie, qui n'en jouiront pas eux-mêmes, ni ne laisseront les autres en jouir. C'est pourquoi la mort de cette beauté nous blesse tellement : nul homme sensé ou sensible n'oserait regretter de telles pertes, si, en échange, on avait obtenu une vie nouvelle et le bonheur pour le peuple. Mais le peuple est toujours là, tel qu'il était avant, toujours en présence du monstre qui a détruit toute cette beauté, et qui s'appelle le Profit commercial.

Je répète que toute trace d'art naturel disparaîtra par les mêmes mains, si les choses suivent leur cours assez longtemps, bien qu'un faux semblant d'art puisse être mis à sa place, lequel peut fort bien être pratiqué par des messieurs et des dames,

élégants dilettantes, sans aide d'en bas; et, à parler clairement, je crains que ce spectre criard de la chose vraie ne satisfasse un grand nombre de ceux qui se croient aujourd'hui amants de l'Art; il n'est pourtant pas difficile d'apercevoir sa décadence en longue perspective jusqu'au moment où il ne sera plus enfin qu'objet de risée; bien entendu, si les choses suivent leurs cours : je veux dire, si l'Art devait être à jamais l'amusement de ceux que nous appelons aujourd'hui des messieurs et des dames.

Mais, pour ma part, je ne crois pas que cela continuera assez longtemps pour atteindre des profondeurs aussi basses; et pourtant je mentirais si je disais que, dans ma pensée, le changement du fondement de la société, qui affranchirait le travail, et établirait l'égalité de fait dans la condition des hommes, nous conduira par un court chemin au splendide enfantement d'art dont j'ai parlé, bien que je me sente tout à fait assuré qu'il ne sera pas sans action sur ce qu'aujourd'hui nous appelons Art, car les buts de cette révolution comprennent les buts de l'Art — savoir, l'abolition de la malédiction du travail.

Je crois que voici ce qui est vraisemblable : le machinisme ira en se développant, ayant pour objet d'économiser le travail des hommes, jusqu'à ce que la masse des gens obtiennent assez de loisir effectif pour être capables d'apprécier le plaisir de la vie; c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils aient obtenu une telle domination sur la Nature, qu'ils n'aient plus à craindre la famine comme une punition pour ne pas travailler plus qu'assez. Lorsqu'ils en seront là, ils se transformeront certainement, et commenceront à découvrir ce dont ils ont vraiment besoin.

Ils découvriront bientôt que, moins ils feraient de travail j'entends, de travail sans adjonction d'art), plus il serait désirable d'habiter sur la terre ; par suite ils feront de moins en moins de travail, jusqu'à ce que l'humeur énergique, dont j'ai parlé d'abord, les presse de nouveau : mais alors la nature, soulagée par le relâchement du travail humain, aura recouvré son ancienne beauté, et enseignera aux hommes la vieille histoire de l'Art. Et comme la famine artificielle, causée par le travail des hommes au profit d'un maître, et que nous considérons aujourd'hui comme allant de soi, aura depuis longtemps disparu, ils seront libres d'agir à leur guise, et ils mettront de côté leurs machines dans tous les cas où l'ouvrage paraîtra agréable ou désirable à manipuler ; enfin dans tous les métiers qui demandent production de beauté, on recherchera la communication la plus directe entre la main de l'homme et son cerveau. Et il y aura aussi beaucoup d'occupations, comme les travaux agricoles, où l'exercice volontaire de l'énergie sera jugé si délicieux, que les gens n'auraient pas l'idée d'en céder le plaisir aux mâchoires d'une machine.

Bref, les hommes trouveront que les hommes de notre temps avaient tort, d'abord, de multiplier leurs besoins, ensuite, d'essayer tous d'échapper à toute participation aux voies et moyens par lesquels ces besoins sont satisfaits ; que ce mode de division du travail n'est en réalité qu'une forme nouvelle et préméditée d'ignorance arrogante et paresseuse, beaucoup plus malsaine pour le bonheur et la joie de la vie que l'ignorance du procès de la nature — ce que parfois nous appelons science, — au milieu desquels les hommes des époques antérieures vivaient inconsciemment.

Ils découvriront, ou plutôt redécouvriront, que le vrai secret du bonheur *consiste à prendre un intérêt naturel à tous les détails de la vie journalière*, en les rehaussant par l'Art, au lieu d'en repasser l'exécution à des esclaves dédaignés, et de les ignorer ; et que, dans les cas où il serait impossible, soit de les rehausser ainsi, et de les rendre intéressants, soit de les alléger par l'emploi des machines, de manière à rendre insignifiant le travail qu'ils nécessitent, on devrait considérer cette impossibilité comme une preuve que les avantages supposés obtenus avec eux n'en valent pas la peine, et devraient être abandonnés. Tout cela, à mon avis, sera le résultat du rejet par les hommes de ce fardeau de la Famine Artificielle, en supposant, comme je ne peux pas m'empêcher de le faire, que les tendances qui ont poussé les hommes, depuis les premières lueurs de l'histoire, à pratiquer l'Art, aient encore de l'action sur eux.

Ainsi, et ainsi seulement *pourra* se produire le nouvel enfantement de l'Art, et je crois qu'il se produira en effet ainsi. On peut dire que c'est une marche lente, et cela est vrai; mais je peux en concevoir une plus longue. Je vous ai donné sur la question la manière de voir Socialiste ou Optimiste. Voici la manière de voir Pessimiste.

Je peux concevoir que la révolte contre la Famine Artificielle ou le Capitalisme soit vaincue. Le résultat sera que la classe ouvrière — les esclaves de la société — s'aviliront de plus en plus; qu'ils ne lutteront plus contre une force écrasante, mais, soutenus par cet amour de la vie, que la Nature, toujours inquiète de perpétuer la race, a implanté en nous, apprendront à tout supporter — famine, surtravail, saleté, ignorance, brutalité. Ils supporteront tout

cela, comme, hélas! ils le supportent trop bien dès maintenant; tout cela plutôt que de courir le risque d'une vie douce et de rudes moyens d'existence; et toutes traces d'espoir et de virilité auront disparu d'eux.

Et leurs maîtres ne seront pas mieux pourvus: la surface de la terre sera partout affreuse, sauf dans le désert inhabitable ; l'Art périra totalement et dans les arts manuels, et dans la littérature, qui deviendra, comme elle est rapidement en train de le devenir, une simple suite d'inepties méthodiques et calculées, et de naïvetés sans passion ; la Science de plus en plus unilatérale, incomplète, verbeuse et inutile finira pas s'amonceler en une telle masse de superstition, qu'auprès d'elle les théologies de l'ancien temps sembleront pure raison et pure lumière. Tout sera de plus en plus bas, jusqu'à ce que soient totalement oubliées les luttes héroïques du passé pour réaliser l'espérance, d'année en année, de siècle en siècle, et l'homme sera un être indescriptible — sans désir, sans espoir, sans vie.

Et y aura-t-il libération, même de cela ? Peut-être : l'homme peut, après quelque terrible cataclysme, apprendre à faire des efforts vers un animalisme sain, peut se développer depuis un animal supportable jusqu'au sauvage, du sauvage au barbare, et ainsi de suite; et dans quelques milliers d'années, il peut recommencer ces arts que nous avons aujourd'hui perdus,et sculpter des entrelacs comme les Néo-Zélandais, ou gratter des formes d'animaux sur des os plats, comme les hommes préhistoriques.

Mais de toute manière, selon la façon de voir pessimiste, qui estime impossible le succès de la révolte contre la Famine Artificielle, nous parcour-

rons péniblement le cercle de nouveau, jusqu'à ce que quelque accident, quelque conséquence imprévue d'une disposition, en finisse avec nous tous.

Je ne crois pas en ce pessimisme, et, d'autre part, je ne pense pas qu'il dépende de nos volontés d'aider au progrès humain ou à la décadence humaine; cependant, puisqu'il y a ceux qui sont entraînés dans le sens Socialiste ou Optimiste, je dois conclure qu'il y a quelque espoir que cela penche de ce côté, car les efforts vigoureux d'un grand nombre d'individus impliquent une force qui les pousse. Je crois donc que les Buts de l'Art seront réalisés, bien que je sache qu'ils ne peuvent l'être, tant que nous gémissons sous la tyrannie de la Famine Artificielle. De nouveau, je vous mets en garde, vous qui particulièrement aimez l'Art, contre l'idée que vous ferez quelque chose de bon en essayant de revivifier l'art en vous occupant de son extérieur mort. Je dis que vous devez rechercher les *buts de l'Art* plutôt que *l'Art lui-même;* et pour cette recherche, nous pouvons nous trouver dans un monde nu et vierge, en conséquence de ce qu'en faveur de l'Art nous prendrons du moins grand soin de ne pas supporter ses faux-semblants.

Quoi qu'il en soit, je vous demande de croire avec moi que le pis qui puisse nous arriver est de subir passivement les maux que nous voyons; qu'aucun trouble, aucun désordre n'est aussi mauvais; qu'il faut envisager avec calme la destruction nécessaire que comporte la reconstruction; que partout — dans l'Etat, dans l'Eglise, dans le ménage — il faut être résolus à ne supporter aucune tyrannie, n'accepter aucune fausseté, ne faiblir devant aucune crainte, malgré tous les déguisements qu'elles puissent prendre à nos yeux, en piété, devoir ou affection,

en opportunité utile et bienveillance, en prudence et bonté. La dureté, le mensonge, et l'injustice du monde porteront leurs conséquences naturelles et nous sommes, nous et nos vies, une partie de ces conséquences, mais puisque nous héritons aussi des conséquences de l'antique résistance à ces malédictions, veillons bien tous, pour avoir notre belle part aussi de cet héritage, qui, à défaut d'autre résultat, nous donnera du moins courage et espoir; c'est-à-dire, vie ardente tant que nous vivons, ce qui est par-dessus tout le But de l'Art.

WILLIAM MORRIS.

*Traduit de l'anglais par* P. G. LA CHESNAIS.



# L'ENFANCE AMOUREUSE
## D'HENRI BEYLE

—

### I

### Mme Henriette Beyle. — Mmes Camille et Séraphie Gagnon.

Dans la préface de la *Vie de Napoléon*, Stendhal écrit : « Tout le monde avoue que l'homme qui raconte doit *dire la vérité clairement*. Mais pour cela il faut avoir le courage de descendre aux plus petits détails. C'est là, ce me semble, le moyen unique de répondre à la défiance du lecteur. Loin de redouter cette défiance, je la désire et la sollicite de tout mon cœur. » Quelques lignes plus haut, Henri Beyle s'était aussi exprimé de cette façon : « Comptant sur l'indulgence du lecteur, je ne garde point toutes les avenues contre la critique; les hypocrites m'accuseront probablement de manquer de morale, ce qui n'augmentera nullement la dose de mépris que j'ai pour ces gens-là. »

Il était utile de transcrire ici ces deux extraits, car lorsque l'on veut parler des femmes que l'auteur de l'*Amour* désira passionnément, il faut tout d'abord s'occuper de sa mère, Mme Henriette Beyle, née Gagnon, et de Mmes Camille Poncet, née Gagnon, et Séraphie Gagnon.

Oui, Beyle, certains jours, aima sa mère d'un amour qui n'avait rien de filial. Hâtons-nous de

dire que Mme Henriette Gagnon fut étrangère à ce sentiment et qu'elle l'ignora toujours.

Mme Beyle était une femme charmante qui avait de l'embonpoint et qui était en fraîcheur parfaite. Seulement elle n'était pas assez grande. Son visage était fort joli. Une noblesse était dans tous ses traits. Elle mourut en couches, âgée de vingt-huit ou trente ans.

C'est vers sa sixième ou septième année que Stendhal, nous dit-il lui-même, aima sa mère d'amour. Oh ! il faut ajouter que : « j'étais pour ce qui constitue le physique de l'amour comme César serait, s'il revenait au monde, pour l'usage du canon et des petites armes. Je l'eusse bien vite appris et cela n'eût rien changé au fond de ma tactique. »

Comme la mère adore son enfant et qu'elle l'embrasse souvent, le précoce amoureux lui rend les baisers « avec un tel feu qu'elle était comme obligée de s'en aller ». Il les prodigue à la gorge de préférence, il choisit aussi les endroits où il n'y a point de vêtements. Il s'enhardit même. Un soir, pendant lequel par hasard on le couche dans la chambre de sa mère, par terre, sur un matelas, et comme Mme Henriette Gagnon saute par-dessus le lit de son fils pour atteindre plus vite le sien, le jeune Henri Beyle regarde trop indiscrètement.

Il est jaloux de son père lorsque celui-ci vient interrompre ses baisers à sa mère. Cette jalousie demeure longtemps encore au fond de son âme. Elle se réveille plus tard lorsqu'une des tantes de Beyle apprend à son neveu que Mme Henriette Gagnon n'eut jamais d'inclination pour son mari. Cette nouvelle le comble d'aise à ce point qu'il ne peut garder tout son bonheur pour lui et qu'il va

le raconter à la vieille servante, Marion. Peut-être est-ce là le point de départ de la haine que Stendhal devait toujours témoigner à son père.

Mais l'amour pour Mme Henriette Beyle ne s'éteignit jamais. Bien qu'il s'en juge « aussi criminel que possible », Stendhal y songe encore avec une vive émotion, quarante-cinq ans après. En 1834, dans le calme de sa vie à Civita-Vecchia, et, l'idée lui étant venue de fixer sur le papier jusqu'aux souvenirs de son enfance, sa mémoire et son cœur se retournent vers sa mère, l'être qu'il a aimé « le plus au monde ». Il fait l'aveu de cette précoce et étrange passion. Peut-être était-ce une des causes de l'attachement filial si violent, si débordant, que l'amour finissait par perdre toute notion de parenté. Le fils oubliait à la fin dans son trouble la mère en l'être adoré. Beyle en est si attendri que, lorsqu'il en retrace le souvenir à l'âge de cinquante ans, lui, l'athée qui sans cesse considéra Dieu tel qu'un ennemi personnel, qui ne crut jamais en un autre monde, pour une fois, une seule, n'a en l'esprit aucune matérialiste certitude, il écrit : « Ma mère ne peut s'offenser de la liberté que je prends avec elle en révélant que je l'aimais; si je la retrouve jamais, je le lui dirais encore. »

Henri Beyle désira aussi Mme Camille Poncet, mariée à son oncle, M. Gagnon. Il est alors âgé d'environ huit ans. Mme Camille Gagnon est une grande personne. Elle est de toute beauté. Elle a un caractère très doux. Le précoce amoureux est en respect devant la beauté de sa tante. Il la dévore des yeux. Il n'ose presque pas parler. Mme Camille Poncet est pour lui « un objet du plus ardent désir ». Ce sentiment est d'autant plus enflammé que, comme sa tante descendait d'une charrette

ouverte, près du Pont-de-Claix, le futur auteur de la *Chartreuse de Parme* a un instant entrevu « sa peau blanche, à deux doigts au-dessus des genoux ».

Cette passion enfin est éveillée à l'encontre de Mme Séraphie Gagnon, une autre de ses tantes. Mais ce désir devient alors de la luxure. Mme Séraphie Gagnon et Henri Beyle se détestent cordialement, — au point, pour Stendhal, « de se jeter à genoux pour remercier Dieu de cette grande délivrance » qu'était la mort de cette tante.

Or, celle-ci, de son vivant, avait l'habitude de sortir, le matin, dans le clos, les jambes nues, sans bas. Beyle avoue qu'il est emporté par le diable. La vue des jambes de sa plus cruelle ennemie trouble ses nerfs. Beyle ne refuserait pas d'être amoureux de Mme Séraphie Gagnon. C'est que cet âcre volupté ne serait autre chose qu'un « plaisir délicieux à serrer dans mes bras cette ennemie acharnée ».

Telles furent les premières passions de celui pour qui l'état habituel de la vie fut d'être un amant malheureux.

## II

## Mademoiselle Kably.

Le théâtre de Grenoble était « une infâme salle de spectacle », où régnait une mauvaise odeur. Mais lorsque l'on y représentait *Claudine* de Florian, le *Traité Nul* de Gaveau, ou l'*Epreuve villageoise* de Grétry, il s'emparadisait, ces soirs-là, d'un charme et d'un parfum très doux. C'est que sur la scène jouait Mlle Kably.

Mlle Kably était jeune, assez grande et bien faite. Son visage était joli, sérieux et souvent mélancoli-

que. Son nez était aquilin, sa taille svelte. Mlle Kably, nous apprend de plus Stendhal, avait encore la maigreur de la première jeunesse.

Or, il y avait toujours au parterre, debout, un enfant qui la contemplait de ses grands yeux noirs. Il prenait à cela un si tendre intérêt qu'il devint bientôt amoureux de l'actrice. C'était Henri Beyle.

L'amour trouble les yeux de l'enfant. Il n'y a rien de commun ou de plat du moment que Mlle Kably est sur la scène. L'amour transporte son âme. Parce qu'il adore la jeune actrice, Beyle trouve admirable la musique que l'on entend au théâtre de Grenoble. C'est à partir de cette époque que le futur écrivain de la *Vie de Rossini* commence à avoir pour la musique la plus forte passion.

Il n'y a donc désormais que la jeune actrice qui compte au monde pour Stendhal. Il n'y a qu'un événement désirable : celui de la voir jouer.

Aussi, lorsqu'il entend prononcer le nom de celle qui est la cause de tout cela, le jeune Henri Beyle est-il ému. « Comme une tempête est dans mon sang. » Mais il faut que ce mot soit dit avec déférence. Quel sentiment d'horreur ou de haine si quelqu'un murmure : *la* Kably! Et ce nom de Kably est aussi doux à lire qu'à entendre. « J'allais successivement lire ce nom chéri à trois ou quatre des endroits auxquels on affichait; les caractères un peu usés du mauvais imprimeur qui fabriquait cette affiche devinrent chers et aimés pour moi, et, durant de longues années, je les ai aimés, mieux que de beaux. »

Ayant vu le nom, il désirait voir d'aussi près la personne. Un jour, c'est probablement l'action la plus brave de ma vie, pense Stendhal même, il s'enhardit jusqu'à demander l'adresse de Mlle Kably.

— Rue des Clercs, lui répondit-on.

Lorsqu'il se sentait la même hardiesse au cœur, il s'aventurait vers la demeure de l'actrice. Mais peu à peu son audace faiblissait. L'émotion s'emparait de lui. Ah! si Mlle l'actrice apparaissait tout à coup, le jeune Beyle défaillirait d'il ne saurait quel sentiment d'ivresse, de gaîté ou de larmes! Et cette idée de la voir soudain l'effrayait de plus en plus. Il ne se sentait plus le désir de la rencontrer. Il poussait enfin un soupir de délivrance lorsque, arrivé au bas de la rue, il était sûr que, cette fois, il ne la verrait pas.

Mais il était dit qu'il la rencontrerait. Ce fut un matin, par l'allée des Marronniers, au Jardin de Ville. L'enfant se promenait seul. Il songeait à l'actrice peut-être admirée la veille au théâtre. Et voici qu'il l'aperçoit, errante sur la terrasse! Le jeune amoureux se trouble. Il s'enfuit. « Le bonheur de la voir si près, à cinq ou six pas de distance, était trop grand, il me brûlait et je fuyais cette brûlure, peine fort réelle. »

Jamais amour ne fut plus puéril à la fois et plus touchant. Lorsque Mlle Kably quitta le théâtre de Grenoble, Henri Beyle n'eut de longtemps l'envie d'assister à un spectacle. Son cœur fut endolori. Si bien qu'il hésita fort avant d'aimer une petite amie d'enfance, Mlle Victorine Bigillion. Mais sa pensée garda de la très chère comme un pieux souvenir.

Quelques années après, tandis qu'il était soldat et cheminait en Italie, auprès des chevaux, il lui arriva de causer avec son capitaine des choses inoubliées de son enfance. Il parla du bonheur éprouvé en l'admiration de Mlle Kably. Le capitaine répondit « par des plaisanteries grossières sur la facilité des

mœurs des actrices ». Le soldat fut froissé dans toute sa tendresse. Il eut bien l'idée de provoquer son chef en duel. Seulement, c'était l'impossible même qu'il imaginait.

Et la joie d'avoir rappelé les anciens souvenirs laissa place à la mélancolie.

## III

## Mademoiselle Victorine Bigillion.

Vous vous souvenez de l'explication que donna Stendhal en matière d'amour du mot *cristallisation*. « C'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. »

L'auteur des *Promenades dans Rome* eut une fois le cœur cristallisé en sa première jeunesse. Cette cristallisation dura jusque vers la vingt-deuxième année. L'objet aimé s'appelait Mlle Victorine Bigillion.

Lorsqu'il la connut, grâce à François Bigillion, qui était son ami de collège, Stendhal avait treize ans. Victorine était tout aussi jeune.

D'abord, le jeune Henri Beyle remarqua simplement que Victorine était plutôt laide que jolie, mais qu'elle était en même temps une piquante et bonne fille. La fraîcheur de son visage s'harmonisait avec la fenêtre à croisillons de l'appartement. Beyle était touché de cet agréable accord. Mais bien qu'il vît de près l'enfant « avec des cheveux sombres, un bras divinement fait quoiqu'un peu maigre et enfin une gorge charmante souvent un peu découverte à cause de l'extrême chaleur », Stendhal n'avait aucune envie d'en devenir amoureux. C'est qu'il avait encore le cœur endolori de

son amour pour Mlle Kably. Il ne voulait plus éprouver, pour une autre femme, les sentiments de naguère, car il trouvait que « l'amour était une chose sérieuse et terrible ».

Cependant il chérissait la compagnie de Victorine. Il lui était facile de demeurer longtemps avec elle. Mlle Bigillion jouait avec ses frères et avec Stendhal sans se douter aucunement de leur différence de sexes. Ils formaient ensemble une jeune et joyeuse société. « Nous vivions comme de jeunes lapins jouant dans un bois, tout en broutant les serpolets. Mlle Victorine était la ménagère. Elle avait des grappes de raisin séché dans une feuille de vigne serrée par un fil, qu'elle me donnait et que j'aimais presque autant que sa figure charmante. Quelquefois je lui demandais une seconde grappe et souvent elle me refusait disant : Nous n'en avons plus que huit et il faut finir la semaine. »

Cette compagnie se prolongeait parfois assez tard. Beyle assistait au souper des frères et de la sœur. On était assis autour d'une table en noyer couverte d'une nappe de toile écrue. Les Bigillion n'étaient pas riches. Ils ne mangeaient que du pain bis. Cela semblait incompréhensible au jeune Beyle, habitué à n'avoir que du pain blanc. Mais il oubliait bien vite ce détail. Il était heureux d'être auprès de Mlle Victorine. Aussi en faisait-il volontiers sa confidente. Il lui racontait les misères qu'il supportait de la part de sa tante, Mme Séraphie Gagnon. Comme Victorine avait de l'esprit et réfléchissait beaucoup, elle sermonnait son compagnon en lui disant qu'il avait un mauvais caractère et allait jusqu'à refuser de le croire. C'était un motif de nouveau chagrin pour le jeune homme. Mais Beyle supportait cette peine sans fâcherie et toujours,

9

dans son besoin d'amitié, il retournait auprès de Victorine.

Mais un fait survint qui bouleversa l'esprit du jeune Beyle.

Voici comment le raconte l'auteur de la *Vie de Henri Brulard :*

« J'eus l'imprudence de nommer cette famille (les Bigillion) un jour en soupant avec mes parents. Je fus sévèrement puni de ma légèreté. Je vis mépriser, avec la pantomime la plus expressive, la famille et le père de Victorine.

— N'y a-t-il pas une fille? Ce sera quelque demoiselle de campagne?

Je ne me rappelle que faiblement les termes d'affreux mépris et la mine de froid dédain qui les accompagnait. Je n'ai mémoire que pour l'impression brûlante que fit sur moi ce mépris. »

Alors le phénomène que Stendhal le premier qualifia de cristallisation se produisit dans son propre esprit. Mlle Victorine Bigillion serait-elle donc condamnée à n'être qu'une demoiselle de campagne? Beyle découvre en l'objet dont il chérit la compagnie un grand nombre de perfections. Victorine l'emporte sur la famille de Stendhal dans le cœur de son jeune ami. Ah! Mlle Bigillion, une demoiselle de campagne! Mais non, puisque, soit chez M. Faure, à Saint-Ismer, soit chez les parents de sa mère à Chapareillan, elle assiste à des dîners de vingt-cinq personnes. Victorine est beaucoup plus du monde que « ma famille triste, ratatinée, sauvage, ne donnant jamais à souper, n'allant jamais dans un salon où il y a dix personnes ». Décidément l'âme du futur écrivain de l'*Amour* est bien cristallisée.

Cette opération psychique produit rapidement d'inattendues conséquences.

On se souvient que Beyle avait éprouvé beaucoup plus de peines que de plaisirs en aimant M^lle Kably. Il ne voulait plus aimer. La cristallisation fit oublier M^lle Kably et les souffrances qu'elle lui avait causées.

Alors Stendhal ne songe plus qu'à la sœur de son ami François Bigillion. Il trace même une couronne de feuillage sur la reliure d'un de ses livres. Au milieu de ce dessin, il inscrit un V majuscule. Chaque jour il s'extasie devant l'initiale préférée. Il aime tant Victorine que, parce qu'on l'a méprisée, il n'éprouve pas le besoin de se réconcilier avec sa famille, après la mort de sa tante, M^me Séraphie Gagnon.

Mais la vie les sépare. Beyle, âgé de seize ans et demi, quitte sa ville natale. Il arrive à Paris pour se présenter à l'Ecole polytechnique. Dans son enthousiasme, il délaisse le souvenir de sa petite amie. Il a une idée arrêtée : il veut être à Paris un séducteur de femmes. Sa jeunesse ne doute de rien. Stendhal va jusqu'à rêver qu'une femme de Paris, « bien autrement belle que ma pauvre Victorine, » tombe dans un danger et que c'est lui le sauveur. Il devient l'amant de cette femme. Son rêve s'exalte à ce point que le jeune homme écrit : Je l'aimerai avec tant de transports que je dois la trouver !

C'est une complète erreur. Il s'en aperçoit bien vite.

Paris, qu'il déteste tout d'abord, lui inspire presque de la nostalgie. Les filles lui font horreur. Ce qui lui manque enfin, c'est un cœur aimant, c'est le regard de Victorine. Bien qu'il ne doute pas qu'une jeune fille de Paris soit cent fois supérieure

à Mlle Bigillion, il songe tendrement à cette dernière.

On se rappelle encore cet autre passage de l'*Amour :* « Alors commence la seconde cristallisation produisant pour diamants des confirmations à cette idée : Elle m'aime. A chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant se dit : Oui, elle m'aime. » Dans son *Journal*, en date du 24 nivôse an XIII (janvier 1805), c'est-à-dire bien avant la publication de son livre, il avait constaté sur lui-même ce phénomène, il avait écrit : « Si l'état où nous sommes pendant que l'on décide de notre sort est d'un bon augure, Victorine doit m'aimer. » Il a besoin d'être tout entier à ses amours pour elle. Il espère que sa timidité disparaîtra, car, sous cet empire de cristallisation, il n'ose pas se montrer selon toute sa nature. Comme il est en correspondance avec Victorine, il reconnaît que les lettres qu'il lui adresse sont détestables. Son cœur n'y est pas montré comme il devrait l'être. C'est un Henri Beyle gouverné et factice qui est certes l'auteur de ces bizarres épîtres d'amour, de telle sorte que si Victorine finit par le repousser, ce sera le faux Stendhal qu'elle aura refusé. Ah ! si Mlle Bigillion voyait le vrai Beyle, celui qui se cache timidement et qui forme de si beaux projets de lettres expansives en traversant la cour du Louvre, comme elle l'aimerait !

Mais l'aime-t-elle en réalité ? Que penser ? Victorine n'adresse aucune réponse. Alors il faut supposer qu'elle le méprise ou qu'elle ne reçoit aucune lettre.

Le jeune homme désespère. Comme c'est l'époque où il commence à fréquenter Mlle Mélanie Guil-

bert, il a presque envie de s'attacher à celle-ci pour oublier son amour, — de même qu'il s'était attaché à Victorine pour ne plus songer à M^lle^ Kably.

Deux mois après, c'est ainsi qu'il agit, — avec quelle audace de la part d'un timide amoureux!

M^lle^ Victorine Bigillion est de séjour à Paris. Stendhal avoue ses amourettes avec elle à Mélanie Guilbert. Il prévient cette dernière qu'un jour ils pourraient bien rencontrer Victorine dans la rue.

Or, tandis qu'elle est en voiture et va du passage qui conduit des Tuileries à la rue Saint-Honoré, M^lle^ Bigillion aperçoit son ami d'enfance au bras de cette maîtresse. Stendhal a « sur les lèvres le sourire du bonheur ». Mais, en voyant à son tour la jeune grenobloise, une émotion pâlit son visage. Il n'ose pas la saluer.

Après la disparition de la voiture, il a au cœur une soudaine vanité. Ah! M^lle^ Bigillion a pu constater qu'il est sans embarras pour avoir de charmantes amours à Paris! L'amour-propre, la jalousie, tous les sentiments vont s'éveiller en l'âme de l'enfant de Grenoble. « Si Victorine a une âme comme la mienne, cette rencontre doit l'avoir mise au désespoir et, en même temps, la disposer à m'être favorable à la première vue. »

Le jeune Henri Beyle peut pourtant bien se tromper. Sa vanité l'aveugle. M^lle^ Bigillion ne doit plus l'aimer ainsi qu'autrefois. Et comme Mélanie Guilbert lui cause de Victorine, il avoue : « Mes affaires vont mal avec elle, elle m'a parlé d'un air extrêmement dégagé. » Sa voix a dû marquer de l'émotion ou du dépit, son cœur a sans doute trahi quelque regret qui voulait demeurer invisible, car Mélanie Guilbert ne peut s'empêcher de répondre à son interlocuteur : « Vous allez en devenir amoureux.»

Mais Stendhal a vingt-deux ans à peine. Il semble que ses souffrances soient aussi brûlantes que passagères. Ah! il a près de lui Mlle Guilbert! La jeune femme a les yeux humides de larmes. Son cœur soupire de tendresse. Mélanie est très douce à contempler. Stendhal lui prend les mains, les serre dans les siennes, — et dans les prunelles passionnées de sa maîtresse oublie jusqu'au regret de la petite amie de la ville natale, de Victorine, plutôt laide que jolie, mais si piquante, mais si bonne fille et à cause de laquelle il ne voulut pas se réconcilier avec sa famille à la mort de sa tante!

Victorine Bigillion conserva toujours un tendre souvenir de celui qu'elle aima au temps de son enfance. Après vingt-cinq ans d'absence, elle disait de Stendhal ce qu'avait autrefois pensé aussi M. Gagnon, le grand-père de Beyle, qu'il était laid, mais que personne, à cause de son amabilité, ne songeait à lui reprocher sa laideur.

JEAN MÉLIA.



# L'AMOUR MAGICIEN

(*Suite* [1])

—

## VII

« UN RÊVE, TRIL, UN RÊVE !... »

— Un rêve, Tril, un rêve !...

Tu te demandes tout bas si tu dors, et si ce décor ne va pas s'envoler, et pourquoi les *trolls* m'ont parlé ainsi, et pourquoi j'ai parlé ainsi aux *trolls*, et qui je suis ?

Qui je suis ?

Un vieil égoïste — puisque je te permets de demeurer debout et nu à m'entendre rabâcher...

Comme Tril, amusé de la boutade de son compagnon, esquissait cependant un geste de protestation polie, il se sentit envelopper par les plis d'une étoffe ample, moelleuse et tiède, qui se drapait autour de lui, avec des caresses douces, soyeuses, tandis que la grève se soulevait de manière à présenter à Tril une pente de terrain gazonné, élastique, sur lequel il se trouva aussi confortablement couché qu'au sein de la meilleure des chaises-longues.

— Eh bien ?

— Cela va beaucoup mieux, je vous remercie, fait Tril en riant.

— Mais cela ne t'apprend pas qui je suis.

— Je sais déjà qu'il ne vous faut pas confondre avec ces messieurs les *trolls*, et ma foi ! quand vous seriez le diable....

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 141.

— Par la baguette du coudrier que j'ai planté! ne prononce pas ce mot absurde!

Le personnage n'a jamais existé que dans l'imagination des hommes, et je prétends à une vie plus certaine.

Tu as entendu de quelle façon l'on me nomme ici: « Silver Lax...! »

« Le vieux Silver Lax! » disent-ils.

Je n'ai pas toujours été le Saumon d'Argent, le vieux Saumon d'Argent...

Il se tut un instant, hocha sa tête vénérable, et reprit:

— Au temps des fées, je vivais heureux, libre, jeune encore, dans une lande de Bretagne, près de la mer.

Je me souviens de mon enfance.

Elle s'était écoulée là-bas, insoucieuse et gaie.

La nuit, nous dansions des rondes avec les farfadets et tout le petit peuple des lutins et des follets à la lisière des bois.

Nous gambadions à travers les genêts et sur les tertres.

Parfois aussi notre bande se glissait dans les étables, et le matin les paysans trouvaient leurs seaux pleins de lait, la litière faite, les bêtes soignées.

Car autrefois les hommes vivaient en bonne intelligence avec nous.

Ils ne nous craignaient pas, nous savaient gré des travaux que nous accomplissions pour eux.

On appelait les fées au berceau des nouveau-nés, on aimait à les choisir comme marraines.

Notre destinée est toujoursde causer du bien aux hommes.

Hélas! maintenant, ils nous ignorent volontairement ou ne nous connaissent plus.

Ah! le temps des fées est loin déjà,... bien loin!

Le vieillard soupire tristement et ajoute :

— Et c'était le bon vieux temps !

Tril l'écoute,un peu ému par le surnaturel d'une telle confession.

En lui, aucun doute ne s'élève plus sur la réalité de cette féerie à laquelle il assiste en spectateur convaincu.

Toutefois, ce mot de temps porte son esprit vers d'autres réalités, plus matérielles :

— Je devais réveiller Ella après une heure de sommeil, songe-t-il.

Si elle ouvre les yeux et qu'elle ne me voie pas, que pensera-t-elle ?

Il ne prête qu'une oreille distraite aux propos du vieillard qui dévide l'écheveau de ses souvenirs, sans s'apercevoir de l'inattention de son auditeur qu'une seule idée requiert : Partir!

— Et ce vieux radote, radote, ajoute à part lui Tril impatienté.

Pour entendre ces histoires de loup-garou, je n'avais certes que faire de le suivre ici.

Ma nourrice, quand j'étais petit, m'en a conté tout autant.

Au moment où Silver Lax, dont les yeux de topaze noire semblent, au travers des besicles de corne, cerclées d'or, regarder avec amour des visions lointaines, commence à narrer le début de ses démêlés avec le géant Tryphas Tril, qui bout, l'interrompt doucement :

— Pardonnez-moi. Je serais certes très heureux d'apprendre comment votre science magique sut déjouer les desseins de ténèbres, conçus par le

géant contre la princesse, votre filleule, mais... et j'eus évidemment grand tort de ne pas vous en prévenir avant de vous accompagner ici... je n'étais pas seul dans la grande île...

— Ah! la jeune femme qui ramait l'autre nuit!

— Oui!... et qui serait fort inquiète de ne pas me trouver à ses côtés, en s'éveillant.

Sans doute, vous m'avez averti que vous me placiez en dehors du temps... mais elle ?

— Sois tranquille! Elle dort encore.

Elle dormira autant qu'il le faudra.

— Dans ce cas, excusez-moi d'avoir suspendu votre récit.

— C'est à moi, vieil égoïste, de m'excuser envers toi, car je me doute bien que mes aventures doivent moins t'intéresser que le sommeil de cette jeune femme; mais tu n'imagines pas, Tril, la joie que j'éprouve à parler enfin librement, après un exil de trois cents ans, un esclavage de trois siècles!

— Trois siècles! s'écrie Tril, qui pense :

— Il ne s'arrêtera plus; il est grisé par les souvenirs de sa jeunesse.

Croit-il cependant que je resterai ici un siècle ou deux à l'entendre?

Hé, je ne suis pas un lutin ou un farfadet, moi!

Silver Lax reprenait, en dodelinant du chef:

— Oui! trois cents ans!...

Tu comprends maintenant quelle fut ma joie de te rencontrer ?

— Je vous avouerai franchement que... je ne saisis pas très exactement.

— En deux mots, je vais tout te dire.

Sache donc qu'à la suite d'une peccadille, une simple peccadille — je n'insisterai pas — mon père

me réprimanda si furieusement que je lui répliquai d'une façon qu'il ne permit point.

Pour me punir, il me condamna à demeurer quelque temps le prisonnier et le serviteur de ces étrangers.

— Les *trolls ?*

— Précisément.

Hélas! au moment où j'attendais ma grâce, la fatalité voulut que mon père succombât sous les maléfices d'un puissant ennemi dont la haine ne m'épargna pas. Le seul adoucissement qu'il mit à sa vengeance fut cette condition, enfin libératrice, que si l'un de mes compatriotes, après m'avoir capturé sous cette forme de saumon, dont j'étais autorisé à me revêtir chaque soir, du coucher du soleil jusqu'à son lever, m'offrait lui-même la liberté, elle me serait rendue d'une façon définitive.

— Ah! fit Tril, que cette révélation remplit de joie.

Cette fois, il obtenait la mise en lumière de tous les côtés obscurs de son aventure.

Les questions narquoises d'Ella chantèrent dans sa tête, mais il en possédait les réponses, et savait pourquoi le vieux saumon d'argent s'était accroché à son hameçon, n'avait point tenté de rompre la longue ligne de soie, fil de délivrance, pourquoi il lui avait demandé de partir, pourquoi aussi il l'avait conduit ici — et tout s'était passé fort correctement, selon la logique des contes de fées!

Cependant, une objection surgit que Tril exprima aussitôt.

— Les Français voyagent peu, c'était un fait connu. Toutefois des marins passent assez souvent au large de ce fjord pour chercher au Nord des chargements de bois..

— Il m'était interdit de dépasser cette île...

— Et pas un matelot, pas un touriste...

— Si! une fois... une femme, il y a longtemps! Mais dès qu'elle me vit, elle eut peur, cria; son mari, accouru à son secours, me jeta des pierres. Je dus me retirer dans les eaux profondes...

Tril pensa encore questionner le vieillard sur les *trolls*, quand un ricanement brusque le fit tressauter : entre lui et Silver Lax s'avançait un petit gnôme vêtu de brun.

A son capuchon, une flamme rouge brillait.

— Déjà de retour, Rôde Stjern!

Quelle sentence a prononcée le Roi?

Le nain se baisse, et choisit au milieu du sable un galet rond qu'il tient en évidence sur la paume minuscule de sa main.

— La condensation définitive!

La voix du vieillard s'assombrit en prononçant ces paroles.

— C'est bien, j'irai remercier votre souverain moi-même.

La flamme rouge et son porteur s'évanouissent.

Tril alors s'enhardit à demander :

— Voici que je vous entends répéter pour la seconde fois ces mots de « condensation définitive ».

Oserai-je vous prier de m'éclairer sur leur véritable sens?

— Volontiers!

C'est le nom de la mort, pour les *trolls*, car les substances dont le réseau gazeux constitue leur corps deviennent rigides et se dissocient sitôt qu'elles se condensent jusqu'à la solidification.

Blocs pétrifiés, elles gisent alors incapables de mouvements propres, matière inanimée.

— Ne devrait-on pas les rencontrer quelque part?

Or, je n'ai jamais ouï dire que de semblables masses aient été trouvées en aucun lieu.

— Les hommes, lorsqu'ils sont témoins de leur chute, lui attribuent une origine céleste.

— Bolides, météores...

— Agonies lumineuses de *trolls!*

— Ainsi, les aérolites seraient...

— Sont leurs cadavres.

— Pauvre Stal!

— Sais-tu qu'il t'aurait foudroyé!

— Je n'en regrette pas moins d'avoir été cause de sa fin.

— Ne parlons pas davantage de ce chien!

Il méritait un tel châtiment, qui d'ailleurs l'aurait atteint tôt ou tard, car, au rebours de ses compagnons, il se montrait méchant, hargneux et cruel.

Occupons-nous plutôt de toi, de toi, cher garçon, à qui je suis impatient de prouver qu'en ces temps modernes, comme vous dites, aussi bien qu'autrefois, un vieil Enchanteur François, du sang propre de Merlin, sait payer les bienfaits qu'il reçoit autrement que par l'ingratitude.

Que désires-tu?

Devant cette surprenante interpellation, Tril se trouva pris au dépourvu et fort perplexe.

Il hésita donc à répondre, chiffonna les plis de l'étoffe molle qui le vêtait, regarda ensuite l'air bleu, les vagues cernant la grève silencieuse, revécut un instant les scènes auxquelles il avait assisté.

Puis, toujours caressé par l'extraordinaire tissu qui l'enveloppait de ses draperies souples, émer-

veillé de l'atmosphère de saphir, ravi par les mouvement lents des houles qui venaient tour à tour lécher le sable blond, songeant enfin à tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, il avoua, très simplement :

— Vous m'avez permis de contempler tant de prodiges que c'est à moi de vous vouer une reconnaissance sincère. Et...

Son compagnon ne le laissa pas achever :

— Enfant, tu t'es amusé de babioles, cependant quegrâce à toi j'ai reconquis mes pouvoirs anciens; cela ne se compare pas...

Veux-tu la gloire, qui fera claquer ton nom comme un drapeau, au vent des enthousiasmes? Veux-tu la fortune, et tes coffres débordants de richesses que j'irai chercher moi-même au Trésor des Merveilles Inconnues?

Veux-tu que je dote ta main des gestes de prestige et d'émotion, créateurs d'art, par lesquels les foules, captives, te deviendront tributaires d'admiration?

Tril, au fur et à mesure de cette énumération, éprouvait une sensation ressemblant fort au vertige.

Il percevait tour à tour le bruit tumultueux et triomphal des fêtes qui consacrent la gloire, leurs fumées et leurs apothéoses ; le scintillement des gemmes, l'éclat des palais, l'ordonnance des jardins, par où se révèle la fortune ; la beauté, synthèse de désir de passion et d'intelligence, qui est l'Art.

Mais comme il se souvenait d'Ella, il pensa que ni la gloire, ni la fortune, ni l'art lui-même ne prévalent contre l'amour; et comme il aimait Ella, il pensa qu'il possédait plus que tous les biens qu'on lui offrait.

Les yeux de Tril, miroirs de son âme, en reflétèrent la satisfaction, et, par eux, le vieillard, qui les surveillait, fut informé.

— Préfères-tu, dit-il alors, que je te mène avec ta compagne en des régions ignorées de ceux qui habitent la surface de la terre?

Là résident, au centre du globe creux qui nous porte, des peuples nombreux, issus de l'union de quelques hommes et de quelques *trolls*, avec des gnômes et des kobolds pour serviteurs.

Ils peuvent à leur gré flotter au sein de l'immense firmament sphérique que borne la voûte terrestre, ou parcourir leurs domaines solides.

La lumière y est plus belle qu'ici et plus diversement colorée.

On y vit fort longtemps, et sans connaître la nuit, la guerre, la maladie...

C'est le pays du Bonheur Absolu !...

— J'aime le soleil, et j'aime aussi la nuit, répondit Tril. Je ne déteste pas la maladie, pour les joies que procure la convalescence. Quant à la guerre, depuis que je suis né, je ne l'ai connue que par l'histoire.

— Es-tu donc si complètement heureux?

— Je suis heureux, très complètement heureux.

— Il y a l'avenir.

— L'avenir !

Je crois que l'avenir se construit surtout avec les matériaux du passé, et... mon passé me donne assez confiance en mon avenir.

Au surplus, pourquoi tant insister!

Je vous affirme que ce que vous m'avez révélé ici m'est une suffisante récompense, surtout que mon acte fut peu méritoire.

— Tril, accepte ! et je me considérerai encore comme ton obligé, parce que ce sera la vérité.

Mais ne refuse pas !

L'humilité ne sied qu'aux hypocrites et aux lâches.

— Réellement, je ne sais que demander.

— Eh bien, j'attendrai que tu saches...

Retourne à présent auprès de ta compagne, et souviens-toi de Silver Lax, qui, lui, ne t'oubliera pas.

Il te jure, par le nom de Merlin son ancêtre, d'accomplir, quel qu'il soit, où que tu le formules, le souhait voulu par ton âme en évoquant l'image du vieux Saumon d'Argent !

Adieu Tril !

Ne tente pas surtout de revenir dans cette grotte, car je ne serais plus là pour te défendre contre les *trolls*, qui sont hostiles aux étrangers, tu as pu le constater.

Adieu !...

Un brouillard opaque s'étend devant les yeux de Tril.

Déjà, il ne distingue plus les traits du vieillard, sa barbe blanche, ses yeux de bonté, souriant derrière les besicles de corne, cerclées d'or...

Les paupières de Tril s'alourdissent irrésistiblement, s'abaissent.

Il lutte en vain contre le sommeil qui le couche sur la grève ; il se débat mollement, cède enfin, s'enfonce dans le noir et l'inconscient...

## VIII

### « CE RIRE !... POURQUOI CETTE FEMME RIT-ELLE ?... »

— Ce rire !... Pourquoi cette femme rit-elle ?... bredouille Tril, sursautant.

Ce rire : c'est Ella.

Cette femme : c'est Ella.

Devant Tril, encore hébété, se tient une Ella à genoux, toute rose d'avoir ri, et qui l'apostrophe ainsi :

— Quels sont ces cris inarticulés ?

Fi, le grand paresseux !

Regardez-le, couché de tout son long, qui grogne, se frotte les yeux, dort encore...

Vous deviez m'éveiller, Monsieur ?

— Ella ! s'écrie Tril, stupide.

— Quelle surprise !

Bien sûr, c'est Ella et personne d'autre...

Près de qui vous croyez-vous donc?

— Ella ! Tril passe la main sur son front : ses tempes et ses cheveux sont humides.

Il regarde autour de lui.

Des sapins érigent leurs troncs augustes.

Aux blocs de pierre, monstres familiers, immobiles sous les arbres, Tril reconnaît le décor.

Hauts fûts, blancs de résine, tables de granit rongées par la lèpre des mousses, l'entourent, ceinture amie.

Plus près, les yeux bleus d'Ella, ces yeux clairs qu'il a clos tant de fois sous ses baisers...

N'aurait-il donc pas quitté la clairière ?

Pourtant cette fraîcheur insolite qui baigne son crâne, ne lui prouve-t-elle pas qu'il a plongé réellement, en compagnie du Saumon d'Argent, pour pénétrer dans le couloir menant à la grotte des *trolls* ?

— Hé, Tril ! Il faut rentrer. Réveille-toi ! reprend Ella.

— Allons, dépêchons-nous !...Elle lui saisit les poignets.

— Comme tes mains sont froides !

Et ta tête... toute mouillée de sueur !

Ne restons pas là... Viens !

Tril se lève, mais, presque aussitôt, chancelle, pâlit...

Sous ses ongles sont collés quelques grains de sable blond.

Le sable de la grève des *trolls !*

Ici la terre est noire et grasse.

Dans tout le fjord, Tril n'a jamais rencontré de sable blond...

— Qu'as tu donc? fait Ella, inquiète.

Aurais-tu été tourmenté par un cauchemar ?

— Non, c'est beaucoup plus matériel que cela.

— Ah ! tu auras trébuché contre une vilaine racine, en te levant. Souffres-tu ?

— Je me suis heurté seulement à... quelques grains de sable ! répond Tril, en souriant ; et, pour la rassurer, il embrasse la peureuse Ella que cette sorte d'explication convainc toujours.

## IX

### SUR LA VÉRANDAH, DEVANT LE FJORD

Sur la vérandah, devant le fjord, l'ombre apaisante est venue, car déjà le soleil commence à descendre vers les montagnes.

Dans le bruit cadencé des rames, une barque approche, peinte en rose et blanc. Sous l'effort des quatre avirons, elle franchit rapidement le court espace qui s'étend entre elle et le môle minuscule, à l'extrémité duquel est bâtie la petite maison de bois.

Voici que le canot accoste.

Mme Lyngen en sort la première, puis Ella.

Enfin le peintre Swere et Tril gravissent à leur tour les trois marches de pierre.

— Vous avez très chaud, M. Swere, dit Ella en traversant le jardin. Il faut vous reposer un moment avant de rentrer à Bergen.

— D'autant plus que le prochain train ne passera pas avant une heure, ajoute Tril en désignant la station que quitte en sifflant une locomotive traînant trois longs wagons à couloir.

— Mais je demeurerai très volontiers pendant tout ce temps avec vous et Mme Lyngen, répond le grand Swere, qui s'évente avec son chapeau de paille à larges bords.

Du haut de l'escalier, soudain Ella s'écrie :

— Eh bien, Anna ! nous sommes retournés encore une fois sur le fjord, et il ne nous est rien arrivé... pas même un yacht sur le dos pendant que nous prenions le bain, un fort agréable bain, ma foi !

— Que veux-tu dire ? demanda Mme Lyngen, interloquée.

— Comment ! tu ne te souviens déjà plus de l'autre jour, de ta prophétie de l'autre jour ?... le présage !...

— Serais-je indiscret en vous priant de me mettre dans la confidence, fait Swere qui s'approche...

Tril semble de mauvaise humeur.

— Ella, je t'en prie, cesse cette plaisanterie. C'est tout à fait ridicule...

Puis, s'adressant à ses hôtes :

— Nous restons ici, n'est-ce pas? La vérandah est très agréable à cette heure.

Ella! à boire, veux-tu? Nous mourons tous de soif...

Ella n'insiste pas et obéit.

Mme Lyngen cependant a levé doucement ses paupières et regarde Tril avec attention.

Ses yeux possèdent le reflet des ciels gris sur la mer.

C'est une couleur de brouillard et d'abîme qui dissimule tout au delà ; et l'on y distingue mal la nuance des pensées.

D'ailleurs la jeune femme, à l'opposé de la franche et joyeuse Ella, semble toujours impénétrable, sérieuse et triste.

Maintenant, ses yeux se sont foncés, plus sérieux et plus tristes.

Est-ce un reproche?

Tril, qui a vu s'obscurcir les perles mauves, ne sait pas, car, à peine les a-t-il aperçues, que la coquille rose des paupières est retombée.

Est-ce vraiment un reproche ?

Tril ne peut approfondir la question.

Mme Lyngen s'est accoudée à la balustrade de la terrasse et se plonge dans cette contemplation vague qu'elle affectionne parfois.

— Swere! dit-elle d'une voix lasse qui lui est particulière à certaines heures... un joli tableau pour vous.

— Où donc ?

— Là !

— Non, merci !

Le fjord et les montagnes ?

Toujours des fjords et des montagnes, des eaux vertes et noires, des sapins verts et noirs ! C'est trop monotone !

Il y a plus de tableaux à faire dans un coin de la forêt de Fontainebleau, que dans toutes ces montagnes, et tous ces fjords ici !

Ah, Paris !...

— Oh, Swere! fait alors Tril, comment pouvez-vous parler ainsi?...

Mme Lyngen se retourne à demi.

— Vous aimez donc un peu notre pauvre pays?

— Certes!... je l'aime beaucoup...

Mais le grand Swere part d'un irrévérencieux éclat de rire, en donnant une impulsion vigoureuse à son rocking-chair, qui le balance d'une façon désordonnée.

— Les Français sont toujours drôles. Paradoxe, madame Lyngen, c'est un paradoxe!

Ah, vous êtes rigolo, mon vieux Tril!

— Je vous assure, Swere...

— Vous blaguez, Tril! Je vous assure, moi, que vous blaguez!

— Ne discutez pas, conseille Mme Lyngen à Tril, avec ce fou de Swere, c'est tout à fait impossible.

— Vous exagérez, madame Lyngen.

Sois certain, Tril, que Mme Lyngen exagère.

Je sais discuter fort convenablement...

N'est-ce pas, Madame? ajoute le peintre en s'adressant à Ella, qui précède Randi chargée d'un plateau où s'entrechoquent verres et carafes.

— Sans doute, répond complaisamment Ella.

De quoi s'agit-il?

A cette repartie, Swere se renverse dans son fauteuil si violemment que Randi le considère avec des yeux effarés.

Le peintre est en proie à une furieuse crise d'hilarité, et les oscillations de son siège mobile en acquièrent une amplitude inquiétante.

Tril est obligé de lui répéter deux fois sa question :

— Framboise? Ananas?

— Je préfère, dit-il enfin, d'une voix mal raf-

fermie,... je préfère, s'il vous plaît... du whisky et de l'eau fraîche, plutôt que ces limonades.

Et Baldour ?

Je ne vois pas votre chien.

L'avez-vous perdu ?

— On ne lui accorde pas de venir sur la vérandah, parce qu'il renverserait vite le guéridon, et tout ce que le guéridon porte, explique Ella.

— Vous permettez ? demande le peintre, entièrement calmé, et qui tire, d'une poche de sa vareuse, une pipe à tuyau recourbé.

— Si je permets ? Assurément !

Tril, donne-nous des cigarettes ?

Anna, veux-tu une cigarette ?

— Non, merci ! je ne fumerai pas.

— Drôle de petite femme ! pense Tril.

Elle fume; elle ne fume pas... Le soleil lui enlève sa joie... Elle aime regarder le fjord et se fâche quand on n'admire pas la nature !

Femme du Nord ?

Pourtant, Ella, Swere sont gais, sont même très gais...

Et jolie, pas laide du tout !... Un teint pâle, la blancheur des glaciers... Suis-je bête ? les glaciers sont bleus !... Et une bouche, très framboise rouge... Des yeux... mettons étranges !... des yeux étranges !... étranges...

Tril s'attarde sur l'épithète banale. Il évoque le regard lourd de tout à l'heure, les yeux de perle mauve, et continue son monologue intérieur :

— J'aurais dû lui dire la fin de mon histoire... Devant Ella je n'ai pas osé... Il me semble qu'elle n'aurait pas raillé, qu'elle n'aurait pas songé à se moquer comme Ella dont l'ironie me para-

lyse, m'empêche de lui confier l'extraordinaire dénouement de mon aventure.

Evidemment je sais bien que tout cela n'a peut-être été qu'un rêve dans la forêt, une hallucination près de la mer... mais... j'aimerais parler de fantômes avec cette femme triste aux yeux de brouillard...

Comme à cet instant, la femme triste s'apprête à reposer elle-même son verre vide sur la table, Tril se précipite avec l'obligatoire :

— Pardon, Madame !

Il s'aperçoit alors que Swere raconte, au milieu des tourbillons bleus, issus de sa pipe, une charge d'atelier qu'Ella écoute, très amusée.

Mme Lyngen, qu'intéressent moins les plaisanteries du peintre, paraît, après avoir remercié Tril, être encore sollicitée par l'attrait du paysage et se dirige vers le bord de la terrasse.

Tril la suit.

— Je partage votre passion pour cette vue. La poésie de ce pays m'émeut aussi.

— Vraiment? Vous ne blaguez pas? comme dit Swere.

— Comment pouvez-vous me poser pareille question ?

Est-ce qu'il ne se dégage pas de ces eaux, semées d'îles à l'aspect changeant, de ces bois penchés sur le fjord, de ce ciel même, aux couleurs tendres, un parfum de sauvage...

Tril hésite devant le substantif, décidément rebelle. Il va choisir « beauté »...

— Mélancolie! a prononcé Mme Lyngen, qui rectifie aussitôt :

— Pour moi du moins, c'est presque toujours sous cet aspect que se présentent les choses...



— ... quand le soleil décline vers la cime des monts, achève Tril, qui sait le couplet.

— Et cependant, au milieu de la journée, j'appelle déjà cette heure : je la préfère à toutes les autres.

Ces longs moments où la brutalité de la lumière est peu à peu vaincue, où les ombres commencent à régner, me seraient doux à vivre.

— Vous *seraient?* Ils ne vous *sont* donc pas?

Mme Lyngen fait de la tête un lent signe de dénégation.

Très intrigué, Tril ne craint pas d'être indiscret :

— Pourquoi ! s'exclame-t-il. Ce n'est donc pas le charme de l'heure qui vous séduit !...

— Vous me demandez pourquoi je suis triste à ces instants qui précisément me sont les plus chers?

Vraiment, je dois vous dire pourquoi ?...

Ne comprenez-vous pas que chacune de ces délicieuses minutes m'apporte de la douleur au lieu de joie parce qu'elle me rappelle qu'un jour de plus est mort où j'ai marché dans la vie sans... celui que j'attends ?

Ne comprenez-vous pas qu'en ces minutes adorables je serais heureuse de m'appuyer au bras d'un bien-aimé, et de monter avec lui dans l'or du soleil, dans le feu rouge du ciel, parmi les sapins embrasés, très haut... jusqu'au faîte de la montagne, ensemble et très haut... jusqu'à ce que nous ne puissions plus apercevoir les misères d'en bas, les gens qui s'agitent en bas...

... Les gens ! comme je les hais !

— Mais... votre mari ?

— Mon mari... est mon mari.

Il va à son usine, chaque matin, et le soir n'aurait guère idée de gravir les sommets.

— Et le bien-aimé ?... Vous ne l'avez jamais rencontré ?

— Non !

— Ah ! et... si vous le trouviez ?

— Si cela était... je quitterais avec joie mon mari.

— Vous le détestez tant ?

— Pas du tout. Je pense qu'il est assez beau et très bon...

— ... Seulement, il n'est pas le... bien-aimé, pour lequel vous le laisseriez... Et votre petite fille ?

— Je quitterais tout pour le suivre.

Nous serions seuls, et nous irions loin des gens d'en bas, là-haut, très haut... au milieu des nuages... dit Mme Lyngen, en montrant à Tril la crête d'un mont, coiffée de nuées en dentelles.

Tril, qui se souvenait des leçons de Silver Lax, pensa immédiatement :

— Chez les *trolls*...

## X

### C'EST LE MATIN...

C'est le matin.

Une buée humide flotte au-dessus du fjord. Les têtes des sapins ont des aiguilles d'or, et au long des sentiers le soleil mûrit les framboises.

Tril, avec Baldour heureux de la promenade, a pris la route qui, derrière la station du chemin de fer, s'élève lentement au milieu des jardins et des villas. Des arbres l'ombragent. Ensuite elle côtoie les prairies qui embaument le foin coupé, car les hautes perches à faner plient sous leur chargement d'herbe et l'âcre odeur parfume le vent qui passe.

Tril traverse le village dont les maisons de bois rouge, dispersées et rares, s'égrènent jusqu'au haut de la côte. Des enfants jouent dans les cours, devant les portes des fermes. Un coq chante. Un vieux chien grogne, près d'une écurie, en tirant sur la chaîne qui l'attache à sa niche.

Sur la crête, l'air est frais, de cette fraîcheur de sorbet, particulière à ce pays et si agréable.

Baldour trottine joyeusement, en échangeant souvent de longs regards tendres avec son maître.

Tril se félicite d'être sorti. Il va tourner le dos au fjord et, avant de franchir le coude du chemin, regarde derrière lui.

Vu de cet endroit, le chalet dans lequel dort la paresseuse Ella semble un jouet minuscule posé sur le bord d'un miroir où les îles piquent des taches de moisissure verdâtres. Autour de lui, les montagnes confondent leurs forêts et s'enchevêtrent dans un fouillis de croupes rondes et obscures, au bas desquelles apparaît parfois l'éclat métallique des eaux ou la déchirure blanche d'une route. Plus près, des toits d'ardoise dégringolent entre les feuillées, les champs et les pelouses. La voie ferrée les encercle d'une mince ligne brillante.

Tout est calme.

De l'autre côté, une mer de pâturages ondule, endiguée par les murs de velours sombre que forment des collines, couvertes de frondaisons. Çà et là des pierrailles, des maisonnettes peintes, émergent comme des récifs. Très loin, vers l'horizon, une poussière grise s'aperçoit et des fumées montent : c'est la ville ; c'est Bergen.

Tril fait quelques pas.

Il ouvre une barrière mobile, près de laquelle deux chevaux broutent sans s'inquiéter des passants.

Baldour, plus craintif ou plus prudent, a jugé bon d'accomplir un détour.

A l'autre extrémité du pré, se dresse un nouvel et pareil obstacle à franchir, puis c'est un bois touffu, à l'ombrage aimable, prometteur de repos.

Sous les branches bruissantes, Tril s'étend et allume une cigarette, cependant que Baldour, après quelques courses folles en rond, finit par se coucher à ses pieds.

Dans le ciel, très pur, des alouettes invisibles grisollent éperdument.

Tril d'abord fume en goûtant la profonde beauté et la quiétude de l'heure, sans penser à autre chose.

Puis, peu à peu, en même temps qu'il perçoit à ses lèvres la légère, l'agréable amertume du tabac, il sent en son âme le trouble attirant, le trouble inquiet, qu'y laissèrent les successifs enseignements de Silver Lax et de Mme Lyngen.

Ces noms s'associent machinalement dans son esprit par la double énigme de leurs paroles, car à y réfléchir maintenant Tril s'étonne davantage des déclarations lancées par la romanesque Anna et ne se trouve pas éloigné de les tenir pour aussi fantastiques que celles de son précédent confident, le féerique enchanteur.

— Les gens...!

De quel accent elle prononçait ces mots!

Avec quel dédain! quel mépris! quel froissement de tout son être!

Monter très haut, loin des gens d'en bas, vers les nuages, le ciel, le soleil...!

Parlait-elle sérieusement ou par métaphores?

Des deux façons à la fois probablement, et sans

vouloir prendre la peine de distinguer le réel du figuré, le matériel de l'idéal.

N'était-elle pas d'ailleurs prête à confondre tous ces termes en un seul que représentait le bien-aimé?

... Le « bien-aimé » à qui elle sacrifierait, sans regrets, sa vie présente!

Que tout cela était différent des misérables calculs et des mensonges honteux et de l'hypocrisie des adultères que Tril savait!

Ici, pas de dissimulation, pas de ruses, pas de combinaisons mêlant l'aventure au ménage, tout en prétendant sauvegarder l'apparence du ménage et la sentimentalité de l'aventure, pas de partage ni de compromissions : l'aveu franc, simple, presque innocent à force de franchise et de simplicité!

Mais ne s'agissait-il pas, peut-être, d'un simple accès de lyrisme, éclos à la faveur du romantisme émané du décor? La petite femme, sérieuse et triste, était-elle vraiment capable de monter ainsi très haut, dans les nuages, au bras de son bien-aimé! d'abandonner froidement Lyngen à son usine, l'enfant aux gouvernantes?

Ce programme d'avenir et de bonheur ne se trouverait-il pas immédiatement réduit à néant par les exigences sociales?

Après tout, Mme Lyngen ne paraissait guère disposée à s'embarrasser des exigences sociales, bonnes tout au plus pour... les gens!

— D'ailleurs, pense encore Tril, comme elle ne rencontrera probablement jamais le bien-aimé, décidé à gravir les montagnes au déclin du soleil, il y a dix à parier contre un qu'elle continuera indéfiniment à mener sa vie de gentille bourgeoise, bien sage, entre son mari assez beau, très bon, et

son enfant qu'elle craint d'inquiéter en rentrant en retard.

Et puis, elle gardera de même au fond du cœur la quotidienne désillusion d'être seule au crépuscule : c'est très poétique et pas dangereux du tout.

Je crois, en somme, que Lyngen peut longtemps encore diriger tranquillement ses ateliers, sans crainte de ne plus retrouver sa femme, un soir. Les gens sont nombreux et le bien aimé, un oiseau rare!...

Pourquoi m'a-t-elle raconté tout ça?...

Sans doute à la façon de ce brave Swere qui juge les Français un peuple éminemment gai, « rigolo », a-t-elle songé que j'appartenais à la terre classique des romans d'adultère et que, par conséquent, je ne manquerais pas de l'encourager à persévérer dans ses résolutions. En ma qualité de Parisien, ne me fallait-il pas les trouver fort naturelles et fort louables?

J'ai certainement failli à tous mes devoirs, et j'ai dû beaucoup la surprendre.. Il est vrai que sa façon posée, réfléchie, d'exposer une théorie... nuageuse m'avait plutôt induit à sourire.

Et... si elle revient à la charge ? car elle développera sa thèse... sûrement...

Quel pays, mon Dieu! où les saumons cachent des magiciens égarés, et où les épouses d'industriels dissimulent des aspirantes à l'emploi d'héroïnes dramatiques!

Tril s'accouda sur le côté droit, allongea une claque d'amitié à Baldour qui grogna, et choisit dans son étui une seconde cigarette.

— Heureusement, ajouta-t-il en la malaxant soigneusement entre ses doigts, que la nature s'y montre admirable, qu'on y respire en plein mois

de juillet et qu'il y passe moins de touristes qu'en Suisse!

La cigarette allumée, une mince colonnette de fumée monte toute droite pour s'incurver ensuite et s'éloigner en jetant à l'air calme de successives arcades bleues, aux découpures élégamment amenuisées, dont les arabesques enregistrent les imperceptibles tressaillements des doigts de Tril.

Tril songe alors aux lointaines après-midi qui le virent, adolescent épris de ces jolies architectures fragiles s'édifiant inlassablement dans un rayon de soleil, où elles se teintaient d'or fluide, créaient une perspective de cloîtres minuscules, de petits palais de rêve aussitôt détruits qu'érigés, et finissaient par s'écrouler, ruines de brume légère, tandis qu'au dehors la formidable vie de l'usine paternelle grondait sans repos.

Ah, ce bruit fait de tous, et dans lequel il savait distinguer le halètement des machines à vapeur, le claquement des longues courroies de cuir sur les poulies, le sifflement des scies circulaires entamant les troncs mal dégrossis, le fracas des raboteuses...

## XI

### LA PORTE EST OUVERTE DU JARDIN AUX SOUVENIRS

La porte est ouverte du jardin aux souvenirs, et Tril pénètre dans les allées, de plus en plus vieilles, de plus en plus emplies de ténèbres, qui conduisent à la très naïve enfance.

De ce jardin les fleurs sont diverses.

Leurs parfums ne se ressemblent pas plus que leurs couleurs, car de voluptueux œillets rouges s'y mêlent à de candides roses blanches.

Pour certaines, l'on n'en saurait plus dire la nuance.

Mais,de toutes s'exhale un charme doux et triste, qui incite au regret : elles furent la jeunesse et sont le passé.

Tril parcourt l'enclos mélancolique avec des sourires et des attendrissements.

Il y rencontre d'abord un petit garçon qui lui ressemble et dont les yeux sont fixés amoureusement sur ceux d'une belle jeune femme.

— Comment t'appelles-tu, mon ami?

— Tril Pradier !

— Cyrille ! Allons, dis : Cy-rille,Bébé ! rectifie la maman.

— Tirille, répète l'enfant à qui cette prononciation plaît davantage.

Puis, une ombre menue, curieuse, babillarde, passe.

Elle s'arrête près des générateurs, regarde les fours, fait craquer le charbon sous ses pas,écoute chanter la vapeur, questionne les chauffeurs tout noirs, s'amuse de leurs dents blanches et des yeux d'émail luisant dans leurs faces d'ombre.

La voici aux ateliers, traversant les nuages de sciure de bois, jouant au milieu des copeaux frais.

Elle admire ensuite les godets des dessinateurs, et leurs pinceaux effilés, et les longues tables où sur des feuilles de bristol s'inscrivent d'énigmatiques figures, aux lignes si fines.

Enfin, près du père bienveillant, elle saccage les bureaux, s'empare des crayons de couleur, et reste là, allongée sur le tapis, très occupée à couvrir un chiffon de papier d'invraisemblables bonshommes qui sont des « papas » et que le papa réel doit admirer.

Cette ombre remuante et jaseuse, c'est M. « Tril », car la prononciation de Bébé a triomphé auprès des ouvriers de M. Pradier.

Plus tard, au lycée, les camarades adopteront aussi le victorieux monosyllabe.

Tril donc apparaît encore, bachelier frais émoulu, rhétoricien d'hier, adolescent décoré d'une indécise ombre brune au-dessus des lèvres et dont les illusions naissent et grandissent avec les moustaches.

Petit poulet ambitieux, il a brisé la coque qui lui cachait le monde, et au sortir des enveloppes protectrices, comme ni ses maîtres, ni ses parents ne le tenaient plus en lisières, il a couru dans la vie, joyeux, émerveillé, piquant à droite, à gauche, les grains brillants des sensations toutes neuves.

Mais le petit homme est plus compliqué que le poussin heureux du soleil, des moindres vermisseaux et de ses plumes qui poussent.

Bientôt Tril a jugé, parce qu'il en ignorait la complexité, le sens, et qu'il en percevait plutôt les côtés grossiers, que le monde était brutal et la vie laide.

A côté de la réalité qui lui fait horreur et où il exerce sans plaisir dans l'usine paternelle des fonctions transitoires, peu attrayantes, de contre-maître ou de comptable, il se plaît alors à construire des cités de rêve hors desquelles il s'élance à la poursuite des chimères, pour revenir ensuite distraire sa fatigue à l'ombre bleue de palais en nuages, y aimer un changeant idéal, toujours vague, y causer métaphysique, art pur, voluptés inédites avec d'indécis personnages féminins aux allures hautaines.

L'amour charnel, qu'il ne connaît pas, lui cause du dégoût : les filles... pouah !

Sa timidité accueille mieux les débauches de lit-

térature; les beautés du platonisme, la poésie des délicats effleurements, le sublime des passions immatérielles triomphent des faciles joies vénales, proposées dans la rue, par des jupes tapageuses et crottées — non pourtant sans que s'éveillent de timides, d'équivoques, d'ambigus désirs, farouchement réprimés.

Tout ce sentimentalisme se nourrit de la contemplation lointaine et muette de quelques jeunes amies du voisinage, rarement gratifiées de déclarations tellement voilées qu'elles demeurent inaperçues et de serrements de mains éloquents mais également incompris; et c'est ainsi qu'ignorant la force immanente, la beauté de la vie et de l'amour, abusé par les notions inconsidérément pessimistes rapportées de ses premiers contacts avec les choses, Tril, pris de la nausée du réel, gaspille son activité, en dehors du travail imposé, dans de longues songeries tristes et des jeux mystiques.

Cependant, il est devenu un « jeune homme » ayant accompli son premier voyage aux pays du Nord et traité des affaires avec de doux géants aux yeux bleus.

Son âme, assez longtemps bercée par l'imaginaire, se lasse de ses molles distractions, aspire à redescendre sur terre, éprise cette fois de satisfactions plus positives.

Or, les amis sont dispersés; l'agitation sociale l'effraye encore; les petites Mademoiselles, inconscients objets de ses primes tendresses, de ses innocentes ardeurs, possèdent, devenues Madames, maris et enfants.

Vers qui tendre les bras?

Alors, s'approchent, avec l'attrait d'une concession aux rêveries amoureuses, et l'hypocrite excuse

de pouvoir transfigurer la réalité pour l'accommoder selon l'esthétique ancienne... les courtisanes!

Elles s'offrent et leur visage porte le double masque des fards et du mystère.

Dans les plis de leurs vêtements flottent des parfums, et le désir naît au balancement de leurs hanches.

Elles passent, souples, félines, caressantes, inconnues, évoquant les ressouvenirs de Musset et d'Hugo, et c'est avec de la pitié et de la douceur, des souhaits de pardon et de charité — un peu de crainte aussi — que Tril les aborde, avec des paroles polies et miséricordieuses qu'il les salue...!

Pas très longtemps. Car leur fréquentation dissipe les fantômes de Rolla et de Fantine.

Baudelaire intervient à ce moment douloureux pour que l'esprit du jeune homme, attaché au souvenir des romantiques refus passés, encore que troublé par celui de la pureté abolie, puisse trouver en la perversité un prétexte à continuer des relations que l'influence des lectures naturalistes prolonge ensuite par le souhait d'études et d'observations : oh la rosserie féminine, et que tout ceci est dégoûtant!

Néanmoins des remords, favorisés par quelques écœurements, s'interposent et Tril tente de se réfugier dans la noble attitude d'antan, la tour de mépris et d'ivoire.

Hélas! une impitoyable mémoire ramène des images, voluptueuses quand même et le chasse du candide ermitage, vite souillé par d'immondes tentations auxquelles il cède, constatant, non sans regret et ironie, qu'il lui est impossible à présent de se satisfaire par la seule adoration de l'idéal,

et qu'il ne trouve plus à la métaphysique qu'un charme médiocre.

En lui parlent haut, trop haut, avec même parfois des mots orduriers, les visions récentes, plus vives que les chimères d'autrefois, plus attirantes aussi.

Il se trouvait dans ces dispositions, lorsqu'un soir une petite fille lui sourit dont il accepta le sourire.

Puis, il la rencontra de nouveau, une fois, deux fois... et la prit pour maîtresse, renonçant enfin à regarder le visage des femmes par le prisme déformant de ses juvéniles enthousiasmes littéraires, et peu soucieux d'admirer encore le beau pur au détriment du beau réel.

De longs soirs la petite fille a souri.

Un matin elle a pleuré.

Las d'être aimé, Tril avait congédié l'amante.

Mais le lendemain de ce matin, sur le pont du steamer qui s'éloignait de France, Tril a failli pleurer aussi, seul, et triste, et inquiet, tant il se sentait autre que le timide adolescent de jadis dont les naïvetés et les erreurs lui prêtaient à se moquer, et différent du jeune homme à son premier voyage.

Ce fut vers cette époque-là qu'au pays des sapins noirs et des doux géants aux yeux bleus, il rencontra l'aimée.

Ella sut réaliser la synthèse de ses aspirations idéales et de ses désirs matériels.

L'amour s'éleva au-dessus des mauvais souvenirs comme une brise balayant des fumées sales.

Quand ils s'épousèrent, les deux familles virent dans cette union l'acte heureux qui consolidait les liens déjà vieux, noués par de longues relations

commerciales et la réciproque honnêteté qui les avait toujours inspirées : Tril conçut de plus hautes pensées.

Il comprit enfin la beauté auguste que portait en elle cette continuation de l'onde de vie, perpétuant les races en dépit de la faiblesse des individus, auxquels elle accordait en retour l'immortalité sans réserve, immortalité de leur chair, périssable seulement en apparence, de leur sang, source féconde que les siècles ne parvenaient pas à tarir, immortalité de leurs gestes, sans cesse renaissants, de leurs pensées mêmes qui se transmettaient à travers les âges.

L'homme, trop humble, trop modeste, trop défiant, ignorant encore la mesure de son pouvoir, avait orné les idoles vaines de ses propres joyaux, et enrichi les dieux d'attributs qui n'appartenaient qu'à lui seul.

Car seul il contenait l'infini du passé et de l'avenir. Seul il marchait dans l'éternité, rajeuni par chaque génération, couvrant la terre de son omniprésence, la possédant de son efficace toute-puissance, achevant de façonner le monde, d'apporter l'ordre dans le chaos et de créer lentement le mieux par les seules forces efficaces et durables, les douces forces de l'amour.

Et à son tour, parce qu'il aimait, Tril se voulut meilleur.

Malgré l'obscurité de son rang social, simple industriel, cellule secondaire du grand organisme que forment les agrégats d'hommes, il désira cultiver l'amélioration de son être intellectuel et physique, non seulement afin de demeurer toujours digne de l'aimée et d'écarter d'elle tout péril, mais dans l'espoir aussi de léguer à leur survivance, à ce prolongement

d'eux-mêmes dans l'avenir, une destinée heureuse, forte par avance.

Certes l'accomplissement d'un tel plan devait rencontrer des difficultés.

Tril, emporté par l'élan de sa foi amoureuse, n'en avait pas jugé ainsi.

Mais, dès ses premiers pas, les obstacles surgirent.

Il avait d'abord résolu de se perfectionner avant de procréer, car il considérait à juste titre comme absurde que les animaux bénéficiassent seuls des acquisitions de la science qui permettent déjà de déjouer là, moins peut-être qu'ailleurs toutefois, les embuches malveillantes de la nature, l'éternelle ennemie, la marâtre aveugle, insoucieuse et cruelle.

Or, si l'élevage des races chevaline, bovine, ovine ou porcine n'a pas manqué d'inspirer de sérieuses recherches, de clairs traités, des méthodes lucides, une technique profitable, l'amélioration possible des produits humains n'a guère suscité jusqu'à présent que les fantaisies de vagues utopistes et de nombreuses plaisanteries.

Malgré le souci des affaires, Tril se mit courageusement à étudier la question.

Rien ne le rebuta, ni les rares hypothèses des savants, ni leurs observations souvent contradictoires, ni l'indécision de leurs théories.

Néanmoins, encore qu'il n'apportât point à cette tâche l'incompréhension naïve d'un Bouvard ou d'un Pécuchet n'apercevant jamais que les reflets de leur propre sottise, parfois des doutes s'imposaient. Les sentiments de défiance, de faiblesse, si longtemps nourris par l'ignorance des ancêtres, renaissaient, toute une âme de superstition et de ténèbres

se reprenait à vivre en lui, étouffant par instants l'œuvre de beauté et de lumière.

C'était cette âme encore, qui, docile et crédule, avait obéi au premier appel du Saumon d'Argent.

Silver Lax... le vieux Silver Lax?...

— Après tout, qui a raison? se demanda Tril.

Est-ce moi, avec mes théories d'espoir, Anna dans sa vie de rêve ou le Saumon d'Argent et sa magie?

Je construis péniblement l'avenir qu'Anna imagine d'une pensée et que le vieil enchanteur saurait peut-être réaliser au jeu de sa baguette...

Ah, les *trolls* doivent rire de voir le protégé de Silver Lax s'agiter ainsi, vainement!... D'un mouvement brusque, Tril leva la tête.

## XII

### LE SOUHAIT D'AMOUR

Aucun nuage ne souille le firmament.

Tril en est ridiculement satisfait.

Baldour, lui, ronfle, le nez dans l'herbe, dédaigneux, tranquille, malgré les mouches plus nombreuses à présent que l'heure s'avance et qu'aux plaines bleues du ciel, lentement, le soleil s'élève, éclatant comme le resplendissant bouclier d'airain poli que promènerait un invisible dieu-enfant.

Sous les arbres l'ombre diminue.

Des moucherons y passent.

D'autres s'en viennent danser.

Au milieu du ballet, soudain deux gros personnages s'introduisent : deux frelons se poursuivent sans s'atteindre.

Un moment, ils restent immobiles, vis-à-vis l'un de l'autre, leurs courtes ailes de gaze frémissantes.

Brèves taches noires, striées de jaunes, ils rappellent nettement à Tril, qui les regarde les yeux ronds qui brillaient comme deux fabuleuses topazes noires, cerclées d'or, les yeux de Silver Lax.

De nouveau s'évoque toute la fantasmagorie de l'aventure avec le vieux Saumon magicien : c'est le fjord, au soir de la pêche merveilleuse, l'archipel des petites îles noires au sein du golfe déjà rose dans le couchant, puis, au bout de la ligne, toute mince, la gueule géante, l'immense corps vêtu d'argent, vite remplacé par un paquet d'algues mortes, pendu à l'hameçon... c'est encore la voix humide, la voix de clapotis et de ruissellement l'appelant parmi les assauts du vent, les mugissements des vagues, le fracas d'une tempête... c'est enfin la grotte à l'atmosphère lumineuse, la grotte de saphir, veinée par les ondes d'un vert laiteux, les stries phosphorescentes qui révèlent la présence des *trolls*, la grotte où déferle la mer sur une grève de sable blond...

— Un rêve, Tril, un rêve!... disait le vieillard ironique, et Tril murmura, pensif :

— Cependant, je me suis éveillé, et c'est alors que j'ai vu, collé à mes ongles, le sable blond de la grève souterraine.

Aurai-je encore été dupe en cela — et dans tout le reste?...

D'ailleurs, pourquoi tant douter?

Notre conception du monde et de ses forces demeure sans doute aussi relativement inexacte et transitoire que celles tenues pour certaines et définitives avant nous.

Où prendrais-je le droit de faire un tri dans l'inconnu?

Les moyens de reconnaître dans le mystère, celui de bon aloi, quels sont-ils?

Je puis, certes, rejeter tout en bloc, mais ne vaudrait-il pas mieux, en somme, tout accepter?

Un temps naîtra peut-être où d'autres microscopes, d'autres balances, des instruments nouveaux sauront confirmer l'existence des organismes gazeux dont parlait Silver Lax, et où la vie des *trolls* cessera d'appartenir à la légende.

Peut-être aussi, vers la même époque, les hommes s'assimileront-ils les notions qui confèrent les pouvoirs, appelés surnaturels, parce qu'ils se trouvent au delà de l'étroite limite que nous assignons à la nature...

Tril argumenta longtemps ainsi.

Mais, dès les premières pensées de son raisonnement, il n'ignore pas quel est le désir qui édifie pour s'affirmer en son esprit, ces appuis, ces étais, ni quelle conclusion cherche à se fortifier par ces apparences logiques, impatientes d'être acceptées, lui emplissant toute l'âme de trouble : c'est la tendance commune à toute l'humanité dès son enfance et qui la pousse d'un élan continu vers le nouveau, vers l'expérience!

Essayer?

Mot magique, mot irrésistible.

Cependant une dernière résistance se lève :

— C'est idiot d'accorder autant d'importance à... des blagues, comme dirait Swere.

Oui, des blagues!

Un rêve? Une hallucination?... Qu'importe!

Des blagues!

Il prononce ces mots avec force, comme pour se mieux convaincre.

Puis, agité, cédant à un besoin d'action, il se

lève, siffle Baldour qui, brusquement réveillé, grogne et sursaute.

— Des blagues!

Baldour aboie.

Toutefois, après cette explosion, un sourire se dessine sur les lèvres de Tril qui répète, plus doucement cette fois :

— Des blagues?... soit!

Que me coûte néanmoins un souhait, même en blague?

De paraître ridicule à mes propres yeux!

Et après?...

Après, Tril cherche déjà la formule de ce premier souhait.

Il marche joyeusement, cause à Baldour, tout en prenant le chemin du fjord.

Le chien court comme un fou, heureux lui aussi.

Dans le pré, les chevaux ne l'effraient plus ; il les regarde fièrement : eux détalent.

Et Baldour, très gai, passe sous la barrière.

Voici le pan de rocher devant lequel le sentier tourne, et de nouveau Tril découvre le village, les toits d'ardoise descendant entre les arbres, la route qui mène vers la petite maison de bois, toute ensoleillée près de l'eau si calme et des sapins noirs.

La petite maison de bois!

A cette heure-ci, Ella n'y doit plus dormir.

Tril se la figure peignant ses cheveux d'or fluide avec de beaux gestes de ses bras blancs; et, s'attendrissant à cette image, il résout d'y associer son souhait.

Les amoureux sont des enfants, de grands enfants naïfs, des enfants crédules.

Tril, sincère, balbutia sa prière avec une puérile ferveur :

— Ella!... l'aimer toujours!...

Puis fut tout étonné de n'entendre en réponse que le chant éperdu des alouettes et l'appel bruyant de Baldour, surpris de voir son maître s'arrêter au milieu de la route blanche de lumière.

## XIII

### CONFIDENCES

Par le chemin conduisant de la gare aux villas assises près de l'eau, quelqu'un vient.

Le train d'où il descend s'éloigne à peine de la station, que déjà le voyageur sonne à la porte de la petite maison de bois, au bord du fjord.

Baldour rôde dans le jardin. Il reconnaît bien vite le visiteur et saute contre la grille avec des aboiements de bienvenue.

Randi approche avec prudence, mais sourit dès qu'elle aperçoit M. Swere, qu'elle introduit tout de suite dans la pièce ouvrant sur la vérandah.

Ella y rêve, seule.

— Bonjour, madame Pradier. Et votre mari qu'en avez-vous fait?

Vous allez bien tous les deux, je pense...

Ella sursaute comme si la voix du peintre l'éveillait d'un songe, d'un mauvais songe, car on dirait qu'elle a pleuré. Ses yeux bleus s'embuent de reflets mouillés et sa voix sonne moins clair que de coutume lorsqu'elle répond :

— Merci Swere : nous nous portons bien, en effet.

Tril m'a quittée à l'instant.

Je crois qu'il n'est pas sorti très loin et qu'il ne tardera guère à rentrer.

— Tant mieux! je tenais à le voir aussi pour lui faire également mes adieux.

— Vous partez donc, Swere?

— Ce soir, pour Kristiania.

— Ah!... vous partez... répète Ella d'un ton fatigué, sans regarder le peintre qui, lui, n'a pas cessé de fixer attentivement la jeune femme.

Il a remarqué les gestes las, les traces de larmes, et ne comprend pas, tant il sait le jeune ménage uni.

Or, il n'ose pas non plus interroger Ella; et, tout décontenancé de ne plus retrouver la gaieté de Mme Pradier, l'accueil cordial de Tril, l'air de bonheur de toute la maisonnée, il se tourne sur sa chaise, la tête basse, tourmentant d'une main son chapeau de feutre mou, tandis que, de l'autre, il caresse dans sa poche la pipe qu'il était prêt à en tirer.

Un moment, Ella et Swere restent silencieux ainsi, suivant chacun sa pensée.

Baldour s'est couché près du piano, allongé dans une pose résignée; de temps à autre il soupire fortement.

Après une attente de quelques minutes, longues, pénibles, lourdes, le peintre se décide cependant à poser timidement son couvre-chef sur un siège à sa portée. Puis indiquant le morceau d'ambre dépassant légèrement sa main enfoncée dans son veston, il demande l'autorisation ordinaire, et ajoute :

— Mais vous, madame Pradier, vous ne fumez pas aujourd'hui?

Ella secoue la tête en signe de dénégation.

Alors, après avoir rapidement bourré de tabac

le fourneau de porcelaine, embrasé la couronne blonde, et expulsé coup sur coup quelques énergiques bouffées, Swere s'arme de tout son courage, et, du sein de la fumée qui l'environne, lance quelques paroles pressées, confuses, émues :

— Voyons, voyons! vous voici lugubre et pareille à une image de désolation, vous toujours si joyeuse! Expliquez-moi cette métamorphose, s'il vous plaît?

Que se passe-t-il?

Parlez, je vous en prie, parlez!

Vous pouvez bien me confier vos chagrins, à moi, un vieil ami de votre mari, un vieux camarade de Tril...

Au mot de Tril, Ella ne résiste plus et sanglote en détournant son visage :

— Ah, Swere... que je suis malheureuse!

— Hein? Qu'est-il arrivé?

— Des sujets de tristesse, de graves sujets de tristesse et de crainte. J'ai peur, Swere, j'ai peur!...

— Peur?... Allons, calmez-vous.

Quelque malheur vous a-t-il frappée?

— Il ne m'est pas permis de dire cela positivement.

—Eh bien?

— ... Mais...

— Mais?

— ... Non! je ne peux pas!... Vous vous moquerez de moi, et je serai plus malheureuse encore!

— N'en jugez pas ainsi, madame Pradier!

Je suis incapable de blaguer en ce moment, je vous assure...

Seulement, ne pleurez plus... et soyez claire!

... En vérité je ne démêle pas facilement les

écheveaux brouillés... Aussi, avouez-moi franchement ce qui vous révolutionne de la sorte.

Ella tamponne ses yeux avec un petit mouchoir, et se recueille, secouée par instants de gros hoquets convulsifs.

Baldour s'est levé. Attentif et grave, il pose son museau sur les genoux de sa maîtresse.

La jeune femme caresse la bonne grosse tête du chien, puis répond à Swere :

— Je vous demande pardon de m'être ainsi montrée faible devant vous et de vous avoir reçu avec des larmes.

Mais vous êtes un bon camarade de Tril, et vous pourrez comprendre combien je l'aime.

Quand il m'a épousée, quand j'ai quitté la maison où j'avais grandi près de mon père et de ma mère, au milieu de mes sœurs et de mes frères, je n'ai pas cru du tout suivre un étranger. Dès le premier moment il me paraissait que j'avais toujours vécu auprès de lui; et depuis, je n'ai pas éprouvé de regret, ni en songeant à ma famille, ni en me rappelant mon pays.

Lui seul suffit à emplir mes pensées : c'est mon bonheur quotidien, c'est toutes mes joies, toute ma vie.

Il est si doux et si beau, si tendre pour moi, si empressé à deviner mes désirs, si prompt à les réaliser.

Son affection allait jusqu'à m'associer à ses travaux, à ses ennuis, à ses plaisirs. Il ne me cachait pas plus sa peine que son contentement, il ne me laissait ignorer aucune de ses pensées et voici que depuis deux semaines, depuis un soir où devant Anna Lyngen il a raconté je ne sais quelle folle histoire — je croyais qu'il plaisantait — il est

préoccupé, il me regarde, puis fixe le fjord d'un air égaré... Lorsque je lui demande alors quelle est la cause de ses soucis, pourquoi il demeure rêveur, à quels projets il songe, il me répond brièvement. Souvent même il se tait dès que je l'interroge. Je ne sais ce qu'il éprouve, mais je sens bien que notre ancienne confiance, ce mutuel abandon qui faisait la force et le charme de notre union, commence à nous fuir. Notre bonheur partira aussi, Swere !

Dites-moi que ce ne sera pas, que ce n'est pas possible ! et pourtant... Tril est tellement changé !.. Savez-vous encore ce qui me terrifie ? Je n'ose l'excuser en supposant... Oh, Swere?... s'il tombait malade, je deviendrais certainement folle... s'il mourait, je mourrais... !

Le peintre garde une attitude déconcertée : ces révélations le surprennent visiblement.

Cependant:

— Je connais Tril depuis longtemps, dit-il. C'est un garçon solide et robuste. Ne vous forgez donc pas à son propos des inquiétudes vaines.

Quant à ses... manières d'être récentes, je me souviens qu'il fut toujours ami du lyrisme et de la poésie. Il s'accommodait assez d'abstractions et de choses nuageuses.

Il aura été repris ici de son ancienne passion pour les décors mélancoliques et les attitudes de romance.

Que diable! cela ne constitue pas un vice et n'indique rien de maladif. Je dois même ajouter que ce côté de son caractère le portait à sympathiser avec quelques-uns de mes camarades, et que moi-même, madame Pradier, moi-même je le fréquentai au début, attiré par cette sensibilité artiste...

— Mais il n'est pas un artiste, Swere.

— Hé, lui reprocherez-vous de ne pas se confiner dans les planches, les solives et les bois de construction ?

— Non certes ! il me plaît même parfois de l'entendre parler comme un poète, et de le voir admirer les teintes d'un paysage aussi bien qu'un peintre.

— Eh bien, accordez-lui de rêver un peu si cela l'amuse et de ne pas vous confier toujours le sujet de ses rêves.

— C'est précisément cela qui m'inquiète, Swere.

— Comment ?

— Oui, ce mutisme où il se renferme... alors qu'il m'avait habituée à partager jusqu'à ses songeries... Pourquoi refuse-t-il maintenant de m'y associer ?... Je cherche quelle raison le détermine et... n'en trouvant pas, j'ai peur !

— Peur, parce qu'en regardant le fjord Tril ne vous déclame plus ses impressions... ?

— Oui.

— Vous m'assurez qu'il n'y a pas d'autre motif à votre chagrin ?

— Il n'en existe aucun autre.

— Oh ! fait alors Swere, décidément rassuré, dans ce cas, il ne faut pas vous désoler pour de tels enfantillages.

— Enfantillages... un changement de conduite si absolu !

— N'exagérons rien ! D'ailleurs, Tril médite peut être une surprise : il combine un projet de voyage, que sais-je ?... ou encore, plus prosaïquement, aura-t-il remarqué dans nos scieries quelque machine qu'il montera, revenu à Paris, et ne veut-il pas vous ennuyer de ses réflexions là-dessus...

— Je n'avais pensé à rien de tout cela...

— Vous voyez bien !

— Ah, puissiez-vous avoir raison, Swere ! Mais, au moins, avant de partir, tâchez de lui parler discrètement, de le...

— Confesser.

— C'est cela... afin de me renseigner sincèrement, et que je ne garde plus de crainte.

— Entendu ! Vous, de votre côté, pour ma récompense, reprenez tout de suite votre bon sourire et venez me jouer au piano un gai *halling* qui fasse s'enfuir de votre fragile petite tête tous les diables bleus qu'elle abrite !

Ella consent à envoyer un faible sourire au grand Swere, heureux de ce dénouement, et se dispose à s'asseoir devant les touches blanches et noires quand, après un bruit de savates traînées sur le plancher, la porte s'ouvre, livrant passage à la personne réjouie de Randi. Elle cause à voix basse à Ella, qui bientôt s'adresse au peintre :

— Excusez-moi : il y a là un fournisseur auquel Randi tient absolument que je cause... Je reviendrai...

Seul, le grand Swere secoue la tête, tout en allumant une seconde pipe :

— Quelles extraordinaires créatures que les femmes ! pense-t-il.

En voici une qui s'estime très heureuse en ce monde, et cela suffit pour qu'elle imagine immédiatement de s'infliger de continuels tourments et les pires souffrances à propos des plus risibles blagues qui soient !

Tril rêve en silence... aussitôt elle pleure ! Et je suis sûr que c'est encore notre sacré pays qui cause ce grabuge : toute la mélancolie et tout le roman-

tisme de la terre se sont réfugiés dans ces sapins, ces fjords et ces montagnes.

Vert et noir, noir et vert — et gris... couleurs gaies, oui ?

Qui ne deviendrait rêveur, mélancolique et muet ici?

Moi-même, je n'échapperais certainement pas à cette influence funèbre sans la claire flamme du punch et la griserie du whisky... Mais voilà! Tril ne boit pas de punch et préfère la limonade au whisky.

Il a tort! il a réellement tort...

Cependant, il faut que je l'interroge...

Sans doute, il rira des terreurs de sa femme... n'importe! j'ai promis : je m'exécuterai!

Le peintre s'avance jusqu'à la vérandah. De là, il aperçoit le coupable Tril paisiblement occupé à contempler le fjord sur lequel glissent les petites ombres blanches des voiles et quelques longues barques de paysans, avec parfois aux rames une femme dont le corsage rouge flambe sous le soleil.

Le grand Swere traverse le jardin, rejoint son ami sur le môle, et lui frappant sur l'épaule :

— Hé, mon vieux Tril, c'est de cette façon que vous recevez vos amis?

On entre chez vous et on ne trouve personne... vous laissez votre femme entièrement seule... Hé! Hé! n'est-ce pas imprudent?...

Et le peintre part d'un franc éclat de rire.

Tril lui serre la main, mais ne s'associe pas à cette gaieté.

Continuant une suite de pensées, interrompues par l'arrivée de Swere, il parle, comme s'il était resté sans compagnon, et comme pour lui-même :

— Je ne sais rien de plus beau que ce coin de terre.

Les montagnes, ainsi que des bras velus de géants enserrent l'eau perfide qui joue dans la lumière, ondule fauve et glauque, si fluide, si calme qu'un battement de rames y propage des frissons à l'infini cependant qu'incessamment elle ronge les hauts rochers, mord sournoisement le granit, l'effrite ; et, peu à peu, les muscles de pierre relâcheront leur étreinte ; elle triomphera... Là-bas, le ciel la pare de scintillements de perle à l'orient nacré, teinté de mauve, exceptionnels reflets que je n'ai jamais vus qu'ici sur ce fjord...

Sur ce fjord... et dans les yeux d'une femme de ce pays, d'une femme souple autant que l'eau de ce fjord!

A ces propos confus, Swere répond :

— Ho, ho, Tril ! vous voici lyrique excessivement ! Seriez-vous amoureux, hein !

La plaisanterie n'obtient pas le succès qu'en attendait son auteur : Tril se tourne vers le peintre, et très froidement :

— Si vous le voulez bien, fait-il, nous allons retrouver Ella... elle aussi est gaie...

Swere songe :

— Ça y est !... c'est ce que je craignais : la mélancolie, la fâcheuse mélancolie !

Son âme est déjà plus qu'à moitié teinte en noir de sapins funéraires et en vert de myrtes plaintifs.

La joie de sa femme l'agace, l'irrite... Que ne l'a-t-il vue pleurer?

Après tout, ceci ne présente rien de grave, sauf le chagrin d'Ella, auquel nous remédierons.

Puis, dans un mois, ils retourneront en France

et le romantisme de Tril aura disparu avec le décor.

Quant aux craintes de sa femme...

Tril empêche le grand Swere de continuer ses réflexions intérieures. Il s'arrête dans le jardin de la villa et interroge son camarade :

— Vous devenez silencieux, Swere ?

— Je songe à votre admiration pour notre pays... C'est un pays étrange, n'est-ce pas? et qui frappe fortement l'imagination des visiteurs... la vôtre, Tril?

— Certes!

— Les jours ne s'y écoulent pas, semblables à ceux des autres pays... les nuits non plus.

En ce moment, c'est l'époque des longs crépuscules qui se confondent presque avec l'aurore. On ne sait pas au juste quand le jour finit ni quand il commence, et les ténèbres de la nuit sont escamotées par ces jours magiciens.

On repose mal en cette saison. On dort peu.

Le soir, des brumes flottent sur les eaux.

Des formes géantes habitent les montagnes. Cela prête au rêve, parfois à l'hallucination, et toujours à la mélancolie.

Tenez! même à présent, toute la lumière du soleil demeure impuissante à égayer ces bois dont les arbres semblent garder le reflet des hivers tristes, ce fjord dont les eaux paraissent conserver le souvenir de leurs liens glacés...

Avouez, Tril, avouez la mélancolie de ce décor et de votre âme!

— Vous êtes un merveilleux psychologue, répond ironiquement Pradier. Je retrouve en vos paroles l'écho de mes propres pensées.

Swere n'aperçoit que l'amertume du propos sans en pénétrer la raillerie.

Il poursuit donc :

— Je ne suis pas psychologue; je serais seulement un bien mauvais peintre si je ne trouvais pas pour décrire mon pays les couleurs qui lui conviennent. Et précisément je voudrais vous avertir, vous préserver du péril que cette beauté même, cette beauté sombre, recèle.

Pour me faire mieux comprendre, permettez-moi l'usage d'une comparaison.

Aux contrées de soleil, dans le Sahara, les nomades se masquent la figure de voiles bleus, et par là les étrangers connaissent qu'ils doivent se garantir des ophtalmies possibles en portant des lunettes à verres fumés.

Ici, notre musique populaire sonne gaiement.

Les danses des paysans sont brutales et joyeuses. Nos maisons, peintes en rouge, réveillent les tons assoupis des paysages. Les corsages des filles et des femmes arborent l'éclatante livrée printanière des coquelicots. Ella et moi savons aussi qu'il faut rire!

Eh bien, Tril, je désirerais que vous adoptiez des lunettes protectrices...

— Laissez-moi regarder avec mes yeux! et Pradier songe à une figure de femme, une femme de ce pays, mais qui ne rit pas, elle.

— Oui! continuez, pour qu'à son tour Mme Pradier pleure... D'ailleurs, c'est déjà fait! ajoute brusquement le peintre.

— Que me dites-vous là, Swere? interroge Tril avec violence, en saisissant le bras de son interlocuteur.

— Il faut que vous le sachiez, reprend le peintre

que l'insuccès de sa diplomatie a rendu de mauvaise humeur. Ella se désole de vos attitudes... de vos silences, de vos... méditations, peut-être très poétiques...

— Je comprends à présent le motif de vos discours, Swere, la raison de vos sages conseils.

— Plus sages que vous ne le supposez ; et que, mon vieux Tril, vous seriez bien inspiré de suivre.

— Evidemment !

— Ecoutez-moi au lieu de vous mettre inutilement en colère...

— Moi, me fâcher ? Allons donc !

— Restez calme alors !

— Je le suis.

— Parfait ! Reconnaissez maintenant qu'il est ridicule, oui, mon vieux Tril, stupide même...

— Ne vous gênez pas, Swere.

— Vous serez de mon avis avant deux minutes. Je dis : stupide...

— J'avais entendu.

—... de remplir de larmes les yeux d'une personne aimante, bonne, dévouée comme l'est votre femme, et cela... pour des bêtises, des chimères, des blagues...

Pourquoi prendre des poses devant les montagnes et le fjord, si cela désole Ella ? Pourquoi troubler votre bonheur par de la littérature démodée ? Soyez poète, si vous voulez, mais, de grâce associez au moins votre compagne à vos extases et ne la désolez pas par un incompréhensible mutisme, des rêveries de mélancolique incompris...

Tril regarde longuement le grand Swere : le peintre ne plaisante pas. Et Tril, furieux d'abord, inquiet ensuite, se rassure peu à peu.

C'est tout à fait calme, souriant, qu'il répond à

Swere en le remerciant et en promettant de donner satisfaction à l'âme sensible d'Ella.

Au fond de lui-même, un trouble persiste.

Car, quoi qu'il en ait, le souvenir de la frêle Mme Lyngen, évoqué tout à l'heure, s'impose encore en conformité avec l'ambiance — et lui plaît infiniment.

Depuis une semaine, depuis son souhait puéril sur la montagne, il en est ainsi.

Un malfaisant démon, un génie pervers, tente d'éteindre en son cœur l'amour d'Ella pour lui substituer l'image d'Anna, résultat étrange de sa prière à Silver Lax; de cette contradiction contre laquelle il se débat en vain, résultent pour le malheureux Tril les angoisses qu'il n'a pu entièrement dissimuler à Ella, et dont elle n'a su pénétrer la cause.

Au moment où Tril a fait appel aux forces surnaturelles pour assurer la durée de sa passion, cette passion, contre son attente, s'est transformée : il sent qu'il aime toujours, mais ce n'est plus Ella qu'il aime.

Le parfum des framboises blanches au bord des sentiers lui rappelle le parfum ensoleillé d'Anna; les eaux du fjord ondulent comme sa démarche souple; le ciel jette aux plis des vagues lointaines la lueur grise et mauve qui brille aux yeux de perle.

En vain Tril tenterait de s'évader : le décor l'entoure d'une perpétuelle tentation, la nature est complice, et des buissons, de l'onde, du ciel même émanent les désirs qui montent en lui envahisseurs, impérieux souverains, flots chauds et tumultueux dont le flux bat sans cesse son âme d'un tourbillon de

sentiments ennemis. Il n'a pas osé revoir M$^{me}$ Lyngen et se tourmente de ne l'avoir pas revue.

Il craint de parler à Ella de son amie, crainte mélangée de honte, et ce mutisme l'accable.

Lorsque Ella le questionne, il répond à peine, car ce secret qu'il cache pèse sur son cœur, prison douloureuse, s'agite terriblement en lui et il semble à Tril que des paroles imprudentes seraient promptes à sortir de ses lèvres, à alléger ce cœur.

Voilà pourquoi il préfère tenir sa bouche close.

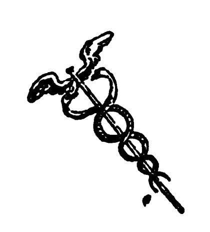
Ni l'amour d'Ella, ni l'amitié de Swere n'ont encore rien soupçonné.

M$^{me}$ Lyngen ne sait pas, elle non plus.

Tril, très malheureux, souffre seul.

GASTON DANVILLE.

(*A suivre.*)



# REVUE DU MOIS

## *ÉPILOGUES*

La visite de Notre Petit Père. — L'anarchie et les gouvernements.

**La visite de Notre Petit Père.** — D'ici, sous les arbres, hêtres, ormes et chênes, avec, au loin, à l'horizon, le clair de lune de la mer argentée, dans ce calme que trouent seulement le cri des coqs qui se battent, le meuglement d'une vache, et le bruit léger du vent à travers le feuillage civilisé des acacias; d'ici, le long du chemin vert qui mène au marais tout à coup nu, gris de la tangue, vert des cristes et des paturins nains, puis de la charrière indiquée dans le sable et qui, après la rude montée de la dune, vous jette sur les galets, le vent à la figure et le soleil d'occident dans les yeux; d'ici, dans l'eau basse à la suite des pêcheurs de congres et des faucheurs de « pailleule », ce varech pâle qui forme les prairies de la mer, pâturages des chevaux marins; d'ici, de la vie naturelle et qui serait saine sans la puanteur des cabarets, et belle sans les hospices de la plage; d'ici, annoncée par des journaux en retard et dont le sens s'est perdu en route, la visite de notre Petit Père le Tsar n'offre pas un très grand intérêt. On est content qu'il ne vienne pas dans le pays, car les grandes manœuvres suffisent, à l'occasion, pour abîmer les récoltes, vider les tonneaux, salir les sources, et affoler les filles. Le patriotisme est des plus modérés en ce coin de la France et sa forme hurlante redoutée à l'égal d'un divertissement d'ivrognes. La race est taciturne à l'état sobre; l'enthousiasme lui apparaît tel qu'une maladie honteuse, tel que ces accidents cérébraux dont les

familles ne sont pas fières. A l'état ivre, elle donne un fort coup de gosier, puis tombe abrutie. On travaille, on boit, on dort. Le bien-être sur place a tué le vieil esprit d'aventure et l'eau-de-vie de cru a détruit les muscles.

La froideur du paysan est de l'apathie. Il y a une autre froideur qui est de la dignité. Quand ceci sera imprimé, les chandelles seront éteintes et refroidies; on s'apercevra peut-être alors qu'il y en eut beaucoup trop d'allumées et que la fête manqua de discrétion et de distinction. La joie excessive que marqua la République à l'honneur que daignait lui faire le jeune autocrate fut de mauvais goût. Le marchand de bois, acquéreur d'un château historique, apprend en tremblant qu'un vrai prince va fouler ses tapis. C'est une émotion de ce genre qui a étreint le cœur très humble des membres du gouvernement. Ça se voit, et trop clairement, dans ces plans de tapissiers communiqués à la presse. En avons-nous fait assez? semblent-ils toujours demander. Le prince sera-t-il content? Daignera-t-il sourire? Le gouvernement perd la tête dès qu'on lui annonce un visiteur « auguste » (comme disent les démocrates). Il y a une telle distance entre M. Loubet et Nicolas Alexandrowitch! Et cette distance, la constitution absurde qui nous régit n'a rien fait pour la pallier. Là où il faudrait, revêtu de la pourpre, un César élu, un maître des élégances et des fantaisies, un prodigue doté d'un inépuisable revenu, on vous donne un petit bourgeois économe et propret. Ce n'est pas le bas empire; c'est la basse province. Même d'humble origine, et ancien esclave, comme tel empereur romain, un président de la République pourrait faire grande figure. Il y a des maîtres parmi les serviteurs qu'une occasion peut élever à leur vraie place. Mais pour se maintenir au premier rang, ils ont, plus encore que les autres, besoin de la richesse vaine et même fausse qui fait les rois de théâtre. Un chef d'état moderne n'est plus qu'un roi de théâtre.

Ou bien si l'on juge que tous les hommes sont égaux

même devant le protocole, pourquoi cet effarement? M. Loubet a trop bonnement reconnu son infériorité et s'est mis trop volontiers, et la France avec lui, dans une posture humiliée. Il y a des paysans fiers qui ne se troublent pas devant leur maître et leur offrent, tout droits, une rude poignée de main. C'est une attitude. Elle peut paraître insolente; elle n'est point basse. C'est celle qu'en pareille occurrence auraient tenue les illustres bandits de 1792. Leurs successeurs ont de plus douces mœurs. Ils trouvent qu'on leur fait bien de l'honneur, et ils le disent, et ils se pressent au baise-main, cependant que leurs épouses, ayant pris des leçons, exécutent en rougissant le pas de la « révérence de cour ».

Si c'était vrai que le tsar honore la France en daignant la visiter, cela justifierait les lamentations de ceux qui pleurent sur notre décadence. Si nous en sommes là, nous avons raison de montrer beaucoup d'humilité. Agenouillons-nous au passage de notre Petit Père; peut-être voudra-t-il nous donner sa bénédiction et le pardon de nos péchés politiques.

**L'Anarchie et les gouvernements.** — L'affolement des journalistes et des hommes politiques après un attentat anarchiste est un spectacle assez divertissant. Il semble que l'homme invisible ait passé par là. On a vu un revolver se dresser, on a entendu le coup, on a vu tomber la victime : et pour le reste, mystère. Afin de calmer les nerfs de la multitude, la police déclare que ses limiers ont relevé les voies ; la bête est traquée, on va sonner l'hallali. Et c'est une harde tout entière qui tombera successivement mordue par les chiens. Il y a des mâles et des femelles; voici d'abord la Goldman. Tout assassinat politique suggère l'idée de complot politique. On n'admet pas qu'un tel acte soit purement individuel; ce serait alors une fantaisie absolument inexplicable. Mais pourquoi ne pas accepter, au moins provisoirement, l'inexplicable? Des hommes professent cette croyance que l'autorité est mauvaise et qu'il faut la détruire par tous les moyens possibles. La première partie

de cet article de foi est défendable. Des religions, devenues plus tard autoritaires, ont d'abord été des groupements de révoltés. Les premiers chrétiens comptèrent beaucoup de véritables anarchistes. A la vérité, ils ne méconnaissaient que l'autorité des hommes, fort attentifs à obéir à l'autorité de Dieu, c'est-à-dire à des lois qu'ils avaient choisies volontairement. La maxime chrétienne « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » est tout à fait anarchiste. Elle affirme le droit pour un individu de ne céder, en somme, qu'à ses propres tendances, puisque ce que l'on appelle Dieu n'est le plus souvent que l'agrandissement et la projection d'une manière personnelle de sentir. Il y a des variétés nombreuses d'anarchie. Presque tout homme s'est trouvé en conflit avec une loi positive; s'il a violé la loi, il a fait acte d'anarchiste; il a nié, c'est-à-dire détruit, dans la mesure de ses forces, le principe d'autorité. Un anarchiste absolu est celui qui, chaque fois qu'il le peut faire sans dommage, se dérobe sans scrupule aux lois et à toutes les obligations sociales. Il nie et détruit l'autorité en ce qui le concerne personnellement ; il se rend libre autant qu'un homme peut être libre dans nos sociétés compliquées. Au delà de ce type, il y a l'anarchiste qui veut imposer aux autres hommes sa propre haine de toute obéissance. Il le fait par la parole ou par l'acte ; il pérore ou il tue. Il oscille de la démence verbale (car il n'a aucun talent, étant fanatique) à la démence active. C'est là l'entrée de l'inexplicable. L'inexplicable commence où finit l'égoïsme. Quoique le propagandisme soit toujours religieux, il faut cependant distinguer celui qui s'inspire d'une religion à prolongement vers l'au delà, de celui qui obéit aux suggestions d'une religion purement terrestre comme l'anarchie, le socialisme, le maçonnisme. Le propagandiste chrétien obéit à un intérêt égoïste; en gagnant des âmes, il allège la sienne, il assure son bonheur éternel. Dieu, pour qui il travaille, accorde à ses ouvriers d'inestimables salaires. Quoique capricieux et plein d'insondables mystères (c'est la for-

mule) il est bon maître et généreux. L'absurde missionnaire qui va se faire manger par les Niam-Niams ou dépiauter par les Chinois est, au fond, un homme d'une sagesse admirable et d'une prévoyance exemplaire. L'assassin de M. Mac-Kinley, s'il n'est pas un fou tout net, est un pur imbécile. Même regardé avec des yeux mystiques, ce sacrifice de deux victimes apparaît ridicule autant que criminel. Le désintéressement et le courage ne rachètent ni ne justifient une sottise. Car, — et après? Car, — et quand même tous les chefs d'Etat du monde entier tomberaient frappés le même jour? Le lendemain le même pouvoir serait restauré en d'autres mains, encore les mêmes. Il y a cependant un résultat, c'est que les sceptres deviennent plus lourds, accablants, et que les écharpes et les grands-cordons vont prendre la rigueur des cilices. Cela n'est pas absolument mauvais. Il était honteux pour un guerrier, jadis, de mourir dans son lit. Voici revenir les temps où un chef d'État devra, pour faire figure dans l'histoire, tomber victime d'un anarchiste. Cela a fort bien réussi à M. Carnot, homme naturellement obscur. Pour devenir célèbre, il n'est rien de tel que de tuer ou d'être tué. On peut aussi avoir du génie et faire de grandes choses; mais c'est plus difficile.

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Ary Renan : *Rêves d'artiste ;* Calmann Lévy. — Suarès : *Airs*, Mercure de France. – Joachim Gasquet : *L'arbre et les vents*, Félix Juven, 3, 50. — Emile Bans : *Ballades rouges*, illustrations de Couturier, édition libre de l'auteur, 50, boulevard Latour-Maubourg. — Frédéric de France : *Métopes et triglyphes*, avec cinq compositions d'Edm. van Offel, Offenstadt 3 fr. — Robert de Souza : *Les graines d'un jour*, H. Floury et André Marty. — Edouard Morerod : *Le chemin rayonnant de jeunesse*, Léon Vanier, 2 fr.

**Rêves d'artiste.** Adolescent aux frêles épaules, homme qui souffrait sans se plaindre d'un mal cruel, Ary Renan porta noblement l'héritage d'un grand nom. Peintre, il avait choisi pour maîtres Gustave Moreau et Puvis de Chavannes et dans ses allégories aux belles lignes, l'éclat des bijoux

et des ors s'atténuait d'une vapeur qui restait cependant lumineuse. Poète, il connut les villes d'Orient, les cités mortes de l'Adriatique, les villes blanches des côtes africaines et la mer pensive de Bretagne où flotte une brume bleue, la même brume que les yeux d'Ernest Renan avaient vue flotter jusqu'au bord des lacs de Palestine; sa chair dolente fut rafraîchie et torturée par l'amour inquiet et fiévreux et accepta avec sérénité la venue d'Azraël :

Moi seul je te connais, visiteur d'aventure,
O triste pèlerin! Ce livre à ta ceinture
Porte mon nom sans doute : entre chez moi ce soir.
Je n'ai pas peur de toi, malgré ton œil étrange,
Tu marques les maisons où tu dors d'un sceau noir :
Frappe la mienne aussi de ton aile d'archange.

Mais il ressentait vivement les offenses faites par les hommes à la sainte Justice et à la divine Pitié et il appelait d'une voix également supplicatrice Eros, Athéné etHéraklès, vainqueur des monstres.

Ces poèmes n'ont point été achevés dans le détail et « son œuvre se présente comme une mélancolique image de cette carrière interrompue »; ils révèlent une âme ardente, tout entière donnée à la santé et à la tendresse puissante et que le bec d'airain d'Aëllo délivra trop tôt de sa prison charnelle.

La tête sous leur aile, en triangle accroupies,
Au milieu des débris d'un immonde repas,
Dorment en digérant comme des corbeaux las
Sur la tour de la mort les fatales harpies.
Lentement dans l'espoir des carnages impies,
L'une a dressé son col de femme, ouvert ses bras
Et déchiré l'éther d'un lugubre et long glas:
Importune Aëllo je vois que tu m'épies.
Abrège par pitié mon triste tournoiement;
Prends-moi; mange mes yeux et mes lèvres d'amant
Et cherche bien mon âme en fouillant la chair vive :
Tu ne l'atteindras pas malgré ton cri vainqueur,
Mais tu délivreras l'invisible captive,
La petite Psyché que je portais au cœur.

**Airs**. Répartis en cinq livres, *les Sphinx, les Vagues, Amour, le Soir, le Moi*, ce sont des airs en effet reliés les uns aux autres par des motifs qui reviennent et qui chantent éperdument la solitude, l'amour et la mort; nulle minute humaine qui ne se résolve en poèmes et que ne dominent les mêmes idées obsédantes et selon l'épigraphe prise aux Isthmiques de Pindare, même quand il meurt les chants ne désertent pas celui qui se voulut héraut de sa vie magnifique et funèbre,

et près de son bûcher et de son tombeau les vierges héliconiennes se tiennent debout : car il a créé vraiment de sa chair et de sa substance toute la joie et toute la douleur et elles survivent dans les rythmes à la disparition des êtres multiples qui se succédèrent en lui selon les heures :

Hélas, qu'est-ce de nous ?
Pas même un mauvais rêve
Sur l'onde une ombre brève —
Le geste qui fait peur d'un fou parmi les fous.
De tout ce que nous fûmes
Que peut-on retenir ? —
A peine un souvenir
Qui fait honte à nos cœurs salis de cette écume.
Ennemis, étrangers,
C'est ce que nous nous sommes
Et de dix ou vingt hommes
Que la vermine en nous tour à tour a mangés,
A mesure qu'il tombe
Il n'en est pas un seul
Qui ne soit au linceul
Un spectre pour nous-même — un mort dans une tombe.

Rarement M. Suarès se permet des cacophonies comme celle du vers deuxième : *C'est ce que nous nous sommes ;* et même sans user d'artifices typographiques, tels que l'emploi de blancs plus larges entre les parties d'un vers, il donne presque toujours l'impression d'une musique lente, égale et noblement triste. Et c'est Cléopâtre morte, qui descend, au fil des eaux tranquilles, le cours de l'éternité sereine, sans plainte ni sanglot, Samson vaincu écrasant les vainqueurs, César offrant au poignard son flanc impérial, le calme infini de la mer, la détresse de l'amour et le jeu cruel de la volupté, l'amertume des héros captifs de leur orgueil, et sous le ciel clair, la galère où s'entassent de la cale aux plats-bords des agonisants et des morts, ceux-ci seuls émergeant dans le soleil au-dessus de l'effroyable cargaison, et flottant sur toute cette horreur, la joie féroce de la lumière et de la vie :

L'œuf du monde est plein de vers :
Dans l'œuf même par la vie
La pourriture est couvie...
    J'ai pitié de l'univers
    Et j'ai pitié de la vie.

« Ces *Airs,* dit une note, sont pris de ceux qui sont nés sur la mer et à Paris en 1899 et 1897. » On ne sait rien de leur auteur mystérieux et voilé qui ne hanta jamais, semble-t-il, les cénacles ni les salons de lettres ; il se complaisait mieux sans doute en compagnie de soi-même et de quelques poètes

élus, tous hautains, douloureux et désabusés, Eschyle, l'Ecclésiastique, Villon, Shakespeare; le son de leurs voix formidables et désespérées retentit encore dans ses strophes savantes et son pessimisme n'est pas pleurnicherie de petites filles.

**L'Arbre et les vents.** M. Joachim Gasquet a placé ses vers sous la double invocation de Victor Hugo et d'Auguste Rodin : il lui fallut beaucoup de modestie ou beaucoup d'orgueil pour tutoyer ainsi les demi-dieux, fût-ce avec le respect fervent d'un adorateur. Il semble que le lyrisme farouche des maîtres l'ait enivré comme un vin trop fort pour l'élégant néo-latin qu'il fut jadis, au point qu'il n'ait pu garder une exacte idée des choses et qu'il confonde parfois le bas et grossier aboiement de M. Paul Déroulède avec la fière nénie des cygnes défiant la mort; et selon que le veut le caprice des heures, alternativement il écrit les plus plats alexandrins :

Je ne maudissais pas les régiments prussiens.
J'avais les cheveux longs... et j'étais anarchiste.

Ou comme autrefois, il retrouve l'art des images harmonieuses :

Sur le bord du chemin, sous les feuilles, sanglote
Une obscure fontaine et dans la vasque flotte
Un coin rêveur de ciel à travers les lauriers.
Non loin tremblent au vent deux minces peupliers.
Parfois avec des cris les oiseaux viennent boire.
Ou quelque enfant distrait plonge une cruche noire,
Dans l'eau fraîche où sa main fait naître des remous.
O mon cœur, dans ton cœur le soir funèbre et doux
Se mire et les oiseaux en chantant viennent boire,
Mais quand reflétorai-je un front, un bras d'ivoire?

La concision des épigrammes antiques convient mieux à son talent que les longs développements déclamatoires où il se laisse entraîner, sans être très constant dans le sens de ses discours : car, pour ne parler que des dieux, il abomine et révère tour à tour les immortels d'Hellas et le pâle Galiléen, avec une même éloquence un peu emphatique. Et tantôt il pousse du pied dans le feu Hésiode, Lucrèce, Virgile, « ces païens », tantôt il répète la prière de Lucrèce à la mère féconde, Volupté des hommes et des dieux. Certes on ne peut requérir des poètes une rigoureuse logique dans l'ordonnance de leurs idées ; c'est affaire aux mathématiciens et aux philosophes; mais ils ne doivent pas non plus entonner à la fois l'ode et la palinodie, sinon ils laisseraient croire qu'ils sont plus prudents qu'héroïques et qu'ils se veulent généreusement assurer

d'être en toutes circonstances du côté des plus forts, que triomphe Zeus ou Jésus; et il est surtout permis de leur demander compte de leurs métamorphoses subites quand ils prétendent en outre devenir pasteurs des foules et guides du troupeau.

**Ballades rouges**. M. Laurent Tailhade a écrit une préface aux *Ballades rouges* qui dispense et interdit d'en vouloir, après lui, mieux parler : « Cris de colère et sanglots d'amour, « grognements de famine ou cantiques de délivrance, l'anar- « chie qui ne manquait ni de théoriciens ni de polémistes « semble en vous connaître à présent son poète. Les strophes « harmonieuses, tantôt vers blancs, tantôt prose cadencée où « de lointaine assonances marquent la mesure par des rap- « pels de sonorités, disent la passion du crucifié moderne, du « manant, de l'outlaw et de l'exilé coupable du seul crime que « ne pardonne jamais la Société capitaliste, à savoir : le crime « d'être sans argent. »

M. Laurent Tailhade, en parlant de la technique des *Ballades rouges*, n'a point omis le nom de M. Paul Fort qui en donna de si parfaits exemples; et s'il fallait choisir « entre les poèmes d'inspiration dissemblable, mais tous également travaillés », je ne sais si le choix se porterait sur ceux où la violence éclate en anathèmes et en imprécations ou sur ceux où elle gronde sourdement sous l'apparence de la tristesse et de la pitié, tels que *Victimes au pays vermeil*, une chanson populaire très savamment construite, l'histoire de deux gars tombés sous les balles des chaouchs :

> C'étaient deux beaux gars robustes en ce monde, deux gars de vingt ans, deux gars de la terre qui manque de bras pour être féconde et pour que le pain ne soit pas si cher. Ce sont deux beaux gars qui n'en feront plus; ce sont deux beaux gars qui ne sèmeront plus.

Le dernier distique atteint à une singulière beauté tragique et s'inscrira aisément dans la mémoire des hommes.

**Métopes et triglyphes**. Au frontispice, M. Edm. van Offel a représenté une foule antique regardant de loin la lutte du pancrace, dans l'arène du cirque; les faces des hommes sont attentives et convulsées, des bras se lèvent en geste d'encouragement; mais au premier plan un éphèbe au torse nu détourne la tête, non par dégoût, mais plutôt pour regarder ailleurs que tous les autres; et à la manière des personnages imaginés par le graveur, M. Frédéric de France tantôt s'intéresse aux luttes des peuples, exalte les vaincus qui

se sont fait à eux-mêmes un riche linceul de pourpre, tantôt se détourne de l'arène ensanglantée et contemple en soi-même le spectacle de la vie personnelle et cette autre lutte que se livrent dans les cerveaux humains les obscures images des origines, jamais entièrement abolies, et les idées ou les passions d'aujourd'hui; la vieille doctrine platonicienne des renaissances est moins éloignée qu'on ne croit de telles conceptions évolutionnistes du monde, et M. Frédéric de France a pu écrire sans outrecuidance ce sonnet, que déparent quelques formes trop didactiques et une fâcheuse comparaison entre l'esprit et un ruminant :

Pourquoi ne pas chercher de quel monde je viens
Et ce qu'a fait jadis une âme avant de naître?
Pourquoi ne pas fouiller et tâcher de connaître
Un passé beau peut-être et dont je me souviens?

Au jardin éternel de mes exils anciens
Mon esprit quelquefois, soucieux, s'en va paître;
Car je suis dans la Vie immense mon ancêtre :
Mes actes, vieux ou morts, n'en sont pas moins les miens.

Ce qu'autrefois j'ai fait, souffert, aimé m'importe
Autant que tous les maux qui m'étreindront demain
Lorsque du grand ciel bleu j'aurai franchi la porte;

Car mon âme ne peut, par les siècles sans nombre,
Des esprits beaux et fiers ayant grossi l'essaim,
Renier un passé qui la suit comme une ombre.

Il s'en faut que la langue soit très pure et exprime toujours au mieux la pensée du poète chez qui on devine une volonté meilleure que l'exécution; les faiblesses abondent surtout dans la partie du recueil intitulée *Peuples et rois;* et M. Frédéric de France, qui a adopté le système de versification le plus traditionnel, a eu le tort d'emprunter à Hugo la seule de ses mauvaises habitudes : alors qu'il a le désir de rimer partout, il introduit dans ses poèmes de simples assonances : *Tmolos, sanglots; rictus, tus;* et encore la qualité de l'*u* est-elle très différente dans les deux cas.

**Les Graines d'un jour.** De l'aube au crépuscule, ce sont les heures d'un jour heureux, dans la campagne et la forêt lumineuse ; à peine le calme en est-il troublé par le passage d'une meute très féroce où les chiens sans doute ressemblent à s'y méprendre aux méchantes personnes qui n'admirent pas intégralement les œuvres de M. Robert de Souza. Il faut dire cependant, au risque de l'affliger, qu'il invente des barbarismes fort laids, par exemple :

Où les pourpres, lentement plus noires, du jour
*Violâtrent* à longs plis l'allégresse de la terre;

qu'il s'attarde à une syntaxe dès longtemps abandonnée par MM. Paul Adam et Henri de Régnier, en écrivant :

Par les mailles du jour qui ouvrent haut la tente,
Nos yeux *suivent* les désirs, libres encor des nids
*Allier* entre les âmes des vols, des chants, des jeux.

et qu'enfin l'euphonie la plus élémentaire est absente de vers comme :

Les mêmes doigts de sur les seins qui gonflent, se desserrent.

Cela dit, non certes pour attrister l'auteur, mais pour ne point le louer mensongèrement de vertus qui lui font défaut, il faut reconnaître qu'il exprime non sans bonheur le charme fugace de la beauté, née de la douleur et de l'effort, en ces neuf vers :

Eaux lisses qui jettent leur miroir entre la rive
Et brusquent d'étincelles aiguës leur paix d'azur ;
Ecorces qui se gonflent jusqu'à la déchirure
Frissonnante de deux lèvres vives :
Fleurs qui rompent leurs corolles en ailes épanouies
Pour un vol de flamme diapré ;
Voiles de l'air qui se fendent à tendre leur clarté ;
O pourpres qui s'exaltent à dépasser leur vie,
Bonheur ! éclats et jets de joie qui brise, — beauté...

L'éditeur H. Floury aurait quelque droit de se plaindre, si son nom était passé sous silence : il s'est montré ici homme de goût comme naguère pour le livre de M. Paul Reboux, avec l'aide de M. André Marty, imprimeur en la circonstance ; et tous deux méritent d'être approuvés sans réserve, ayant établi une plaquette irréprochable comme papier, forme, ton et tirage des caractères ; leur œuvre vaut par soi et sans même tenir compte des poèmes.

**Le chemin rayonnant de jeunesse**. M. Edouard Morerod, après avoir renié *les Muses antiques*

Trop drapées comme dans un *linceuil* (sic)

célèbre l'avènement des Muses nouvelles

Ces sœurs de charité des maladies morales.

Euterpe, Melpomène ou Idalie étaient aussi par trop divines ; celles-ci,

Elles veulent être de véritables Muses,
Des abris contre les pluies de tristesse,
Des cœurs passionnés dont jamais on n'abuse
— Mères, sœurs, ou maîtresses,
Qu'importe? — mais les cœurs d'adorables amies :
— Des abreuvoirs d'amour où l'on puise la Vie !

On peut souhaiter encore qu'elles fassent vraiment leur métier de Muses et qu'elles enseignent au jeune poète des chansons plus harmonieuses où la langue et le rythme soient moins souvent malmenés.

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Jean Lombard : *Byzance*, Ollendorff, 3.50. — George de Lys : *Le Logis*, Lethielleux, 3.50. — Georges de Lys : *La Vierge de Sedôm*, Offenstadt, 3.50. — Octave Mirbeau : *Les vingt et un jours d'un Neurasthénique*, Fasquelle, 3.50. — Jean Lorrain : *Monsieur de Phocas*, Ollendorff, 3.50. — Jules Bois: *Le Mystère et la Volupte*, Ollendorff, 3.50. — Tristan Bernard : *Un mari pacifique*, « Revue Blanche », 3.50. — Marc de Montifaud : *Les grandes aventurières*, Offenstadt, 3,50. — Jean de la Hire : *Maitresse de roy*, Borel, 3.50. — Pierre Sales : *Les habits rouges* et *Césarette*, Flammarion, 7 fr. — Henri Frémont : *Cheu nous!...* Ambert, 3.50. — Victorien du Saussay : *Culottes héroïques*, Méricant, 3.50. — Basile Lebardy : *Liezel*, Heidelberg, 3.50. — René Mary Clerfeyt : *Romances en paroles*, Société « d'éditions modernes ». — Touny Lérys : *Mariette la mendiante*, édition de « Gallia », 1 fr. — Gustave Tillié : *Mon tout petit*, bibliothèque Tillié, 2 fr. — Henryk Sienkiewicz : *Mme Elsen*, Flammarion, 3.50.

**Byzance**, par Jean Lombard. Ce livre est l'œuvre d'un ouvrier bijoutier qui, transportant ses rêves d'orfèvre patient en littérature, pensait que la minutieuse technicité d'un art peut bien représenter à elle seule cet art lui-même dans son entier développement. L'unique chose qui manque au merveilleux travail de Jean Lombard, c'est la vie. Ses personnages et leurs gestes sont automatiques; ils ne possèdent point le ressort divin. Tout ce qu'un homme sincèrement épris de son métier, désireux de faire fort et nouveau, a su inventer, Jean Lombard l'a inventé, mais il n'a pas cherché le secret des âmes au fond des créatures et il s'est contenté de pousser un à un ses personnages en les étiquetant un à un d'une phrase ou d'un cri particulier qu'ils répètent mécaniquement chaque fois qu'ils entrent en scène. En disant cela, je n'ai pas l'intention de critiquer l'œuvre de Jean Lombard, car je l'admire beaucoup et je fus l'un des premiers qui en firent l'éloge, alors que le dédain le plus profond entourait le pauvre diable d'auteur et qu'un éloge sans aucune restriction devait vraiment lui être utile. J'ai connu Jean Lombard chez Savine, où nous nous trouvions tous les deux attendant le même éditeur et je l'ai entendu causer, à voix sourde quoique méridionale, de ses nombreux déboires, de la mauvaise foi de ses meilleurs cama-

rades, surtout de l'ineptie des grands critiques. Il avait la prétention de vivre en travaillant consciencieusement sans écouter les observations des journalistes qui lui demandaient de devenir clair. Il est mort et la mort semble l'avoir éclairci. Je crois que pour les camarades et la critique être mort c'est pardessus tout n'être plus à craindre. La justice rendue après décès me fait toujours l'effet de gifles appliquées par des mains cordiales. Une faillite d'éditeur (les éditeurs courageux font toujours faillite) n'empêche jamais un livre de tomber sous les yeux d'un jeune maître soucieux de s'ennoblir dans l'éloge des talents naissants, mais combien préfèrent longuement tartiner quand le bonhomme n'est plus à redouter vis-à-vis des places à prendre! Maintenant Jean Lombard est un génie et on enlumine ses livres comme des missels. Les jeunes maîtres grattent la terre autour de son tombeau. On colle, en frontispice de ses très sombres romans, de très obscènes petites femmes nues : il obtient enfin la grande gloire. Ses sombres romans, espèces de tapisseries lourdement orfévrées, par instant teintes d'un sang qui ressemble à une mystérieuse pourpre de pure convention, n'ont rien à voir avec la foule. Ce sont des documents entassés, un monument de patience érudite où les faux érudits de l'avenir puiseront la matière précieuse d'œuvres qu'ils sauront faire plus vivantes... qu'ils ont déjà refaites plus vivantes, donc plus belles et plus accessibles. De là, très probablement, leur subite admiration... qui touche au tardif remords. Pour mon humble part, j'admire toujours Jean Lombard, le Jean Lombard de l'*Agonie*, le Jean Lombard de *Byzance*, et je continue à déplorer la rage singulière qui anime Messieurs les critiques : ériger des statues sur des corps morts de faim... Jean Lombard, Verlaine, et tant d'autres...

**Le Logis**, par Georges de Lys. Voici un petit roman honnête. Je n'aime pas les romans écrits pour gens de bien; mais celui-ci me touche, car il est conçu avec une simplicité vraiment exquise et puise son principal mérite dans son absolue candeur. Il s'agit d'une maison que convoite un pauvre petit ménage de provinciaux, le mari officier en retraite, la femme Ursule, qui blanchit elle-même son linge et les pauvres diables sont tout pleins de leur idée, très légitime, du reste, d'obtenir la paix en ce monde et le droit de cultiver quelques fleurs. Mais il y a les compagnies de chemin de fer, les lois d'expropriation et des tas de choses compliquées qui sont simples aux yeux des gens qu'elles ne peuvent jamais attein-

dre. Bref, on est délogé *du logis* et après mille péripéties où l'on sent que l'aimable doigt de la providence embrouille comme à plaisir l'écheveau de la vie quotidienne, on crève au moment de réintégrer ce pauvre domicile qu'on avait cependant supposé légal. Cette histoire n'est ni neuve ni bien stupéfiante, mais parmi le fatras des romans dits de sensations bien modernes il repose comme une fleurette au milieu des lézardes et recrépissages immondes d'un vieux mur.

**La Vierge de Sedôm**, par Georges de Lys. Du même auteur, un livre *collection orchidée*, c'est-à-dire genre vénéneux. J'ai commencé par l'autre volume pour prouver à mon camarade que je ne suis pas le moins du monde un critique malicieux. Je n'aime guère la *Vierge de Sedôm*, parce que ce me paraît inutile d'établir, par des faits trop précis dans leur luxurieuse malpropreté, qu'il pouvait y avoir une honnête demoiselle au milieu de tous ces pervertis des plus primitifs. L'idée de forniquer avec les envoyés de Dieu à Abraham est du plus cocasse effet vers la fin de ce roman légende. Tout ce peuple se ruant vers des anges pour leur passer passionnément sur le ventre devait tenter un romancier soucieux de plaire au public du jour ; mais je crois que le tableau est trop poussé au matérialisme. Je ne suis pas contrarié par le désir tumultueux de la populace de Sedom, seulement je le voudrais un peu plus haut placé par l'auteur. N'en déplaise à la vertueuse indignation de mes lecteurs et aussi, je pense, à leur anormal appétit de luxures anciennes, je regrette le temps où tout un peuple avait la soif d'un ange. Il était inutile de purifier ces gens-là par le feu, encore plus inutile de chercher à le noircir dans un livre collection orchidée !

**Les vingt et un jours d'un Neurasthénique**, par Octave Mirbeau. Il y a des histoires d'amour, de chasse, de pêche et de filles publiques entremêlées de quelques jolies anecdotes sur les animaux comme celle du hérisson soulographe. Il y a de tout ; c'est le carnet d'un reporter, le fond de tiroir d'un journaliste, le fond de bain d'une très belle imagination parfumée au musc des boulevards et aux sueurs des salles d'armes. Cela manque de perversité, parce que c'est toujours brutal, d'une brutalité de coup de poing sur la table donné par un sanguin, mais ce qui fait plaisir, dans tout cet étalage des misères dorées qui peuvent défiler devant un médecin non scrupuleux, c'est la naïveté des découvertes. On jurerait que l'auteur s'étonne encore devant la vie parisienne !

C'est d'une belle âme et je commence à le croire plus amateur de la pureté des roses que fin connaisseur en pornographie moderne !

**Monsieur de Phocas**, par Jean Lorrain. C'est un monsieur qui a de grosses bagues jaunes, des yeux en amandes vertes et qui s'asseoit sur fond de lys bleu. Il ressemble à Jean Lorrain comme un portrait de Whistler pourrait ressembler au brave homme qu'il aurait la prétention de représenter. Ce pourrait bien aussi représenter Oscar Wilde ou Lord Douglas ou monsieur de Montesquiou, car on remarquera que ce sont toujours les mêmes qui se font tuer en ces sortes de coupe-gorges littéraires. Sous la couverture, on retrouve des femmes éphèbes à gorge plate et à hanches *aux absences* rebondies. Ce sont aussi toujours les mêmes qui se font... ce que vous savez, à moins qu'on ne les égorge, car *il y a des nuques si frêles qu'elles appellent le fil du couteau*. Enfin, c'est rudement littéraire et il y a de gros cabochons... gros comme des truffes. Jean Lorrain prétend que je dois aimer beaucoup M. de Phocas parce que je suis *catholique* et pitoyable. Il est de toute évidence que si Jean Lorrain affirme quelque chose sur ou dans un livre, ce doit être vrai ; seulement, je peux, à mon tour, affirmer à Jean Lorrain que si jamais je rencontrais son M. de Phocas, je lui prendrais son fameux bracelet pour en faire un collier de chien : ces pauvres diables de faisandés artificiels, c'est généralement si naïf ! Aphorisme : il n'y a d'innocents que les faux coupables et on est un faux coupable lorsqu'on ne commet que des crimes littéraires, c'est-à-dire enrichis de gros cabochons. Mais qui dira les petits crimes journaliers, ceux qui ne sont enrichis d'aucune pierre de Lune ! Comme ils auraient la conscience en repos ceux qui auraient réellement tué quelqu'un, si réellement ils n'avaient jamais trahi un vieil ami, discrètement et loyalement criminel !

**Le Mystère et la Volupté**, par Jules Bois. Ce sont des récits où le mage intervient. Ne confiez jamais rien à un mage, car c'est furieusement bavard ces gens-là ! Les pauvres dames ont versé dans le sein de leur confesseur mondain, et de l'autre monde, leurs petits péchés. Pour la plus grande édification des femmes honnêtes, Jules Bois dévoile l'Isis parisienne. Les dessous en sont assez élégants, mais le bouc des légendes a un peu ravagé. Les sorcières sont d'ailleurs charmantes malgré leurs sauvages appétits. Il y a une histoire de grande dame, la reine de Chypre, qui est assez curieuse, car

elle est vraie. Cela pourrait s'intituler : *Comment on conçoit chez les princesses*. Il n'y a pas un détail qui ne soit d'ailleurs exact et la princesse, bien réelle, à qui cela est arrivé, vit encore, quoique plusieurs époux soient morts sous son règne. Je pense qu'elle vit encore à la seule fin de raconter son histoire aux mages complaisants.

**Un mari pacifique**, par Tristan Bernard. Roman d'un mari malheureux qui le sait et n'en n'éprouve aucune honte. Loin de là, il fait les commissions, intervient pour apaiser les querelles entre les amants et tâche d'adoucir le sort de la femme définitivement lâchée. C'est touchant et cela se porte, au moins dans le monde des gens qui se piquent d'une philosophie bien *smart*. C'est au fond la même désinvolture qu'on reprochait jadis aux gens de cour, pour laquelle désinvolture coupable on fit aussi la grande révolution. Je ne vois qu'une différence, c'est que jadis on traitait le mari de *roué* et qu'aujourd'hui on le traite d'imbécile. Il y a une nuance que je ne saisis guère. Ce livre, tout en jolis détails d'intimité, est plein de réflexions boudeuses qui font mieux le procès des adultères que les pires tirades romantiques. Si on donnait moins d'importance aux crimes d'amour, on les rendrait ridicules; mais il y a ce préjugé indéracinable qu'un mari trompé doit être le premier coupable, et c'est pour cela qu'on le méprise. Cependant le mari qui pardonne est généralement beaucoup plus ridicule, puisqu'il le devient surtout aux yeux de sa femme. La morale à tirer de l'étude de mœurs en question est qu'il vaudrait mieux employer sa philosophie à ne pas se marier, car on est toujours assez raisonnablement trahi par ses maîtresses.

**Les grandes aventurières**, par Marc de Montifaud. Il s'agit d'une quêteuse qui quête pour son propre compte et captive par des moyens fort mystérieux un jeune homme assez simple de cœur. Je n'ai pas bien compris pourquoi ce jeune homme s'endormait chaque fois que M^lle Castel d'Ublé sortait de chez lui. Est-ce qu'elle lui fait prendre un breuvage soporifique ou est-ce qu'elle le magnétise ? Ceci reste flou. Maintenant il y a une jeune Andrée, bonne camarade, qui arrange tout par un dévouement amoureusement fraternel. L'ouvrage est illustré de photographies de grandes aventurières dont les manteaux, uniques par tous les temps, semblent provenir des soldes de très petits magasins. Quant au prince Stéphen de l'Estrange, il nous a un air de porter la lettre... mais sans le plateau, et on lui flanquerait ses huit jours avec plaisir.

**Maîtresse de roy**, par Jean de la Hire. Triste et folle histoire de la Du Barry, roman plus tendre que sa légende historique. La mort tragique et pitoyable de la pauvre courtisane créée pour s'amuser en amusant les autres est bien un horrible tableau révolutionnaire. Cela fait plaisir de songer que les fils de ces pourceaux, cocardés de sang, regrettent avec des mines apitoyées le temps béni où les femmes savaient être Louis XV pour quinze louis (ou plus) et, s'allongeant dans des bergères de l'époque, pensent que sous le règne de Loubet il y a encore, heureusement, quelques Cléo de Mérode. Le tribunal révolutionnaire qui décrète d'utilité publique l'assassinat de Mme du Barry, *coupable de beauté*, était composé des noms suivants: « Dumas, Denisot, David, Fouquier, Wolf, Trinchard, Billion, Meyer, Topine, Lebrun, Vilatte... » Le chevalier d'Escourt, seul témoin à décharge, ne fut pas écouté. A lire les noms ci-dessus, on se croirait devant un jury parisien : trois juifs pour huit commerçants ordinaires à mettre en regard d'une étoffe de soie souple et déjà vieille, hélas! Ils froissent, mais ils en copieront un jour le délicieux style.

**Les habits rouges** et **Cesarette**, par Pierre Sales. Un estimable et long feuilleton où l'on rencontre à peu près autant de psychologie que dans un des derniers romans de Bourget.

**Cheu nous**, par Henri Frémont. Qu'arriverait-il s'il y avait deux Jules Renard? Il arriverait que l'un des deux cesserait d'être original. Mais s'il était constaté qu'ils ont autant de talent l'un que l'autre? Alors, ce serait fatal : on dirait partout que ces *machines-là c'est facile à faire!*

**Culottes héroïques**, par Victorien du Saussay. Des zouaves rués à l'assaut de la Casbah et pillant les filles de toutes les façons. On se sent un peu gêné quand l'on songe que c'est les bons petits Français, les auteurs de nos jours pour la plupart, qui se trouvaient là, mais on se console en se souvenant du récent pillage des palais chinois. Plus ça change, plus c'est la même chose. Le joyeux historien de ces glorieuses crapuleries a l'air d'en avoir pris son parti et le lecteur n'a rien à perdre, car il y a des images d'une licence héroïque.

**Liezel**, par Basile Lehardy. Idylle allemande au dénouement tragique. Les deux héros sont précipités dans le Rhin par un mari vengeur.

**Romances en paroles**, par René Clerfeyt. Petits contes poétiques imprimés en rouges (très mauvais pour les vues fatiguées) et des tableaux sanguinaires à la sanguine assez réussis.

**Mariette la mendiante,** par Touny Lérys. Une petite chose ingénue et blanche dont le titre, grâce au goût bizarre de l'imprimeur, est absolument de l'hébreu.

**Mon tout petit,** par Gaston Tillié. Ecoutez, Monsieur, n'en faites plus! Malgré votre très légitime désespoir, trois enfants dont un livre mort-né c'est déjà trop. Vous montrez le poing au Christ sur votre couverture, mais avez-vous songé à la terrible et divine continence de ce prophète? S'il avait eu un enfant, lui, il n'aurait jamais eu la force prodigieuse de devenir le poète par excellence. Croyez-moi, il faut choisir: ou procréer ou créer. Je vous imagine doué de quelque virilité, puisque vous pensez qu'un enfant chasse l'autre; mais alors si vous vouliez bien laisser l'art aux stériles? A chacun son métier, les berceaux seront mieux gardés.

**Mme Elzen,** par LUI. Encore un! je ne dis pas le nom de l'auteur, car il est déjà dans vos bouches! j'en ai promis un (ou plusieurs) à la fin de tous mes courriers. Je tiens religieusement ma promesse, mais je ne cacherai pas à mes chers lecteurs que je suis abonné à une agence française qui me les fournit et les fabrique sur une vaste échelle... bien que cette position soit peu confortable pour écrire?

RACHILDE.

## *PHILOSOPHIE*

*L'Année philosophique,* publiée sous la direction de F. Pillon; 11e année; in-8°, 315 p. Alcan, 5 fr. — *La formation du radicalisme philosophique,* par Elie Halévy, tomes I et II; 2 vol., in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine,* 376 et 443 p., Alcan, 15 fr.

**L'année philosophique** est, comme l'on sait, la continuation de l'ancienne *Critique philosophique,* et le recueil périodique attitré du néo-criticisme français; elle renferme chaque année une revue bibliographique des publications philosophiques de langue française, à laquelle se joignent des articles de fond. Dans le volume relatif à 1900, nous trouvons d'abord une substantielle étude de M. Brochard sur *les Mythes dans la philosophie de Platon.* Le savant professeur y réagit contre la tendance actuelle à sacrifier dans le platonisme la partie mythique, à admettre que Platon n'a pas pris lui-même au sérieux les doctrines qu'il expose sous la forme poétique, parce qu'il s'est, d'autre part, déclaré hostile aux œuvres de pure imagination. M. Brochard montre que le mythe platonicien a été choisi avec intention par son auteur

pour traiter des sujets d'opinion vulgaire, ou bien pour émettre les hypothèses qu'il considérait comme des essais provisoires, des modes inférieurs d'explication, sans y attacher plus d'importance philosophique qu'on ne le fait aujourd'hui encore à l'égard des hypothèses explicatives des sciences physiques ou biologiques. Le *Timée* n'est pas en contradiction avec les dialogues où la théorie des Idées est exposée sous forme dialectique, ni en contradiction avec la *République*. Tout en restant fidèle à elle-même et d'accord avec ses principes essentiels, la pensée platonicienne a naturellement pris la forme d'un mythe quand elle s'est essayée à expliquer le monde sensible et le devenir. Le mythe se rattache par sa racine même au système et en fait partie intégrante. C'est ce que M. Brochard établit en se fondant sur la distinction adoptée par Platon entre les divers ordres de connaissance, et en faisant remarquer que cette hiérarchie est, d'ailleurs, juste l'inverse de celle qui a cours dans la philosophie moderne, où la croyance est le terme dernier, alors qu'elle n'est, dans la philosophie grecque, que le premier balbutiement de la raison explicative.

M, Hamelin attire l'attention sur une origine méconnue du *Spinozisme*. Spinoza. est avant tout cartésien; mais, par la tendance réaliste de sa doctrine, il tourne le dos à la direction vers laquelle Descartes a orienté la pensée moderne; il revient à l'antiquité. Par l'intermédiaire de Maimonide, Spinoza a subi, peut-être à son insu, l'influence de l'aristotélisme. Ce n'est pas par un effet du hasard que l'*Ethique* se rencontre en plusieurs points avec la métaphysique et la morale péripatéticiennes; c'est un lien de filiation qu'il faut reconnaître entre les deux systèmes. Parmi les principaux disciples de Des cartes, Leibnitz, et aussi Malebranche, ont adapté à la réforme idéaliste plus d'une des conceptions de la philosophie ancienne. L'exclusion dont Descartes avait frappé celle-ci ne pouvait être durable. Mais Spinoza, en ne voulant point être idéaliste, était désigné plus que les autres cartésiens pour rouvrir à la pensée antique l'accès dans les spéculations modernes.

De M. L. Dauriac, un *Essai sur les catégories*. Il faut distinguer, suivant l'auteur, entre la catégorie de nécessité logique, celle qu'expriment les principes d'identité et de non-contradiction, et les catégories *réelles*, les idées premières de la science mathématique et physique. Celles-ci ne sont pas nécessaires au même titre que la forme même de nécessité;

elles ne se peuvent déduire; elles ne s'imposent pas comme des axiomes; leur nécessité est conditionnelle; elle est liée à la nature même des choses, laquelle est un ensemble de données indérivables. Mais elles sont *a priori;* l'empirisme a usé tous ses arguments; la critique kantienne doit être, sur ce point, tenue pour définitive. Comment concilier l'apriorité des catégories de la science réelle avec leur non-nécessité logique? Par une sorte de « participation » des catégories entre elles et avec la nécessité des axiomes logiques; participation, mais non adéquation, et participation à des degrés divers. Il y a un échelonnement nécessaire des catégories et des degrés de la nécessité avec laquelle elles s'imposent. On se trompe en les plaçant sur le même plan, en statuant pour leur ensemble et en une fois sur la nature de leur nécessité et de leur universalité. Le problème des catégories n'est pas simple; il est multiple, et l'erreur est de vouloir le résoudre en bloc au début de toute théorie, quelle qu'en soit la tendance, empiriste ou rationaliste, sur la connaissance scientifique.

De M. Pillon, la suite de son *Histoire de l'idéalisme au XVIIIe siècle :* la critique du spiritualisme cartésien et les arguments de Bayle.

§

**La formation du radicalisme philosophique**, tel est le titre donné par M. Elie Halévy à un exposé complet, historique et critique, des idées utilitaires en Angleterre. Dans un premier volume, l'auteur raconte *la jeunesse de Bentham;* il explique comment, dans les dernières années du XVIIIe siècle, le père de l'utilitarisme fut amené à débuter par une réforme de la science du droit, en se réclamant de principes inédits chez les juristes de son temps; comment le développement des sciences physiques, d'une part, et l'espérance de découvrir pour les sciences morales un principe universel analogue à celui que Newton venait de formuler pour les premières, et, d'autre part, la naissance de l'industrialisme, la formation d'une société économiquement nouvelle, ont présidé à la genèse d'une doctrine qui devait avoir, au siècle suivant, un retentissement si profond et si durable sur la philosophie politique, tant en Angleterre que sur le continent. Bentham se rattache à Hume, à Helvétius et à Beccaria. Il adopte les idées d'Adam Smith. Mais en politique il retarde sur l'époque, et le bouleversement de 1789 le relègue au second plan.

Il n'est pas encore en possession entière de son génie; ou, du moins, ses contemporains, dont l'attention est absorbée par les événements qui se succèdent alors avec une si étonnante rapidité jusqu'en 1815, ne sont pas mûrs pour subir l'influence qu'il va plus tard exercer sur eux. La renommée et la popularité dans son propre pays commencent, pour Bentham, lorsque James Mill (le père de Stuart Mill) s'empare de ses idées et le met en avant comme chef d'école. L'action mutuelle de ces deux hommes est curieuse. Bentham donne à Mill les principes qu'il n'a trouvés nulle part. En revanche, l'autorité et le talent d'exposition de Mill donnent à Bentham ce qu'il a cherché toute sa vie sans succès, une école, des disciples qui le proclament ouvertement pour leur maître. En 1815, l'évolution de l'utilitarisme est à peu près achevée; le *benthamisme* est fondé; les théories se sont agrégées et une synthèse est prête; la cristallisation des systèmes économiques, politiques et juridiques de l'Angleterre moderne va s'opérer, et le radicalisme philosophique se dégager enfin des adhérences au passé et des parentés équivoques. Ceci fait l'objet du deuxième volume. M. Halévy se propose d'en consacrer un troisième à l'étude du dernier stade de l'utilitarisme, à partir de 1815, monument d'idéologie sociale que le monde britannique a édifié en même temps qu'il réalisait dans l'ordre matériel le premier type de la société de l'avenir.

Dans ce travail considérable, nourri d'une documentation abondante et précise, Bentham n'est pas l'unique objet. Il n'est qu'un centre de perspective autour duquel viennent se grouper les Burke, les Godwin, les Paine, les Adam Smith, les Ricardo, les Malthus et maint autre. On embrasse ainsi le plus grand, peut-être, des mouvements de théoriciens politiques qui se soit jusqu'ici produit en Europe, et on en saisit l'importance. Des abstractions et de la métaphysique incertaine des philosophes français du XVIIIe siècle aux dogmes concrets du socialisme contemporain la filiation est obscure, la continuité semble difficile à établir. C'est en Angleterre, avec l'utilitarisme et le radicalisme philosophique, que le passage paraît s'opérer entre l'ancien idéalisme français et le réalisme des réformateurs venus d'Allemagne. Bentham, ses contemporains et ses disciples ne sont donc pas seulement un point de départ de l'anglo-saxonisme d'aujourd'hui; ils sont aussi un trait d'union et une explication, et ce n'est pas là la moindre raison de l'intérêt qu'ils nous offrent.

LOUIS WEBER.

## *ARCHÉOLOGIE, VOYAGES*

Eugène Müntz : *Florence et la Toscane*, Hachette, 15 fr. — Henri Hymans : *Bruges et Ypres*, Laurens. — C. Weichardt : *Le palais de Tibère à Capri*, Schleicher, 12 fr. 50. — Abbé Bouillet : *Les églises paroissiales de Paris : Sainte Clotilde*, la *Sorbonne*, *Saint-Germain de Charonne*, etc., X. Rondelet, Monographies à 1 fr. — Aug. Castéran : *L'Algérie française*, Flammarion, 3 fr. 50. — A. de Pouvourvillle : *L'Empire du Milieu*, Schleicher, 2 fr. — *La Chine des Mandarins*, ib. — Memento.

M. Eugène Müntz est peut-être l'homme de France qui connaît le mieux l'art italien des grandes époques du Moyen Age et de la Renaissance. Il l'a étudié laborieusement par villes et par régions. Ses monographies, ses travaux excellents et toujours renouvelés depuis trente ans, sa grande *Histoire de l'Art* qui est une des entreprises les plus honorables de la maison Hachette, lui valent une réputation d'historien et de critique d'art dont on peut dire, — et ceci n'est pas un mince éloge au temps où nous sommes ! — qu'elle est une des rares qui ne soient pas usurpées. — Nous aimons, au reste, ces classements et ces spécialisations ; il semble aujourd'hui, tant les matières sont diverses, qu'on ne saurait avoir de compétence que sur un petit nombre de sujets, spécialement choisis et dont on aura fait une étude exclusive : les esprits encyclopédiques nous déroutent. Mais choisir un domaine aussi vaste que l'art italien en ses manifestations multiples durant quatre siècles, lorsque tant de villes ont été des centres de civilisation et les foyers distincts d'où rayonnèrent les arts dont notre civilisation occidentale est encore glorieuse ; acquérir une connaissance si certaine des artistes, de leur temps, de leurs œuvres, du mouvement qu'ils créèrent ou subirent, — qu'on mérite d'être consulté comme leur meilleur interprète, c'est plus que de la spécialisation ; c'est le travail d'un esprit étendu autant que lucide, heureux de comparer et de comprendre, — le propre d'une intelligence dont le commerce sera non seulement agréable toujours, mais susceptible encore de nous profiter. J'insiste sur cet avantage immédiat, car les livres dans lesquels on peut apprendre quelque chose et s'augmenter soi-même sont peu nombreux. Or avec ceux de M. Müntz, on est assuré de ne pas perdre son temps ; même sous la forme apparemment superficielle de notes crayonnées en voyage, les renseignements qu'ils fournissent sont infinis. Je ne m'étendrai pas

autrement sur **Florence et la Toscane**, qui n'est qu'une réédition, mise au courant d'ailleurs des faits les plus actuels et que son prix relativement modique met, selon la formule, à la portée de tous. Mais, il faut dire combien M. Müntz est un guide sûr et digne d'être adopté ; avec quel plaisir on le suit dans ses explorations de Pise, Sienne, Lucques, et de toutes les petites villes de la Toscane : Volterra, Pienze, Arezzo, Fiézole, Poppi, Pistoja ; de Florence surtout qui est un musée unique en Italie et en Europe, et où il faut l'accompagner pas à pas. M. Müntz a fait enfin pour l'Italie ce que nous voudrions tant voir faire pour la France ; il a essayé de ramener l'attention sur des petites villes historiques, dédaignées des touristes parce que leurs Manuels ne les célèbrent pas, situées en dehors des grandes voies de communication, et qui se sont assoupies, leur rôle terminé, gardant intact leur physionomie d'autrefois. Presque toutes, ici et là, recèlent des chefs-d'œuvre et méritent qu'on s'y attarde ; mais tandis qu'en France, après la Révolution qui a tant détruit, les bienfaits de la centralisation se sont fait sentir en dirigeant sur la capitale ou les villes les plus importantes, la presque totalité des choses transportables, en Italie, les petites villes offrent encore, avec leurs édifices demeurés debout, des œuvres de la statuaire, de la peinture, des arts mineurs, souvent si nombreuses qu'on ne peut parler que des principales, des œuvres de tout premier ordre, sous peine de ne donner que des énumérations fastidieuses. — Une telle comparaison, aussi bien, doit-elle être entièrement à notre désavantage ? Je crois qu'il ne faut pas se hâter de conclure. La France en effet, même après de terribles ravages, conserve d'admirables édifices, jusque dans de très petites villes, dans des bourgs et des villages, alors qu'en Italie l'art monumental n'existe pour ainsi dire pas. Que sont les cathédrales de Sienne et de Florence, le dôme de Pise, les églises romaines à côté de nos cathédrales du nord ? C'est en France, dans les villes du Rhin et de Belgique, en Angleterre, qu'il faut étudier les églises du style gothique ; à Sienne où on l'employa, il est dépaysé, presque ridicule. Les églises italiennes valent surtout par la matière employée, la richesse de la décoration, les marbres, les mosaïques ; à l'intérieur par les œuvres qu'y accumulèrent des générations d'artistes ; la plupart n'ont pas même de façade ; elles sont plates et lourdes, gardent l'aspect écrasé des anciennes basiliques ; et même les très belles œuvres architecturales, si exceptionnelles, que l'on a coutume de citer pour

l'Italie, les palais Vénitiens et Saint-Marc, le Baptistère et le Campo-Santo de Pise ne viennent point modifier cette impression générale ; l'architecture italienne n'a jamais connu la grandeur et la beauté des lignes. — C'est dire que les illustrations rendent très mal un art qui ne vécut que par la couleur et que la plupart des monuments de Toscane dont parle M. Müntz demeureront toujours inconnus à quiconque n'en saurait avoir la vue directe. On goûtera les formes heureuses de quelques édifices comme le Palais Vieux et le palais du Bargello, à Florence, le palais Tolomei à Sienne, le pittoresque de certaines rues et des aspects de ces vieilles villes, comme à Florence le Ponte-Vecchio, l'oratoire d'Or Saint-Michele ; mais comment rendre une chose aussi spéciale que le Dôme de Pise, mesquin comme bâtisse et décoré d'une marqueterie polychrôme à motifs géométriques, pavé d'une mosaïque imitant les plus riches tapis de l'Orient, les parois couvertes de cubes d'émail avec des touches d'or et d'argent, dont l'ensemble resplendit comme un gigantesque écrin ? — N'est-ce pas d'un art curieux, un peu étrange et dans lequel, à côté d'œuvres d'une beauté incontestable, on est choqué tout à coup par un étalage barbare de clinquant ?

Il faudrait ajouter quelques mots sur les reproductions de peinture et sculpture données par M. Müntz. Elles sont légion. Mais telle est l'abondance de sa documentation malgré tout qu'on les trouve trop peu nombreuses. C'est en dire le prix, et en même temps c'est dire la suprême habileté d'un écrivain qui, dans une pareille matière, ayant donné à profusion, nous laisse avec le désir de recevoir encore.

§

La publication de notices illustrées sur **Bruges et Ypres** mises au rang des *Villes d'art célèbres* par la librairie Laurens mériterait de nous arrêter davantage si, à la très belle série des reproductions photographiques qui la concernent, on avait bien voulu joindre un texte suffisant. Pour évoquer ces anciennes villes tumultueuses et guerrières des Flandres, dont le nom seul rappelle tout un passé de gloire et d'orgueil, tout un monde de légende et d'art, et qui nous semblent plus chères, sans doute, de n'être plus que des villes mortes, on devait souhaiter un historien et un artiste. La Belgique n'en manque pas, et ce petit peuple si bien doué, qui nous enseigne non seulement à conserver les trésors d'art et d'architecture qui constituent la beauté des villes, mais y

apparier les constructions modernes; — qui a résolu ce problème d'édifier même des gares qui ne sont pas des horreurs! — a depuis longtemps fait justice de la sotte plaisanterie nous montrant le « Monsieur Belge » comme une façon de Béotien dont la grossièreté et le charabia, égarés dans la littérature française, ne pouvaient qu'être tournés en ridicule. — Malheureusement, on a confié la tâche de commenter Bruges et Ypres à M. H. Hymans, conservateur à la bibliothèque de Bruxelles, membre de l'Académie de Belgique et correspondant de l'Institut, qui est un fort savant homme, nous n'en doutons point, mais aussi tout le contraire de l'écrivain d'histoire et de lettres qui pouvait être choisi. Ses descriptions manquent non seulement de couleur, mais de clarté, de méthode, de toutes les qualités de vision nette, exacte, et en même temps de composition synthétique qui sont nécessaires à un historien. On a omis de les faire accompagner des deux plans élémentaires dont le lecteur eût pu se guider, — lequel n'a point toujours le *Joanne* dans sa poche — et quelques pages rapides sur la vie de ces anciennes cités d'héroïques marchands, qu'on pouvait croire trouver à côté des images et qui seules auraient donné une signification aux monuments de leur grandeur d'autrefois — sont remplacées par des dissertations sur les peintres flamands. M. Hymans, comme un bon conservateur, discute sur des attributions de tableaux. — Mais je ne voudrais pas sembler injuste. Les notices de M. Hymans, si elles se lisent mal, ne sont point dépourvues d'information; je suis même très certain qu'on les pourra utiliser. Je veux dire surtout qu'il aurait dû les mieux comprendre; qu'il est tout à fait regrettable qu'il ne leur ait pas donné le sens nécessaire, — et que, même après la jolie édition de M. Laurens, il faille tout recommencer.

§

Dans les publications d'art et cette fois nous venant d'Allemagne, je dois mentionner encore **Le Palais de Tibère et autres édifices romains de Capri**, par C. Weichardt, de qui l'on connaît déjà les travaux consciencieux sur Pompéi. C'est, dit l'auteur, une restitution dont le rapport avec les choses véritables de l'antiquité est à peu près celui d'un roman historique à l'histoire réelle. M. Weichardt, toutefois, a utilisé tout ce qu'il a pu réunir de renseignements historiques et archéologiques sur Capri, et sa restauration nous donne une idée probablement très juste de ce qu'était l'île à

l'époque romaine, — couverte de palais, de villas, de villes et de jardins, et dominée par le palais de Tibère, la « villa Jovis », où, nous apprend Suétone, l'empereur s'amusait si délicatement avec « ses petits poissons ». — Les restes du palais de Tibère constituent les plus importantes ruines de Capri, — dont le niveau au-dessus de la mer a fort varié au cours des siècles, d'abord plus élevé, s'enfonçant ensuite pour se relever partiellement, si bien que des édifices romains qui bordaient le rivage sont restés recouverts par 6 m. d'eau. Mais des débris nombreux, des substructions de monuments remontant pour la plupart au règne d'Auguste ont été reconnus et fouillés, en différents points de l'île; on en cite à la Certosa, sur le monte Castiglione, sur le monte Michele, à la punta Tragara; un escalier gigantesque, dont 159 marches existent encore et sont utilisées par les habitants, de préférence à la route moderne, conduisait de la mer à l'antique Caprée, et de là jusqu'à Anacaprée, à une altitude de 270 mètres. Quant au palais de Tibère, qui étageait ses constructions, ses colonnades, ses portiques, ses colonnes triomphales à la pointe d'un rocher surplombant à 300 mètres le niveau de la mer, c'était bien le nid d'aigle qu'on pouvait rêver pour le César vieilli, soupçonneux, misanthrope, ruiné de débauches, poursuivi par le souvenir de ses crimes, — et cette ville tragique, par sa somptuosité fabuleuse autant que par la beauté de ses lignes, au sommet de ce promontoire pittoresque, vient heureusement réhabiliter, dans les planches de M. Weichardt, l'art romain que tant de froides et maladroites imitations depuis trois siècles nous avaient fait prendre en horreur. — Aussi bien, le souvenir de Tibère pèse aujourd'hui encore sur l'île ensoleillée. On fait le signe de la croix quand on parle du tyran païen dont la cruauté et la sensualité ont été même exagérées dans l'imagination populaire. Il a sa légende et, dit-on, la statue équestre de l'empereur, d'une valeur inestimable, toute en or et avec des pupilles de diamant, se trouve dans une cavité sous le château. Un jeune pêcheur, égaré dans les roches, l'a vue un jour par une ouverture; il n'a jamais retrouvé son chemin. Comme dans la tradition allemande sur Frédéric Barberousse, Tibère se réveillera, le temps venu, et sortira tout armé de la montagne. Alors ce sera une ère de prospérité et le plus pauvre pêcheur de l'île aura droit à ses richesses.

Ce volume, paru à la librairie Schleicher, a été imprimé à Leipzig et ornementé par les élèves de l'Académie des Beaux-

Arts. Il en faut louer la beauté curieuse, peut-être un peu lourde, mais qui s'harmonise fort justement avec le travail de M. Weichardt. — Hélas! il n'est guère que l'Allemagne pour nous donner de telles éditions ; ici nous devons nous contenter « du papier à chandelle et des souliers à clous de l'Auvergnat » dont parlait Huysmans; — et encore nous n'en avons pas toujours.

§

Les dernières **Monographies des églises paroissiales de Paris**, par M. l'abbé Bouillet, se rapportent à des édifices modernes comme *Sainte-Clotilde* ou *N.-D.-de la Croix* à Ménilmontant, qui n'ont aucun intérêt, sinon pour les dévotes de leur quartier, ou à des constructions anciennes, mais sans grande valeur d'art, comme *Saint-Germain-de-Charonne*. — Sainte-Clotilde a été bâtie dans le style néo-gothique, et N.-D. de Ménilmontant dans le néo-roman si cher par sa lourdeur à nos architectes modernes ; et c'est la même sécheresse de lignes, la même pauvreté d'invention, la même indigence, la même froideur et la même tristesse. — Saint-Germain-de-Charonne est une église de campagne. Il y a des parties fort anciennes, remontant même au XI^e^ siècle selon Viollet-le-Duc, et une reconstruction du XV^e^ a laissé des piliers originaux et d'assez belles voûtes. — La monographie de *l'Eglise de la Sorbonne* est de M. l'abbé Bouquet. On y trouvera des reproductions du mausolée de Richelieu, chef-d'œuvre de Girardon, et de la façade sur la cour de la Sorbonne, qui ne manque pas de grandeur.

**L'Algérie Française**, de M. Augustin Castéran, est un historique de la colonie « de 1884 à nos jours », ou plutôt un exposé de toutes les querelles et de tous les troubles suscités par le décret de naturalisation Crémieux concernant les israélites, et par la loi de 1889 sur la naturalisation des étrangers. Ce livre, qui est un peu bien, je crois, du journalisme, devra être consulté cependant par ceux qui s'inquiètent de la situation faite à l'Algérie, devenue une véritable pétaudière par l'imprévoyance et l'indifférence des gouvernements. Toutes les questions indiquées par M. Castéran, péril juif, péril étranger, péril indigène, méritent d'être étudiées ; mais nous ne pensons point que nos parlementaires y apportent jamais grand remède.— *L'Algérie Française*, d'autre part, se rapporte à des faits trop récents et touche à des personnalités trop connues

de la vilaine cuisine politique pour que nous en parlions autrement ici.

De M. A. de Pouvourville, auteur de divers ouvrages sur l'Extrême Orient, **l'Empire du Milieu** et **La Chine des Mandarins** sont deux petits volumes d'aperçus généraux sur le pays, la vie, l'histoire, l'organisation politique, administrative et sociale, les croyances et le caractère du peuple chinois d'après des observations personnelles et les travaux antérieurement publiés. Ces deux volumes, écrits avec indulgence, sont au reste bien informés; M. de Pouvourville s'est surtout inquiété d'une saine appréciation et a fait de grands efforts pour pénétrer cette énigme que demeure pour nous l'âme chinoise. Peut-être ne lui déplairait-on pas en disant qu'il a fait de la bonne vulgarisation.

Memento. — Nous ne pouvons que mentionner aujourd'hui, dans les derniers numéros de la *Revue des Etudes Historiques*, les curieux *Souvenirs de la marquise de Villeneuve Arifat;* des articles de M. F. Funck-Brentano sur *la Captivité, le procès et la mort de Marie-Antoinette* et *les Prisons de Paris en 1644; Catherine de Médicis fut-elle empoisonneuse*, par le Dr Lucien Nass, et la première partie d'un très intéressant travail sur le *Condottiere Castruccio Castracani*, par André Lebey. — Pour de prochaines chroniques également, des notes sur le *Moyen Age*, revue d'histoire et de philologie qu'il faut considérer avec la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* comme une des plus importantes publications s'occupant de la période médiévale; sur *les Sports dans l'ancienne France*, de M. J. Jusserand; *l'Essai sur Bruges* de L. Fierens-Gevaert; la réédition, toute d'actualité, de l'*Afrique australe*, par Elysée Reclus; le voyage *En Méditerranée* de M. Ch. Diehl; la *Terre du Christ* de Josephin Peladan, et les très nombreux ouvrages parus ces derniers mois.

CHARLES MERKI.

## *ROMANIA, FOLKLORE*

A propos de *Tristan et Iseut*. — Alain Chartier, *La belle Dame sans merci ;* avec une notice par Lucien Charpennes; Paris, 1901, in-12. — Paul Sébillot, *Contes des Landes et des Grèves ;* Rennes, Caillière, in-16. —Léon Delmotte, *Contes et Légendes de la France septentrionale;* Paris, Société d'Editions littéraires, in-8. — *L'art populaire dans le Briançonnais : les Cadrans solaires*, par le Dr Raphaël Blanchard (*Revue d'Europe*, juin 1901).

On se souvient que peut-être, annonçant le beau roman tiré

par M. Bédier des anciens poèmes relatifs à *Tristan et Iseut*, j'avais risqué une critique touchant la reconnaissance par l'anneau. J'eusse préféré la voix, meilleur témoin. Mais la version suivie par M. Bédier est impérative. C'est l'anneau qui détermine la reconnaissance d'Iseut. Est-ce logique? M. Bédier le croit et il donne à l'appui de fort bonnes raisons. J'ai cru devoir les transcrire, me faisant scrupule de garder pour moi seul cette excellente page de critique. Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir tant tardé :

« Paris, 52 avenue Bosquet.

» 17 janvier 1901.

» Monsieur,

» Je viens de lire le charmant article par vous consacré à Tristan. Voué tout entier à l'étude de notre vieille poésie et des littératures populaires, il m'est infiniment précieux d'être jugé avec tant de bienveillance par un critique si expert aux choses de la Romania et du folk-lore. De plus, si mon petit livre a la bonne fortune d'une réimpression, je vous devrai pour l'épisode de Tristan Fou un remaniement nécessaire. J'y songerai plus avant, l'heure venue. Pour l'instant, il ne me semble pas qu'il doive être exactement celui que vous me suggérez et je prends la liberté de vous soumettre mes doutes.

» Pour aucun chapitre du livre je ne me suis plus étroitement restreint à l'office de traducteur. Je n'ai eu (sauf quelques contaminations de détail) qu'à translater pieusement un petit poème publié au tome I de l'édition F. Michel, et qui se termine, en effet, par ces jolis vers :

Entre Tristan soz la cortine;
Entre ses braz tient la rëine.

» Je l'ai préféré, pour sa plus grande beauté, à l'autre *Folie Tristan*, publiée au t. II de l'édition Michel, qui est celle dont vous transcrivez quelques vers. Or, dans le poème que j'ai suivi, la reconnaissance s'opère bien par l'anneau. La voix prouve plus, dites-vous. Il est bien vrai, mais comme Yseut est en garde contre une ruse possible, ni l'anneau ne prouve, ni la voix. L'anneau peut avoir été volé, mais la voix peut être imitée par sortilège. Pourtant il faut bien que l'épisode se dénoue, qu'Iseut se rende enfin, et, à y bien réfléchir, la reconnaissance par la voix me semble d'une invention malheureuse. Iseut peut reprocher à Tristan de n'avoir pas repris sa voix naturelle avant de la soumettre à l'humiliation de se faire reconnaître d'abord par son chien. Est-ce sa faute

si le chien a des sens plus subtils, d'odorat plus fin, l'ouïe plus délicate? — Le tragique de la scène est ici : Tristan se présente méconnaissable devant la reine. Il sait bien qu'il n'est pas emprisonné dans son déguisement, qu'il peut à sa volonté reprendre sa forme, montrer l'anneau. Mais il doute d'Iseut, se croit abandonné, trahi. Il veut qu'elle le reconnaisse à des signes moins matériels, au seul rappel de leurs amours passées, au son de son âme plutôt qu'au son de sa voix. L'épreuve ne réussit pas : il se désole, s'indigne, oppose à son amie oublieuse la fidélité de son chien. Enfin il montre à Iseut l'anneau de jaspe vert. Iseut avoue alors qu'il est Tristan et peut lui expliquer ainsi ses longues résistances: « Que m'opposiez-vous la fidélité de votre chien? Il a suivi son instinct, au risque de vous faire prendre et tuer. Moi, je vous ai reconnu aussi vite que lui peut-être, mais je n'ai pas voulu en croire mon instinct. Nous sommes épiés, enveloppés de ruses. Je me gardais et je vous gardais. Ni les rappels de la vie passée ne me prouvaient rien : quelqu'un pouvait avoir surpris nos secrets ; ni le son de votre voix : un enchanteur pouvait la contrefaire ; ni votre anneau : on pouvait vous l'avoir pris par ruse. Je me suis rendue pourtant à la vue de l'anneau : n'avais-je pas juré que, le jour où je le verrais, je ferais aussitôt tout ce que vous me manderiez, que ce fût sagesse ou folie? Tant que je ne l'ai pas vu, j'ai persisté à me défendre, à nous défendre; quand je l'ai vu, au risque de nous perdre, mais l'ayant promis, j'ai cédé... » Tel est, à mon sens, la forme première de l'épisode, bien qu'aucun texte ne la conserve; seule elle satisfait l'esprit. Par elle seule Iseut n'est pas humiliée, ni Tristan suspect d'avoir joué son amie... Seulement, si cela est — et c'est ici que votre critique porte—il est très sot que dans le vieux poème comme dans mon livre, Iseut, à la vue de l'anneau s'écrie :

Lasse! fait el, tant sui fole!
Ha! mauvais cuers, por quei ne fonz
Quant ne conois la rien el mont
Qui por moi a plus de tormant?
Sire, merci! Je m'en repant... »

« Il faudra donc remanier la fin de cette scène.

» Joseph Bédier. »

§

M. Sébillot continue sa collection de contes populaires, fidèlement recueillis de la bouche des paysans et des marins.

Ceux-ci viennent des Côtes-du-Nord et de l'Ille-et-Vilaine. Avec les autres contes bretons qu'il a déjà publiés, cela fait bien un millier de récits qui se transmettent encore de bouche en bouche dans ce coin de la France. Quelle littérature écrite remplacera jamais celle-là, en abondance et en qualité? Ils sont plaisants, ceux qui veulent initier le peuple aux plaisirs littéraires! Que trouveront-ils de plus profond, de plus amer, de plus hardi en aucune littérature que ce conte, le *Vrai Juste?*

« Le Vrai Juste. Il y avait une foi un homme pauvre qui ne pouvait trouver personne pour nommer son enfant nouveau-né. Il se mit en route pour chercher un parrain et une marraine et, après avoir marché quelque temps, il rencontra sur le grand chemin le bon Dieu qui lui dit : « Où allez-vous, mon ami? Vous avez la mine triste. — Ah! répondit l'homme il vient de me naître un petit garçon, et nous sommes si pauvres que personne dans le pays n'a consenti à le nommer; c'est pourquoi je cherche des âmes charitables pour l'assister à son baptême. — Voulez-vous, demanda le bon Dieu, que je sois le parrain de votre enfant? — Oui, répondit l'homme; mais auparavant je voudrais savoir comment vous vous appelez, car je veux pour mon petit gars un parrain juste. — Je me nomme le bon Dieu. — Oh! puisque c'est vous qu'on appelle le bon Dieu, vous ne serez pas le parrain de mon enfant; car vous n'êtes pas juste: vous faites mourir de bons travailleurs qui gagnent du pain à leur famille, vous faites mourir des mères dont les enfants marchent à peine tout seuls, et vous laissez vivre des gens qui n'ont jamais fait que de la honte et du chagrin à leurs parents. Vous tuez des jeunes hommes dans la force de l'âge et vous oubliez les vieux qui ne sont plus bons à rien. Vous n'êtes pas juste. »

L'homme laissa le bon Dieu continuer sa promenade, et il se remit en route : un peu plus loin, il rencontra saint Jean qui voyageait aussi sur terre...

(Ici j'abrège. Même dialogue. Refus du paysan : « Vous ne serez pas le parrain de mon enfant; car vous êtes le complice du bon Dieu et le bon Dieu n'est pas juste. » (Rencontre de Saint-Pierre. Même dialogue et même refus.)

... L'homme se remit en route et après avoir encore cheminé quelque temps, il rencontra la Mort, qui lui demanda où il allait. Je cherche, répondit-il, un parrain et une marraine pour nommer mon petit garçon. — Voulez-vous que je sois sa marraine? — Oui : mais auparavant dites-moi qui vous

êtes, car je veux pour mon petit gars une marraine juste. — Je me nomme la Mort. — En ce cas, je veux bien que vous soyez la marraine de mon enfant; car vous, au moins, vous êtes juste : vous prenez les riches aussi bien que les pauvres, les vieux aussi bien que les jeunes. Vous êtes juste.

Et la Mort fut la marraine de l'enfant du bonhomme. »

§

L'ouvrage de M. Delmotte, pompeusement intitulé *Contes et Légendes de la France Septentrionale*, est précédé d'une préface par M. René Minon, membre de la commission historique du Nord, où on lit : « Notre littérature populaire est une mine presque encore inexploitée... » L'exemple de M. Sébillot, de Bladé, de M. Cosquin, de tous les patients collecteurs de contes et de légendes aurait dû prouver à M. Minon et à M. Delmotte que la littérature populaire n'a pas besoin d'être *exploitée*. Elle a besoin d'être respectée, d'être transcrite avec scrupule, avec religion. Perrault n'a pas fait autre chose. M. Delmotte a fait tout autre chose et son livre est sans valeur. Il semble confondre l'idée de littérature populaire avec celle de littérature où l'on parle des mœurs, traditions, superstitions populaires. Intérêt nul pour le folklore; peut convenir pour les enfants.

§

Alain Chartier est le maître écrivain de la première moitié du xv^e^ siècle. Supérieur dans la prose oratoire, comme en témoigne son *Quadriloge invectif*, il est extrêmement ingénieux dans la poésie. Il a trouvé, ou retrouvé, une forme nouvelle, le huitain de huit syllabes, que Villon emploiera partout même dans ses ballades, qui triomphera jusqu'à Marot et plus loin. Comme fonds à cette versification élégante, un mélange de galanterie et de moralisme. Il y a si peu de rapports entre la littérature et l'état social, que cette nouveauté parut à Issoudun en 1424, à la cour, à un moment où il n'y avait guère plus de France que de royauté; ainsi les Fables de Florian virent le jour en 1793.

Cette nouveauté s'appelait la *Belle Dame sans merci*. On nous la rend aujourd'hui, précédée d'une bonne étude littéraire sur le poète et son œuvre. C'est un « débat ». Ce genre créé par Guillaume de Machault devait sévir jusqu'au seizième siècle. C'est un débat entre l'Amant et la Dame. L'un attaque, l'autre se défend. Rien de plus banal, mais rien de plus com-

mode. En somme, les dialogues de Platon mis à la portée des dames coiffées de hennins cornus. Le succès de ce petit poème fut très grand. On le prit au sérieux plus que ne le faisait le poète lui-même. On se passionna, il y eut des répliques, des dits et contre-dits sans nombre. Cela durait encore quand Chartier mourut et cela durait encore au seizième siècle. En effet la question est de savoir si une femme doit céder ou non à celui qui l'aime. C'est un monde. La moitié de nos romanciers vivent encore de cette belle invention. Les cas de conscience du roman psychologique sont du remâchage de la *Belle Dame sans merci*. Alain Chartier ne conseille pas aux femmes d'être sans merci; au contraire, il leur dit :

Ne soyez mie si cruelles,

mais il leur donne des armes pour se défendre. Et ainsi se trouvent conciliées, selon sa méthode, la morale et la galanterie.

§

La région de Briançon est particulièrement riche en cadrans solaires. Toute maison avait le sien. Il en reste beaucoup, la plupart datant du dix-huitième siècle. Les ornements sont assez variés: on n'essaiera pas d'en donner une idée avec des mots. M. Blanchard a fait graver 31 de ces cadrans; on les trouvera dans son article. Il a également relevé les devises, tout cadran solaire ayant une devise. Elles sont de deux sortes : les unes sont chrétiennes; les autres, philosophiques ou lyriques. Parmi celles-là, il en est d'assez curieuses ou de jolies :

LUX LÆTITIA EST
NIHIL SINE SOLE
UNA DICIT QUAM NEGAT ALTERA

SOLI SOLI SOLI
AMŒNA SIT QUAM OPTAS
VELUT UNDA LATENS

A LA BONNE HEURE
JE MARCHE SANS PIEDS
ET JE PARLE SANS LANGUE

JE PARLE SANS DIRE MOT
SANS TA CLARTÉ ET TA CHALEUR
NOUS N'AURIONS NI HEURES
NI FLEURS

Et celle-ci, qui est vraiment troublante en son ironie narquoise :

IL EST PLUS TARD QUE VOUS NE CROYEZ

J. DREXELIUS.

## *LES REVUES*

*La Revue Blanche :* M. G. Kahn, sur le Parnasse et l'Esthétique parnassienne. — *La Revue de Paris :* La Réforme de la Prosodie : curieuses révélations de M. A. Boschot. — *La Revue bleue :* Opinions de MM. Rostand et Brieux sur le théâtre. — Memento.

Le souvenir de la querelle des Anciens et des Modernes est de ceux qui inspirent l'ironie. Elle naît naturellement de la comparaison des œuvres, du bruit qu'ont mené leurs auteurs et de la petite trace par quoi subsiste encore le nom de quelques-uns des plus enflammés partisans.

Qu'en matière poétique la meilleure preuve à l'appui d'un système est un bon poème. Cela donne de la consistance à un débat et fournit à la critique les exemples d'où tirer règles et arguments pour tromper sur sa stérilité.

Or, les écrivains seuls ont la patience de lire les ouvrages de critique contemporaine, et plutôt qu'afin d'y recueillir un enseignement, pour la satisfaction de retrouver chez une sorte d'arbitre momentané un reflet ou l'inverse même de leurs opinions. En somme, la critique, si elle fait quelque tapage, le doit à l'exiguïté du cercle de son influence, et ce n'est pas la moindre illusion dont se fortifie la vanité de l'homme de lettres, que d'attribuer à ce cercle une aire disproportionnée à son rayon véritable.

Et la critique vit de cette erreur. Elle se fait hargneuse ou aimable par politique et, partagée entre la hargne ou le sourire, elle occupe avarement ses loisirs à édifier des systèmes, à faire entrer dans le cadre de théories étroites les grandes œuvres qu'elle se résigne à ne point rabaisser.

On a vu la critique d'art contre le *Balzac* de Rodin. Quarante ans de critique théâtrale n'ont pas permis à feu Sarcey de découvrir un talent. La critique littéraire d'aujourd'hui, celle des quotidiens, se traite dans le cabinet de l'administrateur du journal, comme le lancement d'un nouveau chocolat. On en viendrait à regretter les perfidies ou la flagornerie d'un Sainte-Beuve et les coups de cravache hasardeuse d'un Barbey d'Aurévilly...

Cependant, les lourdes chaleurs paraissent propices aux travaux didactiques et aux aperçus généraux. Nous allons examiner les propositions et remarques de M. Adolphe Boschot sur *la Réforme de la Prosodie* (**Revue de Paris**, du 15 août) et les constatations réunies par M. Gustave Kahn

dans un brillant article sur *le Parnasse et l'Esthétique parnassienne* (**Revue Blanche**, 1er septembre).

Du moins, M. Gustave Kahn a-t-il des droits à l'intransigeance, de par son œuvre de poète et le ton des discussions soulevées autour du vers libre. Depuis la publication des *Palais nomades*, il s'est écoulé assez de temps pour légitimer l'envie de M. G. Kahn d'inventorier le Parnasse, d'en instruire le procès et de condamner les versificateurs du passage Choiseul, en usant à leur égard de la courtoisie un peu distraite que comporte l'exercice d'une magistrature éphémère. Les armes de M. Kahn sont aiguës; elles ne pénètrent point. Il en porte des coups propres à intéresser l'amateur de ces sortes d'assauts, — ces coups désignent l'endroit à toucher sans l'atteindre. De telles passes ne sauraient navrer personne : elles font des morts assez bien portants. Aussi bien M. G. Kahn pense-t-il de certains morts qu'il ne faut pas les tuer, et sa magnanimité se corrige d'un dédain évident.

Ce poète est un critique informé comme personne et qui apporte dans ses jugements une passion communicative. Aussi bien, la partialité est-elle recommandable quand l'amour des lettres suffit à l'inspirer. C'est parce que les vers de M. Sully-Prudhomme manquent de poésie, que M. G. Kahn attaque plus directement que tout autre ce parfait académicien. C'est le charme grave et intime des poèmes de M. Léon Dierx qui leur vaut le respect de l'adversaire le plus irréductible de la vieille métrique. Et si quelques coups droits visent M. Catulle Mendès, c'est qu'il n'a jamais manqué une occasion de combattre les audaces du vers libre, et d'entretenir des hostilités qui — en dehors des œuvres mêmes — sont exactement imaginaires.

L'idée originale de M. Gustave Kahn est que l'école parnassienne, avec un apport honnête, a continué le Romantisme sans le développer ; au lieu que les successeurs immédiats du Parnasse ont assuré l'évolution normale de la poésie immobile depuis Hugo.

M. G. Kahn écrit :

« Il semble que le moment est venu où l'on peut, avec opportunité, essayer d'émettre un jugement d'ensemble sur l'œuvre des Parnassiens ; non point que l'impartialité nécessaire ait été jamais plus difficile envers eux qu'envers tout autre groupe d'artistes : elle n'a point manqué, en général, au jugement de ceux qui furent, quelque vingt ans après eux, la jeunesse littéraire, et qui ne partagèrent pas leur avis, sur

une foule de détails et bien des points du fond. L'impétuosité même des attaques des Parnassiens contre leurs émules, contre leurs successeurs, et l'obstination (chez presque tous) du dénigrement et du refus à essayer de comprendre n'oblitérèrent pas la vision de ceux qui avaient à les étudier, car il faut admettre chez les aînés ces robustes attachements à d'anciens principes, aimés durant toute une vie, et c'était le droit des Parnassiens de se serrer, lianes strictes autour de l'arbre Hugo. Hugo n'y pouvait trouver à reprendre; aucun grand vieillard ne saurait se refuser à la déification; puis Hugo n'a pas eu les éléments nécessaires pour prévoir la rénovation poétique qui prétendit à modifier son œuvre et à retoucher sa technique du vers. On sait d'Hugo qu'il qualifia Arthur Rimbaud de Shakespeare enfant, qu'il eut un mot aimable pour Stéphane Mallarmé, à l'apparition de l'*Après-Midi d'un Faune*, l'appelant le poète impressionniste. Mais ce qu'il connaissait de Rimbaud et de Mallarmé ne modifiait pas l'instrument lyrique, n'interrompait point le règne du Romantisme poétique, qui durait, non tel qu'il l'avait fait, mais augmenté et embelli, en dehors de lui, par Gautier, Vigny, Baudelaire, Leconte de Lisle et Banville...

» On doit aux Parnassiens de les juger en eux-mêmes. Le fait qu'ils exercent une technique traditionnelle n'augmente en rien leur valeur; un groupe n'est riche que de ses inventions et de ses trouvailles, et si leur formule est la même (on doit faire néanmoins vis-à-vis de cette assertion infiniment de réserves) que celle de Rutebeuf, de Villon, de Ronsard, de Corneille, de Molière, de Chénier, de Musset, de Gautier, ainsi que le faisait remarquer M. Mendès en une occasion que je n'oublie pas, cela ne prouve pas qu'ils eurent raison de ne rien ajouter à la technique de leurs devanciers, de ne point chercher suffisamment à différencier leur art, ni que cet amas de gloire traditionnelle leur soit, même d'un millimètre, un grandissement, car, s'il est bien de maintenir, il est mieux d'augmenter, de trouver des domaines nouveaux, et si l'ancienneté d'une forme est une garantie de ses mérites, la jeunesse pour une nouvelle formule et aussi la logique sont bien des arguments et des vertus. Le raisonnement par l'accumulation des générations glorieuses n'est pas assez scientifique pour être admis en matière de critique littéraire. En transposant sur le terrain d'un autre art le même raisonnement, on aurait Auber ou Gounod opposant à Wagner ou Berlioz toute la liste glorieuse des grands musiciens, et Cabanel, qui n'avait même

pas le droit de se réclamer d'Ingres, écrasant les Impressionnistes sous toute la tradition de la peinture, au moins de la façon qu'on a de concevoir les lignes historiques d'un développement d'art dans les milieux académiques, c'est-à-dire inexactement, chimériquement et partialement. Je ne compare pas les Parnassiens à tels peintres ou musiciens, mais leur raisonnement est le même. »

Après un examen minutieux et subtil du vers des principaux représentants de l'école parnassienne, qui suit une critique heureuse du *Petit traité de Poésie française* de Banville, — M. Gustave Kahn remarque encore :

« Sans M. Catulle Mendès, nous ne saurions pas comment un parnassien entend la prose, en dehors du poème en prose et encore exception faite pour *le Livre de Jade*, en négligeant les œuvres peu caractéristiques de M. de Lyvron et ne pouvant attribuer au Parnasse les poèmes en prose de M. Mallarmé, encore que certains des plus beaux aient paru à *la République des Lettres*, où M. Mendès élargissait le Parnasse autant qu'il le pouvait, ni les jolies fantaisies qui terminent *le Coffret de Santal* de Charles Cros; c'est encore M. Mendès que nous trouvons occupé à représenter le Parnasse dans le maniement de cette forme créée par Bertrand, mais recréée par Baudelaire (qui y dépose le germe révolutionnaire) et que le Symbolisme a absorbée, en ses cadences et en son respect de la phrase, dans le vers libre. Encore une fois, muni de cette forme féconde, le Parnasse en avait tiré de coquettes babioles et de jolis divertissements. Il faudrait, d'ailleurs, si l'on étudiait le poème en prose chez les Parnassiens, faire très attention aux dates et considérer que les Symbolistes ont fortement influencé la façon qu'avaient les Parnassiens de le concevoir dès les débuts du groupe, antérieurement même à 1886. »

Suit une discussion du *Testament poétique* de M. Sully-Prudhomme... Puis M. Kahn fait de rapides esquisses littéraires. Il s'arrête plus longtemps à tracer le portrait de M. Catulle Mendès. C'est une page à lire :

« M. Catulle Mendès, c'est l'activité même, et c'est le parnassien-type. S'il y eut Parnasse, ce fut un peu par réaction de son esprit sur des esprits différents qu'il sut retenir un instant à l'écouter et surtout par sa fréquente affirmation qu'il y avait Parnasse. La formule du Parnasse, cette formule de recherche sur tous les terrains, d'excursions fantaisistes, héroïques, bouffonnes, variées surtout, c'est la formule de son

esprit apparenté à celui de Banville. Il est kaléïdoscopique. Il parcourt, toujours affairé, ardent, et vraiment à la chasse de l'idée, un parc aux mille sentiers; c'est parce qu'il est si emballé vers ses réalisations qu'il ne s'aperçoit pas qu'il les retrouve sur les mêmes chemins où il a déjà passé. Critique, il est plein de parti-pris, d'injustice, d'erreurs (je ne parle pas de sa remarquable critique dramatique, mais de la critique littéraire qu'il y insère théâtre-faisant); mais, quand il se trompe, c'est toujours sincèrement ou par fidélité à un idéal auquel il s'est attaché éperdument. Il est, en tout cas, la plus large ou la plus variée personnalité parnassienne, car s'il a des défauts de rhétorique et d'afféterie, il possède quelques-unes des belles qualités du romantisme, et parmi ses romans romantiques, héritiers de la dernière manière d'Hugo, additionnée de Chamfort et de Crébillon fils, assaisonnée de lyrisme légendaire, « l'eau du Gange en gouttelettes dans son vin de Champagne », quelques-uns compteront. C'est lui aussi qui a conté le plus de beaux contes épiques, chanté le plus de jolies chansons, et a publié le plus de rimes inutiles, et il a trop fréquemment plié le vers à la chronique. »

Voici, enfin, la conclusion de l'article de M. G. Kahn :

« En 1902, demain, lors du Centenaire d'Hugo, M. Catulle Mendès et ses amis d'art seront là; ils croiront, de bonne foi absolue, qu'ils sont les héritiers directs d'Hugo et qu'ils le représentent. Ils auront tort. Il n'a tenu qu'à eux qu'ils eussent raison, ils auraient pu continuer l'évolution romantique : ils l'ont figée. Ils célébreront leur grand homme, leur Père, mais parmi les pompes d'une Religion qui s'en va justement parce qu'on l'a déclarée fermée et qu'on n'y veut plus rien changer.

» L'Évolution passe et laisse les plus pures croyances devenir des documents pour servir à l'histoire des religions et, dans le cas présent, des Écoles poétiques. »

Et nous en venons au rapport que M. Armand Boschot, par la voie de *La Revue de Paris*, adresse au secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur « l'opportunité d'une réforme de la prosodie ». Or M. A. Boschot n'est pas un poète, ni M. G. Boissier, et pour les « éminents confrères » de ce dernier, combien, à l'exception de M. José-Maria de Heredia, seraient qualifiés pour réformer la prosodie ? Ainsi, l'importance du débat ne saurait échapper : c'est en dehors des poètes que l'on va parler de prosodie et trancher net. M. Paul Deschanel et M. de Freycinet, M. H. Lavedan, voire M. d'Audiffret-Pas-

quier et une vingtaine encore d'immortels éminents sont appelés à réformer le Vers français !

Il vaut mieux se dire que M. A. Boschot, par amour de l'Académie et des petits scandales inoffensifs, souhaite d'attacher son nom à un travail qui rendrait à l'illustre compagnie l'illusion d'une Régence des Lettres...

Toutefois, M. A. Boschot se présente en réformateur, et c'est d'une jolie crânerie, que d'aborder en réformateur ce conservatoire des conservatoires qu'est l'Académie Française. Qu'on se rassure, M. Boschot a de savantes retraites : « La vraie innovation, dit-il, c'est d'innover le moins possible, etc... Et c'est une telle disposition d'esprit qui lui dictera ce court chapitre sur le « Vers libre » :

« Hélas ! on voit surgir ici une insidieuse question de mitoyenneté. Il s'agit du « nouveau vers libre », du trop fameux vers libre : rentre-t-il dans le domaine des vers ou dans le domaine de la prose ?

» Le vers libre des classiques, celui de Corneille, Molière, La Fontaine, — et celui de Musset, — est un assemblage irrégulier des vers réguliers les plus usuels, ceux de douze, dix, huit et sept syllabes ; il est régi par les règles communes aux vers réguliers, il obéit à la césure et à l'alternance des rimes ; par conséquent, nul doute : le vers libre classique et romantique, par le jeu des temps forts à la rime et à la césure, régularise assez le rythme pour se distinguer de la prose.

» Quant au « nouveau vers libre », en tant qu'il se sépare du vers libre déjà connu, il confine à la prose : il ne se distingue d'elle que par la disposition typographique. En effet, pour être original et nouveau, il est contraint de recourir aux vers impairs (treize, onze, neuf, sept, cinq... syllabes). Ces vers impairs, cela va sans dire, ne peuvent pas être partagés en deux parties égales ; chacun d'eux est forcément asymétrique. — On peut bien, il est vrai, le couper en trois parties ; mais le vers de neuf syllabes est le seul qui soit exactement divisible en trois groupes, et deux groupes consécutifs de trois syllabes tendent le plus souvent à s'unir pour former la moitié d'un alexandrin... Il suffit, au reste, de dresser un tableau des coupes dont les vers impairs sont susceptibles, pour s'apercevoir aussitôt que leurs différents groupes de syllabes ne peuvent pas s'organiser de manière à avoir ce double caractère de diversité et de régularité, qui constitue le rythme même du vers. Il y a plus : ces vers libres sont condamnés, pour se donner une originalité qui leur soit spéciale, à ne

plus régulariser le rythme par le jeu des rimes et des césures : aussi, malgré leur disposition graphique, malgré leurs assonances bizarrement espacées, sont-ils en réalité de la prose ; et l'on en a une nouvelle preuve quand, à leur lecture, on sent combien y détonnent les vers réguliers qui s'y trouvent égarés çà et là. »

Au surplus, M. A. Boschot écrit : « A vrai dire, il n'y a de théorie que pour le passé », — ce qui est ôter bien de l'importance à son travail. Mais, pour le présent, que demande-t-il? Il soumet à l'examen de l'Académie trois réformes, — trois réformes fon-da-men-ta-les :

1° Ne convient-il pas de reconnaître enfin (!) que l'alexandrin ternaire existe *et a le droit de vivre?* Par conséquent, n'est-il pas sans raison de maintenir pour l'œil une césure à la sixième syllabe, lorsque cette césure n'existe pas pour l'oreille?

2° La rime pour l'oreille et non plus pour l'œil.

3° L'hiatus ; l'oreille est le seul juge.

M. A. Boschot emprunte ses exemples à Ronsard, à Banville, à Hugo, à Verlaine, à Racine, à La Fontaine — et une sanction académique lui paraît nécessaire ! Il y a beau temps que ces réformes accomplies n'effarouchent plus que les consciencieux douaniers en retraite occupés à transcrire en vers l'*Avare* ou le *Médecin malgré lui*.

§

**La Revue bleue** (7 septembre) poursuit son enquête sur *le métier dramatique*. Cette fois, elle recueille les opinions de MM. E. Rostand et Brieux.

Le succès donne à la parole de M. Rostand une certaine autorité. Elle n'est point compromise par ce qu'on va lire :

« Le savons-nous, comment nous travaillons, et n'est-ce pas par instinct plutôt que d'après certaines théories préconçues? Nous travaillons, sans bien nous rendre compte de ce que nous faisons, au milieu des démolitions, car les formules d'hier sont à peine écroulées que celles d'aujourd'hui commencent à fléchir. Le progrès est incessant. Les pièces qui nous apparaissent le plus vieux jeu eussent été trouvées audacieuses il y a seulement dix ans, de même que les chevelures les plus révolutionnaires d'aujourd'hui seront les perruques de demain. Travaillons donc au hasard, selon l'inspiration, obéissant seulement à notre tempérament, à un sourd instinct. Travaillons comme dans un nuage, sans idée préconçue, sans

chercher à voir très clair dans ce que nous faisons. Je me méfie de ceux qui, l'œuvre faite, nous disent ce qu'ils ont voulu faire, et je doute fort qu'avant de se mettre au travail ils aient eu la même netteté de vision.

» Oui, je sais bien, il y a les gens qui travaillent d'après les théories. Il y a le comédien qui, un soir, dans un salon, nous explique la façon dont il entrevoit le rôle d'Hamlet : il nous ouvre des horizons magnifiques sur l'interprétation du rôle; nous sommes émus, transportés... et si d'aventure il le joue, c'est pitoyable. Il en va de même des littérateurs qui veulent faire une certaine chose : leurs théories sont très belles; quand vient l'œuvre, c'est à pleurer! »

Et modestement, comme il sied, parlant de ce qu'on a, des années durant, appelé la pièce « bien faite », — M. Rostand ajoute :

« Pièce bien faite! *Le Misanthrope*, est-ce une pièce bien faite? Et *Tartufe?* Et tant d'autres qui sont des chefs-d'œuvre!

» D'ailleurs ces préjugés néfastes, si longtemps entretenus par les directeurs de théâtres, s'évanouissent avec une rapidité vertigineuse. Il n'y a pas de pièce dans l'*Aiglon;* le public ne s'en est même pas aperçu. »

Conclusion : le théâtre actuel n'a pas de formule; les directeurs jugeront plus malaisément et ils connaîtront de « cruels déboires ».

M. Brieux voit la question d'un point de vue différent :

« Pourtant, dût le succès en souffrir, il vaut mieux apporter au public les vérités utiles que les mensonges agréables. J'estime que le rôle de l'auteur dramatique doit se borner à une sorte d'intermédiaire entre les pensées des grands savants, inaccessibles à la masse, et le public. Il doit offrir à ce dernier, sous une forme intéressante, des idées très belles, très généreuses. Oui, c'est là notre rôle : séduire le public en mettant à sa portée les beaux rêves des philosophes et des savants. L'auteur dramatique devient ainsi en quelque sorte le commis voyageur de l'intellectualité.

» De plus en plus, le théâtre devra se hausser à l'étude des grandes questions actuelles. La comédie de caractères nous est presque fermée depuis qu'un nommé Molière a passé par là. La comédie de mœurs? Elle est dans toutes nos pièces sans pourtant suffire à les animer. Mettons-y donc une pensée et cette pensée prenons-la autour de nous, dans la vie, dans la souffrance de nos semblables. Gœthe disait : « Emplissez

votre esprit et votre cœur, si larges qu'ils soient, des idées et des sentiments de votre siècle, et l'œuvre viendra. »

MEMENTO. — **La Plume** (15 août). — M. P. N. Roinard : *la Sonate à Kreutzer*, poème. *Henri Beyle*, par M. H. Rebell. — 1er septembre). *Les Amants de Montmorency*, par M. E. Pilon.

**Revue Universelle** (7 septembre). — *La transportation et la colonisation pénale en Sibérie*, par M. Van Keymeulen, à lire pour honorer convenablement le tsar Nicolas II.

**Revue des Deux-Mondes** (1er septembre). — *Le Théâtre. La mise en scène et les artistes*, par M. G. d'Avenel. — *Une charretée révolutionnaire*, par M. de Vogüé.

**L'Ermitage** (septembre). — Des poèmes de MM. Francis Jammes, Fagus, Ducoté, un curieux article de M. G. Pilon sur *Choderlos de Laclos*, et, de M. de Faramond, des considérations générales sur le théâtre, en préface à une série de critiques dramatiques.

**La Revue hebdomadaire** publie, depuis le 24 août, *Strasbourg*, par les frères Margueritte (7 septembre). *Une semaine à l'intérieur du Japon*, par M. R. Cassette.

**La Grande Revue** (1er septembre). — *Les lettres belges et la culture française*, par M. L. Dumont-Wilden.

**La Revue blanche** (1er septembre). — *Adèle la Continente*, une très nouvelle étude de dévote, par M. R. Cantinelli.

**La Nouvelle Revue** (1er septembre). — *Mirotin*, par M. Virgile Josz.

**L'Effort** (août-septembre) édite une conférence de M. F Périlhou, *les Jeunes*, d'une puérilité qui désarme.

**La Revue libre** a paru pour la première fois en août. Elle n'a pas de programme. Y lire une lettre ouverte au ministre de la guerre sur *la Correction militaire*, par M. J. d'Estray.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Baudelaire et les œuvres hors la loi (*Le Journal*, 4 septembre). — Octave Feuillet courtisan (*L'Eclair*, 3 septembre). — Le lieu de naissance de Voltaire (*Le Journal*, 24 août). — Les gains du domaine public en 1901 (*Echo de Paris*, 3 septembre).

M. Claretie possède un inépuisable répertoire d'anecdotes.

Il suffit qu'un nom soit prononcé devant lui pour que jaillisse la fontaine aux histoires et aux souvenirs. Baudelaire? Voici des pages sur Baudelaire. Et cela n'est pas désagréable, car de celui-là on peut nous parler toujours. Nous ne serons jamais las ni de relire ses œuvres, ni d'entendre les récits de ceux qui l'ont connu. Baudelaire, l'un des cinq ou six grands poètes du dix-neuvième siècle, est peut-être supérieur encore comme prosateur. Bien plus que Gautier, il fut l'impeccable; la fierté froide de son style hautain et sûr est unique dans la littérature française. Il est le maître par excellence de tous les esprits qui ne se sont pas laissé contaminer par le sentimentalisme. Et on a divinisé un Augier pendant qu'un coin de terre était refusé à la gloire visible de ce héros intellectuel! Un écrivain belge, M. Georges Barral, a protesté dans le *Petit Bleu* (de Bruxelles) contre cet oubli. Ce n'est pas un oubli : c'est un ostracisme. Il est convenu que Baudelaire fut immoral; cela suffit : jamais les protestants du sénat et des ministères ne permettront la glorification de l'auteur des *Fleurs du Mal*. Immoral, oui, il le fut, si la seule morale est la morale chrétienne. Baudelaire peut représenter une variété du catholicisme littéraire, comme Barbey d'Aurevilley et Verlaine, ces deux autres immoraux; il ne fut pas chrétien, étant une intelligence supérieure. Il pouvait se plaire dans les affolements du mysticisme ou du satanisme; jamais il ne songea à conformer sa vie, sa pensée et ses écrits à une morale qui est la négation de toute liberté et de toute beauté. C'est pourquoi il est considéré comme un « mauvais esprit » par tous les hommes graves. N'a-t-il pas été « flétri par la justice de son pays »? En voilà un que nulle ligue bien pensante ne songera jamais à faire réhabiliter. Dire que l'on ne peut réimprimer que sous le manteau ce poème égal à un chant de la *Divine Comédie*, les admirables *Femmes Damnées!* M. Claretie lui-même, à cette pensée, s'indigne : « Ce qui est mis hors la loi reste hors la loi, paraît-il... ce qui est flétri reste flétri. » La République Française a, comme l'Église, son *Index librorum prohibitorum*. Parfois elle gracie un assassin; jamais un livre.

§

A propos du palais de Compiègne, M. Ledrain a conté les ennuis et les humiliations d'Octave Feuillet pendant son existence de courtisan :

« Dîners, thés, promenades troublées dans le parc, ne cons-

tituaient que le moindre des désagréments de la vie de M. Octave Feuillet. Au lieu d'écrire des œuvres comme *Sibylle* ou *M de Camors*, n'était-il pas obligé de se plier à des productions inférieures, et souvent peu intellectuelles? Ah! les charades à inventer! les décors, les costumes à créer! les mille petites insanités auxquelles devait se prêter M. Octave Feuillet!

» A Compiègne, il fallut, dans une circonstance, préparer quelque chose d'amusant, d'infiniment spirituel sur le mot *anniversaire*, bâtir là-dessus une piécette en trois actes minuscules. Dans le premier on voyait *Anne* avec toute l'histoire de Barbe-Bleue; dans le second l'*hiver*, avec ses glaces et ses chutes sur la glace; dans le troisième des fleurs de *serre*. On eut des fleurs animées, c'est-à-dire les plus jolies femmes de la cour, la rieuse et délicieuse Mme de Metternich, Mme Lehon en coquelicot, Mme de Persigny en bleuet, Mme de Vatry en marguerite. Mais qui représenterait le jardinier? Personne ne voulait jouer le personnage de rustaud. M. Feuillet eut beau solliciter tour à tour tous les brillants invités de Compiègne. Il ne plaisait à aucun de paraître en pareil costume,avec le tablier, la bêche ou le râteau.Qu'advint-il?

» C'est que lui, qui s'était dévoué pour imaginer la scène, pour dresser tous les acteurs et actrices, pour conduire toute l'affaire, dut encore endosser ce dont nul voulait. Jardinier malgré lui, il le fut pendant une heure de son existence.

» Que les bravos aient plu! Qu'il ait écrasé sous ses pieds des profusions de violettes, dont le parfum le grisait, cela ne l'empêche pas d'avoir rempli un rôle dont il ne se souciait guère et que tous s'accordèrent à lui laisser. Et quelle déchéance pour un lettré, pour celui qui est véritablement le roi du monde, de descendre à un pareil degré, de composer semblables puérilités, de s'abaisser devant ces gens, ses inférieurs, et de servir à leurs amusements son esprit et sa propre personne.

» Un autre jour, M. Feuillet poussa même les choses infiniment plus loin. Au fond, le costume de jardinier, la bêche et le râteau n'ont rien de fort désobligeant. Qui de nous n'a retourné la terre de son jardin et manié d'une main ferme le sécateur? Mais, dans une autre charade, on l'applaudit couvert d'une perruque, d'une casquette d'or d'un carrick, et quelques minutes après, en maillot à paillettes avec deux bracelets de grelots à la cheville du pied. Dépouillé de ses oripeaux, il fut salué à sa rentrée dans le salon par des salves

insensées. Tranquillement, alors, il put contempler M. de Nieuwerkerke en Saint-Antoine.

§

Où est né Voltaire? Le *Journal* résume ainsi les arguments favorables à Paris ou à Châtenay :

« Voltaire est-il né à Paris, comme le prétendent les Voltairiens de Paris, ou a-t-il vu le jour à Châtenay, ainsi que l'affirment les Arouetistes de Châtenay, qui se proposent d'organiser des fêtes annuelles, en cette petite ville, en l'honneur de l'auteur de « Candide »?

» Un de nos confrères a exposé, ces jours derniers, les raisons qu'apportent les Voltairiens à l'appui de leurs prétentions.

» Le 22 novembre 1694, disent ceux-ci, M. Arouet, notaire au Châtelet, présenta au curé de Saint-André-des-Arts, sa paroisse, un enfant mâle, « né le jour précédent », dit l'acte. Et il signa. Notaire, il savait à quoi pouvait l'entraîner une fausse déclaration, on peut du moins le penser. Cet acte de baptême existe.

» Donc, concluent-ils, Voltaire est né à Paris, le 20 ou le 21 novembre 1694.

» Telle est la version donnée par les Voltairiens de Paris.

» Il était bon de connaître également celle des Arouetistes de Châtenay, et nous sommes allé la leur demander.

» En l'absence du maire, nous avons vu son adjoint, M. Martines, membre de la Société « les Arouetistes ». M. Martines soutient que Voltaire est né à Châtenay, dans une propriété qui, depuis, a appartenu successivement au maréchal de Ségur, au prince Borghèse, à la duchesse de Boignes, et qui appartient aujourd'hui à Mme Roland-Gosselin. De cette propriété, il ne reste plus que les dépendances. La maison dite « de Voltaire », située sur la place et dans laquelle est installé aujourd'hui un bureau de tabac, en faisait partie. Un buste du philosophe, placé près du toit, dans une niche, la signale aux yeux des passants.

» Nous avons vu ensuite M. Bonhoure, fondateur et président de la Société des Arouetistes. M. Bonhoure est un érudit. Avant d'affirmer que Voltaire était né à Châtenay, et de fonder cette Société, il a voulu s'en assurer consciencieusement. Pendant plusieurs mois, il s'est livré à des recherches minutieuses, parmi les dossiers et les archives de l'époque. Grâce à ces recherches et entouré de documents sérieux, il

peut aujourd'hui affirmer que l'auteur de « Mérope » est né à Châtenay, et non à Paris.

« Les Voltairiens de Paris, me dit-il, prétendent que Voltaire est né en cette ville :

» 1° Parce que M. Arouet, « notaire au Châtelet », l'avait déclaré au curé de Saint-André-des-Arts, le 22 novembre 1694, comme étant né la veille ;

» 2° Parce que, M. Arouet étant notaire, il savait à quoi pouvait l'entraîner une fausse déclaration.

» Ceci est une double erreur :

» D'abord, parce que, lors de la naissance de son fils, M. Arouet n'était plus notaire au Châtelet, mais receveur de la Cour des comptes ;

» Ensuite, parce que, à cette époque, l'absence de registres de l'état civil rendait difficile le constat d'une fausse déclaration.

» De plus, des documents que j'ai étudiés, il résulte que M. Arouet, receveur de la Cour des comptes, avait une propriété à Châtenay. C'est là que Voltaire vint au monde, le 20 février, et non le 20 novembre 1694. Comme il était très faible, on recula la date de son baptême ; il fut simplement ondoyé. Il dit, d'ailleurs, lui-même, dans ses « Commentaires historiques », qu'il fut ondoyé et que son baptême fut reculé de plusieurs mois. Et il écrit à un de ses amis : « Je suis né « en 1694, le 20 de février, et non le 20 de novembre, comme « le disent les commentateurs mal instruits. »

» On peut donc affirmer que Voltaire est né à Châtenay, le 20 février 1694, dans une propriété appartenant à M. Arouet, son père, — propriété où il vint habiter en 1726, après son retour d'Angleterre, lorsqu'il fut chassé de la cour.

» Si Voltaire était né à Paris, ajoute M. Bonhoure, il serait facile de retrouver la maison où il vit le jour. C'est ce que les Voltairiens de la capitale ont oublié de faire jusqu'ici, et pour cause. »

§

Voici, d'après l'*Echo de Paris*, les œuvres de littérature qui tombent dans le domaine public au cours de la présente année :

« Les ouvrages littéraires et dramatiques entrent dans le domaine public, cinquante ans après la mort de leur auteur ; c'est ainsi que, l'an dernier, les œuvres de Balzac et de Charles de Bernard entrèrent, coup sur coup, dans le domaine

public; à ce sujet, l'on s'en souvient, il fut beaucoup parlé du *Lys dans la Vallée*, et un peu de *Gerfaut*.

» Un certain nombre de cinquantenaires se présentent ainsi, de temps à autre, qui font entrer des œuvres anciennes dans le domaine public; on n'en parle pas toujours beaucoup; c'est que tous les écrivains n'ont pas laissé des romans aussi célèbres, et aussi « reproductibles » que le *Cousin Pons*, ou qu'*Eugénie Grandet*...

» Nous avons voulu savoir de quelles œuvres marquantes le domaine public allait s'enrichir cette année; eh bien! vraiment, le mot *enrichir* était au moins exagéré.

» La foule ne bénéficiera, en 1901, que d'œuvres de peu de valeur; les plus notoires sont celles de Dupaty, membre de l'Académie française, auteur de la *Jeune Prude*, du *Jaloux Malade*, de la *Prison militaire*, et des *Valets dans l'Antichambre;* et celles de Saint-Priest, aussi de l'Académie française, et auteur d'*Athenaïs ou le Souvenir d'une Femme*. titre qui fleure bien son époque romantique.

» L'an prochain, la moisson du domaine public sera plus abondante. Ce seront les œuvres d'Armant Marrast, de Sophie Gay, de Napoléon Landais, d'Anténor Joly et de Xavier de Maistre, qui appartiendront à la foule.

» Sophie Gay! Ce fut la mère de Delphine Gay (Mme de Girardin), et ce fut aussi l'auteur de *Léonie de Montbreuse*, d'*Anatole*, des *Malheurs d'un Amant heureux*, romans qui charmèrent les loisirs de nos grand'mères et qui firent pleurer beaucoup d'entre elles...

» Xavier de Maistre! Est-il utile de rappeler que cet écrivain fut l'auteur du *Voyage autour de ma Chambre*, de la *Jeune Sibérienne* et du *Lépreux de la Cité d'Aoste?*

» Les œuvres de Sophie Gay tomberont dans le domaine public, le 5 mars 1902; celles de Xavier de Maistre, à la fin de la même année.

» Evidemment, l'on rééditera peu les œuvres de Dupaty, l'on ne réimprimera peut-être pas *Athénaïs*, de Saint-Priest; mais il est à prévoir que les œuvres de Xavier de Maistre seront imprimées de toutes parts, et en des éditions populaires, dès l'an prochain; il est certain aussi que l'on réimprimera quelque peu les romans ou les poèmes de Sophie Gay.

» L'entrée de certaines œuvres dans le domaine public a, en effet, ceci de bon, pour les auteurs, c'est que, cinquante ans après leur mort, ils trouvent enfin des éditeurs nombreux, et qui, n'ayant plus de droit d'auteur à payer, s'empressent de

publier les ouvrages des morts célèbres, voire ceux des morts méconnus.

» Et alors, on peut juger vraiment de la gloire ; tels livres qui firent grand bruit, du vivant de leur auteur, ne se vendent plus que difficilement, cinquante ans après leur mort ; et tels autres, dont l'insuccès fut flagrant, cinquante ans après la mort de leur auteur, se trouvent dans toutes les mains.

» Pour un Balzac, l'entrée dans le domaine public n'a pas grande importance ; pour un Xavier de Maistre non plus ; ces deux écrivains sont déjà si glorieux que leur gloire n'a pas besoin d'un lustre nouveau.

» Mais *Gerfaut*, de Charles de Bernard, aurait-il joui du regain de succès qu'il obtient à cette heure, sans son entrée dans le domaine public ?

» Et qui sait ? peut-être que, l'an prochain, le roman à la mode sera *Léonie de Montbrease*, de Sophie Gay... »

R. DE BURY.

## *ART ANCIEN*

**La vente de la Clairon.** — Dans la ville noire qu'endeuillent les fumées des hauts-fourneaux et des forges, en plein pays de corons et de fosses, où, entre les usines, les terres rongées de mâchefer et l'inextricable réseau des rails les chalands de la batellerie subsistent comme une dernière mélancolie, on élève un buste à la Clairon. C'est fort bien. Là-bas, elle va rudement surprendre les passants, la dame blanche, dans son indiscret et élégant corsage. Qu'on l'ait préférée, dans la poussière ancestrale du vieux bourg, aux carmes mîtrés, aux abbés crossés, aux grands communiers qui périrent pour les franchises, à cette hautaine femme, aïeule des princes fameux, que ce soit la comédienne qu'on ait été chercher, cela n'est pas pour étonner et on en a donné les raisons....

Mais, en la leur découvrant, j'espère qu'on leur a dit, surtout, là-bas, la fille de l'ouvrière et du sergent au régiment de Mailly, l'apprentie couturière en blanc, — et le Condé de la Régence, la petite ville forte dans l'amas d'eau, dans son « innondation », dans les marais de Crépin et les prairies vertes de Courbois, la petite ville des Sœurs grises, des Capucins et de Saint-Wanon, au temps du bois de la Ripaille, au temps où les futaies de Saint-Amand commençaient aux bords de la Scarpe pour ne finir qu'à Escaupont... Alors, plus

d'une de ces filles que vous savez, attifées, appétissantes, effrontées et glorieuses, lèvera son œil clair vers la triomphatrice de l'ORPHELIN DE LA CHINE et de MÉDÉE, — et cela renforcera, à coup sûr, le lamentable troupeau des chanteuses pour cafés à soldats...

On a dit un peu tout, sur cette pauvre Clairon. Il reste quand même, après les livres, les articles et les discours, pas mal d'inédit et beaucoup d'insoupçonné. Je n'en prendrai seulement, aujourd'hui, que ce qui rentre dans ma rubrique.

Donc, la voici après le roman comique et le libelle, après la troupe de la Noue et l'HISTOIRE DE FRÉTILLON, après M. de la Popelinière, l'Opéra et Soubise, Luxembourg, Bissy et Bésenval, l'ordre de M. de Gesvres et la Comédie. Ç'a été le président de Rieux, les petits soupers de la rue de Bussy, Marmontel, Valbelle, Voltaire, les fêtes fameuses et enfin la banqueroute de Terray, qui la décide à vendre ses collections.

Toutefois, cela n'est pas du goût de Valbelle, marquis de Tourves, — qui devait être sa plus longue liaison, dix-neuf ans! Cela froisse son amour-propre que sa maîtresse fasse de l'argent. Mais lui-même n'a pas le sou, il vient de dissiper l'héritage de son frère, et sa mère ne lui sert qu'une ridicule pension.

Alors, ce billet, qui en dit long :

« Vous êtes dans une position si fâcheuse, mon pauvre comte, que j'en ai réellement pitié. Je ne vous ai rien demandé. Je n'attends rien de vous, je trouverai toujours le moyen de vivre dignement avec ce que le sort me laissera. Je vous offre même de vous envoyer cinquante louis, si vous avez besoin, je les ai, et si je ne les avois pas, je ferois comme autrefois : je vendrois ce que j'ai, pour vous l'offrir. »

Et Valbelle se résigne...

Toutefois, à sa vente ne figurent ni le buste de J.-B. Lemoine fils, le buste du Salon de 1761, « n° 116.— Portrait de Mlle Clairon en Melpomène invocant Apollon... », et qui est au Théâtre Français, ni le fameux portrait de Van Loo, dont l'histoire tient toute dans ces extraits :

LETTRE D'UN ARTISTE SUR LE TABLEAU DE Mlle C*** (1759):

« La princesse Galitzin, que son goût naturel et son amour pour les arts promènent dans les principales villes de l'Europe, est venue dans cette capitale pour saisir l'idée du beau et le transporter dans son pays. Elle a été principalement frappée de l'art théâtral et du jeu de Mlle Clairon ; elle ne voit,

n'entend, n'admire qu'*Ariane*, *Idamé*, *Iphigénie*, *Hypermnestre*. Elle ne peut plus vivre sans ces illustres héroïnes, veut les posséder toutes en la personne de Mlle Clairon ; et, après l'acquisition de ce trésor, compare fièrement Pétersbourg à Paris. M. Vanloo est entré dans ses vues, il a choisi ses meilleurs pinceaux.

» Un petit nombre d'amis avoit déjà eu cet avantage. Tout Paris se rendit au Louvre pour le voir (1). Mais ce tableau avoit déjà passé à Versailles. Je ne connois rien de si mortifiant que la curiosité trompée. Tous ceux qui ne l'avoient pas vu se trouvoient humiliés.

» — Est-il bien possible ! disoit un abbé qui étoit l'âme de plusieurs cercles. Je perds en un jour la réputation de vingt ans, c'est de moi que Paris avoit toujours reçu ses nouvelles, ses goûts, ses décisions !

» — Je vais m'ensevelir à Longchamps, disoit une jeune comtesse, puisqu'on m'enlève aujourd'hui le droit incontestable de faire le sort des ouvrages de goût !

» Un jeune marquis jura tout bas qu'il n'en n'auroit pas le démenti, et soutenoit tout haut qu'il avoit vu, examiné et corrigé le tableau de Médée... »

L'amitié de la femme de l'ambassadeur à Vienne pour la comédienne devait, naturellement, donner prise aux suppositions accoutumées ; voici ce qu'en pensait Sartines :

« La demoiselle Clairon est inconsolable de la mort de la princesse Galitzin, elle en est même tombée malade, et il faut convenir que cette perte est cruelle pour elle. Cette princesse faisait un cas particulier de ses talents et la comblait d'honneurs et de présents, sans compter un doigt d'estime que difficilement elle réparera. Peut-être aussi, lorsqu'elle aura pris le dessus, y gagnera-t-elle un peu d'embonpoint. »

Favart est dans une autre note :

« Cette pauvre princesse n'est plus ; elle est morte la semaine dernière. Les mauvais plaisants disent à ce sujet que Mlle Clairon est veuve. L'amitié dont la princesse l'honorait avait fourni matière à nos épigrammes. J'ai connu beaucoup Mme de Galitzin : c'était une femme respectable... Sa morale était pure autant que ses mœurs. »

(1) Salon de 1759. — Carle Vanloo. Un sujet de *Médée et Jason*, dans lequel Mlle C... est peinte en Médée. Ce tableau a 10 pieds de large sur 7 de haut. Mlle C... sur un char magnifique une torche d'une main, un flambeau de l'autre, montre à Satan ses enfants égorgés.

Avant la vente, Randon de Boisset avait offert 24.000 livres du portrait ; elle préféra « en faire hommage » au margrave d'Anspach — ce prince aussi laid qu'amoureux, dont elle avait été « premier ministre ».

Elle ne devait s'en féliciter que médiocrement, par la suite, car voici ce qu'elle écrit à Meister, le 12 septembre 1792 :

« Au milieu de toutes les inquiétudes... ce tableau, que l'ingratitude la plus honteuse et l'oubli le plus entier du respect qu'on se devoit à soi-même, avoient fait reléguer au Garde-Meuble, va me valoir quatre mille écus de Prusse ; si ce n'est pas assez pour ce qu'il vaut, c'est beaucoup pour la situation où je me trouve, et je vous en remercie, car je vous dois l'idée de cette ressource. »

Louis XV, qui avait été particulièrement charmé par la toile de Van Loo, avait ordonné qu'elle fût gravée à ses frais, et avait offert la planche à la comédienne ; nous allons la retrouver dans l'énumération.

Voltaire la félicitait ainsi :

10 septembre (1764)

« Votre estampe est digne de vous et de M. Vanloo, Mademoiselle ; c'est un très beau tableau qui passera à la postérité, ainsi que votre nom. La grâce que le roi vous a faite montre que les arts ne sont pas entièrement abandonnés. Je me flatte que le roi ne fera pas la même grâce au curé de Saint-Sulpice... »

Enfin, voici l'éloquente et précieuse brochure :

CATALOGUE
des
Ouvrages de l'Art
DU CABINET

*De Mlle C***, tels que armes et habillemens étrangers, ouvrages en argent, nacre et ivoire, pagodes de terre des Indes, porcelaines, instrumens de physique, bijoux d'art, tableaux de grands maîtres et estampes, qui seront vendus rue du Bacq, près le Pont-Royal, dans le mois de mars 1773, et dont le jour sera annoncé par des affiches publiques.*

A PARIS
DE L'IMPRIMERIE DE MICHEL LAMBERT
*Rue de la Harpe, près Saint-Côme.*
M. DCC. LXXIII

—

ARMES, HABILLEMENS ÉTRANGERS.

N° 1. Divers ustensiles de sauvage, savoir un petit tablier de grains de verre, un peigne, un flacon de callebasse, etc.................................. 8l

5. Un habillement de Turc complet ............ 49l 19s

7. Une romaine chinoise; le bassin et les poids sont de cuivre, le fléau d'ivoire et étui en bois de violette, un houssoir de bois de roseau à manche de bois garni d'ivoire.......................... 6l

9. Un livre Malabarre très curieux, écrit sur des feuilles de palmiers enfilées................... 15l 5s

Puis :

MÉLANGES.

23. Cinquante médailles modernes de princes, princesses et grands hommes, dont vingt-neuf de grand module et 21 de petit.................. 69l 5s

24. Une momie d'Ibis dans un vase de terre cuite, et une humaine d'Egypte dans sa boëte de sycomore .................................... 55l 1s

32. Un petit médaillon de chiffonnière de bois de rose marqueté, à quatre tiroirs garnis de velours cramoisy richement orné de filets, feuillages et bandes en bâtons rompus de cuivre d'or moulu... 15l 1s

34. Une coïffure chinoise en filigrame d'argent, d'un beau travail, et deux boules de sympathie chinoise sous une cage de verre.................. 80l

37. Deux petits paniérs d'amour, en ivoire repercé, ouvrage de Chine très délicat................. 19l 19s

41. Deux boëtes à thé de la Chine, faites en ivoire repercé à plusieurs plans, ouvrage précieux..... 140l

47. Deux vieillards de terre des Indes à têtes branlantes, richement vêtus, assis sur des rochers.... 18l 10s

*Porcelaines.*

49. Deux coqs de porcelaine du Japon sur terrasse de bronze doré............................ 84l

51. Un pot à oille de la Chine coloré avec un lion sur le couvercle................................. 51l 1s

52. Un pot à oille, et sur plat de porcelaine de Saxe à fleurs sur fond blanc....................... 50l 19s

53. Cinq grands vases d'ornements de porcelaine de Saxe, avec fleurs et fruits colorés de relief, dont quatre montés en bronze doré d'or moulu........ 421l

56. Deux flambeaux de bureau en colonnes torses de porcelaine de Sèvres, bleu lapis, à guirlandes en or de relief, garnis de bronze doré d'or moulu, cizelé avec beaucoup de soin.................. 139l 19s

*Instrumens de physique.*

57. Un microscope à liqueurs garni de son miroir, de ses lentilles et de toutes les pièces qui en dépendent.................................. 67 l

61. Un modèle de vaisseau de quatorze pouces de long sur quinze pouces de haut, coupé dans sa longueur pour laisser voir la distributionde l'intérieur, ustensiles d'équipages, munitions, etc........... 151 l

*Bijoux d'or.*

62. Une boëte d'or de forme ovale à bande et or de couleur, sur le dessus le portrait d'Henri IV..... 491 l

63. Une boëte d'or émaillée de sujets galands, de forme quarrée................................ 572 l

64. Une boëte quarrée à rouge et à mouches, en or de couleur, très agréable........................ 444l 10s

77. Une tabatière en vieux lacq fin du Japon, à paysages, châteaux et pagodes sur fond or, montée en cage, garnie d'or............................ 100l

84. Une petite montre, sa chaîne, la clef et petit étui des pièces servant de berloque, le tout d'or émaillé. 249l 1s

De ses « boëtes » d'or elle conservait celle-ci, ainsi mentionnée dans son testament :

« Je nomme pour mon exécuteur testamentaire le citoyen Hua, homme de loi, demeurant rue Croix-des-Petits-Champs, bureau des garanties des hypothèques, nos 38 et 55, et je le prie d'accepter une boîte doublée d'or, portant le portrait d'une Muse qui tient l'urne de Voltaire, et la somme de douze cents livres une fois payée. »

Enfin, pour achever les « Mélanges » :

*Coquilliers en armoires.*

93. Deux bas d'armoires avec corps de tiroirs en dedans de cinq pieds et demi de long sur trois de haut, chaque à deux portes brisées en quatre parties, plaquées en bois des Indes fonds jaunes, à modèles chinois, les frises en cuivre doré d'or moulu avec leur dessus de marbre fin................ 250 l

Avant la nomenclature des tableaux et des estampes, il y a cette note :

« Sur la plupart des objets qui font partie de cette collection, il n'y a rien à désirer, tant sur le choix que sur la conservation et l'ornement, une grande partie des estampes sont collées sur du papier d'Hollande, ajustées avec des filets d'or à l'entour, et toutes les épreuves en sont très belles.

« On pourra les voir les deux jours, qui précéderont la vente, rue du Bacq, la seconde porte cochère du côté du Pont-Royal. »

N° 1. Netscher. Un jeune garçon faisant des boules avec de l'eau de savon... On en connoit l'estampe gravée par M. Wille, sous le nom du petit Physicien, il porte quatre pouces sur 3 de large, est cintré du haut et a une jolie bordure sculptée avec ornemens ........ $1212^{l}\,1^{s}$

2. Miéris le vieux. Deux figures........ $110^{l}$

3. Metzu. Un saint Francois en prières........ $48^{l}$

5. Palamedes. Deux petits tableaux faisant pendant... Un homme assis devant une tablette sur laquelle on voit sa pipe... Une femme assise qui a le bras droit appuyé sur une table........ $51^{l}$

6. Bamboche. Un paysage montagneux, orné d'un beau lointain........ $80^{l}\,2^{s}$

7. Van Velde. La vue d'un village d'Hollande..... $96^{l}$

12. Ostade. Une composition de trois figures debuveurs autour d'une table, parmi lesquelles et une femme qui chante en tenant un pot à bierre ; on en connoit l'estampe gravée par Visscher........ $200^{l}\,1^{s}$

13. P. Bril. Un très joli paysage orné de figures.. $75^{l}\,2^{s}$

14. Wouwermans. Deux paysages ornés de diverses figures........ $240^{l}\,1^{s}$

15. Van Dyck. Un sujet de deux enfants qui jouent ensemble, l'un a sur la tête une couronne de fleurs et l'autre tient d'une main des épis de blés ; on en connoit l'estampe gravée par Bary........ $42^{l}$

16. Sneyders. Une table couverte de gibier mort de différentes espèces........ $42^{l}\,10^{s}$

17. Desportes. Un tableau où l'on voit deux perdrix mortes accrochées à un clou, près d'une table sur laquelle est une corbeille remplie de citrons...... $24^{l}\,2^{s}$

18. Du même, deux petits tableaux faisant pendant. $36^{l}\,4^{s}$

21. Baptiste Monnoyer. Deux tableaux faisant pendans $72^{l}$

22. Detroy. Portrait en miniature de Mlle Loiseau, célèbre chanteuse.............................. 50l. 2s

Voici, maintenant, les deux portraits de la comédienne :

23. Doyen. Le buste d'une femme dont la tête est vue de trois quarts et couronnée de roses, représentant la poésie lyrique; l'expression en est noble et fière et ne dément en rien le talent de l'habile artiste qui en est l'auteur : la forme du tableau est ovale, etc. 104 l

24. *Idem*. La même dessinée sur papier gris, au crayon noir et blanc, par le même, montée sous verre dans une bordure dorée........................... 38

Plus tard elle se repend d'avoir laissé vendre ce portrait et cette esquisse ; elle en demande à Doyen une réplique. Le peintre la lui refuse, oubliant qu'elle a été sa maîtresse. Et le billet que lui fait tenir la comédienne a quelque chose de poignant :

« Quoi donc, je demande un ouvrage à un artiste, je presse mon ami de constater mon talent par le secours du sien. Je n'ai point abusé de son temps, je n'ai demandé ni le sacrifice de ses intérêts, ni celui de ses plaisirs, et quand, au bout de plus de cinq ans de prières inutiles, je m'impatiente de l'indolence de l'artiste et du manque d'égards de l'ami, que je me permets de lui dire que s'il ne veut pas faire le dessin que je désire, je lui ferai la honte de le faire faire par un autre, il prétend que je l'outrage. Eh ! mais, Monsieur n'est-il donc permis qu'à vous d'être sensible?... »

Voici, maintenant, parmi les estampes montées, Fessard, *la Fête flamande* de Rubens (18l); de Flipart, *le Paralytique* de Greuze (41l) ; une feuille d'animaux, de Huet (26l 1s). Puis, les portefeuilles.

ESTAMPES EN FEUILLES

Je passe Vinci, Rubens, Van Dyck, le Titien, Oudry, Breughel, Téniers, le Guerchin, Greuze, gravés par Wisher, Daullé, Frey, Beauvarlet, Audran, Le Bas, Edelink, pour arriver au fameux ensemble de Rembrandt.

UN PORTE-FEUILLE

*contenant des pièces de Rembrandt.*

185. Le Bourgmestre Six, belle épreuve originale et très rare.................................... 399l 19s

186. Notre Seigneur, présenté au peuple, grande composition en hauteur...................... 80l

187. La mort de la Vierge...................... 8l 6s

188. La Résurrection de Lazare.................. $7^{l}$ $6^{s}$
189. La guérison des Paralytiques, nommée la pièce de cents florins......................... $33^{l}$ $2^{s}$

Trente trois livres, deux sous! — Cent ans plus tard, la même pièce devait se payer 27.500 francs... Et voici la nomenclature de ces merveilles, dont quinze se vendent ensemble quatre livres :

190. Deux épreuves avec différence du Samaritain, dont une avec la queue du cheval blanche et l'autre ombrée................................ $167^{l}$ $19^{s}$
191. Le portrait du grand Cogpenol et une seconde épreuve avec la planche coupée.............. $30^{l}$ $13^{s}$
192. Deux épreuves avec différence du vieux Haaring.................................... $29^{l}$
193. Le beau portrait de Silvius.................. $60^{l}$
194. Les portraits d'Asselyn et d'Wtenbogard..... $12^{l}$
195. La grande mariée juive..................... $48^{l}$ $4^{s}$
196. Le juif à la rampe......................... $28^{l}$
197. Le portrait de Clément de Jonghe, épreuve avant le ceintre............................. $30^{l}$
198. Six pièces dont 2 vieilles, 2 femmes assises, Frank et Lutma............................ $21^{l}$
199. Neuf *idem* dont la plupart sont des portraits de Rembrandt.............................. $9^{l}$ $19^{s}$
200. Douze *idem*.............................. $19^{l}$ $17^{s}$
201. Dix petites têtes, dont plusieurs peu communes.................................... $18^{l}$
202. Quatre petites têtes, dont la vieille qui dort. $17^{l}$
203. Cinq paysages.............................. $15^{l}$ $1^{s}$
204. Trois paysages, et de plus le moulin où naquit Rembrandt................................ $23^{l}$
205. Paysages aux trois arbres.................. $52^{l}$
206. Le Docteur Faustus et Saint Pierre à la porte du Temple................................ $10^{l}$ $4^{s}$
207. Saint Pierre guérissant les boiteux, épreuve avant la planche ébarbée.................. $10^{l}$
208. L'annonce aux bergers, et la Médée......... $14^{l}$
209. Adam et Eve............................... $9^{l}$ $5^{s}$
210. Cinq autres pièces......................... $21^{l}$
210. Quatre *idem*, la Présentation au temple en travers, la Petite Tombe, le Baptême de l'Eunuque, l'atelier du peintre .................. avec le n° 212.

212. Cinq *idem*, dont la petite mariée juive, la liseuse, le sacrifice d'Abraham, etc.............
213. Dix *idem*, dont une chasse, une feuille de griffonnement assez rares, etc. *avec le numéro précédent*.................................... 4l
214. Dix *idem*, dont plusieurs sujets, gueux, mendiants, l'homme qui lâche de l'eau............. 12l
215. Seize sujets divers, dont la Samaritaine, les vendeurs chassés du temple, etc.............. 9l
216. Huit pièces, dont Agar répudiée, la descente de Croix au trait, etc........................ 11l
217. Huit autres sujets dont la petite adoration des Rois, Saint-Etienne, etc.................... 15l

Et enfin :

221. Lot ennivré, gravé par Van Vliet, et onze autres pièces.............................. 5l

Vient ensuite un portefeuille, où il y avait les portraits de Garrick qui se vendent entre 3 et 7 livres, ceux de Samuel Foote, de J.-J. Rousseau, de Powel, etc.....; quinze feuilles d'après Reynolds (25 l. 9 s.); Bossuet, par Drevet (29 l. 19 s.); l'estampe d'après le portrait de Van Loo (40 l.); — et enfin, la grande planche de Cars et de Beauvarlet qui représente la Clairon dans Médée, douze épreuves avec la planche « qui se trouvent rester de l'impression qui a été faite et douze mains de papier grand aigle pour la dite impression, 960 livres ». C'est l'enchère la plus élevée.

Tout à la fin sont les volumes d'estampes, la Galerie de Versailles, les Batailles d'Alexandre, la Galerie du Luxembourg, le Sacre de Louis XV, etc., jusqu'aux Voyages de Saint-Non, à l'Orysctologie de Dargenville, en passant par les Amours et Noces de Psyché, et les « cinq cens volumes de livres de jurisprudence, belles-lettres, histoire, etc., bien conditionnés, qu'on vendra à la suite et sans interruption ».

Elle avait réservé la fameuse médaille d'or frappée en son honneur, et dont elle se promettait de disposer plus tard; elle la mentionnera dans son testament :

« Je n'attribue qu'à l'indulgence de ma nation l'espèce de célébrité dont j'ai joui, je la réclame encore en ce moment, pour qu'elle daigne accepter le don que je lui fais de mon buste, exécuté par l'aimable et savant ciseau de Lemoine, et la médaille d'or que des protecteurs et des amis respectables ont fait frapper pour moi. »

Deux autres petites effigies nous sont parvenues, qui sont au cabinet des Médailles, deux profils de la femme, l'un affronté à un buste d'homme en perruque : *Victoire à celui qui m'achètera;* l'autre accolé à une minuscule figure d'homme nu. Ils devaient, ces deux portraits, courir dans le public, avec ceci :

De la fameuse Frétillon
A bon marché se va vendre le médaillon :
Mais, à quel prix qu'on le donne,
Fût-ce pour douze sous, fût-ce même pour un,
On ne pourra jamais le rendre aussi commun
Que le fut jadis sa personne.

Cet encan produisit 23.496 livres.

Des circonstances qui l'environnèrent, dramatiques, plaisantes ou émues, je ne veux détacher encore que ces lignes à La Rive, qu'elle devait aimer d'un si violent et étrange amour :

« Ce que je mets en vente a coûté 50.000 écus. Je n'espère pas en avoir le tiers, mais ce tiers-là sera quelque chose, et ajoutant à mon bien-être, il assurera votre avenir : cette jouissance sera plus réelle que celle de tous ces superbes riens... »

VIRGILE JOSZ.

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les livres : Azar du Marest : *A travers l'Idéal*, Perrin. — Georges Denoinville : *Lettres d'Artistes*, Chamuel. — André Mellerio : *Rome, la question d'art et la question politique*, Henri Floury, 2 fr. 50. — Pierre de Querlon : *L'Activité Artistique aux Salons de 1901*, éditions de l'Hemicycle. — Georges Godin : *L'Esthétique et la Décentralisation d'Art*, imprimerie de l'Esthétique, 1 fr. — Ferdinand Bac : *Des Images*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Les revues : *Les Maitres du Dessin ; L'Art Décoratif ; Art et Décoration ; La Chronique des Arts ; La Lithographie ; La Revue des Arts graphiques ; Revue Alsacienne illustrée ; L'Hémicycle ; Le Cri de Paris ; Le Rire ; Le Sourire ; L'Art Moderne ; Genève Nouvelle ; Le Studio ; The Artist ; The Magazine of Art; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration.*

Les Livres. — **A Travers l'Idéal** est l'œuvre d'un peintre et le charme de ce livre est tout justement de nous reposer de la critique professionnelle, souvent grave et parfois pédante. « L'intérêt spécial de la critique d'art écrite par les artistes, dit François Coppée dans la préface, c'est qu'elle ne reflète pas seulement des opinions, mais aussi des sentiments. » En effet M. Azar du Marest, l'auteur de ce *Journal d'un peintre*, lâche la bride toute grande à ses admirations. Il a raison d'ailleurs puisque ceux qu'il admire se nomment

Carrière, Rodin, Henner, Puvis de Chavannes, Roll, Jean-Paul Laurens, Fantin-Latour, Cazin, Henri Martin, Raphaël Collin, Cormon... Je m'arrête; M. Azar du Marest admire encore quelques autres peintres et il a encore raison, car ce sont aussi des talents dignes d'éloge. Ce que j'aime à louer dans le volume que je viens de lire, c'est la fantaisie, le manque d'apprêt avec lequel l'auteur nous conte ses opinions, celles de ses maîtres et celles de ses camarades. Il initie le lecteur à la conversation de l'atelier et à l'existence primesautière du rapin; son livre est vivant, grouillant même, coloré et sincère. Il est bon de le lire si l'on veut se rendre compte des efforts des peintres contemporains vers un but imprécis et précis à la fois.

M. Georges Denoinville a réuni en un volume les résultats d'une consultation que le *Voltaire* avait lancée l'an dernier dans le monde des peintres en les priant d'indiquer lequel parmi les artistes vivants ils considéraient comme leur maître. Il s'agissait en quelque sorte d'élire un prince des peintres qui occuperait un trône voisin de celui de notre cher Léon Dierx ou de notre joyeux Xavier Privas. M. Georges Denoinville ne paraît point s'être amusé à faire ce pointage. En tout cas il ne nous en annonce pas le résultat. Peu importe d'ailleurs. L'intérêt de ces **Lettres d'artistes** n'est point celui d'un vote, c'est d'être une manière de regard sur l'état d'âme de quelques-unes de nos individualités picturales. Il y a là des opinions amusantes ou éducatrices, d'autres braves, d'autres navrantes. M. Georges Denoinville a bien fait de nous conserver le divertissement de ce kaléidoscope.

Dans une plaquette fournie sur **Rome, la question d'art et la question politique**, M. André Mellerio, esprit sagace et critique averti, étudie le fonctionnement et l'état des musées italiens, aussi bien nationaux que pontificaux, tant au point de vue matériel qu'intellectuel; il s'élève avec raison contre le mauvais goût des édifices nouveaux et contre les destructions qui viennent défigurer la Rome artistique et il étudie quelles seraient pour la Ville éternelle les conséquences des divers changements politiques possibles. Un profitable appendice groupe un certain nombre de documents sur la législation italienne vis-à-vis des questions d'art.

Les digressions de M. Pierre de Querlon sur les Salons de 1901 ne manquent ni de saveur ni de vérité. **L'activité artistique aux Salons de 1901** n'était certes point prodigieuse et il le constate, avec des considérants qui remontent

à Eumare d'Athènes, un peintre fameux, mais que M. Bouguereau ne doit pas être seul à ignorer. Cette étude est suivie d'alertes appréciations sur l'*art du portrait* par M. Jacques des Gachons.

Les notes de M. Georges Godin sur l'**Esthétique et la Décentralisation de l'art** ne manquent pas de justesse, en particulier lorsque leur auteur réclame que l'on fasse dans l'enseignement officiel une plus grande place à la *tradition française*, celle des Clouet, des Watteau et des Chardin.

M. Ferdinand Bac continue à placer sur d'amusantes légendes **Des Images** d'un dessin facile.

Les revues. — **Les Maîtres du Dessin** (passim). — Parmi les dessins parus durant ces trois derniers mois dans cette publication, je citerai deux superbes et exquises têtes de femme de La Tour, une divine *étude* de Vanloo, le *Sacrifice de la Rose* de Fragonard et un serré et magistral *portrait de Chardin par lui-même*.

**L'Art décoratif** (septembre). — *La médaille française contemporaine*, par M. Charles Saunier, particulièrement renseigné sur cette question. De G. M. Jacques, un article accompagné de 8 illustrations et d'une planche hors texte sur *une maison à loyers* construite boulevard du Temple qui réalise quelques-uns des progrès que nous demandons à l'architecture.

**Art et Décoration** (août).— *L'émancipation des « Prix de Rome »* par M. Roger Marx, qui note dans cet article l'initiative personnelle dont les prix de Rome font montre chaque année davantage. C'est là, en effet, une évolution caractéristique et qu'il importait de signaler comme une preuve de la grande liberté d'enseignement pratiquée par les maîtres contemporains.

(Septembre).— *Le pochoir*, étude de M. Verneuil, accompagnée de nombreuses illustrations en couleur et *l'Art photographique et l'école américaine*, curieuses pages de M. Gustave Soulier.

**La chronique des Arts** (7 septembre).— La Chronique s'émeut du peu d'originalité des ouvrages exécutés par les élèves des écoles Boule, Estienne et Palissy, demande que l'on rénove l'enseignement donné dans ces écoles municipales et conseille aux jeunes élèves dont les travaux sont installés au musée Galliera de prendre exemple sur les apprentis de Sèvres qui ont fait dans ces derniers temps de si louables efforts.



**La Lithographie** (août). — D'un article de M. Jules de Marthold :

« L'ami Kleinmann me montre une lithographie originale pour de bon, une *Salomé*, de grand caractère, de noble expression et, par surcroît, mais le métier ne passe qu'en second, d'un excellent crayon, litho supérieure et de choix.

» L'œuvre, c'en est une, est signée Charles Guérin, un artiste dont on a admiré déjà plusieurs pierres, entre autres *Les Sirènes* et qui, au dernier Salon, exposait six œuvres, *Orphée*, *Vénus*, *Le Jardin*, *Bethsabé*, *Profil*, *Narcisse*, d'un très intéressant procédé sur verre.

» J'ai plaisir à signaler aux vrais connaisseurs — il en est de faux, connus sous le nom d'Amateurs — cette très remarquable *Salomé* du jeune élève de Gustave Moreau, page destinée à acquérir valeur positive et durable, et ceux qui la posséderont s'en pourront féliciter, cela dans un avenir très proche,car le nom de Charles Guérin s'affirme davantage à chaque nouvelle production, déjà classé parmi les maîtres de demain.

» Ceci dit, causons — amicalement.

» La tête de cette *Salomé*, de très pur dessin, je ne dirai pas « se détache » mais, tout au contraire, s'empâte sur un de ces fonds noirs qui, loin de faire ressortir les figures, les étouffent.

» Pour qu'un fond soit réellement aussi noir, aussi opaque, il faudrait qu'on fût en pleine obscurité et, dès lors, la tête demeurerait absolument invisible,car rien ne la saurait mettre en lumière que le miracle, et cette supposition humaine est contre la nature et contre son auteur, « aucun miracle ne s'étant jamais produit nulle part ».

» Ce truc d'un fond noir, — car c'en est un, — je le réprouve et le reproche à tous ceux qui l'emploient, du plus fort au moins habile.

» Le noir n'est pas plus dans la nature que le miracle.

» Il est relativement nouveau, ce moyen aussi désavantageux qu'arbitraire et, disons-le, simplificateur,— la nuit tous les chats sont gris, — car il est plus malaisé de peupler un demi-jour que de gâcher une teinte plate.

» La nuit, soit, mais opaque, jamais. Ou alors, nous tombons dans le Ribot... Et dam...!

» Comme il y a fagots et fagots, il y a noirs et noirs.

» Cherchez un fond semblable chez les adorables et véri-

tistes petits maîtres de l'estampe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et chez les lithographes du XIX<sup>e</sup>.

» Où le trouverez-vous ?

» Ni chez Saint-Aubin ni chez Moreau, ni chez Eisen, ni chez Audran, ni chez Fragonard, ni chez Debucourt, ni chez Malbeste, ni chez Caylus, ni chez aucun autre parmi les premiers ; ni chez Raffet, ni chez Bonington, ni chez Lemud, ni chez Prud'hon, ni chez Delacroix, ni chez Géricault, ni chez Guérin, ni chez Lami, ni chez aucun autre parmi les seconds.

» Regardez Cochin, Poilly, Janinet, Surugue, Dagoty, Gravelot, Saint-Non, Lépicié, Boily ; regardez Charlet, Gros, Denon, Girodet, Vernet, Boulanger, Guérin, Noël, Grevedon, regardez-les tous, vous ne trouverez rien d'analogue.

» Daumier, Gavarni, Jean Gigoux, de Beaumont, ont su fondre des jupes et des fracs noirs sur des fonds clairs ou dans une pénombre relative et non les confondre dans une obscurité aussi impénétrable qu'arbitraire. Et, dès lors, ils ont obtenu ces beaux noirs, transparents et nuancés, avec lesquels la teinte uniforme que nous attaquons n'a rien à voir, la tache brutale supprimant tout, à commencer par l'air, qui est la vie. »

**Revue des arts graphiques** (15 juin). — De M. Paul Bluysen :

« Si l'on se rapporte à de récentes ventes, à l'Hôtel Drouot, — ventes de livres modernes, celles-là, — on peut, du rapprochement des chiffres, tirer cette conclusion, c'est que le papier imprimé, comme le vin, « a besoin » de vieillir pour prendre de la valeur marchande.

» Cette constatation n'est pas toute à l'honneur des bibliophiles, mais il est impossible de ne pas la faire, pièces en mains. Si vous voulez collectionner, sans goût personnel bien précis, donnez la préférence aux « antiquailles » ; le XVIII<sup>e</sup> siècle vient en seconde ligne, puis l'actuel, très loin, avec des écarts de plusieurs centaines de francs par volume (la moyenne, pour nos grandes éditions, ne dépasse guère 300 francs).

» Et pourtant — nous ne devons pas hésiter à l'affirmer — nos éditions du XIX<sup>e</sup> siècle, celles des Édouard Pelletan, Carteret, Beraldi, Hachette, etc., — valent bien, intrinsèquement, certains bouquins qui sont vendus beaucoup plus cher. »

**Revue Alsacienne illustrée** (juin). — Très important numéro d'une luxueuse publication. Très bonne étude sur

Théophile Schuler avec de nombreuses reproductions et un catalogue de l'œuvre.

**L'Hémicycle** (mai-juin). — Hors texte : *Etude de femme* par Coront.

**Le Cri de Paris** (passim). — Dessins de Sancha.

**Le Rire** (passim). — M. Faivre est toujours d'un humour cocasse et M. Huard reste un observateur des mœurs bourgeoises.

Deux numéros spéciaux : *Paris-Berlin* avec dessins de Léandre, Grandjouan, Devambez, etc...; *Les Plaisirs de l'Eté*, avec de jolies pages de Willette et de Léandre.

**Le Sourire** (passim). — Dessin de Cadel et Bertrand.

Numéro spécial : *Le Sourire à travers les Ages*. Dessins de Huard, Sancha, Roubille, Bertrand, etc.

**L'Art Moderne** (8 septembre). — Une très complète étude de M. Octave Maus sur le peintre Léon Frédéric.

**Genève nouvelle** (12 juin). — Notre nouveau confrère reproduit une très belle et puissante œuvre du sculpteur Niederhaüsern-Rodo, *L'Orateur*. Articles de Maurice Baud.

**Le Studio** (15 juin). — *L'œuvre de Jean-François Raffaelli*, par Gabriel Mourey.

(15 août). — *La Renaissance de la Peinture à la détrempe par Aymer Vallance.*

**The Artist** (juillet). — Etude sur Arnold Bœcklin par le comte de Soissons.

**The Magazine of Art** (septembre). — *Raphaël Collin, décorateur et portraitiste,* par B. Kendell. Nombreuses reproductions.

**Deutsche Kunst und Dekoration** (août et septembre). — Numéros consacrés à l'exposition de Darmstadt et notamment à M. Paul Bürck et à ses œuvres d'art décoratif.

**Innen-Dekoration** (passim). — Nombreuses reproductions d'ameublements et publication de divers projets envoyés à un concours pour *la Villa d'un amateur*.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *LE MEUBLE ET LA MAISON*

La restauration des monuments historiques et leur conservation.

L'homme n'a pas d'yeux sur l'avenir : il y est entraîné comme à reculons. D'ailleurs, l'avenir n'est qu'une hypothèse et l'une de nos abstractions les plus bizarres : car nous nom-

mons ainsi simplement la matière *supposée* dont se nourrit et s'accroît, par le bas, le Passé. Quant au présent, cet instant imperceptible et *infiniment* petit ne représente que le décès, supposé, de ce futur supposé ! Notre conscience, notre vie ne contiennent qu'une réalité : le Passé. Y étendre une vue toujours plus lointaine forme l'unique progrès; l'en détourner, le suicide de l'esprit. Même le moderniste, le romancier naturaliste, par exemple, n'est qu'un historien : de l'historien, Balzac mit à la portée myope de ses contemporains l'érudition profonde, qui seule explique la profondeur de ses réflexions sur des événements rapprochés; elle a manqué à ses imitateurs.

Nos souvenirs sont les dieux de notre conscience individuelle : eux chassés, elle s'abolit. Crusoé s'agenouillait, je pense, devant les débris du navire et de son costume : qui les lui eût ravis, il fût tombé à la bestialité. Et les monuments sont les souvenirs d'une race ; ils en renferment le Mystère, l'ange. Leur destruction résulte moins de la barbarie qu'elle ne l'engendre.

M. Homais hoche en vain sa calotte grecque : l'étranger se soucie peu de sa pharmacie. Il va vers l'abbaye, — si vous l'avez conservée : sans elle, qu'Yonville s'endorme parmi les innombrables bourgs inconnus, dédaignés, jamais cités des livres, ces hérauts, et lentement subisse la dépopulation, l'abandon par ceux de ses fils qui naîtraient (tout arrive !) avec une âme.

§

Il est nécessaire de rappeler la valeur *commerciale* des monuments historiques. Car, dans notre patrie, moins intelligente à leur endroit que ne se montra celle du Palikare, trois hordes sauvages se dirigent sur eux : 1° les ENJOLIVEURS, 2° les HOMMES DE PROGRÈS; 3° les AMATEURS DE RUINES.

Les ENJOLIVEURS, vous les connaissez. Ils ont d'illustres ancêtres ; Soufflot, entre autres, éventrant en plein-cintre ton portail, ô pure Notre-Dame ! Puis, vers 1840, on la badigeonnait en jaune serin, comme une maison de condamné. Aujourd'hui, les fabriques, afin d'humaniser, de « moderniser » (on suit le mouvement du siècle !) la sévérité des vieilles voûtes, les passent à la couleur blanche, qu'elles parsèment de jolies croix (ô Christ !) bleues ou roses. On a fardé ainsi la petite et trapue église d'*Avon* où pria l'immense Louis IX et dont les étroites fenêtres disent assez énergiquement que rien

n'y luise sinon la fauve prière des cierges. On a fait cette bonne farce à l'amère *Collégiale* de Loches et à l'admirable *Solignac* des environs de Limoges. Du moins, de telles facéties ne touchent plus désormais qu'à l'épiderme des œuvres; et demain une lettre d'un pape instruit dispersera cette poudre de riz et les impies chromos de la rue Bonaparte. Plus dangereux les propriétaires de châteaux qui, après de ridicules efforts *(Azay-le-Rideau)* pour montrer une installation en rapport avec leur demeure, ont mis celle-ci, hélas! en rapport avec celle-là: *Chenonceaux*.

Les Hommes de progrès sont plus radicaux. Depuis l'anticlérical de *Montmorency* qui lève la jambe au long des contreforts de son église, jusqu'au maire infâme d'*Avignon,* qui en a détruit l'une des portes les plus belles, également par horreur d'une époque « d'ignorance et de fanatisme », des myriades de criminels s'acharnent sur le grand patrimoine. Tours a fait de sa *Chapelle Saint-Eloi,* une brasserie; la petite commune de *Parçay* n'a pas voulu demeurer en arrière de sa rivale en rillettes. Elle possédait la fameuse *Grange:* elle en a divisé la chapelle en étages, détruisant les voûtes, pourquoi? pour le plaisir, car ensuite, d'ennui, elle a délaissé le tout. Autour de son église sublime, *Moret* entasse ses ordures ménagères; et les champs, alentour, manquent de fumier... Senlis a fait, d'une de ses églises, un marché et livré une autre à des acteurs...

Au *Château des Papes,* souillé par les soldats, on n'a pu préserver, tardivement, que par un badigeon, les fresques contre les ignobles compliments qu'inspire la caserne, essence de la société présente.

Mais les conseils municipaux exultent sous le sourire amène du sous-préfet, ou du préfet!

Les Amateurs de ruines viennent alors consacrer l'œuvre abominable. Ils caressent où elle le souhaite son hypocrite majesté l'Inertie. Ces élégiaques hiboux aiment la pierre qui s'effrite et que le lierre la ronge. Romantiques, mais sans instruction, ils louent la toiture de s'effondrer et qu'il en pleuve, avec les larmes du ciel, des débris sur les stalles précieuses où le ver, en paix, poursuive sa tâche. Qu'un vitrail éclate, ô l'occasion d'un très voluptueux soupir!... Ils souhaiteraient, je pense, à toutes les statues helléniques la perte de leurs bras; puisque la Milo s'en passe. Que ne retiennent-ils aussi, de leur geste efféminé, le rare coup de plumeau des gardiens du Louvre? De la moisissure ferait si élancoliquement au

ventre de l'*Antiope!* — Mais non, mais non, pour l'architecture seule... — Merci de la préférence.

§

Parlons-nous donc de refaire? Pas plus que d' « embellir »!

Ecartez, par conséquent, les anciens élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, les professeurs qui s'imposent au moyen de leur titre. Exigez de l'architecte qu'il sache ; il reçoit jusqu'à présent une éducation historique à peu près nulle ; et qu'il puisse ; il demeure à jamais déplorable qu'un geste d'artiste n'ait pu faire lâcher prise aux muffles d'Avignon.

Deux services veillent sur nos trésors architecturaux, — c'est-à-dire sur notre plus sûre gloire : les *Edifices diocésains*, les *Monuments historiques*.

A la tête de chacun, des commissions, et surtout 3 inspecteurs généraux. — Dans chaque district, un architecte en chef (élu au concours et généralement parisien) et un architecte en second ou inspecteur (choisi par le premier entre les architectes du département).

Les inspecteurs généraux se nomment : Vandremer (œuvres principales : les églises de *Montrouge* et d'*Auteuil*, le *temple de la rue Julien-Lacroix*, la *chapelle russe* de la rue Bizet, la prison de *la Santé*, les lycées *Buffon* et *Molière*, les *écoles de la rue d'Alésia* et *de la rue Dupleix;* restaurations : *Saint-Germain-l'Auxerrois*, etc.) ; de Baudot (lycées *Lakanal* et *Victor-Hugo, Saint-Jean de Montmartre ;* restaurations : le *château de Blois*, etc.); Corroyer; Litsch (*la gare Saint-Lazare*) *;* Bœschiswald (restauration : la *cathédrale de Bourges;* enseignement : l'architecture au Moyen-Age et à la Renaissance, — cours trop peu suivi, hélas! de par la coupable faiblesse des règlements) ; Magne (le *Pavillon grec* de l'Exposition ; restaurations : les églises de *Bougival* et de *Montmorency ;* enseignement : l'archéologie).

De tels noms devraient rassurer.

Mais les concours expliquent bien des maux : au lieu d'une finesse de faussaire dans les « rendus », que n'y exige-t-on une instruction générale, seule capable de former les hommes de goût, nécessaires : alors on ne verrait plus remplacer nos sublimes sculptures par de plates copies modernes ; alors, on classerait, avec un zèle ému, plus d'édifices parmi les monuments à sauver. Que n'y exige-t-on surtout un plus

grand savoir de constructeur : presque sans dépense, il permettrait de réparer partout les œuvres vives des chefs-d'œuvre menacés ou déjà ébranlés par l'assaut des philistins !

LES XIII.

## *CHRONIQUE DU MIDI*

**Représentations en plein air.**

Le *Prométhée* de Jean Lorrain et de Ferdinand Herold, bien que joué pour la troisième année dans les Arènes bitterroises, a obtenu le même succès dans le public. L'empressement de la foule était aussi grand dans les rues ensoleillées de la vieille cité languedocienne; son enthousiasme était aussi intense sur les gradins de l'amphithéâtre à ciel ouvert.

Dès une heure de l'après-midi, pendant que les fameuses allées Paul Riquet retentissaient, sous leurs arbres séculaires, des mille voix sonores de buveurs attablés aux terrasses, le peuple venu des campagnes s'acheminait doucement vers la colline où bientôt allaient retentir les grands alexandrins et les larges symphonies.

Je regardai cette foule : c'était la même exactement que celle rencontrée tant de fois, soit à Nîmes, soit à Béziers, les jours de courses de taureaux. Pareille allégresse, pareil débordement de vivre, pareille hâte vers le plaisir. Sur le sommet de l'amphithéâtre, longtemps avant l'heure du spectacle, des groupes se détachaient sur l'azur du ciel, en attitudes décoratives, et l'on voyait tantôt se profiler des silhouettes immobiles, et tantôt des bras se lever en gestes joyeux. Cris de l'un à l'autre bout de l'arène; appels vers la scène encore vide, applaudissements aux entrées sensationnelles de spectateurs populaires, il ne manquait que des habaneras, des boléros et la fameuse marche de *Carmen* pour se croire à une « corrida » et pour attendre l'entrée de Mazzantini ou de Reverte.

Peu à peu les places des premiers rangs se garnissaient, des acccords gémissaient dans la partie réservée aux musiciens, le bruit de la foule retentissant s'apaisait subitement dans une attente lourde de dix mille silences, et les premières mesures d'orchestre montaient vers le velours du firmament où déjà déclinait le soleil...

A ce moment, que le peuple était curieux à voir, oreilles tendues, yeux grands ouverts, poitrines haletantes, toute cette

cohue de gens simples écoutait les vers psalmodiés par Bady ou par de Max avec la même attention palpitante qu'il apportait naguère à suivre les péripéties de la lutte engagée entre le fauve et le matador. Etonnés d'abord et comme éblouis par la noblesse de la langue et l'élévation des pensées, peu à peu ils balançaient instinctivement la tête au rythme harmonieux des strophes, et leur attitude se conformait aux péripéties de l'action. Ils étaient saisis par le spectacle, et peu s'en fallait qu'on n'entendît aux beaux endroits les exclamations éclatantes dont ils marquaient, généralement, les bons coups de pique ou de cape.

Et le soir, dans la ville en fête, ils se répandaient en gaieté mouvante, où l'on sentait la joie d'une bonne journée accomplie.

C'est que le peuple des cités méridionales, autant que celui d'Espagne et d'Italie, aime, avant tout, les spectacles en plein air. L'expérience est suffisante, maintenant, pour qu'il soit possible d'en tirer une conclusion. Donnez-lui un chef-d'œuvre, si élevé soit-il, comme l'*Œdipe* et l'*Antigone* de Sophocle, l'*Alceste* d'Euripide, le *Prométhée* d'Eschyle, adapté par Lorrain et Herold ; donnez-lui des tragédies sublimes ou de magnifiques symphonies, dans un théâtre clos, il s'y rendra peut-être par amour du divertissement, mais visiblement il s'y ennuiera. Il lui tardera de sortir, de s'épandre dans la rue aux entr'actes et à l'issue de la représentation. Au contraire, faites éclater cesmêmesœuvres dans l'amphithéâtre d'Orange, de Nîmes ou de Béziers, et vous pourrez les donner cinq, six fois de suite, toujours le public y reviendra avec le même enthousiasme, et, chose plus probante encore, toujours il comprendra et applaudira les véritables beautés.

J'ai assisté, pour ma part, à presque toutes les représentation d'Orange, et j'ai souvenir que les situations les plus touchantes, les plus délicates, les plus subtiles même, y étaient immédiatement soulignées par les acclamations du public.

Dans l'*Alceste* d'Euripide, traduit et adapté par M. Georges Rivollet, se trouve une scène ou plutôt un tableau, qui, par sa simplicité, sa beauté pure, sa sculpturale sérénité, rappelle le fameux bas-relief du Musée de Naples, où l'on voit Hermès ramener Eurydice à Orphée. Hercule revient du fond des enfers, et il tient par la main Alceste ; puis il prend la main dù roi Admète, et laisse l'un devant l'autre les deux époux qu'avait séparés la mort.

Alors, le roi Admète, d'une voix émue,murmure :

Est-ce toi, chère aimée, ou bien n'es-tu qu'une ombre...

La scène est d'une grande tendresse et d'une nuance légère, comparable à des reflets de lune sur des lacs dormants, ou à des sons de flûte dans le crépuscule. On craignait qu'elle ne passât inaperçue dans l'immense cadre d'Orange. Nullement : elle souleva des applaudissements frénétiques, et plus que des applaudissements, elle fit jaillir des larmes d'émotion irrésistible.

Dans la musique de scène, dont Massenet a accompagné les *Erynnies*, se trouvent de longs intermèdes d'harmonie lente et triste dont la délicatesse un peu mièvre faisait redouter aux organisateurs du spectacle quelque ennui parmi les rangs des spectateurs situés au sommet de l'amphithéâtre. Il y a notamment un lamento joué par tous les instruments à corde, en sourdine, qui exprime la plainte des jeunes filles.

Il fut redemandé trois fois, et c'est du sommet des gradins que partaient les rappels les plus vibrants.

De même, à Béziers, dans *Prométhée*, c'étaient les passages les plus sublimes, les plus élevés, ceux qu'on aurait pu croire les plus littéraires, et, partant, les moins accessibles au peuple, qui récoltaient le plus de bravos.

Il semble qu'il y ait dans le charme du plein air, dans la communion de l'atmosphère et de la vie, dans la douceur complice du soleil couchant ou des étoiles qui se lèvent, une vertu spéciale qui rend aux âmes des peuples méditerranéens toute leur puissance atavique. Dans ces pays où la nature préside à toutes choses, l'art n'atteint sa complète intensité que si la nature s'associe avec lui.

§

De telles constatations fourniraient peut-être, à ceux qui étudient la tragédie antique, le plus sûr moyen d'expliquer les beautés de l'art grec et de comprendre pourquoi les Athéniens qui se rendaient au théâtre de Bacchus, les Siciliens qui s'en allaient à Syracuse et les Campaniens d'Herculanum ou de Pompeï, se complaisaient constamment aux aventures des dieux, des héros et des rois. C'est parce que leurs théâtres étaient en plein air. Fatalement, ils ne pouvaient aimer que des pièces en quelque sorte sculpturales, où les personnages étaient assez grands pour que leurs gestes ne parussent pas ridicules sous la clarté du ciel. Du théâtre de Bac-

chus, on avait pour décor,au loin, la mer même où Thémistocle avait vaincu les Perses; de Taormine on voit la fumée de l'Etna se refléter dans les ondes bleues du golfe d'Ionie; de Pompéi, se profilent, par dela la scène, les montagnes de Castellamare et de Positano; qui donc aurait osé, en un cadre pareil, faire se heurter les petites passions de la vie commune, des histoires d'amour blessé, des querelles de femmes et de jeunes gens?

Voilà pourquoi, lorsque les sujets traités par les tragiques grecs sont transportés sur nos minuscules scènes de théâtres-salons, ils détonnent, ils crèvent les plafonds, ils semblent lutter pour ouvrir les murailles, et les héros étouffent sous leurs armures ou sous leurs manteaux de pourpre.

Racine l'a si bien compris qu'il a réduit ses personnages aux proportions harmonieuses et correctes des femmes de son temps; et le décor n'est plus que dans l'ampleur de certains vers d'un beau lyrisme descriptif :

> Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous vos rames..

C'est vainement qu'on chercherait l'Hellespont derrière la toile.

Et puis, ses personnages complotent, raisonnent, discutent. Ils ont beau se mouvoir dans le vestibule d'un palais ou d'un temple antique, on sent qu'ils parlent dans un salon.

C'est à tel point qu'un chef-d'œuvre de Racine serait mal accueilli dans l'amphithéâtre d'Orange ou de Béziers. Il y serait écrasé par le cadre.

On parle de monter *Phèdre* ou *Iphigénie*. J'ai l'idée que ce serait un désastre. *Athalie,* qu'on a jouée en 1899, ne porta pas. Elle eut beaucoup moins de succès que l'*Alceste* d'Euripide représentée la veille. Est-ce à dire qu'*Athalie, Phèdre* ou *Iphigénie* soient moins belles que des pièces antiques ? Eh ! que non pas. Mais elles sont faites pour un théâtre différent. L'expérience a démontré que l'état d'âme d'un spectateur assis sur des gradins en pleine nature n'était pas le même que celui d'un citadin en habit, installé dans une loge, sous le gaz ou l'électricité. Or le théâtre, étant un art extérieur, doit tenir compte de ces influences extérieures. D'où il ressort que les œuvres écrites pour une scène fermée ne doivent pas être les mêmes que les œuvres conçues pour un théâtre en plein air.

Il sera dès lors facile de répondre aux malins de la critique boulevardière qui, entendant parler des succès de Béziers ou d'Orange, s'écrient : « Pourquoi ne joue-t-on pas ces œuvres à

Paris ? C'est donc qu'on a peur du jugement de la grande ville ? » Eh ! non, ô redoutables censeurs, on ne craint pas votre férule. Seulement elle n'a que faire en pareil cas. C'est exactement comme si vous disiez : « Vous les trouvez belles, les courses de taureaux de Séville, pourquoi ne les montrez-vous pas au Nouveau-Cirque ? »

En conclusion, des représentations comme celles d'Orange, de Béziers et de Nîmes, dont le succès va croissant d'année en année, peuvent donner naissance à un art nouveau, à un art somptueux, magnifique, héroïque, à la véritable tragédie.

Les efforts tentés jusqu'à ce jour sont dignes d'éloge, et nous ont révélé l'œuvre à faire, mais on a encore tâtonné. On s'est tenu dans l'imitation classique des Grecs. On a donné de l'Eschyle, du Sophocle, de l'Euripide, on les a parés parfois de bons vers français, comme dans le *Prométhée* de Lorrain et d'Herold.

On dit merveille d'une *Iphigénie* de Jean Moréas, et pour ma part j'en connais des vers de la plus parfaite beauté. Paul Mariéton, dont l'activité féconde a déjà organisé de si belles soirées à Orange, désire vivement nous faire entendre la tragédie du poète des *Stances*. Je le souhaite de tout cœur.

Mais quelqu'un ne viendra-t-il pas, ensuite, qui écrira un drame original, à la fois lyrique et épique, porté par le souffle des héros ?

Le poète que j'appelle attend peut-être, pour tenter l'aventure, qu'on ait joué la *Reine Jeanne*, de Mistral.

JEAN CARRÈRE.

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

C'est d'une poétique contrée de la Flandre, non loin de cette mer du Nord que Henri Heine exalta avec tant de prédilection, que vous parviendra cette chronique. Durant une quinzaine de jours, en compagnie de quelques autres élus, je suis l'hôte de châtelains qui nous font non seulement les honneurs de leur résidence avec une grâce et une cordialité exquises, mais qui nous initient, par de toniques et pittoresques excursions, au caractère si prenant et, par moments, si capiteux et si troublant de cette terre historique et suggestive entre toutes. Autour d'un vaste parc, admirablement composé d'un choix d'essences variées, aux feuillages assortis comme par un coloriste, s'étendent des chênaies et des sapinières alternant avec des prairies tavelées de vaches au pelage mor-

doré que gardent des jeunes femmes ou des enfants pieds nus et dépenaillés, aux grands yeux réfléchis et mélancoliques. Ces vachers se hèlent de pâturage en pâturage par des mélopées improvisées dont la navrance latente rappelle parfois celle de la plainte nostalgique du cor anglais au troisième acte de *Tristan* ; ou s'il arrive à ces petits rustres de chanter quelque mélodie empruntée au répertoire des cafés-concerts et qu'ils rapportèrent d'une visite à la ville la plus proche, ce refrain canaille contracte dans leur bouche et surtout dans la noblesse du décor je ne sais quelle signification et quelle saveur inattendues. Ces voix gutturales et muantes aggravent au lieu de troubler le silence de ces plaines boisées ; avec le souffle intermittent du vent d'ouest, les cris aigres des geais qui se pourchassent dans la futaie et, de temps en temps, le coup de fusil d'un chasseur, c'est la seule musique à laquelle se berce le cours lent et délicieusement monotone des heures. Les routes sablonneuses étouffent les cahots des chars et des attelages rustiques; les fermes disséminées abritent des batteurs en grange aussi taciturnes que d'autres ouvriers et ouvrières envoyés au hersage dans les champs ou à la récolte des pommes de terre. Si le pays est silencieux et méditatif, il n'est pas moins immobile. Il n'y a pour ainsi dire de mouvement que dans le superbe horizon où s'allongent des caravanes de nuages, et encore ces nuages défilent-ils sans hâte, langoureusement, comme s'ils avaient peine, eux aussi, à s'arracher à la contemplation de ces glèbes illustrées autrefois par les prouesses des communiers et qui, malgré leur torpeur apparente, dégagent pourtant les magnétiques effluves des contrées où se sont déroulées de formidables tragédies. Tout en subissant respectueusement le charme de ces paysages et en partageant avec ferveur la placidité de ces bruns paysans de la West-Flandre dont un poète du terroir, le bon prêtre Guido Gezelle, a si merveilleusement dit les mœurs et les dehors, parfois il arrive à notre compagnie de promeneurs de secouer ces influences par trop graves et accablantes. Alors, en des clairières moussues ou à l'orée des bois bordés de gentianes, de scabieuses et de bruyères améthyste, entre deux cueillettes de mûres, au profond ahurissement des vaches meuglantes, s'engagent des sarabandes, des jeux, des assauts athlétiques, des pourchas par-dessus les clôtures et les fossés, des batailles à coups de pommes de pins, suivis d'allongements sur l'herbe et de conversations exaltées, divinement incohérentes; et, c'est, joué par des personnages

d'âges et de caractères variés, mais s'entendant on ne peut mieux, assortis à souhait, comme un intermède de la comédie shakespearienne, comme un rappel de *Comme il vous plaira* et du *Songe d'une nuit d'été* dans une forêt des Ardennes transportée, avec un anachronisme vraiment digne du grand Will, au cœur de la Flandre mystique...

Ici pas de journaux, pas même de livres. On entretient jusqu'à la crainte des causeries d'ordre trop austère et, le soir, afin de ne pas être tenté de se départir de cette salutaire insouciance, aussitôt que la conversation menace de prendre un tour philosophique, économique, sociologique, voire simplement artistique et littéraire, tels de nos compagnons se hâtent de regagner leur chambre et de se préparer par un sommeil dionysiaque aux végétatives pérégrinations du lendemain...

Il faudra cependant songer à reprendre le chemin de la grande ville et à *rentrer dans le mouvement*. Déjà les théâtres se rouvrent. On m'écrit que la Monnaie inaugura sa compagne nouvelle par une excellente reprise de *Lohengrin* et que le ténor Dalmorès fit un remarquable Chevalier au Cygne. Tant mieux. Mais quelques joies que nous réserve la saison théâtrale, je n'ai guère hâte d'en prendre ma part. L'automne nous ménage des spectacles en plein air, des féeries de lumière à côté desquelles pâlissent les plus prestigieux décors de nos opéras et il n'est pas de poème plus émouvant que celui que me dictent ces campagnes isolées loin des fâcheux, des vibrions, des politiques, des snobs, des affreux petits arrivistes qui se recommandent de Nietzsche, comme des implacables évangélistes qui ne jurent que par Tolstoï. Hélas! je ne reprendrai que trop tôt mon collier de misère. Il me faudra prêter une oreille complaisante aux raseurs, subir les sollicitations des faux artistes et essuyer sans broncher les boniments des faiseurs et des charlatans de tout genre. Les livres s'amoncelleront sur ma table de travail et les invitations aux concerts et aux salons encombreront mes poches. Hélas! trois fois hélas!

Et toujours les mêmes égoïsmes, les invariables mesquineries, les incurables et sordides compétitions d'intérêt.

A mon départ de Bruxelles, un conflit se préparait entre les héritiers d'un grand musicien et ceux d'un non moins estimable poète. Je me hâte de dire que le droit et l'équité me paraissent être du côté des héritiers de celui-ci. Peter Benoit, le défunt musicien dont s'agit, laissa la propriété d'une partie de ses œuvres à une personne amie envers laquelle il

tenait à s'acquitter. Rien de plus naturel, mais il se fait que parmi les partitions en question se trouvent plusieurs oratorios composés sur des paroles de feu le poète Emmanuel Hiel, ami et principal collaborateur de Peter Benoit. Comme de juste, la veuve et les enfants du poète réclament une part des droits d'auteur. Or, la légatrice du musicien prétend retenir tout ce que rapportera l'exécution et l'édition desdits oratorios ou, du moins, ne faire qu'une part dérisoire aux héritiers du poète, sous cet injurieux et méprisant prétexte que le poète et les siens auraient dû se trouver suffisamment payés par l'honneur que Benoit avait fait à Hiel en mettant ses vers en musique. Quiconque a connu l'estime et l'affection que Benoit portait à son presque inséparable poète vous dira que le musicien aurait été le premier à protester contre une telle prétention de la part de son héritière. Loin de considérer Hiel comme un simple rimailleur auquel il aurait fait l'aumône de sa musique, Benoit recherchait, de préférence à tous autres, les poèmes de l'auteur du *Lucifer*, car c'est à ces poèmes qu'il adaptait le plus facilement ses compositions, car c'est ce poète qui l'inspirait le mieux et dont le génie concertait le plus intimement avec le sien. Ceci soit dit à la louange de Benoit qui, à la différence des musicastres,appréciait comme il convient la beauté d'un poème et les mérites d'un vrai poète. Malheureusement, son héritière a versé dans l'erreur et le préjugé entretenus par l'insupportable vanité de musiciens aussi ignares que stupides,qui s'imaginent augmenter leur mérite en refusant à leur parolier la part souvent prépondérante qui revient à celui-ci dans la composition d'un oratorio, d'un opéra ou d'un drame lyrique. Il est à souhaiter que la personne en question soit revenue de son erreur et qu'un procès — qu'elle perdrait sans doute— ne mette pas aux prises les héritiers de deux artistes qui entretenaient l'un pour l'autre autant d'amitié que d'admiration.

Au salon d'Anvers,qui vient de se fermer,ne figura aucune œuvre appelée à révolutionner l'art ou à causer une sensation profonde ; toutefois,on y admira des toiles intéressantes et même belles de MM. Fantin-Latour, Gilsoul, Alfred Verhaeren, Maurice Blieck, Jacob Smits, Léon Frédéric, Laermans, Thaulow, Bastien, Gouweloos, Swijncop, Heymans, Courtens, Oleffe, Claus, Verstraete, Paul Gorge, Isidore Verheyden, etc., etc.

GEORGES EEKHOUD.

## *LETTRES ITALIENNES*

Antonio Fogazzaro : *Piccolo mondo moderno*. — Remigio Zena : *L'Apostolo*. — Giustino Ferri : *Il capolavoro*. — A. Rusconi et A. Valeri : *La Vita di Benvenuto Cellini*.

Depuis quelques mois je suis bien sage, mes chroniques ont été respectueuses, calmes, dignes. Je tiens à déclarer que la faute n'en est pas à moi : je me suis rencontré avec des livres et des auteurs qui me plaisaient, qui étaient donc très bien, et qui n'excitaient aucunement l'envie de danser autour une toute petite danse ironique. Mes amis de Milan, de Florence, de Rome, de Naples... (voit-on assez que je suis un auteur lu dans les villes les plus intellectuelles d'Italie?) mes amis étaient un peu interdits par cette chance qui présidait à mes lectures ; et c'est probablement pourquoi ils m'ont provisoirement conseillé la lecture des romans dont je vais parler.

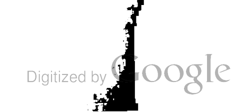
Ayant acquis par de longs mois de paix le droit de me soulager avec quelque peu de médisance, je suis heureux de pouvoir exprimer mon manque absolu d'admiration pour le dernier roman de M. Fogazzaro, *Piccolo mondo moderno*. J'avais à peine lu un roman français profondément catholique et voici que *Piccolo mondo moderno*... (Je demande la permission d'indiquer ce livre par ses initiales *P. M. M.*, ce qui peut rappeler la marque d'une fabrique d'automobiles ou un réseau du chemin de fer, mais c'est infiniment plus court que le titre tout entier.) Et voici donc que *P. M. M.* me rejette dans ce monde clérical, parmi ces catholiques lascifs et ignorants, cruels et lâches, scrupuleux et asexuels, qui m'ont donné tant de mal en lisant le roman, d'ailleurs admirable, de l'auteur français.

J'avoue, avec une franchise abominable, que si M. Fogazzaro n'écrivait que pour moi, il pourrait bien, à l'heure qu'il est, se passer de tremper la plume dans l'encrier; mais j'ai le vague soupçon qu'il y a des milliers et des milliers de lecteurs qui prennent un plaisir fou aux aventures mi-religieuses mi-politiques des personnages du roman de M. Fogazzaro. Il doit y avoir tout un monde que ce genre de livres excite à commettre un tas d'incroyables bêtises, telles qu'à porter autour des flancs un cilice, comme le protagoniste du roman français, ou à se brûler le bras à la flamme d'une chandelle, comme le protagoniste du roman de M. Fogazzaro, pour échapper aux tentations d'une jolie femme de chambre.

Je suis loin de nier le mérite littéraire du *Piccolo Mondo Moderno*. M. Fogazzaro, indépendant et personnel, est indéniablement un artiste : il fait vivre une quantité de types avec une aisance parfaite, quoique on puisse observer qu'il se plaît trop aux milieux restreints, aux figurines humbles, plaisantes, inoffensives, ce qui fait penser à un plateau chinois patiemment historié. Mais en lisant ce roman, on dirait qu'il faut se faire un cas de conscience de chacune de nos occupations quotidiennes et déranger le bon Dieu pour qu'il nous assiste à chaque pas et nous accompagne dans tous les coins où nos plaisirs et nos affaires nous traînent.

Plus rusé, et donc moins irritant, bien que dévoué lui aussi à l'Eglise, voici M. Remigio Zena avec son *Apostolo*. M. Remigio Zena, que j'ai eu le plaisir de connaître personnellement à Milan il y a six ou sept ans, appartient à l'aristocratie génoise et occupe une haute charge dans l'armée italienne. Bref, il n'est autre que le marquis Gaspare Invrea, mais en littérature on doit soigneusement l'ignorer : sous son pseudonyme de Remigio Zena, il a publié un recueil de vers curieusement originaux, *Le Pellegrine*, qui donnaient une impression subjective et pourtant très spontanée de son séjour dans l'Afrique italienne ; il exploita de cette manière une région presque inconnue à la grande majorité de ses lecteurs, en se montrant poète bizarre, hardi, spirituel, piquant. Le succès fut double et la critique professionnelle et le public saluèrent ce recueil avec une sympathie très marquée. J'ai entendu, encore dernièrement, quelques hommes politiques, — (voit-on assez que je vis, à Rome, dans les coulisses du monde parlementaire ?) — j'ai entendu des hommes politiques rappeler les vers de Remigio Zena avec un plaisir qui témoignait de leur admiration. Mais avec le roman *L'Apostolo*, il vient de se placer parmi nos romanciers les plus en vue ; il s'agit vraiment d'un travail solide, mis en juste lumière, indépendant de toute école et des préoccupations exclusivement propagandistes.

La vie fourmillante et infatigable du monde catholique à Rome, de ce monde qui donna tant de peine à M. Zola, lequel en eut une vision étrangement puérile, — est le décor du roman de Remigio Zena. Celui-ci, qui le connaît bien, car il y a des liens de famille et d'habitudes, peint ce grand tableau d'une main vigoureuse : tous y entrent, sénateurs, députés, journalistes, prélats, cardinaux, zélateurs laïques, aventuriers et aventurières, aristocrates de la plus vieille souche et rastaquouères. C'est Rome à l'époque des esclandres de la *Banca*



*Romana.* (Entre nous, il y avait alors au ministère l'ineffable Giolitti : et au moment où j'écris, le voici encore, mais remis à neuf, plus inconscient et plus pernicieux que jamais !) M. Remigio Zena nous promène dans cette énorme Bourse des affaires publiques, tandis que le drame de l'*Apostolo*, Marco Cybo, se développe sourdement sur ce fond de vie fiévreuse.

Marco Cybo est un apôtre discret et il ne nous ennuie pas avec ses tirades sur l'immortalité de l'âme ou sur les tourments de l'Enfer : tel l'a voulu son créateur spirituel et tel nous le voyons agir. Catholique fervent, il a les meilleures intentions d'entrer dans la Compagnie de Jésus, pour s'adonner entièrement au Roi des Cieux, et il déploie une énergie et une activité admirables dans les pèlerinages et dans les réunions pour accomplir cet apprentissage laïque qu'un cardinal lui conseille avant de dire un adieu définitif aux tentations de l'orgueil et de la chair. Mais Marco Cybo est jeune, et sur ce point le diable va lui livrer bataille (entre parenthèses, je crois que si on l'interrogeait, le diable, il serait bien étonné de voir qu'on le suppose encore si stupidement enthousiaste des âmes chrétiennes). La rencontre qu'il fait de la princesse roumaine Nicoletta Brancovenu, une adorable gamine arrivée on ne sait d'où avec sa mère, menace d'être fatale à l'apôtre. M. Remigio Zena a si savamment extériorisé les deux caractères de ces jeunes gens qu'il restent dans ma mémoire avec leurs couleurs : lui tout noir et sombre; elle toute riante et rouge. Tous deux s'éprennent rapidement l'un de l'autre : Rome prête à la passion son décor inoubliable de grandeur et de beauté. Mais le tas de préjugés qui est au fond de toute conscience catholique fait de Marco Cybo un lutteur acharné et opiniâtre contre cet amour, tandis que la petite princesse Brancovenu non seulement se plait à aimer, mais elle sait étaler précocement une science de séduction exquise. Bref, après une série d'épisodes qui se nouent au brouhaha de la grande vie romaine, une dernière scène se passe dans un petit couvent aux environs de la ville, où Marco Cybo vient de se réfugier pour ses pratiques religieuses et où Nicoletta arrive à pénétrer grâce au désordre que la mort d'un religieux produit dans la maison. Lutte violente pour arracher le jeune homme aux méditations mystiques et pour lui offrir toute une vie de jeune et dévouée passion. Il va tomber sous l'élan de la jeune fille, lorsqu'on accourt l'appeler : le religieux mourant désire le voir une dernière fois, le fortifier dans sa croyance.

Nicoletta est vaincue : la mort avec toute sa majesté surnaturelle va le faire repentir, il n'écoutera plus la voix de l'amour et de la jeunesse. Et alors, tandis que Marco Cybo, s'arrachant aux bras de Nicoletta, monte rapidement voir l'ami qui se meurt, on entend un bruit sourd, le choc d'un corps qui tombe et s'écrase sur le pavé. Nicoletta vient de se jeter par la fenêtre.

Sincèrement, en dépit des préventions qu'on peut avoir contre les théories, d'ailleurs bien dissimulées, qui inspirent ce livre, le roman de Remigio Zena ne peut pas être facilement oublié : c'est le résultat d'une longue et impartiale observation, qui crée des types vivants, marqués, exacts.

**Il Capolavoro**, par Giustino Ferri, que la *Société Editrice Nationale* de Rome, sous la direction de M. G. de Rossi, vient de publier avec son élégance habituelle, nous fait regretter que le journalisme politique absorbe trop souvent cet écrivain souple, fantastique, spirituel. Ses romans, qui paraissent d'avance dans les feuilletons des journaux romains, ont ce seul défaut d'avoir quelques pages trop voulues, comme si la crainte de n'être pas assez et pas toujours intéressant avait hanté l'auteur. Mais lorsqu'il peut se soustraire à cette préoccupation, M. Giustino Ferri a une personnalité robuste et un style à lui.

*Il Capolavoro* raconte les aventures d'un gentilhomme catholique et détraqué, artiste et vicieux, qui, ayant trouvé une jeune fille pauvre et belle, veut en faire son *Capolavoro*, son chef-d'œuvre, une création complexe d'intelligence, de méchanceté, de raffinement : et la petite surpasse de telle manière l'attente de son maître, qu'après avoir été à lui et lui avoir fait commettre les bizarreries les plus dangereuses, elle lui échappe des mains et se jette à la grande vie d'aventures. C'est très curieux le caractère du gentilhomme, toujours en proie à des scrupules religieux qui rehaussent le goût poivré de ses exploitations féminines et débauchées : mélange abominable de bigot et de lascif, qui semble être le pendant des bigots vertueux dont nous venons de voir les héroïsmes dans les œuvres de MM. Fogazzaro et Zena. Probablement tous ont raison, nos auteurs : il n'y a rien de plus invraisemblable dans les types des uns que dans celui de l'autre, et il y a cela de commun aux premiers et au second que, évidemment, le fanatisme catholique porte à des excès blâmables où la foi n'a rien à voir.

Au demeurant, il n'y a pas à craindre que M. Ferri nous

serve des prêches : écrivain plein de goût et de verve, avec cet aimable scepticisme des hommes qui ont beaucoup vu et vécu, il cherche le beau où il le trouve, laissant aux moralistes la tâche malaisée de confondre l'art avec la vertu.

La même *Société Editrice Nationale* vient de publier en un fort et beau volume cette divine autobiographie de Benvenuto Cellini que Goethe admira et traduisit. LA VITA DI BENVENUTO CELLINI, I TRATTATI DELLA OREFICERIA E DELLA SCULTURA E GLI SCRITTI SULL' ARTE, enrichis par quelques centaines d'illustrations et par les notes historiques et philologiques de MM. A. Jahn Rusconi et A. Valeri, est une publication d'ordre supérieur qui témoigne du goût et du savoir des deux compilateurs. Cette autobiographie franche, rude, crâne, sincère jusqu'au cynisme, est un document d'art et d'histoire si important qu'en Italie on rougirait de ne pas la connaître et de ne pas pouvoir en citer les passages les plus caractéristiques. Mais MM. Rusconi et Valeri ont été fort bien avisés d'y ajouter les Traités sur l'orfèvrerie et sur la sculpture du grand-maître que François Ier aima et chérit et qui aima à son tour la France. Les *Traités* ne sont pas si populaires que la *Vie*, et ils méritent d'être connus à fond, car ils éclairent eux aussi toute cette époque merveilleuse où l'on donnait des coups de marteaux aux statues et de poignard aux ennemis avec la naïve franchise que nous avons malheureusement perdue à jamais.

LUCIANO ZUCCOLI.

## *LETTRES ESPAGNOLES*

LES LIVRES ET LES REVUES A BARCELONE. — *Pompeyo Gener*, étude critique et biographique, par José Léon Pagano, Barcelone, version castillane. — *Fragments de John Ruskin, précédés d'un essai*, par Cebria Montoliù, Barcelone, tip. « L'Avenç ». — *Nova Primavera e primeres poesies*, par Manuel de Montoliu, Barcelone, tip. « l'Avenç ». — Joan Umbert : *Anuari Catala*, revue du mouvement littéraire régional, chez Anton Castello, Barcelone. — Joan Umbert : *Catalonia*, poésies, chez Anton Castello, Barcelone. — Joan Torrendell : *Ells Encarrillats*, drame, à « l'Avenç », Barcelone. — Rovira y Serra : *Riù Avall*, drame en 3 actes, Barcelone, tome VIII de la Bibliothèque de Catalunya Artistica. — Ernest Vendrell : *L'Accio Moral moderne*, une plaquette, à « l'Avenç ». — *Joventut periodic catalanista*, 2e année. — *Catalunya artistica, set mari illustrat* (2e année). — *Pel y Ploma*, périodic mensual am dibuixos.

L'étude critique et biographique que M. José Léon Pagano consacre à notre illustre ami **Pompeyo Gener** figurera,

vraisemblablement, à son heure, dans l'un de ces deux volumes d'enquête sur la littérature espagnole, écrits par M. Pagano pour le compte de la *Rassegna Internazionale* de Florence, lesquels doivent servir à l'instruction et à l'édification, sinon de la Jeune Italie, du moins de tous les Américains qui cherchent dans l'Europe latine d'ancestrales traditions.

L'ouvrage complet, paraissant en langue italienne, pourrait échapper à notre juridiction : examinons du moins hâtivement ce fragment écrit en castillan à seule fin de vulgarisation, pensons-nous, selon la méthode du maître. Disons de suite que, digne de tout éloge, cet essai de critique biologique mérite de figurer en tout honneur entre le volume des *Inducciones* et celui de l'*Evangile de la vie*, — que nous attendons.

M. José Léon Pagano réside actuellement à Florence, — dans cette Florence gentille où, selon son expression, le bourdon du campanile de Giotto redit à l'espace dès l'aube naissante la divine grandeur latine. Vers Florence, s'est acheminé (où n'a-t-il pas pérégriné !) l'esprit de celui qui devait rêver d'être le continuateur de Joaquin de Flora, de Fra Salimbene et de Guillaume de Saint-Amour.

Une fusion devait inévitablement s'opérer : l'Italie ne s'y prêta pas ; Pompeyo Gener, toujours voyageant, y mettait obstacle. M. Pagano, chargé par la *Rassegna*, d'une enquête sur la littérature catalane, vint en Espagne et joignit enfin son philosophe un soir que celui-ci rentrait par hasard à Barcelone ; il put l'interroger à son aise : ceux qui connaissent M. Pompeyo Gener n'ignorent pas quelle saveur il sait donner à une conversation dans l'intimité ; ils retrouveront avec plaisir cette incomparable documentation, cette omniscience qui se parsème si bizarrement d'un rien d'humour. M. Pagano a su rendre admirablement l'étourdissante causerie du penseur dont il nous dit les goûts, les préférences, la méthode de travail : voici des souvenirs d'enfance et de jeunesse, une généalogie qui semble créée par un poète et qui est celle d'un apôtre du positivisme, une fiche d'identité qui ravirait un romancier et qui nous vient certifiée par la société anthropologique de Paris. Félicitons sincèrement le biographe d'avoir dans un tel récit laissé le caractère de son héros infiniment séduisant. Il a porté fort justement tout son effort sur les chapitres suivants intitulés « *le philosophe* » et « *voici la vérité* ». Ici, M. Pagano laisse là les souvenirs et les conversations pour chercher Pompeyo Gener à travers les livres : il poursuit avec autorité un parallélisme que nous avons esquissé

entre Gener et Nietzsche, mettant à contribution d'excellentes études et des qualités très appréciables de clarté et de précision.

Encore quelques mots sur la querelle Gener-Clarin, et nous voici à la conclusion, elle donne entièrement raison à nos prévisions : Pompeyo Gener, méconnu en Espagne, à peine soupçonné de l'Europe pensante, où cependant il devrait compter de chaudes admirations, est pour toute une génération, par delà les mers, un guide, un appui, un professeur d'énergie, un prêtre de science.

Voilà ce que nous dit, dans une langue émouvante et colo rée, M. Pagano : et vraiment nous ne savons lequel doit se féciliter davantage, ou du philosophe qui a su faire naître une telle admiration dans l'âme d'un néophyte, ou du jeune critique lequel a transformé un simple interwiew en un commentaire absolument inédit et venant à son jour.

— Passons aux ouvrages écrits en catalan.

**L'essai d'introduction**, que M. Cebria Montoliù consacre à **John Ruskin**, nous a paru d'une forme châtiée et moins exultante. (Mais la langue catalane et la langue castillane peuvent-elles jamais se comparer !)

Dans une centaine de pages, presque la moitié de son volume, avant de livrer au public des fragments traduits de l'anglais, auxquels la langue catalane laisse une forme plastique délicieuse, M. Cebria Montoliù s'efforce de faire revivre la triple personnalité de Ruskin. Sans insister sur l'œuvre du maître autrement que pour en tirer quelques citations, il nous montre par quels côtés Ruskin fut réellement admirable.

Ruskin a été traduit en français par M. de la Sizeranne et tout récemment commenté par J. Bardoux; et vraiment il semble que l'énergie de son paradoxe devra frapper infiniment ce peuple catalan à la fois artiste et marchand. La connaissance de Ruskin est nécessaire à tout peuple qui a subi intempestivement l'influence de la civilisation anglaise, du moins comme nous la comprenons sur le continent. Barcelone a trouvé un initiateur : Madrid et Bilbao doivent à leur tour se régénérer aux sources pures de Ruskin pour oublier leur anglicanisme de pacotille.

M. Manuel de Montoliù, l'auteur d'un volume de poésies qui nous arrive également sorti des presses de *l'Avenç*, est-il le parent de M. Cebria Montoliù? C'est fort probable si nous en jugeons par la pure et délicieuse inspiration de ces « **Pre-**

**mières poésies** ». La poésie catalane ne sera jamais grande que quand elle retournera à ses sources : antique civilisation provençale ou nature ; les mièvreries ne lui profitent guère, elle ne saurait servir aux madrigaux et aux bouts-rimés. Disparue du XVIe au XIXe siècle, elle saurait difficilement s'accommoder des essences à la bergamote : c'est l'air pur, la brise marine, qui lui conviennent, elle sait chanter les bienfaits de la Liberté et les souffrances de la patrie ou célébrer de fraternelles agapes, aussi bien que dire le charme d'un paysage et la beauté d'une amie.

Elle vit d'un romantisme ingénu que nous devrions peut-être appeler sentiment de la nature : avec une ingénieuse habileté, le poète catalan qui nous occupe a su faire surgir d'exquis personnages, comme Raimon et Mariagna qui soupirent dans un paysage de conte de fée où voltigent tour à tour les oiseaux et les anges. Mais ceci n'est qu'un simple poème en prose rythmée et c'est pour de beaux vers qu'il faut féliciter M. Manuel de Montoliù : ils sont exquis quand il parle de la mer tour à tour berceuse et terrible — hymne à la Grèce aussi bien que poèmes familiers.

De M. Joan Umbert nous recevons également des vers : **Catalonia,** deuxième série de *Muse Rebelle.* La plupart de ces poèmes traitent de sujets généraux et sont consacrés à l'exaltation du sentiment régional, nous y retrouvons ces curieuses assonances déjà signalées, une grande droiture de pensée, mais peut-être un peu trop de généralité dans le concept. Il a du moins des chants patriotiques exquis, et qui pourront bien, quelque jour, devenir populaires et figurer au programme des chœurs de Clavé.

M. Joan Umbert, qui est un bon poète, publie également chaque année un annuaire littéraire d'un vif intérêt. Là se trouvent résumés les mouvements littéraires et artistiques de l'année : en général les livres dont il parle nous sont connus ; les œuvres théâtrales ont été jugées par le public et par la critique ; M. Joan Umbert nous fait parfois une contre-critique des jugements portés hâtivement et avouons qu'il a les rieurs de son côté. Pour nous, particulièrement, ces courtoises polémiques offrent un vif intérêt ; malheureusement, nous ne recevons jamais l'annuaire que trop tard pour faire profiter nos lecteurs des renseignements que nous y pourrions puiser.

Par exemple, voici une œuvre théâtrale de Jean Torrendell,

**Els Encarrillats**, et nous serions heureux d'avoir dès aujourd'hui quelques indications complémentaires.

C'est une comédie dramatique en trois actes qui a dû voir la rampe au printemps dernier, mise à la scène par Enric Borras, directeur des *Nouveautés*; le sujet, pour être local et actuel, ne manque pas d'intérêt, mais avant tout nous louerons, et sans réserve, l'écriture: une admirable écriture théâtrale, légère, aisée, inattendue.

Il y a là un véritable don et rarement nous avons lu une œuvre dramatique contenant à ce degré des qualités de facture et de dialogue. Guimera, dans *la Farsa*, nous a montré un coin des mœurs politiques de la Catalogne. M. Joan Torrendell veut insister davantage sur l'importance du caciquisme dans la vie rurale espagnole ; en face du potentat rustique, il met un jeune homme, dévoué à la cause populaire, qui ne tardera pas à devenir un ennemi du peuple. Le vulgaire ne veut pas d'émancipation ; comme il est attelé, il continuera à rouler. Point de changement, point de progrès : baissons la tête sous la tyrannie, soyons même moins audacieux que les moineaux, lesquels éventent le mannequin qui leur sert d'épouvantail. Telle est la triste conclusion d'une œuvre où vivent réellement une douzaine de personnages: un curé, un maître d'école, un député enchaîné à son cacique, un journaliste et quantités d'indigènes. — Et la pièce est amusante, oh! il n'y manque pas quelques réminiscences de sujets analogues traités avec succès aussi bien à Paris qu'en Espagne, mais nous ne nous lasserons pas de le répéter: elle est pleine de qualités et d'une rare intensité de vie. Ah! que n'a-t-elle un sujet moins particulariste!

**Riù Avall**, la pièce de M. Rovira y Serra, figurait également au nombre des pièces qui devaient voir la rampe au théâtre des Nouveautés. Elle a paru en feuilleton dans *Catalunya artistica:* c'est l'œuvre d'un auteur familiarisé avec les difficultés de la mise en scène et elle nous a semblé également fort intéressante. Nous parlerons de **l'Emigrant**, un drame de M. Adria Gual, en cours de publication dans la revue *Joventut*, le jour où nous serons à même de préciser exactement le rôle important que tiendra prochainement dans la vie artistique barcelonaise le *Théâtre Intime* et son jeune directeur.

Un mot seulement sur une conférence de M. Ernesto Vendrell, l'**Action morale moderne**, lue à l'Athénée barcelonais au printemps dernier. L'auteur cherche des types représen-

tant de hautes vertus et, sans remonter aux héros grecs ou romains, c'est dans notre histoire contemporaine qu'il trouve à glorifier les courages civiques et les héroïques dévouements. Qui donc disait que l'humanité était en décadence depuis deux mille ans ?

Les revues catalanes. — La véritable revue littéraire catalane est incontestablement **Joventut**. Tout en regrettant la disparition de l'*Avenç* et de *Catalonia*, organes d'une tenue moins ondoyante, avouons que la rédaction de *Joventut* sait embrasser simultanément le mouvement artistique et littéraire régional et s'intéresser à presque tous les grands problèmes. A côté de Pompeyo Gener et des heureux traducteurs de *Cyrano*, voici M. G. Zanné et sa curieuse étude sur l'*Alceste* d'Euripide, le compte-rendu des assemblées de Tarrassa, un article de Maragall, une nouvelle de Catala, des vers exquis de Verdaguer, et tout un reportage artistique qui nous promet des merveilles pour la saison théâtrale. N'avons-nous pas lu quelque part que Pedrell, Morera et Albeniz seraient successivement mis à contribution par une scène lyrique?

**Catalunya artistica** est également une revue littéraire pleine d'agrément; c'est moins un journal qu'un de ces excellents périodiques dont nous regrettons la disparition en France. Gentiment illustrée, elle nous présente tour à tour les gloires de la Catalogne ; des vers, des nouvelles, des articles d'actualité et surtout un carnet de nouvelles à la main, suffisent à lui donner un bon renom.

Mais le véritable magazine d'art, c'est **Pel y Ploma**, extraordinairement agrandi, désormais tiré en couleurs, dépositaire de tout l'effort artistique des jeunes peintres catalans. Casas ne suffit plus en dépit de sa prodigieuse fécondité.

Nous aurons l'occasion de revenir sur le mouvement vraiment original dont *Pel y Ploma*, étant sinon le point de départ, demeure du moins le point d'attache. Le véritable succès obtenu à Paris par les peintres catalans qui y ont exposé devrait les inciter à faire au cours de cette saison un effort d'ensemble pour consacrer la gloire de l'art catalan là où ils seraient appréciés sans réserve, accueillis à bras ouverts et compris.

EPHREM VINCENT.

## *LETTRES NÉO-GRECQUES*

Durant l'épopée de 1821, la Grèce, « ressuscitée des ossements sacrés des Hellènes » ( selon l'expression du plus grand des poètes qu'elle ait comptés depuis cette période héroïque jusqu'à nos jours, D. Solomós), brisa d'un noble et suprême effort les chaînes du joug et de la barbarie musulmane ; mais sa liberté reconquise, une autre lutte non moins ardue s'imposa pour elle, la lutte pour la reconstitution de son unité morale et intellectuelle. La langue, qui est pour toute nation le facteur essentiel de cette unité, fut, pour ses apôtres, durant de longues années, le plus dangereux des écueils, grâce à la phalange des très illustres docteurs et linguistes extra-archaïques si spirituellement ridiculisés par Vilaràs dans son *Voyageur philosophe*.

Ces champions de la naissante culture grecque, affligés d'une psychopathie née d'une archéophile nostalgie pour une époque puissante et belle, mais ensevelie dans le passé, crurent trouver là le modèle idéal pour répondre à toute aspiration de la pensée nationale, comme si la création d'une langue destinée à servir d'anneau de conjonction pouvait puiser ses éléments vitaux dans une langue morte. A ce moment-là, Vilaràs, littérateur expert et poète sincère (ainsi qu'en témoignent ses traductions de Platon et de Thucydide, ses « Poésies érotiques », ses nouvelles, et surtout ses satires, le tout écrit en langue populaire), avec un bon sens naturel et une profonde simplicité, leur disait : « C'est une absurdité de vouloir renouveler la forme et l'esthétique d'une langue morte, tout autant que si vous prétendiez faire revivre ceux qui la parlaient. Les langues, comme toute chose en ce bas monde, se transforment avec le temps. »

Solomós, le chantre solennel de la liberté hellénique, et Calvos, avec ses odes pindariques, furent, eux aussi, ardents à lutter contre l'œuvre des pédants et restent des modèles puissants d'une sincère inspiration nationale, car si le premier nous a donné la plus haute manifestation de la poésie grecque quant à la pensée, à Calvàs nous sommes redevables de sa plus juste expression scientifique et artistique, par l'emploi d'une langue bâtarde faite d'archaïsmes et de mots populaires, mais que, grâce à l'élan naturel et spontané de son inspiration, il savait fondre dans une admirable harmonie. Vilaràs, Solomòs et Calvos formèrent en poésie un trio remarquable qui résumait l'essence de la vraie pensée nationale et de sa

tendance à une unité de langue basée sur le parler populaire; mais leur voix fut pareille à celle de l'alcyon sur les flots de l'immense océan endormi et elle resta sans écho. Pendant des années une brume grise de pédantisme enveloppa la Grèce. La langue marcha sur les traces de Xénophon et des Byzantins et la littérature se développa dans une atmosphère de romantisme déclamatoire. Quelques noms cependant émergent de cette période et peuvent être retenus, les uns pour leur érudition et leur culture, les autres pour un sens poétique plus développé : Coraïs, Rangabès, Suzos, Paparrigopoulos, Vasiliades, Orfanidès, et plus tard : Paràschos, Vlachos, Vikelas, Vernardakis, etc. Quelques talents encore se sont distingués par une certaine dose de fantaisie, tels Proveleghios, Valaoritis qui fut aussi un fervent de la vraie langue (1), mais tout cela ne constituait pas une vraie manifestation littéraire et artistique pour une nation rendue à une nouvelle aurore de liberté et de vie.

C'est seulement il y a quelques années qu'un fécond réveil s'est fait sentir. Un groupe de littérateurs et de poètes, animés d'un sens artistique rationnel et sage, eurent le louable courage de se rebeller contre l'influence des fausses traditions. Leur programme se résumait en ceci: Guerre au pédantisme classique, inspiration libre; la langue nationale doit être basée sur la langue populaire; il faut continuer l'œuvre de Salomòs, etc. Les principaux adeptes des théories nouvelles furent Psichari, Drosinis, Palamàs, Crystallis, Vassilikos, Porphyros, Malakassis, Gryparis, Cambyssis, Nirvânas, Episcopopoulos, Carcavizas, Papadiamantis, Chazopoulos, Vokos, Mizzakis, etc. Mais la guerre déclarée, le problème ardu restait posé. Après tant d'années de corruption et d'immobilité, comment la langue devait-elle être traitée et cultivée? Quel serait le courant nouveau de la littérature et de la poésie néo-helléniques? Tout le monde n'était pas d'accord et la confusion s'établit dans les rangs des novateurs. Un abîme s'ouvrait d'intrigues et d'incertitudes, et c'est ainsi que la marche et le progrès de la langue et de la littérature néo-grecques ont été si lents et manquent encore d'un caractère marqué d'indépendance et de personnalité. On ne saurait s'imaginer comme la langue populaire ainsi délaissée des artistes

(1) MM. E. Roidis, P. Polylàs, G. Marcoràs, ont également occupé une place honorable, en ces dernières années, dans la critique et la littérature scientifique et se sont distingués tantôt par une grande sobriété de critique, tantôt par un vif mépris du conventionnel.

et des écrivains est restée pauvre et imparfaite. Il est évident que la pensée et le sentiment populaires se limitent dans un étroit horizon. La philosophie et la science n'appartenant pas au peuple inculte, les mots qui s'y rattachent forcément doivent manquer à son langage et il faut, par suite, les prendre dans la langue de ceux qui ont cultivé ces deux éléments, langue qu'on a coutume d'appeler la *langue pure* (1). Mais comment se feront de tels emprunts? Est-ce en soumettant les mots empruntés aux usages de la langue populaire? C'est l'avis de certains. Par exemple, le mot ἐξέλιξις, qui en grec puriste veut dire *évolution*, et qui fait défaut au parler populaire, deviendra pour eux ἐξέλιξη, avec la désinence populaire de la première déclinaison, car ἐξέλιξις appartient à la troisième qui n'existe pas pour le peuple. Ce procédé me paraît tout simplement erroné. Je crois (et j'ai pour cela bien des raisons que le défaut de place ne me permet pas d'exposer ici) dans les conditions confuses de la langue et après tant de corruptions et une si longue immobilité, que c'est un procédé en contradiction avec les lois inviolables de l'évolution des choses de vouloir, par des moyens artificiels, devancer une époque de maturité et de perfection. On ne donne ainsi à la langue une unité typique qu'en lui enlevant sa parfaite spontanéité. C'est ce que démontrent la critique et la poésie philosophique qui laissent beaucoup à désirer, tandis que la poésie et la nouvelle, inspirées par le sentiment et par les idées populaires, exprimées par conséquent dans une langue plus vraie et plus sentie, représentent ce qu'il y a de plus sincère, de plus original et de vraiment national dans la littérature néo-grecque.

Le plus admirable modèle en ce genre fut Costis Crystallis, le jeune et regretté poète, cruellement ravi aux lettres il y a quelques années à peine. Il fut le chantre sentimental et passionné du village, le merveilleux interprète de ces chants populaires toujours frais et toujours beaux qu'il ennoblit et

(1) La *Estia* et la *Techne*, revues littéraires qui fleurirent dans ces dernières années, furent le miroir fidèle de ce que j'essaie d'exposer. Ces deux périodiques marquent une période caractéristique dans la littérature grecque, car en elles se groupèrent pour la première fois tous les champions des nouvelles idées. Présentement, parmi les périodiques littéraires de la Grèce, le seul qui suit dans une certaine mesure leurs traces hardies est le *Periodikon-Mas*, dirigé par M. G Vokos, littérateur, auteur d'un roman: *M. le Président*. — Les *Panathénées*, autre périodique élegamment publié, sont plutôt éclectiques, et tout en restant fidèles aux vieilles traditions, elles comptent parmi leurs collaborateurs plusieurs écrivains de la nouvelle école. Le directeur est M. K. Michaïlidis.

qu'il perfectionna dans la forme par son sentiment artistique exquisement lyrique et aristocratique à la fois, par sa langue vraie et infiniment musicale. Solomòs et Crystallis représentent, en deux périodes différentes, les plus hautes cimes du Parnasse hellénique.

Dans la même direction nous trouvons encore d'autres poètes qui témoignent en faveur de son excellence. Tel Costis Palamàs, le plus fécond apôtre de l'idée nouvelle, notre Carducci, pourrions-nous dire, par l'érudition historique et par la richesse de la fantaisie, avec son *Taphos*, recueil de poésies profondément philosophiques dans leur simplicité qu'anime un sentiment purement national, avec ses autres recueils : *Les yeux de l'âme*, *Iambes et Anapestes*, avec sa nouvelle : *La mort du Palikare,* petit chef-d'œuvre où il s'agit d'un jeune et beau palikare cruellement frappé d'une difformité inguérissable et qui, s'adressant à la nature de lui tant aimée et pour lui si ingrate pourtant, se lamente non sur la vie qu'il sent lui échapper, mais sur sa beauté perdue, sur sa beauté morte, type admirable qui montre combien puissant est dans la race grecque le sens esthétique.

Tel Lambros Porphyros, le jeune et délicat poète qui est déjà une indiscutable personnalité artistique, avec ses poésies: *Lacrymæ rerum*, *Le sentier solitaire,* *Caron*, etc., œuvres remarquables par la recherche de la forme nette et précise, par la perfection musicale du vers, et dont on pourrait dire qu'elles n'en forment qu'une seule tant elle sont étroitement liées entre elles dans une impeccable unité, précieuses variantes sur un même thème: « la mélancolie crépusculaire des choses ». — Tel Pétros Vassilicos, avec ses *Chants du désert,* nostalgique aspiration vers une vie libre et champêtre, vers un amour exempt de l'ivresse dionysiaque, mais tempéré par une essence pure de sentimentalisme et d'idéalité, amour d'un poète et d'une Amadryade s'unissant tantôt sur les rives d'un frais ruisseau, tantôt sous des berceaux sauvages ou sur un tapis de fleurs et d'herbes molles, dans le royaume de Pan, tandis que chantent les oiseaux et que s'épandent au loin les sons plaintifs des cornemuses. — Tels : Gryparis, avec ses sonnets et ses poésies souvent si riches de fantaisie, de fraîcheur, d'expression musicale, d'harmonie et de sincérité dans une langue unique; Malakassis, l'élégant poète, qui sut tirer un si bon parti des poétiques traditions populaires; Vlakoïanis, poète et nouvelliste fécond, profond connaisseur des mœurs populaires dont avec un art

sincère il s'est fait l'excellent interprète, et qui publie périodiquement les *Propylées*, dont il est le rédacteur unique, et enfin Carcavisas et Papadiamantes, qui sont les plus dignes et les mieux inspirés représentants de la nouvelle en Grèce : Carcavisas avec ses recueils : *Contes, Paroles dites sur la proue*, *Vieux amours*, tous de caractère ethnographique, d'une grande pureté de style, d'une remarquable fraîcheur d'expression et d'un lyrisme à la fois noble et modéré ; Papadiamantis, vrai joaillier de l'art hellénique, nouvelliste remarquable entre tous les autres, incomparable auteur du *Rêve sur l'onde*, de l'*Enfant noyé*, etc., œuvres palpitantes de vérité et de vie, d'un lyrisme profond, vrai modèle de spontanéité artistique, dans lesquels l'auteur, sous l'impulsion naturelle de son esprit, a su trouver dans le mot et dans la phrase une double psychologie de sons et d'idées et a su se créer une langue mixte, richement colorée, toute sienne.

Ces exemples montrent combien la poésie et la littérature émanées des sources populaires représentent le véritable caractère de la littérature grecque moderne, tandis que les autres genres, poésie philosophique, critique, etc. (souvent pratiqués d'ailleurs par les écrivains déjà cités) laissent beaucoup à désirer, tant par la qualité de langue qu'ils impliquent que par l'absence totale de caractère national. Cette absence de caractère national, nous la retrouvons dans toute une école qui menace de prendre, chez nous, des proportions alarmantes et dont je voudrais dire quelques mots.

L'infériorité ambiante du niveau artistique, le caractère encore indécis de la vie sociale, la nécessité d'aspirations plus positives que la poésie et que les lettres pour une nation qui commence à vivre, furent autant de causes ou de prétextes qui firent naître, dans l'âme des artistes, de l'antipathie ou du mépris pour l'ambiant national, au point que certains crurent bon de se créer une nouvelle patrie intellectuelle qui leur dispenserait l'essence de leur art, patrie qu'ils se plurent à choisir sans tenir compte des conditions de race, de climat, d'époque, etc., tantôt celle d'Ibsen, tantôt celle de Mallarmé et d'Anatole France, tantôt celle de G. d'Annunzio. Nous avons eu ainsi, sous l'influence de ces auteurs, une moisson d'œuvres qui, n'étant que des imitations, ne représentent pas grand' chose puisqu'ils n'arrivent certes pas à la hauteur de leurs modèles et enlèvent à leurs auteurs toute personnalité.

MM. Cambyssis et Episcopopoulos, deux jeunes écrivains d'un talent indiscutable et d'une haute culture, sont les re-

présentants les plus autorisés de ce groupe. Cambyssis, esprit ardent et presque téméraire, représente ici le plus puissant élément de réaction contre le pédantisme et contre la convention et le préjugé en matière d'art. Il est le seul auteur dramatique dont peut se vanter aujourd'hui le théâtre grec. Mais *Miss Anna Kouxley*, sa meilleure œuvre théâtrale, est entièrement écrite sous l'influence ibsénienne. Cambyssis a de la sympathie pour Ibsen, car il accuse de grandes affinités avec l'esprit germanique ; il est admirateur fervent du germanisme, au point qu'un jour, dans une de ses poésies, il s'écria : « O Allemagne, comme je voudrais t'avoir pour patrie ! » Il s'ensuit que la personnalité et la direction artistiques lui font défaut. Il l'avoue d'ailleurs lui-même, dans sa préface à *Miss Kouxley*, je courrais risque, sans cela, de passer pour un critique injuste. Je dois reconnaître toutefois que M. Cambyssis possède à son actif un ouvrage dramatique qui est sien en tous points, je veux parler de l'*Anneau de la mère*, où le sentiment national s'associe exquisement à la poésie et à la fantaisie et où revivent les dernières et touchantes scènes de la vie de l'infortuné poète Crystallis. Une telle œuvre fait grand honneur à M. Cambyssis.

Le second apôtre de cette école cosmopolite est M. Episcopopoulos. Il collabore depuis longtemps à l'*Asty*, qui est le plus sérieux et le plus modéré des journaux paraissant à Athènes, et il partage avec quelqu'autre le mérite d'avoir introduit dans le journalisme littéraire un style sans sécheresse et sans prolixité et riche au contraire de sentiment esthétique et philosophique. M. Episcopopoulos est à la fois influencé par la littérature française et par d'Annunzio. Parmi les auteurs français, c'est Anatole France qu'il semble avoir en particulière sympathie. L'influence française est telle chez lui qu'il paraît penser en français avant d'écrire en grec. Ses dernières œuvres, qui se présentent ordinairement sous forme de dialogue, se distinguent par une ardente fantaisie et une rare profondeur de pensée. Dans son *Cantique des Cantiques*, M. Episcopopoulos apparaît comme un Salomon moderne d'un sensualisme philosophique formé par l'école d'Andrea Sperelli, de Tullio Hermill, Aurispa, etc., de G. d'Annunzio. Et le pis est que dans cette œuvre, qui a une grande valeur de philosophie et de fantaisie, M. Episcopopoulos ressemble à un d'Annunzio entendu au phonographe. Mais, malgré ses défauts, il lui reste d'enviables qualités qui font espérer une œuvre sérieuse et définitive, car tôt ou tard il saura

se trouver lui-même. Quant à la langue de MM. Cambyssis et Episcopopoulos, elle n'est point commode à définir, mais on peut dire pourtant que chez le premier elle est inhérente à son système, basé sur l'indécision ; quant au second, il donne l'impression d'un Français qui écrirait en grec, et ce n'est point là l'idéal. Le modèle le plus parfait en l'espèce, comme je le disais plus haut, est à coup sûr Calvós, qui a su se servir d'une langue mixte, exempte de calculs algébriques, mais venue d'un élan spontané de l'âme.

C'est Papadiamantis qui me semble, à cette heure, le mieux marcher dans cette voie, avec Paolo Nirvânas, auteur d'un beau livre : *De la Nature et de la Vie*, de plusieurs nouvelles et de nombreux articles publiés dans nos journaux et qui se distinguent par un style purement littéraire. Quand P. Nirvânas veut être simplement l'interprète du sentiment et de la poésie populaires, c'est de la langue populaire qu'il fait usage ; quand il développe un thème philosophique, il a recours à la langue mixte. Il faut l'en féliciter.

En littérature M. Paolos Nirvânas représente l'élégance, la modération, la correction du style. Il semble parfois, lui aussi, subir l'influence de G. d'Annunzio et de quelques Français, mais de la sérénité et de la splendeur du ciel sous lequel il vit, de l'aspect silencieux et presque immatériel des montagnes qui l'entourent, descendent dans son art le calme et la douceur antiques, et ces éléments divers se fondent en lui pour former un ensemble homogène et purement grec.

Après cette introduction, qui m'a paru indispensable pour la compréhension des causeries ultérieures sur les lettres néo-grecques, je signalerai brièvement les plus récentes œuvres méritant d'être retenues :

*Les Chants domestiques*, par Giorgios Stratigis, recueil de poésies inspirées par la famille. M. G. Stratigis, le poète lauréat d'*Amour et Psyché* au concours lyrique de 1892, semble en plusieurs poésies, souvent belles d'ailleurs, se tenir trop éloigné des exigences de l'esthétique moderne.

*Chants patriotiques*, par Spiridion Mazzukas, célébrant la pureté et la sincérité de la vie paysanne et champêtre. Il y a dans ces poésies beaucoup de sentiment et de couleur locale exprimés dans une langue libre et spontanée.

*Les Deux testaments*, par Polivios Dimitracopoulos, curieux recueil de sentences philosophiques que l'auteur adresse à son ... coq, car il estime chose inutile et vaine de s'adresser aux hommes, incorrigible race de Caïns ! Au point de vue esthé-

tique et de la forme, cette œuvre ne représente rien de neuf, elle ne vaut que par des qualités de logique et quelque expérience dans la vie.

*Nikólaos Ghisis*, par D. Caclamanos, étude sur la vie et sur l'art du célèbre peintre grec Nikolaos Ghisis, décédé récemment, et ancien professeur à l'Académie des beaux-arts de Munich. Le style élégant et sobre de cette œuvre est une nouvelle affirmation de l'intelligence noble et riche de son auteur, qui suit, avec une parfaite exactitude et une rare conscience, l'évolution artistique du peintre, basée sur la pensée et le sentiment nationaux. Il en étudie avec un fin discernement les phases diverses qui se résument en deux périodes psychologiques partant du naturalisme pour aboutir progressivement au néo-idéalisme. M. Caclamanos, qui dirige à Athènes le journal *Asty*, est la plus haute personnalité dans le journalisme politico-littéraire de la Grèce moderne.

GIORGIOS LAMBELETIS.

## *LETTRES RUSSES*

Ivan Bounine : *La Chute des feuilles*, poésies. — Boris Guéguisdé : *Sophie Pouchkareva*, roman (La Richesse russe). — A. Tchekhov : *Trois sœurs*, drame en quatre actes.

**La Chute des feuilles**, le nouveau recueil de vers que publie M. Ivan Bounine, surpasse par l'inspiration et la solidité de la forme ses ouvrages antérieurs. M. Bounine a pris conscience de sa vision particulière et développé les qualités de son talent jusqu'à se différencier tout à fait des autres poètes contemporains. L'originalité, dont Edgar Poë disait qu'elle s'acquiert par le travail, n'est souvent qu'un heureux emprunt de formes anciennes. Beaucoup de vers de la *Chute des feuilles* ne paraissent aussi frappants, d'une musique aussi nouvelle, d'une saveur aussi inattendue, que parce qu'ils sont fermes, concis, rythmiques comme ceux de Pouchkine. Mais il faut dire aussi qu'ils expriment une sensibilité très fine et très moderne, une affection à la fois naïve et subtile pour toutes les choses de la nature, qui rappelle la tendresse émue de Francis Jammes.

Le livre est tout imprégné de mélancolie. La plaine blanche et dénudée y reflète sa tristesse. Mais la morne splendeur du pays russe n'est pas la seule cause de cette lassitude d'âme. Le poète a comparé la beauté de cette nature qu'il aime et de l'hypocrisie sociale qu'il supporte. En même temps il a com-

pris et que l'homme ne peut plus être heureux qu'en revenant à la vie primitive, et que cette régression vers des mœurs plus simples est à jamais impossible. Heureux ceux qui vont les yeux au ciel et croient au progrès vers un avenir de justice et de joie. Ceux qui, comme Ivan Bounine, ont reconnu que l'humanité, pareille à un voyageur sur une grève mouvante, court à l'enlisement fatal sans pouvoir interrompre sa marche, ceux-là restent solitaires et désespérés. Et, par les nuits d'hiver, quand la tempête, au dehors, pousse les tourbillons de neige, ils croient voir « sur le solitaire, sur le vaste — cimetière de la vie terrestre — tourner la mort, joyeuse et sauvage — qui déroule son linceul ».

§

La *Richesse russe* vient de publier une nouvelle d'un débutant, M. Boris Guéguisdé, intitulée **Sophie Pouchkareva**. L'œuvre a tenu beaucoup de place dans cette importante revue. Il faut donc en parler, bien qu'elle nous révèle moins un écrivain original qu'un admirateur irréfléchi, voire même un imitateur quelque peu indiscret, de L. Tolstoï.

Une jeune fille quelconque épouse un jeune homme quelconque, parce que sa mère le lui a désigné comme le plus propre à remplir auprès d'elle les fonctions du mari nécessaire. Lui, Pouchkarev, épouse Sophie parce que celle-ci a su par de savantes coquetteries éveiller, entretenir, exacerber son désir. Déjà l'influence de Tolstoï est manifeste. Plus loin l'auteur, sur le modèle de la *Sonate*, nous raconte comment le héros, qui ne pensait qu'à « ça », tandis que sa femme n' « y » pensait pas du tout, finit par obtenir ce qu'on ne se souciait nullement de lui accorder.

Les Pouchkarev vivent de l'ordinaire vie d'un couple mondain. Bals, dîners, décolletages et flirts. Viennent les premières couches, suivies du refus de Sophie de s'exposer à concevoir un nouvel enfant. Le mari peu à peu délaisse sa femme, il la trompe, elle répond en prenant un amant, et celui-ci, suivant l'usage, est le premier d'une série. Tout cela n'est que la critique, empruntée aux romans de Tolstoï, des mœurs sexuelles d'un ménage riche contemporain.

L'imitation devient criante dans le récit de la mort de Pouchkarev. L'auteur s'est borné à transcrire presque textuellement la célèbre « Mort d'Ivan Ilitch ». La situation est la même. La maladie est amenée par les mêmes causes. Ici et là le moribond, à l'approche de sa dernière heure,

s'absorbe dans des pensées sérieuses et condamne sa vie passée. Le style lui-même fait illusion. Ces répétitions continuelles, ces définitions sans cesse reproduites et substituées au mot qui résume, ces phrases lourdes, massives, volontairement dépouillées de toute image et réduites aux mots les plus vulgaires, semblent bien appartenir à quelque œuvre moralisatrice du comte L. Tolstoï. Mais elles forment la trame monotone et continue du roman de M. Guéguisdé, sans jamais laisser entrevoir ces tableaux de vérité vivante, ces flammes de génie, dont l'auteur de la *Sonate* illustre son enseignement.

Restée seule, Sophie voit lentement se faner sa beauté. Et, comme elle ne fut jamais heureuse que par la puissance de ses charmes, elle perd à la fois toute joie et tout espoir. Elle est vieille et délaissée; la voici qui médite, elle aussi, sur le passé, et découvre que, non seulement elle n'est plus heureuse, mais qu'elle ne l'a jamais été, même aux heures voluptueuses dont la mémoire lui est demeurée si chère. Pauvre femme, en quelles mains est-elle donc tombée? et quelle consolation lui restera-t-il? L'auteur lui interdit la dévotion et l'a montrée tout le long du roman de cervelle si menue qu'il ne peut sérieusement lui prêter quelque conception de plus large envergure. A cette femme qu'il nous a présentée comme une petite créature frivole et sensuelle, il refuse le plaisir très innocent de caresser des souvenirs dont le charme, après tout, n'est pas si méprisable. Rêver de plaisir, rêver d'amour, c'est l'unique occupation de quelques-uns, et cela leur rend la vie supportable. A Sophie Pouchkareva devenue tolstoïste il ne reste qu'à mourir d'ennui; c'est ce qu'elle fait à la fin du roman, fort tristement et sans grâce.

On le voit, l'enseignement de Tolstoï porte ses fruits. Les disciples vont surgir. Souhaitons qu'ils n'écrivent pas trop de romans à la façon de M. Guéguisdé. Il faut le reconnaître : la publication de *Sophie Pouchkareva* dans une revue qui n'est pas suspecte de bienveillance envers le tolstoïsme, est un signe — un signe inquiétant.

§

La nouvelle œuvre de M. A. Tchekhov, malgré sa forme dialoguée, est moins une pièce de théâtre qu'un tableau de vie provinciale. Et comme cette vie est stagnante, silencieuse et terne, le tableau manque peut-être d'animation et d'éclat, mais non certes de vérité.

D'action, je n'en vois pas à proprement parler. Les conflits ou les mouvements de passions qu'un coudoiement journalier peut susciter entre une dizaine d'êtres même médiocres, les troubles que l'apparition soudaine des événements amène nécessairement à la surface des existences les plus pesantes, tous les indices de vie et de mouvement, sont le plus souvent dissimulés derrière les portants avec un parti pris trop tenace pour ne pas être réfléchi. Nous assistons presque uniquement à des conversations traînantes, verbeuses et sans suite, où de pauvres esprits, encore abêtis par une longue paresse, mêlent à des considérations sur l'avenir social des plaintes contre le sort et des discussions de cuisine. C'est fatigant, c'est ennuyeux, mais l'auteur l'a voulu ainsi. Que cela paraisse ou non une dangereuse gageure, il est très vrai que l'art dramatique de M. A. Tchekhov, par la persistance d'une note unique et vulgaire, se propose d'agacer le spectateur jusqu'à l'énervement. Et je le dis ici sans aucune arrière-pensée de critique ou de dénigrement.

Nées à Moscou, filles d'un officier supérieur, élégantes et instruites, les trois sœurs Prosorov vivent depuis quinze ans dans une ville de province où choses et gens leur sont à charge à force de vulgarité, et les enveloppent d'un incurable ennui. La nomination de leur père au commandement de la brigade d'artillerie de la région les a contraintes autrefois d'accepter cet exil. Mais aujourd'hui le vieux général est mort, et, redevenues libres, elles rêvent de retourner à Moscou, que des souvenirs d'enfance, embellis par le contraste avec l'odieuse vie présente, leur retracent comme la terre idéale de la santé, de la beauté, de la joie et du travail fécond. Cependant nous ne voyons pas qu'elles poursuivent avec quelque fermeté la réalisation de leurs désirs, et tout paraît se résoudre en quelques crises de mélancolie larmoyante où cet appel revient sans cesse : Moscou ! Moscou ! Moscou ! En dépit d'elles-mêmes les trois sœurs se sont accoutumées à cette paresse d'action, à cette impuissance à vouloir où s'enfoncent fatalement les existences provinciales. L'une, Macha, mariée à un maître de latin, bourgeois ridicule, mais brave homme, use son temps à rêvasser, à rabâcher des morceaux de Pouchkine et glisse finalement à une intrigue galante avec un colonel sentimental. L'aînée, Olga, est professeur au lycée de la ville, et progressant, comme malgré elle, dans une carrière qu'elle déteste, se voit un jour promue, sans qu'elle l'ait cherché, à la direction de cet établissement. La plus jeune, Irina, est tout absorbée

par la question de savoir si elle orientera sa vie vers le travail ou vers l'amour. Toutes trois, par ces liens que créent lentement, mystérieusement, autour de nous nos occupations et nos soucis quotidiens, sont attirées et retenues chaque jour plus fortement dans le cercle d'où elles souhaitaient de s'évader. Longtemps elles ont espéré trouver un sauveur dans leur frère André, auquel de brillantes qualités semblaient promettre une belle carrière dans l'Université. Mais le jeune homme, lui aussi, subit l'enlisement général. Epris d'une petite sotte, prétentieuse, égoïste et vulgaire, il ne tarde pas à l'épouser et l'introduit dans la maison de ses sœurs, où elle devient un élément de discorde. Nous le voyons bientôt, mari trompé, joueur, ivrogne et paresseux, se plier avec dégoût à des fonctions à peu près équivalentes à celles d'un employé de préfecture.

Les trois sœurs n'ont, pour toute diversion à leur ennui, que la société des officiers de la brigade. On rencontre chez elles le colonel idéaliste Verchinine, qui se console des mesquineries et des tristesses du présent en se persuadant que dans deux ou trois siècles les hommes jouiront d'une vie meilleure; le médecin Tcheboutikine, ivre du soir au matin, et parfois du matin au soir, et qui s'étonne naïvement qu'on puisse encore le croire capable de soigner un durillon; Soleni, le soldat querelleur et grossier; Rodais et Fedotik, empressés auprès des femmes et toujours accompagnés l'un d'un appareil de photographie, l'autre d'une guitare; enfin le baron Tousenbakh, que le vide de la vie militaire décourage et qui finit par donner sa démission pour chercher du travail dans l'administration d'une briqueterie.

Hélas! voici que la brigade reçoit l'ordre de changer de garnison. La solitude va se faire plus grande encore autour des trois sœurs. Tousenbakh seul va rester, épouser Irina, arracher la jeune fille à son morne entourage, quand Soleni, qui lui a cherché querelle, le tue en duel d'un coup de pistolet.

Et je ne blâme pas trop cet effet de mélodrame, cette détonation qui éclate ici, tragiquement ridicule, dans ce milieu de gens si paisiblement veules.

Les trois sœurs se soumettront, elles accepteront la triste existence qui va continuer pour elles. Peut-être trouveront-elles quelque réconfort à penser, comme le propose Olga, que leurs misères préparent les joies des âges futurs.

N'est-ce pas que tout cela est navrant, tout jusqu'à ce dernier vœu, expression de l'éternelle chimère, de l'utopie du

progrès, dont l'homme masque toujours l'aveu de son impuissance à saisir le bonheur?

M. Tchekhov a-t-il voulu faire seulement un tableau de mœurs? Je ne le crois pas. Les portraits d'officiers sont esquissés avec assez de relief. Mais les figures des trois héroïnes et d'André restent absolument imprécises. Ni les caractères ni le milieu n'intéressaient particulièrement l'auteur. Sa pièce me paraît être surtout une œuvre symbolique où il a exprimé le mal dont souffre l'âme russe, cette absence de volonté et de but précis, ces aspirations vagues, cette vaine poursuite d'un idéal insaisissable, qui énerve la race, tandis que la vulgarité représentée par la figure de Natacha, la femme d'André, entre dans la maison et règne à la faveur de l'anarchie.

ADRIEN SOUBERBIELLE.

## *LETTRES NÉERLANDAISES*

Koos Habbema : *Kamertjeszonde* (Péchés sournois), Amsterdam, D. Buys Dz. — Marie Marx-Koning : *Het Beeld op de Rots* (L'Icône sur le Rocher), Amsterdam, C. A. J. van Dishoeck. — J. de Meester : *Deemoed* (Résignation) et *Zeven Vertellingen* (Sept Contes), Amsterdam, S. L. van Looy. — *Twaalf ou de Liederen* (Douze vieilles Chansons). Illustrations de P. H. van Moerkerken Jr., Amsterdam, S. L. van Looy. — Albert Verwey : *Stille Toernooien* (Tournois Silencieux), Amsterdam, W. Versluys. — G. van Hulzen : *Zwervers* (Bohêmes), Amersfoort, Valkhoff et van den-Dries, et : *Amsterdam in Kroningsdagen* (Amsterdam pendant les fêtes du Couronnement), Amsterdam, S. L. van Looy. — A. Aletrino : *Uit't Leven* (Fragments de Vie), Amsterdam, Tierie et Kruyt. — Ed. Verburgh : *De Weelden des Harten* (Les Joies du Cœur), Amsterdam, Tierie et Kruyt. — W. A. Paap : *Koningsrecht* (Justice de Roi), drame en cinq actes, Amsterdam, W. Versluys. — D. C. Nyhoff : *Democratie*, Haarlem, de Erven Loosjes. — J. Eigenhuis : *De Jonge Dominee* (Le jeune Pasteur), Amersfoort, Valkhoff et Cie. — Les Revues.

**Kamertjeszonde.** — L'œuvre littéraire, considérable déjà, de M. Heyermans (Koos Habbema) : critiques, nouvelles et romans, de même que son théâtre, est tendancieuse, ou, définition plus précise : propagandiste. Et, *comme telle*, je n'en raffole pas. Partisan de « l'art pour l'art », j'aimerais voir la propagande, pour quelque idée que ce soit, circonscrite au journal, au pamphlet, ou mieux, à la réunion publique, où les amateurs de controverses ont tout loisir d'écouter et même d'applaudir aux théories et aux tirades les plus contradictoires.

Ceci établi, je suis à l'aise pour dire le plaisir que m'a procuré la lecture de *Péchés sournois*, où la tendance pure est réduite au minimum.

Si, dans ces quatre cents pages de « souvenirs », telles expressions, et, plus encore, telles confidences ultra-intimes, faites par Georgine Casper à Alfred Spier déplaisent à cause de leur bien inutile 'indélicatesse, l'ensemble est à tel point courageux et sincère, qu'il convient d'en hautement louer l'auteur.

Je conçois — étant donné le caractère démonstratif de son art — la satisfaction qu'a dû éprouver M. Heyermans à « jeter ce livre honnête à la face d'une bourgeoisie pourrie », non pas pour « épater » ladite bourgeoisie, mais dans l'espoir de très sensiblement l'en atteindre.

Gloire et louanges à cette véhémente putain de Leentje Plas, le plus réussi de même que le plus sympathique des personnages de ce beau livre.

**Het Beeld op de Rots.** — Je n'affectionne pas ce « tueur d'énergies » de Jésus-Christ. Mais je ne crois pas que ce soit à cause de cela que *l'Icône sur le Rocher* me semble la moins bien de ces cinq légendes. Les quatre autres, et notamment *La Fée des Brumes* et *Comment le Rossignol reçut sa Voix*, sont d'une pureté et d'une plastique parfaites. La prose mélodieuse de Mme Marx-Koning vibre comme de larges sons d'orgue dans un silence de cathédrale.

Des cinq lithographies de M. Moulijn, qui ornementent ces contes, il convient de signaler la très délicate : « Nuit de Printemps ».

**Deemoed et Zeven Vertellingen.** — M. de Meester est un sensitif et un attendri. Toute rudesse le choque, toute dureté le fait souffrir, où qu'il les observe. Et il compatit à toutes les tristesses humaines, que nul n'approfondit mieux que lui.

Dans les dix contes de ces deux petits volumes, une même note domine : une intense mélancolie. Elle hante la plupart des personnages : les enfants rudoyés de *Petits Sabots*, qui s'en vont trois pour se suicider, et rentrent deux après la noyade du petit Jacob ; la vieille « juffrouw » Bonger qui, dans une révolte tardive, chasse du lit où son ami agonise le frère du moribond, sinistre annonciateur de damnation éternelle ; la petite créole Lilia qui meurt à l'hôpital et sœur Clémentine qui la soigne...

Dans *Famille* et *Salariés*, M. de Meester — qui est un probe et délicat analyste — a tracé des tableaux de mœurs d'un saisissant coloris.

**Twaalf ou de Liederen.** — Ces *Douze vieilles Chan-*

*sons,* délicieusement illustrées par M. van Moerkerken, sont ce qu'étaient tous les *lieds* du moyen âge, cet âge heureux qui ne connut ni la pornographie, ni la caserne, ni le café-concert, ces trois ferments de pourriture qui ont tué la chanson. La vie y palpite, la douleur y sanglote, l'amour s'y affirme avec candeur, et les jeunes filles y coupent la tête aux ogres méchants.

**Stille Toernooien.**— Pour être « silencieux », ces « tournois » — un recueil de critiques et d'impressions — n'en ont pas moins d'éclat. Le langage, souple en même temps que robuste, aisé et sonore, de M. Albert Verwey, coule comme un fleuve limpide, sans cascades ni méandres brusques.

Les critiques de M. Verwey sont d'une haute probité. Elles font aimer les auteurs qu'il aime. Ce qui est une qualité enviable.

**Zwervers.** — M. van Hulzen m'a gâté... J'avais lu en premier lieu son plus récent et très beau livre : *Mariés*, dont j'ai parlé dans ma chronique de juillet.—J'aime moins ses *Bohêmes*, encore que tels contes de ce recueil : *La Femme aux petits Moulins de papier Métier* et *Moments psychiques* soient méritoires. Le style de M. van Hulzen gagnerait beaucoup en élégance s'il était moins émaillé de néologismes.

**Amsterdam in Kroningsdagen.** — Ici je ne comprends plus. Comment M. van Hulzen, qui est un artiste, a-t-il pu commettre cette platitude de fond et de forme également abjects ! Je conçois — sans l'admettre — que des gens se tiennent à plat ventre devant une Elisabeth d'Angleterre, un Pierre le Grand, un Napoléon Ier, — lesquels potentats auraient bien tort de ne pas se décrotter sur les dos complaisants de ces hommes-tapis. Mais ce frétillement canin devant une petite fille de dix-huit ans, sans personnalité comme sans mérite, uniquement parce qu'elle porte une couronne... Pouah ! monsieur van Hulzen.

**Fragments de Vie.** — Les vies auxquelles nous initie M. Aletrino sont désespérées et navrantes, et l'angoisse qui les étreint toutes culmine dans cette confession — d'apparence paradoxale mais parfaitement logique — laissée par l'un des personnages : « Je me suis tué parce que j'ai peur de mourir ».

Le plus pathétique de ces précieux petits récits est l'histoire de cette pauvre malade d'hôpital, poitrinaire et contrefaite, qui, de toute la violence de son cœur inassouvi, s'éprend du méde-

cin qui la soigne, et meurt d'amour plus encore que de la phtisie qui la ronge.

**De Weelden des Harten.** — Quand, voici quatre ans, M. Ed. Verburgh fonda *de Arbeid,* j'ai pensé — et dit — beaucoup de mal de cette revue, dont les premiers fascicules étaient pour cinq quarts remplis de sa très pédante et très défectueuse littérature.

Depuis, M. Verburgh a fait joliment du chemin — dans une meilleure direction. Son présent recueil : *Les Joies du Cœur*, révèle chez l'auteur une somptuosité de vision et une vigueur de style remarquables. Il ne lui manque plus qu'un peu de souplesse, qui viendra toute seule dès que M. Verburgh aura abandonné définitivement les quelques vestiges de solennité qu'il a conservés encore.

**Koningsrecht** (drame en cinq actes). — Le Roi c'est Frédéric le Grand, et sa Justice s'égare sur un pauvre meunier du nom d'Arnold, que des juges prévaricateurs ont dépossédé de son moulin, sur l'instigation et au profit de deux coquins titrés, les comtes von Schmettau et von Gersdorf.

Cette pièce aurait fort convenablement pu être réduite à trois actes, nonobstant l'abondance des données historiques qui en forment la trame — l'Histoire étant une chose et le Théâtre une autre. On ne voit pas trop bien, *sur la scène,* ce roi absolu qui tergiverse et qui lanterne, quatre actes durant, et ne se décide qu'à la fin du cinquième de faire justice et de mettre à leur place, c'est-à-dire sous les verrous, les magistrats véreux qu'il avait vus opérer en plusieurs instances.

M. Paap, à ce qui semble, a voulu démontrer que Frédéric le Grand fut un brave homme de roi, et les juges de son époque de la racaille. Je n'en doute pas une seconde, surtout de la deuxième partie de la proposition. Et les jugeurs contemporains? M. Paap, qui les connaît, puisqu'il est avocat, devrait bien nous les montrer sur les tréteaux. A défaut de roi redresseur de torts, il pourrait leur faire tirer les oreilles par quelque irrévérencieux justiciable. Il en existe!

**Democratie.** — Etude comparative, succincte et documentée, de la démocratie chez tous les peuples, depuis Athènes jusqu'à nos jours.

L'auteur aboutit à cette conclusion que, des pays contemporains, les Etats-Unis d'Amérique et la Suisse sont les seuls réellement régis par la démocratie, c'est-à-dire le gouvernement par le peuple.

**De Jonge Dominee.** — Le jeune pasteur en question est

sorti du moule, qui sert depuis toujours et servira jusqu'à la consommation des siècles, à configurer tous les pasteurs imaginables — passés, présents et futurs, jeunes et vieux. Un de ces sermonneurs sournois, trop débiles pour « pécher », trop pleutres pour avouer leur chlorose — dont ils s'affublent comme d'une vertu — et qui vous font regretter toute votre vie — du moins c'est mon cas — les coups de poing sur leur haut-de-forme et les coups de pied sous les pans de leur lévite que vous ne leur avez pas donnés.

M. Eigenhuis, à en croire l'indication chronologique en fin de son stupide roman, l'a porté en ses flancs pendant vingt-six mois et demi.

Voilà une gestation bien laborieuse pour n'avoir abouti qu'à une fausse couche.

LES REVUES.

**Tweemaandelyksch Tydschrift** (juin, juillet, août, septembre). — Des nouvelles de MM. Cyriel Buysse, Styn Streuvels, van Campen; des critiques et des causeries de M. van Deyssel; des vers de MM. Penning, Verwey et van de Woestyne; des poésies posthumes de Guido Gezelle.

**De Gids** (juillet, août, septembre). — De naïves poésies boeres, confectionnées par des prisonniers du camp de Greenpoint, au Cap; de pittoresques « *Instantanées* » de la guerre sud-africaine, par M. Sandberg, ancien aide-de-camp du général Botha; *La Princesse aux cheveux bleus*, nouvelle, par M. Louis Couperus; des poésies de Mme Lapidoth-Swarth et de feu Guido Gezelle; des critiques littéraires, théâtrales et musicales.

**De Nieuwe Gids** (juillet, août, septembre). — Des poésies de MM. Kloos, Van Meurs, de Veer, Boeken, Jac. Van Looy, et de Mme Jeanne Reyneke Van Stuwe; des nouvelles et des critiques littéraires.

**De Jonge Gids** (août). — *Salariat*, impression, par M. Van den Tempel; *l'Individualisme dans le mouvement ouvrier*, par M. Cornelissen; une *Idylle socialiste*, spirituellement ironique, par Colyn; des critiques littéraires et théâtrales par MM. Domela Nieuwenhuis et Heyermans.

**De Vlaamse School** (juillet, août, septembre). — Portraits et masques de feu Peter Benoit; reproductions de Hans Memlinck.

**De Hollandsche Revue** (juillet, août). — Un article sur l'apiculture en Hollande.

ALEXANDRE COHEN.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

ÉSOTÉRISME. — Alban Dubet : *Les Mystagogues contemporains ;* Laur, 3.5o.

HISTOIRE. — *Correspondance militaire du maréchal de Moltke. Guerre de 1864*, 4e et 5e volumes, seule traduction française autorisée ; H.-Charles-Lavauzelle, les 2 vol., 26 fr. — H. Weil : *Le prince Eugène et Murat ;* Fontemoing, 8 fr.

PHILOSOPHIE. — Dr Grasset : *Les limites de la Biologie ;* « Revue thomiste ».

POÉSIE. — Emile Bans : *Ballades rouges*, préf. de Laurent Tailhade; chez l'auteur, 5o, boulev. de Latour-Maubourg, 1 fr. — Valère Gille : *Le Coffret d'ébène;* Fischbacher, 3.5o. — Jansar : *Luxures*, préf. d'Edmond Haraucourt ; Flammarion, 3.5o. — Louis Jeambrun : *L'Heure lourde*, cantilène moderne; Poligny, Jacquin, o.3o.

PUBLICATIONS D'ART. — Pierre de Querlon : *L'activité artistique aux Salons de 1901 ;* Etampes, « L'Hémicycle ».

QUESTIONS COLONIALES. — Almado Negreiros : *L'Ile de San Thomé*, avec cartes; Challamel.

ROMAN. — Bertol-Graivil : *Le Monsieur de Madame ;* Simonis Empis, 3.5o. — Paul Bourget : *Œuvres complètes.* Roman. III. *Le Disciple; Un cœur de femme;* Plon, 8 fr. — Basile Lehardy : *Liesel ou le roman d'un étudiant français à Heidelberg;* Heidelberg, Petters ; Paris, Brockhaus, 3.5o. — Georges de Lys : *La Vierge de Sedôm;* Offenstadt, 3.5o. — Octave Mirbeau : *Les vingt et un jour d'un neurasthénique ;* Fasquelle, 3.5o. — Richard O' Monroy : *C'est ça l'Amour !* Juven, 3.5o.

SCIENCE. — Dr Jacobus X... : *Le Marquis de Sade devant la Science médicale et la Littérature moderne;* Librairie des Bibliophiles, 4o fr.

SOCIOLOGIE. — Ch. Beauquier : *La France divisée en régions ;* Toulouse, « Revue provinciale », o.15. — Comte Léon Tolstoï : *Sur la question sexuelle*, trad. par J.-W. Bienstock ; Stock, 1 fr.

THÉATRE. — Massillon Coicou : *L'Oracle*, poème dramatique haïtien ; Ateliers haïtiens, 25, rue de l'Armorique.

VOYAGES. — Azal : *Sylves noires ;* Daragon, 3 fr.

DIVERS. — *L'Avocat Pathelin ou l'héroïque mystère de la Justice française ;* « L'Avocat Pathelin », 16, rue Jacob.

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Questions coloniales : une lettre de M. Carl Siger. — La Question du « Christ moderne ». — La presse à Paris.

**Questions coloniales. Une lettre de M. Carl Siger.** — Je ne m'attendais certes guère à ce que le numéro de septembre du *Mercure* m'apportât une aussi véhémente réponse

à ma dernière chronique coloniale. C'est bien de l'honneur fait à mon pauvre article, et vraiment, par ces temps chauds, et tropicaux, il faut être fonctionnaire colonial pour avoir le courage de semblable philippique.

J'ai lu cette lettre d'un abonné. — Quelles mœurs bizarres tout de même que les nôtres au début de ce xx<sup>e</sup> siècle ! J'esquisse un type social, que j'intitule « Coloniaux » et non « les Coloniaux » ; il y a une nuance, très appréciable, et il est inutile d'être un intellectuel pour la bien saisir. Immédiatement, il se trouve un colonial en villégiature aux champs, qui généralise et se dit :

« Tous les coloniaux sont visés. Voici un chroniqueur qui fait litière de toutes nos gloires d'outre-mer. Vite, rappelons-le à l'ordre, et sauvons l'honneur de la corporation menacé ! »

— Mais moi, chroniqueur infime, je suis aussi un colonial — mon article ne m'a nullement froissé. Je ne me le suis pas appliqué à moi-même. Pourquoi faut-il qu'un abonné du *Mercure* se soit fait à lui-même une aussi désagréable application ?

Mais passons. Je ne sais s'il est des choses bonnes ou mauvaises à dire. J'ignore ce critérium moral du bon et du mauvais, — qui sent un peu trop lui aussi la conquête de l'Indo-Chine et même de Troie, et ne veux m'en soucier. Mais il est des choses que j'ai vues et senties. Je les dis en toute conscience. J'ai avancé, entre autres choses, dans mes précédentes chroniques, que le Congo et ses concessions marchaient à la faillite, que l'Indo-Chine, sous le proconsulat Doumer, courait à la banqueroute. J'ai dit encore que, sous un masque menteur de fausse humanité, nous faisions de mauvaise besogne aux colonies, par excès de faiblesse ou de barbarie. J'ai stigmatisé, enfin, *une certaine catégorie de coloniaux*. — Tout cela, je le maintiens.

Dans ma prochaine chronique et dans celles qui suivront, je citerai des faits, toujours des faits ; — des personnalités, le moins possible. Je ne veux pas en effet m'embarrasser des gloires coloniales classées — et parfois même tarifées, que l'on me cite. Montrer le clinquant de leur auréole me serait trop aisé.

Mais je remercie, sans forfanterie aucune, et en lui rendant grâces de vouloir bien reconnaître que j'écris en pur français et non en welche, mon contradicteur de la généralisation que comporte sa lettre rectificative.

Oui, ce quej'ai écrit, ce que j'écrirais encore, est et sera *généralement* vrai. Bien mieux. C'est la règle.

La lettre rectificative à laquelle je réponds bien volontiers ne tend à prouver qu'une chose, c'est qu'il est des exceptions — exceptions dont mon contradicteur (son indignation et son ironie véhémentes en font foi) fait partie —, et qui, sans infirmer la règle par moi posée, la confirment.

CARL SIGER.

§

**La question du « Christ moderne ».** — M. Louis Dumur nous communique la lettre qui suit :

Château de La Chesnaye, 13 septembre.

Mon cher Dumur,

Voici un nouveau document pour l'histoire des *Christs modernes*. Après avoir, dans sa revue, la *Résurrection*, analysé et critiqué la lettre sur ce sujet que donna le *Mercure* d'août, M. Albert Jounet continue ainsi :

« ... J'ai conçu, depuis longtemps, plusieurs poèmes, en lesquels le principal personnage est toujours le Christ maître de la terre et victorieux. Voici le plan d'un de ces poèmes : « Le Christ revient sur la terre sans se faire connaître. — Il propose à tous les hommes l'union dans la justice et dans l'amour. — Les partis, nations, etc... se réunissent tous contre le Christ, sauf une minorité de mystiques. — Les adversaires du Christ s'emparent de lui et, par ironique assimilation du nouveau Réformateur à l'ancien, décident de le crucifier. — On apporte une croix. Quand on veut enfoncer les clous, la chair, secrètement glorieuse, reste impénétrable. Un savant affirme qu'il s'agit d'un simple phénomène psychique, déjà observé chez les convulsionnaires. On se rassure ; on attache le patient à la croix. Le Réformateur est condamné à y mourir de faim. Il sera entouré, surveillé nuit et jour par des commissions de savants, des gardes, etc... — Après un jour de silence, le Christ se transfigure et se fait reconnaître. Toujours attaché à la croix, il devient lumineux et emporte la terre dans les espaces. — Les anti-chrétiens épouvantés essayent vainement de trancher les câbles, de déraciner la croix. Pénétrés de la vertu du corps glorieux, ces objets ne peuvent plus être entamés ni remués par des moyens humains. La terre monte, les espaces rayonnants se remplissent d'anges et de saints apparus. La terre s'illumine. Les plus mauvais

parmi les adversaires du Christ se retirent d'eux-mêmes vers les pôles. Les autres se convertissent et, unis aux quelques mystiques qui tout d'abord avaient cru au Rédempteur encore méconnaissable, forment, autour de Jésus, l'Humanité régénérée. Les câbles et la croix se transforment par miracle en un nimbe de matière radiante, dont le Christ occupe le centre. — Pontife et Roi du monde, le Christ glorieux réorganise, à son image, l'Humanité et la planète. »

Vous trouverez sans doute, comme moi, que ce scénario est un des plus curieux parmi ceux qu'inspira cette idée tenace.

Votre ami,

REMY DE GOURMONT.

§

**La presse à Paris.**

Du *Gaulois* :

« Il était question de donner un commandement au général de Boisdeffre, à l'occasion de la visite du tsar. Le général de Boisdeffre a, en effet, représenté la France aux obsèques du père du tsar, puis à son couronnement, etc., etc. »

Du *Journal* :

« Enfin les dames de la noblesse se sont réservé le berceau, qui sera en argent ciselé et qui portera à l'une de ses extrémités un ange gardien et à l'autre un jeune enfant, tous deux en grandeur naturelle. »

MERCVRE.

---

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy.
7, rue Victor-Hugo, 7



# REMY DE GOURMONT

Le mot de symbolisme eut le sort de tous les vocables qui, dans l'histoire littéraire, ont servi à désigner un mouvement de liberté vers une forme d'art nouvelle. Il s'enfla successivement de significations diverses, selon que le nécessitaient la circonstance d'un livre ou l'apparition d'un écrivain différents ; il devint ainsi, par cette richesse, vague et démesuré, éclata comme un fruit surchargé de suc et se dispersa.

Il y eut ainsi le symbolisme d'Henri de Régnier, qui évoquait un état d'âme par le moyen des légendes et des rêveries, celui de Saint-Pol-Roux, qui jouait des analogies les plus imprévues et les plus dissociées entre le monde mental et le monde extérieur, celui de Claudel, qui évoquait des sensations et des idées fortes et immenses par une image

culminante et essentielle, prise au cœur de la terre, et tant d'autres selon les auteurs.

A la longue, « symbolisme » désigna plutôt un groupement qu'une théorie, par un phénomène analogue à celui par lequel on étiqueta romantiques des écrivains aussi dissemblables que Gérard de Nerval, Petrus Borel et Victor Hugo.

Cependant il existe un symbolisme essentiel, basé sur l'idée de transcription, et qui consiste à n'émettre d'idées, ne raconter d'aventures qu'élevées au ton voulu pour la beauté, de telle sorte qu'on ait à la fois l'impression de la vérité et le délice de la voir parée. Chacun l'orne selon son goût : les uns préfèrent les robes de la légende, d'autres la tunique précise de l'ironie, d'autres la nudité héroïque et naturelle, mais la tendance commune est de transposer d'un ton supérieur les impressions jusque-là notées directement.

Un des auteurs qui, avec Claudel et Mallarmé, fut symboliste de la façon la plus absolue, la moins mélangée de tendances étrangères, la plus suivie et, dirons-nous, la plus abstraite, c'est sans doute, dans la littérature actuelle, l'auteur de *Sixtine* et de *Théodat :* Remy de Gourmont.

§

Elevé selon la culture la plus solide et la plus étendue, possédant un grand nombre de langues et de dialectes, amateur de sciences mortes, au courant des plus récentes, Remy de Gourmont était un esprit capable de tout embrasser et de tout féconder. Il pouvait devenir indifféremment un savant, un philologue, un écrivain précieux, un métaphysicien, un docteur de l'Eglise, un poète. Le mépris des spécialisations l'arrêta dans le choix, il pré-

féra et il préfère encore la réserve. Mais comme à la longue la dilection pour les siècles passés devait lui donner le dégoût de l'époque présente, il négligea d'être savant, poète ou théologien pour se poser devant la littérature et le temps en spectateur ironique, pour rectifier d'un sourire ou d'un geste les erreurs et les sottises, pour être le critique, et le critique qu'on ne saurait tromper.

Par délassement il écrivit des romans, des contes ou des proses, que son goût de bibliophile lui fit imprimer sur des papiers rares et à des tirages restreints, et où se retrouvait encore le mépris de la contemporanéité par mille phrases, mille sous-entendus et tout ce que la digression élégante peut cacher d'armes effilées.

Ce mépris se matérialisant, dirait-on, sous la forme de haine pour le naturalisme qui lui paraît représenter notre siècle, Remy de Gourmont devait, de toutes ses forces d'homme et d'écrivain, chérir l'Idéalisme comme la forme la plus favorable à son tempérament, et à ses préférences acquises, et dans l'Idéalisme choisir le symbolisme qui était son masque momentané et que, sinon, il eût inventé pour son usage, tant cette théorie convenait à un esprit aussi familier avec les siècles de la légende, de l'allégorie et du mystère.

C'est sous cette double face de critique et d'écrivain rare qu'il convient de l'envisager, quoique les deux hommes qui existent en lui se réconcilient quotidiennement sur les hauteurs de l'Idéalisme, du Style et du Mépris. Mais les différences apparentes et pour ainsi dire temporaires de cette considérable œuvre double, nécessitent des distinctions.

§

Il est probable que si l'on demandait à Remy de

Gourmont pourquoi il écrivit *Sixtine* et le *Songe d'une Femme*, il répondrait avec une élégance abdicatrice que ce sont là jeux d'humaniste raffiné et que le sujet lui importa peu, mais au contraire la musicalité de la phrase, la subtilité des aperçus, la finesse, en un mot la Beauté.

En effet, il est permis à un homme qui a tout lu, tout étudié et qui arrive dans une époque de culture et de surcharge de rejeter comme déjà trop familières à son esprit l'intrigue simple et ordinaire d'un roman ou l'idée philosophique courante. La situation, le sujet nouveaux sont impossibles. Ajoutez à cela que les grands producteurs négligent trop souvent leur forme. C'est une raison de plus pour adopter quelque trame très modeste ou très courte, qui ne vaudra que par la broderie.

Remy de Gourmont, persuadé qu'il ne pourrait lancer une idée, développer une situation qu'il ne retrouverait, identiques ou analogues, dans quelque obscur écrivain des décadences, renonça à ce qu'on pourrait appeler la fécondité courante (1).

Cette production ne peut intéresser que les hommes qui se sont penchés avec amour sur le spectacle de la vie ou sur la possibilité des images universelles : des Balzac ou des Hugo. Cet amour peut être vulgaire. Remy de Gourmont, retiré et méprisant, et d'ailleurs étant allé au bout de tout, trouverait puéril de représenter des images ordinaires ou des comédies d'humanité moyenne. Il racontera des aventures d'exception, ou des légendes ou des nouvelles symboliques, aiguës de finesse et chargées de sous-entendus.

(1) Il n'y a aucun sens péjoratif dans cette expression, même dans l'esprit de Remy de Gourmont. Il y a simplement choix entre deux voies imposées : ou le chemin du rare, relativement infécond, ou la grande route de la fécondité, forcément parfois banale.

C'est du reste par jeu. Ce qui l'attache quand il écrit, c'est le style, le style sacré, le *style inviolable*, la Beauté et l'évocation mystérieuse certaine et que produit dans l'âme du lecteur la phrase dont chaque syllabe passe de l'oreille au cœur par des chemins inconnus.

Je ne connais pas d'auteur qui donne autant que lui la sensation d'écrire avec amour, de caresser les formes infléchies d'une période, de faire scintiller le diamant d'un mot.

Par exemple, ce petit poème en prose, secret comme une plainte inavouée.

LES JOIES PRIMITIVES

*A moi-même.*

« Que me veux-tu, ombre des joies primitives, et » pourquoi reviens-tu m'obséder tous les ans, à la » même heure, à la dernière?

»... Parfums des résédas épars et des tilleuls, » charme des ancolies en deuil, franges des végé- » lias! Fraîcheur des ruisseaux clairs sous les aunes » jaloux, menthes où s'est tapie l'angélique gre- » nouille aux yeux doux!...

» — Tout cela, dit l'Ombre, c'est pour te rappe- » ler aussi l'odeur des ciguës, des suprêmes ciguës » coupées dans la verdeur matinale, c'est pour te » rappeler la ciguë et son odeur exceptionnelle, et » criminelle! »

Il n'y a pas là-dedans de procédés, du moins de procédés communicables. Il y a le tact du musicien qui connaît à fond la valeur et le timbre de chaque syllabe; il y a mieux, il y a le don, une sorte de génie.

On saisit ici l'importance extrême de la forme. Le symbole est facile de la ciguë dont l'odeur criminelle

résume les odeurs suaves des autres plantes qui la préparent et l'annoncent; mais n'est-il pas vrai que la disposition seule de ces mots : *suprêmes ciguës coupées*... et la finale *odeur exceptionnelle* que prolonge comme en rêve et plus loin *et criminelle*, que toutes ces assonances, que tout cela procure un frisson spécial et une terreur particulière? Dans le sens strict d'un mot trop banal : cela incite à rêver, et prétendre que voilà le but de la littérature est une théorie qui en vaut bien une autre.

La plupart des *Proses moroses* et des *Histoires magiques* sont conçues dans cet esprit, à part quelques contes dont, — toutes qualités de style gardées d'ailleurs, — l'ironie hautaine et cinglante n'a d'analogue que celle du magnifique Villiers, qu'il admire d'ailleurs comme le Maître des Maîtres, telles : *Distraction matinale*, la *Cloison*, le *Phonographe*, les *Cygnes*.

Cet œuvre de délassement, que tant d'écrivains voudraient avoir produit, comme le suprême épanouissement de leurs efforts et de leur vie, peut se diviser en deux parties assez distinctes : les œuvres de longue haleine et les contes.

Dans les contes et les plaquettes : les *Litanies de la Rose*, le *Fantôme*, *Théodat*, *Fleurs de Jadis*, *Histoires magiques*, *Histoire tragique de la princesse Phénissa*, *Proses moroses*, le *Château singulier*, *Phocas*, le *Pèlerin du Silence*, *Oraisons mauvaises*, les *Saintes du Paradis*, *Hiéroglyphes*, aucun souci sinon celui de la perfection dans une composition restreinte. Cela donne au style une allure encore plus raffinée, ironique ou musicale que partout ailleurs. La délicieuse superfluité de certaines de ces pages fait songer à ces travaux compliqués et délicats que polissaient, au milieu du

bruit des sièges des barbares, les décadents de Rome et de Byzance.

Les *Litanies de la Rose* sont un jeu verbal qui a sa raison d'être en soi-même, indépendamment de ce qu'un journaliste appellerait la pensée. C'est un livre à lire dans une solitude ornementée, à l'écart de toute réalité,... et *Fleurs de jadis* aussi. Le *Château singulier*, le *Pèlerin du Silence* sont des sortes de contes à demi romans, d'une perfection arrêtée et cependant diffuse et rêveuse, qui donnent l'impression d'un certain idéal, réalisé.

La brièveté de tous ces livres est peut-être une des conditions voulues de leur beauté. La proportion extérieure manque davantage aux romans, parce que des œuvres comme *Sixtine*, les *Chevaux de Diomède*, le *Songe d'une femme* sont bâties sur des données fragiles et compliquées, qui ne sauraient s'accommoder du développement. C'est sous le poids d'une adventice beauté qu'elles ploient.

Et cependant ces digressions personnelles, ces explications psychologiques qui y sont intercalées n'ennuient point, ne donnent pas l'impression du remplissage et de l'inutile, parce que l'on finit par s'intéresser bien davantage à l'écriture d'abord et ensuite aux idées particulières de l'auteur.

Au bout de quelques chapitres, il devient indifférent au lecteur intellectuel, — le seul auquel Remy de Gourmont s'adresse, — que Hubert d'Entragues obtienne ou n'obtienne pas Sixtine (*Sixtine*), que Diomède trouve le bonheur parmi toutes ses maîtresses (*Les Chevaux de Diomède*), que les aventures galantes des amis et des amies aboutissent ou non (*Le Songe d'une femme*). Ce qui attache c'est l'admirable finesse de la psychologie, la culture et la complication des héros et leur élégante indifférence

vis-à-vis de leur vie et de leur bonheur, c'est la savoureuse et ironique manière dont l'auteur introduit dans l'affabulation ses opinions personnelles sur les institutions et les mœurs, c'est le charme du détail, l'adorable imprévu de la digression et par-dessus tout la musicalité en soi de la phrase écrite.

Remarquez la volontaire progression descendante de l'intérêt de l'intrigue dans la succession de ces romans. *Sixtine* est l'histoire des atermoiements d'un honnête homme, — au sens XVII[e] siècle, — et trop raffiné devant l'offre d'une jolie femme qui finit par lui préférer un soudard. C'est un marivaudage moderne, prétexte à des psychologies sûres et délicates. Dans les *Chevaux de Diomède*, Remy de Gourmont raconte l'histoire d'un jeune homme qui aime plusieurs femmes et dont cela ne remplit pas la vie, aventure déjà plus extérieure. Et le *Songe d'une femme* se dépouille de tout intérêt d'intrigue pour se réduire aux dimensions du jeu pur et de l'amusement d'esprit.

Cette défiance de soi-même, ce goût d'humaniste pour l'écriture abstraite, ce choix de plus en plus restreint de sujets, ce resserrement volontaire s'allient à une irrésistible poésie qui se fit jour dans la musique de la prose et parfois se montra très peu nue sous une surcharge de symboles dans des séquences mystérieuses, pleines d'allitérations, dispersées dans l'œuvre totale ou réunie en des volumes: *Hiéroglyphes*, *Oraisons mauvaises*, les *Saintes du Paradis*. Même dans la prose simple, d'ailleurs, cette façon de transposer la réalité ordinaire en réalité songée, de transfigurer la phrase la plus ordinaire par l'illumination d'une intime cadence et d'une sonorité suave et merveilleuse dépasse la

poésie la plus arrêtée dans les limites de l'alexandrin le plus richement rimé.

C'est sur ce terrain neutre que se concilient le scepticisme et le lyrisme, et comment ne pas comprendre cet étrange phénomène d'un homme qui, ayant jugé l'idée à sa valeur méprisable et fallacieuse d'image, a prononcé sur l'ivresse verbale des paroles aussi révélatrices :

« Les mots m'ont donné peut-être de plus nom-
» breuses joies que les idées, et de plus décisives;
» joies prosternantes parfois, comme..... d'un fol
» qui se grise au son des ferlins clos en son hochet :
» — car le mot n'est qu'un mot; je le sais, et que
» l'idée n'est qu'une image. »

» Ce rien, le mot, est pourtant le substratum
» de toute pensée; il en est la nécessité; il en est
» aussi la forme, et la couleur, et l'odeur; il en est
» le véhicule.

» Mais ce n'est pas pour cela que j'aime les
» mots : je les aime en eux-mêmes, pour leur esthé-
» tique personnelle, dont la rareté est un des élé-
» ments; la sonorité en est un autre. Le mot a
» encore une forme déterminée par les consonnes;
» un parfum, mais difficilement perçu, vu l'infir-
» mité de nos sens imaginatifs. »

§

Le critique qu'est Remy de Gourmont a pris surtout l'attitude de l'ironiste, et il peut bien se le permettre n'étant, de par son éducation universelle, la dupe d'aucune supercherie dans le monde mental et possédant le coup d'œil le plus sûr et le plus aigu.

Il n'est pas morose : le critique morose est celui qui trouve que tout est mal parce que tout ne mar-

che pas selon son idéal personnel, généralement étroit. Mais Remy de Gourmont n'a pas d'idéal restreint et personnel. Il n'aime que la Vérité, la Beauté et la Liberté, et il ne part pas en guerre pour d'autres motifs que leur défense. Il n'est pas non plus le sceptique absolu qui garde devant les pires injustices ou les pires sottises la même attitude stupidement rieuse que devant les événements heureux. Il garde l'équilibre entre ces deux extrêmes; trop intelligent pour être morose, parce que la vie n'est pas forcément laide et que ce serait avouer une fâcheuse faiblesse personnelle, et trop intelligent aussi pour être le sceptique absolu, parce qu'il y a une hiérarchie dans les choses de l'esprit. Mais l'ironie, qui consiste à être impitoyable pour l'Erreur et la Bêtise et à ne laisser passer que le juste et le beau n'est-elle pas l'attitude la plus digne?

Je fais une exception pour le *Latin mystique* et la *Poésie populaire*, qui sont d'ailleurs des monuments remarquables d'érudition solide et de compréhension fervente, où l'ironie ne pouvait se glisser; mais dans tout le reste de l'œuvre critique, même en ces pages toutes spéciales de l'*Esthétique de la Langue française*, il trouve moyen d'affirmer toujours, — avec quel esprit! — son mépris et son rire pour la sottise contemporaine et pour, en général, ce qui est platitude, tautologie, paresse et tout ce que résume le mot, odieux pour lui, de démocratie.

L'absolue indépendance d'esprit s'allie, chez lui, à l'admiration la plus avertie pour les choses d'autrefois. Il sait la théologie et la mystique comme l'histoire des siècles révolus et il a une dilection spéciale pour tout ce que l'Eglise et les vieux Etats représentent d'ordre, de hiérarchie et d'aristocra-

tisme. La liberté lui est chère, mais il ne faut pas qu'elle ressemble à la licence et au débordement ; sinon il lui préfère l'autocratie la plus féroce ; il y a au moins là des chances de vie pour la beauté.

Outre les livres que nous avons déjà cités, son œuvre critique se compose de l'*Idéalisme*, des deux volumes du *Livre des Masques*, série de portraits littéraires des symbolistes de son temps, d'une foule d'articles dans diverses revues, d'une *actualité* par mois au « Mercure de France », délicieuse de moquerie concentrée, et où il tire tout l'éternel contenu dans un menu fait accidentel et courant, et surtout de la *Culture des Idées*, livre remarquable d'un bout à l'autre et bien représentatif de son auteur. A côté d'*Ironies et Paradoxes*, ces pages irrésistibles d'humour sur la situation de l'écrivain actuel, prennent place ces sortes de traités condensés et définitifs : la *Dissociation des Idées*, la *Morale de l'Amour*, la *Création subconsciente*, *Du style et de l'écriture*, *Stéphane Mallarmé et l'Idée de décadence*, qui témoignent d'une intelligence avertie, sans lacune ni défaut et d'un esprit de déduction serré comme une chaîne indéchirable.

§

Après la fin de ce siècle littéraire, proclamant le triomphe de l'Idéalisme sur le Matérialisme et le Naturalisme, de la beauté sur la platitude, de la vérité et de l'exactitude sur l'à-peu-près populaire et la généralisation hâtive de la fausse science, contempteur de la démocratie et de l'égalitarisme et amateur des siècles d'antan, paradoxal, savant, ironiste, humaniste et musicien de notre langue, tel apparaît Remy de Gourmont, compris de quel-

ques rares esprits qui l'adorent, méprisant le succès mais sûr des hautes estimes, au milieu de l'unanime décadence le représentant le plus intransigeant et le plus entier de la pensée libre, de l'élégance et de l'écriture raffinée.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

# CARESSES

I

*Nous ne mêlerons pas nos deux enchantements,*
*Et nous ne serons pas ensemble des amants*
*Trop enivrés tous deux pour songer l'un à l'autre ;*
*Mais le plaisir de l'un tour à tour sera nôtre ;*
*Nos corps épuiseront le bonheur de savoir*
*Tour à tour seulement donner ou recevoir.*
*Des cris silencieux empliront nos deux bouches ;*
*Mais nous ne serons pas emportés ni farouches ;*
*Nous saurons nous contraindre à l'effleurant baiser*
*Qui domine sa hâte et craint, parfois, d'oser,*
*Et, tardif à dessein, prolonge en ses paresses*
*L'espoir toujours accrû des prochaines caresses.*
*Nos mains lentes auront des caprices rôdeurs ;*
*Nous nous posséderons de contours et d'odeurs,*
*Et, plus que des amants, nous serons les complices*
*Du même effort d'extase et des mêmes délices.*

II

*Laisse, ne cherche pas de caresse meilleure.*
*Ta bouche qui m'attire et ta main qui m'effleure*
*Disputent le bonheur de notre enlacement.*
*Fais ton corps plus docile et ton cœur moins aimant.*
*Sois comme abandonnée entre mes bras ; n'invente*
*Ni caprice fougueux ni caresse fervente ;*
*Ne m'emprisonne pas d'un effort éperdu*
*Qui presserait en nous le plaisir attendu.*



*Endors l'impatience où ton désir m'entraîne,*
*Et que la volupté nous soit longue et sereine.*

III

*Ton corps frêle et robuste où rien ne s'exagère*
*Amuse mon regard de sa forme légère.*
*D'avance, mon désir le guette, quand il sort*
*De ta robe à tes pieds, comme en un brusque essor.*
*Toujours il m'est nouveau d'une grâce ignorée,*
*Quand tu m'apparais souple et chaudement dorée,*
*Comme si tu vivais toute nue au soleil.*
*Ton charme rajeunit d'être toujours pareil ;*
*La ligne de ta hanche est enfantine encore ;*
*Tes seins adolescents demeurent près d'éclore,*
*Et sembleront toujours promettre sous la main*
*La femme de quinze ans que tu serais demain.*

IV

*Je suis penché sur toi, les yeux près de tes yeux.*
*Je repose parmi ton corps délicieux*
*Que mon corps allongé secrètement possède.*
*Sans hâte, une langueur bienheureuse précède*
*L'effort double et puissant qui se prépare en nous.*
*Je sens autour de moi frissonner tes genoux,*
*Et je te parle, et c'est un long murmure tendre.*
*Tous deux, nous sourions parfois de nous entendre,*
*Et, si près de l'étreinte, en nos chuchotements,*
*Un chaud désir se mêle à de vagues serments.*

V

*Tu m'as fermé les yeux d'un plus tendre baiser,*
*Et maintenant ta bouche hésite où se poser,*
*Et, quand elle se pose, attend qu'on lui pardonne.*
*blottis en moi, j'accueille et m'abandonne,*

*Et, partout en chemin, ton désir promeneur*
*Découvre exquisement la place d un bonheur.*
*L'ombre où tu m'exilas se fait toute divine...*
*Je sais quand tu souris, je te vois, je devine,*
*Mieux qu'en un regard clair la souplesse et l'émoi*
*Du geste avide et lent qui te penche sur moi.*
*Je te suis tout entière à ton souffle plus proche.*
*Parfois, le souhait tendre, ou la peur d'un reproche*
*Se mêlent dans ton âme aux choses que tu veux,*
*Et tu lèves la tête à travers tes cheveux.*

ANDRÉ RIVOIRE.



# LES FERMOIRS D'ARGENT

—

Nous étions trois camarades — Semka Kargousa, moi, et Michka — un géant barbu aux yeux bleus, qui souriaient toujours à tout, et toujours étaient gonflés par l'ivrognerie. Nous résidions dans les champs hors de la ville, dans un vieux bâtiment à demi ruiné, appelé, on ne sait pourquoi, la verrerie... peut-être parce qu'il n'y avait pas une seule vitre aux fenêtres qui fût entière, et nous nous chargions de toutes sortes de travaux sans faire fi de rien : nous nettoyions les cours, nous creusions des fossés, des caves, des fosses d'ordures, nous démolissions de vieux bâtiments et des haies, et même un jour nous avions essayé de construire un poulailler. Mais nous n'avions pas réussi. Semka, qui prenait ses engagements avec une honnêteté pédantesque, douta de nos connaissances en architecture de poulailler, et un jour à midi, lorsque nous nous reposions, porta sans plus de façons au cabaret les clous, deux planches neuves et la hache qui nous avaient été remis par le client. Pour ce fait on nous chassa ; mais, comme il n'y avait rien à nous prendre, on ne nous poursuivit pas en dédommagement des pertes causées. Nous tirions le diable par la queue, et tous trois ressentions un mécontentement de notre sort, très naturel et légitime dans cette situation.

Parfois cela prenait une forme aiguë, qui éveillait en nous un sentiment hostile pour tout ce qui

nous entourait, et nous entraînait aux prouesses assez impétueuses et prévues par le Code pénal, dont connaît le tribunal correctionnel; mais en général nous étions mélancoliquement hébétés, préoccupés de la recherche du gain, et réagissions bien faiblement à toutes les impressions de l'existence, dont on ne pouvait rien tirer.

Dans les moments où nous étions libres de tout travail — et il y avait toujours plus de ces moments-là que nous n'en avions besoin, — nous rêvions.

Semka, le plus âgé et le plus posé de nous trois, un paysan de Penza trapu, ex-horticulteur, devenu par la volonté du sort un ivrogne fini, et qui, il y avait un an environ, en allant à Nijni, à la foire, où il espérait se « remettre » de quelque façon s'était empêtré à K... — Semka, sceptique aigri, rêvait d'une manière précise et nette.

Il désirait peu de chose.

— Eh, qu'on attrape ta mère, qu'on la marie avec ton père! lui arrivait-il de dire, lorsque, nos ventres vides posés sur la terre, nous nous étendions quelque part à l'ombre, hors de la ville, et essayions de deviner notre avenir en jetant un regard furtif mais obstiné dans ses ténèbres. Si on allait tout simplement en Sibérie ! J'y aurais fait mon chemin. J'aurais rencontré un brave homme, je serais tout de suite entré en apprentissage chez lui... « Ami cher, je lui aurais dit, mettons-nous ensemble ! — De moitié pour la prison et part égale au sac de mendiant! » Nous aurions arrangé après ça deux ou trois petites affaires... et j'aurais pu être tranquille... ah, oui...

— Pourquoi donc est-ce qu'il faut aller absolument en Sibérie? lui demandai-je un jour.

— Pourquoi? C'est là, mon vieux, que se trou-

vent les vraies gens de première sorte... Il y en a beaucoup, ils sont faciles à trouver... Tandis qu'ici... ici on ne rencontrera pas un brave homme de toute sa vie... Et si on se mettait tout seul... on périrait pour rien... pas d'habitude... la main n'est pas faite...

Michka ne savait pas rêver à voix haute, mais il n'y avait qu'à regarder ses yeux bleus, si bons! constamment fixés quelque part au loin, et à le voir avec son sourire doux, enivré, agitant ses moustaches et sa barbe touffue, toujours garnie d'objets divers qui n'avaient rien de commun avec elle, tels que plumes d'oiseaux, paille, copeaux, miettes de pain, coquilles d'œufs et ainsi de suite, — on n'avait qu'à regarder une fois sa figure naïve et franche pour voir tout de suite en lui, Michka, le paysan rêveur le mieux caractérisé.

Moi aussi, je rêvais... mais la direction de mes rêveries jusqu'à ce jour n'est encore intéressante que pour moi seul...

Nous nous étions rencontrés tous les trois dans un asile de nuit, quelque deux semaines avant le fait que je veux raconter, car je le trouve intéressant.

Deux ou trois jours après, nous étions déjà amis, c'est-à-dire que nous allions partout ensemble, nous nous communiquions nos projets et nos désirs, nous partagions à part égale tout ce qui tombait dans les mains de l'un de nous, et, en général, nous avions contracté entre nous une alliance tacite, offensive et défensive, contre la vie, qui nous traitait avec la dernière hostilité.

Nous cherchions avec beaucoup de zèle pendant le jour la possibilité de démolir ci ou ça, de scier, creuser, transporter, et si une telle possibilité se

présentait, nous nous mettions avec zèle à l'ouvrage pour commencer.

Mais, probablement parce que chacun de nous trouvait dans son âme qu'il était destiné à des fonctions plus hautes que, par exemple, le creusage des fosses à ordures et leur nettoyage, — ce qui est encore pis, dois-je ajouter, pour ceux qui ne sont pas versés dans cette affaire, — au bout de deux heures de travail il cessait de nous plaire. Puis, Semka commençait à douter de l'utilité de ce travail.

— On creuse une fosse... Et pourquoi? Pour des ordures. Et si on les versait comme ça, tout simplement, dans la cour? On ne peut pas, voyez-vous, ça sentirait mauvais, à ce qu'on dit, voyez-vous ça! Les ordures vont sentir mauvais! On vous en raconte quand on n'a rien à faire! Jetez par exemple un concombre salé — que veux-tu qu'il sente s'il est petit? Il restera là un jour — puis il n'en restera rien... pourri. C'est vrai que si on jetait un homme mort au soleil... ça, c'est autre chose; en effet, il sentirait pendant quelque temps, parce que — c'est une bête d'un fort calibre.

De telles sentences et déductions de Semka, refroidissaient fortement notre ardeur au travail...Et c'était assez avantageux pour nous, si le travail était convenu à la journée, mais pour un travail à forfait il arrivait toujours que la paie était prise et mangée avant que l'ouvrage fût mené jusqu'au bout. Alors nous allions chez le patron pour demander une augmentation; lui, la plupart du temps, nous mettait à la porte, et menaçait de nous faire terminer l'ouvrage déjà payé avec l'aide de la police. Nous objections que nous ne pouvions pas travailler affamés, et nous insistions avec plus ou moins

de chaleur sur l'augmentation, que nous obtenions la plupart du temps.

Certainement c'était peu correct, mais vraiment c'était très avantageux, et nous n'y sommes pour rien, si tout dans la vie est arrangé si mal que la façon correcte d'un acte se trouve presque toujours contre son avantage.

C'est toujours Semka qui se chargeait des discussions avec le patron, et, en vérité, il les menait avec une adresse artistique, exposant les preuves de son droit du ton d'un homme exténué par le travail et accablé par son poids.

Et Michka regardait, se taisait, et battait des paupières de ses yeux bleus, souriant à tout moment d'un bon sourire pacifiant, comme s'il voulait essayer de dire quelque chose, sans trouver en lui de décision. Il parlait généralement très peu ; et seulement en état d'ivresse, il était capable de dire quelque chose en forme de speech.

— Frères ! — s'exclamait-il alors avec un sourire, et ses lèvres se contractaient d'une façon bizarre, il sentait un chatouillement dans le gosier et toussait pendant quelque temps après le discours commencé, la main appuyée sur la gorge...

— Eh bien ? — l'encourageait Semka avec dépit et impatience.

— Ah ! mes frères !.. Nous vivons comme des chiens.. Et même pis, sans comparaison... Et pourquoi? On ne sait pas. Mais il faut supposer que c'est par la volonté du Seigneur Dieu. Eh bien, voilà... Donc, je dis à présent : c'est que nous méritons cette condition de chiens, parce que nous ne valons pas grand'chose. Nous ne valons pas grand'-chose, hein ? Eh bien, voilà... Je dis à présent : c'est ce qu'il nous faut, à nous autres chiens. Est-

ce que je dis juste? Il en sort —que c'est selon nos actes... hein? C'est juste! Nous devons supporter notre sort!

— Imbécile! — répondait Semka brièvement et avec indifférence aux questions inquiètes et chercheuses du camarade.

Et celui-ci serrait les épaules comme pris en faute, souriait avec timidité et se taisait, clignant de ses yeux que l'ivresse fermait.

Pour proposer le travail de nos bras, nous flânions au bazar, bousculant la foule, et nous tombâmes sur une petite vieille, sèche, à la figure ridée et sévère. Sa tête tremblait et sur son nez de chouette tressautaient de grosses lunettes lourdement cerclées d'argent; elle les rajustait constamment et ses petits yeux brillaient d'un éclat sec.

— Vous êtes libres? Vous cherchez du travail? nous demanda-t-elle, lorsque tous les trois nous braquâmes sur elle nos yeux de convoitise.

— Fort bien, — dit-elle après avoir reçu de Semka une prompte réponse respectueuse et affirmative. — J'aurais besoin de démolir une vieille salle de bain et de nettoyer un puits... Combien prendriez-vous pour le faire?...

— Il faudrait voir, Madame, comme le bain de Madame est grand... dit Semka avec raison et respectueusement — le puits aussi... Il y en a de différents. Des fois très profonds...

On nous invita à voir, et une heure après, armés déjà de haches et de pieux, nous ébranlions avec crânerie la toiture de la salle de bain, ayant convenu de la démolir et de nettoyer le puits pour cinq roubles. Le bain était placé dans un coin du jardin qui n'était pas entretenu. Pas loin de là se trouvait un kiosque dans une touffe de cerisiers, et du plafond

du bain, nous voyions que la petite vieille était assise dans le kiosque, sur un banc, et tenait sur ses genoux un grand livre ouvert, qu'elle lisait attentivement... Quelquefois elle jetait de notre côté un regard attentif et perçant, le livre remuait sur ses genoux et ses fermoirs massifs, évidemment en argent, brillaient au soleil...

Il n'y a pas de travail qui avance plus vite et plus aisément que le travail de la démolition...

Nous nous démenions avec entrain dans les touffes de poussière sèche et irritante, éternuant à tout moment, toussant, nous mouchant et nous frottant les yeux; le bain craquait et tombait en morceaux à demi pourris et vieux comme sa propriétaire.....

— Allons, pesez un peu, frérots! ensemble! — Semka commandait, et les rangs de poutres, l'un après l'autre, tombaient à terre avec un craquement sourd.

— Qu'est-ce que ça peut être que ce livre qu'elle a? il est gros... demanda Michka songeur, appuyé sur une massue de bois, en essuyant avec la paume de la main la sueur de sa figure. La poussière l'avait métamorphosé en mulâtre, il cracha un peu dans ses mains, souleva haut sa massue, pour la faire entrer dans la fente entre les poutres, y réussit, et ajouta tout aussi songeur: — Si c'était l'Évangile... ce serait peut être un peu trop gros...

— Qu'est-ce que ça te fait? — demanda Semka...

— A moi? Rien... J'aime à entendre lire dans un livre... quand c'est un livre saint... Il y avait chez nous au village un soldat, Afrikane, lorsqu'il se mettait à lire le psautier, c'était comme un tambour qui roule... Il lisait bien...

— Eh bien, et puis après? — demanda de nouveau Semka, qui roulait une cigarette...

— Rien... C'est bien bon... Quoiqu'on n'y comprenne rien... mais tout de même, c'est une parole comme qui dirait... tu ne l'entendras pas dans la rue... On n'y comprend rien, mais tout de même tu sens qu'elle est faite pour l'âme.

— On n'y comprend rien, tu dis... et tout de même on voit que tu es bête comme une souche... dit Semka, moqueur.

— C'est connu... tu dis toujours des sottises, soupira l'autre.

— Mais comment parler avec les sots? Est-ce qu'ils peuvent comprendre quelque chose? Roule donc cette pourriture-là... o-oh!

Le bain tombait, s'entourait de débris, et se noyait dans les nuages de poussière, qui faisaient déjà grisonner les feuilles des arbres les plus proches. Le soleil de juillet n'épargnait pas nos épaules et nos dos, qu'il couvrait de sueur. A voir nos figures bigarrées de sueur et de poussière, on n'aurait pu définir à laquelle des quatre couleurs de races nous pouvions appartenir.

— Et le livre est garni d'argent, voyez-vous! — se mit de nouveau à dire Michka.

Semka leva la tête, et regarda fixement du côté du kiosque.

— Ça en a l'air, — proféra-t-il d'un ton bref...

— Donc c'est l'évangile...

— Eh bien, c'est l'évangile... Et puis après?

— Rien...

— De ces choses-là, j'en ai plein les poches. Et toi... si tu aimes l'écriture sainte, tu aurais dû aller, et lui dire: lisez-moi donc un peu, grand'mère. Nous n'avons pas, que tu dirais, où prendre ces

choses-là... A l'église... nous sommes sales et pas convenables... nous n'y allons pas... et notre âme, tu dirais, est aussi... comme elle doit être... à sa place... Marche donc, va...

— Eh ben vrai... j'irai?

— Va donc...

Michka jeta sa massue, tira sa chemise, étala avec sa manche la poussière sur son mufle, et sauta du bain par terre.

— Ce qu'elle va t'envoyer promener, grosse bête! — grogna Semka avec un sourire sceptique, mais suivant des yeux avec une curiosité extrême la personne du camarade qui se frayait un chemin parmi les mauvaises herbes gigantesques vers le kiosque.

Lui, haut, courbé, les bras nus, sales, marchait en se balançant avec lourdeur, heurtait les buissons en passant, s'avançait d'un pas pesant, et souriait d'un air intimidé et doux. La petite vieille leva la tête à l'approche du va-nu-pied et le mesura des yeux avec calme.

Les rayons du soleil jouaient sur les verres de ses besicles et sur leur cercle d'argent.

Elle ne « l'envoya pas promener », à l'encontre des suppositions de Semka. Nous ne pouvions pas entendre à travers le bruit du feuillage de quoi Michka parlait avec la patronne; mais voilà que nous le voyons se baisser lourdement par terre aux pieds de la vieille, et de façon que son nez touchait presque le livre ouvert. Sa figure est posée et calme; nous voyons qu'il souffle dans sa barbe, s'efforçant d'en chasser la poussière, se démène, et enfin s'installe dans une pose maladroite, le cou tendu, et se met à étudier les petites mains sèches

de la vieille, qui tournaient méthodiquement les pages du livre.

— Voyez-vous... ce gros chien ébouriffé... Il s'est donné du repos... Allons-y, nous aussi... Pourquoi rester là? Il va prendre son temps là-bas, et nous allons démolir pour lui? Fichons le camp?

Deux ou trois minutes plus tard nous étions aussi installés par terre, Semka et moi, des deux côtés de notre camarade. La petite vieille ne dit pas un mot à notre venue, elle se contenta de nous jeter un regard fixe et sec, et se mit de nouveau à feuilleter les pages du livre, cherchant quelque chose... Nous étions assis dans un cercle de verdure luxuriante de frais feuillages embaumés, et au-dessus de nous s'étendait le ciel caressant, aux tons doux et sans nuages. Par moments passait un souffle de vent léger et les feuilles commençaient à susurrer avec ce bruit mystérieux, qui toujours amollit tellement l'âme. En elle naît alors ce sentiment doux, qui apaise, et fait songer à quelque chose d'infini, mais si proche de l'homme, qui le purifie de la boue intérieure, ou du moins la lui fait oublier pour un temps. Et il respire aisément et comme à nouveau.

— « Paul, serviteur de Jésus-Christ... » — lit la petite vieille. Sa voix était un chevrotement vieillot, tout cassé, mais plein de dévotion et d'austère gravité. A ses premiers accents, Michka se signa avec ardeur, Semka se trémoussa par terre, cherchant une position plus commode. La petite vieille jeta ses yeux sur lui sans cesser de lire.

— « Je suis très heureux de vous voir, pour vous enseigner un certain don spirituel, qui servira à vous affermir, c'est-à-dire à me réjouir avec vous de la foi commune, la vôtre et la mienne... »

Semka, en vrai païen, bâilla très haut; son ca-

marade lui jeta un regard de reproche de ses yeux bleus, et inclina bas sa tête ébouriffée, toute couverte de poussière.

La vieille, sans cesser de lire, jeta aussi un regard sévère sur Semka, et cela le troubla. Il fit un mouvement du nez, loucha, et désireux sans doute de faire disparaître l'impression causée par son bâillement — émit avec componction un profond soupir.

Quelques instants s'écoulèrent en paix. La lecture, sur un ton didactique et monotone, agissait d'une manière calmante.

— « Car la colère de Dieu se révèle du ciel contre toute impiété et... »

— Qu'est-ce que tu fais là? — cria tout d'un coup la lectrice à Semka.

— Mais... mais rien! Veuillez lire... moi j'écoute! — expliqua-t-il avec humilité.

— Pourquoi est-ce que tu touches les fermoirs avec ta grosse main sale?

La vieille se fâchait.

— Par curiosité!... parce que... le travail est si fin! Et moi, je m'y connais... Je sais le métier de serrurier... Alors, j'ai tâté.

— Ecoute! — ordonna la petite vieille d'un ton sec.— Dis-moi, qu'est ce que je viens de te lire?

— Si vous voulez! Je comprends, moi...

— Eh bien, parle...

— Un sermon... c'est-à-dire un enseignement sur la foi et aussi sur l'impiété... C'est bien simple et... tout est juste! Ça vous pince l'âme.

La vieille branla tristement la tête et nous regarda l'un après l'autre avec reproche.

— Des égarés... des pierres vous êtes... Allez travailler!

— Elle... on dirait qu'elle est fâchée? — déclara Michka, souriant d'un air coupable.

Et Semka se gratta, bâilla, et après avoir regardé la patronne qui s'éloignait sans se retourner par le petit chemin étroit du jardin, prononça d'un air rêveur :

— Et les fermoirs du bouquin sont en argent.

Et il sourit de toute sa face, comme s'il goûtait quelque chose.

Après la nuit passée dans le jardin près des ruines du bain déjà complètement démoli durant le jour, nous avions nettoyé le puits vers midi le second jour, nous nous étions trempés dans l'eau, salis dans la boue, et, en attendant la paie, nous restions assis dans la cour, près du perron, nous causions, et nous nous représentions un dîner copieux, et le souper dans un avenir prochain; quant à jeter un regard dans un futur plus éloigné, personne de nous n'en avait envie.

— Qu'est-ce qu'elle a à ne pas venir, cette vieille sorcière, — s'impatientait, mais à demi-voix, et se révoltait Semka. — Serait-elle crevée?

— Oh comme il parle! — dit Michka balançant la tête avec reproche. — Et qu'a-t-il, par exemple, à injurier? Une petite vieille — une vraie vieille du bon Dieu, et lui, il l'injurie; en a-t-il un caractère cet homme!...

— T'as bien jugé... ricana son camarade. — Un épouvantail à moineaux...

Cette conversation agréable et intéressante des amis fut interrompue par l'apparition de la patronne. Elle s'approcha de nous, et avançant sa main avec l'argent, elle dit avec mépris:

— Recevez et... allez-vous-en! J'avais voulu

vous faire scier le bain pour du bois à chauffer, mais vous ne le méritez pas.

N'ayant pas mérité l'honneur de scier le bain, de quoi d'ailleurs nous n'avions pas besoin à présent, nous prîmes en silence l'argent et nous partîmes.

— Ah ! la vieille rosse ! — commença Semka, à peine nous fûmes hors de la porte. — Voyez-vous ça ! Nous ne le méritons pas ! Crapaud pourri ! Va, à présent, grincer sur ton livre...

Et il fourra aussitôt sa main dans sa poche et en tira deux petites choses brillantes qu'il nous montra d'un air triomphant.

Michka s'arrêta, tendit avec curiosité sa tête en avant et en haut vers la main levée de Semka.

— T'as cassé les fermoirs ? — demanda-t-il avec étonnement...

— Les voilà !... En argent !... Qui n'en a pas besoin, en donnera toujours bien un rouble.

— Ah ! vois-tu ! Quand est-ce que tu l'as fait ? Cache... qu'il n'arrive pas de malheur...

— Oui... je cacherai...

Nous allâmes en silence plus loin par la rue.

— Un bon coup... — disait Michka tout rêveur, à part lui. — Il les a arrachés sans plus de façons. Oui... Et quant au livre, c'est un bon livre... La vieille... elle nous en voudra, faut croire...

— Mais non... Que dis-tu là ! Tu vas voir, elle va nous rappeler et nous donnera un pourboire, — blaguait Semka.

— Et combien en veux-tu ?

— Dernier prix — neuf griven (1). Je ne céderai pas un kopek... ça me revient plus cher à moi... Vois-tu, je me suis cassé un ongle !

(1) Environ 2 fr. 40.

— Vends-les-moi... demanda Michka timidement.

— A toi? Est-ce que tu veux te payer des boutons de manches? Achète, ça fera de beaux boutons... ça va juste pour ton museau.

— Mais non, vrai, vends-les! — et Michka baissa le ton de sa prière.

— Mais achète, te dis-je... Combien me donneras-tu!

— Prends... Combien y a-t-il pour ma part?

— Un rouble vingt...

— Et combien t'en faut-il?...

— Un rouble!...

— Allons, cède un peu, pour un ami!...

— Sotte chiffe usée! Pourquoi diable en as-tu besoin?

— Toi, occupe-toi de les vendre...

— Enfin la vente fut bâclée et les fermoirs passèrent dans les mains de Michka pour quatre-vingt-dix kopeks (1).

Il s'arrêta, et se mit à les tourner dans ses doigts, inclinant sa tête chevelue et ébouriffée, il regardait avec attention, les sourcils froncés, les deux morceaux d'argent.

— Accroche-les après ton nez — lui conseilla Semka...

— Pourquoi? — objecta Michka avec sérieux. Il ne faut pas. Je vais les porter à la bonne vieille. Voilà, je dirai: bonne vieille, nous avons par mégarde pris avec nous ces machines, alors range-les... remets-les à leur place, après ce livre, lui-même... Seulement, c'est que tu les as arrachés avec le cuir... comment ça ira à présent?

— Mais voyons. Diable, est-ce que vraiment tu

(1) Même somme.

vas les porter ? — Semka ouvrit la bouche toute grande.

— Et comment donc ?... Vois-tu, un tel livre... il faut qu'il soit dans tout son complet... ça ne va pas bien d'en arracher des morceaux... Et puis la petite vieille aussi... elle pourrait s'offenser... Et elle doit mourir bientôt... Alors, moi, je veux... Et vous, mes amis, attendez-moi un petit moment... pendant que je vais courir là-bas...

Et avant que nous ayons eu le temps de le retenir, il disparut à grands pas derière le tournant de la rue.

— En voilà une limace d'homme ! sale chiffe ! — se révoltait Semka, qui avait compris le fond même du fait et ses conséquences possibles.

Et, jurant d'une manière épouvantable tous les trois mots, il essaya de me convaincre.

— Allons, vite ! Il va nous perdre... Faut croire qu'il est déjà pincé, les mains, probable, derrière le dos... et la vieille carcasse aura déjà envoyé le sergot... Ayez donc affaire avec un tel saligaud ! Il vous fourrera en prison pas même pour un fétu. Non, quelle crapule d'homme ? Quelle vile créature à l'âme lâche peut agir ainsi avec un camarade ? Ah ! Dieu de Dieu !... Ah non, ce qu'ils sont devenus, les gens ! Allons, diable, qu'est-ce que tu as à moisir là ? Tu attends ? Eh bien attends, que le diable vous emporte, gredins que vous êtes ! Sacrées bêtes ! Tu ne viens pas ! Eh bien alors...

Après m'avoir prédit quelque chose d'incroyablement vilain, Semka me flanqua avec rage un coup de poing dans le côté, et partit d'un bon pas.

J'avais envie de savoir ce qui se passait entre Michka et notre ex-patronne, et je m'acheminai

lentement vers sa maison. Je ne pensais pas m'exposer à aucun danger ou ennui. Et je ne me trompais pas.

Arrivé jusqu'à la maison et l'œil appliqué à une fente dans la haie, je ne vis et n'entendis que ce qui suit : la vieille était assise sur les marches de son perron, tenait dans ses mains les fermoirs de sa bible, arrachés avec le cuir, et regardait avec ses lunettes, d'un œil sévère et scrutateur, la figure de Michka, qui me tournait le dos.

Malgré l'éclat sévère et sec de ses yeux perçants, un pli doux se forma au coin de ses lèvres; on voyait que la petite vieille voulait cacher un sourire bon — le sourire du pardon.

Il y avait derrière la vieille trois personnes qui regardaient : deux femmes, l'une rouge et coiffée d'un mouchoir multicolore, l'autre en cheveux, avec une taie à l'œil gauche, et derrière son épaule se montrait la figure d'un homme, en forme de triangle, aux favoris blancs et un toupet au front... Il clignait à tout moment d'une façon bizarre de ses deux yeux, comme s'il disait à Michka :

— Fiche le camp, mon vieux, au plus vite!

Michka bredouillant, essaya de s'expliquer :

—... Un livre si rare que ça. Vous dites, tous sont des brutes... des chiens... Alors j'ai pensé... Mon Dieu!... c'est juste! Il faut dire selon la vérité... nous sommes des crapules et des perdus... des lâches. Et puis, je pense encore : la dame est une vieille dame, peut-être elle n'a pour toute consolation que ce livre — et c'est tout... Et les fermoirs... est-ce qu'on m'en donnera beaucoup? Et s'ils sont sur le livre, ça vaut quelque chose! Alors j'ai... et si j'allais, que je me disais, faire plaisir à la vieille dame du bon Dieu, j'irais lui rapporter

l'objet... Avec ça, Dieu soit loué, nous avons gagné un tout petit peu pour nous nourrir. Bien le bonjour, à présent, je m'en irai.

— Attends ! — l'arrêta la vieille. As-tu compris ce que je t'avais lu hier !...

— Moi? Est-ce que je puis comprendre! J'entends... ça oui... et encore? Est-ce que nos oreilles sont faites pour la parole de Dieu? Nous ne pouvons pas la comprendre. Par le cœur on l'entend! c'est vrai, mais l'oreille ne la reçoit pas... Adieu...

— Bo-on... traîna la vieille. Mais non, attends donc...

Michka soupira anxieusement, à être entendu dans toute la cour, et piétina sur place à la façon d'un ours. Il était évident que cette explication commençait à lui peser...

— Veux-tu que je te lise encore?

— Hm-m .. les camarades attendent...

— Envoie-les promener... Tu es un brave garçon... laisse-les...

— Bon... — consentit à voix basse Michka.

— Tu les laisseras? Oui?

— Oui...

— C'est bien... tu es un brave garçon... Tu es un vrai enfant... et une barbe comme ça, jusqu'à la taille, presque... Tu es marié?

— Veuf... elle est morte, ma femme...

— Et pourquoi est-ce que tu bois? Tu es un ivrogne, pas vrai?

— Oui, un ivrogne... Je bois!

— Pourquoi?

— Que je bois? C'est par bêtise que je bois... Je suis bête, eh bien! je bois. Certainement si un homme avait de la raison... mais est-ce qu'il serait tombé? disait Michka, mélancolique.

— Tu as raisonné juste... Eh bien, amasse de la raison... amasse, et puis relève-toi... fréquente l'église... écoute la parole de Dieu... c'est là toute la sagesse.

— Ça, c'est bien sûr... dit Michka presque dans un gémissement.

— Et moi, je vais te lire encore... veux-tu?...

— Si vous voulez... dit Michka, mourant d'anxiété et d'ennui.

La vieille tira sa bible de derrière son dos, la feuilleta, et la cour retentit de sa voix chevrotante :

— « Ainsi tout homme est inexcusable qui en juge un autre, car du même jugement dont il juge les autres, il s'accuse lui-même, parce qu'en jugeant un autre il fait la même chose. »

Michka secoua la tête et se gratta l'épaule gauche.

—... « Est-ce que vraiment tu penses, ô homme, que tu éviteras le jugement de Dieu?... »

— Madame — se mit à dire Michka d'un ton piteux — laissez-moi partir, au nom de Dieu... Je viendrai plutôt un autre jour pour écouter... c'est que j'ai trop faim à présent... c'est comme si tout mon ventre se creusait... Depuis hier soir que nous n'avons pas mangé...

La dame ferma son livre violemment.

— Va! marche! — dit-elle d'un ton bref et cassant qui retentit dans toute la cour...

— Bien le merci!... Et presque en courant il se dirigea vers la porte...

— Des âmes impénitentes... des cœurs de fauves — c'était comme un sifflement qui le suivait dans la cour.

Une demi-heure plus tard nous étions assis avec

lui à l'auberge, nous prenions le thé avec un kalatch (1).

— Elle me perçait comme avec une vrille... disait Michka, me souriant avec une caresse de ses bons yeux doux. Je restais, et je pensais... Ah mon Dieu! Et pourquoi seulement y suis-je allé? Je suis allé à la torture... Au lieu de me reprendre ces fermoirs et me laisser partir, elle entama une conversation. Sont-ils drôles, les gens! On veut agir avec eux selon la conscience, et eux ils poursuivent leur ligne... Moi, je lui dis, dans la simplicité de mon âme : voilà, bonne dame, tes fermoirs... ne te plains pas de moi... et elle me dit : non, attends; raconte-moi pourquoi tu me les a rapportés? Et la voilà partie à me tenailler... Même que je suais de sa conversation... Ben vrai!

Et il souriait toujours de son sourire infiniment doux.

Semka, boudeur, ébouriffé et maussade, lui dit très sérieusement, lorsqu'il eut fini son odyssée :

— Tu ferais mieux de mourir, bonne bûche! sinon, demain, avec de pareilles inventions à toi, les cafards ou les mouches vont te manger...

— Allons! Tu en dis de ces mots. Allons! Buvons un verre... pour la fin de l'affaire...

Et nous bûmes avec unanimité en l'honneur de la fin de cette affaire baroque!

MAXIME GORKY.

*Traduit du russe, avec l'autorisation de l'auteur,*
*par* S. KIKINA *et* P.G. LA CHESNAIS.

(1) Pain blanc d'une pâte particulière en forme d'un cadenas large.

# PETITS POÈMES D'AUTREFOIS

## I

*Pays mélancolique et doux, forêt,*
*Cher pays de songe et de flânerie légère*
*Où parmi des horizons aimables l'âme erre*
*En un repos mélancolique, et toi, palais*

*De tant de rois, noble palais*
*Où se mêlent des ombres familières*
*De courtisanes et de reines, et toi, rivière,*
*Et toi, l'immortelle forêt,*

*Je te quitte, château, beau fleuve*
*Serein, profondeur des bois où s'abreuve*
*Le rêve, je te quitte, ô terre, pour une enfant*

*Délicieuse, pour un rien de moqueur et de mutin,*
*Je te quitte, ô pays divinement charmant,*
*Pour la fillette de deux sous qui est ma loi et mon destin.*

## II

*Pourquoi le parfum de la chair pénètre-t-il nos âmes ?*
*Le parfum de la féminine chair*
*Est l'aimant où l'amant prend sa chair ;*
*Toutes les volontés dans les parfums virent et se pâment.*

*La musique évoque d'idéaux épithalames ;*
*Hors le temps et l'espace, en plein éther,*
*Harmonies aphrodisiaques ou mystiques de Wagner,*
*Que de fois nous nous sommes hallucinés à votre flamme !*

*Mais au tréfond du cœur et dans l'esprit*
*Le parfum de la chair plonge et s'imprègne et vit.*
*— Et la cause, je vais la dire, ô jeune fille !*

*Ce parfum âcre et frais, doux et chaud, pur et ardent,*
*C'est ton âme frêle et tendre qui s'objective,*
*O amoureuse dont s'éveillent les beaux vingt ans !*

III

*Un fin petit air espagnol,*
*Le sombre boléro sur une brune chevelure,*
*Un joli teint mat et cette allure*
*Que semble de Séville rythmer le rythme grave et fol,*

*Ces paupières bleuies de leur langueur comme d'un kohl,*
*Et cet œil noir, l'œil noir qui vous regarde et vous adjure,*
*L'œil noir divin pour qui les hommes blonds se font parjures,*
*Oh! ce fin et malin petit air espagnol...*

*Mais, ô jeunesse,*
*Naïveté, fraîcheur enchanteresse,*
*Rieuse inconscience, fragile lys,*

*O jeunesse sacrée, jeunesse triomphale,*
*Tu rends aux plus connus oripeaux de jadis*
*Toute leur grâce primordiale.*

IV

*Il est des lits charmants où l'enfance dort,*
*De blancs lits qu'abritent des ailes sereines,*
*D'autres où cent rêves hautains tour à tour s'égrènent ;*
*Il est des lits que frôle le souffle glacé du nord*

*Quand le vieillard se couche en écoutant venir la mort ;*
*Voici celui où l'ouvrier las oublie ses peines ;*

*Et puis, voici les chastes lits des épouses chrétiennes,*
*Lits de noces virginales ou lits de noces d'or.*

*Mais dans ton lit d'amour, maîtresse ardente, maîtresse tendre,*
*Quand, fou de tes lèvres, ivre de tes yeux, je vais m'étendre,*
*Ma pensée bien ailleurs parfois s'égare ; oui, parfois*

*Je me prends à songer qu'il est des lits d'horreur et de délire*
*Et de souffrance telle, hélas ! que les chairs aux abois*
*Y pantèlent, que les cœurs s'y consument et que les âmes s'y déchirent.*

ÉDOUARD DUJARDIN.



# EXÉGÈSE
## DES LIEUX COMMUNS [1]

—

### J'AI LA LOI POUR MOI

C'était une famille chrétienne à la manière d'autrefois. Le père, excellent ouvrier et très brave homme, apportait exactement son salaire à la maison. La mère pleine de vaillance, faisait des ménages. L'aîné des enfants, un beau garçon de quatorze ans, venait de commencer son apprentissage et les deux petites filles, dont la moins jeune se préparait à la première communion, allaient à l'école des sœurs. C'étaient d'humbles gens d'une candeur extrême qui voulaient devenir des saints. Une tête d'épingle jetée sur leurs bonnes intentions ne serait pas tombée par terre.

On priait en commun, chaque matin et chaque soir. On allait ensemble aux offices les dimanches et jours de fête et, le plus souvent possible, à une première messe dans la semaine. Bien des fois, on lisait l'histoire des saints ou tel autre de ces rares livres qui donnent la vie. Quelques images pieuses, détestables et attendrissantes, pendaient aux murs : une *Vierge à la Chaise* écrasée sous quinze cents pierres lithographiques, un *Ecce Homo* du Guide mis en couleur par des vitriers barbares, un *Golgotha* raisonnable et une *Sainte Famille* privée de calme acquis dans des foires.

(1) Voy. *Mercure de France*, janvier 1898.

Mais l'honorée, la vénérée, c'était une représentation chevaline et tutélaire de Léon XIII. Cette caricature atroce était, pour ces pauvres, la présence même, non pas tout à fait du Fils de Dieu, mais de son Vicaire. Ils avaient suspendu à côté une veilleuse rose toujours allumée et il y avait cette règle de ne pas passer devant sans dire une prière.

Jamais on ne vit des chrétiens plus pieux. Leur dévotion au Pape — à leurs yeux le Père des pères — était une chose unique, tout à fait simple, presque auguste. Ils auraient donné leur vie en ce monde et plusieurs siècles de leur repos éternel, tout ce qui peut être donné, pour épargner au Souverain Pontife le moindre souci, le plus innocent outrage.

Le malheur sauta sur eux et ils furent abandonnés comme des maudits. Le père fut laminé par une machine sous l'œil d'un patron qui ne réclama rien pour lui-même. Le gérant du propriétaire *inconnu* fit procéder à l'expulsion, non sans retenir le mobilier et jusqu'à la fameuse image du Successeur de saint Pierre. La mère, à son tour, mourut de chagrin et de labeur. Enfin, le jeune garçon fut rencontré, quatre ans plus tard, devenu juge de son siècle et maquereau de ses deux sœurs.

Il savait alors que le propriétaire qui avait consommé leur naufrage en les expulsant légalement était un étranger du nom de Pecci et qu'il occupait la Chaire de Rome, pour ne rien dire de celle d'Antioche, qui est aux mains des infidèles et où les disciples de Jésus furent nommés, pour la première fois, chrétiens.

Oui, Très Saint Père, vous avez la Loi pour vous.

*Post-scriptum.* — Aucune loi, même théophobe, ne m'obligeant, jusqu'à ce jour, à scandaliser les faibles, j'avertis, une fois pour toutes, que c'est

une de mes pentes de m'exprimer en *paraboles* et que tel est ici le cas, manifestement. Il est bien certain que je ne pourrais donner l'adresse d'aucune maison de rapport appartenant à Léon XIII, mais je pourrais nommer *toutes* les églises paroissiales de France qu'un Innocent III ou un Grégoire IX aurait, depuis longtemps, frappées du grand Interdit, pour ce seul fait monstrueux et qui compromet horriblement le Vicaire du Dieu des pauvres, que les Va-nu-pieds en sont *expulsés* invariablement et avec ignominie.



IL FAUT MOURIR RICHE

Celui-là est plutôt belge, mais si beau! Il est, d'ailleurs, destiné à devenir français, le bienheureux jour où la France aura été annexée enfin à ce peuple spirituel.

Mourir riche! Vœu héroïque! Desideratum prodigieux! Que sont, à côté, les commandements de Dieu et les commandements de l'Eglise, et les souffrances du Rédempteur et la Compassion de Marie et le sang des dix-huit millions de Martyrs, et les extases des Saints? Le Paradis, c'est de crever dans la couenne d'un pourceau, et saint Paul même eût été forcé d'en convenir, s'il avait connu les Belges.

Après ce lieu commun grandiose où s'exprime si bien l'âme d'un peuple, j'ai presque honte et quasi peur de continuer mon exégèse. Pauvre comme un vieux rat et vraisemblablement appelé à mourir tel, que suis-je pour affronter de si redoutables arcanes et où prendre l'audace de toucher plus longtemps à ces topiques pleins de menaces qui ont toujours l'air d'être sur le point de lancer la foudre?

Il me semble que je remue les plus redoutables engins d'explosion. Qui sont-ils donc ces bourgeois terribles qui peuvent prononcer habituellement, exclusivement, du matin au soir, de telles paroles, sans expirer de terreur?

*Post-scriptum.*— Le Bourgeois est invinciblement persuadé que les trappistes, *dont la règle est de ne jamais parler*, ne se rencontrent pas une seule fois sans se dire : « Frère, il faut mourir. » C'est une des idées auxquelles il tient le plus. C'est comme la fameuse tombe que chaque moine est tenu de creuser tous les jours, pour son usage personnel, à raison de huit heures de travail par jour, pendant toute la durée de sa vie religieuse qui est, quelquefois, de cinquante ans. Le Bourgeois est le Cynégire de ces deux bateaux. Il n'en démord pas.

Pour revenir au premier, je voulais dire seulement qu'en Belgique il y a, sans doute, une addition au texte français. Les trappistes belges doivent murmurer : « Frère, il faut mourir *riche*. »



## QUAND ON EST DANS LE COMMERCE

Il me tardait d'y arriver. Cette parole d'usage fréquent est surtout recommandable par son extrême noblesse. Etre dans le commerce, cela veut dire, chez les bourgeois, être assis dans de larges trônes d'or pour juger le monde. Aristocratie auprès de laquelle toutes les aristocraties sont un peu moins que de la crotte. Les pairies et les grandesses devraient s'honorer de la servir très humblement, si les choses étaient à leur place. Pour ce qui est des artistes et des derniers misérables qui font encore usage de la faculté de penser, qui dira les

bas emplois où il les faudrait colloquer? Mais patience.

Etre dans le commerce! Voilà ce qui répond à tout, voilà ce qui englobe tous les privilèges, toutes les faveurs disponibles, toutes les dispenses imaginables, toutes les amnisties. Ce qui n'est permis à personne et dans aucun cas devient licite et même professionnel, quand on est dans le commerce. La parole du grand Roi d'Esther : « La loi qui est faite pour tous n'est pas pour toi, » paraît avoir été dite à l'intention des personnes qui sont dans le commerce, indistinctement.

Peu importe ce qui est vendu. Que ce soit du fromage, du vin, des chevaux, de la bijouterie, de la quincaillerie, des couronnes de mariées, de la charogne ou de la raclure de n'importe quoi, il suffit que cela se vende ou même que cela soit à vendre sans aucune chance d'être vendu et qu'il y ait des livres de commerce derrière, avec un comptoir ajouré d'une petite galerie faite au tour.

Le mensonge, le vol, l'empoisonnement, le maquerellage et le putanat, la trahison, le sacrilège et l'apostasie sont honorables, quand on est dans le commerce. « A plat ventre devant le client, » disait un jour devant moi une patronne de café à un de ses garçons, « toujours à plat ventre, quand on est dans le commerce ». Cette recommandation, que dis-je ? ce précepte qui, dans d'autres circonstances, eût été le plus bas étage de l'ignominie, avait là quelque chose d'augural et ressemblait à une vaticination. J'ai vu peu de gestes aussi majestueux que celui de cette caissière gonflée d'enthousiasme et la trompe en l'air, montrant impérieusement le sol, de son index tendu, dans l'attitude picturale d'une Elisabeth Tudor désignant le billot de Marie

Stuart. Ce jour-là, j'entrevis, comme en un éclair, la beauté mystérieuse et irrévélable du commerce.

Suivez-moi bien. Une chose se vend ou peut se vendre, selon qu'il y a preneur ou qu'il n'y a pas immédiatement preneur. Cette chose est une salade, un médicament, un couteau à virole, une fille à soldats, peu importe. Le vendeur est toujours un homme prodigieux, un thaumaturge ayant le pouvoir de donner à Dieu le Père ce qui appartient au Saint-Esprit, c'est-à-dire de faire passer l'Amour dans la Foi et le Feu dans l'Eau, ce qui peut à peine être compris.

C'est pourtant bien simple. L'Argent, par quoi s'opère cette translation, est le Rédempteur ou, si on veut, l'image du Rédempteur. Mais voilà! Les commerçants, hermétiques de leur nature, se foutent également du Rédempteur, de la Rédemption, des Trois Vertus théologales et des Trois Personnes divines, et, en général, de tout ce qui peut être conçu par l'entendement humain.

Combien de fois n'ai-je pas reçu le conseil de « faire du commerce », c'est-à-dire d'écrire comme un cochon pour devenir riche — hélas!



## LA MÉDECINE EST UN SACERDOCE

Ah! les sacerdoces! qui essaiera de les dénombrer? La sacerdoce de l'agriculture, de la magistrature, de la pharmacie, de l'épicerie, de la bureaucratie, de la politique, de l'enseignement, le sacerdoce de l'épée, le sacerdoce du journalisme, etc., enfin le sacerdoce antique de la Prostitution, remis en honneur dans ces derniers temps. Il n'y a guère que le sacerdoce religieux qui ne soit plus un sacerdoce, ayant été formellement et si judicieusement rayé de



la liste par le Bourgeois qui s'y connaît, puisque c'est lui-même qui a institué tous les sacerdoces contemporains.

J'ai nommé, sans choix, la médecine, parce que ce sacerdoce-là s'est offert le premier à ma mémoire et vous avouerez qu'il est rudement beau.

Un docteur qui flaire trente ou quarante pots de chambre de bourgeois et qui palpe leurs viandes intimes, tous les matins, avant son déjeuner, a une autre allure, on est forcé d'en convenir, qu'un missionnaire annonçant la parole de Dieu à des idolâtres mal élevés qui le mangeront peut-être après son discours, et le libellé d'une ordonnance est bien autre chose, n'est-ce pas ? qu'un mandement épiscopal!

Auprès des gestes tâteurs, tripoteurs, auscultateurs des médecins ou en comparaison de leurs formules isochrones et stéréotypées, tombant de si haut, qu'on est toujours sûr d'entendre, — que deviennent, je le demande, les canons et les liturgies?

Quand on vous affirme que la médecine est un sacerdoce, dites-vous avec une pieuse crainte qu'il y a nécessairement un Dieu ineffable et tout-puissant derrière ce clergé et qu'il vous échoit de le démêler, comme vous pourrez, d'avec tous les autres Dieux non moins ineffables et non moins puissants situés, eux aussi, derrière d'autres clergés innombrables. Ah! les sacerdoces!



TOUTES LES OPINIONS SONT RESPECTABLES

— Pourvu qu'elles soient sincères, ajouta finement le marchand de poisson.

— Bien entendu, reprit avec bonhomie la pa-

tronne de la *Corne d'Or* qui venait d'acheter un peu de marée en putréfaction pour ses pensionnaires. Moi, voyez-vous, je suis pour la liberté. Chacun pour soi et le bon Dieu pour tous.

— A la bonne heure! Voilà qui est parler. Alors, comme ça, vous ne voulez pas de mes moules? Je vous les laisserai pour rien, histoire de les finir.

— Non, non, merci. Je vais voir ma soupe que j'ai laissée sur le feu. Et la digne hôtesse qui paraissait, en effet, impatiente de rentrer, se remit en circulation aussi rapidement que le lui permettaient son embonpoint et le poids d'un filet énorme plein de provisions.

M^me^ Z... exploitait, depuis vingt ans, un hôtel meublé de dix-septième ordre, auquel s'annexait un restaurant fort à craindre. La *Corne d'Or*, située dans le voisinage du Val-de-Grâce, avait, en apparence, une clientèle de jeunes gens pauvres. Mais la location à l'heure et même à la course de presque toutes les chambres rémunérait agréablement la tenancière qui eût été indignée et stupéfaite si on lui avait dit que sa maison était un bordel.

Elle avait été autrefois, du temps de la jeunesse de feu Vallès, une espèce de jolie femme qui avait échappé, disait-on, à la fusillade, en se retroussant prodigieusement devant les soldats éblouis. Elle passait pour avoir joué, non sans virtuosité, du bidon à pétrole et de l'étoupe enflammée sous quelques balcons, dans les douces nuits de mai. C'était pour cette raison, sans doute, qu'elle voulait que toutes les opinions fussent respectées. Cela, elle y tenait absolument.

— Où est le petit cochon? demanda-t-elle en arrivant.

— On l'a vu filer du côté de l'église, comme à l'ordinaire, il y a plus d'une heure, et il n'est pas encore rentré, répondit Ferdinand, le garçon du lieu.

— Là! j'en étais sûre; toujours l'église, toujours la messe, toujours son bon Dieu! Ah! zut à la fin! J'ai bien envie de le flanquer à la porte, quand il reviendra.

Le petit cochon était un long bougre de trente-cinq ans. Ruiné par des spéculations habiles, il vivait d'un humble emploi et, tenté par le prix modique, avait cru bien faire de prendre pension à la *Corne d'Or*. C'était un homme bien élevé, espèce de monstre à peu près inconnu des nouvelles générations et qui, bientôt, ne sera plus rencontrable que chez quelques belluaires anglo-saxons. Il était même dévot, chose qui dépassait les moyens de M^me^ Z... et la bouleversait de fond en comble.

Elle aurait pu rester tranquille, dira-t-on, s'installer dans l'indifférence. Eh bien! non, elle ne le pouvait pas. Elle avait le cœur pris, le cœur dévasté. Ce demi-siècle avait rêvé de finir dans les bras de son pensionnaire. L'héroïne de 71 avait espéré le saloir de ce dernier amour pour sa vieille viande.

Voyant l'objet pauvre, silencieux et triste, et discernant en elle-même une consolatrice de premier ordre, elle s'était dit qu'il lui serait sans doute facile de s'emparer d'un malheureux. Puis voilà que cette sacrée religion s'y opposait; car il n'y avait pas d'illusion possible. Elle ne pourrait jamais marcher avec le bon Dieu, son commerce non plus, et ce jésuite foutrait le camp aussitôt qu'il se verrait aimé par une jolie femme.

Précisément, ce matin, elle avait résolu de tenter une démarche concluante, analogue peut être

à celle qui avait autrefois désarmé les culottes rouges de Mac-Mahon. Et voilà que le misérable était allé faire ses dévotions, sans avoir l'air de se douter de rien. Il n'avait donc rien vu, rien compris ! Ah! parbleu! elle ne s'était pas jetée à son cou, elle ne s'était pas mise sur ses genoux, ce qui eût été décisif, au moins pour les vieilles chaises de la *Corne d'Or*, Mme Z... ne pesant pas loin de trois cents kilos. Mais les petites attentions dont il était l'objet, les chatteries, les mamours, les avances à peine dissimulées de chaque minute et renouvelées sans cesse, tant de regards et tant de sourires, tout n'aurait-il pas dû l'éclairer ? Hélas ! Pleine de ces pensées douloureuses, elle ouvrit machinalement une lettre que lui remettait un commissionnaire.

« Très chère dame, disait ce message, veuillez confier au porteur la valise que vous trouverez dans ma chambre. Je vous quitte avec une douleur extrême heureusement adoucie par l'espoir de rendre la paix à votre âme, en dérobant à vos yeux très purs l'excitante beauté de mon visage. O trop tendre et trop inflammable Z..., je vous respecte à l'égal d'une opinion, d'une de ces opinions innombrables, toujours vieilles et toujours si jeunes, que vous recommandâtes si souvent de respecter. Adieu donc, ô Émilie, dont l'image est indécrochablement fixée dans mon cœur. ALPHONSE ALLAIS, *ex-pharmacien de 1re classe.* »

— Sale calotin ! vociféra la douce hôtesse qui ne croyait pas si bien dire. Il est sans exemple qu'une bourgeoise se soit trompée.



JE SUIS COMME SAINT THOMAS...

Vous l'avez tous connu, ce Sicambre du pot-au-





feu, affirmant ainsi son indépendance. Il est comme saint Thomas. Pour croire, il a besoin de voir et de toucher. Car il est bien entendu, n'est-ce pas? que l'apôtre saint Thomas, surnommé le *Double Abîme* par l'Esprit-Saint, doit être apprécié avec la jugeotte contemporaine et mesuré avec la dernière exactitude, selon les irréprochables méthodes d'évaluation psychologiques instaurées par les Paul Bourget pour l'assiette indéfectible du Bourgeois.

Aucun homme doué d'intelligence n'hésitera à reconnaître que saint Thomas est le patriarche des positivistes, c'est-à-dire des hommes sans foi et même, s'il faut tout dire, d'un assez grand nombre de crapules qui se faufilent, par malheur, dans ce groupe lumineux, quelques précautions qu'on prenne.

Mais il y a une chose très belle qu'on ne dit pas. C'est que le disciple a dépassé le maître et que le Bourgeois est beaucoup plus grand que saint Thomas. Son admirable supériorité consiste en effet à ne pas croire, même *après* avoir vu et avoir touché. Que dis-je ? à devenir incapable de voir et de toucher à force de ne pas croire. Ici on est au seuil de l'infini.

Une visionnaire fameuse a dit que le doigt de saint Thomas, ce doigt qui est entré dans les Plaies des Mains, fait tourner le monde. C'est effrayant de songer à ce que peut faire tourner un individu qui est plus grand que saint Thomas et qui ne croit être que son égal.



JE M'EN LAVE LES MAINS COMME PILATE

Autre réminiscence évangélique. Nous en trouverons encore. Le Bourgeois n'est pas précisément

religieux ; non, mais il est plein de traces accumulées, plus ou moins distinctes, comme un décrottoir fidèle ou un paillasson qui aurait beaucoup servi. Rien ne lui semble plus facile que d'être comme saint Thomas et, en même temps, de se laver les mains de ceci ou de cela, comme Pilate.

Traditionnellement et instinctivement, ce Pilate est le héros de son choix. C'est de tous les personnages évangéliques celui qui parle le plus à son cœur. Il sent tellement en lui son prototype ! Il ne sait peut-être pas très bien son histoire, et probablement la cause de ce lavement célèbre ne lui est pas fort connue. Il a autre chose à faire, mais tout de même...

Les anciens bourgeois, depuis longtemps restitués à la poussière qui furent ses ancêtres, ont pu savoir que ce geste alléguait métaphoriquement l'innocence. Lui très moderne et, par conséquent, plus armé contre toute espèce de notions, en a judicieusement élargi le sens. « Je m'en lave les mains, » dit à propos de n'importe quoi, signifie tout simplement : « Je m'en fous, » et l'addition : « comme Pilate » n'est plus qu'une habitude séculaire de la langue, une sorte de bruit sourd analogue à celui d'un corps pesant qui tomberait dans un gouffre.

Pour dire quelque chose de plus, le lieu commun que je tente, sans espoir, d'élucider, équivaudrait, rigoureusement et *dans l'Absolu*, à la réponse de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? » — tant il est vrai que le Bourgeois ne peut pas dire un mot, fût-il chauve, sans secouer toutes les colonnes comme un Samson !

Mais voici que je perds la tête. Ne viens-je pas de nommer l'Absolu, oubliant que rien n'est abso-

lu et que je me suis fendu en quatre pour le démontrer. En vérité, je crains parfois de ne pouvoir arriver à la fin de cet immense travail d'exégèse, tellement la matière m'accable et le sujet m'abrutit.

*Post-scriptum.* — J'ai observé que ce lieu commun est ordinairement et inexplicablement invoqué par des individus aux mains sales — de même que le mystérieux omnibus de Panthéon-Courcelles s'arrête toujours devant le lupanar dégénéré de la rue des Quatre-Vents, sans que personne y monte ni en descende et sans qu'on ait pu savoir pourquoi.



ÊTRE DANS LES NUAGES

Aimer autre chose que ce qui est ignoble, puant et bête ; convoiter la Beauté, la Splendeur, la Béatitude; préférer une œuvre d'art à une saleté et le *Jugement dernier* de Michel-Ange à un inventaire de fin d'année ; avoir plus besoin du rassasiement de l'âme que de la plénitude des intestins; croire enfin à la Poésie, à l'Héroïsme, à la Sainteté, voilà ce que le Bourgeois appelle « être dans les nuages ». D'où il suit que les nuages sont une espèce de patrie-omnibus pour quiconque n'est pas situé exactement au plus bas de tous les degrés de l'échelle, — ce qui n'est, bien entendu, le cas de personne. Car il y a une hiérarchie de nuages à n'en pas finir et voilà ce que cache soigneusement l'Ennemi des hommes.

Démonstration aussi facile qu'elle est importante. Un pauvre compagnon vidangeur raclant le gratin au fond d'une fosse et songeant aux pommiers ou aux acacias en fleurs est incontestablement dans les nuages. Un triste employé de commerce interrompant ses bordereaux pour dévorer un feuilleton

de Richebourg, d'où lui vient la sensation d'une pantelante littérature, est encore plus dans les nuages, si c'est possible, et on ne le lui envoie pas dire. Un notaire ivre d'amour qui fait un troisième enfant à sa notaresse, oubliant qu'il a déjà procréé deux avortons, est autant dans les nuages qu'on y puisse être, c'est certain, et il faudrait quelque chose comme la monstruosité d'un pharmacien faisant des vers pour y être d'une manière plus inquiétante. Je ne finirais pas, s'il fallait tout dire.

En somme, pour s'enlever instantanément dans les nuages, il suffit de faire, penser, vouloir ou rêver n'importe quoi de propre ou de quasi-propre, ne fût-ce qu'une demi-seconde.

Donc ces fameux nuages si énergiquement anathématisés par le Bourgeois peuvent, hélas! être par lui rencontrés à chaque détour. Quoi qu'il fasse, il n'est jamais sûr de les éviter et voilà pourquoi son sort, bêtement envié, est si douloureux! On s'est souvent demandé pourquoi le Bourgeois est si cochon, si crapuleusement bas, si enfoncé dans les latrines! Tout simplement à cause des nuages.

Un usurier venait de crever. Sa famille pria saint Antoine de Padoue de prononcer l'oraison funèbre. Il y consentit et son sermon, tout à fait dans les nuages, fut sur ce texte : « Là où est ton trésor, là est ton cœur. » Puis, le sermon fini, s'adressant aux parents : — Allez, leur dit-il, fouillez maintenant dans les coffres de cet homme qui vient de mourir. Je vais vous dire ce que vous trouverez au milieu des monceaux d'or et d'argent : vous trouverez son *cœur*. Ils y allèrent, ils fouillèrent et au milieu des écus ils trouvèrent un cœur humain, un cœur chaud et qui palpitait... Celui-là, peut-être, avait échappé aux nuages.

Combien l'Ascension doit paraître fâcheuse au Bourgeois et combien Jésus montant au ciel doit le révolter! Un Dieu dans les nuages!... Cependant qui pourrait être meilleur chrétien que le Bourgeois? On le trouve à la tête de toutes les œuvres dans nos paroisses, et il s'arrange même de la Transfiguration, tant il est malin!

★

### ÊTRE COMME IL FAUT

Règle sans exception. Les hommes dont il ne faut pas ne peuvent jamais être comme il faut. Par conséquent, exclusion, élimination immédiate et sans passe-droit de tous les gens supérieurs. Un homme comme il faut doit être, avant tout, un homme comme tout le monde. Plus on est semblable à tout le monde, plus on est comme il faut. C'est le sacre de la Multitude.

Etre habillé comme il faut, parler comme il faut, manger comme il faut, marcher comme il faut, vivre comme il faut, j'ai entendu cela toute ma vie. Je demande qu'on se rappelle ce que j'ai dit en commençant cette exégèse, à savoir : que le Bourgeois profère à son insu, continuellement et sous forme de lieux communs, des affirmations très redoutables dont la portée lui est inconnue et qui le feraient crever de peur, s'il pouvait s'entendre lui-même.

Ainsi le lieu commun qui nous occupe en ce moment exprime, avec une énergie singulière, le mandement évangélique de l'Unité absolue : *Sint unum sicut et nos*. La Parole substantielle étant vraie dans tous les sens, il est certain que le Bourgeois accomplit à sa façon la Volonté qu'il ignore en exigeant que le bétail humain soit un immense

et uniforme troupeau d'imbéciles — pour l'immolation piaculaire... un certain jour.



### ÊTRE A CHEVAL SUR LES PRINCIPES

Genre d'équitation exclusivement à l'usage du Bourgeois. C'est le plus sûr qu'on connaisse. Il est même inouï que le cavalier ait été désarçonné. Mais aussi, quels principes admirablement dressés ! Monture d'autant plus aimable qu'elle ne coûte rien et qu'elle vient d'elle-même trouver le cosaque !

La bicyclette et l'automobile sont surpassés, car ces principes-là vont encore plus vite, et ils écrasent mieux, d'une manière plus satisfaisante, plus irrémédiable. Ils ne broient pas seulement les corps des faibles et des innocents privés de défenseurs. Ils broient aussi et surtout leurs âmes.

Les principes que monte le Bourgeois sont d'inégalables, d'indépassables coursiers de la mort et il les loge dans l'écurie de son cœur.



### ÊTRE POÈTE A SES HEURES

Je vous mets au défi de trouver un Bourgeois qui ne soit pas poète à ses heures. Ils le sont tous, sans exception. Le Bourgeois qui ne serait pas poète à ses heures serait indigne de la confrérie et devrait être renvoyé ignominieusement aux artistes, à ces espèces d'esclaves qui sont poètes aux heures des autres.

Par exemple, il est un peu difficile de comprendre et d'expliquer ce que peut bien être cette poésie *aux heures* du Bourgeois. Supposer un instant que cet huissier se repose des fatigues de son ministère en taquinant la muse, qu'il se console du





trop petit nombre de ses exploits en exécutant des cantates ou des élégies, serait évidemment se moquer de ce qui mérite le respect. Ce serait, si j'ose le dire, une idée basse.

Le Bourgeois n'est pas un imbécile, ni un voyou, et on sait que les vrais poètes, ceux qui ne sont que cela et qui le sont à toutes les heures, doivent être qualifiés ainsi. Lui est poète en la manière qui convient à un homme sérieux, c'est-à-dire quand il lui plaît, comme il lui plaît et sans y tenir le moins du monde. Il n'a même pas besoin d'y toucher. Il y a des domestiques pour ça. Inutile de lire, ni d'avoir lu, ni seulement d'être informé de quoi que ce soit. Il suffit à cet homme de s'exhaler. L'immensité de son âme fait craquer l'azur.

Mais il y a des heures pour ça, des heures qui sont siennes, celles de sa digestion, entre autres. Quand sonne l'heure des affaires qui est l'heure grave, les couillonnades sont immédiatement congédiées.

— Etre poète à ses heures, rien qu'à ses heures, voilà le secret de la grandeur des nations, me disait, dans mon enfance, un bourgeois de la grande époque.

★

ÊTRE DANS UNE SITUATION INTÉRESSANTE

Celui-là est pour les dames, exclusivement. Un monsieur, même bourgeois, ne sera jamais dans une situation intéressante.

Comment faut il entendre cette parole ? Si je vois une bourgeoise enceinte, il m'est impossible de ne pas penser à la naissance prochaine d'un petit bourgeois et j'avoue que cela me paraît plutôt troublant. Je ne vois même pas très bien en quoi

la famille peut y être intéressée, sinon dans le sens le plus fâcheux. Car enfin le Bourgeois n'est pas patriarche et ne doit pas l'être. Les vertus patriarcales sont juste le contraire des vertus dont il s'honore. Il n'a que faire d'une postérité innombrable et ne se voit pas adorant Jéhovah dans les solitudes, à la tête d'une caravane. Même lorsqu'il engendre, le Bourgeois est dans les affaires. Il ne pourrait donc être question que d'un *intérêt* à tant pour cent, tout au plus.

Mais ces réflexions ne nous donnent aucune lumière. La formule de bienséance: « Etre dans une situation intéressante » paraît un de ces lieux communs qui ne s'expliquent pas et qu'il suffit de désigner en passant comme quelque chose de redoutable qu'il ne faut pas trop approfondir.



IL FAUT ÊTRE DE SON SIÈCLE

M. Culot avait inventé quelque chose, on ne savait quoi, et il n'en fit jamais la confidence à personne. Il voulait seulement qu'on sût qu'il n'était pas un idiot et qu'en dehors de ses fonctions, d'ailleurs brillamment remplies, de premier comptable à l'administration des Soufres, il était ce qu'on est convenu d'appeler quelqu'un.

Nul mieux que lui n'était informé de toutes les étapes de la science. Abonné à toutes les revues ou bulletins scientifiques et les dévorant ou feignant de les dévorer, on le consultait comme un répertoire. — Il faut être de son siècle, disait-il à chaque instant, considérant que ce siècle-là, qui était alors le dix-neuvième, avait, au suprême degré, tout ce qui pouvait faire désirer d'en être, au point de donner la démangeaison de revivre aux plus

obsolètes poussières. Il n'admettait pas la plus lointaine supposition d'une tare ou d'un déchet, et les autres siècles, en comparaison, lui paraissaient irrespirables.

Il s'était fait inventeur pour appartenir plus complètement à un siècle d'inventions. Mais, je le répète, on ne savait que croire de ses découvertes. Il y avait chez lui une porte mystérieuse toujours fermée à triple tour sur laquelle on lisait ce simple mot : LABORATOIRE, et les conjectures allaient leur train.

Certains sous-entendus accompagnés de sourires vagues donnaient à penser qu'il avait dompté l'espace des airs et résolu le problème de la navigation aérienne. Quelques-uns présumaient avec profondeur qu'il avait dû retrouver le feu grégeois ou même la poudre à canon. Un malin, qui couchait avec Mme Culot tous les samedis, chuchotait qu'il était inventeur d'une machine à aboyer destinée à remplacer les chiens de garde à la ville et à la campagne. Bref on ne savait pas et on ne devait jamais savoir. Mais M. Culot jouissait d'une haute notoriété et il fut question de le fourrer à l'Institut, ce qui serait certainement arrivé sans les cabales.

Maintenant voici le dénouement bizarre de sa destinée, si, toutefois, il est possible de nommer cela un dénouement. Il avait une fille sans Dieu ni beauté, mais irréprochablement salope qui, bien que n'accordant aucune attention aux studieuses manigances de son père, voulait, non moins énergiquement que lui, être de son siècle. Encouragée d'ailleurs par l'exemple de sa mère qui eût fait parler d'elle à toutes les époques du monde, elle avait de très bonne heure obtenu les résultats les plus remarquables.

Très différente en ce point de M. Culot, dès l'âge

de dix-huit ans, Mlle Barbe Culot n'eut plus rien de secret pour personne. A vingt-cinq, elle s'était déjà débarrassée scientifiquement de plusieurs enfants, circonstance divulguée qui lui valut, étant alors devenue sage-femme de 1re classe, les félicitations du Président de la République et la croix d'honneur, le jour même de l'inauguration de la statue de Ricord.

Mais toute médaille a son revers, dit un autre lieu commun que j'étudierai, autant que possible, en numismate, lorsque le moment sera venu.

Un jour, deux hommes du siècle se rencontrèrent, comme par hasard, dans la chambre à coucher de l'aimable enfant qui était, pour l'instant, sans aucun voile et complètement soûle. Il y eut, je ne sais pourquoi, de telles engueulades que M. Culot ne crut pouvoir se dispenser d'accourir, invitant ces messieurs à quelque modération :

— On voit bien que vous n'êtes pas de votre siècle ! lui répondit on.

L'énormité de la remontrance pétrifia, quelques instants, le vieillard qui balbutia enfin des excuses. Il alla même jusqu'à offrir des rafraîchissements et le calme revint dans cette demeure. Mais le coup était porté. M. Culot, soupçonné de n'être pas de son siècle, perdit peu à peu ses belles couleurs, tomba dans le marasme et finit par s'aliter. Se sentant perdu, il demanda son incinération aux frais de l'Etat et s'éteignit doucement, ayant pris les assistants à témoin qu'il crevait homme de son siècle. Le monde savant déplora la disparition de cet Archimède.

*Nolite conformari huic sæculo*, ne vous conformez pas à ce siècle, s'écrie saint Paul dont le triomphe

est trop facile et qui n'eût assurément rien compris à l'impénétrable sagesse du Bourgeois.



TOUTES LES VÉRITÉS NE SONT PAS BONNES A DIRE

Il y en a d'autres, en plus grand nombre, qui ne sont pas meilleures à entendre. Donc, il faut faire un choix des unes et des autres, ce qui suppose le discernement des anges, et de quels anges!

Une vérité qui exposerait son divulgateur ou son témoin à quelque disgrâce, évidemment ne serait pas bonne à dire. La peau avant tout, chacun son métier, le Bourgeois n'est pas martyr. Mais il n'est pas non plus un confesseur, un pénitent affamé d'humiliations, et les vérités qui le désobligent, il juge préférable de les ignorer.

C'est fort bien, mais alors voici une chose étrange. Si on supprime du même coup les vérités dangereuses à proclamer et les vérités désagréables à entendre, que restera-t-il? Car enfin, j'ai beau chercher, je n'aperçois pas un troisième groupe.

Déclarons-le sans barguigner. *Aucune vérité n'est bonne à dire*, tel est le vrai sens du texte. Peut-être même n'y a-t-il pas de Vérité. Pilate, qui la voyait face à Face, n'en était pas sûr.



CHERCHER MIDI A QUATORZE HEURES

C'est ce qu'on ne manquera pas de me reprocher. On dira que je cherche le Bourgeois où il n'est pas, que je lui suppose des intentions, des sentiments, des idées qu'il n'a pas. Eh bien! on se trompera. Je ne cherche ni ne suppose. Le Bourgeois est rencontrable à n'importe quelle heure, les horlogers le savent très bien, et il est capable de tout, les

pauvres l'ont appris à leurs dépens. J'ai dit seulement, et ce travail n'a pas d'autre objet, que le Bourgeois est un écho stupide, mais fidèle, qui répercute la Parole de Dieu, quand elle retentit dans les lieux bas; un sombre miroir plein du reflet de sa Face *renversée*, quand il se penche sur les eaux où gît la mort. J'ai ajouté que cela me semblait terrible. Et voilà tout.

Pour ce qui est de ce misérable topique, de cette fétide rengaine qui a comblé de sa banalité morne mon enfance vouée aux tourments et qui n'a même pas l'excuse démoniaque de grimacer la contrefaçon d'un texte sacré, je sais ce qu'il en faut penser.

C'est comme le *Rien n'est absolu* de la série précédente. Quand un pauvre écolier a trouvé ou cru trouver quelque chose et qu'il en pantèle de joie, le coup de trique de Midi à quatorze heures lui est invariablement asséné.

Je l'ai déjà dit et je serai bien forcé de le dire encore: préférer ce qui est noble à ce qui est ignoble et ce qui est beau à ce qui est hideux; chercher à comprendre, tenter la conquête de n'importe quoi, en sautant par-dessus bornes et clôtures; vouloir vivre enfin: voilà ce qui tombe sous l'anathème.

J'essaie de me représenter cet avoué au tribunal de première instance, crevant à midi juste, à l'échéance d'une vie très basse, et sa très sale âme légère entraînée par les pleurs des pauvres qu'il écrasa, jusqu'à la station de Quatorze heures qui est le Tribunal de Jésus-Christ!

★

### IL FAUT HURLER AVEC LES LOUPS

Précieuse maxime qui a dû être léguée par un vieux chien. Hurler, ai-je besoin de le dire, est une

litote, un euphémisme. Il s'agit de faire ce que font les loups, c'est-à-dire de manger les moutons, en commençant, bien entendu, par ceux qu'on a le devoir de garder.

Le clergé bourgeois est unanime à reconnaître que c'est une pratique plutôt agréable, la chair du mouton étant exquise et bienfaisante à l'estomac de toutes les sortes de chiens. Il y a, dans Ezéchiel, un chapitre menaçant qui a l'air de leur prédire des indigestions. Mais on ne lit guère Ezéchiel dans le clergé bourgeois, et, en particulier, dans le diocèse de Meaux, où j'imagine qu'on doit le trouver un peu *rococo*. Je cite le diocèse de Meaux parce que j'y vis — assez mal, d'ailleurs, n'étant pas berger, ni chien de berger — et que j'ai eu l'occasion d'y observer quelques curés que Bossuet n'avait pas prévus et qui ne ressemblent pas à des *aiglons*.

Je parlerai plus tard de ces serviteurs de Dieu avec un certain luxe de détails. En attendant je leur propose l'apologue tout à fait ecclésiastique du chien de garde devenu un « chien muet », à force de hurler avec les loups et qui engloutit en silence la Chair et le Sang de l'Agneau, tous les matins.

★

### IL N'Y A QUE LA VÉRITÉ QUI OFFENSE

*Post-Scriptum* à l'un des derniers paragraphes. — J'allais l'oublier celui-là. N'avais-je pas raison ? Non seulement il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à entendre, mais le profond Bourgeois nous affirme qu'il n'y a que la vérité qui l'offense.

Le mensonge ne l'offense pas, ne l'offensera jamais. C'est une espèce d'oncle dont il espère toujours hériter et pour lequel il n'a pas assez de caresses. Quand le Mensonge s'incarnera, ce qui

doit arriver un jour, il n'aura qu'à dire : « Quittez tout et suivez-moi, » pour traîner aussitôt derrière lui, non pas une douzaine de pauvres, mais des millions de bourgeois et de bourgeoises, qui le suivront partout où il lui plaira d'aller.

Jusqu'à présent, la Vérité seule s'est incarnée, *Ego Veritas qui loquor tecum*, et vous savez comme elle a été accueillie.. Ah! on ne s'est pas trompé une minute : *Crucifigatur!* IL N'Y A QUE LA VÉRITÉ QUI OFFENSE!

C'est tout de même troublant d'entendre le Bourgeois dire ces choses-là, tranquillement, du matin au soir.

★

### ON N'EST PAS SUR LA TERRE POUR S'AMUSER

Pardon, voudriez-vous me dire pourquoi on y est, si ce n'est pas pour s'amuser? Serait-ce pour souffrir?

Oui et non, mais il faut s'entendre. La parole du Bourgeois est à deux tranchants, comme le glaive d'Aod, fils de Géra, troisième juge en Israël. La souffrance est pour les autres et lui seul est sur la terre pour s'amuser. Aussitôt qu'on oublie cette loi, tout devient obscur.

Il est écrit dans l'Evangile qu'il y aura toujours des pauvres. Naturellement. Voudrait-on que le Bourgeois prît la peine de souffrir lui-même? Ce n'est pas assez d'avoir des larbins, il lui faut des esclaves, des malheureux dont il puisse exténuer les corps et flétrir les âmes. Le voilà, son amusement! Dégrader les âmes, les souiller, les désespérer... Quand le pauvre crie de douleur, cette consolation lui est offerte : « On n'est pas sur la terre pour s'amuser, » et il croit être parmi les démons.



### JE NE SUIS PAS UN SAINT

Le Bourgeois n'oserait pas dire : « Je ne suis pas un homme de génie. » Comment ose-t-il dire : « Je ne suis pas un saint ? » Les deux choses doivent lui être également odieuses, puisqu'elles sont d'ordre absolu.

Il est certain, cependant, que le soupçon de sainteté a quelque chose de plus lancinant pour l'amour-propre, de plus difficile à supporter. L'homme de génie, en effet, a des chances pour n'être pas indiscutablement et irréparablement un idiot; le saint n'en a pas. C'est connu.

Mais il faut se rappeler que la langue du Bourgeois, étant exclusive de l'Absolu, doit fourmiller de surprises, de contradictions dans les termes, de non-sens, d'incohérences et de coq-à-l'âne, au milieu desquels il se débrouille très bien, paraît-il, mais qui doivent ahurir un étranger. Moi-même, qui m'efforce de jeter un peu de lumière dans ce gâchis, j'avoue que bien souvent je m'y perds et que je tombe, par l'effet de cette recherche, dans une espèce de coma dont mes amis sont alarmés.

Le moyen, par exemple, de concilier le désir si évident, si bourgeois et si raisonnable de n'être pas un saint avec l'exigence habituelle de la sainteté chez les autres et particulièrement chez les inférieurs, car tel est le cas de ce lieu commun, très analogue au précédent. La sainteté est *pour les autres*, comme la souffrance.

Mais tout s'arrange. Le Bourgeois ne voulant pas et ne devant pas être un saint, il devient nécessaire que d'autres le soient à sa place, pour qu'il ait la paix, pour qu'il puisse digérer et roter en paix.

C'est là religion à l'usage des domestiques préconisée par Voltaire, qui consiste à mettre son paquet sur le dos des autres.

On remarquera que je ne parle ici que du Bourgeois rudimentaire, du Bourgeois monopétale, si j'ose dire, celui qui « n'a rien contre Dieu » et qui ne pense qu'à ses tripes. Le Ricaneur, préjugeant l'hypocrisie de tout homme qui accomplit un acte religieux et s'efforçant de le poignarder de ce soupçon, sera l'objet d'une mention particulière.

Dans son célèbre *Voyage en Chine*, M. Huc explique la fréquence extrême du suicide chez les Chinois.

Dans les autres pays, dit-il, quand on veut assouvir sa vengeance sur un ennemi, on cherche à le tuer; en Chine, c'est tout le contraire, on se tue soi-même. On est assuré de lui susciter, par ce moyen, une affaire horrible. Il tombe immédiatement entre les mains de la justice qui, tout au moins, le torture et le ruine complètement, si elle ne lui arrache pas la vie. La famille du suicidé obtient ordinairement, dans ces cas, des dédommagements et des indemnités considérables; aussi,il n'est pas rare de voir des malheureux, emportés par un atroce dévouement à leur famille, aller se donner la mort chez des gens riches.

Cette page curieuse m'est revenue en songeant à mon Bourgeois. Au point de vue strictement religieux, le refus ou l'absence du désir de la sainteté ne diffère pas du suicide, puisqu'en dehors de l'état des saints il n'y a, rigoureusement, et en fin de compte, que l'état des morts, des vrais morts qui ont détesté leurs âmes, des morts éternels. Ceux-là se sont tués, eux aussi, dans le dessein de perdre leurs frères. L'homme qui dit *volontiers :* « Je ne suis pas un saint, » accomplit spirituellement l'acte effroyable du Chinois désespéré. Mais comme il est dans les ténèbres, il croit n'enjamber qu'une marche et il enjambe l'abîme.



JE NE ME FAIS PAS MEILLEUR QUE JE NE SUIS

Assez de blagues, Bourgeois! Si tu n'es pas un saint, ce que j'accorde, l'humilité ne te convient pas. Il ne s'agit pas de te faire meilleur ni pire, mais d'être ce que tu es, simplement. Or, tu es très bon, sans mérite et sans effort, par la seule excellence de ta nature. Un peu plus, tu serais trop bon. Tu donnerais ton argent à des poètes, qui sait?

Laissons tout cela. En général, lorsque le Bourgeois déclare qu'il ne se fait pas meilleur qu'il n'est, on peut être sûr qu'il ne pourrait pas se rendre *pire*, quand même il le voudrait, et qu'il mijote, séance tenante, quelque rosserie.

— Tu es une vache! gueulait un condamné à mort s'adressant au bourreau qui se préparait à lui couper les cheveux.

— *Je ne me fais pas meilleur que je ne suis*, répondit d'une voix très douce l'exécuteur.



LA PAROLE EST D'ARGENT, LE SILENCE EST D'OR

En voilà un qui ne pourra jamais être compris. Le comble du ridicule serait d'espérer un seul auditeur en disant, par exemple, qu'au plus profond du Texte sacré, la Parole et l'Argent sont synonymes et que le Silence tout en ór est une image de la Vie éternelle.

Ce serait demander la camisole de force que d'essayer d'avertir qu'il est dangereux de toucher à des Formes irritables et peut-être sans pardon, comme le génie de la fable allemande accourant, avec son effroyable pouvoir, au commandement d'un évocateur téméraire qui ne sait plus s'en débarrasser.

Je n'essaierai donc pas, me bornant à dire, sans espérance d'être entendu, que cet argent adoré pour lequel vit exclusivement le Bourgeois, signifie — comment dirai-je? — une Volonté mystérieuse dont l'énergie d'expansion est incalculable et qui, pourtant, n'est que la *monnaie* de l'Indicible désigné par ce Silence d'or, éternellement désirable auquel sont si vainement conviés tous les Bourgeois.

Lorsque le Seigneur dormant du Prophète-Roi se retournera sur son lit de siècles, il y aura un changement surnaturel analogue à celui du commencement de l'Ère chrétienne. On ne verra presque plus Jésus, la Parole semblera s'éteindre, la Prédication autrefois apostolique cessera ; cependant qu'à l'autre extrémité du ciel apparaîtra la prodigieuse face d'or de Celui qui se nomme lui-même, inscrutablement, le Silence!...

Voilà ce que dit, sans le savoir, le percepteur de mon endroit, quand il aligne, dans ses imprenables tiroirs, les sonnantes espèces qu'il a raflées.

★

### J'AI BIEN GAGNÉ DE ME REPOSER

M. Répandu est propriétaire, et il le sait. Il sait même qu'il a la loi pour lui. Mais il tient à ignorer ses locataires, son médecin lui ayant interdit les émotions qui sont l'effet ordinaire des engueulades. Il souffre, paraît-il, du grand sympathique.

Pour échapper aux plaintes et réclamations, il a un gérant au cœur ferme, un ex-huissier ou clerc de notaire qui la connaît dans les coins et qu'il avantage d'un tant pour cent pour que tout aille sur des roulettes.

Cette gérance, d'ailleurs, n'est pas une sinécure, M. Répandu possédant plusieurs immeubles, pres-

que tous habités par des ouvriers dont il faut, chaque samedi, attraper, pour ainsi dire, l'argent au vol. Il y a aussi, dans ces casernes, un assez bon nombre de filles aimables dont les rentrées sont incertaines et les amitiés ondoyantes. La collecte des loyers chez ces personnes est moins consolante que périlleuse.

— Je suis le propriétaire qui ne veut rien savoir, disait M. Répandu, après vérification des sommes, un jour que son gérant était venu chez lui avec quatre dents de moins et une gueule qui ressemblait à un paysage forestier de la fin d'octobre, *j'ai bien gagné de me reposer*.

Parole admirable! on l'avait toujours vu se reposer, depuis environ trente ans que la bienheureuse mort de ses parents l'avait mis en possession de leur fortune, acquise, disait la rumeur, aux coins des bois. Une tentative de noce, vers son bel âge, avait dégoûté ce garçon qui, de très bonne heure, aima l'argent d'un chaste amour.

Devenu homme pratique, il ne voit, dans les passions juvéniles ou séniles, que ce qu'elles rapportent au philosophe qui sait en tirer parti. Il a même relevé de ses ruines, on peut le dire, et glorieusement restauré un historique et centenaire lupanar du temps des derniers Capétiens dont le rendement apanagerait un fils de France. Cette besogne pourtant ne l'a pas courbatu, et, comme il parle sans cesse de son repos bien gagné, on est réduit à conjecturer Dieu sait quelles fatigues *antérieures* qui défient la mémoire des hommes.

— Votre Répandu, m'a dit, l'autre jour, un concentrateur, est simplement un fantôme. Ce qu'il nomme le repos, c'est la mort. Vous savez peut-être qu'il y a des gens qui paraissent vivre et qui

sont, en réalité, des morts. C'est le cas de presque tous les vampires que vous appelez bourgeois. On les croit debout et gesticulant. Ils sont couchés et immobiles. On est persuadé qu'ils parlent ou, si vous voulez, qu'ils profèrent des sons et la vérité stricte, c'est qu'ils sont au-dessous du silence même, enfoncés dans la vase la plus épaisse du mauvais silence. Pour que se manifestât leur putréfaction certaine, leur puanteur effroyable, il suffirait d'une parole *simple*, dite par un vivant. Quand un individu vous parle de « repos gagné », croyez-moi, flairez-le avec la plus grande attention.

Mon interlocuteur avait raison. Il y a quelques jours à peine, j'eus affaire à un de ces morts qui ne parlait même pas de se reposer, tant il avait peur de se réveiller lui-même. Dès le premier mot, j'eus devant moi et contre moi un volcan de pourriture, un Orénoque de sanie, où je crus périr.

★

### RENTRER DANS SON ARGENT

Celui-ci a quelque chose d'ahurissant. Qu'est-ce, en effet, que rentrer, sinon entrer de nouveau dans quelque chose ou dans quelqu'un d'où on était sorti? On rentre dans sa maison ou dans sa coquille; on rentre à la caserne après une bordée, ce qui est plutôt embêtant; on rentre même dans les lieux, un jour de médecine, presque aussitôt après en être sorti, si le besoin s'en fait sentir derechef. Enfin on rentre dans tout ce que vous voudrez, à condition, toutefois, que les réciproques et nécessaires égards qui se doivent de contenu à contenant soient observés.

Métaphoriquement, je conçois encore qu'on rentre dans l'ordre, dans son sujet, dans sa

nature, etc., puisqu'on suppose toujours une chose enveloppante permettant l'exode et la réintégration. A l'extrême rigueur, j'admettrais même la rentrée dans le néant, ce qui semble dur.

Mais « rentrer dans son argent » est au-dessus de mes moyens. Il faudrait imaginer follement quelque chose comme un fleuve ou un océan d'argent où on pourrait prendre des bains à telle époque de l'année. On dirait la saison d'argent, comme on dit la saison de Trouville ou d'Evian. En ce cas, on pourrait tout aussi bien rentrer dans l'argent des autres que dans le sien. Or il paraît que cela ne se fait pas et ne se dit pas. Pourquoi?

★

### TOUS LES CHEMINS MÈNENT A ROME

Argument invincible en faveur de la rotondité de notre planète. S'il y avait un chemin qui ne menât pas à Rome, je crois bien qu'il aurait la préférence, car enfin, Rome, c'est le Pape, n'est-ce pas ? Seulement il n'y en a point. Tous les chemins imaginables sont aiguillés sur Rome. Impossible d'échapper à ce terminus.

Par bonheur, on n'est pas forcé d'aller jusqu'au bout. Il y a la ressource de s'arrêter à un embranchement et d'enfiler un autre chemin qui mènera, lui aussi, à Rome infailliblement, mais en passant par les Iles de la Société ou le Cap Nord, ce qui éloignera le danger. On pourra même voyager ainsi toute la vie et quadriller circulairement la planète autour du Pape immobile, sans inconvénient.

J'offre ce conseil aux touristes du meuble et de la charpente qui voudraient se donner un peu d'agrément avec leurs épouses, dans la saison morte.

★

PARIS N'A PAS ÉTÉ BATI EN UN JOUR

C'est possible. Je ne sais pas combien de jours il a fallu pour bâtir une si grande ville, mais j'estime fort probable qu'il en a fallu plusieurs. Au surplus cela n'importe pas le moins du monde.

Ce qui a de l'importance pour l'étude morale et philosophique du Bourgeois, c'est son désir continuellement exprimé, sous cette forme, que Paris n'ait pas été bâti en jour. Il y a là quelque chose qui le ronge. On pourrait croire que rien ne lui est plus indifférent. Eh bien! non. Si Paris avait été bâti en un seul jour, cet homme serait au désespoir. Il verrait là un attentat presque indicible au Terre à terre, au Petit à petit, à la Platitude!!! une espèce de miracle, enfin!

La vérité, pourtant, doit être dite. Paris, tel qu'il est aujourd'hui, avec son million de maisons, évidemment n'a pu être bâti en vingt-quatre heures surtout si on tient compte de la statue de Gambetta et du pont Alexandre III, qui sont de ces chefs-d'œuvre qu'on ne bâcle pas.

Mais ce Paris immense a eu un commencement. Il y a eu un moment où rien n'existait en ce point-là sur les deux rives de la Seine et il y a eu un autre moment consécutif au premier, où quelque chose exista, un toit de jonc, une cabane quelconque faite pour durer. A ce moment précis, on peut dire et on doit dire que Paris était virtuellement, potentiellement et, par conséquent, tout à fait bâti. J'ajoute qu'il devait être bien plus beau, incomparablement, incommensurablement, inimaginablement plus beau. Mais comment me faire comprendre?



### LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

La science météorologique a dû naître dans une boutique d'épicier. On sait l'exactitude scrupuleuse avec laquelle ces négociants estimables renseignent chaque jour, sans acception de personnes, toutes leurs pratiques, sur l'état certain ou seulement probable de l'atmosphère. Rien ne leur échappe, ni un nuage, ni un rayon de soleil, ni une bise, ni un zéphyr, et tout le monde en profite à l'instant même.

Ce qui me subjugue, c'est la diligence et l'infatigabilité de ces informateurs bénévoles. Ils renseigneraient le diable !

— Et avec cela? disent-ils du fond d'un sourire. On a beau répondre avec impatience qu'on n'a plus besoin de rien. On a beau leur beugler ça, en s'accompagnant de gestes furieux : — Eh bien ! ce sera pour la prochaine fois ! soupirent-ils, tout de même pleins d'amour, et ils vous reconduisent et vous gratifient, jusque sur le seuil, d'un dernier et, autant que possible, favorable pronostic.

La pluie et le beau temps sont la ressource universelle et qui jamais ne s'épuise. « Notre *conversation* est dans les cieux », a dit saint Paul. Parole étonnamment prophétique, vérifiable, trente millions de fois par jour, après dix-neuf siècles, non seulement chez l'épicier, mais chez tout Bourgeois.

Il y en a qui parviennent à un très grand âge et qui meurent environnés de respect, au sein du gâtisme le plus avancé, sans avoir jamais parlé d'autre chose que de ce qui se passe dans le ciel.

LÉON BLOY.

LE

# GIRON D'ANTOINE WATTEAU

—

On se bat sur l'Escaut. Au creux d'un marais, entre des champs vers Mons, des bois vers Rais mes et deux « innondations », une ville éploie ses murs farouches, — ouvrages noyés ou couverts de contre-approches savantes, qui semblent devoir lasser toute patience et toute force. Dans la cité une intime vie bouillonne, se devine : appels de carillons, fanfares des compagnies bourgeoises, clameurs, émois de peuple aux portes des faubourgs, aux marchés couverts, aux halles de la Hanse... Cependant, sous un ciel mouvementé et clair de mars, cette grosse ville tient en une bien petite vision : de la buée roussâtre qui tremble sur les glacis, les pointes aiguës des Jésuites et des Carmélites émergent à peine ; plus hauts de quelques lignes, affleurant aux ailes des moulins, voici le campanile des Dominicains et la flèche des Urbanistes ; le vaisseau de Notre-Dame-la-Grande ose mieux se montrer, et, avec lui, les clochetons de Saint-Jacques, les lances de Saint-Géry et de Saint-Sauve. Seul, dominant les croix, sous les nuages, comme une épée rouillée, le mât de fer du beffroi communal menace.

Pour prendre cette grosse ville, le roi est venu, a ouvert la tranchée en personne. Sébastien Le Prestre de Vauban l'assiste. A en juger par la passion inusitée qu'il met à son attaque, le maréchal de



camp, qu'a atteint depuis tant de horions glorieux, ne semble se souvenir que de sa première blessure, reçue ici même, il y a vingt ans. Redoute-t-il la longueur de cette nouvelle guerre qui a troublé si malencontreusement les « songeries où il s'occupoit à imaginer ce qui auroit pû rendre le Pays meilleur » ?... Attentif, résolu, il se met nerveusement à la besogne. Une fois de plus, un certain tracé de parallèles qu'il vient d'imaginer et, sous terre, une très nouvelle chicane de mineur à mineur, lui donnent ville gagnée, après sept jours de tranchée ouverte et une « pointe extraordinaire de mousquetaires », — qu'il semble avoir préparée en laissant nouer des intelligences avec la place.

Cependant, sans diminuer le brutal génie de M. de Vauban, on peut affirmer qu'en Valenciennes il venait de réduire une ville très fatiguée et qui ne demandait qu'à se donner. Avant que de lever ses ponts, elle se savait irrémédiablement isolée. Sa rivière était barrée en aval et en amont, Condé et Bouchain étant pris; Orange et Villa-Hermosa n'avaient pu empêcher le désastre de Lille, celui d'Ayre-sur-la-Lys; Maubeuge n'avait plus de portes... Ne pouvant rien espérer de l'Espagne, elle n'avait trop résisté à Louis XIV.

Ce qui devait particulièrement déconfire certain carme demeuré, naturellement, très fidèle à Charles II, — comme le clergé, comme les autres religieux qui peuplent les couvents.

Regnard, qui n'est pas guéri de courir les routes, va venir visiter le pays conquis; et il notera, traversant Valenciennes au lendemain du siège:

« Nous passâmes dans la forteresse; et on nous donna deux soldats pour nous conduire. L'on sait qu'il n'y a que le cœur des prêtres qui soit espa-

gnol en ce pays; et, afin de leur ôter tout moyen de rien entreprendre, on les veille d'une manière particulière. »

Tandis que les batteries du Noir-Mouton et de la Croix d'Anzin font pleuvoir sur la ville « des bombes qui ruinoient et d'abominables artifices qui incendioient », le père déchaux écrit :

« De toutes parts qu'on se tournoit, il n'y avoit qu'infidélité et très noire trahison qui méritoit pour le moins la corde... Ny bourgeois, ny soldats n'avoient la moindre pensée de se rendre, nonobstant les grands dégâts que les bombes et carcasses faisoient pendant la nuict, et le canon pendant le jour. Il se ménageoit cependant, par les particuliers et aucuns principaux de la ville des moyens de faire prendre la ville en peu de tems (1) ... »

Elle devait y perdre sa cour souveraine, son « chef-lieu » sur cinq villes, sur plus de trois cents villages et hameaux. Son glorieux passé de franche ville, qu'à sa guise elle avait fait, tour à tour, Bourguignon, Autrichien, Espagnol. Et ce superbe droit d'asile dont elle n'avait pas craint de couvrir Jacqueline de Bavière, la grande amoureuse; et qui lui avait fait offrir un logis à Chastelain le panetier pour qu'il pût écrire loisiblement sa chronique ; et l'orgueil sauvage qui lui avait fait braver Philippe II, Albe et Noircarmes, les échafauds, les pendaisons, les noyades ; et cette vigueur devant laquelle Turenne n'avait pu tenir... Tout cela n'était plus qu'un passé écrasant, presque fabuleux, qu'elle ne se sentait la force d'accroître et de défendre.

Louis XIV avait fait plus que d'étendre les frontières du royaume, il avait annexé un morceau de

(1) Ephemerides seu registrum historicum Carmeli Valencenensis. Bibliothèque de Valenciennes.

l'art flamand. Parfois l'art s'annexe aussi. Car il faut une bien grande vitalité, une prospérité inouïe à l'art natif pour subsister chez l'oppresseur ; il faut qu'il reste au peuple conquis une grande jeunesse, une considérable effervescence de sève pour que l'originalité et la tradition fleurissent dans l'irrespirable et dissolvante atmosphère créée par le conquérant. Ici, rien de tout cela : un pays frontière, une grande plaine vague coupée de fleu ves et ridée de canaux, aire où, sans se lasser, les races se heurtent et se mélangent, mais où le rayonnement d'Anvers, de Bruges, de Bruxelles et de Gand passait par souffles vivifiants sur les cités.

A l'heure où Valenciennes abdique, le grand foyer flamand est éteint. Pendant quatre siècles, sa splendeur a été continue : Flandre d'Artevelde aux communes puissantes, Flandre symbolique de Jehan de Bruges et de Jehan d'Asselt ; Flandre raffinée, fastueuse, que nimbe d'or le soleil de Bourgogne, Flandre croyante, réaliste et rêveuse de Jan van Eyck, d'Hubert van Eyck, de Rogier van der Weyden, de Memling et de Metsys ; Flandre violée et meurtrie, Flandre du vieux Porbus, de Breughel et d'Otto Venius, — et les fureurs passées, Flandre affolante d'Anvers avec Rubens, Van Dyck, Jordaëns, Téniers, et Bruxelles, et Malines, et Bruges, et Gand, et Liège, avec tous ceux que l'on sait, que je n'ai besoin de nommer... Maintenant, c'est la mort : la guerre est revenue, semant le deuil et la misère. Les géants ont disparu : Jordaëns et Téniers demeurent, aïeux non encore fauchés....

Avant la fin du siècle, on les couchera au chœur de petites églises, sous la même pierre bleue qui recouvre Jan van Eyck à Saint-Bavon et le Tournisien à Sainte-Gudule : le cycle sera clos.

Sur ces confins, des petits centres s'étaient créés dès le XIIIe siècle, très vivaces et florissants d'âge en âge, gardant, même malgré ces terribles voisins, un parfum de terroir et une originalité propre. Des noms nous sont parvenus, des fragments d'œuvres, des descriptions qui ne permettent de douter ; c'est Arras et ses peintres verriers, ses enlumineurs, ses tapissiers, ses portraitistes et ses peintres de paysages, ceux dont cet abbé de Saint-Wast, Philippe de Cavarel, avait, au XVIIe siècle, recueilli près de cinq cents œuvres ; c'est Douai avec le fils du cayelier, Jean Bellegambe, l'auteur du rétable d'Anchin ; c'est Saint-Quentin avec Jean de Lagny et la comtesse Mahaut, — cette passionnée qui avait en son hôtel de Paris, ses maisons de campagne de Conflans, d'Arras, de Lens, de Bapaume, de Hesdin et d'Ayre, tant d' « imageries ». C'est Béthune avec ses huchiers et ses orfèvres-peintres ; c'est Saint-Omer avec Gunthbert l'enlumineur et Simon le « paigneur », avec Everard, devant lequel, en une exquise ironie, Rubens s'efface alors que les chanoines lui demandent une toile; c'est Valenciennes avec Simon Marmion, « prince d'euleumineure », que les Comptes de Bourgogne nous montrent décorant le « bréviaire » de Philippe-le-Bon, avec Jehan et Colin que Bruges appelle pour « orner la Maison de Ville » et préparer les intermèdes du mariage de Charles et de Marguerite d'York, avec Otelin qui représente sur un feuillet d'une table d'autel, à Notre-Dame, le héraut d'armes de la ville dans sa robe de drap d'or fourrée d'hermine. Ce sont tous ces bons artisans, qu'ils viennent de l'Ardenne sombre ou de France, du pays d'Arrouaise ou du pays Roman, dont l'origine est trahie par les noms de villages qu'ils

accolent à leurs prénoms, qui s'établissent ici ou là, en Ostrevant ou en Hainaut, à la faveur d'une aubaine, d'une commande avantageuse, du bon vouloir d'un abbé ou du caprice d'un seigneur, et qui font souche et entretiennent autour d'eux un réel et vif courant d'art.

On ne se figure la diffusion des œuvres, déjà à cette époque, celles acquises, ou le plus souvent confisquées et qui voyageaient dans le bagage des princes, celles qui étaient l'objet d'un particulier et étendu commerce de marchands à marchands. N'est-elle pas curieuse et significative, cette aventure de Pierre Goëtkint, de Lippelo en Petit Brabant, qui court les chemins du pays malgré Louis de Bourbon et Peragnanda, qui essaye de frustrer les échevins semainiers de Cambrai des pattaçons et licences qui leur sont dus pour la traversée de la ville, et qui voit dans la cour de l'auberge du *Hurlon* sa collection éparpillée pour la saisie, « xxxiv pièches » toiles, cuivres, panneaux, qu'attendaient en vain « un marchand à Paris, pour illecq les vendre et distribuer » ?... Que ne convoyaient pas les revendeurs de la Cantersteen, les « empacquetteurs », les « courtiers en tapisseries, painctures et aultres marchandises », des *Quatre-vents* ou du Marché-aux-Vieux-Souliers, à Anvers? Que de richesses, — et aussi que de suites noiraudes et fuligineuses de ceux qui se vendaient surtout : Wildens, Van den Horst, Kornélis Bégyn, — ont batelées les lourds chalands tirés « au lycol ou au ceinturon » ?

Valenciennes, grosse ville, ne devait, sous ce rapport, le céder en rien à ses voisines. Au xvii^e^ siècle, les peintres et sculpteurs confondus avec les « gorliers (bourreliers), espéroniers, scelliers,

armoyeurs et aultres mesthiers sous la branche de sainct Georges » réclament leur érection en confrérie particulière sous l'invocation de saint Luc. Il ne faut s'étonner de leur nombre: n'est-ce pas chez elle que s'établirent les premiers hauts-lissiers venus de Tournay, avant que d'aller à Douai et à Lille? Un dict populaire, dont il faut goûter en rouchi la benoîte et pittoresque allure, veut que Jan Van Eyck apprit à peindre de Harlinde et de Renilde, filles nobles élevées dans un couvent valenciennois....

Maintenant, la vie artistique sera longtemps précaire en cette ville flamande devenue française, et qui va s'étioler si formidablement avant que de renaître. Le grand briseur de volontés a détruit son organisation si forte.

Pour la capitale du Hainaut plus de franchises, que celles minimes, quasi ridicules, qui ne sont pour gêner Malagotti le nouveau gouverneur, ou pour inquiéter le Fermier ; plus de banniers conduits par le Magistrat, plus d'appels à la Maison commune quand il le juge bon, plus de droits royaux à invoquer devant les princes. Il faut payer pour tout, pour le charbon que les Espagnols laissaient entrer librement, pour les huiles, pour le houblon, pour le blé... D'étranges commis, brutaux et têtus courent les brasseries et les celliers, goûtant la bière, le vin aigrelet, imposant aux malheureux bourgeois les patars à payer. Les tenues d'eau creusées à grands frais hors des murs, près du Fer-à-Cheval, sont inutiles : l'établissement de nouvelles chaussées rend son port impraticable, et les marchandises qu'elle entreposait pour les Allemagnes et l'Angleterre ne lui parviennent plus ; la confusion des marques et des dimensions des toi-

les, batistes et linions ruinent sa fabrication ; les femmes de Flandre ne viennent plus, ici seulement, chercher leurs grands voiles légers, leurs « meulekins », et l'amusant et festonné carreau de ces « tournikiels » qu'elles savent se serrer si galamment à la taille, le fin lin de bel œil qu'on rouissait pour elles et dont on tissait la « touëlle » des blancs lincheux où elles s'étendaient si complaisamment ; drapilles, futaines écarlates, dentelles, dont elles jouaient avec quelle éloquence ! — et dont Valenciennes ne tirera plus les tonnes d'or qui faisaient sa puissance.

Une longue tristesse flue par toute la ville, sur les eaux mornes. Elles sourdent des ajoncs du marais, les eaux, pour suivre les seuils des petites maisons chicanières, étroites, pressées, pour longer les bâtisses silencieuses de la halle basse de la Hanse, les grandes maisons vides des Enfants-Bleus, le désert du Marché-aux-Fillets ; elles vont, les eaux endeuillées, par les venelles, par les carrefours, par les rues torses aux culs-de-sac favorables à l'embûche, reflétant l'éclair du ciel entre les pignons qui s'inclinent, enserrant en des îlots qui tremblent sur des pieux vétustes battus depuis des siècles, et les Sœurs grises et Notre-Dame-la-Grande ; et Saint-Jean, les Récollets et l'Hostellerie ; et Saint-Jacques, les Carmes, les Brigittines et Notre-Dame-de-la-Chaussée ; et les Carmélites et Saint-Géry ; et la Maison-de-Ville, Saint-Pierre, la Grand'place et le Beffroi, — ruisseaux fangeux qui charrient leur sanie vers ce Vieil Escaut qui départage la cité de la porte d'Anzin à la porte de Mons, et qui semble la barrer d'une litre funèbre. L'écho des heures se répercute, mélancolique, aux rares courtils, aux placettes, aux jardins de béguines qui grivèlent le

chaos des toits. Là-haut, vers la citadelle, entre le faubourg Notre-Dame et le Noir-Mouton, c'est l'éboulis monstrueux et misérable de 1677, qu'on relève lentement, fondrières creusées par les bombes, carcasses lépreuses des incendies dont la pierraille obstrue parfois une rivière qui déborde alors, noie un quartier, se retire, remet sur le croupissement de son lit l'éclat d'un miroir glauque strié de pâles roseaux.

A certains temps, son sang bouillonne, le premier jour la Franche fête, le jour des Dentellières ou celui de la messe des Joueurs d'Épée; le lundi de la Marie-au-Bled, quand la fille, blanche de soie et rose de rubans, va danser le menuet, la matelotte ou l'allemande sous les fenêtres des riches, tandis que son compère, alluré et faraud, en avant des deux violons et du hautbois, jette à pleines mains les grains d'or de la moisson nouvelle; le jour du Saint-Cordon où l'on sort la fierte; ce bon vêpre où les broutteux des brasseurs noient Pancha-Brouette; les soirs où l'on plante le romarin pour narguer les neiges prochaines. Ces fois-là, une bonne ivresse la prend, qui lui fait croire revenues et son énergie et son indépendance : c'est, par la ville, la bière à flots sur les craquelins et les jambons; aux tavernes, aux ruages, d'extraordinaires gueusailles, des foules magnifiques, sonores de cris et de baisers, de hurlements et de horions; des culbutis d'où des filles, des femmes s'évadent, farouches de plaisir...

Mais ces fêtes n'ont pas la révolte pour lendemain : l'idée de liberté s'est maintenant effacée du cerveau des communiers.

Quant on parcourt les registres de la ville, des noms reviennent d'âge en âge, marquant la persis-

tance des familles bourgeoises, et les signatures des Du Gardin, des Quaraube, des Le Poivre, des Rasoir, se lisent au bas des feuilles prévôtales, de Philippe le Bon à Louis XIV.

Il est un nom qui se lit également sur de très vieux parchemins valenciennois, pas, à la vérité, à la première place, mais, toutefois, à celle des notables : c'est celui de Watteau (1). Dès 1586, exactement le 15 mai, il est mention sur les REGISTRES DES CHOSES COMMUNES, à propos du renouvellement du Magistrat, d'un certain Denis Wasteau « merchier », natif d'Enghien près Mons. Antérieurement encore, en 1522, l'on trouve un Watier Blancpain dit Watiau (2). Voilà la double origine de la famille. L'orthographe variera suivant la fantaisie du scribe tonsuré qui libellera l'acte sur le baptistaire ou l'obituaire, — Vastiau, Vathiau, Wuateau... — les formes sont multiples; mais la filière se suit, logiquement, jusqu'à Antoine Watteau.

Quels étaient ces premiers Watteau? wateau, en rouchi, veut dire gâteau; d'où le sobriquet watiau accolé à Watier Blancpain... Après les découvertes des doctes érudits et des sagaces dépouilleurs d'archives, après la récolte des ingénieux savants qui ont si scrupuleusement interrogé les chartes et les cahiers, je vais me permettre d'apporter à mon tour ma trouvaille, et grossir d'un

(1) Antoine Watteau signait « *Wateau* » le reçu donné à Philippe d'Orléans et le procès-verbal de réception à l'Académie... Ce n'est pas lui qui a eu raison, mais la TRADITION, — qu'il me faut, à mon tour, respecter.

(2) RECENSEMENT DE 1699 : Pierre Blancpain, Valet mulquinier. Thérèze Blancpain, faiseuse de Dentelle, petite rue Saint-Christophe.
Gertrude Blancpain, rue de Limbourg.
(*Archives Valenciennoises.*)

ancêtre la lignée de Watteau. Je suis fort étonné que les chercheurs aient négligé celui-là. Peut-être, trop vite rencontré, n'en voulurent-ils pas?... Il remonte cependant bien plus haut que Watier, puisqu'il vivait vers 1475. De plus, il est célèbre; mais ceci est évidemment un droit à l'oubli.

Je veux parler de Vas-tôt le boulanger. Et j'en veux parler fort sérieusement, quoique Molinet l'ait chanté :

J'ay veu en Vallenciennes
Quant droit-là me tournay
Vas-tôt faire des siennes
Et aler à Tournay
En moins d'heure et demye
Sans cheval ou jument...

Quels noms entourent le nom du premier Watteau!... Le Téméraire est « mal en poinct » devant Neuss. Il veut dépêcher un messager à son allié le roi de Bohême. Jean de Clèves lui fait observer que ce serait une « longue aire » que d'envoyer en Hongrie : « Alors se leva le S[r] de Boussu et dist qu'il y avoit en Valenchiennes ung messagier qui y seroit en peu de jours, et, au plus, n'y mettroit que XV jours. Le duc de Bourgoigne s'esmerveilla de ces parolles. » Voilà Boussu parti à la recherche de Vas-tôt le boulanger. Naturellement, à son arrivée à Valenciennes, ledit seigneur s'installe à l'hostellerie du *Chinne*, la plus célèbre de la ville, dont l'enseigne en fer forgé, — un cygne sur une touffe d'ajoncs, — grince au-dessus de la porte d'une belle maison du Grand Marché. Non loin, essayant de lutter, s'est bien installé le *Canard;* mais la partie n'est pas égale : n'est-ce pas au *Chinne* qu'a voulu dormir le roi de Navarre lorsque Jehan Bernier, le bourgeois, l'a festoyé dans sa demeure du pont Saint-Pol? N'est-ce pas sous son auvent que but le

bon duc revenant de voir Jacotin, crever les yeux à Mahuot et lui arracher les oreilles à belles dents?... Boussu se devait de descendre là, d'envoyer quérir le geindre qu'il cherchait, de l'y régaler d'un bon souper et de le conduire ensuite à son maître. Vas-tôt accepte de porter le message : « Moïennant qu'il n'y eust que mille lieues, j'yray en moins de XV jours. » Et il part, voit les « Turcx emmi leurs ustensilz », rapporte la réponse demandée, dans le délai fixé par lui. De nouveau, le duc s'émerveille : c'est pourtant un « puissant joueur de barres » ! Il veut récompenser le coureur pour son invraisemblable diligence; il lui offre une rente sur sa « salle de Valenchiennes » ; Vas-tôt refuse. Etonné, il lui demande ce qu'il souhaite; et Vas-tôt, apparemment très fatigué, implore... « le droict de pêcher au poisson ».

Ce philosophe ne vaut-il pas Wasteau le mercier et Wattier Blancpain?

Les Watteau de Valenciennes se séparent nettement en deux familles, qui n'ont aucun lien entre elles : les Watteau de la paroisse Saint-Géry et les Watteau de la paroisse Saint-Jacques, églises situées sur des rives opposées de l'Escaut, partant dans deux diocèses différents, la rive droite (Saint-Géry) ressortissant à l'archevêché de Cambray, la rive gauche (Saint-Jacques) ressortissant à l'évêché d'Arras.

On connaît les Watteau de Saint-Géry, par Jacques Watteau, qui épouse Françoise Chocquetz en 1662, dont il a quatre enfants : Jacques (21 novembre 1662), Marguerite (8 novembre 1665), Lambert (7 février 1669), et enfin Julien (6 mars 1672), qui peignit lui aussi et que nous retrouverons.

Les actes authentiques de ceux de Saint-Jacques

ne remontent qu'à Bartholomé Watteau, grand-père d'Antoine.

Ce Bartholomé est à coup sûr un joyeux compère : c'est un confrère de Saint-Druon. Cela signifie qu'il a le gosier solide, qu'il est doué de ces heureuses résistances, nécessaires à ceux qui aiment leur volupté plantureuse et bien en main. Saint-Druon était le patron de Sebourg, village qu'on rencontrait au bord du Honneau, à une petite marche en sortant de Valenciennes par la porte Cardon. Ceux qui allaient, l'image du saint nouée au chapeau par un brin d'osier, prier au fond de la petite chapelle ardente, ceux-là guérissaient, dans l'année, de « tous les méfaicts amenés par le boyre ». Les Tournaisiens affluaient particulièrement au sanctuaire célèbre, moins encore que les Valenciennois, qu'au brun du soir on voyait rentrer en ville, en longues théories peu édifiantes. Pour être de cette confrérie il fallait avoir fait ses preuves : Bartholomé était, de tout point, digne d'y figurer. Les archives ont pris la peine de nous conserver des pièces probantes.

De ces graves et irréfutables témoignages, il ressort que, le 13 août 1685, Bartholomé ayant bu toute l'après-midi au cabaret que tient Ghislain Coquelet à l'enseigne du *Jésus* sur le Marché-aux-Poissons, — et ce, en compagnie d'Antoine de Lannoy, d'un certain Philippe Maubré, « couvreur de thuiles », et d'une « femme d'Autriche » nommée Françoise Vannepain, — une dispute s'étant élevée à propos de l'écot, l'infortuné Bartholomé reçoit de Lannoy « à travers la table, un coup de poing qui le fait tomber par terre, sur ses mains, en poussant un grand cry ». Incontinent on le ramène chez lui, rue Cohu, et on le couche. Il a « la cer-

velle ébranlée et sur le crâne une très grosse contusion ou bourseau ». Et voici l'entrée en scène d'un premier médecin « Messire Devaux, licencié de la Faculté », qui, pour tout réconfort, lui conseille de se faire administrer sans délai. Je n'ai pu démêler si Bartholomé appela le curé; mais, j'ai la preuve de la venue de deux autres médecins, messires Pierre de Bréhaigne et Michel-Charles Lamelin, et de deux chirurgiens, Antoine de Fresnoit et Antoine Ségard, commis par le Magistrat pour examiner officiellement le blessé. Ils lui rasent les cheveux avec précaution, cherchent l'affreuse blessure, et rédigent un procès-verbal où ils déclarent n'avoir découvert aucune trace de coup... Il est fâcheux qu'on n'ait pas invité le licencié à la consultation; voyez-vous la jolie dispute entre les cinq bélîtres?... Cette fois, sans nul doute, le client de Ghislain Coquelet eût couru un danger sérieux.

Du mariage de Bartholomé Watteau avec Catherine Reuze (1660) naquirent dix enfants : l'aîné des fils, Jean-Philippe, fut baptisé à Saint-Jacques le 4 avril de la même année (1). Jean-Philippe devait, à vingt ans, s'énamourer d'une de ses voisines, Michelle Lardenois, commère plus âgée que lui de sept années, et assez adroite pour se faire épouser. Mariage précipité et aux courtes fiançailles, — 8 décembre 1680, 7 janvier 1681, — péripétie finale d'une amusante comédie jouée entre ces bourgeois artisans. Les conjoints avaient été demeurer dans le haut de la ville vers le « rivage de Cambray », rue Verte, près la porte Tournisienne. C'est là que naquirent Jean-François, baptisé

(1) Le recensement de 1699 mentionne un Thimotée Wateau (frère de Philippe ?), marchand de tuiles rue des Carmes-Déchaussés, un Antoine Wateau, couvreur, rue Delsaut, et deux rentières. Il fait demeurer Bartholomé Wateau rue Cohu.

le 4 juin 1682, et enfin, deux ans après, cet autre enfant, ainsi désigné par le baptistaire de Saint-Jacques :

« Le 10e d'octobre 1684, fut baptizé Jean-Anthoine (1), fils légitime de Jean-Philippe Wateau et de Michelle Lardenois, sa fème.

« Le parin Jean-Antoine Bouche.

« La mareine Anne Mailliar.

« P. R. Pbre. » (2).

Jean-Phillippe Watteau le couvreur est un des principaux de ce coin de la ville que cerne le canal des Récollets et le Vieil Escaut. Il est porté au rôle de la capitation comme bourgeois, il est maître dans sa corporation et a mené à bien ses entreprises : l'école domaniale, les casernes de la citadelle, les pavillons près des courtines, l'appentis du *Paon* pour la pompe à incendie ; l'année même de la naissance d'Antoine, il refera la couverture de la Petite Boucherie. Ses voisins ont souvent recours à lui, il sait lire et écrire ; enfin, il va acheter une maison rue des Cardinaux : c'est un notable. Ce notable-là veut que son fils soit instruit : il lui fait fréquenter l'école de l'Hostellerie du Château-Saint-Jean. Cela lui est relativement facile, il a l'entretien de la toiture.

Quand l'enfant sort de l'école, de l'église et qu'il a communié, que le voilà en âge d'apprendre un métier, le drame de sa jeunesse commence : il n'est

(1) Le prénom d'Antoine est très fréquent chez les Watteau ; outre cet Antoine Wateau que je signalais tout à l'heure, il faut noter deux frères de Philippe : Antoine Wasteau, fils de Nicolas Wasteau et de Charlotte Delescourt (Saint-Géry, 14 avril 1651); Antoine Watteau, fils de Jean Wateau et d'Anne Beaudry (Saint-Jacques, 28 juillet 1663); enfin, le recensement de 1699 donne un Antoine Wateau, mulquinier, circuit du Marché-aux-Bestes.

(2) Deux frères devaient naître encore à Antoine; en 1686, Antoine-Roch, mort le 30 août 1689, et Noël, dont on reparlera.

pas venu comme les autres, en force et en robustesse.

Sur cette terre de Flandre, si grasse et pleine de sève, l'homme a une puissante sexualité; il assure, orgueilleusement et sans se lasser, la continuité de sa race ; qu'il soit seigneur, bourgeois, marchand ou gueux, il procrée. Et malgré les cataclysmes, les désolations, les guerres, ou simplement la vie, les individus se succèdent, possédant tous cet inappréciable don : la force. La venue d'un enfant malingre est une déception qu'en ce pays on supporte mal.

Jean-Antoine avait petite mine.

Il suffit pour s'en convaincre de se reporter aux deux portraits qui nous restent de Watteau jeune, celui de la collection Dècle, et celui perdu, mais que Crespy devait graver ; il suffit de les antidater un peu, d'effacer, sous les cheveux courts et tourmentés, les traits déjà lourds de la vingtième année, de mettre une légère roseur aux joues, une plus grande ingénuité dans les grands yeux ouverts, un peu de fleur aux bonnes lèvres de la bouche, et, sur cette physionomie d'enfant, un air menu de résignation, une réserve qui frappe, — qu'expliquent les épaules frêles, les membres délicats, la presque exiguïté de la taille.

Et le problème de ce fils de couvreur devenu peintre se résout facilement. Il n'y a eu aucune des influences qu'on a si ingénieusement supposées ; il y a eu Jean-Antoine trop faible et dont son père ne voulut pas. On n'a pas envisagé, avant d'échafauder tous ces romans, que le métier paternel, très rude, demande une grande dépense de forces, une énergie et une audace rares, alors qu'il faut se hisser jusqu'au coq d'un clocher ou s'accrocher aux abat-son qui surplombent dans le vide. Lier le

roseau ou le chaume sur les lattes, monter les tuiles, manier la hachette et le lourd marteau, retailler les ardoises sur l'enclume, cimenter les noues et les ruellées, cela demande un solide compagnon... Et le maître, qui sourit à la besogne, ne veut auprès de lui de ces pauvrets qui gagnent à peine leur pain.

Il y a dans un Téniers, — de quel musée de Hollande ? je ne sais plus... — l'indication de ce malheureux qu'écrase le labeur imposé. Le peintre de la joie débordante l'a marqué avec tant de précision qu'après des années écoulées je le vois encore. Naturellement, c'est dans son décor favori qu'il l'a placé, dans le chaud bourdonnement d'une fin de jour. Devant la porte d'une accueillante et rustaude auberge, des gaillards qui peuvent encore se tenir debout achèvent une épique partie de boules ; non loin, un chien et trois galopins se battent à propos d'un panier ; sur le seuil, amusée, une solide et imposante commère donne le sein à un nourrisson goulu, tandis que, sous l'auvent de planches qui s'accote à la devanture, de bons bougres cessent de boire à même le pot pour appeler, cordialement, des charpentiers qui passent, la journée faite. Ces derniers, ravis de l'aubaine, s'empressent pour les rejoindre, et la fille apporte une nouvelle cruche pleine.

Au premier plan, un des tâcherons, — Téniers l'a fait jeune et point disgracié, — a laissé tomber à ses pieds ses outils et son sac trop lourd; la tête légèrement penchée, un bras pendant, l'autre plié, la main dans la poche de sa veste, il regarde, très las, ces exhubérances... Et, avec une éloquente virtuosité qui savait parfois atteindre au simple et à l'émotionnant, tenté par cette figure très vue, le

maître peintre l'a enveloppée d'une telle expression que sa petite tristesse domine le hourvari joyeux de cette maison en fête, — et que toute la précieuse vérité du personnage fait de cette composition une page très à part dans l'œuvre.

Aux termes de l'ordonnance, Philippe Watteau ne pouvait avoir qu'un « apprentif » non marié et obligé pour six ans; le fils du maître est seul toléré comme second: Noël prendra la place de Jean-Antoine.

Cependant, il faut qu'on lui trouve un état.

A la procession de la Vierge de septembre, quand on sort la fierte et les reliques qu'entourent les abbés mitrés et les sept garçons dansants, les ordres mendiants suivent, et les métiers, chaque bannière venant jalousement à son rang. Derrière les couvreurs de tuile marchent les peintres: Jean-Antoine sera peintre. Il ne déchoiera de sa bourgeoisie, il aura sa chapelle à Notre-Dame-la-Grande.

Cette décision répondait, certes, à la secrète vocation de l'enfant. Mais, ce petit drame de famille ne dut pas être sans des duretés, des heurts, d'intimes, profonds et douloureux froissements, — et dans l'œuvre du génie qui va naître, on ne trouvera un seul portrait de Philippe Watteau ou de Michelle Lardenois.....

A son œil avide des contrastes et des enharmonies, les couleurs avaient, très tôt, chanté leur longue, douce et vibrante chanson. Elles avaient commencé à Saint-Jacques, sa paroisse, durant les longs offices, scintillantes, claires, chaudes, égrisées de reflets, semeuses de poussières d'or, et de sang, celles des hautes verrières; puis, d'autres, au fond du chœur, moins impalpables, plus troublantes dans leur fixité et leur éclat plus sobre, celles d'une

*Décollation* d'Anton Van Dyck ; et bientôt, ç'avait été la recherche des grands cadres au fond des chapelles, l'émoi sans cesse grandissant devant la fête des tragédies sacrées, devant la *Descente de Croix* de Rubens à Notre-Dame-de-la-Chaussée, devant le *Calvaire* de Janssens et une *Parabole* de Crayer aux Dominicains, devant le rétable de Martin de Vos à Saint-Jean et devant son *Adoration des Mages* à Notre-Dame, ces œuvres parmi les mausolées et les théories d'apôtres qui peuplent les nefs, — comme ces autres œuvres, dans la campagne, hors les murs : à Vicoigne, les quatre visions de Crayer, dans le retable sculpté; la *Pieta* d'Otto Venius à Saint-Amand et, là aussi, le foudroyant triptyque de Rubens, la *Lapidation*, avec ses volets qu'on refermait devant les pèlerins saisis et troublés, qui passaient du transissement du drame à l'antithèse délicieuse et rayonnante de Marie et de l'Ange, gloire douce, matutinale d'une *Annonciation* où la fantaisie du grand magicien s'était complue.

Voilà ce qu'il pouvait voir.

Non plus « les maîtres et anciens de l'art des painctres » ne manquaient à Valenciennes. Les registres de la corporation les nomment : Robert Alardin, Girardin, qui avait deux paysages dans la chapelle Saint-Pierre, Dropsy, Jacques Pater (1), Jean-Baptiste Guidé qui fut le maître de Jean-Baptiste Pater (2), Mignon, Jacques-Albert Gérin...

(1) Jacques Pater, frère d'Antoine Pater, devait épouser à Saint-Géry, le 9 janvier 1697, Marie Wyart, et mourir à trente et un ans, le 23 septembre 1702.

(2) « De Jean-Baptiste Pater, en dessous de Jean-Baptiste Guidé. LX.S : c'est le droit de 60 sous que doivent payer ceux voulant apprendre, par plaisir, en dessous de quelque maître franc. » Guidé est connétable de la corporation en 1707.

Un autre Watteau, un Watteau de Saint-Géry, Julien, fils de Jacques et de Françoise Choquetz, venait de quitter l'atelier de Mignon, alors en grande réputation. Mignon était venu de Mons, la capitale, vers 1671, avec l'ambition d'entrer dans la corporation de Saint-Luc. Mais il avait fait bien vite les sept lieues du chemin, ne prévoyant pas que les artistes en « platte peinture, les illumineurs, étoffeurs et tailleurs d'images » vont d'abord n'en pas vouloir. Enfin, ils l'admettent: Mignon épousera une certaine Jacqueline Marion, dont il aura quatre enfants, et sera trois fois de suite connétable de son quartier, c'est-à-dire « choisi parmi les plus notables et qualifiés bourgeois pour avoir l'œil sur tous les estrangiers venant d'ailleurs demeurer esdites rües et à leurs actions et comportements, pour, en cas de besoin, en faire rapport au Magistrat ». C'est chez cet homme important, — qui peignait volontiers des « écussons pour les cérémonies mortuaires » et qui forma dix-sept élèves de 1691 à 1704, — c'est chez ce maître que Julien Watteau étudia dans la très louable intention d'obtenir, à son tour, la maîtrise. Cela ne fut pas sans quelque peine. Le 25 octobre 1691, Gérin, Alardin et Dropsy viennent juger son esquisse pour le chef-d'œuvre, — et la trouvent insuffisante. Il ne la réussira que deux ans plus tard. Pour achever son petit cycle, je dirai qu'il se maria le 24 juillet 1712 avec Jeanne-Françoise Goguillon, qui signa d'une croix sur l'acte et lui donna deux fils, — et qu'il fut enterré à Saint-Géry, le 27 novembre 1718.

Aucun lien de famille entre lui et Antoine Watteau, sinon ce vague cousinage auquel j'ait fait allusion plus haut. Il ne semble pas qu'il y ait eu de

rapports entre eux. Il ne faut pas oublier que Julien Watteau était déjà quelqu'un à Valenciennes, alors qu'Antoine ne savait pas encore si on allait lui permettre de prendre un pinceau. Hécart, ce brave Hécart, s'extasie sur ses dessins à la plume, et surtout devant son tableau au chœur des Récollets, la *Mort de Saint-François;* son lyrisme a parfois d'heureuses trouvailles : « On eût dit des anges sous les habits des Récollets. »

Antoine n'alla grossir le nombre des élèves de Mignon, ni celui de Julien Watteau qui venait d'ouvrir son atelier : il paya l'exigible droit de six livres tournois pour entrer chez Jacques-Albert Gérin.

Nous pouvons juger le premier maître de Watteau, des œuvres de lui subsistent : c'est dans la décadence flamande, un tout petit peintre. Il y a, au musée de Valenciennes, *Un enfant appuyé sur une tête de mort et soufflant des bulles de savon*, qui est un symbole aussi emphatique et banal que pauvrement peint et dessiné ; à la chapelle de l'hôpital, il y a un saint Gilles guérissant les malades, d'un effort plus soutenu, mais non moins ennuyeux. C'était, à cette époque, le peintre officiel de la ville. La Révolution, les bombes de 1793 ont anéanti son œuvre qui, toutes proportions gardées, m'a tout l'air d'avoir été considérable (1), et qui a

(1) « Le plus beau tableau de Gérin était aux Carmélites. Les dames de Beaumont, les Sémériennes, les Urbanistes en possèdent plusieurs. Celui qui était à la chapelle de l'Intendance, dite Vicoignette, faisait l'admiration des connaisseurs. Les figures y étaient si parfaitement drapées, qu'on ne s'apercevait pas de la monotonie qui aurait dû régner dans un tableau où presque toutes les figures étaient des carmes. C'était aussi celui de ses tableaux dont la carnation était la plus vraie. Dans tous ses ouvrages, les draperies étaient parfaitement rendues ; on eût dit que ce peintre avait étudié d'après l'antique. Mais, la nature seule et son goût avaient été ses maîtres. Il n'est jamais sorti de son pays. » (Hécart). L'intendance possédait



arraché à Hécart plus d'une belle tirade admirative. En réalité, c'était un pédant à la vue étroite, au dessin maigre, indigent, au pinceau sec. Au moment où Watteau entre chez lui, son atelier est fréquenté (1), et tout au moins un des onze enfants que Gabrielle Hayé sa femme lui a donnés, — trois fils et huit filles, — le dernier, Jacques-Albert, y a sa place marquée.

On devine aisément ce que fut le labeur de Watteau dans cette « grande salle à peindre de la rüe de Monseigneur-le-Gouverneur ». Une révolte vient à l'esprit de voir ainsi contrariées et violées, les admirables aspirations qui sommeillent dans ce cerveau et dans cet œil vierges. Par quel miraculeux bonheur ont-elles pu subsister ?... Ce petit flamand dégénéré ne leur a offert nulle nourricière étude d'après la nature : les copies, toujours, succèdent aux copies des « pièches » du maître ; les leçons données sur des machines à l'ordonnance compliquée, maladroite ; la vue blessée par l'extraordinaire accumulation des tons faux, — toute cette vilenie codifiée, étroitement et sévèrement montrée comme la vérité. Et la résignation craintive de ce discret et de cet hésitant qui n'ose penser qui, très lentement, commence dans cette atmosphère mal-

de lui un *Religieux adorant Jésus*. En 1685, il lui est payé 28 livres, pour avoir fait les armes du roi « mises dans ung ouve en dessus de la salle d'entrée de Mgr le Gouverneur » ; 57 livres pour « les armes de Mgr le Gouverneur, celles de la ville, celles de M. le Prévost, par ordre d'icelluy pour placer dans la grande verrière de la chapelle Saint-Pierre, et pour ung dessin nouveau pour mettre au portail de la dite chapelle ». En 1681, il dessine une suite des sujets de la vie de saint Gilles patron de Valenciennes, destinée à être exécutée en haute lisse. En 1682, quatre commandes encore, etc...

(1) Jean-Baptiste Pureur et Nicolas le Juste inscrits comme « apprentifs travaillant par plaisir ».

saine, une initiation qui sera longue, et combien douloureuse !

Au dehors, il est vrai qu'il pouvait prendre de muettes leçons devant les chefs-d'œuvre que j'ai cités, — et peut-être recueillir, de ci de là, une réconfortante vérité, dans l'étroit cercle où sa nouvelle situation le faisait pénétrer.

Parmi ceux avec lesquels il s'était lié, — peu nombreux : ne fut-il pas « discret et réservé avec les inconnus » comme Gersaint l'a noté, et « d'abord froid et embarrassé » ainsi que le rapporte Jean de Julienne, — parmi eux, il est un sculpteur qui habite rue de Tournay, près du couvent des Carmes, un « artisan médiocre » ainsi qu'il est dit sur le registre de capitation, irascible, d'humeur difficile, qui élève péniblement les deux enfants que lui a donnés sa maîtresse devenue sa femme : Antoine Pater. Plus tard, il connaîtra, au milieu d'ennuis et de démêlés continuels avec le Magistrat, le conseil provincial du Hainaut, voire même le parlement de Flandre, la célébrité dans sa ville. Il fera pour Saint-Nicolas un *Sauveur* de marbre, à la porte de Famars toute une décoration d'armes fleuries et de trophées, à Notre-Dame-la-Grande un buffet d'orgues... Mais ce moment n'est pas venu. Les heures du début sont longues, et, dans une communauté de petits efforts, ces deux inquiets se rapprochent. Dans l'atelier poussiéreux, tandis qu'il pétrissait la glaise ou qu'il taillait le chêne, cette manière de brutal dont l'œil n'était pas sans originalité et la main sans souplesse, cet homme laid et bourru, causait, et Jean-Antoine recueillait des choses neuves qui le faisaient penser, qu'il l'aidaient à vivre dans le chaos stérile où on le faisait se débattre... Dans cet atelier-là couraient

deux bambins, une toute petite fille, un gamin à peine plus âgé, — Jean-Baptiste (1), qui devait être l'unique élève d'Antoine Watteau.

A part la petite effigie de la collection Dècle, aucune œuvrette de Watteau élève de Gérin, ne nous est restée; nous n'avons même pas l'ordinaire et brève mention, sur un livre de comptes, le comprenant au nombre de ceux qui s'embesoignent à la décoration d'une église ou d'un château. Jamais disciple ne fut plus obscur... Il ne s'éveillera que plus tard, au particulier contact qui lui est nécessaire. Ces premières trois années d'apprentissage, auxquelles le règlement de la corporation l'obligeait, si vides, si longues, il les allonge encore d'une autre année. Ce qui doit marquer un échec en quelque concours pour l'obtention de quelque grade; et ses relations avec sa famille n'en durent être que médiocrement améliorées. Avec cette scrupuleuse attention qu'on portait, dans une certaine bourgeoisie, à l'établissement des enfants, on voyait avec effroi, tandis que le temps s'écoulait, Jean-Antoine absolument incapable de gagner sa vie. Pour Philippe et Michelle, il devenait, peu à peu, le mauvais fils, le paresseux qui ne sait rien œuvrer

(1) « L'an mil six cent quatre-vingt-quinze, le vingt-neuvième jour de décembre Maître L. Vandeville, vicaire de cette paroisse Saint-Jacques, de la ville de Valenchiennes, soussigné, at baptizé le fils né le dit jour, en légitime mariage de Anthoine Pater, maître sculpteur, et de dame Elisabeth Defontaine, ses père et mère, habitant de la paroisse, auquel on at imposé le nom de Jean-Baptiste.

» Le parin Jean-Baptiste Léto. La marine, Marie Anthoinette Vanast.

» Antoine Pater.

» Marie Anne tonnette Vanat.

» Jan Baptiste Leto.

» Vandeville. »

Il naîtra à Pater deux autres fils : Jean-François (20 septembre 1700), et Michel-Joseph (23 septembre 1703), qui deviendra prieur du couvent des Chartreux de Montreuil-sur-Mer, sous le nom de Dom Michel.

de ses mains, ce mélange de songe-creux, d'incorrigible recommenceur de riens, celui qu'en rouchi on définit d'un intraduisible mot le « puiseux ».

Le puiseux, pour ces artisans énergiques, c'est la honte...

Son maître seul semble l'avoir connu : il a peu ou point d'amis, — moins encore d'amies. Il n'a vécu ces premières et légères amours qui devaient être si favorables à l'éclosion d'autres génies. Ici encore, Watteau n'a pas été heureux. Il lui est difficile de l'être : c'est un timide. Il restera timide toute sa vie avec les femmes. Et de cette timidité-là, naîtra cette œuvre unique, délicieuse, merveille pleine de dessous, de réticences, d'a-parte, de dédains, de troubles et de mélancolies, dont la gloire élégante est, avec celle de Chardin et de Fragonard, la gloire même du XVIII^e^ siècle.

Celui qui devait créer une Femme, la plus exquise, la plus attirante peut-être entre toutes, la plus femme certainement par le mystère dont il l'enveloppe, celui-là aura été, à l'âge des premières conquêtes, bafoué et rabroué par elles. C'est que, à cette époque, la Flamande de Valenciennes est une drôlesse peu commode et fort vaine, une variété particulière de l'espèce qui n'est pas absolument sympathique. Regnard traversant la ville, le Regnard de la Provençale, de Doguine et Tontine qui l'attendent, complaisantes, en sa maison du bas de Montmartre, Regnard qui s'y connaît, écrit : « Nous remarquâmes que toutes les femmes étoient belles en ce pays. » Certes, elles l'étaient ; mais d'une beauté qui n'est du tout celle de ces trois Valenciennoises « très belles à merveille » et qui furent l'Espérance en damas bleu, la Foi en taffetas blanc envolé de soie blanche, et la Charité en damas

rouge, lors de l'entrée de l'empereur Charles V; mais d'une beauté disparue, assez particulière, et tout à fait en sa fleur vers la fin du XVII[e] siècle. La Flamande blonde, la Flamande aux yeux bleu-clair, un peu lourde en sa langueur passive, celle qui eût écouté le compliment de cet hésitant et qui se serait offerte, cette Flamande-là eût aimé Watteau, — maîtresse aux caresses quasi maternelles qu'il fallait à celui qui était, aux rares heures d'expansion « agréable, tendre et, peut-être, un peu berger ». Mais, de la province d'Anvers, du Limbourg et du Nord-Brabant, du pays de ces superbes créatures toisonnées d'or, en redescendant vers le Hainaut, le type s'altère, le blond se sombre, l'éclat des yeux s'accentue. Ici, dans cette cité, les chevelures sont brunes, le front peu haut et le teint volontiers pâle : belles filles quand même, qui ont dans le sang, quelle que soit leur condition, une large part de sang espagnol, et que les rebuffades et les grâces roides, le méprisant et brutal désir des soudarts sinistres et dévots, ont rendues plus volontaires dans leurs caprices, plus âprement glorieuses dans leur fatuité, plus gourmandes de joies, plus sourdement cruelles dans ces luttes entre hommes qu'elles aiment à attiser.

Cette fille ne se donne pas; il faut la prendre. Alors qu'elle va, le corsage bistoqué, le griselet ou la robette aux épaules, à quelque fête hors les murs à la Franche fête, à Onnaing manger le pâté à l'oison, au faubourg croquer les tartes du « Bon Dieu à tartes »; alors qu'elle chôme Notre-Dame d'Amour, Notre-Dame-des-Petits-Poulets ou Notre-Dame-des-Damoiseaux, il lui faut au bras un amoureux dont elle soit fière. Sous les gloriettes de troëne et de cornouiller des guinguettes, il lui fera

faire place parmi les pipeux, les piteux accourus de la campagne et les arpaliaux de ducasse, ce rude gaillard qui en impose à la harpaille par la carrure de ses épaules et son air résolu, ce drôle qui aura du galant dans les souliers aussi bien qu'au col de sa veste et à son feutre et qui, faisant sonner ses patars et ses sous lui offrira, debout et cérémonieusement, la première chope et le premier watelet, neigeux de crème... Celui-là, c'est son « pierrot ».

Zabiau, pour mieux remercier
Pierrot dé sen ouvrache
Deux u trôs fôs l'a bajoté
A travers sen visache...

Watteau se vengera cruellement de toutes ces Zabiaux, — de celles de Valenciennes et de celles de Paris. Elles n'auront pas de plus cruel ennemi, parce qu'elles n'auraient pas eu d'amant plus passionné : il leur imaginera une rivale si exquise, que pas une d'elles ne pourra atteindre complètement à son air, et que toutes, à l'envi, se piqueront de lui ressembler; puis, ce causeur au mot rare et juste sera « un libertin d'esprit et un sage de mœurs ».

Il n'en est pas moins que quand Gérin meurt, en 1702, il laisse Watteau absolument seul, à dix-huit ans.

Que faire dans la lassitude de la ville à demi-ruinée, qui sera peut-être saccagée encore au cours de la guerre qui vient d'éclater à nouveau entre la France et les Provinces-Unies?... Au reste quels travaux Jean-Antoine eût-il pu entreprendre? Il n'a qu'un bien petit métier, sur lequel il est loin de s'illusionner, il sent le besoin de s'acoquiner encore à un maître, d'écouter une voix, de suivre des conseils; mais il ne veut recommencer le labeur fastidieux et toujours même qui l'attend dans

cette cité, auprès de sa famille toujours plus loin de lui, en ce pays d'Ostrevant qu'il a battu en pauvret et en rebuté. Il se décide à briser ces cercles où il étouffe, à satisfaire ce désir de changer d'horizon, désir qui grandit à mesure qu'il devient homme. Ses dernières hésitations vaincues, il part.

Orange triomphant, c'est vers le nord qu'il serait allé, vers la décadence flamande et hollandaise; le grand courant l'entraîne à l'opposé, vers Paris.

«...Au bout de quelques années, son maître luy paroissant peu capable de remplir ses idées, et de le porter jusques au point où il pouvoit atteindre, il fit connoissance avec un autre peintre qui se donnoit pour habile dans les décorations de théâtre, et qui sur cette réputation fut mandé à l'Opéra de Paris. Le jeune Watteau, qui ne désiroit rien tant que se perfectionner, jugeant que le séjour de cette grande ville était le seul capable de luy procurer les moyens de s'avancer, obtint de son nouveau Maître de l'y accompagner. Il travailla d'abord sous luy à ce genre d'ouvrage; mais ce Peintre qui ne réüssissoit pas dans ses affaires, comme il se l'étoit imaginé, fut contraint de s'en retourner en son païs, où son élève ne jugea pas à propos de le suivre (1). »

Jean Bérain n'a jamais employé ni ce prétendu et nouveau maître de Watteau, ni Watteau lui-même. Tout cela est un roman imaginé par Julienne, — et qui, malheureusement, a servi de thème aux biographes plus ou moins heureusement empressés de meubler les obscurités et les lacunes si nombreuses de la vie de Watteau... Quel brosseur de

(1) Abrégé de la vie d'Antoine Watteau (1775).

décors pouvait avoir une ville qui n'avait pas de théâtre ? Ce n'est qu'en 1725 que, sur l'emplacement de la Halle aux draps, du Bureau des Écrivains et d'une partie des terrains de l'hôtellerie du *Chinne*, une première salle de spectacle fut élevée.

Pour Caylus, il s'exile afin d'échapper à la tyrannie paternelle :

«... Ainsi plutôt que de se ranger à la profession de son père, il le quitta et vint à Paris, dans l'équipage qu'on peut s'imaginer, pour cultiver une Muse qu'il chérissoit sans trop la connoître (1). »

Gersaint est infiniment plus près de la vérité :

« Il quitta la maison paternelle, sans argent et sans hardes, dans le dessein de se réfugier à Paris chez quelque peintre pour pouvoir y faire des progrès (2). »

En réalité c'est l'exode douloureuse de l'apprenti obligé de quitter son pays, le giron où il devrait trouver tout secours et tout réconfort, pour aller en étranger apprendre, apprendre encore pour pouvoir vivre.

Il va, ce matin du départ, entendre la messe de l'aube, la messe des voyageurs à la chapelle Saint-Pierre ; ses idées d'enfant périront toutes dans le naufrage, ses illusions d'homme, une à une, s'évanouiront, que sa foi religieuse survivra, entière et profonde. Il demeurera un croyant.

La Cloche Blanche sonne, celle qui annonce l'ouverture des portes, lentement entre le brouillard qui s'élève du marais et le velours des herbes, s'effacent les murs de la ville, ces murs qui ont taillé

(1) Vie d'Antoine Watteau, peintre de figures et paysages, sujets galants et modernes. 1748.

(2) Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangere. 1744.

dans leur chair, le *Chemin de Croix* du vieux Schleiff, — et par Cambray aux deux citadelles, Péronne-la-Pucelle dans l'émeraude de ses défenses, les bois de Compiègne, le Valois aux grands finages et Saint-Denys-en-France, il gagne Paris.

VIRGILE JOSZ.



# VISIONS

—

### *BEAU LOUVRE*

*Beau Louvre macéré dans les couleurs du ciel*
*Qui te lave et te magnifie,*
*Immobile profil, calme géographie,*
*Paysage artificiel,*

*Mes yeux se sont ouverts sur ta lourde figure*
*Pour la mirer comme les eaux :*
*Les nuages voulaient, de leurs changeants châteaux,*
*Imiter ton architecture ;*

*Les couchants te brûlaient follement; les étés,*
*Dans le bleu des chaudes journées,*
*Étalant sur tes toits des Méditerranées*
*Baignaient tes angles arrêtés ;*

*L'hiver diamantait ta silhouette fruste*
*Du givre fleuri des Noëls,*
*Et la pluie âpre aimait cingler ton gris vétuste*
*Dans les avrils gros de dégels.*

*J'ai vu t'envelopper les nuances des heures*
*Noires, blanches, grises ou d'or,*
*J'ai humé le parfum de siècles que tu fleures,*
*Et je t'admire et hume encor !*

*Car j'aime en toi le souffle énorme de la Ville*
*D'où sort ton apparition,*
*Et je sens pris, parmi ta carrure tranquille,*
*Mon cœur ainsi qu'un moellon.*

*BANLIEUES*

*La Seine a la couleur et l'odeur d'un poisson ;*
*Elle est vivante et écaillée,*
*Son eau nourrit une moisson*
*D'algues molles grouillant de flore et de feuillée.*

*Nous aimons voir s'y refléter,*
*Le long des rives symétriques,*
*Les paysages pleins d'arbres et de fabriques*
*Avec un morceau blanc et bleu du ciel d'été.*

*A rebours du courant et les rames inertes,*
*S'y dandinent des barques vertes*
*Où, pour quelque fretin rare et fallacieux,*
*Sont des pêcheurs silencieux.*

*La berge est dure d'herbe drue*
*Où vaguent des papiers et des marques de pas ;*
*Et des gens venus de la rue*
*S'y couchent près de l'eau qu'ils ne regardent pas.*

*Car ce n'est pas pour eux que cette Seine coite,*
*Qui brille à nos yeux et qui ment,*
*Berce en elle la vie ample, sournoise et moite*
*Des mirages exacts et du palpitement...*

*FONTAINE*

*Si la soif en passant te mène à la fontaine,*
*Penche-toi, les deux mains au bord humide et gris,*
*Et vois monter la fleur de ta bouche lointaine*
*Du fond de l'eau tremblante où ton fantôme est pris.*

*La fraîcheur d'un baiser touche ta lèvre nue ;*
*Derrière la rencontre erre le firmament ;*
*Et, sur ta tempe, avec un clair frémissement,*
*Une rose rejoint son image venue.*

*Et tu rougis, croyant avoir aimé quelqu'un*
*En l'apparition fugace et submergée*

*Qui, pensive, hantait l'atmosphère d'emprunt,*
*Et te donna sa bouche au cœur d'une gorgée...*

*MONOTONIE*

*La maison baigne dans l'été,*
*Blanche, sentimentale et sage,*
*Avec un bout de paysage*
*Au fond des glaces reflété.*

*Elle a cette fraîcheur ombrée*
*Que font les stores abaissés,*
*Et des silences traversés*
*Par un chant de guêpe dorée.*

*Son parc, comme dans les albums,*
*Enchevêtre un feuillage fruste*
*Et, sur sa terrasse vétuste,*
*Sont d'éclatants géraniums.*

*Et quoique la Ville soit proche,*
*Le bruit en est si peu distinct*
*Qu'on croit plutôt dans le lointain*
*Le heurt des vagues sur la roche.*

*Nous vivons là tout doucement*
*Avec quelque musique, un livre*
*A parcourir, un songe à suivre,*
*Et surtout en nous y aimant,*

*Pleins de la douce indifférence*
*Qu'on a quand on se sent heureux*
*Et qu'on ne rêve rien de mieux*
*Qu'une aussi paisible existence...*

*CURIEUSEMENT*

*Cette nuit comme un drame attire ton cœur las*
*Par son ciel figurant, parce qu'il grouille et change,*
*Un Océan invers qui ne déferle pas.*
*La lune s'y débat comme une pieuvre étrange,*

*Claire, dans le filet d'un nuage ample et bas;*
*Et, pour mieux encadrer la vision murrhine,*
*— Tambour de tes dix doigts lourdement corsetés, —*
*La fenêtre t'a mis le dehors sous vitrine,*
*Derrière quoi tes yeux regardent, dilatés,*
*Dans le halo léger soufflé par ta narine...*

## *A UNE PETITE STATUE CHALDÉO-ASSYRIENNE QUE J'AI*

*Toi qui n'eus qu'un passé d'idole humble et fragile,*
*Voici que, dans la gaine étroite des contours,*
*Nourris de l'or des dieux et du granit des tours,*
*Les siècles font un socle à ta gloire d'argile.*

*Clouée au mur sourit ton apparition,*
*Et le regard songeur et pieux qui t'englobe*
*Croit voir, dans les pâleurs de l'inhumation,*
*La terre de Chaldée encore sur ta robe.*

*Le fantôme du sombre et royal Orient*
*S'est roidi dans l'horreur tranquille de ta pose,*
*Et, comme en ceux des Sphinx que crispe l'ankylose,*
*Dans tes yeux émoussés regarde le Néant.*

*Mais ton sourire vit, ô roi, Prêtre barbare*
*Des longues voluptés du passé fabuleux !*
*Babylone te coiffe ainsi qu'une tiare*
*Et brûle en cette moue au sens mystérieux.*

*Et je veux élever mes mains sacerdotales*
*Dont reluit chaque doigt quadruplement bagué*
*Pour que l'air mécréant de ce temps soit nargué*
*Par leur chair toute nue où pèsent des opales,*

*Par leur chair d'aujourd'hui dont le geste incrusté*
*S'offre, dans la douceur d'un rite énigmatique,*
*Au calme, à l'ironie, à la perversité*
*Que retrousse à demi ta bouche asiatique...*

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

# LEUR VIAU

*A Jules Renard.*

—

## I

— Un viau, c'est encore dur à élever, pé Mathieu.

— Oui, pé François, c'est dur au jour d'aujourd'hui. Les bouchers font des histoires, i vous demandent des bêtes de lait, puis leur tâtent les estomacs pour s'assurer qu'i n'y a point de tricherie. Comme si le lait des vaches c'était pour les viaux!

— Non, ben sûr, c'est pour vendre au litre.

— On pourrait p't-être s'entendre un coup, pé François.

— Comme quoi, pé Mathieu?

— Sous le rapport de la dépense.

— Et du gain aussi.

— Qui dit dépense dit récompense, pé François.

— Moi, j'ai pas de vache, pas de lait, pas de viau, mais pas d'ennui non plus si j'ai pas de fort gain.

— On pourrait partager, quoi!

— Partager? V'là un gros mot.

— Oui-da! L'élever de moitié, nous deux. Vous avez des pommes de terre, de la verdure. On ferait quèque bon mélange. Ces animaux-là ça mangerait le diable en corne. On le pousserait jusqu'à la Saint-Jean. Moi, je veux pas y donner mon lait longtemps, j'en ons besoin.

— Oui, je dis pas, pé Mathieu. Mais j'ons des fèves qui fermentent. A se pourrissent toutes, c'te année. Pour mes pommes de terre, je ne veux point

m'en dessaisir. Au jour d'aujourd'hui, on m'en ferait pas jeter une pelure, vous savez! C'est jaune comme l'or, c'est gras, ça fournit, c'est du beurre, quoi.

— Ça vaudrait de réfléchir, pé François. Vos fèves? J'ai pas confiance. Ça me le ferait gonfler. La fève pourrie, même ben cuite, ça se voit derrière les côtes. Tandis qu'une bonne purée ben fine, ben éclaircie d'eau du ciel...

— Ça vaudrait de réfléchir, sûrement. Moi, les fèves, vous, le lait, en le coupant de panade avec un peu de sucre. J'ons entendu dire qu'un brin de sucre, c'est comme un litre de crème pour le corps.

— Je dis pas pour ce qui est de mettre dans le café d'un chrétien, votre brin de sucre. Mais un viau, c'est un viau. Ça n'entend malice à ren. Faut de la pomme de terre et de la meilleure, à mon avis.

— On réfléchira.

— Ben, je vous empêche point. Consultez vot' femme.

— Non. Je consulterai ren que moi-même. Je vons passer la nuit là-dessus et je vous en toucherons un mot, demain, au champ.

— Ça va.

— Ça va.

— A vous revoir, pé François.

— A vous revoir, pé Mathieu.

II

— Bonjour, pé Mathieu.

— Bonjour, pé François.

— J'avons réfléchi... et dur encore!

— Je pensais ben que ce serait dur. Vous en avez parlé à vot'femme, hein?

— Oui, j'en ons parlé à ma femme. Je voulais pas

y dire, pis j'y ai dit, quoi... Les femmes, c'est si bavard!

— Ben sûr! Ça trouve plus d'idées qu'une poule de grains.

— Nous nous avons consulté sur l'affaire.

— Ben, alors?

— Ben... il y a de l'avantage, mais peut y avoir de la perte.

— C'est toujours comme ça dans la vie du monde.

— Je voulons ben partager tout de même.

— Je vous crois, pé François. Ça, c'est une bonne parole.

— Je la retirons point... seulement je donne point mes pommes de terre. Au jour d'aujourd'hui, c'est ben trop coûtant, surtout la mienne, qu'est d'une qualité qu'a pas son pareil.

— Ben, alors, quoi que vous donnez? Les fèves pourries?

— C'est là-dessus que faudrait réfléchir.

— Ben, c'est tout réfléchi puisqu'on partage, pé François.

— On partage! On partage!... C'est bentôt dit, pé Mathieu, quoi qu'on partage? Je vois plus ben.

— Vous emportez pas. On partage la nourriture, pis la viande, ou ben l'argent, à votre aise du choix.

— On partage la viande, je veux ben vous croire, mais ça dépend du viau. Sera-t-i maigre? Sera-t-i gras? Faudra courir aussi la chance de la mortalité.

— Avec vos fèves, oui ben! Avec des pommes de terre en purée, je réponds du viau.

— Pour gagner sa dépense faudrait le pousser au biau. Le biau jeune ça se vend mieux, des fois, que du vieux viau.

— On le poussera au biau, si vous avez du vert, pé François.

— Pour du vert, j'ons du vert. S'agit pas de ça. Partage-t-on la viande, oui ou non, pé Mathieu?

— La viande ou l'argent, que je vous dis. Nous fâchons point si nous sommes d'accord. Les mauvaisetés servent de ren. Vous vendrez votre moitié, je vendrai la mienne, 'après l'estime du boucher, quoi.

— Je voulons partager d'égalité.

— Un partage, c'est toujours d'égalité.

— Ben, des fois, non. Il est pas d'un côté comme de l'autre, votre viau.

— C'te bêtise, pé François! Il est comme tous les viaux. 'La une tête et une queue, ben sûr.

— Enfin des fins, quoi que nous aurons chacun, pour voir?

— Ben, à c'te heure, nous pouvons pas le couper vivant, y mangerait pus! Ce que vous voulez rire, pé François?

— Je ris point quand je suis d'affaire.

— Alors quoi que vous avez dans la pensée, maintenant?

— J'aimerais mieux partager la viande que l'argent, voilà.

— Ça c'est une raison. Vous vendrez pus à votre fantaisie. Je n'y mettons point d'empêchement. Nous le ferons tuer, le temps venu, on le coupera su l'étal, pis chacun, d'accord, tirera du sien. Ça vous va-t-i?

— Comme ça, je veux ben. Seulement, on le partagera pas de longueur.

— On fera de moitié en large, alors?

— Oui, pé Mathieu. C'est une idée de not'femme, *rapport aux estomacs de l'arrière-train.* Les femmes, c'est tout l'un ou tout l'autre qu'i leur faut.

— Je me dédis pas de la chose. Faites votre

choix. Je s'rai toujours content rapport aux pommes de terre et à la verdure.

— Ben, pé Mathieu, je prenons le côté du cul.

— Ça va, pé François, je gardons le côté de la tête.

— A vous revoir, pé Mathieu.

— A vous revoir, pé François.

## III

— Bonjour, pé François.

— Bonjour, pé Mathieu.

— Je venons pour vous parler du viau. I profite, j'attends vos pommes de terre et aussi ben les fèves. Pour l'instant il est à la panade. Ce qu'il engraisse... c'est ren de le dire!

— Mon idée, pé Mathieu, c'est que, voyez-vous, ça ne fera jamais que de la petite viande, vot'bête! Enfin, je me dédis pas de la chose. Je prendrai ma part. Faudra ben, puisque c'est promis.

— De la petite viande? Ah ben, si vous me tâtiez ça! — Pour boire du lait, i n'en boit pus. J'ons reconnu que c'était pas son goût. On lui blanchit son eau avec de la farine et il en avale tant qu'un curé de messes, pé François. Faut que vous veniez le visiter en portant vos pommes de terre. Un demi-boisseau pour commencer. Après, on verra voir...

— Je porterai pas de pommes de terre. C'est pas utile.

— Ben, c'te bêtise! On partage donc pas?

— On se dédit pas, ben sûr, mais on s'est convenu d'autre chose.

— Pour les fèves. Ah! non, je veux point tout de suite. I gonflerait. C'est ça qui nous ferait de la

petite viande. Sans les pommes de terre, je gard mon viau entier.

— Vous gardez votre viau entier? Ce serait pas honnête, pé Mathieu.

— C'est vous qui êtes pas de parole, pé François, avec vos ladreries, cré bon sens de Dieu!

— Je partageons-t'y, je partageons-t'y point, à la fin des fins, et c'est-i que vous avez pus de mémoire?

— Je partageons la nourriture d'abord, la viande ensuite, quoi. Faut ben le nourri pour le pousser au biau. C'est-i que vous devenez sourd, à c'te heure, pé François?

— Je faisons point le sourd. Je m'entendons très ben. J'ons choisi mon morceau de bon accord avec vous, s'pas?

— J'en disconviens point. Vous avez pris le cul, rapport aux estomacs de l'arrière-train... Ben, quoi encore?

— Alors, je devons point de pommes de terre pas pus que de fèves, je devons ren... que partager.

— Ça, pé François, ce que vous vous foutez de moi?

— Je me foutons de personne. J'ons qu'une parole, v'là tout.

— Je peux pas pourtant nourri un viau sans nourriture. J'ons point de pommes de terre ni de pommes de pommier à lui mettre au ventre, moi, vous le savez ben.

— Ça me regarde pas!

— Foi de pé Mathieu... quoi qu'on partage alors?

— On partage le viau.

— C'te bêtise! je vas-t-i pas vous lâcher une belle moitié de viau pour le plaisir, pé François?

— Faudra ben puisque vous avez choisi de bon accord avec moi.

— J'ons choisi?.. J'ons ben pris vos restes! Vous avez demandé le cul, moi j'ai gardé la tête. C'est-i ça, oui ou non, qu'est arrivé?

— Justement, c'est la chose même...

— Alors, pé François? S'pliquez-vous, nom de nom!

— Alors, si j'ai le droit au cul, j'ai ren à donner pour la nourriture puisque c'est par la tête qu'i mange, c't animal... Encore ben heureux que je vous retienne pas le fumier, car, en bonne justice, pé Mathieu, s'i dépense de votre côté, i rapporte du mien... ça se balance, quoi!

RACHILDE.



# LECONTE DE LISLE

## 1870-1871

## LA FIN DE SA VIE [1]

—

La guerre de 1870-71, le désastre national, fait puissamment vibrer Leconte de Lisle, dresse plus violemment en le poète l'homme social. Qui parlera encore d'homme refroidi et de sage « olympien » détaché du spectacle des choses terrestres? Celui à qui on avait tant reproché de s'être fait une âme hindoue, une âme grecque, de s'être composé, à force d'abdiquer de parti-pris la vie contemporaine, un génie cosmopolite (Barbey d'Aurevilly), éprouva fortement l'angoisse patriotique. A l'égal de celui qui était descendu dans les assemblées des politiciens, qu'un exil politique avait érigé en poète national et qui s'isolait lui-même dans la gloire de cette stature, il chanta mâlement la France accablée sous l'invasion barbare. L'émotion ne s'enfla point pour se dérouler avec superbe en l'ampleur de tout un volume, mais se contient en la force concise d'un poème de vingt-six strophes. Hugo, en la fougue d'un bel orgueil révolté, forgea un grand bouclier, à l'exemple de celui homérique, et qu'il orna multiplement d'héroïques attitudes; Leconte, avec une sobre énergie, grave pour l'éternité une médaille de haut relief. D'ailleurs on peut à peine songer à l'*Année terrible* en redisant le *Sacre de Paris*, — la vision en est trop ramassée, l'accent virilement contenu, l'inspiration mâlement dirigée, — mais au verbe savant et fort, précis, d'un homme de lutte et

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 141, 142.

qui voulait tendre des énergies, à ce que Blanqui, parallèlement, écrivait dans la *Patrie en danger*.

A la période de l'orateur s'oppose fraternelle et comme pour la soutenir en un groupe allégorique, la strophe du poète :

« La gloire de Paris est sa condamnation... Sa lumière, ils veulent l'éteindre ; ses idées, les refouler dans le néant. Ce sont les hordes du v[e] siècle, débordées une seconde fois sur la Gaule, pour engloutir la civilisation moderne, comme elles ont dévoré la civilisation gréco-romaine, son aïeule... N'entendez-vous pas leur hurlement sauvage : « Périsse la race latine! »... C'est la férocité d'Odin, doublée de la férocité de Moloch, qui marche contre nos cités, la barbarie du Vandale, et la barbarie du Sémite. Défendons-nous et ne comptons plus personne. »

« Ville auguste, cerveau du monde, orgueil de l'homme,
Ruche immortelle des esprits,
Phare allumé dans l'ombre où sont Athène et Rome,
Astre des nations Paris!
... Nourrice des grands morts et des vivants célèbres,
Vénérable aux siècles jaloux,
Est-ce toi qui gémis ainsi dans les ténèbres
Et la face sur les genoux? »

« Les Teutons ont franchi le Rhin et menacent une fois encore la civilisation... Les races du Midi ont tressailli au bruit des pas de ces bandes féroces, sorties des forêts du Nord... Ils courent nos plaines fertiles, ces hommes aux pieds plats, *aux mains de singes*... Oh! vous, la grande race de la Méditerranée, *debout pour le dernier combat*, debout *pour exterminer les hordes bestiales* de la nuit, les tribus zélandaises qui viennent s'accroupir et digérer sur les ruines de l'humanité! »

« Vois! *la horde au poil fauve* assiège tes murailles!
Vil troupeau de sang altéré
De la sainte patrie ils mangent les entrailles.
*Ils bavent sur le sol sacré!*
Tous les loups d'Outre-Rhin ont mêlé leurs espèces;
Vandale, Germain et Teuton

« Ils sont tous là, *hurlant de leurs gueules épaisses*,
Sous la lanière et le bâton.
O Paris, qu'attends-tu? la famine ou la honte?
Furieuse et cheveux épars
Sous l'aiguillon du sang qui dans ton cœur remonte
Va! bondis hors de tes remparts! »

L'inaction de Paris les terrifie également; la même horreur de la capitulation les anime; les brûle la même soif d'un sublime soulèvement national :

« Que le canon d alarme proclame le danger de la patrie! Qu'on sache que c'est l'agonie qui commence si ce n'est pas la résurrection... Feu! telle doit être la réponse de la France entière! »

« Non! non! tu ne dois pas tomber, Ville sacrée,
Comme une victime à l'autel;
Non, non, non. Tu ne peux finir désespérée,
Que par un combat immortel! »

En la « terrible » année se réveillent les énergies de violence qui vingt ans couvèrent sous la cendre d'or de poésie. A nouveau, vif, s'affirme le besoin d'agir directement sur la masse, et il croira bientôt le moment venu de répandre les idées révolutionnaires par des brochures destinées *au peuple*.

Paris s'est rendu, et la Commune tente de prendre la direction de la patrie épuisée. Des amis disent que Leconte de Lisle la désapprouva totalement, la « détesta », tout au dégoût du « vandalisme » de ce parti. Cette attitude semble exagérée, risque de n'être point logique et justifiable. Sans doute, Leconte de Lisle, comme grand artiste particulièrement épris de l'art antique, s'alarma à d'inintelligents désastres, en redouta de plus irréparables. Mais devait il tant exécrer ces incendies qui s'allumaient en une soif d'anéantir la moderne Babylone, devait-il, à la façon de Gautier, ce fanatique amant de la seule Beauté, s'affoler au péril dont la Commune menaçait l'art? Que demandait-il donc dans le *Sacre de Paris*, en janvier 1871, sinon l'incendie même de Paris?

« Vide sur eux palais, maisons, temples et rues...
Dans le carrefour plein de cris et de fumée,
*Sur le toit, l'arc et le clocher*
Allume pour mourir l'auréole enflammée
De l'inoubliable bûcher !

Comme visiblement, avant le culte de l'Art, s'exalte, triomphal et despotique, le souci de la fière Liberté, mère de la beauté des âmes et des génies ! N'est ce pas les vœux mêmes qu'exprimait le poète que tente de réaliser la Commune ? « L'incendie des derniers jours, écrit à cette époque un J.-J. Weiss, a bien pu sortir, en dehors de toute impulsion de la Commune, *de la rage populaire*, qui a voulu anéantir cette ville superbe entre toutes, l'orgueil de ses habitants et du monde, *parce qu'elle avait subi l'humiliante domination du vainqueur.* »

Leconte de Lisle ne peut donc avoir, seulement soucieux de l'art, totalement condamné, détesté « en bloc » la Commune. Sans doute, il se rendit compte que la Commune échouerait, serait réprimée, susciterait quelque terreur blanche, que, au lieu d'être général, universel comme il le voulait, le mouvement était restreint, surtout que les hôtels et le banal luxe des bourgeois subsisteraient, tandis que des merveilles d'art auraient été anéanties ; que la vie reprendrait son cours monotone et plat, que seul l'Art aurait été une fois de plus victime en maintes de ses plus nobles manifestations.

Des témoignages des parents et des amis qui le virent rien de définitif ne se précise. Il reste seulement vrai que certains actes de sauvagerie et d'inintelligence l'indignèrent et l'épouvantèrent comme des actes de folie, et l'on dit même qu'ayant voulu persuader à un corps de la garde qu'il ne fallait pas prendre les armes, il fut adossé au mur et seulement sauvé par l'intervention d'un passant qui le reconnut. D'autre part, il réprouvait les horreurs de la réaction bourgeoise, aurait même caché chez lui un ou des communeux, et il conserva de la sympathie, — la sienne n'était point banale, — à quelques chefs du mouvement. Mais on ne peut rien affirmer de certain. Il

ne publiait point ses actes, et comme toujours c'est l'œuvre qui prouvera à la postérité la constance et la pureté de son républicanisme.

§

Quand, après la chute de l'Empire, furent révélés « les secrets de la cassette impériale (1) », l'on vit précieusement encadrée entre des publications de dons faits à des personnes tarées, espions ou revendeuses, une note concernant la pension de 3.600 fr. servie par Napoléon III au poète Leconte de Lisle sur sa cassette personnelle. L'effet voulu se réalisa, scandaleux. Les chaleureux amis de 1848, comme les admirateurs du poète altier, se déconcertèrent, voire se révoltèrent. On le savait éloigné de l'action, et quoique éloigné de l'action sincèrement et noblement républicain; l'on se refusa à croire qu'il avait abjuré la foi d'hier. L'on invoquait et l'on évoqua le passé; l'on redressait devant soi la fière et franche attitude du pur poète; plus étonnante et inexplicable restait la chose révélée. Aux jours d'injuste obscurité, ils avaient exalté, ils s'étaient ingéniés à faire valoir le haut républicanisme de Leconte de Lisle afin de communiquer aux amis républicains, seulement épris du génie libéral de Hugo, la nécessaire admiration pour Leconte de Lisle. Ils l'avaient ainsi « répandu ». Et voici qu'il était brusquement et brutalement dénoncé à tous comme jouissant secrètement d'une libéralité impériale. Nulle explication. Ses amis, toujours, avaient regardé systématiquement Napoléon comme « l'ennemi ». Lors il en fut qui, intransigeants, ne le virent plus; ou qui, après une « abstention morale », le refréquentèrent. Il y en eut qui, toujours simplement familiers, ne lui en parlèrent jamais, seulement satisfaits de leurs commentaires personnels

(1) Voir la publication par Poulet-Malassis des *Papiers secrets et correspondance du second Empire*... etc. Des 5 ou 6 ouvrages de ce genre c'est le seul qui mentionne Leconte de Lisle. p. 352. (La pension fut versée à partir de juillet 1864.) La liste des pensionnés sur la cassette impériale est donnée avec de très intelligentes notes d'André Lefèvre, impartiales et lumineuses.

bâtis sur de fréquentes observations d'ambiance, sensibles aux muettes et profondes douleurs que le poète pouvait à peine réprimer, et d'autant plus fermement convaincus des funestes influences dont les natures sensibles ne savent souvent pas se libérer. Ceux-là furent ceux qui, justes, virent juste.

Jean Dornis raconte que, informé de son excessive pauvreté par Jobbé-Duval, Napoléon lui fit offrir une pension avec la réserve qu'il dédierait ses traductions au prince impérial. Leconte de Lisle refusa. L'Empereur reconnut que le poète avait raison et lui servit une pension qu'aucune condition, cette fois, ne soulignait. — Les choses ne se passèrent pas avec cette innocence quasi biblique; Napoléon ne fut pas l'Auguste qui, avec une presque personnelle clairvoyance, découvre le génie pour l'encourager de largesses. Voici : le peintre Cornu était l'ami de Jobbé-Duval. Mme Cornu, sœur de lait et directrice littéraire de Napoléon, femme républicaine et de grande intellectualité, fréquentait la maison de Leconte de Lisle. Autour du poète et sans qu'il le sût, on s'occupa à tirer parti de la précieuse relation. Mme Cornu parla donc à l'Empereur. En outre, à cet époque où, en pleine misère, peinait le poète, venait chez lui, tel qu'un contemporain le vit et nous le définit, le gros et fleuri Théophile Silvestre, auteur de remarquables études d'art et d'un précieux petit livre plein de charmants contes de chasse et de pêche. Ce Théophile, homme aux souvent louches allures et aux relations hétéroclites, ne cessait d'écrire à l'Empereur pour réclamer l'argent dû à ses services et à son talent, et quelquefois, preuve de son désintéressement, solliciter des pensions pour les « autres » écrivains de talent de l'époque. C'est par lui que M. Mocquard, un des hommes de.... confiance de Napoléon III, entendit parler de Leconte de Lisle, et il entretint l'Empereur, déjà sans doute préparé par les recommandations de Mme Cornu. Bientôt Leconte de Lisle reçut de Napoléon III telles propositions : sa traduction de l'*Iliade* serait richement éditée, imprimée en caractères royaux, Gustave Doré l'illustrerait; il serait

attaché à une bibliothèque, recevrait 20.000 fr., serait de plus décoré chevalier de la Légion d'honneur. La condition en était qu'il dédiât son ouvrage au prince impérial. Leconte de Lisle refusa : il ne pouvait, dit-il, dédier à un enfant de deux ans, qui ne pouvait connaître le grec, les chefs-d'œuvre de l'art antique, et ne voulut point qu'on lui en reparlât. M. Mocquard, à qui Théophile Silvestre communiqua la réponse de Leconte de Lisle, la rapporta à l'Empereur. Brave homme quelque peu et surtout piqué de mécénisme, celui-ci ne voulut point laisser à la misère un homme de génie. Et Leconte de Lisle reçut une lettre de M. Mocquard dans laquelle il était dit qu'il lui serait donné une indemnité littéraire de 3.600 fr. de la part de l'Empereur « soucieux de favoriser les auteurs de talent qui faisaient honneur au pays ». Leconte de Lisle se montra toujours et encore pareillement hostile. Il n'avait pris aucune part à la quasi conspiration, il n'avait rien postulé. Mais les forces cachées, qui avaient mené la chose à son insu, alors se révélèrent à lui, plaidèrent la raison (1). Lui, certes, n'avait besoin de rien; de soi l'on peut répondre, pour soi l'on peut refuser. Il n'en va pas de même quand il s'agit d'une famille et pouvant réclamer ses droits à une aisance tardive, enfin possible. Comment encore désobliger aussi vivement les amis qui s'étaient employés avec tant de gracieuse activité? Ce qui fut entrepris par d'autres fut conclu par et pour d'autres. La pension fut acceptée.

L'homme en souffrit : première humiliation, compromission infligée à une âme fière, indépendante, connue et aimée pour sa fierté, pour sa mâle indépendance.

(1) Au fond l'on avait parfaitement raison. Le poète est un fonctionnaire qui, pour être appointé par le gouvernement, n'en doit pas moins garder la plus entière liberté de parole aux mêmes titres que les professeurs d'université. D'autre part, combien de poètes pécuniairement récompensés aujourd'hui par les assemblées entretenues par le Gouvernement médisent de ce même Gouvernement, sans que, très justement, personne trouve rien à y redire. Leconte de Lisle pouvait avoir de nobles scrupules, autour de lui on *ne devait pas* les avoir.

Comme toujours la douleur fut muettement contenue. Très franc, il voulut toutefois confesser à ses amis la pension reçue malgré la foi toujours même. Ceci encore, il ne le put, empêché par les contingences (Louis Ménard).

Souvent, non prévenus, ceux qui se réunissaient chez lui dirent du mal de Napoléon III. Leconte de Lisle, toujours, sur ce sujet garda le silence. En sa maison, en des causeries, au milieu des siens qui vivaient de la subvention impériale, il ne pouvait autrement se comporter. Il ne nous paraît donc pas avoir été, homme, ce « sévère pour les autres » et si cavalièrement oublieux de ses « dépendances » qu'on a voulu nous montrer. Le génie ne fut pas atteint de cette « faiblesse ». Jamais son indépendance de penseur hardi ne se sentit contrainte, inquiétée par cette concession faite à la vie matérielle : aucune ombre ne s'interposa entre ce qu'il voulut réaliser et ce qu'il réalisa, nul pusillanime scrupule ne tamisa sur la blancheur de la page d'art la large et pure lumière de la pensée. Ce qu'il avait commencé à dire à d'autres époques, sous d'autres régimes, il l'écrivit aussi bien sous l'Empire. Sa haine du clergé éclata, en ses œuvres, toute violente, à l'époque même où l'empire « se mettait en réalité au service de l'Eglise, combattant au dehors pour le pouvoir temporel, cette séculaire et absurde iniquité, réprimant au dedans toute vie spirituelle qui n'était pas soumise au dogme (1) ».

§

La France venait d'acheter, par son héroïsme et par son or, la retraite des Barbares. Etourdie, meurtrie, il lui fallait se recomposer, esprit et corps. Les classes privilégiées abusaient de sa faiblesse pour vouloir lui imposer le despotisme de leurs intérêts. On décora provisoirement le nouveau régime du nom de République : sous le masque généreux grimaçaient les passions. Les aristocraties royaliste, impérialiste et cléricale sous les

(1) Gustave Lanson ; *Sainte Beuve politique*.

vêtements d'un deuil d'apparat voilaient leur audace et leur cupidité. Elles étaient plus puissantes que jamais, fortes de toute la faiblesse de la patrie. A cette heure suprême Leconte de Lisle publia ses philippiques.

L'*Histoire populaire de la Révolution française* est un résumé succinct des faits qui se produisirent entre la mort de Louis XV et le 18 Brumaire. Les premiers mots de l'avant-propos témoignent assez de la pureté du républicanisme de l'auteur. « La nation française était abêtie et tyrannisée depuis des siècles. Ni lois, ni droits. Par les lettres de cachet, les confiscations, les impôts arbitraires, les privilèges de caste, les redevances féodales, les dîmes, les corporations et les jurandes, le roi, la noblesse et le clergé possédaient la terre, les esprits et les corps. Le peuple tout entier travaillait et mourait sous le bâton, misérable, affamé, soumis à la plus abjecte servitude. La Révolution française a été la revendication des droits de l'humanité outragée ; elle a été le combat terrible et légitime de la justice contre l'iniquité. » Voici encore quelques-uns des mots simples et nets, si impérieusement justes, par lesquels il grave en d'impérissables médailles les fidèles profils des règnes ou des caractères : on reconnaîtra à la marque l'auteur de l'*Holocauste* et de la *Bête écarlate*. Le règne de Louis XV est « immonde ». Louis XVI était « d'une intelligence médiocre, extrêmement dévot, menteur par faiblesse et faux par éducation religieuse ». Admirez la suite ordonnée et la déduction, l'enchaînement logique des divers caractères du personnage. Et quelle précision de gravure : quelques traits principaux bien en relief, secs, vigoureux et nets comme des arrêts, comme des syllabes de couperet. Et quelle sûreté de main et de conscience : pas une hésitation, pas une « faiblesse ». Cela manifeste le robespierriste convaincu et inébranlable. La claire simplicité du ton, et nulle insistance : personne n'a à élever d'objection, émettre de doute ; en quelques rapides minutes le jugement est rendu.

De là cette impression de puissance que ne donne nul autre. C'est le trait de Voltaire, aussi acéré, aussi per-

çant, mais lancé par la main ferme d'un justicier convaincu; Voltaire, lui, est un archer adroit, mais qui jongle avec ses flèches, un bateleur mercenaire qui ne se préoccupe que de faire miroiter son élégance et son adresse. Ici que de brio, mais chez l'autre que de majesté; la majesté d'une fonction « divine ». L'un n'est que la satire corrosive, l'autre l'âpre réquisitoire, la Justice elle-même.

Brièveté concise, franchise brutale du jugement, foudroyante simplicité de logique, c'est bien plutôt du Tolstoï. La ressemblance est criante : mêmes méthodes déductrices, mêmes tours de raisonnement et de style. Si Tolstoï écrivait une histoire de la Russie, ce serait quelque chose d'identique. L'un et l'autre arrachent les masques brillants de la réalité, la montrent face toute nue. Vous ne retrouverez chez nul autre cette hardie pénétration, cette netteté *sûre* du coup-d'œil sur les événements : personne, M. Aulard lui-même, n'a ce sang-froid, cette simplicité, ce naturel ; il est fanatisé en même temps que d'autre part un peu fasciné par la grandeur « vénérable » des institutions qu'attaque son audace. Leconte de Lisle et Tolstoï ont pour ainsi dire une audace *ingénue*, ce sont des juges *nés* juges. M. Aulard est un adversaire ; eux regardent d'en haut, d'un point de vue supérieur, des altitudes de l'âme sereine.

Mais précisément le récit sommaire de Leconte de Lisle qui a les contours arrêtés d'une formule, d'un jugement, ne déforme-t-il pas la vérité, est-ce qu'il ne mutile point la vie si complexe, si débordante? On conçoit mal que la vie se puisse en général exprimer par des termes aussi brefs, qu'elle puisse être contenue dans des lignes aussi rigoureusement tendues. Cependant c'est bien la réalité. Quand il écrit, pour prendre un petit exemple : « Le premier ministre Maurepas et les courtisans *firent chasser* Turgot et Malesherbes », on se dit d'abord que voilà des termes bien violents pour exprimer l'autrichianisme de a cour, la politique cauteleuse, la diplomatie de ruse de ceux qui à la longue parvinrent à obtenir la retraite des

ministres réformateurs, on voudrait une dizaine de petites phrases souples, agiles, soyeuses et brillantes, à facettes, comme l'esprit des courtisans, un style Goncourt, et cependant les deux mots de Leconte de Lisle rendent avec autant de fidélité l'essentielle vérité; somme toute, quand on se reporte à l'époque, l'acte paraît brutal, il le parut alors, les ministres ont bien été *chassés*, le mot n'est pas trop dur pour ce que fut la chose. Ainsi en va-t-il du reste de l'œuvre.

Cette histoire populaire est un résumé merveilleux et vraiment historique; c'est le véritable *essentiel* qui y est dit au contraire de la généralité des manuels classiques: les mots à effet plus ou moins authentiques sont absolument laissés de côté; les portraits des hommes qui ont dirigé les mouvements divers sont tracés en quelques mots courts et complets, vivants. L'artiste, qui génialement *exprime l'âme d'un paysage par deux épithètes*, fixe en quelques termes de la façon la plus définitive le caractère le plus complexe. Il n'y a rien de comparable en ce point au portrait de Mirabeau : « Le vrai tribun de la Constituante était Mirabeau, homme de mœurs décriées, dont la jeunesse désordonnée s'était consumée en lettres contre le despotisme paternel et l'arbitraire royal, renié par sa caste, accueilli par le tiers état, et qui mettait encore, à cette époque, au service de la Révolution, une audace sans bornes et une éloquence sans égale. » Cela est d'impartialité vraiment scientifique. C'est de l'histoire, et à lui être comparés les volumineux précis d'un Thiers sont de la littérature, et de la mauvaise. Peu de mots lui suffisent pour fixer le vrai caractère des plus tumultueuses, donc confuses journées révolutionnaires. Il ne s'attarde pas aux vains détails pittoresques; voyez comme il a nettement marqué le caractère *national* de la journée du 12 juillet : « Les troupes arrivaient de tous côtés, composées surtout de régiments étrangers, mercenaires prêts à massacrer les représentants sur un signe du roi. Paris, souffrant déjà du manque de pain, était profondément agité... La foule fut chargée et sabrée sur la place Louis XV et dans les Tuileries par les dragons

*de Lambesc ;* mais bientôt les gardes *françaises*, prenant parti pour l'insurrection, repoussèrent jusqu'à Chaillot *les régiments allemands et suisses.* » Et d'autre part le caractère antifrançais du 1[er] octobre : « Le roi et la reine avec le dauphin dans ses bras assistaient au repas. *On joua la marche des hulans, des cocardes blanches* furent distribuées et la cocarde tricolore fut foulée aux pieds. » Voyez le rapprochement des mots italiqués : on ne peut avec plus simple habileté et moins de verbalisme faire ressortir la complicité de la famille royale avec l'étranger. Le procédé poétique se trouve le plus succinctement historique.

Et c'est cette simplicité de force quasi homérique, c'est cette absence de verbalisme qui font la valeur de cette « histoire *populaire* ». Comme nous sentons bien la vertu éducatrice de cette petite brochure, si peu volumineuse et si nourrie à la fois, nous tous qui avons, en les lycées de la République, été contraints à réciter intégralement les volumineux textes de traités d'histoire composés dans un sens foncièrement bourgeois et antidémocratique, traités le plus souvent à tendances nettement réactionnaires et où larmoyait une fausse sentimentalité de vieilles filles, tel celui de Désiré Blanchet, usité dans toutes les écoles et lycées, qui si longtemps empoisonna l'esprit de la jeunesse et en affadit l'âme.

Sans doute quelques passages de cette brochure paraîtraient encore à beaucoup trop républicains, par exemple celui où il réhabilita l'insurrection des soldats de Nancy si injustement condamnés par la Constituante, ou ces lignes sur la constitution civile du clergé : « On voit tout l'illogisme de cette constitution civile du clergé. Il fallait ne reconnaître légalement aucun culte et, par conséquent, n'en subventionner aucun, d'autant plus que les catholiques, loin de se montrer très reconnaissants de cette exception en leur faveur, devinrent plus furieux que jamais. » Encore il ne m'étonnerait point que son robespierrisme même fût suspect. De vrai il est assez notoire, mais n'a rien d'excessif : s'il fait de Danton l'instigateur des massacres de septembre et donne des raisons de son





exécution, il n'en reconnaît pas moins la grandeur de son rôle pacificateur; son anti-girondisme ne l'empêche point d'admirer pleinement Mme Roland; et s'il se prononce catégoriquement pour les régicides, il infirme la nécessité de l'exécution. Il faut encore remarquer qu'il est loin de donner dans le communisme: il note avec une certaine satisfaction que Robespierre « attaqua les anarchistes de la Commune »; et enfin, de la façon la plus affirmative il explique son robespierrisme par son patriotisme : « On ne peut nier que l'action de ce parti (démocratique et révolutionnaire), despotique et sanglante à l'intérieur, n'ait énergiquement contribué à la défense du territoire et à l'élan victorieux des armées de la République. »

L'introduction de cette brochure dans les écoles serait aujourd'hui plus précieuse que jamais : chaque jour davantage on perd le respect de la grande œuvre révolutionnaire, il est trop aisé aux jeunes de se méprendre sur le vrai sens de certains mots qu'usa un incessant emploi officiel et sur la valeur et sur la nature même du républicanisme : certains termes aussi, et les plus nobles, comme justement celui de : *Républicanisme* et ceux de *civisme*, *civique*, *incivisme*, *citoyen*, *citoyenne*, ont complètement disparu de la langue courante, ce qui est plus significatif qu'on ne le croit. Et surtout la vigueur même des sentiments s'est éteinte; on trouvera dans les brochures de Leconte de Lisle avec la pureté de l'émotion cette verdeur, cette force, cette belle fougue d'expression qui nous séduisent tant aujourd'hui chez certains jeunes: sans cesse des phrases simples, mais de beaux mouvements; de style par quoi, sans qu'il s'en rende bien compte, l'enfant sent la grandeur des mouvements d'âme qui soulevèrent la patrie en danger et la redressèrent terrible et majestueuse.

Les mêmes raisons invitent à la plus libérale distribution du *Catéchisme populaire républicain*. C'est un exposé des principes, un credo civique. Je dis *credo:* l'auteur est convaincu; ses principes sont « les vrais » et universels, convenant « aussi bien à l'homme qu'à l'en-

fant »; et enfin leur exposé est comme impersonnel, dicté par quelque esprit, projeté par quelque lumière intérieure ; l'auteur se considère un simple transcripteur ; cela ressort très évidemment de la préface. De là l'assurance de l'expression et le tranché des définitions, je dirai presque leur caractère d'infaillibilité. Pour « athée » Leconte de Lisle n'en est pas moins un ferme croyant, en somme tout comme Renan si improprement dénommé sceptique ou encore comme Rousseau : « L'homme est un être moral, intelligent et perfectible. » C'est le rousseauisme : ( « la nature propre est de tendre au bien et de fuir le mal ») et en même temps du renanisme appuyé sur la perfectibilité de l'homme comme on le voit à ses définitions de l'être perfectible et du *progrès :* « c'est la loi *naturelle constante*, *nécessaire*, par laquelle l'homme agit, s'élève, déploie ses forces et agrandit son existence, sans relâche et sans terme », devient Dieu, comme dirait Renan, comme il le dit lui-même en substance dans les lignes immédiatement suivantes où il définit l'homme perfectible : « C'est l'humanité entière commencement et *fin* de toute justice et de toute intelligence. »

Et c'est précisément de cette croyance à la perfectibilité que dérive, puis que s'étaie son républicanisme : « Nul ne pourra se dire et ne sera sincèrement républicain s'il n'est pas convaincu que le principe de la justice est inhérent à sa conscience, et s'il peut croire un seul instant qu'une raison étrangère et supérieure à la raison humaine puisse modifier arbitrairement les lois immuables de la morale. »

Disciple de Rousseau, il sait concilier les deux éléments qu'on a toujours regardés comme inconciliables en Rousseau ainsi qu'en le parti révolutionnaire contemporain, le socialisme et l'individualisme, l'individualisme qu'on confond trop souvent avec l'anarchisme parce que le sentiment de l'individu a été déformé, à force d'exagération, par quelques disciples de Rousseau, les romantiques, notamment Hugo, ou encore par un Nietzsche. « Le but de l'individu, dit-il en effet, est de vivre et de se conserver par la satisfaction de ses besoins et par le

développement de ses facultés physiques intellectuelles et morales. » Mais pour qu'il conserve intacte son individualité, il faut qu'il respecte les autres individualités; toute atteinte portée à une autre individualité est une atteinte portée à une partie de soi-même, car « l'oppression d'un seul opprimant le corps social tout entier » elle détruit « l'harmonie » de ce corps social, ce dont il serait lui-même un des premiers à souffrir. « Le but du corps social constitué en nation est de vivre et de se conserver dans sa collectivité, en garantissant les droits de chacun des individus qui la composent. » « Toute organisation politique sera la plus rationnelle et la meilleure qui sauvegardera et maintiendra les droits naturels de l'individu en assurant l'harmonie et la conservation du corps social. » Il n'y a nulle antinomie entre ces deux buts.

Ces droits naturels sont : « l'instruction, la liberté, l'égalité, la propriété et la sûreté. » Le gouvernement idéal sera donc celui qui garantira l'instruction gratuite — ce qui est absolument obligatoire, — l'inaliénabilité de la liberté, l'exclusion absolue de tout privilège, par conséquent la socialisation des sources de richesse, la possession (1) des biens acquis par le travail et l'héritage (ce qui n'est point synonyme de capital), « le droit pour l'individu d'être assuré contre toute atteinte à la libre satisfaction de ses besoins et au libre développement de ses facultés ». Dans ce gouvernement, « les droits de l'individu doivent toujours et imperturbablement subsister entiers et inviolables, puisqu'ils sont l'unique raison d'être des droits collectifs ».

(1) Leconte de Lisle n'attaque point la propriété, par dévotion robespierriste, et parce que la Déclaration des Droits de l'homme met le droit de propriété au nombre des droits sacrés et inaliénables. Le texte de Condorcet adopté par la Convention était : « L'homme est maître de disposer à son gré de ses biens, de ses capitaux, de ses revenus et de son industrie. » Mais, comme Mirabeau, Leconte de Lisle pensait que « la société est en droit de refuser à ses membres dans tel ou tel cas la faculté de disposer arbitrairement de leur fortune » et il pensait que l'individu pouvait même, sauf indemnité, « être privé de la totalité de ce qu'il possède et au nom et dans l'intérêt du corps social ».

Ce gouvernement idéal c'est la République : « Qu'est-ce que la République ? La République est l'ensemble de tout ce qui précède, théorie et pratique ; c'est la liberté individuelle et la liberté collective proclamées et garanties ; c'est la nation elle-même, vivante et active, morale, intelligente et perfectible, se connaissant et se possédant, affirmant sa destinée et la réalisant par l'entier développement de ses forces, par le complet exercice de ses facultés et de ses droits, par l'accomplissement total de ses devoirs envers sa propre dignité qui consiste à ne jamais cesser de s'appartenir ; c'est enfin la vérité et la justice dans l'individu et dans l'humanité. »

Et si la troisième république n'est pas tout à fait *la* République, ce n'est qu'une raison de plus de bien imprégner les jeunes esprits de l'âme de la République.

C'est également en 1871 que fut publiée l'*Histoire populaire du Christianisme*, mais il est superflu de dire qu'elle ne put être écrite dans les quelques mois qui séparèrent la paix de sa parition en librairie. Elle est l'œuvre de nombreuses années et témoigne d'une lecture considérable, d'une science minutieuse : une importante somme de connaissances, de pensées et de jugements y est exprimée en un nombre de lignes relativement très restreint. Le style est lapidaire. La concision et la perfection de l'expression, égale à celle des meilleures pages d'un Flaubert, sont la preuve qu'il y fallut une longue patience. Il n'est pas exagéré de dire que cette histoire exigea de Leconte de Lisle au moins autant de travail que l'un de ses plus merveilleux poèmes et que par l'importance du fond comme de la forme, qui d'ailleurs pour Leconte de Liste étaient une vraie binité, elle est une œuvre capitale. Il dut y penser longuement dans la plus grande partie de la période du Second Empire et en tout cas la majorité des poèmes que cependant il composa, furent inspirés par des faits qu'il rapporta en quelques-unes des phrases les plus minutieuses de son *Histoire*.

Jamais sa verve ne fut nourrie d'une plus puissante indignation. L'âpreté en est corrosive, le style pénètre

comme un acide, les mots sont gravés ainsi qu'à l'eau-forte. L'œuvre est infiniment réfléchie et sérieuse. Jamais qu'en la relisant on ne sent mieux la sottise d'une comparaison qui fut naïvement risquée à son compatriote Parny. La *Guerre des dieux* est une misérable arlequinade qui veut faire rire et n'est que ridicule. Leconte de Lisle, qui a flétri Béranger à l'égal de Renan, devait certes avoir horreur de cette sotte grivoiserie d'un siècle décadent. Sans doute encore quelques-uns des « mots » de l'*Histoire du Christianisme* font penser à Voltaire, mais à un Voltaire plus fin en même temps que plus puissant; ce n'est plus ce « hideux *sourire* » dont parle Musset, un sourire de petit abbé laïcisé, de mondain corrompu et de tonsuré qui s'amuse, prend de l'air; c'est un rire amer et mordant, dont l'âpreté huguenote se tempère de quelque tolérance paganiste. C'est pour tout dire quelque chose d'infiniment complexe comme le génie et qu'aucune formule ne peut contenir.

Mais même lorsque la satire s'allège, le ton est grave, et c'est ce qui justement distingue si nettement cette œuvre irréligieuse des pasquinades antireligieuses des libertins du XVIIIe siècle. Rapprochez donc ceci des calembours de Voltaire : « Simon déclara qu'il était *la Vertu de Dieu*. Il allait de ville en ville, accompagné d'une courtisane qui était sa pensée *incarnée* et par laquelle il avait créé les Anges et les Puissances. » Voici encore, ainsi que le paragraphe sur Helcesaï, qui reste sobre en sa force comique : « Le premier Concile fut présidé par le frère de Jésus, saint Jacques, évêque de Jérusalem, qui, d'après saint Epiphane, fut martyrisé à l'âge de quatre-vingt-seize ans, encore vierge, ne s'étant jamais coupé les cheveux et ne s'étant jamais baigné. Selon toutes les probabilités, l'expression consacrée : « Mourir en odeur de sainteté » fait allusion à cette coutume pieuse de saint Jacques. » Les lignes suivantes feront mieux encore goûter la saveur ironiste dont tout le volume est parfumé :

« En 130, on vit de nouveaux hérétiques qui se donnaient le nom d'Adamites. Croyant posséder la pureté

primitive d'Adam et d'Ève, ils allaient tout nus, hommes et femmes. Dans leurs assemblées, dit saint Epiphane, lorsque l'ancien qui leur lisait la genèse prononçait ces mots : « Croissez et multipliez », il se produisait des scènes extraordinaires dont nous ne pouvons donner les détails, mais que ce même saint Epiphane décrit minutieusement avec le plus effroyable cynisme. A propos de la nudité des Adamites, nous lisons dans la 432me lettre d'un saint moderne, François de Sales, à la mère de Chantal, ces deux lignes singulières : O ma mère, qu'Adam et Ève étaient heureux tandis qu'ils n'eurent point d'habits! » On ne saurait croire avec quelle souplesse de multiforme ingéniosité il sait citer au bon moment les contemporains, Pétrarque, Villani, etc., et surtout les historiens ecclésiastiques eux-mêmes, Roderick, Gerson, saint Augustin, « l'historien catholique Ranke d'après lequel on estime à plus de 10 millions le nombre des victimes humaines égorgées par le christianisme » — voire de copieux extraits des bulles : « La bulle *Admonet nos* dit que dans 22 couvents de Frise... le libertinage entre moines et nonnains, la corruption de la chair et beaucoup d'autres excès et vices qu'il est honteux de nommer, s'étaient multipliés d'une façon effrayante. Beaucoup d'entre ces nonnes vivaient charnellement avec leurs supérieurs ecclésiastiques comme avec les moines et elles accouchaient dans leurs couvents mêmes des fils et des filles qu'elles avaient dans leur commerce illégitime ou incestueux avec les moines et les prélats. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que quelques-unes se font avorter et que d'autres tuent leurs enfants déjà venus au monde. Les chanoines entretenaient des concubines et des petites filles sans nombre... » — en transcrivant en regard le texte sacré : *Fornicantur etiam*, etc...

Leconte de Lisle a conçu son *Histoire du christianisme* dans le même esprit que Flaubert son *Bouvard et Pécuchet :* c'est un catalogue des édifiantes sottises des écrivains ecclésiastiques, comme Fleury, surtout le si savoureux abbé Guyot, qui écrit à propos de Simon le Magicien précipité d'en haut du ciel où il planait par

une courte prière de saint Pierre et mort de sa chute : « Ce fait incontestable témoigne de l'attention de la Providence à fournir aux hommes les moyens de découvrir l'erreur *et de s'en déprendre.* » (*Dictionnaire des Hérésies*), et le tableau des innombrables contradictions de l'Eglise. Il insiste à plusieurs reprises sur le peu d'authenticité des livres saints, et, ayant fait l'historique des principaux remaniements des textes, conclut impartialement : « Certes, les saintes Ecritures, Ancien et Nouveau Testament, sont le bien propre de l'Eglise, et elle en use comme elle l'entend; mais si les fidèles s'imaginent qu'elle a toujours respecté la première rédaction, ils sont plongés dans une pieuse erreur. »

Cette histoire est vraiment impartiale, ainsi que témoigne ce fidèle et caractéristique portrait de Louis IX : « Saint Louis était un homme juste, généreux plein d'honneur et d'héroïsme. C'est le plus beau caractère du XIIIe sièele. Ses grandes vertus lui étaient propres, ses vices étaient chrétiens. » Enfin, il n'épargne pas plus les hérétiques que les orthodoxes et l'acuité de sa critique exerce aussi bien les luthériens et les jansénistes que les catholiques.

Cela ne fait que donner plus de force à ses revendications et vraiment rien n'est aussi puissant en sa concision sinon quelques-uns de ses poèmes, et les deux ou trois passages cités montrent assez visiblement la portée et la raison universelles de cette œuvre aussi peu que possible inspirée par des sentiments ou des rancœurs individuels, au contraire aussi impersonnelle que sa poésie, alimentée de la plus large humanité. « Saint Grégoire le grand lui succéda. Ce grand pape fit abattre les statues, les arcs de triomphe et autres monuments de l'ancienne Rome. Il brûla la bibliothèque Palatine fondée par Auguste et tous les exemplaires de Tite-Live qu'il put découvrir. *Aucun des conquérants barbares qui s'étaient emparés de l'Italie ne fit plus de mal que lui à l'Intelligence humaine.* » Les médaillons de Balthazar Cossa et d'Alexandre VI, lesquels lui avaient déjà

fourni, ou devaient bientôt faire, les sujets de quelques-uns des poèmes auxquels il a dit lui-même avoir attaché le plus d'importance, montrent encore assez clairement que son antipapisme n'avait rien de personnel, superficiel, ni voltairien. « Ce cardinal (Cossa) avait amassé d'immenses richesses par la piraterie. C'était un des plus grands scélérats de l'époque, usurier, voleur, simoniaque, débauché et assassin. Ses crimes se multiplièrent dès qu'il fut pape. Une bulle qu'il publia eu 1413 convoqua un concile général à Constance pour la fin de l'année suivante. Les archevêques, évêques, patriarches, abbés d'ordre et docteurs s'y rendirent en nombre considérable et firent leur entrée dans la ville, suivis de neuf cents courtisanes. » — « Alexandre VI est très célèbre comme empoisonneur, simoniaque et incestueux. Il commit généralement tous les crimes connus et ceux qu'il est impossible d'imaginer. » « Le pape et son fils César Borgia firent étrangler et empoisonner quelques cardinaux, en 1502, le cardinal Ferraro, entre autres, qui laissa à ses assassins 80.000 écus d'or. Les historiens contemporains prétendent que le pape l'avait fait passer par toutes les charges les plus lucratives, afin de le trouver plus gras quand il le ferait tuer. Alexandre VI mourut le 18 août 1503, empoisonné par imprudence. Une bouteille de vin ayant été préparée pour quelques convives, on en servit au pape, ce qui l'emporta presque subitement. »

La page capitale de la conclusion l'établit encore avec une magistrale vigueur : « Le Christianisme, et il faut entendre par là toutes les communions chrétiennes, depuis le catholicisme romain jusqu'aux plus infimes sectes protestantes ou schismatiques, n'a jamais exercé qu'une influence déplorable sur les intelligences et sur les mœurs. Il condamne la pensée, il anéantit la raison, il a perpétuellement nié et combattu toutes les vérités successivement acquises par la science. Il est inintelligible dans ses dogmes, arbitraire, variable, *indifférent en morale*. L'humanité a perdu la foi qu'elle avait eu lui,

et il ne peut plus inspirer que cette sorte de respect qu'on porte aux vieilles choses dont on s'est longtemps servi. C'est un objet d'art puissamment conçu, vénérable par son antiquité, et dont la place est marquée dans le musée religieux de l'histoire. »

Leconte de Lisle se trouve en face du christianisme dans le même état spirituel que Tolstoï, comme lui ayant revécu l'âme de Rousseau soit dans la solitude de natures diverses, mais également pénétrantes, soit dans la vaine agitation de civilisations artificielles. Tous les deux traduisent leurs sentiments également incisifs avec la même netteté tranchante. Tolstoï déclare entre autres choses que la religion officielle n'est que « billevesées » et « faussetés », et il suffit enfin de rapprocher des dernières lignes citées de Leconte de Lisle, telles d'un des plus récents articles de l'écrivain russe : « Les prêtres, menteurs, non seulement ne sont pas les soutiens du christianisme mais sont ses plus grands ennemis. » Chez l'un et chez l'autre c'est le même presbytérianisme, je veux dire la même révolte devant le déploiement scandaleux de la pourpre et du luxe par les vicaires d'un Dieu socialiste. Et l'indéfinie complication de cette grande machine de civilisation artificielle et artificieuse rebute ces esprits de puissante simplicité : spirituellement ce sont des paysans du Danube qui se perdent dans les mille détours du jésuitisme papal ou patriarchal comme en les mille recoins, retraits ou repaires de léviathanesques basiliques.

§

On a donc quelque raison de s'étonner du peu d'importance en général accordée à cette partie si remarquable de l'œuvre de Leconte de Lisle. On en méconnaît universellement la valeur, le plus souvent faute de l'avoir lue. Comment expliquer autrement que presque personne n'en ait parlé. M. Brunetière, dans son *Manuel* pourtant si complet se garde d'en souffler mot, MM. Bourget, France, Lemaître et Tellier en ignorent même l'existence. M. de Heredia, de si claire intelli-

gence, déclare que ses brochures politiques et républicaines ne seront même pas lues. Louis Ménard *quoque* n'en conserve qu'un imprécis souvenir.

C'est à propos de ces brochures que M. Maurice Spronck écrivait dans un volume pourtant de belle tenue : « A côté du penseur nihiliste, il y a un autre penseur, d'une intelligence *très moyenne* celui-là, assez étroit dans ses *utopies* d'humanitairerie candide et de libéralisme intransigeant » ; et plus loin : « Pour couronner *cet ensemble de platitudes*, il se constitue le champion d'un anticatholicisme des plus vulgaires, dont on ne pourrait que sourire, *s'il n'avait malheureusement gâté* quelques-uns des *Poèmes Barbares.* » Rien peut-il être « vulgaire » chez un Leconte de Lisle et je ne sais en vérité qui peut « faire sourire » ici. Et voilà vraiment des expressions au moins niaises et que l'on s'expliquerait difficilement si l'on ne se rappelait d'autre part avoir lu de lui de telles lignes (à propos du livre d'un abbé) : « Le clergé catholique, durant de longs siècles intimement mêlé à notre vie nationale avait été en somme le plus haut représentant de la culture classique et le plus puissant agent de notre civilisation (1). » Il suffit de mettre ces quelques lignes en regard des dernières de l'*Histoire du christianisme* pour comprendre, plutôt pour s'expliquer que M. Spronck ait pu considérer comme « gâtées » l'*Holocauste*, *Quain*, l'*Anathème*, etc.

Nulle mention ailleurs, sinon cette phrase — et qui a son prix — d'un collaborateur de la *Revue Encyclopédique* : « Les principes émis dans le catéchisme sur l'individu, la loi, le corps social et le progrès, *sont d'un esprit sérieux.* » Le même auteur (2) est seul à noter

(1) M. Spronck fait ici une allusion discrète à la révocation de l'Edit de Nantes : il n'y a qu'à voir le contexte.

(2) De tous les anciens amis de Leconte de Lisle, avaient seuls connaissance de ce fait M. de Mahy, qui assista comme député à la séance, et M. Maras, dont les souvenirs nous ont été si précieux. Il nous a encore parlé d'une sœur de Leconte de Lisle qui était arrivée à un haut degré de culture intellectuelle et était socialiste.

que « l'extrême droite de l'assemblée de Versailles fit grand tapage autour ».

Sur ce mémorable tapage je me bornerai à citer intégralement le compte-rendu officiel des séances (6 février 1872). C'est là unepage qui en sa scrupuleuse exactitude a bien son genre de beauté tout à fait épique: elle vaut les meilleures de *Bouvard et Pécuchet*.

« M. de Gavardie : — J'ai l'honneur d'adresser à M. le garde des sceaux, *après l'avoir prévenu*, une question relative *à un fait qui m'a paru très grave*. (Oh ! oh ! à gauche.)

« Ce matin était *exposée publiquement* en vente, dans une rue *des plus fréquentées* de Versailles, une brochure qui est ainsi intitulée : *Catéchisme populaire républicain*. (Exclamations ironiques à gauche.)

« Messieurs, cette brochure, qui se vend à cinquante centimes, est éditée dans des conditions évidentes de propagande populaire. (Nouvelles exclamations à gauche.)

— Voix a droite : Laissez-donc parler !

— M. de Gavardie : Ma première impression, en raison de la gravité des doctrines qui sont *consignées* dans cette œuvre, ma première *impression, dis-je*, avait été en quelque sorte — permettez-moi le mot qui ne répond qu'à une pensée véritablement patriotique — *d'élever le débat à la hauteur d'une véritable interpellation* adressée au gouvernement. (Interruptions à gauche.)

« Voici pourquoi : Vous savez que la France est inondée, en ce moment, de publications *anti-sociales et antireligieuses*.

— A droite : C'est vrai !

— M. de Gavardie : Je n'entre dans aucun développement, en raison des circonstances délicates dans lesquelles nous nous trouvons ; je me bornerai purement et simplement à appeler l'attention de M. le garde des sceaux sur la nécessité de *poursuivre*, en vertu de la législation existante, des *faits* qui *constituent véritablement des délits prévus par nos lois pénales !*

(*Oui ! Oui ! très bien !!* à droite.)

« Je me bornerai, Messieurs, à de simples citations que je prends *en quelque sorte* au hasard.

— A GAUCHE : Ah ! ah ! voyons... !

— M. DE GAVARDIE : Ce livre, comme l'indique le mot de « catéchisme », est par demandes et par réponses.

« Voici une des premières demandes :

« D. — Faut-il chercher au-dessus et en dehors de « l'homme le principe de la justice » ?

— UNE VOIX A GAUCHE : Très bien ! (Rires et mouvements divers.)

— M. DE GAVARDIE : J'aime à penser, Messieurs, que lorsque l'honorable interrupteur aura entendu la réponse, au lieu de dire : Très bien ! il dira : Très mal. (Bruit.)

— A DROITE : Attendez le silence !

— M. DE GAVARDIE : Voici la réponse : « Non ! car « l'homme cesserait d'être un être moral, il tomberait au « niveau de la brute si le principe de la justice existait « en dehors de lui. »

(Très bien ! et applaudissements à gauche.)

— M. LANGLOIS battant des mains : Oui, oui ! Très bien, très bien !

— M. DE GAVARDIE : Autre demande : « D. La loi mo- « rale n'a-t-elle donc pas été révélée et enseignée à l'hom- « me par les religions ? — R. Non, car les religions, « conceptions abstraites de l'esprit... »

(Très bien ! à gauche, nouveaux applaudissements.)

— M. EUGÈNE PELLETAN : Renvoyé au Saint-office !

— M. DE GAVARDIE : Je me permets de croire que ceux qui ont applaudi n'ont pas compris. (Exclamations à gauche.)

— M. EUGÈNE PELLETAN : Vous non plus !!

— M. DE GAVARDIE : Je reprends et je continue.

« Non car les religions uniquement fondées sur des « dogmes n'ont rien de commun avec la loi morale, qui « est inhérente à la nature propre de l'homme et qui,

« conséquemment, n'a jamais pu lui être antérieure ni « étrangère. » (Très bien, à gauche.)

« D. — Qu'est-ce que la justice? »

(Assez assez ! — non ! non ! — lisez !)

« Vous me demandez de lire et *vous m'empêchez* par vos interruptions.

— M. LE COMTE DE BOIS-BRISSEL : Il faut savoir entendre, Messieurs, si l'on veut apprécier sainement! (S'adressant à la gauche.)

— M. EUGÈNE PELLETAN : Ce n'est pas là une interpellation !

— M. TOLAIN : Nous ne sommes pas un concile !

M. DE GAVARDIE : « La justice consiste à rendre à « chacun ce qui lui est dû.

« D. — Qu'est-il dû à chacun?

« R. — L'intégrité de son corps, l'usage complet de ses sens... » (Bruits divers.)

— M. EDOUARD MILLAUD : Il est dû trois milliards à la Prusse (Mouvement.) Nous devrions songer à les payer !

(Oui ! oui ! à gauche et au centre gauche.)

— M. DE GAVARDIE, *continuant* :... « Il lui est dû « encore la santé.

« D. — Qu'est-ce que l'homme ? » (Assez ! assez !)

« Messieurs, j'ai fini, je n'ai plus que deux petites citations.

(Parlez ! parlez !)

« D.—Qu'est-ce que l'homme, être moral, intelligent et « perfectible tel que nous l'avons défini ?

« R. — C'est l'humanité entière, commencement et fin « de toute justice et de toute intelligence. »

« Enfin, Messieurs, dernière citation pour ne pas abuser de votre attention.

« Ceux qui *prétendent* que Dieu a créé l'homme... » (Bruits et interruptions à gauche.)

« Messieurs ! il y a certains apôtres de la liberté qui sont bien intolérants, il faut l'avouer. (Exclamations à gauche.)

— M. Eugène Pelletan : Allons donc! ce sont vos doctrines qui sont intolérantes ! Nous ne sommes pas une chambre de mise en accusation !

— M. le Président : Veuillez faire silence! quand on veut parler, c'est à la tribune qu'il faut le faire.

— M. de Gavardie : « Ceux qui prétendent que Dieu « a créé l'homme afin d'être connu, aimé et servi par « lui, n'exigent pas autre chose de l'homme que de « renoncer à sa raison, à son intelligence, à sa liberté « morale, de se nier soi-même, et de s'anéantir en face « d'une puissance absolue dont il ne lui est accordé de « comprendre ni la nature ni la justice. » (Rumeurs et chuchotements.)

— M. Tolain : Nous ne sommes pas ici pour faire de la métaphysique.

— M. de Gavardie : Voilà, Messieurs, ce que je signale à M. le garde des sceaux. (Réclamations à gauche. Approbations à droite.)

M. le Garde des Sceaux se lève et se dirige vers la tribune.

— Plusieurs voix a gauche : Il n'y a rien à répondre.

— Quelques membres : C'est vrai ! Ne répondez pas, monsieur le Ministre.

M. Dufaure, *garde des sceaux, ministre de la Justice :* Messieurs, on me demandait ce que je répondais à l'interpellation que vient de m'adresser l'honorable orateur qui descend de la tribune.

« Il avait eu la bonté, avant d'y monter, de me communiquer le petit livre qu'il a apporté; il m'a fait lire en particulier quelques-uns des passages qu'il a cités à l'Assemblée. (*Bruits à gauche.*) Je lui ai dit que je lirais le livre tout entier et qu'ensuite je saurais s'il est justiciable ou des tribunaux ou du bon sens public. » (Très bien ! très bien !)

§

Le biographe précité (de la *Revue Encyclopédique*) dit encore que la République « conserva à Leconte de Lisle la pension que lui faisait le ministère Ollivier en y

ajoutant la place de sous-bibliothécaire du Sénat ». Selon Louis Ménard, qui le voyait souvent à cette époque critique, il fut nommé au Sénat quand M. Coppée, en mesure de le faire, renonça à sa situation de sous-bibliothécaire. Avant de démissionner, M. Coppée déclara à Jules Simon qu'il ne partirait que sûr de voir Leconte de Lisle nommé à sa place. Jules Simon promit et Leconte de Lisle fut nommé.

Le Gouvernement offrait le vulgaire rond-de-cuir d'un fauteuil administratif à celui que Paul Adam jugeait seul digne, avec un Hugo ou un Pasteur, de présider, assis à l'Elysée, aux destinées de la Troisième République. Mais, précisément, à défaut de la Présidence, le plus humble poste était celui qui convenait au Poète : il importait seulement que le nécessaire fût assuré à la famille. Sa naturelle fierté ne souffrit nullement de l'humilité de ses fonctions. De ce que l'homme fût logé au Sénat, le génie n'était point descendu de l'Olympe. Simple, mais altièrement noble, il traversait chaque jour vers son bureau les galeries du Luxembourg. La majesté sereine de sa démarche étonnait l'ignorance des sénateurs. Incrédules à toute divinité spirituelle, leur médiocrité bourgeoise s'en amusait comme un illettré de l'œuvre sublime. Il est typique le propos recueilli de l'un d'entre eux : « Il a l'air de se croire autant qu'un sénateur. »

§

On a dit — commodité des puériles assimilations — que, devenu fonctionnaire, Leconte de Lisle s'était embourgeoisé. Les enthousiasmes de sa jeunesse se seraient figés en cette rigidité de « marbre » dont on a tant parlé. Sa vieillesse aurait souri des illusions et des utopies du socialiste d'antan. Simplement, cela est faux. « D'où vient donc, écrit Mme Jean Dornis, que Leconte de Lisle ait reculé jusqu'aux derniers jours à écrire ce poème si souvent promis à ses admirateurs? C'est que lui-même eut le sentiment qu'il ne correspondait plus aux préoc-

cupations des contemporains. Sans en démêler exactement les causes (toujours!), il comprit qu'il y avait dans ses imprécations beaucoup de romantisme et peut-être aussi de voltairianisme. Cela ressemblait trop à la *Légende des siècles*. Il craignait peut-être de paraître après Hugo chercher une popularité facile. Mais surtout il avait passé l'heure où on se bat; il était las des paroles de haine. »

Qu'avec l'âge il y ait eu certaine détente, rien de plus naturel. Mais jamais il ne répudia l'idéal de sa vie. Les *Derniers poèmes* en témoignent, suite logique des trois premiers recueils. Comme le même pur amour des jeunes années parfuma le déroulement des dernières strophes, le même cœur libéral rythma les vers de la vieillesse; les sublimes visions de beauté s'y empourprent toujours des ardeurs humanitaires. La *Mort d'un moine*, parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, a sa place dans le volume posthume entre des pièces telles que la *Paix des Dieux*, les *Raisons du Saint-Père* et ce dialogue entre Satan, Cozza et Borgia, qui ne le cède en vigueur antipapiste même à la *Bête écarlate*. Il ne renonça jamais à l'œuvre finale depuis longtemps promise. Il parla jusqu'en les derniers temps de ces *Etats du Diable*, « répétant qu'ils cloraient la série de pièces où il avait montré la férocité du fanatisme religieux; il assurait qu'il lui restait quelque chose à dire après *Hieronymus*, l'*Holocauste*, les *Deux glaives*, le *Corbeau*, les *Siècles maudits*, etc., qu'il voulait faire, une bonne fois, défiler devant lui *tous ces tourmenteurs d'hommes* et les marquer au fer rouge dans un poème dantesque. Il disait : « Le diable qui les jugera tous, ce sera moi. »

Ce qui contribua beaucoup à accréditer la calomnie, ce fut son élection à l'Académie française. Déjà l'on songeait peu à voir en lui le socialiste parce qu'on ne le voyait pas moderne, on se l'imaginait antique et antiquaire. Plus que jamais son élection à l'Institut le consacra antique, plus que « impassible », impotent, immo-

bilisé dans les « bandelettes de momies égyptiennes » (1).

Il avait autrefois, comme de juste, beaucoup médit de la Compagnie ainsi que tous les nobles esprits de ce siècle, aussi bien un Alfred de Vigny qu'un Barbey d'Aurevilly. Elle est très piquante en sa modération cette lettre écrite à Louis Ménard. Quelques expressions en pourraient paraître un peu lourdes; mais c'était dit de cœur si léger. Puis les académiciens de l'époque étaient alors eux-mêmes si balourds, à en croire certaine amère *lettre à une puritaine* de leur confrère Vigny.

Paris, 15 août 1853.

« Mon cher bonhomme,

« Je n'irai probablement pas vous rejoindre : l'argent « me manque et je ne sais quand et comment j'en aurai. « Thalès (2) et moi nous vous avions écrit une lettre en « vers; mais la chose était tellement bête que nous l'a- « vons anéantie avec volupté. Nous serons plus heureux « un de ces soirs. A propos je viens d'être trituré dans « la *Revue de Paris* de la belle façon (3). La peau m'en « fume encore, fichtre! Enfin, ce sont les roses du métier. « Nonobstant, j'ai assisté hier à la séance annuelle de « l'Académie. Après un pâteux discours de Villemain (4), « on a couronné une vingtaine de pauvres diables qui « avaient commis une belle action. Les unes ont été « évaluées à 2.000 fr., les autres 1000, et les dernières « 500 fr. Les deux dizaines d'actes vertueux m'ont fait « comprendre Cartouche et Mandrin et m'ont inspiré une « haute estime pour ces deux voleurs. Rien n'était plus

(1) L'image est de Barbey d'Aurevilly.

(2) Thalès Bernard.

(3) *Revue de Paris* du 15 août 1853 : article pourtant plutôt très sympathique et en somme intelligent de Jean Verdun, qui a eu au moins le mérite de voir le modernisme de Leconte de Lisle,

(4) C'est dans ce même discours que Villemain disait à propos de la *Psyché* de V. de Laprade : « En décernant une médaille à cette œuvre l'Académie a regretté de ne pouvoir étendre la même distinction à d'autres essais poétiques où le talent ne s'annonce pas sans éclat, à quelques beaux vers dus à la plume savante de M. Leconte de Lisle, à quelques inspirations touchantes d'un jeune écrivain, M. Lacaussade, déjà recommandé pour une distinction publique. »

« hideux que d'entendre ces vieux gredins d'académi-
« ciens couverts de crimes parler dévouement et gran-
« deur d'âme en versant des larmes de crocodile ; j'en ai
« encore des maux de cœur. O vertu, je ne sais pas si
« tu n'es qu'un nom, mais ce que je sais bien, c'est que
« je vais me faire prêtre ou mouchard si cela continue.
« Hélas ! mes bonnes gens ! j'ai toujours regretté, voyant
« le train dont va le monde, de n'avoir pas été le Scythe
« Babouc quand il reçut la visite de l'Izod. Je n'aurais
« certes pas laissé échapper l'unique occasion de jouer
« au sérieux mon rôle providentiel. Par les cornes
« d'Ahrimann, on se serait souvenu de moi dans la
« Haute-Asie. Cette vieille tête de Babouc donne des
« attaques de nerfs; on n'est pas plus inepte que ce
« vieux drôle. Je vous demande un peu, mes enfants, quel
« mal il y aurait à mettre le feu aux quatre coins de
« Persé polis, sauf à prendre quelques informations
« après coup? Tuez toujours ! Dieu reconnaîtra les siens.
« Voilà parler. Cette bonne Inquisition n'y allait pas de
« main morte. (Si Dieu il y a, question incidente.) En
« admettant même que toute la canaille académique, mi-
« litaire et civile de la ville sus-nommée eût bel et bien
« grillé, je ne vois pas qui aurait eu le droit de s'en
« plaindre, si ce n'est la dite canaille qui n'avait pas
« voix au chapitre. Il est clair que si on eût adressé à
« M. Lacenaire, avocat et homme de lettres, la question
« de savoir s'il lui convenait qu'on lui coupât le cou, cet
« homme distingué eût immanquablement répondu que
« la chose lui déplairait. Mais que voulez-vous? Le bon
« sens et la vertu sont morts; le monde est aussi fou
« qu'il est canaille; nous avons le diable aux trousses
« et la Providence se mêle trop ostensiblement de la par-
« tie. D'où il suit que vous avez raison de peindre des
« dindons (1), bien qu'il fût peut-être mieux de les man-

(1) Louis et René Ménard étaient tous deux de l'Ecole de Barbizon et peintres très distingués. René Ménard fils est un de nos meilleurs peintres contemporains. Une de ses œuvres exposées au Luxembourg est le portrait, le plus spirituellement pénétrant et le plus précisément vivant, de son oncle, Louis Ménard.

« ger. — Voilà mon opinion sur la séance annuelle de « l'Académie : si René ne la partage pas, je le voue à « Moloch, dieu des Carthaginois.

« J'ai fait un bœuf que voici:
« C'est le roi de la plaine... etc.

« Voilà ! Il y a encore de la pourpre là-dedans. C'est « une preuve que je ne vous en fais pas voir de toutes « les couleurs.

« Adieu mes enfants, écrivez-moi ; à vous de cœur.

« Leconte de Lisle. »

Or, en 1873, il se présenta, pour échouer d'ailleurs devant le P. Gratry, ce qui fut assez symbolique. Etait-ce une capitulation ? Pas plus qu'Emile Zola ne fut renégat pour avoir incessamment brigué un siège où défendre, au bon endroit, les intérêts de la cause qu'il disait juste. Ensuite l'Académie venait de lui décerner un prix ; ses disciples argumentaient qu'elle voulait donc le nommer. « C'est une carte qu'elle dépose à votre porte, » devait-on lui dire plus tard au sujet d'une nouvelle récompense. Et la République s'inaugurait : à défaut des trop brillantes illusions de 1848, de modestes espérances prenaient corps ; la majorité de l'Assemblée constituante était royaliste, mais le parti démocratique sans cesse croissait puissant ; la nation avait commencé d'acclamer Victor Hugo libéral ; il fallait rénover les anciennes institutions. Et de se présenter aux suffrages d'une assemblée, cela impliquait-il qu'on renonçât à la juger en toute indépendance ? Qui mettra en doute la noblesse du caractère d'Alfred de Vigny ?

En 1877, à la mort d'Autran, il échoua à nouveau contre le vaudevilliste Victorien Sardou et le duc d'Audiffret-Pasquier, représentants divers de cette même morbide civilisation dont il avait si éloquemment médit. Désigné par Victor Hugo, il fut élu le 11 février 1886, ayant d'ailleurs toujours refusé de faire les visites (selon Dornis) et reçu le 31 mars 1887. Son discours de réception ne fut point le manifeste poétique et l'oraison funèbre du romantisme qu'attendait assez naïvement Alexandre

Dumas chargé de lui répondre, mais, au sein de l'Assemblée réactionnaire où s'étaient retraités solidement après la chute du pouvoir comme en un apanage les plus fidèles du parti royaliste et clérical, quelques-unes — et vraiment nombreuses — des phrases les plus retentissantes de ce magnifique discours durent, heureusement espacées aux diverses parties, proclamées par ce verbe sonore et majestueux qui portait avec tant d'éclat une chaude éloquence, produire je ne sais quel foudroyant effet de manifeste révolutionnaire.

« Après les noires années du moyen-âge, années d'abominable barbarie, qui avaient amené l'anéantissement presque total des richesses intellectuelles héritées de l'antiquité, avilissant les esprits par la recrudescence des plus ineptes superstitions, par l'atrocité des mœurs et la tyrannie sanglante du fanatisme religieux. »

Réveillés de l'ordinaire torpeur par la vibrante sonorité de tels vocables (« les dogmes *arbitraires des religions révélées.* » — « Il faut remercier Hugo au nom de la Poésie d'avoir prêté cette charité terrible à cet insensé féroce (Torquemada) qui puisait *la haine de l'humanité* dans l'*imbécillité d'une foi monstrueuse.* ») — les académiciens allaient bientôt entendre strider, par l'atmosphère recueillie de sacristie, la supériorité dédaigneuse de l'orateur affectant d'enfermer « le réveil des idées religieuses » du commencement du siècle en la forme d'une résurrection *pittoresque* du catholicisme. Victor Hugo, disait-il encore, s'avoue tributaire de quelque vague dieu plus ou moins panthéistique au lieu de « reconnaître qu'il ne doit sa magnifique conception du beau qu'à son propre génie ». La façon même dont il faisait valoir l'œuvre de Hugo (1) était assez har-

(1) Dans les causeries entre intimes, « il ne pardonnait pas à Victor Hugo, dit Mme Dornis, sa profonde ignorance des questions historiques et scientifiques. Il lui en voulait de sa vanité, de sa *recherche* de la popularité, *de ses concessions allant jusqu'à la faiblesse sur le terrain politique* » mais il se serait bien gardé en public d'affaiblir par quelque blâme du caractère l'expression de son admiration pour le poète que la foule est toujours trop heureuse de rabaisser au niveau vulgaire.



diment provocatrice. Il déclarait à des gens accoutumés de goûter seulement le jeu des phraséologies que « la beauté des *Misérables* était « en leur caractère de revendication sociale ». Il regrettait de ne pouvoir admirer sans ombre d'arrière regret *Les Châtiments*, mais « la foi déiste et spiritualiste de Victor Hugo lui interdisait d'accorder une part égale aux diverses conceptions religieuses dont l'humanité a vécu et qui, toutes, ont été vraies à leur heure ».

Les « ducs » étaient encore tout chauds de l'insuccès d'une récente tentative de restauration légitimiste, et il disait : « A vingt ans, Victor-Hugo *se crut* donc royaliste et catholique, mais la nature même de son génie ne devait point tarder à *dissiper ces illusions de jeunesse.* L'ardent défenseur des aspirations modernes, *l'évocateur de la République universelle*, couvait déjà dans l'*enfant* qui *anathématisait* à la fois, en 1822, la Révolution et l'Empire et chantait la race royaliste REVENUE DERRIÈRE L'ÉTRANGER VICTORIEUX. »

Et c'était enfin cette magnifique apothéose de la vertu Révolutionnaire : « Les grands écrivains du XVIII[e] siècle avaient surtout préparé et amené ce soulèvement magnifique des âmes, ce combat héroïque et terrible de l'esprit de justice et de liberté contre le *vieux despotisme et le vieux fanatisme;* ils avaient précipité l'heure de la Révolution française, dont un célèbre philosophe étranger a dit dans un noble sentiment de solidarité humaine (1) : « Ce fut une glorieuse aurore! Tous les êtres pensant prirent part à la fête. Une émotion sublime s'empara de toutes les consciences et l'enthousiasme fit vibrer le monde, comme si l'on eût vu pour la première fois la réconciliation du ciel et de la terre! » Victor Hugo naissait, Messieurs, au moment où notre pays, qui venait de proclamer l'affranchissement du monde, s'abandon-

(1) Cette citation d'un écrivain étranger dut d'autant plus ressortir que Leconte de Lisle n'en devait faire aucune des Français, au contraire des usages académiques les plus vénérables. Dumas lui reprocha d'ailleurs de n'avoir cité ni Musset, ni Lamartine, ni son père.

nait, dans sa lassitude, à l'homme extraordinaire et néfaste couché aujourd'hui sous le dôme des Invalides et qui allait répandre à son tour, qu'il le voulût ou non, les idées révolutionnaires à travers l'Europe doublement conquise. »

Leconte de Lisle avait alors soixante-neuf ans..

§

Les dernières années se reposèrent en la paix des longues méditations qui préparent à la Mort, vagues et harmonieuses comme des musiques initiatrices au Sommeil.

En la maison, le beau silence dont s'enveloppent les grandes âmes. Dans l'âme une large paix sereine, nul farouche pessimisme, plus de désespérance. Le caractère si hautain s'était adouci. Etait-ce fatigue comme on l'a trop généralement cru, et dit? Non! car il fut lui-même jusqu'à la mort, la vigueur spirituelle pas un instant ne défaillit. Mais bien plutôt quelque chose comme l'attendrissement de la nuit à l'aube, un calme éveil de joie à l'espèce de l'aurore toute prochaine, presque une confiance en un avenir qui s'inaugure. Les temps de Beauté revivraient. Tout autour de lui n'était-ce pas comme un réveil universel au sentiment du Beau des adolescences en fleur, une renaissance de poésie, d'art pur et noble? Depuis plusieurs années des jeunes gens toujours plus nombreux venaient réciter dans son salon des poèmes toujours plus beaux : Leconte de Lisle les écoutait attentivement, religieusement, sans pose de maître, sans attitude hugolienne. « Ce sont de beaux vers, de très beaux vers, » disait-il lentement. Et toutes les semaines, c'étaient de très beaux vers. Un jour pouvait venir, viendrait bientôt où tout le monde ferait de très beaux vers. Et ne fut-ce point plutôt cette pensée, familière au poète, qui adoucit ces dernières années?... Beauté!... qui n'es que le rayonnement de la Liberté!

Il est mort en 1894. Les roses de Louveciennes, avec le souvenir du poète républicain André Chénier, embaumèrent son cercueil. La voix pieuse de José-Maria de

Heredia, en une sonorité harmonieuse, proclama dignement le génie du poète; nul autre ne parla du socialiste. Homère et Victor Hugo furent évoqués. J'aurais voulu qu'on dît le nom de Milton. Ce n'est point seulement parce que le plus grand épique de l'Angleterre bouillonna des plus nobles ardeurs républicaines: en haine de la tyrannie il approuva fortement le régicide et son horreur de l'oppression se trempa du plus puissant amour combatif de la liberté de conscience (1). Mais quelque précieuse affinité associa ces deux génies puritains; une poétique exaltation souleva leurs proses polémiques; en d'analogues crises sociales ils se flattèrent des mêmes « chimères » et rêvèrent les mêmes spéculations; ils eurent la même foi en la puissance de l'idée et s'éperdirent en les mêmes enthousiasmes; une égale haine de l'or et du papisme dressa à une égale sublimité leurs œuvres altières.

Il ne se ménagea point le dernier repos d'individualisme si romantiquement aristocrate de Chateaubriand: il ne repose pas au bord des mers tropicales, ni ne dort en quelque tombe orgueilleuse comme au sommet sublime du vierge Piton des Neiges de son île natale. Sa couche fut plus humble et commune, sincèrement. Sa mort ne fut non plus marquée de nationales manifestations: il ne connut point, sous l'Arc, le sommeil exposé des cinq jours et des cinq nuits. Le Panthéon n'officialisa pas son œuvre d'imprenable, d'impalpable, d'inabordable divinité. C'est faussement et par une maladroite gaucherie qu'au Luxembourg l'on fit se tourner sa face de dignité inaccessible et de pureté marmoréenne vers la pierre endeuillée de cette glorieuse Bastille.

Maître, on ne vous connaît point. Vous étiez d'un autre âge, on ne vous a pas compris. Vous ne vous montriez point et l'on crut surprendre votre originalité lorsque, aux heures de fatigue, vous abdiquiez un instant dans le

(1) Autre rapprochement. On reprocha à Milton d'avoir accepté une place sous un usurpateur militaire. Macaulay répond supérieurement à cette accusation.

repos la haute personnalité. Alors seulement vous vous rapprochiez de ceux qui vous entouraient; ceux qui assiégeaient votre intimité croyaient alors pouvoir avec toute sûreté en dérober les parcelles précieuses, et plus tard mosaïquant leurs souvenirs ils ont exposé de vous un portrait aussi irréel qu'une chimère de la peinture symbolique.

Puissé-je de toute la ferveur de ma piété avoir animé une fidèle image de ce que vous fûtes. Revivez puissant en votre auguste simplicité. Puissant, car vous êtes un grand exemple. Vous que l'on railla d'avoir été faible dans l'action, vous aurez plus fait pour la grande cause de Liberté et de Fraternité que les démagogues turbulents qui maladroitement menèrent les foules à la mort. La chaleur de votre génie avivera l'enthousiasme des futures adolescences dont l'ardeur s'activera à la réalisation de vos rêves. La vertu de l'Idée générera l'Action. Et nous tous qui, en les heures troubles du présent, avons besoin du réconfort d'un grand exemple, nous apaiserons les fièvres de nos incertitudes à contempler la face sereine de votre audacieux génie.

MARIUS-ARY LEBLOND.



# L'AMOUR MAGICIEN

(*Suite* [1])

—

## XIV

### LE VENT SOUFFLE SUR LE FJORD...

Le vent souffle sur le fjord, poussant devant lui de courtes vagues qui déferlent sur les berges avec fracas, soulèvent les barques, les font s'entrechoquer, les harcèlent d'incessants assauts.

Un brouillard dense enveloppe le sommet des montagnes.

Ainsi tronquées, elles ressemblent à de longs murs, soutenant un plafond très bas, plafond de nuages et de brumes qui menace de choir dans l'eau hérissée de frissons.

Les rafales se succèdent autour de la petite maison de bois, qui gémit et dont les cheminées hurlent.

Parsemées de gouttelettes qu'y déposèrent les pluies récentes, les vitres des fenêtres tremblent, et les petites gouttes glissent, glissent, furtives, sinueuses, lentes comme des larmes.

Tril les regarde qui cheminent en zig-zag, de plus en plus hésitantes, de plus en plus rares, à mesure que le vent sèche le verre des carreaux.

Swere doit, en ce moment, approcher de Kristiania.

Ella, en dépit du mauvais temps, a pris le train

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 141, 142.

tout à l'heure pour rendre visite à une amie de Bergen.

Personne ne dérangera donc Tril, étendu sur le sofa, et qui s'attarde à suivre la course des gouttelettes d'eau, parce qu'il craint de demeurer en tête à tête avec ses pensées.

Comme le vent souffle et comme il a vite bu toutes les petites larmes !

Voici qu'il n'en reste qu'une, vacillante, minuscule.

Puis, rien que des zébrures sales, et au delà un horizon très court, composé de visions uniformément grises.

A Paris, Tril n'a jamais pris garde à ces choses : le vent qui passe, la pluie et son rideau lamé d'argent, le soleil prodigue de couleurs, semeur d'or ne changent rien à l'animation de l'usine et au concert des bruits familiers. Le sifflement des scies mordant le bois tendre y domine les plaintes du vent, et qu'importait la pluie ou le soleil aux innombrables épures tapissant le bureau directorial !

Ridicules là-bas, ces manifestations de la nature acquièrent ici une importance presque solennelle et ne permettent pas l'indifférence.

Tril le constate avec regret.

Sans ces bourrasques, il eût détaché la barque et tenté une diversion aux songeries perverses, aux réflexions inquiétantes.

En fatiguant son corps à la manœuvre des lourdes rames, en berçant son âme au bruit monotone de cette fuite sur le fjord, il eût obtenu le repos et l'oubli.

Mais, de par la volonté des éléments, il reste prisonnier, prisonnier de ses désirs et de ses crain-



tes, de sa passion et de sa tristesse, de ses souvenirs et de ses rêves.

— D'ailleurs, se dit Tril en manière d'excuse, la tête enfouie dans un coussin, suis-je coupable en songeant à ... Mme Lyngen?... Oui ! je pèche peut-être d'intention? et c'est tout!

Comme cela lui arrive parfois, elle est demeurée invisible pendant ces dix jours ; et si j'ai eu la tentation — certes, je l'ai eue! de la retrouver, je n'ai en tout cas point hasardé un pas dans la direction de sa demeure.

... Eh bien! pourquoi me refuserais-je le plaisir de penser à elle, puisque je sais que mes pensées n'engendreront jamais les actes qui seraient mauvais... ?

Tril parcourt à nouveau les étapes qu'a suivies l'inclination naissante.

La première se date par l'après-midi de bavardage où il avoua sa rencontre avec Silver Lax.

Contrastant avec l'ironie d'Ella, l'attention bienveillante de la frêle Mme Lyngen avait déjà prédisposé Tril en faveur de celle qui ne refusait pas de croire au mystère de l'aventure.

L'impression sympathique s'était ensuite renforcée d'intérêt, lors des confidences d'Anna, disant à son tour sa tristesse quotidienne au crépuscule.

Cependant, sans qu'il le discernât nettement, Tril avait surtout été ému et flatté par l'encouragement que Mme Lyngen accordait ainsi à cet esprit de crédulité enfantine, resurgi au premier appel du décor, à ce fonds de superstition et de légende demeuré vivace en lui, malgré les efforts de sa raison et ce scepticisme acquis, dont, au surplus, l'invocation au Saumon d'Argent montrait le peu de solidité.

Et si cette sorte de prière avait précisément

donné un résultat opposé à ce que Tril en attendait, si, le soir même de ce jour-là, l'image d'Anna s'était définitivement opposée à celle d'Ella sur le terrain sentimental, c'est qu'en ravivant chez Tril les sentiments obscurs de crainte devant le surnaturel, les croyances confuses aux forces de l'au delà, ce souhait avait en même temps ramené dans son âme et investi d'un prestige agréable, d'un pouvoir passionnel plus intense, le souvenir de celle qui s'associait de par ses actes antérieurs à ces sentiments, à ces croyances, dont elle avait écouté l'exposé, presque la confession, sans sourire de mépris, sans dédain, sans ironie.

Cet enchaînement logique, fatal, inévitable des faits et des circonstances, demeurait inaperçu de Tril.

Frappé, au contraire, par leur aspect contradictoire, ne comprenant pas comment sa demande à Silver Lax avait été accueillie de telle sorte, il s'était abandonné à ce redoublement d'inexplicable.

D'abord, il avait été jusqu'à redouter là une vengeance des *trolls!*

Puis il éprouva quelque honte de tant de naïveté.

Lasse d'abdiquer constamment devant des fantômes, son intelligence se révolta, le cinglant de reproches : Comment avait-il ajouté foi à cette féerie, hallucination d'un soir, rêve d'un jour d'orage?... Comment avait-il pu adresser sérieusement une requête à ce Silver Lax, magicien créé par sa seule imagination, rappel de lectures enfantines, personnage de contes bleus?... Et comment surtout s'était-il pris à espérer en l'efficacité d'un tel acte?

Ainsi, Tril se jeta brusquement d'une opinion à

l'autre, passa de l'extrême crédulité à l'entière négation, et là encore ne se rendit pas compte que cette volte-face complète, cet empressement à tenter d'effacer en lui la mémoire de son aventure merveilleuse, cette fureur soudaine de raillerie, cette ardeur à dénigrer l'adoration passée partaient plus d'un espoir déçu que d'un esprit critique, et affirmaient, en dépit de ces efforts, la vitalité de sa croyance précédente. Restait toujours à expliquer l'intrusion de Mme Lyngen dans sa vie passionnelle.

Tril alors usa d'un subterfuge, ou plutôt se contenta d'apporter une ardeur lyrique à justifier son penchant subit pour Anna, en identifiant la jeune femme avec le pays, en réunissant l'une et l'autre dans la même admiration.

Il se complut donc à retrouver dans les aspects du fjord la troublante mobilité d'Anna, et à forger d'incessantes comparaisons où revenaient, en leit motive, les yeux de perle mauve, pareils au reflet du ciel dans les eaux, la bouche de fruit rouge, semblable aux savoureuses baies des buissons, le parfum de soleil et de framboises blanches, souvenir des promenades sylvestres.

Ce procédé d'interprétation littéraire, qu'il avait employé déjà au temps de son adolescence, le satisfit une fois de plus.

Toutefois il gardait un instinctif respect d'Ella, une fidélité naturelle qui ne permettait pas à sa toquade pour Mme Lyngen de dépasser les bornes du pur intellectualisme. Soucieux même de ne point causer de peine à sa femme, et mis en garde par l'avertissement de Swere, il s'était empressé de modifier ce que ses attitudes présentaient de suspect, en sorte que l'harmonie du ménage s'était assez

vite rétablie, du moins en apparence, car bien qu'Ella eût retrouvé sa gaieté depuis un jour, Tril n'avait point reconquis son calme habituel, au contraire.

Maintenant, il pense qu'il a pu éviter toute entrevue et par là échapper à une révélation possible de ses sentiments.

Il désirerait que l'état des choses actuel se prolongeât... et sait que c'est impossible : une rencontre est inévitable.

Alors...

## XV

### LA RENCONTRE

La rencontre !... Se trouver en présence d'Anna !

... De quelle façon, ne pas dépoétiser le joli rêve par de fâcheuses matérialités ?

Il imagine le sentier qui longe une des rives du fjord, en s'élevant peu à peu sous les grands sapins au flanc de la montagne, délice d'ombre traversé de la fuite blanche des hautes colonnes, embaumé par les senteurs puissantes des résines.

Le soleil teindrait l'autre bord du sang royal de son agonie, éclaboussant de pourpre l'aile des mouettes en chasse, baignant les calmes îles, éparses aux creux du golfe, de chauds reflets d'incendie.

Dans le silence et le calme de l'heure, par le chemin où fond la neige rose des églantiers, un bruit léger naîtrait, celui des pas d'Anna.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Baldour aboie, s'élance.

— Qu'y a-t-il ?

Tril ouvre les yeux qu'il tenait à demi fermés :

— Madame Lyngen !...

Anna est là, devant lui.

Au dehors les rafales se succèdent, couronnant à présent d'écume sale la crête des vagues, courbant rageusement la cime des arbres.

— ... Malgré cette tempête, vous êtes venue !

— Ella n'est pas ici ?

— Non ! elle est allée à Bergen, aujourd'hui.

Tril quitte le divan, offre un fauteuil à Mme Lyngen, qui consent à remettre au jeune homme son chapeau, son parapluie, et atteint avec un geste de petite fille gourmande une boîte de cigarettes, sur la table.

Elle croise ses jambes, ramène sa jupe sur ses souliers de cuir fauve, cambre son buste, renverse la tête en arrière, l'appuie contre le dossier du siège.

Tril lui offre une allumette qu'elle accepte avec un sourire de remerciement, ensuite elle reprend sa pose primitive, essaye de former des anneaux de fumée, ne réussit qu'à moitié, et coupant alors de menus gestes gracieux les légères banderolles bleues :

— Il fait bon dans votre maison, par ce vilain temps, dit-elle.

Chez moi, on n'entend que les arbres dont les branches craquent, on ne voit que les feuillages remués et les fleurs qui se fanent sous la pluie.

Ici les bateaux dansent, le fjord s'agite et gronde. Et puis, vous avez des cigarettes exquises, vraiment exquises...

Tril a sonné Randi.

— Vous prendrez une tasse de thé, n'est-ce pas ?

— Je veux bien, répond Mme Lyngen.

Pendant un instant les opérations de la bonne Randi suspendent toute conversation.

Bientôt le thé couronne de vapeurs odorantes les coupes de porcelaine.

Anna jette des morceaux de gâteau à Baldour, ravi, cependant qu'une pluie fine commence de tomber et entoure de grises mousselines opaques la vérandah, puis la villa entière.

Le fjord, les montagnes disparaissent derrière ce voile.

Aux fenêtres, d'extérieurs et humides rideaux de brume les remplacent, ajoutant à l'intimité du home.

Ce n'est pas le glorieux cadre où les feux assombris du crépuscule et l'or rouge des pins prêtaient leur décor aux véhémentes tendresses d'un fictif colloque passionnel.

Tril regrette un peu la mise en scène de son rêve, et les détails prosaïques auxquels s'est attardée l'idole empêchent qu'il ne soit tenté de lui confier l'aveu de son amour.

Il se réfugie en de vagues diversions : s'inquiète de la température de l'eau qui chante dans le samovar, propose une nouvelle cigarette à M^me^ Lyngen qui refuse :

— Non merci! Peut-être, plus tard.

Cependant les rondes joues ambrées d'Anna sont délicieusement roses. Les bandeaux châtains s'écartent sur un front aux sourcils délicieux. Les yeux de perle mauve brillent à l'ombre des cils. La bouche d'enfant triste modèle un sourire que deux fossettes soulignent...

M^me^ Lyngen semble deviner l'incertitude et le trouble de son hôte.

Qui sait ?

Les femmes possèdent un indéniable don de divination.

Aucun des mille signes obscurs par où se décèle le désir des hommes ne leur échappe; et, admirablement servies par un sens spécial, fait de l'aiguë, de la raffinée impressionnabilité de tous, elles perçoivent ainsi les mieux dissimulés de certains états d'âme.

Là où, en dépit de leur science, les observateurs les plus attentifs demeurent impuissants à discerner rien d'anormal, les plus frustes, les plus naïves sont immédiatement averties et renseignées avec certitude.

Tril, en effet, subit une sorte de malaise.

Cette présence féminine l'émeut.

Il l'avait souhaitée, mais ne l'avait pas prévue si soudaine.

De plus, elle apporte la séduction de son charme physique auquel s'ajoute une irritante apparence d'énigme, de mystère, qui le rend plus attirant encore.

Tril a déjà connu cet aspect d'Anna, pendant un instant, l'autre après-midi, lorsqu'il découvrit les yeux étranges, ses yeux de brouillard et d'abîme.

Pour échapper au regard tranquille, un peu moqueur de ces yeux-là, il détourne les siens.

Immédiatement, il est désagréablement surpris de ne pas rencontrer les images accoutumées.

La pluie fine tombe toujours; la buée opaque persiste.

— Eh!... ces rideaux de brume aux fenêtres, ne seraient-ce pas vraiment les *trolls* narquois qui se rient du protégé de Silver Lax, qui écoutent, qui regardent, qui pour rendre plus intime la rencontre ont placé ces voiles aux croisées, terni les vitres, intercepté toute vision étrangère, fermé l'horizon?

Cette idée traverse, rapide, l'esprit de Tril; or, il ne sait plus au juste s'il doit railler ou croire.

Sa fièvre augmente.

Il voudrait profiter des minutes délicieuses, oser, et... il n'ose pas.

Un vertige l'envahit.

Il lui semble qu'il gît au fond d'un canot emporté par le courant de l'heure vers les chutes qui broient de l'irrémédiable.

A côté de lui des avirons s'offrent : il n'aurait qu'à étendre les bras pour les saisir, frapper l'eau et aborder à la rive heureuse dont il s'éloigne... Ce mouvement, va-t-il s'accomplir?...

Ah! pourquoi penser tant?

Agir!... il suffirait d'agir!...

M^me^ Lyngen intervient.

— Vous paraissez mélancolique...

Le mot du grand Swere! Tril tressaille.

— ... Ce temps est lugubre. Sans doute, ces ondées, ce vent vous attristent-ils?

Sottement il répond :

— Je ne devrais pas être triste, puisque vous voilà.

Anna accepte le compliment sans trop se troubler : elle l'attendait peut-être.

Cependant, par jeu, par coquetterie amusée, elle continue :

— Que d'amabilité!

Vous croiriez-vous obligé à faire vis-à-vis de moi la preuve de votre qualité de Français galant?

Je ne songeais nullement à vous contester ce titre.

— Oh! vous plaisantez, vous! vous toujours si sérieuse, si grave et que je croyais ennemie de cette chose laide, la blague, comme dit Swere...

Laissez-lui cela!

— Vous avez raison, répond Anna.

Le rire est hideux, le rire est féroce et mérite de demeurer l'apanage des *gens!*

Sa bouche a prononcé ce dernier mot avec l'intonation de mépris, le pli de dégoût qui avaient déjà frappé Tril, l'autre soir.

Les yeux de perle mauve se foncent et, d'une voix lasse, M^me^ Lyngen reprend :

— Ah les gens! toute la tourbe animale qui traverse la vie sans avoir vu la beauté, compris la grandeur et l'harmonie de la nature, pensé à autre chose qu'aux grossièretés immédiates, si vous saviez à quel point je la hais, combien je souffre d'un contact permanent avec elle!

Vraiment, je me demande par instants s'il n'existe pas sur cette terre deux races d'êtres humains, aussi différents par leur âme qu'ils sont semblables par leur corps, car je ne puis me résoudre à accepter que ces brutes, paysannes ou bourgeoises, occupées à un travail de machine, broutant leur pain quotidien, satisfaites de leur tâche, de leur nourriture, de leur destinée, sans plus, soient des femmes, comme moi!

Non, n'est-ce pas? Ce sont... de braves animaux domestiques, comme Baldour, comme les bœufs qui paissent, insoucieux de l'abattoir, comme les chevaux résignés au licol, et qui possèdent aussi, à l'égal de Baldour, quelques lueurs d'intelligence, de la sensibilité, peut-être autant que votre bon chien, souvent moins...

Mais on les appelle des hommes et des femmes; on feint de croire que ce sont réellement des hommes et des femmes!

Alors, je réclame pour Shakespeare, Byron,

Schopenhauer, Nietzsche, et pour moi qui aime, qui comprends Shakespeare, Byron, Schopenhaner et Nietzsche, un autre nom!

Je sais. Ils me répondront : Soit! nous sommes les *gens*, vous entendez, les gens, les gens comme il faut que l'on soit, les gens sains, et vous... une détraquée, une personne dépourvue de sens commun, une malade, vos auteurs, des fous, fous de génie si vous voulez, mais des êtres d'exception, donc des malades aussi!

Admettez-vous cette distinction, ou la mienne?

— Je pense, dit Tril désorienté par cette sortie dont la violence contrastait avec le ton modéré, la voix calme d'Anna, je pense que vous exagérez peut-être, bien que je partage, au moins en partie, vos sentiments à l'égard de la stupidité des masses.

Cependant ma souffrance devant leur bêtise méchante s'allie à la pitié plutôt qu'au dédain, au regret et non à la haine.

Loin de désirer les rejeter à l'animalité, je voudrais pouvoir les élever jusqu'à l'humanité bonne et intelligente.

— Utopie!

Là où le Christ, avec tout le prestige des miracles, l'exemple d'une vie et d'une mort merveilleuses, a échoué, prétendez-vous réussir?

Vous possédez de nombreux ouvriers dans votre usine : parlez-leur! ils ne comprendront pas. Instruisez-les, vous en ferez parfois des bourgeois, et ce seront toujours les mêmes êtres absurdes et cruels, hostiles à ceux de l'autre race qui ne consentent pas à bêler avec eux.

Dans tous les temps et dans tous les pays il en a toujours été de même et, pour que cela finisse, il faudrait que l'une des deux races exterminât l'autre!

— Vous oubliez l'amour, reprend Tril, l'amour qui ne raisonne pas ses choix, lui, ne craint pas les mésalliances et ne s'embarrasse pas de telles distinctions!... l'amour, que ne saurait retenir aucune barrière, aucun mur de caste, de religion ou de nationalité, et que n'arrête pas davantage, je suppose, le fossé qu'il vous plaît de creuser entre les « deux races »!

— L'amour?...

Ah! ne parlez pas à la façon des gens!

Ils salissent tout, ils profanent tout, ils enfouissent les perles sous leur fumier en grognant...

L'amour?

Non!

Dites : le désir!

Les bêtes connaissent le désir; les gens aussi.

Ni les uns ni les autres ne connaissent l'amour.

L'amour vit sur les sommets; ils habitent les plaines.

L'amour vit en dehors des hordes et des sociétés; il leur faut, à eux, des étables.

L'amour vit au delà du geste, de la sensation : ils sont incapables de penser.

Vous voyez bien qu'ils ne peuvent connaître l'amour! Qu'en feraient-ils d'ailleurs?... et vous savez bien que lorsqu'ils le rencontrent par hasard ils ricanent stupidement, comme devant tout ce qui est trop beau et trop grand; ils ne comprennent pas, et ils passent en haussant les épaules.

Tril, qui avait un moment espéré ramener le débat vers un ordre de questions moins général, resta coi.

Décidément, l'entretien s'éloignait de plus en plus du chemin sentimental que Tril eût aimé suivre.

La petite flamme moqueuse qui, pour un instant, avait animé les yeux d'Anna s'était éteinte, car la jeune femme, entraînée par la véhémente ardeur de ses convictions, prise toute par le plaisir de la discussion avait trébuché dans son propre piège, oubliant le sens qu'elle avait prêté au trouble de Tril et le désir premier de s'amuser à un aveu galant.

Devant le silence de son partenaire, M^me^ Lyngen eut un sourire à la fois ironique pour lui et pour elle, et se renversant de nouveau dans son fauteuil :

— Je vous prie, dit-elle en désignant la boîte, sur la table.

Maintenant je fumerais volontiers une cigarette...

Il s'empresse.

— Merci ! fait Anna sans quitter sa pose favorite.

Tril est resté près d'elle et flambe une allumette.

Il l'approche, en s'appuyant au dossier du siège.

Elle incline légèrement le buste en avant d'un mouvement souple qui découvre sa nuque ambrée, puis avance la main, tournant la tête vers Tril.

Cette fois, les yeux de perle mauve brillent encore de cet orient humide qu'il y surprit déjà, la bouche de fruit s'offre comme une tentation et comme un défi, accusant son dessin ferme et voluptueux dans l'effort qui la tend vers la cigarette.

Les bandeaux châtains effleurent l'épaule de Tril.

Cette vision, aussi brève qu'en un songe, ce contact, fluide à la façon d'une caresse, effacent en lui le souvenir des atermoiements de naguère et suffisent pour qu'il ne résiste pas à l'impérieuse envie de fermer sous ses baisers les yeux déconcertants, les yeux étranges, et ne s'oppose pas au besoin

soudainement né d'écraser contre ses lèvres les framboises rouges de la bouche.

Tout cela dure moins qu'un clignement de paupière; brusquement Tril se penche, et......

Ce fut très lamentable et très ridicule.

A cet instant précis, Mme Lyngen s'était rejetée en arrière, s'écriant un peu nerveusement:

— Que je suis maladroite ! Oh ! s'il vous plaît ?

Et son index tendu désignait la cigarette qui avait roulé à quelques pas de là.

L'éducation l'emporta sur l'instinct. Tril se précipita.

Lorsqu'il eut ramassé le petit cylindre blanc, il y aperçut la marque des doigts d'Anna : la cigarette avait été tordue, broyée, presque, avant d'être lancée.

Debout à présent, et assez pâle, Mme Lyngen s'est empressée d'en choisir une autre ; et, regardant Tril, elle s'empare de la boîte d'allumettes en disant du ton dont on prévient une offre polie:

— Je préfère prendre du feu moi-même.

Or, elle a prononcé cette phrase avec tant de calme et de simplicité que Tril ne sait plus si c'est une raillerie, un avertissement ou un blâme et si, dans toute cette scène rapide, Mme Lyngen fut ironique, comédienne, ou sincère.

Dépité, il va cependant répondre quand... on gratte à la porte.

— Entrez, crie-t-il, de fort mauvaise humeur.

## XVI

### RANDI...

Randi se présente, toujours gaie.

Elle indique d'un geste circulaire le plateau, la

théière, le samovar, les tasses, et demande à emporter tout cela.

Mme Lyngen l'y autorise.

Baldour, couché près du piano, où il s'était endormi, se réveille, et, selon son habitude, s'empresse de filer sur les talons de Randi pour l'accompagner à la cuisine.

Tril a tourné résolument le dos à la pièce, et semble examiner avec intérêt la fuite des nuages qui favorise les progrès d'une éclaircie.

Cependant, Mme Lyngen, sans bruit, s'est coiffée de son chapeau et a reconquis son calme ordinaire, avec son parapluie.

— Je vous quitte, murmure-t-elle. Je vais profiter de cette absence d'averses pour rentrer.

Tril se contraint visiblement à demeurer poli. Il ne répond rien.

On entend les arbres s'égoutter dans le jardin. Quelques oiseaux chantent.

Une locomotive siffle à la station.

Mme Lyngen ouvre la porte-fenêtre qui donne sur la vérandah.

Tril salue cérémonieusement.

Pour la première fois, ils n'osent, ni l'un ni l'autre, se tendre la main.

— Adieu, monsieur Pradier.

— ... Madame!

De ses rêves, de ses regrets, de son désir, de sa colère, de l'énigmatique et frêle Mme Lyngen elle-même, il ne reste plus maintenant à Tril qu'une pincée de tabac et un minuscule morceau de papier froissé, gardés machinalement au creux de sa paume.

Il ouvre la main.

La poussière brune s'éparpille et la petite pa-

pillote soyeuse tombe... au moment précis où Baldour s'élance avec de joyeux abois, précédant sa maîtresse Ella, revenue pendant que son amie s'éloignait.

Avec une rare adresse, le chien happe la boulette au vol, et manque de s'étrangler : un mouvement de déglutition irraisonné la lui a fait avaler.

Ella ne remarque rien de cet incident, car Tril, heureux de pouvoir se venger si promptement des refus de Mme Lyngen, s'est précipité au-devant de sa femme et l'embrasse avec rage.

Radieuse d'un tel accueil, Ella se plaît à cette étreinte passionnée, s'y attarde.

Toutefois, elle se dégage soudain des bras de Tril pour examiner, non sans inquiétude, un paquet qu'elle a négligé de mettre en sûreté, dès son arrivée. Et aussitôt :

— Oh le vilain! voilà que tu as écrasé mes gâteaux. Je suis sûre qu'il n'en reste pas un intact.

Un contrôle immédiat démontra la réalité de cette assertion.

L'intérieur du sac offrait un aspect horrible. Les miettes des feuilletés s'étaient unies à la crème des choux pour former une pâte compacte, marbrée des couleurs vives qu'avaient fournies les tartelettes, et enveloppant de toutes parts les formes survivantes, squelettes incomplets et épars.

Malgré la gravité du désastre, Ella et Tril éclatèrent de rire.

— Bah! fit Ella, nous nous contenterons des *honning kager* que j'ai faits l'autre jour. Il doit en rester encore.

Lorsque, pour la seconde fois, Randi apporta le plateau où, entre les deux tasses, fumait le samovar rallumé, Tril, au souvenir de la scène précé-

dente, éprouva le désir de parler à Ella de la visite qu'il avait reçue.

Mais déjà, apercevant le filet de vapeur qui témoignait de la rapidité qu'avait mise l'eau encore chaude à bouillir de nouveau, et interprétant ce menu fait dans un sens tout autre que le véritable :

— Oh, c'est gentil ça ! s'écriait Ella, en battant des mains. Tu avais fait préparer le thé pour moi, mon bon chéri.

Viens, que je t'embrasse.

Tril n'osa pas détromper l'heureuse femme.

Or, il vit sur la grosse face de Randi un sourire mal réprimé naître, puis s'épanouir, et une angoisse absurde, nullement en rapport avec la futilité de cet incident, l'étreignit.

Angoisse excusable : c'était son premier mensonge ! Il lui semblait que quelque chose d'irréparable, de laid, s'était passé, tant le sourire de cette fille lui faisait douloureusement prendre conscience.

Il se sentait très coupable vis-à-vis d'Ella, plus coupable presque par ce silence, cette complicité muette avec Randi, que s'il avait trompé réellement sa compagne.

Et pendant le temps que durèrent les évolutions de Randi autour de la table, pendant le temps que la face réjouie, rubiconde, insolente, lui imposa le supplice de son impertinente gaieté, ce fut pour Tril un aigu supplice de tous les instants.

Cette pensée ridicule l'obsédait :

— Si Randi allait parler !...

Randi ne parla pas.

## XVII

### DEUX CHEMINS MÈNENT A LA VIEILLE ÉGLISE

Deux chemins mènent à la vieille église.

Les touristes prennent l'un. C'est la grand'-route, toute blanche, où les landaus qui passent, conduisant des étrangers, soulèvent de tourbillonnantes volutes de poussière.

Ella, Mme Lyngen et Tril ont préféré suivre l'autre, sentier qui escalade la montagne pour redescendre ensuite au creux d'un val étroit, puis grimper encore entre les troncs moussus, les jets épineux des buissons couronnés de pâles églantines, sous des arcs de feuillages où flotte l'humide parfum des bois.

Le mari d'Anna s'est absenté pour un voyage d'affaires. Sa petite fille est allée, comme tous les ans à cette époque, chez les grands-parents, dans l'Hardanger. Aussi, pour distraire Mme Lyngen — que Swere avait déjà rassurée avant son départ et auprès de qui Tril averti a entièrement repris ses manières d'être d'antan — Ella et Tril imaginaient chaque jour quelque nouvelle promenade durant laquelle, tous les trois, ils s'en vont loin des maisons et des soucis, agissant chacun à sa fantaisie, faisant récolte de friandises et de fraises sauvages, cueillant des fleurs et des fruits, causant librement, soit au bord du fjord, soit dans quelqu'une des petites îles, soit dans la montagne.

Aujourd'hui, ils se sont mis en route pour visiter la vieille église de Fantoft.

Devant Tril, marchent Ella et Mme Lyngen, qui se tiennent par la main comme deux enfants amies.

Elles vont, chevelure blonde, chevelure brune, silhouettes différentes, mais également désirables. La même allure juvénile, le même balancement des hanches imprime aux draperies de leurs jupes un identique flottement voluptueux.

Des feuilles mortes craquent sous leurs pas.

Sur leur passage, les branches frissonnent doucement.

Tril, l'âme charmée, l'esprit perdu de rêves, suit leur course jumelle, les yeux fixés sur la double et gracieuse image.

Elles vont, unies et opposées, Ella et Anna, la vie et le mystère, Anna, Ella, ombre et clarté.

Le désir de Tril hésite.

Des caresses passées le souvenir s'évoque, aussitôt combattu par celui des promesses encloses au creux des lèvres rouges, en l'orient des yeux de perle mauve.

Que le rire d'Ella tinte au détour du chemin, il éveille la mémoire des gaies nuits d'autrefois, des joyeux réveils, des matins embaumés. En réponse, la voix grave d'Anna sonne profondément au cœur de Tril.

Après cette journée, où ils échangèrent dans la fumée des cigarettes un peu de leur intimité, monnayée en gestes qu'il pensait indifférents, qu'elle voulut ironiques ou sévères, ils ne s'étaient mépris ni l'un, ni l'autre, sur le sens véritable de leur colloque; car, en dépit de l'apparence insignifiante de cet entretien, tous deux, par une entente tacite, l'avaient caché à Ella, qui continuait à ne pas se douter de la crise passionnelle que traversait Tril.

Comment l'eût-elle soupçonnée d'ailleurs, quand, en ces promenades quotidiennes, elle voyait son mari ne pas se départir envers M^me^ Lyngen de la réserve qui lui était habituelle. D'autre part, Anna toujours grave ne montrait aucune de ces coquetteries féminines qui ouvrent la porte aux soupçons.

Cependant, Tril, éclairé par l'incident de la cigarette, s'était rendu compte que, lors de la visite de la jeune femme, ses boutades contre la société, ses

déclamations, de même que son symbolisme obscur et sentimental, avaient été le masque ingénieux destiné à voiler l'inclination qui naissait en elle, un moyen de défense aussi contre l'aveu qu'elle avait deviné prêt à sortir des lèvres de son interlocuteur.

Il s'était jugé sot de n'avoir pas passé outre.

Elle, par la suite, avait également regretté sa diversion.

Un récent incident avait achevé de les éclairer réciproquement.

Au cours d'une de ces excursions, Mme Lyngen avait tendu à Tril une grappe de fruits qu'Ella venait de cueillir. Or, le seul contact de leurs doigts s'effleurant leur avait causé à tous deux un frisson tel que, levant instinctivement les yeux en même temps, ils purent lire ensemble sur leurs visages incendiés par une rapide flambée d'émotion les signes non équivoques d'un mutuel désir.

Que de fois Tril avait pensé en finir avec cette situation ambiguë, cette attente exaspérante d'une seconde occasion de tête-à-tête, ces ironiques parties de campagne ou de canot à trois?

Il avait songé, une nuit d'insomnie, à se lever là, tout de suite, à fuir dans la campagne jusqu'à la maison d'Anna. Elle ne lui aurait pas refusé sa porte, et ils seraient partis!

Mais comme il s'enfiévrait à concevoir ce projet d'enlèvement, Ella, à demi réveillée, avait tendu ses bras vers lui, et ce geste de tendresse l'avait empli de honte pour lui-même, détourné pour jamais de l'aventure.

Ces bras blancs, ces bras frais, ces doux bras d'amante, il ne se sentait pas l'amer courage d'en refuser l'offrande, d'en dédaigner l'affectueuse étreinte, de les dénouer à jamais. A chaque montée

de folie, à chaque essai d'évasion, leur image le retenait, prisonnier de la pitié et du souvenir. Ces bras de femme, plus sûrement que des chaînes d'acier, l'avaient empêché de courir vers Anna.

Quant au souhait d'amour, au fervent et puéril souhait, il avait rejoint le fantôme de Silver Lax aux gouffres d'oubli, et les brumes des eaux ondulaient en vain, en vain les nuages des crépuscules flottaient aux cieux de sang, en vain les brouillards de l'aube se déchiraient aux fûts des sapins, rien n'évoquait plus à la mémoire de Tril les révélations du Saumon d'Argent...

Devant Tril marchent Ella et Mme Lyngen, chevelure blonde, chevelure brune, la vie et le mystère.

Le désir de Tril hésite.

## XVIII

### FANTOFT KIRKE

Cependant, voici que s'aperçoit au détour du sentier la grand'route blanche qu'il faut rejoindre, et plus loin, dominant la montagne et les forêts, un toit de sapin brun, aux gueules de dragons étagées, qui émerge des arbres.

On arrive à la vieille église.

Voici la grille où s'arrêtent les voitures.

D'ordinaire, des landaus y stationnent. Dans un clair tintement de sonnailles, les chevaux s'ébrouent à l'ombre, secouant leurs gourmettes, agitant par saccade les chaînes qui relient leurs colliers aux timons. Debout près d'eux, les cochers causent et fument, heureux d'abandonner pour quelques instants l'immobilité du siège.

Aujourd'hui, ce petit coin si souvent animé et bruyant demeure vide et silencieux.

Ella, Mme Lyngen et Tril sont les seuls visiteurs

qui poussent la porte de fer, toujours entr'ouverte.

Ils s'engagent dans l'étroit chemin auquel elle donne accès, et qui bientôt s'élève au milieu d'un merveilleux jardin boisé.

Là-haut, sur une terrasse gazonnée, se dresse la vieille église.

Une colonnette de piliers goudronnés l'entoure.

Massive, trapue, on dirait une épave dont les madriers patinés par les siècles ont survécu à quelque extraordinaire naufrage, et qu'ensuite un caprice de prince voyageur revenu des pays d'Extrême-Orient a coiffé de ce toit de pagode, énorme, fantastique, hérissé de découpures grimaçantes. A chaque arête, à tous les angles, des profils de monstres superposent leurs crinières barbelées, dardent leurs langues flamboyantes entre les scies de leurs mâchoires, tandis que l'azur calme du ciel dort au vide de leurs prunelles.

Derrière elle, un parc s'étend, déroulant ses allées, offrant au regard l'harmonie smaragdine de ses pelouses, embaumant l'air du parfum de ses corbeilles fleuries.

Devant, c'est une terrasse, entourée d'une balustrade rustique et qui surplombe le chaos des montagnes et des fjords. Jusqu'aux lointains horizons, les cimes chevelues, les crêtes avec leur orgueilleuse parure verte s'enchevêtrent dans une mêlée de feuillages sombres, coupés çà et là par le lacis des routes, minces rubans de satin gris, les reflets des eaux, pâles soies glauques, la lèpre des rochers, les taches sanglantes des maisons éparses.

Au-dessus de toute la contrée, la vieille église, accroupie sous sa fragile toiture aux cent têtes, noire et balafrée malgré ses couches de vernis, amas de poutres gardé intact pendant que s'écrou-

laient des murailles de pierre, ironique, la vieille église s'érige comme une châsse étrange où reposerait l'âme barbare et forte de ce pays.

Heureux de leur fortuite solitude, Ella, Mme Lyngen et Tril ne jugent pas utile de déranger le gardien qui leur ouvrirait la porte encore solide, bardée de ferrures ouvragées.

Ils se contentent de cheminer à la file sous l'étroit auvent, entre le fruste mur de planches et la colonnade.

Le tour du monument fait, ils s'avancent sur le terre-plein. Ella s'assied sur un banc, déclarant qu'elle désire se reposer.

Mais Mme Lyngen, ayant avisé un belvédère dans le parc, tient à s'y rendre, alléguant que le panorama qu'on doit y découvrir sera plus étendu et plus vaste.

— Oh moi, ceci me suffit! répond Ella. Je reste ici. Mais si tu veux, Tril, va jusque-là, va avec Anna!

Avant que Tril n'ait parlé, Mme Lyngen a pris son bras.

— Allons! dit-elle; et, impérieux, ému, son regard a plongé dans les yeux de Tril.

— Soit! fait-il.

Il accepte, ne sachant pas encore si c'est au hasard seul ou à la volonté d'Anna qu'est dû cet incident.

A son côté, la jeune femme marche d'un pas léger, rapide, qui l'entraîne dans un bruissement soyeux d'étoffes auquel se joint la caresse tiède des menus contacts; et une voluptueuse griserie monte en l'âme de Tril, l'envahit. Il s'abandonne à la douce ivresse.

Au premier détour, comme l'écran protecteur

d'un haut buisson les couvre de son ombre, Mme Lyngen soudain trébuche, s'appuie fortement contre Tril... Le choc découple en lui la meute des désirs. La joue brune s'est approchée de sa joue, il la retient et brusquement écrase ses lèvres sur la chair ambrée qui, cette fois, frémit, sur la bouche de fruit, la bouche savoureuse, sur les yeux de perle mauve, vite clos et dont l'orient brille ensuite plus lumineux.

Sans mot dire, Mme Lyngen se dégage, d'un geste farouche, et gagne le pavillon.

Tril y pénètre à sa suite, ferme la porte, et s'approche d'Anna : les bras levés, elle appuie son front contre ses mains, placées sur le vitrage.

Au travers des ramures, la vieille église apparaît en face d'eux, semblant un bibelot d'étagère, bizarre et compliqué. On distingue la silhouette d'Ella, la terrasse avec sa balustrade rendue grêle par l'éloignement. Puis ce sont les croupes et les dos velus des monts, les plaques de métal poli des eaux, joaillerie éparse, les draperies flottantes des nuages errants, au ciel.

Les nuages !...

Ces nuages de bitume qui s'amassent en foule, accourant de l'ouest, comme à la grande Ile !... Pour la première fois depuis longtemps, Tril pense aux *trolls*, mais sourit : Silver Lax ne songe guère au souhait formulé l'autre matin, puisque voici Mme Lyngen plus désirable que jamais.

Le vitrail l'encadre, menue forme noire qui se découpe sur l'infini du ciel, des monts et des eaux.

Sa nuque, flot de clarté pâle, s'offre sous les ténèbres des cheveux.

Sa taille se cambre; ses hanches frémissent ; les longs plis de sa jupe frissonnent eux-mêmes.

Tril avance d'un pas...

A cet instant, un coup de tonnerre ébranle l'espace.

Tout le frêle édifice vibre au formidable grondement.

En même temps, de larges gouttes de pluie tombent, crépitent sur le chaume du toit, rejaillissent, ternissent les hauts panneaux de verre.

Un instant, Tril s'arrête.

Mille visions tourbillonnent devant ses yeux.

C'est la grande Ile, une après-midi d'orage, la grève des *trolls*, et surtout la figure de Silver Lax avec ses prunelles de topaze noire, cerclées d'or...

Si, cependant, c'était là un avertissement !

Puis, le sentiment du présent le reconquiert : sur un lumineux écran de cristal embué se détache une petite ombre féminine qui palpite... Tril s'élance !

Lorsqu'il eut enveloppé le corps frêle et souple d'une étreinte soudaine, Tril, au premier baiser, s'aperçut que Mme Lyngen pleurait...

## XIX

### LE LENDEMAIN...

Le lendemain, Mme Lyngen est venue de bon matin vers la petite maison de bois, au bord du fjord.

Tril, toujours tôt levé, allait sortir du jardin avec le chien Baldour.

— Je ne veux pas, lui dit Anna, vous priver de votre promenade.

Me permettez-vous de vous accompagner?

— Vous ne préférez pas rentrer un instant ?

— Non ! je sais qu'Ella aime dormir à cette heure. Pourquoi la déranger ?

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez.

Prendrons-nous le chemin qui longe les villas ou celui qui suit la rive ?

— Celui-ci, près de l'eau, car il mène aussi dans les sapins.

Tril s'incline, et aux côtés de Mme Lyngen marche silencieusement.

Le fjord s'éveille sous le soleil dont les rayons naissants traversent à peine la dentelle des fines brumes, suspendues aux branches des arbres et qui masquent encore l'archipel des îles minuscules d'un rideau diaphane, lent à s'envoler.

Au flanc de la montagne, les maisons dorment, et les grands sapins noirs, immobiles, rêvent dans les nuées.

Arrivés au bois où l'or fauve des résines saigne le long des hauts troncs roux, Mme Lyngen s'arrête.

Personne ne foule la poussière humide du chemin, et, seul, Baldour trouble le silence de ses aboiements sonores.

— Comme l'air est pur et embaumé, ici ! dit Anna. Il semble que l'on sente que les labeurs des hommes ne l'ont pas troublé..

Elle respire largement.

— Il est particulièrement agréable ce matin, et presque aussi léger que là-bas avant l'orage, hier, à Fantoft.

— Je vous en prie, fait alors Tril, ne parlons plus de cela.

— Eh oui ! Parlons-en, au contraire !

— Je sais, reprend Tril, très ému ; j'ai été... brutal. Je vous ai fait pleurer... et ensuite, mes excuses les plus tendres, mes prières les plus passionnées, mes supplications les plus respectueuses n'ont pu tarir ce flot de larmes.

Oh, ces pleurs, que n'aurais-je pas donné pour les arrêter !

Si vous saviez combien j'ai souffert de cette stupide grossièreté... car enfin je connaissais toute la délicatesse de votre âme et j'eusse dû m'efforcer à ne point la blesser ainsi... Certes, si vous saviez combien m'a laissé de regrets et de douleur ma maladresse d'un instant, vous n'insisteriez pas sur cette scène qui m'a navré, et vous me pardonneriez cette erreur pour la sincérité de l'amour qui l'inspira.

— Je vous ai pardonné, Tril, malgré...

Mme Lyngen s'arrêta.

Tril, anxieux, poursuit :

— Malgré les larmes que vous avez versées, par ma faute...

— Votre faute ?... Je crains que vous ne vous soyez mépris, Tril, sur le sens de ces larmes.

— Comment ?

La petite bouche narquoise accentua sa moue d'enfant, à la fois triste et rieuse; les rondes joues ambrées s'avivèrent de carmin ; les yeux de perle mauve voilèrent leur orient humide ; et, rougissante, les paupières basses, Anna murmura d'une voix sourde, ironique et attendrie :

— Faut-il donc vous apprendre pourquoi là-haut, là-bas, je pleurais... doucement... heureusement ?

On pleure quelquefois de joie, Tril !

— Et je n'ai rien deviné ! et je n'ai pas compris !

— Ne regrettez rien ! ajouta Mme Lyngen aussitôt.

Il est des minutes que l'on ne saurait vivre deux

fois, et celles où j'ai reçu, affolée, éperdue, vos premiers baisers comptent parmi celles-là.

Certes, à ce moment, je vous aurais appartenu sans hésiter, je vous aurais suivi partout où il vous eût plu de me conduire, car vous étiez peut-être alors... le bien-aimé !

Maintenant, je préfère presque que tous ces sentiments vous soient restés étrangers, et qu'ainsi ce souvenir d'un instant d'intenses délices demeure en moi, pur de toute amertume, de toute désillusion, unique et délicieux.

Tril répéta encore :

— Je n'ai pas compris !

Cette fois, Mme Lyngen osa rire franchement.

— Il vaut beaucoup mieux, je vous assure, qu'il en soit ainsi, fit-elle.

— Pourquoi me dites-vous cela ? reprit le jeune homme avec feu. Pourquoi m'empêcher d'espérer, à présent que vous m'avez confié ce délicat, ce précieux aveu ?...

— Non, mon ami, interrompit Anna, n'essayez pas de retrouver ces minutes d'émotion auxquelles nous sommes parvenus hier !

Déjà nous sommes loin l'un de l'autre sur cette route passionnée où nous marchions ensemble... ... très loin, sommes-nous, et nous serons toujours de plus en plus loin, parce que vous, vous n'égalerez jamais plus en mon âme votre propre image, votre image d'alors, et que moi, je ne redeviendrai jamais plus pour vous celle qui prit votre bras, près de l'église de Fantoft.

Mme Lyngen avait raison. Le dépit et la surprise s'étaient en l'âme de Tril peu à peu substitués au désir.

Née d'un étonnement sympathique, d'une flatte-

rie d'amour-propre, cette passion mourait d'une révélation fâcheuse, d'une blessure de cette même vanité.

Devant Anna, Tril, comme quelques semaines auparavant, éprouvait à nouveau une sensation d'inconnu, de mystère, mais ce n'était plus l'inconnu attirant d'une âme étrangère, le mystère tentateur qu'il aimait comparer à celui du pays lui-même. L'obscurité de ces retours de sentiment le déconcertait, son inaptitude à les comprendre infligeait à son orgueil une leçon qu'il lui était désagréable d'accepter.

Aussi, tout près de détester cette femme, Tril ne se sentit pas la force de réagir, et, n'essayant plus de continuer à jouer la comédie de l'amour ainsi qu'il l'avait tenté d'abord, laissa-t-il avec un geste las, tomber quelques mots découragés.

— C'est fini! irrévocablement fini, n'est-ce pas! Nous redevenons deux passants, qui se sont heurtés par hasard et oublieront vite leur rencontre...

— Deux amis, deux bons amis, rectifia Mme Lyngen.

— Amis! Croyez-vous que désormais il nous soit encore possible de le redevenir? fit Tril d'un ton amer.

— Avons-nous donc jamais cessé de l'être? interrogea vivement Anna.

Elle lui tendit la main qu'il serra instinctivement.

Puis, gardant cette main dans la sienne, elle se rapprocha du jeune homme :

— Allons, Tril, ne soyez pas méchant!

S'il est vrai que je ne saurais retrouver en vous l'exceptionnel amoureux de quelques instants à

Fantoft, car il fut précisément exceptionnel, je ne veux pas non plus connaître un nouveau Tril, mauvais, aigri, et partir avec cette vilaine vision de vous.

— Partir? Tril se dégagea, surpris par l'inattendu d'un tel dénouement.

— Oui. Hier soir, à la maison, m'attendait une lettre de mes beaux-parents, où ils me demandent de rejoindre ma fille.

— Serait-elle malade?

— Elle me réclame seulement; et ses grands-parents m'invitent à profiter de l'absence de mon mari pour passer quelques jours avec eux et la petite.

— Alors... vous nous quitterez... bientôt!

— Je pense prendre le bateau ce soir...

— Ce soir!

— Il y a justement un départ.

Maintenant il faut que j'aille téléphoner pour retenir ma place.

— Tout de suite? pria Tril, un peu attendri.

Mme Lyngen, très calme, continuait :

— Je reviendrai cet après-midi voir Ella. A présent, je vous laisse...

— Mais, je vais vous reconduire.

— Non, merci! Je préfère rentrer seule.

Adieu!

A ce moment, regardant les sapins et le fjord et les îles, toutes lumineuses dans le matin, Tril songea au décor qu'il avait évoqué pour un colloque sentimental : le décor s'ornait là de la même beauté sauvage, mais comme les gestes des personnages différaient de ceux désirés alors, en un rêve de tendresse, sur fond de pourpre et d'ors sanglants!

Mme Lyngen s'éloignait, d'un pas rapide.

Le chapeau canotier, la nuque brune et la robe d'étoffe claire décrurent entre les fûts hauts et lisses.

Tril murmura :

— Eh, eh! voici qu'elle redescend chez « les gens » abandonnant la montagne et le... bien-aimé.

Et je me suis laissé prendre à tout cela j'ai failli briser ma vie, abandonner Ella!... Ella, si bonne, si confiante, si aimante, si... simple!

Mme Lyngen ne fut plus qu'une petite tache errante, au bord de l'eau.

Lorsqu'elle disparut au détour du chemin :

— Et pourtant!... Elle était jolie, laissa échapper Tril, qui siffla Baldour et s'enfonça dans la forêt.

## XX

### LORSQUE MADAME LYNGEN FUT PARTIE...

Lorsque Mme Lyngen fut partie, comme Swere n'était pas encore revenu de Christiania, Ella et Tril demeurèrent toute une semaine dans la petite maison de bois au bord du fjord, sans que nul visiteur vînt troubler leur intimité, accrue et resserrée par cette solitude.

De son aventure avec Anna Tril avait reporté sur Ella son besoin de tendresse, inassouvi : ç'avait été un renouveau d'amour, où il s'était plongé avec délices, heureux d'éteindre sous un flot de baisers et de paroles passionnées les courts remords flambant par instants dans son âme, heureux aussi, après avoir été ballotté sur les tourbillonnants rapides qui conduisaient à la chute, d'échapper à cet irréparable et de retrouver le havre aux eaux calmes, le soleil de la chevelure blonde, l'enchantement des doux parfums connus, des contours ca-

ressants du corps aimé, l'appui des bras fermes et blancs.

Ella s'abandonnait sans arrière-pensée à cette floraison de caresses, contente d'échapper aux craintes, aux mauvais doutes, ne se demandant pas même la cause de ce revirement, tant les bonnes impressions avaient vite fait de détruire en elle le souvenir des soucis et des douleurs.

Plus de silences inquiétants, plus de rêveries mélancoliques, cela lui suffisait, et elle en arrivait presque à se reprocher les aveux de détresse confiés au peintre.

Les jours se succédèrent sans réveiller les jeunes gens de leur extase.

Parfois Ella prenait dans ses deux mains la tête de Tril, et les lèvres tout près de sa bouche lui disait de ces adorables niaiseries où se complaisent les amants, murmurant très bas :

— Tu es beau, mon bon Tril.

Je t'aime, et toi... tu m'aimes?

— Je t'aime,

répondait Tril, frissonnant, les yeux clos.

Il ne mentait pas.

L'image de Mme Lyngen s'effaçait en lui de plus en plus, se dépouillait peu à peu de toutes les parures passionnelles dont son désir l'avait vêtue.

Déjà, sur le pont du paquebot qui l'avait emportée dans la nuit, elle ne lui était plus apparue que comme une passagère, à peine moins indifférente que les autres.

Dans le sifflement des manœuvres, le grondement des sirènes, le bruit des machines halant les câbles, ils s'étaient quittés, sans émotion. Tril en gardait la vision confuse d'une silhouette féminine banale, sans cesse masquée par les allées et venues

des hommes du bord, le vacillement des falots, silhouette indécise qu'il n'avait même pas essayé de séparer de la foule des voyageurs saluant les parents, les amis, agitant leurs mouchoirs en jetant des paroles d'adieu, au moment où la masse puissante du vapeur fendait lentement les eaux noires du port et s'éloignait.

La mer et l'ombre la prirent ainsi, sans que Tril eût à se défendre d'un involontaire mouvement pour la leur disputer.

Tril se souvenait encore du retour, par le vieux quai, au long duquel des barques à la poupe uniformément élevée alignaient leurs murailles de bois goudronné, leurs mâts barrés d'une unique vergue, chargés de toiles et de cordages.

Une odeur forte s'échappait de leurs flancs, emplis pour la plupart de planches de sapin ou de poisson séché.

Des fanaux étoilaient le frémissant assemblage des haubans, lueurs vives, pierreries éparses sur le vaste écrin des ténèbres.

Au-dessus de la chaussée, de rares réverbères opposaient leur or à ces rubis, ces diamants, ces émeraudes, éclaboussant de vermeil les moindres reliefs du sol, muant en topazes les flaques éparses, éclaboussant de chauds reflets les têtes de dragons des hautes proues, et casquant de métal précieux Ella, si belle que Tril se pencha vers elle et ne put se retenir de baiser la nuque d'ambre clair.

— Grand fou! avait-elle fait en riant.

— Au contraire, Ella répondit-il alors, songeant à l'aventure décidément close, ce serait folie que de ne pas t'aimer !

A cette minute, M[me] Lyngen était définitivement évincée.

Le lendemain, dans l'après-midi, comme Ella, songeant à son amie, observait :

— Anna doit à présent avoir débarqué, ce nom d'Anna n'évoqua plus à Tril qu'un souvenir vaguement déplaisant.

Mme Lyngen était redevenue l'étrangère, l'inconnue, la passante.

Ainsi qu'un beau navire aux formes harmonieuses, prêt à voguer vers des régions lointaines, et qui s'offre, elle s'était présentée, séduisante, avec le prestige d'un appareillage pour l'au-delà. Mais de même que le vaisseau disparu ne laisse plus qu'une trace furtive de son passage, un faible indice peu de temps visible à l'horizon, de même il ne restait plus d'elle, dans l'esprit de Tril, que des impressions fugitives et désagréables, assez semblables à l'écume sale d'un sillage.

## XXI

### COMME D'ACTIVES ARAIGNÉES...

Comme d'actives araignées roses qui tisseraient sans trêve quelque invisible piège, les mains d'Ella évoluent, agiles, sur le clavier du piano.

Elles courent, empressées à se rencontrer pour ensuite se séparer très vite ; leurs doigts se disjoignent, s'allongent, se rétractent, frappent de ci, de là, montent sur les touches noires, redescendent sur les blanches, précipitent leurs mouvements menus, semblent emportés, petites pattes agiles, dans la folie d'une fantastique galopade, traversée de ces sauts brusques, de ces escalades et parfois arrêtée par l'accomplissement de quelque majestueux point d'orgue.

Continuellement repris, rattachés à mesure que les déchire l'orage des accords profonds, les fils

ténus de la mélodie se nouent dans une toile de rêve, la toile que tissent les actives araignées roses aux petites pattes agiles, toile irisée, harmonieuse, sonore, toile de rêve, brillante, légère, solide pourtant, car en ses mailles s'arrêtent les échos du dedans et la rumeur des bruits extérieurs, mouches bourdonnantes, frelons prisonniers du joli réseau.

Tril écoute, et Baldour sommeille, protestant par de sourds grognements aux passages pathétiques : son esthétique particulière réprouve spécialement l'emploi de la pédale forte dont Ella abuse d'ailleurs un peu.

Sur le fjord, c'est, dans un étincellement de soleil, la splendeur des après-midi d'été. Un archipel d'émeraude émerge des eaux lumineuses où un lacis de diamants enferme le reflet du ciel bleu et l'ombre des forêts.

Des barques glissent au loin, dont Tril suit des yeux la course lente.

Il distingue aussi enveloppée la brume violette de la Grande Ile, qui fut tant de fois le but de leurs promenades, et où il se réveilla un soir près d'Ella, avec aux ongles le sable blond de la grève des *trolls*.

Ella continue de jouer, mais de même qu'au temps de sa première rencontre avec Silver Lax, Tril n'entend plus qu'une symphonie imprécise, un accompagnement à ses pensées qui retournent là-bas, vers la grotte à l'atmosphère de saphir.

Vainement les raisons tant de fois évoquées pour combattre la vraisemblance de la féerique histoire se présentent de nouveau : on ne discute pas avec un sentiment.

Or, Tril éprouve aujourd'hui trop nettement l'angoisse d'alors lorsqu'il plongea pour suivre Silver par le long du couloir sous-marin, revit main-

tenant encore trop intensément l'émotion que lui procura la scène à laquelle il assista ensuite, pour opposer à cette angoisse, à cette émotion les arguments, si plausibles fussent-ils, d'une logique étrangère à toute passion.

En outre, il songe à la promesse du Saumon d'Argent, et au vœu ingénu proféré un matin sur la montagne.

— Aimer Ella... l'aimer toujours!

A ce souvenir, il frissonne! *Son souhait a été réalisé*, réalisé, malgré son incrédulité première, malgré son scepticisme et ses railleries, auxquelles il dut, peut-être, l'épreuve de la passion d'Anna!

— Aimer Ella... l'aimer toujours!

## XXII

### PRÈS DE L'AVEU

Les dernières notes d'une finale s'alanguissent murmurantes, puis s'éteignent.

D'un coup de talon, Ella fait virer le tabouret sur lequel elle est assise, et apparaît brusquement à Tril, la figure animée et rieuse, toute jolie dans l'éparpillement des fins cheveux d'ambre clair.

— Aimer Ella...!

Certes, il l'aime, il aime ses yeux joyeux et francs, sa bouche d'amoureuse, son corps souple, il aime sa grâce, sa gaieté, sa jeunesse, et, la voyant si belle dans la clarté triomphale du jour, il tressaille infiniment ému, en lui tendant les bras.

Elle s'y jette, légère, heureuse, et demande:

— Alors il te plaît, ce passage de Brahms?

— Il me plaît.

— Et la pianiste, te plaît-elle aussi?

— Elle me plaît aussi.

— Un peu?

— Beaucoup!

— Passionnément?

— Oui, passionnément! Je t'aime Ella, je t'aime d'un amour, vaste comme le monde.

Quand je te tiens ainsi sur mes genoux, près, très près de moi, il me semble en caressant tes cheveux sentir ruisseler entre mes mains tout l'or de la terre.

Je retrouve aux iris de tes yeux l'infini de la mer et du ciel. Tes lèvres m'attirent, plus fraîches, plus savoureuses que les meilleurs des fruits. Sous mes doigts ta taille fuit ainsi que l'eau d'un fleuve, et mon amour s'égale alors à l'univers puisque je le possède en toi qui le résumes et me l'offres!

— Oh! mon Tril, que je suis heureuse! Ainsi, tu n'écarteras plus mes caresses avec des gestes méchants...

— Ella!

— Ne proteste pas, va! J'oublierai vite ces jours où tu étais si différent de toi-même que parfois j'ai eu peur.

— Peur?

— Certes, tu regardais le fjord pendant des heures, égaré dans je ne sais quelles rêveries... Tu me cachais là quelque chose, Tril.

— Qu'aurais-je eu de si grave à te cacher? demanda-t-il avec un sourire contraint.

Encore que la conscience de ne s'être pas laissé entraîner très loin par Mme Lyngen le rassurât un peu, il conservait néanmoins une vague inquiétude. Certains de ses actes ne l'avaient-ils pas trahi? Pendant cette période de trouble avait-il su tout dissimuler?

Elle reprit:

— D'ailleurs, je sais ton secret.

— Ah!...

Une seconde d'angoisse terrible s'écoula, pendant laquelle les fers rouges de la honte lui tenaillèrent la chair et l'âme.

Il songea que c'était l'effondrement du bonheur reconquis, la misère d'une confession ridicule et dont, en dépit d'un pardon apparent, Ella conserverait peut-être cette involontaire mais persistante rancune de femme offensée, ce sentiment d'inimitié qui, en pareil cas, ne se tait jamais.

Désespéré, Tril regarda Ella.

Il la vit si calme, si gaie, que tout de suite il reprit confiance.

— Certainement, disait-elle, j'ai deviné.

Du reste, ce secret n'était pas difficile à surprendre.

Depuis le jour où, devant Anna, tu avais raconté cette histoire extravagante — ne te fâche pas! — tu te rappelles, cette histoire d'un saumon énorme...?

— Je me rappelle.

— ... J'avais remarqué que tu demeurais préoccupé: tu évitais de revenir sur ce sujet; tu étais de mauvaise humeur quand j'y faisais allusion; tu t'es même presque fâché pour tout de bon, lorsque j'ai plaisanté là-dessus avec Anna et Swere.

Alors, rapprochant cette irritation de tes longues stations devant le fjord, j'en ai conclu que cette aventure demeurait pour toi inexplicable et attirante, que ces eaux te retenaient devant elles parce qu'elles te paraissaient recéler toute une vie fabuleuse, tout le mystère, et je fus effrayée quand tu t'éloignas de moi pour les adorer, elles, car je redoutais leur victoire définitive.

— Enfant!

— Oui, maintenant tu t'es arraché à tes songes, tu les dédaignes et tu en ris.

Avoue cependant...

— J'avouerai ce que tu voudras; mais Ella combien davantage tu serais surprise si j'avouais... tout — tout simplement!

— Hé, fit Ella, je ne désire pas être surprise.

Embrasse-moi et n'avoue rien.

Tu m'aimes, tu me l'as dit, tes baisers me suffisent.

— A présent! M'assures-tu donc que tu ne seras jamais plus curieuse?

— Jamais! c'est trop me demander.

— Alors?

— Eh bien... savoure, si cela te plaît tant, ma surprise; je ne te refuserai pas ce plaisir.

— Sache, Ella...

— Que?

— *Je l'ai revu.* Comprends-tu?

— Qui?... Non, je ne comprends pas.

— *Lui!*

— Ah parfaitement! lui, le... Saumon. Si cette seconde rencontre est le mot de l'énigme, accorde-moi que je l'avais déchiffré.

— Seulement à demi.

— Comment cela?

— Tu ne t'effrayeras pas?

— Quoi! ma surprise ne te suffira pas, il te faut y joindre la terreur!

D'abord, donne-moi des détails.

— Nous étions allés dans la grande île...

— Était-ce l'après-midi aux moucherons?

— Précisément.

— J'ai dormi, toi aussi; il ne s'est produit aucun fait anormal.

— Erreur!

Pendant ton sommeil, je suis descendu par les

rochers jusqu'à l'endroit où nous avions amarré la barque.

L'eau était calme...

— Pas de description.

— C'est nécessaire ; car, tout à coup, cette eau paisible se souleva, des vagues grondèrent, bondirent ; une tempête soudaine se déchaîna...

— Trémolo, grosse caisse, timbales.

— Je ne riais pas, je t'assure.

— Pauvre Tril!

— Au milieu des ondes bouillonnantes, le corps immense du vieux saumon apparut.

Je vis ses yeux noirs cerclés d'or.

J'entendis sa voix, sa voix de clapotis et de ruissellement prononcer mon nom.

Il m'appela trois fois.

A sa dernière invitation, j'obéis, et me mis résolument à la nage.

Nous remontions le courant, entre l'île et la muraille de rochers qui lui fait face, quand il plongea. Je le suivis: un couloir sous-marin s'ouvrait parmi les algues, pour déboucher dans une vaste grotte, sur une plage de sable fin où je pus prendre pied.

C'était un repaire de *trolls*...

— Tril, je t'arrête là!

Tu improvises de fort beaux contes, ou sans doute tu as rêvé cette histoire, mais tu ignores ce que chacun sait dans mon pays, c'est qu'il n'est permis à personne de revenir sain et sauf du royaume des *trolls*.

Si d'aventure un homme pénètre sur leur obscur territoire, il est immédiatement changé en une bête monstrueuse, demeure leur esclave: on ne le revoit jamais.

— Crois bien que ma présence ne manqua pas d'exciter leur colère.

Seulement, tu oublies que je n'étais pas seul!

— Et la protection du seigneur saumon suffit à contenir la fureur des *trolls?*

— Non sans peine.

— Oh! Tril, continue! c'est fort amusant!

Qui était donc ce puissant seigneur saumon pour oser commander ainsi?

— Le croiras-tu? C'est un vieil enchanteur français, condamné à demeurer exilé sous cette forme jusqu'à ce qu'un de ses compatriotes lui rendît la liberté, spontanément, après l'avoir capturé.

— Alors... il t'a dû de quitter son habit de poisson!

Te remercia-t-il, au moins?

— Il m'a promis de réaliser les souhaits que je lui adresserais.

— Comment! tu m'as caché cela jusqu'à présent.

— Aurais-tu donc des souhaits à formuler?

Ella réfléchit un instant, puis:

— Non, mon Tril, répondit-elle. Nous nous aimons, nous sommes heureux: nous n'avons rien à demander, même au plus habile magicien du monde.

Tril s'abstint de la détromper, de lui apprendre comme il s'était abandonné à évoquer Silver Lax pour lui adresser un vœu, précisément au sujet de leur amour, et ce qui en était advenu.

A part lui, il admirait Ella dont la tendre foi avait conscience de sa robustesse, au point de refuser tout appui, toute intervention étrangère, tant elle était certaine par avance de leur inutilité, tant elle se savait forte et inaltérable.

Tril se méprisa de ne pas l'égaler.

Certes il avait failli... et, songeant à son aventure avec Mme Lyngen, il se demanda si, réellement, il ne devait pas la fuite d'Anna, son propre revirement, et le dénouement brusque de cette passionnette, prélude possible d'un drame, à l'occulte pouvoir du Saumon d'Argent.

L'aspect romantique de la mise en scène, ce coup de tonnerre scandant une rupture, la rapidité avec laquelle s'étaient enchaînés ces événements, leur imprévu, ne s'accordaient-ils pas avec la magie d'un coup de baguette?

Tril, qui jusque-là ne s'était que fort peu préoccupé de trouver les raisons d'être de tous ces faits, fut surpris d'une explication qui s'adaptait si exactement aux apparences.

Ce ne fut guère qu'une impression rapide, presque une intuition sur laquelle d'ailleurs il ne s'attarda pas, mais dont il gardait, comme de ses précédents contacts avec le mystère, un respect superstitieux, mêlé de crainte à l'endroit de l'inconnu, une croyance nouvelle à l'effective action du surnaturel, respect et croyance que chacun de ces événements contribuait à affermir dans son esprit d'abord gouailleur, sceptique, rebelle, maintenant ébranlé, préparé à admettre sans trop de résistance de telles suppositions et à leur accorder une valeur peu éloignée de la certitude.

D'ailleurs, Ella, la rieuse Ella, toujours prête à se moquer, n'avait-elle pas semblé prendre au sérieux, elle-même, cette intervention du surnaturel dans leur vie, puisqu'elle avait paru examiner quel souhait il eût convenu de faire, sans toutefois en formuler?

Tril remercia donc mentalement Silver Lax en embrassant Ella.

Mais à ce moment précis la porte s'ouvre, et un visiteur, qui n'est autre que le grand Swere, surprend ce baiser.

— Je reviens de Kristiania pour voir cela! Oh! Baldour, rougis de tes maîtres! s'écrie-t-il d'un ton tragique.

Ne devriez-vous pas, inconvenantes personnes, vous souvenir que vous n'êtes plus des « jeunes mariés » — et que je suis célibataire! ajoute-t-il, les bras levés au ciel dans un geste de protestation, tandis que Baldour, mis en cause, aboie éperdument.

— Veux-tu te taire, Baldour! fait Ella en frappant du pied. Puis, s'adressant au peintre, avec un doux rire :

— D'abord, vous ne comptez pas, vous êtes un trop bon ami pour qu'on se gêne devant vous. Et puis, soyez indulgent : ce sont nos derniers jours de vacances.

A propos, avez-vous fait un voyage agréable?

— Il s'agit bien de mon voyage. Très agréable, je vous remercie! Non pas agréable du tout, puisque je ne vous retrouve que pour vous perdre.

La voilà bien, ma guigne!

— Que veux-tu, mon vieux Swere! dit alors Tril. J'ai reçu ce matin une lettre de mon père qui me rappelle à l'usine.

— Tout de suite ?

— Non! pour le mois d'août, comme d'habitude. Tu sais bien qu'il va toujours à la campagne à ce moment-là?

— Hé! Si je ne me trompe, cela fait encore près de trois semaines.

— Dix-sept jours! précise Ella.

Or, nous devons en passer deux dans ma famille avant de partir...

— Et moi qui file de nouveau demain pour une dizaine de jours! soupire Swere.

Cependant le peintre réfléchit, se frappe le front et, brandissant sa pipe avec un mouvement ample et triomphal :

— J'ai trouvé!

— Quoi donc? interrogent ensemble Ella et Tril.

— Le moyen de passer encore ce temps-là avec vous. C'est très simple : je vous emmène.

Allons, Tril, en route! tu vas immédiatement à Bergen avec moi retenir vos places.

Pourvu, au moins, qu'il en reste.

— Eh là! attendez un moment, Swere. Où vous accompagnons-nous? demande Ella. Savez-vous que nous nous trouvons fort bien ici?

— Inutile de questionner et de discuter, répond Swere sur un ton péremptoire. Il est certain que vous devez venir.

— Encore faut-il...

— Rien du tout! Le train siffle à Hop. Dans huit minutes il sera là. Vite à la gare!

— Eh bien, Tril? nous pouvons le conduire à la gare, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Vous êtes très gentils.

Du reste, je vous convertirai en route.

Quelques instants après, les trois jeunes gens étaient debout sur la plate-forme d'un wagon à couloir, roulant vers Bergen, et Swere exposait son projet.

— Vous souvenez-vous d'avoir vu, parmi mes études, une horrible, une idiote toile de 25, faite de

chic, je ne sais vraiment pourquoi, un *Midnatsolen* ?

— Orné d'un fort beau Cap Nord.

— C'est cela même. Une blague, une absurde blague !

Je l'avais tout de même emportée à Kristiania avec le reste, et croiriez-vous qu'il s'est trouvé un Anglais épatant pour me la prendre ?

Il n'a voulu que celle-là, vous entendez, que celle-là !

Par exemple il l'a payée cher, très cher !

C'est invraisemblable, hein ?

Alors... je suis immédiatement allé aux bureaux de la Bergenske Dampskibselsskab me faire réserver une cabine sur l'*Astrid*, qui part demain de Bergen pour le cap Nord.

Je lui devais bien cela, au soleil de minuit !

Vous vous embarquerez donc avec moi, c'est très beau, vous verrez, c'est un très beau voyage.

Il faut dix jours pour monter là-haut et redescendre à Trondjem. De là, vous prenez l'express.

— Oh, l'express, hasarda Tril, un train qui fait vingt-cinq kilomètres à l'heure !

— Eh, eh, vieux Tril ! je croyais que tu ne blaguais jamais mon pays ?

— Précisément ! ce qui est terrible, c'est que je ne blague pas : un express ici est un train qui couvre ses vingt-cinq kilomètres en soixante minutes !

— Sale bête, va !

Je continue : l'*express* de Suède vous mène chez les parents d'Ella. Vous y restez deux jours, et un de trajet, et dix d'avant, total treize. En comptant encore trois jours pour retourner à Paris, ça vous mène à seize, et vous en avez dix-huit à dépenser !

— Pardon, dix-sept ! rectifie Ella.

— C'est convenu, je vous enlève...

Tril regarda Ella.

Ella regarda Tril.

Ella et Tril regardèrent Swere.

Le peintre rayonnait d'aise.

Ils acceptèrent.

## XXIII

### L'ASTRID

Huit jours plus tard, l'*Astrid* croisait en vue des îles Lofoten.

Au loin leurs pics émergeaient de l'horizon, se profilant, aigus et sombres, sur un ciel déjà teinté de pourpre, où le soleil descendait vers le Nord.

Sur le pont, le grand Swere disait à Ella :

— Si d'ici à une heure il ne survient aucun nuage, nous aurons vu le soleil de minuit au moins une fois.

— Bah, au cap Nord aussi, il faisait très beau vers onze heures. Mais quelle averse ensuite, vous rappelez-vous....

Oh, qu'est-ce que c'est que cela, ajouta Ella, en montrant au peintre toute une collection de larges lames de verre diversement colorées que lui offrait un matelot.

— Ça, c'est pour regarder un paysage... de sang ou de topaze, ou de saphir — au choix!

— Quelle horreur!

— Mais les passagers s'en servent, et ces gens s'exclament, admirent. Entendez-les!

— Comment, Swere, peut-on user de tels instruments pour... admirer!

— Eh bien? je pense que ces gens se procurent des émotions comme ils peuvent...

— Et qu'ils ne peuvent pas tout seuls.

— Sans doute.

Aussi n'ont-ils pas tort.

Si, ni vous ni moi n'avons besoin d'un verre rouge pour voir au sommet des vagues étinceler des rubis, le ciel flamber comme aux reflets d'un brasier de la Saint-Jean, et la tente grossière qui couvre le pont se transformer en un tendre voile rose, si pour nous extasier sur ces coulées d'or, ces frissons d'ambre aux creux des houles, si pour imaginer ce décor par une bleue nuit lunaire, si pour nous souvenir de cette mer charriant des émeraudes au soir, il ne nous faut pas cet attirail ridicule, c'est que peut-être nous sommes des privilégiés.

Mais pourquoi voulez-vous, parce que vous jouissez de bons yeux, refuser des lunettes à de malheureux myopes?

— Des aveugles ! Swere.

Vous savez bien que ce sont des aveugles.

Pourquoi voulez-vous donner des lunettes aux aveugles? fit Ella en éclatant de rire.

Près d'eux, Tril causait avec un compagnon de voyage, un Anglais fort aimable, qui avait refusé, lui aussi, l'assortiment pour imaginations pauvres.

— J'ai déjà vu cela. C'est la quatrième fois que je passe ici. L'année dernière j'étais au Spitzberg.

Vous, Monsieur, c'est votre premier voyage dans ces régions?

— Mon premier, en effet, répondit Tril.

— Moi, je connais comme cela un peu tous les pays.

— Celui-ci est admirable, n'est-ce pas ?

— Admirable oui ! et très spécial pour la chasse et la pêche.

L'élan, cela par exemple est très difficile à pouvoir chasser.

— Ah! dit Tril sans conviction.

— Oui, parce qu'il est défendu aux étrangers. Mais on peut se faire engager comme domestique chez un fermier.

J'ai fait une fois cela.

— Vous avez été jusque-là?

— Oh! ce n'est pas très cher.

Les fermiers ne demandent pas grand argent et vous donnent toutes les indications pour l'affût.

Cela par exemple est très intéressant.

Je suis resté des journées complètes derrière les sapins à guetter la bête qui vient toujours boire à la petite mare et se baigner. Mais si elle sent ou entend, elle se sauve. Des journées complètes je restais là, et le soir je devais me tenir contre l'écorce des sapins avec mes mains, tellement j'étais fatigué. J'avais comme cela les mains toutes blanches de cette colle des sapins.

— De la résine ?

— Oui, toutes blanches de la résine : c'était comme de la poussière qui me couvrait les doigts, comme de la poussière, comme... comme du sable qui me rentrait sous les ongles...

Tril, distrait, sursauta, et n'écouta plus la fin du récit.

Le sable fin, le sable blanc, le sable mystérieux de la grève des *trolls*... de la résine!

Ainsi, tout cela n'avait été qu'un rêve, le rêve d'un soir sur le fjord, le rêve d'une après-midi dans la forêt!

Cependant un doute lui restait.

Il interrogea son interlocuteur:

— Savez-vous si les saumons s'aventurent loin dans les fjords, et si en pêchant à la truite...

— Avec les mouches?

— Non, en traînant une cuiller, vous savez, une cuiller de métal munie d'un hameçon, on peut être accroché par un saumon?

— Certainement! mais vous ne prendrez pas cette bête ainsi. Elle est trop grosse : elle se délivrerait toute seule, et quelquefois emporterait votre engin avec.

Un coup de canon retentit.

— Oh! voyez le soleil de minuit, là-bas, au-dessus des Lofoten!

Indifférent au spectacle qui, autour de lui, passionnait le bord, Tril se gourmandait d'avoir été si sot, tant il lui était facile à présent de s'expliquer l'inexplicable d'hier!

Il comprenait que, grâce à la complicité d'un décor, à la féerie mystérieuse de ce pays, il avait été le jouet de l'esprit de légende sommeillant en lui et qui l'avait porté à confondre volontiers l'aprence avec le réel, à accorder la même valeur au rêve qu'à la vie en même temps qu'à communier avec le romantisme d'Anna...

Il comprit aussi que Silver Lax était le nom d'un fantôme, car Tril sut par cette aventure qu'il n'existe qu'un seul magicien assez puissant pour réaliser tous les souhaits des hommes, quand ils évoquent son nom avec foi, et que ce magicien c'est l'Amour.

GASTON DANVILLE.



# REVUE DU MOIS

## *ÉPILOGUES*

**Le culte des morts. — Le Dénonciateur. — Conseil à Lord Kitchener.**

**Le culte des morts. —** Voici sans doute une des plus curieuses, des plus anciennes, et aussi des plus nouvelles manifestations du sentiment religieux. Le culte des morts repose sur cette idée, que les morts ne sont pas morts; il contrarie avec insistance le sens évident d'un des mots les plus clairs qui soient dans une langue. Ardisson, le « Vampire de Muy » (célèbre désormais à l'égal et au delà des plus grands génies), a déclaré, nous disent les journaux, « qu'il était fort étonné de ce que ses victimes ne lui répondissent pas, lorsqu'il leur parlait. « Je croyais que les morts pouvaient parler. » Mais s'il a appris que les morts ne parlent pas, nul doute qu'il ne reste persuadé que les morts entendent, sentent, pensent, en un mot vivent. Ils sont muets, voilà tout. Le commun des hommes est-il plus avancé que ce triste épileptique? Nullement. Et le culte des morts en est la preuve:

Il ne s'agit pas du souvenir que l'on garde d'une personne aimée, de son image, de ses reliques; il s'agit de la personne même. Morte, on la traite comme si elle vivait. On va la voir. Ceci est prodigieux. Une fatalité, un accident, la colère divine ont contraint cet homme à s'en aller demeurer sous terre. On appelle cela mourir. Soit, mais mourir signifie vivre d'une vie cachée; cela ne signifie pas ne pas vivre. Les morts ne parlent pas, encore que les prêtres, les spirites et les charlatans excellent à tirer de leurs mânes de fructueux discours; mais ils entendent ils sentent, ils participent à la vie commune. Et on va les voir, on leur parle. Entends mes sanglots. Sois rassuré. Je t'aime toujours. Voici des fleurs. Les morts aiment

qu'on leur donne des fleurs. Les gerbes leurs sont agréables, mais surtout les couronnes. La couronne offerte aux morts est symbolique de l'élection paradisiaque. Ce n'est pas autre chose que la couronne des élus, accessoire des jeux païens que le christianisme conserva pour en faire l'insigne de la victoire suprême. Il y a ici une contradiction. Le mort est vivant, mais où se passe sa vie, où réside sa conscience, son âme? Il faudrait, semble-t-il, opter entre le ciel et la terre. Si, au fond de leur tombe, les morts entendent les cris de qui se penche sur leur abîme, c'est donc que leur âme fut ensevelie avec eux et qu'elle réside sous le sépulcre? Triste au delà vraiment et dont ni les pleurs ni les fleurs ne peuvent diminuer l'horreur. Mais non. L'âme s'est séparée et elle a monté vers les espaces. Ce qui demeure là, c'est le corps inconscient. Les hommes sont-ils donc déments, d'apporter à la pierre et à la terre leur amour et leurs dons? Les hommes sont raisonnables, par définition. Toute coutume est d'autant plus sage qu'elle est plus ancienne. Celle-ci, qui a résisté aux vagues des siècles, doit pouvoir s'expliquer logiquement.

Le culte des morts repose sur cette croyance obscure que les âmes reviennent, après la séparation, hanter le corps dont elles furent arrachées. Elles reviennent à l'appel des vivants et aussi au commandement de Dieu; elles reviennent par nostalgie, selon leur caprice et aussi une fois par an, nécessairement, le jour où l'Eglise célèbre la Commémoration des Trépassés. Alors les morts sont reconstitués en vivants. Ils sont, au fond de leur tombe, comme sur un lit d'où ils écoutent les bruits du monde. Aux paroles qu'on leur adresse, ils répondent en suggérant des pensées.

Cette croyance était vive autrefois et universellement répandue. Elle n'est plus qu'une superstition vague et inavouée. Cependant le culte des morts, tel que nous le pratiquons, n'a pas d'autre origine et n'admet pas d'autre explication. En témoignage de sa véracité, les siècles passés nous ont légué une quantité de légendes. C'est

dans la nuit du premier au deux novembre que les morts reconstitués soulevaient leurs pierres et dansaient. Holbein et tant d'autres ont dessiné ce ballet que le moyen âge, qui n'était pas sentimental, voulait comique autant que funèbre. Mais, chose assez curieuse, aux temps où ceci se passait, où le peuple croyait sans réserve à ces résurrections passagères, le culte des morts ne revêtait aucune forme matérielle. Les cimetières avec leurs tombes alignées proprement sous les arbres, parmi les fleurs, n'existaient pas. On inhumait les grands dans les églises. Le peuple des morts s'entassait en des fosses, d'où on retirait les os, à mesure qu'ils se nettoyaient, pour les ranger en murailles et en pyramides. Le cimetière des Innocents, à Paris, était un amas d'ossements et un lieu public. On s'y promenait le jour, et la nuit on y faisait l'amour. Nul respect et nulle crainte. D'ailleurs l'amour n'a pas peur de la mort et encore aujourd'hui, en beaucoup de pays, les cimetières sont le rendez-vous nocturne des prostituées; elles se couchent sur les tombes.

Tel qu'il se pratique maintenant, le culte des morts est une des dernières manifestations populaires du sentiment religieux. Il semble qu'il ait crû en même temps que diminuait le crédit des religions organisées. Ancien et même primitif en son essence, il est nouveau en sa forme actuelle, qui ne se rattache ni aux traditions catholiques orthodoxes, ni aux traditions purement païennes. Une facile enquête historique nous dirait à quel moment les foules ont commencé de se répandre dans les cimetières le deux novembre. Il ne doit pas y avoir beaucoup de siècles,— ni même peut-être beaucoup d'années (1). Mais ce qui est vieux, autant que le monde, c'est l'idée qu'il symbolise, l'idée, indéracinable du cœur de l'homme, que les morts ne sont pas morts.

**Le Dénonciateur.**—C'était une des vilaines choses

(1) Un trait pourrait servir à fixer cette date. Le viol de sépulture n'est passible, d'après le Code, que de quelques mois de prison. Rédigée maintenant, la loi pénale serait bien plus sévère, les morts étant bien plus sacrés.

de l'admirable civilisation romaine impériale, que la dénonciation y fût admise, florissante et fructueuse. L'empereur, c'est-à-dire l'Etat, bénéficiait de la fortune du malheureux convaincu du crime vague de lèse-majesté, mais le dénonciateur en recevait une partie. Ni son acte ni ses profits ne disqualifiaient le *delator*, car il était hypocritement convenu qu'il n'avait parlé que pour le bien public. Je ne sais pas ce que peut rapporter de nos jours une dénonciation; cela dépend sans doute de l'importance du service rendu à la police. Rien de plus naturel. Il est naturel aussi, car nous avons acquis certaines délicatesses, que le délateur moderne encoure le mépris public. C'est l'inconvénient d'un métier qui offre à ceux qui l'exercent avec froideur certaines compensations. Le délateur se confère en effet une sorte de magistrature soudaine et puissante. Il est celui qui met en marche le mécanisme cruel des lois pénales, il devient en quelques minutes, par son acte même, accusateur, juge et bourreau. Comme il serait intéressant de pouvoir observer le délateur au moment où, épelant avec frémissement tel prospectus suspect, il découvre le trait qui permet la plainte au parquet! On verrait dans ses gestes, on lirait sur son visage quelque chose de la joie d'un gueux chercheur de poux. Et c'est bien sous cette apparence que je me peins le dénonciateur : c'est un chercheur de poux. Il paraît que des gens s'assemblent pour pouiller en commun la littérature et l'art, et cela complète la ressemblance avec les mœurs de ce qu'il y a de plus dégradé, de ce qu'il y a de simiesque dans l'humanité. Cependant le délateur parfois prétend n'obéir qu'à des mobiles élevés; il protège la religion, il protège la morale. Mais on ne voit pas bien ce qu'il peut y avoir de particulièrement élevé dans une religion ou dans une morale qui encouragent à la délation. Rien de plus relatif que l'élévation; les âmes hautes et les âmes basses n'en jugent pas de même.

Retenons cependant ces mobiles, religion, morale; ils permettent de séparer les délateurs en deux classes, de

distinguer entre la sordide « casserole » et le dénonciateur piétiste. L'un cherche un gain monétaire; l'autre, un gain moral. L'un obéit à des besoins, l'autre à sa conscience. Voilà la différence. On la trouvera énorme ou minime, selon le degré de pudeur dont on est capable. Ni le désintéressement ne suffit à légitimer un acte, ni l'intérêt ne suffit à le flétrir. La beauté ne devient pas laide pour avoir été vendue, et la laideur n'en est pas plus belle pour s'étaler sans but commercial. Quel que soit son mobile, la délation est un acte laid. Le magistrat, *proprio motu*, poursuit l'auteur d'un de ces papiers si bêtement appelés pornographiques (quand il y a dix mots français pour dire la même chose); c'est un malheur dont la victime n'a que tout juste le droit de se plaindre. La victime a couru volontairement un risque et le magistrat a fait son métier. Ce sont les relations du chasseur et du gibier, relations normales et qui ne comportent que deux dénouements, également rigoureux. Je n'aurai aucun mépris ni pour le chasseur, ni pour les chiens qu'il nourrit et qu'il dresse. Mais que dire du chien volontaire, de l'auxiliaire bénévole de la police? Rien de plus que ce que dirait un Monsieur Monod lui-même des familiers du Saint-Office, des auxiliaires de l'Inquisition.

**Conseil à Lord Kitchener.** — Il est assez probable qu'en sa qualité d'illettré le cuisinier d'enfer qui tisonne l'Afrique du Sud ignore les œuvres de Jonathan Swift. Ce qui me le ferait croire c'est la manière indélicate dont il en use avec les petits enfants boers. N'a-t-il pas imaginé de les faire mourir de faim! Lorsque, il y a quelque deux cents ans, l'Irlande fut accablée par une famine que les Anglais firent semblant d'ignorer, Swift émit cette « modeste proposition » qu'au lieu de laisser périr inutilement les enfants il convenait de les tuer dès que leur mère ne pourrait plus les nourrir — et de les manger. Quelques préjugés qu'avaient encore les peuples civilisés, en ce temps-là, empêchèrent que l'heureuse idée du doyen pût être mise en pratique. Les circons-

tances d'une famine étaient d'ailleurs assez défavorables. Ce n'est pas quand une famille meurt de faim qu'elle va se donner le luxe d'engraisser un nouveau-né. Il semble au contraire qu'il y aurait un grand avantage pour les Anglais à essayer tout au moins l'élevage du petit Boer. Un muid de blé se consomme avec bien plus d'avantage sous forme de viande que sous forme de pain et de bouillie. En soumettant à un système scientifique de gavage les petits malheureux qui crèvent dans les camps de concentration, on obtiendrait assez vite, en quelques mois, un produit sain et même succulent auquel l'armée anglaise ferait fête, nous en sommes certain, le soir, arrosé de quelques fioles de wisky. Si bien organisés que soient les approvisionnements, la viande fraîche manque trop souvent dans les armées en campagne ; de là le scorbut, le typhus et différentes indispositions qui enlèvent au soldat sa gaieté et son entrain. Quelle joie, pour la colonne qui revient d'une longue et pénible marche, de trouver encore embrochées, fumantes et dorées, une grappe de ces grasses et belles cailles ! Comme, c'est le cas de le dire, cela donnerait au troupier du cœur au ventre !

Un autre avantage, mais purement politique, serait l'accélération de l'œuvre de destruction entreprise par la Grande-Bretagne. On a calculé qu'il faudrait, avec le système actuel, environ trois ans pour venir à bout du dernier enfant boer. Notre système permettrait de servir — en belle vue — le dernier enfant sur la table même de Lord Kitchener dans un délai de huit à dix mois. Toutes les mères étant mortes d'horreur, il ne resterait plus que des commandos découragés et terrifiés dont les Anglais finiraient bien par avoir raison.

J'avais pensé à rappeler ici les calculs de Swift sur ce que peut produire de nourriture nette un enfant d'un an bien gras. Ces calculs auraient été inexacts. Un enfant boer rendra plus qu'un enfant irlandais. C'est le dernier argument que je soumets humblement à l'illustre généralissime.

REMY DE GOURMONT.



### LES ROMANS

Henri de Régnier : *Les Amants singuliers*, « Mercure de France », 3.50. — Albert Delacour : *Le Pape rouge*, « Mercure de France », 3.50. — G.Binet-Valmer : *Le Gamin tendre*, « Mercure de France », 3.50. — Lucien Descaves : *La Colonne*, Stock, 3.50. — Elémir Bourges : *Le Crépuscule des Dieux*, Stock, 3.50. — Jacques Vincent : *Trois Amoureuses*, Ollendorff, 7.50. — Mary Floran : *Heritier ?*, Calmann-Lévy, 3.50 — Georges Baume : *Les Robinsons de Paris*, Ollendorff, 3.50. — Henri Ardel : *Seule*, Plon, 3.50. — Bertol-Graivil : *Le Monsieur de Madame*, Simonis Empis, 3.50. — Jean Bouvier : *Deux Rosses*, Librairie Molière, 3.50. — Henri d'Alméras : *Les septs Maris de Suzanne*, Simonis Empis, 3.50. — Gaston Chéran : *Les grandes époques de M. Thébault*, Chamuel, 3.50. — Conan Doyle : *Un drame sous Napoléon Ier*, Ollendorff, 3.50. — Paul Bourget : *Œuvres complètes* : II, *Mensonges*, *Physiologie de l'amour moderne* ; t. III, *Le Disciple*, *Un Cœur de Femme*, Plon, 7.50 le volume. —Alfred von Hedenstjerna : *Le Seigneur de Halleborg*, trad. pour H. Heinecke, Hachette, 1 fr. — Henryk Sienkiewicz : *Le Déluge*, « Revue Blanche », 3.50.

**Les Amants singuliers**, par Henri de Régnier. Les naturalistes de jadis, y compris ceux du jour, car il en reste, s'imaginaient faire des tours de force en restituant la vie commune et des aventures absolument quelconques s'étant passées sous leurs yeux, qu'ils déformaient selon leur tempérament, de la meilleure foi du monde ; mais combien plus étonnant serait le naturalisme d'avant la lettre, celui qui restituerait un état social disparu et des états d'âme ignorés, puisqu'on n'aurait plus la possibilité du contrôle avec des âmes semblables évoluant en des corps demeurés palpables. Il n'est peut-être point très utile que les héros d'un ouvrage réaliste, ou cherchant à peindre des mœurs réelles, soient tous des épiciers ou des souteneurs. Il paraît même beaucoup plus cruel de révéler de délicates turpitudes chez des hommes heureusement nés. Cela nous fait toucher du doigt tous les petits travers d'une époque et nous donne la sensation de détruire l'artifice et le convenu de certains auteurs *grand-siècle* qui ne voulurent point admettre que les gens de qualités eurent à vivre, eux aussi, des *choses vécues*. M. de Régnier, poète, devient le réaliste en question dans son dernier volume : *les Amants singuliers*. On ne peut guère songer, en lisant l'histoire de ce pauvre M. de Valenglin, le héros du *Rival*, qu'on se trouve en présence d'un escalier de Versailles à gravir péniblement. C'est ici de l'existence simple, aisée, où l'air de la province apporte une odeur un peu amère de buis, telle que les sentiers de ses jardins

morts en donnent vers la fin de la belle saison. Les femmes et les hommes sont habillés de couleurs éteintes parce que leurs vêtements leur servent à autre chose qu'à parader le long d'une rampe d'opérette. Et les jeunes filles y montrent de pieux entêtements qui ont certainement beaucoup de mobiles cachés, comme chaque fois qu'une jeune fille se mêle de pieux entêtements. A entrer dans l'intimité des personnages que l'auteur nous présente, libres de leurs coutumières bandelettes, on respire la vie même d'un temps qui fut tout autre qu'on le rêve, parce que plus conforme à celui qui s'écoule maintenant dans les vieilles maisons de famille, isolées des grandes voies. L'auteur, quand il choisit un détail, déplie d'abord le linge des armoires, pour flairer son parfum. Il observe la façon dont on a placé la table à ouvrage près de la croisée, ou dont on a édifié le feu sur les chenets. Rien ne lui est indifférent, et avant de faire prononcer la moindre phrase à ces créatures de chair et d'os, il a vérifié leur état de santé, connaît leur âge et plusieurs particularités de leur enfance ayant pu déteindre sur leur seconde jeunesse.

Les catastrophes et les crimes arrivent naturellement comme doivent arriver toutes les histoires imprévues. Le mort qu'on relève laisse son empreinte sur la terre. On l'y revoit couché. Les femmes pleurent des larmes normalement chaudes. Enfin, à lire les pages de ces petits romans, il semble, de plus en plus, qu'on ouvre et ferme les portes d'une ancienne demeure déjà parcourue. Il est étonnant, alors, de se rappeler que l'auteur peut dire la vérité comme un poète, ce qui est, je crois, prétendre à la fiction. Ne vaudrait-il pas mieux déclarer tout de suite que la vérité n'existe que dans l'art véritable et que, documenté ou non, un merveilleux rêveur du nom d'Henri de Régnier n'a besoin que de son seul génie pour être à la fois poète et réaliste ?

**Le Pape rouge**, par Albert Delacour. Ce livre-ci paraît bien meilleur que le dernier du même auteur, ajoutons qu'il est parfait selon la manière dont il est voulu. Les principales qualités de M. Albert Delacour sont la violence (et par ces temps d'eau tiède ce n'est pas du luxe, la violence !) l'élégance des répliques, la rapidité des intrigues. Il serait un Hugues Rebell avec du style que cela ne nous étonnerait pas, au fond. Son *Pape rouge* est un magnifique étalage de chairs pantelantes et d'ordures versées sur de somptueux tapis. L'amour mâle domine à cause de l'usage... du temps ou des préférences du romancier, qui m'a l'air de sacrifier volontiers

la femme à l'éphèbe, ce dont je le félicite, probablement parce que je suis une femme ! Il y a dans le *Pape rouge* trois ou quatre belles scènes qui devraient se placer sur un grand théâtre, de nos jours, mais il faudrait, sans doute, en ôter les charmants détails pour lesquels nos critiques masculins ne me semblent pas mûrs. Et puis, Albert Delacour continue à devancer l'anarchie dans des romans presque historiques. Il croit à la pureté de l'intention dans l'impureté des actions, et, entre nous, se soucie de la morale ordinaire comme de l'anneau violet d'un évêque. C'est grave pour lui, car les conventions sont toujours là depuis les nouveaux rituels de l'anarchie socialiste. Il y a une anarchie littéraire qui n'est pas dangereuse, parce qu'on la mitige au profit des âmes sensibles. Albert Delacour n'entend rien à la sensiblerie des rituels. Ses héros sont des hommes de sang, un peu pour le plaisir de le voir couler, ce qui est, d'ailleurs, absolument dans la nature humaine. Le seul petit reproche qu'on peut faire aux personnages trop exubérants de ces drames rouges, c'est qu'ils aiment à parler, ils s'expliquent furieusement quoiqu'en termes clairs, mais il y a de superbes tirades et l'effet scénique n'est jamais ennuyeux. On est emballé avant même d'avoir compris qu'ils vont trop en dire.

**Le Gamin tendre**, par J. Binet-Valmer. Pauvre petit jeune homme qui n'est pas, cependant, *le bon jeune homme!* Et quelle famille! Le grand-père et la grand'mère maniaques à force de préjugés, le père peintre, la mère folle et la maîtresse positive... Il ne peut que devenir très malheureux jusqu'à en mourir assez mystérieusement pour que l'on suppose un suicide. Ce petit jeune homme-là, sans sa famille, aurait du reste tout autant souffert, car il ne sait pas très bien ce qu'il désire. Il voudrait, comme beaucoup d'adolescents distingués, sensitifs et instruits, concilier les sourdes menées de la volupté avec les meilleurs battements de son cœur et les plus pures fictions de son cerveau. Cela, c'est généralement l'impossible. Il n'y a que les femmes qui possèdent ce secret d'être à la fois perverses et délicieusement chastes. Il n'aurait qu'à le demander à Madeleine, mais il l'aime trop pour apprendre la vie au contact de ce qu'il croit l'amour. Le livre de M. Binet-Valmer est une histoire, une étude d'homme intéressante, en ce sens qu'elle représente un peu la genèse de tous les caractères d'hommes. La femme ne les trompe pas, elle les *substitue*. Il y a un éternel malentendu entre l'amant et la maîtresse et les amours ne sont accords parfaits que le

jour (ou la nuit) où, cessant de *substituer*, les deux corps se reconnaissent enfin sous l'étiquette transparente de leurs deux âmes. Passionnés ou positifs, ce sont souvent les mêmes résultats qui arrivent : dégoût et envie de changement. Mais qu'adviendrait-il si on se reconnaissait enfin... pour ne s'être encore jamais rencontrés !

Le *Gamin tendre* est une proie facile et savoureuse dont il faut éloigner le plus possible les dames qui ont des fantômes et des insomnies ! Avec l'auteur, discrètement, on pourrait même conclure que la simple dame de joie suffirait, momentanément, à rétablir l'équilibre entre la raison pure et les rêves sensuels des enfants de dix-huit ans qui pensent comme des hommes et agissent comme des gamins. A propos, un détail qui m'a beaucoup choqué : un gamin tendre doit-il, sans choir du haut de son titre, jeter dans un ravin une pauvre bête de chat sous prétexte que ces animaux retombent toujours sur leurs pattes et qu'il est en train de faire la cour à une femme ? (pas le chat... le gamin.) J'ai eu de l'humeur contre ce petit Monsieur, dès le début du roman, à cause de ce mouvement inutile de cruauté... point dans la note.

**La Colonne**, par Lucien Descaves. Voici une belle œuvre et une mauvaise action. J'ai une si grande admiration pour ce livre, que j'ai lu religieusement... comme je sais lire quand ça m'intéresse, que je n'hésite pas à dire franchement ce que je pense. Plus l'art est flagrant, plus le crime littéraire devient monstrueux. En principe, pousser des lecteurs populaciers à déboulonner des colonnes, qu'elles soient *Trajanes* ou *Vespasiennes*, c'est toujours fomenter par l'art un crime artistique. Maintenant il m'est égal que cette colonne soit surmontée d'une statue quelconque, empereur ou poète. Je n'estime pas du tout Napoléon sous le rapport de ses avantages politiques et il me suffit qu'il ait érigé des principes, un parti, des drapeaux, pour qu'il me devienne tout à fait odieux. Je ne l'admire pas comme général, mais... (faut-il y aller d'une petite profession de foi toute particulière ?) comme *assassin*. Je comprends, au nom du pittoresque, la célébrité du monsieur qui fait de grandes choses et principalement des hécatombes. Ses assassinats à lui étaient beaux, bien exécutés, selon des plans merveilleusement conçus. Il fut le héros du genre. Je trouve tout naturel qu'on lui dresse un autel, puisqu'il a, dans le sadisme militaire, de nombreux partisans. Aussi les malpropres petites fourmis de la Commune me paraissent laides et vaines en s'agitant sur ce bronze. En fait de phallus guerriers

je ne vois pas bien le vieux monsieur Flourens, cet *humanitaire pituiteux,* pour employer une définition connue, qu'aurait pu rééditer l'*Emigrant*. Non, vraiment, au nom de l'humanité qui a toujours besoin de saignées et de purgations, je ne vois pas ce que la Commune a fait de si grand en renversant la vierge de bronze de monsieur Bonaparte ! Mais je saisis très bien la beauté du livre de Lucien Descaves. Ces portraits de vieux grognards, complètement rajeunis, ces intérieurs d'invalides, tous ces égoïsmes et ces superstitions tirés au clair, épluchés, triés, ces caractères de gens demi-peuple, demi-petits rentiers, éclairés en dedans, comme des vessies de porc, par une pure lumière de travailleur patient et méthodique, ces passions montrées sans actes de passion apparente, tout, dans cette œuvre, est d'un art extraordinaire. Le Prophète, Raboulle, sont deux types vivants et ayant vécu toute leur vie devant les yeux illuminés du lecteur. Je ne connais rien qui égale ce livre de cynique philosophie sinon le prodigieux cynisme qu'il y a, monsieur Descaves, à le dédier à d'ineptes farceurs incapables de le comprendre. Si vous saviez ce qu'était votre général, ou capitaine Rossel, ce soldat ivre d'ambition rentrée, qui aurait crié : « *Garçon, l'annuaire!* » aussi facilement que le premier Saumurien venu, et tous les autres *bourgeois* de l'état-major de la Commune! Vous les restituez sans les avoir jamais entendus et vus, heureusement pour vos généreuses illusions. On peut reprocher à l'ouvrage de Lucien Descaves une tendance à la tirade philosophique, mais il faut admirer l'ordre méticuleux dans lequel sont relatés tous les principaux actes de la Commune. C'est presque un journal, inscrivant heure par heure les faits et gestes d'un peuple doublement en état de siège. Encore une fois, c'est un beau livre... et une mauvaise action, car il ne sera jamais bien lu ni bien compris par ceux à qui on le dédie.

**Le Crépuscule des Dieux**, par Élémir Bourges. Réédition d'une œuvre qui fit grand bruit lors de sa première apparition dans le monde des lettres. Ce serait faire injure à l'auteur que d'en donner ici un compte-rendu, car j'espère que tout écrivain digne de ce nom l'a encore présente à la mémoire. Le prodigieux travail qu'il a fallu entreprendre avant même d'écrire une ligne de ce livre vous effare dès qu'on se plonge dans ses premiers chapitres. Ce qu'on sait le moins, c'est généralement son histoire contemporaine, et Élémir Bourges semble avoir vécu plusieurs années à la cour des princes de

légende dont il raconte les luxueuses turpitudes. Il met une âpre coquetterie aux simples constatations d'une vérité si rouge et si ardente qu'elle paraît bien plus le délire d'un fastueux peintre que le produit d'une sage et claire conception d'historien. Pour ceux qui ne séparent point les manifestations de l'art et les veulent surgies d'un même cratère fulgurant, le *Crépuscule des dieux* de Wagner et le livre d'Élémir Bourges se tiennent et demeurent liés cérébralement au fond de notre pensée comme les frères jumeaux, fils du génie universel qui sut embraser d'une même lueur deux hommes pourtant si différents l'un de l'autre : Wagner, un fou d'orgueil, Élémir Bourges, le plus modeste et le plus retiré des mortels studieux.

**Trois Amoureuses**, par Jacques Vincent. Trois histoires charmantes de trois princesses, grand'mère, mère et petite-fille, toutes des amoureuses absolument estimables, quoique des plus passionnées. Ce livre, un grand livre, mais point ennuyeux malgré son érudition, est comme le blason de l'amour conjugal. Des princesses y abandonnent toutes leurs légitimes ambitions, pour envelopper l'amant de leur choix des plus légitimes étreintes et parmi de délicieux intérieurs éclairés de non moins délicieux paysages de fond, comme on en retrouve dans les tableaux de Memling, se passent des scènes exquises de grâce, de finesse et souvent de cruelle coquetterie.

**Héritier?** par Mary Floran. Ce roman est sombre, mais bien écrit, intéressant par une intrigue peu banale : un héritier pour hériter doit remarier son parent inconsolable de la perte de sa première femme. Après une suite de petites tentatives assez indélicates, le projet avorte et donne deux âmes à Dieu au lieu d'unir deux corps en de nouvelles noces. L'héritier, ayant sacrifié la jeune fille qu'il aime, malgré tous ses calculs d'ambition se retrouve seul avec la douloureuse sensation d'avoir lâché la proie pour l'ombre.

**Les Robinsons de Paris**, par Georges Beaume. Curieux monde où l'on retrouve les illuminés de province qui viennent se brûler les ailes aux gloires incendiaires de la capitale. Le ménage dans lequel est tombé, comme un pauvre petit pierrot sur des chardons, un enfant qui se tue parce qu'il se sent de trop entre le père et la mère, est un de ces affreux couples dit *ménages parisiens* si connus de nos jours, déjà presque tolérés par les partisans de l'union libre et qu'on devrait bien chasser de tous les lieux sains ne fût-ce que pour les empêcher de jeter des innocents à la voirie.

**Seule**, par Henri Ardel. Ghislaine de Vorges est l'institutrice noble, sage et distinguée dont la jeunesse sombre dans... l'opulence : elle épouse in extremis un Monsieur riche qu'elle n'aime pas. Je ne connais guère de bonheur de meilleur ton pour ce genre de femme, car je crois qu'on a toujours le bonheur qu'on mérite. Livre bien écrit, convenablement.

**Le Monsieur de Madame**, par Bertol-Graivil. Un ménage de comédiens où l'amant n'est pas celui que rêverait le mari. Des intrigues noires, bien plus noires qu'au théâtre. Il y a un bon jeune homme qui séduit une jeune fille sans trop savoir pourquoi, par surprise. Il en est désolé, mais il constate que pouvant ne pas rester dans le piège... il y est resté. Mystère de la volonté masculine.

**Deux Rosses**, par Jean Bouvier. Une Madame Bovary avec un peu moins de mérite et un peu moins d'amants.

**Les sept maris de Suzanne**, par Henri d'Alméras. Critique spirituelle et des plus virulentes de l'ordre qui régnera dans le monde après le joyeux avènement du féminisme. On est en pleine légende, mais la Suzanne qui possède sept maris a beaucoup d'esprit, beaucoup trop encore pour seulement sept maris. Elle se range et devient une bonne petite bourgeoise énamourée d'un seul homme. C. Q. F. D.!

**Les grandes époques de M. Thébault**, par Gaston Chéran. Cette fois, c'est un peu trop fort, et je proteste au nom de Jules Renard qui, bien entendu, ne protestera pas, car ces imitations serviles lui font le plus grand honneur. Ce livre est un plagiat d'un bout à l'autre de toute l'œuvre originale de notre vraiment premier ironiste français.

Exemple : — *Le perroquet*. — Je ne veux rien dire de lui — il le répéterait en écorchant les mots. — C'est en effet ce que Gaston Chéran fait pour Jules Renard, mais, en sens inverse, ou les animaux peints par eux-mêmes. C'est une épidémie ! (je sens que ça me gagne... Et moi aussi, j'ai un *perroquet* là !)

**Un Drame sous Napoléon premier**, par Conan Doyle. Adaptation française par Lucy Combier. Qu'est-ce que c'est-qu'une adaptation ? Je trouve ce mot inquiétant pour les auteurs étrangers qui en sont généralement victimes.

**Le seigneur de Halleborg**, par Alfred Von Hedenstjerna. Idylle touchante entre deux époux qui n'osent pas s'épouser.

Deux gros volumes de la réédition des œuvres complètes

de Paul Bourget : *Mensonges*, *Physiologie de l'amour moderne*, *Le Disciple* et *Un cœur de femme*.

Enfin... *Le Déluge* par... CELUI QUE VOUS SAVEZ, roman énorme dont le titre seul me dispense de tout commentaire !

RACHILDE.

## *HISTOIRE*

Alfred Lallié : *J.-B. Carrier*, Perrin et Cie, 7.50. — G. Lenôtre : *Tournebut*, avec préface de V. Sardou, Perrin et Cie, 7.50. — H. Lecoy de la Marche : *Souvenirs de la guerre du Transvaal*, Armand Colin, 3.50. — Comtesse de Montholon : *Souvenirs de Ste-Hélène*, Emile-Paul, 3.50. — G. Dorys : *Abdul-Hamid intime*, préface de Pierre Quillard, P.-V. Stock, 3.50.

Alfred Lallié : **J.-B. Carrier.** — Il ne semblait pas indispensable, après l'ouvrage du comte Fleury, de consacrer encore un gros volume au déplaisant personnage de Carrier. Mais, outre que l'ouvrage de M. Lallié est le complément de travaux antérieurs sur la période révolutionnaire à Nantes, son but est moins de fournir des détails nouveaux sur le caractère et les actes du représentant que d'établir que tous les faits de son proconsulat eurent l'approbation constante des comités et de la Convention, et que l'indignation rétrospective de celle-ci fut une pure comédie.

C'est l'argument même de Carrier, soit devant la Convention qui le décréta d'accusation, soit devant le tribunal qui le condamna : « Je n'en ai pas fait plus que les autres, dit-il en substance ; la Convention même, par dix votes différents, sanctionna ma conduite, et si le Comité de salut public, au courant de tous mes actes, les avait blâmés, il n'aurait eu qu'à me rappeler. » — Il est en effet fort probable que, sans la réaction qui suivit thermidor, sans la défaite des Jacobins, on n'aurait guère pensé à poursuivre Carrier ; mais les historiens qui écrivent sur la révolution dans un esprit nettement contre-révolutionnaire — ce sont de beaucoup les plus nombreux — ne seraient pas fâchés de donner à entendre que les noyades et les exécutions sans jugement étaient l'œuvre systématique de la Convention ou des comités et que Carrier ne différait guère des autres représentants en mission. En fait, la grande majorité de ceux-ci étaient des gens de mérite, qui firent œuvre utile en maint endroit, notamment aux armées, et Carrier était un être parfaitement incapable, de cerveau peu sain, et qui, tout le temps de son séjour à Nantes, ne sortit d'une inaction hébétée que pour ordonner ou permettre des mesures

sanguinaires. Au reste, par la faiblesse de son intelligence et la vulgarité de son caractère, il abandonna son autorité aux gens les moins dignes de l'exercer. Mais, à en croire M. Lallié, on en aurait difficilement trouvé d'autres dans le parti révolutionnaire. Ne dit-il pas d'un délégué d'une société populaire : « Juif et sans-culotte, une seule de ses qualités eût suffi à lui donner appétit du bien d'autrui, et il les avait toutes les deux. » D'où il suit qu'on ne peut être juif ni révolutionnaire sans être un voleur, au moins d'instinct. Plus loin, il parle ainsi de Dupuis : « Dupuis, qui avait traversé assez honnêtement les événements de la Révolution, BIEN QUE, par son ouvrage sur l'origine des cultes, il ait conquis une des premières places dans la secte des athées. » Il faut conclure que l'honnêteté d'un athée, même relative, est chose étonnante. Quels que soient le sérieux et la conscience de la documentation, de pareilles boutades donnent à croire que le polémiste domine l'historien.

G. Lenôtre : **Tournebut.** — Dans la préface de cet ouvrage, M. Victorien Sardou observe avec raison que si les romans des Ducray-Duminil et des Pixerécourt, avec leurs brigands, leurs souterrains, leurs attaques de diligences, eurent tant de succès sous l'Empire et la Restauration, c'est qu'ils retraçaient des événements encore présents à toutes les mémoires. Aucun de ces auteurs ne peut imaginer de péripéties plus truculentes que l'histoire véridique reconstituée par M. Lenôtre. Je n'essaierai pas de résumer cette intrigue prestigieuse. Qu'il suffise de savoir qu'elle se passe à l'époque la plus brillante du premier empire et qu'on y voit :

Un château, Tournebut, situé non en Espagne ou en Bohème, mais dans le Vexin normand, entre Gaillon et les Andelys. Le dit château, machiné, truqué, pourvu de cachots et doubles fonds, et fourmillant de malandrins qui érigent le trimar en institution politique ;

Une haute et puissante dame, marquise de Combray, otage de Louis XVI, d'un caractère assez superbe, d'un dévouement royaliste assez persistant pour avoir inspiré à Balzac le personnage de Madame de la Chanterie. Très belle scène à la fin quand elle est condamnée à l'exposition, à Rouen, et que toutes les femmes de qualité de la ville viennent, hautaines et sombres, se ranger autour du pilori pour partager son affront et le muer en triomphe ;

Sa fille, Mme Acquet, frêle et brune personne à qui son bon cœur fait pardonner bien des étourderies, telles que de se

déguiser en hussard et de se mettre à la tête d'une dizaine d'hommes pour chaparder à un courrier une soixantaine de mille francs, destinés à payer les dettes de son amant et ensuite de coucher avec un gendarme pour échapper à la police, mauvais calcul d'ailleurs, car elle est prise, condamnée et marche à la guillotine avec le plus élégant sang-froid ;

L'amant de la précédente, le chevalier, dont le rôle n'est pas très bien défini, ce qui ne l'empêche pas de se faire très noblement fusiller en plaine de Grenelle ;

Son mari, Sganarelle astucieux, qui, après l'avoir complètement dépouillée de tous ses biens, s'en débarrasse en faisant au gouvernement un signe discret;

Un héros de conspiration, d'Aché, dont on ne vient à bout qu'en le faisant livrer par

Mme de Vaubadon, Dalila suivant les meilleures formules, et assassiner par

Foison, excellent gendarme qui évite les lenteurs de la procédure en arquebusant les prévenus qu'il arrête ;

Liquet, policier, moitié professionnel, moitié amateur. Corentin, Vidocq, Goron, Subtil, trop subtil, car, dans une conspiration contre l'empereur, il découvre, prêts à intervenir, en cas de succès bien entendu, Bernadotte et Masséna ; c'est trop gros, c'est prématuré; sa carrière est ruinée;

Cafarelli, le modèle des préfets qui ne veulent pas d'affaires ; il envoie à Paris les rapports les plus dithyrambiques sur l'ordre admirable d'un département, où nul courrier ne peut faire deux lieues sans risquer une attaque, et, lorsqu'il s'agit de décorer le gendarme assassin Foison, fait le malade et force la main à son secrétaire général ;

Lance, brave homme, qui, en armant le nouveau chevalier, ne peut s'empêcher de « lui témoigner son dégoût pour sa personne, et la honte qu'il éprouvait à voir ainsi profaner l'étoile des braves » ; il en est destitué du coup ;

Enfin l'empereur Napoléon, qui, au rapport de Savary, était, cette fois-là comme tant d'autres, disposé à pardonner, et qui avait déjà fait grâce aux condamnés, quand, par un malheureux hasard, etc...

M. Victorien Sardou était tout indiqué pour écrire la préface de ce mélodrame et il s'en est acquitté avec sa maîtrise habituelle.

M. Lecoy de la Marche : **Souvenirs de la guerre du Transvaal.** — On lit cet ouvrage avec l'intérêt qu'inspirent des notes prises sur place, au courant de la plume ou du crayon,

et avec une évidente sincérité. L'auteur, officier d'artillerie, ne trouve pas le moyen de mettre au service des Boers ses connaissances professionnelles, et doit se contenter de la carabine « qui, dit-il, a bien son charme ». Il s'en servit utilement au combat de Taba'nchu, où une poignée d'Allemands et de Français défendit tout un jour un petit plateau, clef de position, et permit au reste de l'armée boer de protéger la retraite de Dewet.

Le désordre le plus parfait régnait, d'ailleurs, dans les armées des républiques unies. M. Lecoy de la Marche fait un tableau saisissant de l'entrée à Prétoria de l'armée anglaise. A peine quarante mille hommes, déguenillés, épuisés, affamés, tristes. Une multitude de corps, unités squelettes qui ne comptaient plus qu'un nombre d'hommes insignifiant. Et c'est devant ce fantôme d'armée que les Boers, pris d'un découragement inexplicable, battirent hâtivement en retraite depuis le Vaal, sans défendre aucune des positions reconnues d'avance. Ils ne devaient pas tarder à se ressaisir. Mais cette défaillance avait changé la face de la guerre.

Comtesse de Montholon : **Souvenirs de Sainte-Hélène.** — S'ajoutant à une série déjà longue, ces souvenirs n'apprennent pas grand'chose de neuf, mais ils sont écrits avec une prestesse spirituelle qui en rend la lecture agréable. Mme de Montholon donne des détails précis sur le voyage et l'installation : elle insiste sur la douceur, la bonne grâce, l'affabilité bienveillante de l'impérial captif. Elle dut, au bout de trois ans, revenir en Europe, et son récit s'arrête brusquement. Quelques lettres de son mari en appendice font apparaître ce qu'on savait déjà : l'extrême tension des rapports entre les captifs volontaires, et la difficulté que ce petit nombre d'exilés aigris éprouvait à vivre dans une intimité forcée, sans trop de heurts et de froissements.

G. Dorys : **Abdul-Hamid intime.** — Voici la description et l'histoire d'un bien vilain animal. Nous en avions déjà souvent entendu parler ; mais pour la première fois il est étudié d'une façon complète, et suivi dans toutes les phases de son développement avec les plus notables caractéristiques. On ne prête jamais une attention suffisante aux spectacles qu'on a sous les yeux. L'admiration ou l'horreur sont chez nous des sentiments conventionnels qui ont besoin d'une longue tradition. Les gens qui frémissent au nom de Tamerlan ou de Philippe II ne se doutent pas qu'ils ont pour contemporain un potentat bien plus monstrueux et

qu'il est le bon ami de leurs propres gouvernants. Puisse le livre de M. Dorys avoir pour effet d'éveiller au moins la curiosité, non des diplomates qui savent à quoi s'en tenir, mais du simple public. Les trois portraits dont ce livre est orné, portraits qui représentent Abdul-Hamid à trois époques distantes, illustrent à merveille et rendent le personnage plus aisé à comprendre. Le premier est celui d'un jeune homme insignifiant : figure de levantin vulgaire, correct avec ses sourcils réguliers, sa moustache relevée ; on le voit également attaché d'ambassade, courtier en diamants, interprète dans un grand hôtel et surtout secrétaire intime de quelque bey ou pacha. Le fils de l'Arménienne n'est encore que prince cadet, son oncle est sur le trône, l'héritier légitime est plein de santé et de vie, aimé de tous : l'obscur Pédros, sournois, avare, s'occupe de commencer sa fortune par d'avantageux placements, nul ne se doute qu'il écoute déjà les nécromants qui lui promettent le trône. Dans un autre portrait, l'homme est assis sur le suprême fauteuil, le drap de son uniforme disparaît sous les chamarrures d'or et les cordons : le frère Mourad est en prison pour jamais. Mais quel visage ! ici nous avons affaire à une photographie et non plus à un crayon complaisant. Les paupières tombent lourdes sur des yeux encore beaux, le nez s'est alourdi, busqué, apparaît énorme dans le vaste espace qui sépare les yeux de la bouche. Et celle-ci est frappante avec sa lèvre inférieure débordante. Tout le visage a cette tristesse inquiète qu'on lit sur tant de figures sémitiques. Aucune lumière dans le regard, aucune confiance en soi ou en quiconque. Et c'est enfin la dernière image, sur la couverture du livre : nous avons la face de de l'homme actuel. Vingt-cinq ans d'intrigues, de sordides terreurs, de cupidité, de débauches sanguinaires, de férocités sans nom en ont fait quelque chose de méconnaissable et d'ignoble. Changement surprenant surtout en ce pays d'orient ou l'on voit tant de belles vieillesses. Les yeux sont étrécis, bridés, fuyants ; le nez, exagérément aminci, allongé et crochu, descend sur les lèvres grimaçantes, une barbe de nuance incertaine, cent fois reteinte, paraît-il, salit encore le bas de la face. Rien du tyran classique ; on voit cette tête au fond d'une boutique de changeur, d'une échoppe de regrattier vendeur de femmes, aux aguets pour glisser la pièce fausse et toujours craintif pour la caisse. Cette figure cependant est celle d'un homme instruit, fin, bien élevé, qui sut, ceci surprend, être séduisant quand il le voulut. Seulement toutes les tares s'expli-

quent quand on songe à la vie que nous dépeint M. Dorys. C'est la terreur continuelle, c'est l'effroi maniaque et morbide de la mort qui domine tous les instants de l'homme qui a ordonné tant et tant et tant de morts. Il redoute la mort sous toutes ses formes, dans tout ce qui l'approche ; la mort dans ses aliments, soumis à la plus rigoureuse surveillance : la mort dans les maladies contagieuses — Constantinople, ville arriérée en tout, possède des services prophylactiques admirablement organisés, — la mort dans toutes les inventions modernes. Surtout il craint tous ceux qui l'approchent, ses ministres, ses serviteurs, ses femmes, ses enfants. Toujours armé, tireur excellent, il a tué de sa main des gens qui avaient fait un mouvement un peu brusque pour prendre un papier ou un mouchoir dans leur poche; le sultan a horreur des poches. Il a fait enfoncer des lames de fer rouge sous les ongles d'une enfant de douze ans qui jouait par mégarde avec un revolver; il fracasse, dans son lit, la tête d'une de ses femmes, croyant, sur un mouvement brusque, qu'elle voulait l'étrangler.

Toutes les réformes ébauchées sous ses prédécesseurs, toutes celles que Midhat Pacha, à son avènement, lui fit prendre le solennel et public engagement d'accomplir, tout fut, bien entendu, détruit ou abandonné. Il a fait du palais d'Yildiz, où il se terre, le centre de tout le gouvernement, retirant tout pouvoir à la Porte. Il érigea la corruption en système. Enfin il fut l'homme des grandioses tueries qu'on ne peut pas ignorer, après avoir préludé par quelques massacres préparatoires que Quillard énumère dans sa préface. Il hait son frère et héritier, il redoute ses fils.

Qu'un pareil personnage puisse exister, ce n'est pas le plus merveilleux. Le vraiment rare, c'est que toute l'Europe, très suffisamment armée par les traités pour le mettre hors d'état de nuire, assiste avec une souriante indulgence à ces exploits. Vraiment les divers gouvernants ont gâté Abdul-Hamid; on comprend le méprisant dédain avec lequel ce Jugurtha moderne parle de toutes ces cours : « Quoi, disait-il naguère, avec un milliard de livres turques, nous fermerions la bouche à Bismarck lui-même ! » Je sais bien qu'il y a d'autres souverains analogues. N'avons-nous pas eu naguère un petit père qui mit à profit son règne en faisant aussi table rase de toutes les réformes de son prédécesseur ? N'était-ce pas le père de notre petit père d'aujourd'hui ? Celui-là n'avait pas la figure effarée et chafouine d'un vieux zaraph, mais l'imposante prestance d'un colosse. Pourtant, lui aussi

était continuellement rongé par la terreur; lui aussi, dans un sursaut d'épouvante, abattit d'un coup de revolver un officier de sa maison, qui avait fait un brusque mouvement pour dissimuler un incorrect, mais inoffensif cigare. Dans les domaines de ce dernier on ne procède point par massacres aussi chatoyants que chez Abdul-Hamid, mais on n'épargne rien pour tuer, comme peuple et comme entité nationale, ces Arméniens que le maniaque d'Yildiz, plus simpliste, supprime simplement en tant qu'êtres vivants.

MARCEL COLLIÈRE.

## *SCIENCE SOCIALE*

E. Demolins : *Comment la route crée le type social*, Didot. — L. Seignobos : *La Méthode historique appliquée aux Sciences sociales*, Alcan. — J. Bourdeau : *L'Evolution du Socialisme*, Alcan. — D. Bancel : *Le Coopératisme*, Schleicher frères. — Albert Métin : *Le Socialisme sans doctrines*, Alcan. — Skarzinski : *Le Progrès social à la fin du XIX*e *siècle*, Alcan. — Paul Strauss : *L'Assistance sociale*, Alcan.

**Comment la route crée le type social.** — Vous supposez les premiers hommes au centre de l'Asie, et désireux d'en sortir ; eh bien, suivant qu'ils prennent la route des déserts ou celle des steppes, ou celle des toundras, vous obtenez le Grec, le Nègre, le Mongol, l'Esquimau. Je force la note pour montrer combien il est facile de se moquer de M. Demolins et combien on devrait s'abstenir de cet esprit vulgaire. Non seulement, de par ses qualités personnelles, M. Demolins a droit à l'estime d'un chacun, mais aussi il mérite, comme savant, l'attention de tous les pédants qui affectent de sourire de lui. Il est simpliste, mais est-ce que ce ne sont pas toujours les simplistes qui ont fait avancer la science ? Il ne connaît que sa partie, mais sa partie est déjà pas mal vaste, et Dieu nous garde de certaines éruditions ! Il tire son meilleur de ses amis ; mais cela est fort louable de bien choisir ses amis, et si M. Demolins arrive à faire apprécier à sa valeur M. Champault, par exemple, un des historiens les plus curieux que je sache, j'en serais aussi heureux pour M. Champault qui est à peu près inconnu, je le crains, que reconnaissant pour son vulgarisateur. Et puis, il faudrait savoir si la théorie de M. Demolins est aussi fausse qu'on le dit ; tel qui sursaute à l'explication par la *route*, dodelinerait de la tête à l'explication par l'*habitat ;* Demolins, fi donc ! mais Ratzel, brouhaha. D'autant qu'il s'agit ici non des sociétés compliquées, histori-

ques, pour lesquelles l'auteur nous concède qu'il y a autre chose que la route, mais des sociétés primitives, originaires, dont l'étude a toujours quelque chose d'abstrait, de schématique, et même touche très facilement à la métaphysique; qui dira comment sont nées les religions, les langues, comment se sont constituées les races et différenciées les civilisations? L'origine des espèces sociales est non moins obscure que celle des espèces biologiques, et il est aussi légitime d'expliquer celles-là par l'herbe que celles-ci par l'évolution et la sélection qui n'éclaircissent pas grand'chose.

Les craintifs se rassureront donc et ouvriront le livre de M. Demolins sans se cacher des porte-férule officiels : ils y trouveront des aperçus très neufs sur l'histoire comparée, sur l'influence sociale de la steppe et du désert, sur le rôle de la montagne et du marais dans les origines grecques et romaines; en mythologie notamment, ces messieurs de la *Science sociale*, comme ils aiment à s'appeler, sont tout à fait à la dernière mode, car on a abandonné pour l'instant les anciens symbolismes pour revenir à l'évhémérisme. Même pour les thèses qui semblent moins solides, comme l'origine colchidique de la civilisation pélasge, il est bon d'examiner de près. Si l'on ne peut admettre décidément comme argument la fondation de l'empire de Trébizonde donnée comme désir des Grecs de revenir vers leur ancienne patrie après la prise de Constantinople, il faut toujours voir les rapports étroits du Caucase et de l'Olympe à l'aurore de l'histoire grecque. Et puis une tentative d'expliquer l'histoire par la géographie, car c'est là en somme tout le livre de M. Demolins, n'est jamais vaine et presque toujours est utile, même quand elle pèche sur certains points.

§

Peut-être est-ce pour favoriser les entreprises de ce genre que M. Seignobos a écrit sa **Méthode historique appliquée aux sciences sociales**. C'est une réalisation des principes posés dans l'*Introduction aux études historiques* du même auteur dont il a été ici rendu compte. L'un et l'autre de ces livres ont l'utilité des grammaires et des logiques. C'est dire qu'ils n'empêcheront personne, hélas ! de se tromper, de raisonner à côté, ou de faire un méchant livre, mais ils auront toujours poussé leurs lecteurs à considérer combien tout cela peut arriver et à faire par conséquent provision de modestie. C'est quand on sait combien tout est vague en histoire, relatif en psychologie, complexe en science sociale, qu'on devient indul-

gent même pour ceux qui, comme les faiseurs de logiques, croient un peu avoir la vérité en poche, ou pouvoir l'y mettre.

§

Il y a longtemps que nous avions parlé du socialisme. Mais comme disait ce bon Louis-Philippe, quand il recevait, chaque 1er janvier, les tambours de la garde nationale : « Messieurs, c'est toujours avec un nouveau plaisir... » Donc voici **l'Évolution du socialisme** de M. Jean Bourdeau, recueil d'articles sérieux, documentés, loyaux sous leur forme combative et qui n'ont que le défaut d'avoir perdu un peu de l'actualité qu'ils avaient lorsqu'ils paraissaient dans la *Revue des Deux Mondes* ou la *Revue parlementaire*. Et voici **le Coopératisme** de M. Bancel, une enthousiaste monographie des institutions chères à bon droit à M. Charles Gide. Et voilà **le Socialisme sans doctrine** de M. Albert Métin, mais celui-ci vaut qu'on s'arrête.

C'est un livre d'observations sur l'Australie et la Nouvelle-Zélande, le paradis des ouvriers, a-t-on dit, en tous cas le firmament d'où nous vient la lumière pour cent questions à l'ordre du jour, arbitrage obligatoire, minimum de salaires, journée de huit heures, retraites ouvrières, etc. Et les champions de ces réformes ont beau jeu à invoquer l'exemple de ces pays antipodes, où, quoi qu'en disent pessimistes et grincheux, les choses ne vont pas si mal, le commerce général augmentant plus que dans bien des pays où les ouvriers peuvent se dire en purgatoire, sinon en enfer. Pourtant, il ne faudrait pas trop se hâter de conclure. D'abord l'Anglo-Saxon de là-bas est bien différent de nous : le puritanisme biblique, le fétichisme du *home* font chez lui obstacle à l'alcoolisme, à la prostitution ; il n'aurait aucun goût pour notre vie urbaine, et même il se scandalise que des municipalités chez nous organisent des théâtres gratuits. Son bon sens pratique, ou, si l'on veut, son absence d'idéal en politique, le préserve de bien des bévues ; il ignore les beautés du credo anti-clérical, radical et même socialiste ; il fait du socialisme sans s'en douter, d'où le titre du livre de M. Métin, et c'est pourquoi les purs marxistes (il y en a un groupe à Sydney) n'ont que mépris pour ces hérétiques, presque ces mécréants. Notons encore leur défiance du fonctionnarisme, leur féminisme qui se manifeste par la chasse aux mastroquets et aux raccrocheuses, l'influence sociale énorme d'une congrégation religieuse, l'Armée du Salut, toutes particularités qui ne se produiraient pas chez nous. Et malgré ces différences si favorables, il y a des ombres au tableau :

cette législation de « grand'mère »,comme disent les Anglais, n'est pas sans inconvénients : une sollicitude si minutieuse paralyse le bien et n'empêche pas le mal ; la concorde sociale ne règne pas plus sous la Croix-du-Sud que sous la Grande-Ourse, et le paupérisme n'est pas inconnu ; chose plus grave pour un pays neuf, le développement général se ralentit ; ni les capitaux ni les ouvriers ne se portent plus vers l'Australasie ; les uns et les autres préfèrent la libre Amérique ; c'est dans des proportions effrayantes que la natalité baisse et que les impôts augmentent ; la Nouvelle-Zélande, qui tient le record de la protection des ouvriers, vient également en tête pour la dépopulation, à peine moins forte que la nôtre, et pour les contributions, deux et trois fois plus fortes que les nôtres. De sorte que quand les pessimistes et grincheux vous disent : Ils vivent encore de leurs fonds, de leur capital d'énergie morale puisée dans l'ancienne Angleterre : attendez la prochaine génération ! on est un peu embarrassé pour leur répondre.

§

Et pendant ce temps, que faisons-nous, nous autres, de l'autre côté de la machine ronde ? Le livre de M. Skarzinski, **Le Progrès social à la fin du XIXe siècle**, l'indique à grands traits ; qui le lira saura suffisamment où nous en sommes en matière de syndicats, coopérations, mutualité, assurances, et s'il trouvait les renseignements un peu succincts, il n'aurait qu'à se reporter aux ouvrages plus étendus que l'auteur a l'heureuse idée d'énumérer dans une bibliographie qui complète son livre. Un autre appendice, non moins utile, contient les vœux des Congrès internationaux se rapportant à l'économie sociale qui se tinrent pendant l'Exposition ; il y en eut 18, sans compter ceux qui, par une sagesse peut-être excessive, s'interdirent, comme le Congrès des assurances et des accidents de travail, de formuler des vœux. Et dans ce long défilé de conclusions il y a assurément du fatras, mais aussi que de demandes approuvables, que de précieuses modifications de détail pour lesquelles il ne faudrait que de toutes petites lois, l'affaire de cinq minutes, et comme on enrage de voir nos seigneurs et maîtres au lieu de les voter, perdre leur temps en phraséologies et en discussions politiciennes de grosses machines cahotantes et grinçantes !

§

Si M. Skarzinski ne cita pas l'**Assistance sociale** de

M. Paul Strauss, c'est que ce livre vient seulement de paraître. Livre un peu lâché, un peu cours sténographié, mais qu'on lira pourtant avec profit, ne serait-ce que pour connaître les idées et projets de ce sénateur influent. En bon orfèvre, il ne trouve rien de mieux que la charité publique, mais les partisans de la privée auraient tort de se boucher les oreilles ; on ne sera pas trop de deux pour lutter contre le mal social. Je n'ai jamais trop compris d'ailleurs pourquoi les champions de l'initiative personnelle étaient *a priori* si hostiles à l'initiative de l'Etat. L'une ne peut guère aller sans l'autre, puisque c'est du même milieu que sortent les initiatifs tant particuliers que fonctionnaires. Tout ce qu'on peut souhaiter, c'est que les uns et les autres ne se paralysent pas; et avec un peu de bon sens et de bon vouloir, on y arriverait vite, ce qui est dire, n'est-ce pas, qu'on n'y arrivera jamais.

HENRI MAZEL.

## *SCIENCES*

*La Neurasthénie, maladie sociale,* à propos du récent livre de M. le Docteur Maurice de Fleury (1)..

Il n'est personne que n'ait troublé le spectacle de la fatigue grandissante au décours du siècle qui vient de mourir. Commencé dans un effort prodigieux qui ne fut possible que par la crise d'exaltation qui battait son plein, le dix-neuvième siècle connut dès son berceau la grande fatigue des combats accomplis et des sacrifices consommés, la lassitude des corps surmenés et des esprits tendus, auxquelles n'échappèrent ni les vainqueurs ni les vaincus. L'Europe debout depuis vingt ans avait besoin de s'asseoir, ne serait-ce que pour ressemeler ses bottes : elle s'assit volontiers où elle put, sur n'importe quoi: sur des morceaux d'affût, sur des tambours crevés, chez le voisin ou chez soi. D'ailleurs, ce n'est qu'après avoir soufflé un peu qu'on commença à se préoccuper de ce qu'au milieu de tant de bouleversements était devenue la géographie.

Mais c'était là un sacrifice de sang, et le sang, vite, se retrouve ; c'était une dépense de muscles, et, vite, les muscles recouvrent leur énergie. C'était la grande débauche d'excès physiques, qui, aux vaincus comme aux vainqueurs, grâce à la *matérialité* des chocs, grâce aussi aux bouffées d'espérance qui venaient revivifier, par intervalles, l'esprit des plus déses-

(1) *Les grands symptômes neurasthéniques* (F. Alcan, éditeur).





pérés, ne devait laisser qu'une grande courbature sur laquelle, claire et intacte, la volonté surnageait.

Au crépuscule du siècle fini et à l'aube du siècle qui commence les choses se sont retournées. Un peu agacé par un long repos qu'ont à peine interrompu quelques boucheries à théâtre localisé, jeux d'adolescents à côté des longs efforts d'autrefois, l'énergie physique piaffe et piétine. Mal satisfaite par les dérivatifs qu'elle s'est créée — par ces multiples sports pour lesquels elle s'exalte jusqu'à la folie et qu'elle veut plus violents chaque jour — elle s'exaspère en vain dans la recherche d'un assouvissement qu'elle n'atteint pas, car les temps ne sont pas encore venus où l'homme peut se passer des voluptés aiguës de la guerre où s'entremêlent les âcres plaisirs de tuer et de frôler la mort. Ah! les vélodromes, les motodromes, quelles puérilités ! Déjà les affolements sur les routes infinies sont un progrès : déjà point le piment du danger auquel, dans le vertige de la course, — laquelle n'offre et ne peut offrir, valablement, que le plaisir du vertige, comme celui des filles qui voluptueusement tournent en se tenant la main et tombent pâmées — on s'expose soi-même et on expose les autres... mais ce n'est là que griserie atténuée, car la lutte n'est pas tangible, car ses effets n'en sont pas immédiats, car ses manifestations n'en sont pas régulières, puisque chaque effort accompli ne *détruit* rien chez l'adversaire ; — ce n'est là que griserie particulière, isolée, qui n'a que de lointains, très lointains rapports avec les griseries collectives des armées qui se choquent. L'énergie physique mal satisfaite, un peu déroutée, piétine et piaffe...

Mais l'énergie psychique est en pleine déroute.

C'est incontestable.

Ces trente dernières années ont vu s'abattre sur nos cellules cérébrales une série d'influences qui en ont diminué l'activité, qui en ont amoindri la vitalité, qui en ont troublé la coordination fonctionnelle.

Tout le monde l'a compris peu ou prou, chacun l'a expliqué à sa façon : on s'est mis d'accord pour appeler cela de la *neurasthénie*.

Neurasthénie soit. Le mot a, en lui-même, du bon et du mauvais. Mais sous cette étiquette on a accumulé tant de divagations mondaines et littéraires, tant de doctrines scientifiques sinon contradictoires, du moins différentes, qu'on est un peu excusable d'en avoir une idée trouble.

Justement le livre du docteur Maurice de Fleury va nous permettre de l'éclaircir un peu.

§

M. de Fleury rappelle que jusqu'ici (1) « l'épuisement nerveux a été successivement attribué par M. Bouchard à l'auto-intoxication ; par M. Hayem à un vice de nutrition d'origine dyspeptique ; par M. Lœven à des actions réflexes d'origine gastro-intestinale ; par M. F. Glénard à l'entéroptose ; par M G. Dumas à des troubles vaso-moteurs ; par M. Féré à un excès de vibrations surmenant la cellule cérébrale ; par Beard à un défaut d'équilibre entre l'usure et la réparation de la cellule cérébrale ; par Erb à un trouble intime de la nutrition des éléments nerveux ; par Régis à l'artério-sclérose au début ; par la majorité des gens du monde et par quelques neurologistes à des troubles de l'imagination, à une maladie de l'esprit (la sensation de fatigue du neurasthénique serait imaginaire et dépendrait d'une idée fixe). »

Voici maintenant le mécanisme auquel se range M. de Fleury :

Sous l'influence de causes diverses : intoxication par l'alcool, par les poisons alimentaires, par uricémie, par albuminurie, dépense immodérée d'activité motrice ou surmenage par excès de sensation, choc psychique violent, etc... les cellules de l'écorce cérébrale se placent dans un état d'hypovitalité, de demi-fonctionnement. Comme l'effet n'est pas localisé à tel ou tel territoire cérébral, mais est généralisé à sa totalité, « voilà que les muscles, mal fournis de tonus nerveux, se placent en état de tonicité mineure, en même temps que les glandes appauvrissent leurs sécrétions, et que la nutrition commence à se ralentir ». Et cela jusqu'aux plus petits recoins de l'organisme.

Or, qu'arrive-t-il alors? Quand un organisme demeure pendant un certain temps à l'état de vitalité mineure, « quand tous les nerfs sensitifs venus des muscles, des tendons, des articulations, des aponévroses, des parois viscérales, des vaisseaux, des glandes, viennent apporter uniformément au cerveau la sensation d'amoindrissement, de déchéance, d'im-

(1) N'oublions pas que M. de Fleury va se placer ici sur un terrain absolument médical où la maladie sera suivie jusqu'à son ultime évolution. La remarque est capitale, comme on le verra plus loin.

pouvoir, les idées correspondantes s'installent... si bien qu'au bout d'un certain temps... l'esprit interprète tout en harmonie avec ce cran spécial de misère, de tristesse, de peur où le voilà fixé ».

Et notre auteur se résume ainsi : « La neurasthénie et tout l'ensemble de symptômes dépendant de l'épuisement nerveux sont primitivement des maladies du tonus et secondairement des maladies de la nutrition, occasionnées, soit par une intoxication, soit par une dépense excessive d'énergie ou un abus d'irritation sensitive. Empoisonné ou épuisé, le cerveau, se plaçant dans un état de demi-activité vitale, ne commande aux organes qu'un fonctionnement alangui ; cette baisse fonctionnelle des muscles, des glandes et des appareils de la nutrition se reflète à son tour dans la conscience, et cette répercussion dans l'esprit est, proprement, ce qui constitue l'état mental neurasthénique. »

§

Voilà, pour la maladie caractérisée, la doctrine qu'adopte M. Maurice de Fleury. En somme elle satisfait autant que peut le faire une formule synthétique qui s'appuie, pour être créée, sur les cas morbides les plus complets et les plus nets. D'ailleurs elle appartient au même domaine théorique que les pathogénies invoquées par Féré, Beard et Erb, comme on l'a vu plus haut, en ce sens que c'est la cellule cérébrale qui est le premier élément atteint. Nous ne croyons pas, d'autre part, qu'on puisse contester à M. de Fleury — bien que là-dessus de nombreuses discussions se soient ouvertes — que *l'état mental neurasthénique complet* ne soit la résultante de cette hypovitalité frappant tous les éléments de l'organisme dont la conscience finit par s'émouvoir sans se bien l'expliquer. Toutefois, nous croyons qu'on peut ne pas réserver ce seul nom de neurasthénie à ces cas si complets, si typiques, modèles nosologiques à vrai dire, et qu'il existe, à un degré moindre de perfection clinique, une neurasthénie beaucoup plus générale, peut-être même en cela beaucoup plus inquiétante, qu'on pourrait appeler la neurasthénie sociale — ou tout autrement, peu importe — telle qu'on l'observe aujourd'hui.

§

Il est évident que, dans bien des cas, M. de Fleury est absolument dans le vrai quand il dit que l'épuisement nerveux

porte sur l'ensemble des centres encéphaliques. Cela n'est que très naturel dans les cas d'intoxication, quelle qu'elle soit, dans les cas de surmenage intense, dans les cas de choc violent. D'ailleurs ses recherches lui ont prouvé — *sur ses malades* — que *tous* les territoires de l'organisme en subissent le contre-coup.

Mais ne croit-il pas qu'à côté de ces causes puissantes, à large envergure, embrassant tous les éléments nerveux, il n'en existe pas d'autres, beaucoup plus modestes, quelquefois fugitives, mais répétées, qui, de par leur essence même ne s'adressant qu'à un seul territoire, finissent, par leurs agacements réitérés, par provoquer une fatigue — non pas l'épuisement — dont l'effet sera lui aussi localisé ? Ne croit-il pas que les petits chagrins — non les grandes douleurs ; — que les désillusions répétées, — non la catastrophe ; — que les ambitions toujours déçues, — non les chutes retentissantes ; — que les perpétuels tiraillements d'argent, — non la ruine et la misère ;.... ne croit-il pas que toutes ces petites choses, dont les petits effets sont souvent négligés par le sujet, ne puissent, dans les seules zones affectives auxquelles elles s'adressent, produire, pour certains actes non indispensables à la vie, une veulerie, un engourdissement, un découragement qui ne s'étendent pas au delà ?

Ne croit-il pas, que, par dérogation à la règle générale, il peut se produire, dans ces cas, des phénomènes d'hypovitalité, de demi-fonctionnement dans un groupe, à peu près toujours le même, de cellules cérébrales, — hypovitalité restant longtemps, toujours peut-être, à son premier stade, n'ayant sur le reste des fonctions cérébrales qu'un renseignement plus ou moins vague et n'agissant ainsi que faiblement ou peut-être pas du tout sur les différents tissus et appareils de l'organisme ?

Ne croit-il pas qu'il soit même possible que cette hypovitalité, localisée à certains groupes d'éléments cérébraux, ne soit la cause, non d'une hypovitalité secondaire des régions voisines, mais plutôt d'une irritation par suite du manque d'harmonie dans le travail auparavant coordonné, et que cette irritation ne se manifeste par une sorte d'*impatience* physique qui semble au premier abord paradoxale et contredire l'indolence physique si souvent manifeste ?

Encore une fois nous ne nous plaçons pas au point de vue de la nosologie typique ; nous reconnaissons que ce n'est pas là la formule de la véritable évolution de la *neurasthénie*

*maladie*, évolution qui cadre fort bien avec les différents cycles décrits par M. Maurice de Fleury. Nous nous plaçons à ce point de vue particulier de troubles qui ont avec la neurasthénie de telles similitudes qu'on peut les considérer comme une variéte anormale de la maladie, et qui, nés de causes à action fragmentée et de puissance restreinte, ne peuvent présenter cet ensemble symptomatique de cohésion parfaite et de typique allure qu'offre la neurasthénie née de « l'intoxication par l'alcool, par les poisons alimentaires, de l'uricémie, de l'albuminurie, de la dépense immodérée d'activité motrice ou du surmenage par excès de sensation, choc psychique violent, etc. ».

§

Que M. Maurice de Fleury me pardonne les lignes hâtives qui expriment peut-être mal ma pensée, et qui auraient besoin d'un plus grand développement que celui qui m'est ici permis pour être plus clairement comprises.

Je voulais dire simplement ceci :

Je suis tout disposé à admettre la pathogénie de M. Maurice de Fleury et l'évolution qu'il indique en ce qui concerne la *neurasthénie* maladie caractérisée, la neurasthénie du vrai malade telle qne la voit le médecin.

Mais je me demande si l'on n'a pas le droit d'appeler de ce nom cet état d'hypovitalité psychique qu'on constate chez les Français depuis le dernier tiers du XIX^e^ siècle; — si cette hypovitalité ne peut s'expliquer par la succession des chocs et malaises que nous subissons en nos habitudes de penser et de vouloir, et par l'énorme effort imposé à la masse par les soucis politiques mis à sa portée; si cette hypovitalité, même réduite à son symptôme le plus ordinaire, l'*hypoboulie* (le mot est ridicule, mais je n'en ai pas d'autre sous la main) ne peut créer *directement* un état mental pouvant aller de la simple hésitation à l'angoisse; — si cette hypovitalité psychique localisée ne peut s'accorder avec cette irritabilité physique qui semble être la dominante de ces dernières années; si enfin, il n'existe pas, largement épandue sur notre pays, une neurasthénie sociale qui ne serait qu'un premier stade *dévoyé* et *avorté* de la *neurasthénie* maladie que nous a décrite et expliquée M. Maurice de Fleury.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

*P. S.* — Je signale, très rapidement pour aujourd'hui, deux curieux ouvrages qui viennent de paraître sur le sadisme :

*Le Marquis de Sade et son temps*, par le Dr Eugène Duchren (Michalon, édit.) et *Le Marquis de Sade et son œuvre devant la Science médicale et la Littérature moderne*, par le Dr Jacobus X.... (Carrington, édit.) J'en parlerai dans une étude prochaine sur le sadisme au XVIIIe siècle.

## *ARCHÉOLOGIE, VOYAGES*

H. Fierens-Gevaert : *Psychologie d'une ville, Essai sur Bruges*, Alcan, 2 fr. 50.

Dans une récente chronique, à propos de Bruges, à laquelle la librairie Laurens consacrait un fort joli recueil d'illustrations, j'exprimais le regret qu'un texte suffisant n'accompagnât point les édifices et sites de cette ville unique dans les Flandres comme musée d'histoire et d'art de la période médiévale. J'ai plaisir à parler aujourd'hui du livre de M. Fierens-Gevaert, *Psychologie d'une ville, Essai sur Bruges*, malheureusement enfoui et perdu dans la soporifique *Bibliothèque de Philosophie contemporaine* où peu de personnes auront l'idée de l'aller prendre, et qui, publié ailleurs et quasiment sous les espèces inattendues d'une dissertation sur l'art, nous semble le meilleur commentaire dont le recueil de la librairie Laurens pouvait s'orner ; — j'irai jusqu'à dire le seul, — si par hasard les éditeurs pouvaient une fois s'entendre — qu'elle aurait dû choisir. C'est que M. Fierens-Gevaert s'est attaché à nous donner l'âme constituée de siècle en siècle de la grande commune brugeoise ; il indique non seulement sa vie et son histoire, mais les causes de sa prospérité, de sa grandeur et de sa force, le caractère de sa production artistique, les faits qui ont amené sa décadence et sa mort. Compris au début comme le développement de quelques recherches sur l'art et surtout la peinture des Flandres, son livre s'est trouvé ainsi celui-là même qu'il fallait écrire et que méritait Bruges, le raccourci heureux et synthétique d'une épopée admirable ; et si nous voulons bien entendre que la critique n'est pas uniquement la déconsidération, mais encore la pénétration et l'amour des belles œuvres humaines ; si nous demandons à un livre d'histoire d'être écrit après avoir été pensé, je crois équitable de dire que celui de M. Gevaert est bien près d'être un petit chef-d'œuvre de science historique, de compréhension et de critique, — et qu'on doit le lire et le garder, même à côté d'œuvres plus considérables et plus longues.

Nulle cité au reste, — et l'on sait combien au moyen-âge



les villes de Flandres et bien d'autres en France dont l'histoire nous est présente, étaient individualisées — ne fut au plus haut point que Bruges une personne vivante et agissante, ayant son existence propre susceptible de fournir l'exemple d'un de ces êtres collectifs, d'une de ces organisations municipales merveilleusement préparées pour la lutte, — de la commune, jalouse de son indépendance, de ses droits, de ses richesses, fière, batailleuse, artiste, enivrée de luxe et de bien-être, et mettant son art, sa richesse, l'esprit et le sang des siens au service de sa défense et de son orgueil. Il en est peu aussi qui aient joué un rôle aussi actif, — et inconsciemment peut-être — aussi noble dans la civilisation d'un pays. — Née sur les bords du Zwin, large canal naturel qui, jusqu'à la fin du xv$^{e}$ siècle, relia la ville à la mer, de quelques agglomérations de réfugiés d'une énergie farouche qui tassèrent leurs cabanes au pied d'un burg seigneurial ; développée bientôt par l'industrie active et l'esprit entreprenant de ses bourgeois et de ses artisans, Bruges, protégée par ses comtes qui pensaient bien tirer parti de sa prospérité, — nous apparaît dès le x$^{e}$ siècle avec ses gildes et ses corporations urbaines, — et déjà combattant pour se soustraire au joug féodal, le réduire à n'être que la protection des armes étendues sur la cité. Cette protection, la ville pensa bientôt à l'exercer elle-même. Dès le début du xi$^{e}$ siècle, l'organisation municipale s'établit, Bruges prend conscience de sa vitalité et commence les lointaines expéditions commerciales, les relations de trafic qui vont décider de sa prospérité fabuleuse. — Les comtes trouvaient, aussi bien, dans les bourgeois des villes flamandes, Gand, Ypres, Bruges, qui s'étaient formées d'une manière organique, par le développement de petits groupes animés alors d'un même esprit de fraternité et de justice, un appui souvent plus solide que celui de leurs vassaux. Les bourgeois combattaient pour leur propre cause lorsqu'ils aidaient leur prince dans ses guerres de défense, et n'hésitaient jamais non plus à le seconder de leurs deniers. L'élite était groupée en confrérie d'armes et pouvait prêter main-forte pour la garde de la ville. Contrairement à ce qu'on vit en France, où le seigneur et la commune ne cessèrent point d'être ennemis, en Flandre c'est une association toute d'intérêt mutuel et permettant d'agir efficacement au dehors. En échange du concours financier et militaire des bourgeois, le comte dès lors n'était pas avare de privilèges et accordait abondamment les chartes ou *Keuren* qui établissaient les droits des communiers. Bru-

ges particulièrement jouissait d'une liberté considérable, avait coffre public, votait ses impôts, se constituait, en somme, comme une vaste gilde, et grandissait, s'étendait sans arrêt. Avec les croisades, le commerce avait pris un développement jusqu'alors inconnu. Des relations avaient été établies avec la France, l'Allemagne, les pays du centre de l'Europe, l'Italie et l'Orient; au XIIe siècle, la capitale de la Flandre maritime était devenue, grâce à sa situation et à l'habileté commerciale et industrielle de ses habitants, le grand entrepôt des pays d'Occident. Le Zwin avait été canalisé et à mi-chemin de la mer on avait construit le port de Damme, où affluaient les navires de toutes les nations; certains remontaient même jusqu'à Bruges et jetaient l'ancre dans de vastes bassins dont il reste un vestige, le délicieux *Lac d'Amour*, réservoir qui portait autrefois la fortune de la ville, à présent miroir mélancolique « où se reflète le deuil moussu des quais déserts ». Les premières écluses à sas furent, dit-on, établies par les Brugeois. — Avec le XIIIe siècle s'ouvre la grande période communale. Bruges était parvenue à sa majorité, et de conquête en conquête était devenue non seulement autonome mais suzeraine. Fait à noter, alors que les communes de France ne sont que des organisations isolées, placées en dehors et comme détachées du système général, sujettes du roi ou du seigneur, mais dont la puissance, toute relative, est circonscrite par des murailles, en Flandre les villes se trouvent hiérarchisées; la Flandre, sujette du comte et vassale du roi, relevait d'abord des cinq villes de Bruges, Ypres, Gand, Lille et Douai, devenues si florissantes que seules les républiques italiennes de Florence et de Venise pouvaient leur être comparées, — mais qui n'avaient échappé à la tutelle effective des barons qu'en se substituant à eux-mêmes.

Elles étaient entrées dans le corps féodal; Bruges était une véritable personne seigneuriale, ayant des cités clientes, chef de cens de vingt-sept localités, le *Franc de Bruges*, qui lui devaient service d'armes pour ses guerres. — Ces grandes villes de Flandre étaient d'ailleurs des républiques où l'oligarchie dominait. Durant tout le commencement du XIIIe siècle, les comtes, nominalement possesseurs de la terre, avaient continué à favoriser la classe des *poorters*, gros marchands et bourgeois enrichis, groupés en associations qui dominaient les petites gens des métiers, les artisans innombrables enfermés dans les cadres stricts de leurs statuts corporatifs. C'était avec les *poorters* que Bruges était devenue la grande ville commerciale

où se rencontraient les marchands d'Angleterre, de Suède, d'Aragon; où toute la Flandre venait acheter les laines anglaises dont elle fabriquait du drap, et qui donnaient l'existence à des millions de tisserands, avaient enrichi quantité de familles et fait la prospérité du pays. C'est grâce aussi à l'argent qui affluait de toutes parts à Bruges que l'art s'y était développé, qu'on avait élevé des monuments déjà remarquables, un beffroi, des églises nombreuses. — La culture romane se rencontrait avec le génie allemand et allait donner cet art mixte, si curieux de délicatesse et d'observation bientôt tournée au réalisme qui caractérise la peinture flamande. L'influence des mœurs, de la littérature, de l'art français fut en effet toute puissante sur la formation et le développement du génie brugeois. La ville d'autre part était en relations suivies avec les comptoirs de Liège et de Cologne; le chemin de Venise et de l'Orient lui était ouvert par la grande route du Rhin, et par là lui arrivait le reflet des pays de soleil, du luxe de Byzance et de l'Asie, où avait chevauché la croisade et dont l'or, la lumière, les couleurs somptueuses se retrouvent dans les naïves et fines enluminures des primitifs. — Mais le XIII^e^ siècle fut surtout pour les Flandres une époque terrible d'activité et de luttes. Le particularisme des villes était poussé à tel point qu'à Bruges,pour obtenir l'échevinat,il ne suffisait pas du droit de bourgeoisie; il fallait être né dans la ville; la jalousie,le protectionnisme, étaient si ombrageux,qu'on vit des cités puissantes recourir à la violence pour empêcher par exemple qu'un faubourg populaire ne se transformât en ville concurrente; Gand, ainsi, avait interdit dans un rayon de trois puis de cinq lieues autour de ses murs de tisser ou de teindre les draps, la laine, le fil; les compagnons gantois se jetèrent en armes sur Termonde et détruisirent les métiers. Les Yprois brisèrent de même les métiers battant à Langemarck. — Le gouvernement de Bruges tombé aux mains des *poorters*, les nobles eux-mêmes s'engagèrent dans les grandes entreprises commerciales, et il se constitua une féodalité d'argent dont l'oppression se fit sentir de plus en plus sur le peuple et contre laquelle fut faite en grande partie la révolution de la fin du XIII^e^ siècle. En 1280, on s'attaqua brutalement à ces patriciens; les communiers renversèrent leurs échevins et, à Bruges comme à Ypres, le sang coula. Le roi de France, Philippe-le-Bel, qui ne cherchait que l'extension de son pouvoir en Flandre,ayant pris le parti de l'aristocratie, c'est contre lui que se leva le peuple.

— On sait comment les Brugeois reçurent à coups de *goden-dags* la chevalerie de France dans les champs de Courtrai Ce fut l'époque de la plus grande puissance de Bruges et ni la bataille perdue ensuite à Mons-en-Puèle, ni le Traité d'Athis qui suivit, cruellement humiliant pour les Flandres n'entravèrent son développement. Malgré les troubles intérieurs, les guerres de ville à ville, les révoltes incessantes du commun, durant la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, Bruges grandit toujours, cité de trafic et de lucre, en relations d'affaires avec tout ce qui était alors le monde connu, et regorge de marchandises, s'étale dans le bien-être et le luxe. Les comtes, on les laisse volontiers s'ébattre avec leurs nains, leurs astrologues, leurs jongleurs, leurs faucons, leurs bêtes rares; les vrais maîtres du pays sont les « émouveurs de peuple », les Guillaume de Juliers, les Pierre de Coninck, les Artevelde de Gand. — Les villes mêmes s'étaient développées dans de telles proportions qu'elles se gênaient mutuellement; Bruges et Gand bataillèrent bientôt pour s'assurer le monopole commercial. — Bruges en effet était menacée d'un phénomène désastreux, — l'ensablement du Zwin, qui allait la priver de la mer. Dès le xii<sup>e</sup> siècle des atterrissements s'étaient produits entre la ville et Damme. On creusa un large canal de navigation, le nouveau Zwin ou canal d'eau douce reliant Bruges à son port, travail considérable et qui ne devait point suffire, car le hâvre s'ensablait au delà de Damme. On fit venir des ingénieurs illustres de l'étranger, Michel de Calo en 1331, Jean Vlueghen de Delft en 1351.

On employa des dragues gigantesques, on construisit de nouvelles digues, et comme l'existence même de la Commune dépendait du succès, on obtint du comte Louis de Mâle l'autorisation de relier le Lys à la Reye, affluent du Zwin pour alimenter les eaux du nouveau canal et encore une fois écarter la ruine. — Mais les Gantois, jaloux de l'autorité et de la richesse de Bruges, cherchaient aussi à se mettre en communication avec la mer; ils craignirent que le canal de la Lys ne leur nuisît en enlevant l'étape des blés artésiens. Ils s'armèrent et vinrent disperser les terrassiers de Bruges qui travaillaient à Deynse. — La lutte continua jusqu'à la journée néfaste de Roosebecke, où, Gantois et Brugeois vaincus, s'évanouit la puissance de la démocratie. Les ducs de Bourgogne devenus seigneurs de la Flandre prirent à tâche d'annihiler encore le pouvoir des communes, tout en favorisant les métiers de luxe, les ouvriers d'art dont ils s'entouraient;

leur cour avec le goût de l'apparat, les folles dépenses somptuaires des Flamands fut la plus brillante de l'Europe; même Bruges sembla se relever encore, grandir en trafic et en richesses. En 1456 les bassins recevaient jusqu'à 150 vaisseaux par jour; l'enceinte, longue de 22.600 pieds, recélait une population de 150.000 âmes; l'originalité, la force, l'invention de la race flamande, étouffés dans le champ politique, s'épanouissaient en même temps dans les arts; tout finit en fêtes, tournois, joutes, parades des princes, larges ripailles, calvacades, entrées, festins où seigneurs et bourgeois se ruinèrent à l'envi; les ducs, pour leur gloire et leur ambition épuisèrent les trésors du clergé et de la noblesse, les ressources immenses des communes, l'activité féconde des bourgeois, ayant fait de la vieille cité des marchands du Zwin leur ville et leur capitale, parée comme pour une fête perpétuelle. Après eux il ne resta rien. L'industrie des draps était mortellement atteinte depuis que Philippe le Bon par politique anti-anglaise avait privé la Flandre des laines d'outre-Manche. La ville s'étant révoltée contre Maximilien d'Autriche, époux de Marie de Bourgogne, fut encore durement frappée. Le Zwin s'ensablait tellement que, sous Charles-Quint, Lancelot Blondeel élabora le projet d'un nouveau port à la hauteur de Heyst qui devait rendre la communication avec la mer. Mais on avait tant dépensé, tant gaspillé que l'argent manqua. L'activité et avec elle le centre politique s'étaient déplacés, portés vers le Brabant, vers Anvers; Bruges n'avait plus qu'à mourir. — Délaissée, oubliée, elle s'éteignit dans une vieillesse pauvre et triste. Elle devint cette Bruges-la-Morte donc on a pu nous conter des merveilles, car le manque d'argent surtout dans les deux derniers siècles a empêché la transformation de l'ancienne cité du moyen-âge et de la première Renaissance en ville moderne, hygiénique et banale; et les monuments de sa grandeur périe sont encore debout, — la chapelle du Saint-Sang, l'hôpital Saint-Jean, les églises de Saint-Sauveur, de Notre-Dame, de Jérusalem, restes des soixante-deux églises et chapelles du xv^e siècle, parmi des rues aux maisons anciennes, des canaux morts, des coins délicieux de vétusté et de retraite, dominée toujours par la tour du beffroi, haut de 90 mètres, — cette tour, « dont chaque pierre dit la fierté », cimentée avec le sang et payée de la vie des héroïques communiers de Bruges, surmontant toute la ville comme le symbole orgueilleux des libertés autrefois conquises. — On sait que de grands travaux ont été récemment entrepris, qui doi-

vent réaliser pour nos fils le projet de Lancelot-Blondeel, — faire revenir la mer et rendre à Bruges la vie, ce mouvement commercial, l'opulence des siècles passés. — Dieu nous garde de leur réussite! C'est la pauvreté de Bruges qui l'a conservée, et nous n'ignorons pas, malheureusement, ce que deviennent les villes trop riches. Les causes qui déterminèrent la prospérité de la grande commune flamande au XIIIe siècle ont d'ailleurs depuis longtemps cessé d'agir, et ce projet chimérique et criminel risque de sacrifier la poésie de Bruges-la-Morte à une hideuse ville neuve, pourvue de docks et d'entrepôts, de cales, de ponts de fer, de bateaux à vapeur selon les derniers progrès de Hambourg et de Londres. C'est aux artistes belges de nous conserver ses admirables décors, car Bruges doit rester une ville d'art et un musée, aussi curieuse par ses édifices et ses paysages urbains que pour les œuvres de peinture et de sculpture qu'elle possède. — Il me resterait à parler, après cette esquisse historique où M. Fierens-Gevaert nous montre Bruges comme un organisme, de l'art délicieux qui justement s'y était créé. Des études fort intéressantes sont consacrées dans son livre à l'architecture, du XIIe au XVe siècle, à la sculpture improprement appelée bourguignonne de la fin du XIVe siècle, à la peinture brugeoise du XVe, et au rôle des corporations artistiques dans la production du temps. — On me permettra d'y revenir en parlant de l'exposition des primitifs flamands qui doit avoir lieu dans l'ancienne cité capitale des ducs, à Bruges même, de juin à septembre l'an prochain.

CHARLES MERKI.

## *QUESTIONS COLONIALES*

M. Gabriel Hanotaux, l'un des hommes d'Etat géniaux à qui la France serait, paraît-il, redevable de la belle alliance franco-russe, s'est livré, dans le *Journal* des 12 et 26 août derniers, à de douces plaisanteries sur la colonisation. Dans une série d'articles, il s'est donné la tâche d'instruire les jeunes gens de la génération actuelle et de leur donner d'utiles conseils sur le choix d'une carrière. Quel malheur, qu'en passant il ne nous ait pas dit comment une simple biographie de Richelieu a pu conduire son auteur au ministère des Affaires Etrangères et de là à l'Académie!

Donc, après Balzac Imprimeur, l'omniscient M. Hanotaux nous révèle la colonisation. Cueillons au hasard quelques perles :

« Ce sera l'honneur de la colonisation française, nous dit-il, d'avoir été surtout agricole. »

Ce n'est pas mal, si l'on réfléchit que dans la majorité de nos colonies, dans toutes même peut-on dire, le colon qui s'aviserait de vouloir faire de l'agriculture, c'est-à-dire d'exploiter par lui-même le sol, serait condamné à bref délai à une mort certaine.

Pour nous consoler, « voilà ce qu'il faut dire et nous répéter : le colon français sera laborieux ou ne le sera pas ». Quelle belle formule, à graver au seuil des écoles coloniales futures rêvées par M. Hanotaux. Quelle évidence lapidaire !

Maintenant, qu'est-ce qu'il faut bien comprendre tout d'abord?

« C'est qu'en général ce n'est pas la main d'œuvre qui manque aux colonies. Elle est plutôt, et comparativement à ce qui se passe en France, à bas prix. »

Quelle affirmation d'une adorable candeur !

— Ainsi, les Antilles sont ruinées, parce que, l'esclavage y ayant été aboli par les doux humanitaires de 1848, les nègres préfèrent la politique aux rudes travaux du sol. Les plantations sont désertées — pas de main d'œuvre.

— En Guyane, à trois kilomètres de Cayenne, le marais ou « pripri » règne, parce que, le travail de la terre étant trop pénible pour les forçats qui ont tué père et mère, il n'y a pas de main d'œuvre.

— Dans toutes les colonies de la côte d'Afrique, l'exploitation agricole ou forestière donne de maigres résultats, parce que, les nègres ayant l'horreur innée du travail, il n'y a pas de main d'œuvre, etc., etc.

Mais quand on est historien, à quoi bon s'inquiéter d'aussi misérables faits? Pour terminer, savez-vous le remède qui fera de la France une grande nation coloniale? C'est tout simplement « la création d'un enseignement pratique de la colonisation ».

Un enseignement pratique ! c'est étonnant ce que ce substantif et cette épithète hurlent d'être accolés l'un à l'autre. Non, M. Hanotaux, le remède n'est pas là. Où est-il, me direz-vous? Je l'ignore, et beaucoup d'autres avec moi qui, considérant que la colonisation est un phénomène social et humain, pensent que la mettre en formule, chercher des causes, son caractère, son but, c'est perdre son temps. Ah ! si tous ceux qui se sont amusés à telles vaines recherches étaient

allés aux colonies, certes, la main d'œuvre y serait encore à plus bas prix.

§

M. Camille Pelletan a découvert un peu tardivement, mais a admiré d'autant plus, un discours où le ministre des Colonies s'est déclaré décidé « à prolonger pour nos possessions d'outre-mer la période du repos et du recueillement ». M. Pelletan prétend que c'est à l'insu du pays et sans avoir consulté les chambres que l'influence française a fait tache d'huile en Afrique. Il lui paraît monstrueux « de songer à relier l'Algérie et la Tunisie au Sénégal, au Niger et au Tchad ».

Les opinions de M. Pelletan ont peut-être en la circonstance quelque valeur. Mais pourquoi diable n'a-t-il pas dit cela au Parlement lorsque MM. Doumer et Galliéni sont venus lui demander l'autorisation de faire appel, pour leurs grands travaux publics, aux millions de l'épargne française?...

§

M. Serge Basset, dans la *Revue* du 1er septembre dernier, expose « ce qui se passe au Congo ». Dans son article qui est documenté, nous trouvons un compte-rendu assez exact de la situation économique et financière déplorable de notre colonie. Cette situation, nous l'avons déjà signalée. Loin de s'améliorer, elle va sans cesse s'aggravant.

Le budget local, depuis longtemps, était menacé de déficit. Pour rétablir son équilibre compromis, le Parlement a cru bon de diminuer la subvention de la métropole, cependant qu'on imputait à la charge de la malheureuse colonie les dépenses fort élevées de cette inutile équipée militaire qu'on appelle la mission Marchand. — Une mission comme celle-là dans chacune de nos colonies, et nous n'aurions plus de colonies.

La situation, grave déjà matériellement, s'est compliquée encore du fait de la direction néfaste donnée aux affaires administratives et politiques du pays par le gouverneur actuel. M. Grodet, qui s'était signalé comme commissaire du gouvernement de la République à la Commission du contesté franco-brésilien, en faisant, par son incapacité, prononcer la sentence arbitrale d'une manière tout à fait défavorable aux intérêts de la France, avait droit à une récompense, pour cette utile besogne. — On l'a envoyé au Congo, et là, quoique pas nègre, il a continué.

— Comme le budget était en déficit, il a voulu réaliser des économies et, pour cela, il a supprimé la moitié des miliciens, qui déjà étaient en nombre insuffisant. Résultat: soulèvements à N'djoli, dans tout le Gabon, et attentats contre les Européens. — Un de ces Européens a le malheur de se défendre, de tuer son agresseur. M. Grodet, qui est négrophile, le fait passer en cour d'assises! — Les fonctionnaires étaient mal payés. Il supprima toutes leurs indemnités, en maintenant pourtant les siennes qui s'élèvent à plus de vingt mille francs par an. Résultat: mécontentement, découragement général de tous les agents et exode en règle.

C'était assez de suppressions. Pour les compenser, M. Grodet a augmenté les taxes de consommation. Résultat: mise en fuite des produits et des consommateurs.

Actuellement, le ministère des colonies serait las, paraît-il, de cette bizarre politique et songerait à rappeler M. Grodet. Le déficit du budget dépasse 800.000 francs. Comment le combler? — On a songé à établir un impôt de capitation sur les indigènes qui le fourniraient en caoutchouc. L'administration locale revendrait ce caoutchouc aux colonies concessionnaires, et tout le monde serait heureux : administration et administrés.

C'est là un bien beau rêve. Souhaitons de ne pas voir bientôt sa faillite avec celle des concessions.

§

Une récente circulaire du général Galliéni, relative à l'envoi de colons à Madagascar, a fait couler beaucoup d'encre dans la presse coloniale. Le général Galliéni a cru devoir prévenir les particuliers et les sociétés qui s'occupent de colonisation qu'il n'y avait pas, actuellement de sérieuses chances de succès pour les immigrants qui voudraient tenter fortune au pays malgache. Cet avis a causé un certain émoi. Les uns ont conclu, une fois de plus, que les Français n'étaient décidément pas colonisateurs, et que la France n'avait que faire de ses colonies; d'autres ont cherché une explication dans l'impossibilité du travail manuel par les Européens aux colonies.

La vérité, c'est que, comme le remarque M. Etienne, dans la *Dépêche coloniale*, tout le progrès de la colonisation à Madagascar est lié à l'existence du chemin de fer actuellement en construction.—C'est là l'œuvre de plusieurs années. Pendant ce temps les colons peuvent attendre, — d'autant

plus que — n'en déplaise à M. Hanotaux, la main d'œuvre est rare à Madagascar et que les travaux publics absorbent tous les bras disponibles.

La maison est en construction. Que les locataires futurs patientent!...

§

Le même général Galliéni, dans un rapport d'ensemble sur Madagascar adressé au ministère des Colonies en 1899, disait très justement :

« A un pays nouvellement conquis, il faut un organisme judiciaire spécial, élémentaire, qui ait une idée exacte de la mission qu'il est appelé à remplir et qui, tout en se conformant à la stricte équité, seconde utilement l'administration dans l'œuvre de conquête morale qu'elle est chargée de poursuivre. »

La Côte d'Ivoire, le Dahomey, la Guinée sont, par excellence, de ces colonies où s'imposait, pour longtemps encore, le maintien d'une organisation judiciaire; simple, adoptée aux besoins de la population indigène. Il existait, à Porto-Novo, à Grand-Bassam, à Conakry des justices de paix à compétence étendue : c'était bien suffisant. Un décret vient de modifier cet état de choses. Il a doté ces malheureuses colonies de tribunaux de première instance et mieux encore d'une cour d'appel, placée à Bingerville, localité créée pour la circonstance, semble-il, et où les magistrats tiendront lieu d'habitants et de colons.

Ce n'est pas tout : pour occuper les dix emplois nouveaux créés à la côte d'Afrique, quarante magistrats venant de tous les points du globe sont invités à prendre la mer, eux et leur famille, avec les destinations les plus inattendues et les plus variées. L'un vient de la Cour de Pondichéry. Il est remplacé par un procureur de Brazzaville (Congo) que remplace à son tour un substitut de la Martinique. D'autres viennent de Tahiti, d'autres de la Nouvelle-Calédonie, d'autres de Mayotte. Comment demander à ces magistrats errants de s'attacher à leurs temporaires fonctions, de connaître à fond les mœurs, les usages, la législation particulière des populations variées où se recrutent leurs justiciables?

C'est ce qu'on appelle, en langage officiel, « doter nos colonies d'une justice digne de la France »!

§

La France vient d'envoyer au Siam un nouveau ministre,

M. Klobukowski. Il a, paraît-il, pour mission « d'agir ». Voilà seize ans que les divers ministres qui se sont succédé au quai d'Orsay se proposent cette action; — mais, au Siam, nos ministres proposent et... les Anglais disposent...

§

Une armée coloniale allemande.— Le corps expéditionnaire de Chine devrait, à ce qu'il paraît, former le noyau de cette armée coloniale que le Reichstag a toujours refusé d'accorder. Les *Münchener Neueste Nachrichten*, généralement bien informées, dévoilent ce dessein dans la note suivante dont nous donnons la traduction :

« Nous sommes informés que, dans les milieux dirigeants, on a la ferme intention de prendre la brigade d'occupation d'Extrême-Orient comme point de départ pour la création d'une armée coloniale allemande. Comme très probablement l'instabilité de la situation en Chine va se perpétuer indéfiniment, les fonds nécessaires pour l'entretien et le remplacement de la brigade d'occupation formeront dans le budget un crédit permanent qui sera facilement défendu dans le Parlement, et de cette façon, le Reichstag et l'opinion publique seront peu à peu habitués (littéralement « garantis sans douleurs ») à voter des sommes considérables pour des troupes permanentes stationnant hors de l'Empire. On aura ainsi sous la main un corps de troupes parfaitement équipé pour le service d'outre-mer, un corps relativement fort, qui serait prêt à toute heure et qui serait dorénavant directement à la disposition de l'Empereur sans qu'on ait besoin de s'occuper de conflits avec les droits constitutionnel ou parlementaire.

» Par le détour de la brigade d'occupation l'on y arrivera d'autant plus facilement que l'on évitera le mot « armée coloniale » plus longtemps... »

— C'est assez joli ce moyen d'arriver à la « chose » en évitant le « mot ».

Qu'en penserait M. Pelletan, si jaloux des prérogatives du contrôle parlementaire ?

§

Bibliographie. — La Société de géographie de Paris vient de réunir en un élégant volume les communications qui ont été faites l'an dernier au XXI[e] Congrès national des Sociétés françaises de géographie. On trouve dans cet ouvrage, à côté d'études purement géographiques, de très nombreux travaux

se rapportant aux questions coloniales, entre autres, une étude de M. Bastard, sur les Mahafaly — d'autres de M. Clozel sur la Côte d'Ivoire, de M. Capus sur les sanatoriums de l'Indo-Chine, de M. Guy sur la mission Gendron au Congo, de M. Flamand, sur le Sahara, de M. le baron Hulot sur les missions françaises vers le Tchad, etc., etc.

— M. Almada Negreiros nous a adressé une notice historico-économique sur la possession portugaise de San Thomé. On regrette vraiment en lisant ce travail documenté sur cette île africaine qu'elle ne soit plus desservie par les paquebots des lignes françaises subventionnées de la côte occidentale d'Afrique. — Ils y feraient certainement leur fret.

— De M. Georges Thomann, administrateur des Colonies, nous avons reçu un excellent travail sur la Haute-Sassandra (Côte d'Ivoire) paru dans les publications du *Bulletin du comité de l'Afrique française*.

Il y a dans ces pages de très curieuses observations historiques, géographiques et ethnographiques sur une région que peu d'explorateurs, en raison de son éloignement et du caractère farouche des peuplades qui l'habitent ont pu étudier.

Il serait intéressant de citer ici tous les détails ethnographiques dont cet ouvrage est rempli. La place nous manque malheureusement. Contentons-nous de ces quelques traits relatifs aux funérailles au pays des Néyaus :

« Quand un indigène meurt, on le revêt de ses plus beaux pagnes, on le couvre de ses bijoux les plus riches et on expose son cadavre dans une cour où ses parents et amis viennent lui faire les derniers adieux. Près du défunt une table est dressée et les visiteurs y trouvent du vin de palme à discrétion. Quand la nature a fait son œuvre et que l'état du cadavre nécessite son inhumation, quelques vigoureux gaillards le prennent sur leurs épaules, et suivis par des femmes qui poussent des hurlements se dirigent vers le cimetière. Les proches parents restent pendant quatre jours sans manger, mais ils ont le droit de boire et ne s'en privent pas. Ils se rasent complètement la tête, se teignent la face en noir avec un mélange d'huile de palmes et de charbons de bois pilé et portent un large collier blanc en fibres de raphia. Les clôtures de la case du défunt sont renversées, sur la tombe on dépose quelques étoffes, des ustensiles de ménage et de cuisine et toujours la cuvette dans laquelle le mort avait coutume de se laver. De temps en temps on lui apporte un peu de riz et d'huile de palmes. Les corbeaux mangent ces aliments

et les indigènes les croient hantés alors par les âmes des morts.... »

M. Thomann vient de repartir pour la Sassandra avec une mission du Gouvernement. Accompagné seulement de dix miliciens, adoptant là méthode suivie autrefois avec succès par M. Binger, il va tâcher de remonter la rivière jusqu'à ses sources, entreprenant ainsi de pénétrer dans les régions totalement inconnues et où ont échoué jusqu'ici toutes les missions militaires ou civiles les mieux armées.

Lui, va seul ou presque seul, pacifiquement, sans grands frais ni apparat — et il fera de bonne besogne, car il n'appartient pas à la catégorie de coloniaux dont nous parlions dernièrement.

CARL SIGER.

## *LES REVUES*

*L'Ermitage :* Des romances inédites de Leconte de Lisle. — *La Grande France :* M. Gustave Geffroy, sur l'Imprévoyance de la spéculation. — Memento.

M. Marius-Ary Leblond poursuit, cette fois dans l'**Ermitage** (octobre), ses intéressantes recherches sur Leconte de Lisle. Elles portent ici sur des *Romances* conservées dans les archives du lycée de Saint-Denis de la Réunion. Telle est la « physionomie » de ces curieux manuscrits :

« Aux transparentes pages jaunies, ouvragées et presque filigranées d'une fine écriture serrée de prose épistolaire, succèdent ou s'entrelacent les pages libres et franches où sont calligraphiés les vers. Aux clairières des marges, l'œil s'arrête, également attentif, tantôt à deux dessins, tantôt à des lignes de musique vite inachevées. Aux dessins, — des masques que gravèrent une encre d'intense ombre noire et comme un scrupule de réaliste exactitude, — l'on songe au portrait possible du père et l'on est comme encouragé à le songer de la ressemblance du masque à celui même du poète. Aux lignes musicales laissées vides après un court et vague début de composition, l'on sourit comme à une puérile, impuissante tentative ; pourquoi est-ce déjà clos ? Et l'on met, à l'extrême barrière des lignes musicales, la fantaisiste clef d'un point d'interrogation. Ici il s'interrompit, soit distraction, soit refus de la Muse nouvelle à qui il s'adressait pour qu'elle sourît et se prêtât à sa double tentative. Il avait éprouvé le coquet besoin de soutenir et d'amplifier de musique l'envol de certains vers d'assez débile précocité. Les vers avaient été

les premiers venus, ils restèrent nus, car le frémissant vêtement sonore ne s'était point tissé, que leur destinait l'adolescent. Ah! que plus tard les vers devaient d'eux-mêmes dédaigner, comme inutiles et gauches, les enveloppements de musique adventice, tandis qu'ils jaillissaient, vibrants, pour éternellement chanter, violents ou suaves, du cœur « enchanté » du poète! »

Des deux romances publiées par M. M.-A. Leblond, sur la seconde il émet l'hypothèse suivante :

« Elle aurait été composée pour qu'une jeune fille connue ou aimée de Leconte de Lisle la chantât, les yeux errant sur l'horizon marin, la voix folâtrant au ciel, les mains fixées mi-errantes au sentimental clavecin d'un tiède salon créole. Ou peut-être il aurait, pour les faire plus légères et plus suaves, mis sur des lèvres féminines les paroles que soupire sa personnelle nostalgie. Il connaissait la France; il y était venu à l'âge de trois ans et l'avait quittée à dix. Il semble qu'à cette époque — quels que fussent le charme du décor tropical, l'attrait de l'affection familiale et la saveur d'amicales relations — il désirât fortement y retourner. »

Voici quelques strophes de cette romance :

PAUVRE MOI

ROMANCE

« Une jeune exilée
Bien au-delà des mers,
Soupirait, désolée,
Les larmes de ses vers :
O ma douce patrie!
Plus je n'irai vers toi
De ma vie,
Pauvre moi!

« O tendre souvenance
De mes jeunes moments!
La mobile espérance
S'envole avec le temps,
O ma douce patrie!
Plus je n'irai vers toi
De ma vie,
Pauvre moi!

. . . . . . . . . .

« Et vous, fraîches vallées,
Vous, humides coteaux,
Aux pentes parfumées
Aux limpides ruisseaux :
O ma douce patrie!
Plus je n'irai vers toi
De ma vie,
Pauvre moi!

« Et vous, sources si pures,
Belles aux yeux charmés
Murmurantes ceintures
Des gazons humectés :
O ma douce patrie !
Plus je n'irai vers toi
De ma vie,
Pauvre moi !

« L'exil est mon partage,
Ma tombe est sous mes pieds !
Qui me plaindra ?... L'orage
S'engouffrant aux rochers !...
O ma douce Patrie
Plus je n'irai vers toi
De ma vie
Pauvre moi !... »

M. Marius-Ary Leblond, avec beaucoup de raison, rapproche des romances de Leconte de Lisle une poésie pareillement inédite dont on ne lira pas sans intérêt quelques fragments : *Le bouton de rose* surprend par un maniérisme, une recherche du joli, un goût du précieux, qu'on n'eût pas attendus de l'auteur des *Poèmes barbares*.

« D'espérance
La nuance,
De coloris tendre alliance,
Se glisse et s'insinue au pétal rose,
Dont lèvre du matin d'un soupir d'amitié
Fraîchit corolle qui balance
D'espérance
La nuance.

« D'espérance
La nuance
Exhale tant profonde essence
Que de reine de fleur le jeune rejeton
Arbore aux pieds pâlis de son rose écusson
Palmes portant pour assistance
D'espérance
La nuance.

« D'espérance
La nuance
Du bouton rose est la voulance.
Sans elle il périrait ; elle lui tend la main,
Et plus jeune et plus frais il se lève soudain
Remerciant de déférence
D'espérance
La nuance.

« D'espérance
La nuance
O c'est l'unique gyromance !
L'amour la divinise en un emblème heureux,

C'est l'objet perspectif de songes vaporeux,
De l'avenir c'est prescience,
D'espérance
La nuance. »

« A travers ces romances, — explique le commentateur, voyons seulement une enfance qui fut toute élégiaque, sentimentale et romanesque. Elles permettent de déterminer plus sûrement en l'histoire de son génie une première période qui fut toute vibrante de personnelles émotions, exaltée en de lyriques accents, humides de larmes non cachées, dramatisées de romantiques attitudes. Elles aident encore à reconstituer le milieu en lequel préluda sa vie. Ce n'était pas ce milieu de commerçants et de cultivateurs dont la sécheresse, toute présumée d'ailleurs, fit croire à un psychologue de Leconte de Lisle qu'il s'y sentait dépaysé et en souffrait. C'était une ville où se recueillait et sur laquelle flottait la brume impalpable d'une âme très sentimentale. Cette sentimentalité stagnante s'était accrue du début lent et secret de multiples sources. »

Comme nous le montre M. M.-A. Leblond, il faut lire les essais poétiques de Leconte de Lisle en raison de l'œuvre qu'ils annoncent si peu, — et n'y voir que des documents, l'illustration d'une biographie...

§

Extrait d'un article de M. Gustave Geoffroy — **La Grande France** (octobre), — sur *l'Imprévoyance de la spéculation*, ce document pour servir à l'histoire des mœurs littéraires de notre belle époque :

« Je causais un jour avec l'un de ces directeurs de journaux pour lesquels un « écho payé » est l'idéal, et je lui reprochais précisément de n'avoir plus dans sa feuille que des échos payés.

» — Mais, me répondit-il naïvement, est-ce que les éditeurs ne gagnent pas d'argent avec les livres qu'ils vendent? Donc, n'est-il pas bien juste qu'ils nous paient lorsque nous les aidons à faire connaître leurs produits? N'est-ce pas parfaitement logique et juste ?

» J'abondais dans son sens :

» — C'est absolument juste. Seulement, en n'insérant que des échos et des articles payés, pour les livres comme pour les œuvres d'art, vous tuez sûrement le commerce de la librairie et des œuvres d'art.

» — Comment cela ?

» — Les échos et les articles payés ne portent pas toujours. Ils ne portent même que de temps en temps, puisque la plupart des livres ainsi annoncés ne se vendent pas plus que les autres. Il faut un certain concours de circonstances pour créer un succès de livre. Donc, les auteurs et les éditeurs se lasseront de dépenser inutilement leur argent. L'auteur, peut-être, persisterait, pour le plaisir d'entendre célébrer son génie, même selon le tarif d'annonces, mais l'éditeur ne recherche pas les mêmes satisfactions d'amour-propre. L'éditeur se lassera donc, et vous n'aurez plus, cher monsieur, vos délicieux échos payés. Il n'en serait pas de même si vous publiiez un feuilleton de critique littéraire qui étudierait, régulièrement, sérieusement, librement, la production contemporaine. Je ne vous parle pas du bénéfice d'esprit qu'en retiraient les auteurs, lesquels ont besoin d'être avertis sur leur propre nature : je sais que ce genre d'argument ne vous touche pas. Mais je vous dis qu'il y a un public pour les articles de ce genre, je vous dis qu'un écrivain de conscience et de talent qui se donnerait à ce travail serait écouté et suivi. Le résultat, c'est que les livres qu'il étudierait se vendraient, d'une manière quelconque, peu ou beaucoup, ce n'est pas la question. Une petite vente même suffirait. Combien de livres ont cette petite vente ? Donc ceux-ci se vendraient, qu'arriverait-il alors? C'est que l'éditeur, réalisant un bénéfice, ferait un effort pour en obtenir un plus grand, et consentirait à s'entendre avec vous pour « faire de la publicité » aux ouvrages qu'il éditerait. Vous réaliseriez, de ce chef, et d'une façon permanente, de bien plus sérieux bénéfices qu'avec les affaires de rencontre qui vous sont apportées pour la gloire d'un jour d'un auteur vaniteux. Vous aideriez à développer le commerce des livres en faisant prospérer votre journal.

» — Vous avez peut-être raison. Je réfléchirai, conclut l'industriel

» Il a réfléchi, en effet, car il a supprimé, depuis, les derniers vestiges de critiques que l'on pouvait encore trouver de temps en temps dans sa feuille. Il approche de plus en plus, évidemment, de son idéal : chaque ligne taxée est payée. Admirable système que nous verrons sûrement s'écrouler, car il arrivera un jour où le public se lassera d'acheter un journal pour y trouver les mêmes avis que sur les affiches, lues gratuitement. »

§

Memento. — **La Grande Revue** (1er octobre). — *L'Epave*, par M. E. Estaunié. — La suite d'une étude de M. Ch.-V. Langlois, sur *l'Inquisition*. — M. Maurice Dumoulin : *La Clairon*.

**Revue des Deux-Mondes** (1er octobre). — *Patriotisme et Humanitarisme*, par M. G. Goyau. — *Les drames brandebourgeois de M. de Wildenbruch*, par M. E. Rod. — *Un opéra national espagnol : « Los Pirineos »*, par M. C. Bellaigue.

**L'Ermitage** (octobre). — Fragment du *Thrène pour Stéphane Mallarmé*, par M. F. Vielé-Griffin. — *Jean de Noarrieu*, suite du poème de M. F. Jammes.

**Revue Universelle** (28 septembre et 5 octobre). — Une très curieuse étude de M. Marcel Réjà sur les *Dessins de fous*.

**Revue Bleue** (5 octobre). — *Le président Roosevelt*, par M. A. Lynch. — *La liberté et la responsabilité des professeurs*, par M.A. Fouillée. — *Un roman oublié : « Obermann »*, par M. H. Frichet.

**La Grande France** (octobre). — Une lettre ouverte à Bjœrnstjerne-Björnson, sur *L'Européanisme dans la nouvelle intellectualité française*, par M. Mony Sabin.

**Revue de Belgique** (15 septembre). — M. Marius Renard : *La Mission sociale de l'écrivain.*

**La Nouvelle Revue** (15 septembre). — *Origines du Théâtre Moderne*, par M. E. Lintilhac. — *Apologie de l'argent*, par M. Louis Forest. — (1er octobre). *De Bayreuth à Béziers*, par M. R. Bouyer. — *La littérature actuelle en Sicile*, par M. C Dejob. — *George Sand*, par M. G. Kahn.

**La Plume** (1er octobre). — *Paris l'Été*, par M. Frantz Jourdain. — *Les nuits chaudes au cap Français*, nouveau roman de M. H. Rebell.

**La Revue Hebdomadaire** (5 octobre). — *Une saison en Nouvelle-Zélande*, par M. G. de Ségur.

**La Revue Générale** (octobre). — *L'Espagne oubliée*, par M. J. Mélot.

**La Revue Libre** (septembre). — *Le Sentiment*, par M. G. Ourdeck. Une conférence sur l'*Ecole impressionniste*, de M. d'Estray.

**La Revue Blanche** (15 septembre). — *Quelques nuits d'entre les mille et une*, traduction de M. J.-C. Mardrus. —

*De l'Intellectualité chinoise*, par M. Ular.—*Petites pièces*, par M. G. Kahn.

**Les Semailles** (15 septembre). —M. Jean Richou : *L'Alliance franco-russe.* — *La fête de Diderot*, par M. Paul Fleurot.

**La Revue d'Art dramatique** consacre son fascicule d'octobre au *Féminisme au Théâtre ;* ont collaboré : Mme Marya-Cheliga; MM. E. Quet, L. Lacour, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

La question de la Comédie-Française (*Journal officiel de la République française*, 13 octobre). — Opinion de M. Antoine sur cette question (*L'Eclair*, 12 octobre). — *La Tour de Nesles*, Gaillardet et Dumas (*L'Intermédiaire*, 20 octobre).

Durant un mois entier, et ce n'est pas fini, tous les journaux de Paris, de la province et de l'étranger dissertèrent abondamment sur la question de la Comédie-Française. L'article le plus court, mais le plus net, parut au *Journal officiel;* le voici :

« Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Vu les décrets des 14 octobre 1812, 27 avril 1850 et du 1er février 1887,

Décrète :

Article premier.—L'administrateur général de la Comédie-Française est seul chargé de la réception des pièces nouvelles.

Art. 2. — Sont abrogées les dispositions des décrets du 14 octobre 1812, du 27 avril 1850 et du 1er février 1887, qui sont contraires au présent décret.

Art. 3. — Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 12 octobre 1901.

Emile Loubet.

Par le Président de la République :

Le ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts,

Georges Leygues. »

Cela tranche une des questions, sans doute; mais il en reste plusieurs autres, et non des plus faciles à entamer.

Celle-ci, par exemple : la Comédie-Française est-elle une institution utile, nuisible ou indifférente? A l'art dramatique s'entend, ou mieux encore, à l'art tout court.

Elle est utile à l'art, à un certain point de vue, en maintenant dans une vie factice les belles choses du théâtre ancien. Elle a un intérêt, sinon esthétique, du moins archéologique. Il est vrai que, sous prétexte de tradition, on y rend Molière, par exemple, tour à tour grotesque ou sinistre; tandis que le sérieux du *Misanthrope* y est exagéré, le côté tréteau forain du *Médecin malgré lui* y est accentué jusqu'à la démence. C'est peut-être traditionnel, mais cela n'est pas satisfaisant. Ainsi pense le public qui se fait de plus en plus rare aux soirées classiques.

Avec ce vieux et excellent fonds de musée, la Comédie possède un répertoire moderne. C'est de l'Augier, du Dumas, du Ponsard, et quelques adaptations de Shakespeare, qui ne sont que d'odieuses parodies. Ouvrez un journal : lundi, le *Fils naturel;* mardi, les *Effrontés*. C'est humiliant. On joue aussi, parfois, des pièces nouvelles, qui sont d'honorables travaux, comme le *Roi*. Depuis trente ans, on n'a peut-être pas donné, rue de Richelieu, une pièce nouvelle destinée à rester, même nominalement, dans la littérature française. L'histoire littéraire de notre période mentionnera le Théâtre Libre, le Théâtre d'Art, et point la Comédie. Elle n'a pris aucune part à aucun renouveau littéraire. Elle n'a même pas eu le courage de monter un drame d'Ibsen, alors que tout le monde parlait d'Ibsen, alors que c'eût été une bonne affaire. Elle a refusé une pièce de Courteline, sous prétexte d'inconvenance, elle la maison des seringues! Elle a refusé le tragique et le comique, le lyrique et le naturel; de tous les genres, il semble qu'elle n'admette que le genre augiesque.

M. Paul Adam s'est demandé pourquoi la Comédie ne jouait pas l'*Eriphyle* de M. Moréas, la *Dame à la faulx* de M. Saint-Pol-Roux? En effet, pourquoi? Pourquoi ne joue-t-elle pas la *Révolte*, les *Aveugles?* Il faudrait pousser l'interrogatoire jusqu'à *Axël*, jusqu'à *Tête-d'or*. Mais cela serait indiscret.

L'utilité artistique de la Comédie-Française est donc tout entière dans son rôle de gardienne du théâtre classique. Cela ne vaut pas deux cent vingt mille francs de subvention annuelle et la concession gratuite d'un palais. Cette utilité n'est que relative, le rôle étant médiocrement tenu. Mais peut-être ne peut-on pas faire mieux. Peut-être les comédiens, qui fu-

rent « du Roi », portent-ils à son comble l'art de ressusciter les morts. Passons.

Ce qui est grave, c'est l'influence que la passion augiesque de la Comédie a eue sur la production dramatique contemporaine, en maintenant inamovibles sur ses affiches ces deux noms, qui offusquent la poésie, Augier, Dumas, ces deux coryphées du « potin », (le mot est de M. Paul Adam). On comprend fort bien qu'elle ne puisse introduire un drame d'art véritable entre le *Gendre de M. Poirier* et le *Fils naturel*. Elle a été nuisible par ses choix autant que par ses abstentions; elle n'a pas réclamé le meilleur, elle s'est emparée du médiocre, et cela, avec toute la frénésie que comporte sa dignité bourgeoise.

Mais ce Dumas qu'elle vénère maintenant et dorlote, elle n'en a eu que les restes et les ressauts. Il était démodé déjà, ridiculisé par l'ambiance, quand elle se prit de passion pour lui. Cela n'est pas très vieux ; cela menace d'être long. On ne sait ce que pourra ou ce que voudra M. Claretie. Le voilà libre. D'avoir exigé la liberté, c'est une preuve de courage, sinon de force. Les uns lui demanderont de faire gagner beaucoup d'argent à la maison; d'autres se contenteraient de quelques soirées où on entendrait de la vraie littérature nouvelle, des pièces où on laisserait enfin de côté la question des berceaux et celle des bâtards, et avec les cas d'adultère, les cas de conscience.

§

On sera bien aise de trouver ici l'opinion du directeur du théâtre Antoine. Elle est d'une parfaite lucidité et constitue un document sur l'état de la Comédie au moment de la crise de 1901 :

« Comme l'a fort judicieusement déclaré à un de vos confrères le doyen de la Comédie-Française, Mounet-Sully, j'estime qu'on n'a pas le droit de supprimer aujourd'hui le comité de lecture. La Comédie-Française est une société civile qui gère, comme elle l'entend, ses propres intérêts, et qui est parfaitement libre de les défendre; elle peut les défendre, en acceptant ou en refusant telle ou telle œuvre par l'intermédiaire de son comité de lecture.

» Les sociétaires ont la garde de ces intérêts, et, à ce titre, personne ne peut trouver mauvais qu'ils veuillent — de la façon qu'ils jugent le mieux appropriée — les sauvegarder. Il

ne viendrait jamais à l'idée de personne, dans une société commerciale quelconque, de supprimer le contrôle d'un conseil d'administration gérant au mieux de tous les actionnaires selon leurs vues. Il est donc étonnant qu'on prétende enlever ce contrôle efficace à des sociétaires qui participent aux bénéfices d'une entreprise qu'ils font leur chose propre.

» Au point de vue juridique, la suppression du comité de lecture me paraît donc une mesure arbitraire et je n'hésite pas à vous dire que je ne l'approuve pas.

» Charger l'administrateur général de toutes les responsabilités n'est pas un remède. Demain comme hier, comme aujourd'hui, cet administrateur se trouvera exposé aux compétitions sans nombre. Sa situation est plus que délicate à l'heure actuelle; elle deviendra impossible.

» On dit que M. Claretie est trop faible; se montrât-il plus énergique qu'il ne pourrait pas longtemps soutenir ce rôle, et s'il n'est pas plus ferme, croyez-bien qu'il ne peut l'être davantage.

»... Ce n'est pas, d'ailleurs, qu'au point de vue *contribuable* je ne trouve rien à dire au fonctionnement actuel de la Comédie-Française. Et je mentirais affreusement, si je ne vous disais pas à ce sujet mon arrière-pensée. Oui, il est, hélas ! trop visible que la « Maison » est en pleine décadence, que c'est une institution surannée, qui ne répond plus à notre époque, et qui piétine, embourbée, empêtrée. La plupart des représentations y sont déplorables, et plus d'un directeur consciencieux rougirait de donner sur sa scène les spectacles que la « Maison » nous prodigue.

» Je ne vous parlerai pas des *fours* que tout le monde connaît et qui, dans un théâtre comme la Comédie, sont encore plus sensibles. Mais le répertoire ! Y a-t-il encore un répertoire à la Comédie-Française, et, s'il existe, le sait-on à la Comédie? On ne le sait pas. Le souffleur a fort à faire même pour les pièces de Molière, et pour les pièces modernes, je n'en parle pas.

» Que je vous cite un exemple personnel. Où ai-je fait, moi, mon éducation artistique? où ai-je cherché à entendre des artistes, où ai-je écouté Got, où ai je appris la mise en scène, où ai-je pris les enseignements nécessaires, si ce n'est à la Comédie-Française? Mais c'était autrefois, à la Comédie-Française qui n'existe plus, à la Comédie-Française qui s'est perdue.



» Pourrait-on encore dire que la Comédie-Française est restée ce musée de l'art dramatique, ce Louvre des théâtres selon le mot si souvent cité? La tradition est morte, et elle est morte un peu par la force des temps. Le moyen, s'il vous plaît, d'empêcher des comédiens célèbres, qui, lorsque les parts de la Comédie atteignent quarante mille francs dans les bonnes années, le moyen de les empêcher d'aller en gagner le double dans un théâtre du boulevard, ou le triple ou le quatruple sur une scène étrangère? Qui résisterait à la tentation?

»... Et pourtant, n'accusons pas trop la Comédie. Ne lui reprochons pas les *pannes* que les bons amis signalent et soulignent avec joie. Dans leurs pannes et dans leurs insuccès, dans leurs fours et leurs erreurs, les comédiens de Molière sont plus à plaindre qu'à blâmer. Je les trouve *touchants* et leurs déboires mêmes me sont une cause de sympathie.

» Que voulez-vous? Ils ont essayé, ils essaient; ils essaient du nouveau; ils expérimentent de jeunes auteurs, ils font de l'art nouveau, du *modern style;* ils se croient, en leur âme et conscience, obligés de suivre pas à pas — à contretemps — l'évolution nouvelle du théâtre, et par là vraiment, je le répète, ils sont touchants.

» Ils se trompent; le rôle de la Comédie-Française n'est point un rôle d'avant-garde; ce n'est pas à elle qu'est échue la tâche de dénicher — à quels risques ! — les jeunes auteurs et les génies inconnus. Les vieux auteurs consacrés et les génies connus, classés, lui doivent suffire. Le répertoire de notre théâtre est assez riche pour que la Comédie se cantonne uniquement dans cette mission qu'elle a assumée de rester le Conservatoire du goût national, le Louvre des théâtres, le musée de l'art dramatique.

» Ce n'est pas à la Comédie-Française à faire des expériences; ce n'est pas à elle d'avoir de l'audace; son ancienneté, sa maturité de douairière ne se plie point aux exigences d'une audacieuse juvénilité.

» Il y a quelque part, de l'autre côtéde l'eau, une scène que l'on oublie trop. qu'on affecte de ne point connaître et qui semble au bout du monde. Il y a quelque part vers le Luxembourg, un théâtre — il a nom l'Odéon — qui se prête, ou devrait admirablement se prêter à des expériences de laboratoire — pour ainsi dire. Tamisez là les talents, passez au crible les productions nouvelles, et quand vous aurez fait œuvre utile, quand le public — quantité non négligeable en l'occurrence — aura définitivement accordé sa sanction, alors

seulement demandez à la Comédie-Française une consécration qu'elle ne pourra point vous refuser. Et alors seulement elle sera dans son rôle, elle n'interrompra pas la tradition.

» Cette tradition, la Comédie-Française l'a méconnue jusque dans ses habitudes centenaires; le mal le plus profond dont souffre la Comédie, le mal dont elle mourra, si elle n'y prend garde, c'est l'apathie. On ne travaille pas à la Comédie-Française; on discute, on ergote. Chaque pièce reçue est un événement, chaque mise en scène une affaire d'État.

» Des mois et des mois se succèdent pour qu'une malheureuse pièce en trois actes puisse être mise en scène, et la distribution révolutionne la Maison. M. Mounet-Sully lève les bras aux cieux et M. le Bargy prend sa tête dans les mains; la ville se pâme, quand Mme Bartet a appris trois phrases de son rôle et les communiqués à la presse emplissent des colonnes. Les rivalités et les mesquineries de coulisses sont livrées en pâture aux commentaires des chroniqueurs, comme si toute cette cuisine intérieure intéressait le public.

» De deux choses l'une : que l'État, qui accorde à la Comédie-Française une subvention de 220.000 fr., l'oblige à rentrer dans son vrai rôle; que l'État qui est le maître en somme, — puisque la Comédie est une institution d'État, — applique rigoureusement et sévèrement le décret de Moscou; et alors l'administrateur général sera suffisamment armé; qu'on supprime radicalement ces tournées qui, la plus grande partie de l'année, privent la Comédie de ses meilleurs interprètes; que les comédiens de Molière restent comédiens seulement, alors la Comédie-Française vivra peut-être, bien que sérieusement atteinte.

» Ou bien que l'État fasse payer à la Comédie le loyer qu'il néglige d'exiger d'elle, qu'il lui supprime sa subvention, que la Comédie devienne un théâtre comme un autre, qu'elle joue les jeunes ou les vieux, les Français ou les étrangers : nous verrons vraiment à l'œuvre la Comédie-Française, ce sera la concurrence! »

Je ne ferais quelques réserves que sur ce rôle trop absolu de musée du Louvre, que M. Antoine attribue à la Comédie. Ce rôle ne saurait l'empêcher de choisir les plus belles œuvres parmi les plus nouvelles. Il y aura toujours assez de place pour l'archéologie; on n'en fera jamais une trop grande à l'art dans sa nouveauté, à la vie.



§

M. Nauroy a retrouvé, et publié dans l'*Intermédiaire* cette lettre « imprudente » de Dumas, preuve manifeste que la *Tour de Nesles* est bien l'œuvre de Gaillardet :

« Monsieur,

» Harel, avec qui je suis en relation continue d'affaires, est venu me prier de lui donner quelques *conseils* pour un ouvrage de *vous* qu'il désirait monter.

» J'ai saisi avec plaisir cette occasion de faire arriver au théâtre un jeune confrère que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais que je désire bien sincèrement y voir réussir. J'ai aplani toutes les difficultés qui se seraient présentées à vous *pour la mise en répétition* d'un premier ouvrage, et *votre* pièce, telle qu'elle est maintenant, me paraît susceptible d'un succès.

» Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que vous en RESTEZ SEUL AUTEUR, QUE MON NOM NE SERA PAS PRONONCÉ, c'est une condition sans laquelle je reprendrais de l'ouvrage ce que j'ai été assez heureux pour y ajouter. Si vous regardez ce que j'ai fait pour vous comme un service, permettez-moi de vous le rendre et non de vous le vendre.

» Venez donc à Paris le plus tôt possible, Monsieur, car la *Tour de Nesles* sera jouée d'ici à 15 jours au plus tard.

» Mille compliments empressés.

» ALEXANDRE DUMAS.

» rue Saint-Lazare, 40. »

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Roi*, pièce en trois actes, de M. Gaston Schéfer (12 octobre). — ODÉON : *Les Maugars*, pièce en quatre actes, de MM. André Theuriet et Georges Loiseau (1er octobre). — VAUDEVILLE : *La Vie en voyage*, comedie en cinq actes de M. Maurice Desvallières (30 septembre). — GYMNASE : *Manoune*, comédie en trois actes, de Mme Jeanne Marni (27 septembre).—THÉATRE ANTOINE: *L'Honneur*, pièce en quatre actes, de Sudermann, traduction de MM. Remon et Valentin (4 octobre). — RENAISSANCE : *L'Ecolière*, pièce en cinq actes, de M. Jean Jullien (30 septembre); *La Vie publique*, pièce en quatre actes, de M. Emile Fabre (14 octobre). — BOUFFES : *L'Amour du prochain*, comédie en quatre actes, de M. Pierre Valdagne (11 octobre). — FOLIES DRAMATIQUES : *Le Billet de logement*, vaudeville en trois actes, de MM. Antony Mars et Henri Kéroul (12 octobre). — Représentations japonaises de Mme Sada Yacco.

M. Gaston Schefer, auteur du **Roi**, a eu des visées hautes

et sa pièce eût été, sans doute, fort belle, s'il l'avait faite, — ou si on ne la lui avait défaite, car *le Roi* fut, paraît-il, maintes fois remanié au cours des répétitions, non toujours peut-être à son avantage.

Tel qu'on le joue, *le Roi* n'est qu'un scénario ; aucune situation n'y est développée : aussi les personnages restent-ils, le plus souvent, énigmatiques et certains de leurs actes paraissent tout à fait invraisemblables, tant les raisons en sont données brièvement. De terribles luttes de conscience se résolvent en quelques minutes; on ne peut s'intéresser à personne, et les héros du drame ne sont, pour le spectateur, que des fantoches sans pensée et sans vie.

Et pourtant, la donnée du *Roi* avait quelque beauté, et M. Gaston Schéfer a vu les parties essentielles de la pièce à faire, et en a indiqué les scènes principales. Le caractère de ce roi, esclave de la raison d'état, et contraint à de perpétuels sacrifices, eût pu être très tragique. Et il était d'une ironie puissante de montrer combien est vaine l'attitude du roi : il cesse d'être homme parce qu'il doit songer toujours, dit-il, au bonheur du peuple, et le peuple, par la révolte triomphante, sait fort bien prouver au roi qu'il n'a besoin de personne pour assurer son bonheur. On ne peut que regretter qu'une pièce qui, développée, eût été belle, soit restée si rudimentaire.

Deux artistes s'efforcent de garder quelque grandeur à leurs rôles, Mme Segond-Weber et M. Paul Mounet : ils y réussissent, et cela est tout à leur éloge.

MM. André Theuriet et Georges Loiseau ont écrit un drame historique, **les Maugars**, où il y a quelques scènes fort intéressantes.

La pièce commence en août 1851. Simon Maugars, banquier dans une petite ville, fait, comme on dit, des affaires; et, par des moyens plutôt indélicats, il acquiert, à bas prix, les terres des petits propriétaires dans la gêne. Sa fortune est devenue considérable. De tels personnages furent parmi les plus chauds partisans du prince-président, et c'est grâce à leur alliance avec les débris des anciens partis que devint possible le crime du deux décembre : Karl Marx l'a démontré dans son excellent opuscule, *le Dix-huit brumaire de Louis Bonaparte*. Une scène des *Maugars*, au second acte, semble indiquer que les auteurs ont entrevu un drame qui eût été puissant : c'est celle où Simon Maugars, le riche spéculateur, se trouve en présence

du père Jacquet, un vieux paysan, aisé jadis, misérable maintenant. Cette scène, bien que traitée avec trop de sensiblerie, est parmi les bonnes de la pièce.

Le coup d'Etat est fait. Simon Maugars, qui fut un des meilleurs agents de la politique bonapartiste, devient maire de la petite ville où il habite. C'est lui qui, de complicité avec le sous-préfet, vainc l' « émeute »; c'est lui qui, par des massacres, maintient l'ordre. Il y a, dans le troisième acte des *Maugars*, des passages vraiment forts, et l'on peut y applaudir quelques paroles d'une ironie tragique. Cet acte est le meilleur du drame, et, en un temps où les pitres nationalistes ne sont pas sans crédit, il faut savoir gré à des auteurs dramatiques de ne l'avoir pas esquivé.

Le malheur est qu'aux épisodes sociaux et politiques est mêlée, dans *les Maugars*, une intrigue amoureuse assez banale. MM. Theuriet et Loiseau semblent même avoir cru que le principal intérêt du drame serait en l'aventure d'Etienne Maugars — le fils du banquier bonapartiste — et de Thérèse Desroches — la fille du maire républicain. Ils se sont trompés, et cette aventure paraît bien languissante.

La pièce de MM. Theuriet et Loiseau, mise en scène d'une manière amusante, est fort convenablement jouée par Mmes De Hally, Dehon, Emma Bonnet, Marie Marcilly, Jane Rabuteau, qui y révèle toute la souplesse de son talent, et par MM. Coste, Vargas, Darras, Siblot; et il faut mettre hors de pair M. Janvier, qui a eu, dans le rôle de Simon Maugars, l'occasion d'affirmer sa maîtrise.

M. Maurice Desvallières semble avoir eu, quand il imagina **la Vie en voyage**, les meilleures intentions du monde. Malheureusement, ses forces l'ont trahi, et il n'a fait qu'un vaudeville assez morne, et où l'on ne rit guère.

Des acteurs de talent tentent d'animer *la Vie en voyage :* Mmes Suzanne Avril, Juliette Darcourt, Marthe Ryter, MM. Tarride, Fugère, Lérand, beaucoup d'autres.

On sait en quelle estime il faut tenir le talent de Mme Jeanne Marni. Elle a écrit des dialogues excellents, où, à une observation délicate, se mêlait une sensibilité discrète, et de brèves comédies qui permettaient d'espérer beaucoup de leur auteur. Aujourd'hui, Mme Marni nous donne **Manoune**, et il y a longtemps qu'on ne vit, au théâtre, pièce aussi sainement émouvante.

M. Chaisles, vieux avant l'âge et paralytique, a jadis, dans un moment d'inconscience, violé une jeune servante, Manoune. Mme Chaisles a pardonné à son mari; elle lui a, en somme, épargné le bagne, et elle a eu la bonté de garder Manoune à son service. Mme Chaisles a la bonté hautaine et rude ; être bonne est, pour elle, un devoir, — un devoir qu'elle accomplit avec précision et sans grâce ni tendresse. Comme envers ceux qu'elle assiste, elle est dure envers sa fille Geneviève. Et le malheureux Chaisles, méprisé de sa femme, haï de Manoune, éloigné de Geneviève, se demande parfois si au bagne il n'eût pas moins souffert que chez lui. Entre Geneviève et sa mère, il y a peu d'intimité ; mais Manoune témoigne à l'enfant une douce affection.

Les années passent. Chaisles meurt. Geneviève s'éprend d'un jeune écrivain, Olivier Boron, dont la vie, jusque-là, fut jugée peu édifiante par la rigide Mme Chaisles. Geneviève et sa mère se comprennent de moins en moins. Manoune a pitié des souffrances de Geneviève : et c'est par de tendres avertissements, non par des ordres rigoureux, qu'elle tente de la détacher d'Olivier Boron.

Le conflit devient aigre entre la mère et la fille. Mme Chaisles incrimine les actes les plus purs, les plus nobles de Geneviève. Manoune partage les douleurs de Geneviève ; la servante a, pour la jeune fille, les paroles les plus aimantes. Geneviève, affolée, va se perdre; elle va rejoindre Olivier. Mme Chaisles n'a, pour elle, qu'une froideur méprisante; mais Manoune l'arrête : « Tu ne sortiras pas, je te le défends, parce que je suis ta mère. » Et c'est une longue étreinte de Manoune et de Geneviève, tandis que Mme Chaisles connaît enfin la douceur de pleurer.

Je ne crois pas qu'on puisse voir sans être ému le dernier acte de *Manoune*. La situation est si simplement tragique, et Mme Jeanne Marni l'a traitée avec une sensibilité si franche et si vraie qu'on en arrive à être troublé, profondément. Le dernier acte de *Manoune* est d'une grande beauté.

Aussi messiérait-il de reprocher à Mme Marni la composition peu rigoureuse de sa pièce, et l'insignifiance de personnages tels qu'Olivier Boron et Anders Arreboe. Il y a, d'ailleurs, dans *Manoune*, des épisodes excellents, et le dialogue est d'une tenue parfaite, sobre sans sécheresse, et spirituel sans faux brillants.

La pièce est très bien jouée. Mme Suzanne Després tient le personnage de Manoune : il serait difficile de le mieux tenir.

Mme Suzanne Després, qui, dès ses débuts, prouva qu'elle avait des dons rares de comédiennne, est aujourd'hui une des plus remarquables actrices qu'il y ait à Paris, et, d'ici peu, elle n'aura, sans doute, pas de rivale. Auprès d'elle, Mme Marie Samary et Mlle Lucienne Dauphin jouent avec justesse Mme Chaisles et Geneviève. M. Huguenet amuse dans le rôle épisodique du notaire Fladeau, et M. Arquillière est, dans celui de Chaisles, l'acteur sûr que l'on sait.

C'est en 1889 que fut représenté, pour la première fois, l'**Honneur**. Sudermann était déjà célèbre comme romancier et son drame fut acclamé. Depuis, il a été joué partout en Allemagne, et toujours avec succès ; il est difficile de séjourner quelque peu dans une ville allemande sans lire, sur une affiche, le titre *die Ehre*. On comprend donc que M. Antoine ait été tenté de faire connaître au public parisien la pièce de Sudermann.

L'*Honneur* est, certes, d'un homme qui sait bien le métier d'auteur dramatique. Il trouve des situations théâtrales, et il imagine, non sans adresse, des scènes à gros effet. Çà et là, il faut l'avouer, c'est par des raisons assez faibles qu'est motivée la présence ou l'absence de certains personnages : le sommeil de Robert Heinecke, au troisième acte, est, par exemple, d'une assez médiocre invention. Cela importerait peu dans une pièce vraiment neuve, mais c'est un défaut dans une pièce qui vaut surtout par une facture habile et forte, et dont l'auteur a suivi, de près, d'illustres modèles.

A l'époque où parut l'*Honneur*, Alexandre Dumas fils jouissait d'une gloire presque incontestée, et la pièce à thèse, telle qu'il l'a conçue, triomphait : Olivier de Jalin discutait, inventait des comparaisons, contait des anecdotes et faisait des mots sans choquer personne. Le succès de *Francillon* était tout récent encore, et l'on attendait avec impatience cette mystérieuse *Route de Thèbes* qui ne fut jamais achevée. Mais, à cette même époque, M. Antoine produisait, au Théâtre Libre, les premiers exemples de ce théâtre qu'on a qualifié de rosse, et la dernière mode était de les applaudir. Sudermann connaissait, sans nul doute, l'œuvre d'Alexandre Dumas fils ; homme renseigné, il n'ignorait pas, je pense, les essais du théâtre nouveau : d'ailleurs on sait quel succès eut, en Allemagne, le naturalisme, dont se réclamaient les auteurs joués par M. Antoine.

D'autre part, Ibsen, dont nous découvrions à peine le nom

et le génie, était déjà connu chez les Allemands : on lisait, traduites, quelques-unes de ses pièces, et je crois même que, dans certaines villes, on en avait risqué la représentation.

Il semble que Sudermann ait voulu faire un amalgame des manières diverses d'Alexandre Dumas fils, des auteurs rosses et d'Ibsen. Et il y a, en somme, assez bien réussi.

La conduite générale de la pièce rappelle beaucoup la façon d'Alexandre Dumas. Une thèse est illustrée par une aventure violente, et, pour que le public sache au juste de quoi il s'agit, un personnage est chargé de l'éclairer; sans cesse ce personnage intervient, en outre, comme une divinité bienfaisante, aux moments difficiles de l'intrigue. Le baron de Trast-Saarberg est le frère d'Olivier de Jalin ; tous deux ont le même goût des aphorismes, des anecdotes et des mots ; tous deux savent, dans les situations délicates, garder la même dignité. Et à certains acteurs du drame, Robert, Muhlingk, Lénore, on trouverait, sans trop de peine, des parents dans l'œuvre de Dumas fils. Quant à Conrad, il appartient à une variété de l'espèce, bien connue depuis l'*Etrangère*, des vibrions.

Mais au théâtre rosse appartiennent d'autres personnages : le père et la mère Heinecke, Augusta et son mari. Et, sans les premiers auteurs du Théâtre-Libre, Sudermann n'eût pas eu l'idée, peut-être, de mêler des personnages appartenant à des classes sociales différentes. Je ne crois pas, d'ailleurs, que Dumas eût jamais soutenu la thèse que soutient Sudermann : cette thèse, n'est pas sans quelque hardiesse, et traitée plus largement, eût pu donner matière à une très belle œuvre. Les idées d'Ibsen semblent avoir influencé quelque peu les idées de Sudermann.

Comme Ibsen aussi, Sudermann donne à certains mots, souvent répétés, à certaines attitudes, à certains costumes même, une valeur symbolique. Pour l'auteur de l'*Honneur* l'expression « la maison au fond de la cour » est grosse de sens, et je crois que si, au moment où, grâce à elle, sa famille devient riche, Alma Heinecke apparaît vêtue en princesse indienne, ce n'est pas seulement par hasard.

En somme, l'*Honneur* est une pièce bien faite, mais peu originale, et ce n'est pas par des moyens nouveaux que l'auteur arrive à émouvoir. Son plus grand mérite est d'avoir, tout en empruntant des procédés à plusieurs autres, gardé de la tenue, et écrit une pièce sans disparates qui choquent. Il

35





me semble aussi qu'il y a, çà et là, des traits d'observation locale assez justes.

L'*Honneur*, mis en scène avec talent, est fort bien joué par MM. Dumény, discoureur plein de tact, Grand, homme d'honneur plein de fougue, Bour, amusant fantoche, Signoret, Leubas, Desfontaines; par Mmes Ellen Andrée, Méry, Miéris.

On sait combien est haute l'ambition de M. Jean Jullien; peu d'auteurs, aujourd'hui, conçoivent aussi noblement que lui le rôle du dramaturge, et peu ont aussi fièrement dédaigné d'écrire des œuvres faciles où soit, pour ainsi dire, quémandé le succès. Il y a un an, nous avions plaisir à applaudir un drame vigoureux de M. Jean Jullien, *la Poigne*, que jouait le Gymnase, et voici que M. Gémier, cet excellent acteur, directeur, maintenant, de la Renaissance, ouvre la saison en représentant de lui une pièce nouvelle, **l'Ecolière**.

La donnée de *l'Ecolière* est des plus belles. M. Jean Jullien a voulu nous montrer la crise par où, fatalement, passera une jeune femme qui n'a appris la vie que dans les livres, et à qui le destin réservait de l'apprendre, un jour, dans le monde. Noémie Lambert est intelligente, et elle semble fort instruite, ayant lu, sans doute, beaucoup de ces poèmes, de ces drames ou de ces traités où l'on décrit les hommes comme tout bons ou tout méchants; elle ne sait rien de la complexité naturelle des esprits et des caractères. Des revers de fortune l'obligent à tirer partie de l'instruction qu'elle a acquise ; la voici directrice d'une école primaire dans un bourg quelconque.

Elle est heureuse. L'école qu'elle dirige prospère ; les enfants y viennent si nombreuses qu'il faut en agrandir la classe. Les autorités locales, administratives et autres, prodiguent les éloges à Noémie Lambert; c'est à qui vantera le plus haut son mérite et sa grâce; c'est à qui lui fera les plus aimables invitations. Et Noémie pense qu'elle vit parmi de bien braves gens; elle ne voit que de purs motifs à toutes les prévenances qu'on a pour elle. Les défiances mêmes de la mère ne la mettent pas en garde contre l'extrême politesse du maire Mazurier, du délégué cantonal, le pharmacien Baudrand, et des autres.

Bientôt, pourtant, à quelques indices, Noémie Lambert perd un peu de son aveugle confiance en les gens qui l'entourent. Ils ont, par exemple, fait déplacer un commis des postes, Edmond Giraud, qui était presque son fiancé. Et elle se met

en tête de savoir les vrais motifs des amabilités dont elle fut accablée. L'institutrice n'est qu'une écolière, qui doit, maintenant, apprendre la vie, pour ainsi dire, par la méthode expérimentale.

Si elle avait été moins jeune, si elle avait été moins jolie, on ne l'eût pas louée comme on a fait; elle en est bientôt convaincue. Tous les gens qui lui rendent visite ou qui l'invitent à des séjours chez eux ont, conscients ou non, une même arrière-pensée. Tous désirent Noémie, et tous espèrent qu'elle ne sera pas toujours insensible.

L'écolière connaît un peu mieux la vie : pourtant, il lui reste encore à apprendre. Elle luttera, pense-t-elle, contre ceux qu'elle juge maintenant ses ennemis ; elle les dédaigne, ils la laisseront en paix. Mais il n'est pas de petit moyen dont on n'use contre elle. On la calomnie, on travestit ses sentiments et ses actes ; on la dessert auprès des autorités dont elle dépend ; et voici que les mères ne laissent plus leurs filles aller à son école. Personne ne veut plus lui donner la moindre marque de sympathie.

Elle pense qu'un mariage la défendra contre la médisance. Elle appelle à son secours Edmond Giraud. Il vient. Lui aussi a écouté les mauvais propos qu'on répète partout. Il ne croit plus à la pureté de Noémie. Ce coup est, pour elle, le plus terrible de tous. Elle quittera le pays. Elle sait la vie. Mais elle sait aussi qu'elle n'a pas à rougir. Et c'est la tête haute, et les obligeant au respect, qu'elle dit adieu à ses anciens adorateurs. Elle travaillera, sans, désormais, se laisser prendre aux faux semblants. Et elle garde, de son éducation première, la croyance en l'absolu des caractères : ceux qui, jadis, lui apparaissaient comme les meilleures gens qu'il y eût au monde, sont à ses yeux, maintenant, incapables d'une action pure ou d'une pensée généreuse.

Il ne semble pas que l'*Écolière* soit conduite avec la même maîtrise que d'autres pièces de M. Jean Jullien. Çà et là, on pourrait signaler quelques incertitudes, soit dans la manière dont est présenté le sujet, soit dans celle dont est développé le rôle du principal personnage. Mais les scènes vigoureuses ne manquent pas dans l'*Écolière :* la rencontre décisive de Noémie Lambert et du pharmacien Baudrand est traitée sans faiblesse, et il y a bien du tragique dans l'entrevue finale de Noémie et d'Edmond Giraud. Plusieurs des personnages secondaires sont d'un très bon dessin : on peut louer, entre autres, la figure de Mazurier et, surtout, celle de Baudrand,



— Baudrand, demi-savant, demi-galant homme, humble et vaniteux, violent et faible, ni bon ni méchant, et dont on ne sait trop si le repentir, pour être tardif et intéressé, n'en est pas moins sincère.

En somme, *l'Écolière*, bien qu'elle ne soit pas l'œuvre maîtresse qu'après *la Poigne* on était en droit d'attendre de M. Jean Jullien, — *l'Écolière* n'aurait-elle pas été écrite avant *la Poigne*, et jouée après par suite, seulement, des fâcheux hasards de la vie théâtrale? — *l'Ecolière* est une pièce intéressante et digne d'une haute estime.

M. Gémier y joue avec toutes les nuances qu'il faut le rôle de Baudrand, Mlle Mégard avec grâce et dignité celui de Noémie Lambert. MM. Beaulieu, Baudoin, Arvel, Mlle Jeanne Lion tiennent bien des rôles épisodiques.

M. Emile Fabre n'est pas le premier qui ait mis à la scène les incidents d'une campagne électorale, mais il est celui, peut-être, qui l'a fait avec le plus de verve et d'esprit. **La Vie publique** est, en effet, une pièce fort amusante, et les constantes lâchetés où sont réduits les candidats y sont, pour notre agrément, dévoilées sans faiblesse, et aussi sans aigreur.

Il s'agit, dans la pièce de M. Emile Fabre, d'élections municipales : cela lui a permis de faire passer devant les yeux du spectateur des personnages multiples, tous nettement caractérisés. Ferrier, le maire sortant, Astraud, l'adjoint, Gidon, Massebeuf sont tous d'excellents types de candidats, et, tout en marquant les traits qui leur sont communs, M. Emile Fabre a su, très habilement, les individualiser. Et cela est d'un auteur dramatique expert et avisé.

La satire de M. Emile Fabre est légère ; il ne cherche pas les raisons profondes que peuvent avoir ses personnages d'agir comme ils agissent; mais, pour rester un peu superficielle, la pièce n'en est peut-être que plus divertissante.

Un acte de *la Vie publique* est fait pour réjouir l'auditeur de son commencement à sa fin. Divers partis ont décidé, entre le premier et le second tour de scrutin, de se faire des concessions réciproques; deux listes doivent être fondues en une, et, chez Ferrier, radical-socialiste, a lieu une conférence à laquelle prennent part le vicaire général, un député, un financier juif, un grand seigneur spéculateur, d'autres encore. Toute la conférence est d'un comique excellent, et

les congratulations mutuelles de M. Lévy et de Mgr de Bellemont dérideraient les plus moroses.

M. Emile Fabre sait faire parler les foules, et il sait les faire mouvoir. Il a, grâce à ce talent, obtenu, dans *la Vie publique*, de très bons effets; et quand, au dénouement, le théâtre est envahi par une troupe joyeuse acclamant Ferrier réélu, quand éclate, triomphalement, la *Marseillaise*, l'on se sent, soi aussi, tout transporté, et, pour un peu, l'on se mettrait à crier et à manifester.

Il est juste de dire que M. Gémier a remarquablement mis en scène la pièce entière, et, mieux encore que le reste, le dernier acte. Et il a, lui-même, joué magistralement le rôle de Ferrier.

Les personnages sont innombrables dans *la Vie publique* : tous sont bien tenus; mais il faut louer particulièrement MM Frédal, Lenormant, Berthier, Adès, et surtout M. Beaulieu, onctueux comme il sied en vicaire général.

M. Pierre Valdagne a voulu profiter de l'**Amour du prochain** pour faire, aux spectateurs, un cours de littérature contemporaine. On parle beaucoup, durant la pièce, de Verlaine, d'Albert Samain, de M. Henri de Régnier, de M. Gustave Kahn, de M. Francis Vielé-Griffin. Il y a, à cette manière de conférence, une petite intrigue mêlée. Une dame s'emploie à favoriser d'élégants adultères : elle ne veut pas qu'on souffre autour d'elle. Le ton de la comédie fait parfois penser aux conteurs galants du XVIIIe siècle : mais M. Valdagne a encore à faire pour égaler ses modèles. Il est fâcheux qu'il n'ait eu, pour sa pièce, que de médiocres interprètes.

**Le Billet de logement** est une farce des plus gaies. Le quiproquo imaginé par MM. Antony Mars et Henri Kéroul est le plus simple du monde, et ils n'ont pas fait preuve d'un esprit très raffiné; les équivoques presque grossières ne les rebutent pas; mais la pièce est conduite avec tant de bonne humeur, les incidents baroques s'y succèdent avec tant de rapidité qu'on ne peut résister au rire. Et un vaudeville où l'on rit franchement est un bon vaudeville.

*Le Billet de logement* est, d'ailleurs, joué avec beaucoup d'entrain par Mmes Augustine Leriche, Louise Bignon, Milo d'Arcyle, par MM. Hirch, Coquet, Violette, Milo, Mondos.

Mme Sada Yacco, que nous admirâmes tant à l'Exposition,

a voulu revenir à Paris. Nous gardions de sa mimique un souvenir charmant et terrible à la fois, et nous n'avions pas oublié les expressions farouches de M. Otojiro Kawakami, son compagnon. Nous avons revu *Kesa*, et cette pièce, courte et violente, nous intéresse encore. L'agonie de Mme Sada Yacco y est des plus curieuses. Elle et M. Kawakami sont, incontestablement, des mimes intéressants, parfaits quelquefois. Mais, il faut l'avouer, il y a dans leurs expressions quelque monotonie, et nous supportons difficilement une pièce aussi longue que *le Shogun*. Mme Sada Yacco nous avait plu, en 1900, un peu comme, en 1889, nous avaient plu les danseuses javanaises. Les danseuses javanaises ne sont pas revenues : et je crois qu'elles ont agi sagement.

Entre *Kesa* et *le Shogun*, Mme Loïe Fuller danse. Mme Loïe Fuller a une imagination toujours active, elle a créé un art nouveau et qu'elle renouvelle sans cesse. On n'est jamais las de la voir. Ses danses actuelles sont merveilleuses.

A.-FERDINAND HEROLD.

## *MUSIQUE*

Représentations de Béziers : *Prométhée*, de M. Gabriel Faure; *Bacchus mystifié*, de M. Max d'Ollone.

En ces temps derniers, dans les discours officiels, de hauts personnages parlèrent souvent d'« impressions inoubliables ». On ose à peine employer des termes si augustes en souvenir d'une simple émotion musicale. Tout au plus les hasarderait-on s'il s'agissait du Maître de Bayreuth; mais de Béziers, de *Prométhée*, et de M. Gabriel Fauré!

Le public s'habitue à cataloguer les artistes; il leur colle une étiquette obligatoire; c'est ainsi que l'auteur des *Berceaux* est : « un délicat, aux harmonies subtiles, aux lignes ondoyantes... » Rien de plus faux que de telles classifications; on ne définit pas en une phrase un talent aussi divers que celui de M. Gabriel Fauré. Sa partition de *Prométhée* le montre bien.

Elle réunit des qualités fort différentes : très travaillée dans le détail, les lignes en sont grandes et simples; elle est savante et expressive; pleine de force, mais aussi de grâce; et, si ce n'est pas de la « musique pure », c'est *pourtant* de la très belle musique... M. Fauré est un puissant magicien.

Dans l'ensemble, ce qui frappe avant tout, à une première audition, c'est que cela ne ressemble à rien, pas même à « du

Fauré ». On est un peu surpris, comme par toute œuvre vraiment nouvelle. Mais bien vite l'émotion du beau vous pénètre. On remarque la noblesse de cet art, et sa sobriété. Cela est majestueux sans emphase ; l'expression est intense et profonde, et jamais il n'y a rien d'exagéré ou d'inutile. Les Grecs possédaient le secret d'un tel équilibre ; et il semble que M. Fauré en ait retrouvé quelque chose.

A examiner la partition de plus près, on reconnaît le style de M. Fauré, mais il l'a comme élargi et adapté aux circonstances toutes particulières d'une exécution en plein air. En pareil cas, l'artiste devine plus qu'il ne raisonne, mais d'autres peuvent trouver dans son exemple des conseils salutaires. Et à part la beauté de l'idée musicale, qui est inimitable, on peut chercher quels moyens concourent à cette transformation.

D'abord, constatons que, dans *Prométhée*, sans rien perdre de leur intérêt, les harmonies sont en général moins compliquées que dans beaucoup d'œuvres contemporaines ; remarquons surtout que chacun des accords dure plus longtemps, souvent une mesure, parfois davantage. Aussi, chaque partie de l'orchestre est-elle plus libre de se mouvoir, n'ayant pas à tout moment une dissonance à résoudre. Devenue plus indépendante et plus expressive, elle donne à l'ensemble le mouvement et la vie ; mais, grâce à la nature et à la durée des accords, l'ensemble, malgré la complexité du détail, reste simple. Certes, il n'y a là rien de nouveau, car c'est tout bonnement le style du « contrepoint », et de J.-S. Bach. Assurément M. Fauré n'est pas le seul qui se soit avisé d'appliquer à des idées actuelles l'écriture du contrepoint. Mais, dans Prométhée, il semble avoir été particulièrement bien inspiré à ce sujet ; et si la pensée musicale est fort différente, la réalisation y présente souvent des hardiesses tout à fait voisines de celles de J.-S. Bach.

Les thèmes de la partition, peu nombreux, sont aisément reconnaissables et, ce qui est fort heureux, c'est qu'ils servent à de véritables développements symphoniques, au lieu d'être ramenés, sans raison musicale, par les paroles des personnages. Tout cela rend l'œuvre plus large et plus simple et ceci également, que M. Fauré ne dédaigne pas de répéter plusieurs fois de suite le même passage, soit dans le même ton, soit au-dessus. Mais qui donc avait pensé qu'on n'eût plus le droit d'écrire des « marches d'harmonie » ? Les moyens ne s'usent pas, mais les talents.

La musique de M. Fauré, même dans *Prométhée*, module souvent : par un mystère inimitable, elle reste tonale. Il semble que, le long d'un morceau, l'auteur établisse des points de repère, comme des endroits où l'on se repose du voyage à travers les gammes, en retrouvant pour quelques instants la tonalité première.

Ainsi, jamais une complication inutile : au contraire, tout concourt à simplifier l'œuvre, à condition de ne pas nuire à l'intensité de l'expression. Ajoutons que c'est là une musique essentiellement chantante : et, si les diverses parties de l'orchestre ne cessent jamais d'être intéressantes, le plus beau rôle est toujours réservé à la voix. Et quelle joie d'entendre la voix chanter au lieu de déclamer sur des notes quelconques, étouffée par les leitmotifs de l'accompagnement !

Enfin, ce qui est incomparable, mais ne saurait s'analyser, c'est l'émotion, la profondeur et la *vérité* de l'idée musicale. Par quelle intuition de grand artiste M. Fauré a-t-il trouvé une musique telle que toute autre, sur le même sujet, paraîtrait à présent impossible ? Elle s'identifie à l'action, elle fait un avec les beaux vers du poème : et voilà que M. Fauré se trouve être un musicien de théâtre, en même temps qu'un maître symphoniste.

Il faut avoir entendu le prélude et le premier chœur pour se faire une idée de la force et de la couleur de tout ce début. Les mouvements des parties — des basses surtout — jouées par tout un ensemble de cuivres, ont une puissance formidable, comme en certaines œuvres d'orgue de Bach, la force lente mais irrésistible des pédales. On pense à des entassements de gros blocs, d'énormes rochers : mais c'est sans doute par le décor de M. Jambon que l'imagination est sollicitée... Le feu jaillira bientôt, et tout le chœur est en joie : cela chante, cela vit, et c'est l'enthousiasme d'une jeune humanité, pleine de vigueur et d'espoir. Dans toute cette musique, si sérieusement écrite, rien qui soit laissé au hasard ; rien ne sent la hâte ; rien n'est plus loin de l'improvisation ; et pourtant, quel élan, comme cela paraît venu d'un seul jet, « inspiré », comme on disait autrefois !

Il faudrait tout citer : mais on ne peut analyser en détail tous les fragments d'une œuvre si importante ; au moins, qu'il soit permis de rappeler en quelques mots, après la grandeur sauvage du prélude, les accents robustes et sobres du chœur : « Prométhée est la force » ; l'élan passionné et la grâce du cri d'Ænoë : « Prométhée est aussi l'espérance »,

repris, plus loin, par tout l'ensemble, sur un accord qui semble faire apparaître de lointains horizons d'avenir, pleins de mystère. Et tout le drame est résumé dans cette partition : la crainte de Pandore, si touchante ; la cruauté des Dieux, la solitude horrible du rocher, et l'aigle dévorant ; les Océanides, consolatrices du Titan fraternel ; et les funérailles de la vierge aimée, avec la plainte chaste et émue de ses compagnes ; on voudrait pouvoir commenter avec des mots ce chœur étrange et admirable ; mais cela est impossible ; et comment exprimer aussi la simplicité terrifiante du motif des Dieux, en canon, sur un long roulement de timbales ? et la grâce divine de la phrase de Pandore : « Les Dieux graves nous ont souri »..., et la splendeur du chœur final, où la majesté de l'Olympe ne le cède en rien à celle du Walhall ?

Ce qu'il faut dire aussi (la chose n'est pas nouvelle), c'est l'incomparable beauté du théâtre en plein air. La musique de *Prométhée* y prend une ampleur qui paraît s'accroître avec le nombre des exécutants, et l'on a pu constater à Béziers que la sonorité d'un très grand orchestre, dans ces conditions, est superbe et majestueuse, jamais criarde. Enfin, l'on ne doit pas oublier de rendre grâce en tout cela au dévouement infatigable de M. Castelbon de Beauxhostes, qui, à force de volonté et de désintéressement, arrive à réussir de si intéressantes tentatives. C'est un vrai et sincère ami de l'art.

L'importance de *Prométhée* empêche de parler comme il conviendrait du ballet exécuté cette année aux mêmes représentations : *Bacchus mystifié*. On sait que sur un livret de M. le Dr Sicard, maire de Béziers, M. Saint-Saëns devait en écrire la partition, et qu'ayant été gravement malade il dut confier à la hâte ce soin à l'un de nos récents prix de Rome, M. Max d'Ollone. Pour être prêt à temps, le jeune musicien a dû presque improviser ; fort heureusement, sa partition n'a point les défauts de la plupart des œuvres faites en pareilles conditions ; elle n'est pas incohérente, elle est écrite avec soin et pleine d'idées ; outre cela, elle a toute la spontanéité, la grâce et la gaîté de la jeunesse. Le plus grand éloge qu'on en puisse faire est de répéter ici ce qu'aux répétitions M. Saint-Saëns en disait à l'auteur : « Comme je suis donc content d'avoir été malade, et de vous avoir forcé à écrire ce ballet ! »

Il reste un souhait à formuler, c'est d'avoir prochainement l'occasion d'entendre à Paris, *Bacchus* et *Prométhée*. Et cela vaudra infiniment mieux que n'importe quel compte-rendu,

car, au fond, la musique ne se peut commenter que par la musique elle-même.

CHARLES KŒCHLIN.

## *PUBLICATIONS D'ART*

LES REVUES : *Les Maîtres du Dessin; Art et Décoration ; La Plume; Revue des Arts graphiques; La Lithographie; Le Rire; Le Sourire; L'Assiette au Beurre ; Le Studio; The Artist; Deutsche Kunst und Dekoration; Innen-Dekoration.*

LES REVUES. — **Les Maîtres du Dessin** (octobre). — Au sommaire : une *académie* de Boucher; un dessin d'une *illustration*, par un anonyme; une composition à la plume de M. G. Saint-Aubin, représentant le *Couronnement de Voltaire à la Comédie-Française*, et une *Feuille d'Etudes*, de Watteau.

**Art et Décoration** (octobre). — Cette revue continue, par un article de M. M. P. Verneuil sur *les étoffes tissées*, l'intéressante série de ses articles sur les industries auxquelles peut recourir l'artiste décorateur.

M. H. Fiérens-Gevaert traite de l'art de George Minne, le sculpteur gantois, avec une pénétrante compréhension :

« Je vis, dit-il, George Minne pour la première fois il y a trois ans. Il habitait alors un village des environs de Bruxelles, Forest. Je ne puis dire l'impression que produisait la rusticité nue de son intérieur. Comme on se sentait loin de l'existence artificielle des « maîtres » d'à présent, de leurs petites joies d'amour-propre, de leurs mesquines intrigues ! Rien du dehors ne pénétrait dans cette maison humble et joyeuse où l'artiste vivait en tête à tête avec son idéal, le plus naturellement du monde, sans s'enorgueillir de sa solitude, sans maudire son temps et son destin. L'épouse active, — Mme Minne, est la fille d'un poète flamand très distingué — vous recevait sans interrompre ses occupations domestiques. Les enfants, au dehors, bondissaient dans l'herbe et souvent jouaient avec le modèle de leur père, un jeune Flamand fluet à visage de St Jean-Baptiste, que l'on prenait pour leur frère aîné. L'artiste, lui, comme un ouvrier laborieux, ne quittait point son atelier de toute la journée. On sentait tout de suite que la vie s'édifiait ici sur des bases essentielles d'amour et de simplicité, et que l'art y était pratiqué sans phrases, dans la sincérité de sa mission primitive. Si Tolstoï avait connu cet intérieur émouvant, son tableau de notre moralité artistique eût été moins sombre.

» A l'honneur de l'école belge il est bon de dire que Minne, dans son pays, n'est pas seul épris d'isolement. Claus vit, hiver et été, sur les bords de la Lys. Struijs n'a trouvé la tranquillité méditative qui convient à son art qu'en allant habiter la silencieuse Malines; Jacob Smits ne quitte point les déserts de la Campine; Frédéric disparaît souvent de Bruxelles et se cache pendant des mois dans les fagnes ardennaises, sans donner de ses nouvelles à personne; Baertsoen va contempler le deuil des villes zélandaises, et surtout de cette étrange cité-fantôme, Veere, où son *house-boat* reste amarré des trimestres entiers. D'autres artistes plus jeunes les imitent. Mais Minne a poussé le plus loin l'amour des joies intérieures et le dédain du monde. Depuis deux ans il a changé d'ermitage. Il est retourné dans les Flandres. Sa demeure est blottie aux environs de Gand, à Læthem St-Martin, non loin du Zonneschijn de Claus, dans une touffe d'arbres émergeant de la plaine. Elle est modeste autant que celle de Forest; elle est plus éloignée encore de notre vie factice, plus confondue avec la nature. L'artiste y termine son *Monument Rodenbach* avec l'humilité et l'enthousiasme d'un pur *poverello* de l'art, en vrai saint François de la sculpture.

» Les figures de Minne expriment souvent une souffrance aiguë; il ne faut point en conclure qu'elles traduisent la mélancolie d'une existence volontairement vouée à l'exil. Minne n'est pas un triste; il n'a rien perdu de la jovialité de sa race. Ils sont ainsi plusieurs Flamands d'élite nés dans de très vieilles villes, vivants et gais comme leurs ancêtres, mais graves et douloureux dans leurs œuvres. Leur art semble plus pénétré de l'âme défunte que de l'âme présente de leur cité. Cette mélancolie supérieure ne les empêche pas de rester soumis à la *vie*. Presque toutes les figures de Minne en fournissent le témoignage. Elles évoquent une humanité très ancienne qui ne paraît telle que parce qu'elle emprunte à la nôtre des traits d'éternelle affliction.

» La société d'aujourd'hui ressemble, en ses profondeurs, à celle d'il y a deux mille ans. Tout recommence, a dit Nietzsche, et avant lui l'*Ecclésiaste*. C'est la gloire d'un artiste de fixer un aspect immuable du monde. Or les œuvres de Minne manifestent une telle force de synthèse morale et plastique qu'elles s'apparentent à la sculpture la plus vénérable et la plus essentielle qui soit : la sculpture égyptienne. Et s'il fallait retrouver le chaînon qui rattache l'hiératisme thébain ou memphite à la plasticité sommaire, mais d'une subjectivité si

complexe de Minne, je le trouverais sans doute dans certaines œuvres toutes primitives de l'art médiéval. »

Au même numéro excellents articles de M. Gustave Soulier sur *le mobilier* et de M. Gustave Kahn sur M. *Abel Truchet*.

**La Plume** (15 septembre). — M. Georges Kerbrat consacre au très original talent de M. Jean Veber quelques pages ont je détache les lignes suivantes :

« Il est une brillante exception. Dans le groupe de nos arstes notoires, il occupe un place caractéristique et enviée, il l'occupe seul, ou à peu près. Il est anormal, inquiétant, curieux comme un conte. Nulle personnalité n'est plus puissante, parfois, que la sienne. L'originalité de ses moyens est surprenante. Il se pare d'une double nature et il l'exploite admirablement. Car il fait comprendre autant qu'il charme, il parle à l'intelligence autant qu'au regard. Ses œuvres ne sont point uniquement des constructions de couleurs et de lignes : ce sont des espèces d'idées. Il existe un dessin de lui qu'il souligna de ce titre : *Idée de Jean Veber*, et cette dénomination pourrait un peu s'appliquer à tous. Il excelle à extraire de son modèle la part d'intellectualité qu'il contient et à la projeter en pleine lumière.....

».... En toutes choses, il interprète plutôt qu'il ne traduit. Et, par suite, souvent il déforme. Ce principe de déformation, il s'est attaché à le développer en lui, et il a créé de la sorte des charges si démesurées, si aiguës, qu'elles nous causent une impression de malaise... Avec cela, il est un virtuose de la plume, et l'égal des plus grands, quoiqu'il ne se dissipe guère en fanfares. Je le comparerais volontiers à l'un de ces prodigieux artistes, tel Hogarth, dont se glorifie une époque. Mais M. Jean Veber, qui est surtout un illustrateur délicieux de légendes, est sans ascendant vraiment direct, quoi qu'on puisse dire.

»... Sa puissance de vision tient du prodige : il est l'Enchanteur qui manie la baguette magique. Il vit avec des êtres légendaires qui nous effraient par leur cruauté ou nous séduisent par leur beauté suave...

»... La double face du talent de M. Jean Veber nous a donc été révélée : mélange d'espièglerie gamine et d'invention féerique. Il est un côté de ce talent qui doit encore nous retenir. Ou plutôt ce nouvel aspect n'en est constitué que par l'outrance même. Les déformations que provoque le cauchemar ou la maladie y sont étudiées comme à plaisir. On est oppri-



mé par l'angoisse devant ces études folles. Un frisson d'hallucination les émeut. M. Jean Veber nous entraîne dans un monde vertigineux, dans un tournoiement sans fin. Il nous épouvante par d'excentriques créations, extravagamment grossies ou rapetissées à l'extrême. Des idées de supplices inconnus, à la vue de ces ténèbres, germent en nous. En son imagination s'épanouissent des difformités horribles. Il y mêle de la terreur, du sang, et une croyance à des crimes cachés, à des brutalités perverses nous hante. Dans l'ombre, agonisent les appels désespérés et terrifiants d'une chair qui se meurt; des figures gonflées, décomposées comme par la pourriture, naissent, puis s'effacent; un geste lointain s'élève, retombe. C'est le silence. Dans notre âme règne l'oppression que nous communiquent les choses dont on n'ose qu'à voix basse parler...

»... Au total, c'est un germain de Paris, ajouterais-je. Car si l'idéalisme d'outre-Rhin afflue en lui, c'est atténué par un goût et une finesse toutes françaises. L'éducation l'a modifié et lui a appris à garder une mesure, un ton au delà duquel ses facéties ne sauraient plaire. Sous les affabulations où il lui a plu de raconter ses idées, de verser le contenu de ses images, une organisation très complexe se devine, un tempérament nerveux, brusque, impressionnable à l'excès. N'est-ce point une merveille qu'il soit ainsi parvenu à développer, parallèlement, la dualité de ses dons, se procurant à lui-même une double jouissance? Et ce que nous disions précédemment touchant le côté fantastique de ses ouvrages est une confirmation nouvelle de son origine. La sève allemande coule à pleins bords dans les ballades de Schubert et dans les contes de Hoffmann. Chez M. Jean Veber — quoi qu'il veuille — le fonds germanique subsiste. »

**Revue des Arts Graphiques** (21 et 28 septembre). — Articles de M. Paul Bluysen sur l'*Illustration au jour le jour* dans les quotidiens et sur les *Souvenirs du voyage Russe*, menus, programmes, etc...

**La Lithographie** (octobre 1901). — M. Jules de Marthold nous conte sur Toulouse-Lautrec une anecdote assez amusante de laquelle on pourrait déduire s'il fut ou non sincère dans son expression de la vie. Rencontrant Toulouse-Lautrec dans la salle des dessins de Watteau, M. de Marthold lui dit: « Comment, vous venez voir ces machines-là? C'est de la blague! » Une heure après Jules de Marthold repassant dans la salle eut l'idée de questionner le gardien et de lui demander s'il



connaissait ce caractéristique visiteur. » — « M. Toulouse-Lautrec, lui fut-il répondu, oh! oui, c'est un fervent d'ici, où il vient, autant dire, chaque fois que c'est ouvert! Un jour même, il voulait absolument que j'ouvre pour lui tout seul ! »

Dans le même numéro, sous les initiales P. J., un critique annonce que Bâle et Zurich viennent d'organiser une exposition d'œuvres de Grasset et se plaint que l'on n'ait pas eu cette initiative à Paris. Or il y a déjà plusieurs années, qu'il y a eu dans la salle d'exposition de *La Plume* une exposition Grasset qui a vu défiler tout ce qui s'intéresse à l'art dans Paris.

D'où l'on peut conclure que l'affirmation de M. P. J. que l'on ignore presque absolument Grasset à Paris, est tout à fait erronée. Je crois qu'on peut affirmer que Grasset est très connu à Paris, non seulement comme un maître de l'affiche, mais comme un dessinateur et un illustrateur savant, savoureux et original.

Il ne faudrait pas si injustement répandre le bruit que nous méritons l'exécration à laquelle nous voue M. Bjœrnstjerne-Bjœrnson.

**Le Rire** (21 septembre). — Numéro spécial : Nicolas II chez Emile I. *Le Rire* nous avait habitués à des numéros spéciaux plus amusants.

**Le Sourire** (passim). — Dessins de Huard, Cadel, Gottlob, Villemot, Bertrand et Roubille.

**L'Assiette au Beurre** (passim). — Numéros spéciaux très particuliers et très curieux: *Les Camps de reconcentration,* par Jean Veber; *Les Emmerdeurs*, par Willette;

Les « *M'as-tu lu!* » *Tu ne m'as pas regardé ?* par Ernest La Jeunesse qui se révèle caricaturiste original.

**Le Studio** (15 septembre). — *Réflexions sur l'art de Gordon Craig dans ses rapports avec la mise en scène,* par Haldane Macfall.

**The Artist** (octobre). — *Maurice Greiffenhagen,* et son œuvre picturale par B. Kendell.

**Deutsche Kunst und Dekoration** (octobre). — Fascicule presque entièrement consacré à Ludwig Habich et sa maison. Très remarquables illustrations.

**Innen Dekoration** (octobre). — *L'exposition allemande de peinture sur verre à Carlsruhe.* Nombreuses illustrations.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *LETTRES ALLEMANDES*

**Andreas Fischer : *Gœthe und Napoléon*, Frauenfeld. J. Huber. fr. 4.80. — Paul Holzhausen : *Der erste Konsul Bonaparte und seine deutschen Besucher*, Bonn, Selbstverlag. — Paul Holzhausen : *Der Urgrossvæter Jahrhundertfeier*, Leipzig, Ed. Avenarius. — J. W. von Gœthe : *Das Mærchen und die Novelle*, Berlin, Verlag der Insel, M. 3.50. — A. Bossert : *Histoire de la litterature allemande*, Paris, librairie Hachette, fr. 6. — Revues : *Neue deutsche Rundschau*. — *Die Insel*.**

Les événements du passé ont modelé nos destinées actuelles. Mais notre imagination se plaît à déplacer les hasards de l'histoire pour s'amuser au jeu des conjonctures et refaire absurdement la carte de l'Europe. « Qu'importe une bataille perdue, une bataille gagnée ! » disait Frédéric le Grand en fuyant après Collin, je crois, et il en gagnait d'autres... Nous avons beau établir certaines lois dans l'évolution des peuples, un moment arrive où la logique universelle se trouve en défaut, où les meilleures énergies sont inutiles à relever ce qui est perdu.

L'influence de Bonaparte sur la formation de l'Allemagne moderne fut décisive. Bien avant Bismarck et plus que Bismarck il fit l'Unité. L'Empire germanique depuis deux siècles n'existait plus que de nom et, à un peuple dévoyé, le prince de la paix — ainsi se plaisait-on à le désigner — donna la conscience de lui-même. L'Allemagne revécut de ses cendres, non pour résister à l'Empereur, mais pour l'acclamer. Dès 1798 Wieland, dans son *Dialogue entre quatre yeux*, saluait le Sauveur de l'Europe, et Gœthe, malgré toutes les vicissitudes, ne permit pas, sa vie durant, que l'on touchât à *son* Empereur. 1813 amena la Réaction, et beaucoup de « patriotes » allemands, dont le cœur avait débordé au spectacle de la gloire impériale, se replièrent dans le silence. La culture européenne allait être *une*. L'Intellectualité allemande sous l'égide de l'Ordre français aurait produit des merveilles. Ce ne sont point là des chimères et je sais maint Allemand qui songe avec regret à cette période merveilleuse. L'Empire prussien n'a pas su effacer chez certains le culte du souvenir. L'Allemagne, tout comme la France, possède son épopée impériale, plus attrayante peut-être que la nôtre, puisque plus cachée, plus lointaine. Il n'y a pas de place en Europe pour deux cultures. Alors elle eût pu être gœthienne et largement humaine (je ne dis pas humanitaire, parce que c'est plutôt le contraire). L'Allemagne et la France auraient pu s'unir autour d'un aussi puissant foyer. Mais l'Allemagne a voulu exister politique-

ment, devenir Etat, grande puissance, et le germe gœthien est mort dans le désert intellectuel. Avec ou sans napoléonite, mais toujours avec un regard tourné vers la France, quelques Allemands le regrettent et, certes, on ne peut pas en vouloir à ces bons citoyens de Bavière ou de Hesse, de préférer que le mot d'ordre leur arrivât de Paris que de Berlin.

M. Hans Fischer, dans son ouvrage sur **Gœthe et Napoléon**, dont j'ai déjà parlé ici même d'après un article de revue (septembre 1899) et auquel je reviendrai encore, M. Hans Fischer, cet invraisemblable guide alpiniste devenu professeur... d'énergie, nous a montré la naissance du culte napoléonien chez le plus grand des Allemands. Gœthe a aimé l'Empereur après avoir détesté la Révolution, il l'a aimé intimement, comme s'il l'avait créé, et Bonaparte, qui lisait *Werther* à l'ombre des Pyramides, savait bien à qui il avait affaire lorsqu'il se trouva face à face avec le « prince des poètes », lors de cette fameuse entrevue d'Erfurth (2 octobre 1802). Ils pouvaient, tous deux, se parler d'homme à homme, de souverain à souverain. M. Fischer nous a ouvert bien des horizons, et sur Gœthe, et sur Napoléon. Mais il vient d'accentuer encore la portée de son livre en en publiant une nouvelle édition, élargie, amplifiée. Il nous y montre Weimar, la Saxe, l'Allemagne tout entière frémissante sous les pas du héros, frémissante et joyeuse d'adorer! Que d'enseignements dans ces quelques pages qui relatent les négociations entre la cour de Weimar et les délégués de l'Empereur et comme elle est brûlante d'actualité cette lettre où Gœthe remercie *son* souverain de lui avoir accordé la croix de la Légion d'honneur !

Mais passons aux bonapartistes d'aujourd'hui. Voici M. Paul Holzhausen, professeur de littérature et d'histoire au Gymnase de Bonn. Nous ne connaîtrons jamais ses idées de derrière la tête : son culte et purement historique, et patiemment, à ses heures de loisir, avec un acharnement tout allemand, il continuera ses recherches sur la *réalité* de l'Empereur, en fouillant les documents du temps. Il y a quelque dix ans il se fit connaître par sa courageuse défense du maréchal Davoût à Hambourg. Ce fut en Allemagne un tolle général et du même coup le jeune polémiste se ferma les portes de l'enseignement supérieur. Mais M. Holzhausen tint bon et maintenant que le temps a fait son œuvre et que la vérité historique commence à être reconnue même outre-Rhin, M. Paul Holzhausen publie ses études napoléoniennes dans les grands

journaux et fait autorité en la matière. Il prépare un grand ouvrage sur le premier Consul et une étude (parallèle à celle de M. Fischer) sur Heine et Napoléon. Une brochure qu'il nous fait parvenir **Der erste Konsul Bonaparte und seine deutschen Besucher,** fragment, je pense, d'un travail plus volumineux, jette une vive lumière sur la colonie allemande résidant à Paris pendant le Consulat. Quelles étaient les opinions de ces Allemands qui presque tous purent s'approcher de Bonaparte ? C'étaient les frères Humboldt, Frédéric et Dorothée Schlegel, le comte Schlabrendorf, les frères Boisserée, Achim de Arnim, Bagesen, le philosophe Fries, Adam de Bulow, Voss, etc. L'auteur dépouille leurs correspondances, leurs mémoires — quelques-uns ont laissé des relations de voyage — et donne, d'après eux, une très vivante image du premier Consul et de son entourage. Les hommes jugent avec franchise, relatent les faits et analysent les milieux. Presque partout nous trouvons de l'enthousiasme et les critiques sont en minorité. M. Holzhausen s'est contenté de résumer, laissant parler la vérité historique — sans rien ajouter.

Un autre sujet a tenté le critique allemand. Ce n'est qu'en passant, une simple carte de visite. **Der Urgrossvæter Jahrhundertfeier** nous montre les Allemands d'il y a cent ans célébrant l'aurore du dix-neuvième siècle. Comme épigraphe ce mot de Gœthe : « Bienheureux celui qui aime à se souvenir de ses pères. » Ce sont encore des anecdotes et des poésies d'occasion, citées tout au long avec les commentaires historiques qu'elles comportent, souvent simples couplets de revue ou farces de tréteau. On écrivait alors 1801 et Napoléon vivait dans toutes les imaginations. Cette brochure était d'ailleurs pour M. Holzhausen une excellente occasion de polémique contre Guillaume II, qui, comme on sait, voulut commencer le siècle un an plustôt que le reste de l'humanité, pour avoir la satisfaction d'y entrer le premier.

§

Les éditeurs de la *Insel* ont voulu donner, en une série de volumes, un choix de chefs-d'œuvre classiques, inconnus du grand public, et qui ne sont point à la portée des foules. Ils ont commencé par deux œuvres de Gœthe : **Die Novelle** et **das Mærchen**. Le *Conte* de Gœthe qui se trouve dans ses Œuvres à la fin des *Entretiens d'émigrants allemands* est traduit en français, mais j'ai vainement cherché dans l'édi-

tion incomplète et surfaite de Porchat la traduction de la *Nouvelle*. Encore un travail à refaire... Le petit recueil, imprimé en belle gothique, se présente agréablement, mais on est quelque peu déconcerté devant ces deux petites œuvres accolées arbitrairement et dépourvues de tout point de repaire. Une introduction s'imposait. Les éditeurs auraient pu donner, par exemple, pour le *Märchen*, la lumineuse interprétation que nous en a présentée M. Rodolphe Steiner et, en tous les cas, « situer » ces morceaux dans l'évolution intellectuelle de Gœthe. Mais, tout de même, cela est fort bien.

Dans la belle collection de la maison Hachette, M. Bossert vient de faire paraître une **Histoire de la Littérature allemande.** C'est un volume compact et lourd de plus de onze cents pages, qui a le mérite de pouvoir rivaliser avec les meilleurs parmi les ouvrages similaires en langue allemande. Pourtant M. Bossert, après avoir donné en passant quelques coups de griffes à Hippolyte Taine, nous avertit dans sa préface qu'il écrit pour des lecteurs ignorant la langue des auteurs dont il est question. En est-il bien sûr? Car alors il nous faudrait changer notre point de vue et juger le livre de M. Bossert comme un livre français. A quoi doit servir tout ce travail patient et pesant, si c'est pour le public français que l'on écrit, pour le public, et non pour le spécialiste universitaire? Qu'est-ce qui représente pour notre public la littérature allemande? En a-t-il seulement retenu dix noms propres, et a-t-il besoin d'en connaître davantage? Je ne le crois pas. Gœthe à lui seul contrebalance tout le reste. Il fallait consacrer le quart du volume à Gœthe et grouper tout le reste autour de lui. Mais c'est tout juste si l'auteur de *Faust* décroche 27 pages (Schiller en a 28), et M. Bossert ne cite pas un seul vers de Gœthe, bien plus! nous n'apprenons même pas que Gœthe était le plus grand poète lyrique de l'Allemagne! Alors qu'il y a des obscurités de quatrième ordre dont on donne deux pages de vers, dans le texte et en traduction. Mais passons... Le volume de M. Bossert veut être un volume complet. Il faut donc le juger et le critiquer comme tel et relever ses omissions. La période classique est très honorablement présentée. On possède les modèles allemands, il suffit de copier. Je remarque cependant qu'un grand nombre de traductions françaises d'ouvrages allemands sont simplement passées sous silence. On cite le *Hauptmann* de Besson, mais on néglige le *Grillparzer* d'Auguste Ehrhard. Voilà

pour les universitaires. Dès qu'un travail s'est fait en dehors de l'*Alma mater* on l'ignore avec candeur. La moindre thèse de doctorat est mentionnée au bas des pages, mais on oublie de citer des traductions comme celles des *Fragments* de Novalis par Maeterlinck, du *Théâtre* de Lenau par V. Descreux, des *Souvenirs* de Fontane par Jean Thorel. Sur les traductions de Schiller les indications manquent complètement, celles de Schopenhauer sont tout à fait incomplètes. Il serait facile d'éplucher le *Manuel* de M. Bossert pour la période contemporaine. Les documents de critique générale font défaut et, l'auteur ayant fait son possible pour se renseigner, nous serions mal avisés de lui demander des opinions personnelles. Courageusement il s'en est allé à l'aveuglette. Il cite au hasard Bahr et Schnitzler, dans le *théâtre autrichien*, à la suite de Grillparzer et d'Anzengruber et avant la *jeune Allemagne*. Les Berlinois s'en sont tirés comme ils ont pu, Hauptmann sans Holz et Schlaf, Liliencron sans Dehmel et Bierbaum. C'est la plus invraisemblable salade. Mais je conviens qu'il n'aurait pas pu en être autrement. En somme, un bon livre, surtout pour la période du moyen âge, avec, en somme, le défaut capital de ne pas être un livre français.

§

Dans **Neue deutsche Rundschau** (octobre), M. F. P. (Poppenberg) rend compte d'un ouvrage sur la caricature allemande au dix-neuvième siècle. M. Thomas Théodore Heine est un artiste honorable au crayon un peu lourd, et son album sur la vie de famille en Allemagne, publié par l'éditeur Juven, peut avoir au moins une valeur documentaire, mais de là à prétendre, comme le fait le critique berlinois, que, «grâce au *Simplicissimus*, la caricature allemande occupe maintenant, au point de vue artistique, la première place en Europe », il y a loin. Je crois qu'il passera encore bien des litres de bière dans les gosiers germaniques avant que nos sympathiques voisins ne puissent s'enorgueillir d'un Sem, avant qu'ils puissent seulement comprendre ce qu'il y a dans le coup de crayon d'un Sem... Mais ils n'y regardent pas de si près, et un jour viendra peut-être où le pseudonyme du génial simplificateur les égarera jusqu'à les faire le revendiquer comme un des leurs. Ne demeure-t-on pas quelque peu ahuri de voir citer comme caricaturiste allemand ce bon Rodolphe Toepffer qui tant charma notre enfance? Quoi! Monsieur Vieuxbois aurait-il

changé de linge jusqu'à endosser la défroque de la nationalité allemande?

**Die Insel**, après s'être présentée pendant deux ans dans le format de l'ancien *Savoy*, paraît maintenant réduite aux dimensions de l'*Ermitage*. L'intérêt de la revue ne pourra qu'y gagner, car l'expérience a démontré qu'il n'y avait pas place en Allemagne pour une grande revue de littérature pure. M. Bierbaum reste seul directeur de l'entreprise et les deux jeunes Mécènes qui l'alimentaient vont chercher fortune ailleurs. Le premier fascicule de la nouvelle série (octobre) a très bonne allure. C'est moins pesant, moins inégal, que les volumes de l'ancienne direction. MM. Wilhelm Weigand et Franz Blei sont des essayistes de premier ordre. Qu'on alterne leurs études avec des vers de Bierbaum, de Dehmel et de Liliencron, en joignant de ci de là une nouvelle d'un jeune Viennois, et la revue sera faite. Voici d'abord de l'inédit de Nietzsche à quoi nous eussions aimé un commentaire. Ce sont des fragments de cette fameuse *Volonté de Puissance*, œuvre dernière et inachevée du maître, dont seul l'*Antéchrist* a paru jusqu'à présent. On aurait pu nous dire que ces extraits appartiennent à « l'*Esprit libre*, critique de la philosophie comme d'un mouvement nihiliste », deuxième livre de l'ouvrage. J'y relève cette phrase de visionnaire que nous aurions pu écrire il y a deux ans : « Les sophistes étaient des Grecs : lorsque Socrate et Platon prirent le parti de la vertu et de la justice, ils apparaissaient comme des *juifs* ou bien comme je ne sais trop quoi. » — Mais il faudrait tout traduire de ces pages d'une lucidité parfaite, écrites quelques semaines avant la folie. Et M. Weigand commence une étude sur Stendhal, la première qui émane en Allemagne d'une plume compétente. Ces quelques lignes du début peuvent donner une idée du ton et de la belle pénétration qui guida cette étude : « L'amour de l'art est l'amour de la vie. L'art lui-même n'est que de la vie assagie. Mais celui qui poursuit le problème de la durée dans les œuvres de l'art supérieur sera peut-être saisi de cette mélancolie qui, avec l'œil du connaisseur, se met à interroger : qu'est-ce qui prête aux œuvres la plus haute durée et cette beauté énigmatique qui semble les saupoudrer comme d'un parfum d'éternité?... » C'est Nietzsche qui fit connaître à l'Allemagne le nom de Stendhal. Avant lui il était totalement ignoré et, après lui, il le sera encore, car il y a entre les intelligences des gouffres que l'on ne saurait combler. M. Weigand nous dit bien qu'il lisait Stendhal avant de le connaître par

Nietzsche, mais M. Weigand collectionnait des Rops il y a vingt ans et étudiait Nietzsche un des premiers... Il est inutile d'insister. Je ne pense pas que le solitaire de Bogenhausen veuille en quoi que ce soit se laisser assimiler à ses compatriotes.

HENRI ALBERT.

## *LETTRES ANGLAISES*

Maurice Hewlett : *New Canterbury Tales*, in-18, 317 p., 6 s., Constable. — Mrs W. K. Clifford: *A Woman alone, three stories*, in-18, 265 p., 3 s., 6 d., Methuen. — S. R. Crockett: *Love Idylls*, in-18, VIII-384 p., 5 s. Murray. — Robert Bridges : *Poetical Works*, volume III, in-18, 264 p., 6 s., Smith Elder, London.

On nous assure, en France, que le public est rebelle au recueil de nouvelles et qu'un volume ne contenant que de courts récits, quelle que soit leur valeur, risque de revenir invendu chez l'éditeur. Cela est vrai, peut-être, s'il s'agit de ces histoires sans intérêt que publient les quotidiens: il va sans dire qu'après avoir été la pâture de milliers de lecteurs, ces nouvelles réunies sous une seule couverture n'ont aucune chance de trouver un public qui s'y intéresse encore. Sans vouloir soutenir, cependant, que le roman ne soit d'un succès plus facile, maints exemples n'en prouvent pas moins que le recueil de nouvelles peut obtenir la très grande faveur du public.

En Angleterre, où les feuilles quotidiennes ne donnent pas chaque matin un sou de mauvaise littérature au lecteur, la nouvelle n'a pas subi encore de déchéance aussi complète qu'en France. Témoins, entre beaucoup d'autres, trois volumes ne contenant que des récits, des *short stories*, et offrant certes beaucoup plus d'intérêt que bien des romans plus prétentieux. Il est vrai que ces récits ont entre eux un lien commun, une idée qui les domine et leur donne un air assez factice de continuité ; mais chacun d'eux n'en est pas moins une œuvre parfaitement distincte du reste, en somme une nouvelle. Chaque volume porte aussi le nom d'un écrivain qui a déjà eu d'autres domaines, fait ses preuves, car on ne saurait conseiller à aucun auteur de débuter dans la parade littéraire en publiant un recueil de nouvelles.

Mr Maurice Hewlett nous était déjà connu par plusieurs ouvrages d'une singulière perfection; il compte parmi les trop rares écrivains de langue anglaise qui ont un style et du style. En cela, même, il s'était acquis une originalité particulière, et la

critique s'était fort occupée de lui à ce propos. Loué ou blâmé, il avait souci d'écrire, et la façon magistrale dont il traitait aussi son sujet lui donnait ce double mérite de savoir penser et de savoir écrire. *La Vie et la Mort de Richard Oc et No,* dont nous avons déjà, en son temps, parlé ici, avait définitivement affirmé la maîtrise de Mr Maurice Hewlett. Ses **New Canterbury Tales** ont toutes les qualités que nous connaissions déjà à l'auteur, et c'est pour cela sans doute que nous continuons à préférer les *Little Novels of Italy.* Nul autre écrivain ne sait mieux que Mr Hewlett nous transporter dans le monde qu'il recrée, nous faire vivre, de pensées et d'émotions, hors de notre époque et dans celle qu'il anime à nouveau pour nous. Sûr de ne rien copier, et même de ne rien imiter, l'auteur a repris le titre fameux immortalisé par Chaucer ; l'ancien et le nouveau ne se feront pas tort.

Les trois nouvelles que Mrs W. K. Clifford a réunies sous le titre, au singulier, de **A Woman alone** sont intéressantes à des degrés divers et diversement. La première — qui est la vraie femme seule — est une histoire fort dramatique et superbement contée. Richard Bowden, sans avoir rien de sympathique, peut avoir quelques excuses dans sa conduite ; sa femme aussi, d'ailleurs. Les personnages accessoires sont juste ce qu'il faut qu'ils soient. Et c'est le mérite de l'auteur de nous faire connaître intimement deux êtres, tels que nous les verrions exactement dans la réalité, dans la classe du monde où ils se meuvent. Ce mariage d'amour, et cet éloignement progressif de deux êtres ayant les dons qui font vivre heureux, est un drame plus poignant que maint autre exagéré par des crimes ou des actes véhéments. Le mari, caractère singulièrement original mais peu intéressant, est d'une espèce qu'on ne peut souhaiter voir pulluler ; il existe, certes, en Angleterre, maints gentlemen de cet acabit, dont l'individualité s'est à ce point exacerbée qu'ils ont perdu toute sensibilité, s'enfermant dans un orgueil et un égoïsme haïssables et arrivant à commettre de véritables crimes, froidement, résolument, sous le prétexte qu'ils ont une personnalité et qu'ils la veulent indépendante. La femme souffre fièrement et profondément jusqu'au dénouement qui est imprévu, soudain et définitif, puisque c'est la mort qui intervient pour changer un chagrin qui espère en une douleur sans espoir. Cette expérience fâcheuse n'empêche pas Mr Langton d'épouser Marie Zellinger pour qu'elle ne soit plus une femme seule. C'est là un épisode fort gracieux, mais qui gagnerait beaucoup sous

une forme plus concise. La courte idylle de Miss Williamson et d'Edward Travers est une histoire des plus poignantes et des mieux présentées.

On lit avec plaisir les volumes de Mrs Clifford. Son style est alerte, imagé et coloré ; parfois cependant on y rencontre des négligences, semble-t-il, qui vous heurtent, ou des phrases qui sont plutôt rébarbatives ; celle-ci, par exemple : *she felt his words to be a* cul de sac. Avec le contexte, on comprend ; mais que la formule est défectueuse ! Ces trois récits ne sont pas sans analogie avec les *Love Letters of a Wordly Woman*, que Mrs Clifford publia avec un grand succès il y a une dizaine d'années, et le rapprochement est des plus intéressant à faire ; il serait trop long de le tenter ici, et j'en laisse le soin au lecteur curieux qui passera en la compagnie de ces deux livres quelques heures agréables.

**Love Idylls**, par M. S. R. Crockett, est aussi un recueil de nouvelles de longueur et de valeur différentes. On trouve en ces récits les qualités que l'on connaissait déjà à l'auteur et dont il s'était mieux servi pour des œuvres de plus longue haleine. Pourtant, on ne sent pas toujours vivre les personnages ; trop souvent ils semblent n'être que de grandes marionnettes, fort bien maniées, d'ailleurs, mais qui parlent trop fréquemment un patois fort fatigant à entendre. Les *Love Idylls* sont de charmantes histoires, très récréatives, très captivantes, mais auxquelles il ne faut pas demander d'autre plaisir que d'être récréé et captivé. L'aspect extérieur du volume rappelle celui des *Lettres d'amour d'une Anglaise*, mais il est trop orné. Quelqu'un qui le vit sur ma table, croyant que le nom de l'auteur signifiait « croquettes » en anglais, s'écria : « Tiens, une boîte de confiserie ! » Les éditeurs anglais font de grands efforts et des sacrifices pour offrir à l'acheteur un volume agréable ; il faut leur en tenir compte même quand ils se trompent ; le contenant n'influe, d'ailleurs, en rien sur la valeur du contenu.

Je tiens à signaler à ceux qui aiment la bonne poésie le troisième volume des **Œuvres Poétiques** de Robert Bridges. Ils y trouveront : *The First Part of Nero*, tragédie historique, qui fut publiée déjà en 1885, et *Achilles in Scyros*, qui parut aussi en 1890 et en 1892. J'ai dit précédemment, à l'occasion des deux premiers volumes, toute l'estime qu'inspire M. Robert Bridges ; il serait temps qu'on s'occupât sérieusement de ce poète dont le labeur d'artiste, noble et désintéressé, mérite l'admiration. Malgré toutes les objections que l'on

peut opposer à ceux qui aiment cette poésie majestueuse et un peu froide, il n'en est pas moins certain qu'il s'y trouve de grandes beautés.

Dans une prochaine chronique, nous nous occuperons de *Sister Teresa,* par George Moore ; de *Francois de Fenelon,* par le viscount Saint-Cyres ; des *Glories of Spain,* par Charles W. Wood ; de *The Spanish People* par Martin A. S. Hume, et de *The Labyrinthe of the World and the Paradise of the Heart* de Jean Amos Komensky (Comenius), traduction anglaise du comte de Lützow.

HENRY-D. DAVRAY.

## *LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER*

**Italie.** — Sous ce simple titre : *Un Maestro,* M. Luigi La Rosa a donné à la *Rivista politica e letteraria,* de Rome, une fort belle étude sur *Barbey d'Aurevilly.* Après avoir esquissé la vie littéraire du grand écrivain, analysé ses œuvres, conté quelques anecdotes caractéristiques, l'auteur conclut ainsi :

« Un profond déséquilibre l'agite, il a les douloureuses fascinations de l'inconnu, et, poussé par sa volupté d'atteindre à l'essence des choses, il s'abîme en un océan peuplé de fantômes, de chérubins, de belles femmes. C'est ainsi. Le mysticisme n'est, en fait, à le considérer dans ses sources, qu'une déviation de la volupté. Même à travers les nuages de l'encens, au milieu de ces églises gothiques qui montent comme un soupir des âmes vers Dieu, même d'entre les invocations de ces antiques dévotes, il s'exhale un âcre parfum de sensualité mêlé aux tendresses de la prière. Et la pensée qui suivait la grande idée de l'éternité, qui évoquait les royaumes d'outre-tombe dans la pénombre des chapelles, tout d'un coup revient à la réalité : les visions prennent une forme visible... Et il écrit des pages pleines de parfums, de nuances, de caresses. Au moment même où on dirait, selon le mot de Voltaire, qu'il a « le diable au corps », son style, qui semblait avoir emprunté aux tourbillons dantesques ses intonations et ses couleurs, s'élève vers les cieux limpides de la spiritualité et se purifie... Jamais la langue, a dit Saint-Victor, n'a été forcée à un plus hautain paroxysme ; là, elle est quelque chose de brutal et de fin à la fois, de violent et de délicat, d'amer et de doux. Elle rappelle ces breuvages de la sorcellerie où il entrait des fleurs et des reptiles, du miel et du sang de tigre.

« Je n'aime, disait-il, que ce qui est rare. Le plus grand éloge que l'on puisse faire d'un diamant est de l'appeler un solitaire. » Dans la littérature, Barbey d'Aurevilly est bien un solitaire. Il n'a suivi que la trace éclatante de son propre esprit. Il y a dans son attitude quelque chose de l'Alighieri ; du Divin Poète, il a l'altière éloquence qui flagelle et la seconde vue, don cruel et terrible, qui permet de descendre dans l'enfer du siècle. Son œuvre est une épopée sublime, grotesque, indélimitée : on y voit passer non des bourgeois lilliputiens, mais des athlètes ; on y entend non la petite tragi-comédie quotidienne, mais l'ouragan indompté grossi de tous les hurlements de la nature irritée.

» Quelqu'un a accolé son nom à celui du marquis de Sade, mais la mauvaise foi seule ou l'ignorance peut essayer un pareil rapprochement. D'Aurevilly a décrit tous les délices des sens, il est entré dans la forêt des vices, il s'est fait l'historien du mal : mais en somme son œuvre est celle d'un moraliste, qui a éclairé d'une tragique lumière la corruption de son siècle... »

Si l'on trouve exagéré l'enthousiasme du critique italien, on conviendra peut-être cependant qu'il est plus raisonnable et plus équitable que la froideur de nos professeurs de littérature devant l'auteur inimitable, après tout — des *Diaboliques*.

§

Nous trouvons dans *Flegrea* une étude intitulée *Remy de Gourmont*, par Giuseppe Vorluni, un des jeunes écrivains italiens les plus distingués et les mieux instruits de la récente littérature française. Cette étude, bien comprise, renferme l'analyse méthodique des principaux ouvrages de M. de Gourmont ; cela lui donne un caractère d'utilité fort appréciable. Les jugements critiques, inspirés par une grande sympathie littéraire, sont des plus intéressants. En voici quelques passages :

« Remy de Gourmont a une sérénité de conception et de jugement difficile à dépasser. Si parfois il frappe les vaincus, c'est que, se souvenant du précepte machiavélique, il sait qu'il faut achever les blessés pour les mettre hors d'état de prendre part à de nouveaux combats.

» Son œuvre littéraire donne l'impression d'un solide esprit philosophique et d'une culture variée à miracle. Peut-être, de tous les écrivains contemporains, est-il celui qui dérive le plus directement de Nietzsche, et même pour certaines parti-

cularités de style. La doctrine du grand philosophe n'est point passée en lui par une assimilation plus ou moins complète ; mais il y a puisé des enseignements et des préceptes, des raisons directrices pour la création de ses œuvres d'art et la maturation de ses jugements.

« Un illustre écrivain français parlant, il n'y a pas longtemps, de Remy de Gourmont, se plaisait à faire remarquer la plénitude de pensée de son œuvre. Selon sa fine et juste expression, chaque phrase de Gourmont contient une idée et chaque période cache une vérité. Louange qui n'est pas médiocre si l'on considère l'actuelle production littéraire, privée la plupart du temps de tout contenu réel et vrai, parée extérieurement de tous les attraits d'une forme impure.

» Remy de Gourmont pense, comme Stendhal,que la forme fait partie de la pensée. Il exagère même cette idée en disant avec Hobbes, *Veritas in dicto non in re consistit*, vérité profonde sous une apparence paradoxale. Et c'est pourquoi nul mieux que lui en France n'est maître de l'instrument formel. Il connaît l'histoire de la langue française, de ses vicissitudes et de ses transformations, il a pénétré dans son essence et dans sa structure, et les mots lui obéissent immédiatement selon les nécessités de l'expression...

» De l'accord parfait entre la noblesse et l'élévation de la pensée et la pure élégance d'une forme choisie, il ne pouvait naître que de supérieures œuvres d'art.

» L'œuvre de Remy de Gourmont est complexe et nombreuse. Il a tenté tous les genres, non sans succès, et si une aptitude particulière semble le désigner plutôt à la critique où trouve à s'employer la solide et abondante culture de son esprit, la sérénité et la pénétration de son jugement, cependant ses romans, ses contes, ses poèmes, son théâtre, prouvent qu'il peut cultiver également n'importe quel genre littéraire, encore que, nécessaire et naturelle gradation, tels de ses écrits en ces derniers genres paraissent légèrement inférieurs au reste de son œuvre. »

M. Vorluni passe ensuite à l'examen de chacun des ouvrages, dont il donne un résumé et des citations. Le dernier mot de cette remarquable étude est une allusion classique spirituellement rajeunie par l'ironie :

« Remy de Gourmont, assis solidement, se plaît à regarder tomber, les uns après les autres, les fétiches encensés et adorés, et il contemple avec sérénité l'écroulement des *Vieillards* aux pieds d'argile. »

§

M. Vorluni déclare franchement ne pas aimer beaucoup *Lilith* « qui n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre dramatique de Remy de Gourmont ». Il est donc piquant de signaler l'opinion tout opposée de M. Luciano Zuccoli, qui fait de ce livre un grand éloge dans l'*Italie*. Ce journal a ceci de particulier qu'il est rédigé en français par des Italiens qui ont ainsi à vaincre une double difficulté : s'assimiler une pensée étrangère et exprimer leur jugement dans une langue étrangère. On sait avec quelle bravoure M. Zuccoli affronte ce danger et avec quelle habileté il en vient à bout dans ses *Lettres Italiennes*. Il est parfois incorrect ; cela n'est pas déplaisant pour qui aime la prose de l'abbé Galiani, le maître de tous les Italiens qui veulent écrire en français. L'esprit et la fougue valent mieux qu'une honorable et parfaite froideur.

De l'article, chacun pouvant le lire, nous ne détacherons que ce paragraphe :

« Personne n'use de l'anachronisme avec plus d'esprit et de goût que notre historien de la comédie talmudique. Le mélange savant de cette époque nébuleuse et des passions qui nous hantent, aujourd'hui encore, nous autres les fils de la civilisation la plus recherchée, — produit une impression étrange et pleine de saveur. »

En conclusion, M. Zuccoli appelle *Lilith* « le poème capricieux d'un artiste extrêmement singulier ».

§

C'est encore M. Zuccoli, mais cette fois dans le *Marzocco*, qui étudie le recueil de drames publiés par M. Claudel, sous ce titre, *l'Arbre*. Ayant analysé les cinq poèmes dont le plus célèbre est *Tête-d'Or*, M. Zuccoli termine en regrettant l'obscurité de la langue et certaines dispositions scéniques qui empêcheront certainement ces pièces admirables d'être jouées sur l'un de nos théâtres réguliers, bourgeois et financiers.

Peut-être, comme le dit l'excellent critique, lui-même auteur dramatique applaudi, M. Claudel pourrait-il essayer quelques concessions à la lâcheté et à l'avarice des Claretíes. Mais à quoi bon ? M. Claudel « apporte du nouveau », dit Zuccoli, cela suffit pour que toutes les portes lui soient fermées, — portes des théâtres, portes des intelligences. *To the happy few*. Respectons son orgueil.

(1) *L'Italie*, Rome, n° du 10 août.

§

**Espagne.** — M. E. Gomez Carrillo, publie dans le *Liberal*, de Madrid, une série d'intéressantes *Siluetas parisienses*. Voici celle de M. Henri de Régnier :

« Henri de Régnier peut être considéré comme le chaînon qui unit les poètes d'hier aux poètes d'aujourd'hui. Ses œuvres sont un reflet des représentations parnassiennes et un écho des concerts symbolistes. Entre lui et René Ghil il y a la même distance qu'entre lui et Leconte de Lisle. Les rites pompeux se mêlent dans ses poèmes aux liturgies obscures, produisant d'originaux effets. Telles de ses strophes semblent avoir été senties par Stéphane Mallarmé et écrites par José-Maria de Heredia (suit une citation)...

» Cette union poétique de phrases parfaitement musicales et d'images exotiques ou brumeuses a fait dire à quelques journalistes que Henri de Régnier, tout en recherchant la joie intime de la création personnelle, songe à se rendre sympathique à la fois aux vieux et aux jeunes, d'où un art plein de timidités et d'incertitudes. Le résultat de son labeur, cependant, proclame le contraire. Henri de Régnier n'a recherché ni l'estime des uns, ni l'amour des autres. Leconte de Lisle l'accusait d'être un inquiet.

» Adolphe Retté le taxe de monotone, et la critique myope de tous les partis littéraires dit, en parlant de sa poésie : « L'art robuste ne se tient pas ainsi au haut d'une tour idéale ; les ailes de ces strophes sont d'artificielles flèches ; tous ces poèmes sont œuvre de rhétorique et non de poésie. » Rhétorique ? Non. La rhétorique est l'art de vêtir fastueusement le corps vague d'une idée vulgaire... Régnier n'est jamais coupable de cela, puisque, au lieu de subtiliser des pensées communes ou de donner de la majesté à des images triviales, il s'efforce de mettre en lumière les sensations les plus raffinées et de convertir en phrases pures les mirages les plus vaporeux. Et ainsi il arrive parfois à faire tenir en quatre vers lapidaires la description des états de l'âme les plus purement métaphysiques (Nouvelle citation)...

» Henri de Régnier a écrit dernièrement quelques préfaces pour ses recueils de vers, qui dénotent un amour sincère de la poésie idéologique et qui peuvent être considérés comme une réponse dédaigneuse à la critique qui avait relevé dans son œuvre du vague et de la timidité. On y voit que le poète n'oscille pas volontairement entre l'art ancien et l'art récent, mais qu'il cherche librement l'expression la plus conve-

nable pour exprimer, par la beauté de la forme, les mystères de son âme. Que cette forme tienne à la fois au Parnasse et au symbolisme, peu lui importe. Son esthétique n'est pas exclusive. Elle cueille en chaque jardin les fleurs dont elle a besoin pour grossir les gerbes de ses strophes. Seules lui répugnent la vulgarité, la sottise et la niaiserie. Mais ces trois choses sont très loin de lui et nul n'a jamais pu en découvrir dans son œuvre la moindre trace. »

Malgré ce qu'elle a d'incomplet, cette appréciation du plus connu et du plus parfait de nos « poètes d'aujourd'hui » paraîtra assez juste en ses parties essentielles. Il aurait fallu peut-être montrer que ce que l'on a pris pour de la timidité chez M. de Régnier n'est autre chose qu'un signe précieux et traditionnel de bon goût français. Dans la classification des chansons de gestes il y a différentes « matières ». M. de Régnier est de la « matière de France ».

§

**Amérique du Nord.** — Les balzaciens, de plus en plus nombreux, aimeront qu'on leur signale, tout au moins, de curieuses pages sur *Balzac et la musique*, par M. James Huneker, l'auteur du beau livre sur *Chopin*, dont le *Mercure* parlait il y a quelques mois. M. Huneker, s'appuyant principalement sur *Gambara* et sur *Massimilla Doni*, considère Balzac comme un extraordinaire théoricien du drame lyrique, comme un des maîtres et peut-être comme l'initiateur de Wagner. Et vraiment *Mahomet*, l'idéale trilogie de Gambara, semble une véritable préfiguration du *Ring*. L'emploi du *leit-motiv* est parfaitement indiqué dans *Mahomet*.

L'article a paru dans le *Criterion*, de juillet.

LUCILE DUBOIS.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

Esotérisme. — Mme Dulora de la Haye: *L'Eternel Destin*; 14, rue Molière.

Histoire. — Frantz Funck-Brentano: *La Mort de la Reine* (les suites de l'Affaire du Collier), d'après de nouveaux documents recueillis en partie par A. Begis; Hachette, 3.50. — Ernest Gay: *Nos Ediles*, avec portraits de M. de Saint-Etienne; Office général d'édition, 12 fr. — Comte de Reiset: *Mes souvenirs. Les débuts de l'indépendance italienne*, préf. par Robinet de Cléry; Plon-Nourrit, 7.50. — Saint-Simonin: *Propos de Félix Faure*; Ollendorff, 3.50.

Littérature. — Georges Brandès: *L'Ecole romantique en France*, trad. par A. Topin, introd. par Victor Basch; Michalon, 6 fr. — H. Clouzot: *L'Ancien théâtre en Poitou*; Niort, L. Clouzot, 7.50. — Paul Desjardins: *Les règles de l'honnête discussion*

*selon Pascal ;* Union pour l'action morale, 0.60. — Mécislas Golberg : *Lazare le Ressuscité,* plaintes en douze épisodes; Albert Wolff, 5 fr. — G. Maze-Sensier : *Les Vies closes ;* Perrin, 3.50. — Adrien Mithouard : *Le Tourment de l'Unité ;* « Mercure de France », 3.50. — Albert Sorel : *Etudes de littérature et d'histoire ;* Plon-Nourrit, 3.50. — *Le Livre des Mille Nuits et Une Nuits,* par le Dr J.-C. Mardrus, t. IX; « Revue Blanche », 7 fr.

Pédagogie. — A. Barria : *Méthode d'articulation parlée et chantée ;* Eitel, 4.50. — Gabriel Compayré : *Herbert Spencer* (Collection des grands éducateurs); P. Delaplane, 0.90.

Philosophie. — L. Couturat : *La Logique de Leibniz ;* Alcan, 12 fr. — Marcel Foucault: *La Psychophysique ;* Alcan, 7.50. — Frédéric Nietzsche : *Aurore* (*Réflexions sur les préjugés moraux*), traduit par Henri Albert; « Mercure de France », 3.50.

Poésie. — Marie-Louise de Cardelus : *La Lyre et la Croix,* poème en 3 chants, préf. de François Coppée; Bibl. de la Revue Ampère, 3.50. — Félix Ménétrier : *Vers le Crucifix ;* Lemerre, 3 fr. — Victor Meusy : *Chansons du pavé ;* Flammarion, 3.50. — Virgile : *L'Enéide,* traduite en vers français par A. Motheau ; Perrin, 4 fr.

Roman. — Henri d'Alméras : *Les sept maris de Suzanne ;* Simonis Empis, 3.50. — Henri Ardel : *Seule ;* Plon-Nourrit, 3.50. — Lucien Arnette : *Lettres à Louise ;* Richard, 3 fr. — René Bazin: *Les Oberlé ;* Calmann Lévy, 3.50. — Georges Beaume : *Les Robinsons de Paris ;* Ollendorff, 3.50. — G. Binet-Valmer : *Le Gamin tendre ;* « Mercure de France », 3.50. — Elémir Bourges : *Le Crépuscule des dieux,* nouvelle éd. ; Stock, 3.50. — Jean Bouvier : *Deux rosses !* Librairie Molière, 3.50 — Gaston Chéran : *Les grandes époques de M. Thébault ;* Chamuel. — Conan Doyle: *Un Drame sous Napoléon Ier,* adaptation française par Lucy Combier; Ollendorff, 3.50. — Alphonse Crozière : *Le jeune Marcheur ;* préface de Willy; Simonis Empis, 3.50. — Albert Delacour : *Le Pape rouge ;* « Mercure de France », 3.50. — Eugène Demolder : *L'Agonie d'Albion,* avec de nombreuses caricatures de Monsieur Harringus lui-même; « Mercure de France, » 3 fr. — Lucien Descaves : *La Colonne ;* Stock, 3.50. — Mary Florian : *Héritier ?* Calmann Lévy, 3.50. — Jeanne France : *Avec tous les atouts ;* Horte (Haute-Marne), A. Magnier, 1 fr. — Raphael Giovagnoli : *Spartacus,* roman du VIIe siècle de l'ère romaine, trad par Mme J.-W. Bienstock; Eitel, 3.50.— Charles Grandmougin : *Contes amoureux;* Chamuel, 2 fr. — Pierre Guédy : *Le Dernier Amant ;* Per Lamm, 3.50. — Alfred von Hedenstjerna : *Le seigneur de Hilleborg ; le foyer conquis,* nouvelles traduites par H. Heinecke ; Hachette, 1 fr. — Alexandre Hepp : *La Coupe empoisonnée ;* Flammarion, 3.50. — Ernest La Jeunesse : *Cinq ans chez les sauvages ;* Juven, 3.50. — Pierre de Lano : *La Piaffe,* roman d'histoire contemporaine; Flammarion, 3.50. — Jane de La Vaudère : *Le Mystère de Kama ;* Flammarion, 3.50 — A. Lichtenberger : *Père ;* Plon-Nourrit, 3.50. — Jean Lombard : *L'Agonie,* illustré d'Auguste Leroux ; Ollendorff, 3.50. — Paul et Victor Margueritte : *Les Braves Gens ;* Plon-Nourrit, 3.50. — Liane de Pougy : *Idylle Saphique,* orné d'un portrait d'après un pastel d'Antonio de la Gandara; « La Plume », 3.50. — Henri de Régnier : *Les Amants singuliers ;* « Mercure, de France », 3.50 — Henri Sienkiewicz : *Le Déluge,* roman héroïque, trad. du comte Wodzinski et de B. Kozakiewicz ; « Revue

Blanche », 3.50. — Jacques Vincent : *Trois Amoureuses;* Ollendorff 7 50. — H.-G. Wells: *Les Premiers Hommes dans la Lune,* trad par Henry-D.-Davray ; « Mercure de France », 3.50.

SOCIOLOGIE. — Lucien Deslinières : *Entretiens socialistes ;* chez l'A., 62, rue Saint-Lazare, 0.30. — Petrus Durel : *Referendum ;* Naples, « Revue franco-italienne ». — Daniel Halévy : *Essai sur le mouvement ouvrier en France;* Bellais, 3.50. — Alfred Naquet: *L'humanité et la patrie ;* Stock, 3.50. — Pierre Prénat : *Cri d'humanité ;* Michalon, 1 fr. — Comte Léon Tolstoï : *L'unique moyen,* trad. par J.-W. Bienstock; Stock, 0.50.

THÉATRE. — Maurice Maeterlinck : *Théâtre, I : La Princesse Maleine ; L'Intruse; Les Aveugles.— III: Aglavaine et Selysette; Ariane et Barbe-Bleue ; Sœur Beatrice ;* Bruxelles, Lacomblez, les 2 vol. 7 fr.— Oscar Méténier et Raoul Ralph : *Son Poteau ;* Ollendorff, 2 fr.— Maurice Pottecher : *C'est le Vent !* comédie villageoise en 3 actes; Ollendorff. — Amédée Rouquès: *La Première salve,* drame en un acte, préf. par Laurent Tailhade ; Stock, 1 fr. — Francesco Zeppa : *Les âmes inquiètes,* drame en 3 actes, trad. de l'italien ; « L'Œuvre d'art international ».

VOYAGES. — V. Advielle : *L'Odyssée d'un Normand à Saint-Domingue au XVIII[e] siècle;* Challamel, 3.50. — M. Courant : *En Chine ;* Alcan, 3.50. — Mécislas Gollberg : *Dans l'Oberland, Parmi les Sources ;* Albert Wolff, 2 fr.

MERCVRE.

## ÉCHOS

Une lettre de M. Georges Polti. — Une « Anthologie parlée » des poètes du XIX[e] siècle. — Publications du *Mercure de France.* — La presse à Paris.

### Une lettre de M. Georges Polti.

Mon cher Vallette,

L'« idiot occultisme » dont parle le *Livre des Secrets* n'est pas content, paraît-il. Je veux le satisfaire.

Il m'accuse de n'avoir pas cité le nom d'Agrippa. Ce nom se trouve dans la même phrase; répétons la donc : « Arrache à l'*idiot occultisme* les vrais trésors que représentent la machine à penser de *Raymond Lulle* et les tableaux analogiques du pauvre *Agrippa.* » Je répète encore un peu plus loin le nom d'Agrippa, auquel j'ai effectivement emprunté, — ou plutôt à Aristote, — deux exemples sur quatre-vingt-quinze que je donne (quatorze autres se trouvent bien encore dans la *Philosophie naturelle,* mais il serait risible de les lui attribuer puisqu'ils ne sont que de la mythologie ou de la théologie les plus courantes : les trois Juges des Enfers, les 4 Évangélistes, etc.).

Non seulement je cite ces sources-là, mais d'autres — plus pures — telles que *la Somme* de Thomas d'Aquin, Plutarque, Hegel, les Ecritures.

L'IDIOT OCCULTISME est-il content ? Ou faut-il l'appeler, en sus, désormais, le MALHONNÊTE OCCULTISME ?... Toutefois n'y aurait-il point pléonasme ?...

G. POLTI.

§

**Une « anthologie parlée ».** — M. Paul Rameau, de l'Odéon, va donner des récitations de poètes français du XIXe siècle, en vingt séances gratuites, qui auront lieu tous les jeudis, de 5 à 6 heures, à la mairie du IVe arrondissement, place Baudoyer (derrière l'Hôtel-de-Ville). — La séance d'inauguration est fixée au 14 novembre, salle des fêtes de la mairie.

§

**Publications du « Mercure de France »:**

LES AMANTS SINGULIERS, par Henri de Régnier. 3.50.

LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE, roman de H.-G. Wells, traduit par Henry-D. Davray, 3.50.

AURORE, *Réflexions sur les Préjugés moraux*, de Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert, 3.50.

LE GAMIN TENDRE, roman, par G. Binet-Valmer, 3.50.

L'AGONIE D'ALBION, par Eugène Demolder, avec de nombreuses caricatures, 3 fr.

LE TOURMENT DE L'UNITÉ, par Adrien Milhouard, 3.50.

LE PAPE ROUGE, roman, par Albert Delacour, 3.50.

§

**La Presse à Paris.** — De *La Presse:*

« Je me fais indiquer la maison du chef du gouvernement... L'habitation, qui porte le nom coquet de Casteljoli, est placée dans une belle situation, sur la rive droite de l'OISE, en face des grands moulins de CORBEIL... Toute blanche, la maison s'élève immédiatement au bord de l'OISE... Deux ruelles, venant aboutir à l'OISE, séparent Casteljoli des propriétés voisines, etc. »...

De l'*Echo de Paris :*

« Bonne nouvelle pour les wagnériens.

» Nous apprenons que M. Van Dyck vient de signer avec MM. Cortot et Schütz pour les représentations du *Crépuscule des Dieux*, qui seront données à Paris au printemps prochain.

» Il paraît que le grand ténor sera aussi admirable dans son interprétation de PARSIFAL que dans son inoubliable création de Siegfried. »

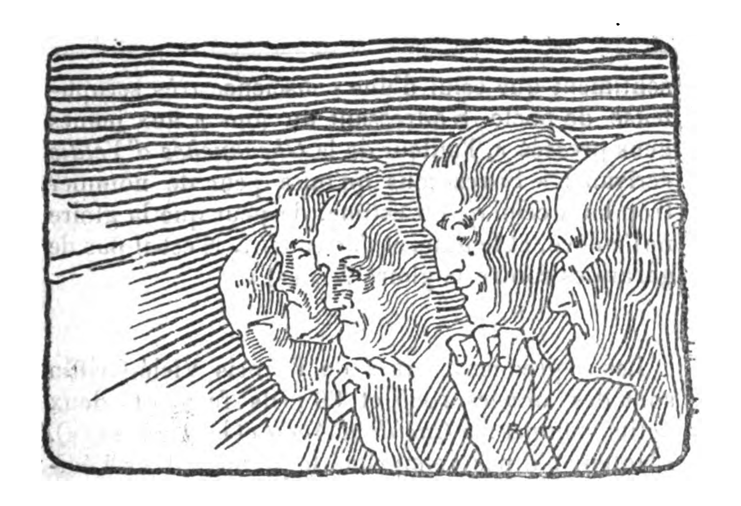
Du *Figaro :*

« Le Japonais réplique en un japonais que l'interprète remet en anglais, que Decourcelle repasse en français, et, finalement, en LATIN. Sardou dit *Amen !* »

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



# FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Il n'y a pas de chanson plus gaie et plus allègre ; il n'y a pas de rêverie plus pénétrante et attristée. L'œuvre de ce poète, d'un charme divers, est telle qu'un souriant visage voilé de pensive mélancolie.

La poésie de Vielé-Griffin séduit d'abord par son élégance et sa grâce parée. Puis on l'aperçoit très complexe, ardente, morne, joyeuse, douloureuse et réfléchie, et, dans sa douceur même, très passionnée, dans son intime recueillement très émouvante.

Elle est digne encore d'admiration pour le noble souci d'art qu'elle révèle. On la sent uniquement attentive à l'idéal qu'elle entrevoit et dont elle dédaignerait de se laisser distraire. Elle n'est point curieuse de popularité et elle ne cherche d'autre as-

sentiment que celui d'une conscience très scrupuleuse de poète. S'adressant un jour « aux jeunes gens pressés », l'auteur de la *Chevauchée d'Yeldis* écrivait : « Savez-vous qu'on a peur de nommer trop haut celui qu'on estime, de peur que la gloire ne l'enlève, et le gâte, et l'annule?... N'est-il pas de garanties contre la gloire ?... (1) »

§

Les « premiers vers » de Francis Vielé-Griffin sont des années 1885 et 86 ; ils forment deux petits volumes : la *Cueille d'Avril* et les *Cygnes* (2). L'auteur n'a pas réimprimé le premier dans l'édition de ses œuvres complètes et s'il conserve le second c'est à cause, laisse-t-il entendre, d'un peu de tendresse qu'il a pour ces « vieux doux vers », ces chansons d'autrefois, gracieusement juvéniles :

Celles-ci, je ne sais, malgré que l'Art hautain
Accueillit d'un sourire indécis nos prémices,
Valent comme un baiser, comme une odeur de thym
Et comme un jeu de flûte où vont des doigts novices...

Assurément, il n'est pas, dès ce début, en pleine possession de son talent. Mais on le trouve, alors déjà, conscient de quelques-unes des idées qui lui tiendront toujours à cœur.

Dans le poème initial de toute son œuvre, il proteste contre deux tendances littéraires, qui sont celles-là mêmes, en effet, contre lesquelles se dressait

(1) L'*Ermitage*, avril 1900, « Notre Gloire ».

(2) La *Cueille d'Avril* parut chez Vanier, 1886, en une petite plaquette ; elle ne doit pas être confondue avec les poèmes qui sont intitulés ainsi dans le volume des *Poèmes et Poésies* (Mercure de France, 1895). Ceux-ci sont la réimpression des *Cygnes* qui avaient paru d'abord chez Alcan-Lévy en 1887. C'est-à-dire que Vielé-Griffin semble retrancher de l'édition définitive de ses œuvres complètes ses tout premiers vers, dont une pièce seulement est conservée, *Dea*, qui remplace un poème intitulé *Triplici* dans les premiers *Cygnes*.

la jeune école : le réalisme et le pessimisme, — du moins, cette forme de réalisme qui était de mode encore en 1885, et l'espèce de pessimisme qui en résultait comme l'écœurement tout naturel né de tels spectacles :

> Le pessimisme cher, comme un crêpe, enveloppe
> L'existence de son ombre désespérante ;
> La prose rampe au ras du sol, flairant l'immonde,
> Étalant au dégoût les vices pathétiques...

En opposition à cette basse littérature, il rêve, lui, d'une poésie très pure, impérieuse dans le culte qu'elle exige de ses fidèles, inaccessible à l'intelligence des foules et dédaigneuse de leur complaire, — et c'est à elle, Dea, qu'il consacre sa studieuse pensée. Par une sorte de répugnance à suivre l'exemple de tels devanciers qui flattèrent sans vergogne les goûts du public, il se laisserait aller plutôt à « ce rêve d'égoïsme » de ne point livrer à l'imbécillité des gens sa vision de la vie, et de la garder jalousement. Il estime, d'ailleurs, que l'Art est la seule fin de tout, et il n'attribue au Cosmos d'autre raison d'être ni d'autre but que d'aboutir « au chef-d'œuvre authentique où doivent converger toutes nos passions». Quelques poètes, de ce même groupe, seront sensibles à de plus ou moins précises préoccupations sociales et s'efforceront d'associer le peuple « aux joies de l'art » ; lui non, et dans un véhément poème intitulé *Quousque !* s'irritant de voir les musées exhiber, comme en des lieux publics, la Beauté, il refuse de reconnaître à « tous les épiciers » le droit de contempler, dimanche et fêtes, la Vénus !... Quinze ans plus tard, il protestera contre la tentative, qu'il reconnaît aussi généreuse que vaine, de certains qui voudront « aller au peuple ». Cette notion aristocratique de l'Art ne

le conduit, du reste, pas à de l'alexandrinisme : il s'inspire trop directement de la vie et il la veut trop largement exprimer pour se confiner dans une étroite esthétique d'initiés. Mais il convenait, en 1885, de réagir contre les complaisances populacières des réalistes et, en 1900, contre le hasardeux apostolat où des poètes allaient aventurer, un peu à la légère, leur poésie. Vielé-Griffin a considéré que le rôle, — même social, — du poète était de ne songer qu'à son art, d'embellir, quant à lui, le rêve humain de la Beauté.

Sa note personnelle, dans la *Cueille d'Avril* et les *Cygnes,* est une sereine, alerte et jeune gaieté au milieu de la Nature toute neuve et fraîche, une poésie primesautière, de belle ardeur et de confiante joie :

> J'errais en un pays sans nom, parmi des fleurs,
> Sans rêve et sans passé, joyeux de joie étrange,
> Enfantin et riant des sons et des couleurs,
> Dans ma virilité virginale d'archange...

Les descriptions sont fines et jolies, souvent même d'une assez grande puissance évocatrice et dans la série des poèmes de la mer, où le procédé littéraire se fait parfois un peu trop sentir, tel coucher de soleil, avec des lueurs d'incendie mêlées d'âpres fumées qui s'élèvent des « décombres du jour », est d'un magnifique éclat. Ailleurs, le décor est très simple et l'harmonie des vers semble apaisée, comme à demi somnolente « dans cet éloignement où la province dort ». Ailleurs encore, le rythme danse et tournoie, en rondes légères, et il s'éploie avec des souplesses d'écharpes ondoyantes... Il y a dans les *Cygnes* un très beau poème symbolique, « Rex », où, en une claire et somptueuse allégorie qui, par la précision, la richesse et le coloris,

rappelle Gustave Moreau, trône au carrefour des mondes Erôs. Parvis de marbre et d'or, rayonnements sur les balustres d'or des terrasses et sur les bois enguirlandés, parfum voluptueux, ivresses, extases des triomphes charnels, et des perles au bord des flots ruissellent dans la lumière. Un océan de sang, de haine et de fange environne le merveilleux séjour, et du flux de ses flots noirs et de son farouche ressac, montent, dans le vacarme et la huée, les couples humains, oublieux de l'ombre tumultueuse dont ils s'évadent, enchantés seulement de l'hymne de leur âme. Et ils s'avancent sur la terrasse d'or où trône Erôs, cambrant son torse nu, et ils cheminent, oublieux, « en chantant vers la mort ».

La *Cueille d'Avril* et les *Cygnes*, au point de vue prosodique, se présentent à peu près comme des poèmes parnassiens. Les vers, d'un nombre constant de syllabes, sont disposés en strophes régulières. Toutefois, Vielé-Griffin s'est, dès cette époque, affranchi des plus vaines et insupportables règles de l'ancienne métrique. Sa versification est celle de cette époque intermédiaire où s'opéra la transition du Parnasse au Symbolisme ; il la définit ainsi dans un avertissement au lecteur qu'il mit en tête du recueil des *Cygnes*, avec la date de novembre 1886 : « C'est le vers libéré des césures pédantes et inutiles ; c'est le triomphe du rythme ; la variété infinie rendue au vieil alexandrin, encore monotone chez les Romantiques ; la rime libre enfin du joug parnassien désormais sans raison d'être, redevevenue simple, rare, naïve, éblouissante d'éclat au seul degré du tact poétique de celui qui la manie... » Puis il cite le passage célèbre du *Petit Traité de poésie française* où Banville regrette que

Hugo, laissant sa révolution incomplète, n'ait pas rendu le vers « absolument libre », et il s'autorise de ce témoignage pour légitimer ses innovations.

Il y a là, sans doute, un louable vœu d'indépendance et, en confiant ainsi au tact poétique de chaque écrivain le choix de la rime au mépris de toute règle catégorique, Vielé-Griffin est tout près de donner la formule même du vers libre. Mais il n'aperçoit pas encore tout ce qu'il doit tirer de ce principe individualiste et ses efforts ne tendent qu'à varier à l'infini le « vieil alexandrin ». Pour cela c'est surtout au déplacement capricieux de la césure, aux enjambements et aux rejets qu'il a recours, car sous le rapport de la rime il est encore, en fait, presque parnassien. Il déséquilibre complètement les hémistiches de son vers. Il est très fréquent que le sixième pied de son alexandrin soit la syllabe médiane d'un mot, ou bien soit une muette, et, contre l'usage classique encore, la septième syllabe, elle aussi, est souvent une muette :

Font un jouet habi — tuel au cœur lassé.
(*Rythme provincial. Cueille d'Avril.*)
Des rocs, le carnage — du ressac bave noir.
(*Rex. Cygnes.*)
L'Arbre de la Scien — ce du Bien et du Mal.
(*Le fruit : Cygnes.*)

Il est parfaitement vrai que cette versification continue l'œuvre émancipatrice entreprise par les Romantiques. Reste à savoir si le « vieil alexandrin » est susceptible de prendre cette infinie variété de formes, et si, à le vouloir trop assouplir, on ne le brise pas tout simplement. C'est ce que donnent à penser des poèmes tels que celui-ci, dans lequel ni les vers ni les strophes n'ont la moindre unité constitutive :

Vous suspendiez au branches des guirlandes, à
L'entour d'un bassin vénéré cher aux naïades, etc...
(*Fontanalia.* — *Cygnes.*)

Les meilleurs poèmes de la *Cueille d'Avril* et des *Cygnes* sont exempts de ces audaces et la métrique en est à peu près régulière. Mais c'est à ces audaces qu'aboutit le premier effort de la poésie nouvelle lorsque, ayant décidé de rompre avec les règles parnassiennes, elle n'avait point encore trouvé sa formule propre, qui est celle du vers libre.

Le recueil intitulé *Joies*, qui parut en 1889 (1), s'ouvre sur cette déclaration très nette : « Le vers est libre ». Et l'auteur commente cette maxime en disant qu'il ne prétend pas écarter « le vieil alexandrin » diversifié par d'heureux déplacements de césure, mais que « nulle forme fixe n'est plus considérée comme le moule nécessaire à l'expression de toute pensée poétique, que désormais comme toujours, mais consciemment libre cette fois, le Poète obéira au rythme personnel auquel il doit d'être. » Cette phrase est claire ; elle caractérise bien l'esprit de l'innovation qu'elle résume et elle en pose avec netteté le principe essentiel : l'individualisme absolu. Il s'agit, en effet, de repousser toute discipline, de récuser, comme non avenue, toute autorité, de réaliser enfin cette « anarchie littéraire, pour laquelle, dit ailleurs Griffin, nous avons combattu et que voici à son aurore » (2). A la faveur de cette anarchie, le poète recouvrera la conscience de ses droits dont le plus imprescriptible est à coup sûr celui de se choisir à lui-même, pour la

(1) Chez Tresse et Stock. Réimprimé, moins la préface et un poème intitulé « Le chemin », mais avec sept poèmes nouveaux (les 19e, 21e, 23e, 24e, 26e, 28e, et 29e), dans les *Poèmes et Poésies*, *Mercure de France*, 1895.
(2) *Entretiens politiques et littéraires*, 1892, tome IV, p. 217.

pensée qu'il veut présentement exprimer, la forme qui lui convient, au lieu d'avoir à suivre servilement des règles catégoriques que d'autres ont trouvées et qu'on lui impose (1).

Vielé-Griffin a plusieurs fois exposé ses théories prosodiques. Sa conception du vers libre est intéressante. Elle repose sur deux principes parfaitement justes et qui, chose remarquable, sont en contradiction formelle avec ceux qu'appliquait Griffin dans ses premiers vers : c'est à croire qu'il s'est rendu compte, à l'usage, des défauts de sa métrique et qu'ensuite, adoptant une métrique nouvelle, il l'a constituée sur la négation de ces défauts-là, dont l'un est la pratique de l'enjambement et l'autre le traitement des syllabes muettes comme des syllabes quelconques.

Pour assouplir le vieil alexandrin, l'auteur des *Cygnes* le bousculait de toutes façons. Or, il constate maintenant qu' « il existe instinctivement une répulsion pour l'enjambement... ce leurre de liberté qui est la négation même du vers (2) ». Nous voilà donc revenus à la doctrine classique, à celle de Boileau qui voulait qu'un arrêt du sens marquât la fin du vers. N'est-il pas absurde, en effet, que l'idée et son expression n'évoluent pas de même, mais que l'un aille à hue pendant que l'autre est à dia, ou que l'un stoppe pendant que l'autre fait diligence? D'autre part, il est bien certain que les réclamations des Romantiques en faveur d'une plus grande

(1) Griffin a souvent insisté sur le caractère anarchique de la poésie nouvelle. Dans un article du *Mercure de France* (oct. 1895), intitulé : « La poétique nouvelle, à propos d'un article récent de la Revue des Deux-Mondes », il dit : « Il ne peut être question d'influence individuelles. Notre génération est bigarrée; la force de ce mouvement, c'est qu'il est anarchique et s'appuie sur la conscience intime de chaque participant. »

(2) *Entretiens politiques et littéraires*, 1891, tom. I, p. 216.

variété de l'alexandrin, d'une harmonie plus libre, plus diverse, étaient parfaitement justifiées. Aussi Vielé-Griffin rechercha-t-il dans le vers libre la conciliation de ces deux exigences, la romantique et la classique, contradictoires en apparence seulement, car le vers libre, n'ayant pas de longueur déterminée d'avance, a toute la désinvolture qu'il faut pour s'arrêter avec le sens de la proposition qui le constitue, et pour la même raison a toute la variété désirable : « Il met d'accord Boileau et Victor Hugo dans ce que leurs théories avaient de légitime (1). »

Quant à l'E muet, la métrique classique le compte pour une syllabe ou bien l'élide absolument selon qu'il est suivi d'une consonne ou d'une voyelle. Toutefois elle maintient entre la syllabe muette suivie d'une consonne et une syllabe forte cette différence qu'elle n'autorise pas la présence de la muette à la césure, parce que là elle veut un son bien marqué. Griffin, dans ses premiers vers, ne fait même pas cette distinction, et lorsqu'il écrit, par exemple :

Des rocs, le carnage du ressac bave noir,

il identifie manifestement la muette à une voyelle forte... Mais, à présent, il s'est aperçu de cette erreur, et il dit: « Le jeu des E muets... est la suprême subtilité d'une langue accomplie et divinement musicale, dont la brutale abrogation des muettes ferait, pour employer une expression de M. de Régnier, *quelque chose de moins qu'un patois britannique*... L'E muet est la base musicale de la langue française... (2) » Or, si l'on y songe, de cette

(1) *Causerie sur le vers libre et la tradition. L'Ermitage*, août 1899, p. 88.
(2) *Entretiens politiques et littéraires*, 1891, tom. II, p. 19. Dans le même recueil, 1892, tom. IV, p. 218, Griffin parle encore du

conception nouvelle de l'E muet résulte une transformation complète de la prosodie. La syllabe muette n'est considérée désormais ni comme nulle ni non plus comme l'équivalente d'une syllabe forte. Et Griffin se demande « si le vers est numérique ou rythmique et si aucun larynx humain, à aucune époque historique, a pu s'harmoniser pour ses poètes selon une prosodie arithmétique (1) ». Voilà l'essentiel. Le principe de la prosodie nouvelle consiste à substituer, dans l'évaluation des syllabes d'un vers, le point de vue qualitatif au point de vue quantitatif; c'est-à-dire qu'au lieu de « hacher la langue en lanières duodécasyllabiques avec un calembour en grelot » (2), le poète, distribuant harmonieusement les syllabes suivant leur nature, leur valeur propre, leur longueur, leur accent, leur intensité, les répartira de la façon la plus musicale.

Tel est l'instrument poétique dont usera désormais Griffin. Son vers est absolument libre et il l'adapte avec beaucoup d'art à la pensée qu'il lui veut faire exprimer. Il est rare qu'il l'allonge extrêmement et, en général, il ne l'étend guère au-delà des limites anciennes de l'alexandrin, — « question d'oreille et de goût, » dit-il, n'éprouvant pas le besoin d'amplifier à l'excès les éléments de la période poétique (3).

Pour expliquer la révolution poétique à laquelle il prenait une si grande part, Vielé-Griffin a dit du vers libre qu'il était plutôt « *une conquête morale* qu'une simplification prosodique (4) ». L'expression

« magique secret de l'E muet, sur quoi est basée toute la musique de notre langue ».

(1) *L'Ermitage*, l. I, p. 86.

(2) *Entretiens politiques et littéraires*, 1892, tom. IV.

(3) *Id.*, 1891, p. 216.

(4) *L'Ermitage*, l. I, août 1899, p. 83.

est belle et elle est juste. Les poètes qui, entre 1886 et 1890, cherchèrent et trouvèrent une forme inédite du langage rythmé étaient animés à cette recherche par le besoin qu'ils avaient d'un vers nouveau pour une pensée nouvelle. Ils n'ont pas envisagé la forme d'une manière abstraite, indépendamment de l'idée ; c'est, au contraire, aux sollicitations de l'idée qu'ils cédaient. A de nouvelles conceptions des choses; l'ancienne métrique ne suffisait plus. Elle fut abolie, le vers fut déclaré libre et chaque poète put donc l'adapter à son tempérament propre, à sa philosophie.

Or, voici de quelle manière Griffin envisage, quant à lui, la rénovation intellectuelle d'où dériva la poétique du vers libre : « Ce qui caractérise le Symbolisme, dit-il, c'est la passion du mouvement au geste infini, de la Vie même, joyeuse ou triste, belle de toute la multiplicité de ses métamorphoses, passion agile et protéenne, qui se confond avec les heures du jour et de la nuit, perpétuellement renouvelée, intarissable et diverse comme l'onde et le feu, riche du lyrisme éternel, prodigue comme la terre, puissante, profonde et voluptueuse comme le Mystère (1) ».

L'esthétique parnasienne, rigoureuse et immuable, n'avait pas la souplesse et l'abondante variété qu'il faut à l'expression de la Vie, incessamment changeante; aussi avait-elle dû fixer son Idéal et, en quelque sorte, l'immobiliser : c'est un décor somptueux que peignent les Parnassiens, mais dans lequel rien ne bouge, ni ne bruit, ni ne frémit. Ils adoptèrent la seule attitude à laquelle convînt la forme d'art qu'ils avaient à leur disposition : et ils

(1) *Mercure de France*, oct. 1895, t. I, p. 6.

de quelque joie particulière, mais toute la joie humaine est en elle et l'exalte, en dehors du temps et des circonstances, dans l'absolu de sa nature.

De là vient la beauté de ce recueil, et il ne faut pas la constater seulement dans ces chansons inspirées de thèmes populaires, mais dans les autres pièces aussi que le poète créait tout entières. Quelques-unes ne sont que de la gaîté toute pure, elles ont la fraîcheur des belles matinées printanières, leur rythme est un pas joyeux sur le sol, dans l'enivrement des heures lumineuses; elles chantent et leur voix se mêle à la fête innombrable des êtres et des choses :

Des oiseaux sont venus te dire
Que je te guettais sous les lilas mauves.
Car tu rougis en un sourire,
Et cachas tes yeux en tes boucles fauves,
Et te pris à rire.
Des fleurs t'ont promis quelque chose...

D'autres, toutes frissonnantes, semblent avoir été touchées par la soudaine mélancolie du soir qui tombe; dans leur tendresse, il y a une inquiétude et dans leur douceur un peu d'amertume : elles ne chantent plus, mais elles chuchotent, et, parmi le silence crépusculaire, on dirait qu'elles éveillent, comme de lointains échos, les tristesses éparses à travers l'existence humaine...

Les doux soirs sont flétris comme des fleurs d'octobre.
— Qu'irions-nous dire au saule, aux ajoncs, aux lagunes ?..
Le savions-nous, quand nous avons ri,
Que tous deux jouaient de vieux rôles ?
Le savais-je, moi? vous, le saviez-vous?
— Maintenant tout est gris sur la lande nocturne —
Avec nos rires faux et doux ?
Que nous en avait dit l'avenir taciturne ?
Que savions-nous ?

Au lieu d'une chanson, c'est un lied. Ainsi alter-

nent et se remplacent des sentiments divers, en ces poèmes, ainsi que dans les âmes successivement émues de douleur et de joie, de même aussi que s'obscurcissent ou s'éclairent les paysages, suivant le passage, au ciel, des nuées voyageuses. Entre les âmes, en effet, et les paysages, se révèlent de mystérieuses concordances ; nulle modification ne se produit ici que l'on n'aperçoive là, et l'âme est un reflet du monde. Elle s'embellit de juvénile joie, lorsqu'à l'aurore délicieuse dans la gloire irradiée de l'orient, « le soleil jaillit comme un chant de lyre ». Elle s'afflige des ciels sombres et se désespère parfois lorsque de trop pathétiques aspects se dévoilent aux horizons. Et, certains soirs « de féeries, de vapeurs enrubannées », où l'on dirait qu'il y a dans l'air un incertain sourire noyé de larmes, elle éprouve, elle aussi, ce trouble délicieux, et « s'attriste de joie »... Il n'y a pas, dans ce mélange de sentiments, une contradition, et la multiplicité de ses émois n'est pas inharmonieuse. Les tristesses s'unissent aux joies dans la ferveur de l'âme exaltée, car tout cela, divers, tumultueux, passionné, est la vie, l'ardente vie où l'âme aspire !

...Vielé-Griffin définissait le Symbolisme par la passion du mouvement et de la vie. Cette formule est extrêmement juste et frappante si l'on songe qu'en effet le Symbole se distingue par sa généralité du fait particulier et accidentel. Or, il n'y a rien de plus général, de plus universel dans le temps et l'espace, il n'y a rien que l'on puisse davantage considérer comme un absolu que la Vie, telle que le poète l'a conçue et telle qu'en ses poèmes si intenses il l'a exprimée. Il ne s'est point efforcé d'être impersonnel en atténuant son émotion, mais, au contraire, en se livrant à elle, attentif à ce qu'il

percevait en lui-même, vivant ainsi avec toute la Nature, de profond et d'essentiellement humain.

§

Les poèmes des nouveaux *Cygnes* (1) (1892) diffèrent à bien des égards des précédents ; néanmoins ils proviennent d'une semblable philosophie, élargie seulement et développée, et ils sont une nouvelle application de la même esthétique. Mais l'allégresse juvénile s'est apaisée et à la belle joie toute spontanée et vive la patiente réflexion s'est substituée. Les claires gaietés de la nature ont disparu. Le poète s'est écarté des paysages variés qui l'enchantèrent; il ne se laisse pas distraire du recueillement de sa pensée par la féerie du soleil et des nuages... Un jour, semble-t-il, participant à l'universelle vie des êtres et des choses épars autour de lui, il eut, comme son *Fossoyeur*, la sensation très nette qu'il possédait en lui-même cette vie, et que de lui-même il la répandait, et qu' « il créait tout cela, — la ville, le lac, les faîtes blancs, — du grand regard de ses vingt ans ». Il vit que l'âme est la source de tout et, son panthéisme se déterminant sous la forme spiritualiste, par réaction, soudain, il s'écarta du Cosmos et se retira dans l'étude attentive du *microcosme*, principe et explication, crut-il, de la réalité. Les poèmes des nouveaux *Cygnes* sont de minutieuses analyses psychologiques, des méditations passionnées sur la nature de l'âme et son intime activité.

Nous ne sommes pas, ici, dans le domaine du

(1) *Les Cygnes*, « nouveaux poèmes, 1890-91 ». Vanier, 1892. A la réimpression de ce recueil dans les *Poèmes et poésies* de 1895, Vielé-Griffin a joint plusieurs poèmes (Le Fossoyeur, l'Ours et l'Abbesse, Saint Martinien, Epitaphe, etc...) qui parurent d'abord en 1893 avec *la Chevauchée d'Yeldis* (Vanier).

rire et de l'heureuse invention. C'est à la réalité que le poète s'intéresse, c'est elle qu'il cherche curieusement et son vers ne frémit que de l'épier, de la toucher et de la suivre. Quelquefois, elle se déguise sous la forme de clairs symboles, ou du moins le poète emprunte le personnage de quelques simples héros afin de généraliser en son aventure la multitude des anecdotes particulières. Mais il prend à la vie même la matière des drames moraux qu'il met en œuvre; il lui arrive de laisser tel quel le fait-divers dont il s'inspire, dans sa crudité, son horreur et son émouvante vulgarité. Ainsi le poème intitulé *Epitaphe* est précédé de ces lignes : « *Il y a longtemps que je voulais mourir.* (Lettre d'un suicidé de douze ans. *Les Journaux*, décembre 1891.) » Un autre, le *Gué*, a pour thème un texte analogue : « *Un étrange suicide.* Une jeune fille s'étant vêtue de blanc, s'est avancée délibérément dans la mer, où elle s'est noyée. Son corps a été rejeté par le vagues... (Fait-divers). » Tous les détails de ce sinistre événement sont énumérés; aucune des circonstances qui l'ont amené n'est omise. Le problème psychologique consistait à expliquer la naissance et le sûr progrès de l'idée de la mort en cette petite âme mystérieuse ; il fallait donc la situer avec exactitude dans le milieu réel où elle s'éprit de ne plus vivre. La mère morte toute jeune, et le père remarié. Une sœur morte aussi, dont la pensée est nostalgique et que l'enfant évoque cueillant de beaux bouquets de blancs lilas dans l'éternel printemps du paradis. La petite âme se trouble de religiosité maladive et de mysticisme et, les matins de communion, Christ, dans son ciboire ailé, vient à elle, et il lui dit qu'il est bon de mourir. La marâtre est dure et la traite comme une folle. Et puis on

veut la marier. Lointaine, elle se prête à tous projets. Mais dans sa chair de vierge autant que dans son chaste esprit elle a peur de l'amour; et sa résolution est prise. Le jour du mariage, tandis que sonnent les cloches, comme pour un dimanche, elle s'enfuit. Et c'est ainsi, pour elle, le jour des épousailles, car le doux Christ Jésus lui fait signe, là-bas, et c'est vers lui qu'elle va...

Lorsqu'il mentionne tous ces faits, — de cette façon réaliste, semble-t-il,— le poète ne prétend pas les donner comme l'explication complète de la crise morale qu'il étudie : il sait que l'âme n'est point ainsi mécaniquement mue par un petit nombre de motifs bien apparents. Mais il prête à la moribonde un très subtil discours, où apparaissent et se succèdent les idées dans un mouvement tel qu'il est celu même de l'âme et provient de sa plus intime impulsion. Le rythme libre et varié du vers, qui tantôt s'accentue, se précipite et tantôt s'alanguit, est docile aux alternatives de torpeur et de ferveur que l'âme traverse. Et, comme les *Joies*, c'est donc ici encore la spontanéité même de la vie qui s'exprime d'une manière immédiate et directe.

Oui, la Vie, — et jusque dans la Mort; car comme le dit le poète au suicidé de douze ans,

> ... Certes, en la mort même tu fus la Vie,
> ... Et pour mourir ainsi que toi, sans crainte,
> Il faut aimer le rêve de la terre...

Vielé-Griffin, suivant l'idée de Schopenhauer, proclame la mort volontaire l'affirmation passionnée de *vouloir vivre*. Donc l'âme tout entière, dans son essence et dans ses manifestations les plus diverses, n'est autre chose que le foyer le plus ardent de cette force obscure et merveilleuse qu'on appelle la Vie. On ne la peut sonder jusqu'en son

fond et elle échappe à la plus attentive introspection; on la devine, on la sent et on en perçoit l'épanouissement prodigieux, mais elle-même reste cachée dans les ténèbres de l'inconscient. Car Vielé-Griffin, de même que tous les Symbolistes, réagit contre la psychologie classique et aboutit à la doctrine de l'Inconscient, sous l'influence peut-être de Laforgue, mais de lui-même aussi et par sa propre réflexion. C'est, en effet, par l'*esprit de finesse* qu'il y est conduit, devinant dans la vie de l'esprit une infinie complication d'éléments imperceptibles.

Cette conception de l'âme est bien celle qui se révèle en cet étrauge et profond poème qui a pour titre *Au seuil* et pour épigraphe ces lignes de Carlyle : «... Au seuil du monde, où — comme Ulysse Politas, aux confins du Gadès extrême de son voyage, le regard perdu aux lointains crépusculaires du désert d'au-delà, — tout homme voit l'ombre de sa mère, pâle, vaine...» Le fait psychologique qui est ici présenté est d'une acuité singulière et nous sommes transportés aux suprêmes limites de la pensée discernable. Le « seuil du monde », c'est le seuil dernier de la méditation possible où l'esprit s'achemine de tout l'effort de son activité passionnée. Soucieux de donner à sa réflexion un caractère d'absolu, il s'est attaché à résoudre l'antinomie du temps et de l'éternité...

De cette heure-ci, vers celle-là, il n'est
Il n'est qu'un pauvre instant — le seul! — le dernier-né;
Peut-être, en fixant ma cécité
Sur la nuit qui vient ou le jour qui point,
(Tel d'une barque on voit venir la côte au loin)
Verrai-je venir l'Eternité...

Les images tumultueuses de la vie, fébriles et palpitantes du rêve qui les suscite, ont défilé, lentes

et vives, provenues des paysages spirituels, et celles-ci ardentes, et celles-là souriantes, — d'autres surtout, les toutes simples et toutes bonnes, émanées du jardin d'enfance, du bel avril, de l'herbe neuve. Mais elles surgissent dans l'angoisse et dans le tourment de la pensée, lasse définitivement et qui hasarde son dernier battement d'aile. Et la plus douce alors, la plus tendre et apaisante se présente, à jamais câline même dans l'effarement de l'heure, —

La tienne, Mère... Maman !...

mais, décevante elle aussi, tant elle passe lointaine avec, — elle, la familière, — son sourire d'Eternité !...

D'autres poèmes, où l'analyse est moins intense, moins extraordinaire, offrent encore d'intéressants aperçus, des trouvailles de psychologue, sans parler de leurs belles ou charmantes qualités d'art. Ainsi, dans le poème du *Porcher*, il y a une très pénétrante étude du souvenir, du va-et-vient de la mémoire, de l'évocation successive des visions anciennes, mêlées aux nouvelles et avec elles composant la mobile synthèse de la personnalité présente; parmi les chênes, dans l'ombre pleine de rêveries, les heures oubliées passent en cortège, et des visages d'autrefois s'y exquissent, et le lointain du temps rejoint le temps proche, et c'est un jeu des heures nombreuses de se grouper à leur fantaisie avec une grâce mélancolique... *Eurythmie* est une profonde méditation sur l'amour; le dialogue sans fin de l'Amant et de l'Amante y est à la fois douloureux et passionné; à côté de la joie y apparaît la détresse et à la volupté l'amertume s'unit :

Te voici, comme au soir de ta première extase,
Triste du vin de ma beauté !...

N'est-il pas demeuré, malgré le don royal qu'elle lui a fait, pauvre et de cœur mendiant et sans cesse plaignant son insatiété. Or, elle a, de toute sa tendresse, exalté l'égoïsme involontaire de l'Amant et elle s'est faite l'image magnifiée de lui-même afin qu'il s'adorât en elle :

Le temple est tel que tout frisson converge et chante
Vers l'autel où j'ai mis ton âme devant toi...

Est-ce qu'il n'y a pas dans l'Amour une puissance mortelle, et parce qu'il est la plus ardente affirmation de la Vie, ne tend-il pas à la suprême ivresse de la Mort ?...

§

Il n'importe et, s'il est la Vie, il a droit à toute notre ferveur !...

Yeldis, avec sa voix qui chante et son clair rire, Yeldis parmi ses pleurs, « avec sa traîne de ténèbre triste, » Yeldis oublieuse et que la mort n'arrête pas dans sa chevauchée indéfinie, est-elle l'Idéal ou seulement le Désir ? Elle que suivent à l'envi les jeunes hommes ivres d'elle ! C'est une frénésie qui les emporte, à travers villes et montagnes, plaines et champs et rives. Philarque et Luc, un jour, comme en déroute, quittèrent la troupe possédée et, las, tournèrent bride.

Yeldis sourit et fouetta son cheval...

Et Claude, un soir de halte, essaya de chanter en regardant Yeldis, — car il disait se consoler avec les sons d'une petite flûte. Il s'endormit et ne s'éveilla plus. La plaine sans limite s'ouvrait et la galopade reprit. Martial, qui était mâle et de décision ferme, beau paladin, prit Yeldis entre ses bras et elle fut à lui... Celui qui reste, le dernier, fidèle et tendre, est privé d'elle ; mais de l'avoir suivie,

elle, le Désir ou l'Idéal, — il garde en l'âme l'émoi délicieux, et le sublime frisson de la vie,

Et pense que la vie est belle de bel espoir !...

L'art de Vielé-Griffin, dans ce poème, est arrivé à perfection. La pensée et la forme qu'elle revêt y sont harmonieuses et pures ; elles se déploient, l'une et l'autre, d'un même mouvement continu, avec ampleur et avec grâce. Les vers y sont étonnamment variés, très doux et musicaux parfois, et parfois colorés avec éclat, parfois souples et légers, parfois majestueux et nobles, expressifs tout ensemble de l'idée et du mouvement que le poète lui veut donner, emportés tous dans l'allure folle et juvénile de l'indéfinie chevauchée... Les personnages sont caractérisés d'une façon vive et preste, au moral et au physique, leur costume même et leurs gestes, et ils se détachent sur le paysage de printemps en jolies images nettes. Les épisodes de la course longue sont heureusement trouvés, de manière à l'égayer sans l'interrompre, à l'embellir sans la distraire. Le symbole est clair et se développe en pleine lumière, dans un merveilleux décor aventure d'amour, de joie et de rêve...

§

Le lyrisme de Francis Vielé-Griffin trouve son plus bel épanouissement dans la *Clarté de Vie* (1) 1897). Ces poèmes unissent au charme descriptif de *Joies* la profondeur de pensée des *Cygnes*, et ils doivent à leur délicate perfection, à leur aisance, une grâce exquise.

*La Clarté de Vie* est dédiée « au printemps de Touraine » et c'est, en effet, cette région heureuse

(1) *La Clarté de Vie* (Chansons à l'ombre, Au gré de l'heure, In memoriam, En Arcadie.) Société du Mercure de France, 1897.

que célèbrent ces vers ensoleillés. Le paysage est la vallée riante où passe, au long « des gais coteaux de vigne et de forêt », « la lente Loire » en « bleu ruban moiré » ; c'est la plaine fertile et qui tire de sa fertilité toute sa magnificence, la plaine toute simple et sans autre beauté que celle de ses labours, de ses champs luxuriants, mais grandiose de n'être que la bonne terre nourricière et féconde. Les moissonneurs y sont en groupes ; ils chantent et boivent; d'autres, en lignes, font du grand geste de leurs faux choir les épis, et d'autres, qui les suivent, prennent les gerbes et les lient.

Et puis, courbant et redressant leur taille souple,
Les glaneuses méticuleuses vont par couples.

Ainsi se distribue à travers les champs le travail innombrable, comme une parabole de paix, d'abondance et de santé... Plus tard, quand la besogne est faite et quand nul « ne peine plus au damier des champs verts ou roses ou d'or », il semble qu'un grand repos s'étende sur la plaine « pâmée et lassée » ; le sol est chaud, la plaine s'alanguit, on l'entend frémir doucement,

Et l'homme, endormi sous la treille,
Ecoute, en rêvant, le baiser,
De la Terre et du Soleil.

Quand la plaine est fauchée, elle devient si simple et naïve qu'on la dirait une fillette,

Avec sa blanche guimpe grêle,
La robe raide où pas un pli ne prête...

Au retour des moissons, elle sera de nouveau la bonne Cybèle, et dans les veines des hommes courra plus alerte le sang joyeux qui, au cœur, chante une chanson,

La berceuse des temps anciens :
Que la Vie est sainte et bonne,
Que tout est juste et tout est bien..

L'homme et la plaine entonnent l'hymne de la Vie, multiple, infini, perpétuel, et qu'il faut vivre! La Vie prodigieuse et inlassable, qui n'a pas d'arrêt! Tu la croyais endormie...

Alerte! elle marchait là-bas!

Elle semblait défaillante ; la terre avait perdu sa splendeur. On avait vu les arbres frissonner, les feuilles choir, combler les sources, encombrer les chemins, et de loin on devinait l'approche, dans le bruissement des sentes, du chasseur roux, l'épieu au poing, l'Automne. Dans un tumulte, hâtif et furtif, le chasseur roux était passé, puis il avait étouffé sa torche dans les feuilles entassées, et un deuil s'était épandu sur la forêt et les champs voisins. La Mort s'installa sur la plaine .. Mais la Mort et la Vie sont sœurs. Dans le triomphe des moissons sublimes et l'ivresse des hommes qui participent à la joie des choses, elles sont là toutes deux, tantôt graves et tantôt souriantes ; on ne les a pas vues se séparer, et elles s'avancent du même pas égal à travers la plaine, parmi les hommes, éternelles toutes les deux et sereines...

La poésie de Vielé-Griffin est, dans ces poèmes, plus colorée que dans les précédents. Les images en sont parfois gracieuses et charmantes, comme celui-ci : des feuilles jonchent la fontaine d'eau calme et claire où l'Eté étancha naguère sa soif,

Mais l'Automne pâle, au crépuscule, a trébuché,
Y laissant tomber sa couronne...

Parfois aussi elles ont une grandeur merveilleuse, une émouvante solennité. Ainsi cette épousaille, parmi les fleurs d'avril et l'herbe verte, de la jeune Mort et du bel Amour. Les cloches de Pâques sonnent à la volée, chantant les lèvres douces, la tiède

chair et le fol émoi du Désir. Et ils s'avancent l'un vers l'autre au long de l'allée sombre, lui rose et elle pâle. Ils vont, muets, sans peur ni honte, les yeux ardents et, lui, sent en son cœur bouleversé la brûlure

D'un chaste amour sans but que son éternité...

Car c'est la peur de l'incessante fugacité et le souhait de l'immuable qui présente aux amants la mort comme le refuge et apparente ainsi, pour à jamais, en l'âme humaine, l'Amour et la Mort. Cependant, les bras étendus et palpitants d'ardeur semblable, ils approchent, dans un frémissement :

Elle s'est avancée par le sentier qu'allonge
Jusqu'aux pieds de l'enfant l'ombre des vieilles tours ;
On dirait qu'elle marche dans un songe,
Drapée en son étole blanche aux longs plis lourds ;
Et sur le seuil où la lumière effleure l'ombre,
Son diadème blanc, soudain, scintille et tombe
En rayons d'argent froid vers sa gorge couverte...
Mais lui, entré du pied dans l'ombre, sent monter
— Plus haut que le baiser frôleur de l'herbe verte,
Et jusque sur sa hanche — une âpre volupté,
Comme une étreinte d'onde : la caresse de l'Ombre.
Leurs bouches en un baiser se confondent,
Et la Mort s'est pâmée !

L'Amour et la Mort donnent à ces poèmes leur joie et mélancolie. Mélancoliques et joyeux tout à la fois, on y devine le sourire même de la vie, dont la gaîté est voilée de tristesse. L'allégresse de naguère s'est faite grave ; elle s'est imprégnée de méditation, mais dans cette âme forte elle est restée vive et chantante. La Mort est jeune et sa pâleur est pleine de grâce, et le rose Amour l'a prise en ses bras ardents. Elle passe à travers les sentiers d'avril, et il n'est pas une fleur qu'elle ne touche ; la sérénité de son rêve emplit la Nature délicieuse.

Elle n'est point une rôdeuse inquiétante, mais plutôt, douce et suave, l'âme des choses éphémères, dont le charme est fragile... L'âme de tout, notre âme aussi, car une seule pensée anime l'éternel Univers, s'y manifeste en apparences mobiles que la Vie et la Mort suscitent et varient à l'infini... Cette poésie profonde où la Nature et la Pensée s'unissent ainsi, mystérieusement, évoque le mythe ancien de Pan et de Psyché; tandis qu'il folâtrait à travers champs, à travers prés, le dieu a rencontré la vierge; et le dieu a plongé ses regards dans les yeux de la vierge : émané de ces yeux, le songe est entré dans l'âme de Pan...

§

Dans les *Joies*, les *Cygnes*, la *Clarté de Vie*, la pensée de Vielé-Griffin se présente sous la forme lyrique principalement; il nous la faut encore examiner sous la forme dramatique qu'elle paraît affectionner de plus en plus. Il n'est pas étonnant de voir un poète symboliste tel que celui-ci aboutir au drame. N'a-t-il pas, de tout temps, considéré le symbole comme la généralisation de l'idée, comme sa présentation la plus impersonnelle et objective? Or, cette aptitude à sortir de soi-même, à réaliser extérieurement son âme en une image inventée à cette fin est la même qui induira le poète à créer des personnages différemment expressifs de sa pensée. Aussi trouvons-nous, à plusieurs reprises, dans les recueils lyriques eux-mêmes de Vielé-Griffin, des poèmes dialogués; les interlocuteurs en sont plus ou moins distincts suivant que sont plus diverses les faces de l'idée qu'ils représentent. Mais, dans la *Clarté de Vie*, la plupart des poèmes de « En Arcadie » dressent en pied de très vi-

vantes et aussi vraies qu'emblématiques figures. Il y a le Bûcheron, dont la chanson est scandée d'un rythme dur, comme à coups de cognée. Puis le Chevrier, homme dénué d'exubérance, qui a compris la vanité des mots et que ce n'est pas avec des mots qu'on dit l'Amour ; et alors il a résolu d'être silencieux, attentif seulement à l'innombrable murmure des choses, à cette voix harmonieuse qui emplit le monde : il a l'air sombre et taciturne; parfois il s'amuse à jouer sur sa flûte des airs. Et surtout il y a l'ingénieux Euphorbe, qui, de l'illusion soigneusement entretenue en son cœur, a fait toute sa vie. Au faîte de la montagne, il s'est construit une petite maison blanche et il l'orne du mieux qu'il peut,... à cause d'Elle, qui peut venir, qui viendra, qui est là, qui sait? elle, l'amie parfaite et l'éternelle absente... Et comme il la choie et comme il la gâte! Pour le seuil où ses doux pieds passent, il a lié des joncs qu'il a cueillis, et, sur le haut du porche, le soir, il met des fleurs, celles qu'elle aime le mieux; il a tourné sur la roue des vases, et tressé en bel osier de fines corbeilles... Et il l'attend; plutôt il la possède, car il s'est fait de l'incertain avenir, à force de ferveur, une réalité toujours présente...

Une des premières œuvres de Griffin est une petite comédie, les *Fiançailles d'Euphrosyne*, « marivaudage idyllique » très gracieux (1). *Ancaeus*, qui remonte aux années 1885-87 (2), contient de charmantes choses; au début, par exemple, une scène lumineuse et joyeuse et, dans les pages sui-

(1) Ecrit en 1885, publié avec *Phocas le jardinier* (*Mercure de France*, 1898).

(2) Publié en 1888 (sans date) chez Vanier; réimprimé dans le même volume que *Phocas*, moins une brève préface et un « envoi ».

vantes, de jolis couplets. La signification n'en est pas tout à fait claire. Il s'agissait de marier le rêve et l'action : l'action, c'est ce rude argonaute d'Ancaeus, inapte à la douceur de vivre loin des combats et qui, le soir de ses noces, s'en va poursuivre et tuer un sanglier redoutable; certes il est brave! — le rêve, c'est l'exquise Samia, une petite âme aux prises avec un terrible destin, une chimérique petite âme qui avait cru que l'amour pouvait être le tout de la vie!...

*Ancaeus* est écrit en vers réguliers, — sauf les licences que l'on trouve à la même époque dans la *Cueille d'Avril* et les premiers *Cygnes*. Or, les inconvénients de l'ancienne métrique sont particulièrement nuisibles dans le dialogue, parce qu'elle oblige le poète à modeler toutes ses répliques sur la forme qu'il a une fois adoptée, ou bien à couper son vers en morceaux quelconques, desquels chacun ne constitue pas un tout rythmique et dont l'ensemble est incohérent. On arrive à ceci :

*Ancaeus.*
D'autres moururent.
*Macander.*
Les feux sont morts du couchant.

ou bien :

*Samia.*
Doux maîtres, vous riez de ma parure?
*Ancaeus.*
O chère
Enfant, pour exalter, etc...

Le vers libre est, par excellence, la forme poétique qui convient au théâtre : elle est la seule qui concilie l'harmonieuse beauté du lyrisme avec l'aisance capricieuse d'une conversation. Cela est de toute évidence, et l'on s'étonne de voir des drama-

turges s'acharner à mettre en pièces des alexandrins pour donner à leur dialogue du naturel et de la vivacité : ce ne sont plus des vers; dans les passages où les alexandrins subsistent à peu près, ce n'est plus du théâtre !...

*Swanhilde* (1) est écrite en vers libres. Œuvre charmante, d'une couleur très caractérisée et très variée aussi. Les scènes violentes y alternent avec les scènes de douceur ou de passion; la poésie en est gracieuse, ardente, mélancolique. C'est une exquise figure que cette légendaire Swanhilde, la fille de Sigurd, qui, par horreur de la guerre et du sang, se résout, afin d'apaiser d'anciennes colères, à devenir la femme du vieux roi Iormanrec; et puis elle meurt, après avoir tué et s'être frappée elle-même d'une épée, — car on ne saurait échapper à la loi du sang qui pèse sur la vie. Et ce poème a cette beauté encore d'apparaître comme l'un de ces mythes très anciens sur la Vie et la Mort, où s'appesantit le rêve séculaire de l'humanité :

Forge un beau glaive; l'Amour et la Mort
Se disputeront à qui l'aura ;
De l'Amour, de la Mort quel est donc le plus fort?
... Allez le demander aux Dieux mêmes,
Baiser d'amour ou baiser de haine,
Baisers de sang... tu en mourras.

Quant au parti que l'on doit tirer du vers libre dans le dialogue dramatique, *Swanhilde* en témoigne et spécialement peut-être la magnifique scène du début, où Iorman, le vainqueur, Ionak, le vaincu, et ses fils irrités discutent avec fureur les termes de la paix :

*Ionak*. Il te faut autre chose, peut-être?...
Quoi donc encore ?

(1) *Swanhilde* a paru dans l'*Ermitage* en 1894 et fut ensuite réimprimée avec *Phocas* (1898).

*Iorman.* Il me faut aussi cinquante anneaux d'or.
*Hamdir.* Retourne-t'en chez toi !
Je me battrai malgré tout l'océan,
Jusqu'à la mort! — la tienne...
*Sorli.* Et moi !
Et, si tu veux la paix, d'où qu'elle vienne,
On te la donnera sous terre et pour longtemps.
*Erp.* Et-moi !
Reprends la guerre...

Il faudrait ici faire une place importante à cette belle trilogie de Πάλαι (1), d'une forme si pure, d'une si haute et si sereine inspiration, d'un sentiment si délicat et hellénique. Pindare est le personnage principal et avec Corine de Tanagra, dont la gaieté délicieuse cache une intime tristesse, il discourt de l'essence de l'Art et de ce déguisement qu'est le Poème pour une âme douce et alarmée qui ne veut point livrer tel quel l'émoi dont elle est agitée... Puis, avec Myrtis d'Anthédon, de laquelle il s'écarte pour aller vers ses destinées, il s'afflige, riant un peu, de l'amour qui n'est pas éternel, de la vie qui est impérieuse, et de l'art qui est exigeant. Mais il est jeune, Pindare, et son allure est allègre vers l'amour et la vie et l'art. Et Myrtis ;

Je dis : *Pindare!* de la même voix
Que ceux qui disent lentement : *Homère...*
Oublieuse qu'il fut aimé, dit-on,
Par Myrtis, une femme d'Anthédon..
... Je pleure! ce doit être de joie.

Et enfin il revient auprès de Lassos l'Hermione, le vieux poète qui fut son maître jadis et qui lui enseignait à chanter sur la lyre l'hymne à Latone, et qui maintenant, aveugle, voit comme en rêve les formes de la vie, souriantes ou malicieuses, joyeuses ou tristes, se jouer en son souvenir. Et ils

(1) Πάλαι, Edition du *Mercure de France*, 1894.

s'entretiennent tous deux, le vieillard et le jeune homme, de l'heure passagère et de la Nuit d'Eternité !...

Il y a dans ce poème quelques-uns des plus beaux vers de Griffin, des plus pensifs et des plus nobles; certains ont un merveilleux éclat de lumière et de joie...

Mais *Phocas* (1) est le chef-d'œuvre dramatique de Griffin. Il y a là vraiment la formule d'un théâtre nouveau, distinct tout ensemble du tragique conventionnel et du faux lyrisme. Du théâtre symboliste. Et cela ne veut pas dire une allégorie froide et d'intention didactique. La fable en est ingénieusement disposée pour l'expression, non d'une thèse, mais d'une idée ou de plusieurs. Et la fable, cependant, vaut par elle-même : on ne voit pas trop, d'ailleurs, ce qu'elle pourrait perdre, au point de vue poétique et dramatique, à être tout imprégnée de pensée et de méditation. L'effroi que cause à certains critiques l'annonce d'un théâtre symboliste est une chose bien étonnante. S'il est un genre littéraire qui doive, entre tous, être symboliste, n'est-ce pas le théâtre, — dont la seule raison d'être, semble-t-il, est de représenter, de figurer, ce que le roman, par exemple, raconte, énonce, décrit... Je ne sais rien qui soit plus véritablement « du théâtre », comme on dit, que l'admirable scène du rideau, dans le *Brand* d'Ibsen, — laquelle est tout à fait symboliste et, en même temps, est « du théâtre », puisqu'elle exprime l'idée par un procédé que le théâtre seul, de tous les genres littéraires, mettait à la disposition du penseur... (2).

(1) *Phocas le Jardinier*. Société du *Mercure de France*, 1898.
(2) J'ai consacré à *Phocas le Jardinier* une étude assez étendue dans la *Revue Bleue* du 4 mars 1899.

§

Vielé-Griffin ne s'est jamais immobilisé en nul rêve d'art. Si parfaitement qu'il ait réalisé la forme poétique qu'il souhaitait, on l'a vu chercher bientôt une autre image de beauté. Cette pensée est en perpétuel pèlerinage vers quelque apparition nouvelle de son idéal. Il n'y a pour elle ni repos ni trêve, tant elle est exaltée de sa quête merveilleuse.

Rester ? tu es folle, pensée !
On serait seul, — rien ne dure...

Ainsi nous apparaît-il, *sur le point de se mettre en route*, dans cet exquis poème de la *Partenza* (1)... « Adieu, plaisant Pays... » Quelle était la douceur du Pays d'où il s'éloigne, la vallée d'or et d'ombre qui l'enveloppait d'un parfum de vigne et de foin ? Il s'en va pour se prouver libre... Et c'est d'un rêve surtout qu'il s'éloigne, du rêve d'une autre saison, d'une tendresse, d'une ferveur, d'un amour, d'un moment de la vie qui ne doit pas se survivre à lui-même. Il y a certes une mélancolie à laisser pour toujours l'heure qui fut aimée, à se déprendre du cher sortilège ; mais il est bon aussi de partir quand on aime,

Puisqu'on ne le sait qu'à ce prix
Et qu'on se découvre soi-même.

Surtout, il faut entendre l'appel joyeux de la vie, incessamment nouvelle. Il ne faut s'attarder ni au rêve choyé ni au poème où l'on a mis hier le meilleur de soi, mais s'apprêter à recevoir Demain dans toute son émouvante fraîcheur. Demain réclame un poème nouveau...

Voici « la légende ailée de Wieland le Forgeron ».

(1) *La Partenza*. Paris, 1899 (hors commerce). Ce poème a paru d'abord dans *l'Ermitage* (février 1899).

Wieland forgeait des épées. Il était plus fort que nul autre forgeron, plus habile aussi. Il forgeait en chantant. Mais, un jour, il se lassa de l'épée, naïve et courte, vaine et brutale. Ses frères l'appelaient pour la chasse. Il partit avec eux. Dans la forêt, il aperçut Ervare l'Alvitte, au bord du lac où elle s'était baignée, Ervare la femme-cygne, plus blanche que les cygnes ; sa chevelure séchait contre ses hanches, au soleil. Il l'aima, la prit dans ses bras et l'emporta dans sa demeure : « du baiser de l'Alvitte, Wieland conçut un art ». Le forgeron devint orfèvre : il cisela, dans l'or, une couronne... Mais l'Alvitte, un jour, s'enfuit ; — « c'est fini, la saison des baisers ! » Les serviteurs du roi surprirent Wieland qui ne forgeait plus d'épées. Le roi le jeta dans une île solitaire ; et là, pour avoir la vie sauve, Wieland dut forger des épées. Donc, il forgea l'œuvre de haine, en haine du roi... Or, la fille du roi vint dans l'île. Curieuse et enfantine, elle avait pris dans le trésor du roi la couronne de Wieland et, l'ayant laissé choir, l'avait brisée. Elle la rapportait à Wieland pour que Wieland refît la couronne d'or. Wieland tenait sa vengeance ; n'allait-il pas tuer la fille du roi ? La haine grondait en lui... Mais il mit le beau diadème sur le front de l'enfant et lui permit de s'en retourner... Wieland avait vaincu la haine. Il s'était élevé plus haut que n'élève l'amour, que n'emporte l'art. Il conçut la vie comme l'incessant amour de la vie, comme le désir inassouvi que n'apaise ni la victoire sur le fer dur, ni la volupté délicieuse, ni l'art enivrant, mais qu'une ferveur nouvelle éveille toujours à d'autres rêves, à d'autres ardeurs.

Ce poème est un des plus beaux, des plus puissants et des plus profonds de Vielé-Griffin. La com-

position, si simple, suivant le développement harmonieux de l'idée, nous entraîne, de degrés en degrés, à l'apothéose finale. La merveilleuse variété du rythme s'adapte aux épisodes divers du poème, sombres, gais, émouvants, sublimes : c'est d'abord la brise matinale, légère et chantante ; puis elle se transforme en vent puissant, en vent farouche ; l'immense tourbillon emporte la pensée ardente, puis, pacifique, l'installe aux calmes régions de l'éther...

Il faudrait tenir compte encore de plusieurs poèmes, le *Chercheur de pain*, l'exquise *Sainte Agnès*, tant d'autres, pour caractériser, même provisoirement, cette œuvre poétique, méditative et passionnée, d'une allégresse pensive, d'une mélancolie pénétrante et réfléchie.

ANDRÉ BEAUNIER.



# L'ART

—

*D'un bond,*
*Son pied cassant le sol profond,*
*Sa double aile dans la lumière,*
*Le cou tendu, le feu sous ses paupières,*
*Partit vers le soleil et vers l'extase,*
*Ce dévoreur d'espace et de splendeur, Pégase !*

*Molles, les danses*
*Alanguissaient leur grâce et leur cadence*
*Au vert sommet des collines, là-bas.*
*C'étaient les Muses d'or : leurs pas*
*S'entrecroisaient comme des fleurs mêlées,*
*L'amour, auprès d'elles, dormait sous un laurier*
*Et les ombres du feuillage guerrier*
*Tombaient sur l'arc et sur les flèches étoilées.*

*L'Olympe et l'Hélicon brillaient dans l'air,*
*Sur les versants, d'où les sources s'épanchent ;*
*Des temples clairs, ainsi que des couronnes blanches,*
*Illuminaient de souvenirs les vallons clairs.*
*La Grèce, avec ses Parthénons de marbre*
*Et ses gestes de Dieux qui agitaient les arbres*
*A Dodone, la Grèce entière avec ses monts*
*Et ses villes dont la lyre berçait les noms,*
*Apparaissait, sous le galop du fol cheval,*
*Comme une arène familière*
*A son essor quotidien dans la lumière.*

*Mais tout à coup, plus loin que le pays natal,*
*Un jour, il vit, du fond des passés mornes,*
*Surgir, serrant un disque entre ses cornes,*
*L'inépuisable et lourde et maternelle Isis.*
*Et ce fut l'art de Thèbes ou de Memphis*
*Taillant Hator, la blanche, en de roses pylones,*
*Et ce fut Our et Babylone*
*Et leurs jardins pendus à quels clous d'astre d'or ?*
*Et puis Ninive, et Tyr, et les décors*
*De l'Inde antique et les palais et les pagodes,*
*Sous la moiteur des saisons chaudes,*
*Tordant leur faîte, ainsi que des brasiers sculptés.*
*Et même au loin, ce fut cet Orient monté*
*En kiosques d'émail, en terrasses d'ivoire,*
*Où des sages et les sennins notoires*
*Miraient dans l'eau belle, mais transitoire,*
*Leurs visages de jouets ;*
*Et doucement, riaient à leur reflet,*
*Des gestes vains que, dans la vie, ils avaient faits.*

*Et de cet inconnu vaste, montaient des Odes,*
*Suivant des jeux, suivant des modes,*
*Que Pégase scandait de son pas affermi ;*
*On eût dit qu'en ses hymnes anciens*
*Son chant quotidien*
*Avait longtemps dormi,*
*Avant de s'éveiller aux musiques sublimes*
*Qu'il propageait, de cime en cime,*
*A travers l'infini.*

*Sur ce monde d'émail de bronze et de granit,*
*Passaient aussi des poètes lucides ;*
*Ils dévastaient la mort nocturne ainsi qu'Alcide ;*
*Leurs poèmes sacrés, qui résumaient les lois,*
*Serraient en textes d'or la volonté des rois ;*

*Leur front battait contre la force inassouvie;*
*Leur âme intense et douce avait prévu la vie*
*Et l'épandait déjà comme un beau rêve clair*
*Sur le sommeil d'enfant que dormait l'univers.*

*Le cheval fou qu'aucun bond d'audace*
*Ne lasse,*
*D'un plus géant coup d'aile encor, grandit son vol*
*Et s'ébroua plus haut encor, parmi l'espace.*

*Alors, une autre mer, un autre sol,*
*A sa gauche, s'illimitèrent,*
*Et ce fut l'occident, et ce fut l'avenir*
*Dont la grandeur allait se définir*
*Qui s'éclairèrent.*

*Là-bas, en des plaines de brume et de rosée,*
*En des régions d'eaux, de montagnes, de bois,*
*Apparaissaient des temples blancs, d'où l'or des croix*
*Dardait une clarté nouvelle et baptisée.*

*Chaque ville se dessinait comme un bercail,*
*Où le troupeau des toits massait ses toisons rouges;*
*De merveilleux palais y dominaient les bouges;*
*Une abside s'y déployait comme un camail;*
*Des jardins d'or y sommeillaient sous de grands arbres;*
*Des rivières y sillonnaient des quais de marbre;*
*Des pas massifs et réguliers de soldats roux*
*Couraient au loin, sous un envol de drapeaux fous;*
*Sur des tertres, montaient de hauts laboratoires;*
*Des usines brûlaient les vents, avec leurs feux,*
*Et tout cela priait, frappait, mordait les cieux,*
*Avec un élan tel, que souriait la gloire.*

*Et c'était Rome, et puis Florence et puis Paris*
*Et puis Londres et puis, au loin, les Amériques;*

*C'était le travail fou et ses fièvres lyriques*
*Et sa lueur énorme à travers les esprits.*
*Le globe était conquis. On savait l'étendue.*
*Des feux pareils aux feus des étoiles, là-haut,*
*Faisaient des gestes d'or. On eût dit des flambeaux*
*Fixés pour ramener la pensée éperdue ;*
*Comme autrefois, les poètes fervents et clairs*
*Passaient pareils aux dieux, dans l'étendue ardente,*
*Ils grandissaient leur siècle—Hugo, Shakespeare, Dante—*
*Et dédiaient leur vie au cœur de l'univers.*

*Et Pégase sentit ces visions nouvelles*
*Si largement éblouir ses prunelles*
*Qu'il fut comme inondé d'orgueil et de lumière,*
*Et que, les dents sans frein, le col sans rênes,*
*Il délaisse soudain sa route coutumière.*

*Et désormais, le monde entier fut son arène.*

ÉMILE VERHAEREN.



# L'AMOUR ET LE PLAISIR

## HISTOIRE GALANTE

—

### I

Mme de la Blanchère, pas plus que Mme de Beaugisson, n'ignoraient que leurs maris fussent au mieux avec Mme la marquise de Rochemaure, de même que ces messieurs savaient que la marquise était la maîtresse de M. le vicomte de Falbin.

Ces particularités étaient même souvent un sujet d'entretien entre Mme de Beaugisson et Mme de la Blanchère. Elles parlaient d'ailleurs de Mme de Rochemaure sans amertume et sans reproches et ne lui conservaient aucun ressentiment d'avoir détourné d'elles des époux si volages.

Mme de Rochemaure n'avait fait en somme que profiter d'une disposition naturelle à MM. de Beaugisson et de la Blanchère. Ils avaient, eux, cherché à lui plaire. Les hommes sont ainsi et les femmes s'accommodent après tout assez bien à ce qu'ils ne soient pas autrement. Il ne faut guère être du monde pour ne pas s'apercevoir comment il va. Aussi serait-ce par trop n'en pas être que de n'en point accepter les coutumes et les façons, et celle qui rend infidèles les maris est trop répandue pour qu'on puisse penser à s'en étonner beaucoup.

Mmes de Beaugisson et de la Blanchère prirent donc assez bien d'être délaissées. Elles n'y virent point de honte, car il n'y en a pas à ce qui n'est

que le cours des choses. Il y a même plutôt quelque avantage à être mis ainsi au sort commun des femmes ; on est par là même autorisé aux faiblesses qui leur sont ordinaires. Elles devaient donc à la Mme de Rochemaure d'être en l'état où l'on est le plus souvent après quelques mois d'un mariage qui n'est pas que d'amour.

Cette sorte de bons offices étaient assez dans l'habitude de Mme de Rochemaure. Volontiers, et avec un aimable empressement de politesse et d'amitié, elle s'occupait des jeunes femmes fraîchement mariées. Elle leur montrait toutes sortes de prévenances et leur marquait des bontés délicates. Elle leur donnait les avis les plus justes sur la façon de se conduire. Aussi devenait-elle bien vite, cette bonne Mme de Rochemaure, la nécessaire, l'indispensable.

Mme de Rochemaure avait pris là un sage parti. Beaucoup de femmes jalousent les nouvelles venues; elles voient en ces jeunes beautés des rivales de la leur et en prennent ombrage. Mme de Rochemaure au contraire aimait rehausser la sienne par le contraste qu'elle faisait avec ces jeunesses qui, certes, pouvaient avoir plus de nouveauté et de fraîcheur, mais que Mme de Rochemaure surpassait par cet air d'assurance et de perfection que donne l'usage du monde, la plénitude du corps et l'expérience du cœur.

Mmes de la Blanchère et de Beaugisson avaient donc, dès les premiers temps de leur mariage, éprouvé les bons offices de Mme de Rochemaure qui s'était, si l'on peut dire, improvisée leur amie. Elles se trouvèrent soudain et un peu sans savoir d'où, en intime liaison avec la marquise. Non seulement Mme de Rochemaure était de moitié dans

tout ce qu'elles entreprenaient, mais en tiers dans leurs pensées les plus particulières. Elle s'y était introduite avec tant de naturel qu'il n'eût pu venir à l'idée de personne qu'elle y fût importune, si bien qu'il n'y avait vraiment pas moyen de se passer d'elle, sans qu'on sût comment s'était faite cette aimable nécessité.

Ce poste de confidente était, à vrai dire, pour Mme de Rochemaure une sorte d'observatoire d'où elle guettait le temps. Les ménages ont leurs jours, leurs saisons et leurs lunes. Mme de Rochemaure s'informait au plus juste des premières feuilles mortes et des premiers nuages. Elle était attentive à ces petits signes de fatigue l'un pour l'autre qui se montrent assez vite dans les unions, assorties davantage par l'accord des convenances que par le penchant des cœurs. Il y a bien tout d'abord un temps où les personnes les moins faites pour se convenir se conviennent momentanément à cause de la nouveauté où elles sont l'une pour l'autre. La curiosité y prend la figure de l'amour, mais l'indifférence regarde de derrière le masque. Cet état n'est point sans agréments, encore qu'il doive être sans durée. Il en reste même par la suite un souvenir commun d'où chacun garde de l'autre une image qui le lui rend plus tard supportable et sans quoi l'on ne se supporterait point. C'est une sorte de talon où puisent les partenaires d'un jeu où l'on a cessé de tourner cœur.

C'est ce que Mme de Rochemaure mettait grand soin à bien attendre. Elle se trouvait là, à point, quand le jeu languissait. C'était son art particulier. Plus d'un mari hésite à être infidèle de parti pris. Il y faut un petit effort. On s'avoue mal certains sentiments et on se cache certains désirs. Il

leur faut une occasion. Mme de Rochemaure savait en être une. A force de l'avoir là on y allait insensiblement. Elle diminuait l'infidélité en la rendant presque familière. L'amitié implique des ressemblances. Les hommes ont la petite hypocrisie de ne vouloir pas avoir l'air de trop changer. C'est pourquoi ils prennent si volontiers pour maîtresses des amies de leurs femmes. Ils croient ainsi peut-être les tromper moins.

Ce fut ainsi que MM. de la Blanchère et de Beaugisson devinrent les amants de Mme de Rochemaure, presque sans s'en apercevoir et seulement parce qu'elle n'était pas leur femme, sans être non plus celle d'un autre. Mme de Rochemaure était veuve et M. le vicomte de Falbin n'avait sur elle aucun droit de plus que ceux que lui donnait une longue liaison où sa constance était d'ailleurs plus durable que fidèle. S'il ne s'était jamais attaché uniquement à Mme de Rochemaure, il ne s'en était jamais non plus détaché complètement. Ils se permettaient des fantaisies réciproques qui leur valaient des retours charmants d'où ils repartaient pour se retrouver ensuite avec un plaisir nouveau. M. le vicomte de Falbin était alors en Autriche où il chassait sur les terres d'un archiduc, quand MM. de la Blanchère et de Beaugisson se mirent à chasser sur les siennes.

Mmes de Beaugisson et de la Blanchère, encore une fois, n'en voulurent guère à Mme de Rochemaure et même, pour de vrai, elles lui en savaient un certain gré. Elles goûtaient par là une liberté qui ne leur déplaisait pas. L'indépendance du corps a ses charmes comme celle du cœur et il leur sembla charmant de jouir ainsi de la dispense d'aimer et d'être aimées. Elles avaient vu en ce double devoir

une des nécessités du mariage et elles virent dans sa fin un agrément véritable. Mme de Rochemaure du reste fut parfaite à leur égard ; elle ne montra aucune vanité de sa double conquête. La chose eut lieu à la campagne de Mme de Rochemaure, où l'on s'était réuni pour passer l'été. La terre de Rochemaure était à quelques lieues de Paris. Ce fut là que ces Messieurs sautèrent le pas. M. le vicomte de Falbin lui sautait des haies ; il avait quitté l'Autriche pour l'Angleterre, où il s'était rendu à des courses de chevaux. Il excellait à cet exercice. Les gazettes parlaient de lui et Mme de Rochemaure semblait s'y intéresser sans regrets. Elle savait que M. de Falbin lui reviendrait plus frais et plus dispos de cette vie en plein air et elle attendait son retour sans impatience. L'Eté paraissait devoir être ainsi fort agréable pour tout le monde. Il ne manquait à MM. de Baugisson et de la Blanchère qu'à qui raconter leur bonheur. N'ayant personne, ils prirent le sage parti de se le confier mutuellement. Cette confidence eut pour suite l'entente la plus commode et la plus pratique. Mme de Rochemaure était enchantée d'eux, comme eux d'elle, de sorte que chacun jouissait le mieux du monde de son plaisir particulier.

## II

Pendant que ces Messieurs occupaient leurs journées à Mme de Rochemaure, leurs femmes passaient les leurs à courir le pays. Peut-être s'étaient-elles senti ces désirs de mouvement à considérer dans les corridors les gravures hippiques qui les ornaient. Ces gravures, habilement coloriées, représentaient les chevaux montés par M. le vicomte de Falbin en diverses courses. Ils foulaient des gazons

courts, émaillés de fleurs. Des palefreniers à casaques multicolores et en bottes vernies à revers jaunes les tenaient en main. Des couvertures quadrillées couvraient leurs croupes luisantes. Leurs robes étaient d'ordinaire baies, alezanes ou isabelles. Ils avaient des formes maigres et étirées et donnaient par leur svelte allongement des idées de vitesse.

Ces dames, pourtant, se contentaient de montures moins rapides, mais mieux appropriées à l'usage qu'elles en voulaient. Chaque après-midi, on amenait devant le perron deux petits ânes gris à longues oreilles ; ils se tenaient bien tranquilles au soleil, leurs museaux tournés l'un vers l'autre, et se regardant d'un bon œil doux et à demi fermé. Leurs sabots cirés brillaient comme du jais dans le sable de l'allée. Leurs croupes rondes et bourrues étaient un peu poussiéreuses. Parfois, ils allongeaient le cou vers les géraniums des vases et en arrachaient une fleur, pareille à la couleur des houppes rouges de leur harnachement. La fleur disparaissait entre leurs longues dents jaunes et ils agitaient humblement leurs queues nues, terminées par une touffe de poils inégaux.

C'était sur leurs dos que M^mes^ de la Blanchère et de Beaugisson couraient le pays. Elles s'asseyaient sur les selles commodes et rembourrées, arrangeaient avec soin leurs robes bouffantes, posaient leurs pieds à l'étrier et se retournaient pour dire adieu à leurs maris venus au perron pour les voir partir. M^me^ de Rochemaure leur adressait de la main un petit signe amical. Ce départ faisait sourire M^me^ de Rochemaure. Ces montures rustiques et ces courses champêtres ne lui convenaient pas. Le teint s'y échauffe par les mouvements du corps et par l'action du soleil. Elle préférait le demi-

jour d'un salon, assombri de stores chinois à ces promenades au grand air, où l'on risque moins volontiers son visage quand il commence à devoir son charme non seulement à ce qu'il est, mais un peu déjà à ce qu'il a été.

De pareils inconvénients n'arrêtaient point M^mes^ de Beaugisson et de la Blanchère. Aussitôt sur leurs ânes elles leur battaient le ventre de leurs petits talons, si bien que les baudets en partaient, du coup, au grand trot. Elles se cramponnaient à la selle en fermant les yeux qu'elles ne rouvraient qu'au bout de l'allée, à l'endroit du pont rustique qui en marquait la fin et où elles n'arrivaient qu'un peu en désordre et leurs grands chapeaux de paille légère à demi envolés. Une fois là, elles se rajustaient, et reprenaient haleine un instant, pendant que leurs ânes levaient et baissaient doucement, pour chasser les mouches, leurs oreilles en cornet, mouvantes et poilues.

Cela fait, et s'étant consulté pour savoir où l'on irait aujourd'hui, on passait le pont. Ses rondins sonnaient fièrement aux sabots des ânes. Ce pont traversait un charmant ruisseau qui était, pour ses méandres, sa fraîcheur et son murmure un des agréments du parc de M^me^ de Rochemaure. Il en reflétait les feuillages épais et les beaux arbres penchés. Quelquefois, il passait lent et léger, parfois avec une eau si vive, si rapide et si brouillée qu'elle ne voulait rien répéter de ce qui s'y mirait en vain au passage. Plus loin, il formait une sorte de petit lac tout égratigné de libellules et tout bordé de roseaux. On en suivait le bord pour arriver à une porte des murs par où l'on sortait dans la campagne.

On ne tardait pas à y retrouver le ruisseau qui

venait y rejoindre la rivière. Son onde faisait le charme de la vallée et y entretenait la verdure des prés et des bois. Des chemins conduisaient à des champs, à des fermes, à des villages, à des jardins. Mmes de la Blanchère et de Beaugisson prenaient d'ordinaire le premier sentier venu et se confiaient au hasard; aussi virent-elles au cours de leurs promenades beaucoup de choses différentes qui leur plurent infiniment. Elles virent des haies et des fossés, des champs de chaumes et de légumes, des prairies, des enclos, des jardinets, des fermes où elles burent du lait en de hautes cruches de grès bleuâtre, des villages où elles achetèrent des échaudés et des pipes en sucre rouge. Elles apprirent des choses imprévues et amusantes, que les chiens aboient volontiers aux jarrets des ânes et que les oies vont à la file, le jars en tête. Elles virent des poules et des coqs. Elles rencontrèrent des chèvres qui grimpent aux talus, des moutons qui bêlent, des vaches qu'un enfant conduit et des cochons pies. Elles connurent le plaisir de s'asseoir sur l'herbe au pied d'un arbre. Elles pénétrèrent même dans une vraie forêt.

Les arbres y sont hauts et forts et, souvent, si près les uns des autres que leurs feuillages se confondent en une seule voûte verte qui cache le ciel. Il fait là un grand silence. Les mousses du sentier sont toutes neuves. On entend au loin la cognée du bûcheron. Cela sent l'Ogre. Le vol d'un insecte vous vibre près de l'oreille. On se perdrait. Il y a des champignons qui sont d'une forme ingénieuse et finement délicate. Il tombe une feuille, un gland ou une pomme de pin. On entend le vent qui parle là-haut dans les cimes flexibles sans que l'on en sente rien au visage. Les sentiers s'entrecroisent; on se perdrait.

Elles ne se perdirent pas, car, étant très raisonnables, elles observaient soigneusement leur chemin et parce que les ânes, qui savent tout, reconnaissent aisément le leur; mais quelquefois elles eurent peur, car ces lieux solitaires ont l'effet d'effrayer par eux-mêmes, si bien qu'elles étaient bien aise de retrouver la grande route; mais elles s'aguerrirent et poussèrent la hardiesse jusqu'à aller aux ruines du château d'Ajonval, qui sont au haut d'une colline boisée. Elles y montèrent, une après-midi, par un chemin difficile et pierreux. La ruine se dresse au sommet parmi les ronces. Le lierre couvre la grosse tour encore debout d'où l'on domine toute la contrée. Elles gravirent l'escalier branlant. D'en haut, leurs ânes qui les attendaient leur parurent tout petits. Elles les appelèrent, pensant qu'ils lèveraient la tête vers elles. Ils n'entendirent pas et les jeunes femmes descendirent promptement de leur solitude aérienne.

Le souvenir de ces vieux murs éboulés leur rendit plus agréable, au retour, la vue du château de Mme de Rochemaure et le grand salon leur apparut plaisant avec ses stores à la chinoise et ses meubles de palissandre. Le soir, elles parlèrent de leur promenade. MM. de la Blanchère et de Beaugisson la blâmèrent et prédirent à ces jolies coureuses qu'il finirait par leur arriver quelque désagrément. Mme de Rochemaure intervint pour dire que le seul mal était que ces promenades la privassent de la société de ses amies. Mais ces messieurs, qui ne comprirent pas, toute la soirée, ne parlèrent que d'histoires de voleurs, si bien que, la nuit, chacun se verrouilla dans sa chambre, tellement que M. de la Blanchère, en robe de chambre, se cassa le nez à la porte de Mme de Rochemaure.

M. de Beaugisson, à son heure, y gratta en vain. Mme de Rochemaure, cette nuit-là, écrivit une longue lettre à M. le vicomte de Falbin.

L'idée de courir un danger, surtout quand elles y croient un peu moins qu'à moitié, n'est point faite pour arrêter les femmes. Aussi, Mmes de la Blanchère et de Beaugisson, dès le lendemain, firent-elles seller, comme de coutume, leurs petits ânes. Leurs maris d'ailleurs eussent été fort dépités qu'il en fût autrement et il ne fut plus dit un mot des propos de la veille. Une fois hors du parc, les promeneuses prirent un chemin qu'elles n'avaient pas encore suivi et qui sortait de la vallée. Elles allèrent ainsi assez longtemps. Bientôt, un étroit vallon s'offrit à elles. Il était planté d'un bois fort touffu au milieu duquel s'ouvrait un mince sentier. L'endroit était écarté et silencieux. Le vallon se resserrait. Bientôt, elles se trouvèrent devant une haie de hautes épines, en face d'une porte verte.

Elles allaient rebrousser chemin quand Mme de la Blanchère remarqua que la porte était mal fermée. Mme de Beaugisson la poussa. Au delà de la haie s'étendait un verger bien cultivé et formé d'arbres à fruits et de treilles. Il faisait le fond du vallon que terminait une pente de rochers escarpés. L'air était pur et tranquille. Des abeilles bourdonnaient doucement dans le silence. Des ruches de paille s'alignaient sur un tréteau de bois. Une bêche, debout en terre, se tenait droite. Son manche, poli par l'usage, luisait.

Mmes de Beaugisson et de la Blanchère étaient descendues de leurs ânes. Elles se prirent par la main et se hasardèrent dans le verger. Une grande allée d'herbes, bordée de treilles grimpantes, le partageait par le milieu. Des grappes de raisin,

bleus, jaunes et roses, pendaient, gonflées d'un jus puissant et doux. Elles en goûtèrent quelques grains. Elles allaient en cueillir une grappe quand un léger bruit les arrêta. Du bout de l'allée, un vieillard s'avançait vers elles. Il était maigre et courbé, vêtu d'une longue robe brune et portait une grande barbe grise. Il agitait les bras avec un air de colère. Les deux amies se serrèrent l'une contre l'autre. Une voix basse et caverneuse se fit entendre à leurs oreilles.

« Que faites-vous ici, malheureuses, et comment avez-vous bien osé pénétrer en ces lieux? Ce n'est donc point assez de haies et de portes pour préserver ma solitude; faudra-t-il donc élever tout autour des murs de pierre pour garantir ma retraite? Ne suffit-il donc point de ce désert pour éloigner de mes yeux le spectacle qui les choque le plus? Encore si vous étiez des hommes! mais vous appartenez à un sexe à qui je dois mon malheur. Votre vue renouvelle mon tourment. Fuyez, fuyez ces lieux où vous n'auriez dû jamais venir et dont vous devez à jamais oublier le chemin défendu. »

Mmes de la Blanchère et de Beaugisson regardaient le vieillard avec plus de surprise que de crainte. Ses paroles faisaient trembler sa longue barbe. Il levait les bras pour mieux marquer la violence de ses sentiments. Il y aurait eu de quoi s'effrayer à ces gestes, si l'air du visage n'eût démenti la force des paroles. La figure du solitaire était douce et simple, malgré le désordre des cheveux et de la barbe, et, sous le poil, rose et encore fraîche avec des yeux bleu clair et le teint uni d'un homme qui se nourrit de légumes, de fruits, de laitage et de toutes les choses naturelles que produit la campagne. Cependant, l'irritation du soli-

taire paraissait s'être apaisée, car il reprit plus doucement :

« Ah ! mes chères filles (permettez à un vieillard de vous donner ce nom) votre place n'est point ici. Mettez sur ma surprise de vous y avoir vues la violence de mes paroles et remettez-vous de l'effroi qu'elles ont dû vous causer. Ma voix est naturellement basse et caverneuse, comme vous l'avez pu remarquer dans votre trouble, car elle est celle d'un homme qu'un long silence a déshabitué d'en faire usage. Aussi elle s'amasse au fond de ma poitrine et en sort avec un éclat peu commun. Ajoutez que j'ai perdu aussi la coutume de mesurer mes discours, à la façon de ceux qui vivent dans le monde. Pardonnez-leur cette rustique franchise et rassurez vos esprits timides. »

M^mes^ de la Blanchère et de Beaugisson avaient bien plutôt quelque peine à s'empêcher de rire, car elles étaient d'un âge où l'on est sensible aux apparences et celle du solitaire leur paraissait singulière. Il leur représentait assez bien un de ces épouvantails propres à éloigner les oiseaux et qui se fût mis tout d'un coup à parler. Leurs jeunes courages s'étaient vite rassurés, si bien que M^me^ de Beaugisson répondit au vieillard en ces termes :

« Pardonnez-nous, bon vieillard, d'avoir involontairement troublé votre solitude. Ce n'était pas notre intention en venant dans ce vallon. Nous y cherchions l'ombre et la fraîcheur. Nous sommes de passage en ce pays et nous nous occupons, mon amie et moi, à en visiter les endroits les plus pittoresques. Ce verger inattendu, au milieu d'un site agréable et retiré, a tenté nos pas. Il est vrai que nous nous sommes laissées aller à cueillir en passant quelques fruits. Voilà notre crime et son

excuse. J'ajouterai que nous nous appelons Laurence et Amélie et que nous sommes prêtes à réparer le tort que nous vous avons pu faire. »

» Oui, bon Ermite », dit à son tour Mme de la Blanchère...

« Je ne suis pas un Ermite », s'écria le vieillard; sachez, ô Laurence, et vous, Amélie, que ce n'est point le désir de servir Dieu qui m'a amené ici. Les ouvrages des philosophes me sont familiers et j'y ai appris à douter de bien des choses. Vous ne trouveriez dans ma grotte ni chapelet ni bénitier. Je n'ai cherché dans ce vallon qu'à y oublier que j'étais un homme. Il me suffit d'avoir vécu pour ne pas souhaiter d'autre vie. Est-on sûr de renaître à l'éternelle sans souvenir de celle-ci? Un tel risque est trop grand pour que je m'y hasarde même en pensée. Mon seul désir est de ne plus rien être de ce que j'ai été. J'attends l'instant de disparaître à mes propres yeux. Je me suis déjà oublié à demi. Pour y mieux parvenir, j'ai voulu ne plus rien savoir du monde, car nous vivons non seulement en nous-mêmes, mais aussi en ce qui nous entoure. Mes arbres m'enseignent la sagesse et je me conforme à leur exemple. Que savent-ils de l'an passé? Le fruit oublie sa fleur. La semence oublie le fruit qui la contenait. Hélas! que ne suis-je comme eux. Mon malheur c'est qu'il me reste encore des souvenirs. J'en ai effacé beaucoup de ma mémoire, mais elle en contient d'ineffaçables, dont j'attends ici d'être délivré. »

Et le solitaire cacha sa tête dans ses mains. Les jeunes femmes s'empressèrent autour du vieillard. Il s'était assis comme en faiblesse sur un banc de gazon. Au bout d'un instant, il revint à lui. Ses joues reprirent leur couleur et il soupira doucement.

Elles demeurèrent confuses et silencieuses dans un embarras gracieux. Cependant, le soleil déclinait et il était temps de partir. Le verger se teignait d'une couleur d'or où les abeilles bourdonnaient invisibles.

Les deux ânes passaient leurs têtes par la porte verte et semblaient appeler leurs maîtresses. Elles prirent congé du bonhomme. C'est en vain qu'il leur offrit de venir se reposer un instant dans sa grotte.

« Ah ! mes filles, leur dit-il tristement à leur refus, vous êtes cruelles. Fallait-il donc me rendre l'image du passé pour me l'enlever si tôt? Il est venu encore une fois me visiter en vous. Vous allez en emporter l'illusion passagère et m'en laisser le regret. Vous êtes cruelles. »

Et il fallut que Mme de la Blanchère et Mme de Beaugisson promissent de revenir le lendemain.

« Vous goûterez à mes fruits, dit le bon solitaire, et je vous conterai mon histoire. »

Elles promirent et, étant remontées sur leurs ânes, rentrèrent tard au château sans rien dire de leur rencontre et de leur promesse.

III

Le lendemain, quand elles se furent assises dans la grotte, qui était spacieuse et fraîche, devant une corbeille de fruits mêlés, et en face du vieillard, celui-ci leur parla en ces termes : « Je n'ai point toujours été pareil à ce que vous me voyez aujourd'hui et n'ai point toujours porté cette longue barbe et cette robe rustique. J'ai eu, ô Laurence, les joues unies et bien rasées ; ô Amélie, j'ai connu les habits de soie et les fines perruques poudrées. Des anneaux brillèrent jadis aux doigts de ces mêmes

mains qui ne me servent plus qu'à tailler ma vigne, à greffer mes arbres et à bêcher la terre. J'ai été jeune. Une certaine sensibilité me fit naître propre à l'amour; il occupa vite mes pensées. Ce fut le temps le plus heureux de ma vie. Un sentiment encore vague et sans objet m'emplissait l'esprit d'un trouble incertain. L'amour était comme un feu subtil et couvert qui, en moi, animait tout sans rien consumer encore. J'en ignorais les flammes et les cendres. Je vivais dans une charmante lumière qui me laissait deviner des clartés plus vives.

» Cet état était délicieux; aussi je ne me pressais point d'en sortir et j'en prolongeais l'agréable incertitude. Je n'aimais point : mais je savais que j'aimerais.

» Cela ne manqua pas d'arriver et de la façon la plus imprévue et la plus subite. On m'a dit ensuite qu'il en était d'ordinaire ainsi, mais ce qui nous arrive pour la première fois nous paraît d'une nouveauté prodigieuse. L'événement le plus commun prend de la rareté à nous concerner particulièrement. C'est pourquoi la rencontre que je fis de M^lle^ de C... me parut la plus unique aventure qui peut survenir à un mortel. A première vue, je sentis que cette belle personne m'était prédestinée et que je n'aimerais jamais qu'elle. J'étais prêt à obtenir son amour par tous les sacrifices imaginables. J'étais dans cette disposition d'esprit qui fait les héros de romans. Des obstacles à surmonter ne m'eussent point déplu, il m'eût semblé ainsi mériter mieux un bonheur qui m'apparaissait comme le plus grand où je pusse prétendre et, par une inconséquence admirable, j'aurais volontiers donné ma vie pour un bien dont il n'eût pas été trop de cette vie tout entière pour goûter l'inépuisable délice.

» Telle était l'exaltation romanesque de mes sentiments. Lorsque j'y eus donné cours, je me mis à considérer de plus près la situation où je me trouvais. Je m'aperçus peu à peu qu'il n'était peut-être pas besoin de tant d'efforts, et que tout irait plus naturellement que je ne l'avais pensé. En effet rien ne laissait prévoir qu'on ne répondît pas à mon amour. J'étais jeune, fortuné. Ma figure n'avait rien de repoussant. Il était fort naturel que M^lle de C... agréât la recherche que je faisais d'elle. Je pris donc le parti de déclarer ma flamme à ses parents, Voilà, me direz-vous, quelque chose de bien ordinaire et d'assez plat que de suivre ainsi l'usage de tout le monde. Certes, je pensais ainsi, mais au cas du refus d'un père barbare ou d'une mère dénaturée, il me restait à employer les grands moyens. Il serait toujours temps d'y recourir et, du moment que cela deviendrait nécessaire, j'étais bien résolu à n'en ménager aucun.

» Hélas! mon malheur ne vint pas d'où je pensais. M. et M^me de C.... accueillirent favorablement ma demande. Leur bonté alla même jusqu'à m'autoriser à faire part de mon désir à celle que ces honnêtes gens considéraient déjà comme ma fiancée. Ils ne voulaient pas, par une délicatesse trop rare, m'imposer l'obligation de recevoir mon bonheur de leurs mains. Ils voulurent que j'eusse le plaisir de ne le devoir qu'à l'assentiment de celle qui m'était plus chère que la vie.

» O surprise, ô douleur, ce fut donc de sa bouche que j'entendis l'arrêt fatal. A ma première parole, M^lle de C... m'arrêta court; avec la politesse la plus exquise et la mesure la plus réfléchie, elle me dit qu'il lui était impossible de disposer de son cœur en ma faveur. Elle m'en exprima son regret et me

pria de vouloir bien cesser des recherches où je ne pourrais rien trouver qui me satisfasse jamais et qui risquaient de ne lui valoir que des chagrins. Elle ajoutait qu'elle s'était fait de celui à qui elle se donnerait tout entière une image si différente de la mienne que ma figure, si agréable qu'elle pût être à toute autre, ne lui ferait jamais l'illusion de lui plaire. Enfin, elle termina son refus par plusieurs choses obligeantes qui me furent autant de pointes envenimées et elle finit l'entretien par une révérence où elle me laissa seul où j'étais et incapable de mouvement.

» Ce fut dans cet état que me trouvèrent M. et Mme de C... Ils m'interrogèrent anxieusement. Ma réponse les mit contre leur fille en une furieuse irritation. M. de C... promit de réduire la rebelle et cet espoir, tout incertain qu'il fût, me rendit la force de rentrer chez moi.

» Mlle de C..., hélas! n'était pas fille à se laisser convaincre et son père, homme tyrannique, entendait être obéi. Il y avait entre elle et lui opposition de caractères et je ne fus que l'occasion d'un choc que tout préparait depuis longtemps; du moins je préférai expliquer ainsi l'obstination opiniâtre de Mlle de C... que d'attribuer sa résistance à la répugnance qu'elle pouvait avoir contre mon visage ou ma personne, tant l'homme, dans sa douleur même, cherche volontiers à épargner au moins sa vanité. Quelles que fussent les raisons de Mlle de C... à s'acharner ainsi, elles amenèrent son père aux plus fâcheuses extrémités. Il lui déclara qu'elle m'épouserait ou qu'elle entrerait au couvent et qu'il ferait en sorte qu'elle n'en sortît de toute sa vie. La chose eut lieu comme le bonhomme l'avait dit. Mlle de C... prit l'habit. Son père vint m'annoncer cet événement.

Je répandis d'abondantes larmes qu'il crut sécher en m'offrant sa fille cadette, qui était laide et presque bossue. Mon refus l'étonna fort et il partit en déclarant que, si les filles étaient extravagantes, les garçons étaient fous qui voulaient mêler de l'amour au mariage et que, de son temps, il n'en était pas ainsi.

» Cependant je ne me consolais guère et je continuai d'aimer Mlle de C... Je formai le projet de l'enlever au cloître où elle était enfermée. Je pris plusieurs fois les dispositions nécessaires à cet égard, mais mes tentatives échouèrent.

» Ce fut ainsi que l'époque arriva où se produisirent en France de grands changements. On y vit des choses étonnantes : l'ordre du monde y fut renversé. Il est probable que, si j'eusse épousé Mlle de C..., je me serais tenu à l'écart des affaires publiques. Le bonheur de mon foyer m'eût éloigné de l'autel de la patrie. Epoux heureux, père de famille, j'eusse désiré le maintien des lois et des institutions qui m'assuraient un état où je n'eusse rien trouvé à reprendre; homme solitaire, j'aidai par désœuvrement au bouleversement universel. Je fréquentai les clubs : j'y acquis une certaine influence; je participai à ces conseils occultes qui, aux temps de crise, remplacent un pouvoir qui n'est plus. Cependant, à travers la fièvre des séances et le bruit des émeutes, je poursuivais un but secret.

» Je crus l'avoir atteint quand on décréta la fermeture des couvents. On allait rendre au monde les recluses du cloître. Pensez à mon émotion quand, le bonnet rouge au front et la pique à la main, je me fis ouvrir, au nom du peuple, la porte du couvent qui renfermait Mlle de C... De quels regards je cherchais à percer ces voiles abaissés durant que je lisais

à ces pieuses filles la sentence de leur liberté. Vain espoir! Mlle de C... n'était plus parmi elles. Quelques jours auparavant, on l'avait fait partir à l'étranger dans un lieu dont on ne me dit pas le nom. Hélas! l'aurais-je su! je ne pouvais même pas la suivre et la rejoindre. La guerre était aux frontières; l'oppresseur foulait le sol de la patrie et forgeait déjà les chaînes de notre esclavage.

» Je courus aux camps défendre notre jeune Liberté. Menant la dure vie des soldats, j'en pris bientôt les mœurs brutales. J'y fus aidé par la nature. J'étais dans la pleine force de mon âge et un sang coulait dans mes veines dont l'ardeur longtemps contenue m'étourdissait. S'il fallait renoncer à l'amour, je voulais au moins le remplacer par le plaisir. N'ayant pu posséder celle que j'aurais voulue je me jurai au moins d'avoir celles que je voudrais. Les dangers de la guerre brusquent les désirs; le grand air des camps, le vin du bivouac les rend prompts. Je les satisfaisais au passage. J'eus ainsi des femmes de toutes les sortes et aussi pour dire vrai toutes sortes de femmes. On ne choisit guère et la première venue est au premier venu. Pendant plusieurs années, je parcourus ainsi l'Europe, au galop de mon cheval, le dolman à l'épaule, et la botte au mollet, sous la grêle des boulets et la pluie des balles, sabre au clair et cul en selle. Ce fut ainsi qu'un soir je reçus l'ordre d'occuper avec mon escadron un couvent situé sur la montagne et qui dominait la plaine de Bettenbrün. L'Empereur y avait concentré trois cents bouches à feu et massé cent mille hommes. On était à la veille d'une grande bataille.

» Mes cavaliers et moi montions une pente assez rude. Nous heurtâmes de la crosse de nos pistolets

et du pommeau de nos sabres la porte du couvent et, comme elle ne s'ouvrait pas, nous y mîmes le feu. Si le cloître où nous entrâmes à cheval et la chapelle où nous fimes un bruit d'enfer étaient vides, les caves étaient pleines. On en tira un tonneau de vin. J'en bus sans quitter la selle une forte lampée et je me mis en tête de faire monter à mon cheval les marches de l'escalier. Ces sortes d'exploits étaient fort en honneur dans ce temps. Le mien me valut les hourras de ma troupe. Les religieuses ne se montraient toujours pas. Nous parvînmes enfin à leurs cellules qui s'ouvraient sur un vaste corridor. Ce fut, je vous jure, Mesdames, un beau spectacle que de voir toutes les portes sauter au coup d'épaule de mes gaillards. Les torches remplissaient le corridor d'une fumée âcre. En un clin d'œil il n'y resta plus personne. On entendait des rires, des cris et des jurons.

» La cellule où je pénétrai était fort obscure. Je me jetai sur le lit et j'y trouvai un corps étendu ; il était jeune et frais et j'en usai à mon aise. Il faut croire que ma visite, pour être inattendue, n'avait rien de trop désagréable, car des soupirs répondirent à mes étreintes et des bras me serrèrent avec force.

» La volupté a des effets merveilleux et soudains. Celle que je donnais augmenta celle que je ressentis et je fus reconnaissant de celle que j'avais éprouvée. La fatigue seule mit fin à ces ébats. Le vin m'engourdissait peu à peu et je tombai dans un profond sommeil.

» J'en fus réveillé à l'aube par le bruit du canon. Je fus debout en un clin d'œil. Le jour entrait dans la cellule blanche. Elle était vide. Le temps pressait. Le souvenir de ce corps amoureux que j'avais

tenu dans mes bras me revint à l'esprit. Je cherchai quelque objet qui pût me servir plus tard à me rappeler cette agréable nuit. Je regardai autour de moi; les murs étaient nus. Sur la table j'aperçus une petite boîte ovale. Je la saisis sans l'ouvrir. On m'appelait. Les boulets commençaient à tomber sur le couvent. Nous fûmes en selle en un moment. Il nous fallait rejoindre notre régiment. L'artillerie tonnait à nos oreilles. Nos chevaux galopaient. Je sentis un vent furieux et un choc et je tombai. Quand j'ouvris les yeux, j'étais seul et tout nu. On m'avait dépouillé de mes vêtements et je tenais encore dans ma main la petite boîte ovale.

» Les voitures d'ambulances furent évacuées de Bettenbrün sur Geisnau et je restai trois mois à l'hôpital. Quand j'en sortis, j'avais oublié la petite boîte verte. On me la remit fidèlement. Je l'ouvris.

» Elle contenait en miniature un portrait de jeune fille en habit de religieuse. Les traits de la figure me firent pousser un cri. Je reconnaissais M^lle de C... C'était bien elle, elle, l'amour de ma jeunesse, refugiée en ce couvent perdu, sous ce vêtement barbare, que j'avais, sans m'en douter, tenue dans mes bras ! Je tombai en proie à un accès de rage inexprimable contre le sort qui avait fait de ce qui eût été un singulier bonheur une vulgaire aventure de plaisir.

» A partir de ce jour je fus pris d'une noire mélancolie. Elle m'accompagna partout. Je pris en dégoût le métier de la guerre et je résolus de quitter le service. D'ailleurs, l'ère des batailles était close. Je me retirai en ces lieux; je plantai ce verger. Je fis creuser cette grotte et je tentai d'oublier au sein de la nature les événements d'une vie déjà longue dont j'ai voulu vous conter l'histoire. »

Mme de la Blanchère et de Beaugisson avaient écouté le vieillard avec attention. Ne suffit-il pas de parler d'amour pour rendre les femmes attentives? Elles n'avaient même pas pensé à prendre un fruit dans la corbeille placée devant elles. Elles se taisaient, le vieillard continua:

« Si je vous ai fait ce récit, ce n'est pas pour que vous en tiriez aucune application. Elle ne contient aucune morale et aucune leçon dont vous puissiez profiter. Elle m'est toute particulière et ne concerne que moi-même. Aussi aurais-je dû me retenir de vous la confier, car il importe qu'un entretien ait son fruit. Les hommes ne devraient user de la parole que pour s'avertir les uns les autres de ce qui peut leur être utile. J'ai cédé à un entraînement égoïste en vous entretenant ainsi. Pardonnez-le à un solitaire. La solitude ne fait pas les sages. J'en suis une preuve vivante. J'aurais dû m'en tenir avec vous à mon premier mouvement qui fut de vous chasser tout d'abord de ce vallon avec des gestes courroucés. Au lieu de cela, je vous ai fait asseoir dans ma grotte rustique et je suis rentré avec vous dans des pensées anciennes et troublantes dont je m'employais à me garder. Puisqu'il en est ainsi je veux y aller jusqu'au bout. Venez, mes filles, venez voir tout ce qui me reste de mon passé. »

A ces paroles la vieillard s'était levé. Il alla vers une niche creusée dans le roc et en revint en tenant une boîte entre ses mains. Les jeunes femmes, quand il l'eut ouverte, se penchèrent pour voir ce qu'elle contenait. Deux cadres y entouraient deux miniatures. La première représentait un jeune homme en habit de soie rose avec une perruque poudrée et un habit de dentelles.

« Voyez, leur dit le vieillard, le malheureux dont je vous ai parlé et qui vous parle, » et il ajouta : « Et voici celle que j'ai aimée. »

C'était le portrait d'une jeune fille en costume de religieuse. Le peintre avait rendu à merveille le charme de son visage. La rudesse du vêtement y ajoutait quelque chose qui touchait le cœur.

Mmes de la Blanchère et de Beaugisson le considéraient avec surprise. Les traits leur en étaient connus. L'âge n'avait point assez changé ceux de la bonne Mère Sainte-Justine pour qu'elles ne s'aperçussent pas que la supérieure du Couvent des Agnelles et la religieuse de Bettenbrün ne faisaient qu'une même personne avec Mlle de C... Elles n'en revenaient pas de leur étonnement et le fou rire les gagnait à penser que la bonne dame qui avait instruit leur jeunesse dans la modestie et la pudeur avait eu la sienne mise à une si dure épreuve et qu'elle avait connu aux bras d'un soldat un plaisir qui, pour avoir été involontaire et passager, ne lui en avait pas moins été agréable quoi qu'elle en pût penser maintenant où elle ne s'en souvenait plus que pour y voir une marque du danger qu'il y a à être une femme.

Elles avaient oublié le bon vieillard quand tout à coup elles poussèrent un double cri et se dégagèrent lestement. Il les avait saisies chacune par la taille. Son corps courbé s'était redressé. Sa figure rose semblait empourprée d'un feu soudain; ses yeux brillaient. Laurence et Amélie, d'un saut, furent hors de la grotte et se mirent à courir à travers le verger en se tenant par la main...

Le Solitaire les suivait de loin en trébuchant dans sa robe, mais elles le perdirent de vue au détour du sentier, tandis qu'elles l'entendaient encore derrière

les branches qui caressaient la croupe velue de leurs ânes dont le trot sonnait sec sur les feuilles sèches.

## IV

Le couvent des Agnelles, où elles avaient été élevées, revenait souvent dans les entretiens de Laurence et d'Amélie, car elles s'en rappelaient avec une agrément infini le séjour tranquille, ridicule et charmant. Il était situé à Paris, dans un quartier silencieux, avec un beau jardin et un quinconce. Les Mères y étaient vêtues de bleu fin, avec une croix d'argent sur la poitrine et, sur la tête, une coiffe tuyautée. Les pensionnaires y portaient des robes tout unies, avec des cols et des manchettes de linge. La vie y était ordonnée mais riante. Les dortoirs y étaient embellis de rideaux blancs soigneusement empesés. Sur chaque lit il y avait une couverture piquée. La table de toilette supportait un pot de faïence à fleurs. Les escaliers étaient passés au rouge vif comme le carreau des salles et des corridors. Le parloir seul avait un parquet. Ces demoiselles, aux jours de visite, le remplissaient de leurs rires et d'un bruit de papier froissé. Les gâteaux et les sucreries sortaient des paquets ficelés de rouge. Les visiteurs devaient mettre avec soin leurs pieds sur les petits ronds de natte qui se trouvaient devant chaque siège. La Mère Sainte-Justine veillait à tout, bonne et souriante. C'était sous sa vigilance que Laurence et Amélie avaient appris le travail et la prière. Le principal de l'éducation consistait en cantiques et en couture. La broderie était l'art d'agrément. Il y avait aux Agnelles des brodeuses distinguées. La Mère Sainte-Justine pensait que la broderie est une occupation admirable, appropriée à toutes. Les subtiles y trouvent le repos de leurs pensées; les

sottes un exercice délicat qui donne à tout le moins de l'esprit à leurs doigts. On enseignait, en outre, la grammaire, le calcul, l'histoire et la musique. Le maître de grammaire était borgne; celui de calcul, louche; le professeur d'histoire, bègue. Le musicien seul était bel homme. C'est de lui généralement que ces demoiselles étaient amoureuses. Laurence et Amélie firent exception. Elles s'éprirent, en même temps, l'une du maître de grammaire, l'autre du professeur d'histoire, ce qui leur valut les remontrances de Madame Sainte-Justine.

Elles étaient entrées au couvent le même jour et dans la même classe. Orphelines toutes deux, elles se prirent d'amitié par le contraste de leurs caractères. Amélie était langoureuse et sentimentale, Laurence vive et pétulante. Leurs différences s'unissaient en perfection. Elles étaient toujours ensemble. Toutes deux ne devaient quitter le couvent que pour le mariage. La Mère Sainte-Justine, par ses relations dans le monde, s'employait volontiers à marier ses élèves. Elle leur cherchait des unions sages et assorties. Le tour d'Amélie et de Laurence arriva.

Ce fut au parloir des Agnelles qu'Ernest de la Blanchère et Anatole de Beaugisson firent connaissance de Laurence et d'Amélie et, par leurs fiancées, la leur propre. Dès qu'ils se virent, ils se trouvèrent des goûts communs. Tous deux aimaient l'argent : l'un pour le dépenser, l'autre pour l'amasser. M. de Beaugisson était presque avare, M. de la Blanchère presque prodigue. La dot leur plaisait et les filles ne leur déplaisaient pas. MM. de la Blanchère et de Beaugissson firent part à la Mère Sainte-Justine de leur contentement et la supplièrent d'y mettre le comble en terminant ce qu'elle avait si bien commencé. Les anneaux furent échangés; les bouquets

arrivèrent. Ces Messieurs venaient ensemble au parloir voir leurs fiancées.

Amélie et Laurence n'éprouvèrent avec M. de Beaugisson et de la Blanchère aucun de ces tendres transports qu'elles avaient ressentis à voir le maître de musique, avec sa redingote râpée, traverser le préau ou le professeur d'histoire passer dans la cour. Aussi leur fut-il assez indifférent que leurs maris portassent à une autre un genre d'hommage dont elles n'appréciaient ni l'honneur ni l'agrément. Elles pensèrent bien un peu à prendre un amant selon l'usage, mais Amélie aurait voulu qu'il eût les yeux noirs de Laurence, et Laurence eût désiré au sien les yeux bleus de son amie. Cela les fit rire et elles s'embrassèrent tendrement de ce que leur charmante amitié leur tînt si bien lieu de l'amour.

## V

On était à la mi-septembre. La saison continuait à être belle et Laurence et Amélie continuaient à se promener sur leurs ânes. A vrai dire, depuis l'aventure du Solitaire, elles ne quittaient plus guère le parc de Mme de Rochemaure. Elles attachaient leurs bêtes à un arbre, suivaient à pied le ruisseau et s'asseyaient au bord du petit lac, un livre sur leurs genoux. Amélie tombait en de longues rêveries. Elle regardait les premières feuilles jaunies rejoindre, dans l'eau tranquille, leur reflet rapproché. Laurence riait, parlait avec vivacité. Il y avait en elles certain trouble qu'elles ne se disaient point, mais qu'elles devinaient. Elles éprouvaient l'une pour l'autre une amitié nouvelle, plus tendre de la part d'Amélie, plus vive de la part de Laurence. Elles marchaient en se tenant par la taille ou, assises, elles se prenaient les mains. L'idée de l'amour se

manifestait en elles par des caresses innocentes où elles trompaient l'agitation de leurs cœurs. Elles s'embrassaient à tout propos, se chatouillaient, se câlinaient. Les baisers d'Amélie étaient longs et timides, ceux de Laurence brusques et hardis. Toutes deux tressaillaient au moindre bruit, au froissement d'une feuille tombée ou au vol d'un oiseau.

Cependant la saison s'avança. Le parc dépérissait feuille à feuille. Il pleuvait parfois et, au retour, les sabots durs des petits ânes glissaient sur les rondins moussus du pont rustique, tandis qu'ils écartaient leurs longues oreilles mouillées et alourdies et que la houppe en poil de leurs queues nues s'égouttait sur le sable humide.

En rentrant elles trouvaient les figures irritées de MM. de Beaugisson et de la Blanchère. Les Chinois des stores semblaient faire la grimace sous leurs chapeaux pointus. Tout d'abord, ces messieurs s'étaient assez volontiers partagé M^me de Rochemaure, mais il leur semblait maintenant que ce n'était plus assez tromper leurs femmes que d'avoir chacun la moitié de la même. Ils travaillaient l'un contre l'autre à s'exclure réciproquement, non qu'aucun d'eux eût l'intention de conserver M^me de Rochemaure s'il venait à l'avoir tout entière, mais tous deux voulaient l'avoir eue aux dépens de l'autre. Certes, ce débat amusait M^me de Rochemaure et elle eût laissé les choses se continuer ainsi si la nouvelle du prochain retour de M. le vicomte ne l'eût amenée à brusquer le dénouement. M. de Falbin revenait d'Angleterre où il avait fait merveille. Ses exploits équestres ne se comptaient plus. Il avait gagné plusieurs courses. Il ne manquait pas à ces retours de donner un peu de son temps à

Mme de Rochemaure. Celui de MM. de Beaugisson et de la Blanchère s'en trouvait du coup terminé. Mme de Rochemaure les en avertit et leur annonça son intention d'aller attendre M. de Falbin à son débarquement à Calais. Ces Messieurs reçurent leur congé avec beaucoup de fermeté et ils fixèrent leur départ pour dans trois jours.

Ces trois derniers jours furent singulièrement beaux. Laurence et Amélie les passèrent en promenades dans le parc; elles y rencontrèrent leurs maris. Ils s'évitaient avec grand soin et à table affectaient de ne se point parler. Mme de Rochemaure semblait toute occupée à ses préparatifs. Les malles remplissaient le corridor. Amélie et Laurence se heurtèrent à cet amas en revenant du parc pour la dernière fois. Elles avaient l'air content et sournois de personnes qui se sont confié quelque secret ou ont trouvé quelque chose. La langoureuse Amélie avait je ne sais quoi de plus vif, la vive Laurence, je ne sais quoi de plus langoureux. Toutes deux regardaient leurs maris d'un air singulier. A table, on parla peu, elles étaient rêveuses. MM. de la Blanchère et de Beaugisson échangeaient des regards courroucés. Mme de Rochemaure distraite pensait sans doute à M. le vicomte de Falbin.

La soirée fut courte. Mme de Rochemaure monta de bonne heure dans sa chambre, M. de Beaugisson alla s'enfermer dans la sienne et M. de la Blanchère gagna son lit. Amélie et Laurence restèrent seules dans le salon désert. Elles continuèrent la veillée aux lampes. Elles s'étaient assises côte à côte sur un sopha. Laurence avait sa tête doucement appuyée sur l'épaule d'Amélie qui lui entourait la taille de son bras. Elles se regardèrent en

souriant. Leurs joues chaudes se touchèrent; leurs lèvres s'unirent étroitement et délicatement. Elles poussaient tour à tour de légers soupirs. Leurs mains échangèrent des caresses. Elles se voyaient ainsi voluptueusement reflétées dans un grand miroir placé en face et qui leur montrait derrière elles les Chinois des stores dont l'un, peint en rose. leur tirait une longue langue effilée et écartait à ses doigts l'éventail de cinq grands ongles pointus.

Le lendemain, tout le monde fut sur pied de bon matin, pour le départ. Mme de Rochemaure attendait ses hôtes dans le salon, prête elle-même à partir. Amélie et Laurence entrèrent en se tenant par la main. Elles semblaient un peu lasses et avaient les yeux battus de personnes qui ont moins dormi qu'elles n'eussent eu besoin de dormir. M. de la Blanchère et M. de Beaugisson s'abordèrent avec un air d'estime tout particulier. Mme de Rochemaure les regardait en souriant. Ils avaient perdu cette humeur qu'ils semblaient ressentir l'un pour l'autre. Grâce à Mme de Rochemaure, ils savaient maintenant pourquoi elle n'avait voulu renoncer à aucun d'eux : elle les avait mis à même de prouver tour à tour ce qu'ils valaient et qu'ils se valaient. Aussi les adieux furent-ils d'une charmante cordialité; on convint que l'Été avait été parfait en tous points. On se dirigea vers les voitures. Mme de Rochemaure monta la première dans sa berline de voyage. Le fouet du postillon claqua. M. de la Blanchère serra la main de M. de Beaugisson, tandis que leurs femmes s'embrassaient en se parlant à l'oreille. Les valets de pied étaient aux portières. Amélie et Laurence se retournèrent une dernière fois et envoyèrent un baiser vers le château qui se

détachait en blanc sur l'or des arbres du parc avec ses toits et ses fenêtres à stores chinois. Elles étaient heureuses. N'était-ce point là qu'elles avaient appris à ajouter à l'amitié charmante qui les unissait ce qui lui manque d'ordinaire pour la faire semblable à l'Amour, le Plaisir?



De la Mère Sainte-Justine, Supérieure du Couvent des Agnelles, à Mme de Rochemaure.

Lundi, 23 décembre 182...

Avec quel effroi et quelle inquiétude j'ai appris, ma chère marquise, l'affreux attentat dont vous avez failli être victime et c'est à peine si les nouvelles que vous me donnez vous-même de votre santé et de votre émotion parviennent à me rassurer! Vous êtes si bonne et si courageuse que je crains que vous ne me vouliez cacher l'état où vous a mise un événement si inattendu et si peu commun. Remerciez le ciel, comme je le remercie, de vous avoir aidée à échapper à un péril dont l'idée seule fait frémir; mais où les forces humaines seraient insuffisantes la Providence vient à leur secours avec l'appui de ses grâces divines. Dieu soit loué, ma chère marquise, vous avez combattu le bon combat. Laissez-moi donc, maintenant que le danger est passé, en raisonner avec vous, car il y a des conséquences et des leçons à tirer de votre terrible aventure.

En quels temps vivons-nous, ma chère marquise, si, à quelques lieues de Paris, on est ainsi exposé aux pires circonstances. Il me semble voir là comme un avertissement des calamités qui nous menacent et une preuve que les mauvais jours que nous avons traversés jadis pourraient fort bien revenir de nou-

veau. A la façon dont il va, le siècle sera bientôt intenable et c'est à peine si le cloître sera une barrière aux entreprises des méchants, car, enfin, quoi de plus ordinaire et de plus commun que la conduite que vous teniez au moment où vous fûtes en but à la criminelle tentative d'où il n'a pas fallu pour vous sauver moins que tout votre courage et que toute la vigilance céleste.

Voici donc que vous partez de Paris, dans votre voiture, pour aller passer quelques jours à votre terre de Rochemaure, qui n'en n'est guère qu'à huit lieues, afin d'y donner vos ordres et d'y respirer le bon air en prenant soin de vos affaires. Rien de plus sage et de plus naturel. On vous dit que les vents d'hiver ont renversé quelques arbres dont les troncs obstruent le cours du ruisseau qui passe dans votre parc et qu'il les faudrait enlever. Vous allez seule, pour vous rendre par vous-même un compte exact du dégât. A peine êtes-vous arrivée en cet endroit, assez désert et un peu écarté, que vous entendez un craquement de branches et qu'un être étrange et bizarre se jette à vos pieds. Il est vêtu d'une longue robe de bure et porte une longue barbe grise. Vous le prenez pour un de ces frères mendiants qui parcourent les campagnes pour y faire entendre la parole de Dieu et vous prêtez l'oreille aux siennes. Elles sont incohérentes et passionnées. Ce discours désordonné vous frappe d'étonnement. Il respire une ardeur coupable. Est-ce bien à vous qu'il s'adresse? En vain voulez-vous imposer silence à cet énergumène : il s'attache à vos genoux. Vous voulez fuir, il vous retient. Son haleine brûle votre visage; ses mains brutales vous saisissent et vous étreignent. Vous résistez, mais toute la force du démon anime ce misérable dont la vue est déjà un

outrage à vos yeux. Le bois retentit de vos appels; l'écho seul répond à vos cris. Vous êtes renversée; un poids furieux vous opprime. Tout à coup, un jardinier accourt; par miracle, il vous a entendue; en un instant, il vous délivre et, de ses mains honnêtes et robustes, il maintient le forcené qu'il a saisi par la barbe. Vous pouvez ainsi regagner le château. Il me semble vous voir, ma chère marquise, à genoux et remerciant Dieu, car enfin que serait-il advenu si le bon Sulpice, c'est ainsi, m'écrivez-vous, que se nomme votre rustique sauveur, ne s'était montré à temps?

Ah, ma chère marquise, je frissonne à cette pensée, mais Dieu veillait sur vous. Il voulait l'épreuve, mais il vous réservait le secours.

Ce que vous me dites de votre agresseur n'est pas moins singulier encore, qu'il vivait depuis longtemps dans le pays où il habitait une sorte d'ermitage au fond d'un vallon retiré, qu'il passait pour être doux, inoffensif et solitaire et se nourrissait de fruits et de laitage. Comment s'est donc ranimé tout à coup dans ce vieillard un feu que l'âge avait dû amortir et que le genre de vie qu'il menait était peu propre à rallumer, car son existence, par sa solitude et sa simplicité, marquait bien un ferme propos de se tenir loin des vaines agitations. Sans être un chrétien, il était au moins un de ces philosophes qui prétendent par la retraite et la contemplation de la nature au pouvoir sur eux-mêmes. Il est vrai que sans Dieu tout cela n'est que néant.

Vous ajoutez qu'avant de se rendre ermite notre homme avait été jadis un de nos plus farouches jacobins. Quelle horreur, s'il appartient, comme vous le dites, à une honorable famille! J'espère qu'on en taira le nom par égard pour ceux qui le

pourraient encore porter. Le mieux n'est-il point qu'on fasse silence sur cette lamentale affaire, de crainte que les gazettes s'en emparent, car on ne se saurait trop garder de leur rien confier. Il faut éviter de mettre le public au courant de ce qu'il doit ignorer. Contentons-nous de gémir entre nous de l'égarement de ce malheureux. Vous me dites encore qu'il eut jadis un grade dans les hordes de l'Usurpateur. Ah! comme je reconnais bien à ce qu'il a fait la façon des suppôts de M. Buonaparte, dont rien n'arrêtait la brutalité et l'incontinence. En vain, cherchait-on un refuge dans les lieux les plus solitaires et les plus reculés! Encore, au moins en un tel temps, fallait-il s'attendre à tout, mais maintenant que nous vivons sous un roi pieux et légitime et que les lys ont refleuri au royaume de France, faudra-t-il en revenir à trembler pour notre vie et notre honneur? Je le répète, ma chère marquise, ce sont là les signes précurseurs de la tempête. La terre gronde sous nos pas. Le volcan souterrain mugit encore. Les mauvaises passions sont prêtes à se déchaîner.

Puissions-nous, ma chère marquise, n'en pas voir davantage les funestes effets. Prions Dieu qu'il nous épargne des maux plus grands. Prenons confiance en lui puisqu'il a voulu montrer en vous qu'il n'abandonnait par ses enfants. Je ne doute point qu'il n'écoute nos prières. Les miennes lui rendent grâce aujourd'hui.

P. S. — Je pense que le beau présent que j'ai reçu pour notre chapelle de la part de notre ami M. le vicomte de Falbin n'a pas non plus d'autre intention. Il a joint à son envoi un charmant billet qui marque pour vous la plus tendre amitié. Il me mande qu'il a gagné en Angleterre comme prix

d'une course de chevaux cette belle coupe d'argent dont il nous fait don. Elle sera l'honneur du trésor de notre petite sacristie et je sens que l'hommage qu'il en fait au Seigneur lui est dicté par un sentiment de reconnaissance et de gratitude qui ne se pouvait exprimer par plus d'à-propos et plus de délicatesse.

HENRI DE RÉGNIER.



# TROIS POÈMES DU CRÉPUSCULE

—

## *LE BAISER*

### I

*Ce fut vers le déclin de la belle saison;*
*Les raisins étaient lourds aux murs de la maison.*

*Sous le vent toujours doux, quelques feuilles à peine*
*Tombaient en tournoyant sur l'eau de la fontaine.*

*Rien ne faisait sentir que le soleil mourait,*
*Sauf un peu de silence au cœur de la forêt.*

*L'on n'entendait plus fuir, deux à deux, par les sentes,*
*Les amants rendant grâce aux étoiles absentes.*

*Leurs baisers fleuraient mieux sur le seuil des logis*
*Quand le soir moins tardif voile les fronts rougis.*

*Toute tâche était faite, et la terre ouvrière,*
*Avant de s'endormir, exhalait sa prière.*

*Comme une ruche d'or bourdonne au temps du miel,*
*Seule, une cloche au loin troublait la paix du ciel.*

### II

*Par un beau soir pareil tu vis cette contrée*
*Que le soleil couchant avait tout empourprée.*

*Ralentissant nos pas et retenant nos voix,*
*Nous prîmes le chemin qui mène vers les bois.*

*Nous ne sentions en nous — ô douce défaillance ! —*
*Que le désir muet d'adorer le silence.*

*Soudain, d'un geste lourd levant tes bras aux cieux,*
*Tu laissas raisseler ta toison sur tes yeux.*

*Et je cueillis, malgré que tu fusses farouche,*
*Sous sa blonde lueur, la rose de ta bouche.*

*Alors, parmi tes cris et tes rires ravis,*
*Je crus avoir baisé le soleil, car je vis,*

*Comme une cité d'or qu'un roi barbare brûle,*
*A travers tes cheveux flamber le crépuscule.*



## *RÊVERIE*

*Voici venir le soir où mon âme, ô douceur !*
*Voudrait languir sur les lèvres et dans les roses,*
*Et goûter tour à tour, confondant toutes choses,*
*Au parfum de la femme, à la chair de la fleur.*

*Le vent s'est fait plus doux et de désir soupire*
*Parmi les bois tremblant du chant des rossignols.*
*Vois ! les chauves-souris enchevêtrent leurs vols.*
*C'est, après le soleil, la lune et son empire.*

*Dans l'ombre on ne voit plus où finit le sentier.*
*Ecoute, ô promeneur, malgré ta somnolence,*
*Les derniers bruits du jour avant le grand silence*
*Où l'on entendrait choir une fleur d'églantier.*

*L'angelus sonne. Un enfant chante. Un chien aboie.*
*Un fardier fait grincer les cailloux du chemin.*
*C'est l'heure grave où l'on voudrait lever la main*
*Pour te bénir, ô Terre où fermente la joie !*

*Mais es-tu digne, ô toi qui rêves près des blés,*
*De faire devant Dieu le signe saint du prêtre?*
*As-tu vidé ton cœur de la vanité d'être*
*Autre chose qu'une ombre au long des murs croulés ?*

*Et sauras-tu mourir sans plus vouloir te plaindre*
*Que les fleurs, les oiseaux, les astres et les dieux ?*
*Pourras-tu, sans qu'on ait à te fermer les yeux,*
*Sentir autour de toi la lumière s'éteindre ?*

*Accordes-tu ton âme à la fuite des eaux*
*Au passage des vents, à la chute des feuilles ?*
*Chantes-tu les trois Sœurs, et quand tu te recueilles,*
*Entends-tu dans la nuit le bruit de leurs fuseaux?*

*Frère, ne réponds rien, car tout est un mystère.*
*Retourne à ta maison, et sans crainte endors-toi.*
*Qu'il te soit épargné de connaître la loi.*
*N'écoute plus la voix secrète de la Terre.*



## *CRAINTE D'AUTOMNE*

*Le crépuscule éteint ses pourpres et ses ors.*
*Glissant à peine à pas furtifs parmi les feuilles,*
*La pâle Automne vient, rêveur qui te recueilles,*
*Te murmurer tout bas qu'il est l'heure des morts.*

*Iras-tu, la suivant dans les vents et la pluie,*
*Jusqu'au bois ténébreux où dorment les marais,*
*Y mirer ton visage et tes effrois secrets,*
*Avant que l'ombre tombe et que le jour s'enfuie?*

*Ou prenant le chemin qui ramène aux maisons*
*Dont les carreaux rougis vont luire sur la plaine,*
*Ecouteras-tu seul, retenant ton haleine,*
*Le chant qui dure encore aux lèvres des Saisons?*

*Suivras-tu le conseil des roses de novembre*
*Dont les pétales roux jonchèrent ton jardin,*
*Et que tu sens mourir, en un rêve soudain,*
*Sur le sein de l'amie arrivant dans ta chambre?*

*Ou les bras étendus sur l'aire de ton champ*
*Où rien ne verdit plus, hormis la mauvaise herbe,*
*Prieras-tu pour les grains qui deviendront la gerbe*
*Dont le poids fait plier le dos d'un jeune enfant?*

*Hélas! pauvre rêveur, tu ne saurais que dire!*
*En la saison douteuse où frissonne le Sort,*
*Tout prépare à la vie et s'apprête à la mort.*
*Ta gaîté veut pleurer et ta tristesse rire.*

*Il n'est rien de certain dans le monde, sinon*
*Qu'il n'est pas de repos dans la vie éternelle.*
*Tout ce qui fut revient, comme la ritournelle*
*D'une chanson que chante un poète sans nom.*

*Voici rentrer le laboureur avec le pâtre.*
*On entend dans les bois se lamenter les vents.*
*La tempête a gonflé le fleuve aux flots moins lents.*
*C'est l'heure d'endormir son âme au coin de l'âtre.*

*Mais la semence vit qui, verte, percera*
*Vers le premier soleil, sous la dernière neige;*
*Et même en ces mois noirs, par un doux sortilège,*
*La rose de Noël à ton seuil fleurira.*

*Accueille donc l'Automne ainsi qu'une servante*
*Qui t'apporte la coupe où tu boiras l'espoir;*
*Puis écoute sans peur les voix sombres du soir:*
*Autour de ta demeure il pleut, et neige, et vente...*

STUART MERRILL.

## *LA SCIENCE ET LE THÉATRE*

# DE « L'ÉVASION » AUX « AVARIÉS »

—

### I

L'originale fantaisie de M. Brieux, qui voulut mettre sous les yeux du public de théâtre un chapitre vécu de pathologie spéciale, est un signe fort intéressant.

Je ne veux pas dire que cet intérêt a une relation quelconque avec le bruit qui surgit et tous les incidents qui naquirent de ce que la Censure en empêcha la représentation. S'il était besoin d'une preuve nouvelle que la valeur d'un fait n'a aucun rapport avec l'attention que lui accorde la foule, on pourrait la prendre dans cette tapageuse émotion qui entoure la pièce de M. Brieux. En effet, si la Censure en avait autorisé la production sur la scène, nous n'aurions eu ni cette lecture retentissante, un beau soir, devant un public peu banal, ni cet émoi dans la presse dont la verve est alimentée par cet abus de pouvoir administratif. Et pourtant les « Avariés » n'en auraient pas eu moins de valeur dans leur signification, n'en auraient pas moins éclairé un des côtés les plus curieux des rapports de la science avec la vie courante en leur présente évolution.

C'est d'ailleurs parce que généralement, ou bien on s'est à plaisir épandu sur les dangers ou la né-

cessité de la Censure, ou bien on s'est préoccupé exclusivement du caractère médical des « Avariés », que le sens véritable de cette manifestation scientifique s'est notalement obscurci.

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de le préciser un peu.

II

Quand, il y a cinq ans, je sortis de la répétition générale de l' « Evasion » j'étais abasourdi et écœuré. Abasourdi parce que, sous couleur d'érudition, j'y avais entendu des choses incompréhensibles (même de l'auteur, évidemment, car ce ne pouvait être d'aucun sens pour personne) et des choses blâmables.

D'ailleurs, cet état d'esprit est exprimé dans ces lignes d'un article que j'écrivis quelques jours après.

« La soirée a été bien mauvaise pour les ennemis de la science; j'ai grand'peur qu'ils ne gardent presque rancune à M. Brieux d'avoir, sur leur sujet favori, tenté sa pièce maladroite qui n'a même pas de valeur suffisante pour être une mauvaise action.

» La haine de la science revêt en ce moment une acuité particulière qui n'est pas pour déplaire à ceux qui l'aiment, puisqu'en aboutissant à des paroxysmes comme ceux d'hier soir, cela met à nu l'innocuité des fanfaronnades adversaires, et surtout la faible valeur intellectuelle de la plupart de ses ennemis.

» Des mots, des mots... c'est aujourd'hui, plus que jamais, le moment de répéter l'exclamation shakespearienne.

» Ici toutefois, c'est pis que nul, c'est méchant et d'une méchancété pas très brave. La haine de la

science — on le comprend dès le début — n'est qu'un prétexte, les diatribes contre l'hérédité un faux-fuyant : le motif véritable c'est la haine de la médecine et des médecins.

» Ah, mon Dieu, tout le monde a le droit d'avoir ses haines et ses amours : les unes et les autres reposent chez la plupart des individus sur des circonstances particulières qui les expliquent ; — mais ce qui est mal, très mal, c'est quand on veut, devant le public, faire défendre par divers personnages le bien fondé de ces passions et de ces haines, d'avilir dès l'abord les adversaires en leur donnant comme représentants des êtres ignorants et ridicules comme le sont les docteurs Bertry et La Belleuse.

» Je sais bien qu'à la fin le procédé tourne à la confusion de celui qui l'emploie... mais la tentative n'en reste pas moins avec son je ne sais quoi de louche, de frauduleux, de malhonnête. »

Les termes étaient un peu sévères, mais l'écœurement était profond. D'ailleurs, cette même note se retrouva dans un journal fort peu médical, *l'Eclair*, dont le critique disait :

« ... Il est par trop commode, pour démontrer la supériorité de la foi sur la science, de ridiculiser cette dernière en lui prêtant des affirmations absurdes et en la faisant représenter par des pantins ignorants et grotesques.

» Où donc M. Brieux a-t-il trouvé, dans la très belle théorie de l'hérédité, les incongruités qu'il place dans la bouche du docteur Bertry? Et quand donc les plus ardents disciples de la doctrine de l'irresponsabilité ont-ils donné à la seule hérédité le rôle que lui prête M. Brieux ? »

Cette même opinion exprimée par deux individus

de culture très différente, et par cela même à considérer, a nonobstant besoin d'un document pour s'étayer. Ce document le voici. Il est indispensable de le citer intégralement, car il est un des termes du problème.

C'est au premier acte. Le docteur Bertry discute avec son frère. Le beau-fils du premier aime la fille du second et en est aimé, mais le docteur s'oppose à leur mariage parce que le jeune homme est fils d'un père qui avait des idées mélancoliques, ce qui doit infailliblement le pousser au suicide (*sic*), et que la jeune fille a eu pour mère une femme de conduite légère, ce qui doit infailliblement la conduire à la prostitution (*sic*).

LE DOCTEUR

Mon pauvre ami, je ne veux pas te chagriner... Causons sérieusement puisqu'il s'agit du bonheur de ces enfants, et ne vois dans ce que je te dis aucun reproche au sujet de ta conduite passée. Jean est un malade nerveux et un mélancolique, comme son père. Quant à Lucienne, comprends-moi... elle a aussi une hérédité qui l'éloigne du mariage.

BERTRY, *accablé*.

Nous sommes donc les prisonniers des morts?

LE DOCTEUR

Tu l'as dit...

BERTRY, *dans un mouvement de colère jusqu'à la fin de la scène*.

Eh bien, tu m'agaces à la fin, avec ta science, avec ton hérédité!... Alors les hommes ne sont que des brutes inconscientes, sans individualité, sans volonté?...

LE DOCTEUR

Tu ne comprends rien à ces choses-là!...

BERTRY

Enfin, réfléchis, je nous prends comme exemple. Toi

et moi, nous sommes fils du même père et de la même mère, nous devrions nous ressembler, et pourtant...

LE DOCTEUR

Il y a l'hérédité croisée... il y a l'atavisme, une hérédité lointaine...

BERTRY

Pourquoi ce qui a été vrai pour l'un de nous ne serait-il pas vrai pour eux?

LE DOCTEUR

Ça aurait pu l'être, mais il suffit de les observer une heure seulement, l'un et l'autre, pour voir qu'ils sont bien les continuateurs de leurs parents.

BERTRY

Mais elle se trompe parfois ta science; mais il y a des exceptions.

LE DOCTEUR

Si peu... Lucas, Morel, Galton et moi, nous avons observé des milliers de cas où les lois de l'hérédité se sont affirmées...

BERTRY

Et combien de cas avez-vous ignorés où elles ont été démenties?... Vous savez le nombre des condamnés pour vol dont les pères avaient été des condamnés, mais vous ne savez pas combien il y a eu de criminels dont les fils ont été d'honnêtes gens. Et quand même vos lois, vos fameuses lois, n'auraient été mises en défaut qu'une seule fois, quand même il n'y aurait eu, depuis que vous observez, qu'un seul homme vicieux dont le fils n'ait pas été un vicieux, qu'un seul fou dont le fils ait été sain d'esprit, je dis que celui-là seul, que ce cas unique, aurait dû vous empêcher de publier avec cette autorité criticable, vos lois sinistres et hasardées, vos lois de désespérance qui, peut-être, ont fait plus de vicieux et de fous que l'hérédité elle-même.

LE DOCTEUR

Qu'importent les victimes? Ces lois, nous les croyons vraies, nous devons les formuler...

BERTRY

Vous abusez de votre pouvoir... en despotes...

LE DOCTEUR

Despotes qui n'ont pas peur d'être détrônés.

BERTRY

Tu as raison. Votre règne n'est pas près de la fin. Vous êtes les bons dieux d'un peuple athée qui n'a plus d'autre idée que le parfait fonctionnement de son tube digestif... Vous êtes la dernière ressource de la crédulité dans cette époque de prétendu scepticisme.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

LE DOCTEUR

Ne dis pas de mal de la médecine... Elle a des martyrs...

BERTRY

Pas autant que de victimes!

LE DOCTEUR

Elle a des héros.

BERTRY

Je le sais aussi bien que toi; mais pour un Claude Bernard, un Pasteur ou un docteur Roux, que la renommée va chercher malgré lui, dans son laboratoire, pour un certain nombre d'entre vous qui sont modestes et apitoyés, il y en a trop... d'autres... assoiffés de réclame et dépourvus d'humanité!... Je dis que vous semez la terreur par vos découvertes de maladies nouvelles, par vos descriptions, vos prescriptions et vos menaces. Vous rapetissez les caractères en développant dans de gigantesques proportions la peur de la mort. Vous empoisonnez tous nos plaisirs, tous nos actes, toute notre vie...

LE DOCTEUR

Nos clients ne disent pas cela.

BERTRY

Vos clients!... Je les connais!... Je le connais votre client fidèle; il sue l'effroi par tous les pores, il promène tout entortillé de flanelle, comme un cheval de course malade, une existence ratatinée et souffreteuse...

Il vous consulte pour savoir quand et comment il doit manger, boire, dormir et même aimer... Vous avez inventé la peur des microbes.

LE DOCTEUR

Ça vaut bien la peur de l'enfer !

BERTRY

Non! Peur pour peur, j'aime mieux celle-ci, parce qu'elle a parfois empêché de faire le mal, tandis que vos inventions n'ont jamais servi qu'à multiplier les égoïstes et les poltrons...

Ce passage est l'image parfaite de la pièce entière.

Ce sont ainsi d'un bout à l'autre, dans la bouche de ce maître de la médecine, les mêmes affirmations d'hérédités absurdes telles que celle qui pèse sur Lucienne dont la mère a trompé son mari; on assiste de sa part à des incohérences assaisonnées de sauvagerie : c'est lui qui annonce aux deux jeunes gens, — qu'il aime pourtant — qu'une implacable fatalité pèse sur eux dont il ne pourront jamais se délivrer, espérant ainsi leur rendre la vie plus douce !

D'un bout à l'autre ce sont les farces de calicot du jeune docteur La Belleuse, grand flirteur, se moquant des malades comme du reste... sauf de lui. Très répugnant personnage qu'on n'affuble du titre de médecin que parce que, appliqué à un tel homme, le titre en sera ridiculisé.

D'un bout à l'autre, c'est la même atmosphère haineuse pour la médecine et le médecin. Bertry — le frère — qui est, en la circonstance, le porte-parole de l'auteur, exprime son avis sur la médecine de la façon qu'on a vue plus haut, et si le docteur Richon est traité par M. Brieux avec quelque bienveillance c'est que, médecin de campagne, il n a

avec la science proprement dite que des rapports fugitifs, et qu'il a soin de déclarer qu'il ne croit plus à la médecine depuis qu'il n'a pu empêcher son fils unique de mourir à dix-sept ans (*sic*).

D'ailleurs, c'étaient bien là les peu sympathiques fantoches qu'il fallait au public du moment. On était à cette curieuse époque où, sous des influences incertaines, la médecine et les médecins étaient en butte à l'hostilité de presque tout le pays. Ce n'était pas du scepticisme à l'égard du peu de valeur de la science et du peu de savoir de ses représentants... non, c'était une rancune pleine d'aigreur, capable d'agir brutalement, et dont la presse d'alors se faisait l'écho en l'amplifiant. La justice n'était pas restée en arrière : on vit un certain Bertulus s'emparer, au mépris de la loi, de la jurisprudence et du bon sens, du pauvre docteur Laporte qui n'était coupable que d'un acte d'héroïsme devant lequel la plupart de ses confrères auraient reculé. La presse s'exaspéra... contre la victime: un malin qui aurait collectionné les articles d'alors nous montrerait aujourd'hui un singulier document. Les critiques les plus inattendues s'élevèrent, et nous aurons montré toute l'originalité de cette poussée quand nous aurons dit que M. Marcel Prévost s'éleva, au nom de la morale, contre l'immoralité des médecins.

M. Brieux, qui jusqu'alors connaissait les succès d'estime, et s'était, grâce à *Blanchette*, ouvert une des routes qui permettent d'aller loin, — M. Brieux, qui voulait la célébrité mondaine dont le certificat ne peut être donné que par un succès d'opinion dans un théâtre haut coté, ne fut pas sans comprendre quel parti il pourrait tirer de cet état d'esprit. Je me l'imagine d'autre part peu ennemi des

choses abstraites et assez curieux des spéculations scientifiques. Ses premières œuvres théâtrales révèlent un certain goût de la précision dans la documentation sociale; il avait observé avec intérêt et exprimé avec exactitude : il ne lui en fallut pas davantage pour se croire autorisé à changer de terrain et à profiter des tendances générales de l'opinion, c'est-à-dire à frapper la médecine en retournant contre elle ses propres armes. Seulement, comme il voguait maintenant en pays inconnu et qu'il était incapable de reconnaître le point d'aterrissement le moins redoutable, il jeta l'ancre n'importe où. Frapper le médecin était habile, mais, pour ce faire, choisir l'hérédité était une absurdité.

C'était une absurdité et cela le resta. Malgré toute sa bonne volonté et ses facilités d'assimilation, M. Brieux ne put rien comprendre au sujet qu'il traitait. Il ne le comprit pas à l'envers... il ne le comprit pas du tout. Ses arguments ne sont pas des erreurs... Ce sont des invraisemblances. M. Zola jugea dès l'abord que cette tentative contre la science n'était pas *saine*... Oui, je veux bien, mais à la condition qu'on n'envisage que la mentalité de l'auteur ou du spectateur. Elle ne pouvait convaincre personne, car elle faisait s'effondrer le moindre effort de bon sens. Elle ne convainquit surtout pas l'auteur qui devait surabondamment nous le prouver.

Mais comme M. Brieux avait mis dans sa pièce une intention, et que, de par son caractère ennemi des demi-teintes et des demi-actions, il avait voulu exprimer cette intention avec une certaine énergie, — comme d'autre part cette intention évidente était de s'attaquer à la médecine et aux médecins; — comme enfin il n'avait pour y arriver que les armes

que lui fournissait la science et celles qu'il forgeait lui-même, il fallait, pour atteindre à une certaine vigueur que la nocivité de celles-ci soit en rapport direct avec le néant de celles-la. C'est ce qui arriva. M. Brieux fut franchement haineux; il y mit une certaine coquetterie; il y mit un certain cynisme. Je crois même que ce dernier mot est insuffisant quand on se souvient qu'à la répétition générale le professeur Bertry, ce guignol incohérent, qu'un accès d'angine de poitrine venait frapper au dernier acte, avait pris la tête et les gestes de Charcot que l'angine de poitrine avait frappé à mort, une nuit de voyage, dans une auberge de province peu de temps auparavant...

Le succès de la pièce fut grand. Et ce fut infiniment logique. N'oublions pas que M. Brieux ne voulait qu'accessoirement batailler contre la médecine : ce qu'il souhaitait avant tout, c'était de faire une pièce, et, incontestablement, l'*Evasion* en est une. Il y a deux jeunes gens qui s'aiment et qu'on veut séparer, qui se marient, se brouillent et se raccommodent; il y a des femmes qui flirtent devant le public, quelques adultères accessoires et un pseudo-adultère capital; il y a un va-et-vient de personnages principaux et secondaires qui pleurent, rient, s'encolèrent, se désespèrent ; un va même jusqu'à presque mourir. D'autre part, le dialogue est animé, sans lourdeur, sans fatigue ; il contient des mots parisiens et rosses, non sans esprit. Et tout cela vit, et se dit dans un air un peu canaille, dans une atmosphère d'honnêteté douteuse qui est bien la sauce la plus adéquate au poisson que préfèrent les spectateurs de de Paris.

Pour qu'une pièce ait du succès, il faut qu'elle provoque chez le spectateur une exagération de sa vitalité propre, soit à l'aide d'émotions agréables ou pénibles, soit en lui donnant le tableau d'une vie assez intense pour que la sienne en subisse le contre-coup, soit en s'adressant directement à une passion chez lui momentanément dominante. Il faut une action (une ou plusieurs) ; il faut de la vie (exprimée, sous-entendue ou pressentie) ; il faut une excitation : le mobile et la raison d'être n'en importent qu'en second lieu.

Or, en l'espèce, le mobile qui est cette fameuse question d'hérédité telle que la comprend M. Brieux est absurde, ce qui n'empêchera par l'*Evasion*, de par la sensation de vie qu'elle donne et par l'action directe qu'elle a sur l'opinion en ce moment hostile aux médecins, d'attirer et de retenir le public, d'émouvoir les esprits et d'intéresser les autorités à ce point que l'auteur fut déclaré digne d'être décoré.

En résumé, M. Brieux, arrivé à un âge où, suffisamment recommandé par les années antérieures, on veut frapper un grand coup, désire, comme tous ses confrères d'ailleurs, écrire une pièce à effet.

Il doit tenir compte pour ce faire : 1° de ses aptitudes personnelles ; 2° de l'état d'esprit du public. Les premières le portent aux études documentaires sur la société : mais la pièce purement sociale est un peu fatiguée, il faut la laisser reposer un instant. Pourquoi ne pas monter un cran plus haut et aborder les grosses questions scientifiques ? Parmi celles-là, la seule abordable, la médecine, est justement aux mains de l'opinion. L'occasion est propice. M. Brieux, qui s'imagine qu'il suffit, en cette aventure nouvelle, de lire trois ou quatre livres sur une question pour la comprendre, s'attaque résolu-

ment à l'Hérédité. Ici deux hypothèses : ou bien il entrevoit l'étendue du problème, et percevant que se mettre à étudier demanderait trop de peine, il le démolit par artifice de théâtre ; ou bien, il n'y comprend rien, en conclut qu'il est inutile et le supprime purement et simplement.

Comme il est un dramaturge avisé et un écrivain connaissant le public, il adapte sur cette pseudo-armature une véritable pièce. Le succès se produit. Le but est atteint.

Ainsi donc l'*Evasion*, pièce à thèse scientifique, écrite par M. Brieux, auteur dramatique habile, fut un événement théâtral, alors que son caractère scientifique n'était que nettement invraisemblable et incohérent.

Ce point établi, passons à l'autre.

III

Il y a quelque temps on apprit que M. Brieux venait de terminer une pièce pour le Théâtre Antoine et qu'il y abordait la peu abordable question de la syphilis. Un pareil sujet provoqua quelque surprise et l'on pensa que, étant donnée l'intrépidité du directeur, il serait traité avec une certaine rigueur de forme et un particulier réalisme de mise en scène. Puis la nouvelle arriva que la censure avait refusé son visa et que M. Roujon avait fait de la non-réception une affaire personnelle. Au fond, cela n'étonna guère. Quelle idée d'aller mettre un tel sujet au théâtre? Si c'était pour le traiter avec le même sans-gêne que l'hérédité dans l'*Evasion*, ce ne pouvait être qu'un prétexte à émotions affligeantes, à discours saugrenus sans profit pour personne. On la connaissait, la façon qu'a M. Brieux de traiter les ques-

tions scientifiques : il aurait bien fait, vraiment, de les laisser de côté et de se contenter des travers de la magistrature et des avatars des nourrissons.

Ainsi pensaient quelques-uns d'entre nous en arrivant le lundi soir à la lecture annoncée.

La surprise fut grande.

Oui, c'était bien le sujet dont quelques journaux avaient donné l'analyse : un jeune homme vient trouver un médecin célèbre qui lui déclare qu'il a la syphilis, le rassure pourtant, mais lui interdit le mariage avant trois ans. Le jeune homme passe outre et devient père d'un enfant syphilitique : sa femme, qu'une indiscrétion renseigne, s'enfuit auprès de son père. Celui-ci, pris de colère, veut venger sa fille, mais le médecin lui montre que c'est surtout la société qui est coupable en ne prenant pas les mesures de préservation qu'il faudrait.

C'est là le sujet, sans un mot de moins, tel que l'auteur l'a voulu et l'a construit ; le reste est tout entier consacré aux considérations sur l'évolution, la contagion, la prophylaxie de la syphilis.

M. Brieux qui, cinq ans auparavant, avait pris comme prétexte à une pièce habilement édifiée, un sujet scientifique quelconque, nous apporte maintenant une œuvre inattendue où le rôle de prétexte est laissé à la partie théâtrale, tandis que le côté scientifique, prenant son envolée, accapare toute l'activité de l'auteur et transforme par sa permanente présence le moindre épisode qui tenterait de lui échapper.

M. Brieux, naguère dédaigneux des certitudes scientifiques, a-t-il pris, cette fois, quelque souci de se renseigner ?

Non seulement on sent qu'il s'est documenté

avec un soin jaloux, mais encore on comprend qu'il consacre toute son habileté de metteur en scène à savamment graduer les tranches de nosographie qu'il nous offre.

Rien n'est plus exact que l'évolution de la maladie qu'il décrit, hachée par le dialogue, dans le premier acte : la gravité du mal, mais aussi les armes précieuses que fournissent la thérapeutique et la persévérance. Tout dépend de cette dernière : gagner du temps est impossible. Sans être contagieux directement on peut être redoutable, puisqu'on est capable de créer des êtres déchus avant d'être nés. La persévérance et la patience sont les deux commandements auxquels il faut se soumettre si l'on ne veut pas être un danger pour soi même et un danger pour autrui. Et quel danger !

Rien n'est plus exactement posé que cette question de l'enfant au deuxième acte : la naissance avec les apparences de la santé parfaite, puis l'éclosion du mal, les mesures urgentes pour préserver l'enfant... et pour l'empêcher, lui aussi, de devenir un danger ; la question de conscience devant la nourrice ignorante de ce qui la menace, la question de responsabilité morale... et même pénale.

Rien n'est plus exactement déduit que le point de vue social : l'ignorance dans laquelle on est élevé des dangers redoutables d'un contact imprudent, l'ignorance même des symptômes les plus nets qui, perçus à temps, permettraient de se soigner soi-même et d'en garer les autres ; la honte d'avouer son mal, car les préjugés ont fait de cette maladie un synonyme d'infamie ; l'indolence des pouvoirs publics....

Ce sont bien là les trois chapitres d'un traité de la contagion syphilitique : la Femme, l'Enfant, la

Société. Mieux que Victor Hugo, M. Brieux aurait pu mettre un titre à chaque acte, et prendre ces trois-là.

Les personnages d'ailleurs ne sont qu'un : le Mal. C'est lui dont on raconte les exploits : il ne quitte pas la scène, les comparses défilent devant lui. Oui, les autres personnages, ceux de l'affiche, que M. Brieux, dédaigneux, a réduits à l'anonymat, — ou plutôt auxquels il a laissé le nom de leurs fonctions dans leurs rapports avec le grand premier rôle : le Père, l'Epouse, la Mère — ne sont que des expressions synthétiques s'appliquant à tous les Pères, toutes les Epouses de la terre qui se trouveront face à face avec le Mal.

Evidemment, M. Brieux, bien que fort renseigné sur le sujet dont il parle, n'a pas adopté absolument les termes spéciaux, le style particulier du traité de pathologie : non, mais on dirait presque que c'est à son insu et qu'il les aurait employés s'ils lui étaient venus sous la plume.

La désinvolture avec laquelle il traite les personnages, il la garde pour la forme elle-même de leurs manifestations, et si par moment un trait d'esprit surgit, si dans cette sérénité passe un sourire, c'est presque comme si cela lui avait échappé. Je suis convaincu que s'il a mis dans les doléances de l'Avarié, au premier acte, cet épisode de la maîtresse qu'il avait choisie parce qu'il la savait mariée à un homme de santé indemne, c'est non pour faire rire les auditeurs, mais parce que c'est absolument *vrai*. C'est d'une vérité absolue, d'une vérité que le médecin peut seul comprendre, car seul il sait quelles ruses d'Apache, quelle stratégie emploient, pour dépister la contagion, certains êtres atteints de la phobie du Mal. C'est ridicule et c'est sinistre, car

la peur y atteint ses paroxysmes. J'ai connu des êtres pour qui le coït devenait une aventure terrible et qui, se donnant du courage un mois avant, passaient les deux mois suivants — ceux de l'incubation possible — dans des angoisses indescriptibles. J'ai vu venir un jour, à Saint-Louis, un brave garçon qui, hanté par la peur, n'avait pas voulu, jusqu'à l'âge de son mariage, aventurer sa virginité dans les hasards amoureux ; il avait passé, sans sourciller, par toutes les tentations du rut ; il avait vingt-cinq ans. Il venait de se marier trois mois auparavant, rassuré désormais sur l'avenir. D'ailleurs, sa femme, la nuit du mariage, lui avait apporté la syphilis !...

L'Avarié, en choisissant et en surveillant ses deux maîtresses de la façon que l'on sait, est un bien petit homme à côté de ces gens-là.

Evidemment, M. Brieux a laissé échapper quelques détails importants dans son exposition pourtant bien complète. Ainsi, au dernier acte, quand le médecin met tous ses efforts à persuader le père de l'épouse que celle-ci doit rester avec son mari, il oublie un argument capital. Il oublie de lui apprendre la fameuse loi de Colles, cette loi, que tout le monde ignore dans le public, et qui est la cause de tant de désastres involontaires ; cette loi que je voudrais voir affichée en des endroits vus de tous, qui dit que *toute femme qui met au monde un enfant syphilitique est syphilitique elle-même bien qu'elle n'ait jamais été infectée directement par son mari*. C'est une loi maintenant établie et surabondamment prouvée : en France, par la clinique, en Allemagne — où l'on est plus téméraire — par l'expérience même. En effet *toute femme qui a mis*

*au monde un enfant syphilitique ne peut plus contracter la syphilis, car elle l'a, qu'elle se manifeste ou non:* c'est la syphilis conceptionnelle. C'était là pour le médecin un argument sans réplique pour montrer au père que dans ce ménage de trois êtres où les trois êtres étaient atteints, ils devaient vivre tous les trois ensemble pour mieux vaincre le Mal.

D'autre part, dans la scène assez violente où l'Avarié et sa mère refusent au médecin de renvoyer la nourrice et de donner à l'enfant l'allaitement artificiel qui ne contagionnera personne, M. Brieux fait dire au docteur que si la famille persiste encore dans cette coupable résolution, il prendra sur lui-même de prévenir la nourrice, ce qui lui est ordonné par sa conscience et par la loi.

C'est aller un peu loin, trop loin même. Je connais cet arrêt de la cour de Dijon du 14 mai 1868, qui rend le médecin responsable « quand il laisse sciemment ignorer à la nourrice que l'enfant qu'elle allaite est atteint d'un virus contagieux ». Un arrêt d'une Cour, ce n'est ni la loi, ni la jurisprudence. Et d'ailleurs celui-là n'a pas été sans soulever des protestations. Les uns ont déclaré qu'il faudrait au moins savoir si l'infection est déjà accomplie quand le médecin est appelé à intervenir : ce qui, dans ce cas, le déchargerait de toute responsabilité. Les autres — les plus nombreux — s'appuyant sur l'intangibilité du secret professionnel qui doit être intégral ou ne pas être du tout — sont d'avis que le médecin ne doit rien révéler de ce qu'il a appris dans l'exercice de ses fonctions, mais que, pour ne pas s'associer à un acte blâmable, il doit, après avoir montré à la famille toute l'ignominie de la résolution prise, cesser immédiatement tout soin à l'enfant et à ses parents. C'est d'ailleurs

une grosse question qui demanderait à être longuement exposée : je reprocherai à M. Brieux de l'avoir résolue de la façon catégorique que l'on sait.

Quoi qu'il en soit, nous venons de voir se produire, au théâtre, une œuvre, qui, voulant être scientifique, est arrivée à l'être incontestablement par ses idées, par sa forme, par son but. La préoccupation théâtrale a disparu, elle qui, dans l'*Evasion*, était manifeste ; le raisonnement et le document seuls restent, eux qui, dans l'*Evasion*, étaient exclus (1).

Et puis, chose non moins surprenante, il était dans l'*Evasion* un être bafoué, ridiculisé, insulté, méprisé : le médecin. Or, nous assistons ici à sa véritable apothéose. Je ne crois pas qu'il soit possible de donner du médecin une idée plus haute que celle qui jaillit de la pièce de M. Brieux. Soucieux de réparer le mal essayé autrefois — ou peut-être n'y pensant plus — il a regardé autour de lui, dans le monde qui travaille, là où il est allé s'inspirer, s'encourager, se documenter... et il a compris que si, de par la Ville, il existe, par hasard, un Bertry et un La Belleuse, combien n'existe-t-il pas de gens de haut savoir, au cœur bon et à l'âme élevée; il a senti combien de cette culture intensive et du contact de toutes les misères devant lesquelles toutes les classes se confondent, naissent facilement un jugement sûr et une miséricordieuse sérénité.

Quelques journalistes ont appelé l'évolution de

(1) Est-il rien qui soit plus impressionnant dans l'évolution de l'auteur que cette comparaison entre Bertry (le frère) qui prétend, dans l'*Evasion*, qu'on n'aurait pas dû établir de lois si un seul cas devait faire exception, — et le médecin, dans les *Avariés*, qui ne veut pas, dans les conseils qu'il donne, considérer qu'il peut y avoir des exceptions à la loi de contagion, et qui ordonne à l'Avarié de se soumettre aux conséquences de cette loi! N'oublions pas que Bertry et le Médecin sont les porte-paroles de l'auteur.

M. Brieux « la revanche du médecin ». M. Francis Chevassu s'explique ainsi : « L'évolution nouvelle qui réinstalle le médecin dans sa dignité magistrale et lui permet de parler aux fauteuils d'orchestre, professoralement, se rattache à des causes multiples. Elle constitue bien un peu, en dépit de M. Brunetière, un hommage aux découvertes de la science moderne encore que celle-ci n'ait point encore trouvé le spécifique du rhume de cerveau. Elle participe encore de la gravité avec laquelle les dramaturges s'appliquent aujourd'hui à aborder les problèmes sociaux. Elle consacre enfin la prépondérance du médecin qui a pris peu à peu, dans notre société, libérée de la foi, comme on l'a remarqué souvent, la place, devenue libre, des confesseurs. Son cabinet, religieux comme un temple, a recueilli les damnés de l'hérédité physiologique, les excommuniés de la joie de vivre; c'est là que le docteur reçoit les contritions des corps en peine et promet le paradis terrestre aux pénitents qui se seront bien soignés. Il était naturel qu'un tel privilège comportât la servitude imposée aux anciens confesseurs : le secret professionnel. »

J'ai cité ce fragment parce qu'il montre comment le journalisme explique en général les choses. Sans réfléchir, au petit bonheur, selon que l'on est d'humeur prétentieuse ou joviale, on mêle deux ou trois choses vraies avec une dizaine d'absurdités : on y joint un ou deux à-peu-près, quelquefois un calembour, puis on signe. C'est enfantin.

Pourquoi aller chercher si loin? Il n'y a pas de revanche du médecin. Il y a une évolution suivie pour tout le monde vers le besoin de savoir, ou plutôt de comprendre : le médecin étant parmi ceux qui peuvent le mieux expliquer, tout naturel-

lement son rôle grandit. Toutefois, comme son action, dans la vie réelle, est intimement liée à la sensibilité publique, chaque écart de sa part est plus vivement ressenti, exagéré... puis exploité par d'autres ; de là, contre les médecins en général, certains moments d'hostilité dont un seul est la cause, et qui ne sont explicables d'aucune autre façon. L'état de crise est depuis quelque temps terminé, il a fait quelques victimes sans altérer en rien le travail des uns et la tranquillité des autres.

Vis-à-vis de M. Brieux, le mot de revanche serait peut-être le plus exact, à condition de le prendre dans son sens le plus pacifique et le plus élevé. C'est d'ailleurs expliquer comment on doit comprendre l'apparition des *Avariés*.

Dans l'*Evasion* M. Brieux avait dédaigneusement jeté la science au panier : mais il n'avait pu le faire d'un geste ; il avait fallu qu'il la fréquentât un peu pour trouver ses points faibles. Il ne les trouva pas, mais l'important est qu'il les ait cherchés.

Ce contact devait être fécond. Un esprit tel que M. Brieux, — ainsi que je l'ai dit tout à l'heure — épris de la documentation et du vrai, peut se tromper du tout au tout, mais il n'est pas forcé de renoncer à ses goûts. Or, ce n'est pas impunément qu'on vient frôler cette grande charmeuse qu'on appelle la Science, qui à mesure qu'elle contente l'esprit le fait désirer d'aller encore plus loin. De l'*Evasion* aux *Avariés* il dut se faire dans le cerveau du dramaturge un travail d'évolution progressif qui, en passant par l'argumentation déjà précise des *Remplaçantes*, devait aboutir à l'œuvre purement scientifique des *Avariés*. D'autant plus que dans cette œuvre on doit reconnaître une sincérité indiscutable, prouvée d'ailleurs par la rudesse avec

laquelle l'auteur de l'*Evasion* a lâché *le métier*.

D'autre part, cinq ans se sont écoulés depuis l'*Evasion*. Et ces cinq ans ont été pour M. Brieux fertiles en honneurs et en renommée. Si les temps ne sont plus où il était de bon ton d'attaquer la médecine, le temps n'est plus pour lui où il devait chercher le moyen de plaire au public en flattant ses caprices. L'auteur dramatique est aujourd'hui assez maître de la foule pour n'avoir plus besoin de quémander ses faveurs. L'évolution qui s'est faite en son esprit, il peut oser la montrer au public, il peut se permettre de prêcher la croisade qu'il lui plaira. Or, justement, vient de se créer, pour parer aux calamités grandissantes une croisade de *prophylaxie sanitaire et morale* contre l'envahissement de la syphilis. Il y a là un côté social qui lui a toujours plu, et un côté scientifique auquel, nouvèl adepte, il veut collaborer : il y a là, en plus, une hardiesse à porter l'action sur les planches de la scène, et la hardiesse ne lui déplaît pas. Il se met au travail, se convainc chaque jour davantage, dépouille de plus en plus l'homme d'autrefois, empoigne à pleines mains le hideux sujet pour faire l'éducation des foules... et quand il monte sur la scène, le dramaturge a disparu, il ne reste que le médecin.

## IV

Et en effet, toute silhouette de pièce a disparu, il ne reste plus que l'œuvre médicale intacte. Depuis l'*Evasion* les choses se sont renversées.

Pourquoi n'y a-t-il plus de pièce? M. Catulle Mendès dit : « Il est indispensable d'abord que le drame social soit un drame, c'est-à-dire qu'il conquière les spectateurs par l'intérêt de l'action, l'ardeur des sentiments, la sûre observation des mœurs,

l'emportement des passions, et par la grâce ou la force du langage, — par toutes les qualités de talent et d'art, sans lesquelles il n'est pas, en effet, d'œuvre théâtrale digne de ce nom; l'utilité, même dans le drame social, dépend de la beauté. »

M. Octave Uzanne dit : « Le théâtre, pour le peuple, est et restera un lieu de récréation, d'émotion, de délectation intellectuelle. On y vient plutôt pour oublier la vie réelle que pour s'en souvenir. Chacun entend rire ou pleurer à discrétion, y mettre en action le jeu de ses sensations morales, y vibrer pleinement et sainement... Le spectateur n'aime pas qu'on manipule sa lyre à l'aide de sensations courantes. Il possède ces sensations dans la rue ou à la maison; il n'est pas venu pour ça, et il lui semble qu'il est volé; ainsi proteste le bourgeois, qui, en galante et banale aventure, trouve chez la fille d'occasion le prosaïsme de vertus domestiques dont il cherchait précisément à tromper l'empreinte et l'habitude. »

MM. Mendès et Uzanne ont raison tous deux.

La pièce médicale ne peut figurer au théâtre, d'abord pour les motifs qu'ils ont dits, et ensuite parce que, quels que soient les artifices dont on entoure cette pièce, le public ne la *comprendra* pas, *parce qu'il ne sait pas penser scientifiquement*. C'est la raison capitale. Si je l'écrivais dans un journal, tous mes confrères se mettraient à rire; ici, où l'on est plus sérieux, ce que je pense, je l'écris.

Prenons par exemple la syphilis qui est pourtant un nom connu des foules... Eh bien, le public — le public de toutes les places, entendez bien — *ne sait pas ce que c'est que la syphilis*. Ou il s'en moque ou il en a peur : mais il ne sait pas ce que c'est.

Même ceux qui en ont été atteints ne peuvent comprendre cette évolution silencieuse, cette contagion invisible, ces complications latentes, les devoirs qu'elle fait naître et la commisération qu'elle commande. Chacun possède sur le sujet des idées particulières qu'il tient de n'importe qui et de n'importe où, et dont il n'est pas dix, en fin de compte, qui se ressemblent. C'est l'anarchie dans le raisonnement, parce que c'est la déroute des idées nettes. Ceux qui croient savoir ne comprennent rien et ceux qui croient comprendre ne s'aperçoivent pas qu'ils ne savent rien...

Et après la pièce de M. Brieux, pourtant logique et sûre, ils n'en savaient pas davantage.

Ils n'en savaient pas davantage, d'abord parce que, tout au long de la lecture, ils attendaient des péripéties dramatiques qui ne sont pas venues, car MM. Mendès et Uzanne ont raison. Puis, déroutés par cette absence d'action sur laquelle ils comptaient, ils n'ont pu trouver l'enchaînement des faits pathologiques, enchaînement qu'ils n'auraient d'abord pas saisi, étant donné que si la pièce n'était pas une pièce, elle n'était pas non plus une conférence à l'usage des gens du monde mettant tous les points sur tous les i.

Le résultat a été l'ennui. Car il est incontestable que les gens se sont ennuyés. Cela n'a pas paru parce que la question qui leur était posée excitait leur instinct combattif. On leur demandait si la pièce était ou non immorale, si la censure avait ou non raison : tout le monde s'est levé comme un seul homme. Mais si on avait demandé si c'était ou non du théâtre, tout le monde serait resté assis.

La pièce scientifique, la pièce médicale est impossible. Si elle était possible, c'est qu'on l'aurait

tellement remaniée, tellement fardée qu'elle deviendrait inutile.

M. Brieux l'a vu lui-même et l'a lui-même prouvé. Placé, dans l'*Evasion*, entre la Science et le Théâtre, il avait été obligé de sacrifier la première; dans les *Avariés*, il a été obligé de sacrifier le second.

Il ne peut pas y avoir de plus éloquente moralité.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.



# LES NYMPHES DE LA FORÊT

*La nuit, quand le vieux chêne aux flancs jaloux sommeille,*
*La nymphe forestière en sort comme une abeille,*
*Légère, frémissante, heureuse de baigner*
*Dans l'air vierge son corps trop longtemps prisonnier*
*De l'inféconde amour du geôlier séculaire.*
*Ses pas font soupirer la mousse humide, elle erre,*
*A cette heure où les bois profonds n'ont pas d'échos,*
*Sous les arbres obscurs recourbés en berceaux.*
*Elle songe, elle prête une oreille incertaine*
*Au vent qui fuit de feuille en feuille, à la fontaine*
*Qui tinte goutte à goutte au creux de son rocher.*
*Soudain elle tressaille et cesse de marcher*
*Et demeure, éblouie, au bord d'une clairière*
*Qui creuse là dans l'ombre un cirque de lumière.*
*Sous la lune, éclatante et large nappe d'or,*
*Endormi près d'un feu couvert qui fume encor,*
*Un bûcheron couché figure un dieu de marbre.*
*La nymphe qui le voit se glisse d'arbre en arbre,*
*L'épie, hésite, approche enfin, penche le front,*
*S'agenouille, et, fermant les yeux, d'un baiser prompt*
*Caresse le dormeur sur sa rude moustache.*
*Puis, pour miroir prenant le plat d'un fer de hache,*
*Elle tresse des brins d'herbe dans ses cheveux,*
*Se peigne ou, variant la grâce de ses jeux,*
*Hausse les bras, attire un rameau plein de force,*
*Etreint avec un long frisson la froide écorce,*
*Se balance et laissant sa tête défaillir*
*Regarde au firmament les étoiles pâlir.*
*Déjà l'aube en ouvrant ses vastes ailes blanches*

*Dessine sur le ciel les noirs contours des branches.*
*La forêt par degrés renaît de son sommeil,*
*Et bientôt d'un rayon oblique le soleil*
*Empourpre au flanc d'un chêne une serpe enfoncée.*
*L'arbre saignant trahit la dryade blessée.*
*Expirante, les doigts tranchés, frappée au cœur,*
*Par la voix du feuillage elle nomme sa sœur.*
*« Hélas! le temps pieux n'est plus, gémissent-elles,*
*Où la foi des humains faisait des immortelles!*
*Alors la source vive offrait au faune en feu*
*Sa bouche épanouie en urne de lys bleu,*
*Pan captif respirait dans les formes divines*
*Des montagnes, des bois, des antres, des ravines,*
*Et l'homme, saintement rêveur comme un enfant,*
*Ecoutait battre un cœur dans l'univers vivant*
*Et respectait les dieux épars dans la nature.*
*Mais son âpre génie aujourd'hui nous torture.*
*Forgeron tortueux tel que l'était Vulcain,*
*Il enferme Vénus dans un filet d'airain.*
*Ses coins, sa serpe fourbe et sa hache qui vibre*
*Dénudent jusqu'au cœur nos chênes fibre à fibre.*
*Il a dompté la mer fougueuse, il a dompté*
*La foudre et les torrents servent sa volonté.*
*Hélas! l'heure est fatale et nos plaintes sont vaines*
*Car la sève immortelle abandonne nos veines. »*

*Or, tout à coup, pendant que les nymphes du bois*
*Accordent leurs soupirs et confondent leurs voix,*
*La forêt solitaire et d'aurore baignée*
*Répercute le bruit puissant d'une cognée.*

CHARLES GUÉRIN.

Janvier 1899.

# L'ALMANACH DES MUSES

## PENDANT LA RÉVOLUTION

« Une vue de la littérature, isolée de l'histoire des nations, dit Chateaubriand, au début de son *Essai sur la littérature anglaise*, créerait un prodigieux mensonge; en entendant des poètes successifs chanter imperturbablement leurs amours et leurs moutons, on se figurerait l'existence non interrompue de l'âge d'or sur la terre... Il y a toujours chez une nation, au moment des catastrophes et des plus grands événements, un prêtre qui prie, un poète qui chante. »

Sans doute; mais ce prêtre et ce poète, par leur sérénité ou leur indifférence, sont la preuve que, même au moment des plus tumultueuses catastrophes politiques, il y a encore des retraites, en un pays anciennement civilisé, où l'on peut vivre en paix, prier, rêver, faire des vers — et même badins. Il serait puéril et, en effet, mensonger, de prendre pour témoins quelques petits poètes que la Révolution ne fut qu'un trouble bénin ; mais le petit poète est un signe que tout n'est pas perdu.

En 1793, tout n'était pas perdu, mais presque tout. On avait vu mourir à la fin ou au cours de l'année précédente la plupart des recueils littéraires ou scientifiques. L'homme le plus désintéressé ne se désintéresse pas de sa vie; et le meilleur, le seul moyen de vivre alors pour qui n'était pas du parti des bourreaux, était de se taire et de se terrer. On se demandait donc, vers le temps où l'on tuait le roi, si l'*Almanach des Muses* allait paraître : il parut.

Ce recueil, fondé par Delalain, en 1764, était lu de tous les poètes et de tous les amateurs de poésie. Il se reliait au passé par les *Annales poétiques* où le même

éditeur avait recueilli en quarante volumes des extraits des poètes vieux et modernes, de Charles d'Orléans à Voltaire. Avoir une piécette de versiculets dans l'*Almanach des Muses* était le rêve de tous les poètes inconnus. Et en France tout le monde fait des vers. Jusqu'à trente ans, le Français est poète; au delà, il devient homme d'Etat et aspire à gouverner son pays. Un des désirs de Chateaubriand débarquant à Paris fut de faire agréer un poème par le sieur Delalain ou Vigée, le directeur. C'était difficile. Un avis de l'éditeur placé en tête du volume de 1791 nous en avertit : « Ceux qui voudront faire insérer des pièces de poésie, etc. On les prévient que l'éditeur recevant une quantité prodigieuse de lettres à ce sujet, il lui est impossible d'y répondre; mais on peut être sûr que toutes les pièces qui lui parviennent sont examinées avec le plus grand soin. » L'éditeur ne change pas, sans doute parce que son métier est toujours le même; mais les poètes sont encore plus toujours les mêmes. Le désir de M. le chevalier de C... fut accompli; sous cette signature abrégée, l'*Almanach des Muses* de 1790 publia l'*Amour de la Campagne* :

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur !

Tout, dans ce morceau ingénu, n'est pas si mauvais que le premier vers, et c'est encore la meilleure page de tout le volume :

Rentré dans la nuit des tombeaux,
mon ombre encor, tranquille et solitaire,
dans les forêts cherchera le repos.
Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire,
mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux...

« Mon nom mourra sans gloire », c'est-à-dire: « je voudrais que mon nom vive dans la gloire, mais j'ai trop d'orgueil pour laisser soupçonner mon désir aux hommes que je méprise et que pourtant je voudrais dompter, ou séduire. » Le caractère de Chateaubriand est déjà tout entier dans cette piécette qui, venue de toute autre main, serait sans grand intérêt.

§

L'année 1790 est, comme l'indique un sous-titre, le « choix des poésies fugitives de 1789 ». Il faut se souvenir de cela pour juger des réactions de la politique sur l'esprit des poètes. » Le volume débute par une Ode de Ginguené, *Avril 1789 :*

O Louis! ô Roi populaire!
François! tombez à ses genoux!
il brise le sceptre arbitraire :
il ne règne plus que pour vous... (1).

M. Necker y est appelé :

le Cygne du Lac Genevois!

Presque tous les autres poètes ignorent la politique ou n'y font que de très vagues allusions. Voici des fables, par M. de Fontanes, M. de Florian, M. Le Bailly, voici la *Petite Chienne, le Merle et l'Hirondelle*, un « fabliau », par M. Imbert, des chansons ; la romance fait son début sentimental, sous le patronage de l'idylle à la Gessner et à la Berquin. Tout est mièvre. Pons de Verdun, futur buveur de sang, insère un morceau appelé les *Réponses galantes*. C'est d'une bêtise inimaginable. Un M. Carn**, qui n'est autre que Lazare Carnot, expose la *Revue des Amours*, la revue « que Vénus fit de ses enfants » :

— Je suis, dit l'un, l'*Amour fidèle.*
— Moi, je suis l'*Amour papillon.*
— Moi, j'aime à dompter la cruelle.
— Moi, j'aime un facile tendron.

Le malheureux, auquel on en donnerait douze, avait trente-huit ans! « Il cultiva la poésie dans sa jeunesse, dit un dictionnaire, et on trouve quelques-unes de ses productions dans l'*Almanach des Muses*. » Robespierre ne faisait plus de vers en 1790, mais il était sans doute encore membre de l'Académie « littéraire et bachique », les Rosati, et peut-être daigna-t-il lire le *Remerciement*

(1) L'*Almanach des Muses*, jusqu'en 1794 ne met pas d'initiales au commencement des vers.

*à Messieurs de la Société des Rosatis d'Arras, sur la réception de l'auteur*, par M. Damas :

Quoi ! dans un diplôme enchanteur,
du Dieu des vers dignes apôtres...

Je ne sais s'il faut voir dans la « fable allégorique » *le Plaisir, l'Espérance et la Pudeur*, l'un des premiers essais de Grainville. Elle est médiocre et ne présageait point le *Dernier homme*, ce poème inconnu (en prose) qui est une des curiosités de la littérature française et une œuvre encore émouvante. Il est plus certain que M. Désaugiers fils est le célèbre chansonnier et qu'il débuta en cet *Almanach*, l'an 1790, par une *Imitation de la deuxième Elégie de Tibulle*. Ce petit travail est fort honorable.

Le *Triomphe de nos paysages* de Lebrun, si drôlement appelé Lebrun-Pindare, était connu. L'*Almanach* le réimprime comme extrait d'un recueil que l'auteur allait faire paraître. Le recueil ne parut qu'en 1811. Lebrun, qui signait encore « secrétaire des commandements de *feu* M. le prince de Conti, Grand-Prieur de France », se garda bien, pendant la période révolutionnaire, de rien publier qui ne fût révolutionnaire. C'était un habile homme et un homme d'esprit. Il y a vingt ans, on faisait encore apprendre par cœur, dans les lycées, le *Triomphe de nos paysages* :

| | |
|---|---|
| La colline qui vers le pôle<br>borne nos fertiles marais | La colline de<br>Montmartre. |
| occupe les enfants d'Eole<br>à broyer les dons de Cérès ; | est couverte de<br>moulins à vent ; |
| Vanves, qu'habite Galathée, | Vanves, où il y a des<br>prés, des bois, |
| fait du lait d'Io, d'Amathée,<br>épaissir les flots écumeux ; | fait, avec du lait de vache et de chèvre,<br>du fromage : |
| et Sèvres, d'une pure argile<br>compose l'albâtre fragile<br>où Moka nous verse ses feux. | et Sèvres,<br>des tasses<br>à café. |

En ce temps-là André Chénier écrivait la *Jeune Ta-*

*rentine* qui nedevait paraître que bien longtemps après, le 1er germinal an XI, dans le *Mercure de France*. Son frère est représenté dans l'*Almanach* de 1790 par une *Epître au Roi* et un *Dithyrambe à l'Assemblée nationale*, qui dut faire un certain effet par son tour oratoire. Une bonne partie des collaborateurs avait de la réputation ; ce sont, outre ceux que j'ai déjà dits, La Harpe, Mallet (de Genève), Vigée, Ximénez, Dupaty, Mme Dufrénoy, Collin d'Harleville, Bignan, Barthe, et un sieur Bérenger, fort goûté des beaux esprits.

§

A l'année 1791 et aux suivantes l'éditeur a retranché quelques pages, sans doute pour diminuer ses frais, car si on faisait encore beaucoup de vers, on en lisait moins assurément ; mais pour donner un nouvel attrait à son recueil, il y a ajouté une revue critique des ouvrages de poésie et de théâtre pour l'année précédente. Cela serait utile si la littérature de cette époque avait le moindre intérêt.

Le couplet politique qui ouvre le volume est de Collin d'Harleville. Il a pour titre *Les Muses délaissées* et s'explique d'abord dans la langue des Dieux sur le retranchement d'une feuille de trente-six pages :

> Fidèles à remplir leur vœu,
> les neufs sœurs, hélas sont confuses
> d'avoir à vous offrir si peu.

Mais, et c'est le dernier mot de l'auteur :

> Si quatre-vingt-neuf fut stérile
> en bagatelles, en chansons,
> contemplez d'autres moissons :
> fut-il année aussi fertile ?

Et le défilé reprend, des fables et des impromptus, des petits contes et des épîtres. Fanny, « qui ne fait point ses vers », se choisit, si c'est vrai, cette année-là, un collaborateur qui n'est point trop bête. Mais je crois que Lebrun a menti ; le morceau intitulé *Vers à l'amitié* est bien d'une femme, et Mme de Beauharnais avait

le droit de le signer. Hoffman, qui devait faire tant de célèbres et mauvaises pièces de théâtre et si mal, comme critique, accueillir les romantiques, rédige des *Stances sur la mort;* il la considère en épicurien et termine ainsi :

> Que chaque jour de ma vie,
> heureux jusqu'à son déclin,
> soit une rose cueillie
> qui s'effeuille dans ma main.

Comme il suffit de vouloir être heureux pour l'être, Hoffman réalisa parfaitement son dessein. La Révolution ne semble l'avoir troublé à aucun moment.

Ce volume est des plus médiocres; la qualité baisse et serait nulle (je me mets au point de vue de l'an 1791) sans quelques morceaux aimables d'Andrieux ou de Ginguené. Les futurs terroristes (et ce n'est pas la dernière année) sont de plus en plus badins. Pons de Verdun met en vers un *Mot attribué à Henri IV.* M. Carn** « capitaine au corps royal du génie, de l'Académie de Dijon », produit une chose appelée *le Temps passé*, « dialogue burlesque entre Mde Fagotin et M. Barbichon. Air : Nous sommes précepteurs d'amour. »

§

L'année suivante, 1792 (*Poésies fugitives de 1791*) M. Carn** se qualifie de Député à l'Assemblée nationale législative. Ce changement de condition n'a ni augmenté son talent ni modifié sa manière. Comme en 1790, il célèbre l'amour, sur ce thème *le Fils de Vénus*, et sur cet air : « L'amour est un enfant trompeur. »

> Qui définira cet enfant
> aussi vieux que le monde,
> marmot dont l'empire comprend
> les cieux, la terre et l'onde;
> qui les yeux couverts d'un bandeau
> lit dans nos cœurs, tient le flambeau
> qui consume et féconde ?

Le morceau caractéristique de l'époque, c'est peut-être le couplet *Aux tourterelles*, d'un sieur Gaborit de

Clisson. Et cela n'est pas très loin d'une autre poésie, notre contemporaine, également sensible et puérile :

Que murmurez-vous, tourterelles?
Que roucoulez-vous de si doux ?
Comme vous étendez vos tressaillantes ailes !
Dans vos baisers, secousses mutuelles,
tendres oiseaux, qu'exhalez-vous?
Que dites-vous à votre Laure?
Que lui soupirez-vous d'une touchante voix?

La stérilité de l'invention est telle que M. de Saint-Ange refait *Philémon et Baucis.* C'est imité d'Ovide, le titre le dit; mais encore plus de La Fontaine, le titre ne le dit pas. Ce Saint-Ange mériterait (et son nom convient) d'être le patron des plagiaires. Quand il trouvait un bon vers dans un poète oublié, il le prenait. Il en a volé plus de quinze cents au seul Thomas Corneille. Il fut de l'Académie.

§

La Table de l'année 1793 commence ainsi : « *Le Citoyen* (1) *Andrieux...* » Au renvoi, on lit : « (1) : On ne s'est point servi de cette dénomination dans le cours du volume, parce que l'impression en était commencée avant que cet usage fût généralement établi. » Le volume paraît en pleine Terreur; jamais poésies ne furent songées pendant des jours plus sombres. Il n'y paraît guère.

Le morceau de début est l'*Hymne des Marseillois*, par M. Rougez, officier du Génie. A la suite, sans signature, le *Couplet des Enfants*, « ajouté à la pièce précédente dans la fête civique du 14 octobre ». Puis une épigramme ridicule et aussitôt après le *Danseur de corde et le balancier*, par M. de Florian (à la Table, le C. Florian). Voici un fragment de M. de Fontanes, d'une noble banalité :

Tout passe, et tout s'éteint : les siècles écoulés
dans un gouffre éternel vont se perdre sans cesse
sur les siècles accumulés.

Le C. Charlemagne, poète sans talent, mais non sans esprit ni sans bravoure, raille la *Nouvelle Manie*, celle

de remplacer les noms traditionnels par des surnoms latins :

Pour mieux encore être à la mode
prenons pour patron saint Brutus.

Il ose railler Robespierre, qui dédaigna ou oublia de se venger. Puisque la mode est de changer de nom, prenons-en de modernes et de célèbres :

Chénier s'appellera Voltaire;
Fauchet, l'évêque Massillon;
d'Eglantine sera Molière;
et Robespierre, Cicéron.

L'amour ne chôme pas. Voici l'*Education de l'Amour*, voici l'*Absence*, par M. de Choisy (à la Table, le C. Choisy) :

O ma Glycère! ô toi dont le sourire
versait plus qu'un beau jour le calme dans mon cœur!

Cet inconnu en valait bien d'autres, qui ont fait du bruit. De Moustier, l'auteur des *Lettres à Emilie*, écrit « Au Rédacteur des Petites Affiches. Demande particulière » :

Je voudrais trouver un réduit
fait pour l'amour et pour l'étude...
petit cabinet pour Thalie,
petit boudoir pour Emilie...
.................................
petite alcove où la lumière
ne s'introduise qu'à moitié,
de peur d'éblouir le mystère...
Daignez, monsieur le rédacteur,
insérer soudain ma demande...

Peut-on être plus innocent, plus calme, moins troublé par la politique? Cependant, M. de La Chabeausière, non moins serein, adresse une badine épître *Au Vaudeville*, sur l'air : « Du petit mot pour rire. »

Au nom de l'ordre et de la paix,
ramène l'aimable Français
au petit mot pour rire.

M. Vigée s'adresse à Délie, avec son ordinaire fatuité :

Tu permets donc enfin l'amour,
et dans tes regards qu'il inspire,
qu'il anime, éteint tour à tour,
c'est mon bonheur que je puis lire !

Je ne sais si Dorat-Cubière s'intitulait déjà le « Poète de la Révolution » et songeait à chanter l'*Eloge de Marat;* il conseille à Mme de Jaucourt de prendre le nom de *Psyché*. Cette dame faisait des vers. Ce nom,

Il est plus tendre, est aussi court
que celui de Sophie.
Soyez donc Psyché de Jaucourt,
vous serez accomplie.

Sophie, dix pages plus loin, déclare que Cubières est un nouvel Apollon.

Continuant ses études sérieuses, Désaugiers fils traduit un fragment d'Ovide, *Dryope*.

La Rose nous peint la beauté,
mais le talent est l'immortelle,

nous assure Hoffman, en une fable appelée de ces deux fleurs ; et Ducis, qui atteignait la soixantaine, raconte bénévolement qu'un matin, ayant pris une tasse de café, il se sentit tout guilleret :

Mais, je soupire, ô nectar adorable,
de ton pouvoir est-ce un effet nouveau ?

L'ambre gris avait alors meilleure réputation. Mais quelle drôle de poésie ! Moins ridicule peut-être que cette autre qui cherchait la naïveté du vieux français, supprimait les articles, ainsi que font les nègres. Le poète, c'est le sieur Charlemagne, s'adresse au soleil :

Mais si, près de douce bergère,
beau pastoureau parle d'amour,
dérobe un instant ta lumière ;
il leur suffit d'un demi-jour.

Quelques écrivains débutèrent, en cette lourde année 93, dans l'*Almanach des Muses*, Defauconpret (le citoyen Fauconpret), qui s'est rendu célèbre par ses médio-

cres traductions, et Campenon, poète honorable, que son *Enfant Prodigue* mit à la mode, en

Mil huit cent onze, année où des peuples sans nombre...

En somme, sans la *Marseilloise* et quelques allusions badines à une jolie émigrée,

Partout où plaira la beauté,
vous serez dénoncée...

à une nonne décloîtrée, sauf quelque nouveauté dans le jargon, l'emploi inusité des mots égalité, liberté, — on se croirait toujours en 1788. La Révolution ne semble pas avoir suscité d'émotions chez des hommes capables de les transposer en poésie. Il y avait André Chénier...

§

Les « Poésies fugitives de 1793 », année 1794 de l'*Almanach*, ne diffèrent des précédentes ni par le ton ni par le talent. Le couplet politique est chanté par le C. Ximenez, hier encore le marquis de Ximénez, qui se faisait appeler « le doyen des poètes sans-culottes ». Il avait alors près de soixante-dix ans et devait vivre jusqu'en 1817, lourd d'un siècle et léger de génie. C'était un pauvre homme lâche et versatile, prêt à tout pour quelques applaudissements. Après le salut du citoyen à l'*Ere républicaine*, et quelques gaudrioles, Ducis s'avance, modeste et doux, chante le *Saule de l'Amant*. Le saule était déjà fort à la mode. Il figure en plus d'une image sentimentale de ce temps, très souvent associé à des idées funèbres; sans doute à cause de l'expression *saule pleureur*, on en plantait sur les tombes, qui avaient cette forme fâcheuse. Musset s'en souviendra. Chez Ducis le saule éveille des images d'amour et de mélancolie:

Humble saule, ami du mystère,
que je me plais sous tes rameaux !
Je chéris, amant solitaire,
comme toi le bord des ruisseaux.

Ta feuille pâle...
Ta feuille est mobile et tremblante,

tu me peins l'amour qui frémit ;
elle est douce, elle est languissante :
tu me peins l'amour qui gémit.

A tes pieds dormait ma bergère,
quand elle eut mon premier soupir :
oh ! c'est là que je vis Glycère,
ah! c'est là que je veux mourir !

Cela est un bon spécimen de la poésie en 1793. Mais Ducis avait décidément, cette année-là, une passion pour le saule, car, à la page 195, il nous donne le *Saule du Sage*, en faisant remarquer que :

Il est un saule pour le sage,
il est un saule pour l'amant.
Le premier convient à mon âge ;
mais, hélas ! que l'autre est charmant.

On ne trouverait pas deux autres pièces à citer dans tout le volume, sinon parmi les morceaux patriotiques. Le petit filet d'eau qui coulait encore l'année précédente est bien tari. Encore n'est-il pas sûr que ces deux *Saules* de Ducis aient été écrites en 1793. Le volume contient cinq ou six Fables de Florian qui avaient été imprimées en 1792. Quant aux hymnes politiques, ils abondent, le genre ne demandant qu'une certaine facilité oratoire. Ces vers qui ne semblent avoir été insérés que comme paratonnerres dans l'*Almanach des Muses* paraissaient en même temps dans les journaux ou les autres recueils. Ainsi les deux hymnes de Chénier, l'un « chanté dans la ci-devant église métropolitaine, à la fête de la Raison », l'autre sur la *Reprise de Toulon*, la chanson de Cadet-Gassicourt, la *Montagne*, des « Stances irrégulière pour l'inauguration de Marat et Lepelletier », et d'autres morceaux encore moins curieux, se retrouvent dans le *Chansonnier de la Montagne*, de l'an II, paru, comme l'*Almanach des Muses*, au printemps de 1794.

§

On comprend donc que Delalain se soit découragé, abandonnant un recueil qu'il avait fondé et mené à bien

pendant près de trente ans. L'*Almanach* de 1795 porte un autre nom d'éditeur. Il paraît chez Louis, libraire, rue Séverin, n° 29. Ce volume, si l'on en croit une note du nouvel éditeur, fut publié au commencement de l'an III, fin de septembre 1794. Il contient donc les poésies fugitives de cette même année 1794, jusqu'aux environs du 1er thermidor (date extrême des envois, précise Louis) (1). C'est donc, rigoureusement, l'Almanach des Muses de la Terreur, le miroir des poètes sous le règne de Robespierre.

Les temps étaient durs. Il faut s'en donner la vision d'après les journaux, huit petites pages in-8, imprimées comme à regret sur un papier rebelle. La rubrique « Tribunal Révolutionnaire « tient une page, quelquefois plus. C'est une liste de noms avec, à la fin, « ont été condamnés à la peine de mort ». *Courrier républicain*, quintidi 5 prairial an II : « *Tribunal Révolutionnaire*. Du 4. — Costard, âgée de 27 ans, travaillant au *Journal des Spectacles*..., Canolle fils, 18 ans, soldat..., Fotin, 44 ans, ci-devant marchand-mercier..., Barrême, 35 ans, ex-noble... Serry, 52 ans, garde-malade, veuve de Dupré, huissier..., Lanoue, 37 ans, compagnon peintre... etc. » Il y en a 17 ce jour-là de toutes professions, pêchés comme au hasard, pour terroriser le milieu d'où on les tirait, sous le prétexte d'avoir provoqué « l'avilissement et la dissolution de l'Assemblée nationale ». Le 8 prairial, il y en a 27 (*Journal de la Convention*, n° 613); le 22 messidor, il y en a 60 (*Courrier Républiçain*, n° 252); le 6 thermidor, il y a en 55 (*Courrier*, n° 256) ; le 7, il y en a 36 (*Journal de la Convention*, n° 670). Le poète lit ces journaux ou d'autres qui donnent les mêmes nouvelles. En sera-t-il ému ? A peine. Nous lisons la liste des victimes d'une catastrophe, tous les noms nous sont inconnus, le désarroi est bref. La mort de quelques hommes de plus ou de moins ne change ni la couleur des fleurs

(1) Pourtant une pièce de François de Neufchâteau est datée du 20 thermidor.

ni celle des yeux. Quoi, parce qu'on a tranché une soixantaine de têtes, le sieur Benoît La Mothe, poète lyrique, doit-il trouver sa maîtresse moins jolie ?

Rassure-toi, trop sensible Mimi...

Mais en lisant plus avant ce morceau adressé *A ma plus tendre amie*, je m'aperçois que cette Mimi est une petite chienne :

Ma mimi, le trésor, le charme de ma vie !
Au début, vous croyez, cher lecteur,
Qu'ici je veux parler d'une jeune maîtresse :
Non, je parle d'un être un peu moins séducteur,
Qui surpasse vraiment une femme en tendresse
Et surtout en fidélité...

Il suffisait de cela pour distraire des événements ce poète de l'an 1794. Le C. Notaris nous dit les charmes du *Crépuscule du soir vu des bords de la mer*, et pas trop mal :

L'aimable demi-jour, avant-coureur de l'ombre,
Sur la pourpre des monts verse une teinte sombre...

et voici du bon Delille :

... Cette écume argentée
Dont le retour des flots l'un par l'autre pressés,
Lave les sables d'or qui les ont repoussés.

Encore plus idyllique, le C. Latour-Lamontagne aime à contempler le *Lever du soleil :*

Viens, ma chère Zulmé, dans ces belles campagnes,
Ecouter des oiseaux les amoureux accens ;
Du soleil les rayons naissans
Dorent déjà la cime des montagnes...

Mais Zulmé est bien compromise par la *confession* qu'elle a faite à Ginguené; peut-être n'aimait-elle pas tant que cela à voir lever l'aurore. Et l'amour alterne, en cette année qui nous effare, avec le patriotisme et la gauloiserie. Les poètes chantent Sophie et l'armée de Sambre-et-Meuse, l'Être Suprême et la C. Saint-Aubin. Demoustier, d'un génie décidément sobre, refait en quatrains sa *Demande insérée dans les Petites Affiches :*

Je voudrais bien avoir une chaumière
Dont un verger couronnât le contour ;
Pour y passer la saison printanière
Avec ma mie, et ma muse, et l'amour.

Il est cependant en progrès, et voici quatre vers qu'un poète de l'*Ermitage* avouerait peut-être :

Point de fossés, point de murs : pour clôture
L'humble sureau, l'aulne et le coudrier;
Que la bergère y détache la mûre
Ou de noisette emplisse son panier.

La C. Pipelet (car il y eut une poétesse ainsi nommée), continuant la tradition de Berquin, imite, en une idylle, le *Bon Fils*, de Gessner ; cependant que le C. Parny, fatigué de l'érotique, s'essaie à chanter le *Vaisseau le Vengeur*. Il écrit, on ne sait pourquoi :

Feu, *stribord!* Feu, bâbord !...

C'est au moins drôle ; le reste est au-dessous du plus mauvais Parny, et fait assez mauvaise figure à côté du *Chant du Départ*. Le C. Chénier ne manquait pas d'un certain talent ferme et sévère. Ce morceau est bien supérieur à la *Marseilloise*. Chénier dit sèchement ce qu'il veut dire, mais il le dit. Le « citoyen Rougez » n'avait que des intentions.

Et reprennent les chansons, les stances et les romances. En voici adressées à Dorothée ; en voici pour Isabelle. Ducis plante un nouveau saule, le *Saule du malheureux*. D'où viennent tous ces saules ? Il nous le dit, et j'aurais dû y penser. Ses vers se chantent sur l'air de la *Romance du Saule*, dans la tragédie d'*Othello*. Le jeune poète de l'année 1794 qui semble avoir le plus de talent et d'avenir est le C. Notaris. Il est demeuré rigoureusement inconnu.

§

L'*Almanach* de 1796, donnant les poésies fugitives depuis thermidor an II à thermidor an III, apparaît souriant, avec un air de délivrance. Il s'ouvre par la description du temple de la *Clémence*, par Collin d'Harleville, d'après Stace. A la page 181, on voit pour la première

fois une signature sans laquelle il n'y aura plus jamais aucune anthologie de notre poésie française; elle est au-dessous des meilleurs — des seuls — vers français écrits depuis La Fontaine. L'*Almanach des Muses* de 1796 publie *La Jeune captive*, par André Chénier. Au nom du poète, il y a un renvoi, et cette note : « Massacré le 7 thermidor avec le malheureux Roucher et vingt autres prisonniers de Saint-Lazare, convaincus, comme eux, d'être auteurs ou complices de la conspiration des prisons. — André Chénier n'avait que trente ans. Il avait beaucoup étudié, beaucoup écrit, et publié fort peu. La poésie, la philosophie et l'érudition antique font en lui une perte irréparable. »

La *Jeune captive* avait déjà été imprimée, moins de six mois après la mort du poète, dans la *Décade* du 3 janvier 1795. En même temps que de cette fleur coupée, l'*Almanach* s'orne des roses en papier, joliment ouvragées, du C. Delille, qui fait son entrée à l'assemblée du Parnasse. Il donne la traduction d'une épître de Pope et un fragment de l'*Imagination*. Enfin, voici les débuts d'un poète qui devait être mêlé à toutes les intrigues contre les romantiques et rédiger ce vers qui mérite l'immortalité :

Avec impunité les Hugo font des vers.

En 1795, il traduisait modestement la *Jérusalem délivrée*. Son nom ? Baour-Lormian. Sa médiocrité n'empêche pas qu'il n'ait eu, par sa traduction d'Ossian (1801), une très grande influence sur la poésie française et sur l'éclosion même du romantisme.

Cet examen pourrait se prolonger ; mais il lui faudrait un autre prétexte. Sans doute, la période révolutionnaire n'est pas achevée ; Bonaparte n'a point encore paru ; cependant une paix et une sécurité relatives règnent à l'intérieur. Nous sommes sous le Directoire ; avec la liberté des mœurs, enfin reconquise, la vie reprend son cours normal ; la poésie est possible. Si elle ne fleurit pas, c'est désormais sans excuse. Il en allait autrement durant les années de fièvre et de sang que nous avons parcourues : les poètes de ce temps eurent quelque mé-

rite même à dire des bêtises. Il faut surtout admirer la persévérance et le courage de Vigée, qui dirigea l'*Almanach des Muses* depuis 1789 jusqu'en 1820 et le fit paraître régulièrement au milieu des circonstances les plus fâcheuses.

Il y aurait eu un autre moyen de connaître l'état de la poésie pendant la Révolution : l'examen des volumes de vers. Il serait mauvais, et d'ailleurs ce travail a été fait dans les diverses histoires littéraires qui traitent de cette période. On pouvait en donner un résumé d'après l'*Almanach des Muses* lui-même, Vigée ayant eu l'heureuse idée d'annexer à sa publication une liste des livres nouveaux, poésie et théâtre ; mais à quoi bon copier un catalogue? Les ouvrages parus à cette époque et dont on ait conservé quelque souvenir sont fort rares. Que citer ? Le *Mal*, poème philosophique (1790), de Salchli, où on lit ce vers, qui n'est qu'une promesse illusoire :

J'entreprends de chanter le mal et ses bienfaits.

*Poésies diverses*, de M. de Bonnard (1791), recueil réimprimé de nos jours ; mais Bonnard était mort depuis 1784. En 1793, voici les *Fables* du doux Florian ; mais elles étaient écrites depuis longtemps. En 1795, les *Odes républicaines*, de Lebrun, et un *Recueil de morceaux détachés*, par M^me^ la baronne de Staël de Holstein, qui contient, dit Vigée, « une *Epître au malheur*, en vers, suivie de quatre opuscules en prose, genre d'écrire où l'auteur paraît plus exercé ». En 1796, la *Jérusalem délivrée* de Baour-Lormian, où Vigée trouve « de l'élégance et de la pureté, mais plus souvent encore de la monotonie, de la faiblesse ; peu de verve et de coloris » ; les *Fables* de Mancini-Nivernois (le duc de Nivernois) ; encore des *Fables* par Mérard Saint-Just ; les *Œuvres* de Saint-Lambert, contenant ses poésies diverses.

Mieux que les livres, l'*Almanach des Muses* est un bon miroir de la poésie de cette époque. Elle m'est précieuse, cette petite collection, bosquet chétif, mais vert, de palmiers dans les sables.

R. DE BURY.

# UN COCO DE GÉNIE

## I

La fenêtre, restée ouverte, m'adressa à mon éveil une fraîche bouffée de jardin, quelques meuglement de bêtes, des éclats lointains de forge. Entre une discrète saulaie, la jolie rivière, le Nohain, glissait sa vaguelette frangée. Au delà, une berge de pré coupée de bouquets de coudriers, et la roue à auges d'un moulin. Un arceau gothique, noirci de lierre, s'incurvait en lisière de bois.

Huit heures s'égouttèrent tranquillement de l'horloge de Saint-Caradeuc. Le pas énorme de mon cousin Vincent Têtegrain fit crier l'escalier.

— Et bien, souffla-t-il, jovialement en se poussant dans ma chambre, et cette convalescence ?

— Admirable, éternuai-je, le visage dans ma cuvette; depuis hier que je suis chez toi, mon cher, je renais.

— Paris ne te vaut rien, mon garçon. Tu devrais, chaque année, passer ici deux ou trois mois d'été. Combien y a-t-il de temps, lâcheur, que tu n'es venu à Donzy ?

— Quatre ans, cinq ans...

— Tu n'as pas dû trouver grand changement ?

— Aucun.

— Excepté ta cousine Prudence, qui grossit encore plus que moi.

Il s'éjouit copieusement, mis en gaieté par l'épa-

nouissement du matin, sa bonne humeur naturelle, mon arrivée et par l'obésité de sa femme.

— Alors, tu as bien dormi?

— Royalement.

— Parfait! parfait!... Allons, descends, ajouta-t-il en me bourrant largement l'épaule : ta grosse cousine vient de rentrer du marché; elle met l'omelette sur le feu.

Quelques instants plus tard, et ma toilette sommaire achevée, je le rejoignais dans la salle à manger, où Prudence Têtegrain, enflée et bourgeonnante, était en train de dresser un couvert méticuleux. La pièce, dont les murs disparaissaient presque sous un lattis de faïences de vieux Nevers, ouvrait sur la Grand'rue, et l'on apercevait, en face, la boutique de Barbedieu, le droguiste, avec ses peaux de chat sauvage, ses bocaux et ses simples.

— Il va encore faire chaud aujourd'hui, soupira Prudence ; le thermomètre de la mairie marquait vingt degrés.

Elle ferma à moitié les contrevents, quoiqu'il n'y eût pas de soleil de ce côté de la rue. Tout en mangeant, Vincent consultait son agenda.

— J'aurai expédié mes gens en deux heures, déclara-t-il satisfait.

— Tu vas à Cosne, ce matin? questionna sa femme.

— Comme tous les samedis. J'ai rendez-vous avec Pertuiset pour une expertise. Mon garçon, viens-tu avec moi? me proposa-t-il. Ça te distraira. Il y a vingt-cinq minutes de trajet en chemin de fer.

— Bouh! laisse ton cousin tranquille, émit Prudence. Frédéric ne doit pas être si pressé de se refourrer dans un wagon. Frédéric n'a pas besoin

de se distraire ; Frédéric a besoin de se reposer.

J'étais un peu de l'avis de Prudence, et Frédéric décida de remettre la visite à Cosne à un autre samedi. Le bon Têtegrain, toutefois, crut devoir manifester de soudaines inquiétudes. Malgré mes assurances réitérées que je n'apprécierais, à Donzy, que deux choses, l'air pur et le désœuvrement, et une troisième, la succulente table de mon cousin Têtegrain, l'excellent homme n'envisageait plus d'un œil aussi confiant les vingt ou trente jours dont j'avais l'intention de grever son hospitalité.

— Je me demande à quoi tu vas tuer le temps, mon pauvre ami!

— Je le tuerai à me refaire de la santé, c'est le principal. Je respirerai, je flânerai sur le rempart, je ferai des promenades en forêt. Donzy est un endroit paisible et délicieux.

— Tu n'as pas dû trouver grand changement, dit Prudence.

— Aucun.

— Excepté ton cousin Vincent, qui grossit encore plus que moi.

Le chat Balthazar, un lourd matou à poil cendre, bondit mollement sur la nappe et fit fuir en éventail un vol de mouches.

L'œil de Têtegrain ne voulait pas se tranquilliser; il paraissait sonder, pour la première fois de sa vie, l'incommensurable insuffisance de la petite localité provinciale. Tout à coup l'œil s'éclaira.

— Nous ferons tous les soirs la partie de billard au Café de l'Agriculture.

L'œil reprit sa sécurité, tandis que, par-dessus la portion d'omelette et le bol de café au lait, la bouche bien dentée réduisait des tartines de beurre et de fromage de Cantal.

— Je rentre par le train de midi un quart. Ne vous mettez pas à table sans moi.

— Nous t'attendrons, dit Prudence ... On mijotera un canard.

Mon cousin cessa un instant de manger. Il se livrait évidemment à une nouvelle réflexion à mon endroit.

— Si tu t'ennuies, risqua-t-il enfin, tu trouveras au grenier un certain nombre de livres ayant appartenu à ton oncle. Le père Têtegrain... te souviens-tu de lui?... était devenu, sur ses vieux jours, un brin mélancolique et ne se plaisait plus guère qu'avec des bouquins. A part quelques ouvrages d'arpentage et d'agronomie qui me sont utiles, j'ai mis tout ça là-haut.

— Bon ! dis-je, je ne suis pas grand lecteur, et à moins qu'il ne pleuve sans répit, je ne compte pas m'ennuier au point qu'une excursion au grenier s'impose.

A ce moment, la bonne, une rouge Morvandaise, introduisit une espèce de long personnage, d'aspect assez saugrenu. Il était vêtu d'un petit veston de coutil rayé sur un gilet et un pantalon de drap de coton, et portait sous le bras un paquet correctement enveloppé et ficelé.

— Vous allez à Cosne aujourd'hui, monsieur Têtegrain ? dit le quidam en avançant.

Ma cousine le fit asseoir et lui offrit du café au lait. Puis, voyant que j'examinais le nouveau venu :

— Comment, vous ne vous reconnaissez pas?... Loridaine, Charles Loridaine, le fils du marchand grainetier, notre voisin ; Frédéric Loiseau, notre cousin de Paris...

Je me souviens, en effet, que j'ai joué jadis avec ce Charles Loridaine autour des maigres platanes

du préau de l'école primaire. De son côté, il me rappelle que nous nous sommes entrevus, chez les Chamot, à mon dernier séjour. Loridaine, parfaitement. Mais rien de plus précis que ce nom, ce nez et cette voix mal timbrée ne m'est resté de lui dans la mémoire.

— Comment va ton père? dit Vincent.

— Bien, monsieur Têtegrain ; il se porte bien. Ma mère a un peu d'asthme... Alors, vous allez à Cosne ?

— Tu as une commission ?

— Si j'osais vous charger...

Loridaine balançait, d'une main incertaine, son paquet, sous les regards à peine curieux de Prudence.

— Il s'agirait de remettre ceci au libraire Coquille.

— Coquille... Place Saint-Aignan ?...

— Place Saint-Aignan. Cette complaisance ne vous dérangerait peut-être pas trop ?

— C'est sur mon chemin. Que faut-il dire ?

— Rien, simplement que c'est de ma part... Il sait ce que c'est.

Mon cousin prit le paquet, le soupesa. Un hochement de la tête accompagna le hochement de la main. Il regarda le long garçon, en même temps qu'un sourire mi-bonhomme, mi-goguenard plissait ses fortes joues.

— Il n'y a pas moyen que tu aies fait tant de poésies que ça, Loridaine !

Le jeune homme eut un tressaillement. Une vague rougeur arriva à son front.

— Ce ne sont pas des poésies, dit-il doucement... C'est... C'est autre chose.

— Ah ?

Balthazar, tout ronronnant, vint loger sa plan-

tureuse échine sous son avant-bras. Sentant un point d'appui, une occupation pour ses doigts, Loridaine reprit contenance.

— C'est un roman.

— Tu te mêles maintenant de composer des romans ?

— Oui, monsieur Têtegrain. Celui-ci, je crois, est digne d'être publié. Le libraire Coquille m'a promis de le lire et de me donner son avis.

Je n'attachai pas grande attention à ce que racontait Loridaine, sinon pour me dérider intérieurement, à la pensée de ce que devait être la littérature de ce fils de grainetier, en proie à la crise de puberté d'une imagination provinciale et tardive.

— Quand as-tu fait ça ? questionnait mon cousin.

— Le mois dernier, monsieur Têtegrain. Ah ! j'ai bien travaillé, je vous assure.

— C'est pourquoi on ne t'a pas vu tous ces temps ? Tu avais disparu.

Une satisfaction silencieuse éclaira la face fatiguée du jeune homme.

— C'était donc ça, mâchonnait Vincent. Ton père n'était pas trop content. Il paraît que tu veillais jusqu'à des heures indues.

Loridaine reprit :

— Mais ce soir, on me reverra. J'irai chez les Chamot, où je réciterai une nouvelle poésie. Y serez-vous ?

Têtegrain regarda Prudence; Prudence regarda Têtegrain.

— Tiens, c'est vrai, firent-ils presque ensemble; c'est le quatrième samedi du mois.

— Eh bien ! fis-je à mon tour pour ne pas paraître inactif, voilà une distraction !

— Voilà une distraction, dit Vincent.

On causa encore de choses et d'autres, pendant vingt minutes : de Mathieu de la Drôme, de la nouvelle municipalité, du dernier vol de lapins chez la mère Froidure. Tandis que la Morvandaise desservait, Têtegrain s'égaya un peu sur le compte de sa bonne, racontant que cette dinde était assez bête pour avoir peur des fantômes, et qu'elle en voyait circuler un quelquefois, la nuit, quand elle avait regagné sa mansarde. La lourde fille ne s'en émotionnait d'ailleurs pas plus que ça. Le fantôme glissait, sans la regarder, sur le ciel, derrière sa fenêtre à petits carreaux, tandis qu'une colique la retournait sur son lit comme une omelette. Le lendemain, elle se levait un peu pâle, ou plutôt un peu moins rougeaude, et son trouble se marquait dans le service par quelques assiettes cassées.

— Et qu'est-ce que tu fais quand tu le vois? demandait Vincent.

— J' fermons les yeux, m'sieur Têtegrain ; pis maintenant j' couchons avec not' chapelet, et j' disons d'affilée tout l' rosaire.

— Et quand tu les rouvres?

— J' les rouvrons point, m'sieur Têtegrain, qu'au chant du coq.

Têtegrain en faisait des gorges chaudes.

Cette histoire de fantômes parut amuser aussi Loridaine. A intervalles réguliers, mon cousin tirait sa montre d'or, pour ne pas manquer son train. Loridaine m'étudiait du coin de l'œil. Il m'interrogea, un peu niaisement, sur Paris, me demanda si je me mêlais au mouvement littéraire de la capitale. Je lui répondis que non, que j'étais dans la banque.

— Ça n'empêche rien ; moi, je suis bien dans les grains.

— Je lis les journaux, parfois un roman à succès, voilà tout.

— Vous avez fait vos études ?

— Jusqu'au baccalauréat, dis-je.

Il me considéra avec un mélange de gêne et de contentement. Je jugeai qu'il cherchait à démêler s'il devait se méfier de ma personne, ou espérer, au contraire, gagner en moi un ami ; et je me promis de couper court à toute espèce de tentative de sa part, désireux de m'éviter d'ennuyeuses confidences.

Enfin, Têtegrain mit sa montre à son oreille, comme pour s'assurer qu'elle marchait. Juste à ce moment, la demie sonna à Saint-Caradeuc. Loridaine se leva, non sans avoir coulé un dernier regard sur son paquet et l'avoir recommandé encore à la sollicitude de Vincent ; et peu après, dans la rue, nous voyions sa haute silhouette intercepter un instant, à l'entrebâillement des contrevents, les bocaux de la droguerie Barbedieu.

Il n'avait pas passé la porte, que Prudence complétait ses renseignements. Avec plus d'indifférence, d'ailleurs, que de réelle malignité, ma cousine m'expliquait que ce grand Charles Loridaine avait été brusquement pris, l'an passé, de la manie d'écrire, et qu'il avait, à cette heure, barbouillé pas mal de papier. C'étaient surtout les vers qui le tenaient. Il en faisait d'assez aimables, qu'il récitait volontiers dans les trois ou quatre salons de Donzy où il fréquentait, chez les Chamot notamment. Toute la ville le savait ; il ne s'en cachait pas ; ce qui était faire montre d'assurance, pour un garçon de son âge. Et voilà qu'il voulait aussi devenir

romancier !... En somme, à ce que je crus comprendre, Loridaine n'était pas très apprécié, et, dans sa famille, il ne l'était même pas du tout. Loridaine père se lamentait de voir Loridaine fils se fourvoyer, comme un basset écervelé, sur des voies bizarres et inconnues et il aimait à croire que cette mauvaise maladie lui passerait. Il y avait eu, paraît-il, plus d'une scène à ce propos. Ce malheureux Charles tenait tête à son père. Le grainetier ne lui avait jamais connu ce caractère-là.

— Bref, concluait Prudence, c'est un garçon qui fait de la peine à ses parents.

Et s'adressant à son mari :

— Tu devrais bien dire au père Coquille qu'il lui lave un peu les oreilles.

Mais l'honnête Têtegrain se récria. Ma foi, ce n'était pas à faire. Après tout, est-ce qu'on savait?... Et d'abord, ça ne les regardait pas.

— Non, je ne dirai rien au père Coquille. Je ne veux pas influencer son jugement.

Il prenait sa canne à bec d'ivoire, se coiffait de son paillasson maïs, tandis que le grand matou cendre, ému de ces prodromes de départ, plongeait tout à coup de dessous la table pour venir se dépucer contre sa jambe.

Je me disposai à accompagner Vincent à la gare.

— Voilà une distraction, répétait-il alourdi, pensant aux Chamot. Euh !... allons-y tout de même : les Chamot seraient vexés de ne pas nous voir, Prudence et moi.

A quoi Prudence dit :

— Les Chamot... c'est vrai... il faut que j'y songe...

La porte, lorsqu'il l'ouvrit, engouffra dans le vestibule toute la Grand'rue de Donzy, déjà chaude, avec sa rive de maisons au soleil.

Et Prudence, venue jusque sur le seuil, la main en aile au-dessus des yeux, ajouta :

— Je mettrai ma robe à ramages.

II

Mon gros cousin hissé dans son compartiment et le train disparu derrière le rideau de peupliers de la courbe, j'eus le plaisir, en me retournant, de trouver sur le quai M. Isidore Paumier, instituteur primaire, qui achetait son *Journal de la Nièvre*. Je l'avais déjà rencontré la veille, et nous avions renouvelé connaissance. C'était un homme d'âge mûr, de courte taille, aux favoris jaune d'œuf arrêtés en touffe et aux ongles noirs. Il parlait fort et gesticulait. Quand il s'observait, la voix était belle et la diction soignée.

— Vous êtes en vacances ? dis-je.

— En vacances, oui, Monsieur.

Il entra dans des considérations à ce sujet, suivant sa coutume. M. Isidore Paumier possédait une réelle instruction, qu'il aimait à faire valoir. Elle consistait surtout en notions d'archéologie et d'histoire locale assez abondantes, et il jouissait du titre de membre correspondant de la Société Agricole, Industrielle, Archéologique, Littéraire et Artistique de Nevers. Il était célibataire.

Nous remontâmes ensemble l'avenue de la Gare. Tout en marchant à petits pas, un caillou craquant parfois sous son soulier ferré, le *Journal de la Nièvre* dans une poche, dans l'autre le pommeau de sa canne dressée, M. Isidore Paumier, d'un œil sympathique d'habitué, contemplait, dans le ciel bleu vif, le vieux débris du donjon de Donzy qui, dominant la ville de sa ruine informe, juchait mélancoliquement sur son roc.

— Ah ! Monsieur, quand on pense à tout ce que ces pierres ont vu !... Ce donjon n'est pas le premier : il en existait un encore plus ancien, datant du VIe siècle, et que Louis VII et Gui de Nevers détruisirent. Ce fut en 1170 que cet acte de vandalisme se produisit : je précise, au mois de juillet ; et sans doute la néfaste destruction commença-t-elle de suite après la prise de la ville, qui eut lieu le 11 du dit mois. Sont-ce les mêmes pierres ou d'autres qui servirent à le réédifier dès les premières années du XIVe siècle ?... Grave question, Monsieur, et que je me propose d'élucider un jour.

M. Isidore Paumier ne pardonnait pas au moyen âge d'avoir tant construit pour tant démolir.

— Que de ruines ! répétait-il navré, que de ruines !

Le fait est qu'il y avait beaucoup de ruines à Donzy.

Mais c'est surtout aux protestants qu'allait la colère du maître d'école.

— Ils ont tout saccagé, Monsieur, en 1569 ! Allez voir, je vous en prie, ne fût-ce que par curiosité, l'état où ils ont mis l'église de Notre-Dame-du-Pré. Poussez aussi, quand vous en aurez le loisir, une pointe jusqu'à l'Epeau-l'Abbaye : vous verrez ce qu'ils ont fait d'un des plus beaux prieurés de France !

Il me gratifia abondamment de toute l'histoire du prieuré de l'Epeau, de l'ordre du Val-de-Choux, et de celle non moins copieuse de son fondateur, Hervé de Donzy. Tout en parlant, il mâchonnait, roulait dans sa bouche je ne savais quoi, qui le faisait beaucoup saliver. Je m'aperçus de ce que c'était quand je voulus lui offrir une cigarette.

— Merci, Monsieur, refusa-t-il sans le moindre embarras. Voyez-vous, je suis fils d'un flotteur de Clamecy ; j'ai moi-même flotté le bois dans ma jeunesse. Aussi, lorsque je suis en vacances, je reprends volontiers l'ancienne habitude...

Il compléta l'explication par un fort jet, qui alla conspuer largement l'omoplate d'un chien. La chique de M. Isidore Paumier devait avoir plusieurs heures, car il n'en tirait plus qu'un jus à peine jaunâtre. Et comme il venait de terminer l'histoire d'Hervé de Donzy, il passa directement à la sienne.

Sur ce chapitre, le fils du flotteur de Clamecy ne tarissait pas. C'était l'éternelle plainte de l'homme de mérite méconnu, réduit par l'injustice et l'envie à végéter dans une petite ville. J'écoutais d'une oreille distraite. Comme nous passions devant l'hôtel du Grand-Monarque, nous saluâmes M. Couperon, inspecteur-adjoint des eaux et forêts. Une légère poussière commençait à flotter dans l'air. Le pavé était sec, excepté aux places où les dernières corbeilles du marché venaient d'être enlevées. Deux paysans en blouse neuve vidaient une bouteille à la terrasse du Café de l'Agriculture. Un grand char de foin, à hauteur de la boucherie-triperie Maigre, barrait la rue. C'était assez morne. Une robe blanche de jeune fille, dans la boutique du pâtissier Babout, avivait seule d'une touche gaie la somnolence environnante. Sous ses cheveux châtains et son chapeau bergère en paille de riz, je reconnus Mlle Renaude Chamot.

Elle sirotait une glace à la fraise, tandis que sa mère, en grande conférence avec le ventre magistral de Babout, faisait une commande de pâtisserie. Le gracieux pastel se détachait, joli et frais, derrière les gâteaux de la devanture, avec l'immobilité char-

mante des yeux et la moue claire de la bouche gourmande au contact de la froideur rose du sorbet. Le pâtissier, le coin du tablier passé à la ceinture, pérorait. Mme Chamot, d'un doigt important, désignait des tartes. Je me rappelai la soirée à laquelle j'étais destiné à participer, et je me demandai de laquelle de ces tartes je mangerais. Je me rappelai, par la même occasion, Loridaine.

Nous allâmes faire un tour au jardin public. Deux pelouses, quatre plates-bandes, un quinconce de marronniers, un kiosque, dans la boucle du Nohain. Un petit canal orné d'un bassin joignait deux coudes de la rivière. A cette heure de la journée, il n'y avait personne, que quelques moineaux et le cygne. Nous nous assîmes sur un banc et M. Isidore Paumier renouvela sa chique.

— J'ai vu ce matin Charles Loridaine, dis-je.

Le maître d'école remua la tête. Par extraordinaire, il ne se hâta pas d'embrocher à ce propos de nouvelles considérations.

— C'était un de mes meilleurs élèves, prononça-t-il enfin sobrement. Malheureusement...

— Malheureusement? l'aidai-je.

— Je ne suis pas sans de graves inquiétudes...

— A cause de sa littérature ?

— Précisément. Ce drôle de garçon est doué d'une certaine... comment dirais-je ?... imagination... et je crains, Monsieur, qu'il n'en vienne à négliger des intérêts... comment dirais-je?... plus immédiats, pour se livrer sans frein aux chimères que... vous me comprenez...

— Vous avez lu de ses productions ?

— Il m'en a montré.

— Des vers ?

— Des vers, beaucoup de vers. J'ai lu une tren-

taine de poésies, deux ou trois récits deprose... Quoi d'autre ?... une pièce de théâtre sur un sujet sacré... *Joas*, *Amos*, je ne sais quoi...

— Bien entendu, tout cela ne vaut pas grand' chose ?

— C'est ce qui vous trompe, Monsieur : ce n'est pas trop mal. C'est bien loin, naturellement, d'être parfait ; mais enfin, c'est suffisant à légitimer chez ce coco-là... comment dirai-je ?... des ambitions, et à le faire croire à un avenir possible pour lui du côté des lettres.

J'avais presque autant de raisons de me méfier du goût littéraire du maître d'école que de celui de Loridaine lui-même ; mais ce qui me fit plaisir chez le digne homme fut la manière affable, affectueuse dont il parlait de son ancien élève, son absence complète de jalousie à l'égard de ses petits succès poétiques... Il est vrai que la partie de M. Isidore Paumier était l'histoire archéologique... Loridaine avait donc un ami auprès duquel épancher l'émoi de ses timides essais, un conseiller bienveillant qui, sans le décourager, saurait peu à peu lui faire comprendre l'inanité...

— C'est très bien, dis-je, je vois que vous vous intéressez à lui.

— Oh ! Monsieur, je ne suis pas comme tant de mes collègues... Je m'intéresse aux jeunes gens qui ont joui de mon enseignement, lorsqu'ils ont montré des dispositions, et je les suis dans la vie après leur sortie de l'école... D'autant plus que Charles, Monsieur, appartient à une des bonnes familles commerçantes de la ville.

Comme pour prouver la bonté de son cœur, il ramassa un morceau de brioche, abandonné sous

le banc par quelque marmot, et alla l'émietter, philosophiquement, au cygne.

Nous nous quittâmes dans les meilleurs termes, non toutefois sans que j'eusse écouté une nouvelle kyrielle d'histoires, où les sires de Donzy, les contes de Nevers, le pape, les huguenots et Saint-Caradeuc me parurent bientôt danser une sarabande si enchevêtrée que j'aurais du mal à en rapporter quoi que ce soit.

Le reste de la matinée finit naturellement par s'écouler. Une question me préoccupait : le Nohain était-il poissonneux? Je méditai longuement sur ce point, ainsi que sur les trois suivants : si, où et comment il y aurait une bonne place pour pêcher à la ligne.

Et à midi trois quarts sonnant, Vincent revenu sans incident de Cosne, nous nous retrouvions attablés dans la salle à manger aux faïences vertes et blanches, où, d'une fourchette aussitôt ruisselante de graisse, nous attaquions le canard de Prudence, tandis que Balthazar, assis dans sa queue, nous espionnait de ses yeux ronds.

## III

Les Chamot habitaient de l'autre côté de la ville, dans une maison du faubourg de Lardin.

Sur les neuf heures, leur grand salon, meublé d'un bel et confortable acajou, offrait un coup d'œil presque imposant. Mme Chamot, en magnifique crépon gaufré pétunia, occupait le centre d'un vaste canapé grenat, d'où elle pouvait, sans en avoir l'air, surveiller ce qui se passait, et d'un regard, d'un geste, au besoin d'un mot cabalistique, faire évoluer à son idée ses trois filles, ses deux gendres, son mari, sa bonne et le surnuméraire mâle en ha-

bit de cérémonie et gants de coton blanc qui faisait loucher de respectueuse envie les nerfs optiques de mesdames ses amies moins fortunées ou plus avares.

A ses côtés, s'éployaient Mme Legrandfour et Mme Bondouffle. La première était en cachemire prune ; la seconde, en satin duchesse avec de grosses émeraudes carrées aux oreilles. Mme Legrandfour s'honorait de son époux, M. Legrandfour, receveur des contributions indirectes ; Mme Bondouffle de son fils, maître de forges à la tôlerie de l'Eminence.

Les autres dames d'une certaine conséquence étaient : Mme veuve Peloteux, qui depuis dix ans portait le demi-deuil de Me Peloteux, l'ancien notaire de Donzy, Mme Loridaine mère et Mme de la Grange-Guignan, d'une noblesse que l'on disait plus parcheminée que dorée.

Quant à Prudence, elle cherchait à dissimuler modestement sa corpulence à l'abri du canapé où trônaient les trois majestés.

Parmi les hommes, outre le receveur, le maître de forges, Têtegrain, le premier gendre Chamot, le second gendre Chamot et Chamot lui-même, figuraient M. Couperon, inspecteur-adjoint des eaux et forêts, le juge de paix Lebègue, le docteur Estambenet, un aimable causeur, qui me rappela m'avoir jadis guéri de la rougeole. J'allais oublier M. Amédée Peloteux-Bondouffle, important propriétaire foncier. M. Isidore Paumier brillait par son absence : le maître d'école n'était pas assez huppé pour fréquenter chez les Chamot. Loridaine père arriva en retard, comme toujours.

Mais la joie des yeux, c'était l'escadron rose, blanc et mauve des jeunes filles. Il y avait, dans

cette mousseline, deux ou trois partis sortables, voire avantageux.

— Prends bien garde, m'avait confié Prudence, sois aimable avec les deux demoiselles Bondouffle, et avec l'aînée des Legrandfour, qui sera plus riche que sa sœur.

On aurait pu joindre, me semblait-il, à ce lot la troisième Chamot, Mlle Renaude. Mais outre que la dot, en raison du morcellement de la fortune, menaçait d'être mesquine, Mlle Renaude, au dire de ma cousine, était un peu superficielle. Je me demandai à quoi, dans l'esprit de Prudence, le mot superficiel pouvait bien correspondre.

Une berthe de broderie aux épaules et juste ce qu'il fallait de décolleté pour donner lieu à un innocent collier de perles fausses, la jolie siroteuse de chez Babout, un sucrier à la main, ondulait parmi les tasses de thé, sous l'œil vigilant de sa mère. Le même sourire découvrait devant chaque personne avec chaque morceau de sucre une même dent d'émail, et les dames mûres, sur son passage, se susurraient l'une à l'autre : charmante enfant!

Debout, dans les portes, une demi-douzaine de jeunes gens, rasés de frais, — des Peloteux, des Estambenet, encore un Bondouffle, — arboraient des épingles extrêmement sportives sur des plastrons sortant de la meilleure chemiserie de Donzy.

Je cherchai Charles Loridaine.

Une longue redingote dont je n'avais encore aperçu, à un chambranle, que le dos froncé et semé de pellicules, se retourna. Mais si ce n'avait été sa tournure inoubliable d'asperge, son front pointu et ses yeux inquiets de visionnaire, c'est à peine si j'aurais reconnu mon Loridaine du matin.

Dans une préoccupation flagrante de se faire beau,

il avait débarrassé ses joues de leur bourre, ne laissant plus que la cascatelle de sa barbiche chamois dégringoler jusqu'au petit nœud de satin à fleurs qui luisait sous son col rabattu. Le cheveu, affligé de coups de brosse répétés et aqueux, perruquait d'une calotte plate le crâne, qui, sous l'effet de la chaleur, commençait à se gondoler par places. Aux boutonnières de la chemise unie, se piquaient deux trèfles en pierre de couleur, et une belle chaîne-gourmette en doublé descendait du gousset sur le pantalon de molleton pervenche.

Il ne causait avec personne. Sa main froissait nerveusement dans une poche un chiffon de papier, qu'il sortait à demi ou rentrait alternativement, d'un tic saccadé et bizarre. Un instant, je le vis tirer tout à fait ce chiffon, l'ouvrir, y jeter les yeux, puis le réempocher, avec un rapide regard circulaire pour s'assurer que son mouvement n'avait pas été surpris. En même temps, la bouche était animée d'une sorte de mâchonnement, que scandait par intervalles un coup plus net de la nuque, et une ondulation régulière, propagée le long de la barbiche, venait mourir sur le petit nœud de satin.

Je devinai que Loridaine était en train de répéter les vers qu'il dirait tout à l'heure.

Une partie de concert précédait, chez les Chamot, la sauterie mensuelle. Déjà les deux sœurs Legrandfour, Adolphine et Gabrielle, étaient au piano et exécutaient à quatre mains, au sein d'une bienveillante attention, l'ouverture de *Sémiramis*.

Il y avait ainsi, à Donzy, quelques sérieux talents d'amateurs. Le maître de forges cultivait une bonne voix de basse, et ne se refusait pas, quand on l'en priait, à servir la romance du *Lac*, de Niedermeyer, ou le grand air du *Chalet*. Le juge de paix sifflait

magistralement des valses de Métra. Le docteur, lui, était l'homme de la chanson : Désaugiers et Nadaud, à la bonne heure! Un peu de gaîté : c'était encore le meilleur moyen de se bien porter. Il détaillait avec finesse et bonhomie : l'œil guilleret se plissait de malice, et la grosse lèvre charnue, striée de veinules violettes, décelait, à chaque chute de couplet, un monde d'intentions spirituelles. Ce soir-là, le docteur chanta la *Garonne*...

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu...

et décrocha son succès habituel.

Les demoiselles tapotaient toutes plus ou moins. D'une séance à l'autre, on constatait les progrès. Nous eûmes ainsi, avec des plaisirs mélangés, sous des mains replètes ou menues, noueuses ou potelées, la valse de *Roméo et Juliette*, la *Gavotte-Stéphanie*, une étude du *Gradus ad Parnassum* et un potpourri sur le *Postillon de Lonjumeau*.

Mlle Renaude, s'étant aventurée dans quelques mesures de *Loin du bal*, s'embrouilla, plaqua délibérément sur le clavier la mutinerie d'un accord faux, fit pivoter son tabouret et se sauva en déclarant qu'elle ne se souvenait plus.

Puis arriva le tour de Loridaine.

Une de ces dames, tournant vers lui l'onctuosité d'un sourire aimable, le pria de vouloir bien dire « une de ces jolies poésies de sa composition qu'il récitait si bien ». Un murmure poli d'approbation fit légèrement chorus, et Mlle Renaude lança au poète un regard implorateur dont il rougit jusqu'à la frise.

Rempli de confusion, balbutiant, délicieusement ému, il ne demandait qu'à s'exécuter.

D'une haute enjambée de héron, il franchit une

banquette, dérangea, perdu d'excuses, quelques personnes, équilibra, glissa plutôt, deux ou trois pas en terrain relativement découvert, et, dandinant du buste, flexueux, flottant, vint s'adosser au piano.

A ce moment, son père entra. D'un sourcil mécontent, le grainetier considéra la scène, puis, avec un haussement d'épaules, passa dans la pièce à côté.

Heureusement, Charles, tout entier au souci de son attitude, ne s'aperçut pas de l'arrivée paternelle, qui aurait pu le troubler à la minute où il n'avait précisément pas de trop de toute sa contenance.

Un « chut ! » courut; des éventails s'agitèrent;un fou rire de jeune fille, précipitamment enfoui sous un mouchoir, fusa dans un angle.

Je crus devoir adresser un petit geste d'encouragement à Loridaine.

Il était calme. Une transpiration perlait à ses tempes, qui le soulageait. Il tira négligemment son manuscrit... Non pas pour lire, il savait par cœur, mais simplement pour le tenir ainsi, sans en avoir l'air, entre deux doigts, parce que cela faisait mieux et pour bien montrer que les vers étaient de lui.

Il s'inclina.

— Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, commença-t-il d'une voix un peu blanche, la courte pièce que je vais dire ne ressemble pas à celles que vous connaissez déjà de moi. Inspiré par de récents événements, qui se déroulent encore, sous les yeux de l'Europe affligée, dans les champs de l'Afrique du Sud, j'ai cru pouvoir hausser d'un ton ma modeste lyre...

— *Paulo majora canamus*, murmura, finement

railleur, à mon oreille le docteur, qui avait des lettres.

Puis, se penchant à celle du maître de forges, il dut également lui souffler quelque chose d'extrêmement spirituel, car je vis la barbe d'or de Bondouffle se lézarder toute d'un vaste sourire.

Le préambule de Loridaine n'était cependant pas maladroit.

— Le titre de ma poésie, continuait-il, la voix déjà mieux assurée, le titre de ma poésie est: *L'Enfant boer*.

Il expliqua que le mot *boer* devait se prononcer *bour*, d'après ce qu'il avait lu dans un article du *Journal de la Nièvre*. Mais que l'on prononçât *bour*, *bôr* ou *boër*, il avait pris sur lui, en l'absence de toute autre autorité, de le faire d'une syllabe, comme *four*, comme hareng *saur* et comme *fier*. Cette remarque prosodique parut généralement superflue. Mais notre homme était scrupuleux.

Un instant de silence, pendant lequel je sentis palpiter toute l'âme de Loridaine.

Puis le torse se redressa; l'œil s'alluma; la voix se timbra tout à coup:

— L'ENFANT BOER.

Le feuillet de papier vibra dans la main dégantée.

*Roberts a passé là...*

Une transformation curieuse s'opérait. Loridaine ne semblait plus le même. Il oubliait visiblement qui il était, où il était, pour s'envoler soudain en plein empyrée et ne plus être que « le poète ».

*Roberts a passé là. Tout est ruine et deuil.*
*Le veldt, du Rand au Cap, n'est plus qu'un sombre écueil,*
*Le veldt qu'égayaient les faucilles,*
*Le veldt, qui dans le Vaal reflétait ses grands bois,*
*Ses fermes, ses coteaux.....*

Le geste de l'avant-bras trop long s'allongeait encore, comme pour embrasser toute cette contrée jadis fertile, les champs de blé, les villages, les rochers et le ciel bleu. Une sourde irritation grondait dans sa gorge contre le destructeur de cette beauté, de cette paix. Loridaine s'exaltait. Loridaine s'enflammait. Nous n'étions plus à Donzy, au bord du Nohain, dans le grand salon des Chamot, mais au Transvaal, dans la patrie des vaillants burghers, au cœur même de la guerre.

Il faisait chaud. On écoutait sans surprise. Le papillonnement des éventails se poursuivait, tandis que le corps dégingandé du poète se magnifiait d'héroïsme.

*Tout est désert. Mais non; seul près des murs noircis,*
*Un enfant aux yeux bleus, un enfant boer, assis,*
*Courbait sa tête humiliée.*
*Il avait pour asile, il avait pour appui*
*Une blanche aubépine, une fleur comme lui*
*Dans le grand ravage oubliée.*

Depuis un instant, je dresse l'oreille. Est-ce que je me trompe? Il me semble connaître ces vers-là...

*Ah! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux...*

s'exclame Loridaine, les yeux au ciel.

Je connais ces vers, c'est évident!... Ou suis-je le jouet d'une aberration momentanée, d'un de ces phénomènes de dédoublement où, pendant une demi-minute, on a la sensation d'avoir déjà vécu, ailleurs, autrefois, mais identique, cette même demi-minute?...

Pour me ressaisir, je regarde autour de moi... L'auditoire ne sourcille pas. Le sourire de Bondouffle continue à jouer sur sa barbe d'or.

*Pour que dans leur azur, de larmes orageux,*
*Passe le vif éclair de la joie et des jeux...*

Extraordinaire!... J'ai certainement entendu... lu cela quelque part!... Un sentiment de gêne m'étreint. Loridaine se moquait-il de nous?...

*Que veux-tu, bel enfant, que te faut-il donner*
*Pour rattacher gaîment et gaîment ramener*
*En boucles sur ta blanche épaule*
*Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront...*

Il déclamait avec ivresse, la paupière clignotante, mouillée d'émotion, l'index tremblant. Ce long garçon-là ne se moquait évidemment de personne. Une telle sincérité, à la fois comique et touchante, émanait de lui, que je commençai à douter de l'authenticité de mon souvenir. Avais-je réellement lu ou entendu ce morceau? Ce n'était qu'une impression, très vive il est vrai, mais qu'il m'aurait été bien difficile de préciser.

*Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?*
*Est-ce d'avoir ce lys, bleu comme tes yeux bleus...*

Mais en dehors de toute conjecture, un fait s'imposait, et là je n'hésitais plus. Ces vers, que j'écoutais maintenant avec une curiosité stimulée, je les trouvais beaux, presque très beaux, supérieurs au moins à tout ce que je pouvais attendre, même après les déclarations favorables du maître d'école; et il me paraissait invraisemblable que cette poésie expressive, imagée, sonore, sortît ainsi, armée de pied en cap, du cerveau conique et de la chiche caboche de celui qui la gesticulait.

*Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois?...*

C'était charmant. Et je crus m'apercevoir que je n'étais pas seul à apprécier l'art du poète, quel qu'il fût. Toute rose, toute allumée d'admiration, immobile sur sa chaise, le buste gentiment penché en avant, Mlle Renaude ne perdait pas un mot, buvait chaque vers, chaque rime qui tombait de

la bouche éloquente de Loridaine. Son délicieux visage, qui m'avait semblé jusque-là un peu de faïence, s'animait d'une fine vie que je ne lui soupçonnais pas. Ça scintillait, ça bruissait comme une source sous le gazon. Sa bouche s'entr'ouvrit pour aspirer un trait d'air, l'œil se ferma à demi et je vis doucement frissonner sa gorge sous sa berthe de broderie.

*Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?*

Loridaine prit un temps. Puis, à bout de souffle, d'une dernière halenée il lança :

*— Ami, dit l'enfant boer, dit l'enfant aux yeux bleus,*
*Je veux de la poudre et des balles.*

C'était fini. De maigres applaudissements crépitèrent. Têtegrain poussa un : Vive Krüger ! — Dégrisé, retombé de son ciel dans le grand salon des Chamot, Loridaine redevenait flasque et gauche. Il s'épongea discrètement, osant à peine couler de côté un regard pour chercher un chemin par où il pourrait se dérober. Mais déjà, bousculant les chaises, Mlle Renaude était sur lui.

— Oh ! que c'est joli ! que c'est joli ! s'écriait-elle extasiée. Il faudra me la recopier !

Dans un élan spontané, elle s'était saisie de sa main, qu'une nervosité titillait encore. Leurs yeux se croisèrent. Dans ceux de Loridaine, une brève flamme brilla, tandis qu'une joie enfantine baignait ses traits.

— Renaude !... réprima sévèrement le fausset de Mme Chamot.

Et en écho scandalisé, Prudence souffla :

— Oh ! cette Renaude !....

*Je veux de la poudre et des balles !*

Cette péroraison à l'emporte-pièce venait d'ac-

croître singulièrement ma perplexité. L'imprévu de ce vers, dans sa forme concise et frappante, avec la fierté presque sauvage de son défi, avait brusquement agi, comme un doigt, sur le déclic de mon souvenir. Il n'y avait plus d'erreur possible. Le vers ni le morceau n'étaient de Loridaine : car ce vers, ce vers imprévu, je l'avais mentalement prononcé avant qu'il ne sortît de ses lèvres.

Malheureusement, je ne me trouvais guère plus avancé. Le nom de l'auteur persévérait à me fuir. Tout ce que je savais, c'est que c'était une pièce connue, peut-être célèbre... d'un poète connu, peut-être célèbre... Et je me fatiguais à en triturer des fragments... L'obsession d'une aria italienne que l'on a entendu moudre cent fois sur les orgues de Barbarie!... Je me sentais un peu humilié... On aurait pu me défiler des noms : il n'y en avait qu'un que j'étais bien sûr qu'on ne pût y mettre, celui de Charles Loridaine.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, des jeunes gens étaient en train de pouffer. Je m'approche du groupe, comptant avoir là la clef de l'énigme. Loridaine était en effet le héros de leur hilarité. Les sarcasmes pleuvaient. Mais c'était de lui, de sa personne qu'ils se moquaient, de son port d'échassier, de son pantalon pervenche et — je crus mal entendre — de *ses vers*.

Je voulus comprendre des vers qu'il déclamait, ou plutôt de la manière dont il les déclamait.

Le Bondouffle junior surtout était mordant. Je fais l'ingénu ; je hasarde :

— De qui sont ces vers?

On pouffe de plus belle.

— Mais de lui! Ils sont assez mauvais pour ça...

Je me mords les lèvres. — Pas de gaffe! pensai-je.

Bondouffle junior poursuivait:

— Il en a dit le mois dernier chez le maire... Vous ne vous figurez pas!... Il y en avait notamment un!... Je ne me le rappelle plus... Nous en avons festoyé pendant une semaine.Je vous assure que c'était drôle. Ce vers, Monsieur, était à découper et à envoyer au *Rire* de Paris, sous une charge représentant la métaphore qu'il employait!

Je crus bon de ne pas insister. Ces jeunes Donziais paraissaient encore moins que moi ferrés sur la littérature.

Personne, d'ailleurs, dans ce salon, ne m'avait l'air de se douter qu'il venait de se passer quelque chose d'anormal. Il faisait de plus en plus chaud. Un plateau de rafraîchissements circulait. Le concert continuait. Accompagné en sourdine par Mlle Adolphine Legrandfour, qui avait le toucher léger, le juge de paix sifflait la *Vague*.

Mon cousin, que tant de musique ennuyait, avait dû rejoindre Loridaine père du côté des sandwichs. C'était lui qui avait crié: Vive Krüger! Il n'y avait donc rien à tirer de lui. Je cherchai le docteur. Le docteur, avec son clignement malin de vieux chimpanzé, devait connaître le fin mot de l'affaire. Je le trouvai au fumoir, attablé à un écarté en face du maître de forges. Il avait allumé sa courte pipe d'écume. Je mis cinquante centimes sur le maître de forges. Le docteur gagna la première manche.

— Eh bien, docteur, dis-je, tandis qu'il battait de nouveau les cartes, avez-vous écouté ces vers?

— Quels vers?...

Il donna, retourna l'atout et demanda au maître de forges:

— En voulez-vous?

— Mais, docteur, les vers... les vers que...

D'un flottement de la main, il m'imposa silence, examina son jeu, puis avec un sourire exquis :

— Je crains bien, cher ami, que vos cinquante centimes ne se soient aventurés.

Une levée après l'autre, soigneusement, il fit la vole. Il compta trois points. Puis, avec le même sourire exquis :

— Vous disiez, cher ami?...

Cette fois, je réussis à poser la mouche. Il se gratta le nez. Lorsqu'il eut enfin trouvé la réponse piquante qu'il méditait :

— Vous désirez savoir, cher ami, le nom de la maladie dont est affligé ce malheureux jeune homme? Piron, qui n'était pas médecin, mais qui était cependant un homme d'esprit, l'a trouvé avant moi. Il en a même fait une comédie. Cette maladie se nomme : la *métromanie*.

Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Vous croyez donc que ces vers... sont de lui?

— Mais, sans doute. De qui voulez-vous qu'ils soient? Pas de moi, je vous le certifie. Entre nous, ils ne sont pas si méchants.

— Chut! dis-je.

Loridaine survenait.

— Le roi! abattit le docteur.

J'avais perdu.

Loridaine me prit à part.

— Je ne vous ennuie pas?

— Du tout, fis-je très contrarié.

Il avait un air d'heureuse confiance. L'enthousiasme de Mlle Renaude avait dû le réconforter. Dans sa prunelle luisait une paillette d'orgueil, que

sa timidité naturelle enchâssait pourtant d'une nuance d'incertitude.

— Eh bien, dit-il, comment trouvez-vous ce que je fais? J'ai vu que vous m'écoutiez avec attention.

Mon embarras ne lui échappa point. Il reprit modestement :

— Ce sont des vers de provincial.

— Ils m'ont paru bien, dis-je. Je ne suis pas un juge très compétent. Vous avez eu le succès que vous méritiez.

— Le succès... oui... pas tout à fait celui que j'espérais. Les gens d'ici n'apprécient pas beaucoup la poésie...

Son œil conjonctiveux guettait sur mon visage une approbation, un signe de sympathie. Je gagnai quelques instants à m'absorber dans le choix d'un cigare.

Doucement, avec un sourire exempt de fiel :

— Ils aiment mieux ça ! dit-il.

On entendait une voix nasillarde — celle de Bondouffle junior peut-être, — qui chevrotait un monologue comique au milieu d'une giboulée de rires,

— Leur dites-vous souvent des vers? demandai-je.

Je sentais confusément que si je ne dirigeais pas la conversation, j'aurais du mal à m'en sortir.

— Assez souvent, depuis que j'en fais. J'aime dire mes vers. Heureusement que quelques personnes, au moins, ne m'applaudissent pas par complaisance, mais prennent, je crois, un réel plaisir à me suivre.

— En effet, j'ai cru remarquer qu'une de ces demoiselles...

Il devint cramoisi. Puis il balbutia, éperdu :

— Il y a aussi l'instituteur primaire !...

— M. Isidore Paumier, c'est vrai. Ce matin, précisément, nous parlions de vous.

— Ah!... Que vous disait-il?

— Des choses amicales à votre égard.

— Seulement?

Ma réserve semble l'affecter singulièrement. Je le désappointe. Mais aussi qu'espère-t-il de moi? De la surprise, des éloges pour son poème de contrebande? Pour qui me prend-il?... Réservé, soit! Je suis même obligé à n'être que ça, puisque mon insuffisance de mémoire ne me permet pas de lui servir proprement son affaire. Mais dupe, non! Ma docilité ne va pas jusque-là.

— Alors, vous ne voulez pas me dire ce que vous pensez de ma pièce de vers?

— Je vous ai dit ce que j'en pensais.

— Vous m'avez fait un compliment. Vous ne m'avez pas dit le fond de votre pensée. Ne craignez pas de me fâcher : faites-moi franchement part de vos critiques. Je vous en prie.

Il devenait étonnant. Sans trop m'aventurer, je risquai l'abordage.

— Mon cher Loridaine...

Je me méprisai tout de suite pour ce début un peu lâche. Mais ce facies minable, ce regard maintenant presque anxieux attaché sur le mien me contraignent malgré moi à une sorte de commisération.

— Mon cher Loridaine, sans vous fâcher, me permettrez-vous de vous demander si en... composant votre poème, vous ne vous êtes pas un peu trop souvenu... inspiré... je dis seulement inspiré... de quelqu'une de vos lectures?

Mon cher Loridaine ne sourcilla pas. Il se contenta de réfléchir une couple d'instants à mon objec-

tion. Puis, innocemment, sagement, avec la blancheur d'une conscience parfaite, il répondit :

— Non, je ne crois pas. Je viens de faire rapidement le tour de ce que j'ai lu : il ne me semble pas avoir rien imité, même de loin.

Sa tranquillité me démontait.

— En êtes-vous bien sûr? dis je.

— J'en suis bien sûr, affirma-t-il après une seconde réflexion. Certes, je ne pense pas avoir déjà acquis ce qu'on appelle, je crois, une originalité, un tempérament. A mon âge et depuis le peu de temps que j'écris, ce serait prétentieux. Mais je prends le plus grand soin de ne copier personne. Je n'ignore pas le profit que l'on peut tirer de l'étude des maîtres : j'estime pourtant qu'il y a mieux à faire que d'essayer de leur ressembler, c'est d'essayer de les égaler.

Comme je ne répliquais rien, confondu de tant de duplicité ou de tant d'inconscience :

— Voyons, continua Loridaine, lequel de ces maîtres, à ce qu'il vous semble, aurais-je, à mon insu, approché de trop près? De qui, sans le vouloir, me serais-je souvenu? Je ne demande qu'à m'instruire. Quelle œuvre, que j'ignore, vous aurait rappelée mon poème?

C'était à moi d'être sur la sellette.

— Voulez-vous me montrer votre manuscrit? lui demandai-je.

Il sortit son chiffon, passa une bonne minute à vouloir le calendrer sur son genou, puis me le tendit en s'excusant de le présenter dans cet état.

— C'est que je me suis énervé dessus, expliqua-t-il.

Je ne sus s'il faisait allusion à la confection de son

ragoût, ou à la manière dont il l'avait trituré dans sa poche avant de nous en offrir le régal.

C'était un feuillet de grand papier-registre, rayé bleu et rouge. Au lieu de quelque compte de graines, la bâtarde appliquée de Loridaine y avait tracé les vers, disposé les strophes de l'*Enfant boer*. L'aspect était assez méthodique; mais par endroits des bizarreries, des déformations curieuses s'observaient : l'amplitude ascendante d'un bout de ligne, tel mot allongé, étiré, presque couché, une hampe chevauchant un groupe de lettres, la boucle démesurée d'une capitale. Les barres, généralement basses ou rudimentaires, dénotaient la passivité; par contre, d'aventureux jambages venaient greffer d'exaltation l'ordre un peu fruste de l'ensemble. Ce n'était pas une copie, moins encore un brouillon de premier jet. On eût dit la page pas très sûre d'un élève attentif sous le coup d'une dictée. Mais une chose me dérouta : il y avait des ratures.

Je lus, je relus cet *Enfant boer*. J'aurais vraiment donné quelque chose pour qu'un nom — le nom ! — transfigurât le maudit papier, pour que l'éclair jaillît. Rien. De plus en plus, je m'enferrais sur ma conviction; mais de plus en plus aussi la nuit se faisait, les vers, les mots, tout allait se brouillant, s'estompant, s'évanouissant. Ma cervelle tournait en bouillie.

Je n'avais qu'à me replier discrètement.

— M. Isidore Paumier a-t-il vu ces vers? dis-je à Loridaine, en lui rendant gravement son manuscrit.

— Pas encore. Je les lui montrerai demain.

— Je serais curieux de connaître son opinion.

— Mais la vôtre?

— La mienne importe peu. Je vous le répète, je ne suis pas compétent.

— Revenez-vous au moins sur votre première impression ?

— Ma première impression demeure la même. Je trouve ces vers bien ; et s'ils sont entièrement de vous, je vous en fais compliment.

— Il faudra que je vous en montre d'autres, dit-il.

Je fus pris d'une vague panique.

— Pas ce soir ! m'écriai-je.

— Pas ce soir... D'ailleurs, compléta-t-il en se fouillant machinalement, je n'endosse que rarement cette redingote et je n'en ai pas sur moi. Je pourrais vous en réciter...

— Non !

— ... direz-vous. Malheureusement, je retiens assez mal ; et quand, comme aujourd'hui, j'ai réussi à me mettre de mes vers dans la tête, je les oublie ; deux jours après, je n'en sais plus que des bribes. Chose étrange, ajouta Loridaine en se pianotant le haut du front, je ne retiens bien que ce qui n'est pas de moi. Pouvez-vous m'expliquer cela ?

Je me déclarai incapable de lui fournir la moindre explication de ce fait.

— N'est-ce pas que c'est étrange ?

— Très étrange.

La conversation en resta là. Loridaine père venait relancer son fils, et je laissai le clignotant poète, qui avait négligé je ne sais quelle manipulation de sacs dans la boutique de la Grand'rue, aux prises avec la mauvaise humeur du grainetier.

Au salon, la sauterie s'organisait. Les grosses dames et les meubles s'étaient collés contre les murs,

et au milieu de ce cercle sympathique quelques couples ingambes tourbillonnaient déjà décemment. Mlle Cléopâtre Estambenet, trop consciente de sa laideur pour s'adonner au plaisir de la danse, s'était dévouée et martelait rythmiquement le clavier.

Bien entendu, je fus immédiatement happé.

— Un cavalier ! mirlitonna l'organe vocal de Mme Chamot.

Je fis le tour de rigueur avec une mousseline rose, je ne sais plus qui, l'une des trois dots, je crois.

Affalée sur un fauteuil crapaud, Prudence larmoyait doucement, en se rappelant sa jeunesse.

La dot parlait avec aisance sur tous les sujets : piété, histoire, musique et littérature. Elle connaissait les antiquités de Donzy presque bien aussi que M. Isidore Paumier. En musique, j'avais pu la juger : c'était elle qui avait exécuté le pot-pourri sur le *Postillon de Lonjumeau*. Quant à la littérature, c'était son fort ; à l'entendre, elle savait par cœur tous les poètes. Je dois dire tout de suite que pas un instant il ne fut question de Loridaine.

— Mon poète favori, Monsieur ? C'est une femme.

— Sapho, peut-être ?

— Anaïs Ségalas.

*Je veux de la poudre et des balles...*

L'obsession croissait, chantait, s'incrustait, devenait insupportable. J'eus un instant l'envie d'interroger ma dot. Au fait, que m'aurait-elle répondu ? Que ce n'était pas d'Anaïs Ségalas... Je m'en doutais.

M^lle^ Renaude paraissait triomphante. Était-ce l'excitation de la danse? le sentiment de se savoir jolie ?... Etait-ce la présence de Loridaine ?... Celui-ci avait reparu, doux et dégingandé, la tête ineffable posée un peu de biais sur le nœud de satin à fleurs. Il sortait sans avarie notable de l'algarade paternelle. Des demi-sourires, d'imperceptibles railleries, dont j'étais sûr qu'il était l'objet, papillotaient sur les visages.

— Ce malheureux garçon, me chuchota Prudence, je crois qu'il en tient pour la petite Chamot.

J'attendais avec inquiétude le moment où il danserait. Il ne me semblait pas qu'il pût échapper au plus parfait ridicule. Heureusement, le poète ne dansa pas. Il regardait, observait, suivait, rêveur et intéressé, le mouvement souple des tailles et le vol des écharpes. A quoi pensait-il ?

Une mélancolie noya sa contemplation. Pendant une valse, je le vis tout à coup se frapper le pariétal, saisir un crayon, chercher fiévreusement dans ses poches... du papier sans doute. Il n'en trouva pas, jeta de droite et de gauche un œil angoissé, puis, en désespoir de cause, se décida et, en travers de l'*Enfant boer*, griffonna hâtivement... une note, un vers, présumai-je. Loridaine était sous le coup d'une inspiration.

Cela cadrait mal, évidemment, avec ce que je soupçonnais de lui. Mais l'attitude était si caractéristique que je ne réfléchis pas tout d'abord à ce qu'il y avait là de contradictoire. La suite me montra que je ne m'étais pas trompé. En voyant valser ces jeunes filles, tandis que M^lle^ Cléopâtre Estambenet égrenait ses arpèges les plus berceurs, Loridaine avait eu l'inspiration d'une merveilleuse poésie.

Je n'eus pas l'occasion d'en savoir davantage. J'évitais toute nouvelle rencontre. A onze heures et demie, la débandade commença. Prudence sommeillait déjà sur son crapaud. Mais Têtegrain était inamovible ; à lui seul, il avait ravagé un pâté et tari deux ou trois bouteilles. Le docteur et le maître de forges écartaient toujours.

La tribu de Peloteux partit la première ; les Legrandfour suivirent ; la justice de paix ne tarda pas à s'ébranler. Un dernier couple bostonna une dernière valse en zigzag au milieu des collets et des mantes. Puis Mlle Cléopâtre Estambenet se leva en criant qu'elle n'en pouvait plus. Les Couperon partaient, les gendres Chamot partaient.

— Au revoir !

— Au revoir !

— Au quatrième samedi du mois prochain !

Des baisers clapotaient à travers les voilettes. Le docteur et le maître de forges écartaient toujours.

— Tu dors, ma bonne? fit Têtegrain, qui avait enfin réussi à mettre son chapeau.

Je secouai ma grosse cousine par le bras.

— En voulez-vous ? fit la voix du maître de forges dans le fumoir.

— Le roi ! abattit le docteur.

Une dernière fois mon regard se porta sur Loridaine, qui prenait gauchement congé de Mme Chamot en murmurant un : « Charmante soirée ! »

## IV

Le lendemain, Prudence, revenue de la messe, dit :

— J'ai fait le chemin avec cette pauvre Mme Loridaine. Nous avons longuement parlé de Charles.

Têtegrain dit :

— Ces gens-là, ma parole, finiront par abrutir complètement ce garçon!

— Comment, dit Prudence, tu prends son parti?

— Ma foi, si tout le monde l'attaque, moi, je vais me mettre à le défendre.

— Je t'en prie, Vincent, ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas. C'est comme ce paquet de Cosne, tu n'aurais pas dû t'en charger. M. Loridaine se plaint que son fils néglige ses affaires. Ce n'est pas à nous de juger la manière dont il s'y prend pour ramener Charles à la notion du devoir

Têtegrain eut un vague roulis des épaules.

— Peuh! fit-il, il faut bien que jeunesse se passe!

— Que jeunesse se...

— Voyons, voyons, ma bonne... Je dis que le père Loridaine devrait plutôt s'estimer heureux. A cet âge, généralement, les jeunes s'amusent. Ils vont tous, une fois par semaine, à Cosne ou à Clamecy. Il y en a même qui vont jusqu'à Nevers. Le sien, lui, trouve son plaisir à gribouiller. Ça ne fait de mal à personne et ça ne coûte pas un sou au père Loridaine.

— Ça ne fait de mal à personne? Qu'en sais-tu?... Il paraît, dit Prudence mystérieuse, que ça fatigue Charles plus qu'on ne croit. Sa mère craint pour sa santé.

— Quelle énorme bêtise! gargouilla Têtegrain. Comment ça peut-il lui faire du mal? Qu'on cesse de le houspiller, et ce garçon se portera bien. Si c'est sa façon, à lui, de jeter sa gourme!

Il versa une seconde tournée de vermouth.

— Mais, nom d'un petit Nivernais! pétarda-t-il, c'est que ce n'était pas si sot, hier, son espèce de machine. Ce pierrot-là m'a fait plaisir, tiens! Il y

avait du sentiment, là-dedans, du patriotisme... Voyons, Frédéric ?

Il en appelait à mon témoignage.

— Je suis assez de ton avis, cousin, ce n'était pas si sot.

— Si c'est avec ça, dit Prudence, qu'il compte tourner la tête à la petite Chamot!...

L'excellent Têtegrain n'avait évidemment pas envisagé cet aspect de la question.

— Tiens, tiens, tiens! fit-il, mais voilà qui serait encore moins sot que tout le reste!... Ah! mon bonhomme!... Eh bien, un bon mariage par là-dessus, voilà ce qui le remettra tout à fait d'aplomb! Que va dire à ça le papa Loridaine?

— Peut-être pas des bénédicités. La petite n'apporte pas le Pérou.

— Taratata, ce qu'elle apporte est toujours bon à prendre.

Le temps étant radieux, on avait dressé le couvert au jardin.

— A table! dit Têtegrain, lorsqu'il eut réglé sa montre sur les douze coups de Saint-Caradeuc.

Lui-même descendit à la cave chercher des vins propres à célébrer la solennité du dimanche. Nous abandonnâmes son excellent Pouilly habituel pour nous livrer aux méditations de bourgognes plus notoires. Il resta longtemps rêveur sur un vieux Clos Saint-Hubert, qu'il prétendit dégoter tous les Cortons et tous les Chambertins.

Prudence avait pris un quart d'heure pour frire des cervelles et griller des côtelettes. Une bavette de bœuf finissait de se braiser tranquillement à l'étuvée, et il y avait en réserve un plantureux pâté, préparé de la veille, et un gros poudingue lyonnais,

au chocolat et aux marrons, qui était l'œuvre de la matinée. Pour rien au monde, Prudence n'aurait abandonné la confection d'un plat à la Morvandaise.

—Diable ! dit tout à coup Vincent, tandis que la domestique se présentait en plein soleil, les bras chargés, qu'est-ce que tu as, ma fille ?

De fait, la Morvandaise avait une drôle de mine.

— Ce qu'elle a ? dit Prudence, elle a son lunatisme.

— Est-ce que tu aurais encore vu ton fantôme?

— Oui, m'sieur Têtegrain, oui-da, j' l'ons encore vu, c'te nuit, sans conteste.

— Qu'est-ce qu'il faisait?

— I faisait rien, i fantômait.

— C'était-il blanc, noir?

— Tout blanc, m'sieur Têtegrain.

— C'est la dame de Montpassant, ma fille. Il faudra aller à Saint-Saulge.

Le fantôme de la Morvandaise défraya une partie du déjeuner. Puis on se reporta naturellement aux personnages de la soirée Chamot. Le maître de forges de l'Eminence, le receveur des contributions indirectes, le juge de paix, le conservateur-adjoint des eaux et forêts, les dames Chamot, Bondouffle et Legrandfour furent l'objet d'interminables cancans, dont quelques-uns n'étaient pas sans saveur. Par moments, un coup léger de brise venait chatouiller les ramures ou précipiter une belle chenille sur la nappe. Balthazar, qui ne fréquentait pas le jardin, somnolait en boule sur le seuil de la cuisine. Je me laissais aller avec une douce mollesse au charme de ces racontars provinciaux et à la quiétude de ce chaud soleil d'août, dont la coulée éclatante criblait d'une pluie d'or l'ombre du prunier sous lequel nous mangions.

A trois heures, nous étions encore à table. Alourdi et titubant un peu, Vincent, qui était aussi fier de ses fruits que de ses vins, allait aux espaliers choisir les premières pêches. Un rayon de miel suintait dans un compotier de bois, et ma cousine n'avait pas oublié de rapporter de chez Babout de croustillants croquets de Donzy. Puis le café fuma dans les tasses, une vieille arquebuse miroita dans les verres à liqueur, et tandis que Vincent insérait la lame d'un canif sous le couvercle cloué d'un caisson de cigares qui devait dater de l'oncle Têtegrain, une ample paix digestive me sembla descendre du ciel resplendissant sur notre trio et englober avec nous la maison, le potager, la crique du Nohain qui bleuissait, là-bas, entre les saules, Balthasar et le prunier.

Comment, par quel mystère, au milieu des volutes qui émanaient des havanes et qui, vagues d'un océan imaginaire, venaient battre les feuilles basses de l'arbre, un nom, quatre syllabes sonores et capricieuses — *vic-to-ru-go* — naquirent-elles dans mon cerveau vacillant et, moitié sons, moitié arabesques, — *vic-to-ru-go* — se mêlèrent-elles aux blanches vagues aériennes, aux doux chuchotis de la brise — *vic-to-ru...* — et au tintement lointain d'une cloche sonnant les vêpres — *vic-to...*

— Victor Hugo !...

Mon poing déchargé sur la table, en même temps que je bondissais à demi pour retomber bruyamment dans mon fauteuil de jonc, fit danser les tasses et les cuillers avec les soucoupes, broncher la haute cafetière et sauter les verres d'arquebuse. Balthasar, réveillé, disparut d'un entrechat dans l'ombre de la cuisine. Un cochet de Houdan, qui picorait sous nos pieds, s'enfuit l'aile épouvantée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écarquilla Têtegrain.
— Qu'est-ce qu'il y a ? s'effara Prudence.

Réfugié sur le plus haut perchoir du poulailler, le cochet de Houdan répondait à mon exclamation par un *co-co-ri-co* courroucé.

— Rien, une idée qui m'a traversé la tête... une lubie...

Et comme la Morvandaise, attirée, montrait sa face qui avait repris ses couleurs :

— Je rêvais au fantôme, fis-je.

Je m'absorbai dans ma découverte.

Victor Hugo ! Comment n'avais-je pas trouvé tout de suite ?... L'enfant aux yeux bleus ! le lys ! le bel oiseau des bois !... Loridaine avait simplement copié du Victor Hugo !

*Je veux de la poudre et des balles !...*

Parbleu !

Quant à savoir à quelle partie de l'œuvre du poète appartenait exactement la poésie volée par Loridaine, c'était une autre affaire. Autant que j'étais capable d'en faire le compte, il y avait bien, rien qu'en volumes de poésies... Du diable, j'en aurais le cœur net ! Mais existait-il dans tout Donzy un seul Victor Hugo ?... J'entends un autre que celui dans lequel Loridaine avait pillé ?

Pourtant... le Transvaal !... les Boers !... Voilà qui n'était pas du Victor Hugo... Le vol se compliquait donc de maquillage ?... Quel était alors le vrai titre de la pièce ?

Pincer Loridaine ! J'en dégustais d'avance la joie délicate. Il y avait là, en quelque sorte, une satisfaction personnelle, comme une vengeance, mesquine si l'on veut, mais d'un indéniable agrément, après le stupide embarras où je m'étais trouvé la veille,

devant les forfanteries du triste sire. Encore pour cela me fallait-il...

Je songeai au maître d'école. Peut-être la petite bibliothèque municipale possédait-elle une édition plus ou moins complète de Victor Hugo. Peut-être aussi... D'après ce que m'avait confié le plagiaire, l'instituteur ne connaissait pas encore ces vers: peut-être, sur mon signalement, les reconnaîtrait-il? En somme, c'était un peu son métier.

— Ah! mon bonhomme!... comme disait mon cousin.

Balthasar venait de reparaître à une lucarne. Funambulesque et discret, il daigna observer un instant ce qui se passait en bas, puis s'aventura sur le chéneau, croisa sa silhouette cendre avec le brun verdâtre des tuiles, passa sous la grande fenêtre en tabatière du grenier, contourna une cheminée, dévala d'une chute ductile sur le toit de la cuisine, de là sur le grillage du poulailler, puis à terre, et de deux gambades souples vint reprendre à la même place sa somnolence un moment interrompue.

— Tiens, flairai-je, mais il y a des bouquins là-haut !...Dis-moi donc, fis-je à Vincent... Parmi les livres laissés par mon oncle...

— Les livres du grenier?

— Les livres du grenier... Est-ce qu'il y a des volumes de Victor Hugo?

— Ma foi, dit Vincent, je n'en sais rien.

Prudence, consultée, n'en savait pas plus long. Tout au plus se souvient-elle qu'il doit y avoir: *Au pays des milliards*, de Victor Tissot.

— C'est le dernier livre qu'ait lu le père Têtegrain. Deux jours après, il passait en purgatoire.

— En paradis, rectifie Vincent.

— En purgatoire, insiste Prudence. Le père Têtegrain était bien trop grincheux pour avoir été droit en paradis.

— J'ai assez envie d'y monter tout à l'heure, dis-je. Est-ce ouvert?

— La clef doit être pendue à côté de la porte.

Prudence s'effondre.

— De la porte du paradis?...

— Mais non, du grenier, grande bécasse!...

Ce fut encore une étouffade de rires, arrosée pour se remettre d'une nouvelle salve d'arquebuse.

— Je ne t'accompagnerai pas, dit mon cousin. C'est à peine si je monte encore au premier étage. Les souris ont dû pas mal tripoter par là! Si le père Coquille voulait m'acheter tout ce vieux papier, ce serait un bon débarras. Tu me diras, à ton avis, ce que le lot peut valoir...

— Entendu.

— Et si tu trouves un roman pour ma femme, tu le lui descendras.

Le premier étage, outre la chambre que j'habitais, comprenait une vaste pièce qui avait été autrefois la chambre à coucher de mes cousins et où Vincent avait transporté son bureau de géomètre-arpenteur, depuis que l'obésité confinait sa femme au rez-de-chaussée. Celle-ci ne se livrait plus guère à l'ascension épouffée de l'escalier que les jours de grand nettoyage. Têtegrain, quand ses fonctions ne l'appelaient pas au dehors, passait dans ce bureau quelques heures de la matinée, et c'est là qu'il recevait le mercredi, jour de grand marché. Une large galerie, ornée de plans et de cartes, courait autour de la cage de l'escalier. A son extrémité, un vantail feutré battait sur le raidillon d'une vingtaine de marches étroites qui grimpaient au comble.

A partir de la porte feutrée, il n'y avait plus que

la Morvandaise qui donnait du genou. Je ne parle pas de Balthasar, dont le toit, avec ses dépendances, arrondissait le domaine d'une province importante, et où il accédait soit par ce chemin, soit par d'autres connus de lui. Deux mansardes, dont la bonne occupait l'une, et dont l'autre servait de fruitier, s'ouvraient en face de l'escalier. Enfin, séparée des mansardes par un court palier et une cloison de planches, au-dessus du bureau de Vincent et d'une partie de ma chambre, courait, se déployait, régnait toute l'étendue du grenier.

C'était un beau grenier. Trente ans de meubles cassés, de faïences ébréchées, d'outils démembrés, d'armoires claudicantes ployant sous la friperie, d'ustensiles crevés, de pots en déconfiture... tout ce qui « pouvait encore servir », et en réalité ne servait plus jamais à rien, s'y alignait, s'y étageait, s'y empilait, s'y tassait. Une fine poussière, dans l'ensoleillement qui tombait de la grande fenêtre en tabatière, s'éleva au coup d'air de la porte et au claquement de mes semelles sur le carrelage. Je constatai la propreté relative du capharnaüm et la modération des toiles d'araignée. La Morvandaise y allait, à l'occasion, d'un tour de balai, quand mon cousin l'envoyait quérir une mèche de vilebrequin ou un choix de clous, ou que Prudence, à la suite de quelque bris, intimait, les bras aux solives : « Ma fille, porte ça au grenier ! »

Un établi de menuisier rappelait le temps où Vincent Têtegrain s'occupait de travaux artistiques. Au milieu, droit sous la tabatière, s'acagnardait une table en deux morceaux, qui, comme un ventre ouvert, exhibait son tiroir. L'étripement lamentable d un voltaire lui tenait compagnie. Entre un bahut de style, dédaigné je ne sais pourquoi, et la

poussivité défoncée d'une huche de cuisine, un grand sommier s'arcboutait mélancoliquement contre une ferme du toit. Un coucou détraqué laissait tomber ses poids comme des larmes.

Deux, trois, quatre rangées de livres sur des rayons de sapin et deux caisses gorgées constituaient la bibliothèque de l'oncle Têtegrain. Il y avait là, au jugé, quelque trois cents volumes, en mauvais état, généralement brochés, presque tous modernes ou réimpressions d'ouvrages anciens, et, autant que je pouvais en décider, sans valeur aucune. La littérature, me sembla-t-il, y tenait une bonne place, suivie de près par l'histoire naturelle. Tomes dépareillés d'œuvres de grands écrivains, éditions scolaires de classiques, romans du milieu du siècle, débris du *Musée des familles* et de l'*Echo des Feuilletons*. La seule chose qu'il y eût de complète était un Molière d'Amsterdam en trois volumes ; et ce qu'il y avait de plus respectable, un Buffon, dont vingt-deux volumes sur trente étaient présents.

Mais je n'avais pas l'intention de dresser un inventaire de la bibliothèque de l'oncle Têtegrain : je venais simplement chercher un Victor Hugo.

Je n'en trouvai aucun sur les rayons. Je ne fouillai pas dans les caisses, dont le désordre poudreux protégeait efficacement le mystère; un regard hésitant, mais finalement découragé, fut tout ce que je me décidai à leur accorder. J'allais ressortir bredouille, quand j'avisai, se chevauchant sur la table, une douzaine de volumes auxquels je n'avais pas pris garde en entrant, et dont trois ou quatre émergeaient à peine du tiroir.

Un était ouvert. C'était une traduction de la *Germanie* de Tacite. Par qui diable et quand diable ce

Tacite avait-il été feuilleté, sur cette table disloquée, dans ce galetas ? Je dus supposer qu'il avait chu là, en cette posture, avec ses compagnons d'épreuve, à l'époque du déménagement. Si la poussière l'avait inexplicablement épargné c'était probablement que la Morvandaise, sans se permettre de le déranger autrement, ne manquait pas de le favoriser d'une caresse du torchon ou de l'époussette à chacun de ses rapides passages.

Mais j'arrêtai là mon hypothèse. Un titre, sous la loque jaune d'une couverture déchirée, venait d'accaparer mon attention.

— Les Orientales, par Victor Hugo.

Je saisis fortement le bouquin par la tranche, entre l'index recourbé et le pouce, et débutai, quoiqu'il n'en eût pas plus besoin que le Tacite, par le faire claquer avec bruit sur ma cuisse. Sans doute était-ce l'unique Victor Hugo qui figurât dans le grenier. Y avait-il quelque chance pour que j'y rencontrasse..... Je m'installai dans le voltaire, qui, lui, poussiéra abominablement, et au grand jour de la tabatière, les coudes sur les capitons miteux, j'ouvris le livre.

J'en avais bien pour dix minutes à le parcourir, consciencieusement. Il ne s'en était pas écoulé trois que je tombais en arrêt :

*Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil,*
*Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,*
*Chio, qu'ombrageaient les charmilles,*
*Chio...*

C'était mon Loridaine !

*... qui dans les flots reflétait ses grands bois. .*

La première strophe encore un peu repeinte, mais la suite effrontément et vulgairement filoutée.

*Tout est désert. Mais non; seul près des murs noircis,*
*Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec...*

Grec!

*...assis,*
*Courbait sa tête humiliée...*

Et la mienne, de tête, se courba également humiliée : humiliée pour Loridaine, humiliée pour nous tous qui avions écouté, applaudi cette turlupinade, humiliée pour Donzy !

*Que veux-tu? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?*
*— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,*
*Je veux de la poudre et des balles.*

Garnement!...

Le titre de la pièce était l'*Enfant grec*. Tout le mérite de Loridaine avait été de substituer aux valeureux Hellènes de 1828 les valeureux Boers de 1900, le veldt à l' « île des vins », et aux culottes bouffantes des Turcs la tunique rouge du maréchal Roberts.

Et maintenant qu'allais-je faire ?

— Ohé ! ho!.... cria la voix de Têtegrain dans le jardin.

Je montai sur le voltaire, passai ma tête par la tabatière, et je répondis :

— Ohé ! ho !...

Cele me rappela le roman que j'avais promis de rapporter pour Prudence de mon excursion. En tout cas, j'étais bien décidé à lui répliquer vertement, la première fois qu'il oserait me reparler de ses vers. Après quelque recherche, je mis la main sur un Paul de Kock, qui me parut tout à fait convenable. Très satisfait d'avoir résolu ce petit problème qui m'avait intrigué peut-être plus que de raison, je ne m'arrêtai pas à autre chose pour le moment.

Et, le Paul de Kock sous mon bras, je redescendis.

— Eh bien, as-tu trouvé ce que tu voulais?

— A peu près, dis-je.

— Et combien Coquille donnerait-il du tas ?

— Ma foi, s'il en donne cinquante francs, ce sera payé.

Pourquoi n'amusai-je pas tout de suite mon cousin de ma découverte? Par une vague pitié pour Loridaine, qui, dès le soir même, au Café de l'Agriculture, serait abîmé, vilipendé, plastronné? Ou n'était-ce pas plutôt qu'un point restait obscur pour moi, et que, ne pouvant admettre la stupidité du plagiat pour le plagiat, j'éprouvais encore le besoin de savoir comment, par quelle aberration le malheureux en était arrivé à cet acte biscornu de s'approprier les vers d'autrui?

Un instant l'idée me traversa l'esprit que, fou d'amour, le nigaud s'était improvisé poète pour gagner le cœur de la petite Chamot.

— Ce serait son excuse, pensai-je. Attendons.

Et je m'imaginais déjà le nicodème pleurant, me suppliant de ne pas le trahir et me confiant, avec des hoquets dans le gésier, les touchantes et ridicules péripéties de son roman.

Non, je ne le trahirais pas, avant de savoir à quoi m'en tenir. Si c'était ça, eh bien, mon Dieu, je ne le trahirais pas non plus après. Je laisserais la petite, les Chamot et les gens de Donzy se débarbouiller !

Je ne devais pas tarder à revoir mon oiseau.

J'étais allé, sur les six heures, me préparer au dîner — car après ce déjeuner on se proposait non moins de dîner — par une promenade hygiénique et apéritive. Franchissant la Talvanne, petite rivière

qui se joint au Nohain à l'entrée de la ville, et laissant à ma droite la butte pelée du château, je m'étais dirigé, un peu pesamment, vers la forêt. Un chemin prend à travers des éclaircies de coupes, et mène au village bûcheron de Cessy-les-Bois. La haute futaie n'est pas loin ; on la voit vallonner, olive et bleue, du côté de Sainte-Colombe, puis masser d'un fusain souple l'horizon. Le pays se ploie, se mamelonne et parfois se ravine. De minces torrents dégoulinent entre les pentes. Des « bouillons » naissent tout à coup aux grandes pluies, pour disparaître au premier beau temps. A mi-coteau, entre rive et lisière, l'Epeau-l'Abbaye ordonne sa ruine ogivale.

Je marchais depuis vingt minutes, le pas bruissant sur la jonchée, et j'avais déjà aperçu, déguerpissant sous les feuilles pourries, le derrière de deux lapins, quand, au débouché dans une clairière, je surpris, assis sur un tronc abattu, le nez rêveur et la barbiche flottante, quelqu'un qu'il me sembla reconnaître.

— Loridaine, c'est vous?

— C'est moi, comme vous voyez.

Il avait le crayon aux doigts et sur sa rotule saillante s'équilibrait un calepin où il griffonnait.

— Vous me trouvez en train de travailler, me dit-il. J'aime la nature. Elle me parle et m'inspire.

— Que faites-vous là ? Des vers?

— Des vers.

Il m'offrit la page. Des strophes y dessinaient leurs quadrilatères symétriques.

— C'est encore de vous?

— Toujours de moi.

Une lumière tamisée ourlait autour de nous les feuillages de jaspures et de scintillements. Au-des-

sus, vibrait un ciel très clair, bleu pâle, sur lequel s'éployaient quelques hautes branches. Une vaste échappée de vue s'ouvrait sur la forêt.

— Je crois que ce que je viens de faire est bien, dit Loridaine. Il y a deux heures que je suis ici, le cœur empli de mon sujet. Comme c'est beau, ces bois!...

Son geste transporté découvrait le paysage.

— C'est ce paysage qui vous a inspiré?

— Oui... Lisez, lisez!

Un battement d'ailes partit d'un chêne voisin; le vol droit d'un ramier siffla par-dessus les frondaisons.

Et je lus ceci sur le calepin de Loridaine :

*Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,*
*N'ira plus de ses vœux importuner le sort;*
*Prêtez-moi seulement, vallons de mon enfance,*
*Un asile d'un jour pour attendre la mort.*

*Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :*
*Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,*
*Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,*
*Me couvrent tout entier de silence et de paix...*

Je connaissais bien ces vers. C'était du Lamartine.

Loridaine s'angoissait.

— Comment les trouvez-vous, ceux-là?

Je crus que j'allais bondir. Le passepoil de mon pantalon s'érafla sur l'écorce du tronc.

— Comment je trouve ceux-là... Vous me demandez comment je trouve ceux-là?...

— Oui, fit-il tout tremblant.

Sa conjonctivite, attendait, mendiait ma réponse.

— Je les trouve *ad-mi-rables*, martelai-je avec une ironie sévère.

Il se méprit. Je crus qu'il allait m'embrasser.

— Ah! s'écria-t-il en proie à une véritable émo-

tion, je savais bien que vous étiez capable de me comprendre! Hier, vous hésitiez, je l'ai vu; vous n'osiez pas me livrer d'un seul coup votre appréciation. Votre surprise se doublait de méfiance. Aujourd'hui, vous ne me refusez plus votre franchise. Ce que vous me dites, personne, personne parmi ceux en qui j'espérais trouver un appui ne me l'a dit encore. Mais je le sentais, et malgré mes découragements, j'entendais toujours une voix... une voix qui me disait : Persévère!... Ah! vous ne vous figurez pas combien vous venez de me rendre heureux!

Des larmes brillaient dans ses yeux. Ma velléité d'être catégorique et brutal fondait devant cet attendrissement mystérieux.

Je repris les vers de Lamartine. Il y en avait cinq strophes, excellemment reproduites. Ce n'était que le commencement de la pièce. J'en fis la remarque tout haut pour dire quelque chose; et, chiquenaudant le feuillet du doigt :

— Ce n'est pas fini... Il y a une suite...

Je le regarde. Il flambe effectivement de bonheur, et, je crois, de reconnaissance.

— S'il y a une suite!... oh! oui! murmure-t-il... Vous voyez comme vous êtes bon juge, comme vous êtes intelligent! Vous avez senti que ce n'était pas fini...

Et il répète, charmé :

— Comme vous savez me comprendre!... En effet, sourit-il, j'en ai encore au moins autant à écrire. Vous m'avez interrompu au milieu de mon travail. Mais je ne m'en plains pas!... Laissez-moi seulement ajouter un vers, que je roulais dans ma tête quand vous êtes venu; je voudrais ne pas l'oublier.

Il tourna le feuillet plein et crayonna au haut de la page suivante, après l'avoir essayé de la voix :

*Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure...*

— Est-ce assez ça ! fit-il... un « rempart de verdure » ! Comme cela exprime bien la masse imposante de ces feuillages, qui semblent nous séparer du reste du monde ! Oh ! je suis enchanté !... Je ne sais si j'aurai le temps d'achever ici, car la nuit ne tardera pas à descendre. Mais cela ne fait rien ; je terminerai à la maison. Il m'arrive souvent de noter de la sorte une impression, un ou deux vers, quelquefois un seul mot et de faire ensuite la pièce dans ma chambre, d'une tirée, sous ma lampe. Voilà comme je suis, quand quelque chose me frappe. C'est ainsi qu'hier chez les Chamot...

— Cette note que vous avez prise, en travers de votre manuscrit?

— Vous avez remarqué?

— Oui... C'était pendant que vous regardiez danser, n'est-ce pas?

— Précisément... Tenez !...

La main plongeait sous le vêtement, en ressortait avec une liasse de paperasse. Il y pinçait le chiffon de l'*Enfant boer* et me le tendait.

— Oh ! je ferai cela ! je ferai cela ! disait-il.

« Cela », c'était ce que je déchiffrais, transversalement, grisaillé d'un crayon large sur la petite encre revêche et crachotante du brouillon :

*Hélas, que j'en ai vu mourir de jeunes filles !...*

— Je ferai cela ! je ferai cela !...

Et subitement il jeta, comme illuminé :

*Une surtout, un ange, une jeune Espagnole...*

— Je vous dis que je tiens la pièce ! criait-il.

Je la tenais aussi. Je venais de la trouver in-extenso, il n'y avait pas trois heures, dans le recueil des *Orientales*, en compagnie de l'*Enfant boer*... je veux dire de l'*Enfant grec*.

— Répondez-moi, Loridaine...

Je l'envisage, je le surveille...

— Répondez-moi...

Et je lui plante ça à brûle-pourpoint :

— Connaissez-vous Victor Hugo?

Sa figure s'éclaira :

— Victor Hugo!... oh! fit-il, c'est notre grand poète national.

— N'avez-vous jamais rien lu de lui?

Son épaule protesta.

— Si, dit-il, j'ai lu la *Légende des Siècles*.

— Rien d'autre?

— J'ai lu aussi les *Misérables*.

— Et puis?

— C'est tout ce qu'il y a à la bibliothèque municipale.

— Savez-vous, dis-je, que Victor Hugo a composé un volume qui s'appelle les *Orientales?*

— Je le sais, mais je ne l'ai pas lu.

— Vous ne l'avez pas lu?

— Non, dit-il tranquillement, un peu étonné de l'importance que je paraissais attacher à cela.

Sa voix était pure, son front serein. Un grand coléoptère brun circula sur le tronc; il le prit curieusement, me fit admirer ses longues antennes, ses mandibules crochues.

Je n'osais continuer. Une espèce de contrainte, d'appréhension indéterminée râpait ma gorge. Je me représentais mal ce qui pourrait se passer, si je me mettais à prononcer des paroles désastreuses.

Le coléoptère fut replacé sur sa route, et Loridaine, l'œil perdu sur la forêt, dit :

—Nous sommes les insectes de ce vaste monde.

— Mais, suivis-je banalement, nous pouvons embrasser l'univers, de la pensée tout au moins.

— Du rêve, oui.

— Rêvez-vous beaucoup, Loridaine?

— Quand je suis éveillé, beaucoup; quand je dors, pas du tout.

— Aujourd'hui, par exemple, à quoi avez-vous rêvé? A cette pièce de poésie?

— Oui, mais pas uniquement à cela. Je rêve à toutes sortes de choses, à propos de tout ce que je vois... Ainsi, tenez, cette forêt... Cette forêt évoque en moi bien des pensées. Je songe qu'il y eut un temps où la France entière était pour ainsi dire couverte de forêts. Et non seulement la France, mais l'Allema... la Germanie... La Germanie! C'est bien ainsi que ça s'appelait autrefois...

— La Germanie?...

— La Germanie, continua-t-il étrangement, était hérissée de forêts. Ses habitants formaient les divers peuples des Germains, hommes aux yeux bleus et farouches, aux cheveux d'un blond ardent, aux grands corps blancs incapables de supporter la soif ni la chaleur, mais résistant au froid et à la faim, par l'habitude du climat ou du sol.

Je fus saisi d'un singulier soupçon.

— Vous avez lu cela dans Tacite, m'écriai-je.

Il me regarda naïvement.

—Tacite?... Qu'est-ce que c'est que Tacite?

— C'est un auteur ancien.

— Ah?...

Comme s'il éprouvait quelque honte de son ignorance, il ajouta doucement, en manière d'excuse :

— C'est que je ne suis pas comme vous, moi; je ne suis pas bachelier.

— Vous n'avez pas été au delà de l'école primaire?

— Si, j'ai encore fait deux années au collège communal de Cosne; mais c'est tout. Mon père ne m'a pas même laissé finir mes classes. Il avait trop hâte de me voir dans la graineterie.

Loridaine prononça ces derniers mots avec tristesse, presque avec amertume.

— Et depuis?

— Depuis, j'ai travaillé seul. J'ai lu tout ce qu'il y avait à la bibliothèque municipale.

— A la bibliothèque muni.....Et...et, dites-moi, vous n'avez eu à votre disposition aucune autre bibl...

Je me débarrassai d'une glaire qui m'obstruait le gosier.

—... aucune autre bibliothèque?

— Aucune autre.

De nouveau, je fus pris de l'incapacité d'aller plus loin.

— Je possède en propre quelques volumes, continua Loridaine. Pas beaucoup; une demi-douzaine, à part mes manuels de classe. Les livres coûtent cher. J'ai une petite encyclopédie populaire, une grammaire supérieure...

— Un dictionnaire de rimes?

— Je n'en ai pas besoin, dit-il.

— Quoi encore?

— Les *Harmonies de la nature*, par Bernardin de Saint-Pierre.

— Et parmi ces volumes ne figurent pas les *Orientales*?

— Non.

— Ni les poésies de Lamartine?

— Non.

Je m'assis sur l'arbre, le dos vague, et, les deux mains appuyées sur le corbin de ma canne dont le bout enfonçait dans la mousse, je restai quelque temps songeur. Le soir tombant commençait à passementer de violet la longue écharpe de nuages qui ceignait l'horizon. Un écureuil broda diagonalement la clairière d'une série de fines gambades, grimpa, preste, à un tronc et fondit son pelage dans le pourpris dense des ramures. Oubliant ou négligeant ma présence, Loridaine avait repris son travail.

— Loridaine!... bourdonnai-je.

Il sursauta; puis, il dit doucement :

— J'ai ajouté deux strophes. Voulez-vous les voir?

— Inutile, je les devine d'ici.

Il élevait déjà la voix pour les émettre. Je l'arrêtai.

— Loridaine, expliquez-vous franchement. C'est pour Mlle Chamot que vous... écrivez vos vers?

Pour ne pas troubler son aveu, j'évite de le regarder. Je le sens qui s'agite confusément. Ma canne donne de petits coups flasques sur les débris de mousse.

Un soupir, une espèce de clapotement indistinct, je ne sais quoi, s'échappe. Un glouglou dans un larynx. C'est Loridaine qui cherche des mots, qui tente d'exprimer quelque chose. Je l'entends enfin qui babole :

— Eh bien, oui, je l'aime...

— Et c'est pour elle que vous écrivez tous ces vers?

— Oh! pas tous!...

— Comment, pas tous?

— Quelques-uns seulement.

— Ceux-ci, par exemple?

— Non; ils sont trop tristes. Ceux-ci ne sont pas pour elle.

— Pour qui, alors !

— Mais... pour moi.

— Et ceux d'hier... l'*Enfant*...

— L'*Enfant boer ?*

— *Boer*, oui.

— Je ne les avais pas faits non plus à son intention. Mais, après les avoir entendus, elle a absolument voulu que je lui copie aussi dans son album.

— Vous les lui avez copiés ?

— Oui.

— Et c'est signé...

— C'est signé... Charles Loridaine.

— Charles Loridaine... Et personne ne s'étonne que vous fassiez de si belles choses?

— Personne. Qui voulez-vous qui s'étonne ?... Pourquoi ?... On me connaît trop... on m'a trop vu depuis tout petit... Non, personne ne s'étonne... Personne même, je pense, ne trouve mes poésies vraiment belles. — Il n'y a que vous...

Il ajouta comme un bruissement :

— ... et elle.

De plus en plus mal à l'aise, je me levai. Une branche sèche craqua sous mon soulier. Je craignis que Loridaine ne voulût rentrer avec moi à la ville. Heureusement, il n'en fut rien. Il était très ému, et je compris qu'il éprouvait plus que moi le besoin de rester seul. Quand nos mains se joignirent, la sienne était moite et tremblante.

Je revins par le même chemin. Les ombres des

taillis s'allongeaient sur la route. Un angélus éloigné sonna comme une corde de harpe. Je me sentais à la fois ahuri et triste. Je ne savais que penser. A l'instant où le soleil fut mordu, un souffle passa sur les feuilles, qui frémirent et murmurèrent. La ligne des nuages s'empourpra, saigna comme une gencive, se dentela d'or. Tranche après tranche, l'énorme fruit lumineux descendit dans la gueule bronzée de la forêt.

Puis, mon pied reconnut le petit pavé bossu de la ville. Des paysans endimanchés montèrent sur un char à bancs et partirent dans un tintinnabulement de grelots. Des chansons à boire roulèrent d'un intérieur enfumé d'estaminet, mêlées à des braiments de politique. A la terrasse du Café de l'Agriculture, le juge de paix Lebègue et le receveur des contributions indirectes Legrandfour prenaient place pour leur domino quotidien. Devant l'hôtel du Grand-Monarque, je croisai M. Couperon, inspecteur-adjoint des eaux et forêts.

Il était près de huit heures, quand je me retrouvai dans la Grand'rue. J'en longeai le trottoir étroit entre les volets clos des boutiques. Seule, la droguerie Barbedieu jetait le double reflet de ses bocaux dans le crépuscule.

En face, se trouvaient les deux maisons accotées des Loridaine et des Têtegrain. Sur la haute enseigne de droite se lisait, en larges capitales dorées: *Loridaine, graines fourragères et potagères*, tandis que la modeste plaque de gauche portait en lettres biseautées : *Vincent Têtegrain, géométre-arpenteur, le mercredi*. Du côté Têtegrain, les contrevents étaient verts; du côté Loridaine, ils étaient ocre Le toit de la maison de droite, un peu plus élevé, penchait avec sollicitude sa déclivité sur le toit

de la maison de gauche ; l'arête s'encoignait sous la corniche, et l'ardoise Loridaine semblait fraterniser avec la tuile Têtegrain. Comme j'avais le nez en l'air, un grand chat blanc sortit ostensiblement sur le chéneau du grainetier ; je le vis doubler la corne du toit, mesurer d'une cambrure du dos la minceur de l'abîme, franchir le pas d'un demi-bond et continuer sa promenade, la queue en fanion, sur les combles de mon cousin. Etait-ce un ami de Balthasar ?

La lune se levait, à peine perceptible encore ; elle commençait à bomber sa forme blanche dans le ciel décoloré. Un pâle rayon prit la rue en enfilade, lava l'ardoise, émailla la tuile, baigna le chat. J'obliquai sur la porte de gauche. Je tirai le pied de biche. La Morvandaise vint m'ouvrir.

Une agréable odeur, en entrant, me monta aux narines. Sur le seuil de la salle à manger, Vincent parut, la serviette au menton.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Tu te fais attendre ?...

Je m'excusai.

— Allons, fainéant, à table !

De l'intérieur, la voix de Prudence s'éleva.

— A table, Frédéric, à table !

Têtegrain reprit, la lèvre engageante :

— Nous avons une entrecôte à la nivernaise.

## V

Quand je montai, sur les onze heures, dans ma chambre, je ne me flattai pas un instant qu'il pût suffire de me déshabiller, d'enfiler ma chemise de nuit, de me fourrer au lit, de souffler la bougie, de rouler ma tête dans l'oreiller et de rejeter d'un pied mou la courtepointe en raison de la tempéra-

ture, pour goûter incontinent les bienfaits d'un sommeil réparateur. Le sacré Pouilly du cousin, auquel nous nous étions remis soi-disant par austérité et pour ne pas faire bombance deux fois dans la même journée, ne se privait pas de me chatouiller le cerveau, car nous n'en avions pas moins fortement gobelotté.

— Aïe donc ! c'est notre blanc de tous les jours, filait Têtegrain.

— C'est notre petit Pouilly du pays, salivait Prudence.

Et comme l'entrecôte à la nivernaise se contrefortait d'un plat d'andouillettes de Clamecy, d'un jambon du Morvan et des importants débris du pâté du matin, nous avions bu du Pouilly comme trois cordeliers.

Une somnolence m'avait pris insidieusement pendant la première digestion, et je ne jurerais pas avoir entendu sans un trou toutes les histoires de Prudence ; mais en ce moment je n'avais pas la moindre envie de dormir. Une lassitude musculaire, un état général d'affaissement me marquaient bien que j'avais besoin de repos ; mais les nerfs veillaient sous la fatigue et la chute de la paupière ne voulait pas répondre au bâillement de la bouche.

Je chaussai mes pantoufles. Je m'épongeai avec de l'eau fraîche. J'allai m'accouder à la fenêtre.

Il faisait une belle nuit. La lune avait passé pardessus la maison Loridaine et venait jouer sur le jardin Têtegrain. Elle était souple, molle, rieuse ; elle était jaune, elle était ronde. Le jardin tendait toutes ses branches, comme pour recevoir une paume. Ici, le prunier faisait des gestes bouffis, gourds, embarrassés, les mains déjà pleines de ses fruits. Là, collés à la muraille, les espaliers

ouvraient leurs bras décharnés et se disloquaient les doigts. Les carrés de choux-fleurs et les couches de melons, ramassés sur le sol, retenaient leur souffle. Le tablier bleu du Nohain se tendait, accroché des quatre coins à ses saules. De l'autre côté, les coudriers regardaient, très intéressés, s'apprêtant à marquer les coups.

Saint-Caradeuc laissa tomber minuit.

Evidemment, me disais-je, Loridaine veut en faire accroire. Il entre dans son cas de la mégalomanie, de l'infatuation, et peut-être une dose encore plus forte d'inconscience. Ce n'est tout à fait ni le mauvais plaisant, ni le simple plagiaire que j'imaginais. Le cas offre plus de complexité. Loridaine, pensais-je, est possédé d'une idée fixe ; et comme tous les monomanes, à force de vouloir en imposer aux autres, il finit par s'en imposer à lui-même. Il désire être poète, il est poète. C'est l'enfant qui joue au soldat et qui, armé d'un grand sabre de bois et coiffé d'un petit chapeau de papier, se figure aussitôt être Napoléon.

A y réfléchir, cependant, le cas se compliquait encore. Jusqu'à quel point, m'objectais-je, Loridaine pouvait-il bien être la dupe de lui-même ? On s'approprie de l'argent: l'argent n'a ni signalement, ni odeur; il appartient à qui le montre, et l'on peut commodément négliger le geste qui l'a fait passer dans la poche, pour en jouir en toute sérénité. Mais des vers ! Les vers ont un propriétaire, une couleur, une signature. On ne peut les sortir sans se faire remarquer. Il se trouvait que par le plus grand des hasards, personne jusqu'ici n'avait pris la peine de s'apercevoir que le lyrisme de Loridaine n'était pas de lui. Mais, enfin, cette impunité miraculeuse ne pouvait durer ! Si encore notre

niguedouille avait eu l'idée de détrousser des poètes peu inconnus! Mais non. La menuaille ne lui suffisait pas. Il lui fallait des seigneurs : Hugo! Lamartine! Les génies et les chefs-d'œuvre!... A quoi songeait Loridaine?

A quoi il songeait?... Hélas! ce n'était que trop clair. Loridaine songeait à la gloire littéraire. Il avait été touché de l'aile dangereuse et tragique de l'ambition. Sa pauvre cervelle, à ce contact étincelant, avait pris feu comme une étoupe. Un beau matin, il avait dû se réveiller fou.

La gloire littéraire! Tout l'indiquait : cette passion qui le dévorait, sa soif de louanges... Il brûlait déjà du désir de se voir imprimer : le paquet envoyé au libraire Coquille en était la preuve. Qu'est-ce que c'était encore que ce roman?.. Loridaine avait-il aussi volé un roman?...

Plus j'y réfléchissais... Fou... Oui... Je ne voyais pas d'autre solution à l'énigme du personnage.

Peu importait dès lors la manière dont il opérait. Transcrivait-il directement du livre sur le manuscrit? Ou, comme il me paraissait l'avoir pratiqué pour le Lamartine de la forêt, recomposait-il à loisir des pièces lues précédemment et soigneusement étudiées? Ou, plus pathologiquement encore, se souvenait-il de choses apprises jadis par cœur et qui lui revenaient par bouffées comme des inspirations du ciel? Quoi qu'il en soit, ma manière d'opérer, à moi, se précisait avec netteté : éviter le plus possible l'affreux maniaque et attendre prudemment le dénouement inévitable et immanquablement prochain de cette burlesque aventure.

Mais loin de m'apporter le sommeil, ces réflexions, que j'étais cependant heureux d'avoir faites, puisqu'elles avaient abouti, par une conclusion rigou-

reuse, à dissiper un véritable malaise moral, venaient de m'énerver encore, au point que je me demandais s'il me serait permis de fermer l'œil avant l'aube. Comptant sur le bon air de Donzy, je n'avais pas apporté de chloral. Ce que je n'avais pas prévu, c'était ce mélange malsain d'histoires de fou et de ripaille au vin de Pouilly, qui me paraissait tout à fait contraire à mon hygiène. J'avais au moins trois heures à tuer. Je ne pouvais rester toute la nuit à contempler le Nohain!... Pas un livre dans ma chambre. Pas même le Paul de Kock, dont ma cousine s'était avidement emparée. Je pris le parti d'aller en chercher un là où il y en avait, au grenier.

Mon chandelier à la main, je sortis. Dans la galerie intérieure, la flamme de ma bougie dansa sur le lavis des plans et les teintes glacées des cartes. Le feutre de mes pantoufles traîna sur la natte. J'écoutai un instant le sommeil de la maison. De l'étage inférieur, s'élevait dans le silence un double ronflement : l'un fort et sonore, l'autre gras et cadencé. Lequel était celui de Têtegrain, lequel celui de Prudence? Je n'aurais osé les attribuer d'une façon certaine. Tels qu'ils étaient, ils constituaient un ensemble harmonique plein et satisfaisant. Il s'y joignait, d'en haut, un troisième ronflement, celui-là grêle et chanteur : le galoubet de la bonne. A part ce trio humain, qui mettait comme une respiration aux choses, aucun bruit, pas même le grignotement d'une souris ou la crécelle d'un grillon de foyer, ne troublait la paix nocturne de la vieille demeure.

Je m'engageai dans le petit escalier. Deux marches craquèrent à peine. La clef, restée dans la serrure, esquissa un grincement. La porte laissa fuir

une plainte légère, comme sous une imperceptible crampe.

Et ce fut de nouveau le curieux et pittoresque décor du grenier, avec ses vieux meubles, sa ferraille, son coucou et, cette fois, tout inondé de lune.

Qu'on était bien dans ce grenier! Par la tabatière largement levée, la fraîcheur de l'extrême matin tombait avec la lumière blanche sur la table rompue, sur le voltaire béant, sur le carrelage inégal, sur les rayons de livres. Je respirai à pleines bronches, deux ou trois fois, délicieusement. Le Tacite s'ouvrait toujours à la même page; le tome des *Orientales* gisait à la même place. Tout se trouvait dans l'état exact où je l'avais laissé l'après-midi. Je retrouvai, sur un bras du fauteuil, un mégot que j'y avais oublié. Il faisait si clair que la bougie était presque inutile. Seul, le fond du taudis, où n'atteignait qu'une pénombre confuse, demeurait obscur. Le grand sommier y dressait son rectangle imprécis, et l'approche de mon chandelier développa les raies rouges de la toile.

Je me mouvais avec précaution pour ne pas lever de poussière. Je côtoyai les rayons; je parcourus des titres.

J'allais, je crois, me décider pour un tome de l'*Echo des feuilletons;* il contenait du Frédéric Soulié, du Méry, de l'Etienne Enault, du George Sand... Cette littérature me parut appropriée à mon état d'âme; elle s'appariait aux êtres de la maison, aux gens d'ici, à la petite ville, à ce milieu fané de lente province, où il ne me déplaisait pas de reprendre pour quelques jours le charme bénin de la vie d'autrefois. Peut-être y gagnerais-je aussi de m'endormir sur quelque page touchante et berrichonne de la bonne dame de Nohant.

Parmi les volumes tirés se trouvaient encore un *Manuel du parfait pêcheur de rivière*, une *Flore de la Nièvre*, un in-quarto dépareillé de l'*Histoire des villes de France*... Pour le *Manuel du parfait pêcheur de rivière*, je me promis d'en faire mon profit plus tard. L'in-quarto contenait la description des provinces de Bourbonnais, Berry, Nivernais. Je le feuilletai pour voir s'il y avait quelque chose sur la cité de Donzy. La cité de Donzy figurait à sa place, entre la Charité-sur-Loire et Saint-Pierre-le-Moûtier. Elle avait les honneurs d'un chapitre de trois pages.

« Il nous serait difficile, débutait l'auteur, de démêler la véritable étymologie de Donzy dans ses diverses variantes : *Dominicus*, *Donciacum*... »

Je n'étais nullement pressé de regagner ma chambre. Pour prendre plus à mon aise connaissance de la notice sur Donzy, j'allai m'installer à la table, comme je l'avais fait l'après-midi ; et là, confortablement assis dans le voltaire, sous le grand œil carré de la tabatière, mon in-quarto soutenu par l'in-douze des *Orientales*, à la double clarté de la lune et de la bougie, je continuai ma lecture.

« ... *Donciacum*, *Dominiciacum*, *Domicilium*, *Dyonisium*, *Donzeium*. Guy Coquille... (était-ce un ancêtre du libraire de Cosne?)... adopte *Dyonisium* et le fait dériver du nom d'un chevalier romain... »

Je méditais déjà de prendre quelques notes, pour m'amuser à stupéfier l'érudition de mon ami le maître d'école, lorsqu'un vague bruit me fit dresser la tête. Etait-ce un mouvement de feuilles dans le jardin, une glissade de chat sur les tuiles, les premières gouttelettes chuchotantes d'une ondée?... Je levai les yeux. Le ciel était très beau, très pur. Un azur délicieusement clair poudroyait à l'infini

comme une diffusion de saphir. Je repris ma lecture.

« ... du nom d'un chevalier romain appelé Dionysius... »

Mais je n'avais pas achevé de m'instruire sur le compte du chevalier romain, qu'un cri, un cri étouffé, mais très distinct, un cri de femme, partit dans la maison.

Ce cri provenait, me sembla-t-il, du côté de la mansarde occupée par la bonne. La Morvandaise avait-elle un cauchemar? L'oreille aux aguets, un léger tambourinement de sang aux tempes, j'attendis une seconde manifestation.

Tout à coup, une ombre intercepta la lumière de la lune. Je dus devenir très pâle. Etait-ce l'oncle Têtegrain qui revenait visiter sa bibliothèque?...

Quelque chose s'accroupissait à l'orifice de la tabatière. Il s'en détacha, comme un tentacule, une longue jambe maigre, pileuse, nue, emmanchant un pied coriace et sali de mousse, aux orteils écartés. Introduite dans l'intérieur, cette jambe se tendit, battit un peu l'air; puis le pied vint se fixer sur le bras solide du voltaire. Une autre jambe parut alors, entraînant après elle le bas d'un corps blanc, au-dessus duquel se tordait le retroussement d'une chemise.

J'avais bondi. D'un souffle, j'éteignis la bougie. Deux sauts m'expédièrent dans le fond le plus ténébreux du grenier. Je me retournai haletant.

Le corps continuait sa descente.

Je ne trouvai rien de mieux que de m'insinuer sans bruit derrière le sommier. Je restai là plusieurs secondes, ou plusieurs minutes, n'osant bouger. Un unique tintement glissa de Saint-Caradeuc. Etait-ce la demie de minuit, une heure ou la

demie d'une heure? je n'en savais plus rien. Le remuement doux de la présence d'un homme me parvenait. Un crevé de la toile me permettait d'observer, sans avoir même à risquer la tête hors de ma cachette. Je regardai.

La lune, un moment éclipsée par le passage du fantôme, éclairait de plus belle le grenier, ou du moins la partie où je n'étais pas. Et là, baigné par la falote lueur...

J'aurais pu m'en douter. C'était lui.

...Baigné par la lueur de la lune, haut, décharné, pointu et le pantet retombé à mi-cuisse, Loridaine dressait sa silhouette fantastique.

Je n'en étais guère plus rassuré. A choisir entre un voleur et un fou, je ne sais si je n'aurais pas choisi le voleur.

D'un lent circuit de la tête ayant pris possession de son domaine, Loridaine mit le cap sur la table. La démarche était souple et glissante. Les mains rencontrèrent l'in-quarto ; elles le portèrent grand ouvert à la hauteur des yeux. Une rotation de tout le corps amena le volume sous le rayon lunaire. Une immobilité générale suivit pendant un temps que je n'appréciai pas. Puis, brusquement, l'in-quarto se referma, et je vis reparaître, derrière, la figure de Loridaine pétrifiée d'indignation.

L'instant d'après, l'*Histoire des villes de France*, voltigeant à travers le grenier, venait s'abattre à deux mètres de moi, en soulevant une cloche de poussière.

Ce fut ensuite le tour du chandelier. Il fut pris et examiné ; la mèche charbonnait encore : la dernière volute de fumée s'évanouit durant que Loridaine le contemplait avec méditation. Il mania curieusement la boîte d'allumettes. Je m'attendais à

voir le chandelier avec son contenu suivre le chemin de l'in-quarto. Mais Loridaine le reposa à la même place, délicatement.

Aucun objet étrange ne frappant plus son attention, il s'assit. L'hypoténuse de ses jambes croisées vint obliquer sous la table, tandis que l'extrémité de son coccys se posait en sommet d'angle sur le bord antérieur du voltaire. Ses bras s'allongèrent, cherchant et amenant les volumes épars. Il les palpait doucement et dardait sur eux des yeux fixes qui ne se mouvaient qu'avec la tête. Son choix s'arrêta sur les *Orientales*. Il ouvrit le livre. Un sourire d'extase clicha ses lèvres décolorées, et longtemps je n'eus plus comme spectacle que la nutation régulière de la tête et le déclanchement intermittent de la main droite qui tournait les feuillets.

Lisait-il? Je n'en doutai pas une minute.

Claquemuré derrière mon sommier, d'où j'étais décidé à ne pas sortir, j'eus tout le loisir de réfléchir à cette scène inquiétante, dont je surveillais, non sans un certain trouble, les moindres péripéties. A mesure que j'en ordonnais et que j'en sériais les moments, que je les confrontais mentalement avec ce que j'avais surpris déjà de la vie du singulier personnage, que je groupais les faits et que j'en épuisais les significations, une conviction se faisait peu à peu chez moi, grandissait, se serrait de logique et se nouait d'évidence. La nuit, la lune, l'ambulation du malheureux sur les toits, son inconscience à l'état de veille, sa bonne foi qui m'avait paru si invraisemblable, mais qui maintenant s'expliquait avec une aveuglante limpidité, tout concourait à fixer désormais ma certitude. Loridaine n'était pas fou...

L'arrêt de la main cessant de tourner les feuillets marqua que la lecture des *Orientales* était finie ou suspendue. Il ferma le livre. Il se leva. Toutes les pièces de son corps jouaient avec docilité et précision, comme sur des roulements bien huilés. D'un pas tranquille et sûr, il se dirigea vers les rayons.

... Loridaine était somnambule.

LOUIS DUMUR.

*(A suivre.)*



# REVUE DU MOIS

## *ÉPILOGUES*

Sur la liberté et la morale à propos de quelques petits faits récents. — Brefs conseils à un journaliste touchant Victor Hugo.

**Sur la liberté et la morale à propos de quelques petits faits récents.** — « Nous demandons la liberté du théâtre », telle est la formule que nous avons signée, il y a quinze jours : et ce ne fut pas seulement, de ma part, pour faire plaisir à M. Antoine. Je demande la liberté du théâtre, et celle du livre, et la liberté des mœurs, et la liberté des religions et des philosophies et enfin toutes les libertés hormis celle de nuire à mon prochain par voies de fait ou d'injure, par le poing ou par le verbe. C'est peu de chose d'avoir la liberté d'écrire, si l'écrit est soumis à la bêtise aveugle d'une loi, à la bêtise baveuse d'un délateur (je me représente toujours le délateur bavant comme une limace). La parole, qui n'est que la forme extérieure de la pensée, devrait jouir des immunités de la pensée elle même. Il y eut des tyrans qui firent tuer un favori pour un sourire équivoque, pour une lueur surprise dans les yeux, pour le soupçon qu'à l'intérieur de cette tête la pensée se révoltait ou méprisait. C'était logique ; car ce qu'il faut atteindre et supprimer c'est l'organe et non son produit, c'est l'arbre et non ses fruits. Mais si vous laissez vivre l'organe et fleurir l'arbre, souffrez qu'il vous offre des fruits conformes à son génie, à sa nature.

Je sais la puissance de la parole et avec quelle facilité elle se transforme en tendance à l'acte, arrivée dans une intelligence impulsive. L'éducation est basée là-dessus, et la contre-éducation aussi. Mais si un enfant normal doit être obéissant, il n'en est plus de même de l'homme

normal. Tant pis pour le débile qui essaie de transformer en un coup de couteau une métaphore. Le malheureux n'a pas compris le jeu ; il est de toute justice qu'il soit puni. Ils sont plaisants ceux qui ont reproché à M. Tailhade de ne pas s'être fait lui-même régicide. Que n'engagent-ils leurs juges à tirer de leurs propres mains la ficelle de la guillotine. Si un procureur n'est pas disqualifié, à l'égal du bourreau, pour avoir demandé une mise à mort, on ne voit pas bien comment le serait un écrivain dans les mêmes conditions, — mais moins sûres, car le magistrat se fera obéir et l'écrivain crie dans le désert. Même s'il est Victor Hugo, son « Tu peux tuer cet homme avec tranquillité » s'en va, porté par le vent, mourir au-dessus des Atlantiques. La parole est puissante, mais elle n'est qu'un des éléments de la force possible. Seule, elle est inoffensive : c'est la cartouche jetée avec la main contre une poitrine.

Cependant, l'art de gouverner, qui ne voit que des utilités et se rit des principes, peut prétendre à garantir les débiles et leurs victimes hypothétiques contre les vertus de la parole. C'est un système. Comme il est inconciliable avec la liberté d'écrire, il ne peut être logiquement employé dans un pays que l'on veut libre. Il y a des arguments pour les deux méthodes. Il faut choisir entre elles et ne pas les enchevêtrer.

L'exemple que j'ai pris d'abord est politique. S'il s'agit de morale, et c'est au nom de cette vieille dame que la liberté est le plus souvent offensée, la question ne change qu'en devenant plus complexe. On pourrait commencer à dévider ainsi l'écheveau : Qu'est-ce que la morale? et: y a-t-il une morale? La morale, qui n'existe pas en soi, existe tout de même relativement: on appelle communément préceptes moraux un ensemble d'usages, de préjugés, d'habitudes, de modes qu'il est de bon goût de ne pas enfreindre publiquement. De là l'hypocrisie sociale dont M. Roujon est l'ange gardien. La morale ne peut se comprendre, en dehors de l'enseignement des religions, que comparée à la mode : un acte se fait ou ne

se fait pas, comme un chapeau se porte ou ne se porte pas. Mais le complexe est qu'il y a un très grand nombre de groupes sociaux dans une même société et que chacun, à part trois ou quatre points communs d'ailleurs visés par le Code et punis socialement, suit et une mode particulière et une morale particulière. Il y a aussi des changements dans ces petites morales selon les périodes, les saisons, les moments. Le pantalon de velours bleu se porte beaucoup parmi les charpentiers, mais un vitrier en serait déshonoré. Les gants blancs sont à la mode mais non pas les bas blancs : on verra l'inverse, quand les blanchisseurs l'auront emporté sur les dégraisseurs et les bonnetiers sur les gantiers. Une mode, comme un précepte de morale, est toujours l'œuvre d'un clan, soit qu'il s'agisse d'intérêts matériels soit qu'un exemple, venant de haut, ait entraîné beaucoup d'imitateurs. Il y eut de longues périodes, au moyen âge, au dix-huitième siècle où l'amour et la fidélité conjugales eussent paru extrêmement ridicules et la jalousie d'un mari, immorale. Au dernier siècle un auteur dramatique, maintenant bien vieilli, proposa d'assassiner les femmes adultères ; son conseil eut du crédit et ensanglanta bien des canapés. Cette barbarie semble s'atténuer ; on reverra sans doute des mœurs analogues à celles dont Vigny a donné dans *Quitte pour la peur* une esquisse d'une si charmante immoralité. La morale de l'amour, qui est presque toute la morale, est particulièrement instable. Il n'est pas un caprice ou une aberration qu'elle n'ait acceptés et même favorisés depuis l'inversion pure et simple jusqu'à l'abstinence totale. Quelque professeur de philosophie prétendra que ces tolérances ne prouvent rien contre la perpétuité de la morale ; qu'il y a une morale *in abstracto*, antérieure et supérieure aux passions humaines. J'aime la théologie, qui est une science bien curieuse par ce qu'elle a d'irréel, d'en l'air, — mais pas comme argument dans une discussion sérieuse. Or, la croyance en une morale soustraite à l'évolution, au changement, à la mode est d'essence religieuse. C'est l'affirmation d'un article de catéchisme, et rien de plus. Un fervent

moraliste, un homme d'une exemplaire piété humanitaire, ne proférait-il pas l'autre jour en une université à côté ceci : « Les fins de l'homme n'ont aucun rapport avec les fins de la nature ? » Le christianisme ne dit pas autre chose ; seulement il donnait ses raisons lesquelles se résument dans le dogme du péché originel. Il faut, surtout dans l'absurde, une ferme logique. Cette force des théologiens manque aux philosophâtres d'aujourd'hui, et c'est en vain qu'ils essaient pour camper mieux en vue l'idole surannée de lui maçonner un nouveau piédestal. Ils ne manipulent que du sable, quand ce n'est pas du vent.

On ne peut plus songer sérieusement aujourd'hui, après Spencer et les évolutionnistes, après Nietzsche, n à placer l'homme au-dessus du déterminisme universel, ni à figurer la morale telle qu'un surnaturel phonographe dont la trompe répéterait sans repos de catégoriques aphorismes. Il faut serrer cela aux musées ou aux magasins d'accessoires de la comédie sociale avec la Bible, le catéchisme de Kœnigsberg et les œuvres complètes (qui ne tiendront pas beaucoup de place) du silencieux et perfide Lachelier. Il n'y a pas de morale éternelle, quoi qu'en pense M. Léon Bourgeois, excellent astronome d'avant Copernic.

Mais il y a une morale du moment. Elle serait valable, si elle était avouée presque unanimement. Nous vivons en un temps où les opinions sont diverses sur presque tous les sujets, opinions individuelles, opinions de groupes ou de caste ; il n'y a donc pas de morale complète unanime. Ce qu'on appelle ainsi, c'est l'ensemble des préjugés sur lesquels tous les individus normaux et tous les groupes feignent d'être d'accord. Il se passe là le même phénomène qui unit toutes les volontés d'une foule, les pousse à un acte collectif dont, prise à part, presque aucune unité de la foule ne serait capable. Cette feinte est absolument nécessaire ; sans elle les relations sociales seraient impossibles. Elle constitue une sorte de langage et, comme la vraie langue, plutôt limitatif que direct. Dire « un chien », ce n'est pas signi-

fier un animal précis, reconnaissable, c'est exclure de la proposition tout ce qui ne rentre pas dans le genre « chien ». Précise d'un côté, la limite est, de l'autre, indéterminée. Les préjugés moraux jouent un rôle analogue; les idées qui les supportent sont limitatives extérieurement et intérieurement, vagues et flottantes. On voit assez bien ce que n'est pas un « honnête homme »; mal, ce qu'il est. Mais c'est ce flottement qui donne, telle une bielle, de la facilité aux relations sociales, comme le vague du langage permet aux hommes de se comprendre, c'est-à-dire de retrouver leur propre pensée, affirmée ou contredite, dans les paroles d'autrui. Pour s'assimiler les langages précis, ceux de l'arithmétique ou de l'algèbre, il faut des années et une vocation particulière. Les casuistes, qui traitèrent la morale selon la méthode analytique et expérimentale, employèrent des centaines d'in-folios à poser des principes contre lesquels s'est ruée une armée non moins lourde de tomes furieux. Ceux qui affirment doucement que la morale tient en cinq ou six préceptes, c'est comme s'ils disaient que toute la géométrie tient en cinq ou six définitions. On s'entend fort bien sur la morale quand on n'emploie que des termes limitatifs; dès que l'on précise, c'est la controverse sans solution possible.

La morale courante, celle dont l'hypocrisie sociale parle couramment le langage flexible, n'est donc qu'un ensemble de préjugés négatifs. Elle ordonne ce qu'il ne faut pas faire publiquement et ce qu'il ne faut pas dire tout haut. Ce dernier chapitre nous ramène, avec une précision mécanique, à l'aventure des *Avariés*, cette pièce dont le titre même est un aveu. Un médecin traitant ce sujet appelle son mémoire : les *Syphilitiques;* le littérateur, soumis à une morale verbale différente, est forcé d'user d'un adoucissement. Les *Avariés*, cela voulait dire pour moi, avant toute explication, les fatigués, les malingres, les « vannés ». L'auteur avait si bien conscience de « l'immoralité » de son sujet qu'il l'avait tenu caché jusqu'au dernier moment, reconnaissant

ainsi les droits de cette hypocrisie sociale dont il devait être la victime. Il y a une mode morale pour les actes; il y en a une pour les mots. On peut s'excuser d'un manquement à la politesse sur son foie, son cœur, ses reins, ses pieds, sa gorge, sa rate, son estomac, son pancréas, mais non sur..., ni sur... On attrape une bronchite, une entérite, mais non une... ou la..., à moins que l'on ne soit Candide en personne. C'est de quoi M. Brieux s'indigne, ainsi que plusieurs journalistes irréfléchis. *Indignatio facit versum*. M. Brieux et ses commentateurs n'ont fait que de la prose, et bien mauvaise, cependant que leurs idées demeuraient fort obscures. Ce qu'ils entreprennent de démolir, en effet, n'est rien autre chose que la pudeur sexuelle, ce chef-d'œuvre de l'hypocrisie sociale. Ils ne sont pas, et nul ne sera jamais de force. La pudeur, qui a ses ridicules, a son intérêt. C'est une puissante force conservatrice des races. Ce serait peut-être détruire le monde que de la détruire.

Mais elle est indestructible. En y touchant, on l'irrite et on l'exaspère. Les décolletés extrêmes nous ramèneront quelque jour au collet monté; les pièces où l'on accouche et celles où l'on s'abreuve d'iodure entraîneront un tel dégoût que l'amour même sera décrié au théâtre. Si donc on admet la Censure, elle a eu raison. Le tout est de l'admettre. Je préfère la liberté. Quant à l'hypocrie sociale, elle saura bien se défendre elle-même. Elle a deux armes terribles qui s'appellent Abstention et Silence.

**Brefs conseils à un journaliste touchant Victor Hugo**. — «... Vous allez avoir à parler beaucoup de Victor Hugo durant quelques mois et naturellement, comme c'est votre métier, vous vous apprêtez à écrire beaucoup de sottises mêlées aux lieux communs traditionnels. Comme vous avez de l'esprit, vous êtes résigné, mais il vous serait agréable, cependant, d'éviter certaines âneries trop voyantes, certains pontneufs trop connus. Il vous faudrait aussi quelques opinions d'une originalité modérée et tolérable à jeter négligemment

sur la bosse des phrases toutes faites dont vous prévoyez l'inéluctabilité. Je vais essayer.

Notez d'abord, et ceci est une opinion très modérée, que Victor Hugo ne fut pas un poète, mais un orateur. C'est le plus grand orateur lyrique dont les hommes aient jamais entendu le verbe tumultueux. Maître souverain des mots et des cadences, musicien de tempête, orgue prodigieux aux mille souffles, il fut aussi un magnifique peintre verbal, un Michel-Ange des océans et des batailles, des abîmes et des cimes. C'était une oreille, c'était un œil; c'était une trompette et un gong; ce n'était ni une lyre, ni une syrinx. En d'autres termes, le poète est un émotif; Hugo n'eut jamais que les sensations, mais il les eut toutes et il les traduisit toutes en une langue d'une parfaite beauté oratoire. Il n'y a pas dans son œuvre dix vers qu'un amant puisse lire à sa maîtresse; il n'y en a pas dix qu'une femme ait jamais relus. Voilà pourquoi je voudrais qu'on ne fît pas de lui le type même du poète. Il est autre chose, quelque chose de plus grand peut-être, mais de moins humain. Il fait peur, il n'émeut pas. Il terrasse, il ne trouble pas. D'ailleurs, comme tous les hommes d'un génie excessif, il est parfaitement incompréhensible, — comme un Etna qui serait bien réglé, un orage qui serait harmonieux. On a dit, assez bêtement, d'Alexandre Dumas que c'était une des forces de la nature. Victor Hugo semble une force surnaturelle. On vient d'écrire : « Hugo fut toute la poésie et toute la pensée du dix-neuvième siècle. » Ne répétez pas cela. De telles synthèses sont vraiment trop hardies. Est-ce que sans Vigny, Lamartine, Musset, Baudelaire, Verlaine et quelques autres anciens ou récents, on a « toute la poésie » du siècle dernier? Je voudrais que l'on demandât à deux cents poètes d'aujourd'hui : quel est votre poète? On verrait. Toute la poésie : non, pas plus que l'orgue n'est toute la musique. L'orgue n'est pas le violon.

Si vous tenez à être tout à fait clair et à éviter les explications, continuez d'appeler Victor Hugo un grand poète et même le plus grand poète du dix-neuvième siè-

cle, mais n'affirmez pas qu'il en fut « toute la poésie ».

Cependant, s'il vous faut une sottise énorme pour capter la confiance de vos lecteurs, choisissez celle-là. Si vous alliez jusqu'à la fin de la phrase, si vous ajoutiez : « et toute la pensée », je rougirais de vous. Je vous conseille même de ne point prononcer ce mot à propos de Victor Hugo. Il avait bien autre chose à faire que de penser. Dites, si vous voulez, qu'il ne pensait pas plus que Dieu, qui ne pense pas, mais voit. Cela flattera les néo-hugolâtres et cela sera drôle. »

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Mécislas Golberg : *Lazare le Ressuscité*, Comité Golberg, chez M. Albert Wolff, 5 fr. — Gabriel Vicaire: *Au pays des Ajoncs*; *Avant le soir*, Henri Leclerc, Paris. — Maurice Magre : *Le poème de la jeunesse*, E. Fasquelle, 3.50. — Mikhaïl Eminesco : *Quelques poésies*, traduites par M. M.-V., notice biographique d'A. Vlahoutza, Genève, Ch. Eggimann, et Paris, Fischbacher.

**Lazare le ressuscité.** — Le livre de M. Mécislas Golberg n'est point écrit en lignes inégales, ni orné de rimes, d'assonances ou d'allitérations ; cependant c'est un poème à meilleur droit que tel recueil d'alexandrins ou de vers libres, un poème fort bien ordonné sous l'apparence de lamentations et d'invectives tumultueuses, l'odyssée de l'homme souffrant et seul qui accepte sans humilité la souffrance et la solitude, non par résignation, mais parce qu'elles sont conformes au destin.

Cependant le destin même, comme les autres dieux, n'est qu'une invention vaine de la pensée, pour expliquer la Vie ; son temple où l'antique Hercule, vainqueur de tous les monstres, n'ose entrer est vide, ainsi que tous les temples, et derrière tous les décors, rien ne subsiste que le bouillonnement du sang inquiet et la mystérieuse passion de vivre. Mais le troupeau des esclaves, la tourbe arrogante des justes et des ascètes charitables, ne pardonneront pas au Ressuscité, qui naquit à la Vie nouvelle, d'avoir dit les paroles de vérité qui feraient crouler, si elles étaient entendues, le monde de la mesure et de la valeur : car la douleur du Maudit immortel qui n'aime pas et ne peut haïr excède les limites : « elle n'est plus selon les formes requises à la souffrance, polie et bienveillante » ; se sachant aussi naturelle que les pétales odorants des roses et

la griffe implacable des tigres, elle n'implore la pitié de personne et demeure assez sereine pour se connaître et se chanter.

La prose lyrique de M. Mécislas Golberg ne s'embarrasse pas des mots parasites ; elle est violente et sombre à la manière d'Eschyle et des prophètes et se rythme selon le parallélisme coutumier aux psaumes et aux incantations irritées des nabis ; et il semble, si nette et si pure soit-elle, qu'elle traduise une pensée étrangère qui excède, elle aussi, les mesures et les valeurs usuelles aux races néo-latines :

Ah! les divins! ils ont su enseigner à l'homme leur force, mais ils ne lui ont point parlé de la sienne. Et ils se sont gardés, ces sublimes, de révéler aux simples que leur calme est né des tribulations des humbles, comme le roc est né des tempêtes de la mer.

Et l'homme a acquis un faux regard, et l'homme a éclairé les paysages du monde par des fausses lumières. Depuis leur règne néfaste, aucun ami n'est demeuré réel et vivant, car son amitié n'était qu'un décor du temple et une pâture pour les autres,

Aussi quand vint celui que j'aimais, on l'a sacrifié pour la gloire des dieux. Et eux ont bu le sang de Jésus et ont mangé sa chair pour leur béatitude en jetant aux hommes son cadavre exsangue et décharné. Les hommes ont reçu le triste cadeau et ont vu dans l'épave divine, l'image de leur misère et l'ont adoré contre lui-même. Et moi qui fus parmi ceux de la cité, j'ai adoré comme eux, et comme eux, je l'ai outragé.

Mais lui qui avait compris ma pauvreté infinie, a répudié mon adoration et m'a donné son amitié. Depuis cet instant sacré, je ne veux point adorer la dépouille et je la nie au nom de l'unique amitié. au nom de l'image de celui dont le corps a saigné.

**Au pays des ajoncs. Avant le soir.** Les plus truculents poètes et les plus amis en apparence des seules joies terrestres connaissent aussi les heures mélancoliques : il a été dit que Raoul Ponchon révèle parfois à ses familiers avec une méfiance d'enfant farouche, des œuvres strictement lyriques. Ainsi, le bon Gabriel Vicaire, quand il s'en alla vers la pâle prairie d'asphodèles, travaillait à deux recueils assez différents, *Emaux Bressans* et *l'Heure enchantée*.

Infidèle à peine à la douce Bresse, dont il croyait retrouver le ciel au-dessus des landes armoricaines, il s'était pris d'une grande ferveur pour la terre bretonne, si triste au gré des baigneurs somnolents,

Qui ne sont pas chez eux dans ce pays de rêve.

Celtisant par élection, il célébrait les enchanteurs et les fées de la forêt et de la mer magique, Merlin, et Mary-Morgan, et Viviane et les saints Gorgon, Guirec et Duzec, et aussi, mais

avec une discrète bonhomie, les heureux ivrognes buveurs de *gwinardent :*

Il faut bien si l'on veut n'être de mauvais ton
Se griser quand on a l'honneur d'être Breton.

Mais *Au pays des ajoncs,* plus que les brumes lumineuses et que la mer sauvage, il aime comme autrefois les roses divines et chante leurs litanies.

Et des roses, partout, partout des roses blanches,
Roses de tous les jours et roses des dimanches,
Le tranquille pays s'en embaume au lointain!
Roses du soir, roses du jour et du matin,
Roses de l'aurore et du divin crépuscule,
Roses qui précédez la morne renoncule,
Vous fleurissez la lande où je suis prisonnier.
J'entends ravi votre langage printanier.
Vous gardez un reflet du gai soleil de France,
Et je sais qu'après tout vous parlez d'espérance.
Rose de la cellule où je suis enfermé,
Vous dites qu'il est toujours bon d'avoir aimé.
Roses, merci. Gardez mon cœur, je vous le donne
Roses d'hiver, roses d'été, roses d'automne,
Epanouissez-vous et faites des heureux.
Oh! la Bretagne sombre avec ses chemins creux!
Elle vous apparaît d'abord un peu morose.
Mais qu'elle est douce à voir quand elle tient la rose!

*Avant le soir,* ce sont des vers presque mystiques que l'on dirait écrits par un Verlaine *minor* avec une touchante ingénuité; non que le poète renie le rêve clair de sa jeunesse, mais sur le tard, au seuil de l'ombre, il n'a plus honte d'avouer des amertumes, tristesses anciennes, jamais oubliées :

Pourtant aux meilleurs jours, j'ai parfois entendu
Souffler en mon jardin comme un vent de colère.
Un serpent d'émeraude est au fond de l'eau claire;
Quand je m'y suis baigné le traître m'a mordu.

Et j'ai souffert. Beaucoup. Peut-être plus qu'un autre.
J'ai fait plus d'une halte au Château des affronts.
O ma jeunesse à l'œil si vif, aux gestes prompts,
Tu n'as pas oublié la peine qui fut nôtre.

Marguerites des prés et pervenches des bois
Etoilaient à l'envi ta chevelure brune...
Ah! dans ces longues nuits que fleurissait la lune
Qu'il a passé de pleurs entre tes petits doigts.

Mais aussi bien que son rêve, qui ne fut jamais la basse grimace des pîtres sans allégresse, les larmes de Gabriel Vicaire révèlent une âme candide et demeurée, jusqu'à la nuit, enfantine et qui voulut pour paraphraser avec lui ce vers du

Pauvre Lélian qu'il inscrivit en tête de *Douceur*, sorte de profession de foi à la Bonté,

De la douceur avant toute chose!

**Le poème de la jeunesse.** Lorsque parut la *Chanson de l'homme*, quelques réserves se mêlèrent aux éloges à peu près unanimes, non pour gâter la joie de M. Maurice Magre, mais afin qu'il se défiât un peu de lui-même et d'une dangereuse facilité. Il s'exagéra peut-être la portée de certaines critiques et l'un au moins de ses poèmes plus récents, *Le Poète et la nature*, fait allusion à des trahisons d'amitié qui lui auraient été cruelles :

Ils ont dit que j'allais mendiant la renommée
Et que je paradais dans mon rêve déchu,
Pareil à l'histrion, de sa robe fanée
Montrant pour éblouir les splendeurs disparues.

S'il eut à se plaindre de ses égaux en âge, le même reproche ne lui serait guère permis à l'égard de ses aînés qui discernèrent de bonne heure chez lui des qualités réelles, un sens vif des choses intimes et familières, une passion très sincère pour la terre natale, une éloquence un peu prolixe et monotone: et M. A. van Bever, dans une des excellentes notices des *Poètes d'Aujourd'hui*, pouvait avec raison féliciter le jeune poète « d'apporter une parole inédite ».

Pourquoi faut-il aujourd'hui que M. Maurice Magre, dans *Le Poème de la jeunesse*, donne trop aisément raison à ses critiques? Moins que jamais il se soucie maintenant de l'exactitude des termes et de la suite dans les images, et sous prétexte de simplicité dans la ligne et dans la couleur, il consent aux plus grossières enluminures :

Et voilà qu'une femme avance dans l'air frais,
Sous un voile flottant et parmi les arbustes ;
*Son grand cœur soulevait ses seins droits* , et c'était
Marie de Magdala par ses péchés illustre.

S'il évoque les amants légendaires, Hélène, Jésus, le mauvais Larron, Merlin, la belle Paule, Ophélie, Don Quichotte, Napoléon, c'est trop souvent dans le goût des pendules en similibronze de style troubadour qui ornaient les cheminées à l'époque du roi Louis-Philippe; et il ne craint pas assez de rendre ridicule l'Ogre de Corse et d'en faire le pareil du petit épicier de Montrouge, quand il le montre attendri au spectacle d'

Un tout jeune soldat écrivant une lettre.

Presque tout le livre donne ainsi l'impression du conventionnel, et du mauvais romantisme à la Murger.

Je porte les cheveux longs
Parle d'Homère et de Dante,
Pleure au bruit des violons,
Me plais auprès des servantes

Hugo, toujours, Musset quelquefois commandent notre admiration ; mais dans leur texte authentique et non point accommodés selon les recettes de la cuisinière bourgeoise. Comment le divin final de la *Fête chez Thérèse :*

Et troublés comme on l'est en songe vaguement
Ils sentaient par degrés *se mêler à leur âme,*
A leurs discours secrets,à leurs regards de flamme,
A leurs cœurs, à leurs sens, à leur mo le raison,
*Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon*

est-il devenu, par une série d'altérations inconscientes, une strophe sans rythme et sans beauté :

Derrière les carreaux, l'on voyait des familles
Rêver dans la demi-clarté de l'abat-jour
Et par groupes joyeux passaient des jeunes filles
*Confondant la nuit bleue à leur rêve d'amour.*

Comment le sanglot puissant de Musset :

J'ai perdu ma force et ma vie
Et mes amis et ma gaîté :
J'ai perdu jusqu'à ma fierté
Qui faisait croire à mon génie

est-il parodié dans une réminiscence maladroite:

Ivresse tu m'as pris ma jeunesse et ma force,
L'espoir de mes vingt ans et même ma bonté,
Cette seule vertu qui me laissait encore
Même au fond de la mine avec orgueil marcher.

Après Hugo et Musset, Vigny et le vieux Ronsard sont mis à contribution par M. Maurice Magre, dans le *Chemin de fer* et la *Forêt brisée* sans que la *Maison du Berger* et l'invective *Aux Bûcherons de Gastine* cessent d'être dans nos mémoires, en leur forme intègre, de parfaits chefs-d'œuvre.

Aussi bien ne saurait-il être ici sottement question de plagiat ni même d'imitation proprement dite.

Mais par l'exemple même des ancêtres qui traitèrent avant lui des sujets semblables, il fallait montrer que M. Maurice Magre n'eut pas tort de penser que le développement d'idées très simples ou, si l'on veut,de lieux communs poétiques n'avait

rien de répréhensible ou de contraire à l'art ; mais où M. Maurice Magre se trompa, c'est quand il crut que ces thèmes étaient beaux en eux-mêmes et que, les reprenant, il se pouvait passer d'inspiration personnelle et s'exprimer à l'aventure. Qu'il médite désormais l'aphorisme d'Hugo : « Se garder du mot impropre autant que du mot malpropre » : les meilleurs de ses poèmes d'amour et de pitié ne seront plus gâtés par d'intolérables négligences et ceux qui lui veulent du bien en regrettant qu'il dilapide en pure perte d'heureux dons naturels lui deviendront moins sévères à mesure qu'il sera moins indulgent envers lui-même.

**Quelques poésies de Mikhaïl Eminesco.** — Les poètes Roumains, bien qu'employant une langue néo-latine quelque peu imprégnée de slave et de tartare, n'ont pas toujours cherché leurs modèles chez des nations de même race qu'eux-mêmes. Sans doute toute une école dont Alexandri fut le plus remarquable représentant se rattachait à la culture française et au romantisme; elle empruntait aussi aux sources populaires, aux *doiné* et aux *horé* nationales. Même, M. Macedonski, qui se glorifie d'avoir abandonné jusque dans ses poésies en langue roumaine le style relaché d'Alexandri, composait en excellent français des poèmes sonores, parnassien de la plus rigoureuse observance. Cependant les *junimistes* et entre tous Mikhaïl Eminesco, qui avait étudié à Berlin, subissaient plutôt des influences allemandes : dans l'œuvre de celui-ci, toute dominée par la philosophie, alors régnante, de Schopenhauer, on s'aperçoit aisément que Henri Heine et surtout l'*Intermezzo* lui furent familiers. Mais il était également nourri d'hellénisme; dans sa vie de misère et de lutte, alors qu'il rédigeait à lui seul le journal *Timpu*, le composait et en corrigeait les épreuves, il se consolait seulement, selon son biographe, M. Alexandre Vlahoutza, par la lecture des œuvres grandioses, calmes et parfaites de l'antiquité hellénique et aux heures les plus troublées, une page de Sophocle lui rendait la sérénité. Sérénité précaire avant le Nirvana définitif de la démence : Eminesco mourut dans un asile d'aliénés en 1889.

M.M. V. publie la traduction française de *Quelques poésies de Mikhail Eminesco*, des chants populaires et des poèmes savants; la transcription est faite tantôt en vers blancs, tantôt en vers assonancés; autant qu'il m'est permis d'en juger, elle est fidèle, presque littéralement, à l'original, bien que dans la pièce *O Mère*, recueillie dans les anthologies roumaines, l'effet du vers refrain :

*Mereu* se vor tot bate, tu vei dormi *mereu*,

soit faussé par une interversion de mots :

*Toujours* ils frémiront, *toujours* tu dormiras,

alors que dans les trois strophes Eminesco a commencé et fini le vers, obstinément, par le même mot *mereu*, *toujours*.

M. M. V. a traduit surtout de courtes pièces, élégiaques et mélancoliques, non sans faire place cependant à un hautain poème, *Lucea ferul* (Lucifer, le Porte Lumière, pas l'archange déchu) : deux fois l'astre jaillit de la mer ou descend du ciel, et vient incarné dans une forme humaine vers

La très belle jeune fille
De race impériale

qui le désire sans savoir pourquoi, caressée par sa clarté froide ; mais quand l'astre est redevenu immortel, dans sa gloire céleste, il caresse encore, indifférent et pur, l'enfant enlacée par son amant, né de la terre, et qui implore toujours l'aumône lointaine des rayons sidéraux :

Que t'importe, ô forme d'argile !
Si c'est un autre ou moi ?
Vivez dans notre cercle étroit
Dont le hasard se joue.
Moi seul je me sens, dans ma sphère,
Impérissable et froid !

Il serait fort à souhaiter que M. M. V. donnât quelque jour une traduction plus complète de cette œuvre que les fragments déjà connus nous invitent à admirer plus pleinement.

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

René Bazin : *Les Oberlé*, Calmann Lévy, 3.50. — Paul et Victor Margueritte : *Les braves Gens*, Plon, 3.50. — Eugène Demolder : *L'Agonie d'Albion*, « Mercure de France », 3 fr. — G. H. Wells : *Les Premiers Hommes dans la Lune*, « Mercure de France », 3.50. — Liane de Pougy : *Idylle Saphique*, « La Plume », 3 50. — Jane de la Vaudère : *Le Mystère de Kama*, Ernest Flammarion, 3.50. — Alphonse Crozière : *Le jeune Marcheur*, Simonis Empis, 3.50. - Pierre de Lano : *La Piaffe*, Ernest Flammarion, 3.50. — Jean Bertheroy : *Le Mirage*, Ollendorff, 3 50 — Paul Brulat : *Le nouveau Candide*, Villerelle, 3.50. — Paul de Sémant : *P'tites femmes de Régiment*, Ernest Flammarion, 3.50. — Alexandre Hepp : *La Coupe empoisonnée*, Ernest Flammarion, 3 50. — Jean Revel : *Contes Normands*, Fasquelle, 3.50. - J. Vilbort : *Contes Flamands*, Fasquelle, 3 50. — Charles Grandmougin : *Contes amoureux*, Chamuel. — Lucien Arnette : *Lettres à Louise*, Richard, 3 fr. — Raphaël Giovagnoli : *Spartacus*, Ch. Etel, 3.50. — Jean Lombard : *L'Agonie*, Ollendorff, 3.50.

**Les Oberlé**, par René Bazin. L'auteur de ce remarquable

livre : *La terre qui meurt*, est un couronné par l'Académie, un sage, un juste-milieu, un paisible, et, à coup sûr, on l'étonnerait fort en lui apprenant qu'il est aussi un grand sanguinaire, un redoutable trouble-fête, un de ces esprits guerriers dont il ne faut plus, à aucun prix, fût-ce au prix de librairie. Je vais tâcher de lui expliquer son crime : *Les Oberlé*, en ne m'adressant qu'à lui, car, ici, j'ai la prétention de dédaigner les tiers entre un auteur et moi ; je m'imagine toujours prêcher au milieu du désert, ce qui doit, très probablement, représenter la seule force de mes humbles réflexions. Son crime ? Il remonte le cours d'un fleuve, simplement. Brave nageur, il a aperçu un drapeau flottant, sombrant peu à peu, là-bas, tout là-bas, et le voilà qui se jette à l'eau sans se soucier de l'inopportunité de ses efforts. C'est du courage individuel, une chose bien démodée. Quand, par hasard, un Monsieur se décide à avoir du courage, c'est le courage de tout le monde qu'il s'offre et il y a une nuance entre Emile Zola, certain d'être écouté par un peuple entier de juifs, et un bon garçon de littérateur plaidant une vieille cause sentant le suint des vieux harnais de 70. Le drapeau, 70, l'Alsace et la Lorraine, enfin toutes les chansons du café concert... européen ! *Les Oberlé* sont des fossiles. Ulrich, le vieux chasseur d'ombres dans les montagnes, le fils, retour de Berlin, s'insurgeant devant la réalité prussienne, la mère qui soupire, le grand-père qui expire et le père, heureux industriel devenu mécaniquement son propre vainqueur pour la plus solide édification de sa fortune. Je ne veux rien dire de la fille, parce qu'elle est bête et que sa bêtise ne peut lui être pardonnée ni par les Français ni par les Prussiens. (En morale *instinctive* une femme peut, à la rigueur, accepter un ennemi pour amant, mais pas pour mari !) Et le drame va se déroulant au sein des frais paysages des Vosges, le fils fait son possible pour ne pas contrarier son père, souffleter sa sœur, pleurer sur sa mère et par conséquent sur lui-même, puis, un beau matin, il *déserte*. (J'estime qu'il est utile pour les *déserteurs ordinaires* d'ajouter qu'il renonce au régiment prussien pour choisir définitivement le régiment français). Alors ? Alors, monsieur Jean Oberlé, vous nous arrivez tout rempli de vos enthousiasmes et je vous vois tombant chez nous comme tous les personnages de hautes cultures ont la bonne habitude de le faire après les quelques courses d'usage au Quartier Latin. Vous êtes jeune, vous êtes un peu fiévreux, vous avez reçu une balle dans l'épaule et votre récent baptême du feu vous rend

presque aussi grave qu'un nouveau prêtre fier de sa soutane, vous prenez place parmi ce que la jeunesse *intellectuelle* (lâchons le grand mot!) peut posséder de supérieurs, et, modeste, comme tous les braves garçons, vous écoutez... Je ne vous donne pas trois mois d'attention aux racontars de nos milieux pour vous retirer dans la tête la balle prussienne que l'on vous a extraite de l'épaule! Tout individu qui parle maintenant de l'existence de l'*Alsace-Lorraine* est un fou, un sot ou un perturbateur. La guerre n'est une chose sainte que lorsqu'on se bat entre gens d'un même pays, par exemple: soldats contre ouvriers pour la journée de huit heures ou les idées de M. Guesde. Des manuels complets sur l'art d'échapper au conseil de revision, de voler les secrets d'État et de vendre le type du dernier fusil se trouvent, sous couleur de littérature, sur toutes les tables. Quant aux femmes on est en train de leur faire croire, sous couleur de *féminisme*, que leur antique sympathie (autre morale *instinctive*) pour le militaire est le résultat d'un trouble pathologique, alors que c'est bel et bien le grand héritage, datant des premiers couples, l'attraction de la faiblesse pour la force, ou, pour m'exprimer d'une manière toute moderne, l'idée qu'en épousant le soldat on ne peut pas s'unir à un cas rédhibitoire. Donc, Jean Oberlé, ayant risqué la mort, et le mépris de votre papa, pour avoir le droit de devenir vraiment Français, vous risqueriez peut-être la honte de repasser la frontière pour aller retrouver quelques illusions. « Voulez-vous aimer votre patrie? Quittez-la! » Mais ce n'est pas tout, mon pauvre Monsieur. Vous apprendriez, parmi le peuple, le bon peuple de Paris, en rêvassant le long des voies les plus grouillantes, qu'on *tirerait dans le dos des officiers* à la première occasion et que, tout en applaudissant le *boer* à cheval et sautant des cerceaux en papier dans les principaux cirques (Panem et circenses...) on estime que reprendre deux belles provinces ou défendre un foyer envahi, c'est beaucoup moins utile, beaucoup moins glorieux que de décréter tous les matins la *grève générale*. Il y a, en effet, une grève générale en France, M. Jean Oberlé, celle de toute espèce de dignité! « Ces temps seront arrivés, criait le vieux prophète Alphonse Karr, quand l'on s'apercevra d'une façon précise que deux crottins l'emportent sur une rose! » J'ai souvenance d'avoir vu jeter du crottin dans la voiture de M. Loubet, retour de Versailles, et ça doit être ça qui l'a emporté sur Félix Faure si cordialement occis... en respirant des roses! Une fois pour toutes,

s'il est naïf de songer perpétuellement à la revanche sans avoir le droit de se battre tout seul contre les préjugés naissants, bien plus idiots que les autres, il est très logique d'avoir le cuisant regret d'une défaite. Rien de plus absurde que la guerre de 70 et rien de plus normal que le désir de reprendre deux morceaux de terre qui nous appartenaient, légalement, me suis-je laissé dire. Mais, voilà, les automobiles marchent, vont à Berlin, et je crois ne pas trop exagérer en déclarant que Jean Oberlé est bien en retard. C'est si vieux, 70 ! C'est si loin, l'Alsace-Lorraine ! Et puis; « *ces gens-là étaient nés pour être Prussiens* », ils étaient nés pour être des Allemands de mœurs, de langage, d'idées... Absolument comme les faisans et les chevreuils sont faits pour être du gibier, c'est-à-dire mangés. En France, quand une faute se répète souvent, que l'on s'aperçoit que les *fauteurs* deviennent légion, on fabrique tout simplement une loi constatant que cette faute est un mal nécessaire et protégeant les *fauteurs* contre leurs victimes. Dans un pays où l'on arrête ceux qui crient *vive l'armée !* et où on décore de notoires voleurs, on finira par interdire les livres qui parleront de l'Alsace, tant doux soupirs soient-ils ! Pauvre Jean Oberlé ! Est-ce que la vraie France ne serait pas, au contraire, dans un petit coin de cette Alsace, que vous fuyez, croyant l'emporter avec vous ? Dans un coin, à l'ombre d'une cathédrale dont on cribla d'obus les toitures (l'esprit artistique allemand !), dont on brisa les statues et les vitraux... derrière ses murs comme un jardin oublié ? et là, toujours patient, ingénu et fort, d'une obstination quasi-surhumaine, ne trouveriez-vous pas votre vraie destinée parmi les doux jardiniers de la culture française ? « *C'est la France qui chante !* » disiez-vous, croyant mourir durant la grande pluie d'orage. Non, mon pauvre garçon, la France ne chante plus... *on la fait chanter*, mais les honnêtes gens comme vous ne peuvent pas comprendre...

**Les Braves Gens**, par Paul et Victor Margueritte. Puisqu'aussi bien j'en suis aux livres courageux, en voici un autre, certainement plus dangereux encore. Il faudrait l'interdire comme essentiellement *nationaliste*, démoralisateur et perturbant les couches profondes... qui ne liront pas, espérons-le pour les auteurs, car il n'est pire malheur que d'être lu par des couches. A retenir, dans ce gros journal de la guerre (Laquelle ? *Celle-là !*) l'épisode de la blessure du général Margueritte, récit tout nu et véridique de sa chute en plein

champ de bataille au moment même où il allait commander la grande charge. Il y a quelque chose de touchant dans ces pages: c'est la modestie des fils qui pouvaient, à leur tour, faire héroïque, et s'en tinrent à la simplicité de l'historien. A lire aussi le chapitre sur la défense de Strasbourg d'une exactitude merveilleuse, où l'on n'a pas oublié la folle et sublime entreprise du docteur Liès-Bodard.

**L'agonie d'Albion**, par Eugène Demolder. Et j'en arrive, tout naturellement, à classer ce petit bouquin, d'ailleurs un peu mystérieux, moitié pamphlet, moitié poème, dans les foudres de guerre. Mon Dieu, oui! Il y a comme cela, de temps en temps, des hommes, point d'ailleurs faits pour s'entendre sur d'autres sujets, qui se donnent la main, renouent la chaîne et, venus de divers pays, se rencontrent en un même lieu pour crier bien haut les mêmes choses. L'attaque est une monstruosité qui produit immédiatement cette nouvelle monstruosité : la défense! Juste ironie: la guerre engendre la guerre. Albion tue le Transvaal, pardon, *veut tuer* le Transvaal, et M. Haringus, brave amateur de belles estampes et de jolies tulipes, part en colère pour étrangler Albion. Je crois qu'au lieu de l'étrangler, il se contente de lui présenter un miroir comme au Basilic de la légende et le devoir d'Albion serait de crever en présence de sa seule laideur. Les caricatures de M. Haringus sont d'un précieux et rare talent, léger et froid; silhouettes dessinées à coups d'ongle pointu sur la nuit d'une vitre givrée. Dehors, il y a bourrasques, neiges et tempêtes, mais au dedans la chambre est calme, la vision des objets et des êtres nette, propre; c'est le coup de petit balai fin de l'élégante ménagère qui ordonne l'âtre, ratisse la cendre, excite la flamme, comme avec son éventail. Si Messieurs les Anglais sont des gens très corrects, on leur sert la correction, leur mets préféré. Pauvre Albion aux grandes dents qui veulent prendre le gros astre jaune, la lointaine et décidément inaccessible mine d'or! J'oubliais de prévenir que M. Haringus est Eugène Demolder lui-même, ou sa seconde nature, une très fine nature de douce férocité.

**Les Premiers Hommes dans la Lune**, par H. G. Wells. Il n'y a encore que les écrivains anglais pour savoir écrire un livre sans un atome d'amour et qui soit cependant un véritable roman. Grands enfants et petits hommes sont tous déjà sous le charme, ce livre peut réellement aller partout, dans toutes les maisons où les jeunes filles comme les vieux collégiens sont curieux, et portent en leur chair, par atavisme,

la tristesse de savoir que leurs parents ont lu toutes les histoires amusantes. Le plus grand succès d'un ouvrage pareil est qu'il ne s'analyse pas, ne se raconte pas et j'allais presque dire : ne se traduit pas, si l'excellent traducteur Henri Davray n'existait pour notre bonheur commun ! Un roman de Wells, c'est une épidémie de joie. On se le prête avec des réticences d'avares, on l'achète comme on voudrait du pain. Pour mon humble part, je suis descendu de la lune avec une importante acquisition, j'ai laissé les barres d'or pur au compagnon du savant et j'ai gardé le *veau lunaire*. Le *veau lunaire* est un animal encombrant, inconsistant, qui a goût de meringue, 30 pieds de circonférence et *gueule,* si j'ose m'exprimer ainsi, d'une façon désordonnée. Me voici donc un titre générique tout trouvé pour désigner les gens qui m'exaspèrent par leur bêtise, leur tapage et l'extraordinaire envergure de leurs prétentions. Le *veau lunaire*, c'est le poète, moitié viande, moitié rêve, le journaliste à tranche de copie, pâle escalope et filet de citron, le romancier qui veut que les enfants tètent et que les femmes ne sachent pas ce qui se passe derrière l'autre moitié de la lune de miel, c'est votre belle-mère, c'est ma concierge ! Pour les nationalistes, c'est les socialistes ; pour les socialistes, c'est les nationalistes : Déroulède, Barrès, M. de Pressensé ou M. Vaughan. Le *veau lunaire* répond à tous les besoins de nos différentes causes et si Laurent Tailhade ne gémissait pas sur la paille humide des cachots, il en eût fait une ballade savoureuse : « Le commerce des *veaux lunaires* va reprendre ! »

**Idylle Saphique,** par Liane de Pougy. Je me réjouis sincèrement en constatant qu'on va dire désormais Liane de Pougy comme on dirait Jane de la Vaudère, Camille Pert ou Daniel Lesueur. Il est aussi bien écrit, ce roman, que le meilleur livre de ces dames. Il y a une différence ? Laquelle ? Celle dont... il n'est pas parlé dans *le plus beau dîner du monde* de Villiers ? Non ! Il y a que l'auteur de cette *Idylle saphique* a le courage de se mettre à apprendre le français, ni plus ni moins. Elle est en train de lire de bons auteurs, au lieu de se relire comme ont la déplorable habitude de le faire ces sacrées femmes de lettres qui ont *d'abord* du génie. Et Liane de Pougy ne lit pas que des auteurs français, elle connaît Nietzsche et Verhaeren ! Je lui prédis un beau succès, et de bon aloi, le jour où, courageusement, elle se dispensera de payer des premiers Paris aux journalistes tarés et de nous glisser une image galante dans chacun de ses livres. Liane

de Pougy aspire au succès d'estime et il est extrêmement curieux de suivre, de loin, le travail psychologique accompli dans ce caractère de mondaine. Elle a bien assez d'esprit pour se douter qu'elle peut acheter des articles, tous les articles, mais elle a la bizarre ambition d'obtenir ce qui ne doit pas se payer, tout ce qui n'est pas à vendre et .. c'est peu de chose, peu de gens. Pour le moment, étant donné Venise comme trait d'union *du sang, de la volupté et de la mort*, la voici mise sur le même rang que Barrès. Encore un petit effort, Madame, vous allez finir par devenir un honnête homme et... ce qui est pire, un *bas-bleu*. Plus chaste que Jane de la Vaudère, moins philosophe que Camille Pert et aussi académique, certes, que Daniel Lesueur, elle aura sur ces trois belles personnes la supériorité d'avoir aimé par-dessus tout la littérature.

**Le mystère de Kama,** par Jane de la Vaudère. C'est de temps en temps à faire rougir un petit singe, mais c'est bien gentil tout de même. Je vous signale le chapitre IX intitulé : *Jeu des bayadères et des singes sacrés* «... mais les guenons tressaillaient de colère jalouse lorsque les mâles les négligeaient pour obéir aux jeunes filles. » Ça doit donner de jolis produits. Ce mystère, c'est une espèce d'envoûtée qui préfère la possession imaginaire d'un prêtre de Bouddha aux légitimes caresses de son époux. On empoisonne l'époux et on finit par courir le monde avec le bohème qui demeure l'amant fictif. Grand déploiement de couleur locale : éléphants, pierres précieuses, parfums et soieries de bazars. Les femmes ont toutes l'âme (le mot est peut-être impropre) des jeunes trottins de la rue Montmartre. Elles ne sont pas mystérieuses du tout. On entre, on sort et c'est toujours le même résultat et le même prix : des fleurs, des bijoux ou un petit singe. Et puis il y a l'histoire des deux Chinois qu'un de ces aimables trottins attachent par leur longue queue à un guéridon chargé de sucreries. Arrive le moment psychologique et tous les deux font basculer l'étagère aux sirops : « Ah! j'en ris encore! Si vous les aviez vus dans la confiture! » Oh! ma chère! Tous les vieux Messieurs décorés vont fiche le camp pour Bénarès et c'est Paris désert qui deviendra la *ville sainte* où tournoient les vautours dans le vent de la peste.

**Le jeune marcheur,** par Alphonse Crozière. Celui-là était inévitable. Mais il ne faut pas se plaindre, il marche avec une étonnante allure de vérité. Cela serait bien plus une sérieuse étude de mœurs collégiennes qu'une excentricité de

vaudeville. Il faut lire, là-dedans, des scènes absolument prises sur le vif, sans prétention au document, qui annonce un très solide tempérament de romancier réaliste assez peu soucieux des préjugés dits littéraires. Le jeune marcheur est un humain souffrant et comme on l'a déclaré dans les *Avariés*, il n'y a point de honte ni de ridicule à souffrir.

**La Piaffe**, par Pierre de Lano. Sainte Justice! Pour Monsieur de Lano, ex-historien des impératrices sur lesquelles il jeta autant de boue qu'un homme peut en jeter sur une femme dont il aurait sans doute baisé volontiers les pantoufles, *la piaffe* c'est... le règne de Félix Faure! Ce marchand riche, peut-être mieux élevé que d'autres du même tonneau, lui paraît un *piaffeur*, le Sardanapale du genre! Où allons-nous? Une jeune dame, Rosine Ménard, lui vend ses faveurs (et si vous saviez en quel style de charretier?) pour obtenir un ministère. Comme si c'étaient les femmes qui se vendaient aujourd'hui, chez nos ministres! Et le mari, s'apercevant enfin de la chose, se tue avec un couteau à papier. Ça finit mal. J'attendais une explication, moi, sur l'assassinat de l'autre, d'Eugène Léger. Nous avons une assez piètre histoire en fait de Louis XV modernes, mais les historiens me semblent furieusement assortis. Ces gens-là piaffent, ma parole, dans du crottin de..... bicyclettes.

**Le Mirage**, par Jean Bertheroy. Une jeune fille espère l'attrait du fruit défendu dans le mariage et aspire aux troubles des mauvaises passions en se donnant à un honnête homme qu'elle n'aime pas du tout. Je crois que l'erreur de ce livre est que l'auteur s'imagine, de bonne foi, que son héroïne finira par aimer son mari. Un enfant ne prouve rien en ces sortes d'affaires, et si j'étais le séducteur, je reviendrais tranquillement après le sevrage, ne fût-ce que pour embêter l'auteur qui possède plus de morale que d'expérience.

**Le nouveau Candide**, par Paul Brulat. Longue et virulente satire sur notre temps, sur nos mœurs et sur quelques célébrités du jour. L'auteur, en une courte préface, s'excuse d'avoir été obligé de prendre le nom d'un chef-d'œuvre. Ce n'était pas la peine L'auteur est un patient, un modeste et un convaincu et... Voltaire n'avait rien de toutes ces qualités. Il nous devient facile de faire la différence.

**Petites Femmes de régiment**, par Paul de Sémant. Des histoires enchaînées à la diable, écrites un peu à la hussarde et illustrées comme par des cartes... d'électeurs! Mais

c'est souvent bien drôle. Lire *Ma belle-sœur*, le chef-d'œuvre en le genre.

**La Coupe empoisonnée**, par Alexandre Hepp. Série de nouvelles que j'ai lues presque toutes avec plaisir sans deviner pourquoi cela s'appelle de ce titre sauvage : la coupe empoisonnée. A moins que ce soit l'amertume de la vie bue goutte à goutte.

**Contes normands**, par Jean Revel. Dans la *Grand'mare* il y a des études de plantes et de petites bêtes qui nous font négliger celles des caractères, la femme traître, l'homme brutal et quand tout le monde est mort, on revoit l'eau indéfiniment grouillante et les bords de cette eau tapissée de mousses curieuses. Dans *A la peine* on suit pas à pas de pauvres diables de tâcherons amoureux qui, par dignité, fatalisme aussi, crèvent d'avoir eu l'audace de compter sur leur amour avant de songer à l'argent de l'avare, leur père, et c'est très poignant.

**Contes flamands**, par J. Vilbort. Une vague histoire de sequestré, le *Fou des knobs*, mais ces contes ne sont flamands que de nom. Quand on a lu les légendes des vrais auteurs flamands, on ne comprend pas le langage presque parisien de l'auteur.

**Contes amoureux**, par Charles Grandmougin. Faciles, agréables et décents, ces petits contes ont cependant un côté tragique : l'*Histoire de Marie-Antoinette au bal de l'Opéra*. On se demande ce que cette page, presque cynique, dans sa naïve ingénuité, vient faire là. Les poètes ont des âmes vraiment doubles !

**Lettres à Louise**, par Lucien Arnette. Ce que je comprends la pauvre amoureuse ! Recevoir des lettres d'amour qui pourraient servir de guide à un agent du Touring-Club ! La rupture s'imposait.

**Spartacus**, par Raphaël Giovagnoli. Gros roman d'aventures ou le héros n'a presque plus l'air d'avoir existé. Traduction courageuse et naïve : « Salut, Spartacus empereur ! Salve, Spartacus imperator ! » Pourquoi ? Nous ne voulons pas choisir. « Revêts le paludamentum, et qu'à tes côtés se tiennent les contubernales. » Ah ! zut, à la fin. Est-ce qu'on n'a pas fini de *quovadiser* de la sorte ? « Dis-moi, maman, qu'y a-t-il la dedans ? » demande Posthumia (qui fut mise au monde après la mort de son auteur légitime). « Cette urne, ma pauvrette, contient les cendres de ton père ! » Je vous laisse là-dessus.

En réédition illustrée, l'*Agonie*, de Jean Lombard.

RACHILDE.

## *HISTOIRE*

Ernest Daudet : *La Conjuration de Pichegru et les Complots royalistes du midi et de l'est, 1795-1797*, Plon, 7.50. — Comte de Reiset : *Mes souvenirs : Les Débuts de l'Indépendance italienne*, préface par Robinet de Cléry, Plon, 7.50.

**La Conjuration de Pichegru.** — M. E. Daudet entreprend de réhabiliter la mémoire de Pichegru, et de détruire ce qu'il nomme la légende de sa trahison. Il essaye de le faire à l'aide d'une distinction singulière. Comme citoyen, Pichegru souhaitait le retour des Bourbons, et trempa dans une foule d'intrigues pour le préparer : homme politique, il travailla de tout son pouvoir à faciliter ce retour ; mais, général, il resta fidèle au devoir professionnel. Nous allons voir comme M. Daudet entend établir cette thèse.

Les faits, d'abord. On sait qu'en 1795, pendant les dernières semaines du Comité de salut public, et les premiers mois du Directoire, la république avait sur le Rhin trois armées. La première au nord, sous Moreau, se contenta de garder la Hollande. La seconde, celle de Sambre-et-Meuse, sous Jourdan, et la troisième, celle du Rhin et Moselle, sous Pichegru, devaient franchir le fleuve et refouler les impériaux en Allemagne. Elles avaient en face d'elles Clerfayt, Wurmser et le prince de Condé La plus grande partie de l'année se passa dans l'inaction. Avant de se dissoudre, la Convention avait signé la paix avec la Prusse, et le traité de Bâle, neutralisant les territoires prussiens de la rive droite du Rhin, laissait ceux de la rive gauche à l'occupation provisoire des Français. Les deux armées de Jourdan et de Pichegru manquaient de vivres et surtout de chevaux ; elles étaient payées en assignats qu'on n'acceptait qu'à trois pour cent de leur valeur nominale. Le 7 septembre, Jourdan passa le Rhin, s'empara de Dusseldorf et, gêné par la ligne de neutralité, voulut redescendre vers le Palatinat bavarois pour nourrir son armée en pays ennemi, et donner la main à Pichegru. Mais celui-ci, à qui la reddition de Mannheim avait permis de passer le Rhin, échoua dans une tentative sur Heidelberg où étaient tous les magasins de l'ennemi, et se cantonna sous Mannheim, tandis que Wurmser, passant devant lui, allait rejoindre Clerfayt en face de Jourdan. Devant ces forces bien supérieures aux siennes, Jourdan rétrograda, repassa le Rhin à Neuwied et alla se cantonner dans le Hunsdruck. A son tour, Pichegru repassa le Rhin, laissant dans Mannheim, sur l'ordre du Directoire, une garnison qui ne tarda pas à capituler. Les deux gé-

néraux n'avaient pu joindre leurs forces pour porter secours à cette place : ils furent heureux, à la fin de l'année, d'accepter un armistice, qui leur permettait de mettre en quartiers d'hiver leurs armées épuisées. Le Directoire fut mécontent : Jourdan et Pichegru se rejetèrent l'accusation, pour chacun, d'avoir laissé l'autre sans appui. Avant la fin de l'armistice, Pichegru donna sa démission, se jeta dans la politique d'opposition, se fit en 1797 élire membre et président des Cinq Cents, mit le Directoire à deux doigts de sa perte et l'accula au coup d'Etat de Fructidor.

Le lendemain de cette journée, pendant que le vaincu attendait en prison son envoi à la Guyane, tous les murs de Paris se couvraient d'une proclamation du Directoire, reproduisant une lettre de Pichegru, trouvée soi-disant par Bonaparte dans les papiers de d'Antraigues, émigré, agent royaliste, arrêté en Vénétie. Cette lettre était de l'époque où Pichegru commandait sur le Rhin ; adressée à un émissaire du prince de Condé, elle lui offrait de livrer passage à son armée, de livrer aux impériaux la place frontière, de proclamer Monsieur et de l'accompagner à Paris. Le tout aussi précis, aussi formel que possible.

Dès lors l'opinion fut faite. Pichegru était un traître, il s'était volontairement fait battre par les Autrichiens, avait volontairement négligé de secourir Jourdan, et fait exprès de laisser prendre Mannheim. Jourdan n'eut garde de laisser échapper cette explication de son échec. D'autant plus que Moreau, voyant Pichegru compromis, fit, avec un à-propos assez louche, tenir au Directoire une correspondance qu'il avait saisie quatre mois auparavant, un jour où il avait culbuté les Autrichiens et saisi tous les fourgons de leur état-major. Cette correspondance, adressée par des agents royalistes à l'émigré Klinglin, faisait mention d'une foule de personnages bizarres : Furet, Louis, Pinault, Coco, le Turc, Diogène, Persée, Le Bourgeois, le grand Bourgeois, la Mariée, Baptiste. Mais tous ces sobriquets étaient élucidés par une clé : le grand Bourgeois était Louis XVIII, le Bourgeois, le prince de Condé, Pinault, le comte de Montgaillard, Louis, Fauche-Borel, deux agents du prince, et Baptiste, autrement dénommé Poinsinet, le Banquier, la femme de chambre ou l'aimable Zède, c'était Pichegru.

C'était plus qu'il n'en fallait, surtout contre un homme à terre, et que le Directoire avait un intérêt majeur à déshonorer. Depuis, la trahison de Pichegru, admise au point de vue

militaire par Soult, est devenue article de foi pour tous les historiens.

Qu'y a-t-il au fond de cette légende? Rien, déclare M. Daudet, rien qu'un misérable amas de mensonges, de calomnies, d'inventions suspectes et contradictoires entassées par deux intrigants, pour se donner de l'importance et escroquer de l'argent. Montgaillard et Fauche-Borel, Fauche-Borel et Montgaillard, voilà les deux témoins à la charge de Pichegru, et ces deux témoins mentent, se contredisent l'un l'autre et se coupent eux-mêmes. D'abord la lettre affichée sur les murs de Paris est un faux matériel. Nulle lettre authentique de Pichegru ne fut trouvée dans les papiers d'Antraigues. Ce que Bonaparte envoya, c'était la relation, écrite par d'Antraigues, d'un récit qui lui avait fait Montgaillard et où celui-ci faisait parler Pichegru. Pour les besoins de sa cause, le Directoire n'a pas hésité à transformer cette réponse verbale, transmise de troisième main, en écrit authentique du général. Celui-ci, déporté sans autre forme de jugement, ne put protester. Ce Roques de Montgaillard était un homme taré, cupide, à vendre au plus offrant, toujours prêt à la délation; au demeurant plein de hardiesse et de faconde, qui se fit accueillir du prince de Condé et de Monsieur. en flattant leur perpétuelle manie, celle de corrompre et de soudoyer un général de la république. Savaient-ils que cet émigré avait passé à Londres pour l'agent secret de Robespierre, et vécu à Paris, sans être inquiété, les plus terribles jours de la Terreur? Non, sans doute, sans quoi Condé n'eût pas fait choix de lui pour tenter Pichegru. A son tour Montgaillard embaucha un libraire de Neufchâtel, panier percé, cerveau détraqué, dévoré d'un désir de se montrer en lumière, d'ailleurs violemment hostile à la Révolution. C'est lui qui servit d'intermédiaire entre Montgaillard et Pichegru.

Dès lors commence une série ininterrompue de mensonges et de promesses vaines. Montgaillard amuse et leurre Condé durant des mois. Fauche et lui soutirent de perpétuels subsides à Wickam, et le commissaire anglais à Bâle, banquier de la contre-révolution dans ce pays. Montgaillard fait tenir à Pichegru une longue et emphatique épître, et lui énumère les offres bien connues de Condé : bâton de maréchal, gouvernement de l'Alsace, deux millions comptant, château de Chambord, etc.

Mais ces offres, dit M. Daudet, rien ne prouve que Pichegru les ait acceptées ; depuis un siècle, dit-il, la renommée d'un général vaillant est ternie par les mensonges de deux

aigrefins. Fauche-Borel faisait parvenir à Condé de soi-disant plans de Pichegru; mais ces plans sont ridicules, enfantins, indignes d'un homme de guerre sérieux : Fauche a-t-il jamais vu Pichegru, seulement ? A-t-il été plus loin que son chef d'état-major Badonville — Coco, — dont la complicité, pour le coup, est bien établie ? M. Daudet compulsa dans les archives de Chantilly, les rapports faits au moment même par Fauche ; ils sont, sur bien des points, en contradiction avec les mémoires que celui-ci publia en 1829. D'ailleurs, où sont les signes et les effets de la trahison ; quelles places Pichegru a-t-il livrées ? Quel prix a-t-il reçu ? Cet argent, que Montgaillard et Fauche extorquaient à Wickam, quel témoignage que Pichegru y ait eu part ? Les revers du général ne s'expliquent-ils pas pour les mêmes causes que ceux de Jourdan : dénuement des armées, plans défectueux imposés par Carnot ?

Ce plaidoyer est chaleureux : certaines raisons sont sérieuses : il est bien certain que Montgaillard et Fauche étaient deux escrocs et deux menteurs. Il n'est pas douteux qu'ils aient « fait marcher » le prince de Condé et chanter Wickam. Les plans qu'ils prêtent au général sont évidemment de leur invention.

Mais il n'en est pas moins vrai que Pichegru recevait Fauche-Borel. M. Daudet, qui paraît en douter un moment, l'admet partout ailleurs, et nous allons voir qu'il cite une conversation qui le prouve. Oui, mais « en écoutant ses offres, Pichegru n'en a retenu que ce qui lui permettait d'y répondre sans enfreindre ses devoirs militaires ; il a promis son concours au roi dans le but de favoriser la restauration ; mais il a toujours entendu,— sa conduite en fait foi — qu'il ne le favoriserait que légalement. » Et M. Daudet cite une conversation entre Pichegru et un agent royaliste Broch d'Hottelans, conversation qui eut lieu en 1797 à Strasbourg. En voici la fin :

« Comment se fait-il, général, demande pour finir d'Hottelans, qu'en 1795 tous les mouvements de l'armée étant combinés d'après les avis qu'on recevait de vous, par l'entrevue des agents que je viens de nommer (Fauche et d'autres), comment se fait-il que les résultats aient toujours été nuls et que rien de tout ce qu'on avait annoncé ne s'est effectué ?

— Oh ! c'est bien simple, affirme Pichegru : je leur ai toujours dit qu'ils donnaient trop d'espérance, et qu'ils disaient plus qu'ils n'étaient chargés de dire. »

Et M. Daudet ajoute triomphalement :

« C'est la constatation du mensonge des émissaires... On aura beau tourner et retourner ce langage, on n'y trouvera pas la preuve d'une trahison militaire. »

M. Daudet se trouve ici dans le cas de celui qui veut trop prouver. S'il voit dans les paroles de Pichegru la constatation du mensonge des émissaires, nous y voyons la constatation de leurs rapports avec Pichegru ; or, si le citoyen Pichegru avait le droit de ne voir dans Condé que le cousin et le lieutenant de son roi légitime, le général Pichegru, commandant une armée de la République, avait le devoir de tenir Condé pour le chef d'un des corps qu'il avait à combattre: en avouant ses rapports avec lui, il se reconnaît coupable d'intelligence avec l'ennemi, crime prévu et puni par le code militaire. Si aucun fait matériel ne vint manifester sa trahison, c'est qu'il était prudent, et ne vit aucun jour à exécuter ses desseins. Dans les discours que les agents lui prêtent, il est un mot qui revient sans cesse : « Je ne veux pas être l'imitateur de Lafayette ou de Dumouriez. » Il est fort probable qu'il le dit, et certain qu'il le pensait. Il ne voulait opérer qu'à coup sûr. Il savait qu'un mouvement inconsidéré le ferait abandonner par ses troupes. Et d'ailleurs, vis-à-vis des Autrichiens, sa situation était particulière. S'il les battait complètement, la situation de la République était bien consolidée; son armée ravitaillée aurait, moins que jamais, voulu entendre à une tentative d'embauchage royaliste. S'il se laissait vaincre par eux, ils étaient les maîtres de la situation, son zèle était annulé, son intervention sans valeur : le roi rentrait derrière eux, et suivant leur vieille idée, c'était le morcellement de la France : la main mise sur l'Alsace, cette Alsace dont Pichegru devait être gouverneur. Il faut rendre à Condé et à Pichegru cette justice que l'un et l'autre redoutaient ce dénouement. Pour voir aboutir ses projets personnels de restauration, il lui fallait éviter de trop vaincre et d'être trop vaincu. Et c'est précisément ce qu'il fit. La soudaine reddition de Mannheim à la première sommation paraît avoir surpris tout le monde. Sitôt que Pichegru se fit ouvrir ce passage inespéré, il dut comprendre que la prise d'Heidelberg, où l'ennemi avait concentré d'immenses approvisionnements, était le coup décisif de la campagne. Heidelberg pris, c'était sa propre armée restaurée, libre de s'avancer en un pays vierge encore de guerre, pays ennemi où il pouvait lever des contributions pour vivre. C'était Wurmser et Condé rejetés sur le Danube, Clerfayt pris entre Jourdan et lui. Il fit contre

la ville une tentative qui échoua, comme lui-même le raconte dans une lettre à Moreau. Cette tentative fut-elle sincère, c'est affaire aux écrivains militaires à le conjecturer. Je vois qu'il attaque seulement quatre jours après l'occupation de Manheim. Ces quatre jours ne furent pas employés à une concentration de troupes, car il ne fit attaquer que par de faibles effectifs. Il ne paraît pas qu'il y ait été en personne. Dès lors l'issue fâcheuse se produit d'elle-même. Fâcheuse, non désastreuse ; il ramène son armée dans ses anciennes positions : Jourdan avait déjà été forcé d'en faire autant.

Il ne semble donc pas que malgré le talent dépensé M. Daudet ait réussi à blanchir entièrement Pichegru et à détruire la légende. D'ailleurs, il se trouve souvent, quand on examine d'un peu près l'effort des démolisseurs de légende révolutionnaire, que la légende, si elle n'était pas la vérité, s'en rapproche assez pour qu'il soit plus sage et plus sûr de la tenir pour telle.

**Mes souvenirs**, par le comte de Reiset. — Ces souvenirs intéressent par les événements qu'ils retracent et plaisent par l'alerte simplicité du récit. Très jeune encore, le comte de Reiset fut nommé premier secrétaire d'ambassade à la cour du roi Charles-Albert, le 15 mai 1848. Il avait fait à Rome quelques années durant son apprentissage diplomatique et mondain, puis occupé quelques semaines un poste à Francfort. Il arrivait à Turin en un moment de crise pour la monarchie de Savoie et pour l'Italie tout entière. Il fut le témoin des suprêmes efforts de Charles-Albert pour secouer le joug autrichien, de ses brefs succès, de ses revers et de son abdication.

Le caractère de ce souverain paraît avoir frappé M. de Reliset qui lui consacre plusieurs chapitres rétrospectifs, depuis les premières années du XIXe siècle, où le fils orphelin de Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan, se trouvait à Genève dans la très modeste pension de M. Vaucher, où l'on était fort mal nourri. Heureusement la sœur du maître de pension, s'attachant à M. Charles, lui faisait faire ses commissions pour la ville, et en retour le régalait de bons repas supplémentaires. En 1821, l'ambassadeur de France, marquis de la Tour du Pin, écrivait au baron Pasquier : « On ne peut pas, si jeune encore, être pourvu d'une réputation pire que celle du prince de Carignan... il est en horreur à tous les partis. » Jugement de l'opinion trop sévère sans doute et que la carrière du prince devenu roi devait démentir, puisque M. de Reiset conclut sur

son compte : « Je regarde Charles-Albert comme un des souverains les plus distingués que j'aie jamais connus... Sous une apparence de froideur, il cachait un cœur très aimant, et qui savait souffrir sans jamais se plaindre...Non seulement le roi Victor-Emmanuel ne lui a jamais ressemblé physiquement, mais moralement il ne pouvait y avoir aucune sympathie entre eux. Le roi Charles-Albert avait en lui de la race, de l'élégance, tandis que la nature du roi Victor était commune. »

Et le comte de Reiset connaissait Victor-Emmanuel qui prince royal, venait chez lui avec une fausse barbe, et sous le nom de Martin, tant pour causer des choses de l'état que pour faire confidence de ses escapades.

Il était l'intime ami de Massimo d'Azeglio, chef d'un des premiers ministères de Victor-Emmanuel, et il assiste aux débuts de Cavour. Après le deux décembre il fut envoyé comme premier secrétaire à Saint-Pétersbourg. Il est à souhaiter qu'un second volume de souvenirs nous fasse connaître ce qu'il y vit. Celui-ci a un double intérêt; il présente un tableau suivi de la politique piémontaise, pendant la période si intéressante qui va du soulèvement de 1848 à l'arrivée au pouvoir de Cavour, et en outre il contient, tant sur les personnages de cette période que sur quelques princes antérieurs de curieuses anecdoctes. L'histoire du mariage du futur empereur Guillaume — l'inoubliable grand-père—est piquante et n'était plus guère connue de notre temps.

MARCEL COLLIÈRE.

*P. S.*—Les amateurs du document de détail verront avec regret disparaître la revue *Souvenirs et Mémoires*, dirigée par M. de Bonnefon, et publiée chez l'éditeur L. Gougy. En trois années d'existence, cette revue a publié nombre de pièces intéressantes, Notamment le texte authentique des Mémoires de Mme d'Epinay, des inédits de Montesquieu, et cette étonnante correspondance du maréchal de Saint-Arnaud, où l'âme d'un militaire arriviste s'étale avec une si répugnante franchise.

## *PHILOSOPHIE*

*La Logique de Leibniz*, d'après des documents inédits, par Louis Couturat; gr. in 8°, 605 p. Alcan, 12 fr. — *La philosophie russe contemporaine*, par Ossip-Lourié; in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 276 fr. Alcan, 5 fr. — *Questions de philosophie morale et sociale*, par J. P. Durand (de Gros), avec

une introduction par D. Parodi; in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 179 p. Alcan, 2 fr.50 — *Aurore*, réflexions sur les préjugés moraux, par Frédéric Nietzsche, traduit de l'allemand par Henri Albert; in-18, 435 p. Société du Mercure de France, 3 fr. 50.

**La Logique de Leibniz** est assurément la partie de son système qui a été le plus négligée par les historiens de la philosophie et des mathématiques. Les philosophes ont été séduits par sa métaphysique; les mathématiciens ont surtout vu en lui le principal inventeur du calcul infinitésimal; les uns et les autres ne se sont pas préoccupés de ses doctrines purement logiques. Il est vrai que celles-ci sont dispersées dans diverses éditions et n'ont été jusqu'ici publiées qu'incomplètement. M. L. Couturat a ressemblé les documents épars, en a découvert d'inédits dans les manuscrits consacrés à la Bibliothèque de Hanovre, et a élaboré un savant travail d'ensemble qui permet de se rendre compte de l'importance que Leibniz attribuait à la logique comme science et comme *organon*, et de la place prépondérante qu'elle occupe dans son système.

M. Couturat y expose les idées de Leibniz sur la logique classique, et il montre qu'il ne la considérait que comme une branche d'une science à faire, plus général et plus haute, fondée comme la mathématique sur le principe d'identité, renfermant la synthèse et l'analyse qu'il nomme la mathématique universelle. Cette mathématique universelle, Leibniz l'a entrevue, mais ses principes ne lui permettaient pas de la constituer. Les géomètres de la seconde moitié du XIXe siècle ont eu l'honneur de commencer à réussir là où il avait échoué.

L'algèbre de la logique est à peu près fondée aujourd'hui, et la logique des relations est en voie de formation. On a longtemps cru que la logique était une science achevée depuis Aristote, depuis sa merveilleuse théorie du syllogisme; la vérité est que la plus grande partie reste à faire. On peut en croire M. Couturat, dont la compétence en la matière s'est déjà fait apprécier par de nombreux travaux.

Une autre conclusion se dégage de cette remarquable étude, c'est que la métaphysique même de l'auteur de la Monadologie repose sur les principes de sa logique et en procède tout entière, c'est qu'il y a chez Leibniz une unité profonde de la méthode et du but, une harmonie intime entre les principes du logicien et les hypothèses du métaphysicien. Le

principe de raison suffisante est en somme le postulat de l'universelle intelligibilité. Le principe de raison exprime que toute vérité est analytique. C'est dire que tout dans le monde doit être intelligible, logiquement démontrable par des concepts. « La philosophie de Leibniz apparaît ainsi comme l'expression la plus complète et la plus systématique du rationalisme intellectualiste : il y a accord parfait entre la pensée et les choses, entre la Nature et l'Esprit, la réalité est entièrement pénétrable à la raison, parce qu'elle est pénétrée de raison. Pour caractériser cette métaphysique d'un seul mot, c'est un *panlogisme.* » (Préf. p. XI.)

§

M. Ossip-Lourié nous apprend qu'il y a une **philosophie russe contemporaine,** des écrivains indépendants, grâce auxquels la Russie, malgré les entraves formidables à la liberté de penser, prend aujourd'hui de plus en plus conscience d'elle-même et prépare son émancipation intellectuelle. L'auteur a enveloppé sous le nom de philosophes tous ceux qui, à un degré quelconque, ont fait appel à des principes rationnels dans le domaine spéculatif et dans le domaine pratique : il nous fait connaître des métaphysiciens, tels que Soloviov, Grote, Preobajensky, des psychologues expérimentaux, tels que Setschenov, Marine, Sokolov, Orkansky, une pleïade de sociologues et de théoriciens politiques de toutes nuances, depuis les anarchistes Lavrov, Kropotkine et Bakounine, jusqu'au rétrograde Pobedonotzeff, en passant par les positivistes tels que de Roberty, et les économistes tels que Novikow.

A en juger par cet exposé, que nous avons tout lieu de supposer complet, exact et impartial, la métaphysique russe n'est ni originale, ni tenue en très haute estime dans le public lettré. A part Soloviov, dont le mysticisme a une nuance particulière et semble apporter une note nouvelle qui pourrait bien être la caractéristique ethnique de l'idéalisme conçu par un cerveau slave, les autres penseurs se traînent derrière les maîtres allemands ou anglais; ce ne sont guère que de distingués professeurs ; comme vulgarisateurs, ils ont rendu d'éminents services à leurs concitoyens, mais ils ne nous intéressent que par là, par le trait d'union qu'ils marquent entre la culture occidentale et l'ignorance orientale ; nous n'avons rien à apprendre d'eux. La sociologie et la morale sont mieux représentées ; la réputation d'un Kropotkine, d'un Herzen, d'un Bakounine

est européenne, mais cela tient peut-être à ce que certains ont dû chercher hors de Russie un abri contre la persécution politique et à ce qu'ils n'ont pas exclusivement écrit en russe. De Roberty et Novikow sont pour nous des auteurs de culture presque entièrement française; l'accueil fait à leurs travaux en est la preuve. Il y a dans ce groupe des sociologues russes de vigoureuses personnalités, de bon augure pour l'avenir. Sans doute, la race slave n'a pas encore produit un Spinoza, un Descartes, un Kant, et nous ne saurions prévoir quelles solutions elle donnera plus tard aux grands problèmes de pure spéculation. Aujourd'hui toutefois, avec un Tolstoï et la valeureuse phalange de ses politiciens et de ses moralistes scientifiques, elle a déjà suffisamment mérité de l'humanité pensante.

§

J. P. Durand (de Gros) n'a pas joui de son vivant de la renommée à laquelle il avait droit. Depuis sa mort, survenue il y a quelques mois, on commence à lui rendre justice. C'était un esprit pénétrant et inventif, d'une logique sûre, d'une indépendance toute philosophique, d'une critique sévère et strictement scientifique. On lui doit les premières théories explicatives des phénomènes de l'hypnotisme et de la suggestion, fondées sur des hypothèses psychologiques que les découvertes de ces derniers temps ont rendues de plus en plus plausibles et ont en quelque sorte imposé aux esprits les plus expérimentaux et les moins empiriques. Hypothèses qui se rattachent de très près à la métaphysique leibnizienne, et qui expliquent le dédoublement et la désagrégation de la personnalité par la coexistence chez l'animal supérieur de plusieurs centres hiérarchisés de coordination réceptive et motrice par la coexistence, en d'autres termes, de plusieurs *âmes*, plus ou moins conscientes, plus ou moins dominantes. Ces idées de Durand (de Gros) sur le *polypsychisme*, ainsi qu'il nommait la principale de ses hypothèses, n'ont d'abord rencontré, à l'époque déjà lointaine où elles furent émises, que des incrédules et des adversaires. Claude Bernard s'en est servi cependant, sans toutefois qu'on puisse l'accuser de plagiat évident. On sait comment les modernes théories biologiques de la symbiose et des colonies animales ont triomphé des oppositions, comment l'hypothèse des personnalités multiples a été habilement exploitée par les plus distingués des psychologues actuels, notamment par M. Pierre Janet. Ce

qu'on ignore généralement c'est que l'honneur de ces thèses aujourd'hui reçues revient à Durand (de Gros), qui en fut le premier promoteur, et qui n'en tira tout d'abord d'autre profit que celui de passer pour un amateur de paradoxes et de bizarreries philosophiques.

Sous le titre **Questions de philosophie morale et sociale**. M. Parodi a réuni diverses études que leur auteur se pro posait de publier. Elles ont trait à la critique du matérialisme, au déterminisme, au transformisme et aux doctrines socialistes. Elles sont heureusement choisies et elles font connaître les aspects les plus intéressants du penseur, qui, en même temps qu'il ouvrait à la science positive de nouvelles voies en psychologie, ne négligeait aucun des grands problèmes de la philosophie contemporaine. Le volume se termine par des appendices intéressants, dont l'un, intitulé « Psychologie et métaphysique », est très propre à montrer quelle liaison étroite Durand (de Gros) concevait entre les questions qui relèvent de l'observation et de l'expérience et celles qui resteront toujours, selon lui, légitimement posées par la spéculation logique, et dont un autre, intitulé « Psychologie et morale de la subconscience », et communiqué au récent congrès de philosophie, montre comment l'inventeur du polypsychisme avait élargi ses théories jusqu'à en déduire d'ingénieuses applications au domaine de l'éthique et de la sociologie.

Dans sa préface, M. Parodi rend hommage à l'auteur méconnu, résume sa vie et son œuvre. On y trouvera que les motifs de cet hommage sont justifiés, et on jugera comme nous que Durand (de Gros) occupe dans la philosophie française du XIXe siècle un rang qui est loin d'être le dernier.

§

**Aurore** est un recueil de pensées que Nietzsche avait dictées à son ami Peter Gast, durant son séjour à Venise, au printemps de 1880. C'est chronologiquement le début de sa campagne contre la morale traditionaliste et chrétienne. Comme le reste de son œuvre, ce n'est pas un traité systématique, une déduction de principes, ni une induction à partir des faits ; c'est un épanouissement de remarques incisives, de réflexions profondes, des considérations sur les préjugés moraux, jaillissant sans effort ni préparation apparente du tréfonds d'une pensée en perpétuel progrès, recréant le monde par la toute-puissance de sa propre inspiration. Nietzsche excelle à enseigner sans ton doctoral, à philosopher sans disserter.

Il nous transporte en une atmosphère de lumière, d'étincellement, où la tension de la discussion disparaît sous l'ornementation littéraire ; sa pensée éminemment aristocratique, éprise d'élégance, de spontanéité, d'aisance supérieure, comprend la dialectique à la manière d'un rythme entraînant qui enveloppe, désarme, suggère et persuade sans démontrer, sans réfuter ouvertement, sans nier brutalement. Où chercher, écrit-il dans la préface, composée six ans plus tard, cette aube nouvelle, cette rougeur délicate qui annonce un jour nouveau? Dans une *transmutation de toutes les valeurs*, par quoi l'homme s'affranchira de toutes les valeurs morales reconnues, jusqu'à présent, dira « oui » et osera croire à tout ce qui, jusqu'à présent, fut interdit, méprisé, maudit. Ce livre, tout d'affirmation, épand sa lumière, son amour, sa tendresse sur toutes sortes de choses mauvaises, et il leur restitue leur «âme», la bonne conscience, leur droit souverain, supérieur à l'existence. La morale n'est pas attaquée, elle ne compte plus... On voit le procédé. Il consiste à transposer les catégories, à nous faire trouver *beau*, ce que nous imaginions être *mal*, à juger le péché comme une œuvre d'art. C'est la magie nietzschéenne ; elle était appelée à un incomparable succès et sa fortune ne doit pas nous étonner. Ajouterai-je que cet esthétisme révèle peut-être, ainsi qu'on l'a dit, un amour plus pur et plus vivant et plus désintéressé de l'humanité chez l'amoraliste que chez ceux qu'il combat?

L'éloge du traducteur n'est plus à faire. L'exactitude scrupuleuse, la littéralité presque naïve à force d'être sincère sont les qualités d'Henri Albert. On est sûr, avec lui, de lire une traduction, non une paraphrase, ce qui arrive malheureusement trop souvent.

LOUIS WEBER.

## *LES REVUES*

*La Revue* (ancienne *Revue des Revues*) : une étude de M. Camille Mauclair sur MM. Saint-Pol Roux et Claudel. — *Revue blanche :* souvenirs de M. G. Kahn sur Jules Laforgue. — *Revue bleue :* un article de M. A. Beaunier sur M. Paul Fort. — Memento.

*Quelques beaux poètes français mal connus,* — sous ce titre longuet, M. Camille Mauclair explique aux lecteurs de **la Revue** (15 septembre et 1er octobre) les poèmes et les tragédies de MM. Saint-Pol-Roux et Paul Claudel. Il n'est pas mauvais que M. Camille Mauclair essaie de

réparer les oublis de la critique. Il y emploie sa souple intelligence et une langue apte à faire concevoir les différences et les rapports les plus fins.

Je crois qu'on n'a pas, avec autant de bonheur dans les termes, défini le talent divers de M. Saint-Pol-Roux :

« C'est un poète hanté de dramaturgie. Je ne sais si jamais on représentera la *Dame à la faulx*, à cause de la multiplicité des personnages et de l'intervention constante de l'élément féerique. Mais à la lecture, on reste stupéfait de la puissance génératrice d'images qui se manifeste dans ce livre. Ce qui caractérise Saint-Pol Roux, c'est la faculté des analogies....

» Il écrit donc en suscitant à chaque ligne une image qui traduit l'état d'âme de son personnage. L'effet obtenu est prestigieux. On est ébloui par un ruissellement de métaphores, on lit à la fois l'expression d'un sentiment et son équivalence dans le monde phénoménal. La double lecture ne va pas toujours sans fatigue. Certaines comparaisons semblent du pur gongorisme. Mais le gongorisme était une laborieuse reconstitution métaphorique, faite ingénieusement et de sang froid ; Gongora et en général les précieux cherchaient avec soin, par les artifices de la rhétorique, les images correspondant à la pensée nue, et très souvent ils arrivaient, par un effet de leur travail artificiel, à faire l'opération contraire, c'est-à-dire à traduire le concret en abstrait, parce qu'ils étaient incapables de voir dans la nature les correspondances naturelles de l'univers des signes à l'univers des idées. Un fauteuil devenait « les commodités de la conversation » et le terme « voiturer » faux, et inopportun, marquait la trace de ce froid travail linguistique patiemment fait par des gens sans vocation poétique. Mais, chez Saint-Pol Roux, poète instinctif, le travail contraire se produit. Toutes ses pensées retournent à la terre, qui lui fournit aussitôt une image visible de ce qu'il a conçu abstraitement ; et même ses fautes de goût montrent qu'il n'applique pas un système de rhétorique *a priori*. Au fond, c'est un simple. Catholique, idéaliste, terrien, il évoque des pensées plutôt qu'il n'en contient : car la façon de penser des poètes, c'est d'associer les aspects sans cohésion apparente.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Pour se placer, en art, au point où la complexité rejoint le simple, il faut être doué de facultés supérieures, car il est presque décourageant de l'oser, presque absurde d'espérer

s'y maintenir. Tout le talent du monde n'y parvient pas, il y faut l'inconscience souriante du génie, et Saint-Pol Roux est un inconscient en ce sens, comme le furent les imagiers gothiques auxquels il ressemble énormément, et qui nous confondent par l'union de la science et de la naïveté. Cet homme saturé de soleil et de joie lyrique est évidemment identique à son œuvre. Il colore et anime ingénûment tout ce qu'il regarde. Mallarmé eut aussi ce don magique, il émanait de toute sa personne ; mais, dès qu'il écrivait, son scrupule de puriste le contraignait à des retouches incessantes, sa haute intellectualité faisait taire son génie devant l'inflexibilité de la tradition et de la règle. C'est pourquoi il ne produisit presque rien. Un homme comme Saint-Pol Roux ne peut ni se retoucher ni se relire : c'est une force lyrique. Quelques artistes le tiennent en haute estime : ils le considèrent comme la plus intense et la seule puissante personnalité qu'ait révélée le mouvement symboliste, dont les favorisés actuels se gardent de parler de lui. Peut-être ces quelques réflexions engageront-elles des lecteurs à lire *Les Reposoirs de la procession*, *La Dame à la faulx* ou *La Rose et les épines du chemin* : ils en emporteront une fois de plus la conviction que la réputation n'est pas la gloire, et que la critique est impuissante à remplir sa mission, puisqu'elle n'a ni l'initiative de découvrir de telles œuvres, ni même la place d'en parler.

S'il est possible de parler d'inconscience à propos de M. Saint-Pol-Roux. — pour quiconque a su lire les œuvres de M. Paul Claudel, ses drames, et surtout *Connaissance de l'Est*, cet unique recueil de poèmes en prose sur la Chine, leur auteur est le plus conscient, le plus précis, le plus mathématique des stylistes. Sous le rapport formel : un Pascal qui soumet à la plus rigoureuse discipline son imagination invraisemblable, une intelligence qui ne dessèche point la sensibilité.

« L'auteur est un catholique absolu. Mais avec quelle fièvre étrange! » — écrit M. Camille Mauclair. — « Il est difficile de définir la beauté extraordinaire de ces drames. — Paul Claudel semble procéder de deux influences, celle de la Bible et celle de Rimbaud. Ceci est déjà assez paradoxal. On dirait vraiment que, cherchant à approprier le style des prophètes à la sensibilité actuelle, il a trouvé dans les proses de Rimbaud la transition souhaitée. Ce qu'il a d'analogue à

Saint-Pol-Roux, c'est l'amour profond de la nature. Il la sait par cœur et l'aime avec un enthousiasme infini. Toutes ses comparaisons sont tirées de la vie des champs. C'est un contemplatif de génie, il n'ignore rien de la vie naturelle. Elle est la symphonie constante de son œuvre où les personnages sont les thèmes. C'est aussi un styliste de premier ordre ; je ne connais personne en ce temps qui soit meilleur écrivain. Une phrase de Claudel réunit toutes les qualités ; elle est pleine, musicale sans exclure la pureté syntaxique, sobre d'épithètes, parfaitement équilibrée, musculeuse, stricte, d'une moelle française, exempte de néologismes, nette et grave comme une phrase de Flaubert, et cependant étrange comme une phrase de Mallarmé à cause de l'énorme concentration elliptique qui la caractérise. Flaubert et Renan ont eu pour marque le sens admirable de la position de l'incidente. Claudel me semble être avec eux l'écrivain qui s'en est le mieux servi Il y a dans *Connaissance de l'Est* à ce point de vue des morceaux que personne aujourd'hui n'écrirait. Leur auteur est, dans la pleine acception du terme, un artiste de style, nombreux, plastique, sonore...

» Mais c'est, sous cette armure du style, un cœur désordonné qui bat. Claudel est un halluciné à froid, une âme contenue et farouche, avec des élans de poésie à la fois sauvege et sereine. Il est foncièrement triste, écœuré de la vie superficielle, comme tous les mystiques. La grande misère qui est au royaume humain apitoie son âme extatique, obsédée de la vision des paradis orthodoxes. Il est sectaire, âpre, volontaire et rarement attendri. C'est vraiment un être imbu des prophètes menaçants, et des hommes, le plus difficile à connaître. Un livre comme l'*Arbre* est abrupt, mais celui qui le lit avec attention y découvre, outre la splendeur des images, une psychologie singulièrement captivante, et tous les signes de la grandeur. On ne peut guère dire que Claudel exprime le rêve, tout en lui est réalité intense, et s'il a été très influencé par l'esthétique de Mallarmé, il est du moins incapable de cette magnificence blanche et vague qu'on trouve dans l'*Hérodiade* ou l'*Azur* du grand poète spiritualiste. »

§

Ceux qui ont apprécié, dans le commerce de M. Gustave Kahn, l'abondance des idées, la nouveauté des renseignements et le tour si particulièrement vif de l'expression, liront avec un plaisir absolu les notes sur *les Origines du symbolisme*

parues dans **la Revue Blanche** (1er novembre). Un historien consciencieux de la période de 1879-1888, au point de vue littéraire, y devra recourir.

On voit dans ces pages une foule d'hommes dont l'attitude est imprévue : un Paul Bourget d'avant l'Académie, Charles Cros génial et désordonné, M. Henry Roujon, et le mythique, falot, invraisemblable, Anatole Baju, imprimeur en mansarde.

Mais voici que M. G. Kahn évoque le poète que beaucoup de jeunes hommes regrettent amèrement de n'avoir pas connu : Jules Laforgue.

C'est à une réunion des Hydropathes, sur la rive gauche. Grenet-Dancourt dit « aux foules surprises » un poème en prose de G. Kahn : « Son autorité couvrit l'échec noir de mon œuvre brève — narre M. Kahn. — Paternellement Grenet-Dancourt m'engagea à persévérer et à habituer le public à ma conception de la prose poétique. Je le remerciai et ajournai *sine die.* Cros naturellement me félicita, et après lui un jeune homme que j'avais déjà entrevu par là, et dont j'avais remarqué l'aspect un peu clergyman, et correct un peu trop pour le milieu; ce jeune camarade, conquis par ces quelques pauvres lignes, devait devenir mon meilleur ami d'art : c'était Jules Laforgue.

» Je l'avais un peu remarqué à cause de sa tenue, et aussi pour cette particularité, qu'il semblait ne pas venir là pour autre chose que pour écouter des vers; ses tranquilles yeux s'éclairaient et ses joues se rosaient quand les vers offraient le plus petit intérêt. Nous causâmes, tandis que Joseph Gayda, sur le tréteau, assurait qu'il ne voulait plus aimer que des femmes de pierre, et, à la dispersion, nous remontâmes un peu par les rues. Il m'apprit qu'il se voulait consacrer à l'histoire de l'art; il méditait aussi un drame sur Savonarole. Il fut convenu que nous nous reverrions. Nous nous montrâmes nos bagages littéraires : le sien consistait en une petite étude lyrique sur Watteau et quelques sonnets infiniment impeccables, et écrits sur des phénomènes de la rue, des enfants dont la chemise passe et les points les plus élevés d'une sérieuse cosmogonie. Il prêta une oreille attentive à mes idées de rythmique, à qui il voulut tout de suite considérer une portée; pourtant il continua quelque temps encore à écrire des sonnets : il en fit un petit cahier; je ne les connus pas tous, — je crois que, trop précipitamment, il les détruisit.

» C'est un de mes plus chers souvenirs que celui de ces

après-midi errantes de l'été 1880. Ce cerveau de jeune sage, d'une étonnante réceptivité, d'une extrême finesse à saisir les rapports, les analogies, m'intéressait infiniment. »

Les années passent. Kahn fait son service militaire en Afrique. J. Laforgue, lecteur de l'impératrice Augusta, réside en Allemagne... Et ces souvenirs sont des plus poignants qu'on puisse lire :

« L'automne de 1886, j'allais prendre, au débarqué de l'Orient-Express, Jules Laforgue qui revenait d'Allemagne, décidé à n'y point retourner ; il se mariait et essayait de vivre à Paris de sa plume. Par un abandon de ses droits à de petites sœurs très cadettes, Laforgue se trouvait sans fortune quelconque, et il n'avait aucune espèce d'économies. Quelques fonds, que lui prêtèrent les siens, lui fournirent juste de quoi s'installer. Sans santé, assez faible, il avait souffert d'un voyage d'hiver en Angleterre, où il était allé se marier, et d'un retour brusque dans un appartement pas préparé en plein froid décembre. Sauf quelques articles au *Figaro*, à la *Gazette des Beaux-Arts*, une chronique mensuelle à la *Revue Indépendante*, maigrement payée et sans fixité dans les dates, il n'avait rien. La librairie ne voulait point de ses *Moralités Légendaires*. Malgré mes conseils, il ajournait la publication de ses *Fleurs de Bonne volonté* (que j'ai publiées dans l'année 1888 de la *Revue Indépendante*) ; ce livre d'ailleurs ne lui eût rien rapporté pratiquement. Laforgue ne trouva pas, dans Paris, trois cent cinquante francs pour ses *Moralités Légendaires*, et ce fut bientôt la misère entière à deux, sans remède, sans amis qui fussent en mesure de l'aider efficacement. C'était la détresse fière et décente, le ménage soutenu par la vente lente d'albums, de collections, de bouquins rares, et puis la maladie aggravée. Il était à peu près certain d'obtenir un poste suffisamment rétribué dans un pays chaud, Algérie ou Egypte (il ne pouvait s'agir pour lui de passer un nouvel hiver à Paris, M. Charles Ephrussi et M. Paul Bourget s'étaient employés à le lui épargner), lorsque la mort arriva une nuit, soudaine. Mme Laforgue, au réveil, trouvait son mari mort à côté d'elle... »

§

Cinq volumes de *Ballades Françaises* ont répondu aux critiques malveillantes qui accueillirent ...*Presque les doigts aux clés* ou *Monnaie de Fer*. Aujourd'hui, on reconnaît à

M. Paul Fort un prodigieux talent, sinon du génie. C'est affaire de mots : là-dessus il n'appartient jamais aux contemporains de se prononcer. L'évidence est que l'imagination fertile du poète, ses images merveilleuses, son ironie, ses jeux de psychologie, une sensibilité que tout éveille, et, vraiment, le don d'écrire, — ont forcé l'attention la moins complaisante. Son œuvre, dédale où se perd la critique, embrasse le monde : on gâcherait du temps à l'observer à la loupe. A peine voit-on quelques exégètes méticuleux discuter « le vers en prose » ou « la prose en vers » qui est le moyen d'expression de M. Paul Fort. Cela n'importe que pour le critique lui-même. Chacun son métier.

M. André Beaunier remplit exactement sa tâche en cherchant à définir le mécanisme des « ballades françaises » et il chicane trop peu pour ennuyer personne. Son étude sur l'œuvre de Paul Fort est clairvoyante et complète (**Revue bleue**). Les lecteurs de cette revue nous sauront gré d'en extraire ces passages essentiels :

« C'est un homme très extraordinaire que Paul Fort. Il ne fait partie d'aucune école ; il ne se prête à aucune classification. Il frappe d'abord par sa désinvolture, sa spontanéité, le sans-gêne singulier de sa manière, une sorte d'excessive abondance. Quand on se demande à qui l'apparenter, on lui trouve de la ressemblance surtout avec le dieu Pan, qui n'est pas mort, bien que le bruit en ait couru...

» Son œuvre traite notamment de tout, — et il faudrait la dire encyclopédique si ce mot n'impliquait de la froideur et de didactiques intentions, au lieu qu'il y a de la joie, de la passion et de la vie à travers ces poèmes : ce n'est pas une description de la réalité, mais la voix même, ardente et folle, de la réalité...

» Un grand nombre de *Ballades françaises* semblent de véritables chansons populaires et celles en particulier de l'*Amour marin*, toutes mêlées d'argot, ne sont pas autre chose. Richepin a travaillé dans ce genre, et souvent avec succès, mais on sait de quel romantisme suranné ses meilleures inspirations se gâtent. Les ballades de Paul Fort, — chansons, lieds narrations lyriques, — ont un air de plus franche authenticité. Quelques-uns de ces poèmes sont extrêmement beaux. Un peu rudes, parfois câlins, souvent brutaux, tendres aussi, sincèrement émus, ils sont imprégnés de toute la mélancolie morne des chétives existences éperdues au milieu de trop vastes horizons, de la grosse joie des jours de bordée, de la tris-

tesse des prochains départs ; ils sentent la mer. Exubérants et timides tour à tour, sensuels et doucement élégiaques, ils inquiètent, comme la mer sans cesse changeante, déconcertante, pleine d'ordure, et merveilleusement belle et toute jolie !...

»... On est frappé de la puissance d'adaptation de cette âme de poète qui se place au milieu de la fable ancienne avec la même facilité qu'au milieu de la Nature présente, afin de participer à sa réalité ardente, de se mêler aux détails de sa beauté, de la voir et de vivre plutôt que de l'imaginer. C'est pourquoi les poèmes mythologiques de Paul Fort n'apparaissent pas comme des pastiches ou de curieux exercices d'Alexandrin...

» Du véritable poète épique, Paul Fort a la manière simplement naïve d'envisager l'histoire. Il l'altère sans le vouloir, il s'efforce de la voir telle qu'elle fut, mais il la veut surtout trouver vivante et il la vivifie de sa propre pensée qu'il y incarne. Il ne la distingue pas absolument de la légende ; il n'a pas non plus de notions très nettes des différentes époques : l'éloignement du temps échappe et il ne sépare pas avec violence le passé du présent, parce qu'il est surtout frappé de l'unité de la pensée humaine...

» Après avoir peuplé le monde de toute la pensée ancienne ou nouvelle, de toute la beauté diverse qui en compose la vie totale, il se place lui-même au milieu de tout cela qui est la réalité, certes, et qu'il a créé, comme son univers, comme l'univers...

» Plusieurs fragments ont déja paru de l'œuvre prochaine de Paul Fort, *Paris sentimental*. Nous voyons ici, d'une manière décisive, le poème lyrique aboutir au roman poétique. Il n'y a point entre le lyrisme et l'épopée la différence essentielle qu'on y a cru voir ; mais lorsque l'émotion du poète, consciente de l'objet qui l'a fait naître, se généralise en s'intensifiant, elle se manifeste par l'épopée ou le roman, entre lesquels l'analogie est grande...

» L'œuvre de Paul Fort est étonnante par sa variété, par son ardent désir d'absorber en elle tout le réel et le possible. Elle est exubérante et vive et sans cesse en mouvement. Dans le détail, elle est souvent exquise et parfois négligée ; on trouve en elle la délicieuse fantaisie, la beauté multiple et aussi l'imperfection des choses naturelles... »

MEMENTO. — **La Revue de Paris** (1er novembre). —

*Le Bagne*. par M. Jean Carol. — *Le Sultan comme financier* par M. Georges Gaulis.

**La Revue hebdomadaire** a commencé, le 2 novembre, la publication de *Miranda*, par A. Fogazzaro.

**Revue des Deux-Mondes** (1er novembre). — *L'évolution d'un genre. La Tragédie*, par M F. Brunetière.

**La Grande Revue** (1er novembre). — *Le portefeuille d'un ministre de la police*, Fouché, duc d'Otrante.

**La Revue blanche** (15 novembre) se recommande spécialement à la lecture des « vive l'armée ! » par l'article de M. Charles Vallier sur *Un pénitencier indigène en Algérie*. — A lire aussi : *L'Allemagne irrespectueuse*, par M. A. Cohen. — *Choses turques*, par M. Pierre Quillard. — *Spéculations*, par M. A. Jarry.

**L'Idée libre** (15 octobre) insère des poèmes de MM. E. Verhaeren et Charles van Lerberghe.

**L'idée synthétique** consacre périodiquement la gloire de M. Jean de la Hire, 3 fascicules ont paru.

**Revue universelle** (9 novembre). *Albert Besnard*, par M. Camille Mauclair.

**La Revue du Nouveau Siècle** (1er novembre) prie d'insérer, entre autres avis, qu'elle publie : *Prières à Pallas Athéné*, du « maître féministe » (?) Jules Bois.

**La Plume** (15 octobre). *Paris*, poème de M. Maurice Magre. — (1er novembre) des vers de Mme Lucie Delarue-Mardrus.

**L'Ermitage** (novembre). *Un pays*, poème de M. Marc Lafargue. Lire la critique dramatique de M. de Faramond et *les Faits divers* rédigés par M. Ch.-Louis Philippe.

**La Critique indépendante** a paru pour la première fois en octobre, à Paris.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Les Concours litéraires (*Le Gaulois*, 11 nov.). — Les médecins et le théâtre médical (*Le Gaulois*, 13 nov.). — Un sonnet en « omphe » (*Le Figaro*, 13 nov.).

Les concours littéraires, ceux des journaux comme ceux des académies, n'ont pas une très bonne réputation. Ils furent dépréciés par ceci qu'il y a toujours un lauréat, donc presque toujours un lauréat médiocre. L'opinion n'a pas tenu compte de quelques rencontres heureuses où le laurier, par un caprice du sort, vient échoir à un homme de génie.

On sait qu'en 1749 l'académie de Dijon mit au concours cette question : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. » Jean-Jacques lut cela dans le *Mercure* qu'il avait emporté pour se distraire un jour qu'il allait voir Diderot, alors détenu à Vincennes. L'impression ressentie alors par Rousseau mérite d'être rappelée. « Si jamais, dit-il, quelque chose a ressemblé à une inspiration, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture; tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières, et ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse; une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous les arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation qu'en me relevant je vis mes vêtements mouillés de mes larmes sans avoir senti que j'en répandais. » L'Académie de Dijon avait éveillé son génie. Sur-le-champ Rousseau esquissa ses idées, puis les communiqua à Diderot. L'auteur de la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* expiait doucement la hardiesse de ses paradoxes. En considération de son talent (singulières mœurs !) le gouverneur l'autorisait à se promener le jour dans le parc avec sa femme et à aller passer la nuit avec sa maîtresse. Il écouta avec bonhomie les interjections de son ami et l'engagea à rédiger une dissertation en forme. Ce fut le véritable début, à trente-huit ans, d'un grand écrivain qui se croyait un grand musicien.

Une autre académie, la Société royale des Sciences de Norwège a eu la gloire de faire connaître le nom de Schopenhauer. En vain avait-il publié son grand ouvrage, sa *Quadruple Racine*, sa *Volonté dans la Nature*, Schopenhauer demeurait aussi obscur que le dernier des professeurs de philosophie.

Son mémoire sur la *Liberté de la Volonté*, qui répondait à une question de l'académie sur le libre arbitre, fut couronné et l'auteur reçu dans le sein de la docte compagnie. Cela se passait en 1834. Schopenhauer avait quarante-six ans. « C'était un succès modeste, dit M. Ribot (1), et cependant le commencement de sa gloire date de là. Il fut loué, critiqué, discuté. Ses premiers ouvrages, après plus de vingt ans d'attente, sont réédités. »

Le troisième concours auquel je songeais est celui qui nous

(1) Philosophie de Schopenhauer, p. 8.

valut le *Nouveau Monde*. « En 1875, dit Villiers (1), un concours fut annoncé par la presse théâtrale de Paris. Une médaille honorifique, une somme de dix mille francs même, d'autres séductions encore étaient offertes à l'auteur dramatique français qui, dans un ouvrage en 4 ou 5 actes, rappellerait le plus puissamment l'épisode de la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis, dont le centième anniversaire tombait le 4 juillet 1876. »

Au mois de janvier suivant, le jury définitif, sur une centaine de drames, élisait l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam. Ce jury (il est juste d'en dire les noms) se composait, sous la présidence d'honneur de Victor Hugo, de MM. Augier, Legouvé, Feuillet, Greenville-Murray, représentant du *New-York Herald*, Perrin, administrateur du Théâtre-Français.

Ce succès, aussi modeste que celui de Schopenhauer, déguignonna Villiers qui avait environ trente-sept ans. Vinrent les *Contes Cruels* : ce fut la gloire.

Il faut noter que dans les trois cas que nous avons rappelés, le « lauréat » est un écrivain qui a déjà fait son œuvre, ou partie de son œuvre, ou qui est arrivé à l'âge de la pleine maturité. Quant aux œuvres couronnées elles sont nécessairement, même celles qui furent des causes de gloire, parmi les moindres de leurs auteurs. On n'a jamais mis au concours le sujet possible d'une œuvre véritable, parce que de tels sujets, il n'y a que ceux qui les inventent qui les peuvent réaliser.

Les résultats du concours du *Gaulois*, concours de lettres familières à la Sévigné, m'a paru fort honorable.

§

Le théâtre à thèses devait évoluer vers la thèse médicale, une fois épuisés l'adultère, l'enfant, la nourrice, les rentes, les bonnes et tout ce qui, enfin, intéresse exclusivement un bourgeois. Car ce qui intéresse encore plus ce brave homme que tout ce que je viens de dire, c'est sa santé : son estomac, son foie, ses glandes diverses et son appareil reproducteur. D'où les *Avariés*. L'opinion d'un médecin intelligent et très peu intéressé dans la question était bonne à connaître. Puisqu'il s'agit d'utilité, de telles pièces sont-elles utiles ? Valent-elles le musée de cire des foires? Voici l'opinion de M. Brouardel, recueillie par un rédacteur du *Gaulois :*

« Sur notre question qui lui demandait son sentiment sur

(1) *Avant-propos* du *Nouveau Monde*, 1880.

la médecine au théâtre, il paraît d'abord vouloir se taxer d'incompétence.

— Voilà plus de onze ans que je n'ai mis les pieds dans un théâtre; je ne suis plus du tout au courant du mouvement dramatique et je ne pourrais par conséquent donner mon avis sur un sujet qui m'est, en somme, étranger... Pourtant une seule chose me paraît évidente, c'est que la médecine au théâtre, ce doit être terriblement ennuyeux. »

Et tandis qu'il prononce les mots « terriblement ennuyeux », les yeux gris très vifs du professeur pétillent de gaieté malicieuse ; on devine que l'ennui ne fait pas bon ménage avec le docteur Brouardel et toute sa personne respire une activité, un mouvement, une force de vie qui ne doivent en effet laisser guère de temps au spleen, cette maladie des gens oisifs, d'avoir prise sur lui.

— D'ailleurs, ajoute-t-il, je n'assistais pas à la lecture des *Avariés*, et par suite je ne puis parler de cette pièce, qui fit déjà couler pas mal d'encre.

— Aussi n'est-ce pas sur les *Avariés* seulement, mais sur le principe même de la transformation du théâtre en amphithéâtre, que nous désirerions connaître votre pensée. Croyez-vous, monsieur le doyen, que la thèse médicale portée sur les planches puisse être utile comme moyen de propagande ?

— Là-dessus, je puis vous répondre très nettement : cela ne sert à rien ; selon mon sens, le théâtre, comme enseignement scientifique, est nul, et c'est compréhensible, d'ailleurs ; il y a tout un côté technique très ardu, et auquel le public est réfractaire, qu'on est forcé d'éviter, et qui serait le seul profitable ; dès lors, on se raccroche aux à-côtés, à l'anecdote, et non seulement la valeur documentaire en est nulle, mais aussi l'effet sur le public en est douteux.

— Pourtant, certaines pièces montrant les résultats de fléaux comme l'alcoolisme, par exemple, frapperaient l'imagination et pourraient, par la crainte, enrayer le mal.

— Pas le moins du monde ; il faudrait une action quelconque à cette pièce ; on y verrait sans doute, après quelques péripéties, un homme tuer sa femme dans une crise, et puis après, cela n'empêcherait pas les spectateurs des galeries d'aller consciencieusement s'intoxiquer chez le marchand de vitriol, après le baisser du rideau.

— Mais les conférences sur l'alcoolisme...

— Oh ! les conférences sont d'autre sorte ; elles, vraiment, font œuvre utile. Tout en mettant les questions à la portée

des esprits simples sur lesquels on doit agir, en élaguant les mots barbares qui les rebuteraient, on n'en reste pas moins dans le domaine de la science, et en appuyant la conférence de projections qui reproduisent les effets foudroyants de l'alcool, on frappe autrement l'imagination du populaire qu'avec n'importe quelle fable dialoguée, dont il pensera toujours malgré lui, en sortant : « Tout ça, c'est des inventions de journalistes, c'est de la blague. »

Le professeur Brouardel secoue la tête avec une énergie qui pour cela ne trouble pas son inaltérable bonne humeur.

— Franchement, je ne vois pas du tout une pièce médicale; il est certain que si l'auteur a du talent, cela peut être intéressant; mais il ne tirera jamais du spectateur que des émotions de clinique, des émotions faciles à obtenir et que n'importe quel curieux peut se procurer en achetant les livres spéciaux qui fourmillent d'exemples terrifiants, d'anecdotes à faire frissonner...

— A ce point de vue-là, précisément, monsieur le doyen, ne pensez-vous pas que si la pièce produit un effet, il est plutôt néfaste par son excès même! Est-ce qu'on ne doit pas cacher aux malades les conséquences effrayantes de leurs maladies!

— C'est-à-dire qu'on ne doit leur montrer que juste ce qui est nécessaire pour leur permettre d'éviter des complications par une négligence provenant du manque de crainte. Là se borne le devoir du médecin ; car il est bien évident, surtout chez les Parisiens, que le moral agit fortement sur le physique et qu'il est imprudent d'ébranler l'un si l'on veut guérir l'autre... »

On parle d'un opéra tiré du poème de Fracastor. Le ballet des *Syphilides* sera d'un effet saisissant...

§

On lit dans le *Figaro* du 13 novembre :

« Un de nos amis veut bien nous communiquer ce sonnet dont nous parlions hier et où M. Philippe Berthelot a su accomplir ce véritable tour de force de trouver cinq rimes au mot *triomphe*. Nous sommes heureux de reproduire ce sonnet, de vraiment belle allure, et qui jusqu'à ce jour était resté inédit :

ALEXANDRE A PERSEPOLIS

*A Monsieur José-Maria de Heredia.*

Au delà de l'Araxe où bourdonne le gromphe,
Il regardait sans voir, l'orgueilleux Basileus,

Près du rose granit où poudroyait le leuss,
La blanche floraison des étoiles du romphe.

Accoudé sur l'Homère au coffret chrysogomphe,
Revois-tu ta patrie, ô jeune fils de Zeus,
La plaine ensoleillée où roule l'Œnipeus,
Et le marbre doré des murailles de Gomphe?

Non; le Roi qu'a troublé l'ivresse de l'arack
Sur la terrasse où croit le grêle azedarac,
Vers le ciel, ébloui du vol vibrant du gomphe,

Levant ses yeux rougis par l'orgie et le vin,
Sentait monter en lui comme un amer levain,
L'invincible dégoût de l'éternel triomphe.

PH. BERTHELOT.

Avril 1886.

Ajoutons que notre collaborateur et ami Jean Richepin nous envoie l'état-civil du mot « somphe » dont il s'est servi dans un de ses drames : le mot se trouve dans Pline, *Histoire naturelle*, livre IX, chapitre III. »

Afin que Philippe Berthelot puisse se remettre à l'ouvrage et donner un pendant à son amusant sonnet, nous lui offrons ces quatre rimes nouvelles :

*Gymnogomphe*,
*Metriomphe*, nom d'une famille de passereaux,
*Agomphe*,
*Gonomphe*, espèce de bois.

Sans compter que des primitifs, *omphe, gomphe,* il pourra tirer encore : *anagomphe*, *perigomphe, catagomphe*, *anaomphe*, et toutes sortes d'autres vocables d'une saveur bien française. Quant au *somphe* de M. Richepin, c'est une *citrouille* (1), tout bêtement, ou une *éponge*. J'avoue n'avoir pu déchiffrer le sonnet de M. Berthelot; *gromphe* et *romphe* me sont obscurs, ainsi que *leuss* et *arack*, et je ne vois pas comment vole le *gomphe*, clou ou coin.

Comme ils étaient sages, les poètes du dix-septième siècle! *Triomphe* est un mot entré par surprise dans la langue, où il est resté isolé ; il n'a pas de rimes.

Rime en *perde* qui pourra, dit Scarron. A cela les nouveaux dictionnaires des rimes répondent : *herde*, *biderde*,

(1) Il faut lire sans doute dans la citation de M. Richepin, *livre* XX, chapitre III. C'est là que Pline parle du *somphos* ou *spongos*. Ces deux mots sont l'un et l'autre expliqués dans Forcellini par *spongia* et *cucurbita silvestris*.

*izquierde, ligniperde, saperde, chiterde, Valverde*, mais Scarron a toujours raison.

R. DE BURY

## *LES THÉATRES*

Comédie-Française : *L'Énigme*, pièce en deux actes, de M. Paul Hervieu (5 novembre). — Odéon : *Point de lendemain*, comédie en deux actes, de M. Paul Hervieu, d'après le conte de Vivant Denon; reprise de *Brignol et sa fille*, comédie en trois actes, de M. Alfred Capus (22 octobre). — Vaudeville : *Yvette*, comédie en trois actes et six tableaux, de M. Pierre Berton, d'après le roman de Guy de Maupassant (26 octobre). — Gymnase : *La Bascule*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay (31 octobre). — Théâtre-Antoine : *Le Bâillon*, pièce en trois actes, de MM. Camille Le Senne et Adolphe Mayer; *La Mariotte*, comédie en deux actes, de MM. Pierre Veber et Maurice Soulié (30 octobre). — Renaissance : *Le Voile du Bonheur*, pièce en un acte, de M. Georges Clemenceau, musique de M. Gabriel Fauré (4 novembre). — Palais-Royal : *L'Affaire Mathieu*, pièce en trois actes, de M. Tristan Bernard (24 octobre). — Nouveautés : *Le Bon Moyen*, pièce en trois actes, de M. Alexandre Bisson (12 novembre). — Bouffes : *Le Nez qui remue*, comédie-bouffe en trois actes, de MM. Maurice Soulié et Henry de Gorsse (7 novembre). — Lecture par M. Brieux de sa pièce, *les Avariés*.

. Voici une pièce qui tient du chef-d'œuvre, l'**Énigme**, de M. Paul Hervieu. Il y a longtemps que nous n'avions rien vu qui rappelât avec autant de simple vigueur la tragédie, — non l'aimable tragédie racinienne, si noble, si subtile, et si peu terrible, même quand elle s'ensanglante au dénouement, — non la pompeuse tragédie cornélienne, si héroïque, si grandiloquente, et si peu humaine, même quand elle s'égare en d'obscures complications, — mais la tragédie puissante où l'homme, vaincu par la fatalité brutale, succombe parmi les larmes, les cris et les douleurs, — la tragédie des maîtres antiques et de Shakespeare.

Des préjugés d'éducation dominent presque tous les hommes ; un des plus atroces est que le meurtre n'avilit pas : on méprisera le voleur, on estimera l'assassin. Dans certains cas même, la voix commune blâmera celui qui n'aura pas tué. C'est un devoir pour le mari de frapper sans merci la femme infidèle et son amant, ou, tout au moins, l'un des deux : un des plus odieux parmi les articles du code consacre cette cruelle opinion. Le chasseur propriétaire peut tirer honorablement sur le braconnier. Bien rares sont ceux qui protestent contre les lois sanguinaires, et ceux-là, le préjugé en faveur de l'assassinat est si fort qu'ils seront traités d'utopistes, voire

de faibles et de lâches; ils seront, quoi qu'ils fassent, impuissants à empêcher le malheur : l'éducation et la loi créent une fatalité de mort qui pèse sur les amants.

La femme mariée qui aime un autre homme que son mari en arrivera, par crainte de la mort, à commettre des actes bas et méchants. Il faudra qu'elle dissimule sans cesse; le mensonge, le faux maintien lui deviendront coutumiers; si elle pense qu'une équivoque puisse la sauver, elle en profitera quitte à compromettre l'innocente. Elle est contrainte à la bassesse, à la lâcheté. Et le complice s'affolera, il se résigne au plus sombre sacrifice.

M. Paul Hervieu a, dans une tragédie brève, où il n'y a pas un mot, pas un geste inutile, mis en présence six personnages. Deux frères, Gérard et Raymond, gentilshommes anciens, de ceux qui n'ont jamais réfléchi que les mœurs et les lois pourraient n'être pas ce qu'elles sont, grands chasseurs, de ceux qui tiennent à leurs privilèges, habitent un château avec leurs femmes Léonore et Giselle; ce sont des hommes farouches, le cadet sans doute un peu moins que l'aîné : tous deux, pourtant, sans hésiter, prêteront main forte au garde qui a observé des traces de pas suspectes. Des femmes l'une parle avec quelque liberté; les lois cruelles, les meurtres légaux, les veugeances sanglantes la choquent; l'autre est plus réservée. Un vieux cousin, le marquis de Neste, doux et tendre, un jeune homme, M. de Vivarce, sont les hôtes des deux frères. M. de Vivarce aime une des deux femmes; Gérard le surprend dans l'escalier : allait-il chez Léonore ou chez Giselle? Ni l'un ni l'autre ne se trahit; l'enquête des maris ne révèle rien et ce n'est qu'au moment où elle apprend le suicide de M. de Vivarce que Léonore, en un cri horrible, avoue sa faute.

Tout cela est concentré, ferme, fort. M. Paul Hervieu sait, par quelques traits justes, nous faire connaître un personnage. C'est avec un art infini qu'il conduit le drame à l'implacable effroi du dénouement. Il est impossible de décrire l'angoisse qui, durant tout le second acte de l'*Enigme*, étreint le spectateur; on sort bouleversé, et l'on exècre ceux qui, froidement, proclament la légitimité du meurtre.

Maintes fois, M. Paul Hervieu prouva, dans ses romans, qu'il est un psychologue subtil. En devenant un tragique, il n'a rien perdu de ce tact qui lui permet de distinguer les figures par les nuances les plus délicates. L'*Enigme* est une tragédie violente, et aussi une étude de la plus experte finesse.

Entre Gérard de Gourgiran et son frère Raymond, il y a des différences. Il fallait, pour que se déroulât le drame conçu par M. Hervieu, que les deux frères eussent les mêmes idées, les mêmes goûts, les mêmes tendances ; mais il ne fallait pas que l'un fût le double de l'autre ; l'identité des deux hommes eût alourdi le drame ; elle eût constitué un défaut, et, pourtant, bien des auteurs ne l'eussent pas évitée ; d'autres, apercevant l'erreur possible, se seraient, pour y échapper, égarés en de longues digressions ; M. Paul Hervieu a trouvé les termes exacts, et à Raymond comme à Gérard il a fait dire, avec une science parfaite, les mots et les phrases nécessaires pour qu'on les distinguât l'un de l'autre par le caractère.

C'est encore par d'adroites subtilités, par d'ingénieuses délicatesses, que M. Hervieu nous suggère — sans jamais, cependant, nous donner une certitude qui nuirait au tragique du drame — qui, de Léonore ou de Giselle, est la coupable. Il faut admirer la scène où M. de Neste ayant lu un fait divers, les personnages du drame dissertent sur le droit qu'a le mari de tuer l'infidèle : c'est une exposition simple et naturelle. Et toute la pièce est d'une composition rigoureuse, d'un équilibre parfait. M. Paul Hervieu a conçu, a écrit une belle œuvre.

MM. Paul Mounet (Girard), Silvain (Raymond), Le Bargy (le Marquis de Neste), Mayer (M. de Vivarce), Mmes Bartet (Léonore), Brandès (Giselle) tiennent avec talent les rôles de l'*Enigme*.

D'un conte galant du XVIIIe siècle, que Balzac, dans *la Physiologie du mariage*, où il le cite, met sous le nom de Dorat, mais qui est attribué le plus souvent à Vivant Denon, courtisan aimable, spirituel et quelque peu érudit, fort en faveur auprès de Louis XV et auprès de Napoléon, d'un conte intitulé **Point de lendemain**, M. Paul Hervieu a, par amusement, tiré une fort agréable comédie. Alfred de Musset devait connaître *Point de lendemain* : dramatisé, le conte est comme une première version, plus simple, plus légère, plus vive, aussi fine et moins mélancolique du *Chandelier*. Damon n'a pas la tendresse rêveuse de Fortunio, mais le Marquis n'a pas la brutalité de Clavaroche, et la Baronne nous séduit par des raffinements sentimentaux qu'ignore Jacqueline. M. Paul Hervieu s'est attaché à suivre le conte de Dorat ou de Denon : il en reproduit fidèlement les dialogues, qui sont nombreux, et les répliques de son cru sont très habilement pastichées.

Tout est délicat dans cette petite pièce, qu'on écoute avec grand plaisir, et qui est élégamment jouée par M. Laumonier et Mlle Mitzy-Dalty.

L'idée fut heureuse de reprendre **Brignol et sa fille.** Cette comédie, représentée au Vaudeville en 1894, fut le début de M. Alfred Capus comme auteur dramatique. Elle est, comme toutes les œuvres de son auteur, pleine d'optimisme et de bonne humeur. Elle ne vaut pas *Rosine* ni *la Veine*, qui sont des pièces excellentes, mais, ainsi que dans *la Bourse ou la vie*, que dans *la Petite Fonctionnaire*, ou que dans *les Maris de Léontine*, on y trouve des détails et des scènes entières qui ravissent. M. Capus, mieux que personne, a le secret de créer des personnages qu'on aime. Le plus grave reproche qu'on puisse faire à *Brignol et sa fille* est de rappeler *Mercadet :* un tel reproche n'est-il pas un éloge ?

La pièce est bien jouée, surtout par MM. Janvier et Gaston Séverin. Une débutante, Mlle Piérat, y est toute charmante.

M. Pierre Berton a tiré d'un petit roman, qui n'est pas le meilleur de Guy de Maupassant, une comédie assez peu originale, **Yvette.** On dirait d'une version nouvelle du *Demimonde*, où aurait collaboré M. Xavier de Montépin. Ni le personnage de Jean de Servigny, ni celui d'Yvette, ni celui de la marquise Obardi ne nous sont inconnus ; le docteur Marcowitch et Léon Saval, l'explorateur, ne font ni ne disent rien qui puisse nous étonner. On écoute *Yvette* sans jamais avoir une surprise, bonne ou mauvaise. Aux scènes comiques, on ne rit pas beaucoup ; aux scènes tragiques, on ne s'ennuie pas à l'excès. *Yvette* est une pièce terne ; si l'on est de très bonne humeur, le soir où on l'entendra, on s'y divertira peut-être. Au dernier tableau, le dîner, qu'on ne voit pas, mais dont on entend causer les convives, est la meilleure invention de la pièce.

M. Pierre Berton est heureux d'avoir eu pour interprète Mlle Blanche Toutain ; elle joue à ravir le rôle d'Yvette. A son ordinaire, M. Tarride est excellent dans le rôle de Jean de Servigny. Et, auprès d'eux, il faut citer encore Mmes Rosa Bruck, Daynes-Grassot, Cécile Caron, MM. Lérand et Ripert.

Il me semble que **la Bascule** est une des plus aimables parmi les comédies de M. Maurice Donnay. Certes, l'intrigue en est ténue : Hubert de Plouha aime bien sa femme, la tendre Marguerite, mais il a un goût vif pour l'élégante

Rosine Bernier, une actrice. Chez Marguerite, il ne pense qu'à Rosine; il craint de lui déplaire, de la perdre. Chez Rosine, il est hanté par le souvenir de Marguerite; il a peur qu'elle n'apprenne son infidélité et ne lui en témoigne quelque rancune. Les constantes inquiétudes d'Hubert ennuient à la fin Rosine, qui, d'ailleurs, s'est amourachée d'un jeune auteur dramatique; elle donne à Hubert une leçon un peu forte. Et Hubert revient, tout contrit, auprès de Marguerite ; pour détourner les soupçons qu'elle pourrait avoir, il lui raconte l'histoire la plus invraisemblable du monde ; elle se laisse convaincre, et tout finit à la satisfaction de chacun.

Il n'y a, dans *la Bascule*, que des conversations rapides, élégantes, aisées, — ce qui n'est pas pour surprendre, la pièce étant de M. Maurice Donnay. Mais ces conversations sont composées avec assez d'art pour nous suggérer les pensées intimes des personnages. Sous l'apparence un peu frivole du dialogue, nous devinons un conflit sentimental des plus curieux. L'auteur nous montre ce que, dans la réalité, verraient de l'aventure, les amis des personnages qui y assisteraient par hasard; mais tous, nous avons de très anciens ou de très perspicaces amis, qui, même quand nous ne nous confions pas à eux, aperçoivent les mouvements secrets de nos esprits; M. Donnay fait du spectateur un ancien et perspicace ami d'Hubert, de Rosine, de Marguerite. Quand, au second acte, Hubert de Plouha révèle à Amédée de Jugan, son beau-frère, le caprice qu'il a pour Rosine Bernier, il a beau faire, nous sentons qu'il est sérieusement pris, et qu'il en est malheureux, car il n'a pas perdu sa tendresse pour Marguerite. Nous sentons aussi toute la pitié d'Amédée pour la faiblesse sentimentale d'Hubert. Et, au dénouement, quelques paroles suffisent à nous faire comprendre combien, en cet instant, les pensées de Marguerite, celles d'Hubert sont complexes.

*La Bascule* est la plus strictement composée, peut-être, des pièces de M. Maurice Donnay. Tout y vient naturellement, et je n'y vois rien qui fasse longueur. Il y a, au premier acte, quelques personnages épisodiques bien divertissants : l'habilleuse, entre autres, et le directeur de théâtre sont d'une étonnante vérité.

Cette légère comédie est très joliment jouée. M. Huguenet a trouvé toutes les nuances nécessaires pour bien interpréter Hubert de Plouha. M. Noizeux s'oppose à lui, en Amédée de Jugan, de la façon la plus intelligente. Mlle Jeanne Rolly est vive et fine en Rosine Bernier, Mlle Ryter tendre en Mar-

guerite de Plouha. MM. Paul Plan et Le Gallo, Mmes Dorzial, Maggie Gauthier et Henriette Andral tiennent à souhait des rôles moins importants.

MM. Camille Le Senne et Adolphe Mayer, en une pièce assez sombre, **le Bâillon**, discutent la loi qui impose aux médecins le secret professionnel. Malgré toute leur bonne volonté, ils ne sont guère parvenus à nous intéresser. Leur drame est honorable, mais il est languissant et froid. Et, par une singulière inadvertance, dans la scène principale du *Bâillon*, le médecin partisan de la loi devrait, semble-t-il, en être l'adversaire, et le médecin qui l'attaque aurait des raisons de la défendre. MM. Antoine, Grand, Kemm, Mmes Barbier, Delia, Berton ont joué, sans grand éclat, ce drame honnête.

MM. Pierre Veber et Maurice Soulié ont commis une erreur en écrivant **la Mariotte**. Malgré des traits justes d'observation, malgré des mots heureux, malgré une réelle adresse scénique, cette petite comédie n'est pas gaie. Je ne crois pas d'ailleurs que le sujet choisi par les auteurs puisse jamais être traité gaiement. Une malade vraie, quelle que soit sa maladie, et quoi qu'on fasse ou qu'on dise autour d'elle, n'est pas un personnage comique. Il s'agit, dans *la Mariotte*, d'une malheureuse qui est sujette au sommeil hystérique : et même pendant les scènes les mieux imaginées de la pièce, on a une paisible arrière-pensée, et l'on ne peut pas rire franchement.

Mmes Barsange, Becker et Barrot, MM. Signoret, Leubas, Degeorge et Bournac ont très bien joué *la Mariotte*.

Je pense qu'écrire **le Voile du bonheur** fut pour M. Georges Clemenceau, que hantent sans cesse de graves préoccupations, une manière de délassement. *Le Voile du bonheur* se passe en Chine, pays qu'affectionnèrent toujours les moralistes et les philosophes. Le mandarin Tchang-I est devenu aveugle, et ce qu'il sait des choses lui fait trouver le monde admirable : sa femme Si-Tchun est la plus belle et la plus vertueuse des épouses, son fils Wen-Sieou est le plus respectueux et le plus instruit des enfants, ses compagnons Tou-Fou et Li-Kiang sont les plus sages et les plus fidèles des amis. Tchang-I est très heureux.

Une eau vendue par un guérisseur barbare lui rend la vue. Et la réalité apparaît triste à Tchang-I. Un condamné qu'il a sauvé de l'exil le vole ; Wen-Sieou et Li-Kiang le raillent ;

Si-Tchun et Tou-Fou le trahissent. Mais l'eau ne vient-elle pas d'un barbare? Elle est ensorcelée : Tchang-I n'a vu que des démons. Les spectacles d'erreur, il ne veut plus, pourtant, les voir. L'eau, à faible dose, devait le guérir; à forte dose, on lui a dit qu'elle lui brûlerait les yeux à jamais. Tchang-I, avec l'éternelle cécité, recouvre le bonheur.

Je doute que M. Clémenceau approuve l'acte de son héros. Certes, celui qui se réfugie dans la foi aveugle peut jouir d'un bonheur égoïste, mais il se condamne à être un inutile. Celui qui, ayant découvert les plaies du monde, se convainc qu'elles sont réelles, et entreprend la lutte pour les guérir, connaît aussi le bonheur, car, si peu qu'il fasse, il a le pur orgueil d'être parmi les ouvriers des bonnes tâches. Et cela, M. Clémenceau le sait mieux que personne, lui dont la noble intelligence, sans cesse en éveil, combattit toujours, avec une sereine vigueur, pour les causes justes et saines.

*Le Voile du bonheur*, malgré quelques longueurs, s'écoute avec plaisir. C'est une fantaisie pleine de détails agréables, et il y a de l'émotion dans la grande scène, traitée en monologue, où Tchang-I découvre les trahisons qui l'entourent. M. Gabriel Fauré a écrit, pour souligner les parties poétiques de la pièce, quelques bréfs morceaux, qui nous ont semblé gracieux et tendres : le malheur est qu'on les entendit assez mal.

M. Gémier a superbement joué Tchang-I, Mlle Andrée Mégard spirituellement Si-Tchun, Mlle Renée Leduc, MM. Beaulieu et Mosnier ingénieusement Wen-Sieou, Tou-Fou et Li-Kiang.

Les pièces de M. Tristan Bernard ne ressemblent pas à celles des autres auteurs : en assistant à la représentation de **l'Affaire Mathieu**, on s'en convaincra une fois de plus.

M. Tristan Bernard a une manière qui lui est bien personnelle de conduire une intrigue : à chaque acte, il imagine des incidents nouveaux ; les uns sont clos presque tout de suite, les autres se prolongent : tous, d'ailleurs, ont entre eux des liens logiques. Mais la féconde imagination de M. Tristan Bernard nous mène de surprise en surprise. Et puis, les personnages d'une pièce telle que *l'Affaire Mathieu* ont toujours une raison de faire ce qu'ils font. Ce n'est pas la volonté de l'auteur de se soumettre à une combinaison arbitraire d'événements qui les guide : ils obéissent à leur caractère et à leur tempérament. M. Tristan Bernard est peut-être le seul

de nos auteurs dramatiques qui sache écrire une comédie fantaisiste.

Qu'on prenne un à un les héros divers de *l'Affaire Mathieu*. Il n'en est pas un qui ne soit, au lieu d'une sorte d'automate qu'on jette à travers des quipropos, un être qui sent, qui pense, qui parle à sa manière. La sauvagerie, qui se trahit par une mauvaise humeur, pour ainsi dire systématique, de Godelle, la naïveté sentimentale de Blaise, la galanterie un peu niaise de Mathieu sont caractérisées nettement. Mais le personnage le mieux traité est celui de Folarmand. Ici, M. Tristan Bernard a fait œuvre de psychologue, et de psychologue excellent. Cet amant sans passion, qui ne demande qu'à être tranquille, et qui est mêlé, malgré lui, aux plus folles aventures, cet amant qui se croit et se veut amoureux plutôt qu'il ne l'est, cet amant qui quitte avec une telle placidité la femme qu'il prétend aimer, est d'une bien spirituelle invention. Nous sommes loin de l'irrésistible séducteur des vaudevilles, presque aussi banal que le vainqueur perpétuel des mélodrames. Et Folarmand n'est pas intelligent, n'est pas bête, non plus : c'est un bon garçon, quelconque, M. Tristan Bernard sait nous en donner l'impression.

Il y a, dans *l'Affaire Mathieu*, deux juges d'instruction : l'un est énergique, l'autre — très curieusement dessiné — est timide : mais tous deux ont la même rapidité à forger des systèmes, à créer des hypothèses qui pour eux sont des faits ; tout deux ont le même dédain pour la réalité quand elle n'est pas conforme à ce qu'ils ont imaginé. Borlier et Flapeau sont tous deux marqués du signe professionnel. Les interrogatoires faits par Borlier, au dernier acte, sont d'une excellente satire.

*L'Affaire Mathieu* est une très bonne pièce, et où l'on retrouve toute les qualités de M. Tristan Bernard. La troupe, si parfaite, si discrètement bouffonne, du Palais-Royal, joue cette comédie comme elle doit être jouée, avec finesse et légèreté, sans charge aucune. MM. Raimond, Boisselot, Cooper, Lamy, Francès, Gorby sont tous excellents : on ne saurait dire quel est le meilleur. Et Mmes Aimée, Samuel, Jeanne Derville et Jousset jouent avec agrément.

M. Alexandre Bisson a écrit des vaudevilles beaucoup plus divertissants que le **Bon Moyen**. Nous ne trouvons pas ici de ces situations extravagantes qui forcent le rire, si fréquentes dans le théâtre de M. Alexandre Bisson. *Le Bon Moyen* n'est

pas attristant, comme certains vaudevilles tout à fait manqués; mais, à le voir, on regrette les soirées folles des *Surprises du divorce*, du *Contrôleur des wagons-lits* et de *Château historique*.

Mmes Fériel et Lucy Gérard sont agréables ; MM. Germain et Torin sont amusants.

**Le Nez qui remue**, de MM. Maurice Soulié et Henry de Gorsse, est une pièce assez folle. Je ne sais trop comment il faudrait s'y prendre pour la raconter ; les quipropos y sont compliqués à l'extrême. Ils ne sont pas très nouveaux, peut-être, mais ils sont suffisamment gais pour qu'on rie.

Et puis, Mlle Diéterle est charmante dans le principal rôle de la farce.

Voici que la censure interdit des pièces vertueuses ! M. Brieux, qui est le plus honnête des auteurs dramatiques, s'aperçut un jour que la syphilis était, comme l'alcoolisme et la tuberculose, une cause de dégénérescence pour la race humaine, et, en une pièce prudente et sermonnaire, il entreprit de le faire savoir au public. M. Antoine allait représenter *les Avariés*, quand la censure et son chef, M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, mirent le holà : la représentation des *Avariés* fut interdite.

M. Brieux, en lisant lui-même sa pièce devant quelques centaines d'invités, voulut prouver qu'il n'avait rien de commun avec les pornographes : nous le savions de reste. Si nous n'admirons pas toujours les œuvres de M. Brieux, si, malgré les *Trois filles de M. Dupont* et *la Robe rouge*, son génie dramatique et son talent littéraire nous semblent parfois contestables, nous n'avons jamais douté qu'il ne soit un parfait honnête homme et un auteur consciencieux, incapable d'une vilaine pensée. Cela, *les Avariés*, à défaut d'autres pièces, suffirait à le démontrer.

Je ne crois pas qu'il y ait lieu, pour l'instant, de critiquer *les Avariés :* les qualités et les défauts, dramatiques et littéraires, de ce drame, nous les dirons, le jour, prochain, j'espère, où, la censure enfin abolie, on le jouera. MM. Brieux et Antoine en appelaient simplement d'un jugement qui visait leur moralité et qui leur paraissait inique, et qui, en effet, a été cassé à l'unanimité. Et peut-être auront-ils hâté la disparition d'une des plus ridicules et des plus vaines parmi les institutions actuelles.

M. Roujon a voulu défendre la décision prise à l'égard des *Avariés*. Et à un rédacteur du *Matin* qui l'interviewait il a dit :

« La génération et l'accouchement, pas plus que la médication de la syphilis, ne sont pas des matières immorales, mais elles ne sont pas scéniques. Chaque chose a sa place : la scène d'un côté, la clinique, l'hôpital et le musée Dupuytren de l'autre. En dehors de là, la pièce de Brieux est parfaite, mais qu'il la fasse jouer à l'amphithéâtre! »

Et un censeur aurait ajouté :

« Qu'on nous supprime si l'on veut. Cela n'empêchera pas que, pour la pièce de M. Brieux, nous avons bien fait : nous n'avons à viser que des pièces de théâtre et non des pièces d'amphithéâtre. »

Le moyen de défense est peu habile. Il montre que la censure, qu'on ne juge, habituellement, que ridicule, peut devenir dangereuse et gravement oppressive. La prétention de délimiter aux auteurs les matières qu'il ont le droit de traiter dramatiquement est insupportable. Que penserait-on d'un censeur qui, sous prétexte que la géographie doit s'enseigner dans une salle de faculté et non dans une salle de théâtre, interdirait *le Tour du monde en quatre-vingts jours?*

A.-FERDINAND HEROLD.

## *ART MODERNE*

Exposition Henry de Groux. — Galeries Silberberg.

En toute toile qu'un cadre ferme, De Groux suprêmement enserre l'irradiation d'une flamme. Il use du crayon de couleur dont s'écrase aux grains le cramoisi ardent ou le jaune en tumulte, il use des puissants jets très drus de sa brosse fébrile, n'importe: sa main impose aux images suscitées la ressemblance, avant tout, d'une flamme.

Sait-on la mystérieuse puissance qui, du fait d'avoir juxtaposé à un tissu l'effarement des touches ainsi pressées selon une combinaison volontaire et neuve de l'œil, si matérielle allume soudain en les esprits des spectateurs l'impalpable brûlure de la titanique fleur ? De Groux atteint droit le dernier but de l'art: qu'on l'étudie ou le critique, oui, mais transporté par l'élan de l'enthousiasme, du lieu que, précisément son dessein était de susciter.

On dira telles choses sur des attributions de sujets à des tableaux par lui : à peine ! s'il en a voulu imposer la vision

elle s'y est, sûre et à jamais, nouée. L'occasion ici même m'a échu de louer naguères la série napoléonienne ; je n'y reviendrai qu à seule fin de proclamer que mes souvenirs se sont trouvés joyeux de confronter à des miroirs authentiques le reflet qui leur en était demeuré, et qu'ils imposent une forme désormais fixe et complète à une lecture, aussi embrasée qu'eux-mêmes, par exemple de l'*Expiation* ou de certaines pages dans Michelet. Napoléon, non plus d'apparat comme aux grandes décorations par Gros ou par David, non plus suscitateur des rêves de liberté reconquise comme au monument de Rude en les feuillages de Fixin, Napoléon, par De Groux, un homme, un homme ainsi que les autres en proie à son destin : celui-ci, sans doute, une tourmente, mais qui le prend tout resplendissant d'illusions juvéniles, qui le leurre en le faisant croire à sa supérieure étoile, qui l'oblige à des gestes vacants de l'acteur que, pître, il a crû être par la domination apparente d'une volonté héroïque ou d'un dessein implacable, qui le tord et s'en joue et le promène en le sursaut triomphal des batailles hasardeuses où même il ne fut rien sinon le hochet du sort et un peu de la flamme éveillant des émois ; puis la tourmente l'entraîne, vers le flamboiement vengeur de Moscou, vers la longue durée de neige et les glaçons meurtriers ; la tourmente le harcèle, l'épuise, le rejette un instant épave, pour soudain par un sourire captieux lui imposer l'éclat momentané d'un diadème rénové et plus pur : brève échéance, la tourmente hurle et rit, sinistre, de cet instant de puérile grandeur, cette fois elle l'abat, le rejette; le voici, stupéfié, hésitant, vide, contempler, muet, avec la mer, le vol des aigles sur la menace du ciel encore au nord ensanglanté, le désastre prodigieux et qu'il n'a pas compris : un homme...

Toutes les fausses grandeurs, illusoires à la mesure de la force des décisions humaines, passent, parmi l'œuvre du peintre, identiques au peu de consistance qu'une haleine de la vie a insufflée à leurs fantômes. Le pauvre Jésus, vers qui convergent le blasphème et l'outrage des peuples que sa mission eût été de rédimer, le pauvre Jésus qu'est-ce de plus qu'un homme épris d'un mensonge impossible ? et ne nous le montre-t-on pas enfin comme il fut, si inférieur aux destinées de son rêve ? Essénien effarouché devant la brutale fureur de la vie, il subit l'épouvante et la honte qu'il n'a su conjurer ; il y succombe, victime inconsciente.

Quand De Groux choisit d'accompagner en leur voyage au triple séjour les Poètes, il a saisi aux souffles enflammés du

chant merveilleux le sens véritable des épouvantes et des extases élucidé peu à peu par Virgile à Dante frissonnant. Succédez-vous, Empereurs, Papes, grands épeurements de la terre souillée, hautains visages de l'orgueil multiple : dominations, triomphe de pourpre et de clair laurier, sang des batailles, luttes fratricides très illustres, cimier d'écarlate au front des guerriers et de diamant au front des sages, tout cela vertus d'ostentation, tout cela masques fangeux de tyrannies impavides et risibles, tout cela, avec ce que l'homme respecte et avec ce qu'il redoute, voué sans trêve, sans merci, inlassablement à l'ardeur du châtiment, aux sifflements éperdus des lanières vengeresses, aux mille supplices acharnés sur eux maintenant et à jamais, à la pluie bouillante, à la poix, à la submersion éternelle dans les étangs de la fange... Seule la destinée pure a triomphé de la vie ; seul l'esprit sans superbe a triomphé. Seul quiconque a pressenti avec simplicité une aube tranquille et sereine vit dans la sérénité éternelle. Quiconque n'a pas leurré à son tour n'est pas leurré ! La foi, l'espérance, la pureté du corps et de l'esprit exaltent qui n'eut pas le souci de s'exalter aux dépens d'autrui.

Le simple est là, dans la béatitude éternelle ; la candeur de la beauté vraie, la fraîcheur merveilleuse, la source de la vie, Béatrice, âme en allée si frêle et si claire, Béatrice, rayonnement désormais le suprême, alme apparition au seuil radieux du jardin de félicité, Béatrice, ô disparue, harmonieuse dispensatrice du trésor vrai de la vie !

L'humanité contient seulement en elle-même les hommes. Point de monstres, ni de magnifiques, ni d'avilis. Seulement des hommes. Tout homme est égal à sa destinée : il n'est de flatterie qui le grandisse, il n'est d'outrages qui l'humilient. Tel visage anonyme équivaut ou surpasse celui qu'évoque un sursaut de syllabes célèbres. Voici des visages ou des aspects d'humanité féminine où se groupe à dessein tout l'honneur merveilleux des suprématies plus vraies. Types d'humanité éphémères et que sans doute la mémoire délaissera, ils sont là pour attester l'effigie splendide de notre race : et d'elles s'enorgueillira chacun. O étranges portraits splendides de femmes vraiment les glorieuses ! beauté que la flamme du peintre éveille et certifie, portrait pâle au béret noir, portrait solennisé de rouge plus royal et de broderies sous un chapeau pareil à un printemps réapparu, art, ô seul qui magnifies et éternises, le peintre est un voyant merveil-

leux, nous nous apparaissons à son appel, éblouis et haletants.

L'art de De Groux, je l'ai noté, en toutes les rencontres moindres que celle-ci, à peu près jusqu'à ce jour, totale, issu d'un vouloir réfléchi, de méditations que la lecture fortifie et précise, s'évade de liens étroitement littéraires ; nulle formule ne l'a jugulé ; c'est l'œil d'un peintre, promené volontiers vers d'imaginaires contrées, mais l'œil est sain comme il est contemplatif, sincère, net et neuf. Il ne s'y reflète nul mirage de convention ; il voit dans la pensée ou le rêve comme dans l'espace réel ; il crée parce qu'il est pur des visions de la routine. Paysages où apparaît la lumineuse inspiratrice, jardin frais à peine coloré, sites infernaux et d'haleines fuligineuses, lieux vastes et nus, enflammés par la bataille, n'importe, ou l'île tropicale du long recueillement déchu, aspects des clos de la terre ou des espaces d'extase, tout se fond, se tient, existe, enflammé et véritable, et jusqu'à la promesse magnifique, ardente, purificatrice des bonnes vendanges de la Révolte !

Il conviendrait de revenir, défini quant à ses tendances et à une signification d'ensemble, à l'effort savant de De Groux, toujours le même, mais depuis les débuts minutieusement affermi.

Son métier l'apparie à des peintres très puissants. A-t-il profité d'une étude de procédés anciens? A coup sûr, comme il a connu, après, l'abondance de Delacroix aussi bien que la sévérité elliptique d'Ingres, la sincère recherche de Manet, des impressionnistes ou de Van Gogh et de Gauguin. Seulement d'une étude sagace et concentrée il n'a retiré que l'utile ; il a su extraire ce qui est conforme à sa vision ; il a tout refondu, recréé pour n'en user que selon son besoin nouveau. Ses moyens, donc, originaux à l'égal de son rêve propre, et la sorte de hourvari où se pressent les éléments de sa peinture épurent par une vigueur insoupçonnée, le jaillissement un peu barbare, au sens latin, d'une touffe très tragique. Mais son pastel surtout déconcerte : il existe et s'est imposé, loin des sources idylliques ou même fortes, ni provenu de La Tour ou de Chardin plutôt que de Prud'hon ou de Puvis, ni, non plus, du procédé divers, attachant, serré de Degas. Il est lui-même, par lui seul, il est de De Groux.

L'exposition aux galeries Petit, un instant ouverte, a affirmé pour ceux qui le méconnaissaient le génie d'un peintre

tourmenté, violent, étrangement personnel et spécial, mais sûr de lui et sans cesse grandissant.

— Les Galeries Silberberg et Cie nous offrent une exposition d'ouverture, cette saison, à plusieurs égards louable. Il n'est là que peintres nouveaux; quelques-uns, Anquetin avec ses sûrs dessins de maîtrise, Guignet aussi, Hawkins sont appréciés mais apportent l'appui de leur présence à des réalisations plus hésitantes, entre lesquelles Morrice, avec sa douce et un peu *whistlérienne* Venise du soir, Guérin, rattaché à Monticelli d'une part ou encore à Cézanne, Giran-Max, Francis Jourdain, Flandrin, Chahine et Dethomas ont présenté les plus décisives et les plus chantantes. Bientôt il faut souhaiter que chacun de ces jeunes artistes réunira en quelque lieu assez d'œuvres pour en juger d'ensemble, et voir. Pourquoi non, l'un après l'autre, précisément en ces galeries qui déjà les accueillent?

ANDRÉ FONTAINAS.

## *ART ANCIEN*

**Les Américains et le XVIIIe Siècle Français.** — Les prix montent toujours, à la grande joie des experts, des commissaires-priseurs et des marchands. Il n'y a pas à dire, ces Américains sont extraordinaires. Chaque fois qu'un paquebot se vide en Europe, il y a dans le groupe des passagers des premières, un individu qui, plus fiévreusement que les autres, s'engouffre dans le rapide de Paris. Arrivé, à peine décrassé de la traversée, il court les marchands, les revendeurs, les collectionneurs, les faméliques intermédiaires pour tâcher de décrocher la pièce rare, l'introuvable tapisserie, le panneau décoratif, le plafond, les boiseries, le meuble de Beauvais... Il a besoin de tout cela, à la fois, quand même, de suite, à n'importe quel prix. Il représente un syndicat, — toujours ! — il est capitonné de chèques, fait d'invraisemblables randonnées autour de Paris, force la porte des châteaux et des grosses maisons, visite les notaires, les huissiers, les petits banquiers des petites villes en quête d'un tuyau, revient, vit dans le fiacre à l'heure qui le trimballe de Montrouge à Montmartre, ne se couche pas parce qu'il y a, après les Folies-Bergères et l'Olympia, le tripot, la partie et le reste; et grâce au tub et au soda, résistant aux colloques des bons Juifs, des vieilles dames catholiques et des peintres documentés, entre le marchandage d'un problématique Fragonard et le dîner à la taverne que vous savez, il reprend haleine en

ingurgitant de savants breuvages nationaux en quelque bar des alentours de la Madeleine.

Pendant que là-bas, dans Wall-Street, le « lamb », le « bull » et le « bear », le « piker » et le « plumger », tous ces curieux êtres se ruent, se cognent, se déchirent, s'entre-dévorent, ruinés ou enrichis par l'inattendu « bulge » ou « stump ».. Et ce courtier qui, ici, s'affaire sans trop se presser, parfois a plus d'une chance de faire changer le destinataire du lot qu'il a réuni, tel palais de la 5e Avenue pour lequel il s'embesoigne, ayant passé en d'autres mains, — l'homme qui l'avait dépêché sur le continent s'étant suicidé, s'il ne gueuse autour des docks, s'il ne grelotte la fièvre dans un lit d'hôpital.

Il n'en reste pas moins que ces gens étranges, — ils sont, d'après la dernière statistique, 3.800 possédant chacun plus de 5.000.000 de francs, — font vertigineusement monter les prix : on a vendu, ce mois-ci, 57.000 francs une commode...

Il m'a paru intéressant, pour quelques peintres seulement, de marquer le zéro de l'étiage, — je veux dire le prix qu'on payait assez ordinairement à l'artiste. Voici quelques chiffres, d'après les papiers originaux.

Ce sont des prix payés par Louis XV. Le prix du roi, à la vérité, n'est pas un bon prix, car il paye un peu moins que les simples amateurs, — *profitant* de ce qu'il accorde, d'autre part, outre pas mal de « faveurs et de facilitéz », des pensions, des logements au Louvre et dans ses autres maisons. Le plus souvent, au bas des propositions qu'on lui fait, on trouve ce mot « modérez », qui indique une réduction, et parfois assez notable. Mais, tout en prenant en considération cette légère dépréciation, qu'on peut évaluer à un quart au maximum, et en multipliant les sommes indiquées ainsi qu'il convient, afin d'obtenir l'équivalent actuel, le résultat obtenu reste extraordinairement curieux, et bien pour faire réfléchir, — je n'ai pas dit rêver, — les milliardaires de l'Union.

Naturellement, on les étonnerait encore plus en leur indiquant les prix auxquels se vendait au commencement du siècle, la « friperie » Louis XV ; mais il ne s'agit pas ici du zéro de l'encan, il s'agit du prix payé à l'artiste.

§

Avant que d'en venir à celui qui fait fureur, François Boucher, voici quelques indications sur ceux que l'on est loin de dédaigner.

On veut bien encore d'un grand Oudry, pour les salles à manger; voici :

« 1749. Au sieur Oudry, peintre du Roi et de son Académie.

» Pour un tableau représentant une tête bizarre de cerf que feu M. de Tournehem lui ordonna de peindre à Marli, évalué dix louis d'or et pour frais de voïage, L. 36, cy 276 livres.

» Du 5 juin 1749. Livré quatre dessus de portes des *Quatre Saisons*, destinées pour l'appartement de la Dauphine, évalués .................................. 1.600 livres.

» Du 6 août 1749. Livré quatre autres tableaux aussi dessus de portes de 5 piés de long, posés dans la salle à manger du haut de la Muette, lesquels sont estimés.... 2.400 livres.

» Pour le tableau du Loup assailli par quatre chiens, payé sur le pié de............................ 3.000 livres.

» Autre tableau de la Haye attaquée par les dogues. .......................................... 1.000 livres.

» A M. Oudry, peintre du Roi et de son Académie, pour les desseins des bordures qu'il a fait pour exécuter en tapisserie pour les tentures dont Mme la Dauphine doit faire présent à la reine de Pologne................. 500 livres.»

On tolère Coypel, quand il est très beau :

« Février 1751. M. Coypel, premier peintre du Roy. Un tableau de 6 piés de large sur 4 de haut, Cléopâtre venant d'avaller le poison qu'elle avoit préparé pour Antiochus et pour Rodogune, sujet tiré de la tragédie de Rodogune, de Pierre Corneille, composition fort étendue, estimée. 2.300 livres.»

Un Natoire, maintenant :

« Août 1747. — A M. Natoire, pour son tableau de la *Fête de Bacchus*, cy ......................... 1.500 livres.»

Et Vernet :

« 1754. — Au sieur Vernet, peintre en marine et paysage, pour un tableau, des trois qu'il doit fournir chaque année pour le Roy; cy ...................... 6.000 livres.»

Avec Carle Van Loo, nous approchons du dieu :

« Décembre 1747. — A M. Carle Van Loo, peintre du Roi et de son Académie, la somme de quinze cents livres que S. M. lui a accordées pour récompense du tableau représentant *Silenne;* cy ............................ 1.500 livres.

» Février 1751. — A M. de la Tour, peintre du Roi au pastel, le payement d'un mémoire arrêté à deux mil quatre cents livres pour un tableau portrait de Mme la Dauphine de Saxe peint en pastel, la Princesse représentée avec les deux mains

tenant un papier de musique, livré en 1749, cy. 2.400 livres.»

Et ces miniatures de Charlier :

« — A M. Charlier, peintre en mignature, le payement d'un mémoire de deux portraits de S. M. en buste, grandeur bracelet, qu'il a fait en 1748 pour le service du Roi; cy. ........................................ 300 livres.

» Au Sr Charlier, peintre du Roi en mignature, d'un mémoire d'ouvrages livrés pendant le cours de la présente année, un portrait grandeur de bracelet, de la femme de M. de Tournehem; cy................................ 200 livres.

» L'avoir fait monter sur or, avec un crystal de roche. ........................................ 60 livres.»

Voici, maintenant, un portrait de Tocqué :

« 1748. — Au Sieur Tocqué, peintre du Roi et de son Académie, le payement d'un grand portrait de Mme la Dauphine représentée en pié et en robe de cour, dans un salon très orné qui donne sur des jardins....... 4.000 livres.»

Puis de l'homme qui va aujourd'hui dans le demi-million, Nattier :

« Juin 1748. — A M. Nattier, peintre du Roi et de son Académie; pour le portrait de Mme la Marquise de Pompadour peinte jusqu'aux genoux, de 4 piés 4 pouces sur 6 piés, représentée en Diane avec ses attributs, sur un fond de païsage, la dite somme de................ 2.500 livres. »

» Du 10 décembre. — A M. Nattier, un tableau pour la Reine, de 4 piés 1/2 sur 3 piés 1/2, très orné et très fini, estimé 2.500 livres; et pour deux copies de ce portrait de S. M. la Reine, ordonnées par Elle, l'une pour M. le comte de Maurepas et l'autre pour M. Pâris-Duverney, 2.400 livres; ensemble, cy.......................... 4.900 livres.

» 1751. — A M. Nattier, peintre du Roi et de son Académie, pour un mémoire de portraits de la famille Royale, faits et livrés en 1750, au nombre de quatre; savoir :

» Mme l'Infante Isabelle, peinte en pié et en habit de Cour, cy................................ 4.000 livres.

» Madame, jouant avec un petit chien, placé dans le cabinet de la Dauphine; estimé.................. 2.400 livres.

» La Dauphine, peinte en marmotte, buste donné à la duchesse de Brancas; estimé............. 1.000 livres.

» Copie du portrait envoyé à la reine de Pologne, cy. ........................................ 1.200 livres.

» Pour le portrait de M. le Dauphin en cuirasse jusqu'au genou, la bataille de Fontenoy faisant le fond du tableau,

évalué à.............................. 2.500 livres.

» Pour une copie du même, retouchée d'après nature et envoyée à Mme l'Infante en Espagne...... 1.200 livres. »

Voici pour la Pompadour de Pigalle :

« 1756. — Au Sieur Pigalle, sculpteur du Roy et de son Académie; pour un buste en marbre du portrait de Mme la marquise de Pompadour, livré en 1750, estimé le 15 juin 1751, à.................................. 2.000 livres.

» Pour le modelle dudit portrait en terre glaise, pour le mouler et l'avoir exécuté en marbre blanc de la nouvelle carrière de Jost aux Pirennées ; carrière découverte depuis peu, marbre d'une grande sugétion pour le travail, non seulement par son extrême dûreté, mais encore parce qu'il se lève par écailles, circonstances qui ont exigé plus du double du tems ordinaire à employer le marbre de Carare; ci. 2.000 livres.

» Ledit sieur Pigalle joint à ce mémoire celuy d'un Christ exécuté en marbre d'un seul morceau, de 20 pouces de hauteur, destiné pour l'apartement du Dauphin, et livré en 1752, ouvrage qui a exigé beaucoup de soins ; estimé. 3.000 livres. »

Vinashe s'adonnait surtout aux grandes figures de pierre, pour les jardins:

« Mai 1749. — Au sr Vinashe, sculpteur du Roi et de son Académie, pour le payement d'une figure d'Amphitrite demie couchée, de 6 piés de proportion, exécutée en pierre de Saint-Maur pour faire l'épreuve de cette qualité de pierre, plus ingratte que celle de Tonerre; cy... 12.000 livres. »

J.-B. Lemoine demandait un peu moins pour le buste du Roi :

« Juin 1746. — Au sr J.-B. Lemoine, sculpteur ordinaire du Roy, le payement d'un mémoire de sculpture fait en 1745, à l'occasion d'un buste du Roi, en marbre; estimé. 2.800 liv. »

Au dos de ce compte, se trouve ce brouillon de frais de voyage, qui est intéressant ;

« Au sieur Parrocel, peintre du Roy et de son Académie, le parfait payement d'un mémoire de déboursés faits pendant le cours de la présente année, depuis le 13 may dernier jusqu'au 6 juillet suivant, tant pour lui que pour sa suitte composée de trois aydes et d'un domestique, à l'occasion du voïage qu'il a fait en Flandres pour reconnoître les villes conquises par S. M., ainsi que la plaine de Fontenoy où s'est donnée la bataille gagnée sur les Anglais et Alliés et ce pour rédiger les tableaux qui doivent décorer la gallerie du château de Choisi, tous lesquels frais consistent en équipages, ustancils,

chevaux de poste, dépense de bouche, réparation d'équipages, tentes et agrets et autres menues dépences. 3.487 l. 15 sols.

» Le sieur Parrocel communique également le mémoire de la veuve Godefroy, chargée des réparations des tableaux du Roy, mémoire qu'il a revisé, réparations qu'elle a faites à 14 tableaux des Dames Capucines à Paris; cy.. 900 livres. »

Et le dit sieur Parrocel communique également trois autres mémoires; savoir :

« 1° Un mémoire du s[r] Beaumont, M[e] doreur à Paris, pour 29 bordures sculptées, avec 1/2 glaces, pour autant de desseins du s[r] Cohin ; cy.................... 134 livres.

» 2° Un mémoire de Pierre Angerrand, relieur ordinaire du Roy, pour 87 volumes des catalogues raisonnés des tableaux du Roi, dont 30 en maroquin rouge aux armes de S. M., de la Reine, du Dauphin et de la Dauphine. et de Mesdames; le reste en veau fauve, aux armes de S. M. Le dit mémoire rectifié par M. Anisson Du Perron, directeur de l'Imprimerie Royale; cy......................... 847 livres, 10 sols.

» 3° Un mémoire du s[r] Aumont, mécanicien, pour des réparations et fournitures faites en janvier, février et mars derniers, pour le rétablissement du tableau mouvant du Cabinet, des tableaux du Roi à Versailles. Frais de voïage de Paris à Versailles ajoutés audit mémoire ; cy...... 260 livres. »

Enfin, me voici arrivé au peintre dont on est fou de l'autre côté de l'Atlantique, à celui qui fait fureur en ce moment, et dont on paye les moindres décorations des sommes inouïes:

« Septembre 1757. — Au sieur Boucher, peintre, pour son tableau représentant l'enlèvement d'Europe ; cy. 1500 livres.

» Octobre. — Au s[r] Boucher, peintre du Roi et de son Académie, un mémoire de 5 tableaux qu'il a livrés en 1753, destinés pour le plafond du salon du Conseil à Fontainebleau; savoir, pour le milieu, un tableau de 4 piés 1/2 de haut sur 10 piés 1/2 de large, représentant le soleil commençant son cours, chassant la nuit, les quatre autres de 6 piés sur 4 piés 10 pouces, dont les sujets sout les Quatre saisons figurées par des enfans, estimés ensemble............ 4 000 livres. »

Il y a quelque différence, aujourd'hui.

VIRGILE JOSZ.

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

Le salonnet du *Labeur*. — Autres salons en perspective. — La section d'Art et d'Enseignement de la Maison du Peuple — Les cours de l'Université Nouvelle. — La manifestation Edmond

Picard. — M. Georges Dwelshauwers et Henrik Ibsen.— Le « café Sésino » et le mouvement littéraire de la *Jeune Belgique*. — Souvenirs.

Critiques et oompte rendeurs n'ont qu'à bien se tenir!

Voici revenue la saison des salons et des salonnets de peinture. Celui du *Labeur* a ouvert les hostilités.

Le *Labeur* est le benjamin de nos cercles de peintres. A côté de nombreux rapins qui feront chose sage — surtout en ces temps d'encombrement et de pléthore — d'abandonner au plus tôt les pinceaux pour la truelle, ce petit cénacle renferme d'excellents éléments, comme on a pu s'en convaincre une fois de plus cette année, la quatrième de son existence. Parmi les chefs de file de ces peintres *laborieux*, j'apprécie particulièrement M. Auguste Oleffe, pour la façon dont cet artiste rend notre mer du Nord. Au ragoût de ces vagues déferlantes, au jeu endiablé de ces flots écumeux dans le fouillis humide et goudronneux des estacades, il faut ajouter la distinction de la couleur et la majesté du site. De l'*Enterrement à Nieuport* du même artiste se dégage une émotion poignante comparable à celle qu'exhalent tant de pages du hollandais Israëls. Je m'empresse de dire que c'est la peinture même qui est émouvante, car M. Oleffe est avant tout un peintre et non un anecdotier spéculant sur l'effet que tel sujet mélancoliqne produit fatalement sur les âmes sensibles, ce sujet fût-il massacré et bousillé comme par un croque-mort en goguette. A côté des envois de M. Oleffe, ceux de M. André Collin ne font pas moindre figure. Ce sont des *Souvenirs de voyage*, petites toiles nerveuses et précises qui nous évoquent les étapes des pérégrinations de l'artiste en Espagne et au Maroc.

Son grand tableau l'*Inconsolable* nous intéresse par le pathétisme dont il a empreint le visage d'une mère contemplant le berceau vide de son enfant. On peut dire de M. Collin comme de M. Oleffe qu'il ne s'est pas borné à choisir un sujet larmoyant, mais qu'il communique bel et bien un frisson dramatique à ses pinceaux et à sa couleur. Toutefois, je crois devoir prémunir les braves jeunes gens du *Labeur* contre le genre sentimental où l'on remporte souvent des succès trop faciles et où l'on est exposé à se faire illusion sur la part qui revient à la peinture même dans cette approbation de la gent liseuse de fait-divers et de feuilletons de journaux.

Nijkeske et Thyselvert sont de ceux qui tirent assez bon

parti de ce genre; le premier est un coloriste observateur et possédant du métier; le second serait plus méritant encore s'il ne voyait les objets trop uniformément en bleu et s'il ne vouait tous ses tableaux à la même tonalité froide et livide. Cette frigidité compliquée d'un dessin d'une sécheresse photographique ne peut être reprochée à M. Marten Melsen. Celui-ci rend avec une vie sympathique les truculences et les gaudissements de nos rustres anversois. Comme dans tous les autres cercles, les paysagistes sont en majorité au *Labeur* et comme partout ailleurs, chez beaucoup, cette prédilection pour le paysage cache une paresse intellectuelle, une ignorance du métier, un désir fébrile d'arriver à la notoriété par le chemin le plus court et avec le minimum d'application, d'étude, de conscience et surtout d'émotion poétique. C'est particulièrement à ces brosseurs sans goût, sans imagination et sans tempérament que l'on peut appliquer l'épithète de vitriers, dans laquelle Flaubert, en un jour de mauvaise humeur, causé par la vulgarité et le vide cérébral de tant de peintres, affectait de confondre toute la race des broyeurs de couleurs. Mais il est d'excellents peintres et même de bons paysagistes au *Labeur*. Parmi ceux-ci je citerai MM. Alfred Delanois, Louis Cambier, Jules Merckaert, Henri Othmann, Carl Werlemann. G. Van Zevenberghem visiblement influencé par notre grand Jan Stobbaerts, de Baugnies, etc., etc. Au dessinateur M. A. Vanderstraeten revient une mention toute particulière pour de suggestifs « crayons » représentant, tantôt de mystérieux intérieurs d'église, tantôt de non moins poétiques étendues de labours enveloppées dans les voiles vibrants du crépuscule.

Les sculpteurs ont pour « leader », M. Joseph Baudrenghien qui, peut-être encore trop inquiété par Constantin Meunier, synthétise le travail en des groupes pleins de mouvement et non dénués de grandeur; pour ne citer que ses *Hiercheuses* de nos charbonnages. A recommander aussi M. Léandre Grandmoulin qui fut classé second dans le récent concours de Rome, et qui expose un *Persée enlevant Andromède*, modelé avec une distinction presque latine, notamment en certaines parties, le buste de la femme entr'autres; quant au mouvement du corps qui s'abandonne à l'étreinte du ravisseur, on n'imagine rien d'à la fois plus noble et plus gracieux. De M. Schieren, qui ne pèche point par un excès de production, on admira un joli buste de *Bacchante*, rappelant certaines œuvres de Carpeaux.

Au moment où je vous écris le salonnet du *Sillon* a remplacé

celui du *Labeur* dans les salles du Musée Moderne que le gouvernement met à la disposition de nos disciples de Saint Luc en attendant qu'il se décide enfin à faire édifier ce hall pour expositions et grandes fêtes musicales, réclamé depuis des temps immémoriaux par tous les intéressés. Je vous parlerai du *Sillon* dans une prochaine chronique. Puis ce sera au tour de *Pour l'Art*, puis à celui de je ne sais quel autre club encore, en attendant que pour la fin, *last not least*, M. Octave Maus nous convie aux surprises, aux innovations et aux hypermodernités picturales de la *Libre Esthétique* où se donneront aussi, comme tous les hivers, des conférences non moins d'avant-garde, dont deux par des écrivains en vue: M. André Fontainas, le poète exquis des *Crépuscules* et du *Jardin des Iles claires*, et M. Alfred Jarry, père d'*Ubu Roi*, de vacarmante mémoire, et de cette à la fois si troublante et savante *Messaline*, véritable restitution des mœurs romaines opérée par un artiste érudit et passionné, cette Messaline, à côté de laquelle *Quo Vadis* et autres rengaines de romanciers bien pensants ne sont plus que de la vie romaine, émasculée et onanisée ; des lions de cirques... américains à côté des formidables fauves du Colysée.

Avec l'hiver et la fin de cette sublime arrière-saison dont les contemporains se souviendront comme d'une série de journées exceptionnelles de leur vie, l'activité reprend dans tous nos cercles littéraires et intellectuels. C'est ainsi que, sous peu, la section d'art et d'enseignement de la Maison du Peuple ouvrira la série de ses séances si instructives : grandes fêtes, spectacles corsés ou auditions et conférences plus intimes, dans les vastes locaux que l'architecte Horta a érigés pour le compte des socialistes de Bruxelles. Aux prochains programmes: de la musique de Bach, des conférences par l'ex-abbé Renard, l'éminent géologue, professeur à l'Université de Gand, par M. Hennebicq, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles; des représentations de chefs-d'œuvre, autant du répertoire classique que du théâtre contemporain, et où, par exemple, le Molière de l'*Avare* ou du *Bourgeois Gentilhomme* fraternisera avec le Courteline des *Gaîtés de l'Escadron ;* et enfin des lectures de grandes épopées, d'enlevantes et grandioses pages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* présentées avec la voix puissante et mâle qui convient à leur lyrisme, à ce public jeune et genuine, à cette « humanité vierge » (comme on dit forêt vierge) assidue aux soirées de la *Section d'art et d'enseignement populaire*.

Le nom de l'Université nouvelle m'est venu, plus haut sous la plume. Institution de haute et fière culture morale, s'il en fut, elle aussi, vient de reprendre ses cours. A la séance inaugurale un des discours de rentrée, fut prononcé par votre compatriote, M. Eugène de Roberty, le célèbre philosophe généralisateur que l'Université Nouvelle a eu le bonheur de s'attacher comme professeur et qui a résumé en son éloquente « mercuriale » quelques-unes des idées aussi hardies que lumineuses et logiques émises dans ses livres médullaires, traitant de l'*Ethique* nouvelle. Au programme des cours de l'Université Nouvelle, pour l'année 1901-1902, figurent encore parmi les professeurs, MM. Edmond Picard, Elie et Elysée Reclus, Guillaume De Greef, Paul Janson, Charles Morice, Charles De Jongh, Jules Destrée, Issaïeff, Kovalewski, Emile Vandervelde, Louis de Brouckère, Enrico Ferri, etc., etc.

Et, me demande-t-on de toute part, où en est la manifestation à organiser en l'honneur de M. Edmond Picard, et qui fut décidée à la suite de l'acquittement de M. Camille Lemonnier et de votre serviteur, poursuivis il y a un peu plus d'un an à Bruges pour leurs romans l'*Homme en amour* et *Escal Vigor* si brillamment défendu par l'éminent avocat, jurisconsulte, homme de lettres et orateur politique? Vous savez qu'il se forma à cette fin un comité composé d'écrivains, d'avocats et de sociogues. Or, en une dernière séance, ce comité vient de fixer au 21 décembre prochain la date de cette démonstration de la reconnaissance et de l'admiration publiques pour un des hommes qui font le plus d'honneur à notre petit pays.

Le comité organisateur a recueilli une somme d'environ 25.000 francs qui, suivant le désir de M. Picard lui-même, servira à fonder un prix Picard à décerner solennellement à un ouvrage de droit, de littérature ou de sociologie.

Cette somme sera donc remise à M. Picard, à la date précitée en une séance solennelle, au cours de laquelle le fondateur des *Pandectes Belges* sera congratulé par M. Le Jeune et par M. de Bast; l'auteur de la *Forge Roussel*, de l'*Amiral*, de *Vie simple*, par M. Camille Lemonnier; le créateur et l'âme de la revue, l'*Art Moderne*, par M. Constantin Meunier; l'auteur de *Droit Pur* par M. Guillaume de Greef.

M. Picard constituera peu après le comité chargé de décerner chaque année « son » prix.

Puisque j'en suis à vous parler de notre activité littéraire, universitaire et académique, je vous signalerai un essai très approfondi et abondant en vues nouvelles, sur *Henrik Ibsen*

*et le pessimisme.* Cette étude, qui fut d'abord donnée sous forme de conférence aux matières littéraires du théâtre du Parc, est due à M. Georges Dwelshauwers, un de nos profes seurs d'université acquis largement aux idées et aux aspirations nouvelles. Il nous promet pour cet hiver une étude sur Gœthe à l'occasion de la remise à la scène du Parc de l'*Iphigénie* de l' « Olympien », dans une traduction qui est aussi l'œuvre de M. Dwelshauwers.

Voilà encore tout un coin, tout un centre intéressant de notre cher Bruxelles, menacé d'une prochaine disparition ou du moins d'une transformation si radicale que celle-ci équivaut à un véritable trépas. Il s'agit du *Sésino,* situé sur le boulevard Anspach, non loin de la place de Brouckère, un des seuls cafés proprement dits qui nous restaient et qu'il est question de convertir en une brasserie, en une taverne, ou une « boîte à Munich », comme ce fut le cas pour nos deux autres cafés célèbres, les *Mille Colonnes* et les *Trois Suisses.*

Au *Sésino* se rattache le souvenir de tout ce mouvement littéraire de la *Jeune Belgique* qui s'affirma avec une si belle vaillance et une si ferme cohésion vers l'année 1881. La métamorphose dont ce café est menacé dispersera ou du moins mettra en quête d'un autre refuge les derniers des « Jeune Belgique » qui s'y retrouvaient encore, l'été à la terrasse, l'hiver dans la petite salle du fond, isolés du brouhaha des joueurs de dominos composant le gros de la clientèle. Le *Sésino* représentait un des derniers endroits favorables à la causerie sur le livre, le voyage, le tableau, et en général sur tous les *topics* de la beauté et de l'esprit.

Durant une dizaine d'années, 1883 à 1893, *Sésino* avait même été le rendez-vous exclusif de tout ce que Bruxelles comptait de jeunes personnalités littéraires, et le cénacle où les poètes ou romanciers parisiens, de passage à Bruxelles, venaient relancer leurs frères d'armes de Belgique. La liste des habitués de ces *five o'clock* du *Sésino* serait aussi celle de la plupart des gens de lettres qui, après avoir crânement bataillé mais sans négliger le vrai travail, la production de nobles poèmes ou de vivantes proses, occupent un rang honorable dans l'histoire intellectuelle de ce pays. Ce *Sésino* fut un peu pour la renaissance des lettres belges ce que la fameuse taverne de la *Sirène,* à Londres, avait été pour la pléïade des dramaturges anglais de la période élisabéthienne. Et les combats d'esprits, les *wit-combates,* qui s'y livrèrent seront peut-être

rapportés un jour par le Fuller qui célébrera nos *Worthies*. C'est là que les collaborateurs de la *Jeune*, enrôlés par Max Waller sous cet écusson à l'intrépide devise : « Ne crains! » apportaient la copie destinée aux numéros de combat. C'est à *Sésino* qu'aulète encore, plus mélancolique que rieur, effronté comme un page mais sentimental comme une petite fleur du Rhin, petit neveu de Henri Heine dont il avait sans doute retrouvé un fond d'encrier durant son séjour à l'Université de Bonn, Max Waller, ce pauvre et étonnant dandy-gavroche qui devait s'éteindre à vingt-six ans, soumettait la première version de ses *airs de flûte* à ses aînés, bons conseillers devant Apollon. En ces réunions, Albert Giraud, un des poètes du groupe qui savaient le mieux leur métier et qui poussaient la probité de leur art jusqu'à ce fanatisme qui fait les vrais éducateurs ès-lettres, se reposait de ses veilles lyriques en aiguisant de terribles flèches polémistes. Avec Iwan Gilkin, poète non moins aguerri et raffiné, Giraud défendait les lois et les règles du Parnasse et se posait en champion de l'intégrité du vers alexandrin. Tous deux justifiaient d'ailleurs leur farouche intolérance en achevant ces poèmes hautains et somptueux d'une tenue et d'un fini irréprochables que l'un devait réunir définitivement sous ce titre *Héros et Pierrots*, et que l'autre a rassemblés en un volume non moins parfait intitulé la *Nuit*. Dans l'art de composer de beaux vers ils n'avaient eu qu'un seul précurseur en Belgique : Théodore Hannon, l'auteur des *Rimes de Joie*, un autre livre de poésie absolue.

C'était le temps où Georges Rodenbach, le délicieux chantre des blancheurs, du silence, des miroirs, des étangs et des béguinages, mort il y a quelques années en pleine gloire parisienne, consentait,par chaude solidarité littéraire, à interrompre ses chères rêveries et à endosser sa robe d'avocat pour prononcer devant le tribunal correctionnel une des plus spirituelles et des plus élégantes plaidoiries dont le barreau bruxellois ait gardé le souvenir. Il s'était agi de défendre Max Waller, poursuivi sur la plainte d'un confrère à qui le prévenu avait envoyé — par carte postale — un coup de pied dans le... bas du dos...

De temps en temps, Émile Verhaeren, réfractaire aux disciplines, impatient de tout joug, poète fougueux et formidable, acquis aux innovations dénoncées comme schisme et hérésie par Giraud et Gilkin, mais, tout de même, l'ami et l'admirateur de ces poètes orthodoxes, venait conférer et s'enthousiasmer avec eux à propos de tant de nobles œuvres

d'art dont le culte nous rapprochait tous. En me remémorant ces parlotes d'autrefois, j'évoque encore le visage réfléchi et volontaire, la parole posée et musicale de Fernand Séverin, l'auteur souverainement exquis des *Poèmes ingénus*; je revois Valère Gille, dans sa blondeur de jeune dieu — comme aurait dit Théodore de Banville, un de ses maîtres préférés — arborant d'éblouissants plastrons de chemise qu'irisent des opales merveilleuses, mais moins rares cependant que ces opales poétiques qu'il vient réunir en un impérial collier. Fernand Brouez, aussi, était des nôtres, Brouez partagé entre l'art et l'action, entre l'écriture et le geste, perpétuellement exalté, s'abandonnant tout entier à ses haines comme à ses ferveurs. Que de morts déjà ! Nous ne reverrons plus qu'en son œuvre et en nos souvenirs ce digne et cordial Francis Nautet, critique plus ingénieux et intuitif que savant, toujours à l'affût de l'inédit et du frisson nouveau, devin des beautés cachées ou méconnues et qui nous les révéla plus d'une fois en les enrichissant d'une saveur et d'une lumière inattendues. D'autres, heureusement, vivent et travaillent encore : Hubert Krains, le charmant romancier et profond critique; Eugène Demolder, somptueux et cordial styliste qui reçut parmi « ceux » de *Sésino* les encouragements qui devaient décider d'une carrière si riche et si féconde; Louis Delattre, un autre des meilleurs conteurs de la *Jeune Belgique*, et Sander Pierron, dont la prose friande évoque les délices et les déduits de son cher Brabant; et Henry Maubel, Ernest Verlant, Arnold Goffin, Jules Destrée, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, tant d'autres encore, illustres ou du moins notoires.

Peu de musiciens, un seul je crois, de rares peintres — cette race tapageuse et encombrante nous inspirant une crainte salutaire — mais de vrais artistes par la culture et l'esprit, pour ne citer que George Lemmen et Henry De Groux, étaient admis à la tablée de nos gens de lettres et avec eux quelques professeurs d'université comme MM. Georges Kaïser et Emile Boisacq, des bibliophiles comme cet exquis Charles Sainctelette, des érudits et des fureteurs pleins de goût et de flair, tels que Paul Tiberghien, comptaient parmi les affiliés de ce qu'on appelait non sans raison, je dirai même avec une prétention très justifiée, le « mouvement Jeune Belgique ».

Longtemps Gustave Kahn prit régulièrement sa part de ces deux heures quotidiennes vouées aux meilleurs déduits de l'esprit et à une loyale camaraderie littéraire. Deux ou trois

fois les habitués du *Sésino* eurent aussi l'honneur de recevoir Henri de Régnier, Bernard Lazare, le regretté Dubus, que nous amenait son ami Kahn, Léon Cladel, Catulle Mendès, Brandès, le critique danois, et bien d'autres personnalités de l'étranger.

*Sésino !* Ces trois syllabes évoquent tant d'heures de bonne causerie et de réconfortant commerce intellectuel et aussi de lutte acharnée contre le philistinisme, la bêtise, la grossièreté, le muflisme, la politique et les préjugés, tant de moments d'absolue communion et de fraternité littéraires, qu'à ceux-là mêmes qui depuis longtemps avaient oublié le chemin des généreuses réunions d'autrefois, cette nouvelle : « *Sésino* va disparaître ! » aura causé un indicible serrement de cœur.

GEORGES EEKHOUD.

P.-S. — Dans une de mes dernières chroniques une erreur typographique me faisait annoncer la mort de Mme Marie Collard, une de nos éminentes femmes-peintres. Heureusement l'excellente artiste se porte mieux que jamais. Je prie ses admirateurs de me pardonner l'émotion qu'aurait pu leur causer ce lapsus macabre.

## *LETTRES ANGLAISES*

Viscount St Cyres : *François de Fénelon*, 1 vol. in-8, VIII-311 pages, 10 s. 6 d., Methuen. — E. K. Sanders ; *Fénelon : His Friends and Enemies*, 10 s. 6 d., Longmans. — Johann Amos Komensky (Comenius) : *The Labyrinth of the World and the Paradise of the Heart, edited and translated by le comte de Lützow*; in-18, 347 pages, 6 s., Sonnenschein. — Henry James : *Edmond Rostand*, Cornhill Magazine, novembre. — Memento.

Pour examiner convenablement ces deux livres consacrés à Fénelon, il nous faudrait plusieurs fois l'espace dont nous pouvons disposer et entrer dans des questions et des discussions que nous ne voulons pas risquer ici ; pourtant, nous regrettons d'aborder superficiellement un sujet qui offre matière à tant d'opinions contradictoires et à tant de contestations.

L'ouvrage de Mr. E. K. Sanders s'adresse au public ordinaire qu'il renseigne assez minutieusement sur la carrière de Fénelon, tandis que l'ouvrage de Lord St Cyres est un sérieux travail d'historien, dans lequel les jugements personnels abondent. L'auteur, fidèle à la méthode nouvelle d'Oxford, s'efforce d'être exact, strictement, et d'épuiser tout ce que peuvent fournir les documents. L'aisance avec laquelle il évolue au milieu de la multitude des faits qu'il assemble et

coordonne, le soin qu'il a de n'avancer la moindre opinion que si elle est solidement étayée par d'indiscutables documents, le scrupule qu'il se fait de n'accepter ses arguments que s'ils lui viennent d'une source digne de toute foi, la sollicitude avec laquelle il se précautionne contre toute attaque et tout reproche, font que son livre ne peut qu'être loué dans un compte-rendu aussi court que celui auquel nous sommes obligé.

L'ordinaire point faible des œuvres de ce genre est la manière dont ils sont écrits, mais, même ici, Lord St Cyres ne prête nullement à la critique, car il rédige son œuvre en un style très personnel, empreint de gravité et de distinction sans manquer de vigueur ni d'animation. D'un bout à l'autre, l'ouvrage se lit avec facilité, avec plus que du banal intérêt, et cela malgré la profusion de notes accumulées au bas des pages, parfois même en accaparant une grande partie.

Nous ne pouvons suivre, avec l'auteur, Fénelon précepteur du Dauphin, en guerre avec Bossuet, évêque de Cambrai, en relations avec Mme Guyon, les mystiques et les jansénistes, Fénelon philosophe, grammairien, écrivain, et nous nous contentons de signaler aux érudits la très complète étude de Lord St Cyres. Le volume est superbement édité et contient deux portraits de Fénelon, un portrait de Bossuet, de Malebranche, de Mme de Maintenon, de Mme Guyon et du duc de Bourgogne, ainsi qu'une vue de Cambrai d'après une estampe du XVIIe siècle.

§

Qu'on nous accorde, pour une fois, la permission d'empiéter sur les attributions d'un collègue en entretenant ceux qui suivent ces « lettres anglaises » d'un auteur nullement anglais, puisqu'il s'agit de Jean Amos Komensky, connu sous le nom de Comenius et né dans une petite ville de Moravie, en 1592. L'éminent historien de la littérature tchèque, le comte de Lützow, vient de publier en anglais une version d'une œuvre fameuse de Komensky, dont voici le titre exact dans l'original : « Le Labyrinthe du Monde et le Paradis du Cœur, c'est-à-dire, ouvrage qui démontre clairement que ce monde et tout ce qui le concerne n'est rien que confusion et vertige, peine et labeur, illusion et mensonge, misère et angoisse, et enfin dégoût de tout et désespoir; mais celui qui habite la demeure de son cœur, l'ouvrant au Seigneur Dieu seul, obtiendra la joie et la paix de l'esprit, véritable et entière. » Komensky, dont le comte de Lützow retrace, dans une éru-

dite préface, la vie agitée et malheureuse, était pasteur de la congrégation des frères moraves et il écrivit le *Labyrinthe du Monde*, le plus important de ses ouvrages « pansophiques », en 1623, à l'âge de trente et un ans. Il a acquis surtout sa réputation par divers traités sur l'éducation, mais l'œuvre curieuse qui nous est présentée maintenant mérite vraiment d'être mieux connue : elle rappelle principalement le *Pilgrim's Progress* de Bunyan, avec des rapprochements vers Swift et Rabelais. Dans les trente-six premiers chapitres, Comenius promène son pèlerin à travers le monde pour lui montrer, comme l'indique le titre, que tout n'est qu'illusion et vanité : « J'ai vu, dit-il, et je me suis assuré que, moi-même, je ne suis rien, que je ne comprends rien et ne possède rien. » Et, au bout du voyage, il s'écrie encore : « Après les nombreuses vanités du monde, seules les ténèbres et l'horreur sont mon partage. Dieu, Dieu, Dieu! Dieu, si tu es un Dieu, aie pitié de moi, misérable ! » La fin de l'ouvrage est proprement le « Paradis du Cœur »; le pèlerin apprend à connaître Dieu; il apprend comment il peut vivre dans le monde sans vivre comme le monde, comprenant finalement que « le monde n'est pas si pesant qu'il ne puisse être supporté, ni si précieux que sa perte puisse être regrettée ». Le comte de Lützow a remarquablement rendu cette œuvre étrange à la fois par son sujet, sa composition et son style, avec une patience et une habileté dignes de tous les éloges ; il a suivi toutes les bizarreries de pensée et d'écriture de l'auteur, et il a réussi à donner, autant qu'on puisse le souhaiter, l'impression que pourrait faire l'original.

§

Les œuvres de M. Edmond Rostand ont été, séparément ou en bloc, critiquées et appréciées maintes fois, certes, mais jamais peut-être aussi parfaitement que l'a fait Mr. Henry James dans le *Cornhill Magazine* de novembre. Constatant le succès si rapide et si complet de M. Rostand, le critique examine les œuvres qui valurent ce succès ; il les analyse finement et sûrement, expliquant tour à tour les qualités et les défauts qui en nécessitaient la vogue et finissant par disséquer le talent de l'auteur : « The writer positively strikes us as having talent as thouroughly as you have small-pox. » Puis, comparant Rostand à Hervieu, Maurice Donnay, Brieux, Porto-Riche, de Curel et autres, il affirme que ces derniers ont « du pain sur la planche », alors que M. Rostand se trou-

vera dénué de tout; bien que, dise Mr. Henry James, « je sois plein de tendresse pour M. Rostand — et déteste l'idée qu'il puisse lui arriver quelque chose —..... it is dreadful to think of, but he will then not have, as the saying is, a loaf on the shelf. There is no question, for M. Paul Hervieu, of exactly bamboozling us; but even if there were, it would practically make no difference. *His* loaf on the shelf is large and certain. »

§

Dans une prochaine chronique, nous parlerons d'une charmante fantaisie de Mr. Edmond Gosse : *Hypolympia, or the Gods in the Island ;* et d'un énorme volume de critique : *Poets of the Younger Generation,* par William Archer, avec trente-trois portraits hors-texte, gravés sur bois par Robert Bryden.

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES ITALIENNES*

*Le Roi de Nirvanie,* pièce en quatre actes par Riccardo Carafa.

Il y a en Italie un drame d'un intérêt artistique peu commun qu'on ne peut pas jouer, faute de la permission de l'autorité politique. J'ignore profondément ce que cette autorité, si peu remarquable en toute occasion où elle devrait être remarquée, peut avoir relevé dans le drame de Riccardo Carafa: en le lisant, il m'a été difficile de comprendre ces préoccupations qui doivent avoir troublé la censure. Mon étonnement est peut-être justifié par l'indifférence que la même autorité déploie vis-à-vis des événements politiques proprement dits, et par l'allure libertaire que le Gouvernement prend toutes les fois qu'il a peur de sombrer quelques mois avant sa mort naturelle.

Le fait est que LE ROI DE NIRVANIE a été soustrait au jugement du public, et que Riccardo Carafa, qui a probablement travaillé pour livrer une forte et belle bataille, est bien sûr de ne voir pas une seule fois son drame à la place qui lui conviendrait. L'auteur est assez spirituel pour ne pas se stalactiser sur cette aventure de sa vie littéraire, mais cependant le travail important et soigné d'un artiste risque d'être totalement perdu pour la grande majorité du public intelligent. *Le Roi de Nirvanie* n'est pas un drame à clef, quoique la censure ait voulu voir sous les noms et les faits de ces quatre actes toute l'histoire contemporaine du royaume d'Italie. Il est inadmissible qu'un écrivain probe et aristocrate tel que

Riccardo Carafa se soit volontairement adonné à ce genre de cryptographie littéraire, qui place tous ses espoirs sur le bruit irrévérencieux que la découverte successive des personnages vrais produit autour d'une œuvre ; tapage d'un jour, où l'art n'a rien à voir.

La censure, avec ce flair que, pour faire une chose originale, on peut lui accorder de temps à autre, a probablement remarqué que ce roi de Nirvanie et tout son entourage sont vraisemblables, et de la vraisemblance littéraire à la réalité quotidienne il n'y a qu'un pas. On a défendu ce drame parce qu'il n'était pas absolument dépourvu de sens commun et parce qu'on ne voit pas le roi marcher la tête en bas, les pieds en haut, suivi par les aides de camps et les dames d'honneur dans la même extraordinaire position locomotrice. Probablement que si ce pauvre monarque pouvait imiter l'homme-mouche, délice et terreur de mon enfance, le drame, quoique complètement renversé, serait joué sur tous les théâtres.

Mais n'abusons pas, avec notre esprit facile, de la situation délicate de la censure, qui, après tout, mérite un sincère respect. Voyons de près l'œuvre de Riccardo Carafa, car j'espère que tôt ou tard elle pourra compter sur un public plus nombreux qu'aujourd'hui.

Le roi de Nirvanie, Othon III, appartient à cette élite de rois philosophes qui constituent un danger quotidien pour eux-mêmes, pour leur maison et pour le royaume qui est en leurs mains. Othon n'est sûr de rien et il doute avant tout du principe par la grâce duquel il règne ; doué d'un esprit mobile et d'une âme profondément sensible, il est toujours un peu de l'avis de ses adversaires et des adversaires de la Monarchie. Incapable donc d'une action suivie, il est, au commencement du drame, au pouvoir d'un ministère qui règne à l'aide, c'est-à-dire avec la permission de l'extrême-gauche. Ce roi moderne, bon et faible, rêveur et paresseux, voit le monde à travers les œuvres de Nietzsche, de Tolstoï, de Spencer et de Marx, d'où un état d'âme contradictoire qui en paralyse la volonté. Il n'y a rien d'étonnant, donc, qu'il approuve les fiançailles de la Princesse Béatrice, sa fille, avec le Prince de Muringie, en obéissant à la raison d'Etat, bien qu'il sache que ce mariage n'exerce aucun attrait sur la jeune Princesse et quoique il se demande incessamment si le bonheur du royaume vaut son bonheur à lui et celui de toute la famille.

Mais les choses marchent : le peuple, longuement labouré par les démagogues, réclame impérieusement l'amnistie, une

amnistie quelconque qui soit un bon prétexte à des démonstrations et à des meetings. Le ministère maladroit ne sait pas céder à temps, d'où un malentendu sourd et dangereux entre le peuple et la couronne. Quelques échauffourées ont pour épilogue la mort d'un enfant qui tombe le crâne ouvert sous une décharge des soldats; on porte le cadavre au Palais Royal au seuil duquel l'orage populaire gronde menaçant. Le roi Othon accepte les démissions du ministère et il fait appeler deux des chefs les plus en vue pour connaître leur pensée s'ils en ont une. L'entrevue se passe tandis que les huées de la foule montent et le désarroi de ces hommes politiques devient de plus en plus clair et significatif. Enfin, M. Fadda-Cuci, un des chefs de la gauche, est chargé de la composition du nouveau cabinet et il s'empresse de calmer le peuple avec la promesse de l'amnistie.

Tous ces événements se développent dans ces deux premiers actes; dessinés d'une main robuste et précise, ils témoignent de longues méditations et d'une profonde connaissance du milieu, mérites qu'il faut reconnaître à l'auteur. Dès les premières scènes, les personnages montrent leur physionomie: nous avons parlé du Roi, mais cette douce Princesse Béatrice, cette vaillante Reine Alexandre, toute dévouée à un idéal de sacrifice pour son auguste époux, ce député Forca qui se pose en maître de la populace tandis qu'il n'en est que l'esclave tremblant, et d'autres silhouettes ne sont pas moins heureusement présentées en quelques traits bien choisis. Jusqu'à un certain point la censure trouve ici sa justification, car ces types ont un tel relief de vérité qu'il ne serait assurément pas impossible d'en rencontrer de pareils dans une cour européenne ou dans un vrai Parlement quelconque.

Cependant le sang innocent de ce bambin, tué plutôt par la bêtise de ses parents que par les coups des soldats, mérite une vengeance. Au troisième acte, dans un cabaret du faubourg, un rendez-vous a lieu entre divers anarchistes, quelques femmes de joie et quelques esprits ignorants enflammés par des lectures mal comprises. La mère de l'enfant tué survient, ivre de rancune : elle échange quelques mots avec Achille Lucchi, un de ces hommes qu'on lui a indiqués comme les plus résolus, et sans appuyer trop sur les détails, presque avec des sous-entendus, tout un complot se déroule à nos yeux entrecoupé par la propre histoire d'Achille Lucchi, histoire navrante qu'il raconte lui-même, tableau fidèle de la vie du



prolétariat et des malentendus qui règnent entre toutes les classes sociales.

Au Palais, on fête, au quatrième acte, le triomphe de la Princesse Béatrice, revenue d'une longue promenade au milieu du peuple. Elle lui a apporté, comme son cadeau de noces, cette amnistie qu'on vient de concéder à l'occasion de son mariage, et le peuple l'a couverte de fleurs et de bénédictions. Le roi Othon est fier du succès de sa fille : tout le monde entoure la fiancée, heureuse enfin d'avoir donné à son sacrifice pour la raison d'Etat une signification d'apaisement. La foule revient, cependant, mais cette fois frémissante d'enthousiasme : on désire saluer le Roi et sa famille pour leur témoigner ces sentiments de gratitude qui gonflent le cœur du peuple. Du haut du balcon, le Roi, la Reine, les Princes se montrent à la foule : les cris et les vivats redoublent et montent au ciel; la joie est au comble... Soudainement, un éclair, un coup de feu : la Princesse Béatrice, frappée en pleine poitrine, chancelle et tombe, elle vient de recevoir le plomb destiné à son père. Achille Lucchi a manqué son coup et le sang innocent de l'enfant du peuple a été vengé par le sang d'une jeune vierge innocente. La Princesse, transportée immédiatement dans ses appartements, rend le dernier soupir avec une parole de paix et de pardon.

On dirait que l'heure vient de sonner d'une action énergique, après tant d'incertitudes et de faiblesses. Les ministres, les grands dignitaires, les Princes, la Reine entourent le Roi pour qu'il donne l'ordre de cette action sévère qui tranche tous les doutes : une répression s'impose, terrible comme le crime qu'on vient de commettre. Le Roi semble pencher lui aussi en ce sens : oui, qu'on arrête, qu'on poursuive, qu'on disperse la foule parmi laquelle le traître se cachait... Mais la parole du pardon chuchotée par la vierge mourante lui revient à la mémoire et il retombe dans l'hésitation de toute sa vie. Il retient les ministres et les officiers, et devant sa famille et ces personnages réunis par une même douleur, le Roi Othon III de Nirvanie accomplit la suprême lâcheté philosophique de son règne : il abdique en faveur du fils, le Prince Adolphe.

L'abdication survenue si rapidement n'est pas faite, je crois, pour convaincre. A mon avis, elle est un trait que rien ne justifie et qui fausse le caractère de ce personnage, jusqu'ici remarquable et, par certains côtés, sympathique. Il est invraisemblable qu'il ne songe pas un moment aux conséquences

de cette espèce de fuite devant le danger, le jour même où un crime odieux vient de jeter le deuil parmi ses fidèles. Le drame psychologique de ce Roi supérieur et absurde atteint son apogée avec la bataille de sentiments auxquels il tombe en proie lorsque la Princesse est tuée, et il a sa conclusion avec le triomphe des idées clémentes et humanitaires. Les épisodes suivants n'ajoutent rien, et l'abdication gâte l'effet sobre et poignant de cette scène très belle et d'une puissance dramatique rare.

Riccardo Carafa peut ne tenir aucun compte de cette observation que l'intérêt pour son œuvre me suggère. Il est probable que le manque de perspective, c'est-à dire la simple lecture d'un drame qui devrait être joué et vivifié par les personnages, trompe mon œil; d'ailleurs, en matière de crititique, il est bon d'imiter le Roi de Nirvanie et de se garder des affirmations catégoriques. Mais l'impression générale reste sûre en moi, et c'est que l'auteur vient de donner un essai éloquent de sa connaissance du théâtre et des ressources d'un art hérissé de difficultés enfantines et énormes.

En attendant que la censure désarme et que de quelque manière on puisse voir ou lire ce travail d'un talent original et personnel, je souhaite à Riccardo Carafa de ne pas s'arrêter sur la route. Nous avons besoin pour notre art dramatique de quelques esprits qui comprennent toute la noblesse et toute la force dont on peut animer une pièce destinée au grand public.

LUCIANO ZUCCOLI.

## *LETTRES PORTUGAISES*

Evolution et caractère du symbolisme portugais. — Les *Oaristos* d'Eugenio de Castro. — Choses de rythme et d'esthétique. — Permanence du sentiment portugais à travers l'œuvre d'Eugenio. — *Descendo*, poésies, par João Lucio (Coimbra, Franca Amado). — *Cantares*, poésies, par Antonio Carvalhal, (Famalicao). — *Cancioneiro Chinez*, par Antonio Feijo (Lisboa, Tavarès Cardoso). — Romantiques. Parnassiens. Néo-chrétiens. — *Christo*, poème, par José Agostinho (Porto, Antonio Figueirinhas). — *Versos d'um Cavador*, par Manoel Alves. — *Recordaçoes de Vizella*, par Antonio Figueirinhas, etc.

N'ayant guère, ce mois-ci, sur ma table que des vers, parmi lesquels la seconde édition des *Oaristos* d'Eugenio de Castro, la lecture des deux préfaces du recueil m'a fait songer tout à coup que le Portugal était l'un des rares pays dans le monde où le symbolisme ait déjà une longue histoire.

Ceci rend utile un coup d'œil rétrospectif.

Mon rôle à cette place s'est borné jusqu'alors, le plus souvent, à l'énoncé de notes rapides sur tel ou tel écrivain que l'actualité d'un livre désignait à ma critique, en sorte que le mouvement littéraire de là-bas ne fut jamais présenté dans son ensemble. C'est ce que j'aurais souhaité de faire longuement, en indiquant les phases de l'évolution intellectuelle, les influences, les initiatives.

Par souci d'originalité, par révolte ou par mode, chacun à son tour est venu, peu ou prou, à la nouvelle esthétique ; mais, il y a dix ans, à l'époque où tomba, comme une pierre brusque dans une eau morte, le manifeste révolutionnaire d'Eugenio parmi la stagnation lusitanienne, la poésie du monde ne s'était guère détachée des normes hugoliennes de la dernière époque.

La richesse même et la variété verbale de celles-ci étaient loin d'avoir pénétré partout, et le Portugal, si nous en croyons la fameuse préface des *Oaristos*, ne connaissait guère, en dépit du merveilleux lyrisme de Parnassiens comme Gonçalvez Crespo, la rime rare de Leconte de Lisle ou « le style ingénieux, compliqué, savant, plein de nuances et de recherche », le style *décadent* qui fut si bien défini par Gautier.

Il est entendu que nous parlons de poètes, et que nous ne touchons point à la gloire méritée de quelques talents supérieurs, appartenant aux anciennes écoles.

Le symbolisme portugais innova donc, en premier lieu, une sorte d'ultra-parnassisme dans la forme, toutes réserves faites, d'ailleurs, sur le fond de subjectivisme intégral où s'appuie la liberté du rythme. Au point de vue de la contexture intérieure du vers, Eugenio de Castro prétendait prendre pour modèles Moréas et Vielé-Griffin ; mais sa forme, toute de tradition latine, semble se rapprocher plutôt de celle d'Henri de Régnier en ses premiers poèmes, avec je ne sais quoi de plus baudelairien, tel encore Samain. Avant tout, le poète pense que les mots, indépendamment de l'idée qu'ils représentent, ont une beauté propre ; aussi raille-t-il, en les répudiant, les lieux communs, dont jusqu'à lui, à deux ou trois exceptions près, s'était nourrie la poésie portugaise.

Avec les *Horas*, d'un mysticisme un peu voulu, mais délicieusement étrange, apparaît le *vers libre*, hésitant encore, d'un rythme traînant de litanie. L'*Epiphanie des Licornes*, *la Colombe de l'Arche*, *Quand viendra la Mort* ont en outre cet accent de foi fervente et sensuelle qui n'appartient qu'aux

cris exaltés de l'âme ibérique. « Là règne en souverain le symbole catholique », dit Vittorio Pica, l'éminent critique italien, traducteur de *Belkiss*, comme d'ailleurs en ce recueil opulent d'un autre symboliste portugais de la première heure, le *Paraiso Perdido* d'Antonio de Oliveira-Soares. Quand Eugenio s'adresse à la Vierge, pour lui crier sa contrition charnelle, il parle comme Lope de Vega ou Calderon. Avec *Sylva*, *Sagramor*, *Salomé*, triomphe définitivement le vers libre, que presque nul autre ne se hasarda de manier là-bas; mais ce vers libre est plutôt celui du Régnier de *La Gardienne* que celui de Vielé-Griffin ou de Gustave Kahn, et c'est toujours de l'octosyllabe ou de l'alexandrin qu'il dérive directement.

Mais Eugenio de Castro, par tempérament, devait vite revenir à des dieux plus certains, plus ancestraux.

Peu à peu, sans rien abandonner toutefois des richesses acquises, il se tourne vers les trésors délaissés du vieux fonds lusitanien, et ses derniers poèmes nous le révèlent presque purement *camonéen*, créateur de Beauté sereine, dégagé de tout son maniérisme primitif et tel que nous le présenta naguère, à l'*Arte*, Manuel da Silva-Gayo, son disciple et son émule.

Le phénomène est remarquable. D'une mode étrangère, le chef du symbolisme portugais a su faire quelque chose de foncièrement national et qui s'adapte aux aspirations profondes de sa race. Il n'est pas jusqu'aux motifs populaires qu'à l'instar de tous les grands Portugais, depuis Camoëns jusqu'à Garrett, Eugenio ne ressuscite, pour en faire le vêtement de subtils symboles. Jamais, par contre, il ne s'attarde aux prédications démonstratives où vagissent trop souvent ceux qui ne l'ont pas voulu suivre et qui gardent leur admiration pour d'autres modèles, non sans valeur à coup sûr, mais insoucieux d'esthétique pureté.

Il n'empêche que Junqueiro n'ait écrit un chef-d'œuvre avec *Simples*, Théophilo Braga avec l'*Ondine du lac*, Gomes Leal avec *Clartés du Sud*; mais il nous semble que la véritable source de l'art lusitanien sied plus près du *Campo de Flores* de l'immortel João de Deus.

Ce n'est pas que je veuille louer sans réserves, à cause de son néo-romantisme aux allures parfois dénuées d'imprévu, l'auteur de *Descendo* (*En descendant*), le poète João Lucio, dont le vers tantôt fait songer au Jean Rameau de *La chanson des Etoiles*, tantôt à Edmond Haraucourt, notamment

dans les pièces intitulées *Le Silence*, *l'Ombre*, etc. Du moins ne s'efforce-t-il de chanter que ce qu'il a senti ou vécu, et c'est une qualité de modération littéraire assez appréciable.

Avec plus d'ingénuité légère s'exprime Antonio Carvalhal dans ses *Cantares*, d'une simplicité alerte, espiègle, comme une eau claire qui s'éparpille au soleil. Antonio Carvalhal chante les candides amours de village, sur le ton même des vieilles ritournelles populaires de son pays. Il a des mièvreries charmantes et naïves qui font songer à nos Provençaux, à Aubanel par exemple. Ainsi se perpétue, en terre lusitanienne, la flamme de troubadourisme qui courut jadis à travers tout le midi latin. Eugenio de Castro lui-même, qui écrivit *Dame Briolayne* et *Fille de Roi gardant les canards*, semble y revenir définitivement avec *Constança*, qui est peut-être son chef-d'œuvre, comme y vinrent, par d'autres sentiers, Joaquim d'Aranjo, le poète des *Fleurs de la nuit* et de la *Chanson du berceau*, Antonio Nobre, le douloureux auteur de *Sô*, et, plus près de nous, Julio Brandão, avec les disciples symbolistes, Paulino d'Oliveira et João de Castro dont on a pas oublié le rustique *Morgadinho*. Passionné, sensuel, un peu mystique, ce même troubadourisme immanent imprègne les meilleures œuvres d'autres Parnassiens, tel l'impressionniste feu Cesario Verde et surtout Antonio Feijo, dont on réédite présentement le *Cancioneiro Chinez*, traduction du *Livre de Jade*, où « sont restituées en laques brillantes les délicates fleurs de la poésie orientale », dit Silva-Gayo.

De ses *Lyricas et Bucolicas*, ces vers, tout empreints de « *saudade* » :

« Elle est morte... Couchée dans le cercueil étroit,
Pâle et blonde, très blonde et froide,
. . . . . . . . . . . . . .
La mort l'emporta dans sa griffe,
Et jamais plus je n'ai pu l'oublier,
Pâle et blonde, très pâle et froide. »

Cela fait songer au *Funérailles d'Ophélie* d'Antonio Nobre, et c'est tout l'art portugais, que résument si bien ces deux vers de Camoens :

« E por memoria eterna, em fonte pura
As lagrimas choradas transformaram. »

« Et pour mémoire éternelle, les Nymphes changèrent en source pure les larmes versées. »

« L'Art, dit le jeune auteur du *Portugal à l'Exposition de Paris*, doit, pour être grand, s'inspirer dans la vie même et

c'est dans la vie, par conséquent, que l'artiste vrai doit chercher également à toujours planter les racines de son rêve, car la vie est toujours belle et veut, pour demeurer belle, être rendue avec sentiment et vérité. »

Par malheur, d'irritantes questions, toujours un peu teintées de ce fanatisme qui est dans la race, viennent trop souvent déranger les plis austères du voile où l'Art doit abriter sa figure sereine.

Trop souvent, dans les préoccupations de certains artistes, le rêve de la vie remplace la vie elle-même. Ainsi, tout un groupe de poètes, dont j'ai eu maintes fois l'occasion de parler déjà, berce son inspiration des rêveries d'un christianisme idéal que déjà les *Ruinas* de José Simões Dias avaient su vêtir d'une forme fluide et mélodieuse. Dans cet ordre d'idées, les *Versos d'um cavador* de Manoel Alves ont le mérite d'être un cri de souffrance et de révolte. Une grande soif de justice bouillonne parmi ces vers, que connaissent par cœur les paysans de Beira et du Douro et qui sont ceux d'un déshérité, d'un illettré même. C'est dire à quelle indulgence ils ont droit.

José Agostinho d'Oliveira est désormais le poète le plus fécond de cette école. Voici venir, après tant d'autres travaux publiés coup sur coup, prose ou vers, le monumental *Christo*, œuvre d'action autant que de poésie pure. Les livres se succèdent, en progression d'épaisseur, témoignant de la part de l'auteur d'une extraordinaire puissance de verbe qui, à force d'être une qualité, pourrait bien devenir un défaut. José Agostinho croit en la vertu souveraine de la Justice. Plus heureux qu'Anthero de Quental, dont les sonnets célèbres nous ont dit les tortures, il a traversé victorieusement le désert couvert des ruines du Doute, pour aller en pleine Terre promise édifier les châteaux de lumière, où l'on peut comme dit Eça, « faire marcher les phrases avec des pompes cadencées de procession, s'avançant parmi des jonchées de roses ».

*Christo*, malgré ses 460 pages compactes, n'apporte aucune nouveauté d'art; il refait simplement, à ce point de vue, la route jalonnée par Hugo dans la *Fin de Satan*. En Portugal, il continue la série lumineuse des épopées philosophiques, inaugurées par la *Vision des Temps* de l'universel Théophilo Braga, dont l'inspiration, faite de conscience scientifique, parvient à réaliser une sorte de génial olympisme. Moins indépendant, *Christo*, que pourrait bien avoir influencé *Quo Va-*

*dis*, se rapproche des imprécations juvénalesques de Gomes Léal, sans atteindre leur véhémence, non plus que la profondeur émotionnelle d'un Junqueiro. Un détail d'originalité extérieure : le poème est orthographié tout entier selon le système phonétique à la castillane. Heureux pays, où l'on peut encore songer à bâtir de telles cathédrales. Nos demeures sont maintenant ici de proportions moins importantes. Pour moi, je suis un peu de l'avis de Nietzsche : « De tout ce que l'on écrit, je n'aime que ce que l'on écrit avec son propre sang. »

A tout le moins, les choses simples et vraies, étayées sur un fonds certain de réalité, plairont toujours. De là sans doute le goût que j'ai pris aux *Recordaçoès de Vizella* d'Antonio-Figueirinhas, éditeur, conteur, polémiste. Je reviendrai d'ailleurs sur ce charmant carnet de voyage, ainsi que sur les *Figuras de Cera*, roman du poète Simoès Dias, et que je n'ai pas le temps d'analyser aujourd'hui.

Retournons donc à nos poètes et, pour conclure, constatons que l'effet de la révolution tentée par Eugenio de Castro ne demeure peut-être pas aussi profond que le réformateur lui-même se plaît à l'imaginer. Certes le jeune aède est bien resté ce que Brinn' Gaubast disait de lui en 1896, « le chef de la nouvelle école portugaise, convertie par lui et par lui seul à ce que l'on est convenu d'appeler le symbolisme » ; mais peut-on dire que les innovations tentées dans les *Oaristos* et dans les œuvres qui suivirent : mobilisation de la césure dans les alexandrins, souci de la rime, choix rigoureux des épithètes, élargissement du vocabulaire, restauration des moules archaïques, le vers libre, l'allitération, soient aujourd'hui formes courantes dans la poétique portugaise ? La révolution s'imposait, selon l'opinion de Castro. S'il se fût éveillé un peu plus tard, au lieu du rôle de coryphée, celui de disciple lui fût échu. L'arbre n'est point de lui ; c'est le destin qui l'a choisi pour le planter. Il n'en a point d'orgueil, mais, à voir les beaux fruits que l'arbre a fait naître, il ne peut s'empêcher de se réjouir.

Nous nous en réjouissons avec lui, tout en continuant d'interroger l'horizon de l'avenir.

« Vos Portuguezes poucos, quando fortes
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
A ley de vida eterna dilatais. »

a dit Camoëns.

PHILEAS LEBESGUE.

## *LETTRES RUSSES*

A. A. Ismaïlov : *Le corbeau noir*, nouvelles. — Albov : *L'orphelin*, roman. — Veresaïev : *Les Mémoires d'un médecin*. — Mme Krandievskaïa : *Les hommes de rien*, nouvelle. — Svietlov : *La famille Varavine*, roman. — Ivan Bounine : *Brouillard*, *La Nouvelle voie*, esquisses.

M. A. A. Ismaïlov publie son premier recueil de nouvelles sous le titre de « Le Corbeau noir ». Un louable souci de l'écriture, des traits bien observés, une verve comique souvent du meilleur aloi, en rendent la lecture très agréable.

L'auteur s'intéresse surtout à la vie des moines et des clercs; nous rencontrons dans le volume l'histoire d'un diacre, ivrogne et débauché, assez habile pour obtenir de son supérieur, désireux de se débarrasser d'un voisinage scandaleux, un certificat de mœurs pures qui lui permettra de faire une honnête carrière. Ça n'a pas de prétention, mais c'est fort divertissant. Plus loin on se laisse émouvoir par la sinistre aventure d'un prêtre de campagne obligé de quitter sa femme agonisante, pour aller assister un malade qui le réclame, et retrouvant à son retour la mort installée au chevet déserté. Le dernier récit, d'un tout autre genre, redit avec élégance l'éveil mystérieux et chaste de l'amour dans un cœur de jeune fille.

M. Albov a fini de publier dans *l'Univers* son roman : **L'Orphelin**. L'idée générale qui fait l'unité de ce très long et morne récit est la suivante : L'homme est toujours amoindri par un isolement prolongé; un commerce plus ou moins étroit avec ses semblables lui est nécessaire pour prendre conscience de lui-même et former sa volonté. Pendant sa triste existence de fonctionnaire, l'orphelin Paul Elkine ne réussit à montrer quelque personnalité, et la raison en est qu'il n'a pas jamais eu près de lui un parent, un ami, dont les encouragements, en l'empêchant de douter de lui-même, auraient fortifié sa décision.

Les **Mémoires d'un médecin**, publiés dans *l'Univers* par M. Veresaïev, de janvier à mai 1901, ont soulevé dans la presse des critiques fort acerbes : quelques journalistes, soucieux de la tranquillité du bon public, se sont hâtés d'accuser l'auteur d'exagération pessimiste; d'autres ont marqué d'infamie l'audace de révélations indiscrètes, capables de faire tort à la dignité d'une profession qui est en passe de devenir un sacerdoce. Je ne vois là qu'appréciations morales, étrangères au fond même du procès. Il n'est pas besoin de faire remar-

quer qu'elles contiennent, sans le vouloir, un considérable hommage à la véracité du tableau où M. Veresaïev expose, avec autant de compétence que d'impartialité, la situation faite de nos jours à la science médicale et à ses desservants.

Le sujet de la nouvelle de Mme Krandievskaïa, « Les hommes de rien » (*Vie*) est grave, grave, disons le mot, lugubrement ennuyeux. Mais cela est assez selon l'esthétique d'une bonne partie des littérateurs russes, et je suis sûr que le plus grand nombre des lecteurs, ou des lectrices tout au moins, de ce sombre récit sauront gré à l'auteur de les entretenir de questions sérieuses, c'est-à-dire cruellement désespérantes. Il s'agit de nous montrer, je crois, que la fermentation d'idées et la rage de spéculation qui bouleversèrent la Russie au cours des années 60, firent de la partie médiocre, et par conséquent la plus nombreuse, de la classe intellectuelle pauvre, une armée de vains déclamateurs et de théoriciens maniaques, inaptes à fonder rien de solide pour la prospérité de leur race et que leurs fils, élevés dans la misère et le désordre de cette bohême politique, apparaissent aujourd'hui comme des hommes de corps débile et d'esprit inquiet, incapables de croire ou de vouloir. Tout cela est un peu particulier et poussé au noir, mais suggère quelques réflexions. Vraiment, vit-on jamais peuple se complaire davantage dans la contemplation taciturne de ses tristesses ? Et quand donc la littérature sociale, traitée sans préoccupations d'art et de beauté, aura-t-elle fini dans ce malheureux pays d'assombrir les âmes et d'amoindrir les caractères ?

C'est encore l'opposition des générations contemporaines aux générations des années 60 qui fait le sujet du roman de M. Svietlov : « La famille Varavine » (*Messager de l'Europe*).

Cette œuvre, comme la précédente, n'a pas une grande valeur littéraire, mais il faut la signaler puisqu'elle a attiré l'attention de cette partie du public qui s'intéresse surtout à l'évolution des idées et qui est fort nombreux en Russie.

Deux essais de M. Ivan Bounine (*la Vie* avril 1901) nous montrent à quel point les couleurs, les formes et les sons peuvent influencer les dispositions de nôtre âme, et qu'on ne saurait trop recommander un petit voyage aux personnes désireuses de varier leur humeur et le cours de leurs pensées.

Une nuit, comme il naviguait en mer, M. Bounine fut pris dans un épais brouillard. A travers l'infinie grisaille qui se serrait jusqu'à lui et l'oppressait, il vit la face jaune de la lune surgir en son halo d'or rouge comme une claire apparition

mystique. Et l'âme de M. Bounine s'emplit de « l'indicible paix d'un immense chagrin sans espoir » (!!). Mais le matin dissipe les brumes, une brise tiède et légère souffle des rives de Crimée, et l'âme de M. Bounine recouvre enfin sa gaieté naturelle. Une autre fois, le même M. Bounine, pour fuir la rumeur de fête continuelle qui l'obsédait dans la capitale, a pris un billet de chemin de fer et détale à travers les larges plaines blanches. Dans la silencieuse solitude des bois de sapins et des champs de neige, il est très étonné de sentir au fond de lui renaître un désir douloureux et vague, toujours très vague.

Tout cela est un peu simple, mais on comprendra qu'un lettré désireux de s'exercer au métier d'écrivain choisisse des sujets où se trouve dissimulée l'absence d'inspiration par quelques développements et descriptions littéraires de moyenne difficulté.

ADRIEN SOUBERBIELLE.

## PUBLICATIONS RÉCENTES

ARCHÉOLOGIE. — E. Beaurepaire : *Causeries anecdotiques sur les monuments de Paris. I. Le Louvre et les Tuileries;* Sevin et Rey, 2.50.

ESOTÉRISME. — Raymond Lulle : *Ars brevis*, traduit pour la première fois du latin en français; Chacornac, 3 fr. — L.-C. de Saint-Martin : *Ecce Homo;* Chacornac, 1.50. — Selva : *La Théorie des Déterminations astrologiques de Morin de Villefanche conduisant à une méthode rationnelle pour l'interprétation du Thème astrologique;* Bodin.

HISTOIRE. — Dimitri de Benckendorff : *La Favorite d'un Tzar-Catherine Ivanowna Nelidow, 1758-1839*, d'après E. S. Schoumigorski, reproduction en couleur d'une aquarelle de D. de Benckendorff; « Mercure de France », 3.50. — M. Courcelle : *Disraëli;* Alcan, 2.50. — Ernest Daudet : *La Conjuration de Pichegru et les Complots royalistes du Midi et de l'Est, 1795-1797 ;* Plon-Nourrit, 7.50. — Gaston Donnet : *En Chine, 1900-1901;* Ollendorff, 3.50. — G. Doublet : *Le Jansénisme dans l'ancien diocèse de Vence;* Picard, 5 fr. — V. Duruy : *Notes et Souvenirs ;* Hachette, 2 vol., 15 fr. — Foucart : *Bautzen. La poursuite jusqu'à l'armistice, 22 mai-4 juin 1813*, avec 1 carte; Berger-Levrault, 5 fr. — Glasson : *Le Parlement de Paris;* Hachette, 2 vol., 15 fr. — Eugène Guénin : *Ango et ses pilotes*, d'après des documents inédits tirés des archives de France, de Portugal et de l'Espagne; Prudhomme, 6 fr. — G. de Lafont : *Les Origines de la nationalité française ;* Tours, Bridoux. — G. Letainturier-Fradin : *La Chevalière d'Eon*; Flammarion, 5 fr. — Paul de Pradel de Lamase : *Voleurs et volés, coin d'histoire révolutionnaire*; Chamuel, 3.50. — Quentin-Bauchart : *Etudes et Souvenirs sur la deuxième République et le second Empire ;* Plon, 7 fr, 50. — Joseph Turquan : *La générale Junot, duchesse d'Abrantès, 1784; 1838*, d'après son journal intime, ses lettres et ses papiers inédits-Montgredien, 3.50. — Louis-Joseph Wagré : *Les prisonniers de*

*Cabrera*. Souvenirs d'un caporal de grenadiers (1808-1809), publiés par le comte Fleury; Emile-Paul, 3.50.

Littérature. — N. M. Bernardin : *Devant le rideau*, conférences; Soc. française d'imprimerie et de librairie, 3.50. — Edgard Blochet : *Les Sources orientales de la Divine Comédie;* Maisonneuve, 5 fr — Pierre de Bouchaud : *Considérations sur quelques écoles poétiques contemporaines;* Lyon, Waltener. — Jean Canora : *Molière moraliste;* Soc. positiviste, 3.50. — Mécislas Golberg : *Lazare le Ressuscité*, plaintes en douze épisodes; Albert Wolff, 5 fr. — E. Halperine-Kaminsky : *Ivan Tourgueneff*, d'après sa correspondance avec ses amis français; Fasquelle, 3.50. — Victor Hugo : *Post-scriptum de ma vie;* Calmann Lévy, 6 fr. — J.-K. Huysmans : *De tout;* Stock, 3.50. — Jules Huret : *Tout yeux, tout oreilles ;* Fasquelle, 3.50. — Ernest La Jeunesse : *Cinq ans chez les sauvages ;* Juven, 3.50. — Hippolyte Parigot : *Alexandre Dumas père;* Hachette, 2 fr. — Paul Radiot : *Les Vieux Arabes* (l'art et l'âme) ; Leroux, 3.50. — Laurent Tailhade : *La Touffe de Sauge;* « La Plume », 3.50. — Comte Léon Tolstoï : *Raison, Foi, Prière* (trois lettres), trad. par J.-W. Bienstock; Stock, 0.50.

Morale. — Ferdinand Brunetière : *Les Raisons actuelles de croire ;* Bloud, 0.60.

Philosophie. — J.-P. Durand (de Gros) : *Questions de philosophie morale et sociale*, publié avec une introduction par D. Parodi; Alcan, 2.50. — Louise France : *Les Ephémères. M'as-tu vu?* Juven, 3.50. — T. Mouroux : *Le Magnétisme et la justice française devant les droits de l'homme. Mon Procès;* Angers, 0.30. — Frédéric Nietzsche : *L'Origine de la Tragédie*, ou Hellénisme et Pessimisme, trad. par Jean Marnold et Jacques Morland; « Mercure de France », 3.50. — Ossip-Lourié : *La Philosophie russe contemporaine*, Alcan, 5 fr.

Poésie. — Baron Jacques d'Adelswald : *Chansons légères*, préf. d'Edmond Rostand; Vanier, 3.50. — Emile Lecomte : *Vers une aube;* Bruxelles, Lacomblez. — Maurice Magre : *Le poème de la jeunesse ;* Fasquelle, 3.50. — Victor Meusy : *Chansons du pavé;* Flammarion, 3.50 — Jacques Napoléon : *Les Envolées ;* Vanier, 3.50. — Henry Rigal : *Une syrinx aux lèvres ;* 0.50. — Albert Samain : *Aux Flancs du Vase*, suivi de *Polyphème* et de *Poèmes inachevés ;* « Mercure de France », 3.50. — Gabriel Vicaire : *Au pays des ajoncs ;* H. Leclerc, 3.50.

Publications d'art. — Eugène Demolder : *Trois contemporains : Henri de Brakeleer, Constantin Meunier, Félicien Rops;* Bruxelles, Deman. — E. Grosse : *Les débuts de l'Art*, trad. de l'allemand par E. Dirr, introduction par Léon Marillier; Alcan, 6 fr. — F. Michel : *P. Rubens et la Galerie de Médicis;* Baranger, 20 fr. — Gabriel Mourey : *Des Hommes devant la nature et la vie;* Ollendorff, 3.50. —Pierre de Nolhac : *La Création de Versailles;* Bernard, 40 fr. — Ad. Posada : *Le Mouvement social en Espagne* (1899-1900); Giard et Brière, 1 fr.— Steinlen : *Dans la vie*, cent dessins en couleurs ; Sevin et Rey, 3 50.— Richard Wagner : *Beethoven ;* « Revue Blanche », 1.50.

Roman. — Georges Art : *Les Emotions d'un gratte-papier ;* « Les Idées et les Livres », 3.50. — Léopold Aujar : *Mousse* (la vie au long cours); Fasquelle, 3.50. — L'Auteur d' « Amitié Amoureuse » et

Maurice de Waleffe : *Mater dolorosa*; Calmann-Lévy, 3.50. — André Beaunier : *Bonshommes de Paris*, livre d'étrennes avec reliure pleine toile et gravures en couleurs; Tricon, 12 fr. — Jean Bertheroy : *Le Mirage ;* Ollendorff, 3.50. — G. Binet-Valmer : *Le Gamin tendre;* « Mercure de France », 3.50. — Paul Bonhomme : *Mlle Panache ;* Flammarion, 3.50. — Marcel Boulenger : *La Croix de Malte;* « Revue Blanche », 3.50. — Miss Rhoda Brougton : *De Charybde en Scylla*, trad. par Trenmot : Juven, 3.50. — Paul Brulat : *Le Nouveau Candide;* Villerelle, 3.50. — Charles Chincholle : *Le Fils des Rois ;* Flammarion, 3.50. — Dubut de Laforest : *La Tournée des grands-ducs;* Flammarion, 3.50. — Jeanne France et Achille Magnier : *Aimante et Amante;* Société d'éditions littéraires, 3 fr. — Maxime Gorki : *Les Déchus*, traduit par S. Kikina et P. G. La Chesnais; « Mercure de France », 3.50. — Maxime Gorki : *Dans la Steppe*. traduction et préface par S. M. Persky; Perrin, 3.50. — Gyp : *Jacquette et Zouzou;* Flammarion, 3.50. — Allexandre Hepp : *La Coupe empoisonnée ;* Flammarion, 3.50. — Eugène Jung : *La Vie européenne au Tonkin*; Flammarion, 3.50. — Comte Léonce de Larmandie : *Vengé;* Offenstadt, 3.50. — Julien Lefèvre : *Foyer détruit;* Perrin, 3.50. — Leroux-Cesbron : *L'Etrangère ;* Plon, 3.50. — Paul Lévy : *La Lie;* Fasquelle, 3.50. — André Lichtenberger : *Père;* Plon, 3.50. — Jean Payoud : *Gens de robe;* Villerelle, 3.50. — Antonin Reschal : *Désirs pervers ;* Offenstadt, 3.50. — Gaëtan Richard : *Journal d'un Baigneur;* Victor-Havard, 3.50. — Jean Richepin : *Contes espagnols ;* Fasquelle, 3.50. — Robert Scheffer : *Le Palais de Proserpine;* « Revue Blanche », 3,50. — Julien Sermet : *La Voilette bleue;* Simonis-Empis, 3.50. — Paul Tisseyre-Ananké : *Tartarin de Toulouse ;* Vanier, 3.50. — J. Vilbert : *Contes flamands* Fasquelle, 3.50.

Sciences. — Dr Gabriel Brunello : *Considérations sur les Etudes médicales ;* Maisons-Laffite, Imprimerie Lépice. — Dr V. Bugiel : *Un Célèbre médecin polonais au XVIe siècle, Joseph Struthius ;* Steinheil, 3.50. — Emmanuel Denoy : *Descendons-nous du singe ?* Schleicher, 2 fr. — H. Durville : *Arguments des savants, hommes de lettres, hommes politiques, etc., en faveur de la pratique du massage, etc. ;* Librairie du magnétisme, 0.30. — H. Durville : *Arguments des médecins en faveur de la pratique du massage et du magnétisme par les masseurs et les magnétiseurs ;* Librairie du magnétisme, 0.30. — R. Fath : *L'Influence de la science sur la littérature française dans la seconde moitié du XIXe siècle ;* Fischbacher, 3.50. — Ch. Letourneau : *La psychologie ethnique;* Schleicher, 6 fr. — Dr E. Monin : *L'Hygiène de la beauté*, nouvelle édition; Doin, 4 fr. — Dr Elisée Ribard : *La tuberculose est curable, moyens de la reconnaître et de la guérir*, instructions pratiques à l'usage des familles; Naud, 2 fr.

Sociologie. — L. Brocard : *Les Doctrines économiques et sociales du marquis de Mirabeau dans l'Ami des Hommes;* Giard et Brière, 5 fr. — J.-E. Cairnes : *Le Caractère et la méthode logique de l'Economie politique*, traduit sur la seconde édit. anglaise par G. Valran, docteur ès-lettres; Giard et Brière, 5 fr. — G. Fabius de Champville : *La France agricole, industrielle et commerciale;* F. de Launay, 1.25. — F. Dugast : *Le droit de vivre et ses conséquences rationnelles ;* Giard et Brière, 1 fr. — V. Giraud : *Essai sur Taine ;* Hachette, 3.50. — Gœthe : *Pages choisies*, avec notices et

annotations, par MM. Pierre Lasserre et Paul Baret; Colin, 4 fr.— M. Jacquinet : *Quelques considérations sur notre temps ;* Perrin, 3.50. — Jean Jaurès : *Le Travail ;* Bibl. ouvrière socialiste, 0.10. — Raoul de la Grasserie : *De la Genèse sociologique de la pénalité ;* Giard et Brière, 2.50. — A. Lambert : *L'Œuvre sociologique de Guyau;* Giard et Brière, 1 fr. — Pierre Prénat : *Cri d'humanité;* Michalon, 1 fr.

Théâtre. — Georges Ancey : *Ces Messieurs;* « Revue Blanche », 3.50. — Brieux : *Les Avariés;* Stock, 3 50. — René Grésyl : *Scapin ou Léandre?* comédie en 1 acte en vers; Vanier, 1.50. — Jean Runel : *Jeanne d'Arc*, mystère de France en 19 tableaux; sans éditeur.

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Julien Leclercq. — La Tour d'Amour. — Notre abonnement de trois ans. — Publications du *Mercure de France*.— *L'Occident*. — *Le Barbier de Midas*. — Le Banquet Georges de Feure. — *Une fusion*. — Une phrase de Durvert.

**Julien Leclercq** a été emporté, à peine âgé de trente-six ans, par une maladie douloureuse. Il avait de bonne heure quitté Armentières pour venir à Paris, et, vers 1885-1886, on le voit, le plus souvent en compagnie d'Albert Aurier, parmi les poètes qui se réunissaient au café de l'Avenir, place Saint-Michel. Il fréquentait alors beaucoup chez les peintres dits « novateurs ». Il collabora aux diverses revues littéraires de l'époque, et fut du groupe qui fonda le *Mercure de France*, où il publia notamment une pièce en trois actes : *La Vie sentimentale*. Il avait fait paraître chez Lemerre un livre de poésies : *Strophes d'Amant*, et donnait çà et là des articles de critique d'art. Une brochure, *Les Sept Sages*, semble indiquer qu'il eut des préoccupations de moraliste, et deux volumes traitant de chiromancie et de physiognomonie révèlent qu'il eut la curiosité des sciences ésotériques. Mais c'est l'art surtout qui le sollicitait, et, en même temps qu'il voyageait, il publiait dans les journaux étrangers des articles d'art, il organisait dans des capitales d'Europe des expositions de peinture française. C'est à l'étranger qu'il se maria. Depuis plusieurs mois il s'occupait exclusivement de réunir les éléments d'un journal hebdomadaire international, et il meurt au moment précis où, toutes les difficultés étant surmontées, le journal va paraître.

§

**« La Tour d'Amour » et le Vampire de Muy.** — On a reproché à Mme Rachilde, lors de la publication de son roman

*La Tour d'Amour*, le « romantisme » du vieux gardien de phare qui coupe la tête des belles noyées pour la garder longtemps, la voir souvent et l'embrasser. Lors de l'affaire de Muy, bien postérieure à la publication du volume, on a remarqué qu'Ardisson faisait exactement la même chose. Le Docteur Ritti, dans les *Annales médico-psychologiques* de novembre-décembre 1901, le note dans les termes suivants :

« Tout récemment, un romancier de talent, Rachilde, reprenait le même sujet. Il s'agit, cette fois, d'un gardien de phare qui violait les cadavres que la tempête jetait sur son rocher solitaire. Fait curieux, le père Mathurin, — le héros de ce roman, — comme le nécrophile de Muy, avait coupé la tête d'une de ses victimes et la conservait dans un endroit retiré et presque inaccessible de son phare, où il grimpait pour la voir et l'embrasser. La fiction du romancier semble avoir prévu l'abominable réalité. »

§

**Notre abonnement de trois ans.** — Nous rappelons à nos abonnés les avantages qui leur sont offerts par notre abonnement de trois ans, dont les prix sont ainsi fixés :

France........................... 50 fr.
Etranger......................... 60 fr.

La prime équivaut au remboursement de l'abonnement. Elle consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes de nos éditions à 3.50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port *à notre charge*) :

France....................... 2 fr. 25
Etranger..................... 2 fr. 50

Les abonnements de trois ans et les volumes commandés ne sont pas encaissés à domicile : leur montant doit nous parvenir en mandat, valeur à vue sur Paris, ou papier-monnaie (change ajouté).

§

**Publications du « Mercure de France ».**

Aux flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés, par Albert Samain, 3.50.

Les Déchus, par Maxime Gorki, traduction de S. Kikina et P. G. La Chesnais. Portrait de Gorki en frontispice, 3.50.

L'Origine de la Tragédie, ou *Hellénisme et Pessimisme*,

de Frédéric Nietzsche, traduction de Jean Marnold et Jacques Morland, 3.50.

La Favorite d'un Tzar, *Catherine Ivanowna Nelidow, 1758-1839*, par Dimitri de Benckendorff, d'après Schoumigorski ; reproduction en couleur d'une aquarelle de D. de Benckendorff, 3.50.

§

**L'Occident,** revue littéraire et artistique, annonce pour décembre son premier numéro, qui contiendra des articles de MM. Adrien Mithouard, Charles Morice, Henri Mazel, Raoul Narsy, Tristan Klingsor, Vincent d'Indy, Baffier, Maurice Denis, Louis Rouart, André Mellerio.

§

**Le Barbier de Midas,** comédie en trois actes, en vers, de M. Edouard Ducoté, passera dans le courant de décembre au théâtre de Bouffes-Parisiens.

§

**Le Banquet Georges de Feure.** — Un banquet est offert à Georges de Feure par ses amis pour célébrer sa récente nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur. Le banquet sera donné le mardi 3 décembre, à 7 heures du soir, au restaurant Konss, dans la salle décorée par Georges de Feure. Les adhésions sont reçues au siège du Comité, 1, place Boieldieu.

§

**Une fusion.** — *L'Effort*, de Paris, fusionne avec *Messidor*, sous le titre de *La Revue Dorée*. — Rédaction et administration : 4, place Wagram. Tél. 294-70.

§

**Une phrase de Duvert.** — « Un vieux garçon sans famille, c'est... je ne sais quoi... C'est... une truffe qui n'a point de racines et qui ne produit pas de fleurs. » — Duvert : *La Sœur de Jocrisse*.

MERCVRE.

# TABLE DES MATIÈRES

## (*TOME XL*)

—

### Nº 142. — OCTOBRE 1901



### *REVUE DU MOIS*

## Nº 143. — NOVEMBRE 1901



### *REVUE DU MOIS*

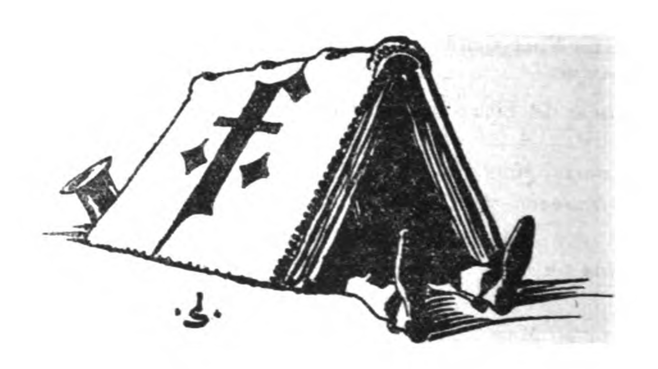


## Nº 144. — DÉCEMBRE 1901

*REVUE DU MOIS*







# TABLE ALPHABÉTIQUE

## PAR NOMS D'AUTEURS (1)

## (*TOME XL*)

—



(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.



*Le Gérant :* A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy,
7, rue Victor-Hugo, 7

# MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Rédacteur en chef : ALFRED VALLETTE.

**Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, Sciences occultes, Critique, Littératures étrangères, Portraits, Dessins et Vignettes originaux**

**REVUE DU MOIS**

*Épilogues* (actualité) : Remy de Gourmont.
*Les Poèmes* : Pierre Quillard.
*Les Romans* : Rachilde.
*Littérature* : H. de Régnier, R. de Gourmont.
*Histoire* : Marcel Collière.
*Philosophie* : Louis Weber.
*Psychologie* : Gaston Danville.
*Science sociale* : Henri Mazel.
*Questions morales et religieuses* : Victor Charbonnel.
*Sciences* : Dr Albert Prieur.
*Archéologie, Voyages* : Charles Merki.
*Questions coloniales* : Carl Siger.
*Romania, Folklore* : J. Drexelius.
*Bibliophilie, Histoire de l'Art* : R. de Bury.
*Ésotérisme et Spiritisme* : Jacques Brieu.
*Chronique universitaire* : L. Bélugou.
*Les Revues* : Charles-Henry Hirsch.
*Les Journaux* : R. de Bury.
*Les Théâtres* : A.-Ferdinand Herold.
*Musique* : Pierre de Bréville.
*Art moderne* : André Fontainas.
*Art ancien* : Virgile Josz.
*Publications d'art* : Y. Rambosson.
*Le Meuble et la Maison* : Les XIII.
*Chronique du Midi* : Jean Carrère.
*Chronique de Bruxelles* : G. Eekhoud.
*Lettres allemandes* : Henri Albert.
*Lettres anglaises* : Henry.-D. Davray.
*Lettres italiennes* : Luciano Zuccoli.
*Lettres espagnoles* : Ephrem Vincent.
*Lettres portugaises* : Philéas Lebesgue.
*Lettres hispano-américaines* : Eugenio Diaz Romero.
*Lettres brésiliennes* : Figueiredo Pimentel.
*Lettres néo-grecques* : Giorgios Lambeletis.
*Lettres russes* : Adrien Souberbielle.
*Lettres polonaises* : Jan Lorentowicz.
*Lettres néerlandaises* : A. Cohen.
*Lettres scandinaves* : Peer Eketræ.
*Lettres hongroises* : Zrinyi János.
*Lettres tchèques* : Jean Otokar.
*La France jugée à l'Étranger* : Lucile Dubois.
*Variétés* : X...
*Publications récentes* : Mercure.
*Echos* : Mercure.

**PRIX DU NUMÉRO**

**France : 2 fr.** *net.* | **Étranger : 2 fr. 25**

(*Les Nos anciens se vendent au même prix que les nouveaux*).

*ABONNEMENT*

| France | | Étranger | |
|---|---|---|---|
| UN AN.............. | 20 fr. | UN AN.............. | 24 fr. |
| SIX MOIS............ | 11 » | SIX MOIS............ | 13 » |
| TROIS MOIS.......... | 6 » | TROIS MOIS.......... | 7 » |

**ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.**

**France : 50 fr.** | **Étranger : 60 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes de nos éditions à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port *à notre charge*) :

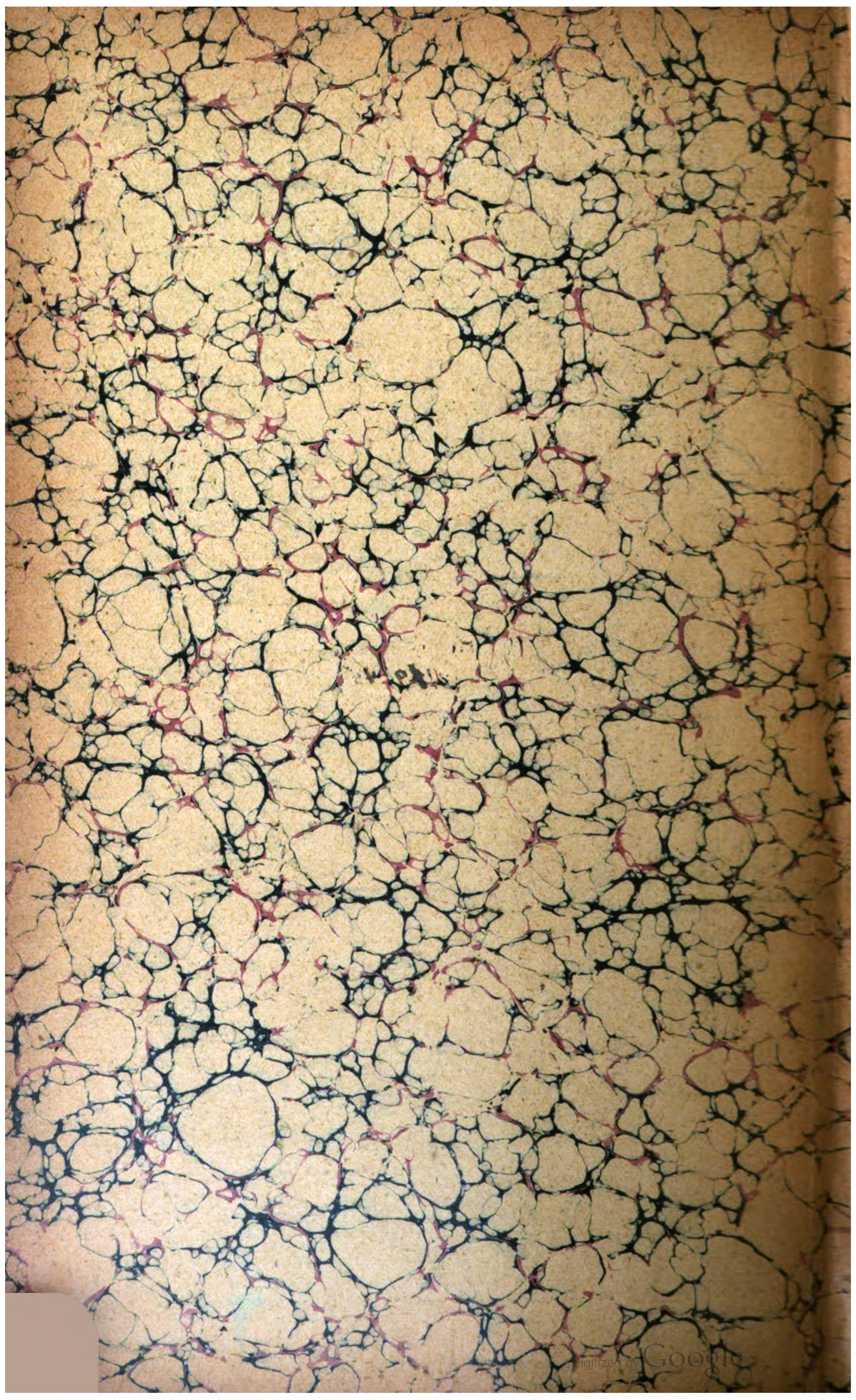
**France : 2 fr. 25** | **Étranger : 2 fr. 50**

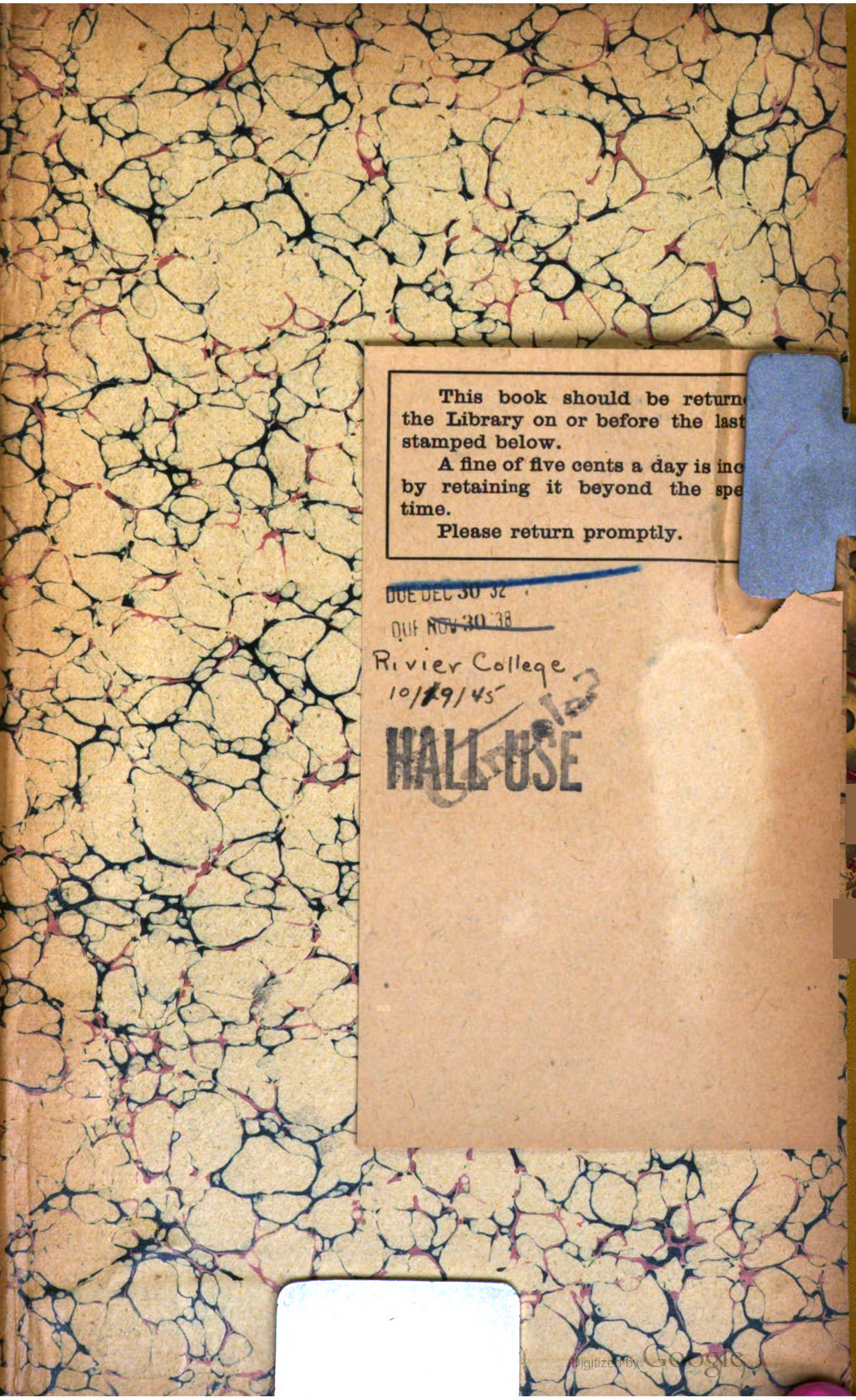
*COLLECTION DU RECUEIL :*

Tomes I à XL, quarante forts volumes brochés, avec deux tables par volume.................................................. 247 fr.

Les tomes I et II comptent dans ce prix pour 20 fr. chacun et ne se vendent qu'avec la collection complète. Tous les autres volumes, sauf le tome XVII, se vendent séparément au prix de 5 fr. l'un jusqu'au tome XXIII inclusivement. Le prix de chaque volume est de 6 fr. à partir du tome XXIV.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.




This book should be return
the Library on or before the last
stamped below.
A fine of five cents a day is inc
by retaining it beyond the spe
time.
Please return promptly.
DUE DEC 30 '32
DUE NOV 30 '38
Rivier College
10/19/45
HALL USE
Digitized by Google

